D

Volume conservé en double exemplaire à cause des documents supplémentaires qui se trouvent à la fin

BIBLIOTHECA
HISTORICA
M. MARY

82

Double 96.

IHS

LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL.

Année 1869. Février

N° I.

Sommaire

Europe.	Rome.	Impressions de voyage – la première bénédiction du Pape – la Civilta . . . Page	2.
"	Allemagne.	Inspruck. – Impressions de voyage (F. L. Zugmeyer)	5
"	"	Linz. – Miracle opéré par l'intercession du B.x Berchmans . . .	7
"	Hollande.	Miracles opérés par l'eau bénite de S. Ignace.	8
Afrique.	Ile Maurice.	Epidémie et Trombe	9
Amérique Mér.le	La Plata.	Persécutions – Choléra – (R.P. Auweiler)	11.
"	Guyane Française.	– Traits édifiants (R.P. de Monfort)	12
Asie.	Calcutta.	Excursion en pirogue à une nouvelle chrétienté (R.P. Delpechin) . . .	18
"	"	Rapports du R.P. Goffinet sur sa nouvelle mission	20
"	Chine.	Récit d'une traversée en Chine – Premières impressions – Histoire naturelle – (R.P. Heude)	23
"	"	Pé-tché-ly. Attitude des populations Chinoises vis-à-vis des brigands – Blessure et maladie du R.P. Leboucq – (F. Guillon)	31
Varia		. . . .	35

Remarques – Errata.

1°. Page 8 – Le premier et le troisième miracle ont déjà été mentionnés dans les Lettres de Fourvières.

2°. Page 12 – Quelques uns des traits édifiants ont paru dans les Missions catholiques.

3°. Page 5 – Allemagne – Au lieu de Intbruck lisez Inspruck.

Adresse de la rédaction : Monsieur J. de Causans, Maison St Michel, Laval (Mayenne) France.

LES SCOLASTIQUES DE LAVAL AUX PP. ET FF. DE......

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI.

Europe. — Rome. — Extraits de quelques lettres du collége Romain. — 30 Octobre 1868.

Quitter la France est bon gré mal gré, une chose pénible; mais la consolation est plus aisée, quand on doit toucher bientôt aux États du Pape; on sent que Rome est la seconde patrie de tous les catholiques. Et cela est si vrai que bientôt, sur le bâteau, se forme comme une petite famille. Dans aucun voyage je n'ai remarqué la même facilité à nouer des relations. Une heure ne s'était pas écoulée, que déjà malgré la nuit j'avais fait connaissance avec une bonne partie des passagers. Mais aussi quelle curieuse agrégation! Nous avions à bord un futur zouave pontifical, ancien élève du collége de Vannes (M. Parmentier); deux Pères Dominicains, deux religieuses, deux Abbés se rendant au Séminaire français, et dont un sortait aussi du collége de Vannes (M. l'abbé Bichodo); enfin un Évêque arrivé récemment de la Nouvelle-Zélande, et faisant son pèlerinage ad limina Apostolorum avec une petite escorte de prêtres de la Société de Marie, congrégation à laquelle il appartient. N'était-ce pas en petit la famille catholique allant se ranger autour de son Père pour recevoir sa bénédiction et servir de rempart à son trône par les armes, par la prière, par la science? J'ajoute un trait à ce tableau: au milieu des Anglais, - où ne trouve-t-on pas des Anglais? - se distinguait une famille des plus interessantes; la dame, qui parlait élégamment le français, lia conversation avec nous, surtout avec l'Évêque, et nous avoua qu'elle conduisait son mari à Rome pour le convertir, car le digne homme n'a pas les préjugés qui aveuglent les gens de sa race. La traversée dura 40 heures, le mauvais temps nous ayant un peu retardés. Au moment où nous étions dans le port de Civita-Vecchia, un charmant petit canot se détacha du rivage. M. le général Dumont venait chercher à bord de la Saintonge la femme et la fille du général commandant la place de Marseille. Je ressentis de la fierté et de la joie en retrouvant ici la France, et quand le général eut mis le pied sur le pont de la Saintonge, je m'avançai pour le saluer. Les ennuis du débarquement et de la douane ne parvinrent pas à me distraire de la pensée que l'armée française est bien à sa place dans les États du Pape, quoique puissent dire les révolutionnaires en deçà et au delà des monts. La Providence me servit à souhait pour être bien renseigné sur l'occupation française. De Civita-Vecchia jusqu'à Rome je fus dans le même compartiment que l'aumonier de la garnison, M. l'abbé Paul Crébin. J'ai recueilli de la bouche de ce Monsieur quantité de détails très-édifiants sur le général Dumont et sur le général de brigade Raoul qui occupe Viterbe. Tous deux sont de solides chrétiens parfaitement dévoués au Pape; le troupier a surnommé le général Dumont Jésuite. Ce qui a surtout donné lieu à cette qualification, c'est le rétablissement de la Messe militaire, la surveillance active des mœurs de la troupe, et la vigilance contre les menées piémontaises et garibaldiennes. Un agent militaire est à Rome au palais de l'embassade pour recueillir et transmettre toutes les informations utiles. L'Italie aura de la peine à voler sa capitale. Les Français ne sont pas plus de 7000 à Civita-Vecchia et dans la province de Viterbe; mais le matériel accumulé à Civita est pour une quarantaine de mille hommes, de façon qu'en deux jours l'Italie aurait sur les flancs tout un corps d'armée. — Pour récompenser le zèle du général Dumont et de ses hommes, le St. Père a daigné se rendre le lundi 26 à Civita. Vous aurez lu dans les journaux le récit de cette excursion. Pour moi, j'ai vu de mes yeux le triomphe que les Romains ont fait à Pie IX quand il est rentré à

Rome. Tout ce que j'ai de catholique et de français se remuait ce soir là dans mon âme. — C'était la sixième fois que je m'agenouillais sous la main du Souverain Pontife. Dès le premier jour tous les bonheurs m'étaient tombés ensemble sur la tête, ou pour mieux dire, dans le cœur. J'avais embrassé notre T. R. Père Général, j'avais vu St Pierre, retrouvé plusieurs de mes élèves sous l'habit de Zouave, contemplé deux fois la figure souriante de Pie IX et reçu sa précieuse bénédiction. Depuis longtemps je n'avais eu un aussi beau jour. S'il eût fallu marcher à la mort pour l'Eglise et le Pape, j'aurais couru, j'aurais volé. Depuis, ô tristesse de la vie! ce saint enthousiasme s'est refroidi... Parlons encore un peu de Pie IX. Sa figure est plus jeune que certaines photographies ne me l'avaient donné à croire; il sourit avec une parfaite bonne grâce et une aimable majesté en se penchant à la portière pour bénir ses enfants prosternés sur son passage. Il n'est pas sur la terre de souverain semblable à celui-là. Ailleurs c'est la bassesse qui s'agenouille; ici c'est l'amour. Ailleurs on voit beaucoup d'agents de police, et il en est beaucoup encore qui ne se voient pas; ici c'est la liberté des enfants et la simplicité des vieilles mœurs. L'autre jour sur la place St Pierre deux bonnes femmes se précipitaient, un papier à la main, au devant de la voiture du Pape; un garde-noble fit un mouvement; je me pris à craindre pour les deux vieilles quelque mésaventure. O naïveté d'un homme qui arrive de Paris! Le garde-noble se penchait pour prendre les pétitions, et le St Père lui-même tendit la main pour les recevoir. A la bonne heure! voilà ce que c'est qu'un roi! je ne sais vraiment ce qui m'empêcha de crier: Vive le Pontife-Roi! mais non, j'étais absorbé par le respect et la vénération. — A Rome, tous les sentiments catholiques sont excités et fortifiés: on y sent particulièrement se remuer sa dévotion à St Pierre, cette dévotion que les Jansénistes et les Gallicans ont presque anéantie chez nous. J'ai visité tous les monuments qui rappellent la mémoire du prince des Apôtres: la prison Mamertine au bas du capitole, où, dans un trou ténébreux et humide, appelé jadis Tullianum et qui est conservé avec toute son horreur primitive, saint Pierre fut enchaîné plus de huit mois; le Domine quo vadis, petite église sur la voie Appienne à l'endroit où St Pierre, se dérobant à la persécution de Néron, rencontra le divin Sauveur qui lui dit: « Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau. » la Chapelle de la séparation sur la voie d'Ostie, qui marque le lieu d'où St Pierre et St Paul s'en allèrent à leur martyre, l'un au Janicule, l'autre aux Eaux Salviennes; St Pierre in Montorio, où l'apôtre subit le même supplice que son Maître, mais la tête en bas; enfin, St Pierre au Vatican, l'incomparable basilique, le monument du triomphe, le tombeau glorifié, la récompense terrestre accordée au prisonnier du Tullianum et au crucifié du Janicule; que de leçons dans ce pèlerinage de l'affreux cachot de la prison Mamertine au dôme de St Pierre! Tout dans Rome est plein de contrastes instructifs et sublimes. Ici, sont conservées les chaînes de St Pierre (dans l'église de St Pierre in Vincoli); là au sommet de la colonne triomphale de Trajan se dresse la statue du pêcheur de Galilée. Même série de monuments pour St Paul; voici sa première prison dans les souterrains de Ste Marie in via lata, là-bas dans la campagne, les trois fontaines qui rappellent les trois bonds de sa tête après le coup mortel; entre les deux, cette splendide basilique de St Paul hors des murs, où l'on a prodigué le marbre et les pierres précieuses: enfin, de ma fenêtre j'aperçois la statue du grand apôtre sur la colonne Antonine; je ne parlerai pas aujourd'hui du Colisée où sont tombés tant de Martyrs, ni du vieux Panthéon païen, consacré par un Pape aux héros chrétiens et à la Vierge, reine des Martyrs. — C'est de là, c'est des monuments innombrables de l'Eglise primitive que s'exhale le parfum de Rome. Pour le reste, je le dirai sans détour, Rome n'est pas une ville bien tenue: beaucoup de petites rues malpropres, tortueuses, où le linge pend aux fenêtres: jugez de l'effet que cela doit produire sur des parisiens haussmanisés, habitués à leurs interminables boulevards et à leurs grandes rues droites avec de longs cordons de becs à gaz. Ce serait vraiment assez beau, qu'une ville à la moderne, si l'on n'avait pas balayé, en même temps que les rues, la morale et la liberté. A Rome les habitants n'ont pas souci de nettoyer le devant de leur maison, et ils ne songent pas même à la commodité que le trottoir offrirait aux piétons. Cela est vrai; mais quand on a payé tant d'impôts pour les portes et fenêtres, quand on est soumis à la garde mobile, est-on bien venu à insulter un peuple qui ne jouit pas de tous ces avantages?

Extrait d'une autre lettre. — Le 16 Novembre au soir, après la classe, à l'heure de notre petite promenade quotidienne, j'entraîne mon compagnon, un aimable petit Frère Italien, vers le Vatican: « j'ai absolument besoin aujourd'hui d'une bénédiction de Pie IX; le temps est assez beau; le Saint Père a dû sortir et nous le verrons au retour. » En arrivant à la place Saint Pierre, je jette les yeux sur la fenêtre du Pape; elle était ouverte; Sa Sainteté était certainement en promenade. Nous n'avions pas attendu dix

minutes, que les tintements joyeux d'une cloche de la basilique et la trompette des Zouaves, qui ont un poste tout près de là, annoncent la rentrée du Souverain Pontife. La voiture arrivait par la gauche de la place, et allait, selon l'usage, tourner Saint Pierre. Aussitôt, sans me soucier plus que de raison du costume romain, je me précipite à droite con furia dans l'escalier qui conduit à la cour du Vatican, et je vais me planter juste à la porte par où le Pape devait rentrer: il ne fallait pas manquer la bénédiction que je désirais obtenir.
Au passage de la voiture, je tombe à genoux en levant vers Pie IX un regard plein d'amour; il se tourne de mon côté et sa main s'étend au dessus de ma tête. Comme il arrive dans les grandes émotions, je ne pouvais me décider à partir. Avisant donc à une fenêtre qui donne sur l'escalier par où le Saint Père va monter, je m'en approche et me dresse sur le bout de mes pieds de toute la hauteur de ma taille, « comme un obélisque », disait ensuite plaisamment mon compagnon. Pie IX m'apercevant là comprend que je veux encore une bénédiction; il s'arrête à la fenêtre, et, se tournant juste en face de nous, nous bénit de nouveau. A genoux, tout en faisant le signe de la croix, je contemplais cette figure calme et majestueuse. Oh! quelle joie, mon Père, de voir Pie IX! Viderunt oculi mei. Que de fois en France, considérant la photographie qui était toujours sur ma table avec mon crucifix, que de fois je me suis dit: « ne me sera-t-il pas donné de voir ce grand et saint Pontife! Dieu bénit parfois les rêves de l'amour. Au milieu de ce bonheur je n'oublie pas mes amis. Les Anges vous auront porté, mon Père, cette bénédiction que j'ai reçue pour vous, et je sais que votre âme en sera réjouie. Oh! mon bon Père, quoi qu'il arrive, nous aurons au moins, vous et moi, - moi à votre exemple, le mérite d'avoir aimé le Vicaire de Jésus-Christ. Savez-vous que vous avez contribué à me faire pénétrer sans embarras dans les Etats Pontificaux! On m'avait dit que, pour les circonstances, les malles étaient fouillées de fond en comble à Civita-Vecchia. Pour éviter ce désagrément, j'étale par dessus mes petits effets l'Eglise et le Pape, les Luttes de l'Eglise, le Triomphe de la Foi... » « L'Eglise! l'Eglise! la Chiesa! la Chiesa! s'écrie l'homme de la douane à l'ouverture de ma malle — Si, si, Signore; sempre la Chiesa! - E benissimo ». Et ce fut toute la cérémonie. —— Les employés sont par ici d'une autre éducation que chez nous: jugez-en. Avant de monter en wagon à Civita-Vecchia, j'entre dans la salle des bagages pour voir si l'on a chargé ma malle. La trouvant encore à la même place, je dis en bon français d'un ton passablement énergique qu'on aurait bien pu depuis une demi-heure expédier mes pauvres bagages. Le facchino, avec un calme imperturbable, me répond en italien qu'il est dit dans l'Evangile: « les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers » Avez-vous jamais entendu citer l'Evangile dans une gare de France? Un des premiers jours, visitant le Vatican, nous voulions entrer à la chapelle Sixtine après l'heure assignée. Une espèce de sacristain ou de portier se présente et nous crie: « Impossibile! Nous réclamons, disant que nous sommes français, que nous ne pourrons revenir une autre fois, etc. — « C'est ici comme en enfer, répond-il, nulla redemptio. » A ce mot tombant d'une telle bouche, il nous fut impossible de ne pas sourire bonnement et franchement; notre sourire désarma l'honnête Cerbère, il nous ouvrit. —— Quelle différence de mœurs! Que le christianisme est encore profondément enraciné dans l'âme de ce peuple! C'est un touchant spectacle que toutes ces madones avec un petit réverbère, que cette image de Marie, au fond des boutiques, avec une petite lampe allumée! Et les Evviva Maria! Maria evviva! J'étais un peu prévenu contre la piété italienne et ses démonstrations enfantines; je commence à me convertir. Depuis six semaines je vais d'église en église et dans tous les sanctuaires se rencontrent des gens qui prient très dévotement, même des hommes, et bon nombre de Zouaves. Décidément nous sommes trop raisonnables en France!

26 Novembre. — Cette lettre est là depuis dix jours: vous l'auriez trouvée trop courte. J'ai à vous raconter, du moins en partie, deux audiences du Pape, données hier, l'une à nos PP. Procureurs, l'autre au Séminaire français. Pie IX a fait d'abord un magnifique éloge de la Compagnie qui est, au témoignage de Sa Sainteté, le plus puissant soutien du Saint-Siège, l'Ordre religieux le plus utile à l'Eglise en Occident et en Orient. Après cela, le Saint Père a fortement insisté sur l'union dans la vérité, sur le devoir de puiser à Rome la saine doctrine et d'adhérer pleinement aux décisions pontificales, sur l'inflexibilité des principes et l'inutilité des essais de conciliation, etc. Quelqu'un qui rapportait cette allocution ajouta que le Saint Père, ainsi qu'il a daigné l'assurer à l'un des Nôtres, fait tous les jours un memento spécial pour la Compagnie. Le lendemain de l'audience donnée à nos Pères, Sa Sainteté témoigna à quelqu'un son plaisir d'avoir vu les représentants de toutes nos provinces. —— Avec les élèves du Séminaire français, Pie IX a été d'une bienveillance toute paternelle et d'une

touchante simplicité. Cependant, entre autres choses sérieuses, il les a félicités d'être venus étudier à Rome pour se prémunir contre cette fausse liberté dont on parle tant en France, en Allemagne et maintenant en Espagne où elle fait un si grand mal. — Vous aurez appris par les journaux la bénédiction des armes et des ambulances dans la cour du Vatican (19 Novembre). Emmanuel de Riancey, secrétaire du lieutenant-colonel de Charette, était là et m'a rapporté tous les détails que l'Union a publiés depuis. La même Union et l'Univers vous ont aussi raconté l'exécution des deux condamnés pour les attentats d'Octobre 1867 et la lettre de Monti au Pape (24 Novembre). Je ne puis rien ajouter à tout cela, si ce n'est de vous engager, par forme de corollaire, à lire avec confiance les correspondances de Rome dans les journaux catholiques. ——— 30 Novembre. — Les commissions du Concile vont recommencer leurs travaux. L'Univers et le Monde vous ont, paraît-il, fait connaître, d'après le Bien public, la composition de ces commissions et la place qu'y occupent les PP. Perrone, Franzelin, Tarquini, Sanguineti, Bollig (du collège Romain) et le P. Schrader, auxquels il faut ajouter les PP. Costa (Espagnol) et Martinoff. La Civilta publiera par ordre du Pape à partir de Janvier une série d'articles importants qui toucheront aux matières dont s'occupera le Concile. Vous aurez appris peut-être par une de mes lettres, que l'article: « le catholicisme et la liberté religieuse », contre la Rivista universale de Gênes, avait été inspiré par le Souverain Pontife. « Heureux journalistes! me suis-je déjà répété à moi-même d'après M. Veuillot. Logés à deux pas de St Pierre et du Vatican! » Assez souvent Pie IX désigne lui-même certains sujets en indiquant la manière dont il faut les traiter. J'ai été surpris du nombre des journaux étrangers que reçoivent et dépouillent les Pères de la Civilta. Il ne s'écrit rien de remarquable dans le monde catholique qu'ils n'en soient informés par le Souverain Pontife. Les abonnés de la Civilta sont aujourd'hui entre 9 et 10 mille; les révolutions et les taquineries de certains gouvernements font subir au chiffre des abonnements quelques variations; jamais il n'est descendu au dessous de 8 mille.

Allemagne. ——— Autriche. ——— Lettre du F. Louis Zugmeyer. — Inbruck, Novembre 1868.

. . . . . Nous avons passé par Stuttgard. Il y a quelques années il eut été presqu'impossible de passer en soutane par les rues de cette ville sans devenir la risée et l'objet des insultes des passants. A notre passage notre costume et, je crois peut-être bien aussi, un peu l'air de solennité avec lequel il était porté, ont excité çà et là quelque admiration; mais nulle part nous n'avons eu à déplorer de démonstration fâcheuse; plus d'une fois même on nous a environnés de respect. Cette année-ci le P. Roh a donné pendant trois semaines des conférences à Stuttgard avec un succès incomparable. Les conversions n'ont pas été très-nombreuses: cela se comprend; mais il y en a eu. Une d'entre elles a même fait grand bruit: c'est celle du chef d'une des plus illustres familles du royaume. (La mémoire me fait un affront en ce moment: il m'est impossible de me rappeler le nom du converti.) Ces effets partiels ne sont pas sans consolation pour le Missionnaire et pour tout le parti catholique; mais il est certain que l'effet général qui a été produit a une portée bien autrement élevée encore. Le respect pour le catholicisme a été imprimé au cœur de cette population aussi ignorante que passionée; et on commence enfin à se convaincre que s'il ne faut que des vices ou au moins qu'une grande faiblesse pour être protestant, il faut du caractère et de la vertu pour être catholique. On se remue maintenant de tous côtés: et les bons travaillent avec un grand zèle à réagir contre les mauvaises tendances du temps actuel. Ainsi à Stuttgard même on a fondé un journal catholique: j'ai eu le bonheur d'en pouvoir saluer le rédacteur en chef. On a de plus établi une association d'ouvriers . . . . L'œuvre est encore à sa naissance: mais déjà elle produit d'heureux fruits. Monsieur l'abbé Globel la dirige avec un entrain et un dévouement digne des plus grands éloges. Cet honorable ecclésiastique qu'une heureuse fortune nous a fait rencontrer, nous a fait entrer dans l'intimité de ses travaux, de ses projets et de ses espérances. Il a été pour nous comme un frère et n'a voulu nous quitter qu'au moment où nous sommes entrés en voiture. Nos adieux portaient le touchant caractère de ceux de trois frères, de trois enfants de la gde famille catholique que la main de la Providence se plaît à réunir pour parler de leur Mère commune et puis que le devoir sépare. ———

Augsbourg. — Le peuple d'Augsbourg se montre plein de foi: on salue les prêtres par la belle expression: « Loué soit Jésus-Christ. » Les églises sont pleines de monde pour entendre la Ste Messe et la dévotion se traduit au dehors de mille façons différentes. Pendant que nous avons été à l'église nous fûmes témoins du cortège spontané fait par le peuple à Notre Seigneur porté en Viatique à travers les rues. La plupart des personnes sortirent de leurs bancs et suivirent le prêtre portant le St Sacrement. C'était un spectacle vraiment touchant. Notre plus grande consolation a été de visiter l'église de St Ulrich et de Ste Afra. Elle a été bâtie sur le lieu même qui avait servi au temps de la persécution à faire mourir les Sts Martyrs. Nous avons eu le loisir de satisfaire notre dévotion pour le culte des saints. On nous a montré à découvert et offert au baisement une foule d'insignes reliques. Derrière la sacristie est placé dans une chapelle séparée, le fameux autel des Martyrs tout entier formé d'ossements de saints. Au haut de l'autel on remarque le Chiffre de la Compagnie qui est fait avec des tibias. Un peu plus bas à gauche et à droite apparaissent quatre squelettes de Sts Evêques revêtus de leurs ornements pontificaux, mitre en tête et la crosse à la main: ce sont les saints Adalbert, Victorins, etc. Un peu au dessus du tabernacle qui tout entier est formé par l'assemblage de reliques de martyrs, est étendu dans une châsse vitrée le corps de Ste Afra martyre comme la maîtresse qu'il servait. Le jour même de notre arrivée à Munich, comme nous cherchions la Pinacothèque (musée galerie de tableaux) je vis sortir d'une maison qui avait l'apparence d'un grand palais, un homme d'une mine et d'une tournure tout artistique: j'allais m'adresser à lui; mais il me prévint: il vint à nous comme pour nous saluer: il semblait reconnaître en nous de vieux amis. — Monsieur, lui dis-je, en m'efforçant d'accorder mon maintien avec le sien, Monsieur, auriez-vous l'obligeance de nous dire si la maison d'où vous sortez n'est pas la Pina cothèque? » — Non, Monsieur, répondit-il, et en me prenant les deux mains, il ajouta. C'est la maison du docteur Sepp que vous connaissez probablement; que j'ai l'honneur d'être et de vous présenter (sic) ». Il avait deviné qui nous étions. — Il a tenu à nous accompagner. Nous avons donc fait une petite promenade ensemble, parlé de l'Eglise, de la Compagnie, des grands intérêts catholiques en Allemagne. Cette conversation avec un des savants les plus remarquables de l'Allemagne n'a pas été sans profit. — On compte actuellement dans les différentes associations catholiques de l'Allemagne plus de 70 000 jeunes gens. Vous voyez, mon R. Père, que la sève catholique s'étend, et que si le mal est grand, le bien lui oppose un puissant contrepoids. On est persuadé en Allemagne que c'est par la presse et par la jeunesse que l'on parviendra à résister aux envahissements de l'esprit du temps et à garder en l'étendant même, le dépôt de la foi. Aussi travaille-t-on non seulement avec zèle mais encore avec ensemble et avec une grande unité d'action à ce but. —— Pour ce qui est des curiosités de Munich, je me contente de vous dire un mot de la Bibliothèque. Elle renferme 800 000 volumes .... et 22 000 manuscrits. Le tout distribué dans 77 salles. L'arrangement est vraiment remarquable et commode: il est tel que l'usage des échelles est inutile. On a établi partout des galeries; et des escaliers pratiqués dans l'intérieur des murs vous permettent de circuler librement dans les étages des différentes salles: on n'a besoin de cette façon d'ouvrir ni de fermer aucune porte. Un immense salon de lecture et d'étude est mis à la disposition des abonnés. Parmi les manuscrits orientaux, j'ai distingué un Coran sur parchemin écrit en lettres d'or qui avait appartenu au P. Lachaise. — Le Codex Aureus écrit par ordre de Charles-le-Chauve (870) enrichi de pierres précieuses, attire la principale attention. Au point de vue de l'art, c'est tout ce qu'il y a de plus précieux. Nous avons vu aussi le premier livre imprimé par Guttemberg: la première bible de Luther avec les portraits de Luther et de Melanchton qu'on dit fort ressemblants et et dessinés par un artiste célèbre: Cranach fils. — Je ne vous ai pas encore parlé d'Inspruck. Il faut cependant vous en dire quelques mots. Le point capital, mon R. Père, est que l'on s'y trouve à merveille. Nous sommes à peu près 200: plus de 70 Jésuites et près de 120 jeunes Abbés et Religieux de tout ordre. Ces derniers forment un Scolasticat ou séminaire séparé du nôtre mais adossé au bâtiment que nous occupons. Entre notre ancien collège et notre maison s'élève l'église. On en est redevable au P. Christophe Schreiner, physicien distingué. L'invention d'un instrument d'optique (j'ignore lequel) lui avaient valu avec une augmentation de gloire scientifique, la faveur et presque l'intimité de l'Archiduc Maximilien. Le Père sut payer l'honneur de cette amitié du Prince en la lui rendant méritoire: il paraît que l'un de ses premiers soins fut de faire servir son crédit à en obtenir des secours pécuniaires pour l'érection d'une église.

On la commença aussitôt et elle fut bientôt terminée. Malheureusement soit par un vice de construction, soit par suite d'une trop grande précipitation dans les travaux elle ne sut pas résister longtemps aux efforts du temps. Le faîte croula. On la rebâtit ensuite sur un plan nouveau, plus solide à la fois et plus architectural telle que nous l'avons en ce moment. Sous ce rapport elle est considérée comme la plus remarquable de toutes les églises d'Insbruck. Elle est dans le goût de la plupart de nos églises d'autrefois.

L. Fugmeyer S.J.

Guérison de François Mathéis (élève de 7me) de Linz, opérée par l'invocation et l'application d'une relique du Bx Jean Berchmans. — (Traduit de l'Allemand et communiqué par le F. Trench.)

François Matheis, du village de Ranariedel, diocèse de Linz, était âgé de 10 ans quand il entra le 1er Octobre 1868 dans notre petit séminaire de Freinberg. — Le 19 Novembre après la promenade, il ressentit en marchant une douleur très-aigue qui de la plante du pied gauche gagna bientôt jusqu'à l'articulation du genou. Cette douleur devint de jour en jour plus sensible et le 24 elle fut si forte qu'il eut besoin pour se mettre au lit du secours du F. infirmier et d'un domestique. Le mal continua à s'étendre et la même douleur se fit bientôt sentir dans la jambe droite! C'était un rhumatisme articulaire aigu. L'enfant était dans l'impossibilité de remuer un pied et cet état dura jusqu'à la nuit du 28 que le malade passa sans fermer l'œil; les douleurs les plus aigues s'étaient concentrées dans les deux cuisses; on apercevait des taches rouges à la cheville du pied gauche. Le lendemain 29 la douleur se porta au bras gauche à l'épaule et spécialement au pouce. Le 30 le malade souffrait surtout des deux bras, des mains et il lui était complètement impossible de les remuer. Ces douleurs durèrent jusqu'au moment de sa guérison. Il était couché dans son lit comme paralysé; le F. infirmier devait l'aider à changer de position, et il avait besoin du secours d'un domestique pour le porter d'un lit à l'autre. Pendant huit jours on ne put lui faire prendre qu'un peu de bouillon et ce peu de nourriture devait lui être donnée comme à un petit enfant. Le 1er Décembre le malade éprouva des douleurs plus violentes dans le côté droit; au milieu de la nuit, les douleurs augmentant toujours passèrent à l'état de crampes; le mal se fit sentir surtout d'une manière intolérable dans l'épine dorsale. Cette crise dura jusqu'à 7 heures du matin, 2 décembre; alors enfin par suite de sa grande faiblesse il put dormir une heure; mais pendant laquelle il ne pouvait retenir ses gémissements. A son réveil il se trouva un peu mieux; mais il était toujours dans l'impuissance la plus complète de remuer les pieds, les bras et les mains. — A 2 heures le P. surveillant de la division, (le P. Fischer) à laquelle appartenait le jeune Mathéis, se rendit à la chapelle domestique, invoqua le Sacré-Cœur de Jésus et le Bx Berchmans, et leur demandant la guérison de l'enfant il promit de pratiquer à l'avenir tous les mercredis, (ce jour là était un mercredi) quelque œuvre de pénitence si ce jour là même le malade était guéri. Puis à 2h 1/4 il se rendit à l'infirmerie, demanda au malade s'il voulait être guéri. Il lui répondit affirmativement. Le P. avait apporté avec lui la relique du Bx Berchmans; elle était renfermée dans un reliquaire qui en contenait encore d'autres; les couvrant toutes de la main il ne montra à l'enfant que celle du Bx Jean et lui dit: « Voilà ce qui vous guérira. » Puis ils firent tous deux la promesse de faire après la guérison une neuvaine d'action de grâces en l'honneur du Bx. Là dessus le P. donne la relique à baiser à l'enfant et ils répètent ensemble l'invocation. « Bx Berchmans priez pour moi et guérissez-moi ». Le P. demande ensuite à l'enfant de lui dire où il souffrait. — Au pouce répondit-il. — Le P. touche alors le pouce droit avec la Ste relique et demanda au malade s'il sentait encore quelque chose? — Non, dit-il, et il remua le doigt. Les douleurs avaient en même temps disparu du pied et au bras droit. — Où souffrez-vous encore? — Le malade montra son bras gauche. Ils répétèrent tous deux: « Bx Berchmans, je vous prie en toute simplicité, guérissez-moi ». La relique fut appliquée sur le bras gauche qui était tout raide et le P. demanda à l'enfant s'il sentait encore quelque douleur; l'enfant remua l'avant-bras, le tâta et dit qu'il ne sentait plus rien; mais en touchant l'autre partie du bras il ajouta qu'il souffrait encore un peu. Le P. y appliqua la relique; l'enfant dit que sa douleur avait aussi disparu; et leva le bras de toute sa hauteur. Les douleurs avaient en même temps disparu au pied gauche: tout le corps était donc parfaitement guéri et le malade détacha lui même les bandages qui lui entouraient les bras. Le P. demanda alors à l'enfant, s'il pourrait bien prendre les verres qui se trouvaient près du lit sur la table de nuit; l'enfant se souleva lui-même, se mit à son aise et essaya avec l'une et l'autre main. Le P. s'agenouille alors près du lit, récite avec l'enfant comme action de grâces, un Ave Maria et trois Gloria Patri, monte chez le P.

Recteur et le prie de dire aussi un Gloria Patri car François Mattheis était guéri. Le R.P. Recteur refusa de croire au bon scolastique; une heure auparavant il avait visité l'enfant: il fit donc appeler l'infirmier qui s'était absenté un instant et lui dit d'examiner le malade. L'infirmier arrive, trouve le malade parfaitement guéri et l'annonce au P. Recteur. S'il est guéri, qu'il se lève, répond le R. Père. L'infirmier en effet détacha les bandages des pieds et de l'épaule de l'enfant et lui dit de se lever: l'enfant obéit et noue lui-même les cordons de son caleçon en se tenant librement sur un pied. Cependant comme le F. infirmier vit qu'il était encore tout en moiteur, il le fit recoucher. Le R.P. Recteur arriva, trouva l'enfant parfaitement guéri et entendit de sa bouche ce qui était arrivé. Puis il demanda à l'enfant s'il avait auparavant pratiqué quelque dévotion envers le B^x; et François répondit que depuis qu'il était au Freiberg il l'avait honoré chaque jour en récitant en son honneur 3 Gloria Patri et 3 Ave Maria. On pensa alors à se rendre immédiatement à la chapelle pour y réciter un Te Deum d'action de grâces; mais l'infirmier crut que comme le mal était toujours pire [illegible] la nuit, il valait mieux attendre le lendemain pour voir si le mal ne revenait pas. On se rendit à cet avis: l'enfant dormit tranquillement toute la nuit, se leva le 3 Décembre frais et dispos, et mangea avec grand appétit. Cette nouvelle fut portée pendant la matinée à l'évêché et on fut autorisé à chanter le Te Deum. Pendant ce temps vint le médecin, il visita l'enfant, le trouva parfaitement guéri et déclara que "par le moyen de la nature ou de l'art cette guérison subite était de toute impossibilité, et que dans ce qu'il voyait il n'y avait rien qui s'opposât à l'existence d'un miracle. Le soir donc les élèves du collège et du séminaire se réunirent à l'église: le R.P. Recteur dans une courte allocution raconta l'heureuse guérison avec toutes ses circonstances et exhorta toute l'assemblée à remercier Dieu et le B^x Berchmans. Le Te Deum fut chanté et tous les assistants vinrent baiser la relique du B^x. L'enfant fit avec sa mère une visite en ville le 10 Décembre, et jusqu'à présent il est en parfaite santé et de l'avis de tous plus gai et plus joyeux qu'il ne l'avait jamais été. — Loué soit Dieu qui est admirable dans ses saints, loué soit à jamais le B^x Berchmans!».

Hollande — Mariendaal — Divers miracles opérés par l'intercession de Notre B^x Père. —

Une jeune fille qui avait la main paralysée [illegible] à prier [illegible] pour obtenir sa guérison. Voici comment ses prières furent exaucées: elle avait fait une neuvaine en l'honneur de St Ignace après avoir assisté à la Ste Messe et reçu la Ste Communion elle retourne auprès de ses parents et s'adressant avec une ferveur à St Ignace elle lui dit: « J'ai fait ce que j'avais promis, à vous maintenant de me guérir. Je veux aujourd'hui même aider mes parents dans leurs travaux. Etendant alors la main, elle soulève un vase rempli d'eau; aussitôt toute joyeuse, elle court à son père et s'écrie: « Je suis guérie, St Ignace m'a guérie!» — Mais le père ne la croyant pas: « Si cela est, dit-il à son enfant, donne moi un soufflet. L'enfant obéit, et si bien que le père fut tout à fait convaincu par un tel argument.

Un officier de l'armée, homme de bien, vint un jour trouver le R.P. Recteur et lui dit: Ah! mon Père, je viens d'être témoin d'un grand miracle. Mon fils abandonné des médecins et déjà moribond a été guéri tout à coup. — Le médecin avait ordonné de lui faire boire un vin particulier, non comme remède, mais comme soulagement. L'ayant cherché inutilement dans toute la ville, je m'adressai à la Supérieure d'une communauté, et celle-ci me présenta comme un remède infaillible de l'eau bénite de St Ignace et ses litanies. Ne doutant plus que la santé allait être rendue à mon fils, je revins à la maison. Et ma femme, nos enfants et moi, nous commençons une neuvaine. Mais ma femme moins confiante que moi, voulut absolument couper une mèche de cheveux à son enfant pour la garder en souvenir de lui. J'en fus mécontent et je lui dis: « Prends garde de mettre par là obstacle à la divine miséricorde, continuons à prier. Tout le temps de la neuvaine nul changement ne se manifesta. Le dernier jour au matin, à mon retour de la Messe, je m'approche de mon fils; il ne donnait plus aucun signe de vie et ma femme et mes autres enfants l'entouraient en pleurant. Tout-à-coup le voilà qui se lève et embrasse sa mère en poussant un g^d cri. En racontant ce fait le brave officier pleurait à chaudes larmes, et il disait avec des paroles ardentes de foi: Dieu est tout puissant. Oui il y a encore des miracles de nos jours: et ce ne sont pas les saints qui les opèrent, mais Dieu qui les accorde à leur intercession. Pour moi, je suis tout prêt, s'il le faut à me rendre à Rome pour témoigner de l'authenticité de ce miracle.

[illegible] depuis plusieurs années déjà complètement perdu la voix. Sur l'avis d'un de nos Pères, elle prend de l'eau de St Ignace et commence une neuvaine en son honneur. Le septième jour, elle recouvre soudain parfaitement la voix;

mais toutefois sans pouvoir chanter encore. On lui conseille une seconde neuvaine; elle la fait, et le septième jour commence déjà à se mettre à chanter d'une voix belle et ferme, qu'on entend par dessus toutes les autres.

Afrique. — Ile Maurice. — Extrait d'une lettre de Port-Louis, 2 Novembre 1867.

Vous réclamez une lettre bien détaillée sur les événements dont nous avons été témoins, pendant l'épidémie qui a sévi dans notre île. Je vais essayer de répondre à vos désirs. Mais, remarquez-le bien, c'est du passé que je vous parlerai. Dieu en soit béni, l'horizon s'éclaircit, et si le terrible fléau n'a pas complètement disparu, au moins ne fait-il plus que de rares victimes. — Que n'avons-nous pas vu et entendu, au plus fort de l'épidémie! Catéchuménat, orphelinat, tout était devenu hôpital, et la mort frappait sans cesse! Une victime ne lui suffisait pas; parfois c'était cinq, six qu'il lui fallait chaque jour. — Bientôt les catéchistes, les infirmiers furent eux-mêmes atteints de la fièvre. Les Religieuses de Marie Réparatrice devinrent tout à fait Sœurs de Charité. Il leur fallait ensevelir les morts, les mettre dans le cercueil, clouer ces cercueils, les porter même jusque dans la rue: les gens chargés de les enlever refusant d'entrer seulement dans la cour. La nature frissonnait, il en faut convenir; elle eût volontiers reculé devant de semblables fonctions; mais elle était vaincue par la grâce qu'elle sentait forte et abondante. — Laissons-les elles-mêmes prendre la parole: "Les malades nous venaient de tous côtés, ou, le plus souvent, nous étaient apportés; car on rencontrait les mourants le long des rues. Quelques-uns parvenaient à force de peine à se traîner jusqu'à notre porte; arrivés là, ils tombaient sans connaissance. Transportés à l'hôpital, ils revenaient à eux-mêmes, ordinairement, assez du moins pour demander et recevoir le baptême. Il était rare que le dernier soupir de ces malheureux se fît attendre longtemps. — Que n'avons-nous pas vu! De pauvres petits enfants, trouvés sur des cadavres, étaient déjà couverts de plaies par les insectes auxquels ils ne pouvaient opposer aucune résistance. Une petite enfant tombée dans l'eau, sans doute au moment où sa mère tombait elle-même, emportée par la fièvre. Un petit garçon qui ne donne plus signe de vie, est ramassé, au bord de la mer, par un ouvrier qui nous l'apporte. On le frictionne longtemps, avant de le réchauffer. Il reste près de 24 heures les yeux fermés, les dents serrées, paraissant insensible à tout ce qu'on fait pour le ranimer. Sa respiration est si faible qu'on douterait de son existence, sans la fièvre brûlante qui le dévore. Enfin, il ouvre les yeux, et, par ses signes, fait comprendre qu'il a faim. Je lui présente une banane qu'il mange sans répugnance. Peu après, il demande du riz; il en fallut peu pour le satisfaire. Après ce semblant de repas, il se recouche, car, à notre grand étonnement, il était parvenu à s'asseoir sur sa natte. Il s'endort quelques moments, et d'un assez bon sommeil; en s'éveillant, il demande à marcher et à manger. Le reste du jour se passe assez bien. Contre toute espérance, je voulais espérer qu'on le sauverait, quand, le lendemain il se remit sur sa natte, se plaignant en montrant sa tête. Il retomba bientôt dans l'état où on nous l'avait apporté. Trente-six heures plus tard, il expirait et allait au Ciel chanter sa délivrance. — Même dans les familles les plus aisées on se mourait faute de secours; faute de secours aussi on a vu des mères obligées de faire pour leurs enfants ce que nous faisions pour nos pauvres défunts. Et s'il en était ainsi chez les gens riches, imaginez, si vous pouvez, ce qui se passait parmi ces indigents. On ne suffisait plus à leur porter secours; personne non plus pour enlever les cadavres qui n'étaient découverts que par l'infection qu'ils répandaient. Que faire alors, quand il n'était plus possible d'approcher? On brûlait cette misérable case, dénuée de tout ce qui est nécessaire à la vie. Des familles entières, de toutes les classes, et des plus nombreuses, ont succombé au fléau. On relevait, dans les rues, les morts et les mourants, et bien souvent, on reconnaissait en eux des personnes que, quelques heures auparavant, on avait rencontrées en parfaite santé. On sortait pour chercher du secours; à peine avait-on fait quelques pas, qu'on était comme foudroyé; en revenait-on, ou du moins reprenait-on connaissance après quelques jours, la maison où l'on avait laissé des malades ne renfermait plus que des cadavres.

L'épidémie a fait découvrir des misères qui se cachaient sous les dehors les plus trompeurs. En général, les cases, ou demeures des pauvres, sont totalement dépourvues des objets de première nécessité. — Un fait, pris au milieu de beaucoup d'autres, vous donnera une idée de cet affreux dénûment. Nous le tenons de personnes dignes de foi et qui en ont été témoins oculaires. — Deux jeunes filles logeaient dans une case voisine de l'habitation de ces personnes. Plusieurs jours durant, on ne les voit point sortir. On pense qu'elles ont

quitté ce lieu. Enfin, le temps s'écoulant, les exhalaisons fétides qui s'en échappaient, donnèrent l'éveil. Nul ne répondant quand on frappe à la porte, on l'enfonce, et les regards tombent sur deux cadavres en putréfaction; point de nattes, point de couvertures, pas le moindre vêtement; et, autour, rien qui dénote qu'on ait vécu dans ce lieu. Passant dans un réduit voisin, tout aussi dépourvu de ce qui est nécessaire à la vie, les yeux ne rencontrent que des vêtements élégants, suspendus à la muraille : robes, coiffures et chaussures irréprochables. Tous ces vêtements d'apparat servaient à dissimuler la plus profonde misère.

Extrait d'une autre lettre. — Les pauvres Noirs sont d'une ignorance dont vous ne pouvez vous faire la moindre idée. Je voudrais vous faire connaître un bon vieux qui s'est présenté il y a quelque temps. Il a de 90 à 91 ans. Il n'avait pas été baptisé. Faire le signe de la croix, c'était pour lui chose toute nouvelle et peu facile. On est cependant venu à bout de lui apprendre le nécessaire, et le saint Baptême lui a été administré. Maintenant, on pense à la première Communion; mais le bonhomme Jean François (plein de bonne volonté pourtant), mettra longtemps pour acquérir un degré de plus de savoir. — Assistons à une leçon de catéchisme faite à ce bonhomme. Celui-ci est assis à distance respectueuse; le menton appuyé sur ses mains qu'il joint sur le haut d'un énorme bâton placé entre ses jambes. Ecoutez le début : « Bonhomme, pourquoi le bon Dieu vous a-t-il mis sur la terre? — Ah!... pour la tranquillité. » On détrompe le vieux, et le catéchiste continue : « Bonhomme, dis-moi ce qu'ont fait Adam et Eve? — Hié! l'a fourré à nous dans l'embarras! répond-il avec un profond soupir. Toutes les réponses sont du même genre. Enfin, on termine par une petite exhortation : « Bonhomme, servez bien le bon Dieu, soyez toujours bon chrétien, et quand vous serez mort, vous irez avec le bon Dieu, pour toujours. » — Et le bonhomme répond : « Ah!.. oui, bien obligé.

Lettre du P. Darribère à Mgr. Meurin, Vic. Apost. de Bombay. — Port-Louis, 18 Mars 1868.

Votre Grandeur a sans doute appris le terrible fléau qui vient de fondre sur Maurice. Il se déclara le 12 Mars. Le baromètre s'était trouvé très bas de grand matin; ce phénomène excita de grandes appréhensions, qui ne furent hélas! que trop confirmées. Il est absolument impossible de vous donner une idée de la violence avec laquelle le vent souffla dans cette terrible journée. Bien que suivant toujours la même direction, chaque rafale finissait en un tourbillon qui emportait tout sur son passage. Une multitude de maisons ont été jetées par terre. Quelques unes construites en bois, soulevées par le vent comme des feuilles mortes tournoyaient un instant dans l'air et retombaient en mille pièces. Les toits étaient violemment arrachés des maisons et transportés quelquefois à de grandes distances. Ce terrible sinistre fit bien des victimes. Une femme entre autres fut coupée en deux aussi net que si l'on s'était servi d'une hache.

Nous compléterons ces détails par la lettre suivante d'une Religieuse de Marie Réparatrice. — Le 11 de ce mois, après une journée de pluie et de bourrasques, un ouragan a éclaté de 10 à 11 heures du soir. Nous avons dû chercher, une partie de la nuit, dans quel coin nous pourrions nous reposer à sec; car la maison faisait eau de toutes parts. Le vent augmentant sans cesse, nous appréhendions de voir notre toit enlevé, et les craquements qui se faisaient entendre, ne diminuaient pas nos craintes. — Le lendemain, l'ouragan était dans toute sa force : les arbres se brisaient, les maisons s'écroulaient, les cases des pauvres étaient enlevées et les débris jetés au loin. Des malheureux vinrent demander un abri à la R^de Mère Supérieure qui put leur donner un asile, dans une de nos dépendances, non habitée en ce moment. Au milieu de ce bouleversement de la nature, le R. P. Darribère vint nous prêter main-forte, c'était bien au péril de sa vie. Grâce à son secours, on put consolider deux portes qui nous défendaient contre de grands dégâts. Le bon Père nous dit la Ste Messe, et reprit le chemin de la résidence; mais il ne la regagna qu'à grand'peine, et le vent lui ayant enlevé manteau et chapeau. — C'était un curieux spectacle que de nous voir. Recevant l'eau qui se faisait jour de toutes parts, sans bas, mouillées comme vous pouvez l'imaginer, nous étanchions, avec des couvertures de coton, l'eau qui avait inondé tout le rez-de-chaussée; et ce travail se faisait à la pauvre lueur d'une bougie. Nous sommes parvenues à préserver, non pas le tout, mais le sanctuaire, la sacristie, l'avant-chœur. Dans une des chambres destinées aux retraitantes, nous marchions complètement dans l'eau. Deux de nos Mères avaient la fièvre; elles n'en firent pas moins bonne contenance, et remplirent le même office que les autres. — « Nos dégâts se bornent à notre toiture et à celles des petits bâtiments qui nous entourent,

puis nos grands arbres renversés, brisés ; du reste, pas de malheurs pour les personnes, à déplorer chez nous. — Mais au dehors, la ruine est complète : les édifices les plus solides ont été renversés par le vent, pendant que les eaux minaient les fondations ; il n'en reste pas une pierre debout. Bon nombre d'églises et de temples protestants ont été renversés ; d'autres sont gravement endommagés. L'église des Pères a eu un côté de sa toiture emporté, et quelques autres désastres qui entraîneront une réparation d'une quinzaine de mille francs au moins. C'est un grand malheur que celui-là : ce bel établissement, tout récemment construit, était dû à la charité publique. — Le nombre des victimes est encore inconnu, même pour la seule ville de Port Louis. Les communications entre les différents quartiers ne sont pas encore rétablies ; on ignore ce qui s'y est passé ; mais, par ce que nous avons sous les yeux, il est à craindre que nous n'en recevions de tristes nouvelles. — Toutes les gares de chemin de fer ont été renversées. La violence du vent était telle que les toits des maisons, enlevés dans les airs, retombaient en se divisant, comme il en arriverait à un jeu de cartes. — Les navires qui, selon l'usage, ont appareillé à l'approche du mauvais temps, n'ont pas encore reparu. Plusieurs qui n'ont pas eu le temps de fuir la tourmente, ont été jetés à la côte. — Le temple protestant, tombant sur une maison voisine, a causé la mort de trois personnes. Une case d'Indiens, en s'écroulant en a tué quinze, et combien d'autres morts, combien de blessés surtout ! On ne sait jusqu'où va monter le nombre des victimes. — Les bons Frères de la Doctrine Chrétienne ont été, eux aussi, des plus éprouvés. Durant toute cette triste nuit, du 11 au 12, ils ont ressenti de violentes secousses. Vers 4 heures du matin, leur grande maison, achevée seulement l'année dernière, s'est écroulée tout à coup. Quelques-uns d'entre eux sont restés sous les décombres. Les moins engagés sont parvenus à dégager les autres ; mais deux Frères et un enfant ont péri ; un autre enfant a été si grièvement blessé, qu'il a succombé quelques heures après. Les recherches ont continué jusqu'au soir, avant qu'on put découvrir le Tabernacle qui contenait les Saintes Espèces. On l'a retrouvé intact ; mais la secousse avait fait entr'ouvrir le Saint Ciboire, et les Hosties étaient un peu détrempées. — Les cadavres n'ont été retrouvés que le lendemain matin. — Pauvres Frères ! Leur maison est complètement détruite ! C'était l'asile du pauvre, et le don de la charité publique.

Amérique Méridionale. — (Communiqué par le R. P. Esseiva) (Mission Allemande de Santa-Fé). Lettre du P. Jos. Auweiler, de la Prov. d'Allemagne, au P. Gérard Schneemann, de la même Province. — Colonie Esperanza, 23 juin 1868. — Mon R. Père, P. C.

Peu après la dernière lettre que je vous ai écrite, les Supérieurs, à la demande de Mgr l'Évêque de Parana, m'envoyèrent à Santa-Fé. Le gouverneur de la province, libre penseur déclaré, protesta contre ce choix, disant que j'étais trop fanatique ; mais le Supérieur persista dans sa résolution, et je me mis en route, pour aller accompagner sa Grandeur dans une tournée apostolique. Ce projet fut arrêté par les événements dont je vais vous parler. Oroño (c'est le nom du gouverneur), de concert avec ses conseillers, aussi méchants que lui, porta une loi sur le mariage civil, aussi grossière dans la forme, qu'attentatoire en elle-même aux droits de l'Église. Cet acte avait été précédé de plusieurs autres, inspirés par la même haine contre la Religion. Notre digne Évêque lança une sentence d'excommunication contre tous ceux qui avaient pris part à la promulgation de ces lois impies, et exhorta les prêtres et les fidèles à résister avec énergie à ces coupables innovations. Oroño répondit à cette condamnation par des menaces contre tous les prêtres qui obéiraient à leur Évêque. Ce fut le signal d'une persécution ouverte. Trois prêtres, qui s'étaient [illegible] plus signalés par leur opposition aux entreprises du gouverneur, éprouvèrent les effets de sa vengeance. Le P. Terres et moi avons eu le bonheur d'être de ce nombre. Une troupe de soldats à longues barbes vint en armes s'emparer de nous et nous conduire en prison. Grâces à Dieu, notre courage ne faiblit point, et je crois que nos ennemis n'auront garde de publier dans les journaux tout ce que nous leur avons dit dans les interrogatoires qu'ils nous ont fait subir. Au bout de quelque temps, nous fûmes remis en liberté ; toutefois Oroño ne mit que plus d'ardeur à poursuivre ses plans : nous, de notre côté, nous continuâmes à les combattre de tout notre pouvoir. [illegible] bientôt les choses prirent une tournure tout à fait imprévue : le peuple indigné se souleva en masse, vint fondre sur Santa-Fé, et contraignit l'ennemi de l'Église à prendre la fuite. Voilà où nous en sommes à l'heure qu'il est : La crise n'est point finie : Oroño et ses dignes amis se sont dirigés vers Buenos-Ayres,

sans doute pour aller chercher main-forte. Mais Dieu nous protègera, et nous donnera, j'espère, force et courage pour soutenir la lutte. Tout cela coûte peu à écrire, mon révérend Père, mais vous ne sauriez croire quelles heures pleines d'angoisses nous avons passées pendant ces troubles. — A peine étions-nous sortis de cette première épreuve, qu'un autre fléau vint désoler ce pauvre pays, et sévit sans interruption pendant deux mois entiers. Le choléra de l'année dernière avait fait de grands ravages, comme je vous l'ai écrit; mais cette fois son passage a été bien autrement désastreux. Vous dire en peu de mots ce que nous avons souffert, et de quels spectacles navrants nous avons été témoins, serait chose impossible. Dans ces vastes colonies qui s'étendent en tous sens, on réclamait de tout côté notre secours, le jour et la nuit, sans repos ni trêve. Plus d'une fois nous avons failli succomber, non seulement à l'excès de fatigue et d'épuisement, mais encore aux assauts de la terrible maladie. Je n'exagère point, mon R. Père, je raconte simplement les choses comme elles sont, afin que ceux qui voudraient venir se joindre à nous, reconnaissent sous toutes ses faces la vie de mission. Les précurseurs ordinaires du choléra (vomissements, etc.) se manifestèrent à diverses reprises; heureusement, jamais tous à la fois. Un jour que j'étais occupé à administrer les Sacrements aux cholériques, je fus pris de si violents accès de crampe, que je me crus atteint du fléau; mais, grâce à de prompts secours, le progrès du mal fut arrêté. Quelques instants après, voilà qu'on vient m'annoncer que, dans le voisinage, une femme atteinte du choléra se trouve aux prises avec la mort. Selon les calculs de la prévoyance humaine, il y avait dix à parier contre un, que m'approcher de la malade, après les symptômes que je venais d'éprouver, c'était courir à la mort. J'éprouvai dans ce moment, je l'avoue, que le sacrifice de la vie n'est pas chose si aisée: il n'y a, dans de telles conjonctures, que deux motifs qui tiennent contre les défaillances de la nature: l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la crainte du feu éternel, qui menace et le missionnaire et les âmes qui lui sont confiées. J'allai donc administrer la mourante, et, contre tout espoir, je revins sain et sauf. Dans la seule colonie Esperanza, où je suis en ce moment, il y a eu 3 à 400 malades, dont la plupart ont succombé. La mortalité n'a pas été moins grande à San Jeronimo, où se trouve le P. Terres. Nous sommes ici extrêmement occupés l'un et l'autre, mais nous avons la consolation de voir que Dieu bénit nos œuvres, et, s'il nous impose de pénibles sacrifices, il sait bien les adoucir. Dans ces derniers temps, nous nous sommes mis à donner une mission aux indigènes dans leurs forêts, et le succès a été si heureux, que nous avons résolu de consacrer plus de temps à la culture de ce nouveau champ. Ici aussi il y a bien des dangers à courir; je vous les détaillerai dans une prochaine lettre, pour que vous ayez une nouvelle occasion de bénir avec nous la Providence de Dieu à l'égard de ses pauvres serviteurs. Je suis, etc.

Joseph Auweiler, S. J.

Guyane Française. — Quelques traits édifiants extraits d'un rapport du R. P. de Monfort: Novembre 1868.

Personnages édifiants. — Les deux plus hautes autorités militaires après le Gouverneur sont franchement catholiques pratiquants et donnent le plus bel exemple. Récemment un des principaux personnages de la colonie donnait le scandale d'un mariage civil; il avait invité tous les principaux de la ville; l'un de ces deux Messieurs s'excusa sans alléguer aucun motif; l'autre lui répondit carrément: « Non, non, mon cher, non; ne comptez pas sur moi; je ne vais pas à ces fêtes-là; ce n'est pas un mariage, cela! »

Exécutions capitales. — Un athée. — Il n'y a eu, dans le courant de ces douze mois, que deux exécutions capitales. Les condamnés étaient jeunes tous deux (36 et 25 ans); mais leurs crimes et, plus encore, les dispositions dans lesquelles ils ont subi leur supplice, ont été bien différents. Le premier, exécuté le 5 Novembre 1867, était un des libérés de St-Jean. C'était un malheureux jeune homme, élevé par un oncle impie, qui lui avait fait lire dès son enfance les œuvres de Voltaire et d'autres livres impies et obscènes. Toute son éducation avait été faite dans le même esprit; aussi, ayant d'ailleurs d'assez bonnes manières, calme, et poli, il avait, de son propre aveu, les mœurs les plus infâmes. C'est cette immoralité qui l'a poussé à assassiner de sang-froid et avec préméditation un de ses camarades, qui se refusait à ses désirs infâmes après cependant avoir accepté de faire un repas avec lui et à ses frais. Il prévoyait ce refus et en avait fait l'arrêt de mort de sa victime. C'est ce qu'il a conté lui-même au Père qui le visitait souvent dans sa prison. Au conseil de guerre, il a avoué cyniquement son crime, ajoutant qu'il n'en éprouvait aucun remords, qu'il avait bien fait, qu'il agirait encore de même, et que du reste il avait fallu qu'il en fût ainsi. Un de nos Pères l'a visité assez souvent dans sa cellule à Cayenne; il accueillait toujours le Père avec plaisir et fort poliment,

lui parlait avec le même cynisme ; mais, — ce qui est plus pénible encore, — sans aucun air de forfanterie, lui ouvrant presque naïvement son cœur vide de toute pensée de religion, même naturelle ; il écoutait volontiers tout ce que la charité inspirait à son visiteur, acceptait et lisait même plusieurs livres de religion, mais sans que ces conversations et ces lectures parussent faire naître en lui le moindre doute sur la prétendue certitude où il était que tout finit à la mort. Transféré à St Laurent pour y subir sa peine, qu'il a attendue là pendant près de trois jours, il a persisté jusqu'à la fin dans le même endurcissement, malgré les exhortations les plus vives et les plus chaleureuses, et les supplications des deux aumôniers de St Laurent. Toujours l'enseignement de Voltaire était sa réponse à tous les arguments ; la seule ombre de doute qu'on ait pu lui arracher est : « s'il y a un enfer, Voltaire y est ; j'irai aussi. » Il dormait comme un homme qui n'a pas la moindre inquiétude. Le Père alla dans sa cellule quelques instants avant l'exécution ; il dormait tranquillement, et ne manifesta, à son réveil, aucune frayeur, aucun trouble. Aux dernières exhortations de l'aumônier : « C'est inutile, mon Père, lui répondit-il tranquillement et poliment ; mon parti est bien arrêté. » Puis il est allé d'un pas ferme au lieu du supplice, et s'est présenté devant les soldats qui allaient le fusiller, sans signes de forfanterie, sans rien dire, et gardant, en apparence du moins, sa froide impassibilité. Épouvantable exemple de la puissance qui a été donnée à Voltaire pour faire le mal !

Un pénitent. — L'autre tête est tombée sous le fer de la guillotine, à l'Ile Royale, le 24 septembre. Les sentences sont prononcées à Cayenne, mais exécutées soit dans cette île, soit à St Laurent. Par une suite de circonstances non ordinaires, le condamné a vu s'écouler cinq mois entre sa sentence définitive et son exécution. Pendant cette longue agonie, la patience et la résignation chrétienne de ce jeune homme, de 25 ans à peine, se sont admirablement soutenues. Deux fois seulement, de violentes attaques de désespoir, et une fois, lors de son débarquement à l'île Royale, une impression de vive frayeur, l'ont terriblement agité ; mais il en a triomphé par la foi. La résignation lui était d'autant plus difficile qu'il ne se sentait pas digne de mort : « Pour le crime qui m'a amené ici, disait-il souvent aux deux Pères qui l'ont visité à Cayenne et à l'île Royale, « oui, j'avais mérité la mort ; mais, cette fois-ci, non. » En effet, dans un temps de repos et sur un des pontons si encombrés, un de ses camarades, pris de vin, comme il l'était un peu lui-même, le poursuivait et le harcelait depuis près d'une demi-heure, enfin il le pousse sur une table placée près de la cuisine et sur laquelle se trouvaient plusieurs longues fourchettes à trois dents. Le pauvre garçon perd patience, et saisissant une de ces fourchettes, il en frappe son aggresseur, qui tombe, blessé au cœur, et qui meurt le lendemain. — Il devait être exécuté à 6 heures du matin. Dès 3 heures l'aumônier de l'Ile Royale était dans la cellule du pauvre condamné. « Nous passâmes ces derniers instants à prier, écrit ce Père ; il m'édifia par plusieurs réflexions, entre autres celle-ci : « je ne crois pas que j'aie mérité d'être exécuté, d'après la loi ; mais j'accepte cela de bon cœur pour tous mes péchés passés ; j'espère que Dieu m'en tiendra compte... Récitons une prière pour mon père et pour ma mère ; mon Dieu ! si je les avais écoutés ! » — Et puis : « récitons encore une prière pour celui que j'ai tué sans le vouloir. » Au moment de monter à l'échafaud, en embrassant l'aumônier, il lui exprima le désir de dire qu'il mourait sans l'avoir mérité ; mais, sur la remarque du Père qu'il y avait plus de vertu à garder le silence et qu'en cela il imiterait mieux Notre-Seigneur, il se résigna encore à ce sacrifice. À genoux sur la première marche de l'échafaud, il récita son acte de contrition ; le Père lui donna lentement l'absolution, et l'aida à monter sur les degrés. Il garda tout son esprit jusqu'au dernier moment, et, lié à la planche, la tête sous le couteau, il s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi. » Plusieurs officiers témoins de cette mort en ont été profondément édifiés.

Foi et Charité d'un officier. — Nous ne pouvons omettre un détail qui prouve, une fois de plus, combien il reste souvent encore de foi et charité vraiment chrétiennes dans des hommes qui se tiennent éloignés des pratiques religieuses. Le jour même où la sentence fut prononcée, le président du conseil de guerre vint lui-même voir le condamné dans sa prison, et lui dit : « mon ami, ne conservez pas d'illusion, vous n'avez plus aucun espoir de prolonger vos jours ; pensez à votre âme et mettez-vous en règle avec Dieu ; lui seul peut vous pardonner et sauver votre âme. Ne pensez plus qu'à votre salut éternel. » Ces paroles ont vivement ému le pauvre condamné, qui les a répétées au Père ; elles ont puissamment contribué à assurer le salut de cette âme.

Patience chrétienne. — : « Depuis neuf mois, écrit l'un des Aumôniers de St Laurent, « Stanislas Alexandre D..., » paralysé de tout le côté gauche, était constamment étendu sur son lit de douleur. En vain le traitait-on par l'électricité et autres moyens énergiques; on ne faisait qu'augmenter ses douleurs. Pendant toutes ces opérations, pas une plainte. Il était toujours gai, souriant, toujours content, plein de reconnaissance pour les moindres services qu'on lui rendait. « On me gâte ici, disait-il : quel soin on prend de moi! » Sa patience, sa douceur avaient gagné tous les cœurs. Tout le monde l'aimait dans la salle. Il Communiait fréquemment. « Oh! comme j'aime le bon Dieu, disait-il. » — « Mais il vous a cloué sur votre lit. » — « Oui; mais pour moi il s'est laissé clouer sur un lit bien plus dur. — Ma maladie traîne en longueur; mais le bon Dieu le veut! » — Pendant trois semaines, l'appétit vint à lui manquer. — « Mon Père, me disait-il, vous ne me laisserez pas mourir sans mes Sacrements. Je m'en vais comme une chandelle. Ainsi, veillez sur moi. » Il eut un pressentiment de sa fin prochaine et subite. — « Donnez-moi mes Sacrements, mon Père, je vous en prie. » Je le confessai et lui donnai l'Extrême-Onction. Il répondait aux prières à haute voix, et criait amen, à chaque onction. Le lendemain matin, je lui apportai le St Viatique. « Mon frère, lui dis-je, en lui présentant la Ste Hostie, voici votre consolateur qui vient à vous » — « Je le remercie, mon Père, et vous aussi. » — Et il reçut le Sacrement avec la plus tendre dévotion. Le lendemain matin à 4 heures et demie, il causait à voix basse avec ses deux voisins; il était assis sur son lit, tenant la poignée de bois qui le soutenait dans cette position. Puis il se tait et penche la tête sur sa poitrine. Trois minutes après, la Sœur entre. — « Eh bien! D..., comment allez-vous? » — Point de réponse. Il était mort. « Quelle belle mort, disaient ses camarades; Oh! que nous voudrions mourir comme cela! »

Effet des Sacrements. — Voici une autre mort édifiante qui, venant après une maladie qui ne l'était guère, montrera la divine puissance des Sacrements. « Allons à l'hôpital auprès d'un forçat, écrit le Père aumônier de l'Ile la Mère; je vous préviens qu'il vous répondra peu de chose, et même, s'il vous répond, ce sera en vous tournant le dos et vous priant de le laisser tranquille. Il faut pourtant lui faire une visite journalière pendant deux ou trois mois; car il est dans cet état entre la vie et la mort. D'abord il ne veut pas se confesser; ensuite, « c'est trop long, quand il y a tant de temps. » Une fois cependant la Sœur a obtenu une promesse. J'arrive à l'heure convenue; il était dehors. On l'amène, et il se décide enfin à recevoir le Sacrement de pénitence, et, le lendemain, qui était un Dimanche, il Communie. Quand je le revis après les Vêpres, son pâle visage était déridé : « Hier au soir, me dit-il, si vous m'aviez donné mille francs, j'aurais été cent fois moins content que d'avoir reçu le pardon de mes péchés. Oh! la bonne nuit que j'ai passée! Toute la journée j'ai été seul et si heureux! Oh! quand je vivrais cent ans, je n'abandonne plus mes devoirs. » Il n'avait plus d'années, ni de mois à vivre; je lui administrai l'Extrême-Onction environ quinze jours après; il était alors très-souffrant, et un peu aigri. A ma visite du lendemain matin, il me remercia : « A partir du moment, me dit-il, où vous m'avez donné le Sacrement, mes souffrances ont diminué; j'ai passé une bonne nuit; je suis bien encore; oui, l'Extrême-Onction m'a soulagé; je vous demande pardon de vous avoir offensé hier soir. » Et puis il a, peu après, rendu paisiblement son âme à Dieu. »

Ajouterons-nous une autre preuve de l'effet produit par la Ste Eucharistie, reçue même très-imparfaitement : c'est tout le mieux qu'on en puisse dire? Un vieux forçat, condamné à l'âge de 25 ans, fêtait dernièrement à l'hôpital son jubilé, le commencement de son second demi-siècle de travaux forcés. C'est un assez bon homme, sourd, grand liseur, venant souvent voir le Père, mais ne se décidant jamais à se confesser. Un bœuf échappé lui avait cassé un bras et enfoncé une côte, et il était à l'hôpital achevant de se rétablir tout doucement de ce double accident, qui était venu ajouter à l'inconvénient de ses vieux rhumatismes. Sur ces entrefaites, la Sœur de sa salle part pour la France, et est remplacée par une autre. Un samedi soir, le Père dit à cette Sœur : « demain ce malade doit Communier », en lui montrant un autre malade, assez vieux aussi et plus sourd encore, et qui se trouvait assez près de notre jubilaire. Le lendemain matin à 4h ½, (la Messe se dit dans cette salle chaque Dimanche à 5 heures) la Sœur s'approche par méprise du jubilaire : « Allons, dit-elle, il faut vous lever et aller Communier. » Modèle d'obéissance aveugle, il se lève, va entendre la Messe de tout près, et y Communie. En faisant sa visite l'après-midi, le Père, averti de la méprise : « Ah

ça! mon bon Dem..., lui dit-il, il faut vous confesser maintenant. La Communion ne va pas sans la confession; seulement vous avez changé l'ordre accoutumé! Venez chez moi demain. » En effet, le lendemain, le pauvre vieux venait chez le Père, plus décontenancé que lorsqu'il y venait à l'ordinaire chercher de l'eau, un livre et des goyaves; il venait faire une bonne confession et, le Dimanche suivant, il Communiait de nouveau et bien content. Cette année a été en effet pour lui un jubilé.

Ne quittons pas l'hôpital sans citer un trait qui confirme la recommandation de St Paul aux prêtres : « Nemini dantes ullam offensionem. » Un malade est apporté à l'hôpital, atteint d'une fièvre cholérique, écrit l'aumônier de l'Ilet-la-Mère. Cet homme m'avait dit précédemment qu'il ne se confesserait jamais, qu'il ne croyait à rien, parcequ'il avait eu, disait-il, à se plaindre d'un prêtre. On m'appelle. Je ne suis pas surpris de l'entendre me répondre : « Je ne crois point à Dieu; s'il y en avait un, permettrait-il tant d'injustices? Le bon Dieu, l'enfer! Ah! je connais ça. Le bon Dieu, c'est l'argent; l'enfer, c'est ce qu'on nous fait souffrir ici. » — Comme c'était le soir et que tout le monde était réuni, pas une de ses paroles ne fut perdue par les autres malades. Dieu ne permit pas qu'il mourût cette nuit. Deux ou trois jours après il était hors de danger. A mes visites je ne lui parlais ni d'enfer, ni de paradis; et cependant il me dit un matin : « Il faut que je vous parle en particulier. » Il ne voulait que réparer son scandale. Les prières et la charité de la Sœur l'avaient gagné. Le jour de la Toussaint, il goûtait, disait-il, une paix ignorée jusque là; il avait un poids enlevé de dessus son cœur... » Que les prêtres auraient de charité et de patience pour ne blesser personne, s'ils pensaient combien on pardonne difficilement aux Ministres de Jésus-Christ. J'ai constaté ce fait avec évidence, et plusieurs fois, hélas! jusqu'à l'heure de la mort. »

Ce n'est pas seulement à l'hôpital que la grâce opère des conversions : elle fait partout des conquêtes. Voici parmi les libérés de St Pierre, un trait frappant de la miséricorde de Dieu et de la puissance de la grâce. Un pauvre Belge, né à Gand en 1823, après avoir perdu sa mère à l'âge de sept ans, avait été mis dans une bonne pension par les soins d'un homme puissant et charitable; mais, évadé de cette école à l'âge de onze ans, et fatigué bientôt de la monotonie de la maison paternelle, il avait commencé à treize ans une vie de désordres de toute espèce; soldat à dix-sept ans, mais bientôt déserteur, puis voleur et emprisonné en Belgique; il s'était enfui en France, où, donnant encore plus libre carrière à ses passions désordonnées, il vit bientôt la série de ses débauches, de ses infamies et de ses crimes close par une condamnation à dix ans de travaux forcés et sa transportation en Guyanne. Ici, sa peine terminée, il s'est vu astreint à y passer néanmoins le reste de ses jours. Son impatience du joug l'eut bientôt entraîné dans l'épaisseur des forêts où il vécut huit mois, à trois journées de marche de St Jean. Dénoncé par un Arabe égaré dans les bois, qu'il avait remis sur sa route, il fut ramené assez doucement par des surveillants, et enfin il est aujourd'hui concessionnaire dans les bois de St Pierre. « Je le rencontrai en Janvier, écrit l'Aumônier de ce pénitencier, occupé à cultiver des patates, hâve, décharné, à peine vêtu. Après quelques mots indifférents, je l'exhorte à la patience et à la confiance en Dieu. Il fixe sur moi ses grands yeux : « Ne me parlez pas de Dieu : s'il y en avait un et qu'il fût bon, et puissant comme on le dit, je ne serais pas si malheureux; j'ai constamment la fièvre depuis neuf mois, et si je ne fais pas ma tâche, je suis puni! ... Non, il n'y a pas de bon Dieu. » — « Mais comment l'avez-vous servi, pour exiger qu'il ait soin de vous? » — « Je ne m'en occupe pas; laissez-moi tranquille! » — A une seconde visite, même réception. Peu à peu cependant il s'est amadoué... il est venu se confesser!! L'aveu de ses abominations lui faisait pousser des cris qu'on entendait par tout le village. Puis, après sa confession, il s'est agenouillé ou plutôt accroupi, a joint les mains vers le Tabernacle et s'est écrié avec une expression de visage et un accent de voix indescriptibles : « O mon pauvre bon Dieu! En quel état je vous ai mis! C'est pour l'amour d'un bandit comme moi que vous êtes mort sur une Croix et que vous demeurez dans ce Tabernacle! Que vous êtes bon, et que je suis canaille! etc.. » Il a fait ses Pâques, et persévère. Il a écrit sa vie.. etc... »

Esprit de pénitence. — A plusieurs la grâce inspire les sentiments d'une vraie pénitence. Le Père chargé des pauvres vieux Libérés, écrit : « L'un de ces bons vieux me disait encore tout dernièrement : « Mon Père, je bénis Dieu de m'avoir conduit ici; sans ce malheur, que serais-je devenu? Je ne connaissais ni fêtes, ni Dimanche, ni vendredi ni samedi; je ne pouvais dire deux mots sans blasphémer. Maintenant, grâces à Dieu, plus rien de tout cela, et de plus : je fais mes petits devoirs, et j'espère en la miséricorde infinie de mon Créateur et Sauveur. J'ai déshonoré

ma famille, il est vrai; ma pauvre femme, je ne comprends pas comment elle n'est pas morte de chagrin. Mes pauvres enfants, ils sont en âge de se marier. Comme j'ai bien travaillé à leur procurer de bons partis! Mais n'importe; je prierai tant pour eux, que Dieu, qui a bien des moyens de les dédommager ne manquera pas de le faire.» Ce brave homme Communie tous les mois, et même plus souvent.

Un de nos Alsaciens disait dernièrement : « Je ne puis plus faire ce que je faisais encore l'année passée (pour réparer sa vie fort mauvaise); ne [illegible] que de [illegible] et me fatiguer [illegible]. Je suis trop faible maintenant.»

Délicatesse de conscience. — Voyez encore la délicatesse de conscience que le St Esprit met dans ces âmes, longtemps si dures. Un des concessionnaires de Ste Pierre, qui a trois quarts d'heure de chemin à faire pour venir à l'église, et par quels affreux sentiers!, était venu se confesser la veille de Pâques. Quelques jours après, [illegible] : « Eh bien! [illegible] je crois que vous n'avez pas communié le jour de Pâques! Pourtant, vous vous étiez confessé la veille.» — « C'est vrai, mon Père, mais c'est que j'ai aidé deux de mes camarades dans un travail; ils se sont mis à se battre; j'ai voulu les séparer, et je me suis si animé que je ne me suis plus rappelé ensuite ce que j'avais dit ou fait dans ce moment. Je craignais d'avoir échappé quelques paroles grossières, sans m'en apercevoir. Je consultai un de mes voisins; il fut, comme moi, d'avis que je ferai [illegible] d'attendre et de me confesser de cela. Demain, j'irai vous trouver.» Et le lendemain avant 5 heures il s'était confessé.

Miséricorde spirituelle. — Voulez-vous un trait de miséricorde spirituelle, une de ces paroles de camarade, qui font souvent sur un cœur plus d'impression que les sermons les plus éloquents! Un pauvre garçon s'était évadé; épuisé de fatigue et de faim, il est ramené à Cayenne, où il attend sa sentence, enchaîné à un des lits de l'hôpital. Un de ses camarades apprend le sort de ce malheureux, et lui écrit de l'Ile Royale : « Mon cher Joseph, j'ai appris [illegible] Pauvre Joseph, si tu avais suivi les avis que je te donnais, tu serais plus heureux. Enfin, je ne veux pas te faire de reproches, ce n'est pas le moment. Je dois te dire, mon cher enfant, qu'il faut [illegible] écouter les faux amis; car tu vois que les conseilleurs ne sont pas les payeurs. Ils t'ont jeté dans l'abîme; ce sont pour toi des hommes à fuir; il faut fuir ces misérables. Vois s'il y en a un seul qui vienne à ton secours. Non; car les faux amis me représentent les démons de l'enfer; ils sont heureux quand ils font des victimes, et leur victime devient leur esclave. Méfie-toi de ces hommes là. Tu en as une rude expérience. Dieu veuille que ce soit la dernière! — J'ai appris que tu étais bien malade; je ne puis reposer depuis que j'ai appris cette fâcheuse nouvelle. Mais courage; [illegible] le bon Dieu qu'il t'accorde les grâces dont tu as besoin, et qu'il te rende la santé! Prie aussi avec confiance la Mère de Dieu, la Ste Vierge, la mère de tous ceux qui la prient, la protectrice des affligés. Avec la protection de cette bonne Mère tu triompheras de tes faux amis. De mon côté, tous les jours à midi je me rends à la chapelle pour prier pour toi. A cette même heure prie aussi, et il faut espérer que nos prières seront exaucées. Oui, mon cher, ce n'est que par la foi que nous pouvons être heureux. Je le sais par moi. 34 ans de misère se sont écoulés sur ma tête; jeté d'une prison dans l'autre, jeté des six mois dans des cachots. Eh! bien, j'ai toujours eu recours à la Ste Providence; aussi jamais [illegible]. Toujours j'ai prié devant les personnes qui me faisaient du mal, et la prière qui m'a été, je crois, le plus favorable, c'est celle que je faisais pour mes ennemis. Prie aussi, etc...»

Voici encore un bon conseil, sous une forme énergique. « Malheureux, si je ne craignais les jugements de Dieu, je vous abattrais la tête avec ce sabre.» L'indignation arrachait ce cri à un brave forgeron, qui entendait un de ses camarades proférer d'affreux blasphèmes. Ce zélé chrétien est un homme doux et humble, dont la voix ne se fait jamais entendre, si ce n'est quand il remplit ses fonctions de chantre à l'église. Chaque mois depuis de longues années il apporte sa contribution pour la Propagation de la Foi. Jamais depuis sa condamnation sa douceur et sa bonne [illegible] conduite ne se sont démenties.

[illegible] — « Avant ma condamnation, disait-il, je [illegible] maintenant [illegible] d'un prêtre pour m'instruire; mais je courrais dans Paris après tout autre chose qu'après Dieu: ma condamnation m'a ramené à Dieu. Quand je ne voudrais pas, disait-il, aller à l'église, je crois que j'irais cependant: je me sens poussé par une force secrète, et j'y trouve tant de bonheur! Le jour de son baptême, il disait au Père : « J'ai senti tant de joie et de ravissement, que, toute la journée, je ne savais plus ni où j'étais, ni ce que je faisais.» Depuis [illegible], il [illegible] toujours fervent, et édifie la [illegible].

Charité d'un protestant. — Je ne puis m'empêcher de citer un ou deux traits de la charité et de l'esprit catholique d'un protestant Wurtembergeois, établi sur la rive Hollandaise du Maroni, presque vis-à-vis de St Laurent. Au peu de ressource qu'il tire de l'exploitation d'un peu de bois et de petites cultures, ce qui ne lui réussit guère, malgré son activité et ses talents, il a ajouté le produit d'un petit commerce avec les indigènes et les transportés. Lorsque nous lui achetons quelques objets pour les donner en aumône, il prend part à cette bonne œuvre en nous cédant ces objets au prix coûtant, par exemple des lunettes articulées et à verres grossissants, avec leurs étuis, pour 0f 50 la paire. — En revenant en 1867 d'un voyage en Europe, il nous disait qu'il n'avait pas osé, lui protestant obscur, demander à être introduit près du Souverain Pontife, mais il l'avait vu avec bonheur, et s'était muni de photographies du St Père qu'il donnait ici à profusion. Lorsqu'il apprit les ravages que la famine faisait en Algérie, il envoya 50 francs à l'un des Nôtres pour les faire passer à nos Pères d'Alger. Tout récemment, nous avons été sollicités de nous procurer une traduction en langue des Nègres-Bosch (C'est une peuplade de Noirs, établis sur la rive gauche du Maroni, et descendant d'esclaves évadés des possessions Anglaises et Hollandaises) de la Bulle *Ineffabilis*, qui proclame comme dogme de foi l'Immaculée Conception de la T. S. Vierge Marie. Aucun de nous ne connait cette langue. L'un de nos Pères crut alors pouvoir assez compter sur le sens catholique et la charité de ce bon M. Kappler pour lui demander ce service; il accepta sans hésiter et se mit résolument à ce travail fort difficile et très pénible à cause de la pauvreté extrême de cette langue, qui n'est qu'un patois créole. En un mois ou environ cette œuvre était achevée. Que Dieu récompense ce service rendu de si bon cœur pour l'honneur de sa Mère Immaculée!

Société de St François Xavier. — Nous avons commencé au mois de Juillet une œuvre qui n'est encore que *in fieri*. C'est une Société de secours mutuels entre les Libérés résidant à Cayenne. Ces libérés sont au nombre de 200 environ, dont près de 60 font partie de la Société. Notre petit nombre à Cayenne ne nous permet pas d'avoir une Messe chaque Dimanche pour cette œuvre; ce serait cependant presque indispensable. Il a fallu aussi nous contenter d'excessivement peu en fait de garanties à exiger de ces pauvres gens: sauver, jusqu'à un certain point, les apparences de la moralité la plus vulgaire. Et puis ces hommes sont si inconstants et si susceptibles! Les premiers personnages de la ville ont chaudement appuyé nos efforts et de leur sympathie et même de leur bourse. Le Directeur de l'Intérieur a déclaré dans une de nos réunions que le titre de membre de la Société de St François Xavier valait pour lui la plus chaude recommandation et serait toujours à ses yeux un certificat de bonne vie et mœurs. Le Maire est président d'honneur de nos assemblées et les a plusieurs fois présidées de fait; il se montre fort désireux du succès. Quant à nous, nous dirigeons cette œuvre avec le soin que nous permet le petit nombre de nos *Operarii*, et nous la soutenons avec les rentes qui proviennent de 10 000fr, pris sur nos économies et placés à la banque de Cayenne. Nous n'avons encore rien d'intéressant à écrire sur cet œuvre inchoative.

Le Gouverneur. — Le chef de la Colonie ne manque pas une occasion de nous donner, même très ostensiblement, des marques presque affectueuses de son estime. Nous citerons ici un passage d'une conversation qui montre bien sa pensée à notre égard. Le P. Jardinier écrivait de Cayenne au P. Supérieur, le 10 Juillet, ces paroles de Monsieur le Gouverneur, qui lui expliquait pourquoi il avait tenu à ce que les Aumôniers du Maroni prissent part à une Commission réunie à St Laurent pour le choix des concessionnaires auxquels on prolongerait la distribution des vivres au delà de l'époque antérieurement assignée: « Pour dire toute ma pensée, dans une affaire de justice et de conscience comme celle-là, où je veux connaître la vérité, toute la vérité, je devais mettre des Aumôniers, et vous mêmes auriez été étonnés si je ne les y avais pas mis; si vous ne l'aviez pas dit, vous l'auriez pensé. L'Aumônier, parmi les membres de la Commission, est le seul, avec M. Mélinon, qui connaisse les hommes, les ménages; les autres ne peuvent et ne veulent pas les connaître: ils ne sont là qu'en passant, et puis ces gens là ne leur vont pas, ils ne leur portent pas intérêt, ils ne les suivent pas comme les Aumôniers qui vieillissent au milieu d'eux... Moi Gouverneur, je veux être éclairé, savoir la vérité: qui me la dira, si ce n'est eux? »

Nous ne passerons pas sous silence les témoignages d'estime et je dirai presque d'affection que nous avons reçus de l'excellent C. Amiral Mecquet, commandant la Division maritime et de la plupart des officiers de son État-major et de la frégate l'Armide sur laquelle il est venu inspecter les bâtiments de cette station. Tout en faisant son inspection, l'Amiral a parcouru la plupart de nos pénitenciers, prenant

grand intérêt à nos pauvres transportés, et les édifiant par ses manières ouvertement chrétiennes. Il a laissé, tant aux Sœurs qu'à nos Pères, de 700 à 800 fr pour être distribués aux plus nécessiteux. — Cayenne, 30 Novembre 1868. G. de Monfort S. J.

Asie. — Calcutta. — Extraits des Lettres de nos Pères de la Province de Belgique. — Octobre 1868. —

« Suivant sa promesse, le P. Depelchin revient, dans sa lettre du 12 Octobre, sur l'excursion qu'il a faite dans les villages du Bengale situés au Sud de Calcutta: « Il y a quelques semaines, deux Indiens de ces parages vinrent au collège demandant à parler au *Bara Sahib* ou Supérieur. Respectueusement inclinés et la main au front, ils me dirent avec maint saluts qu'ils étaient protestants et qu'ils désiraient se faire catholiques. Hazra-Haut était leur village. Ils avaient été convertis au christianisme par les Baptistes; maintenant ils étaient irrités contre eux; et ce qui leur avait surtout inspiré du dégoût pour ces faux prophètes, c'était de s'être vus abandonnés par eux pendant l'épidémie qui ravagea les campagnes l'année dernière. Je leur démontrai brièvement la nécessité d'adhérer de tout cœur à l'unique et vraie Eglise de Jésus-Christ, et leur fis comprendre que le protestantisme n'est qu'un acte de rébellion contre cette Eglise. Attentifs et tremblants, nos deux Indiens reçurent toutes mes paroles avec une docilité vraiment édifiante. Mgr l'Archevêque, auquel je fis part de cette entrevue en m'offrant d'aller explorer le terrain, confia cette consolante mission au P. Goffinet récemment arrivé de la campagne d'Abyssinie. Celui-ci se fixa momentanément dans un petit hameau du nom de Koushun Mahmed. Il a d'excellents motifs de donner la préférence à cet endroit. Il y a 20 ans seulement, existait près de là, à Koykalee, une paroisse de deux à trois cents catholiques, et de plus une jolie chapelle qu'avait bâtie un magistrat catholique nommé Crow, homme plein de zèle, dont le fils établi à Calcutta suit les saintes traditions de la famille. Faute de prêtre, ce charmant petit troupeau fut abandonné et tomba sous la dent du loup. Les ministres protestants, qui couvaient des yeux cette proie, s'en saisirent sans peine. La petite chapelle, n'ayant plus de maître, tomba en ruine et disparut. — Après un mois de résidence à Koushun Mahmed, le P. Missionnaire revint à Calcutta pour prendre quelques arrangements; et c'est alors qu'il m'entraîna avec lui. Le 9 Septembre, fête du Bx Claver, notre voiture toute chargée de bagages roulait silencieuse sur la route macadamisée d'Alipore et arrivait à Kali Ghât vers 7 hres du soir. Là nous louâmes une pirogue ou chalti: cette embarcation n'est autre qu'un tronc d'arbre de 10 mètres de long, creusé comme un sabot. Nous y descendons deux grands coffres, un bureau, une batterie de cuisine avec notre marmiton Abraham, et nous y prenons place entre deux bateliers paresseux et grondeurs. Sous cet énorme poids notre embarcation ne s'enfonce pas d'une palme dans l'eau. Parlez-moi d'une pirogue! Cependant comme la marée nous était contraire, force nous fut de rester à l'ancre pendant une partie de la nuit. Debout sur le rivage, les Indiens nous contemplaient avec une insatiable curiosité. Un jeune homme qui savait l'anglais s'approcha de nous, en suivant une espèce de petit promontoire, et commença à nous poser question sur question. Qui êtes-vous? Où allez-vous? Pourquoi vous embarquez-vous sur un misérable chalti? Ces barques sont bonnes pour nous pauvres Indiens; mais pour des Européens, pour de riches seigneurs! Ici je l'arrêtai tout court dans ses exclamations, et lui dis que nous étions chrétiens et prêtres; que si cette barque était bonne pour de pauvres Indiens, elle était bonne aussi pour de pauvres Missionnaires qui sont heureux de souffrir pour Jésus-Christ. A notre grande surprise, il nous dit qu'il était Brahmine, mais qu'il croyait en Jésus-Christ. Après une longue discussion, je le trouvai si bien disposé que je lui demandai de venir me voir au collège, où j'aurais soin de lui expliquer notre Sainte Religion plus en détail. Il acquiesça à ma demande et se retira en nous donnant trois salams respectueux. — Il était dix heures du soir, et il s'agissait, disait gravement le P. Goffinet, de prendre un peu de repos. Abraham, notre petit marmiton, ne trouvant pas une place assez commode dans notre chalti surchargé de meubles, s'était faufilé dans la barque de notre voisin et dormait roulé dans son Kapra (vêtement indien). Nos deux nochers, couchés comme deux figures de bronze, l'un à la proue, l'autre à la poupe de la nacelle, dormaient pareillement. Le P. Goffinet qui n'avait pas perdu ses bonnes habitudes de la campagne d'Abyssinie, jette un regard autour de lui, puis s'enfonce dans le fond de la pirogue entre son coffre et son bureau. La tête appuyée sur le coin d'une planche et le corps replié comme un livre, il s'endort aussi très profondément. Seul je ne pouvais fermer l'œil: je contemplais les étoiles, et j'écoutais avec un frisson d'horreur

le vacarme infernal des sacrificateurs qui immolaient en ce moment des centaines de chèvres et de buffles à la déesse Kali. Cette terrible divinité a un temple célèbre sur la rive opposée du fleuve. Le son des clochettes et des conques, le bruit des tam-tam et le sombre gémissement des victimes avaient un lugubre retentissement au milieu du silence de la nuit et me faisaient penser à l'horrible tyrannie que le démon exerce sur ces milliers d'Hindous qui nous entourent. — Mais déjà il est deux heures du matin, et la marée qui remonte fait tourner toutes les barques. Je fais rentrer notre marmiton Abraham, et je donne aux matelots le signal du départ. Le nocher prend nonchalamment sa longue perche de bambou; et après quelques coups d'aviron, nous glissons sur une onde pure comme une glace. Poussé par le reflux, notre chalti avançait avec une étonnante rapidité. En remontant le canal, nous rencontrâmes une foule de pirogues de toute espèce, chaltis, dungas et dinghis, qui descendaient vers la ville, chargés de marchandises. En se croisant les Indiens ne manquaient pas de se donner le salam et de se poser les questions d'usage: d'où venez-vous? où allez-vous? — Je ne pouvais me rassasier de voir, de chaque côté de la rivière, quelle vigoureuse et abondante végétation! quels beaux arbres! quelles superbes draperies de verdure! et sous le capricieux reflet de la lune qui n'admirerait les vues vraiment féériques que présentaient à l'imagination cette nature luxuriante. A cinq heures l'aube du jour apparaissait; et nous nous trouvions au milieu des rizières du Bengale qui n'offraient plus à nos regards qu'une immense plaine d'eau. La rivière canalisée, que nous avions suivie, avait disparu pour se confondre dans cet océan. Couché à mes pieds, l'ancien chapelain militaire d'Abyssinie dormait toujours. « Magdala! Magdala! vite à l'assaut! » A ce cri guerrier, le P. Goffinet relève la tête et se redresse. Bientôt après, tandis que je contemplais les bouquets de palmiers et les nombreux villages qui se détachent gracieusement comme autant d'îlots sur cette mer, j'entends à ma droite la chute d'un corps dans l'eau, je me retourne: le P. Goffinet avait disparu. Heureusement sa main gauche était fermement accrochée à la pirogue; en un instant il regrimpa dans la barque, au risque de nous faire chavirer, et nous dit en riant: me voilà bien lavé! c'est un bain délicieux! Ne vous en étonnez pas: le P. Goffinet s'est exercé à conduire le dunga. On nomme ainsi une charmante miniature du chalti, un tronc creux de palmier d'un pied à peine de diamètre, sur dix pieds de longueur. L'Indien s'y tient debout, un bambou en main pour aviron, et avec cette frêle et vacillante pirogue, il glisse sur les flots avec une rapidité vraiment étonnante. Dans les plaines inondées du Bengale, voguer en dunga est un art nécessaire. Le P. Goffinet pourrait vous en dire quelque chose. Combien de fois n'a-t-il pas fait le plongeon avant de pouvoir droit comme un piquet dans sa pirogue fendre les ondes? Maintenant il manie l'aviron admirablement bien, et debout sur son tronc de palmier, il rase l'eau, et vole de village en village, de cabane en cabane, comme un Indien. Il est vraiment Missionnaire! Autour de nous, nous voyions des milliers de dungas voguer dans toutes les directions. Bon nombre de paysans croisaient ainsi dans les rizières coupant des joncs pour nourrir le bétail: c'est le seul fourrage qui leur reste. Aussi, malgré l'extrême fécondité du pays, il est à craindre qu'on ne puisse subvenir aux besoins du peuple. Dans le Nord, les champs sont brûlés; aux environs de Delhi la sécheresse est telle que l'eau s'y vend au même prix que le lait à Calcutta. Au Sud, les champs de riz couchés sous l'eau ne forment plus qu'une masse compacte de pourriture. En attendant, l'Indien insouciant vogue sur les eaux qui ont enseveli ses richesses, et s'amuse à recueillir dans des cages de bambou quelques petits poissons pour son repas. — Vers 10 h. ½ du matin, notre chalti abordait à Koushun Mahmed. Hommes, femmes et enfants étaient sur la grève pour nous recevoir et nous dévorer des yeux. Nos mains, nos pieds, nos longues robes noires et surtout cette incompréhensible chevelure qui nous descendait du menton était tour à tour l'objet de leur étonnement. Il eût fallu voir, quand le P. Goffinet ouvrit ses coffres, comme toutes ces têtes de Bengalis se baissaient et plongeaient leurs regards jusqu'au fond. Le Missionnaire en retire très-lentement un grand sac de papier, et promenant sur la foule un regard plein de majesté, il plonge la main dans cet objet mystérieux. La curiosité est à son comble. Et voici que la main du Missionnaire se relève tenant entre les doigts de magnifiques sucreries du Bengale: tous les bras sont étendus, et dans toutes les mains pleuvent les bonbons. C'était St Nicolas dans toute sa gloire. — Pendant la Ste Messe que je dis ensuite, tout le village se pressait autour de l'autel rustique. Ce peuple paraît doux et simple, et j'espère qu'il sera docile à la grâce. — Après une heure de repos je serrai la main à notre Missionnaire, je m'élançai sur le chalti, et à 8 heures du soir je rentrai au collège, fatigué de ma course, mais très-heureux d'avoir vu de mes yeux ce nouveau champ de l'apostolat. »

Novembre 1868. — Les Madrassis sont échus en partage au P. Jacques. Celui-ci annonce en ces termes le commencement de son apostolat : Ces pauvres catholiques de Madras viennent gagner leur vie à Calcutta et sont éparpillés dans toute la ville et aux alentours. Aussi est-il bien difficile de les réunir dans leur chapelle qui se trouve à 17 minutes du collège. Je vais habituellement y dire la Messe et entendre les confessions le samedi et le Dimanche. Il y a quinze jours, j'annonçai l'ouverture d'un catéchisme. Après la Messe je me mis à l'œuvre. J'avais une dizaine de petits enfants devant moi. Comme tout devait se faire en tamoul, je dis au catéchiste de leur faire réciter leurs prières. Et voilà que placés tour à tour devant moi ils se mettent à réciter le Pater, l'Ave, le Credo et le Confiteor à la façon orientale, c'est-à-dire avec force gestes, beaucoup d'inclinations et une grande vivacité dans la voix. Ils méritèrent une petite récompense et les mères accoururent aussi pour avoir la leur. Les Madrassis ont un profond respect pour les prêtres et les choses saintes : à l'église ils sont agenouillés ou accroupis, et les femmes inclinent le front jusqu'à terre quand elles prient. La prière de ce peuple est une espèce de chant avec peu d'inflexion. Notre catéchiste est un chanteur de première force ; mais il serait peu goûté en Europe. — Le P. Goffinet, écrit un professeur, ne se donne pas de repos : il va d'un village à l'autre ne vivant que de riz et de chillies. C'est vraiment étonnant qu'il apprenne si promptement le Bengali. Il est toujours intrépide. A la fin des dernières vacances, je lui ai donné un pas de conduite jusqu'à Kali-Ghat. Il s'arrêta vis-à-vis de la fameuse pagode de Kali, sur le bord du canal pour louer un canot. En quelques minutes, il y eut autour de lui une vingtaine de bateliers. Répondant à leurs questions, le P. Goffinet se mit à leur expliquer le catéchisme. Un Hindou lui ayant demandé pourquoi les Juifs ne nous aiment pas, le Père répondit en leur montrant son crucifix : voilà ce que les Juifs ont fait, et il y a bon nombre de Juifs ici. Ce sermon avait duré près d'une heure, lorsque le soleil qui dardait ses rayons sur nos têtes devint insupportable. Je fis remarquer au P. Goffinet qu'il était hardi de prêcher en face du grand sanctuaire de Kali. « C'est vrai, dit-il, je n'y pensais pas ; mais entrons dans la pagode. » On était occupé à sacrifier de petites chèvres et à faire des offrandes de fleurs et de sucreries. Le brahmine nous présenta du sucre offert à la déesse, et sur notre refus, la conversation s'engagea. Le P. Goffinet, tirant le catéchisme de sa poche, se mit à l'expliquer dans le temple même de la déesse de la destruction, sans épargner à celle-ci les dénominations les moins honorables. Le sacrificateur avoua qu'il n'y avait aucune vertu dans ces morceaux de bois que le simple peuple adore ; mais, ajouta-t-il, en anglais, pour ne pas être compris des Hindous : « il est bon que le peuple croie. » Plus loin nous vîmes une magnifique pagode qu'un vieillard fermait à clef. Nous lui demandâmes de vouloir bien nous introduire. « Non, répondit-il gravement, il vient de prendre son repos et ne reçoit personne avant 4 heures du soir. » — « Mais, reprit le P. Goffinet, nous ne désirons pas voir le brave propriétaire de la pagode. » — « Je vous l'ai dit, continua très sérieusement le vieillard, le Dieu dort à cette heure. » — Nous nous récriâmes contre l'absurdité d'une divinité endormie et le P. Goffinet lut quelques passages de son catéchisme sur l'unité de Dieu créateur. « Oui, dit le Brahmine, j'admets un Dieu qui se sert de Kali, de Vichnou pour se manifester, comme Allah s'est montré sous la forme de Mahomed et comme votre Dieu s'est manifesté sous le nom de Sauveur. » — Il m'est impossible de reproduire toutes les objections que le P. Goffinet fit à cette étrange théorie ; mais il donna au Brahmine un billet où se trouvait le Pater, l'Ave, le Credo etc, lui disant que si tous les jours il disait ces prières avec bonne intention, Dieu lui donnerait la grâce de connaître la vérité.

Le P. Goffinet, écrit Mgr Steins, m'a adressé quelques lettres sur sa nouvelle mission. Le bon Père Henry a eu l'obligeance de les dépouiller et il vous en transmet la substance. » Voici le premier rapport.

« Monseigneur, — Les deux catéchistes chrétiens (protestants) qui étaient venus au collège pour demander un prêtre catholique habitent l'un à Gokurni près de Magrahaut, l'autre à Golberry plus avant dans les Sunderbunds. Tous deux sont ce qu'on appelle Sircars ou en anglais Readman, ce qui veut dire qu'ils lisent la bible au peuple et font la prière. Le premier s'appelle Kali Chand et a été baptisé par M. Driberg de la Société pour la propagation de l'évangile. Je partis donc pour répondre à l'invitation de ces braves gens dans la journée du 20 Juillet. Stanislas, (l'un des deux jeunes étudiants du Bishop's college qui ont été convertis il y a quelques mois, et qui sont maintenant catéchistes à Midnapore avec le P. Stockman) Stanislas me précédait d'une nuit, et le mardi 21, vers 3 heures du matin, je le trouvai m'attendant avec Kala-Chand auprès de Magra Market Bridge. Ils étaient arrivés dans un canot ou Shalti (c'est le nom indigène, parce que l'esquif se compose d'un simple tronc de shâl creusé en écope : le shal est le bois de construction des Sunderbunds) ; je fis le troisième passager, et nous voguâmes vers Gokurni,

demeure de Kala Chand. C'est à présent le seul moyen de voyager dans ce pays où tout est submergé par l'inondation des bras du Gange. Nous traversâmes donc Moyzahaut et son village protestant. L'église est assez belle, offrant 6 fenêtres égales de chaque côté; mais le tout : toit, fenêtres, clocher et presbytère, a été fort endommagé par le cyclone de l'an dernier. Les réparations avancent lentement, le presbytère surtout est inhabitable, du moins pour un Dominé; pour moi ce serait un palais à côté de ma hutte de Koykhalee. Le Révérend Gentleman ne pouvant donc habiter là, réside à Calcutta et se rend à Magrahaut le dimanche; excepté pourtant dimanche dernier où il a dû chômer à cause d'une indisposition de M.me la Ministre! — Quelques huttes groupées autour de l'église forment le village. Les heureux habitans de céans ne paient point de loyer pour leur maison; ils ne paient que la rente de leurs terres que leur louent les Zémidars propriétaires du pays. Mais nous arrivons à Gokurni chez Kala Chand et nous trouvons réunies les deux familles chrétiennes de l'endroit : la sienne et celle de M.me Brezon : celle-ci est une bonne veuve dont les 4 enfants, (un fils et trois filles) sont tous mariés et ont eux-mêmes des enfants, ce qui donne à notre vieille maman un air patriarcal. Son fils Dozoné était absent : les baptistes l'emploient à Calcutta; mais tout le reste était au grand complet. Quel malheur que tous soient protestants; de nom, il est vrai, plutôt que de fait, même ils sont tous fatigués de l'être; les deux enfants de Kala Chand sont aussi mariés, c'est-à-dire, son fils Peter et sa fille Martha. Tous deux ont leur petite famille qui donne à Kala Chand le doux nom de grand papa. Une bonne vingtaine de personnes, chrétiens et païens, restèrent autour de moi tout le temps que je passai là. Enfin je tombai de sommeil; ils ne s'en allèrent pas pour cela, et quand j'eus terminé cette espèce de méridienne, je les trouvai encore là à attendre que j'eusse fini, il en fut de même quand je mangeai mon riz, d'abord avec mes doigts, et puis au moyen d'une écaille. Tous paraissaient heureux de la visite d'un Missionnaire catholique. Je fis surtout bonne connaissance avec les enfants qui ne me quittaient pas. Un petit Hindou de 10 à 12 ans ne me perdait pas des yeux. Je l'avisai et lui demandai s'il aimait les chrétiens. « Non, » répondit-il. — « Mais moi, m'aimes-tu? » — « Non, fit-il encore — « Comment se fait-il donc que tu sois toujours près de moi? » — « Je viens pour vous voir, » répondit-il. — « Eh bien, moi je t'aime déjà beaucoup, lui dis-je en le serrant dans mes bras, car avec ta franchise tu dois être un bon garçon. » Nous fûmes désormais compagnons inséparables. — Il y avait chez Kala Chand une bonne vieille Hindoue que la vue de mon crucifix paraissait impressionner vivement. Je lui demandai pourquoi elle n'était pas chrétienne, elle me répondit qu'elle ne connaissait rien de notre religion, je la confiai à Kala Chand qui va l'instruire. Vers 5 heures du soir, nous quittâmes Gokurni, je voulais en revenant visiter le hameau Nynaun où passa un Missionnaire catholique il y a une quinzaine d'années. Il ne fit que baptiser l'une ou l'autre personne et simplement courir d'un point à l'autre. Eh bien ces pauvres gens ne l'ont pas oublié, et quand Kala Chand vint au collège ce fut pour demander un prêtre comme celui-là. Je fis donc route, ou bien voile si vous voulez, vers Nynaun. Kala Chand m'accompagnait et me fit descendre en route pour visiter Shamnagar. Il paraît qu'il y a là de 80 à 90 chrétiens dont 20 environ vivent ensemble sur un terrain baptiste avec leur catéchiste Dinon. Ce catéchiste, comme je l'appris ensuite de son ami Gobindo Chunder Ghose (Gobindo est le père d'Aloysius le second étudiant du Bishops collège qui s'est converti et qui est maintenant à Midnapore avec son compagnon Stanislas. Gobindo converti par son fils s'est mis à la disposition de Monseigneur). Ce catéchiste est un chasseur d'ours. Son nom est Dinon Baugh et sa conversion entraînerait celle de tous les chrétiens de Shamnagar. Dinon nous reçut avec cordialité et se plaignit amèrement de l'abandon où ils se trouvent. « Les missionnaires baptistes ont oublié les chrétiens de Shamnagar, l'école est négligée, les enfants se corrompent, etc. » Il souhaitait beaucoup de revoir son ancien ami Gobindo qui se trouvait alors à Sérampore. Je lui dis que Gobindo se faisait instruire dans notre foi afin de pouvoir m'accompagner bientôt, et que je le prendrais avec moi à ma prochaine visite. Il me demanda quand ce serait, je n'en savais rien moi-même, mais je lui dis que ce serait bientôt, qu'il pouvait compter là-dessus, que mon Évêque avait été envoyé par le chef de l'Église universelle pour évangéliser les Hindous, et que lui-même m'avait envoyé visiter les Sunderbunds, que je lui ferais un rapport favorable sur leur compte et que je reviendrais les voir sous peu. En attendant ils avaient à prier le bon Dieu de les aider à supporter leur pauvreté et leurs privations comme font les bons chrétiens

d'Irlande. Ils le promirent et je les quittai bien ému de tout ce que j'avais vu. — A Hynaun, nous ne trouvâmes qu'une bonne vieille et deux ou trois femmes ou enfants. Tout le monde était à la pêche. Cette bonne femme se souvient très bien de ce qu'un Missionnaire catholique [illegible] dit-elle, était venu les visiter il y avait bien longtemps de cela et avait baptisé entre autres tel ou tel qu'elle nomma.

Second rapport du P. Goffinet. — Monseigneur, — Conformément à vos intentions, je quittai Calcutta le 27 Juillet 1868 pour retourner à Magrahaut ou plutôt à Magra Market (c'est le nom que portent les cartes et en même temps pour [illegible] à Canning town. Hélas que de désastres le cyclone de 1867 a causés! Des milliers de pauvres Indigènes ont été engloutis dans les flots avec leurs pauvres huttes et plusieurs bâtiments en briques ont eu le même sort. Toute une famille protestante, M. Hamilton avec sa femme et son fils de 20 ans, que j'avais visités plusieurs fois à Canning avant de partir pour l'Abyssinie, ont été écrasés sous les ruines de leur bungalow qui portait le nom d'hôtel du chemin de fer. J'avais trouvé M. Hamilton un jour à l'hôpital de Bhowanipore (faubourg de Calcutta à l'Est de Kidderpore) et il m'avait su bon gré de cette attention. « Vous êtes le seul qui m'ayez visité quand j'étais malade »! répétait-il encore quand j'allai le voir à Canning. — Mme Hamilton se plaignait amèrement de ce que jamais ministre n'allait à Canning town, ni pour cas de maladie, ni pour funérailles. « Vous verrez, mon Père, disait-elle tristement, qu'ils nous enterreront tous ici comme des chiens! Je ne veux plus rester ici! » — Pauvres gens, je dus les quitter lorsque j'espérais les amener au catholicisme, et dans la nuit du 1er Novembre 1867 leur maison leur servit de tombeau. On creusa une fosse à quelques pas de là et ce fut l'inspecteur de police, un Hindou soi disant baptiste, mais non baptisé, qui lut sur leur tombe le service de leur Prayer book. — Le 28, en compagnie de Gobindo je m'acheminai vers Magra Market. Le vent, la pluie, la marée nous contrarièrent tour à tour: ce qui fit que nous mîmes plus de 15 heures pour arriver à destination. En passant à Andharmanik, Gobindo me conduisit dans la hutte du vieux Kolo Dhaur Naskar. C'est là que j'appris les détails suivants sur notre ancienne mission de Koykhalée dans les Sunderbunds. Une chapelle catholique avait donc été bâtie à Koykhalée, du temps que M. Crow exerçait les fonctions de Député percepteur inspecteur dans les 24 Pargannahs. Cette position donnait à M. Crow une grande influence dont il se servait pour le bien. Il avait composé un catéchisme bengali dont l'édition est épuisée et que je voudrais bien voir réimprimer (Monseigneur vient d'en confier la réimpression à l'imprimeur catholique, éditeur du journal.) Le vieux Kolo Dhaur se rappelait très bien le baptême qu'il reçut il y a 30 ans dans sa hutte, des mains d'un prêtre catholique, assisté de deux enfants de chœur, avec deux cierges allumés et M. Crow présent et probablement parrain. En voilà bien un qui m'appartient je pense. Il est vrai qu'aujourd'hui les cierges allumés ne prouveraient pas grand'chose, mais alors le ritualisme n'était pas encore inventé. Il y avait peu de catholiques à Koykhalée dans l'endroit même, mais ils arrivaient des environs et se montaient bien à 200. Koykhalée était donc alors un centre d'influence catholique. Kolo Dhaur avait même plusieurs fois été conduit à Moorghyatta pour assister aux cérémonies catholiques du temps de Mgr. Carew. Mais après la mort de M. Crow et de l'illustre Archevêque, tout tomba; les catholiques de Koykhalée croupirent dans l'ignorance et dans l'abandon. M. Driberg vint alors et les excommunia au nom du saint évangile du chef d'apostasie, car plusieurs de nos conquêtes avaient été faites aux dépens du protestantisme; puis deux années plus tard il les avait reçus à repentance et réconciliés à l'Eglise de sa Gracieuse Majesté. Tel fut en résumé le récit du vieux Naskar, récit entremêlé de bien des regrets de ce qu'il a cessé d'appartenir à la seule vraie Eglise. Kolo Dhaur a femme et 4 enfants dont trois garçons et une fille. La fille est mariée et demeure à Baruee pour. — Ne faisant encore que reconnaître le pays, je ne pouvais rien décider par rapport à ce que me demandait Kolo Dhaur, c'est-à-dire, un prêtre à poste fixe; je ne le quittai pas néanmoins sans lui laisser des espérances. — Le soir nous arrivions à Magra Market où mon compagnon Gobindo fut reçu des chrétiens avec toutes les marques d'une vive joie. Nous allâmes rendre visite au Zemindar qui leur loue leurs terres. C'est un riche musulman habitant une belle maison bâtie à l'européenne non loin du village chrétien. Il me reçut avec courtoisie et me fit partager avec lui son léger repas, puis nous retournâmes à nos chrétiens, où la conversation s'engagea entre eux et leur ancien ami Gobindo, conversation que je m'efforçais de suivre de mon mieux en m'aidant de leur ton et de leurs gestes et qui se prolongea jusque bien avant dans la nuit. — Le lendemain nous poussâmes jusqu'à Gokurni pour revoir notre ami Kala Chand et sa petite communauté chrétienne; j'espère bientôt pouvoir dire catholique. Cette fois je m'étais pourvu d'avance [illegible] de médailles et crucifix. Malheureusement je n'avais pu trouver que trois crucifix à emporter;

j'en avais laissé un au vieux Kolo Bhawe, le second fut pour Kala Chand, le troisième pour Mme Brezon. Ces bonnes gens étaient heureux de me revoir et comptent déjà sur des visites régulières. En attendant ils s'entretinrent de [illegible]. Une petite [illegible] aussi recevoir une médaille de Marie et elle ne l'eut pas plutôt reçue qu'elle la pendit à son nez : c'est là que nos femmes Bengalies portent leurs joyaux. Nous revînmes à Magra Market où nous trouvâmes plusieurs [illegible] que de moyen de communication ; tous ceux qui les montaient, Hindous ou Chrétiens, se montraient fort respectueux : Une shalti vint droit à la mienne. Elle portait un chrétien de Morapie à trois milles au Sud de Magrahant ; Pierre, c'est le nom de ce brave homme, venait me demander de le recevoir dans l'Eglise catholique avec les 5 ou 6 huttes qui composent son hameau, je l'encourageai beaucoup et lui promis de pousser jusque là bientôt. [illegible] d'un autre côté arrive Dinon Sangh, mon chasseur d'ours de Shamnagar. [illegible] se concerter avec Kala Chand et Gobindo et désirait surtout s'entretenir à l'aise avec son ami Gobindo. Je laissai ce dernier maître de toutes ses [illegible], me contentant d'observer et de recueillir les faits. Nous filâmes donc sur Shamnagar vers la demeure de Dinon, et puis ce fut un assaut en règle de controverse entre les deux amis. Le Bengal catholic Herald, dans son volume de l'année 1845 page 159, parle du genre disputeur des catéchistes au service des missions protestantes ; vraiment ce qu'il dit n'est pas exagéré. Gobindo paraissait soutenir le choc avec grand avantage. Quel dommage que je n'entendisse rien au Bengali ! De temps en temps j'obtenais non sans peine d'être mis au courant du point en litige. L'invisibilité de Dieu, la spiritualité de l'âme, le baptême de St. Jean, tout y venait pêle-mêle. Les pauvres gens ! Comme les Révérends Gentlemens ont bien réussi à leur mettre toutes leurs idées sens dessus dessous ! Nous partîmes enfin pour revenir bientôt, et 12 heures plus tard je quittai ma shalti dans les environs de Kidderpore.

—— Maintenant, Monseigneur, que résulte-t-il de ces deux visites ? Vous me demandiez après la première, s'il y avait quelque chose à faire dans ces parages : je crois pouvoir répondre que « oui et même beaucoup à faire » mais il faut s'établir quelque part et bien choisir son centre d'action. Il semblait d'abord à entendre parler Kala Chand qu'il pouvait compter sur les chrétiens de Magra Market, mais il n'en est rien. Je ne dis pas qu'ils ne passeraient pas à nous si nous pouvions leur donner tout ce qu'ils tiennent des protestants : maisons, belle église, école... mais le pouvons-nous ? L'école surtout ! Le protestantisme a tant de ressources ici, que ce serait engager une lutte sur un terrain peu favorable, tandis qu'ailleurs nous le trouverions bien moins solidement établi. J'ai trouvé dans le même volume du Bengal catholic Herald (vol. IX année 1845) un article sur notre ancienne mission de Koykhalée. Il s'agit d'une Messe solennelle célébrée en cette chapelle par le R.P. Zubibian alors récemment établi en cet endroit. Quelques personnes venues de Calcutta y assistaient, et de plus 150 Natives accourus des environs. Ceci ne suggère-t-il pas l'idée de pousser une pointe vers Koykhalée et de voir ce que valait notre ancienne position et s'il est possible de la reprendre ? Ce serait peut être relier le présent au passé que de recommencer là une mission catholique, qui faute de protection officielle, ne jetterait peut être pas tout d'abord autant d'éclat que la première ; mais avec la protection du ciel et le dévouement des missionnaires finirait par s'étendre peu à peu sur les innombrables hameaux ou îlots des rizières. — D'après des nouvelles récentes, le R.P. Goffinet serait définitivement fixé à Koykhalé.

Chine. — Kiang-nang. — Lettre du P. Heude au P. Cordier. — Tom-Ka-dou, 8 Février 1868.

... Je vous ai laissé en vue d'Aden, j'ai peu remarqué Périm. Aden est tout bonnement une forteresse imprenable ; pour y arriver par mer, il faut juste prendre la haute mer, et se garer de batteries étagées et des feux croisés. Je n'ai pas été jusqu'à la ville. Il eut fallu monter à cheval ou à bourriquet, ou bien encore payer une voiture fort cher. Je suis descendu avec un Hollandais de mes amis, la hache à la main et la boîte sur le dos. On avait envie de rire en me voyant à la recherche de plantes sur les [illegible] et [illegible] par les tufs volcaniques. Rira qui voudra, mon docteur Scheffer et moi en avons rapporté au moins 20 espèces, et de très-belles. L'amiral Hollandais Andræa en était émerveillé, et deux ou trois ladies, très-bonnes personnes, se sont extasiées devant les magnifiques fleurs blanches du Capparis ægyptia. Ma réputation avait commencé dans le désert, elle était à présent assurée ; et j'avais [illegible]. [illegible] dès le lendemain j'étalais mes richesses sur le pont, avec des piles de livres. Aidé de mon docteur, j'ai presque tout déterminé. Cependant nous avancions, la mer était belle, et mes vœux, plus rapides que les tourbillons de notre hélice, tendaient vers Ceylan, ce paradis terrestre. C'était à qui m'en dirait du bien à mon point de vue : je mettais

déjà en délibération si je ne louerais pas un âne ou un Indien pour rapporter mes trouvailles. Enfin le 14 vers deux heures nous jettions l'ancre à Point de Galle, et un canot indien des premiers arrivés, nous débarque tous huit. Nous voilà entourés d'Indiens empressés de nous conduire. J'en prends un, et 10 minutes après nous franchissions le seuil hospitalier du P. Emiliani, Bénédictin de St. Sylvestre. Le lendemain après le déjeuner, je prends un petit bonhomme pour porter ma boîte, et me voilà dégringolant à travers les broussailles, au grand étonnement des serpents et autres vermines qu'elles recèlent, encore en ai-je empoigné deux ou trois que j'ai mis en bouteille: de superbes lézards! La grande chaleur et l'heure avancée ont mis fin à cette exploration. — Le 16 la pluie commence, et elle tombe consciencieusement dans ce pays-ci! Pas moyen de travailler. Mettons au moins les plantes à sécher! Oui, j'avais compté sans mon hôte! Presque toute ma récolte avait pourri. Figurez-vous que dans ces contrées, l'on est comme dans le chapiteau d'un alambic: c'est de la vapeur condensée partout: encore le Commandant me disait que ce n'était rien: pendant la mousson de Sud-Ouest, on pourrait faire de la salade avec les cryptogames qui poussent partout. Le 23 nous entrions dans le détroit de Malaca, et le 25 au matin, nous étions en vue de Singapore. Dans ce luxuriant pays de Singapore, je ne songeais qu'aux tigres: notre capitaine d'abord, puis tous les officiers du Donnaï, et enfin les missionnaires ne parlaient que de tigre. D'autres plus modestes me prémunissaient contre le Cobra, un des plus mauvais serpents de l'Inde et de la Malaisie: je ne rêvais que tigres et cobra: le moindre buisson recélait un de ces redoutables féliens, la plus petite mare frémissait des ondulations de cette horrible vipère. Néanmoins, malgré la pluie et le soleil, muni de mon parasol blanc, j'ai de nouveau endossé la boîte, et pendu à la ceinture ma bonne hache d'acier, cette future compagne de mes explorations apostolico-scientifiques, et puis, mets le cap sur le botanical-garden. Cet établissement est tout simplement un parc ou jardin anglais: je m'attendais à y rencontrer des noms de plantes, je n'y ai trouvé que des plantes. Heureusement pas de tigres: à mon retour à bord, on m'a blâmé d'avoir pénétré dans la forêt vierge qui lui est contiguë: le tigre y habite, et vient souvent herboriser au botanical-garden. En rentrant à la procure, j'étais épuisé de lassitude. Chemin faisant j'ai rencontré un Indien de Pondichéry qui baragouinait la langue maternelle. De plus il était Roman-catholic, et pas English. Dans ce pays, english signifie toute espèce de chrétien non catholique. Comme je lui disais que j'avais soif, il m'a introduit dans une hutte malaise. La propriétaire catholique aussi, ne se pressant pas assez, mon Indien voulait enfoncer sa porte. Cette brave femme était dans l'enthousiasme: elle a tiré de l'argent pour l'envoyer acheter du pain et de la viande: j'ai eu toute la peine du monde à lui faire entendre que je ne voulais qu'un peu d'eau. Alors elle a pris un grand verre à pied, l'a lavé très-proprement, et m'a servi une coupe du nectar qui traverse son jardin. Ensuite elle m'a amené sa petite fille: je n'avais rien à donner de saillant: j'ai dû donner une image noire. — Le 26, nous levions l'ancre vers 5 heures et mettions le cap vers Saïgon, où nous arrivions le 29. Sur cette colonie, comme sur toute chose, il y a divergence d'opinions. Ce qui m'a paru certain, c'est le grand nombre de navires en rivière. Saïgon ne sera jamais Hong-Kong, mais il semble que cette colonie peut devenir quelque chose. La culture et la production du riz ont quintuplé depuis le gouvernement La Grandière, et pour cette année la colonie a 10 millions en caisse. Si les Français n'y font pas fortune, comme ailleurs du reste, c'est leur faute. Ils veulent trancher des grands seigneurs: à ce compte on se ruine. Toute la richesse est aux mains des Chinois: ils sont fort entendus au commerce et se contentent de peu: aussi sont-ils les Péreire de cette colonie. Le port est franc depuis quelques années: sauf un droit de 10 pour 100 sur l'opium, qu'il a été impossible d'empêcher. La ferme de l'opium et celle des jeux sont deux bons revenus de la ville. Le pays m'a paru singulièrement fertile: outre le riz, le coton et le tabac y prospèrent à merveille. Les forêts de l'intérieur sont admirables, dit-on. Seulement le climat est débilitant. Je suis descendu à 5h ½ pour dire la Messe: je suais déjà: à 6h ½ j'étais au milieu des marais à herboriser, et les rayons solaires, quoique très-obliques, puisqu'il était à peine levé, me forçaient à mettre mon parasol entre eux et moi, et je m'estimais heureux de cueillir une fleur à l'ombre d'un buisson. J'ai ressenti quelque chose de mes impressions de Ceylan parmi cette nature indo-chinoise. Le cocotier y prospère encore, le pamplemousse, espèce d'orange énorme, y devient un arbre qui fournit une ombre abondante; le tamarinier y laisse pendre à profusion ses gousses rafraîchissantes, et j'en ai porté une provision considérable à bord: nos braves l'ont fort appréciée. La banane y est magnifique et d'une qualité supérieure à celles que l'on trouve auparavant. Le bananier est la providence de ces contrées. Il pousse en un clin d'œil, n'exige aucun soin, et sert en toutes ses parties. Parmi les fleurs des champs et

des marais, les plus remarquables sont le genre gardenia, dont la blanche [illegible] en rose, comme toutes les espèces, [illegible] le plus suave parfum. Ce bel arbuste couvre les bords des arroyaux. Le genre convolvulus y est très-nombreux et plusieurs de ses espèces donnent des fleurs d'un éclat incomparable : pourpre, jaune safran, rose, blanc etc. J'ai fait une visite au Gouverneur qui nous a très-bien reçu. Les Missions étrangères ont là un bel établissement : le professeur de physique est un de nos élèves de Metz. Ces Messieurs se sont montrés très-aimables, ainsi que Mgr. Miche, leur Vicaire Apostolique. Ils ont peur que nous les supplantions en Cochinchine, je les ai rassurés. Ce sont les affections hautement prononcées de Madame l'Amiral pour la Compagnie qui leur ont donné cette pensée. Les Sœurs de St. Paul de Chartre, outre l'hopital militaire et un hopital annamite, ont un bel orphelinat qui m'a semblé très-bien tenu : les Sœurs ont été fort aimables pour nous : J'ai aussi été au Carmel : et la Mère Prieure m'a dit qu'elle était très contente de ses recrues annamites : pauvres filles, quelle vie que celle de Carmélite à Saïgon ! De la bure sur le corps avec cette chaleur, et pour toute boisson du thé. Aussi elles s'épuisent vite. Nous sommes remontés à bord vers 1h. Il y a dans la rivière un barrage difficile à passer ; on l'appelle le banc de corail, mais à faux. C'est une ancienne fortification annamite contre les vaisseaux de fort tonnage. Selon mon habitude je suis monté sur la passerelle avec le Commandant et l'officier de quart. Ils ont voulu me faire voir des singes dans les palétuviers, je n'ai pu réussir. Il paraît qu'ils n'y sont pas rares, en compagnie des tigres et des panthères. Le lendemain et les jours suivants nous longions les côtes du Ton-Kin. Elles sont granitiques et fort élevées. J'ai pu les étudier grâce à l'obligeance du Commandant qui faisait passer le plus près possible quand la marée le permettait. Nous avons franchi le cap Padaran et Varella sans encombre. On y craignait des coups de vent, et nous l'avions arrière. Le second me disait : « Vous nous portez malheur, nous devrions avoir mauvais temps ! » Ce brave garçon, il m'a fait plusieurs fois sa confession : malheureusement elle n'était pas sacramentelle. Cependant le dernier jour la mousson de Nord est reparue et le froid se fit sentir. J'y ai même attrapé une légère indisposition par suite du peu de précautions que l'on est habitué à prendre. Le 4 nous entrions dans les roches qui défendent l'entrée de Hong-Kong, et je m'apprêtais avec regret à quitter ce cher Donnaï, pour passer à bord d'un navire plus petit, et dont le personel m'était inconnu.

Puisque je manifeste mes regrets de quitter le Donnaï, je vais vous parler un peu de la vie que j'y ai menée. — En y montant ma première préoccupation était de pouvoir commodément célébrer le Saint Sacrifice. J'avais appris que M. Bourdon accordait sa cabine, mais ne le connaissant pas, il fallait y aller doucement. J'ai donc été le trouver escorté du P. Petitfils : ça été l'affaire la plus simple du monde. « Pas de difficultés, mes Pères, elle est à votre disposition jusqu'à 8h.½. Puisqu'il est ici question de Messe, je crois utile de dire où en est la question à bord des Messageries : j'ai entendu des choses si admirables avant d'y être, que je m'étais un peu fait illusion. D'abord, les reglements, que j'ai lus, interdisent formellement au capitaine d'accorder un lieu public pour la célébration d'aucun culte ; mais chacun a droit de demander une cabine libre et commode, s'il s'en trouve. Le Commandant nous cédait la sienne. « Et, me disait-il, je suis bien libre d'envoyer promener le ministre américain s'il ose me la demander ». Le voyage triomphal du R. P. Visiteur s'explique par la présence de l'amiral Lagrandière, de sa femme et de tout son état-major. Les passagers étaient des Anglais allant à Galles, des Hollandais pour Java, des Allemands pour Hong-Kong, des Français pour la Chine, l'un nous a accompagné à Chang-hai. Parmi les Anglais, j'étais surtout lié avec un Colonel se rendant à Calcutta. Le soir, je ne pouvais l'éviter quand j'eusse voulu faire mes exercices de piété. C'est un brave homme, admirant beaucoup l'armée française qu'il a vue en Crimée, et me disant beaucoup de bien de la France. Un autre était un juge de Madras, aimant les clous et même les poutres, quelquefois très-grosses et même grossières. Je l'ai enthousiasmé un jour qu'il demandait des amandes en lui disant dans le creux de l'oreil : « Vous voulez donc vous amender. » Il n'en revenait pas, me trouvait considerablement d'esprit, et avouait qu'il ferait bien en effet de s'amender. Un soir il s'est fâché rouge contre un garçon qui me faisait attendre je ne sais quoi. « Ah ! disait-il, s'il [illegible] ainsi un de nos clergymen je casserais tout sur le navire ». Il m'a dit plusieurs fois qu'il aimait les catholiques et leur [illegible], tandis que ses clergymen ne faisaient rien pour les idolâtres... Le colonel m'a serré très-cordialement la main, en exprimant très-fort le désir de nous rencontrer de nouveau. — Je vous ai déjà dit un mot des Hollandais. Quelle ignorance et quelle indifférence religieuse chez les uns, quel matérialisme chez les autres. Braves gens d'ailleurs, et étonnés d'apprendre

qu'il y eut des vérités en dehors des réalités de 9 heures et de 5 heures, y compris le lunch, le thé et la pipe. Ce sont bien les plus intrépides fumeurs que j'ai vus. Deux d'entre eux, cependant, sont venus me trouver isolément, et j'ai eu de longues conférences nocturnes avec eux. Je ne désespère pas de la conversion du plus âgé. C'est un Allemand hollandisé : il m'a interrogé uniquement pour s'instruire, et je lui ai parlé éloquemment de la Confession, du Célibat ecclésiastique et de la Virginité. Il n'en revenait pas. Il méprise profondément les ministres, et est rempli d'admiration pour les prêtres catholiques et pour les Jésuites en particulier. Il voulait à toute force m'emmener à Java, me promettant tout ce que je voudrais du Gouvernement et m'offrant sa demeure et sa bourse. J'ai réussi à lui faire comprendre à moitié que la science n'était que l'accessoire, et qu'avant tout, il fallait faire des chrétiens. Notez que cet homme me croyait un grand savant parcequ'il m'avait vu éplucher du foin, et que je lui avais fait quelques remarques sur son idiôme national. — Nos Français étaient de braves garçons allant chercher fortune en Chine : je n'ai qu'à me louer de leur tenue et conduite religieuse. Celui qui habite Chang hai est un Angevin, qui vient régulièrement à la Messe de Tang-Kim-pan. — Mais, je vous l'avouerai, mon faible est pour les officiers du Donnaï. Je puis le dire, ils ont fait tout leur possible pour me faire plaisir, et le second en me quittant, m'a dit : « J'espère que vous vous souviendrez du Donnaï, et je vous souhaite de faire en Chine, autant de bien qu'ici ». Le Commandant m'encourageait extrêmement à les fréquenter et à leur dire leurs vérités : aussi n'y ai-je pas manqué, soit dans la cabine du commissaire, soit sur la passerelle, le soir, au souffle de la brise. Du reste ils me provoquaient eux-mêmes, et désiraient s'instruire. Le second, M. Nicol, a fini par m'avouer qu'il ne savait plus rien de religion, pas même son Pater : il m'a demandé un livre de Messe, et je lui en enverrai un d'ici. J'avais donc trouvé parmi ces Messieurs une véritable affection, et malgré mon peu de sentiment, vous comprenez, que cela ne laissait pas de me toucher. Le Commissaire, jeune homme d'une excellente famille de Marseille, a deux frères chez les Oblats : et j'ai eu à soutenir ses attaques contre les vocations religieuses. Il n'est pas facile de répondre sur cet article à quelqu'un qui aime beaucoup, et qui se voit ravir l'objet de son affection. Finalement, il veut que je lui écrive, et il m'a laissé son adresse à Marseille. — Pour ce qui est du Commandant, c'est un breton. Ses principes religieux sont excellents : ce n'est pas un dévot, mais un bon chrétien, et je vous l'avoue, j'ai été heureux de rencontrer trois ou quatre officiers de la marine ayant le même esprit. Celui-ci est en outre un homme fort instruit. Il m'a fait cadeau de l'ouvrage de Chenu sur les Coléoptères, trois beaux volumes, et s'est mis à ma disposition pour les commissions d'Europe. Je l'ai décidé à mettre son fils à la rue des Postes : il le désirait d'ailleurs vivement, mais il ne se croyait pas assez riche. Il m'a compté ses petites affaires, et il est maintenant fixé. On lui a fait à Brest, (les professeurs du Borda) le plus grand éloge de nos enfants. M. Bourdon est le premier agrégé aux Auxiliatrices de la Mission de Chine. Je lui ai fait offrir par la Mère St Régis le petit livre qui traite de cette congrégation : et il a demandé spontanément cette faveur pour lui et Mme Bourdon, me disant qu'il ferait un versement sur son budget annuel d'aumônes. — Voilà ce qu'est M. Bourdon : si quelquefois, ce qui n'est pas probable, vous naviguez avec lui, il n'y a pas à vous gêner. — Le Dimanche 5, je serrai la main à cet excellent marin et à ses officiers et je passai à bord du Dupleix. J'oubliais qu'à Hong-Kong, j'ai vu deux Pères de Macao, le P. Cayl, Irlandais, et un Romain dont j'ai oublié le nom. Ce Père Cayl aime beaucoup la France et les français, et pendant plus de deux heures qu'il a trouvées trop courtes, je lui ai parlé de ses anciennes connaissances. Il m'a envoyé ici un beau volume anglais sur les Fougères. Je n'étais pas à mon aise sur le Dupleix ; on m'avait dit tant de mal du Commandant, que je me tenais sur le qui vive. Dieu merci, il en a été tout autrement. Le Commandant Noël, de Meaux, est à la vérité un drôle d'homme, mais au fond un bon enfant. Nous nous sommes vite compris, et après deux jours nous étions presque camarades. Je savais qu'il s'était tiré du milieu d'un typhon : j'ai touché cette corde-là pour commencer et tout a bien été ; il me disait qu'il se confesserait à moi, et pas au P. Basuiau qui le désire trop : quoiqu'il en soit, cet homme au témoignage de ceux qui le connaissent a complètement changé : le dernier jour il m'a demandé de dire la Messe pour le Dupleix : « Soit, Commandant, et pour vous surtout : mais vous allez y venir ? Il a fait quelques difficultés sur sa toilette : vous concevez que je les ai eu vite levées. Il est donc descendu, et sa tenue m'a beaucoup édifié. L'agent des postes à qui j'ai raconté ce qui venait de se passer m'a dit que c'était à n'y plus rien comprendre. L'apostolat et la mission des Auxiliatrices l'ont visiblement impressionné. — Je termine ici mon bavardage. Je pense que j'en ai écrit assez pour cette fois. Je pars lundi 17 Février pour Tching-Kiang et Nan Kin, car

je dois être dans les deux endroits à la fois, pendant que les autres Pères sont en mission. Je ne sais pas un mot de Chinois : mais on va s'y mettre. J'ai déjà recueilli une quinzaine de nouvelles espèces de poissons, tous plus originaux les uns que les autres : l'un d'eux, surtout, laisse voir toute son encéphale à travers son crâne, transparent comme du cristal. Les coquilles d'eau douce, d'après le peu que j'aie pu voir, sont fort grandes et fort originales : l'ouvrage ne manque donc pas ici.

Autre lettre du même. *Tcheng-Kiang, 13 Mai 1868.*

. . . Merci d'abord de vos compliments : si vous traitez ainsi le portrait, que diriez-vous donc de la personne, surtout si vous considérez qu'elle porte actuellement onze centimètres de barbe jaune, comme disent les Chinois. La barbe est ici notre habit ecclésiastique : je suis convaincu de cela : je mets la couleur de côté : dans ces parages-ci, on n'y fait pas attention, vu que la couleur queue de vache nantaise, est la couleur locale : elle passe par toute la nuance de saleté, jusqu'à la plus éblouissante carotte. Il est donc clair que moi qui possède plus d'un brin de barbe, j'ai aussi l'avantage d'être polychrôme. C'est en un mot de la barbe jaune Koan-Kou-tze. (aspirez tout cela comme un bon allemand de Suisse, et vous parlez mandarin.) Ce qui frappe ici tout le monde c'est l'abondance et la longueur. Les plus intelligents physionomistes me donnent 50 ans, ceux du second cran 55, d'autres vont jusqu'à 60. Ils ne peuvent s'imaginer qu'un homme se permette tant de barbe avant ces âges respectables. Aussi on me cède le pas, on court devant pour mieux voir, et dans les foules, l'homme assez heureux pour recevoir les coudes dans les côtes, se retourne avec surprise, se range avec crainte et respect, fait ranger ses voisins, et demande excuse au ta-jen (grand homme) au ta lao yé (au grand vieux Père). Dites que ce n'est rien : et osez vous présenter imberbe : vous êtes Chinois alors tout comme un autre, et moins qu'un autre, comment voulez-vous qu'on vous respecte ! Donc la barbe est l'habit ecclésiastique. C. q. f. d.

Comme corollaire de cette proposition, j'ajouterai que les Missionnaires de la côte (Chang-hai et dépendances) ne portent que des barbes fort restreintes : du reste, même parmi eux les avis sont partagés : le R. P. Crouillère est barbu à faire trembler tous les pirates de Tsom-ming. Aussi a-t-il beaucoup de catéchumènes. Les Missionnaires des terres de l'Ouest, sauf le P. Seckinger, ont des barbes plus ou moins accentuées : c'est le P. de Carrère et moi qui avons le prix. Parlons maintenant d'autres choses. — Dans ma dernière lettre, après vous avoir raconté les incidents et les plaisirs de ma traversée, je vous annonçais mon départ pour Tcheng-Kiang. Ce départ, si prompt, pour une terre lointaine et dans un âge si tendre, a surpris et frappé d'admiration les anciens : de mémoire de Missionnaire on n'avait pas vu quelqu'un s'aventurer à 70 lieues dans les terres sans savoir un mot de langue, d'us ni coutumes. Mais vous qui me connaissez, vous n'ignorez pas que le génie a des ailes, et vous commencerez par conclure que ma cotte a fortement monté sous ces cieux nouveaux. Me voilà donc embarqué sur une vieille canonière chinoise intitulée par mon dévot confrère l'Immaculée Conception. (Depuis que j'ai tracé ces lignes, la barque en question n'existe plus : les ouvriers Chinois, encouragés par notre pilote qui en voulait une neuve, l'ont complètement démolie pour mieux la visiter. De là grande ire de mon collègue qui a mis sur le pavé pilote et équipage : et se passe de barque, au moins jusqu'après les vacances. Ceci s'appelle une Chinoiserie.) Figurez-vous un de nos chalands de port ou de rivière : on a évasé un peu les bordages, et prolongé les planches latérales de l'arrière, de manière à remplacer, sur les côtés, notre quille. Sur ce radeau, élevez une longue baraque en planches, jointes à la chinoise, c'est-à-dire, très mal : divisez le tout en trois compartiments : un peu en deçà de l'avant une chambre mobile pour élever ou abaisser le mât ; c'est là que logent plus ou moins entassés selon les circonstances, les Sien-sen (vulgairement catéchistes), les passagers, les matelots etc, etc, sans compter quelquefois des bagages. Au milieu est la chambre du Père : celle-ci est grande et bien aérée, 4 fenêtres, 3 portes et les fentes. Quand il fait beau, c'est délectable, quand il pleut, c'est ravissant, surtout la nuit. Pas besoin de se laver le matin : c'est une économie de temps et une fatigue de moins. A l'arrière est la cuisine et la grosse barre du gouvernail. Piquez sur ce corridor une longue perche où pend un treillage de ficelles et bambous supportant une toile, au sommet de la perche hissez les trois glorieuses couleurs avec une croix noire sur le blanc, et vous pouvez nous reconnaître au passage, d'autant mieux que nous ne fuyons pas souvent comme une flèche.

Nous perchons en masse dans le canal, de Ou-si à Kiang-hin. Dans cette dernière ville, nous refoulons le courant sous un pont avec beaucoup de mal : des centaines de badauds (il y en a aussi en Chine, et au moins autant qu'à Paris) couvraient l'arche et les abords : je les ai

invités en bon français à tirer sur le cable, mais ils ne comprennent pas le français. Enfin, nous voilà à l'embouchure du canal dans le Kiang. Il est 5 h. du soir: que faire? Bon vent pour monter: en ma qualité de coureur du Morbihan et de la côte armoricaine, je déclare que le vent tombera vers 6 h. 1/2. Trouvera-t-on un poste militaire où jeter l'ancre? Conseil tenu, la conclusion est qu'il faut profiter du vent, tant qu'il voudra souffler. Nous voilà donc sur le majestueux Iang-tsée-Kiang. C'est véritablement le fils de l'océan (Iang-tsée). Comme sa maman il a ses caprices et des caprices royaux: il envahit les terres sans prévenir, il fait et défait tour à tour des îles considérables, il dévore ses rives; mais surtout il noie des Chinois! Ce jour là on voyait à peine la trace des courants sur la surface jaunâtre: nous marchions bien. Mais, d'après mes prévisions, le vent mollit peu à peu, puis enfin les bambous et les ficelles retinguent à leur manière le long du mât. Le R. P. de Carrère, qui en a vu plus d'une, se met à dire que l'endroit n'est pas sûr: que c'est un nid de pirates, etc. Il était trop tard. Moi, nouveau débarqué des pays où l'on n'a pas trop peur, je déclare bonnement que j'ai de la poudre et des balles de bonne qualité ad usum. Nous voyons au large trois grosses barques ancrées sur leurs grapins: c'étaient des marchands: mais tout marchand est pirate à l'occasion: n'importe, voyons leur provenance: nous avançons: nous les hélons! Le mot fatal est lâché: Nin-po-jen! Nous sommes de Nin-po! C'est-à-dire: tout ce qu'il y a de plus canaille dans ces parages. Il n'y avait pas à reculer: nous nous amarrons près d'eux. Et un dialogue s'engage. Leurs réponses n'étaient pas claires. Finalement nous avons soupé. Après le souper j'ai fait 6 cartouches: je me suis couché tout habillé: tous en ont fait autant: il y avait trois fusils à 2 coups sur nos deux barques: ces braves Nimponais n'allaient surement pas nous manger sans boire. Le bon P. de Carrère me disait: s'ils attaquent, il ne faudrait pas les tuer. Oh! pas de risque, lui répondis-je! je mettrai à côté, ils peuvent s'y attendre! Ces gens n'éteignaient pas leurs feux, ni nous les nôtres: il y avait toujours du mouvement sur le pont ou dans leur cabine. Je me suis endormi à 1 h. Nos Nimponais levaient l'ancre à 2 h., s'ils étaient pirates, ils avaient aussi peur de nous que nous d'eux. Nous nous sommes tranquillement mis en route vers 7 h. Voilà, mon cher Père, ma première nuit sur le Kiang! Un peu de peur et pas de mal. Dans la journée la brume s'est élevée, et nos hommes se sont égarés au milieu des îles et des bancs de vase. Le lendemain nous avons fait 5 quarts de lieue. Enfin le surlendemain, sous une pluie torrentielle, nous débarquions à Tcheng-Kiang, où le P. Seckinger nous avait précédés en passant par le canal impérial, avec une petite barque. Me voici donc à Tcheng-Kiang. Faisons d'abord connaissance avec Tcheng-Kiang, plus tard nous parlerons de Nan-Kin, et des autres pays que j'ai déjà parcourus. Tcheng-Kiang fut et comme beaucoup de villes chinoises un monceau de ruines dont elle commence à peine à se relever. Les chang-mao (longs cheveux) ou rebelles l'ont occupée quelques années: comme de juste, ils ont démoli par le feu la ville tartare: les braves de Li-com-po sont venus, et aidés des Anglais ils ont repris la ville qu'ils ont presque achevé de ruiner. Quand le P. Seckinger y vint il y a environ trois ans, il n'y avait dans notre faubourg actuel que deux maisons: la douane et une pagode. Maintenant, grâce à l'initiative de ce zélé Missionnaire, tout le delta compris entre la rive droite du fleuve et la rive gauche du canal impérial est reconstruit. Tcheng-Kiang est assise au bord du Iang-tsée-Kiang, et entourée de monticules, moitié terre jaune siliceuse, moitié gneiss de l'époque carbonifère: à une lieue de notre maison surgit au milieu du fleuve une île montueuse, qui, à vrai dire n'est qu'un rocher. Cette île, appelée Tsio-sen par les Chinois, et île d'argent par les Européens, est une véritable oasis: elle est couverte d'arbres de diverses espèces, tandis que les autres montagnes autour de Tcheng-Kiang sont nues, et ne produisent qu'une espèce de dure graminée dont les pauvres font leur feu en hiver. Le seul monument de la ville est une vieille tour de pagode: c'est un moule de fonte dans lequel on a coulé de la maçonnerie: elle est très-ancienne. Sa calotte est penchée, et deux de ses couronnes ont roulé dans le fossé. J'en ai recueilli une corne en forme de fleur de lys: elle est puissamment magnétique: j'en ai fait cadeau au Consul anglais de Tcheng-Kiang. Les Anglais ont une concession territoriale, mais elle n'a pas réussi. Nous y avons donc un consul anglais, et par exception un consul américain. En tout, une trentaine d'anglais et américains. Nous n'avons en général qu'à nous louer de nos rapports avec ces gentlemenn. Le consul américain Kirrmann, prédécesseur du consul actuel, était catholique. Quand le P. Seckinger voulut bâtir à Ten-iau-hien, à 7 lieues de notre Fou, le sous-préfet fit afficher qu'il fallait arrêter l'Européen, et démolir ses maisons. On apporta une de ces affiches à Tcheng-Kiang. Le Père alla la faire voir au général Yankee, qui entra dans une colère blanche, de ce qu'on traitât ainsi des Pères de sa religion. Il écrivit immédiatement au Tau-tai (magistrat qui traite les affaires européennes) que s'il n'y avait pas

cessation immédiate et réparation, il faisait venir deux commissaires et citait [illegible] Hen-ieng. Les Chinois savent à qui ils ont affaire : le mandarin en faute reçut vite des ordres, et tout va maintenant pour le mieux. Mais ce qui mieux est, c'est que le consul général américain approuva Kirmain et l'aurait soutenu. Quant au consul anglais, M. John Markham, c'est le plus galant gentleman que j'ai vu. Malheureusement il est nommé consul à Tché-fou. Espérons que son successeur nous rendra les mêmes services que lui. Figurez-vous cette charmante simplicité d'un homme qui en allant à la chasse trouve des Ornithogalum : il se dit le R. P. Heude sera bien content de voir ces fleurs nouvelles, et il m'en apporte en rentrant dans son calpin : une autre fois, il m'envoie un oiseau avec une charmante petite lettre. Voilà les amabilités britanniques. Mais si nous comptions tout ce qu'il a fait pour le bien de la mission, ce serait bien autre chose. Il me disait un jour qu'il ne faisait pas les affaires des Français, qu'il n'était pas consul français, mais consul catholique : Notez qu'il est protestant. Mais il rit de ses missionnaires. Avant de partir, il a été jusqu'à demander une cotline au Tao-taï pour que nous y installions un orphelinat : l'obtiendra-t-il ? Voilà les principaux personnages avec qui nous sommes en relation : il y a en outre parmi les employés des douanes de charmants jeunes gens qui parlent mandarin et savent les caractères à me faire rougir de dépit. Eux n'ont qu'un but, l'avancement dans leur service, et une rapide fortune qui en est la conséquence. L'un d'eux me disait qu'il donnerait 20 taëls par mois (140 f.cs à peu près) à un Chinois instruit qui serait toute la journée à sa disposition. Nous, nous donnons 2 piastres (12 f.cs) et nous avons des paysans pour instructeurs : pour moi, je suis tombé sur un voiturier du Pé-tché-li, qui, en vertu de sa naissance, parle à peu près mandarin en faisant des fautes : il sait quelques caractères, mange et boit bien, dort encore mieux, fait tout ce que je lui dis, mais n'y pense pas tout seul : le tout pour 1800 sapèques par mois, à peu près 9 f.cs. Vous vous demandez sans doute quelle vie je mène dans ce pays. Vie très-occupée : c'est clair. Je ne veux pas dire par là que j'embrasse tout le pays de mon vicariat apostolique. Hélas ! peut-être n'est-elle encore qu'à l'état latent : espérons qu'elle se révèlera quelque jour. D'abord vous saurez que j'ai commencé par être entrepreneur de bâtisses, ou mieux de constructions hydrauliques ! La mission a acheté un terrain couvert de ruines : ces ruines ont été transformées par mon collègue en baraques chinoises : ces baraques rapportent naturellement quelques sapèques. Restait un espace très-estimé par les boutiquiers chinois, le bord du canal : mais comment faire ? C'est bien simple : l'empereur est bon ; il cèdera bien un peu de son canal, d'ailleurs les ponts et chaussées de l'endroit n'y trouveront rien à dire. Nous voilà donc traçant des lignes sur la vase, appelant des ouvriers, etc etc. Mon collègue a fait bâtir un premier mur, puis il m'a planté là. Force a donc été de m'en tirer comme j'ai pu. Je connaissais bien 6 à 7 mots de chinois : mais je n'ai pas encore oublié complètement le français. Je parlais donc chinois par signes et le reste en français. Les choses ont été à merveille. J'ai forcé mes maçons de bâtir droit, et mes tailleurs de pierre, de tailler leurs pierres. Ils m'accablaient de leurs compliments et étaient furieux contre Han-Chin-fou, mais je leur rendais gravement la pareille en les traitant d'imbéciles, de fainéants, de maladroits, de Chinois ! en un mot. En fin de compte, ils m'ont construits deux excellents murs sur béton, et étaient enchantés d'avoir si bien fait. Les Européens qui venaient me voir me disaient que je faisais là un bon ouvrage, et tous les Chinois, grands et petits, qui m'ont contemplé par milliers, ne pouvaient se lasser d'admirer ma capacité, et je recevais leurs félicitations avec la tenue modeste de quelqu'un qui les mérite bien. Ce travail m'a bien occupé : car, mes hommes ne savaient pas l'usage du mortier : ce n'est pas l'usage : j'ai prétendu qu'ils l'apprendraient : mais il a fallu faire de longues heures de faction, le parapluie ou parasol à la main et le niveau dans la poche.

Inutile, je crois, de vous parler des habits chinois. Ils ont leur avantage et leurs inconvénients. Le seul avantage réel que je leur connaisse est d'être très-légers, pour les chaleurs. Parmi les inconvénients, je signalerai surtout celui-ci : il nous assimile trop au vulgaire, ici surtout dans les pays complètement neufs que nous parcourons à l'ouest, on sent vivement la vérité de ce que j'avance. Pour ce qui est de nous déguiser : temps perdu ! immédiatement les habitants des villes, petits et grands se disent en vous voyant : Iang-jen (homme d'Europe), Tase-ta-jen (grand homme d'Europe) et les insolents dans certaines villes : Jan-Kouei-tse (diables d'Europe). Aussi comme je vous le disais au commencement de cette lettre, ai-je pris le parti de garder la barbe longue. Bon gré, mal gré, le plus grand nombre la respecte : ils vous prennent pour un vieillard. Car il n'y a que les vieillards qui, quand ils en ont semé dans leur jeunesse, tient la barbe longue. Elle a en outre l'avantage de vous donner l'air pas commode quand un Kouan-pin (soldat) ou plusieurs veulent faire les malins. Vous en pouvez mettre 20 en fuite d'un seul geste. Pour ce qui est de la nourriture, à Chang-haï, c'est comme en Europe, y compris même le vin. Dans les districts des environs de Chang-haï, où il y a beaucoup de chrétiens, les Pères nagent dans l'abondance chinoise. Le vin chinois a été décrit par le P. [illegible] dans ses études de [illegible]. A Tcheng-Kiang nous avons la spécialité d'une espèce de vin

dont je me propose d'aller voir prochainement la fabrication. C'est une fermentation du riz, sa couleur est celle du Xerès, son goût un peu trop sucré; mais je puis vous assurer que vous le dégusteriez volontiers, même à Paris. Du reste, nous n'avons que cela de bon dans ces quartiers : nos cuisiniers nous feraient manger toutes les horreurs du monde si on les laissait faire : ce qu'il y a de plus drôle, c'est leur étonnement. Pour varier c'est toujours du lard : très-bon à la vérité, mais mal apprêté, des choux verts, des herbes amères une espèce ou deux d'Ombellifères que j'attends : il faut des dents spéciales pour les croquer. Ils ont de bons épinards, une espèce d'Amaranthe ou queue de renard que j'avais semée à Vannes ; des fèves, et divers pois. Je n'insiste pas, je ferai peut-être par la suite un travail, ou simple catalogue raisonné sur cette question gastronome-économique : mes déterminations spécifiques n'ont pas encore pu avoir lieu Je ne puis vous parler du logement tel qu'il est en campagne, vu que je n'ai encore goûté que la barque, et n'ai couché qu'une fois chez des chrétiens : à Tom-Kia-tou, Tan-Kin-pan et Zi-Ka-wei, c'est comme en France ; si ce n'est que Zi-Ka-wei est peut-être mieux : mais n'enviez pas ce mieux : on le paie cher. A Tcheng-Kiang, rez-de-chaussé chinois, avec vue à 8 pas ; cependant par les fenêtres du Nord, si le voisin ne les ferme pas, l'œil se repose sur une belle montagne. A Nan-Kin, de la petite chambre du P. Lelec, où j'écris ces lignes, je n'ai qu'à me renverser dans mon fauteuil pour contempler la belle montagne des Ming. Actuellement, on bâtit une maison à un étage ; et alors, l'air et le coup d'œil seront hors de prix ; mais patience jusqu'à l'année prochaine. Dans ce pays le terrain des montagnes est de l'époque carbonifère, le grès rouge à grains fins, perce presque partout, et à l'ordinaire est accompagné de poudingues et conglomérats de galets dessinant les bords de la mer carbonifère dans ces contrées ; la roche soulevante est une pâte trachitique très-dure, et paraît en forme de muraille jusque vers le sommet de la plus haute montagne des bords du Kiang : le granit fin ne manque pas : je ne l'ai point encore vu sur place : je n'ai pas encore visité de localité calcaire. En venant ici dernièrement, j'ai examiné un affleurement de schistes bitumineux qui recouvrent, à quelques pieds, d'excellente houille. Le consul anglais a demandé à la faire exploiter : refus ; au moins au compte du gouvernement chinois : impossible ! Pourquoi ? Je vous le donne en cent ! Les travaux dérangeraient les bons esprits des montagnes : d'où, plus de pluie ni de vent pour le peuple ! C'est au moins ce que le Vice-Roi a fait répondre à M. Markhan. La flore est assez insignifiante quand on sort de l'Inde et de la Malaisie : je la prends telle qu'elle est : vous cueilleriez donc encore avec enthousiasme le rare Thsarpi-bursa-pastoris. L'ortie blanche (Lamium album) le lamium amplexicaule, le plantago major : puis à côté de ces visages de la patrie, vous vous arrêteriez ébahi sur l'originale Comelyna communis à la corolle azurée ; votre main avide saisirait les gracieux (Ipomœa (convolvulacées) à fleurs pourpres : puis vous reverriez, peut-être même goûteriez-vous l'oxalis stricta ou une espèce très-voisine ; les flancs des côteaux du Kiang vous offriraient les plus gracieux arbustes d'ornement qu'on puisse imaginer. Trois belles Spiræa, deux azalées dont l'une vous émerveillerait par l'or pur de ses éclatantes corolles ; la Glycina sinensis arrêterait à chaque pas votre marche, le Styrax odoratissima charmerait vos regards par ses nombreux grelots de la blancheur des lys, et à ses pieds, sur le fond rouge du rocher, le Rhincospermum jasminoïdes. Lindl. vous ferait songer à notre gentille Vinca minor : seulement ses hélices sont blanc de lait et exhalent le plus suave arôme. Les forêts sont à l'état renaissant : la hache et la flamme des Tchan-mao ont tout renversé : des chênes variés, des chataigniers, des hêtres, des sapins y donneront plus tard leur ombrage aux chevreuils et aux daims qui bondissent à votre approche sur les pelouses dénudées : les marais donnent des roseaux pour les cuisines chinoises ; j'y ai cueilli une splendide clématite que j'ai intitulée Cl. arundinetum, si quelqu'un ne l'a pas dénommée antérieurement ; un grand arum et un petit Thalictrum. Ici la pie est toujours bavarde, mais elle parle chinois. Le petit moineau sauvage (fringilla sylvatica) à tête rouge est ici le moineau commun : le gros noir n'y est pas. La tourterelle gémit dans les bambous du hameau, et l'alouette "fait son nid dans les blés quand ils sont en herbe". Nous avons ici deux hirondelles citadines : notre hirondelle de cheminée à gorge rousse, et une autre belle espèce à croupion ochreux. Les reptiles et les poissons me fourniront des sujets de recherches intéressantes : les marais renferment un redoutable trigonocephale (Trigonocephalus Blomhoffii) et quelques belles et inoffensives couleuvres : les grenouilles abondent ; les Chinois à Chang-hai en mangent beaucoup : un édit en a défendu la vente, à cause des services qu'elles rendent à l'agriculture en détruisant les insectes. Il pourrait y avoir du vrai. J'ai trois tortues : deux gymnopodes du Kiang, et un Emyde des roseaux (Emys reevesii). J'ai plus de 40 espèces de poissons d'eau douce. Le marsouin montre ici sa dorsale par dessus les flots jaunâtres : et, chose curieuse, les Chinois le nomment comme les Allemands et comme nous. (Meer-schwein, Marsouin, Kiang-tch'u, cochon du fleuve). On vend à Tcheng-Kiang des esturgeons d'une taille colossale, de grands silures de plus d'un mètre, des épées que je ne sais où trouver dans les livres que j'ai. Tous les marchands sont mes amis : quand ils ont du neuf, quelque poisson beau à voir, on le met de côté, et l'on envoie prévenir Han-Son-jon, qui les prend s'ils lui conviennent moyennant quelques sapèques. Pendant les vacances, à Siou-Ka-Wei, je ferai le relevé de mon journal botanique, et je pourrai peut-être envoyer un catalogue prodrome de la flore Nankinoise.

Heude S. J.

---

(1) Suivent les 6 pages de la lettre du F. Guillon non paginée c. à d. les pages 31, 32, 33, 34, 35, 36.

CHINE.

Pe-tché-ly. — Lettre du F. Guillon à son frère. — Ho-Kien-fou, 28 Septembre 1868.

Je suis seul ici depuis quinze jours à veiller auprès du P. Leboucq que la maladie retient sur son lit depuis plus d'un mois. Le catéchiste et deux des séminaristes que les brigands nous avaient enlevés se sont tirés de leurs mains par la fuite après 3, 8 et 15 jours de séjour au milieu des hordes ennemies. Ceux des Nôtres qui s'étaient vus un moment dispersés par la tourmente, rentrèrent bientôt aussi à la résidence pour retourner chacun à leurs postes, aider et soutenir les néophytes au milieu des épreuves qui les attendaient. Pendant 4 ou 5 mois environ les brigands nous tinrent sur le qui-vive en continuant leurs ravages autour de nous; mais il semble (et ce sont les païens eux-mêmes qui en ont fait la remarque les premiers) il semble que leur visite chez nous leur porta malheur. Au lieu des succès qu'ils avaient toujours remportés jusque là, leur puissance commença dès lors à diminuer. Deux batailles qu'ils perdirent quelques jours après leur passage à Chien-chien les refoulèrent vers le Midi. A plusieurs reprises ils revinrent à la charge en cherchant à remonter vers le Nord. Leurs revers n'avaient servi qu'à mettre le comble à leur fureur. La plume se refuserait à redire toutes les cruautés et les abominations qu'ils commirent pendant ces trois ou quatre mois. On dit qu'après une défaite, se voyant poursuivis de près et trouvant tous les ponts des fleuves coupés, ils traversèrent la rivière Pou-tao-ho sur un pont de cadavres. Le fait est que dans la seule sous-préfecture de Iao-yang qui touche au Chien-chien, les relevés officiels comptent par cent cinquante mille les victimes qu'ils firent dans l'espace de quelques jours qu'ils y séjournèrent. Leur intention semblait être de jeter la terreur et par là de faire tout plier sous leur joug. C'est au contraire ce qui acheva de les perdre. Tant qu'ils n'eurent affaire qu'aux troupes impériales vingt fois plus nombreuses qu'eux, ils purent sans obstacle parcourir la province; car pour les impériaux, au lieu de les combattre, ils ne songeaient qu'à profiter de cet état de guerre et de troubles pour achever de détruire ce qu'avaient épargné les brigands qu'ils surpassaient souvent par leur cruauté et leurs honteuses débauches. Exaspérées et poussées à bout par tant de souffrances, n'ayant plus rien à attendre d'un gouvernement impuissant à se défendre lui-même, les populations se levèrent enfin sinon pour poursuivre un ennemi que sa nombreuse cavalerie mettait facilement hors d'atteinte, du moins pour l'arrêter dans ses marches en se retranchant dans tous les lieux susceptibles d'être défendus et surtout en se faisant un rempart de tous les cours d'eau qu'elles fortifièrent par des digues défendues par leurs gardes nationaux. Dans ce mouvement de résistance qui, malgré sa mauvaise organisation, ne laissait pas et par sa généralité et par l'exaspération et le désespoir qui l'avait soulevé, d'offrir une digue puissante au flot dévastateur; les Chrétiens ne restèrent point en arrière, mais pour eux la pensée de défendre leurs intérêts religieux se joignait à celle de se protéger eux-mêmes et leurs biens. C'est vers notre résidence et derrière nos remparts que, presque sans attendre notre consentiment, ils se portèrent en masse avec leurs familles et tout ce qu'ils pouvaient transporter de leurs biens, déterminés cette fois à se défendre jusqu'à la mort eux et nous-mêmes avec ce que, dans son premier passage, l'ennemi avait épargné de nos établissements. Pour nous, instruits par notre désastre et édifiés désormais sur les dispositions des Tchang-mao à notre égard, nous nous gardâmes bien cette fois de refuser leur concours. Nous secondâmes de notre mieux leur ardeur. De son côté le Ministre de France à Pékin, à notre prière et pour nous aider à nous protéger efficacement, nous procura quelques centaines de fusils européens avec un officier français pour former nos chrétiens à notre tactique militaire tant pour le tir du canon que pour le maniement des autres armes. Tous les commandements se firent en français, pendant trois mois; au bruit du cliquetis des armes et des cris des chefs répétant nuit et jour les divers commandements tant pour les apprendre eux-mêmes que pour former les nouveaux conscrits, on se serait cru transporté dans un camp ou une garnison française. Et telle était l'ardeur de nos nouveaux soldats que, malgré les difficultés qu'ils devaient rencontrer à saisir les commandements dans une langue étrangère, l'officier disait lui-même avec étonnement qu'après 2 mois

d'exercice, ils saisissaient ses commandements et les exécutaient avec plus de précision que nos conscrits français eux-mêmes après 6 mois. Cependant le diable qui avait déjà tant fait pour détruire nos œuvres et anéantir nos espérances, ne se tenait point encore pour battu. Il essaya un jour de nous faire sauter en mettant le feu à la poudrière. C'était le matin pendant que nous étions tous à la Ste Messe. L'imprudence d'un domestique, qui, en se levant avait mal éteint, le feu de sa pipe ou de sa chandelle, avait mis le feu à une chambre attenant à celle où étaient toutes nos poudres. Il n'était resté personne pour voir et éteindre le feu; mais nos bons Anges veillaient pour nous. Lorsque en sortant de l'église nous aperçûmes le danger; déjà la poudrière était remplie de fumée et nous nous croyions au moment de la voir sauter. Malgré le danger imminent, les Frères et quelques-uns des chrétiens accourus au secours pénétrèrent dans l'appartement et purent en sortir toutes les caisses de poudre pendant que d'autres montés sur la maison cherchaient à éteindre l'incendie ou à faire la part du feu en coupant les toits. Pour cette fois encore, nous en fûmes quittes pour la peur; mais bientôt un nouvel accident vint nous attrister en nous frappant dans la personne de celui qui, au milieu de ces circonstances difficiles, était notre principal soutien. Quelques-uns de nos soldats étaient allés chez eux renouveler leurs provisions et revenaient avec un char chargé de grains, d'habits etc., lorsqu'en passant près de la ville de Chien-chien, ils rencontrèrent un corps d'impériaux qui leur volent tout, char et vivres. En apprenant que ce corps était commandé par un neveu du général Léou, ami et presque protégé du P. Leboucq, nous crûmes qu'il serait facile de recouvrer le char volé et en conséquence le P. Leboucq et moi partîmes aussitôt à cheval pour aller nous-mêmes le réclamer. Il était nuit et pendant qu'un catéchiste était à la recherche du général, pour lui présenter nos réclamations, nous nous dirigeâmes vers le faubourg où étaient les voleurs. Nous retrouvâmes à l'endroit désigné le char et une partie des objets volés que nous nous mîmes en mesure de reconduire à la résidence, emmenant avec nous deux des soldats voleurs, pour les faire punir par leur chef. Cependant le catéchiste que nous avions envoyé auprès du général ne revenait pas. Suivant leur coutume d'empêcher que les plaintes qu'on a à faire contre eux ne parviennent jusqu'au chef, les autres soldats refusèrent de lui indiquer le logement du général ou ne lui donnaient que de fausses adresses. Ces longs retards donnèrent le temps à un chef inférieur de nous tendre une embûche. Il fait prendre les armes à un certain nombre de soldats en leur donnant l'ordre de les cacher avec soin jusqu'à ce qu'après nous avoir cernés sans bruit, il leur ait donné le signal de tomber sur nous. La chose lui était d'autant plus facile que les ténèbres ne nous permettaient ni de voir leurs armes ni même de distinguer les soldats de la multitude des curieux. Nous attendions donc le retour de notre catéchiste au milieu de quelques centaines de soldats qui nous entouraient en silence et dans l'attitude la plus inoffensive: c'était le calme qui précède la tempête. J'entends encore le cri du traître qui vint rompre ce silence: (Tsă! Tranchez) Vingt voix répètent aussitôt ce même cri, et en même temps malgré les ténèbres, je pus entrevoir, sur un horizon sombre de nuages, les lances et les coutelas qui s'élevaient avec menace contre nous. J'étais resté auprès du char pendant que le Père, las d'attendre, s'était porté en avant pour voir si les ordres du général n'arrivaient pas. Il se trouva ainsi beaucoup plus à la portée des coups. Cependant sept ou huit soldats s'étaient jetés sur moi et cherchaient à saisir mon cheval et à m'arrêter. Après quelques minutes de lutte, en faisant bondir mon cheval tout en distribuant quelques coups de fouet à droite et à gauche, je parvins à me dégager des mains de mes agresseurs. Mais pendant ce temps que devenait le Père? Lorsqu'après m'être tiré de la bagarre, je me retournai pour le chercher, je n'entendis plus que les cris des ennemis. Je ne sus ce qui lui était arrivé que lorsque de retour à la maison, où j'étais allé chercher du renfort pour le secourir, je le vis arriver demi mort et tout couvert de sang, conduit, ou plutôt porté par un brave païen qui l'avait recueilli près du lieu du guet-apens. Au signal du combat, voyant les premiers coups se porter sur un brave chrétien qui marchait devant lui avec sa lanterne, il s'était lancé pour le secourir; mais alors les coups étaient tombés sur lui-même; blessé d'abord légèrement à la jambe par les lances, puis à la figure par un coup de fusil, un dernier coup de coutelas sur la tête vint le renverser à bas de son cheval, sans connaissance: revenu à lui quelques instants après, les ennemis s'étaient dissipés; mais sentant les flots de sang qui sortaient de sa blessure, il avait pu lui-même se serrer un peu la tête avec sa calotte et son mouchoir, et cherchait à reprendre le chemin de la maison, lorsque la Providence lui envoya ce brave païen pour lui sauver la vie en nous le ramenant. Quand je découvris la plaie pour la panser, je trouvai une partie du crâne mis à nu sur une étendue large comme la main. Heureusement

le coup qui, s'il était tombé bien verticalement, aurait dû fendre la tête en deux, avait porté de biais, en glissant sur l'os : heureusement aussi que le lambeau de chair ainsi détaché et qui retombait sur le front, tenait encore à la tête par son bord inférieur, ce qui me permit de le remettre en place et de refermer la plaie. Enfin, grâces à Dieu, après un mois de traitement, la blessure se retrouve fermée en ne laissant après elle qu'une large cicatrice à côté d'une autre presque semblable qu'il avait déjà reçue de la main des brigands, neuf ans plus tôt. Je n'avais pas encore achevé de panser le Père qu'on venait me presser de secourir le brave chrétien sur lequel s'étaient portés les premiers coups et que quatre hommes venaient de rapporter également tout couvert de sang et demi mort. Je trouvai aussi sur lui une quinzaine de blessures dont trois très graves : une surtout ; c'était un coup de lance ou de sabre qui le frappant au dessus de la hanche l'avait traversé d'outre en outre. Je pus reconnaître pourtant encore que, par une grâce spéciale de la divine Providence, avec des soins, aucune de ces blessures ne pouvait devenir mortelles ; et en effet, après plus d'un mois et demi de traitement il put reprendre ses occupations ordinaires. Plus tard pour le dédommager, le P. Leboucq, lui fit obtenir du mandarin une décoration avec quelques privilèges qui, aux yeux de nos Chinois, sont comme nos titres de noblesse en Europe. —— Pendant ce temps nous n'étions toujours point tranquilles du côté des Tchang-mao qui continuaient leurs ravages autour de nous. Repoussés plusieurs fois vers le Midi, ils avaient changé leur marche ordinaire, tenté un coup sur Tien-tsin en remontant vers le Nord par l'Est de la province et mettant le canal impérial entre eux et nous. Ce coup manqué encore ils se replièrent vers le Tong-Kouang et le Ning-Kin, deux sous-préfectures de notre Mission, à une journée de chez nous, qu'ils ravagèrent pendant près de deux mois. Cette contrée était une de celles qui depuis quelques années comptait le plus de catéchumènes et de nouveaux chrétiens. Beaucoup de ces bons néophytes se virent alors réduits à la dernière misère. Après avoir vu leurs biens pillés, leurs maisons brûlées et souvent plusieurs des leurs massacrés, beaucoup vinrent se réfugier auprès de nous, demandant ainsi la nourriture corporelle à ceux qu'ils ne connaissaient que depuis peu de temps, mais qu'ils avaient vus avec admiration s'imposer tant de sacrifices pour leur procurer la nourriture de la vie spirituelle. Quel spectacle offrit alors notre petit village de Tchang-Kia-tchuang ! Tous les anciens habitants mirent avec beaucoup de générosité leurs maisons à la disposition des réfugiés ; mais bientôt les logements ne suffirent plus, même pour les femmes et les enfants, car pour les hommes, ils n'avaient d'autre logis que la rue ou les jardins, d'autre toit que la voûte des cieux ou quelques huttes en terre que les plus riches se bâtirent ; tous n'avaient d'autre couche que la terre nue, souvent même sans un bout de couverture pour se défendre contre les intempéries de la saison. Cette agglomération de gens entassés ainsi les uns sur les autres et réduits à un tel état de misère, nous fit bientôt redouter un nouveau danger plus terrible et plus inévitable que tous ceux que nous avions rencontrés jusque là. Depuis quelque temps déjà l'infection des cadavres que les eaux du fleuve charriaient par centaines depuis tant de temps, avait donné naissance à un nouveau fléau, le typhus, qui après avoir fait de nombreuses victimes dans tous les villages voisins du fleuve, s'avançait avec rapidité plus avant dans les terres, où il emportait plus de monde que n'avait fait le sabre de l'ennemi. Longtemps il se promena autour de nous sans franchir notre enceinte ; notre tour arriva cependant. Le catéchiste qui s'était tiré des mains des brigands fut saisi le premier et en quelques jours conduit aux portes de la mort. Comme la plupart des épidémies de cette nature, un des caractères de celle-ci était d'être extrêmement contagieuse. Aussi à moins d'une prédisposition toute spéciale, ceux là l'évitaient assez sûrement qui se tenaient avec soin éloignés des centres déjà infectés, tandis qu'elle s'emparait très rapidement de ceux qui approchaient des malades ; et c'est ce qui sans doute en fit périr un si grand nombre dans toute la contrée, car dès le commencement bon nombre de médecins ayant été enlevés à la suite des soins qu'ils avaient donnés aux malades, ceux-ci ne trouvèrent plus ni médecins qui voulussent les traiter ni même de parents ou d'amis qui consentissent à leur procurer les secours que réclamait leur état. Dans ces circonstances on me cita un village où l'on vit mourir jusqu'à douze malades dans un seul jour. Cependant le bon Dieu en envoyant ainsi ce terrible fléau au milieu de nous a semblé ne l'avoir fait que pour mieux faire éclater sa bonté à notre égard et la protection spéciale qu'il nous avait accordée. Dès que le mal parut, tous les autres médecins prirent la fuite et me laissèrent seul sur le champ de bataille, et d'autant plus inquiet sur le mode de traitement que je ferais suivre à mes malades que c'était la première fois que je me trouvais en face de ce nouvel ennemi. Aussi c'est en cela surtout que la bonté et la protection de Notre Seigneur se firent voir d'une

manière plus éclatante; car pendant qu'en dehors de nos murs si peu de malades échappaient au fléau, ici des trente à quarante malades auxquels j'eus à donner mes soins, pas un seul ne succomba: moi-même j'eus tout spécialement lieu de sentir cette protection particulière en ce que j'ai pu ainsi passer près de deux mois auprès de ces malades sans ressentir les moindres atteintes du mal. —— Le mois de Juillet est ici le temps des plus fortes chaleurs. Les Pères ne pouvant alors faire mission, ont coutume de se réunir à la résidence pour se reposer, se retremper dans l'esprit de vie religieuse, rendre compte de leurs travaux de l'année et concerter leurs projets et les œuvres à entreprendre pour la campagne suivante; puis après avoir célébré ensemble la fête de notre Père St Ignace, chacun retourne au poste que l'obéissance lui a assigné. —— A l'ouverture de la nouvelle campagne apostolique, dans les premiers jours d'Août, le typhus avait disparu de chez nous. A l'Est du canal impérial, les Tchang-mao depuis deux mois cernés par le peuple étaient comme prisonniers dans une espace de 300 lis de long sur 200 de large, c'est-à-dire aussi grand que trois ou quatre départements de France. C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'ils prissent encore leurs ébats assez librement. Mais cet espace était fermé par les eaux de trois rivières et sur les rives opposées, après avoir coupé tous les ponts, plusieurs centaines de milliers de paysans avaient dans l'espace d'un peu plus d'un mois, entrepris un de ces travaux qui ne se voient qu'en Chine et qui peignent assez le caractère patient du peuple chinois. C'est une immense circonvallation se composant d'une tranchée d'au moins sept à huit cents lis de long et défendue par un mur en terre derrière lequel le peuple en armes fait bonne garde depuis trois mois: quelque curieux, je dirais volontiers ridicule, que puisse nous paraître un pareil moyen de faire la guerre, le fait est qu'il a réussi jusqu'ici pour arrêter l'ennemi. Ainsi cernés, les Tchang-mao, continuellement harcelés par un ennemi vingt fois plus nombreux, comptaient autant de petites victoires que de combats; mais ces victoires ne laissaient pas que de leur enlever du monde, et c'est ainsi que soit décimés par ces combats partiels ou les maladies, soit abandonnés par ceux des leurs que le découragement gagna, on les dit maintenant réduits à l'extrémité et anéantis. Qu'en est-il? c'est ce que nous saurons plus sûrement dans quelque temps quand les froids auront gelé les eaux du fleuve et leur auront ainsi ouvert les portes de leur prison. —— Nous trouvant ainsi plus tranquilles du côté des brigands et la plupart de nos réfugiés étant retournés à leurs foyers et à leurs champs, je partis le 6 Août pour une excursion dans le Midi du Vicariat, aider le P. Octave qui est chargé de cette contrée. L'intention du Père était de me conduire jusqu'à la grande ville de Tay-ming-fou pour y faire de la médecine et diriger quelques travaux dans la maison que nous avons là. Notre projet manqua en partie parceque nous trouvâmes le pays couvert par les inondations et tous les chemins interceptés. Ce ne fut qu'à grand peine et en traversant souvent de grands espaces au milieu de l'eau que nous arrivâmes au Wei-chien, centre des œuvres du Missionnaire dans ces contrées, à deux cents lis en deçà de Tay-ming-fou. Je montais un grand mulet avec lequel j'espérais pouvoir encore passer sans trop me mouiller les pieds, lorsqu'arrivé au beau milieu d'un chemin couvert par les eaux, ma monture fait la culbute et me jette à l'eau la tête la première. Je me hâtai de retourner au logis pour y changer d'habits, suffisamment édifié sur ce mode de navigation et jurant mais un peu tard qu'on ne m'y prendrait plus. —— Pour sortir des villages et vaquer à leurs travaux, les paysans construisirent des espèces de ponts avec des poutres attachées ensemble et fixées sur des pieux enfoncés dans la vase. C'est ainsi que deux jours après ma première tentative je pus retourner à Wei-tsuen. J'y restai un mois. Les occupations ne m'y manquèrent pas, car bientôt les malades accoururent de tous les côtés; j'en traitai pendant ce temps au moins douze à treize cents. De plus, le P. Octave avait, depuis un an, fondé dans ce village un établissement qui est en même temps un orphelinat de filles, et une école normale de vierges. Il les destine soit à faire l'école aux filles dans les chrétientés, soit à aller instruire les femmes dans les principaux centres de catéchumènes. C'est une sorte de couvent ou de communauté de vierges chinoises pour celles d'entre elles qui désirent vivre en communauté, sont d'ailleurs assez instruites pour enseigner et former les étudiantes de l'école normale. Mais il n'avait pas d'avance de bâtiments appropriés pour son œuvre et surtout pas d'argent pour en construire tout à neuf. Tout ce personnel féminin avait donc dû être casé dans quelques vieux bâtiments que des chrétiens du village lui vendirent pour ce qu'ils valaient. Ils ne valaient pas grand' chose comme on va le voir. Quelques jours avant notre arrivée plusieurs de ces bâtiments se trouvèrent tellement endommagés par une averse, qu'ils auraient croulé si on ne s'était hâté de les soutenir avec des étais. Cependant à midi la communauté était allée au réfectoire comme à l'ordinaire; après le repas toutes les tables, plats et assiettes étaient restés là et tout le monde était sorti depuis une minute à peine, lorsque les quatre murs et

Chine — Pé-tché-ly — Lettre du F. Guillon

le toit de la maison s'affaissent d'un seul coup et brise tout ce qui se trouve au dessous. Personne ne reçut la plus légère égratignure. Ce trait de la Providence fit comprendre qu'il fallait enfin et sans retard remédier au mal. J'arrivai fort à propos sur ces entrefaites pour organiser les travaux de démolition, réparation et reconstruction de cet établissement. Ces travaux avançaient, mais pourtant réclamaient ma présence encore pour une huitaine de jours quand je vis arriver un courrier qui m'appelait en hâte à Ho-Kien-fou, à 400 lis de là, pour secourir le P. Leboucq qui y était tombé gravement malade. Le P. Leboucq, toujours le P. Leboucq!... vraiment me disais-je, celui-là, le diable lui en veut et finira par lui jouer quelque mauvais tour, si son bon Ange ne fait bonne garde. Vingt fois dans une journée il échappe au fer des Tchang-mao, et puis quelque temps après tombe sous celui des soldats qui le laissent pour mort. Sorti de ce danger comme par miracle, le voilà de nouveau par la maladie ramené aux portes de la mort. — Je partis donc immédiatement et malgré les mauvais chemins et les inondations, voyageant nuit et jour, j'arrivai ici après trois journées et demi de marche. Je trouvai le R. P. Supérieur et le F. Winsbach auprès du lit de notre cher malade. De plus aussitôt que la nouvelle de sa maladie s'était répandue, tout ce qu'il y avait de médecins un peu renommés dans la contrée, tant chrétiens que païens étaient venus d'eux-mêmes offrir leurs services. Malgré leurs soins, ils avaient pendant une dizaine de jours désespéré de le conserver. Lorsque j'arrivai, je le trouvai cependant mieux et pour le ramener à la santé j'avais moins à administrer de nouveaux médicaments qu'à surveiller la convalescence qui allait commencer; c'est ce que je fais depuis plus de quinze jours que je suis ici. Il était sur son lit déjà depuis 18 jours lorsque j'arrivai; mais ne croyant pas d'abord son mal sérieux, ce n'est qu'après le onzième jour qu'il avait consenti à ce qu'on fît connaître son état au R. P. Supérieur et à moi. Le voilà encore hors d'affaire pour cette fois en attendant quelqu'autre chose. —— Après la trahison de Chien-chien où il avait failli périr, l'affaire de son assassinat avait été portée devant les tribunaux, mais elle n'allait pas vite car la partie accusée comptait parmi ceux qui étaient compromis plusieurs membres de familles de généraux ou de mandarins riches et puissants: or en Chine l'argent et la force parviennent toujours à faire pencher la justice de leur côté. La sentence vient pourtant d'être prononcée. Le principal instigateur du complot doit avoir la tête tranchée, un officier moins coupable a été dégradé et deux autres seront envoyés en exil à perpétuité. —— L'année dernière le nombre des nouveaux baptisés était de environ 900, et ce chiffre eut été facilement doublé si le diable n'était venu entraver le mouvement des conversions qui se manifesta au commencement de cette année. C'est alors qu'il nous envoya les Tchang-mao. Les nouveaux convertis eurent assez alors de chercher à sauver leur vie et n'eurent guère le temps d'étudier la religion et d'apprendre la doctrine; d'ailleurs tous les catéchistes chargés de les instruire et de prêcher aux païens furent pendant longtemps dispersés et les Missionnaires eux-mêmes avaient assez de secourir les anciens chrétiens et ne pouvaient guère songer à de nouvelles conquêtes. Malgré ces difficultés le nombre des chrétiens adultes égale encore et même, je crois, surpasse un peu celui de l'année précédente, il approche de mille. Depuis plus d'un mois que la campagne est couverte, le mouvement religieux commence aussi à se réveiller, mais déjà aussi, le démon recommence à susciter des entraves, en excitant mille petites vexations de la part de ses suppôts contre les nouveaux convertis. Avec le caractère timide et indécis de nos Chinois, ces petites persécutions suffiraient le plus souvent pour étouffer les premières velléités de conversion dans ces âmes qui n'ayant pas reçu les lumières et la force que procure le St. baptême et ne connaissant même encore que d'une manière vague les vérités principales de la religion, ont besoin d'être, pendant quelque temps, encouragés, soutenus et même défendus contre leurs ennemis. Les dernières expéditions ont rétabli en partie le crédit des Missionnaires en faisant peser sur le gouvernement Chinois l'autorité et l'influence des nations européennes. Aujourd'hui comme dans les plus beaux jours de l'Eglise de Chine, telle est la raison Providentielle de ces conversions nombreuses qui se manifestent de toutes parts. Et ce qui nous donne la douce espérance qu'enfin l'heure de la conversion du peuple Chinois est venue c'est que cet état de la religion ne dépend plus, comme autrefois, de tel Européen ou de tel mandarin, mais il est assis sur les traités conclus avec toutes les nations de l'Europe, de sorte que lors même que les puissances qui aujourd'hui nous protègent le plus, viendraient à déchoir, celles qui demeureront tiendront toujours à protéger les Missionnaires qui ici contribuent tant au maintien et à l'extension de leur influence. Dans cette mission confiée à la Compagnie, ce district de Ho-Kien-fou est depuis plusieurs années celui qui compte le plus de catéchumènes. Il y en a plusieurs milliers dans ce moment et tout nous fait espérer que si la paix nous est donnée, lorsque le P. Leboucq, qui en est chargé sera rétabli, ce nombre s'accroîtra rapidement. Les bonnes dispositions des mandarins dont ce Père a su depuis longtemps gagner la confiance et l'amitié, contribuent beaucoup à ce mouvement,

parceque grâce à ces bons rapports avec les autorités, bien connus de tout le monde, les ennemis de notre Ste Foi sont obligés de contenir leur haine ou s'ils osent persécuter les nouveaux convertis il est rare que le Père ne puisse faire rendre à ceux-ci prompte et rigoureuse justice. Non loin d'ici dans un village dépendant du Jen-Kiou-chien, quelques familles demandèrent à embrasser la foi. Parmi elles sont deux des plus marquantes du pays par leur nom et leur fortune. Leur exemple en pouvant entrainer d'autres, le démon suscita contre elles pour les faire quitter leur dessein un parti puissant à la tête duquel est un ancien chef de brigands, maintenant grand chef des satellites du sous-préfet et qui par ses immenses richesses, fruit de ses anciennes rapines, s'est rendu tout puissant dans la contrée. Retenu par la maladie, le Père envoya il y a quelques jours deux de ses catéchistes pour prendre connaissance de l'affaire et réclamer justice auprès du sous-préfet de Jen-Kiou. Cet officier nouvellement arrivé à ce poste ne connait point encore le Père, gagné d'ailleurs par l'argent de l'ennemi des chrétiens et n'osant peut-être aussi se faire un adversaire d'un homme dont la puissance peut souvent entraver la sienne propre, il est resté plusieurs jours sans donner de réponse favorable à nos catéchistes. Informé de ces tergiversations, le Père retenu au lit et ne pouvant s'en occuper lui-même, envoya hier au préfet de Ho-Kien-fou, notre voisin, pour l'en avertir. Ce dernier, ami du Père, vient de lui répondre en envoyant au sous-préfet de Jen-Kiou, son inférieur un ordre conçu à peu près en ces termes: « Le Sin-ta-jen » (grand homme "Siu") (nom du Père), mon noble frère cadet, ne peut t'aller trouver, retenu par la maladie, pour traiter avec toi de l'affaire qu'il a portée à ton tribunal; aie soin cependant de le satisfaire en rendant à ses protégés « prompte et rigoureuse justice. » — Après cette lettre et grâce aux bonnes dispositions de ce préfet, cette petite persécution qui pouvait avoir les plus funestes conséquences pour la persévérance de ces catéchumènes, cessera bientôt, et tout en affermissant ces bonnes gens dans leur foi naissante, en attirera probablement un bon nombre d'autres que la crainte a retenus jusqu'ici. — Pendant que je soigne ici mon malade, je l'ai quitté un jour pour faire une petite excursion et visiter Chan-tsen, nouvelle chrétienté de la sous-préfecture de Siu-ning. C'est un village où le nom chrétien était absolument inconnu il y a quatre ans. Un pauvre homme que le P. Leboucq délivra des mains de ses ennemis qui lui avaient intenté un procès injuste, ne crut pas pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur, qu'en embrassant la foi. Ce village compte maintenant plus de 400 chrétiens. Je vais aller aussitôt après la guérison du Père, leur bâtir une église qui en puisse contenir sept à huit cents, et tout donne à croire qu'avant peu elle se trouvera encore trop petite.

Joseph Guillon S.J.

Varia. — Chine. — Extrait d'une lettre du P. Pouplard à son frère Joseph. — Zo-sé, 18 juillet 1868.

Nous avons ici un officier Anglais instructeur de soldats Chinois, converti depuis deux ans: c'est vraiment un homme du bon Dieu. Il avance à vue d'œil dans la voie du détachement et de la sainteté. Sans nul respect humain, il ne pense qu'à servir le bon Dieu et la Ste Vierge. Quand il se confesse, il verse des larmes par torrents et sanglotte comme le plus grand des pécheurs. Lorsqu'il entend la Messe et communie, on dirait un Ange. Les Frères Scolastiques sont émerveillés de sa piété; les chrétiens de même. Il vient de faire son testament; il donne tout ce qu'il a à la Compagnie et à la Mission du Kiang-nan. — Il y a deux jours, pour lui faire plaisir, j'allai en compagnie des FF. Scolastiques, visiter le camp de Tong-Wang-sé, qui se trouve à quelques lys de Zo-sé. A mon arrivée, les soldats Chinois d'accourir et de faire leurs réflexions sur ma taille, sur ma barbe, sur mes compagnons, etc... Ce diable d'Occident a 8 Chinois pour le servir!! (Quel compliment pour les chers scolastiques!) C'est tout de même un bel homme... Quelle magnifique barbe!... il ferait un bon soldat!... etc. Pendant la demi-heure que je restai avec le Gentleman Anglais, je n'eus pas seulement 8 Scolastiques à mes côtés, mais des pelotons de soldats. — Un autre Anglais, mort il y a un mois à Shang-hai, a donné mille francs pour l'église de St Joseph de Yang-Kin-pang. Aussi cette église, grâce aux 20 000 frcs donnés par le gouvernement français, devient un bijou sous la direction du R.P. Basuiau. Plus nous irons, plus les Pères résidant sur la concession française, feront de bien parmi les Européens et les Chinois. — Deux FF. Chinois ont été ordonnés prêtres au commencement de Septembre et sont entrés en seconde année. — Le R.P. Supérieur de Manille a demandé s'il était possible d'envoyer ses scolastiques faire la théologie en règle à Tou-Ka-dou. On lui a répondu affirmativement. — — Les lettrés s'agitent toujours contre nous; ils ont encore fait paraître dernièrement les brochures les plus infâmes.

On bâtit la maison de l'orphelinat des filles près du pont de Zi-Ka-wei : Ce seront nos bonnes Sœurs Auxiliatrices qui en auront la direction. Toutes vont bien. La résidence a deux étages avec mansardes et caves, une soixantaine de chambres, sans compter la magnifique salle de récréation et le réfectoire... C'est l'œuvre du F. Mariot.

12 Juillet. Dîner chez MM. les Lazaristes (S. Vincent de Paul) comme on parlait de la constance des Japonais, M. le Procureur des Missions-Étrangères s'adressant à Monseigneur : « ce sont, dit-il, les reliques de vos Pères. » —— 26 Juillet. M. Cousin, Missionnaire au Japon, a confié à Mgr., qu'au Japon le nombre des chrétiens cachés était incroyable. —— 31 Juillet. St. Ignace. Distribution des prix du collège présidée par Monseigneur, le consul est représenté par M. Dillon qui fait un petit discours bien tourné et bien favorable. Grand dîner. Je suis pendant le dîner près de M. Cousin, et nous causons. C'est encore un jeune homme ; il est fort distingué, très bien élevé, sachant se tirer d'affaire partout, habile en même temps que simple, plein de zèle et d'espoir du Martyre, de taille moyenne et d'une figure point commune. Il est au Japon depuis deux ans, n'a jamais quitté Nangasacki que pour aller aux environs à une trentaine de lieues, et dans les îles circonvoisines. Il évalue à plus de 50000 les chrétiens qui aux alentours de la ville ont eu des relations avec les Missionnaires ; mais il y en a encore bien d'autres. Dans l'île de Goto, où il a élevé une chapelle en l'honneur de notre Saint Jean de Goto, il a trouvé plusieurs anciens chrétiens. Impossible dans ce moment, surtout par prudence de s'occuper des indigènes. — A Hakadadi, on suppose que les chrétiens sont en grand nombre. Les Russes de ce côté font des progrès, et leurs popes sont nos plus déclarés adversaires, de même que partout ailleurs dans les îles, les ministres protestants. On disait même que l'un d'eux était à la tête de la dernière persécution. — A Yédo on estime qu'il y a bien 50000 chrétiens et plus qui n'ont eu aucune relation avec les Missionnaires. Mgr. Petitjean va créer un nouveau poste à Ozaka, et un autre à Hiogo près d'Ozaka ainsi qu'à Jokotsama (différent de Yokohama). A Nangasacki il y a une quinzaine de Français, 60 hollandais, quelques italiens, 80 américains et anglais et sur ce nombre 14 ou 15 catholiques dont aucun ne fait ses pâques. Quel exemple ! —— Le collège de M. Mermet à Yokohama avait fort bien réussi : il en est sorti un grand nombre d'interprètes. A Nangasacki plusieurs Japonais savent le français au moins quelques mots. Monseigneur professait lui-même dans cette ville jusqu'au moment de la dernière persécution qui força tous les Missionnaires à se disperser. —— Il y a trois langues en usage, la première est le chinois pour les savants, la seconde pour les personnes des villes etc. est Chino-japonaise, la troisième entendue et parlée par les paysans est japonaise pure. Ils connaissent les caractères chinois, mais ils ont aussi leurs caractères propres. La troisième langue est facile à apprendre. —— Aujourd'hui, il y a peu d'espoir. On croit qu'il y aura des Missionnaires martyrs, malgré la recommandation des persécuteurs de respecter soigneusement la vie et les effets des prêtres français que l'on pourrait trouver. Aussi on connaissait fort bien la retraite de l'un d'eux dans un village chrétien : l'officier chargé de faire des arrestations s'arrangea de façon à ne pas entrer dans sa demeure. —— A Nangasacki, on expose tous les ans au soleil pour les conserver, des ornements d'église et d'autel, des missels, statues, etc. provenant de nos anciennes églises. —— 6 Août. On annonce que des aventuriers de tous pays vont à Che-fou, malgré les mandarins pour s'enrichir en exploitant les mines d'or récemment découvertes. Les consuls ont déclaré qu'ils ne les protégeraient pas, mais qu'ils ne pouvaient les arrêter. Ils sont armés jusqu'aux dents et travaillent le revolver et le poignard à la ceinture ; jusqu'ici ils ont trouvé suffisamment d'or pour couvrir les premiers frais d'installation, et faire un petit bénéfice.

7 Août. Je vais à Yan-Kin-pan, conduire le P. Heude qui s'embarque pour Nan-Kin, nous commettons l'imprudence de marcher au soleil, bien qu'avec des parasols et à 9 h. du matin. Il en résulte pour moi une bonne maladie de près de deux mois, et pour le P. Heude une prostration à peu près aussi longue. —— Nos Pères de Macao sont rentrés au collège. Le Gouverneur a été rappelé et remplacé par un autre bien intentionné. Le nouveau Recteur a cédé sa place à l'ancien qui est revenu au contentement de tout le monde, et qui à peine arrivé, a invité nos Pères à un dîner pour leur annoncer qu'il leur rendait le collège : c'est maintenant un fait accompli, à la grande joie de la population portugaise et macaïste.

6. Octobre. —— On affiche à plusieurs portes de Chang-hai des placards fort injurieux contre la religion et ses Ministres. Le consul averti, écrit immédiatement au Tao-tay pour lui demander explication et réparation. Le Tao-tay affiche une contre-proclamation dans laquelle il blâme fortement qu'on ait osé contrevenir aux lois en affichant une proclamation injurieuse, ensuite qu'on ait osé aller contre les traités qui permettent la religion catholique dans l'étendue de l'empire. Il défend de molester de quelque manière que ce soit ceux qui voudraient embrasser cette religion, et il ordonne des enquêtes pour découvrir les coupables et les punir. —— 4 Novembre. L'amiral et le consul anglais partent avec 5 navires de

guerre dont une frégate de 78 canons, pour presser un peu les affaires de Yang-tcheou. Les principaux points exigés sont : la dégradation [illegible] des mandarins coupables ; la punition réelle des lettrés, une [illegible] convenable, la faculté d'entrer et d'habiter dans l'intérieur des villes. Le second point est le plus difficile à obtenir, car les lettrés sont [illegible] en Chine et se soutiennent tous : les Chinois promettront tout et ne tiendront rien. — Troubles graves à Formose ; des Anglais à deux reprises différentes avaient été chassés de leurs maisons en deux endroits différents. Auparavant les Dominicains avaient eu à subir [illegible]. Une canonnière française envoyée [illegible] et le Supérieur a écrit une lettre de remerciement à la [illegible], annonçant que tout est fini. — On a éprouvé à [illegible] et à Tchen-Kiang deux secousses de tremblement de terre [illegible]. Explication chinoise telle que le P. [illegible] l'a entendue de ses [illegible] (elle se trouve en grande partie dans nos anciens Pères). [illegible] « Il y a des faisans mâles qui [illegible] dans les montagnes. Quand cela arrive, ils les déposent sous la neige, et l'œuf fécondé donne naissance à un tout petit dragon qui s'enfonce en terre et d'autant plus profondément qu'il grandit davantage. Quand il a [illegible] en plus de longueur, fatigué de la même position il veut se retourner, de là secousses dans la montagne et tremblement de terre. Autrefois il y avait une dynastie qui aimait tant son peuple qu'elle envoyait tous les ans des cohortes de soldats pour écraser [illegible] de ces faisans mâles qui sont surtout nombreux sur les montagnes du [illegible].

12 Novembre. — A la vue des vaisseaux de guerre, [illegible] toutes les conditions posées par les Anglais. Ce changement [illegible] c'est [illegible] politique. Les Anglais retiennent en otage une canonnière nouvellement construite et appartenant au vice-roi. Ils se préparent à aller à Yang-tcheou pour l'exécution des conventions.

On annonce que Monseigneur Dubar Vicaire Apostolique du Tché-ly Oriental va venir en Europe pour prendre part au prochain concile.

France. — Mgr Foulon, évêque de Nancy a fait [illegible] (la dernière [illegible] du mois de Novembre) sa retraite à Issenheim, sous la direction du R. P. Keller [illegible] de Nancy pour cela. Sa Grandeur [illegible] avec les Novices. Monseigneur a dit la Ste Messe [illegible] dans la chapelle [illegible], leur donner la Ste Communion, passer une récréation avec eux, et leur envoyer un souvenir signé de sa main. Le pieux prélat [illegible] avec les Pères [illegible] bienveillance et de cordialité avec eux.

Lettre du R. P. Ducoudray à un Scolastique de Laval. Paris, 25 Janvier 1869. — La nouvelle du jour, c'est la fête de Ste Geneviève, célébrée hier pour la première fois. Le P. de Guilhermy avait obtenu de Rome l'autorisation de célébrer la fête de notre Ste Patronne, l'un des Dimanches de Janvier à notre choix. — Il fallait donc annoncer ce privilège et le faire parfaitement accepter aux élèves. Vendredi matin, à la Messe, je leur parlai sur le patronage d'un Saint, sur Ste Geneviève et je leur [illegible] que ce culte était essentiellement catholique et éminemment français. Bref les voilà pris. L'important était de préparer un bon coup de filet à [illegible] au confessionnal. Hier nous avons eu 300 Communions à la Messe du matin, puis à 8h. 1/2 grand'Messe, Messe de Cherubini, admirablement exécutée par des artistes ; dans la journée de longues récréations avec patinage, ce qui ne nuit à rien, surtout quand un dîner de première [illegible] de l'élan aux jambes de toute cette jeunesse. Le soir Vêpres et Salut très solennel. — A 7h. du soir, dîner de 170 couverts à notre [illegible]. A la table d'honneur, le général commandant l'école d'application de Metz, puis trois députés, deux maires de Paris et d'autres personnages, 15 officiers, 10 élèves de l'école d'Etat-Major, 4 des Ponts et 2 des Mines, 38 élèves de l'école Polytechnique, les deux Majors de St Cyr (de Langle et [illegible]) [illegible] une députation de nos élèves, quelques Pères de Vaugirard et [illegible] des Sèvres avec le R. P. Olivaint et le R. P. Argand, et enfin notre communauté ; en somme très bonne journée, bon esprit, bonne tenue, la fête de Ste Geneviève fondée, et notre maison enfin baptisée solennellement du nom de sa Ste Patronne.

Extrait d'une lettre des Novices de St Acheul à leurs FF. de [illegible]pton. — Transportons-nous à 10 lieues d'Albert au village de Nappencourt et entrons au presbytère. La chambre que vous voyez fut autrefois habitée par le P. Cathary quand il vint donner une mission dans le village. On l'a toujours révérée comme un lieu sanctifié par la présence du Père, et l'usage auquel elle sert est [illegible]able. Le bon Curé a chez lui un certain nombre d'enfants dont il fait l'éducation, et n'ayant pu comme il l'avait désiré entrer dans la Compagnie, il a voulu s'en dédommager en procurant des Novices. Et comment pensez-vous qu'il s'y prenne ? Il fait coucher dans la chambre du P. Cathary celui de ses élèves auquel il voudrait voir la vocation à la Compagnie. Le jeune aspirant doit chaque soir avant de se coucher demander à Dieu par l'intercession du P. Cathary une grâce particulière que le bon Curé ne lui a pas spécifiée, mais qui n'est autre que la vocation à la Compagnie. Le Seigneur ne peut manquer de bénir de si saints désirs.

(On lit dans les Lettres et Notices.) —— Les Novices de la Province d'Angleterre sont au nombre de 33 dont 24 Scolastiques et 9 Coadjuteurs. Les admissions du mois de Septembre n'ont pas été si nombreuses que l'année dernière; on n'a reçu que 8 Scolastiques et 3 F. coadjuteurs; mais nous en attendons d'autres avant le carême. —— Nous n'avons pas le bonheur de donner l'hospitalité à nos Pères d'Espagne; toutefois deux Pères et six Scolastiques se sont réfugiés dans notre Province.

Bombay. —— Poona. — Nos Pères ont dans cette ville deux églises, St. Patrick et St. F. Xavier, bâties, peintes, ornées avec beaucoup de magnificence par des FF. Coadjuteurs, architectes ou peintres de mérite. A St. Patrick il y a une Congrégation entièrement composée de militaires qui compte 1000 membres. Chaque jour du mois de Mai, ils ont eu leur petite réunion. Il y a près de l'église une bibliothèque et un cabinet de lecture à l'usage des soldats. — Nos Pères bâtissent à Bombay un magnifique collège qui coûtera plus d'un million. — St. François Xavier est une église gothique, une des plus complètes sinon la plus complète de toutes celles de l'Inde. Le F. Smith qui en a été l'architecte est enterré devant l'autel. Le matin il était encore occupé à surveiller les travaux dans l'église et le soir à 5 heures il était mort. — Angleterre. Un membre d'une des premières familles d'Angleterre, M. Charles Langdale, vient de mourir Frère coadjuteur de notre Compagnie. Par un privilège spécial de N. T. R. P. Général, il avait été admis dans la Compagnie quelques semaines avant sa mort et avait fait ses vœux de dévotion. Mais il y a plusieurs années qu'il sollicitait cette faveur. Il a passé à une vie meilleure à l'âge de 91 ans. — Monsieur Charles Langdale était l'un des membres les plus marquants de la religion à laquelle il appartenait. On l'a toujours regardé comme le Nestor des vieux catholiques Anglais et le plus ferme appui en Angleterre d'une religion pour laquelle ses ancêtres avaient autrefois versé leur sang. Depuis plus d'un demi siècle il se montrait le patron et le zélé protecteur de toutes les institutions charitables. Ami du duc de Norfolk et d'O'Connell, on l'avait vu dans les meetings catholiques côte à côte avec les Howards, les Petres, les Arundels, les Cliffords, réclamer la liberté pour ses coreligionnaires. Plus tard il fut un des premiers à entrer au Parlement. M. Langdale était le troisième fils de lord Stourton. Il se maria deux fois, une première fois avec la sœur de lord Clifford et une seconde avec la sœur de lord Morris. — Sa Grandeur Mgr. l'archevêque de Westminster avait désiré et même manifesté son intention de célébrer les obsèques de M. Langdale en grande pompe à Moorfields, mais pour respecter un vœu exprès de la famille et la modestie bien connue du défunt, Monseigneur consentit à ce que le service se célébrât dans notre église in Farm street, où depuis tant d'années M. Langdale aimait à venir prier et remplir ses devoirs religieux.

Calcutta. —— Extrait des Lettres des Missions Belges. — Notre collège est sur un pied respectable. Pour le moment il n'y a plus de jeunes catholiques à trouver dans les institutions protestantes; notre collège est de beaucoup le plus nombreux de Calcutta. Au 2 Septembre le nombre total des élèves était 431, dont la moitié étaient catholiques; il y a 114 pensionnaires. Les protestants s'inquiètent de nos progrès et des pertes du collège Doveton qu'ils regardent comme leur boulevard. Les uns attribuent la chute de Doveton au mauvais choix des professeurs, les autres au comité directeur, d'autres enfin à la rude concurrence que lui fait notre collège de St. François Xavier. Quant au développement de celui-ci, ils l'attribuent au dévouement des professeurs, ou à leur grand savoir, ou à la pression catholique exercée par les prêtres etc. — Le 17 Septembre, le collège a offert une séance scientifique et récréative aux amis et aux bienfaiteurs qui ont contribué au développement du cabinet de physique. Le P. Lafont en a fait les honneurs: les expériences d'optique et les effets de la lumière électrique en particulier ont obtenu le plus grand succès. A la suite de cette soirée, quelques personnes ont émis le vœu que le P. Lafont pût donner à époques fixes des conférences publiques: ce qui serait bien difficile à réaliser. —

Le P. Goffinet raconte un trait qui fait bien voir combien il faut peu se fier aux malheureux Hindous, habitués à se vendre aux protestants. — J'avais trouvé à la bibliothèque de Calcutta différentes éditions de la bible baptiste de Serampore. C'était pour moi une bonne fortune. Imprimées à différentes époques, elles portaient les traces des nouvelles fluctuations du protestantisme. Les plus anciennes avaient le texte catholique de la Consécration. Le R. P. Recteur s'intéressa beaucoup à mes Sunderbundiens et se décida à m'accompagner cette fois dans mon expédition et nous voyageâmes de compagnie. Dire la Messe et la servir tour à tour fut notre première occupation; après quoi il y eut distribution de sucreries pour les enfants grands et petits, puis mon Baboo (c'est-à-dire mon hôte) et consorts s'attroupèrent autour de nous. Nous avions pris, le R. Recteur et moi, un déjeuner bien frugal

qui devait se terminer par une orange pour dessert ; mais il me tardait d'exhiber les nouvelles munitions de guerre que j'apportais pour mon arsenal. Je fis donc sortir de la malle mes bibles baptistes de Sérampore, et leur montrai dans l'édition plus ancienne, le texte catholique de la Consécration, dans celle plus récente, le texte falsifié. Ceci frappa beaucoup. Mon Babou surtout paraissait tout attention et tout feu. Il s'était glissé auprès de moi, je tenais le livre ouvert devant moi, ce qui me dérobait la vue de mon orange. Le Babou se penchait en avant, lisant les paroles, les montrant à d'autres, [illegible] tout ce que je remarquais, ajoutant que le Padri Saheb avait parfaitement raison etc... mais en même temps, sa main gauche se glissait [illegible] le livre et s'allongeait de plus en plus vers le fruit convoité. A la fin, tous les autres partageant son animation, tandis que je les regardais, mon Babou se penche encore une fois comme pour mieux voir... Hélas ! ma pauvre orange a passé de la table dans son [illegible]. Voilà les baptistes ! [illegible] semblant de rien, c'est ce que j'avais de mieux à faire. Le fait, tout insignifiant qu'il paraisse, montre combien [illegible] avec de telles gens. Donnez leur [illegible], ils renieront leur protestantisme. Que M. [illegible], [illegible] ils seront meilleurs protestants que jamais et feront [illegible] pour exécrer les abominations de l'Église romaine et pour blasphémer la Vierge Marie.

Iles Philippines. —— Les Pères de Manille viennent d'établir une nouvelle résidence au port de Davaos. Le collège de Cordoba de Tucuman a été transféré à Buenos-Ayres : celui-ci qui vient de s'ouvrir, promet d'excellents résultats.

États-Unis. — *Washinton.* — Nos Pères Allemands s'étant enfin déterminés à bâtir une magnifique église pour les Allemands qui sont à Washington, organisèrent un [illegible] pour [illegible] la bénédiction de la pierre angulaire. On parcourut, avec toute liberté, les plus belles rues de la ville comme le voulurent les directeurs de la fête ; [illegible] du peuple était immense et tout se passa dans un ordre admirable. Dans les rues et les fenêtres il y avait plusieurs milliers de [illegible] protestants, qui regardaient tout sans proférer une seule parole ou faire un seul geste de mépris. Sur la place où la procession s'arrêta, il y avait 30000 personnes environ ; et une abondante pluie, qui était imminente, ayant éclaté aussitôt après la rentrée de la procession, il n'y eut pas le moindre désordre, et le silence même ne fut point troublé, bien qu'il n'y eût qu'une seule dizaine de sergents de ville. L'Évêque accompagnait la procession dans un carrosse attelé à six chevaux ; et après lui le suivait aussi un grand nombre d'autres voitures appartenant à d'autres prêtres de la ville. Ici on vit avec grande liberté : assurément cela est très bien, mais quelquefois cette même liberté [illegible] inconvénients bien fâcheux : C'est ainsi que les Noirs qui sont très nombreux dans ce district voulant célébrer, il y a quelques jours, une de leurs fêtes, firent une espèce de procession, des feux d'artifice, de la musique, etc... mais ils finirent par tuer trois Blancs.

Tyrol. — Les Scolastiques de la province dispersée de Venise, réfugiés [illegible] dans le Tyrol, viennent d'adresser aux Scolastiques de Laval une lettre renfermant d'intéressantes nouvelles. Elle [illegible] dans notre prochaine correspondance, le cadre de celle-ci étant déjà rempli. Nous ne pouvons toutefois nous [illegible] immédiatement l'aimable début de cette lettre. — Les FF. Philosophes de la Province de Venise aux Scolastiques de Laval. — [illegible] — Les étroits liens de charité fraternelle qui nous unissent à vous en Notre-Seigneur nous engagent à vous écrire et à solliciter de vous une faveur. Avant notre départ d'Italie, votre Correspondance de Laval nous causait un grand plaisir. Aujourd'hui nous la regrettons et la désirons vivement. Accordez-la nous, comptant sur votre amour pour tous les fils de notre commune mère ; nous prions de nous l'envoyer. Nous ne doutons pas que nous n'en retirions de nombreux avantages. De notre côté pour répondre en quelque chose à votre [illegible] si charitable, nous avons voulu vous écrire les détails qui suivent. Veuillez les regarder comme un gage de ce que nous sommes disposés à faire à l'avenir. — Nous saisissons cette occasion pour embrasser de tout cœur nos chers et bien aimés FF. Espagnols réfugiés au milieu de vous, et pour leur témoigner [illegible] que nous leur portons. Les malheurs qui viennent de fondre sur eux, nous les avons ressentis comme s'ils étaient [illegible] ; [illegible] que nous conjurions la Bonté Divine de leur donner aide et consolation. — [illegible], frères bien aimés en Notre-Seigneur, veuillez nous recommander dans vos prières aux SS. CC. de Jésus et de Marie. (Eppan 14 Janv. 1869.)

Rome. — Extraits de plusieurs lettres d'un Scolastique du Collège Romain. — 18 Décembre 1868. — ... En tout, les volontaires Hollandais sont actuellement 1683. [illegible], ces nobles enfants donnent de grands exemples de vertu. Il y a bien

encore quelques murmures au sujet des grades obtenus ou à obtenir; mais tout cela n'empêche pas le dévouement à la cause pontificale. Les Belges sont au nombre de 592; les Français, 1211. On a fondé la semaine dernière un cercle pour les Zouaves Anglais dont le nombre commence à augmenter; y compris les Irlandais, ils sont au nombre de 200. Les Canadiens sont admirables; leur nombre s'élève à 340 environ; presque tous sont des modèles. L'autre jour j'en rencontre trois à l'hôpital militaire: « Vous êtes Français? leur dis-je. — Oui, Monsieur l'abbé. — De quelle partie de la France? — Du Canada! » Alors poignées de mains, félicitations, etc. Là-dessus arrive leur aumônier; il me fait des amitiés, des invitations, des compliments; et témoigne une grande estime, ainsi que ses Zouaves pour les Pères de la Compagnie. — 2 Janvier 1869. — On fait en Italie un tapage d'enfer à propos des nouveaux condamnés, Ajani et Luzzi. Le Saint Père n'a rien répondu à l'envoyé de Victor; mais il a dit aux Cardinaux: Quand on me soumettra la sentence définitive (ce qui aura lieu prochainement), je l'examinerai, puis je prierai le Bon Dieu. Après cela nous verrons. — On commence les stalles pour les Pères du Concile: la menuiserie coûtera 220 000 francs. — On célébrera le 50me anniversaire de la première Messe du T. R. P. Général au mois de Mars, et celui du Saint Père au mois d'Avril. — Février. — Le T. R. P. Général est fort aimé du Saint Père; nous en avons eu la preuve dans les visites accoutumées que Sa Sainteté a faites au Caravita (3 Févr.) et au Gesù (8 Févr.). Pie IX prenait visiblement plaisir à parler familièrement à Sa Paternité. J'étais tout à côté du T. R. Père lorsque le 8 Février Pie IX est remonté en voiture à la porte du Gesù; pendant qu'on criait Evviva, Vive Pie IX, et le bon Saint Père se penchant à la portière, dit d'un ton fort aimable: Addio, Padre Generale. — Quand le R. P. Pierling, assistant d'Allemagne, vieillard de 85 ans, s'est mis à genoux pour baiser les pieds du Saint Père: « Buono vecchio! (Bon vieillard) s'est écrié Pie IX, et il a présenté sa main à baiser, puis a aidé le pauvre vecchio à se relever. Bientôt après, Sa Sainteté apercevant deux charmants petits élèves de notre collège Américain (fondation de Pie IX), les attira jusqu'à son fauteuil et leur faisant une petite caresse, leur donna sa main à baiser. — On cite le mot d'un ministre Anglican. « Pie IX est l'idéal réalisé du Père et du Roi. » Les étrangers surabondent à Rome; on évalue actuellement leur nombre à plus de 30000. Mgr Manning, qui est encore ici (je l'ai rencontré lundi à l'Emporium) prêche de temps en temps et fait beaucoup de bien aux Anglais et aux Américains protestants qui visitent actuellement Rome. La conversion du marquis de Bute leur correligionnaire a fait sensation parmi eux. — S. E. Mgr Matthieu est partie: la légion lui a fait de grands honneurs.

Algérie. — Glorieuse mort du R. P. Burget, Supérieur de Constantine. (Extrait d'une lettre du P. Conso au R. P. Provincial de la Province de Turin. Bouffarick, 21 Décembre 1868.) — Lors de l'invasion du choléra, une des populations les plus éprouvées fut celle de Biskra dans la province de Constantine; population nombreuse et possédant un Curé. Le mal était foudroyant: le zélé pasteur n'avait ni le jour, ni la nuit un seul moment de repos. Sentant que les forces l'abandonnaient, il télégraphia à Constantine pour demander du secours, répéta à plusieurs reprises son cri de détresse, et enfin se sentant pris lui-même du terrible mal: il fit cette dernière demande: « Vous me laisserez donc mourir sans secours spirituels! — Le grand vicaire vint tout raconter au R. P. Burget et lui dit « hominem non habeo. — Le Père reprit aussitôt: « Ecce ego, mitte me ». Un moment après le Père montait en voiture, et hâtant sa course il arrivait le lendemain près du Curé moribond auquel il eut le temps d'administrer tous les Sacrements. Puis après deux jours entiers qu'il passa au chevet des moribonds sans prendre un instant de repos, il se sentit attaqué lui aussi du choléra. Il envoie aussitôt au R. P. Queniblet un télégramme qui portait: « Venez, je me sens mourir. » Le Père abandonnant aussitôt l'hôpital militaire, accourt sans délai au secours de son Supérieur; mais à son arrivée il le trouva mort. Il fit aussitôt prier l'unique Père resté à Constantine de le remplacer à l'hôpital; pour lui il resta au milieu des moribonds jusqu'à la complète cessation du terrible fléau. Le Gouverneur de l'Algérie lui a envoyé la décoration de Chevalier de la Légion d'honneur.

Belgique. — Le R. P. de Smet est arrivé en Belgique le 14 Décembre dernier. Envoyé en Europe par ses Supérieurs, d'après l'avis de plusieurs médecins d'Amérique, pour se faire soigner d'un affaiblissement de l'ouïe, infirmité qui le menace de la perte complète de cet organe précieux. Les spécialités médicales sont encore rares dans ces pays d'outre-mer. Pendant la traversée sur l'océan Atlantique, un autre accident est survenu au Missionnaire des Montagnes Rocheuses: une tempête secouant avec violence le bateau à vapeur, le Père a fait une chute et s'est brisé deux côtes. Heureusement cet accident si pénible en mer surtout, n'aura pas de suites fâcheuses. — Depuis son retour des Montagnes,

il a reçu de nouvelles suppliques de la part des Sauvages, qui demandent des Robes-noires. Le P. de Smet serait heureux de pouvoir amener à ces tribus indiennes une vingtaine de Missionnaires, au printemps prochain. Prions le Maître de la moisson spirituelle qu'il daigne y envoyer des moissonneurs. — Le R. P. de Smet a remis au R. P. Terwecoren plusieurs Notices intéressantes qui paraissent, sous forme de lettres dans le Précis historiques. nous vous proposons de les publier successivement dans notre Correspondance pour ceux de nos Missionnaires qui ne recevraient pas la Revue du P. Terwecoren. —— Le P. de Smet poursuit avec activité le but principal de son voyage en Europe. Il vient surtout chercher des prêtres. Il y a 300 000 Sauvages à convertir. On lui a demandé : « Quels sont les principaux obstacles à la conversion de ces malheureux ? — Il n'y en a qu'un seul, a-t-il répondu : c'est le manque de prêtres. S'il y avait assez de prêtres pour les instruire, tous les Indiens se convertiraient. Courage donc, ô vous prêtres qui êtes animés du zèle de la maison du Seigneur et qui brûlez du désir de l'exercer ! La moisson est grande : 300 000 Indiens qui demandent de connaître ce que nous connaissons, d'aimer ce que nous aimons ! Les ouvriers sont en petit nombre : à peine quelques Robes-noires dispersées çà et là dans ces déserts immenses, dont l'Européen ne peut pas même se former une idée ! »

Hollande. —— Partout se fondent des écoles catholiques. nos collèges regorgent d'élèves, tandis que dans ceux de nos adversaires il y a à peine plus d'élèves que de professeurs. — Un inspecteur des classes vint récemment à Tilburg et voyant l'école complètement abandonnée il menaça les habitants leur disant qu'on priverait des charges et emplois publics ceux qui n'auraient pas suivi les cours de l'école de l'État. — Nous préférons, répondirent courageusement les habitants, subir ce dommage que de nous soumettre à une pareille condition. —— À la prière de Mgr l'Archevêque, le R. P. Van Gestel prépare un livre où il doit s'occuper, dit-on, de la part qui revient au Gouvernement dans l'œuvre de l'éducation. À cette nouvelle notre ministre de l'intérieur quelque peu ému, s'est mis à parcourir les différentes provinces, sous prétexte de voyager, mais en réalité pour sonder l'opinion. Il est de retour à l'heure qu'il est, et on le dit disposé à faire aux Évêques d'assez larges concessions. — Toutefois comme dans le moment les Évêques savent bien qu'on ne leur accordera pas tout ce qu'ils ont le droit et le devoir d'exiger, ils ne demanderont rien maintenant, leurs mandements ayant déjà suffisamment instruit qui de droit de leurs requêtes. — Ils continuent cependant à réclamer par la voix des députés aux chambres les articles suivants. 1° Que dans les examens, les examinateurs favorables aux écoles catholiques et privées soient en nombre égal à ceux qui leur sont hostiles. 2° Qu'on définisse les matières d'examens, et qu'on les réduise à quelques points précis. 3° Que les écoles de l'État et les écoles libres jouissent des mêmes rétributions.

Le trait suivant montre clairement la différence qu'on met dans les Indes Hollandaises entre les prêtres catholiques et les ministres protestants. — Le Gouverneur général des Indes visitant ses provinces, s'était arrêté à Sourabaya. Les principaux habitants et les gens en charge de la ville s'étaient réunis pour fêter sa venue. Parmi eux se voyaient et les prêtres et les ministres, ceux-là objet d'honneur et de considération pour tous, ceux-ci au contraire méprisés au dernier point. Le soir nos Pères furent au dîner donné au Gouverneur par les principaux de la ville. Les ministres ne parurent pas. Leur conscience avait trop à leur reprocher, et ils flairaient quelque fâcheuse aventure. En effet pendant le repas, le Commandant en chef des troupes se leva et demanda publiquement au Gouverneur de forcer les ministres à faire la visite des hôpitaux, demande que le Gouverneur accueillit au grand contentement des Pères, on le comprend. Le lendemain comme le Gouverneur visitait ces mêmes hôpitaux, le Commandant qui l'accompagnait, voulant rendre encore les ministres plus odieux, demandait à chaque malade : « Les ministres viennent-ils vous voir ? » — La réponse invariablement la même était celle-ci : « Les ministres, jamais ; les prêtres, tous les jours. »

Ils comptaient au commencement de cette année 233 théologiens ainsi répartis : 18 prêtres, 80 religieux appartenant à 15 ordres différents, la plupart mal disposés autrefois envers nous, et maintenant amis, et de plus 125 séculiers. Ce nombre dans lequel ne sont pas compris nos scholastiques, serait bien plus considérable si nos pères pouvaient loger tous les théologiens qui se présentent, mais le local leur fait défaut. On a bâti l'année dernière, on le fait encore actuellement, tout est déjà rempli, sans que les demandes d'admission discontinuent. Ce que je viens de dire de la Chaire de Théologie qu'ont nos Pères à l'Université d'Inspruck, on peut le dire à plus forte raison de celle de Vienne où notre Père Schrader s'est fait un nom justement célèbre. Ce Père est actuellement à Rome, mandé par sa Sainteté pour prendre part, avec les sept autres Pères de notre Cie choisis par le Pape, aux travaux préparatoires du futur Concile. Il se rendit à son appel, et dans la première audience qu'il eut du Saint-Père, il crut pouvoir lui demander si la nouvelle du retour si désiré du malheureux abbé Passaglia, dont avaient parlé les journaux était fondée. « Je n'en sais rien, répondit le St Père ; il me l'a bien promis il y a quelque temps ; et comme il manquait d'argent, je lui en ai fait remettre, espérant lui faciliter ainsi son retour ; mais il a gardé l'argent et non sa promesse. Depuis lors qu'est-il devenu ? Je n'en sais absolument rien. — Ce souvenir m'en rappelle un autre auquel je rougis de l'associer. À Dieu ne plaise que je le mette sur la même ligne que ceux dont je vais parler, puisqu'il s'agit de voleurs ; et de voleurs de la pire espèce. Les Chemises Rouges, pendant leur séjour dans le voisinage de Rome, se signalèrent, on le sait assez, par toutes sortes d'excès. Brigands, ils vivaient de brigandage. Un jour, donc, dans une de leurs excursions, ces drôles en guenilles poussèrent leur pointe jusqu'à San-Pastore. « C'est une villa de Jésuites, dit l'un de ces malandrins, nous allons nous y donner ! » — Et ce disant, ils entrent en chantant et en poussant de frénétiques Viva ! L'intendant de la maison, tout ahuri d'une pareille invasion, fermier leur dit en tremblant : Eh ! signori, que venez-vous chercher ici ? Que voulez-vous ? — Boire et manger, ne vous déplaise, Excellenza, lui dirent-ils en lui riant au nez. Allons, gueuzard, sers-nous vite et bien, sinon !... Le geste qui suivit ces mots fut compris à merveille par notre homme. — Mais je n'ai rien, moi, rien du tout ; adressez-vous plutôt à celui-là, leur dit-il en leur montrant du doigt un frère coadjuteur que les Supérieurs avaient laissé dans cette maison de campagne pour la garder. Même sommation, même réponse. Mais comme le frère comprit que ses aimables visiteurs ne se payeraient pas de cette monnaie, il les invita poliment à faire eux-mêmes la visite de la maison, et se constituant leur Cicerone, il les conduisit de la cave au grenier, frappant du doigt sur les tonneaux vides, leur montrant bouteilles et flacons mis à sec, ouvrant au large armoires et coffres, placards et buffets en leur disant : « J'en suis bien fâché, mais vous le voyez vous-mêmes, il n'y a rien, absolument rien. — Ah les fins renards, s'écrièrent nos Garibaldiens désappointés, ils en ont eu le vent... quoiqu'il en soit, il ne sera pas dit que nous soyons sortis d'ici sans emporter quelque chose... Conduisez-nous à l'écurie ! — À l'écurie ? Très volontiers, leur dit le frère, non sans un petit air de malice qui leur cachait la contrariété que lui faisait éprouver cette injonction vexatoire, et les précédant, il leur ouvrit l'étable où ces larrons trouvèrent quelques boeufs qu'ils volèrent, ainsi qu'une vieille haridelle poussive et plus disloquée que celle qu'attelait à sa carriole, il y a quelque vingt ans, le F Chalançon de sainte mémoire. — Plût à Dieu que nos Pères en soient toujours quittes à si bon marché ! —— Cependant pour être juste, même envers ces suppôts du diable, je vous raconterai le trait suivant qui sera comme le revers de cette vilaine médaille. Le St Père visitait un jour les Garibaldiens blessés que l'on avait recueillis et transportés du champ de bataille dans un des plus grands hôpitaux de Rome. « Voici le Pape, dit à l'un de ces Garibaldiens blessés un Religieux qui le visitait, Comte, laisseriez-vous échapper une si belle occasion de vous réconcilier avec le St Père ? » Le comte de Colloredo, dont il est ici question, ne répondit rien. Quand sa Sainteté se fut arrêté devant ce pauvre gentilhomme « Eh bien ! Comte, lui dit à l'oreille le Religieux qui l'assistait, me permettrez-vous en votre nom... — ... Non mon Père, lui répondit-il ; puis se tournant vers sa Sainteté : « Très Saint Père, lui dit-il avec émotion vous voyez à vos pieds un de vos fils ingrat, mais repentant, qui vous demande très-humblement pardon. » Le Pape, après le lui avoir accordé, le consola et d'une voix attendrie : « Cher fils, lui dit-il, hodie si vocem ejus audieritis nolite obdurare corda vestra ; puis il le quitta pour se diriger vers

un groupe qui lui fit venir les larmes aux yeux. C'était un garibaldien dont les mains étaient horriblement mutilées; couché sur un grabat il recevait d'un Zouave aussi blessé la nourriture que cet infirmier de nouvelle espèce lui portait à la bouche. A ces agapes fraternelles présidait la bonne sœur qui les avait préparées et de l'autre côté un Père de la Cie servant à ce malade un aliment plus substantiel et surtout plus profitable à son âme. A cette vue le St Père ne put pas s'empêcher de s'écrier: „ Quel beau groupe! „ Mais de cette excursion lointaine, que je ne dirai pas tout à fait étrangère à mon sujet, revenons à l'Allemagne que nous avons quittée sans nous en trop apercevoir. Toutes les nouvelles que j'en ai reçues ces jours-ci sont des plus heureuses. Le Dimanche des Rameaux, Aix-la-Chapelle était en fête: on y couronnait par des communions générales les trois missions qui s'y sont données simultanément et qui ont été très-suivies par cet excellent peuple. A Stuttgard, le P. Rho fait courir en ce moment à ses Conférences toutes les populations catholiques et bon nombre de protestants „: Je dois m'y rendre plusieurs heures d'avance, si je veux y trouver une place, „ disait Mr le baron de Bruxelles à l'un de nos Pères qui voyageait avec lui. Le R. P. de Lamezan en [illegible] une autre à Trier. Je ne dirai rien [illegible] celles qu'ont données nos Pères à Bamberg, à Baden-Baden, à Mulheim, en Bavière et en vingt autres lieux. Dieu seul sait tout le bien qu'elles ont produit. En Autriche même succès, sinon plus prodigieux encore; car ce peuple, malgré la corruption des grands et l'infernale habileté de la démagogie est resté toujours éminemment religieux. En voulez-vous une preuve? Je n'irai pas la chercher bien loin, puisque je la trouve au sein même de nos vallées. Permettez-moi, mon Rd Père, malgré la longueur effrayante de ma lettre de vous la donner en finissant. Ce récit d'ailleurs nous reposera des pensées navrantes qui désolent aujourd'hui toutes les âmes catholiques, à la vue des iniquités triomphantes d'un parti qui semble, dans son aveuglement stupide, avoir juré la ruine de l'autel et du trône. Je veux vous parler d'une mission donnée par nos Pères à Dalaas. - A six lieues de Feldkirch, au fond d'une vallée profonde, couronnée de hautes montagnes, se voient éparpillées sur leurs flancs abruptes quelques centaines de chaumières dont la plus rapprochée se trouve à plus d'une demi-lieue de l'Eglise paroissiale. C'est là que trois de nos Pères viennent de donner une mission qui les a grandement consolés. Rien ne peut donner une idée du saint [illegible] de ces bons montagnards à profiter de cette faveur du ciel. Ni pluies, ni neiges, ni fondrières, ni précipices n'ont pu les arrêter, ni refroidir leur ardeur. „ Quel touchant spectacle, me „ disait à ce sujet, un des Pères missionnaires, que de voir ces braves gens accourir de tous les points de l'horizon, et venir par „ groupes serrés et compactes, à la faveur de la clarté de la lune et des étoiles, glissant sur les pentes glacées de leurs „ montagnes, ou se perdant quelquefois dans des abîmes de neige, bravant en un mot tous les dangers, pour se rendre „ après plusieurs lieues d'effroyables chemins ou plutôt sans autres chemins que ceux qu'ils se sont frayés, pour se „ rendre, dis-je, à l'Eglise, le front ruisselant de sueur, les cheveux couverts de neige, la barbe hérissée de glaçons, et pourtant l'œil joyeux „ et la joie brillant dans tous les traits de leurs visages frais et colorés! Avec quel recueillement ils assistaient au St Sacrifice „ Avec quelle avidité ne semblaient-ils pas boire à longs traits la parole du Missionnaire! Pour eux, ces pieux exercices étaient tout, „ et la maison de Dieu, leur paradis (ce sont leurs propres expressions). Aussi les voyait-on passer des journées entières à l'Eglise sans pen- „ ser à autre chose. Inutile par conséquent d'ajouter que tous, mais tous, sans exception, se sont approchés des Sacrements, non seulement „ les habitants de cette paroisse, mais encore tous ceux des hameaux voisins et même des plus éloignés, comme on le vit bien le dernier „ jour de la Mission. „ - J'abrège la relation du P. Missionnaire. Ne voulant rien perdre d'une grâce si précieuse, les habitants d'une bourgade sise de l'autre côté de la montagne, se cotisèrent au nombre de 1000 à 1200 personnes à peu près, pour venir passer à l'Eglise de Dalaas tout le dernier jour de la Mission. Les provisions faites, et les préparatifs du voyage achevés, la pieuse caravane se met en marche. Il était 9h du soir. A minuit elle était parvenue sur la crête de la montagne, à plus de 6000 pieds au dessus du niveau de la mer. La nuit était magnifique: „ J'étais ému jusqu'aux larmes, - me disait le vénérable père - en voyant cette longue file de pèlerins précédés et suivis de nombreuses torches enflammées, et tenant presque

tous des flambeaux à la main.» Vue du presbytère cette bande immense ressemblait à un serpent énorme dont les brillants anneaux se reflétaient sur les glaces de ces monts aériens. Il lui fallut quatre heures pour opérer sa périlleuse descente. Mais arrivés au prix de tant de fatigues dans le lieu saint l'unique objet de leurs désirs, ils y passèrent la journée toute entière. Ils ne le quittèrent qu'à neuf heures du soir pour reprendre au chant des cantiques, le chemin qu'ils s'étaient creusé, la nuit précédente, dans ces déserts de neige et de glace. Chose merveilleuse! On ne cite pas un seul accident grave arrivé dans cette longue pérégrination, semée de périls de toutes sortes, malgré les chutes de maints pèlerins au fond des abîmes. Avais-je tort d'avancer plus haut que le sentiment religieux était encore profondément enraciné dans le cœur de ces populations? Or cette foi vive et robuste, vous la trouverez partout ici, je ne dis pas avec les mêmes caractères que nous avons admirés dans celle des habitants de Dallaas, mais aussi vraie, aussi ferme et non moins généreuse, comme l'ont assez prouvé du reste les énergiques protestations de 97 communes, sur les 103 du Voralberg, qui se sont toutes prononcées pour le maintien du Concordat, et dont l'unanimité eût été complète si la funeste influence de quelques gros sans-soucis n'avait étouffé la voix du peuple. Que si ces preuves n'étaient pas suffisantes, nous en trouv[illegible] jusque dans leurs défauts, en les surprenant non plus au pied des autels, mais à la barre de la justice, car enfin ils sont hommes. Mais là même on voit encore percer le sens religieux qui les anime. Assistons un instant aux débats qui vont s'ouvrir au tribunal de Feldkirch. Il s'agit d'une assignation faite par le conseil communal de Rankweille au rédacteur de l'Écho du peuple, feuille de Bregenz rédigée par un abbé de grand mérite, autrefois pro[illegible] [illegible] université [illegible]. L'acte d'accusation portait que ce journaliste avait blessé l'honneur du conseil municipal en déclarant que dans l'affaire du Concordat il avait fait preuve d'une [illegible] indigne de citoyens libres, que c'était une calomnie, un outrage qu'il fallait [illegible] [illegible] [illegible] une amende honorable. Après avoir bâclé tant bien que mal, et plus mal que bien leurs griefs et leurs plaintes, ils s'en viennent au jour dit, au tribunal, ayant à leur tête leur curé qu'ils avaient eu l'adresse de gagner à leur cause. En sa qualité de prêtre on lui fit l'honneur de l'appeler le premier. Mais novice dans les roueries de la chicane, et la cervelle pleine de faux bruits et des commérages incohérents et même des contradictions dont on l'avait farcie, ce pauvre curé ne fit que battre la campagne du commencement jusqu'à la fin de sa déposition. – «Qu'avez-vous à dire pour votre défense, Mr l'Abbé, demanda le juge à l'inculpé – «Rien, Mr, si ce n'est que je regrette vivement d'avoir à compter un adversaire de plus dans un de mes confrères en cléricature. Toutefois je remercie Mr le Doyen d'avoir si bien pris ma propre défense que toute disculpation de ma part est désormais inutile et superflue. Les contradictions palpables qui lui sont échappées, mais qui n'ont pas échappé, j'en suis sûr, à votre sagacité, me dispensent de toute réplique. J'oserai pourtant vous adresser une demande, et ce sera dans l'intérêt de mon innocent accusateur. – Ce serait, Messieurs, de dispenser Mr le Curé de la prestation du serment légal». Les juges étonnés se regardèrent et comprenant la haute et délicate raison d'une si singulière requête, ils l'accueillirent favorablement, sans proférer un seul mot de blâme contre ce pauvre curé, bien assez puni par le ridicule de sa position. – A ce premier accusateur en succéda un autre. – Quand il eut cessé de parler, le Président du tribunal dit à l'huissier: «Apportez le crucifix et les cierges». A ces mots le témoin d'ouvrir de grands yeux de se gratter l'oreille et de demander en tremblant ce que tout cela signifiait: «Vous allez, lui dit-on, prêter serment devant le crucifix que vous avez dit la vérité, rien que la vérité, mais toute la vérité. – Oh! devant le crucifix reprit alors le plaignant je n'oserais pas faire serment; je ne veux pas risquer un parjure. – Vous n'êtes donc pas sûr de ce que vous avez dit» – «Pas tout-à-fait» – «Retirez-vous vos paroles?» – «Si vous le voulez mais de grâce pas de serment!» – Allez et soyez plus prudent à l'avenir.» Survient un troisième témoin, qui pérora longtemps, sans broncher le moins du monde. Quand il eût

fini ; « Maintenant, dit le Président, vous allez jurer devant le crucifix que vous n'avez dit que la vérité. Huissier faites votre affaire. » L'Huissier dépose comme de coutume, le crucifix entre deux cierges allumés. Le témoin troublé pâlit et se tait. — « Jurez, lui dit le Président. — Je ne jure pas moi, je n'ai jamais juré et je ne jurerai jamais. » — « Mais ici la loi vous y force. » — Alors, MM^rs, regardez comme nul tout ce que j'ai dit. » — « Vous avez donc menti ? » — « Je ne dis pas cela, mais je ne veux pas m'exposer à faire un faux serment. » Un quatrième de même refuse en protestant que s'il a dit vrai pour le pain, il peut se faire qu'il ait brodé. — « Eh ! bien retranchez vos broderies, lui dit-on. — En ce cas M^r le Président, ce qui me reste à dire n'en vaut plus la peine. » A ce candide aveu, nos graves magistrats ne purent s'empêcher de sourire. L'inculpé triompha, puis dans un brillant résumé des débats, il sut si bien faire éclater son innocence et la fausseté des accusations portées contre lui, qu'il sortit du palais couvert d'honneur et de gloire. Ces us et coutumes m'ont paru si insolites que j'ai cru vous faire plaisir en les rapportant. C'est d'ailleurs une preuve de plus à l'appui de l'assertion que j'ai précédemment énoncée. Faut-il qu'un peuple si religieux soit à la merci de quelques fougueux démagogues !

Oh ! si l'Église n'aurait pas à déplorer les effets désastreux de cette révolution qui menace de tout détruire. Jamais non plus on n'eût osé nous enlever le Gymnase que nous tenions de la royale faveur de notre bon mais trop faible monarque. Ce gymnase, un des derniers de l'empire, quand il nous fut remis, est devenu, grâce au zèle et aux talents de ses professeurs, un des premiers de l'Autriche, tant pour la force des études que pour le nombre et le choix des élèves ; on sait en effet que ses cours étaient suivis par la fleur de la noblesse Européenne ; eh bien, ce Gymnase contre lequel ne s'est jamais élevée la moindre plainte on nous l'ôte sans cause, sans motif, sans ombre de prétexte ; que dis-je ? après l'avoir publiquement loué pour son esprit patriotique.

Encore si l'on nous laissait l'enseignement privé ! mais bien qu'on l'espère et qu'on le croie généralement, pour moi je n'en crois rien ; car c'est un parti pris chez nos ennemis de nous traquer partout comme des bêtes fauves et de ne cesser de nous donner la chasse jusqu'à ce que nous ayons évacué la place. Il y aurait bien un moyen de parer ce coup ; ce serait à mon avis de faire reconnaître notre pensionnat comme séminaire Épiscopal. Mais ! .. mais ... dans ce pays ! ... Avec de pareils gens ! .. En ces jours surtout. qu'espérer ? .. A la garde de Dieu !

J. Bole, S. J.

Turquie. Constantinople. Lettre du frère Darras au R. P. Dorr. 24 Février 1868.

Mon R. Père, P. C. Je vais vous parler aujourd'hui des Arméniens qui sont ici au nombre de 200,000 environ et qui forment la presque totalité de la population en Arménie et en Cilicie. Ils se divisent comme les Grecs en Catholiques et Schismatiques. A Constantinople, les Arméniens catholiques sont peu nombreux et comme vous le savez, ils ont Mg^r Hassoun pour patriarche primat. Les Arméniens des provinces sont presque tous schismatiques. Cependant il y a parmi eux un mouvement général de réunion à l'Église romaine. Partout dans ces pays orientaux on est las du schisme, et je ne m'étonnerais nullement que le prochain concile général fît rentrer toutes ces brebis égarées dans le bercail du divin pasteur. L'an dernier cinq Évêques schismatiques avec leur patriarche de Cilicie sont venus à Constantinople pour se réunir aux

des contrées hospitalières. Ils jetèrent les yeux sur le Brésil et en écrivirent au R. P. Lazenby, à l'île Ste Catherine. Écrivant à la date du 5 Décembre 1867 leur donna sur le pays les renseignements les plus précieux et les plus engageants. Le climat leur écrivit-il, est tempéré, la terre remarquablement fertile et la vie à très bon marché. Qu'un homme vienne ici seulement avec ses habits sur le dos, et pourvu qu'il ait des forces et la volonté de travailler il réussira infailliblement.

Monseigneur l'Évêque de Porto Alegre, se réjouit grandement de l'arrivée de nouveaux émigrants. Le Président de la Province et bon nombre de Personnages de marque applaudissent à ce projet. Enfin l'Empereur et ses ministres en sont hautement satisfaits.

En voici une preuve non équivoque : le gouvernement du Brésil, se charge du voyage, de l'entretien, de l'habillement des émigrants durant la traversée d'Angleterre au Brésil ou même aux États-Unis. A leur arrivée il leur fournira les semences et tous les instruments aratoires ; et pourvoira encore un mois durant à leur subsistance. L'Empereur du Brésil s'engage encore à bâtir pour les émigrants des Églises et des écoles. Leurs prêtres auront des honoraires assurés et convenables, et seront sous la haute protection du gouvernement qui veillera avec soin à leur remplacement en cas de décès ou de maladie." Dans une autre lettre adressée au R. P. Fitzsimon à la date de Décembre 1867, le R. P. Lazenby donne les détails suivants — J'espère voir le commencement d'une grande émigration de Catholiques anglais et Irlandais dans notre magnifique contrée. La chose est si avancée que j'ai déjà écrit au ... pour nos nouveaux colons. Quatre-vingt-seize familles ont signé un mémoire adressé au St Père pour lui demander sa bénédiction et lui découvrir leur projet d'émigrer au Brésil. On a déjà délimité le territoire qu'ils occuperont.

Joseph Lazenby. S. J.

CVIII. Chine. — Kiang-Nang. — Lettre du P. Pfister au R. P. Provincial, sur la mort du P. Rizzo, Zi-ka-Wei, janvier 1868. — Mon Révérend Père Provincial. P. C.

Laissez-moi vous donner quelques détails sur la maladie et la mort de notre P. Rizzo ; ils en pourront, je pense, édifier tous ceux des nôtres qui les entendront. Il était comme vous le savez, ministre à Yang-Kim-Pan, dans la cité Européenne, où il s'occupait des Anglais, des Italiens, des Français, des Espagnols et des Tagalois. Il avait commencé une œuvre éminemment apostolique et qui promettait avec le temps des fruits considérables. C'est l'œuvre des Manilois : au nombre de 5 à 600. Ces pauvres gens pour la plupart matelots sont tout à fait abandonnés, ne sont pas mariés et vivent en concubinage avec des Chinoises. Le Père avait entrepris de régulariser leur position, autant qu'il le pouvait, ce qui était vous pouvez le croire, chose difficile... Néanmoins il réussissait. J'en atteste ces foules de Manilois qui vinrent plusieurs fois à Zi-ka-Wei demander de ses nouvelles, et toutes ces femmes qui remplissaient l'église de Yang-Kim-pan, pleurant et priant pour lui, quand elles apprirent sa maladie et sa mort. Il avait fait sa retraite quelques jours avant notre arrivée : dans sa ferveur il passa sans avertir personne 3 ou 4 nuits sans pouvoir dormir à cause du froid. C'est alors, selon plusieurs Pères, qu'il prit le germe de sa maladie. A notre arrivée, il vint à bord pour nous chercher ; c'était vers le soir, le temps était sec et froid. Par un fâcheux concours de circonstances, dues en partie à son inexpérience, il dut s'en revenir à pied et faire 3 ou 4 lieues, étant déjà fatigué. Le lendemain, il était pris de vomissements, de douleurs de tête qui ne disparurent que quelques jours après. Enfin appelé deux fois pendant la nuit pour un moribond ... passa ... d'un grand froid à une haute température et réciproquement. Tous les refroidissements sont dangereux dans ce pays : aussi le dimanche devant Noël, il nous arrivait malade dans ce pays, à Zi-ka-Wei. Le F. Hersent vit tout de suite que c'était grave, c'était déjà trop tard. Il le fit coucher. Les premiers jours la maladie n'était pas nettement déclarée, on pouvait craindre une fièvre scarlatine, le typhus, une maladie de foie, une pleurésie. Quant au père, il ne pensait qu'à retourner après 2 ou 3 jours.

de repos; puis s'occuper de ses chers Manilois. Du reste toujours résigné, content, aimable et reconnaissant. « Je suis au bon Dieu, disait-il, à la vie, à la mort; s'il veut que je meure, que sa volonté soit faite, je suis content de ne pas faire ma volonté, mais celle de Dieu; s'il veut que je vive ce sera pour sa gloire. » — Une autre fois: « Je voudrais bien faire telle chose, et telle autre (il parlait de ses Manilois) mais si le bon Dieu ne veut pas, qu'il s'arrange comme il voudra, pour moi je suis bien tranquille et résigné. » Pendant cette première période il souffrait quelquefois de vives douleurs. Une fois il dit au frère: « Je souffre beaucoup, je souffrirais volontiers les mêmes douleurs pendant 20 ans. » et le frère le lui suggerant: « Oui c'est une grande consolation pour moi d'avoir à chaque seconde l'occasion d'avoir quelquechose à offrir à Notre Seigneur. » Bientôt les symptômes d'une pneumonie fort avancée se déclarèrent; la respiration devint difficile et embarassée, il étouffait. C'est alors qu'il comprit son état, mais il n'en fut ni moins résigné, ni moins reconnaissant pour le service qu'on lui rendait: « Je ne refuse pas de mourir, disait-il, je ne veux ni vivre ni mourir, je ne veux que la volonté de Dieu. » Quelques jours avant sa mort, dans un moment de repos relatif: « Je suis prêt à mourir, disait-il au père Zottoli son père spirituel, mais je crois néanmoins que la Ste Vierge me guérira; ce n'est pas que je refuse de mourir, mais la Ste Vierge me donnera le moyen de servir encore avec plus de ferveur N. S. » Et au fr. Hersent: « mon bon frère, quand je serai au ciel, comme je prierai pour vous; si je vis, ma 1re Messe sera pour vous. » Et à chaque fois que le P. Zottoli venait le voir: « Comment va votre Révérence, mille remerciments à votre Révérence. » Et cela jusqu'au dernier moment. Ayant su que les novices faisaient une neuvaine pour lui « comment donc ferai-je pour leur rendre tout cela? » La veille de sa mort, avant de recevoir l'Extrême Onction, il renouvela ses vœux de religion et voulut demander pardon à toute la communauté, en latin afin que tous les Novices pussent comprendre ajoutant qu'il prierait au ciel d'une manière spéciale pour ceux qu'il aurait pu offenser sur la terre. Il ne parlait plus que difficilement et s'efforçait de répéter les oraisons qu'on lui suggérait: « Jésus Marie Joseph! » « Mon Dieu, je vous aime » étaient ses prières favorites: puis il baisait son crucifix, et demandait parfois à le faire plus souvent. Le P. Odinolfi, lui donnant la bénédiction au nom du P. Supérieur, du P. Provincial, du P. Général. « Vraiment, répondit-il, quel plaisir de vivre avec de si braves gens! » Dans une autre circonstance au P. Zottoli: « Mon Père, je suis content de mourir; je n'ai rien; seulement je vous prie d'écrire à mon Père et à ma Mère, que je meurs content. » Le matin même de sa mort, car il n'eut pas de délire pendant sa maladie: « Je serai bien honteux, disait-il au F. Hersent, quand j'arriverai au Ciel, de n'avoir rien fait encore pour le bon Dieu. » Et P. Zottoli: « La Ste Vierge. oh! je vais donc la voir face à face. » Et auparavant il lui avait répété: « Mon Père, je l'ai toujours aimée depuis mon enfance. » En effet, on dit de lui que sa mère lui fit sucer avec le lait la piété et l'amour pour Marie; car dès l'âge de 4 ans, il recevait la Ste Communion tous les dimanches, et jeûnait tous les Samedis. — A Vals, il racontait à quelqu'un qu'il s'était perverti dans la Cie parce que les supérieurs ne lui avaient pas permis de continuer cette pieuse pratique

Cependant le moment approchait rapidement. On avertit le Supérieur, qui accourut de Tom-Ka-dou. Les deux ou trois dernières heures, le frère pense que sauf quelques intervalles il avait perdu à-peu-près l'usage de la raison. Le sang remontait toujours. La respiration était de plus en plus embarassée. Après deux petits accès, le troisième l'enleva à 2½ h. du soir, le 3 janvier, 1er vendredi du mois.

C'est le 3e mort depuis Mars 1867. Moriatur anima mea morte justorum, mais dans 30 ou 40 ans!

Après une si belle mort, ce que j'ai le plus admiré, c'est comme je l'ai déjà dit: le dévouement si délicat et si intelligent du f. Hersent et la charité de tous les nôtres. Oui, dans la Cie, il y a une grâce pour bien mourir, et une grâce aussi pour bien assister les autres dans leurs derniers moments.

Encore quelques mots: Le P. Rizzo avait reçu la tonsure à l'âge de 8 ans, était entré dans la Cie à 15 et il est mort avant d'atteindre sa 26e année. C'était une croyance parmi les scholastiques de Vals et de Laval, qui l'ont

comme, qu'il avait toujours conservé blanche sa robe baptismale. Toujours prêt à demander conseil, toujours dispos à suivre les avis, il aimait à se cacher et croyait n'avoir jamais rien fait de bien. Cependant il n'était pas exempt de défauts et une certaine timidité le rendait parfois raide avec les autres et un peu dur pour eux... mais c'était bien contre sa volonté; car on ne pouvait trouver personne de plus complaisant, de plus disposé à rendre toujours service et à obliger les autres en se chargeant de leur besogne, et en leur offrant tout ce qui dans ses petites affaires pouvait leur faire plaisir. C'est le témoignage du Père [illegible] son supérieur à Yang-kin-pang. — Je ne puis taire ce qu'un Scholastique, le F. [illegible] Bt. Sen raconta au P. Zottoli avec une grande simplicité. On venait d'annoncer à Tom-ka-tou le danger qui menaçait le Père. Après la récréation de midi, les scholastiques se rendirent à la Chapelle de la Ste Vierge pour obtenir d'elle la guérison du malade: « Je lui présentais, dit le F. Sen, une à une, toutes les raisons qui pouvaient l'engager à nous accorder notre demande, et à mesure, j'entendais au fond de l'âme, la réponse de la Ste Vierge qui détruisait la raison. Enfin n'ayant plus rien à dire, au moins, ajoutai-je, ce sera pour notre consolation: je n'entendis pas de réponse et je me dis: c'est fini, il est mort, la Ste Vierge l'a emmené; il était 2 h ½ juste. » Or c'est à 2 h ½ que le Père rendait le dernier soupir. — Après la mort du P. [illegible], je disais au R. P. Della Corte: « Celui qui est le plus à plaindre, n'est pas celui qui part; mais vous qui restez avec un homme de moins » — « Que voulez-vous, me répondit-il, il ne faut jamais perdre courage, mais quand les autres seront morts, le dernier fermera la porte, et n'aura personne pour lui fermer les yeux. » C'est une rude épreuve! Pfister. S.J.

(Communiqué par le R. P. Pfister)

— Lettre du P. Carrère au R. P. Supérieur Della Corte. (affaires de Ngan-kin-fou.) — [illegible] de quitter Ngan-kin, j'ai rendu visite à quelques mandarins. Le Kiang-nin-fou se montre très aimable, et me promet d'annoncer ma visite au Vice-roi [illegible]. [illegible] -hien-tsang me reçoit avec les marques d'amitié [illegible] [illegible] a donné un repas aux candidats à la licence venus du Ngan-hoei, leur a expliqué ce que nous faisons ici, a dissipé les préjugés que d'infâmes libelles répandus à Ngan-kin avaient enracinés dans leurs cœurs: — "je ne m'emploierais pas à les introduire dans votre ville, leur a-t-il dit, si ce n'étaient pas de braves gens" — et ils sont repartis bien disposés en notre faveur. — Le lendemain 3 Octobre le Kiangnin-fou me rend sa visite, je le reçois en compagnie des PP. Lelec et Tsiang. Ce personnage que nous appelions autrefois le léopard redouble d'affabilité. Il me demande pourquoi notre barbe de la lèvre supérieure, s'arrête tout droit au-dessus de notre bouche sans descendre plus bas. — "Je la coupe, répondis-je, parce que si elle était trop longue, elle ne serait pas commode pour manger le riz". Il [illegible] de cette raison majeure pour lui. Bref il a vu le Vice-roi, et sollicité une audience en mon nom. Le grand homme (le Vice-roi) a demandé pour quelle affaire? — "Pour aucune, c'est une simple visite, avant de partir pour Ngan-kin-fou" — "[illegible], dis-je alors au Kiang-nin-fou, demain serez-vous là pour m'aider à parler? je vais avoir peur devant un si grand homme". — Il m'a regardé d'un sourire qui semblait dire: "Ah! le coquin", et il ajouta — "Certainement j'y serai. Avec qui viendrez-vous?" — "En petit comité, lui dis-je, je ne serai accompagné que du P. Tsiang. — Le 4, les 3 grands mandarins Tsiang-sen-hien, Kiang-nin-[illegible] [illegible] [illegible] des manteaux, les ailes des manches tombantes; [illegible] les chaises de ces mandarins ont dû s'arrêter à la première enceinte, mais le Vice-Roi avait donné ordre de faire avancer la mienne jusque dans la seconde. Après les salutations aux trois Ta-lao-ié (c. à. d. magistrats) le Kiang-nin-fou dit au P. Tsiang — "Tenez-vous debout à côté du Père pour bien entendre et interpréter tout ce qu'il dira" — puis ils me conduisent à l'entrée de la 3ème enceinte, parceque je n'avais pas la permission de pénétrer plus avant. [illegible] avec le P. Tsiang. Le grand homme était là en costume devant la porte, il me reçoit avec un sourire aimable, me salue avec courtoisie, et me conduit dans la salle m'invitant à prendre la 1ère place.

Malgré mes refus réitérés je dus l'accepter. Débutant alors comme toujours par quelque parole flatteuse, je remercie le grand homme de m'avoir accordé cette audience : « – Je suis bien trop petit pour oser me présenter devant une telle grandeur. » – Réponse : Heu ! heu !, d'un ton de bienveillance. – J'exprime au grand homme la joie qu'ont éprouvée non-seulement ses administrés, mais aussi les hommes de ma nation en apprenant son retour à Nankin ; depuis longtemps on connait ses grandes qualités, sans doute mes félicitations n'ont que peu de valeur, mais enfin ce sont les sentiments qui sortent de mon cœur. – Réponse : heu ! heu ! visage impassible. – Alors j'arrive aux affaires et à la manière dont j'ai été accueilli la 1re fois, à Ngan-Kin-fou, lui dis-je, mes Supérieurs craignant pour moi quelque nouvelle mauvaise réception m'a ordonné de demander au grand homme un [illegible] qui m'accompagne en son nom. – A ces mots, le grand homme se tourne gravement vers le P. Tsiang : « – Pou iao King, ce n'est pas nécessaire, dit-il solennellement. » – « Peut-être, repris-je, [illegible] bon d'avoir un sauf-conduit ? » – De nouveau se tournant avec la même solennité vers le P. Tsiang : « Pé-pou-iao King, tou-pou-iao-King ; certainement pas nécessaire, absolument pas du tout nécessaire ; j'ai déjà tout arrangé avec le Gné-daï de Ngan-Kin ; votre maison est prête, vous pouvez être tranquille. En arrivant, allez droit chez le Gné-daï ! » – [illegible], je le remercie : j'ai toute confiance en son habile et puissante direction dans les affaires. Nous buvons le thé, il me reconduit à la porte, où je trouve mes trois mandarins qui m'accompagnent jusqu'à ma chaise. « – Votre Vice-roi est bien bon, leur dis-je, il est charmant ! » Telles furent les démarches préliminaires que je fis à Nan-Kin. Je partis le 8 et 9 jours après, le 17, j'arrivais à Ngan-Kin-fou. – A peine débarqué, j'écrivis au Gné-daï, que j'ai vu le Vice-roi Tsan, et que selon sa direction, je dois en arrivant à Ngan-Kin m'adresser à lui grand homme Gnédaï, en conséquence, je le salue et lui annonce ma visite pour le lendemain à 11 heures. La lettre est confiée à mon fidèle Dgi-hon et à son vieux Kiang-po-po administrateur projeté de la chrétienté de Ngan-Kin-fou. Le Gné-daï les fait promener de tribunal en tribunal pour avertir le Tsé-fou, le Tsé-shien, le Wéi-ien de se tenir prêts pour le lendemain. Cependant mes hommes reviennent en me faisant une magnifique description des lieux et des personnes. « – Ce n'est pas comme autrefois, disait Kiang-po-po, les gens du tribunal sont charmants ! » – « C'est trop beau, répond le P. Tsiang, nous trouverons demain tout autre chose. » En effet, le 18 je me rends chez le Tsé-shien. Après les politesses d'usage, il me demande de quelle manière je désire me rendre à notre nouvelle maison. « – Désirez-vous être accompagné d'un satellite ? » – « Mais, mandarin, lui ai-je répondu, à Nan-Kin j'ai [illegible] tous [illegible] les Mandarins ; je crois que, vu les antécédents, c'est encore plus convenable à Ngan-Kin-fou, j'espère [illegible] vous me ferez la [illegible] de me guider vous-même ? » « C'est bien, répliqua le Tzé-shien, nous parlerons [illegible] chez le Gné-daï. » « Oui, ajouta le Tang-ta-laoïé, le Wéi-ien et moi nous allons nous y rendre ; pour vous, allez chez le Tsé-fou, et revenez ensuite chez le Gné-daï. » Ce qui fut dit fut fait. Mais pendant que je m'éloignais, Yang-Wéi-ien retenait le P. Tsiang pour lui reprocher d'aider aussi les Européens. « De quel droit, poursuit-il, un simple missionnaire va-t-il visiter un vice-roi et un Gné-daï ? De quel cérémonial use-t-il à leur égard ? » Tsang-ta-laoïé a attrapé ce qu'il n'attendait pas. Le P. Tziang n'a pas froid aux yeux. Il l'a salué à l'Européenne, en disant : Voilà le cérémonial. Quant au droit de visite vous vous occupez de choses qui ne vous regardent pas ; c'est à Pékin qu'il faut aller traiter de pareilles affaires, et non pas à Ngan-Kin. » – Nous voilà arrivés chez le Ngan-Kin-fou, ou Tzé-fou. Il est originaire de Tchen-Kiang. Les portes sont ouvertes. Le grand homme (car il a [illegible] conserve le titre de tao-tai), m'attend en grand costume au fond de la dernière cour. « Je suis nouveau », m'a-t-il dit, « dans mes fonctions ; si je fais des fautes, il faut que le Père use d'indulgence et me pardonne » &. &. Après avoir pris le thé, nous nous rendons chez le Gné-daï, le Tzé-fou me suivant. Celui-ci m'introduit dans la salle d'audience, m'offre lui-même la tasse de thé, ce que j'ai soin de lui rendre, et me fait asseoir à la première place ; il prend la seconde, donne la troisième à Tan-ta-laoïé, la 4e au Tsé-fou, la 5e au Tsé-shien. [illegible] en quelques mots. Le Gné-daï recommande aux mandarins de s'en tenir aux conventions écrites à Nan-Kin. Puis : « Qui va accompagner le Père dans sa nouvelle maison ? » Ils répondent : « Nous y allons tous ensemble. » Et j'ajoute :

qui [illegible] sur cette malle et qui est arrivé à Tom-ka-dou le lendemain a fait le plus bel éloge de la tenue, de la conduite et de toute la personne de Centule de Béarn.

9 Juin. On annonce que les rebelles se rapprochent de Tien-Tsin, qu'ils sont à dix-huit lieues au nord de Pé-kin. D'autres disent qu'ils ne veulent pas attaquer les Européens, ni Tien-tsin. Ils ont d'autre but. Ils [illegible] provisions de guerre, surtout des capsules, ils sont décidés à prendre Pé-kin, où ils ont de nombreux affidés pour leur en ouvrir l'entrée, et à ~~prendre~~ renverser la dynastie régnante. C'est l'opinion à Chang-haï que Li-com-po le généralissime de l'armée impériale, ancien vice-roi de Nan-kin et notre ennemi personnel n'est pas étranger à toutes ces affaires, qu'il a des relations avec les rebelles, et qu'il aurait des vues sur le trône impérial.

11 Juin. Meeting anglais sur l'hopital général de Chang-haï tenus par les sœurs... Ce qui perce partout c'est qu'on a envie de prendre des mesures pour forcer les religieuses à se retirer. Pas n'est besoin de dire que la Franc-Maçonnerie et le protestantisme ont la haute main là-dedans. Malgré tout, on est obligé de donner des éloges à la manière dont les sœurs s'acquittent de leurs offices.

[illegible] Juin. Mauvais temps le matin, procession du St Sacrement [illegible], foule énorme malgré la pluie. Visites de MM. Carné et Gautier, membres de l'expédition, partie il y a 2 ans de Cochinchine, pour venir ici à travers les terres.

Le soir la procession peut avoir lieu. C'était splendide trois reposoirs au jardin [illegible] avec Mgr, arcs de triomphe, bannières, drapeaux, banderolles, pétards, fusées, chants, soldats franco-chinois escortant le St Sacrement; une foule immense de payens curieux, mais aucune femme dans le jardin. Pendant tout ce temps, j'étais à faire la police de tous côtés etc. etc... — Protestation du consul de France à Ning-po, près du consul anglais contre des livres et des prédications de ministres protestants, renfermant des calomnies et des injures à l'adresse du Pape, de la religion et de Napoléon III — 18 Juin — Arrivée de Mr David, missionnaire lazariste en Mongolie et naturaliste [illegible] un homme simple, modeste bien entendu dans sa partie, un peu distrait comme les savants, excellent religieux et qui paraît nous être affectionné. Il se rend à Kiu-kiang [illegible] les grandes chaleurs [illegible] pour [illegible] au Su-tchuen [illegible] y faire des recherches sur la faune et la flore, le tout aux frais du gouvernement Français — [illegible] Juin [illegible] St Louis de Gonzague — Le soir, au collège, une salle est brillamment ornée, un autel dressé avec vif éclat de lumière. Un élève de la 2e division, en aube blanche, ceinture bleue, calotte rouge, vient réciter un petit sermon en l'honneur du saint, fort bien ~~débité~~ et assez intéressant [illegible] connaisseurs. [illegible] 2 [illegible] division [illegible] 1ère communion [illegible]; les [illegible] et les réponses sont séparés par des chants chinois sur des airs de cantiques du P. [illegible]. Le tout se termine par l'air national chinois avec force fusées et pétards. — 3 Juillet — Lettre du P. de Beaurepaire: Statu quo au Tché-ly [illegible] P.P. [illegible] et P. [illegible] un peu [illegible] ont commencé. — 8 Juillet — Arrivée de Mr Roches, ancien ministre de France au Japon, et retournant en France. Il dit que le Mikado a fait saisir tous les chrétiens, les a dispersés en divers royaumes après les avoir condamnés [illegible] travaux forcés, et si, après ce laps de temps, ils persévèrent encore, il arrivera à des moyens plus énergiques pour les réduire — 9 Juillet — Arrivée du P. de Carrière de Nan-kin pour affaires. Les mandarins [illegible] ils veulent empêcher de nous vendre des terrains par toutes sortes de moyens. Le vice-Roi de Nan-kin a écrit une circulaire à cet effet, mais avec défense de compromettre la vie des Missionnaires. — Le P. de Carrière [illegible] les ministres protestants habillés à la chinoise vont partout où nous allons et [illegible] des [illegible]. Ils jettent aussi le trouble parmi les gens simples qui disent: à quoi bon écouter ces étrangers puisqu'ils ne s'entendent même pas entre eux. Les protestants nous ont par l'appât de

de l'argent, débauché et enlevé trois catéchistes. — 10 Juillet. Li-fou-taï un des principaux généraux de l'empereur quitte le service et rentre dans sa province de Ngan-Hoei, pour se reposer. Il se fait suivre d'une garde de 20000 hommes. A quel dessein? — Au Pe-tché ly on a ouvert un noviciat composé de 5 novices (4 scholastiques et 1 coadjuteur) tous chinois et élevés par nous. Départs. Doivent partir pour la Chine à la fin de cette année 1868: Les PP. Colombier, Chauvin, Séville, Charles Garnier et Bies, les PP. scholastiques S. Boulais, Grillo, Rossi, Debrix, Durandière, Riot, du Fort, Bernier, les ff. coadjuteurs Strasser et Bailly.

Pologne. — On a ouvert à Cracovie un collège et un scholasticat; il se compose de 40 Jésuites dont 16 théologiens et 12 philosophes. C'est la résidence du Provincial. Les affaires de l'Eglise vont bien mal en Pologne. Les religieux sont presque tous exilés, les diocèses supprimés, le magnifique pèlerinage de N. D. de Czenstochova, si célèbre et si riche, est devenu la proie de l'avidité Russe.

Italie. Naples. Le P. Altavilla a ouvert un petit collège dans un palais qu'il a loué, il va en avant, et son collège prospère. Le P. Maris(?) qui en avait ouvert en outre à Torre del Greco, s'est transporté à Naples.

Angleterre. A Roehampton le Noviciat compte 36 novices: on va ajouter une aile à la maison.

Portugal. Le Noviciat compte 11 novices scholastiques, tous portugais.

Iles Philippines. — Lettre du P. Carnelo Pointe au P. Pfister — Manille 20 Mai 1868.

Nous avons ici 52 Jésuites dont 22 prêtres, 10 scholastiques, 20 coadjuteurs. — A Mindanao, nous avons à présent 2 Points centraux de mission: Zamboanga et Pollok. A Zamboanga, qui est une ville déjà formée, on travaille à faire rentrer dans leurs devoirs les anciens chrétiens, et à convertir les Mores. Ceux-ci ne sont plus si entêtés qu'auparavant. De là on va à des Stations situées à Isabel de Basilan, île très-peuplée, à Tetuan et à Manicaan. — A Pollok, le P. Guerrico a dans ses réductions près d'un millier d'indigènes baptisés. On va ouvrir cette année une nouvelle mission au Seno de Davao. Plus de 20.000 payens, dit-on, appellent les Pères pour se jeter dans leurs bras. De (?) Dumangvilas, le P. Flehas écrit, et demande des hommes qu'on ne peut lui accorder. — En général, me disait le R. P. Recteur, qui était l'an dernier Supérieur de Zamboanga, si l'on avait des Pères, on pourrait s'installer dans toute l'île de Mindanao, et recueillir tout de suite des fruits abondants. Les payens surtout sont très-bien disposés. Le même Père me disait que beaucoup de captifs de Jolo vont à Zamboanga pour négocier, et le prient de vouloir bien leur indiquer un lieu où ils pourraient bâtir leurs maisons loin des Mores. Le Père n'y voulut point consentir. Alors ils lui demandèrent de venir à Jolo pour les instruire. Nos Pères écrivirent au Gouvernement; celui-ci demanda des précautions de la part du Sultan pour la vie des Pères, et le Sultan les accorda très-volontiers. Mais nous voilà de nouveau dans l'impossibilité d'y aller, faute de monde. — Le soir de St François de Hieronymo, nous embrassions un renfort de 3 Pères, 1 scholastique et 2 Coadjuteurs. Les nouvelles qu'ils nous ont données d'Espagne sont consolantes. La Reine a daigné nous autoriser à ouvrir des collèges, dans l'embarras du baccalauréat.

Espagne. Au mois de Juillet dernier le P. Orlandi écrivait au P. Pfister: — Le Noviciat de Balaguer se compose de 160 personnes. On doit le diviser. Le Gouvernement accorde à Valence un ancien monastère de Hiéronymites San Miguel de los Reyes. C'est un bâtiment princier. Il peut renfermer 400 personnes. Toute l'Eglise est en marbre. Nos PP. de Castille vont ouvrir un collège à Oviedo. Dans peu de jours nous en ouvrirons un nouveau à Orihuela (royaume de Valence). L'Edifice est une ancienne université somptueuse, avec une magnifique bibliothèque, des peintures de mérite, une vaste Eglise et une salle d'Exercices deux fois grande comme l'Eglise de Laval. Tout appartient à l'Evêque du diocèse qui donne tout à la Compagnie et se charge de tous les frais de réparation et d'aménagement. Il ne nous aimait pas d'abord mais il est devenu maintenant notre ami et notre bienfaiteur.

De si belles espérances devaient être anéanties par la révolution. Nos PP d'Espagne ont pris le chemin de l'exil. Les quatre Provinces de France les ont recueillis. Nous avons le bonheur d'en posséder déjà un certain nombre à Laval et l'espoir d'en voir arriver d'autres. Nos prochaines lettres donneront sur ce fait de plus amples détails.

Nous apprenons à l'instant la mort du R. P. de Carrère enlevé par la dyssenterie le 17 Août dernier.

Pour ne point allonger démesurément notre correspondance, nous avons dû réserver un certain nombre de lettres fort intéressantes pour notre prochain numéro qui paraîtra dans un mois.

Nos PP missionnaires qui liront ces lettres voudront bien nous permettre de leur demander instamment leur coopération. On recevra avec la plus vive reconnaissance tous les détails, qu'ils voudront bien envoyer, en quelque langue que ce soit, touchant leurs œuvres et l'état de la religion dans les pays qu'ils évangélisent. Demander à ce qu'on nous écrive directement serait sans aucun doute se montrer beaucoup trop exigeant, aussi nous bornons nous à prier nos P.P. de vouloir bien charger ceux à qui ils écrivent de nous envoyer leurs lettres après qu'ils les ont lues eux-mêmes. L'adresse de la Rédaction est:

Monsieur J. de Causans, maison St Michel Laval, Mayenne, France

Nous avons l'intention de publier bientôt les noms des Zouaves pontificaux que chacun de nos colléges des Provinces de France et de Champagne a envoyés à Rome. Quelques colléges ne nous ont point encore envoyé ces noms réclamés avec instance. Nous renouvelons ici notre demande.

Supplément — Chine — Macao. — Lettre du P. Rondina au P. Pfister à Shang-hai, 15 Janvier 1868. — Le Collége et Séminaire compte plus de 60 élèves, parmi lesquels il y a fort peu de vocations. Deux des plus anciens sont entrés dans la Cie et ont déjà fait leurs vœux: trois autres sont professeurs dans cette maison et nous rendent de grands services, 5 sont employés du gouvernement et du Sénat comme interprètes Chinois, et ils se servent de leur science pour expliquer à quelques payens mieux disposés les vérités de notre Sainte Religion. Les écoles sont fréquentées par 150 élèves externes. Le Recteur du Collége est un prêtre choisi par l'Evêque (in fieri) de Macao, avec l'assentiment du gouvernement. Le Pensionnat et le collége des Dames de Saint Paul de Chartres sont en voie de prospérité. Dans l'île de [illegible] on bâtit une Chapelle. La Cie a la gloire d'avoir poussé à l'exécution du projet. La mission Française aura celle de la réaliser. Il y a à Macao une émigration Chinoise qui cache sous ce nom la traite des Esclaves. Ça été pour nous un vrai champ de bataille. Combien de crimes nous avons vus et dénoncés! combien d'esclaves délivrés! et par conséquent combien de contradictions, de haines, de calomnies nous avons suscitées contre nous, et [illegible] 10 Janvier, 63 enfants étaient recueillis par différentes personnes charitables [illegible] être baptisés. [illegible] Macao [illegible] Shang-hai [illegible] lettre du 20 avril. Si je l'ai laissée si longtemps sans ré[illegible] ce qui [illegible] arriver ici. Ce fut une grande consolation pour nous que de recevoir [illegible] touchant de la charité [illegible] enfants [illegible] la même vertu se reproduit de jour en jour dans le monde [illegible] votre lettre a été pour nous mille fois plus précieuse qu'elle n'aurait été dans d'autres circonstances. [illegible] Macao après quelques mois. Je dirai en 3 mots l'état où nous nous trouvons actuellement. Un nouveau Recteur [illegible] Coïmbre et encore assez jeune a été envoyé ici l'année dernière. Choisi par l'Evêque élu de Macao et par le gouvernement [illegible] nous réduire à la condition de simples professeurs, et ne permet plus que nous nous mêlions de la direction des élèves. Cela nous a contrariés un peu: car nous voyons qu'il était tout à fait sans expérience. Cependant [illegible] nous n'aurions d'ailleurs pas peu, puisque le Séminaire n'est pas [illegible] ils nous faisaient [illegible] peu à peu [illegible] de la même maison avec le Recteur [illegible] professeur [illegible] le moment. Il peut se faire que cet orage se calme. Le T. R. P. Général est informé de tout.

Cahill, S.J.

On annonce que le gouverneur de Macao est destitué. Nos P.P. seront-ils rétablis?

J H S

LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL.

1869 N° 3 **JUIN**

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de ....

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

PAX CHRISTI

France. — Paris. — Relation d'une conversion.

Au commencement de Novembre 1868, un de nos Pères de Paris, faisant sa visite ordinaire de l'hopital entra dans une salle où se trouvait par hasard une jeune personne à l'agonie. Voyant passer le Père, elle le fit appeler, car elle n'avait pas perdu l'usage de ses sens. Le Père s'approcha du lit et regardant la pancarte où était inscrit le nom et la profession de la malade, il y lit: N. âgée de 23 ans, protestante, chanteuse d'opéra. — Il n'y avait pas de temps à perdre, on voyait que la malade allait expirer dans quelques minutes. Ému de compassion à la pensée que cette pauvre âme, protestante et, vu sa condition, peut-être chargée de bien des péchés, allait paroître sans pardon devant Dieu, le Père lui dit: Mon enfant, vous avez peut-être commis bien des fautes dans votre vie. N'est-ce pas vous vous en repentez et vous en demandez pardon à Dieu? Alors la malade se mit à dire à haute voix, mais avec une expression touchante: Mon Dieu, mon bon Dieu, mon cher Dieu, pardonnez-moi, pardonnez-moi! Ces cris partant du cœur touchèrent encore d'avantage le Père, en même temps il se sentit pressé intérieurement d'invoquer la Ste. Vierge et de lui dire: Ma bonne Mère, vous ne pouvez pas permettre qu'une âme qui demande pardon avec tant de sincérité périsse. Puis s'adressant à la malade il lui dit: Je suis prêtre catholique, j'ai le pouvoir de remettre les péchés au nom de Dieu, voulez-vous que je vous remette vos péchés. Elle me dit: oui. Alors sans lui parler de religion, le Père lui fit faire un acte de contrition et la promesse de changer de vie, et ensuite lui donna l'absolution sous condition, c'est-à-dire sous condition qu'elle fut protestante de bonne foi. — Tout à coup la malade se tourna d'un côté et dit avec frayeur en étendant la main vers un endroit où il n'y avait personne: Que veut cet homme? et ces feux qu'on allume autour de moi? Le Père effrayé de ce qu'elle semblait voir et croyant à une illusion diabolique, renouvela avec la malade l'acte de contrition et l'absolution. Tout cela s'est passé dans l'espace de quelques minutes. — Après l'absolution la malade redevint calme et bientôt elle fut hors de danger. Le médecin a dit ensuite, si la crise avait continué encore deux minutes, la mort aurait été certaine — Le Père revint voir la malade deux jours après. Elle allait beaucoup mieux. Mais malgré l'absolution reçue d'un prêtre catholique, elle restait protestante et le Père ne savait comment s'y prendre pour la rendre catholique, sans l'exposer en l'éclairant, à devenir peut-être hérétique formelle, si elle refusait à se faire catholique après avoir reconnu la vérité. — Mais Dieu par l'intercession de Marie, avait jetté sur cette âme un regard de miséricorde et il

se chargea lui-même de ramener cette brebis au bercail. Voici comment. N. avait été célèbre chanteuse d'opéra dans un pays hors de France. Elle a été très-riche, avait voiture et chevaux, domestiques, etc, mais ayant commis une faute peu grave, la police de son pays voulait l'arrêter. Elle prit la fuite et c'est dans cette fuite qu'elle est tombée malade et a été transportée à l'hôpital. Or elle avait avec elle une compagne qu'elle croyait amie sincère, mais qui pendant le séjour de N. à l'hôpital lui vola tout ce qu'elle avait encore. Puis pour l'empêcher de la poursuivre à cause de ce vol, elle s'est servi d'une ruse qui fut l'occasion providentielle de la conversion complète de N. Elle vint voir N. à l'hôpital et lui dit que la police de son pays avait demandé son extradition à la police française et que le directeur de l'hôpital avait ordre de la livrer à la police dès qu'elle serait guérie. Qu'elle ferait donc bien de fuir bien vite et de se cacher. La pauvre N. croyant tout cela, prit la résolution de fuir et ne pouvant pas sortir par l'entrée de l'hôpital, à cause du concierge, elle s'esquiva un matin au jardin, mit des bancs l'un sur l'autre pour monter sur un arbre. De l'arbre elle se laissa glisser sur le mur et du mur elle se laissa tomber dans la rue. Une autre circonstance providentielle est, que les personnes qui étaient dans la rue et l'ont vue sauter du haut du mur ne l'ont pas arrêtée. Elle tomba près d'un ouvrier et en se relevant elle lui dit: où est la rue X? Car elle s'était souvenue du Père qui l'avait vue à l'hôpital et savait dans quelle rue il demeurait, et ne sachant où aller, elle s'était déterminée à chercher ce Père. En effet à 7 h. 1/4 du matin le Père fut appelé au parloir et y trouva une jeune personne, n'ayant sur elle qu'une robe et un bonnet de nuit, et toute transie du froid et de la pluie. En voyant le Père, elle lui dit: Mon Père, sauvez-moi et elle lui raconta son aventure. Le Père lui donne un secours d'argent, lui indique différentes maisons où elle pourrait loger, en lui disant, allez où vous voulez, mais ne me dites pas où, afin que si l'on demande après vous, je puisse dire que je ne sais pas où vous êtes. Puis revenez me voir. Le Père alla aussitôt quêter pour elle de l'argent et des vêtements et pourvut à ses premiers besoins. Mais la chute du mur, la surexcitation morale, la firent retomber malade. Après huit jours elle revint, le Père lui dit alors: Mon enfant, je ne veux pas abuser de votre position. Je vous promets de vous aider selon mon pouvoir, quand même vous resteriez protestante, mais je vous fais la proposition suivante. Faites ce voeu à la Sainte Vierge. (Malgré la religion protestante N. avait une certaine dévotion à la Ste Vierge, ce qui explique aussi, pourquoi le Père s'est senti poussé intérieurement de la recommander à la Ste Vierge lors de son agonie) Si tout réussit pour vous sauver de la position critique dans laquelle vous êtes, vous vous laisserez exposer la religion catholique et vous l'embrasserez si vous êtes convaincue de sa vérité. Elle y consentit. Et en effet elle se fit instruire. En l'instruisant le Père vit bientôt qu'il avait affaire à une âme droite et généreuse et qui n'avait pas péché par malice. Aussi la grâce ne trouva point d'obstacle et bientôt la lumière de la foi lui fit connaître la vérité. Elle comprit la fausseté du protestantisme. Mais il restait un obstacle. — N. était mariée, mais séparée de son mari. Comme dans les pays protestants une femme séparée peut se remarier du vivant de son premier époux, N. était sur le point de contracter un nouveau mariage, sa fuite seule l'en avait empêchée, et son futur mari devait la rejoindre plus tard. Tout son avenir était dans ce nouveau mariage. Le Père apprenant ce détail désespéra presque de la conversion. N. aurait-elle la force de renoncer à ce mariage illicite et invalide? — Mais quand Dieu veut une âme, il sait rompre toutes les chaînes. Le Père en commençant ses instructions ne dit rien de ce mariage. Je tâcherai dit-il en lui-même, de lui faire comprendre d'abord la vérité de notre sainte religion et la nécessité de l'embrasser. Peut-être alors l'amour de la vérité et le désir du salut l'emporteront sur l'amour du fiancé et l'intérêt matériel. Le Père ne dit donc rien, mais continua à faire ses catéchismes. Déjà N. était convaincue de la fausseté du protestantisme, lorsqu'un jour elle dit au Père: J'ai lu dans le catéchisme que le mariage chez les catholiques est indissoluble. Je ne pourrai donc pas me marier? — Le Père répondit: Oui, c'est vrai, vous ne pouvez pas vous marier. Je ne vous en ai encore rien dit, car cela vous aurait, peut être empêchée d'étudier notre religion. Maintenant que vous êtes convaincue de la religion catholique je suis obligé de vous dire la vérité. Si vous voulez vous faire catholique il faut renoncer au mariage, jusqu'à la mort de votre premier mari. D'ailleurs quand même vous resteriez protestante, vous pécheriez encore en vous remariant, car vous

savez maintenant que pareil mariage est défendu. Il y eut alors un moment de silence. N. réfléchit pendant quelques minutes. Puis elle dit: Il faudrait donc laisser la religion catholique? Mais je ne le puis pas, je vois trop bien sa vérité et la sottise du protestantisme. Je renonce à ce mariage. La joie du Père fut bien grande. — N. se prépara par trois jours de retraite à son abjuration. Elle passa ces trois jours littéralement en prière devant le St Sacrement. Elle fit son abjuration le 30 Novembre, jour de St André. Le Père choisit exprès ce jour, car c'est par la croix que cette âme a été ramenée au bercail de Jésus-Christ, et il n'était pas difficile de prévoir que bien des croix l'attendaient encore. — Quelques temps après son abjuration le Père lui fit faire une retraite de 8 jours chez les Dames Réparatrices. La religieuse qui la dirigeait, ancienne religieuse âgée de plus de 60 ans, dit au Père après la retraite: C'est une âme d'élite. — Bien des croix ont suivi la conversion. Une personne en qui N. avait mis sa confiance, abusant aussi de sa position lui vola sa montre d'or et d'autres bijoux, de manière qu'elle n'a plus que ce que le Père a pu lui procurer par des âmes charitables. — Pleine de zèle, elle amena au Père trois protestantes qui, préparées par elle, firent leur abjuration le jour des 3 rois Mages. — Mais il fallait écrire à son fiancé pour lui annoncer qu'elle lui rendait sa liberté d'épouser une autre. Elle le fit, non sans larmes, mais généreusement. La réponse ne se fit pas attendre. Elle était tellement dure et la secousse reçue par cette lettre tellement violente que N, encore faible en reçut un transport au cerveau et resta en délire pendant 12 heures. Mais même au milieu du délire, croyant voir son fiancé, elle s'écriait: je ne vous connais plus, je ne vous veux plus. — Sa mère lui adressa aussi une lettre bien pénible pour un enfant qui aime sa mère. Mais N. tout en souffrant beaucoup, étant plus sensible à cause de sa santé si délicate, reste ferme et inébranlable. Sa famille a envoyé exprès une personne pour la ramener dans son pays, mais elle a courageusement résisté. — Placée dans une communauté religieuse pour refaire sa santé, elle attend sa guérison complète, pour faire ensuite ce que Dieu exigera d'elle. — Le Père a eu lui aussi sa part à la croix après la conversion et par la conversion de cette âme. Mais il en est content, car cela lui fait voir que le démon est furieux d'avoir perdu cette âme, sur laquelle probablement il comptait avec assurance.

L'œuvre des Artistes voyageurs à Angers. — L'œuvre des saltimbanques ou des artistes voyageurs n'a pas cessé depuis 1854 d'être à Angers une œuvre de prédilection et une source de consolations apostoliques. Le zèle des âmes abandonnées est pour les enfants de St Ignace un précieux héritage. Et qui a été plus délaissé, plus méprisé du monde que nos pauvres saltimbanques? On regardait cette classe de la société comme indigne des soins du saint ministère: et cependant que de plaies à guérir, que de bonnes semences à faire germer, que d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ à conquérir au divin Maître! Se glisser au milieu de ces tribus errantes, témoigner à tous un intérêt vif et sincère, se concilier l'affection des enfants, leur apprendre les premières vérités de notre religion, par les enfants conquérir les bonnes grâces et même l'estime des parents, répéter le nom du bon Dieu à ceux qui en avaient oublié la dignité et la grandeur, désabuser tous ces pauvres gens de leurs faux préjugés, les amener aux pieds du prêtre, faire bénir les unions illégitimes, en un mot produire ou ranimer dans tous les cœurs des sentiments religieux, tel était le but de cet apostolat nouveau, où les Pères et les Novices d'Angers se sont engagés avec ardeur. Les difficultés semblaient d'abord insurmontables: peu à peu elles se sont aplanies par l'ordre du divin Maître, et en 1858 une voix vénérée daignait adresser à l'œuvre d'augustes encouragements. N. T. R. Père Général, dont le cœur embrasse tous les enfants d'Ignace dans le même amour et porte à tous leurs travaux la même sollicitude, après avoir recommandé la prudence dans les autres entreprises de peur de mériter le reproche: *Hic homo cœpit ædificare et non potuit consummare*, ajoutait ensuite: « *Multum abest quin simile quid proferatur de missione apud circulatores in nundinis instituta; audio enim in aliis quoque civitatibus ministerium istud vere apostolicum, ad instar Andegavensium sociorum, a nostris tam feliciter usurpatum fuisse, ut sperare fas sit nova in annos singulos capturum esse incrementa.* » — Forts de ces bienveillantes paroles, les Pères et les Novices n'ont point abandonné leurs chers saltimbanques, et ils ont vu leurs quelques efforts manifestement bénis du Seigneur. L'œuvre a grandi: bientôt les artistes voyageurs pouvaient recevoir dans plusieurs endroits les

secours du saint ministère, les enseignements et les consolations de la religion. Dans les Lettres de Laval de l'année dernière, nous avons entendu avec bonheur le récit de la glorieuse campagne faite par les Nôtres à la Providence d'Amiens : nous venons à notre tour présenter les résultats obtenus à Angers : puissent-ils conquérir quelques nouveaux apôtres à nos chers petits voyageurs ! — Avant de donner le compte-rendu des deux années 1867 et 1868, nous pensons qu'il ne serait peut être pas mauvais de nous reporter aux premiers débuts de l'œuvre et d'en parcourir rapidement toutes les phases. Chaque année, depuis 1854, a été vraiment bénie, toutes renferment un beau choix de traits édifiants et nous voudrions rapporter ici tous ceux qui méritent de l'être. Dans cette moisson si riche, nous nous contenterons de recueillir quelques uns des plus beaux épis que nous offre le diarium de l'œuvre ; et du reste nous espérons donner ensuite un tableau général des résultats obtenus. Ce fut le 14 Novembre 1854 que s'ouvrit la première campagne, et déjà deux petits saltimbanques étaient recueillis ; l'un d'eux fut baptisé à la chapelle du Noviciat et reçut le nom de Stanislas : le jour de la Présentation de la T. S. Vierge ils firent tous deux leur première Communion, puis passèrent la journée avec les Novices qui les menèrent à la campagne. Dès lors nos petits voyageurs devinrent des apôtres ; ils voulurent faire partager leur bonheur à plusieurs camarades et huit premières Communions signalèrent ce début, promettant pour l'avenir une moisson abondante. Parmi ces enfants on pouvait remarquer un jeune homme de 25 et un autre de 35 ans. Après la cérémonie les heureux élus firent de vives instances pour qu'on leur permît d'aller présenter leurs remerciments au R. P. Recteur, et voulant témoigner au Frère catéchiste leur sincère reconnaissance, ils le contraignirent d'accepter en souvenir une belle tabatière. — Cependant la nouvelle qu'à Angers on s'occupait des artistes voyageurs pour les préparer à la première Communion se communiqua bientôt de caravanes en caravanes ; l'année suivante une mère venant de Bordeaux amena trois enfants pour les faire instruire. A la Messe de Communion, la musique de la troupe, après avoir demandé instamment cette faveur, exécuta quelques morceaux. Un autre enfant eut aussi le bonheur de recevoir son Dieu pour la première fois ; et quelques jours après il mourait en prédestiné. — En 1856, résultats à peu près semblables. L'entrée des premiers communiants fut saluée par la musique du cirque qui durant la Messe alterna ses morceaux avec les chants des Novices. Deux écuyers avaient le bonheur de faire leur première Communion à la St Martin : un plus grand nombre de retours à Dieu vinrent réjouir le cœur du Père directeur de l'œuvre. — Nous trouvons en 1857 plusieurs Communions de protestants convertis, plusieurs adoptions d'orphelins et un mariage où les deux époux ont fait leur première Communion. La femme fut instruite par une de ses amies âgée de 16 ans, et qui, chose étrange, toute protestante qu'elle était, voulut néanmoins se charger elle-même de l'instruction religieuse de la première Communiante. — Les années suivantes les premières Communions étaient toujours aussi nombreuses. — Mais en 1861, les résultats paraissent avoir été plus beaux et plus consolants que jamais. Un cirque, d'un personnel assez considérable, le cirque Loyal vint à Angers : deux fils du directeur se rendirent à l'invitation de nos Frères, dont ils ont écouté les leçons avec une étonnante docilité. Ils se trouvaient heureux de porter chacun une médaille de la Ste Vierge pendue à leur cou, par dessus leurs habits, cela même pendant leurs exercices publics. Un soir, l'adresse d'un de ces bons petits enfants lui avait fait mériter une couronne offerte par les spectateurs : dès le lendemain, il venait à notre chapelle présenter à la Ste Vierge cette couronne qu'il fit déposer sur la tête de N. D. des Sept Douleurs. Avant de quitter Angers, toute la famille Loyal offrit à l'église deux bouquets de fleurs, gages de sa reconnaissance. Au mois d'Octobre, une nouvelle cérémonie. Parents et enfants se sont approchés de Notre-Seigneur, ensuite ils ont tous reçu avec joie le scapulaire et une image, en souvenir de la petite fête. Qu'on nous permette de citer ici un petit trait qui prouve que parmi ces enfants abandonnés et méprisés du monde, on peut trouver quelquefois des âmes généreuses. Un jeune homme de 16 ans faisait sa première Communion et voici sans doute ce qui lui avait mérité cette faveur de la Miséricorde divine. Jean Chavarot était âgé de 10 ans lorsque l'extrême pauvreté de sa famille le força de la quitter : l'enfant avait pris lui-même la résolution du départ. Un jour donc il dit à son père : « Voyez-vous, vous êtes trop pauvre pour me nourrir : donnez-moi un livret et j'irai gagner ma vie : quand j'aurai ramassé un peu d'argent, je vous en enverrai. » Puis il part et s'engage dans les travaux de chemin de fer : grâce à une énergique persévérance il y put bientôt gagner 3 francs par jour. Il dormait dans une pauvre cabane, souvent même à la belle étoile, travaillait 12 heures tous les jours et

se contentait d'un petit morceau de pain pour toute nourriture. Après deux années d'efforts, il avait économisé 600 francs, qu'il s'est empressé d'envoyer à sa famille. Encouragés par ce succès, son père et son jeune frère vinrent alors partager ses travaux. Pendant tout ce temps, l'enfant abandonné à lui seul n'a pas manqué un seul jour de réciter ses prières du matin et du soir. Aussi s'est-il approché de son Dieu avec de vifs sentiments de respect et d'amour. Son père pour nous l'amener avait dû quitter son travail le samedi soir, faire 12 lieues de Sablé à Angers en voyageant pendant la nuit, et retourner de même la nuit suivante pour reprendre son travail du lundi. Il fit la même chose pour venir assister à la première Communion de son fils qu'il accompagna à la Ste Table. — A la même époque, un pauvre joueur d'orgue venait présenter ses deux enfants et donnait ainsi la description de sa demeure. Ma voiture a environ deux mètres de long sur un de large et 1 ½ de haut. Moi et un de mes enfants, nous couchons dans le bas, et à moitié hauteur je fixe des planches pour la nuit, et c'est là que couche l'autre. Le Père directeur de l'œuvre a visité lui-même la voiture, et la description en avait été exacte. Et cependant ces braves gens ne murmuraient point de leur sort. — Plus tard, un autre cirque, le cirque Bourgeois, vint à Angers : il fournit sept premiers communiants : plusieurs écuyers accompagnèrent les enfants à la Ste Table. Un autre fut marié le 15 Novembre et comme le Père demandait ensuite à un de ses fils, si son père avait été content de se marier à l'église... Ah ! mon Père, s'écria-t-il, il a été plus content que si on lui eut donné une centaine de francs. Cette même année le Père directeur a pu se convaincre que l'œuvre des saltimbanques avait trouvé des cœurs sympathiques. Il fut obligé d'écrire à plusieurs Curés pour avoir des extraits de baptême de quelques enfants, et tous s'empressaient d'expédier les pièces demandées en y joignant souvent des remerciments et des paroles bienveillantes. Un Curé écrivait : « Je vous remercie du soin que vous leur donnez et du bien que vous allez leur faire. Je prie le bon Dieu qu'il bénisse cette œuvre de charité et qu'il vous en récompense ». Un autre disait : « Je vous remercie du fond de mon cœur des soins que vous prodiguez à mon cher petit paroissien. Je voudrais que tous mes jeunes voyageurs fussent aussi heureux que celui ci de tomber entre les mains de la Ste Compagnie de Jésus. Veuillez lui apprendre que ses bons parents, auxquels j'ai fait part de l'heureuse nouvelle en ont été aussi heureux que moi-même et que nous prierons tous pour lui et pour ses bienfaiteurs. » Dans une troisième lettre, nous recueillons ces paroles : « Je regrette que les occupations d'une nombreuse Communion m'aient empêché de vous transmettre plus tôt la pièce ci-jointe. Que le bon Dieu bénisse nos efforts communs pour le bien et vous comble de ses faveurs ». — Deux petits enfants, pauvres marchands ambulants, achetèrent eux-mêmes un cierge d'un franc pour leur première Communion. Le Frère portier les surprit un jour montant un escalier de la maison : il les suivit des yeux et les vit baiser avec respect les pieds d'une statue de la Ste Vierge. D'autres en venant au catéchisme décoraient cette même statue de fleurs nouvelles. Il y eut une famille qui, avant d'arriver à Angers essayait d'économiser une somme pour acheter un cheval : car jusque là le père avait traîné la voiture. Leurs épargnes montaient à 158 francs ; mais pour prolonger leur séjour, et par là mieux faire la première Communion, ils n'hésitèrent pas à en dépenser une partie. Le soir du grand jour, le vieux père pleurait de joie en pensant au bonheur d'une fête semblable. Les Frères demandaient à l'un des petits enfants s'il supportait volontiers toutes les épreuves de sa position. « Ah ! mon Père, le bon Dieu a souffert bien plus que cela pour nous !... Et un autre jour : « Mon Père, nous ne sommes pas pour toujours sur la terre : et après cette vie, nous serons heureux pour toujours. » — De tels sentiments ne sont pas aussi rares qu'on serait tenté de le croire. En 1866, nous en trouvons de semblables chez un pauvre enfant qui, vendu par sa famille, était indignement traité par ses maîtres. Jamais les Frères catéchistes n'avaient pu surprendre sur ses lèvres une parole de plainte, et le jour de sa première Communion, obligé de partir dans la soirée, il disait : Mon Père, je pars ; je suis forcé de suivre ceux qui m'ont amené ici ; car nous mourons de faim dans cette ville ; mais je n'oublierai jamais le bonheur que j'y ai goûté : c'est le seul jour heureux de ma vie ; il m'a fait oublier toutes mes misères. » — Dans cette même année 1866, deux Communions générales des plus consolantes. A la première cérémonie, 18 néophytes, parmi lesquels de petits enfants de 18, 25 et même 32 ans : on en voyait à peu près ex omni natione quæ sub cælo est. La seconde comptait aussi une quinzaine de Communions. Nous ne citerons plus qu'un seul trait. Un enfant, obligé de travailler chaque jour, s'il voulait manger, et amassant à grand'peine l'argent nécessaire pour acheter un petit morceau de pain, était si riche le jour de sa première Communion qu'il jeta toutes ses épargnes de la veille dans le tronc des pauvres : « Mon Père, disait-il tout joyeux,

j'ai tout donné au bon Dieu : j'ai vidé ma bourse. » Elle contenait ... trois sous. N'est-ce pas là le denier de la veuve ». — Nous sommes rendus en 1867. La campagne réussit bien. Jamais encore il n'avait été fait un si grand nombre de mariages. Neuf furent bénis dans notre église, et plusieurs autres commencés et mis en bonne voie. Au mois de Juillet, première Communion nombreuse ; quelques jours après grande cérémonie pour la première Communion d'un enfant du cirque Charles Loyal. La mère qui était directrice fit venir tous les musiciens à notre église, et ils jouèrent leurs plus beaux morceaux durant la Messe. Au mois de Novembre nouvelle cérémonie moins brillante peut être, mais encore bien douce et bien consolante, dans la chapelle de Monseigneur qui avait voulu voir nos petits voyageurs. Ce fut lui-même qui leur dit la Messe, leur donna la Ste Communion après une petite instruction, et ensuite leur administra le Sacrement de Confirmation. Plusieurs parents et amis de ces chers enfants vinrent à cette petite fête et s'approchèrent des Sacrements. Quelques jours plus tard, le Père directeur était demandé par une jeune femme qui se mourait. Il alla la voir dans sa voiture, la confessa et peu après vint la consoler en lui apportant le St Viatique. — Jusqu'à présent les résultats de 1868 sont satisfaisants. Au mois d'Avril bénédiction d'un mariage et première Communion des deux époux. L'homme ancien marin âgé de plus de 40 ans se mit à apprendre son catéchisme et ses prières avec une bonne volonté incroyable. Il fut longtemps avant de vouloir croire à la bonté de Dieu et la difficulté venait de ce qu'il avait perdu son bras droit. Un beau jour il arriva triomphant, il était vaincu : Dieu était bon, il n'y voyait plus d'obstacle. Le matin il avait vu un aveugle, cela avait suffi : « Oh, disait-il, je comprends bien maintenant combien Dieu est bon ; comme je dois le remercier, il ne m'a retiré qu'un bras dont je me serais peut-être mal servi et il aurait pu me rendre aveugle me priver des yeux qui sont bien plus utiles. Et il était tout joyeux. — Le jour de l'Ascension, Notre-Seigneur voulut avoir un petit enfant de son choix. Ce fut un petit voyageur d'une piété rare ; depuis longtems il soupirait après sa première Communion. Il allait, même en voyage, presque tous les jours à la Messe et au moins à l'église ; il avait appris, chemin faisant, un grand nombre de prières, demandant à tous ses petits camarades de lui apprendre celles qu'ils savaient, et il les récitait tous les jours plusieurs fois, souvent même le matin et le soir à la suite de ses prières déjà fort longues. Ce fut à grand'peine que le jour de sa première Communion, on put le décider à prendre quelque chose au réfectoire des étrangers, après la Messe d'action de grâces : il ne comprenait pas qu'après avoir reçu Notre-Seigneur on put avoir d'autre faim que pour communier encore. « Oh ! pour cela, disait-il, j'aurais bien encore faim. » Il le montra bien en nous revenant le plus tôt qu'il put. Le 27 Août il faisait un détour pour passer quelques heures à Angers, nous amenait deux petits compagnons, et s'approchait avec eux de la Ste Table pour calmer la faim qui les dévorait. — Au mois de Juin sur le champ de foire, nous étions en pays de connaissance. C'était à qui nous parlerait de la Société d'Amiens, de Metz, de Toulouse ... Tous nous connaissaient, tous étaient reconnaissants. La récolte du mois fut assez bonne, et l'eut été sans aucun doute bien davantage si la foire eût duré aussi longtemps que de coutume. St Louis de Gonzague sut pourtant faire sa petite moisson pour le Sacré-Cœur. Onze premières Communions, 6 Communions renouvelées et 4 mariages. — En finissant, voici un tableau général des résultats obtenus depuis le commencement de l'œuvre, d'après lequel on pourra plus facilement juger des fruits opérés dans les âmes des pauvres saltimbanques.

En 1854, 1 Baptême, 8 premières Communions
« 1855, 2 « 4 « «
« 1856, --- « 11 « «
« 1857, --- « 16 « « 1 Mariages
« 1858, 1 « 26 « « 1 Abjuration
« 1859, --- « 3 « «
« 1860 --- « 20 « « 3 Communions.
--- renouvelées, plusieurs Confirmations
« 1861 1. « 45 pr. Comunions, 35 Confirm., 7 Mariages

En 1862, « «, 15 prem. Communions, 4 Mariages.
« 1863, 2 Baptêmes, 43 «, 30 Com. Ren., 41 Confirm., 5 Mariages
------ et 2 abjurations.
« 1864, 2 Baptêmes, 20 pr. C., 20 Conf., 7 Mariages, 1 abjuration.
« 1865, ------ 9 «, 12 C. ren., 5 Mariages.
« 1866, ------ 19 «, 12 « , 5 Mariages.
« 1867, 1 « 18 «, 12 « , 11 Confirmations
et 9 Mariages. «
« 1868., ------ 12 pr. C., 6 « , 5 Mariages.

En tout depuis 1854, 8 Baptêmes, 279 premières Communions, 85 Communions renouvelées (Beaucoup de celles-ci n'ont pas été inscrites), 107 Confirmations, 48 Mariages, 4 abjurations, sans compter des adoptions d'orphelins, des mariages commencés à Angers et finis dans d'autres villes, de nombreux retours et bien des Communions d'adultes.

Supplément. — Traditions et règlements de l'œuvre. — L'on se demandera peut-être ce que l'on fait et comment l'on s'y prend à Angers avec les saltimbanques. — Voici la réponse en quelques mots : A l'époque des foires qui ont lieu pour la fête Dieu et pour la St Martin, on visite successivement toutes les baraques, toutes les voitures, sur le champ de Mars, la butte du Pélican et le champ de foire. On s'introduit, on monte dans ces maisons ambulantes soit en demandant de suite le directeur, soit en parlant aux gens de la troupe et aux enfants qui sont dans les environs. Une fois entré on demande s'il y a des enfants pour le catéchisme, pour la 1re, 2e et 3me Communion, on indique l'heure de la Messe du dimanche, Messe spéciale pour les voyageurs. On parle de la troupe où il y aurait peut-être quelque chose à faire, mariage ou première Communion ; où tout le monde n'est peut être pas en règle... On montre qu'on s'intéresse à chacun, puis après avoir fait ou renouvelé connaissance, après avoir gagné le cœur de ces braves gens on les quitte en leur disant autant que possible un petit mot de leurs affaires personnelles peut-être en retard ou pas bien en ordre. Comme beaucoup nous connaissent, ou ont entendu parler de nous, cela est assez facile et l'on se quitte en fort bons termes car ils sont généralement polis et affables. Les jours suivants si on les rencontre en continuant la tournée, on les salue, on leur dit quelques bonnes paroles. Tout en cheminant, l'on est souvent accosté, entouré même par de vieux paissons enchantés de vous revoir, par des enfants qui ont entendu parler de la première Communion de leurs petits camarades, par des artistes qui désireraient se marier, par des écuyers qui ont à parler au Père ; bref, pour pouvoir leur répondre plus facilement, on les engage à venir au parloir où l'on inscrit leurs noms, la date de leur baptême, le lieu de leur naissance, et ce qu'ils ont à demander. On s'informe auprès des parents s'ils ont les extraits de baptême de leurs enfants ou peuvent se les procurer facilement. On demande à ceux qui désirent être mariés s'ils ont les pièces nécessaires etc. Plus tard l'on écrit aux Curés ou l'on s'adresse à quelque représentant de la société St François Régis pour avoir les pièces qui manquent. — Dès ce premier examen le catéchisme commence pour les enfants et a lieu deux fois par jour. Avant et après chaque catéchisme on récite toutes les prières Pater, Ave, Credo, Actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition pour les leur apprendre et arriver à les fixer dans leur tête. On les examine un peu sur ce qu'ils savent et on leur apprend ou fait repasser l'essentiel, le strict nécessaire ; puis quand ils les savent imperturbablement, si le temps le permet, on leur fait voir le catéchisme avec quelques explications vives et courtes, mais surtout des traits et des comparaisons. Autant que possible on leur fait prendre l'habitude d'aller saluer Notre-Seigneur à leur départ ou à leur arrivée pour le catéchisme. Après quelques jours, après la préparation nécessaire vient bien souvent l'époque de la première Communion, car les voyageurs ne restent jamais longtemps. En 1863 on put donner aux enfants une retraite de 4 jours ; mais cela est difficile habituellement : les Frères catéchistes les préparent de leur mieux les derniers jours. L'avant veille de la première Communion on les prépare à la confession, on leur fait faire leur examen, passant en revue les Commandements de Dieu et de l'Église, les péchés capitaux et si l'on veut encore, les 5 sens et les devoirs de leur état, puis ils font ce jour là leur première confession. Le lendemain est le jour de la 2e confession et de l'absolution. Une fois la conscience bien nettes, la pénitence faite et Notre-Seigneur remercié, on s'occupe un peu du matériel et de la toilette du lendemain ; on leur lave la tête, les mains et les pieds, on leur fait essayer les vêtements de Communion et on leur remet à chacun un chapelet. Vient enfin le jour de la Communion ; on les réunit de bonne heure, on les habille le plus convenablement possible, on fait la prière, puis on les exhorte au recueillement. Alors ils se rendent à la chapelle avec leurs cierges et assistent à la Messe dans le sanctuaire avec les Frères catéchistes. Après la Messe d'action de grâces, on on leur fait réciter les 5 Pater et 5 Ave avec la prière : O bon et très doux Jésus. Ensuite au réfectoire des étrangers petit déjeuner que l'on tâche de surnaturaliser autant que cela se peut, puis récréation et distribution des cachets de première Communion. Les enfants sont congédiés jusqu'à 2 heures. A 2 heures, si cela est possible, visite chez les petites Sœurs des pauvres, où l'on fait la cérémonie de la rénovation des promesses baptismales, suivie de douces agapes grâce à un goûter envoyé d'avance par le R. Ministre. On revient pour la bénédiction des scapulaires et on les occupe agréablement et pieusement jusqu'au salut. On leur donne quelques derniers avis et on les laisse de nouveau partir à la garde de Dieu. Voilà ce que nous faisons pour les petits voyageurs. Quelques personnes charitables se chargent des petites filles, les instruisent et les préparent. —

Avant le mois de Novembre dernier il n'y avait pas encore eu lieu de conférer les derniers Sacrements. Ce fut pour la première fois que le Père directeur alla porter Notre Seigneur dans une de ces pauvres voitures de saltimbanques ; il n'administra pas l'Extrême-Onction, mais donna seulement le St Viatique. — Voilà le ministère que comporte l'œuvre des saltimbanques : ajoutez à cela de nombreuses confessions de voyageurs, et de consolants retours. Vous voyez que nous avons à administrer presque tous les Sacrements. Il ne reste plus maintenant qu'à vous parler de la Messe du Dimanche. Tous les dimanches durant la foire, Messe à 8 heures. On sonne sans discontinuer durant tout le quart d'heure qui précède. Tous les voyageurs ont été prévenus. Il y a une grande affiche à la porte, annonçant que la Messe est toute spéciale pour eux. Messe basse, on y chantera cependant, il y aura une instruction ; à 9 heures ils pourront se retirer.

Rome. — Lettre du F. d'Adhemar, 1er Octobre 1868. — Il nous a été accordé à trois théologiens et à moi d'aller visiter la sainte grotte (Sacro Speco) où St Benoît a passé les premières années de sa conversion : voici comment s'est effectué notre petit voyage. Mardi 22 Septembre nous montions en chemin de fer à la gare de Rome et après 3/4 d'heure environ nous arrivions à la station de Monterotondo. Nous n'allongions pas en passant par Mentana et Monterotondo l'itinéraire qui nous conduisait à Subiaco et nous avions le grand avantage de parcourir le champ de bataille devenu si célèbre par la victoire des troupes pontificales sur les bandes garibaldiennes. Nous commencions notre route par une visite et un hommage rendu à la mémoire de ces généreux défenseurs du St Siège. A Monterotondo qui se présentait d'abord à nous, nous avons pu voir les traces des boulets que le vaillant lieutenant de Quatrebarbes avait lancés contre la petite église St Roc. C'était en effet à l'entrée de ce sanctuaire que les garibaldiens s'étaient réunis pour donner l'assaut à la porte Romaine et là aussi qu'une grande partie d'entre eux moururent sous les coups des Pontificaux, avant d'avoir pu parvenir à incendier la porte. Dans la grande église on nous montra les traces des violences impies auxquelles ces malheureux se sont livrés à l'envi. Le tabernacle de l'autel du St Sacrement brisé par leurs bayonnettes a été conservé comme un témoin irrécusable de leurs fureurs sacriléges ; la basilica, insigne de forme spéciale en soie rouge et jaune que les basiliques ont le droit de faire porter publiquement dans les processions, avait été déchirée en mille pièces ; on nous en fit voir les débris. Tous les ornements sacrés avaient été livrés au pillage, et on nous dit avoir vu dans les rues de la ville ces malheureux se promener en bandes, revêtus des chasubles, des aubes qu'ils avaient volées dans la sacristie quelques instants auparavant. Les officiers, deux capitaines qui commandent la garnison, nous reçurent à merveille et nous firent visiter le château d'où nous avions sous les yeux toute la campagne jusqu'à Rome, et d'où, l'on pouvait nous expliquer à merveille toutes les manœuvres des deux troupes ennemies. En vingt minutes nous arrivâmes à Mentana par une belle route qui relie les deux cités. Là encore nous allâmes frapper à la porte de l'officier des Zouaves qui commande le détachement de garnison, M. de Ribert, ancien élève des Nôtres à Brugelettes, nous accueillit comme d'anciens amis qu'on revoit au moment où l'on s'y attendait le moins. Le sous-lieutenant, napolitain qui avait servi dans l'armée de François II, nous accompagna aussi et sous la conduite de ces deux Messieurs qui avaient pris part à la bataille de Mentana, nous allâmes visiter les points les plus importants et où le feu avait été le plus meurtrier. Nous nous arrêtâmes aux fameuses meules de fourrage derrière lesquelles les garibaldiens se retirèrent d'abord et qu'ils durent ensuite céder à nos soldats après un combat des plus acharnés. De là, à la villa Santucci, où était le quartier général et plus tard vers les 4 heures, l'ambulance et le quartier général des Pontificaux, il nous fallut près de 20 minutes de chemin. Le champ de bataille était immense et pour le parcourir il nous aurait fallu plus d'une heure et demie, aussi n'est-il pas étonnant que les garibaldiens aient fait durer si longtemps le combat, on devait les repousser peu à peu et ils se défendaient avec un incroyable acharnement. Mais pourquoi m'arrêter à vous donner des détails que vous aurez lus dans les journaux au long et au large. Nos guides nous édifièrent beaucoup pendant tout le temps que nous eûmes le plaisir de passer avec eux, par leur ardent et inébranlable dévouement au St Siège, à la personne du Pape et à la religion ; ces nobles défenseurs de l'Eglise ont encore tous les jours beaucoup d'ennuis, de fatigues, des difficultés de bien des espèces à souffrir ; l'inaction, le père de tous les ennuis pour eux, et cependant ils aiment leur service, ils exaltent leur drapeau et brûlent du désir d'en venir aux mains avec leurs ennemis si justement détestés. — A partir de ce moment commençait vraiment notre

pélerinage et la première étape ne fut pas moins pénible, nous avions environ 4 heures de marche à faire, il était 8 heures du matin; un soleil ardent sur nos têtes, et devant nous au bout de quelques sentiers assez rapides, tout signe de route vint tout-à-coup à disparaître. Nous eûmes à marcher alors, sans guide, à travers les champs remplis de petits chardons fort aigus et très piquants, nous dirigeant à vue de pays vers le village que nous devions atteindre vers midi. Nous y parvinmes très fatigués, mais une cordiale hospitalité nous rendit notre ardeur et nous partimes pour Tivoli dans la soirée. La famille qui nous reçut après notre expédition de Mentana, nous offrit le spectacle si touchant et encore si commun en Italie, d'une famille vraiment chrétienne: neuf enfants dont plusieurs sont déjà des jeunes gens de 21, 22 ans et les autres plus jeunes étaient assis autour de cette table où régnait une si bonne et si franche gaîté, un respect si profond pour les parents et une cordialité pleine de reconnaissance pour les hôtes qui avaient été jadis leurs professeurs au collège Romain. Cependant ajoutez à cela un trait qui se rencontre aussi trop fréquemment maintenant. Parmi ces jeunes gens il en était un qui, jadis aussi bon que les autres, avait commencé à incliner vers les idées libérales et, qui sait s'il n'ira pas plus loin? _ Le soir du même jour nous arrivions à Tivoli. Le R.P. Recteur du collège des nobles voulait bien nous accueillir pour un jour. Comme vous le savez les écoliers en Italie n'ont point de vacances, ils restent pendant tout le temps de leur éducation entre les mains de ceux qui sont chargés de les élever, mais comme pour les vacances Rome n'offrirait aucune ressource, chaque collège a une habitation à la campagne et l'on y conduit les élèves pour y passer deux mois. La maison du collège des nobles à Tivoli est magnifique, bâtie au temps de l'ancienne Compagnie, elle présente ce caractère de grandeur que l'on remarque dans tous nos monuments de cette époque, où rien n'était épargné pour atteindre le but qu'on se proposait. Les proportions en sont presque grandioses et cependant cette maison n'était pas destinée à recevoir plus de 80 à 100 personnes, mais tous, il est vrai, devaient appartenir aux premières familles de l'Italie. Nous partimes pour Subiaco. Un habitant de cette ville, qui devant faire la route, nous avait demandé de nous accompagner, pour ne pas être seul pendant une si longue journée. Vous comprendrez combien cela nous fut agréable, lorsque vous saurez que, outre le danger de se perdre dans les bois et les taillis de la montagne, nous pouvions avoir encore à craindre, si nous nous attardions, de faire une mauvaise rencontre; ces lieux déserts sont infestés par des bandes de brigands, ils sont par troupes indépendantes de cinq ou six: et les populations par peur des désastres que ces gens, sans foi ni loi, peuvent causer, se chargent de leur entretien! C'est à peine croyable. On nous montra le lieu où, 8 jours auparavant ils avaient séjourné et préparé leur repas en écorchant une vache. Voilà où nous en sommes à deux journées de Rome! A la tombée du jour nous entrions dans la vallée de Subiaco. Le village est situé sur un rocher, isolé de toutes parts, qui s'élève au centre de la vallée. Arrivons au monastère de Ste Scholastique, il est placé à une demi heure de Subiaco et de l'autre côté de la vallée. A droite nous laissons l'ancien lac, où sur l'ordre de St Benoît, St Maur s'avança sans s'enfoncer; plus loin les bains de Néron taillés dans le roc au delà du torrent; et après une bonne ascension nous sommes au seuil du monastère. Nous fûmes accueillis avec une affabilité si grande que nous en fûmes profondément touchés, on nous logea dans les plus belles chambres de la (Foresteria) (séjour des étrangers). L'Abbé du monastère vint aussitôt nous visiter et, quelques instants après, nous conduisit au réfectoire des religieux, nous fit mettre aux premières places et assister ainsi au repas d'une communauté très édifiante sous tous les rapports. Le Benedicite fut chanté, ainsi que les grâces, avec une majesté et une lenteur solennelle que nous ne connaissions pas. La soirée se passa en conversation avec un de ces bons Pères, qui nous tint constamment compagnie. Enfin le lendemain, de grand matin, nous quittions le monastère de Ste Scholastique pour nous enfoncer dans la gorge qui fut sanctifiée par la présence, les miracles de St Benoît et de tant d'autres saints apôtres de notre Europe, qu'ils ont christianisée! Une petite demi heure d'ascension suffit pour nous conduire à l'entrée du Sacro-Speco ou sainte grotte. Comment vous décrire cette église qui a trois ou quatre étages, communiquant les uns avec les autres, la voûte est tantôt une partie du rocher laissé à nu, tantôt faite de main d'homme et recouverte d'admirables peintures du XIIIme siècle, du style le plus pur. Elles sont d'un grand maître et d'une rare perfection, figures d'anges et de saints véritablement célestes. Enfin nous sommes à la grotte de Saint Benoît; un petit autel en marbre blanc, placé au dessous d'une voûte qui va se relier avec la roche de la grotte, empêche tout d'abord de voir la statue du Saint. Quand on est venu s'agenouiller à côté de l'autel, on la voit dans toute sa beauté. Le Saint est représenté à l'âge de 16 ans; tous les charmes de la jeunesse, de la sainteté sont répandus sur son visage; il prie avec une ferveur et un amour qui vous font involontairement

aimer et prier. Il a passé trois ans dans cette grotte, sans en sortir jamais, occupé à faire pénitence et à prier. On nous montra l'ouverture par laquelle St Romain faisait descendre à St Benoit son pain de chaque jour; plus bas c'était une autre partie de la grotte où croissent des roses; jadis c'étaient d'horribles buissons dans lesquels le Saint se roula pour vaincre une tentation violente contre la chasteté. Saint François d'Assise vint visiter ce lieu si saint, il greffa des roses sur les buissons et les roses fleurirent. A côté du rosier de St Benoit, dans une excavation dont je vous parlais tout à l'heure, on lit une inscription qui rappelle les premiers catéchismes du Saint. Un paysan, voyant auprès des buissons un être étrange qui lui parût une bête fauve, plutôt qu'une créature humaine, s'apprêtait à lui donner la chasse et le menaçait de ses armes, quand le Saint l'appela, l'attira à lui, lui parla de Jésus-Christ et commença ainsi ses prédications. Je ne puis vous raconter tous les souvenirs de ces saints lieux; là c'est une scala santa qui jouit des indulgences de la scala santa de Rome, c'est-à-dire cet escalier que Notre Seigneur Jésus-Christ dût monter pour arriver au prétoire le jour de sa passion. Ici les reliques du Bx Laurent l'encuirassé qui, ayant par méprise, à la chasse, tué un homme, en croyant atteindre une bête fauve, prit de cet accident l'occasion de faire la plus cruelle pénitence dans une caverne placée au dessus de celle de St Benoit, sur la même montagne. Le jour du Vendredi Saint, le Bx Laurent faisait rougir au feu une couronne de fer et ainsi brulante il la plaçait sur son front: on conserve la cuirasse de fer, armée de pointes aigues à l'intérieur, dont il était couvert, et le poids en est tel qu'un homme a de la peine à la soulever. Il y a deux cents ans un religieux d'une haute piété vint faire un pélerinage à la grotte du Bienheureux; agenouillé sur le degré du petit autel qu'on y a placé, il récita quelques prières et enfin les litanies de la Ste Vierge, lorsque à sa grande surprise il entendit répondre, ora pro nobis par une voix qui semblait sortir du rocher. Le Religieux eut l'inspiration que ce miracle avait lieu pour lui indiquer le lieu où reposaient les reliques du Bienheureux et que l'on avait toujours ignoré. En effet c'était le saint qui répondait de son tombeau, car, ayant fait creuser le rocher à l'endroit d'où semblait partir la voix, on y trouva les reliques du Bx avec des témoignages qui ne permettent pas d'en douter. Après trois jours, nous partîmes et notre voyage se dirigea vers le sanctuaire si connu de N. D. de Genazano, Madone miraculeuse apportée de Scutari, il y a 400 ans par les Anges. Les garibaldiens eux-mêmes l'ont respectée. L'état major, logé dans le couvent des Augustins (qui nous reçurent), voulant voir la Madone: on y consentit, ils se mirent à genoux, on récita les litanies, suivant l'usage quand on découvre la Sainte Image, et l'on dit que ce n'est pas le moindre des prodiges opérés par la Madone que celui d'avoir sauvé son image de Genazano et d'avoir fait agenouiller devant elle les garibaldiens.

Espagne. — Gibraltar. — Extrait d'une lettre du R. P. Maruri au R. P. Portes, 28 Février 1869.

Il y a ici 15000 catholiques; c'est à peu près toute la population, si l'on excepte les étrangers qui sont Juifs, Maures ou protestants. Parmi les troupes anglaises qui composent la garnison, et qui montent à 7000 hommes, il y a des bataillons entiers de catholiques. Les prêtres vivent en communauté dans l'église même, où les cérémonies du culte se font avec magnificence. Les jours de fête, Messe militaire, Messe chantée avec sermon, et autres Messes ordinaires jusqu'à midi et demie; aussitôt après, congrégation des jeunes gens sous le patronage de St Louis de Gonzague; le soir, sermon et bénédiction pour la troupe, et à la tombée de la nuit, pour tout le peuple. Tous les soirs, récitation du Rosaire et lecture pieuse par les soldats. Durant le carême, tous les jours il y a sermon. L'Evêque a un collège hors de la ville près du sanctuaire de N. D. d'Europe. Les deux rochers de Calyse et d'Avila, situés l'un sur la côte de Gibraltar, l'autre sur la côte d'Afrique, les antiques colonnes d'Hercule, sont maintenant couronnés de deux chapelles élevées par les chrétiens après la conquête des Maures, et dédiées, l'une à N. D. d'Europe, l'autre à N. D. d'Afrique. De cette dernière on découvre Ceuta et Tanger. Près du collège des garçons, il y a une école de filles dirigée par des religieuses. — Le commerce est en grande partie entre les mains des Juifs et des Maures. Les Juifs ont l'air de moines avec leur sac, leur capuchon et leur barbe. Ils observent le sabbat, et gardent aussi le dimanche. Le samedi, ils n'oseraient pas même allumer du feu. Le champ de manœuvres des soldats est couvert de pierres tumulaires, avec des inscriptions hébraïques; c'était là que les Juifs enterraient leurs morts avant qu'il leur fut permis d'avoir un cimetière fermé. Catholiques et protestants sont enterrés dans le même cimetière, les uns d'un côté, les autres de l'autre. L'un des quartiers de la ville est occupé tout entier par des Maltais, si bons chrétiens qu'ils vont tous les ans à

Malte se confesser, parceque personne ici n'entend leur langue. Un autre quartier est rempli de Génévois qui se sont construit une très-jolie chapelle, et qui ne désirent rien tant que d'avoir des Missionnaires. — La dévotion de ce bon peuple est grande; nous avons 300 filles de Marie, deux conférences d'hommes et trois de femmes. Les sermons sont très-fréquentés, même pendant la semaine, et il n'est pas rare de voir à 9 heures du soir, les confessionnaux assiégés. On compte jusqu'à 3 600 Communions par an. Bientôt on commencera la cathédrale pour laquelle on dit que le gouvernement anglais donne 150 000 duros (environ 825 mille francs). — La troupe est composée de volontaires comme en Angleterre. Ils reçoivent chaque jour 5 réaux (1 fr. 35) et une livre de viande; ceux qui sont mariés habitent des casernes faites pour eux, et on leur donne une demi-livre de viande pour leur femme, et autant pour leurs enfants, du jour où ils viennent au monde. Quand ils ont servi un certain nombre d'années, ils ont droit à une pension. Ils préfèrent se marier avec des Espagnoles, parceque les anglaises sont en général peu estimées. Aussi ont-ils des femmes misérables, car on comprend que pour être réduites à se marier à un soldat anglais, avec la perspective d'aller mourir en Angleterre, il faut qu'elles n'aient pas trouvé à se marier dans leur pays. — Les soldats ont des écoles et des cabinets de lecture où ils passent leurs soirées. Ils punissent ceux qui s'enivrent, en les forçant d'avoir tout le jour le sac au dos, et en les livrant à un caporal qui leur fait faire l'exercice, et les tourmente sans miséricorde. Le gouverneur anglais actuel est très-favorable aux catholiques, et, bien qu'il ne leur ait pas encore permis d'avoir leurs journaux, il a cependant autorisé l'Evêque à publier son Bulletin, qui est un véritable journal catholique. — Outre les sermons de Carême, la neuvaine des Sept Douleurs, et la Semaine Sainte, je suis encore chargé des Enfants de Marie, et de la direction spirituelle du collége; j'écris aussi dans le Bulletin catholique. Enfin les conférences de charité me seront confiées tôt ou tard: elles distribuent environ 5 000 duros par an (27 500 fr.)

Allemagne. — Lettre des Novices de Gorheim aux Scolastiques de Laval. —

(Aux détails donnés dans cette lettre sur la mission de Cologne, nous en avons ajouté d'autres que nous devons à l'obligeance d'un Scolastique du Collége Romain.) — Dans notre dernière lettre nous vous avons annoncé la grande mission de Cologne. Comme ce n'était encore qu'une œuvre d'avenir nous nous sommes bornés à la recommander à vos prières. Maintenant la mission s'est faite et il ne sera pas sans intérêt pour vous d'en apprendre quelques détails. Vous accepterez ce petit travail en témoignage de reconnaissance pour la bonté avec laquelle vous avez bien voulu nous envoyer votre Correspondance. — La mission s'est ouverte le 23 Novembre dernier; c'était la seconde mission que Cologne voyait dans le cours de ce siècle. La première fut prêchée par nos Pères en 1850 dans deux églises de la ville; la seconde dont nous parlons aujourd'hui a été donné à la fois dans 11 églises et par des religieux de cinq Ordres différents. Nos Pères prêchaient dans trois églises, dont la cathédrale. Le P. Roh était le seul parmi eux qui eut contribué à la première mission en 1850. — Les Pères Rédemptoristes, les Franciscains et les Capucins s'étaient chargés de prêcher la mission dans 6 églises, les Lazaristes en avaient une. De plus une dernière église située au milieu de la ville fut réservée exclusivement aux établissements d'instruction supérieure et à l'école des arts et métiers. Nulle mission n'avait encore été donnée avec autant d'appareil en Allemagne. La nouvelle fit naître d'abord des appréhensions bien diverses. Les uns craignaient, et non sans fondement, que le grand nombre d'églises pourvues de prédicateurs ne dut compromettre le succès de la mission, en divisant trop les auditeurs et en diminuant ainsi sensiblement l'impression que produit toujours sur le peuple l'aspect imposant d'une grande assemblée catholique. D'autres au contraire appréhendaient que ce grand déploiement de forces tout considérable qu'il parût, ne suffit pas à produire un ébranlement parmi les 100 mille catholiques de Cologne. C'est au milieu de ces appréhensions qu'on attendit le moment où s'ouvrirait la mission. Ce moment arriva. Au signal donné par le bourdon de la cathédrale, les cloches de toutes les églises de la ville se mirent en branle, invitant le peuple par leurs solennelles volées à venir prendre part à la mission. Bientôt les 11 églises où se donnait la mission se remplirent d'une foule compacte d'auditeurs, et toutes les appréhensions se dissipèrent. Toutefois on le comprend l'ennemi de tout bien ne pouvait manquer de faire tous ses efforts pour en empêcher un si grand. Les francs-maçons firent son œuvre. Mais Dieu permit que

tout d'abord que l'annonce de la mission ne les émut pas beaucoup. Ils ne soupçonnaient pas en effet tout l'appareil qu'on devait déployer. Mais quand ils virent de quoi il s'agissait, ils devinrent comme des forcenés. On eût dit à leur désespoir qu'ils appréhendaient de voir arriver la fin du monde. Ils firent des efforts inouïs pour compromettre le succès de la mission. Dans tous les cafés on vit bientôt affichés en gros caractères des programmes flamboyants. On annonçait de nouvelles pièces de théâtre, des bals, des soirées, des concerts des spectacles d'Acrobates et cela pour toutes les classes de la société. La ville se trouva inondée de comédiens et d'acteurs de premier mérite. Mais tout cela fut en pure perte, et l'affluence des auditeurs aux exercices de la mission ne cessa pas de croître jusqu'au dernier jour. Le nombre des confessions, d'abord peu considérable, devint bientôt si grand que les confesseurs ne purent y suffire. Tous nos Pères disponibles de Cologne, auxquels on envoya d'une autre ville un renfort de trois Pères, furent employés au confessionnal. Ils y restaient depuis le matin jusqu'au soir à 10 h. 1/2. Ce qu'il y a de plus beau et de plus consolant dans cette mission de Cologne c'est qu'elle peut s'appeler avec vérité une mission d'hommes. En effet, sur 30 mille confessions, nombre total de celles qui ont été entendues pendant la mission, on compte plus de 18000 confessions d'hommes, dont beaucoup sont revenus de fort loin. Encore ce chiffre ne comprend-t-il pas le grand nombre de ceux qui, faute de confesseurs, ne purent se réconcilier avec Dieu qu'après la clôture de la mission. Le dernier jour on eut beau confesser jusqu'à minuit, il fallut renvoyer des bandes entières d'hommes qu'on n'avait pu entendre. Aussi les privilèges des confesseurs leur furent-ils conservés jusque trois semaines après la mission. Il en fut de même pour la faveur de l'Indulgence. La clôture de la mission fut célébrée dans la cathédrale de Cologne. Ce fut comme un abrégé de tout ce que la mission eut d'enlevant et de sublime, et un véritable triomphe pour la foi et la religion. Le "Mouvement catholique", journal de Francfort sur le Main, porte à 20000 le nombre des personnes présentes dans la seule cathédrale, les hommes n'étaient pas moins de 16000. Qu'on se figure l'impression que dut éprouver chacun des assistants lorsque de la bouche de ces 20000 personnes s'échappa le cantique allemand Wir sind im wahren Christenthum (Nous sommes de la vraie Religion), et qu'il fit retentir les échos de la vaste cathédrale. Alors le vénérable Archevêque s'élança dans la chaire et remercia Dieu publiquement dans un élan d'immense reconnaissance d'avoir si abondamment béni l'œuvre qu'il avait entreprise. Sa Grandeur avait visité en personne toutes les paroisses où se donnait la mission. Tous les matins elle assistait au sermon de 6 heures. Le 8 Décembre, immédiatement après la clôture de la mission, Mgr l'Archevêque daigna faire une longue visite à nos Pères de Cologne et il voulut leur exprimer sa haute et complète satisfaction des magnifiques résultats de la mission. Nous ajouterons maintenant quelques traits détachés. On pensait d'abord ne laisser que les élèves des classes supérieures prendre part à la mission; mais les plus jeunes mirent tant d'instances et de persévérance dans leurs prières, qu'il fallut bien les admettre avec les autres. Celui des Nôtres à qui cette œuvre fut confiée était aveugle et pour cette raison il n'était connu du peuple que sous le nom du Père aveugle. Un jour il était demeuré au confessionnal jusqu'à 11 heures du soir: épuisé de fatigue il se leva. Or il y avait encore auprès de son confessionnal deux jeunes gens qui semblaient ne pas vouloir s'éloigner: « Mes enfants, leur dit le Père avec sa bonté ordinaire, je ne puis plus entendre aujourd'hui vos confessions, revenez demain dans la matinée. L'un d'eux s'éloigne, mais l'autre ne bougea pas: « Mon enfant, lui dit le Père, pourquoi demeurez-vous? — Le jeune homme répondit: « Demain, je ne pourrai point venir, j'ai les bottes de mon frère et c'est son tour demain. » — S'il en est ainsi, dit le Père, je vais vous entendre. — Dans une autre église, Marie du Capitole, où le même Père après avoir terminé sa mission aux étudiants, remplaçait un de ses frères tombé malade, il vit se passer la scène suivante. Selon sa coutume en pareilles circonstances, il demanda à son nombreux auditoire de faire tous ensemble une Amende honorable solennelle au divin Sauveur. Il les pria de répéter à haute voix, après lui, la prière qu'il allait faire. La chose se fit, et tout l'auditoire répéta d'une seule voix: Loué soit Jésus-Christ. Parmi la foule se trouvait une bonne femme du peuple qui ne trouvant pas sans doute qu'on en eut fait assez et pressé par son zèle, poursuivit à haute voix: « O mon Jésus, c'est pour vous que je vis! Aussitôt et sans hésiter toute l'assistance répéta après elle: O mon Jésus c'est pour vous que je vis. — Dans une conférence tenue par les Curés et les Missionnaires sous la présidence de Mgr l'Archevêque, le 7 Décembre, il fut décidé sur la proposition de tous les Curés de la ville

qu'il y aurait l'année suivante un renouvellement de la mission dans les 20 églises paroissiales. On devra y prêcher deux fois dans chaque église. On a choisi comme le temps le plus favorable les huit jours qui précèdent la fête de l'Immaculée Conception, c'est-à-dire que la mission aura lieu avant l'ouverture du Concile. — Terminons par une nouvelle de famille. Dernièrement 80 Messieurs de Cologne ont formé une association dans le but de réunir les fonds nécessaires pour construire une plus grande église à nos Pères. L'association a pris le nom de Ignatius Bauverein (Association de construction sous le patronage de St Ignace). Tous ses membres s'engagent à donner chaque année un thaler (3 fr. 60 c environ). Un journal établit un parallèle entre ce qui vient de se faire à Cologne et ce qui se passe à Berlin. Il cite l'aveu du journal Ecclésiastique Universel qui paraît à Berlin. Sur 650 000 protestants berlinois, y est-il dit, 8 à 10 mille paraissent à l'église tous les dimanches, 30 000 à peu près y font une apparition à de rares intervalles, plus de 600 000 y mettent à peine les pieds une fois l'année.

Lettre du F. Haffel à un scolastique de Laval. — Insprück le 27 Décembre 1868. —

Nous voilà dans un pays, où, sans une grande force d'abstraction, il est bien difficile de se persuader que la terre est ronde. Figurez-vous une vallée d'une ½ lieue de largeur, dans le milieu de laquelle roule un torrent rapide et toujours jaune; à gauche s'élèvent perpendiculairement des rochers nus et stériles, dont le sommet est à plus de 2000 mètres au dessus du niveau de la mer; à droite s'étend, en pente plus douce, une chaîne de montagnes plus élevées encore, mais ornées d'un peu de végétation et entrecoupées par d'agréables vallées. Par une de ces vallées descend la Sill qui vient se jeter dans l'Inn, à l'endroit où l'on a bâti la ville d'Insprück. Ne nous arrêtons pas dans cette ville, qui n'a rien de bien remarquable; entrons d'abord chez nos Pères, nous irons ensuite faire une promenade dans les environs. — Nous demeurons à l'Université; mais n'allez pas croire que nous demeurons dans un palais. Notre maison actuelle est le collège dépendant autrefois de notre maison Theresianum sous le nom de pensionnat des pauvres, fondé par le Bx Canisius. Depuis que le gouvernement nous a pris notre collège pour en faire l'Université actuelle, nous demeurons dans la maison des pauvres. Cette maison se compose de deux bâtiments formant ensemble un l (L). Un de ces bâtiments est habité par nous, l'autre par nos séminaristes ou Convictores. L'année dernière on a bâti dans le jardin une cuisine entre deux magnifiques réfectoires, le tout surmonté de deux chapelles. Nous sommes ici 46 scolastiques dont 5 prêtres; il y a aussi une douzaine de Pères graves, et autant de Frères Coadjuteurs. Quant au Séminaire ou convict, il est composé d'un singulier mélange de Cisterciens, de Bénédictins, de Prémontrés, d'Abbés; quand nous sommes tous ensemble en classe à l'Université, il vient s'y joindre des Servites, des Franciscains, des Capucins et des laïcs, sans compter les Jésuites, chacun dans son costume. Il est étonnant qu'avec des éléments si divers nos séminaristes puissent avoir tant d'union. Nous suivons les cours de l'Université, et je vous assure que nous n'avons pas mal d'ouvrage. Ainsi lundi, mercredi et vendredi matin nous avons 3 heures de classe. Les usages se distinguent peu de nos usages français. Mais par exemple ce n'est pas ici qu'il faut venir pour apprendre les rubriques et cérémonies d'église. Il y a à chaque Salut 2 fois bénédiction, à savoir dans le chant du Tantum, à ces paroles: novo cedat ritui; et à ces autres: sit et benedictio; et remarquez qu'on sépare le chant de ces deux strophes par les litanies de la Ste Vierge. Les chants sont exécutés par une société d'artistes de la ville. A certains jours de fête, ils chantent vraiment à ravir; il y a toujours des voix de femmes. — J'ai prêché en allemand dernièrement, et si les fêtes de Noël ainsi que le triduum, qui va avoir lieu, ne nous avaient pas interrompus, je pourrais vous parler de l'éloquence du F. Zugmeyer et du F. Muller. Comme il y a ici tous les costumes, il y a aussi toutes les langues. J'ai déjà entendu prêcher au réfectoire en allemand, en français, en italien, en bohémien, en hongrois, en latin. Ici on se lève toujours à 4 heures même pendant nos 8 jours de vacances de Noël; si quelqu'un a besoin d'un peu de repos, il le prend plutôt le soir que le matin. — Faisons maintenant une promenade autour de la ville. Ce qui frappe d'abord c'est la foi vive de tous ces montagnards qui vous saluent avec un respect extraordinaire; quand on s'éloigne de la ville surtout, pour entrer dans les vallons plus retirés, il vous accourt une multitude d'enfants pour vous baiser les mains. Les croix, les images des saints, les mystères du rosaire, les chemins de croix, se rencontrent à tout bout de champ. Dans chaque village il n'y a presque point de maison qui ne soit orné d'une peinture représentant la Ste Vierge ou quelque mystère de la religion.

Les églises, très-vieilles pour la plupart sont entretenues avec un soin tout particulier. Les buts de promenade les plus jolis sont d'abord en montant le fleuve vers la droite les Martins vand. Ce sont plusieurs étages de rochers à pic semblables à des murs; cet endroit est surtout célèbre par le fameux danger que courut l'empereur Maximilien chassant sur ces rochers. Il poursuivait une chèvre sauvage quand tout d'un coup il se sent entraîné dans l'abîme par la chute d'un rocher qui cède sous ses pas. Après avoir parcouru un grand espace dans sa chûte il se trouve arrêté sur une saillie d'un mètre carré de surface et suspendue au dessus de l'abîme. Il n'y avait pas le moindre espoir de se sauver de là: à ses pieds l'abîme, sur sa tête, à droite et à gauche des rochers aussi droits qu'un mur. Le monarque passa 5 heures mortelles sur ce rocher, à la vue de tout le peuple accouru aux pieds de la montagne. Un prêtre était venu avec le S. Sacrement pour lui donner la bénédiction. Quand on sonnait l'Angelus dans la vallée, on voyait l'empereur s'agenouiller et faire le signe de la Croix. L'empereur ne s'attendait plus qu'à mourir de faim ou de soif sur son rocher, ou à être précipité dans l'abîme par un de ces coups de vent qui sont très-violents dans ce pays, quand il en fut retiré par deux montagnards, qui, à force de chercher, étaient parvenus, par des chemins affreux à un endroit, situé au dessus de l'empereur. De là ils lui jetèrent une corde qu'il se lia sous les bras, et c'est ainsi qu'il fut sauvé. — Hier j'ai été faire un petit pélerinage à N. D. des Saintes-Eaux. Il est situé au tiers d'une haute montagne qu'on met 5 ou 6 heures à monter. Ce pélerinage doit son établissement au fait suivant: La Sainte Vierge apparut un jour à deux pâtres et leur recommanda d'aller trouver deux prêtres qu'ils rencontreraient au pied de la montagne et de leur dire de lui faire bâtir une petite église à l'endroit d'une belle source qui jaillit du flanc de la montagne. Les pâtres descendirent, trouvèrent les prêtres, mais n'osèrent leur découvrir leur mission. Bientôt l'un d'eux devint père d'un enfant; mais à 5 ans cet enfant ne parlait pas encore. Il lui vient alors en pensée de le porter à la source en question; il le fit et l'enfant se mit à parler sur le champ. Le père alors remplit sa commission; la chapelle fut bâtie, et les nombreux ex-votos suspendus à ses murailles témoignent des nombreuses faveurs obtenues.

Sur la même montagne, mais plus au Nord et plus bas, se trouve une église bâtie autrefois par le peuple en l'honneur d'un enfant du pays martyrisé par des Juifs. Une mère, s'en allant travailler aux champs avait confié son enfant âgé d'un ou deux ans à un parent aubergiste. Dans la journée la mère s'aperçoit tout à coup en travaillant que ses mains sont teintes de sang: « On tue mon enfant, s'écrie-t-elle aussitôt, et elle court au village; l'enfant avait disparu. On cherche, et, après deux jours, on le trouve suspendu à un arbre de la forêt; le pauvre petit avait été écorché par des Juifs. Depuis on a élevé en l'honneur du petit Martyr l'église dont j'ai parlé, à Indenstein (pierre du Juif), et une petite chapelle à l'endroit où la mère avait travaillé dans les champs. Les habitants conçurent une telle haine contre les Juifs que depuis lors aucun n'a pu s'établir dans leur pays; maintenant encore on n'en voit point et ce n'est pas un mal. — En avant de Indenstein on voit, au milieu d'une forêt de pins, un cimetière converti en une espèce d'oratoire ou colisée en plein air. Il y a des bancs pour prier, et un grand tonneau d'eau bénite pour asperger les tombes. C'est ici que sont enterrés les braves qui sont tombés sur le champ de bataille en combattant contre les Français. Vous ne passez pas une fois près de ce cimetière sans y rencontrer des hommes ou des femmes à genoux priant devant de grandes croix. On y voit suspendus aux arbres bon nombre d'ex-votos.

Istrie. — Lettre du P. Ayala au R. P. Provincial de Venise. — (Note) (Comme un Scolastique du collège Romain demandait au R. P. Marcucci, Provincial de Venise l'autorisation de communiquer aux Scolastiques de Laval les nouvelles à lui adressées, sa Révérence voulut bien répondre et même écrire ce qui suit: « Donnez généreusement aux Scolastiques français de Laval, ils nous font largement part de leurs nouvelles: la justice et la reconnaissance demandent que nous leur fassions largement part des nôtres.) Mon R. P. Provincial, P. C. — Hier nous avons terminé la mission de Rovigno; des 350 missions que nous avons données depuis 1852, c'est une de celles qui ont le mieux réussi. Rovigno est une des principales villes de l'Istrie; elle compte 12000 habitants. Envahie ces dernières années par le courant des idées nouvelles, elle était devenue

méconnaissable ; et une personne qui fit avec nous le voyage de Canfanaro à Rovigno, nous prédit mille insultes et mille déboires. Dès lors nous ne nous fiâmes plus à nos propres forces et nous nous adressâmes en toute humilité au divin Cœur de Jésus et au Cœur Immaculé de Marie. Mais voici qu'on nous reçoit avec de grandes démonstrations de joie ; plus de 2000 personnes assistent à nos sermons trois fois le jour, et notre auditoire est encore plus considérable les jours de fête. Je ne puis m'empêcher de vous parler du sermon sur le T. S. Sacrement. L'église était ornée comme aux plus beaux jours de fête ; le S. Sacrement était solennellement exposé ; les chanoines et les prêtres de la ville, à genoux sur les degrés inférieurs de l'autel, et cierges en main, derrière eux 24 membres de la Congrégation du S. Sacrement avec des flambeaux, et plus loin 80 autres Congréganistes en chappe, agenouillés également en demi-cercle, formaient devant Notre Seigneur, une triple enceinte de lumières. Ainsi se fit, séparément pour chaque classe du peuple, l'amende honorable du divin Cœur de Jésus en réparation de toutes les profanations et les sacrilèges commis envers Lui dans le T. S. Sacrement de l'autel. On y ajouta la promesse d'être cette année (c'était précisément le 1er de l'an), d'être pendant la vie entière, pleins de respect à l'église, de recevoir souvent les Sacrements. Il fallait voir l'enthousiasme du peuple au moment de la rénovation des vœux du Baptême. Tous répondaient avec enthousiasme : « Nous le croyons ! — Nous y renonçons ! » — Depuis lors les catholiques ont pris une allure si décidée et si franche, qu'ils ont fermé la bouche à ceux qui osaient encore déclamer contre notre sainte religion. On ne se contenta pas, certes, d'assister à nos sermons ; nos confessionnaux étaient assiégés en masse, du matin au soir, et je vous laisse à penser quels gros poissons on y prit ! Le Révérendissime Prévôt ne se possédait plus de joie. Une chose le chagrinait seulement ; c'était de nous voir demandés pour si peu de jours. Il ne put se résigner à nous laisser partir, bien que nous eussions fixé déjà le jour de l'ouverture d'une mission à Valle. Il écrivit au Curé de ce village, que la mission de Rovigno aurait besoin d'être prolongée de 5 jours, qu'il le priait par conséquent de vouloir bien reculer la sienne. La chose s'arrangea et les bons Rovignois furent dans l'allégresse en apprenant cette nouvelle. — Le P. Quiricco fit alors un sermon sur les devoirs de chaque profession. Les enfants y demandèrent, à haute voix, pardon de toutes leurs désobéissances à leurs parents, et ceux-ci le leur accordèrent au milieu des larmes et des sanglots. C'est aussi au milieu des pleurs que s'acheva le sermon de clôture, le soir de l'Epiphanie. Le concours y fut immense ; il ne restait à ramener à la foi catholique que quelques coryphés du parti libéral. Plusieurs d'entre eux vinrent, les jours suivants, se confesser et déposer leurs préjugés et leurs erreurs. Nous fûmes encore au confessionnal le jeudi et le vendredi ; samedi 9 janvier nous partîmes. Une foule nombreuse était venue assister à nos Messes, et ils ne voulurent partir qu'avec notre bénédiction et un mot d'adieu. A 10 heures, le chapitre et tout le clergé de la ville, vint nous prendre à nos demeures et nous conduire à une chapelle dédiée à la T. Ste Vierge, et située en dehors de la ville. Tout le long de la route, les habitants de Rovigno s'étaient échelonnés en masse, et c'était à qui nous baiserait la main, recevrait notre bénédiction, et nous ferait les plus aimables souhaits. Après une courte prière devant la Ste Image, nous adressâmes encore quelques mots de remerciment à la foule, pour l'affection constante et cordiale qu'on nous avait témoignée à Rovigno ; nous les engageâmes doucement à persévérer dans la bonne voie où ils étaient rentrés, et nous montâmes en voiture pour Valle. — Nous croyions en avoir fini avec les Rovignois ; mais voici qu'un groupe nombreux vient nous accompagner encore. Nous ne pouvons avancer qu'à pas lents, au milieu de cette escorte. Après un assez long trajet enfin les femmes nous quittent ; mais une centaine d'hommes, les uns à pied, les autres à cheval, persistent à rester avec nous. En vain nos chevaux stimulés essaient-ils de prendre le trot : « plus lentement, crie-t-on au cocher, arrête, nous voulons aller jusqu'à Valle. » Dans leur enthousiasme, nos Rovignois eussent dételé les chevaux, et tiré à force de bras notre voiture, si nous ne nous étions opposés à leurs desirs. En route on s'arrêta de temps en temps pour chanter le Lodate Maria, le Magnificat ou les Litanies, et seulement après 3 heures d'une marche pareille nous arrivâmes à Valle. Nos bons villageois ne s'attendaient nullement à voir les Missionnaires avec une telle escorte ; ils furent surpris, mais très-agréablement et d'autant mieux disposés en notre faveur. Nous nous rendîmes donc tout droit à l'église ; les Rovignois reçurent une dernière fois notre bénédiction, puis ils baisèrent nos crucifix et s'en retournèrent joyeux et contents. Nous avons bonne confiance ; la Bonté infinie de Dieu et le zèle du clergé de Rovigno nous en sont des gages certains, cette mission a produit des fruits admirables, et fera tomber ailleurs bien des préjugés. Peut-être par là, la voie des missions en Istrie nous est-elle définitivement ouverte ; nous l'espérons.

Autriche. — (Communiqué et traduit de l'allemand par le F. Muller) — Nous avons dans notre provin[ce] une bande de Missionnaires qui est à peu près toute l'année en circulation; l'Archiduché (d'Autriche), la Styrie et surtout la Bohême et le Tirol, sont les théâtres du zèle de nos Pères. Voici une relation que m'a adressée, en date du 23 Janvier 1869, le P. Hubner, l'un de nos apôtres. — « Parmi nos missions de cet automne, je vous citerai en premier lieu celle de Bischofs-teiniz, qui s'ouvrit le 20 Septembre 1868. Bischof[s]teiniz est une ville assez considérable de la Bohême occidentale, vers les confins de la Bavière; ses habitants se distinguaient par leur esprit libéral, esprit apporté de Vienne et propagé parmi eux, principalement par le gouverneur d'une princesse qui a fixé sa résidence à Bisch[ofs]teiniz. Eclairés par ces principes lumineux, et pleins d'un saint patriotisme, les magistrats publièrent l'année dernière, une protestation t[rès] éloquente et surtout très-véhémente, contre l'allocution dans laquelle le S. P., Pie IX condamna le mariage civil et autres dogmes nouveaux proclamés et imposés par nos lois. Voilà donc déjà un grand obstacle à la réussite de notre mission à Bischofs-teiniz; un autre fut la mois[son] qui se trouva être juste à cette époque, et dont les occupations multipliées devaient empêcher les cultivateurs de fréquenter nos exercices. Mai[s] il n'en fut rien. La Miséricorde infinie de Dieu, d'un côté; le zèle industrieux du pieux doyen de la ville, de l'autre, nous aplanirent tout[es] les difficultés, et tout alla au gré de nos désirs. D'abord le R. P. Schmude, notre Supérieur, sut attirer les riches et les grands à ses sermon[s]. Un officier était venu demander au chanoine doyen, s'il convenait à un homme bien élevé d'assister aux sermons des Missionnaires. Le brav[e] militaire s'imaginait que des missions, çà ne peut être que pour le bas peuple, comme la ratatouille est pour les simples soldats. A l'issue du premier sermon, il accourut rétracter son jugement, un peu hardi, et demanda humblement pardon au Père Prédicateur. Bientôt conseil municipal, bourgmestre, et toute la haute société de Bischofs-teiniz assistèrent à nos exercices, et parmi nos auditeurs les plus assidus, on rema[r]qua la princesse et ses filles. Les confessions, il est vrai, furent peu nombreuses pendant les 4 premiers jours, mais à partir du cinquièm[e] le nombre des pénitents alla en croissant, et bientôt il fut tel, que nous ne pûmes plus suffire à la besogne; il fallut appeler des prêtres sé[-]culiers à notre aide. Je ne vous parlerai pas des larmes qui furent versées à notre départ; le doyen, d'une voix entrecoupée de sanglots nous re[-]merciait au nom de toute la ville. Nous avons laissé à Bischofs-teiniz, comme partout ailleurs, un souvenir perpétuel de notre mission, nous y avons établi l'œuvre de l'apostolat de la prière. — La mission de Ronsperg, ville peu éloignée de Bischofs-teiniz et proche de la Bavièr[e] fut plus consolante encore que la précédente. Là un apôtre nous avait préparé la moisson avec un courage et un zèle infatigable. Cet apôtr[e] ce fut la R. Mère Supérieure des Sœurs de St Charles-Borromée. La population presque tout entière était venue à notre rencontre; un chœur de jeunes filles nous adressa une charmante petite allocution, puis on nous conduisit au Château, où M. le comte de Condenhoven nous reçut et nous hébergea avec une cordialité et une délicatesse exquise. Inutile de dire que le concours des fidèles, non seulement de Ronsperg, mais de tous les environs, et même de la Bavière, fut immense. Bientôt l'église ne suffit plus pour contenir cette foule avide d'entendre la parole d[e] Dieu, il fallut leur prêcher en plein air, sur la place publique, dans la grande cour du château. Ici aussi nous dûmes appeler des confesseur[s] à notre secours, et encore les confessions se prolongèrent-elles jusque bien avant dans la nuit. Le difficile pour nous était de traverser les rue[s] de la ville; il y avait à percer une foule enthousiaste qui nous cernait et se disputait nos mains pour les baiser. « Vous avez trouvé la ville tout-à-fait tiède », nous dit le bourgmestre qui vint nous remercier à la tête de son conseil, au nom des citoyens, « vous avez trouvé la ville tout-à-fait tiède, mais vous la laissez remplie de ferveur » — Passez maintenant avec nous dans le charmant village d'Allgund, district de Méran, en Tirol, ses habitants se font reconnaître surtout par la singularité et l'uniformité de leur costume traditionnel. A Allgund, se distinguèrent principalement les jeunes gens. Quel beau spectacle que de voir tous ces hommes robustes, élégants, mais pieux et simples, en uniforme du pays, semblables à un régiment de chasseurs, s'approcher en bon ordre de la Table Sainte! Des montagnes, de Méran même on vint nous entendre, et à notre départ, une députation de jeunes gens et de jeunes filles nous remercia de tous nos soins avec une exquise politesse. — Mais la palme est sans contredit au village de Ried, vallée de Ziller, en Tirol. Plusieurs des principaux habitants s'étaient opposés de toutes leurs forces à la mission. Un homme très-influent dans toute la vallée, les appuyait de son exemple et de ses paroles. Cet homme, excellent tireur, avait été député à Vienne par les francs-tireurs du Tirol, pour donner un spécimen de

leur adresse, et avait même été reçu chez le Ministre d'Etat, lors de la grande fête des tireurs. Ebloui de tant de distinctions, flatté par les libéraux de Vienne, qui pensèrent en faire un instrument très-utile au milieu de ces bons Tiroliens, notre homme était revenu tout transformé. Il ne voulut plus être directeur de la musique religieuse, il répandit des principes nouveaux parmi ses compatriotes, bref il devint le chef d'un parti anti-sacerdotal. Du reste les habitants de Ried sont en majorité brocanteurs, colporteurs, etc..., métier qui n'est guères fait on le sait pour faire avancer la perfection: « Qui multum peregrinantur, raro sanctificantur, » et ceux-ci sont en voyage toute l'année! Cependant, à la première nouvelle d'une mission à Ried, nos marchands se mettent en route, voyagent le jour, voyagent la nuit, de peur de perdre une minute de ce temps précieux. Quand nous arrivâmes à Ried, le 2 janvier, ils étaient tous là, en procession, avec tambours, clairons, musique. Après le discours d'usage, on avance lentement et en grande pompe, au son mélodieux des instruments de nos artistes montagnards, au bruit du canon qui gronde et répète son tonnerre de montagne en montagne; à l'église les pieux accents de l'orgue et l'hymne de circonstance charment nos oreilles. On accourt à nos sermons de toutes les parties de la vallée. L'opposition est bientôt vaincue, et se laisse entraîner par le flot irrésistible de la ferveur universelle. Dès le 4e jour de la mission la voix suave du fameux tireur se fait de nouveau admirer à l'église, et avec cette conversion tout était gagné; un seul homme (et encore n'en est-on pas certain) un seul peut-être ne s'approcha pas de la Sainte Table. Il y eut Communion générale pour les hommes séparément. Le Curé distribuait à ses ouailles le pain des forts; en voyant toutes ces conversions, cette humble piété d'hommes hier encore si rebelles à sa parole et ennemis jurés de l'Eglise, le bon pasteur ne put contenir ses larmes; mais quand arriva le tour du maître-tireur, l'émotion fut trop forte, et l'excellent prêtre, près de s'évanouir, dut renoncer à distribuer la Ste Communion. Les vierges vinrent à leur tour, le front ceint de belles guirlandes, et le visage empreint d'une angélique dévotion. Ainsi que je l'ai dit plus haut, le peuple affluait des autres villages, et à certains jours il n'y avait pas moins de 17 prêtres occupés au confessionnal. Tout fut renouvelé dans cette vallée, et à l'exemple du tireur, tous promirent publiquement de vivre et de mourir avec toute leur famille, dans le sein de l'Eglise catholique, de résister à toutes les séductions, à toutes les promesses et même à toutes les menaces des libéraux, de ne jamais se mettre de leur parti. A l'érection de la croix de mission, on était accouru de grand matin, du haut des montagnes, du fond de la vallée, à la lueur des torches. Ried déploya toute sa pompe, de grands et beaux jeunes gens, portaient en triomphe la croix splendidement ornée, suivaient des jeunes filles vêtues de blanc, avec des flambeaux et des guirlandes, et puis tout le clergé de la vallée chantant des hymnes. La croix fut plantée non loin de l'église, à un endroit d'où elle s'offre à tous les regards et domine majestueusement tout le village. Ces bons Tiroliens purent à peine se résigner à notre départ; ils n'eurent que des larmes pour nous remercier, la parole leur manqua à tous, même au Curé, ils nous accompagnèrent tristes et inconsolables, à notre voiture. Sur les montagnes par où nous passions, des feux allumés signalaient au loin notre marche; et nous étions déjà bien éloignés que nous entendions encore le canon qui grondait à Ried.

Hongrie. — Extrait d'une lettre du F. Cruck. Presbourg, 25 Octobre 1868.

... Nous arrivâmes le 1er Octobre à Munich; c'est une ville très-catholique, nulle part on ne nous a témoigné autant de respect. Sur une des places de la ville, se trouve une colonne surmontée d'une statue de la Vierge, érigée à l'époque du choléra, il y a quelques années; j'ai bien passé six ou huit fois sur cette place, le matin et le soir, toujours j'ai trouvé là 15 à 20 personnes à genoux en prière. Nous avons visité aussi le cimetière; c'est là surtout que j'ai bien vu par le respect qu'on a pour les morts, combien cette population est encore chrétienne. Chaque tombe, chaque monument est accompagné d'un bénitier en pierre de taille et l'on vous invite doucement à prendre le goupillon et à bénir la tombe; mais ce qui nous a surtout frappé c'est la chapelle où on expose les morts. Pendant 48 heures tous les morts sont là dans une salle; on leur passe au bras un petit cordon qui correspond à une clochette qui serait mise en branle par le moindre petit mouvement. Il y a là 3 ou 4 de ces salles, celles des riches et celles des pauvres. Celle des riches est magnifiquement ornée; elle contenait alors 7 cadavres: Un officier supérieur en uniforme, un jeune homme en habit de noces, une pauvre mère avec son enfant, etc. A côté se trouvaient les pauvres et si les fleurs étaient moins abondantes, le calme et le silence étaient aussi profonds. Vous devinez les pensées que

nous suggérait cette égalité devant la mort. Le lendemain à 8 heures nous partions pour Linz. A Saltzbourg, nous entrions sur le territoire autrichien: mais, comme à Kehl, nos bonnes mines inspirent de la confiance et on nous dispense de la visite de nos bagages. Nous arrivons à Linz à 5 h. du soir. De 1830 à 1840 l'Archiduc Maximilien d'Esthe fortifia la ville et fit construire tout à l'entour sur les petites collines environnantes 32 forts qui subsistent encore maintenant. A la fin des travaux il se trouva que le premier construit dépassait la ligne et se trouvait trop rapproché de la ville: on le mit néanmoins à l'épreuve et il fut bombardé en 1837. Comme la tour résista, rien ne faisait plus présager le sort qui lui était reservé: cependant l'Archiduc qui tenait à la régularité de son travail y fit adosser une église et un collège à murs crénelés et en fit don aux Pères. Nous passons le dimanche à Linz. Comme religieux de la Compagnie, le R. P. Recteur nous procure des places gratuites jusqu'à Presbourg, et nous nous embarquons sur le Danube à 7 h. du matin pour arriver à Vienne à 7 h. du soir. Réception des plus cordiales. Les Pères habitent une partie de leur ancienne université et ont aussi la jouissance de notre ancienne église, qui après la cathédrale est bien la plus belle de la ville. Mais la résidence est si petite qu'on peut à peine y loger 6 ou 7 Pères: ce qui est bien peu pour une si grande population. Le P. Labve et moi nous couchons à la bibliothèque. Cela fait peine de voir tout le reste de l'ancien batiment construit par nos Pères, habité par des étrangers tandis que les Nôtres sont misérablement resserrés dans la partie la plus incommode. Ceci n'est pas rare et nous avons déjà rencontré sur notre route, même à Munich, bien des maisons de la Compagnie transformées en casernes ou en lycées. Le lendemain à 7 h. nous arrivons à Presbourg. J'ai été bien touché, je vous assure, des soins, de la charité de tous les Pères et Frères de cette maison, à commencer par le R. P. Recteur. Nous sommes l'objet des attentions les plus délicates de la communauté. Nous sommes ici 38 scolastiques et c'est bien assez car la maison est étroite. Elle forme un rectangle qui intérieurement a 7 fenêtres de long sur 4 de large. La cour intérieure est la seule de la maison: cela suffit pour vous faire deviner tout ce qui s'y trouve: ajoutez y des poules et dans un angle qui se trouve vis à vis de ma fenêtre se fait entendre souvent le grognement de certains animaux qu'on ne nomme pas. Ici point de jardin, point de corridor. Du matin au soir l'on vit enfermé dans sa chambre ou dans un étroit couloir ou dans la salle de recréation. C'est là ce qui me coûte le plus, habitué que je suis au jardin de Laval. Pas de recreation ici les dimanches et jours de fête. La St François de Borgia s'est passée comme le jour le plus ordinaire, classe matin et soir. (Ici les classes recommencent le 1er Octobre). Je n'ai pourtant pas à me plaindre car je suis sorti assez souvent avec le F. Zugmeyer. Ici pas de bibliothèque pour les Scolastiques, on veut vérifier cet ancien usage: Timeo virum unius libri. Aussi du matin au soir, nos bons germains sont-ils couchés sur leurs livres de philosophie ou de mathématique. Voici comment est divisée ici l'étude de la philosophie. En première année on ne fait uniquement que la logique et les mathématiques comme à Laval, mais plus à fond, plus à l'allemande et en latin. En seconde année on ne voit que l'ontologie et la cosmologie, avec la mécanique et la physique. En troisième, Ethique, Théodice, Psychologie. En un mot ce n'est pas sans raison que ce Philosophat est en odeur de sainteté et de science auprès du t. R. P. Général. La santé de nos bons scolastiques m'étonne autant que l'intensité de leur travail. Cela tient sans doute à leur première éducation qui a du être assez rude au fond des montagnes du Tyrol et de la Bohême. Ici aussi du reste on nous enlève tout excitant; nous sommes à une toute petite ration pour le vin, le tiers de celle de la France; pas de poivre, pas de vinaigre, rien d'échauffant sur la table des Philosophes. En voulez-vous une autre preuve. Ici l'Avent se fait avec le même sérieux que le carême en France; jeûne et abstinence trois fois par semaine. Quant au carême depuis le mercredi des cendres jusqu'à Pâques sans excepter les dimanches pas de viande dans la maison et il n'est pas question d'exception. Nous devons cette rigidité en Hongrie à l'ignorance du peuple et au grand nombre de Grecs-Schismatiques tres-austères et qui crieraient facilement et volontiers au relachement des Romains. En général le clergé est assez bon, et l'on voit ici la soutane, ce qui est rare en Allemagne. Pourtant dans une de ses dernières assemblées, le clergé émettait l'espoir de voir au prochain concile abolir le célibat pour les prêtres! Jugez du reste.

Lettre du F. Holubowicz aux PP. et FF. théologiens de Laval. — Tarnopol, 22 Mars 1869.

... Nous vivons entre la crainte et l'espoir. Notre position est actuellement bien critique. D'après la nouvelle loi tous nos Frères

coadjuteurs et scolastiques, qui ont l'âge requis pour la conscription, sont obligés de servir dans la milice. Le sousdiaconat, ni même le diaconat ne les en exempte pas. Quel embarras pour nos deux provinces! Aucune démarche n'a pu donner une solution heureuse à cette difficulté. Notre R. P. Provincial voulait faire tous nos juvénistes candidats de théologie, pour lesquels la loi semble avoir quelque égard; mais hélas, cela même n'a servi à rien. Autre embarras surgit du projet de loi du ministre des cultes qui veut astreindre tous nos Pères des colléges à l'examen public, requis pour les professeurs du gouvernement, bien que nous n'ayons que des colléges privés. — Notre collège de Tarnopol va très-bien; nous avons d'excellents enfants, et je me trouve heureux avec eux. Notre travail qoique borné à un petit nombre d'élèves n'est point stérile. En voici une preuve entre mille autres. Un élève à peine reçu dans notre collège se signalait tellement par sa mauvaise conduite sous presque tous les rapports et surtout sous le rapport religieux, qu'il était déjà tout près de l'exclusion. A la suite d'une retraite il devint tout autre. Le changement de sa conduite était si complet, qu'on ne pouvait s'en rendre compte. Les élèves se disaient: ou bien, c'est un hypocrite, et dans ce cas il ne persistera pas longtemps dans sa voie; ou bien c'est une conversion bien sérieuse et bien profonde. La seconde supposition se vérifia pleinement. Il fut durant toute l'année un vrai modèle d'ordre, de travail et de piété. Cette année il s'est rendu à Rome pour entrer dans les Zouaves pontificaux. Les lettres qui nous arrivent de là ne tarissent pas d'éloges sur son compte, et nous demandent d'envoyer à Rome beaucoup de pareils sujets. — Je ne puis vous donner beaucoup de nouvelles consolantes de notre pays. Les affaires publiques vont de plus en plus mal. Les Evêques sont persécutés, surtout ceux qui ont montré plus de courage, comme ceux de Prague, de Linz, de Vienne et de Przemysl (en Galicie); on les tracasse sans cesse. On va nous enlever l'université d'Insbruck. Le mariage civil n'est point pratiqué, du moins chez nous, et je crois qu'il ne le sera jamais. Les Evêques préparent ici une adresse solennelle au St. Père, signée par des milliers de fidèles: on la lui enverra avec le denier de St. Pierre tel qu'on peut l'obtenir dans ce pauvre pays. tout cela à l'occasion de sa prochaine cinquantaine. Les ennemis ont beau bouleverser tout, et porter des lois infernales, ils n'arracheront pas de notre cœur l'amour filial, la vénération et l'obéissance à Pie IX. Les journaux vont ont annoncé la nouvelle de la fuite de Mgr. Sosnowski, évêque de Lublin et les motifs qui l'y ont poussé. Ce vieillard vénéré a fait ici une impression immense; il est à Rome.

Hollande. — Lettre du F. Gadet à un Scolastique de Laval. Sittard, 12 Avril 1869.

L'illumination en l'honneur du St. Père a été universelle dans notre bonne ville de Sittard. A de rares exceptions près, toutes les maisons étaient illuminées; jusqu'aux chétifs réduits des pauvres, où ces braves gens avaient étalé des bougies posées dans de petites bouteilles ou fixées dans des sabots avec de la terre glaise. Le soir les rues furent encombrées de monde; mais malgré cela on y vit régner un silence et une tenue dignes d'une église. La musique parcourait la ville, aux flambeaux, et jouait des airs de circonstance en l'honneur de Pie IX; de temps en temps des cris de "Vive le Pape,! Vive Pie IX!" s'échappaient de toutes les bouches dans un accord spontané qui faisait tressaillir. Le matin on a distibué de nombreuses Communions; et, selon la prescription de Monseigneur, dans chaque église s'est célébrée une grand' Messe solennelle avec Te Deum. Notre église fut bien plus belle que le jour de Pâques: au dessus du maître-autel brillaient les armes pontificales encadrées de quatre drapeaux jaune et blanc. Dans l'église principale on vit assister au Te Deum, la garde nationale en grande tenue et un zouave pontifical (notre ancien élève) en grand uniforme. Ce dernier fut invité le soir par deux lieutenants, députés du capitaine commandant, pour marcher avec la garde nationale et avec la musique par la ville. Presque à toutes les maisons flottaient les couleurs pontificales à côté des couleurs nationales, double témoignage d'amour pour l'Eglise et pour la patrie. Tout le monde convient que l'illumination n'a été nulle part plus belle que chez nous, au collége. Nous eûmes la permission de nous promener deux à deux jusqu'à 10 heures par la ville. Partout on ne parlait que de notre grand Pie IX; partout où se lisaient quelques vers ou une inscription relative au St. Père, la foule s'arrêtait, lisant et relisant avec une visible satisfaction. A Maestricht la fête a été splendide. Là aussi la maison de nos Pères a été admirée par dessus toutes les autres. Toutefois le gouverneur de Maestrich et le député libéral se sont abstenus de toute démonstration. Un autre député n'a que faiblement illuminé. Cela ouvrira sans doute les yeux à

ceux de Maestricht qui croyaient à l'esprit catholique de ces Messieurs. Un fort riche industriel, M. Regout, s'est distingué bien différemment. Non seulement il a illuminé toutes ses maisons et fabriques, mais encore il a envoyé tout ce qu'il fallait pour illuminer magnifiquement plusieurs maisons religieuses et plusieurs églises. Par l'entremise du Nonce Apostolique, il a écrit une lettre à Sa Sainteté Pie IX et l'a prié d'accepter plusieurs riches cadeaux, entre autres une certaine étoffe de soie du plus grand prix: il l'avait reçue des ambassadeurs japonnais. Cinq pièces seulement de cette étoffe ont été apportées en Europe. Deux étaient pour l'Empereur des Français, une pour le prince rouge, une pour le roi de Belgique et une pour M. Regout: Vous concevez dès lors ce que ce doit être. Un des rédacteurs du journal catholique Hollandais le Tyd, a envoyé à tous les poëtes catholiques de la Hollande, une une invitation de chanter le Jubilé Papal, leur laissant le choix entre toutes les langues. Tous les séminaires, collèges, institutions, etc. sans excepter même le Noviciat de Mariendal, ont reçu une invitation spéciale. Le papier sur lequel on transcrira les vers doit être demandé au bureau du Tyd. Ce papier est assez simple et sans autre ornement qu'un tiret rouge tout autour. Ceux là toutefois qui le désirent peuvent l'enluminer à leur goût. Ces différentes pièces doivent être ainsi réunies en un Album pour être envoyées au St Père. Plus tard on les imprimera. Sittard a fourni deux odes: l'une en Hollandais et l'autre en Latin. — Au mois de Janvier a eu lieu à Sittard dans notre église une mission de 8 jours, pour les hommes seulement. Ceux-ci sont venus en masse. Chaque soir l'église se remplissait de 1300 auditeurs. De tous les villages environnants, dans un rayon de 4 lieues 1/2, on voyait arriver des troupes d'hommes. Un soir même on remarqua 25 hommes venus d'un village à cinq quarts d'heure de là et qui devaient s'en retourner après l'instruction. Un d'eux prétendait que le Père Missionnaire avait quelqu'un près de lui dans la chaire pour lui souffler ce qu'il avait à dire: «Personne ne me persuadera le contraire, disait-il: comment! vous croyez que l'on peut savoir tout ça par cœur, et qu'on parle si savamment pendant plus d'une heure; mais c'est comme si c'était imprimé.» Le succès de la mission se juge par les fruits: or tous ces hommes, une dixaine exceptés, se sont approchés des Sacrements. — Le R. P. Van Oxloen était venu de Bruxelles pour ériger, à l'occasion de la clôture, l'Archiconfrérie de St François-Xavier. Cette Association a pour but de travailler activement à la conversion des pécheurs: on s'attache surtout à rechercher ceux dont la demeure est d'un accès difficile. Elle se compose exclusivement de pères de famille et de jeunes gens. Une des obligations imposées aux membres est celle de se confesser et de communier au moins une fois par mois. D'après une petite notice historique, que je trouve dans le manuel de l'Archiconfrérie, «Cette Association de St François-Xavier a eu de fort modestes commencements; mais semblable au grain de sénevé elle a pris peu à peu un accroissement considérable. En 1853, pendant l'octave de l'apôtre des Indes et du Japon, célébrée dans l'église du collège St Michel à Bruxelles, un inconnu demanda au parloir un des confesseurs: «Mon Père, lui dit-il, me connaissez-vous? — Non, mon ami. — Je suis votre pénitent. Je viens vous parler d'une affaire. Vous vous moquerez peut-être de moi; mais il faut que je vous l'explique: je viens de prier devant la statue de St François-Xavier, qui est exposée dans l'église et en priant l'idée m'est venue d'aller vous trouver. Voulez-vous commencer une Congrégation d'hommes? — Mais cela n'est pas facile. — Laissez-moi faire. — Vous ne risquez rien en essayant, si vous pouvez trouver quelques braves gens qui partagent les mêmes idées. En peu de jours il comptait une quinzaine d'hommes qu'il réunissait le dimanche dans sa cave. C'était un serrurier. Après deux ou trois semaines le Père installa la Congrégation dans cette même cave. Les premiers membres le prirent pour Directeur et choisirent le serrurier pour préfet. Le dimanche suivant 22 Janvier 1854 l'assemblée se tint dans la chapelle des Frères des écoles chrétiennes, rue des Alexiens et le lendemain il y eut communion générale dans l'église du collège St Michel. Au mois de Mars, la pieuse réunion fut transférée dans la chapelle de Ste-Anne, rue de la montagne. Les statuts furent approuvés le 20 Juillet de la même année par son Eminence le Cardinal Sterckx, Archevêque de Malines, qui érigea canoniquement l'Association et nomma pour Directeur le fondateur de l'Oeuvre. En Mai 1855 l'Association reçut de Sa Sainteté Pie IX ses premières indulgences. En 1856 le titre d'Archiconfrérie lui fut accordé ainsi qu'un grand nombre de nouvelles indulgences. En 1857 le nombre des membres était devenu si considérable qu'on fut obligé de la transférer dans l'église des RR. PP. Jésuites. A l'exemple de son Eminence le Cardinal Archevêque de Malines, Nos Seigneurs les Evêques des différents diocèses de la Belgique ont successivement daigné prendre l'Association sous

leur haut patronage dans leur diocèse respectif. Son Excellence Mgr. Gonella, Archevêque de Néocésarée, Nonce apostolique en Belgique a montré, dans différentes solennités, combien cette Association lui était chère; il a daigné se faire inscrire parmi les membres protecteurs. D'autres Nonces apostoliques en Belgique ont suivi l'exemple de son Excellence. — Mgr. Samhiri, Patriarche d'Antioche en Syrie, lors de son voyage en Belgique en 1856, a voulu aussi inscrire son nom sur le registre des membres protecteurs; de même son Eminence le Cardinal Wiseman en 1861. Parmi ces membres on compte encore Mgr. Macarios Haddad, Evêque de Damas, coadjuteur de sa Béatitude le Patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem pour les Grecs-Unis, Notre Très-Révérend Père Général, qui dans une lettre au fondateur de l'Association, dit avoir été bien consolé en apprenant l'heureuse nouvelle de l'établissement de cette Congrégation; M. le Baron de Gerlache, président de la Cour de cassation en Belgique, et président de la société de St. Vincent de Paul, dans une lettre adressée au Directeur en 1855 loue beaucoup cette œuvre, qu'il appelle « une nouvelle et puissante garantie pour la société travaillée aujourd'hui dans toutes les classes par tant de mauvaises passions. » Dans cette même lettre il dit encore: « La société de Saint Vincent de Paul désirant vous donner, selon ses faibles moyens une preuve de sa sympathie, a chargé son trésorier général de verser dans vos mains une somme de 200 francs pour vous aider à couvrir les premiers frais de votre installation. — A l'heure qu'il est l'Association de St. François-Xavier pour la conversion des pécheurs est déjà établie dans tous les diocèses de la Belgique, à Paris dans la chapelle de l'œuvre des Flamands, dans plusieurs diocèses de l'Allemagne, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande et jusqu'en Chine. Je viens de parcourir le 9me compte-rendu de l'Archiconfrérie, et je vous avoue que je suis resté interdit en voyant les résultats que cette association a déjà obtenus en Belgique. Depuis 1854 on compte dans le seul diocèse de Malines 7503 conversions; 672 personnes ont été ramenées à la pratique de leurs devoirs religieux; 135 669 bons livres ont été distribués et plus de 10 000 mauvais livres ont été brûlés. On a fait cesser 2413 cohabitations illicites et 26 000 francs ont été dépensés pour légitimer plus de 2000 enfants. Beaucoup d'autres bonnes œuvres ont été faites, car l'Association emploie tous les moyens qui sont à sa disposition pour travailler à la conversion des pécheurs. Rendons grâces à Dieu, mon bien cher Frère, de ce qu'il a bien voulu établir dans notre chère Néerlande cette Association qui promet de si beaux résultats dans l'avenir. Voici dans quels termes le Courrier de la Meuse, journal du Limbourg, dans son numéro du 1r Février 1869, parle de l'érection de l'Archiconfrérie à Sittard qui est la première localité en Hollande, où elle s'est établie: « L'Association de St. François-Xavier, cette grande œuvre de préservation sociale dont la Belgique est justement fière d'avoir été le berceau, vient de s'implanter en Hollande. C'est le R.P. van Caloen lui même qui a installé à Sittard (province du Limbourg) la première affiliation. La cérémonie de consécration a eu lieu dimanche 24 à la suite d'une retraite de 8 jours qui a été prêchée par le R.P. Binkhorst de la Compagnie de Jésus. Plus d'un millier d'hommes ont suivi avec une assiduité exemplaire et un recueillement édifiant les pieux exercices de l'octave. Le 24, le R.P. Van Caloen ayant célébré la sainte Messe pour attirer les bénédictions du Ciel sur la nouvelle association, un grand nombre de personnes se sont approchées de la sainte Table. Le soir du même jour les premiers associés ont fait leur acte de consécration après un sermon de clôture prononcé par le Père Missionnaire, et ont reçu des mains du pieux et zélé Directeur général la médaille qui leur rappellera les exemples et les vertus de leur glorieux patron d'adoption. Cette belle et imposante cérémonie a été clôturée par la Bénédiction donnée par le Révérend Doyen après le chant du Te Deum. L'Association de Sittard compte une centaine de membres, tant de la bourgeoisie que de la classe ouvrière; le bourgmestre de la commune en a accepté la présidence d'honneur. C'est un beau début plein de promesses et d'espérances.» Ainsi parle le Courrier. Ces espérances ont déjà été réalisées en partie. L'Association de Sittard est déjà notablement augmentée et dans une commune voisine où l'Archiconfrérie a été établie aussi, à la fin d'une retraite prêchée par le même Père Binkhorst, elle compte 190 membres. Espérons encore et prions Dieu que les fruits ne fassent pas défaut et qu'il daigne bénir partout et toujours cette œuvre, comme il a béni les travaux du glorieux St. François, qui en est le Patron. —— Encore quelques nouvelles sur la fête du 11 avril. A la Haye un de nos Pères a été occupé pendant 3 heures de suite à distribuer la Ste. Communion. Le journal protestant de Leide a fait un appel à tous les protestants pour s'unir aux catholiques le 11 Avril et beaucoup ont répondu à cette invitation. Ces protestants sont conservatives, et ces conservateurs considèrent le Pape comme leur chef, comme chef du parti conservateur. En d'autres endroits, où pareil appel n'est point fait, Juifs et Protestants se sont unis aux

Catholiques et ont arboré les couleurs pontificales. Et le lendemain 12 Avril elles flottaient encore dans toute la ville de Tilburg.

Turquie. — Constantinople. — Lettre du R. P. Daras. — ... Un de nos amis d'ici, ancien Consul, fit il y a deux ans, la connaissance d'un enfant turc en qui il trouva des dispositions tout à fait remarquables. M. Testa (c'est le nom de cet ami) est un puits de science. Il parle en perfection le Turc, le Français, le Grec, l'Hébreu, l'Allemand, l'Arménien, l'Italien et l'Anglais. Il lui prit fantaisie d'instruire ce jeune Turc qui répondit parfaitement aux espérances qu'il en avait conçues. Il lui fit lire tout l'Evangile en Arabe: l'enfant trouva admirable la morale de l'Evangile et commença à la comparer à celle du Coran. Sa droiture naturelle eut bientôt triomphé du fanatisme qu'il avait puisé au sein de sa famille. Son père est derviche hurleur et sa mère naturellement est hurleuse. Le sentiment de la famille est absolument nul au milieu de ce peuple abâtardi. Je pourrais vous en citer mille exemples. Un des parents de ce jeune Turc, vexé d'avoir une petite fille au lieu d'un garçon qu'il espérait, prend l'enfant avec un grand sang froid, la porte sous un matelas et s'assoit dessus jusqu'à ce qu'elle soit étouffée. La corruption est affreuse même dans les plus jeunes enfants. — Notre jeune Mahométan au milieu de tant de scandales, par une Providence spéciale de Dieu, conserva la pureté de son cœur et la rectitude de son jugement, et sauva son intelligence de ce chaos de principes absurdes et de pratiques monstrueuses. Le récit de la Passion de Notre Seigneur fit sur lui une profonde impression: « Oh! les misérables! s'écria-t-il en s'adressant à M. Testa, oh! les misérables Juifs! quelle perversité! Jamais les Turcs n'auraient fait cela. » — A quelque temps de là M. Testa lui dit: « Vendredi prochain on fait à l'église St. Pierre le Chemin de la Croix, si tu le veux, je t'y conduirai: — Bien volontiers, répond l'enfant. Au jour dit le jeune Turc arriva de bonne heure. Malheureusement une visite inattendue retenait M. Testa. Mon ami, dit-il à l'enfant, je ne puis t'accompagner aujourd'hui à St. Pierre: si tu tiens à voir la cérémonie, vas-y seul. — Eh! bien je pars. — Sois respectueux. — Oh! soyez tranquille. Et le voilà parti. Une heure après il était de retour chez son protecteur: « Oh! quelle belle et touchante cérémonie, dit-il. Je vous remercie, Monsieur, de m'y avoir invité. — Mais qu'as-tu fait dans l'église? — J'ai vu en entrant que tout le monde se découvrait respectueusement, prenait de l'eau bénite et faisait le signe de la croix: j'en ai fait autant et je suis allé m'agenouiller devant l'autel en priant Dieu de me bénir et de me protéger. J'ai suivi ensuite la foule devant chaque tableau, mais ne comprenant pas ce que le prêtre disait, j'ai récité toutes les prières que je sais. — Cependant le père de notre jeune Musulman commença à presser son fils de se faire hurleur comme lui et fit les démarches nécessaires. L'enfant résista énergiquement malgré les coups qu'il recevait. On prit jour cependant pour la cérémonie de l'initiation et l'on prépara l'épreuve à subir par l'aspirant. Cette épreuve consiste, ô abomination! à remplir, à demi d'huile à brûler une coupe sacrée. Le vénérable chef des hurleurs achève de remplir le vase au moyen de ses crachats et autres expectorations, et l'initié doit prendre publiquement ce breuvage sacré sur lequel on a récité une foule d'oraisons. Notre jeune Turc malgré les menaces de sa famille refusa nettement et fut jeté par son père sur le pavé avec mille malédictions. — M. Testa recueillit cette pauvre victime du fanatisme musulman. Puis se rendant chez le père il l'accabla dans sa langue des injures les plus fortes lui reprochant sa cruauté et ses mauvais traitements: il paraît que c'est le seul moyen de triompher des Turcs. Celui-ci donc ayant affaire à trop forte partie s'excusa, se soumit et laissa à M. Testa la plus grande liberté de faire de son fils ce qu'il voudrait. L'enfant fut réintégré dans la maison paternelle. — C'est dans une de ces visites qu'en se promenant dans le jardin il disait à M. Testa en lui montrant une rose fraîchement épanouie et répandant un parfum délicieux: « Si cette rose est si belle et si douce combien Celui qui l'a faite doit être plus beau et plus aimable! » — Il y a peu de temps M. Testa l'emmena avec lui à une petite campagne sur le Bosphore. C'était au commencement du mois de Mai. Vers le soir une cloche appela les fidèles à l'exercice du mois de Marie. Je vais à l'église, dit M. Testa à son jeune compagnon: tu peux m'attendre ici au jardin. — Oh! permettez-moi de vous accompagner. — Eh! bien soit, mais tu quitteras l'église quand tu voudras. — Arrivé à l'église le jeune Turc s'agenouille devant l'autel de Marie dans un parfait recueillement. Un chœur de jeunes filles chantait des cantiques, l'autel était très bien décoré et un massif de fleurs embaumait l'église. Sorti de l'église après la cérémonie, M. Testa dit à l'enfant: « Pourquoi es-tu resté tout le temps? tu pouvais sortir. — Oh!

Monsieur, je n'ai eu garde de sortir, la cérémonie était si belle, les chants étaient si suaves ! Oh ! qu'il fait bon de prier sous les yeux de votre Vierge ! Quelle différence avec nos mosquées ! — M. Cesta dont la famille est nombreuse faisait chaque soir le mois de Marie en famille. Le jeune Turc le savait et à l'heure de l'exercice il se retirait et prenait congé modestement. Enfin le dernier jour du mois s'adressant à son bienfaiteur : « Je n'ai jamais osé vous prier de m'admettre à votre pieux exercice, mais c'est aujourd'hui le dernier jour ; seriez-vous assez bon pour me permettre d'y assister ?" — M. Cestà acceda volontiers à sa demande. Il suivit très bien la récitation du chapelet et retint de mémoire l'Ave Maria. Il remercia de la faveur qu'on lui avait accordée et se retira. — Le lendemain il raconta à son protecteur qu'avant de s'endormir il avait récité 56 Ave Maria en les comptant sur ses doigts. — Ces jours-ci encore il faisait cet aveu : « Notre religion recule, la vôtre avance chaque jour. Les chrétiens commencent à occuper les plus hautes places. Il arrivera un temps où les chrétiens seront tout dans l'empire. Alors ils ne voudront plus d'un Turc pour les gouverner et ce sera fini de notre nationalité et de notre religion. — Ce raisonnement est fort juste. Là est, je crois, la solution de la question d'Orient, si les événements extérieurs ne la précipitent pas trop.

Scutari. — Extraits de plusieurs lettres du P. Giovanni Maria Crociolani professeur de philosophie et de physique au Séminaire de Scutari. (Communiqué par les Scolastiques de la province de Venise. — Traduit de l'Italien.)

Le mois passé les chrétiens et plusieurs d'entre nous, comme par exemple moi qui vous parle, nous avons eu une forte panique. Une croix avait été renversée par les Turcs. Or il faut savoir que le Pacha a l'ordre de faire respecter les chrétiens, par déférence sans doute pour les puissances étrangères. Il fut donc enjoint aux Turcs de relever eux-mêmes la croix abattue et de bâtir une chapelle en expiation de l'outrage fait à la religion chrétienne. De là une grande irritation : Turcs et chrétiens en vinrent aux mains, il s'en suivit des meurtres, des pillages et des villages entiers furent détruits. Aujourd'hui les hostilités sont suspendues : on attend la dernière décision de l'autorité, mais on craint bien que tout recommence bientôt de plus belle. Nous sommes entre les mains de Dieu. Cette année nous avons ouvert un externat qui semble devoir prospérer. A Noël on exposa une crèche avec l'Enfant Jésus à la vénération des fidèles. Jamais de mémoire d'homme on n'avait rien vu de pareil à Scutari et dans l'Albanie : aussi ne puis-je exprimer la satisfaction qu'éprouvèrent nos bons chrétiens, et la dévotion avec laquelle ils allaient visiter l'Enfant Jésus. Il fallait les voir se prosterner, baiser la terre, et ramasser, celui-ci un brin de paille, celui-là un brin d'herbe, un autre un peu de sable qu'ils emportaient ensuite chez eux comme des reliques. A propos de la simplicité de ces bons Albanais, voici un trait. « Un prêtre séculier, personnage très décidé, a fait construire sa tombe, il a son cercueil dans sa maison, et ce qui fait surtout à notre sujet, il a fait graver dans le marbre et exposé publiquement son inscription funèbre où il se prodigue les louanges d'usage : d'un homme aimé de tous, actif, libéral envers les pauvres etc. — Pour passer à autre chose, le mal pénètre ici hélas ! comme partout ailleurs. Il nous pleut d'Italie et autres pays des gens et des livres peu faits pour rassurer des cœurs de prêtres et de missionnaires. Le Clergé et les religieux s'en sont émus et il a paru cette année cinq ouvrages en langue albanaise, un, entre autres d'une véritable importance, œuvre d'un de nos anciens élèves de Lorette. Cela fait monter la bibliothèque albanaise à une dizaine d'ouvrages... Notre externat je vous l'ai déjà dit, va fort bien, et chaque classe compte un certain nombre d'élèves qui font la consolation de leurs maîtres. Je puis en particulier l'attester de mes cinq élèves de philosophie : chaque semaine a lieu la sabbatine et je vous assure que souvent les argumentations sont menées de manière à ne laisser rien à désirer. Je compte avoir cette année une dispute publique : De Universa Philosophia. Je suis aussi professeur de physique et comme il n'y a pas ici l'ombre d'un instrument ni d'une machine, je dois m'ingénier à les fabriquer moi-même. — Je vous ai parlé de la simplicité et de la foi de nos chrétiens. Oui certes ils ont de la foi ; mais une foi à leur façon : meurtres, concubinage et vols sont des peccadilles dont ils se vantent, bien loin qu'elles chargent leur conscience. - Si vous voyiez ces sauvages montagnards armés jusque aux dents, vous les prendriez sûrement pour des brigands. La cause principale de tout le mal est le manque de pasteurs qui les instruisent. Dieu veuille réaliser les espérances que fait concevoir notre séminaire. Jusqu'ici hélas ! le nombre des séminaristes est bien restreint : ils ne sont que 22, et qu'est-ce que 22 prêtres pour sept diocèses où chaque année

voit de nouvelles paroisses accroître le nombre de celles qui étaient déjà sans pasteurs. Les Evêques font des efforts inouis; mais les moyens leur manquent. Notre Archevêque en particulier prend le plus vif intérêt au bien de son peuple; il nous témoigne une bienveillance extraordinaire et vient souvent dans des visites familières nous encourager à mener à bonne fin l'œuvre si belle que nous avons entreprise pour la plus grande Gloire de Dieu — 20 Janvier 1868. — L'affaire de la croix abattue dont j'ai parlé plus haut vient d'être décidée par un Firman émanant de Constantinople: la sentence du Pacha y est confirmée, et les Turcs en bons musulmans, pleins de révérence pour l'autorité ont courbé la tête et exécutent l'ordre donné. — 15 Mai 1868. — Au mois de Mars dernier nous avons tous failli être la proie des flammes. Le feu a pris aux poutres d'un plancher qui venaient aboutir dans la cheminée de la cuisine. (Les ouvriers, comme on le voit, sont les mêmes dans tous les pays). Fort heureusement St. Joseph nous a averti à temps pour étouffer l'incendie qui aurait été terrible. — Le mardi de Pâques le Pacha gouverneur de la capitale est venu nous rendre visite: il a fait le meilleur visage à nous et à nos élèves, a prodigué les promesses et a fini par s'excuser de n'être pas venu plus tôt. Voilà un événement inoui pour le pays. Il est prodigieux en effet qu'un Pacha de ce rang ait bien daigné visiter publiquement, en signe d'honneur, un collège uniquement destiné aux chrétiens. Nouvelle preuve du changement des temps. Désormais les Turcs ne sont plus Turcs, mais les très-humbles serviteurs des puissances chrétiennes.

Amérique-Mérid^le. — Guyane-Française. — Lettre du R.P. Gally au R.P. Dorr.

Les Roches, le 26 Décembre 1868. — (La Mission de Cayenne depuis 1715.) — ... Les parages dans lesquels je me trouve offrent des souvenirs chers à la Compagnie. On conserve toujours la mémoire de nos anciens Pères qui sont venus ici sanctifier les âmes. — Tout d'abord à une distance des Roches d'environ 4 lieues en remontant le fleuve le Kourou, sur la rive droite, se trouve la montagne des Pères, ainsi nommée parceque nos Pères autrefois avaient fondé là un établissement agricole pour réunir les noirs des environs et leur apprendre les principes religieux. J'y suis allé, et je n'ai trouvé qu'une propriété complètement abandonnée par suite du manque de travailleurs; elle appartient aujourd'hui à un habitant du lieu. Elle est située au pied de la montagne d'où découle une eau fraiche et limpide. — Les premiers habitants de ce pays furent les Indiens Galibis qui étaient répandus le long de la côte depuis Kourou jusqu'à Sinnamary sur une étendue d'environ 15 lieues. — Nos Pères n'apportèrent la foi en Guyane qu'en 1715. — Ce fut le Père Caranave qui le premier vint ici pour instruire les Galibis; il en baptisa un grand nombre. Quelques années après le P. Lombard les réunit aux environs de la rivière de Kourou et y fonda un établissement en 1730. Les catéchumènes et les fidèles se rassemblaient dans une case bâtie par le Père. La bourgade augmentait alors chaque jour; on résolut d'avoir une église. Mais comment payer l'architecte charpentier de Cayenne qui demandait 1500 francs pour les frais de l'entreprise? Le Missionnaire et les néophytes riches en vertus, étaient d'ailleurs les plus pauvres des hommes. La foi et la charité sont ingénieuses. Les Galibis s'engagèrent à creuser sept pirogues que le charpentier accepta pour le prix de 200 livres chacune. Pour compléter la somme, les femmes filèrent autant de coton qu'il en fallait pour faire 8 hamacs. Vingt autres sauvages se firent esclaves volontaires d'un colon pendant que les deux nègres que celui-ci consentit à prêter furent occupés à scier les planches nécessaires pour l'édifice. Ainsi toutes les difficultés s'aplanirent, et les Galibis eurent un temple pour se réunir et louer le Seigneur. Le P. Lombard qu'ils respectaient et vénéraient comme un saint mourut vers 1762 époque où les Jésuites disparurent de la colonie par suite de la malheureuse affaire Lavalette. Bientôt après les Missionnaires du St. Esprit vinrent dans la colonie et ils furent officiellement chargés en 1776 d'y entretenir 20 prêtres avec un Préfet apostolique. Ceci dura jusqu'au 3 Mai 1793 où ils furent tous enlevés aux églises et aux Indiens de la Guyane française et transportés aux États-Unis dans le Nord de l'Amérique. Quelques mois après un grand nombre de prêtres français furent déportés à la Guyane et quoique éloignés du foyer de la révolution, ils furent mis à mort à Sinnamary par les ordres du fameux Jeannette gouverneur de Cayenne. — La révolution de 93 ne s'appesantit pas seulement sur les prêtres, mais aussi sur les églises qui presque toutes furent renversées. A la Guyane française il n'y eut que l'église de Cayenne et celle de Kourou qui échappèrent à la fureur révolutionnaire; mais elles restèrent sans pasteur jusqu'à la fin de 1807 où Mr. Grand vint prendre les fonctions de Préfet Apostolique.

M. Fillon prêtre déporté qui ne cessa pendant tout le temps de la terreur de rendre à la religion des services signalés, fut alors nommé Curé de la paroisse de Kourou qu'il desservit jusqu'en 1814 où il mourut de la fièvre jaune. — Le 3 Février 1816 parut l'ordonnance qui conférait à la congrégation du St. Esprit le soin de fournir des prêtres à toutes les colonies françaises. Le Missionnaire apparaissait de loin en loin au milieu de ces peuplades pour dire la Messe, confesser, etc; il ne pouvait offrir le St. Sacrifice que sous de mauvais carbets ouverts à tous les vents. Quant à Kourou, son église construite par les soins du P. Lombart s'était écroulée il y avait déjà quelques années. En 1835 le gouvernement recueillit ses ruines si précieuses et qui rappelaient de si heureux souvenirs et en fit construire une nouvelle église. Kourou depuis cette époque a toujours eu un pasteur. Voici ce qu'écrivait en 1856, au sujet du P. Lombart, M. Ducher alors Curé de Kourou : « La mémoire du P. Lombart a survécu à tout, et bien que la terre sainte où furent déposées ses cendres, soit devenue la voie publique, cependant les anciens qui ont appris de leurs pères combien le P. Lombart leur prodiguait ses soins et sa tendresse, et combien il était saint Missionnaire, se signent toujours en passant sur l'endroit où reposent ses cendres. On ne les foule qu'avec crainte et respect. »

Guyane Anglaise. — Extraits de quelques lettres du P. Marc Mesini, missionnaire de la Guyane, écrites en Juillet et Septembre 1868. — Georgetown — Demerara, Main-Street. — Je fais ici l'office de vicaire, en prenant soin de ces pauvres Portugais tout occupés à faire de l'argent et ignorants pour la plupart dans ce qui regarde la religion. Enseigner la doctrine chrétienne, m'industrier à faire cesser les scandales publics, visiter les malades et les aider à bien mourir, baptiser, confesser, prêcher, etc. tout cela ne laisse à peine un moment de repos. Cela fait pitié de voir de pauvres enfants de 16, 17 années et plus, ne sachant absolument rien : j'ai assisté plus d'une fois au lit de mort des malheureux qui avaient vécu 30 ans sans se confesser ; et cependant il y a toujours de quoi admirer la Miséricorde divine. Un pauvre jeune homme avait été uni en mariage illégitime par un ministre protestant contre la volonté de sa mère pieuse et timorée : depuis 20 années, il avait ainsi vécu en parfait concubinage, quand enfin, la concubine étant morte et lui-même conduit au lit de la mort, je fus appelé et le malheureux, ne sachant rien des choses qu'il est nécessaire de connaître, ne s'étant jamais confessé, n'ayant pas été confirmé, fut le premier à demander pardon à sa mère, à réparer le scandale, et quand sur ce point on eut fait encore pour lui tout ce qu'on pouvait, muni de tous les Sacrements, il mourut d'une mort à faire vraiment envie. Et je pourrais remplir des pages à raconter des faits semblables. La religion catholique est ici universellement respectée même par les hérétiques et toute insulte faite au Ministre catholique serait sévèrement punie. En preuve de quoi je veux raconter ce qui arriva au bon Père Ragazzini mort ici au mois de Juillet, de la mort du juste, accompagné des larmes de ces bons Portugais, qui voulurent montrer l'affection qu'ils lui avaient portée en accompagnant son corps au nombre de 3000, chose qu'on n'a pas revue ici. Donc deux individus s'étant présentés à ce bon Père pour être unis en mariage, comme ils étaient parfaitement ignorants des choses de l'âme, le Père dit à l'homme qu'il fallait savoir d'abord les choses nécessaires à un chrétien. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait attendre ; mais le Père se montrant inflexible, le téméraire osa lever la main contre le ministre de Dieu et lui donner un soufflet. Le bon Père souffrit l'insulte avec patience ; mais les Supérieurs portèrent plainte à la justice, et déjà un arrêt rigoureux de plusieurs années de galères pour l'audacieux allait être prononcé, quand, par l'entremise des nôtres, on obtint que la peine fut commuée en une réparation publique du scandale donné.

Brésil. — Lettre du P. Lazenby. — Collegio do SS. Salvador, Desterro. Pov. Illia de S. Catharina (traduit de l'anglais) 20 Avril 1868. — Cher Père, je viens de rester presque quatre mois dans la colonie « Principe Dom Pedro » ; mais différentes circonstances m'ont empêché de vous écrire. J'ai eu beaucoup à souffrir de la chaleur et des pluies, de la mauvaise nourriture et de la fatigue ; mais grâces à Dieu au sortir de cette épreuve je me trouvais plus robuste qu'en y entrant. Comme je n'ai point le temps de vous envoyer un récit détaillé de mes aventures, je vais seulement vous raconter l'incident suivant. — J'étais arrivé dans la colonie trois jours avant Noël. Les boutiques et l'hôtel étaient encombrés d'ivrognes ; se quereller et se battre semblait être à l'ordre du jour. La bénédiction que Dieu accorda à mes efforts et à ma présence dans la colonie fit cesser ces désordres depuis le jour de Noël. Ce jour-là aussitôt après la Messe, il y eut dans l'hôtel une querelle d'ivrognes. Je vis de ma petite hutte située sur une hauteur que les deux boutiques (il n'y en a que deux) et l'hôtel étaient remplis de mauvais garnements, et qu'il fallait faire quelque chose si je ne voulais pas que toute la journée se passât en débauches. J'allai donc à l'hôtel

qui était tenu par un protestant, et trouvant que je ne pouvais empêcher le combat parceque les spectateurs l'encourageaient, j'entrai hardiment dans l'hôtel et j'ordonnai à tous les catholiques qui s'y trouvaient d'en sortir. La plupart obéirent; mais quelques protestants furent blessés de mon intervention et l'un d'entre eux m'insulta publiquement. Les catholiques rentrèrent alors et un conflit général en fut la conséquence. On ne me fit cependant aucune violence et j'attendis patiemment l'occasion de mettre la main sur celui qui était la cause première de tout le trouble. Au bout de peu de temps il sortit de la mêlée saignant abondamment et brandissant un gourdin avec lequel il menaçait de tuer son adversaire. Je me tournai doucement vers lui et le priai de me donner son gourdin. Le pauvre homme à la voix de son pasteur devint doux comme un mouton, rendit son arme et se laissa conduire dans une maison voisine où l'on pansa ses blessures. Les autres tapageurs catholiques furent à ma prière conduits loin de l'hôtel par leurs compagnons moins ivres, et le tumulte cessa. Par la bénédiction de Dieu le bien ne s'arrêta pas là. Ayant calmé les catholiques je m'adressai aux protestants que j'eus bientôt réunis autour de moi. Je leur dis que je n'étais pas venu pour discuter sur leur religion mais pour procurer le bonheur et le bien général de la colonie: que l'ivrognerie avait été la cause du tumulte actuel, et qu'il convenait de former une société de tempérance pour en prévenir le retour, que pour rendre cette société acceptable à tous les partis il ne devrait être question de religion ni dans les status ni dans les lectures de la société, et que je demandais leur concours pour cette œuvre. Tous exprimèrent leur bonne volonté à se rendre à mes désirs, et les regrets qu'ils avaient de l'insulte qu'on m'avait faite. Quelques jours après l'auteur de l'insulte vint lui-même me demander pardon en me priant de faire connaître sa démarche à la colonie. Comme une preuve de mon complet succès je puis apporter le fait qu'une demi-heure après la fin du désordre, le plus riche des protestants de l'endroit vint poliment m'inviter à dîner avec lui et sa famille. Finalement depuis ce jour jusqu'à présent les cas d'ivresse ont été très-rares; les réunions et les lectures de la société de tempérance ont eu lieu tous les dimanches, et presque tous les hommes de la colonie ont tenu leur engagement. --- Comme je vous ai parlé de ma petite hutte sur la colline je vais vous en donner une courte description. Elle a 14 pieds de long et 8 de large; son toit est en feuilles de palmiers; elle sert d'abri à des oiseaux, à des souris et des crapauds ainsi qu'à toute leur progéniture. Pendant la nuit ces derniers animent ma solitude par leurs coassements; les souris après avoir rongé mes effets gambadent à loisir sur le sol. On pourrait faire une curieuse collection de toutes les espèces d'insectes qui peuplent ma cellule. D'innombrables moustiques et particulièrement les terribles moustiques nommées Burrando font que mes mains, mes pieds et ma figure sont perpétuellement enflammés. D'autres insectes des Elaters éclairent toute la salle de leur lumière. Dans ses étroites limites sont deux lits, deux chaises, une table et un bahut. Mon plancher n'étant soutenu que par les extrémités est élastique au milieu. Vous pouvez juger maintenant de la difficulté que j'avais à me remuer dans ma cabane, et pourtant je fus obligé d'y passer plusieurs jours sans aucun exercice soit à cause de la chaleur, soit à cause des pluies. —— Avec tout cela j'ai eu beaucoup de consolations; entre autres j'ai eu le bonheur après les avoir dument instruits de recevoir dans l'Eglise catholique le directeur de la colonie et sa femme. J'ai maintenant l'espérance de faire tant de bien ici que je ne puis m'arrêter à l'idée de retourner en Angleterre quoique le R.P. Provincial m'ait promis de demander mon rappel si je le désirais.

Lettre du F. Giuliani, coadjuteur temporel, à un Scolastique d'Eppan. — Desterro, Ste Catherine, 5 Avril 1868.

Le 24 Février, après un mois de voyage depuis Bordeaux, nous sommes arrivés au terme tant désiré, c'est-à-dire à l'île de Ste Catherine. La ville a environ 6000 âmes et s'appelle Desterro ou Notre-Dame de l'Exil, en mémoire de la fuite de la Ste Famille en Egypte. Le collége est petit et pauvre; la ville avait commencé à bâtir une nouvelle aile, et ces jours même l'assemblée de la province a décrété qu'on fournirait de nouveaux secours pour continuer l'œuvre. C'est encore de la ville que les nôtres ont reçu un vaste jardin, et dernièrement un bon Monsieur nous envoya jusque dans notre maison la clef d'une maison de campagne à lui, pour que nous en usions à notre gré: d'où l'on voit combien les habitants ont bon cœur. En dehors du pensionnat et des classes, les Pères prêchent encore dans la ville, visitent les prisons et l'hôpital, donnent des missions dans l'île, etc. Dans le peuple la foi est vive; on ne sait ce que c'est que le blasphème; il y a beaucoup de dévotion extérieure, de grandes fêtes: il ne manque que la fréquentation des Sacrements et l'instruction chrétienne; mais encore de ce côté on espère que peu à peu les choses iront mieux. Le dimanche de la Passion a eu lieu la procession de Notre-Seigneur dos Passos (aux Stations): la veille une grande

statue de Notre-Seigneur chargé de la Croix, mais couverte, est portée dans un grand palanquin par les principaux habitants de la ville, parmi lesquels le Président de la province; suit une grande foule de peuple tenant en main, qui plus, qui moins et quelques uns des faisceaux et des charges de bougies promises en vœu le long de l'année dans les maladies et autres besoins. La procession va de l'église du menino Deos (Dieu Enfant) à l'église paroissiale et y reste toute la nuit avec un concours immense. Le dimanche soir, autre procession avec la statue de Notre-Seigneur découverte, et à la suite le bois de la Croix sous un baldaquin porté par les principaux officiers de l'armée, etc. Arrivée à un certain point de la ville, la statue se rencontre avec la statue de Notre-Dame des Douleurs, portée aussi sur un palanquin. Là un prédicateur fait un petit discours, qui est plutôt un colloque avec Marie rencontrant son Fils chargé de la Croix, et que l'orateur termine en se donnant un ou deux soufflets; le peuple répond en se souffletant, de manière à faire un bruit extraordinaire. Après un long circuit, la procession retourne à l'église du menino Deos, la Madone suivant Notre-Seigneur. —— Dans l'intérieur du Brésil, il y a des millions de sauvages qui n'ont que très-peu de Missionnaires. Le gouvernement y pénètre peu à peu pour y exercer ses droits et livrer à la culture les immenses terrains qu'il y a là; les tribus sauvages se retirent alors toujours plus vers l'intérieur; de sorte qu'il est très-difficile de leur faire recevoir des Missionnaires, parceque les sauvages les craignent comme des envoyés du gouvernement. Un Père Liguorien a passé par ici il y a quelques jours; il avait été près de 20 années avec les sauvages, et en convertissant beaucoup: il nous a raconté qu'ils adoraient la Lune et qu'à la pleine Lune ils passaient les nuits à danser, chanter, etc; qu'ils avaient l'esprit ouvert. Prions pour ce pauvre peuple.

Bombay. —— Extrait d'une lettre du F. Bodoans. Ste Marie, Byculla, Bombay, 3 Juin 1868.

Il y a quelques années un Portugais M. D'Souza fonda une école-orphelinat à Bombay. Quand la Compagnie prit la mission, elle se chargea de cette école et y reçut plusieurs enfants européens: c'est à ce fait que l'on peut faire monter l'origine du collège Ste Marie. Cet établissement changea quatre fois de local en peu d'années. La mission n'avait pas les moyens de l'établir d'une manière définitive; on adressa une requête au Gouvernement pour obtenir un secours, mais elle fut laissée sans réponse. Mais la Providence vint à notre secours: un soir du mois de Juillet 1862 une voiture s'élança dans le jardin de l'église de St Patrice à Poona. Les deux Messieurs qui s'y trouvaient n'étaient plus maîtres de leurs chevaux et paraissaient fort effrayés. Les chevaux ayant été arrêtés par quelques soldats réunis à l'église pour le chapelet, le P. Haefely qui y était alors aumônier invita ces Messieurs à descendre, leur offrit des rafraichissements, leur fit voir l'église, etc. Lorsqu'ils furent suffisamment reposés, le Père les laissa partir sans s'informer du nom de ceux à qui il venait de rendre service. Un ou deux jours après le Gouverneur, Sir Bart. le Frère vint voir le P. Haefely et le remercia des bontés qu'il avait témoignées à ses aides de camp. Il demanda la permission de voir l'église. On parla beaucoup de la Mission, du couvent qu'on bâtissait à Poona pour les orphelines, etc. Son Excellence vit clairement que le manque de fonds était un obstacle à un avancement plus rapide. Il s'informa si on avait fait une demande au Gouvernement, et on lui répondit qu'on en avait faite une laissée sans réponse. Faites une nouvelle demande, reprit son Excellence. La requête fut immédiatement faite par l'Évêque, non pas seulement pour l'orphelinat de Poona, mais en général pour tous les orphelins de l'armée Britannique dans son Vicariat; le Gouvernement répondit qu'il donnerait une somme égale à celle qui serait souscrite et payée par les catholiques du Vicariat dans les deux mois qui suivraient. Nous fîmes alors tous nos efforts; dans chaque église et chaque chapelle on expliqua et répéta cette promesse aux fidèles. Les deux mois expirèrent et les employés du Gouvernement comptèrent 216 mille francs. Deux et trois fois ils examinèrent tout essayant de trouver une supercherie, mais il y avait les 216 000 francs avec les pièces établissant que cette somme avait été recueillie toute entière durant les deux derniers mois. Les autorités étaient volées; elles n'avaient pas cru que la collecte serait si forte; avant de payer elles en appelèrent à l'Évêque qui avait dit que 100 000 francs suffiraient; celui-ci répondit que la promesse si libérale du Gouvernement avait encouragé tout le monde, et qu'il avait maintenant bien d'autres desseins qu'à l'époque où il avait parlé à son Excellence. Le Gouvernement paya alors les 216 000 fr. Ce triomphe permit à l'Évêque d'entreprendre à Byculla la construction du collège Ste Marie et du séminaire et du couvent de Poona. —— Sainte Marie est située à Byculla faubourg de Bombay. Le collège est un bâtiment imposant haut de 92 pieds, sa longueur est de 180 pieds et sa profondeur de 48. Il a été bâti d'après les plans du F. Kluever et a coûté 125 000 francs. La salle d'étude est de toutes celles que j'ai vues la plus commode, elle est capable de contenir plus de 150 élèves et les pupitres sont en gradins et leur hauteur est proportionnée à la taille des enfants. La chapelle est grande mais bien

pauvre, quant à la bibliothèque c'est une fort belle salle sans livres. Le dortoir a 162 pieds de long sur 43 de large; c'est la plus belle salle de la maison. — Je mentionnerai ici que trois jours avant son départ pour l'Angleterre, Sir Bartle Frere visita Ste Marie sans être attendu. Il fut reçu le mieux possible et examina toute la maison. En réponse aux quelques mots que lui adressa le R. P. Recteur il dit qu'il voyait avec plaisir le secours accordé par le Gouvernement si bien employé. Son Excellence le Gouverneur actuel le très honorable Seymour Fitz-Gérald accompagnait Sir Bartle. — Les cours des pensionnaires forment presque toutes les dépendances du collège. Les autres bâtiments sont la cuisine (dans l'Inde elle est toujours séparée de la maison principale) le réfectoire de la communauté, la dépense, etc. Il y a en outre un hangard pour garantir les enfants soit du soleil, soit de la pluie. — Le séminaire est dans un enclos séparé. Il y a place pour 50 séminaristes mais actuellement ils ne sont que trois. Dans cet enclos est aussi l'église de Ste Anne où est enterré le P. Hunnicle. Il n'y a point d'inscription sur sa tombe, mais on peut bien dire: Si monumentum quæris, circumspice. A côté se trouve la maison du prêtre qui dessert Ste Anne; l'école portugaise fondée par M. D'Souza en occupe une partie. A présent elle a 30 élèves auxquels on enseigne le portugais, le latin et l'arithmétique. En face de Ste Anne est une propriété appartenant à un Portugais, elle sert de cour pour les externes au nombre de 130. Les pensionnaires y vont jouer au cricket. Les cours sont ombragées par des palmiers. La communauté de Ste Marie est composée de 5 Pères, 4 scolastiques et 3 Frères coadjuteurs. On peut ajouter deux postulants qui aident à faire les classes. Les Scolastiques ont à peu près les mêmes travaux qu'en Europe; seulement le soleil est plus chaud, et ils doivent enseigner dans une langue étrangère. — Au commencement des vacances de Mai nous avions 180 pensionnaires et 130 externes; notre établissement contient trois classes distinctes d'élèves. Le pensionnat, l'orphelinat pour les enfants des soldats et l'externat. Nous avons deux classes de pensionnaires. La première classe paie 75 francs par mois, elle est séparée de la seconde qui ne paie que 31 fr. Les orphelins et les enfants d'Européens en détresse sont reçus dans la seconde classe de pensionnaires sans autre paiement que les 12 francs que le gouvernement alloue à cet effet (On alloue 60 francs pour les orphelins protestants). Notre Evêque demanda dernièrement une augmentation à cette allocation, le gouvernement a répondu que si elle ne suffisait pas on pouvait envoyer les enfants dans l'établissement de Sir John Lawrence. — La santé de nos enfants est bonne, on ne peut pas dire qu'ils soient robustes mais qu'ils se portent mieux chez nous que dans les autres collèges: ils sont vifs et aiment le jeu principalement la balle et le cricket. Leur conduite est bonne, ils montrent de la piété, ce qui est d'autant plus méritoire que le plus grand nombre a été élevé dans les casernes. En outre le climat est une source de mal. — Nos élèves ont une musique composée de dix huit instruments non compris les tambours; pour la trouver agréable il est bon de se trouver à une centaine de mètres des exécutants. La musique vocale n'est employée qu'à l'office divin, le directeur de la musique dirige aussi le chœur, et c'est le R. P. Recteur qui tient l'harmonium. — La bibliothèque des élèves contient environ 300 volumes: pour la fournir chaque pensionnaire de 1re classe paie 12 fr., et ceux de 2de classe, 6 francs. On leur donne par semaine 2 heures d'étude libre pour lire. — Voici comment leur temps est divisé: 1 heure d'exercices spirituels — 5 heures de classe — 3 h. 1/4 d'études — 3 h. 3/4 récréation — 9 heures de sommeil de 8 h. à 5 h.: ils ont quatre repas par jour.

Varia — France. — Lille. — Un de nos Pères, de la Province de Champagne, vient de donner à Lille une mission aux ouvriers. Voici quelques détails sur cette mission. — Qu'on se figure 80 mille ouvriers immoraux, ignorants, abrutis par leur travail et la boisson. Pour atteindre ces pauvres gens d'énormes difficultés. Ils sont embrigadés par les contre-maîtres qui leur racontent mille horreurs sur les prêtres et la religion, les excitent contre les riches, et les poussent à secouer le joug de toute autorité. Les patrons sont généralement bons et disposés à seconder les efforts que l'on fait pour tirer ces pauvres gens de l'abîme; mais comme ils le disent eux-mêmes, ils n'ont aucune influence directe sur leurs ouvriers toujours en suspicion à l'endroit de leurs maîtres: « Si le patron veut que nous fassions ceci, que nous fassions cela, que nous allions aux sermons... c'est qu'il y trouve son intérêt. » On se demandait s'il serait possible de réunir ces pauvres ouvriers à l'église et d'exercer sur eux une action sérieuse: tout le monde à commencer par le clergé, affirmait le contraire. Le P. Stumpf et plusieurs Messieurs très-bien posés à Lille avaient meilleure opinion de ces pauvres gens. On s'est donc mis à l'œuvre. Huit jours pour préparer la mission: Quatre mille circulaires distribuées tant à St Sauveur que dans certains autres quartiers ouvriers: Préparations d'une splendide illumination en verres de couleurs: Affiches dans toutes les églises et chapelles de Lille. On disait au Missionnaire: « Vous commencerez avec 50 hommes et le troisième jour il vous faudra admettre les femmes. » Le bon Dieu en décidait autrement et le huitième jour l'auditoire était de 7 à 800 hommes. Tout ce monde là se tenait à l'église d'une façon vraiment édifiante.

Il s'en faut de beaucoup il est vrai, que tout le monde se soit converti, et le nombre des confessions n'a pas été en proportion avec le concours d'auditeurs; mais toutefois le clergé de la paroisse et le Missionnaire ont été consolés par des retours d'ouvriers qui depuis des 40 ans et plus ne mettaient plus les pieds à l'église, mais encore une fois c'est le rari nantes... Et comment en eut-il été autrement ? La plupart de ces pauvres gens ne savent plus même faire le signe de la Croix; ce n'est donc point par une mission qu'on peut espérer de les ramener. Il faudrait au milieu de ces quartiers une œuvre qui donnât à ceux qui la dirigeront le moyen de pénétrer au cœur des familles pour instruire et moraliser. Un jeune homme du cercle du P. Stumpf, converti il y a quelques années par les tables tournantes, et maintenant un apôtre, vient d'acheter à Wasem paroisse de 45 mille âmes, un vaste terrain sur lequel dans six mois il bâtira un patronage à l'instar de ceux de Paris. Ce sera le salut de bien des âmes dans cette immense paroisse toute composée d'ouvriers. La première Communion comptait cette année 500 enfants. Puisque j'en suis sur les enfants, je vous dirai que je n'en ai jamais tant vu que par ici. A la sortie de l'école, c'en est tout noir dans les rues. Au confessionnal point de difficulté avec les parents sur cet article, c'est déjà beaucoup. Mais les pauvres petits comme on les exploite brutalement. Il en est beaucoup qui dès l'âge de 8 ans travaillent à la fabrique: on se sert d'eux pour rattacher les fils, et ils gagnent six sous à faire ce métier. C'est pitié de les voir, ils sont pâles, maigres et dansent dans leurs petits pantalons. Pour comble de malheur, par suite d'une manœuvre du conseil municipal, et à l'instigation d'un Monsieur que vous connaissez bien, les Frères des écoles ne peuvent plus recevoir que les enfants qui paient. Donc la classe pauvre est toute entière à l'école mutuelle, entre les mains d'hommes qui ne se préoccupent guère de leur éducation religieuse. Puisse le Seigneur avoir pitié de tant de misères. En résumé le grand résultat de cette première tentative est d'avoir montré qu'il y a moyen de retirer de l'abîme la classe ouvrière et que tout prêtre qui voudra les prendre par le cœur arrivera certainement à leur faire un très grand bien. Parmi ceux qui n'ont pas rempli leurs devoirs il en est beaucoup disent les Sœurs de Charité qui sont poursuivis par le remords mais que le respect humain retient encore, sans parler de la crainte des contre-maîtres qui font parmi les ouvriers l'œuvre du démon.

État de nos collèges, 1er Janvier 1869.

	Pensionnaires	½ pensionn.	Externes	Total		Pensionnaires	½ pensionn.	Externes	Total
Amiens	333	28	86	447	Paris r. d. Postes	348	"	"	348
Avignon	267	36	50	353	" Vaugirard	560	"	55	615
Bordeaux	305	175	20	500	Poitiers	340	18	62	420
Dole	230	"	118	348	Sarlat	233	"	31	264
Iseure	350	9	34	393	St Affrique	197	4	61	262
Metz	320	30	126	476	St Etienne	153	67	106	326
Mongré	394	26	32	452	Toulouse	250	40	166	456
Montauban	244	15	75	334	Vannes	354	"	188	542
						4878	448	1210	6536

Missouri — Extrait d'une lettre du R. P. Keller au Rédacteur. — ... Je ne veux pas répéter la triste histoire de notre naufrage, ni la douleur que m'a causée cette perte, et le devoir de revenir seul et de raconter à ceux qui aimaient tant ce bon Père, le sort qui l'avait frappé. C'est une perte irréparable pour sa province qui le pleura longtemps. J'ai appris ici la mort du F. Berardi à l'hôpital du Havre. Moi-même je ne suis pas encore tout à fait guéri de mes meurtrissures, et c'est un vrai miracle que je vis encore: aussi n'oublierai-je jamais de remercier Dieu et la Ste Vierge et mon bon Ange gardien. — J'ai été l'objet de beaucoup de bonté et de charité depuis le malheur qui nous est arrivé. Au Havre surtout M. l'abbé Duval, chapelain des Ursulines s'est montré un ange de bonté et de compassion. Les Sœurs de l'hospice civil et les Sœurs du couvent des Ursulines n'ont rien épargné pour me soulager et me remettre de mes douleurs de corps et d'âme. Je veux publier partout ma reconnaissance: car de telles âmes font honneur à l'humanité et surtout à la religion qui leur inspire tant de charité envers les pauvres

et les malheureux. —— Nous lisons avec beaucoup d'intérêt les Lettres de Laval et nous vous serons toujours reconnaissants si vous nous les expédiez. Je tâcherai de vous faire parvenir quelques détails sur nos Missions ; mais je vous dirai d'avance que cela ne sera pas facile. Nos Pères n'écrivent que très-peu : ils n'ont pas le temps, les travaux sont si grands et si nombreux, qu'il leur est impossible de me fournir ce qu'il faudrait pour les archives de la Province. Venez à notre secours, jeunesse de la France ; hâtez-vous d'accourir pour prendre possession de ces vastes champs : tout ce qu'il nous faut, c'est un grand nombre de bons Missionnaires.

Chine. —— ... Il y a quelques jours le Taotay de Chang-hai a fait afficher une proclamation pour son peuple sur le respect dû aux caractères. Nous avons appris, dit-il, qu'on n'avait pas honte de les mettre sous les souliers, voyez ce qui arrive, on marche on les foule aux pieds, est-il rien de plus irrespectueux ? — sur la nourriture, mais on mange cette nourriture, mais les caractères que deviennent-ils ? ils vont dans l'intérieur du corps, et puis ensuite... Et ceux qu'on expose le long des murs, ils tombent dans la boue et ils sont profanés. De même pour ceux qui sont sur les habits, les paquets de tabac etc etc. :- Et notez qu'il y avait des peines portées contre les délinquants. Mais la mesure n'a pu passer dans le quartier Européen où sont établis beaucoup de Chinois, ce qui la fera tomber.

Le P. Basuiau fut récemment invité par une famille chrétienne chinoise jouissant d'une certaine aisance. Au dessert, par honneur pour le Père, le maître de la maison choisit une pomme, la pela artistement avec ses ongles d'une longueur démesurée, et l'offrit délicatement à son hôte. Ce genre de politesse est du meilleur ton en Chine. —— La fondation d'une pagode. — Un voyageur se rendait sur une barque à Sou-tcheou il eut faim et dit au batelier de lui apporter un poisson frais. Le batelier n'ayant rien trouvé revint dire qu'il y avait là des lignes jetées dans l'eau, qu'on pourrait en tirer une et prendre le poisson. — Mais repartit l'autre, il n'est pas permis de prendre le bien d'autrui. — Qu'à cela ne tienne reprit le batelier, nous mettrons à la place du poisson frais un poisson salé de même valeur. Ce qui fut dit fut fait. Quand le maître de la ligne vint la lever : grande surprise ! on crie au miracle... un bonze trouva l'occasion belle, proposa une pagode pour honorer le génie du poisson salé ; et comme celui-ci tomba bientôt en pourriture, il le remplaça par un poisson de bois de même forme. Cinq ou 6 ans après, le même voyageur repassant au même endroit, fut bien étonné de voir une pagode là où il n'y en avait pas auparavant : il s'enquiert, le bonze répond qu'il s'est accompli en cet endroit une grande merveille, et lui raconte le fait. Mais, dit le voyageur, c'est moi qui il y a 5 ans ai mis le poisson salé. On refusa de le croire, mais toutefois, on lui fit comprendre qu'il était de son intérêt de partir au plus vite. La pagode porte le nom du poisson ; elle a subsisté jusqu'au moment où les rebelles de 1860 l'ont dévastée avec beaucoup d'autres. —— Ce sont d'habiles filous que nos Chinois : en voici un trait. Un Chinois vient au comptoir d'escompte toucher un billet de la valeur de plus de 100 000 francs. On lui demande sur quelles garanties. Venez, dit-il, puis dans la première maison de Chang-hai, il montre grand nombre de caisses de soieries, ayant été visitées à la douane, venant de telle ville, avec tous les caractères possibles de vérité. On lui délivre donc son argent. Comme il ne reparaissait pas, on conçoit des soupçons. On ouvre les caisses : elles contenaient de la terre. —— 7 Janvier. ... Nos Pères reçoivent la visite du consul de France à Nangasacki : il paraît bien pensant. Il est accompagné de deux jeunes Japonais qui ont étudié pendant un an en France, et qui ont demandé d'eux mêmes le baptême avant de revenir. —— Affaires de Formose. — Au mois d'Avril les Chinois avaient confisqué contre les traités pour 6000 piastres de camphre ; puis, à la connaissance et à l'instigation des mandarins, ils se mirent à outrager les Missionnaires Catholiques et protestants : brûlèrent la chapelle catholique (des Pères Dominicains Espagnols) et la chapelle protestante. Ils essayèrent de tuer un catéchiste protestant ; en ont massacré un autre, ont coupé son corps en morceaux et mangé son cœur. Ajoutez à cela des maisons de commerçants anglais saccagées, un Anglais poignardé, etc. A toutes les réclamations des Consuls, les mandarins et le Taotay n'eurent que de belles paroles ou des signes de mépris. — Les Anglais alors se décidèrent à obtenir justice par la force. Deux canonnières arrivèrent à Tai-Wang-Fou, occupèrent le port et le fort Zélandia ; excités par les lettrés les Chinois voulurent le reprendre de vive force ; mais ils furent repoussés et perdirent une quarantaine d'hommes, les Anglais n'en ont pas perdu un seul. Ce coup de main et cet échec ont jeté la consternation à Tai-Wang (capitale de Formose). Les Anglais imposent les conditions suivantes qui sont acceptées : Renvoi du Tao-Tay et des mandarins coupables, punition exemplaire des meurtriers et des incendiaires, droit pour les Missionnaires de résider et de bâtir dans l'intérieur de l'île, des indemnités pour les maisons et chapelles brûlées. 2000 piastres pour les catholiques, 1600 pour

les protestants, 6000 pour les commerçants, abolition du monopole du camphre, proclamation de décrets pour protéger les Missionnaires et les étrangers... Jusqu'à complète et entière satisfaction les Anglais restent maîtres du port et du fort, et les occupent militairement. — Un bachelier s'est présenté dernièrement pour être catéchumène: voici en quelles circonstances: Lorsque Sou-tcheou fut pris par les rebelles, son fils unique disparut, et il le pleura longtemps comme mort. Or voilà qu'il reçoit de cet enfant une lettre datée de Tien-tsin. Emmené par les Zam-mao, après bien des aventures ce jeune homme était venu au Tché-ly; là il parvint à s'enfuir et se retira à Tien-tsin où il fit la rencontre du P. Ngô (P. Gonnet). Celui-ci le recueillit, fournit à sa subsistance, l'instruisit et le baptisa: « Cette religion doit être bonne, dit le père bachelier, je veux l'embrasser comme mon fils, qu'elle m'a rendu. » —— Le P. d'Argy a visité le gouverneur de Tai-tchang, a demandé et obtenu de lui des Kao-ze (proclamations affichées) favorables à la Religion avec promesse qu'ils seront affichés dans la ville et dans les trois districts qui en dépendent. Ce mandarin lui a fait l'éloge des Pères de Sou-tcheou comparés aux ministres protestants. Les Pères, dit-il, sont des gens lettrés, qui suivent les coutumes, ne s'écartent pas de la justice et font des bonnes œuvres. Il y a longtemps qu'ils sont connus dans le royaume du milieu et dès le temps de l'Empereur Cang-hi, tandis que nous n'avons pas dans nos livres le nom de cette religion de ia-sou-Kiao (c'est ainsi qu'on nomme les protestants.). — Le P. Seckinger a envoyé les inscriptions tumulaires de deux de nos anciens Pères, trouvées à Yao-tcheou. Ce sont celles des Pères Emman. Taller et Emeric de Chavagnac. —— 17 Février. — L'orphelinat païen de Yang-tcheou est fermé, parceque les païens ne veulent plus pour le soutenir donner un argent qu'ils regardent comme perdu. —— Explications des affaires de Yang-tcheou donnée par la Cour de Pékin à ses sujets " Le vice-roi Tsen-Ko-fan, a été admirable par sa valeur, sa sagesse et sa modération: père du peuple, il a bien voulu épargner la vie des diables d'Europe, et leur accorder le pardon qu'ils ont sollicité. (A Chang-hai même on disait que les Anglais avaient payé 40 000 taëls pour obtenir cette grâce!!!) (A Pékin, continue la Cour, tous les ambassadeurs sont allés supplier le prince Kong d'intercéder pour eux et leurs nationaux auprès de l'Empereur. Que celui-ci avait daigné leur accorder la vie sauve, mais non sans qu'ils se soient prosternés neuf fois devant lui en demandant grâce. " Tout le monde croit ces contes absurdes, et est persuadé qu'il suffirait d'un souffle de l'Empereur pour dissiper tous les étrangers. Pauvre peuple! — 21 Février. — La retraite des vierges au nombre de 584 est terminée: elle a été très consolante dit le R. P. Supérieur. Déjà des vocations se présentent pour le Carmel. — 24 Février — Le vice-roi de Nan-Kin ordonne de diminuer le nombre des troupes employées à garder notre maison. Par conséquent on rappelle de Zi-Ka-Wei à Chang-hai, le poste de 50 hommes: il n'en reste que 5 pour garder la maison. Le Tao-tay et M. Pallu demandent à ce qu'il soit conservé. —— Le P. Sica me raconte comment les Chinois pêchent à la ligne en pleine terre dans les rizières, où ils prennent avec un morceau d'étoffe en guise d'hameçon un grand nombre d'anguilles de terre. Et le P. Loriquet ajoute qu'à Tsong-ming cette pêche est très commune, mais elle s'adresse aux crabes. — 25 Février. — Le consul anglais à Pékin, M. Alcock recommande à tous ses nationaux de ne pas s'habiller en Chinois, s'ils veulent être reconnus toujours comme Anglais, et comme tels être protégés. De là vives réclamations de plusieurs personnes. Le ministre déclare qu'il va porter l'affaire à Londres. —— 26 Février — Monseigneur reçoit une lettre du consul général dans laquelle il se dit très content de sa Grandeur, ainsi que de sa manière d'agir, de son calme, de sa modération. Il promet de s'employer à satisfaire le plus possible les désirs de Mgr. touchant Sou-tcheou, Song-Kiang, Hoei-ngan, Siu-tcheou etc. Dans une autre circonstance il a demandé combien coûterait une expédition au Sou-tcheou, c'était à propos du martyre de M. Rigaud. — 28 Février. Le poste de soldats franco-chinois retiré il y a quelques jours, rentre à Zi-Ka-wei, diminué cependant de moitié: il reste de 23 hommes.

— 2 Mars. — Edit de l'Empereur qui défend dans tout l'empire la culture du pavot qui produit l'opium. — 3 Mars. — Le journal annonce que les réparations exigées par les Anglais pour les affaires de Tai-wang-fou, (Formose) ont été fidèlement exécutées, mandarins destitués, coupables punis, indemnités payées aux catholiques et aux protestants, etc. — 4 Mars — Arrivée de Mgr Dubar et du P. Foucault. Ils nous annoncent la mort du F. Guillon arrivée le 1er Février à 7h ½ du matin. Ce bon Frère après s'être dépensé pour soigner les malades du typhus, après avoir guéri toutes les vierges de l'orphelinat atteintes de cette maladie ainsi que plusieurs seminaristes a succombé après quelques jours de maladie. Il était d'une résignation admirable, et obéissant en tout jusque dans les bras de la mort.

C'est une grande perte pour le Tché-ly. — La même maladie du typhus a éprouvé dans le Tché-ly occidental toutes les vierges de l'orphelinat de Mgr Anouilh et presque tous ses Missionnaires, mais sans emporter personne, excepté le vénérable prélat qui a succombé à une attaque. C'est une perte pour la Chine, pour les Lazaristes, pour son Vicariat et pour nous-mêmes : il nous aimait du fond du cœur et nous était sincèrement dévoué ; il ne considérait qu'une chose, le bien, la gloire de Dieu, le salut des âmes ; le reste n'était que secondaire. Il était avec nous dans le plus grand accord et agissait en toute franchise et simplicité. Tous nos Pères le regrettent beaucoup. — On dit que les rebelles sont toujours dans le Nord du Tché-ly. Nous avons enfin pris pied dans le Tché-ly à Ho-Kien-fou et à Kouang-pin fou. M. de Rochechouart chargé des affaires en remplacement de M. le Cte Lallemant, s'est toujours montré pour nous un véritable ami, et le défenseur de nos intérêts, par le zèle qu'il a déployé à nous soutenir et à nous faire rendre justice, dans les affaires du P. Leboucq et ailleurs. La mission du Tché-ly lui est très-redevable. — 5 Mars. A Macao, écrit le P. Sentinier, le gouvernement Portugais veut faire des enquêtes sur ou plutôt contre le collège St Joseph, afin de trouver l'occasion de nous renvoyer, sans blesser trop vivement la conscience publique. Il annonce que dans l'île de Hainan, un Missionnaire avec une 20ne de néophytes auraient été massacrés. Pas de détails. — Extrait d'une lettre du P. Brueyre. Le mouvement qui se manifeste pour notre sainte religion devient de plus en plus général, et à l'heure qu'il est, je crois que dans le district, seul du Nord qui regarde le P. Leboucq, depuis la fête de St Ignace on a baptisé plus de 500 adultes. (Le P. Leboucq compte sur 1500 cette année) — Le F. Winsback nous a fait un bijou de notre maître-autel en le couvrant d'émaux ; maintenant il va faire de même pour les autels de la Ste Vierge et de St Joseph. A propos de St Joseph, le P. Supérieur a fait transformer par le même Frère une grotte que nous avions sur la montagne de St Joseph ; tout indique que nous ne tarderons pas à bâtir un sanctuaire en l'honneur de ce glorieux Patriarche. — 6 Mars. — L'affaire des auteurs de la blessure du P. Leboucq est terminée : deux mandarins ont été dégradés, le principal coupable condamné à mort a obtenu sa grâce par l'intercession du Père, il sera exilé en Tartarie avec un autre, un autre en prison etc... — Un jeune élève consul, protestant anglais, fils d'un ministre de la haute église est venu passer une huitaine à la résidence : il a été si enchanté de son séjour, de la manière dont il a été traité, de tout ce qu'il a vu, qu'il n'a pu retenir ses larmes en quittant, et il a demandé à genoux la bénédiction du P. de Beaurepaire, parceque la bénédiction d'un Missionnaire catholique ne pouvait que lui faire du bien. — 7 Mars. — Lettre du P. Ravary. Les maladies du diable augmentent dans les environs de Wou-si, c'est bon signe pour une bonne moisson de catéchumènes. Il envoie deux ex-bonzes faire une petite excursion pour baptiser les enfants moribonds. Le P. Ravary c'est l'homme des bonzes : il en a déjà converti 5 ou 6 et voici que des ex-bonzesses viennent aussi dans son école. — 8 Mars. — Le journal rapporte qu'un Missionnaire protestant qui a disparu depuis quelque temps, aurait été tué dans le Yun-nan. Le P. Lo (du Hou-pé) nous dit que dans cette province il y a des vexations partielles provenant surtout des lettrés. Le journal d'hier revenait encore sur les rumeurs d'un massacre général en Européens dans le Chang-tong. — Si on rapproche ces rumeurs qui circulent dans presque toutes les provinces, des faits arrivés à Yang-tchéou, Tai-wang, Fou-tcheou, Tien-tsin(?), Hai-nan, le Su-tchuen, le Yun-nan etc, il est évident qu'il y a en dessous un mot d'ordre, une intention bien claire... heureusement que les boulets et les balles anglaises sont d'une digestion difficile pour les Chinois. — 9 Mars. — Réception de Mgr Dubar à Zi-Ka-Wei. Le P. Colombel annonce la Ste mort du F. Bailly arrivée à Nan-Kin le dimanche 7 Mars à 4h ½ du matin, il avait été malade 8 jours, probablement d'une fièvre typhoïde. — A I-hing le P. Ravary allait commencer à bâtir un Kon-sou, lorsque les pamphlets et les rumeurs recommencent à circuler contre la religion ; et le Père remet ses bâtisses à des jours un peu plus calmes. — 11 Mars. — Arrivée de la malle française, amenant notre nouveau Consul général M. Dabry. L'Empereur lui aurait dit avant de partir : "non seulement je veux que vous fassiez observer exactement le traité, mais encore que vous obteniez davantage si c'est possible." M. Fontanier qui était élève consul à Pékin il y a 7 à 8 ans est nommé consul au Tché-ly à Tien-tsin, à la place de M. Deverice qui vient ici comme interprète. — Le P. Sentinier est de retour de Macao : sa santé n'est pas brillante. Nos Pères de Macao s'attendent à partir d'un moment à l'autre : ils se réfugieront peut-être ici. Les Sœurs de St Paul de Chartres de Macao sont fort embarrassées : elles viendraient bien volontiers. — 15 Mars — Visite de M. Dabry consul de France à Monseigneur : il paraît bon et loyal militaire, franc et bien disposé. — Le Consul de France à Fou-tcheou M. Simon fait paraître un ouvrage dans lequel à propos de la Chine il attaque l'Ecriture Sainte, le déluge, etc... —

Le P. Ravary écrit au P. Supérieur qu'il vient de faire une petite excursion dans laquelle il a baptisé 26 enfants païens moribonds, et son vieux bonze baptiseur, douze. — 16 Mars. — Le P. Sentinier baisse beaucoup : le P. Chauvin ne conserve pas d'espoir. Le Père ne se fait pas illusion; il se prépare à la mort avec une admirable résignation. ——— Le P. d'Argy est envoyé au Pe-tché-ly en échange du P. Foucault. — 19 Mars, fête de St Joseph. L'affaire de l'église de Son-tcheou a enfin une solution. Le Tin-fou-tai, (qui vient d'être appelé à Pékin) accorde 4500 taëls d'indemnité, plus 500 taëls pour acheter des terrains avoisinant notre résidence, à l'effet d'y bâtir une église (soit de 35 à 40 000 francs). — On a élevé une belle construction à Zi-Ka-Wei. Les nouveaux arrivés en Chine disent même qu'elle ne ferait pas trop mauvaise figure à côté du magnifique scolasticat de Laval. Le F. Mariot bâtit bien et vite : c'est presque un autre F. Siefert. Le F. Gousserg vient de terminer la construction d'un corps de bâtiments pour les Nôtres et les écoles à Nan-kin. Elle est bâtie sur une partie de notre ancien terrain.

On nous communique l'extrait d'une lettre que M. le Cte Julien de Rochechouart, en ce moment Ministre par intérim de France à Pékin a écrite à sa sœur. — L'Evêque de Pékin, Mgr Mouly étant mort, j'ai du suivre son enterrement, d'autant plus qu'il se jouait une grosse partie à laquelle j'étais intéressé. Si le succès fait le bonheur la journée d'avant-hier a été bien heureuse pour moi. Car depuis que la Chine existe, jamais rien d'aussi important et d'aussi décisif n'avait été tenté et n'avait réussi. Nous avons voulu que Mgr Mouly fut enterré avec toute la pompe réservée à l'enterrement d'un Evêque; mais trois obstacles étaient à éviter, une défense du gouvernement chinois, une démonstration populaire hostile, ou tout simplement l'indifférence des chrétiens indigènes. — Pour le premier le remède consistait à ne rien dire, pour le second à en imposer par la solennité de notre manifestation, pour le troisième à exciter l'intérêt des chrétiens et à battre le rappel pour convoquer le ban et l'arrière ban. — Je tâtai mes collègues, car là était la pierre d'achoppement, la plupart protestants ou schismatiques n'avaient aucun intérêt à m'aider, et de leur présence ou de leur absence dépendait presque l'attitude des païens, car je connais assez la Chine pour savoir que jamais les Chinois ne risqueraient une insulte lorsqu'ils verraient tous les diplomates de Pékin suivre un convoi. — Les Ministres de Prusse, de Russie, d'Angleterre me dirent qu'ils étaient charmés d'avoir une occasion de m'être agréable et que du reste, ils professaient le plus grand respect pour les vertus du défunt et étaient tout disposés à en témoigner par leur présence à son enterrement. Le ministre d'Amérique s'abstint, j'ai su qu'il avait été tiraillé par un ministre protestant pour ne pas paraître. — Pour avoir le reste des Européens, la douane, les professeurs, les interprètes, etc, je fis courir le bruit qu'il y aurait un grand déjeuner hors la ville. Ce moyen réussit toujours avec les Anglais pourvu que le déjeuner soit véridique et j'avais eu soin qu'on vit passer les provisions. — D'un autre côté on avait convoqué tous les chrétiens et promis des distributions de millet. Enfin le 15 arrive et pour comble de bonheur le soleil s'annonce resplendissant, une vraie journée de printemps. A 10 heures tout le monde était réuni, environ 80 Européens, les ministres en chaises de galas. Dans l'assistance on remarquait le Clergé Russe qui avait eu le bon goût de comprendre que cette manifestation lui ferait autant de bien qu'à nous. On commence l'absoute, et après, le convoi se met en marche. C'était là le hic et mon cœur battait un peu.
En tête les porte croix en surplis et en bonnet carré, puis les encensoirs, plus de 10 000 chrétiens chinois portant chacun un cierge et chantant des cantiques, le Clergé en surplis, chantant les psaumes en latin, environ 200 prêtres, diacres, sous-diacres, enfants de chœur, chantres, présidés par le Coadjuteur Guierry crossé et mitré et revêtu d'ornements pontificaux, puis ses trois assistants également en costume, le catafalque violet porté par 64 porteurs, derrière sur un coussin la mitre et l'étole du défunt, et immédiatement après ton frère conduisant tout le corps diplomatique, la douane, les Européens, les sœurs et leurs écoles et pour terminer un tohu-bohu de chaises, de chars, de femmes chinoises, d'escortes, etc. Cette procession avait 2 Kilomètres de long et a mis deux heures à traverser la ville de Pékin dont toute la population était accourue. Dans quelques endroits la foule était si compacte qu'il semblait impossible de la percer, mais elle s'écartait d'elle-même respectueuse et émue, pas un mot, pas un quolibet n'est venu nous troubler. Cependant en passant devant une pagode, on avait mis des poutres pour barrer le passage, mais les bonzes n'ont pas eu le courage de leur opinion jusqu'au bout et d'eux-mêmes ils ont abaissé ces barrières à notre approche.

Proclamation de son Excellence Tchong-Heou, tuteur honoraire du Prince héritier de la Dynastie Tâ-tsin: globulé de première classe, membre du conseil militaire de l'Empire, Surintendant du commerce, administrateur des douanes dans les ports de Tien-tsin, Ngieou-tchouang et Ten-tai. Ministre plénipotentiaire de sa Majesté, etc, etc. —— A l'occasion de la tentative de meurtre commise sur la personne du P. Leboucq. —— « Dans le district de Chien-chien, pendant la 4me lune, Wam-tai-« cheng et autres gardes mobiles de l'armée « Tché » arrêtèrent et pillèrent plusieurs voitures: de là une rixe et ses conséquences. Le P. « Leboucq Missionnaire catholique fut blessé ainsi que deux de ses suivants: — Dès lors je fis amener à Tien-tsin pour y être jugés par le « tribunal de préfecture, les auteurs du brigandage et de l'attentat; savoir: Wam-tai-cheng, Wam-tuci-cull et l'officier Wam-« waim-cheng coupable de n'avoir pas arrêté le désordre de ses soldats. —— Wam-tai-cheng a été condamné à la peine capitale, « conformément à la loi concernant le vol à main armée. Mais alors le P. Leboucq et ses collègues ont prié Son Excellence le Ministre de France « résidant à Pékin, d'intercéder auprès du Tsong-ly-ia-men, afin qu'une commutation de peine soit accordée: j'ai donc très humblement soumis ces « circonstances à l'Empereur qui a jugé à propos de la renvoyer à l'examen du Ministre de la Justice: il en résulte que Wam-tai-cheng sera « déporté au plus loin et que l'officier Wam-waim-cheng sera dégradé. Tel est l'arrêt qu'a daigné ratifier l'Empereur. —— Le P. Leboucq, Missionnaire français, prêche sa religion en Chine depuis longues années. Sa droiture, sa sollicitude pour chacun, sont en grande réputation. Il nous a prêté ses bons offices, lors d'une expédition contre les brigands qui infestaient la province du Tchély et du Chan-tong, pendant la première année du règne actuel et souvent il a fait preuve de son courage et de ses mérites; aussi l'Empereur pour lui manifester sa satisfaction lui accorda-t-il la décoration de l'Etoile et de la Perle. Les chrétiens Chinois et étrangers qui pratiquent fidèlement leur religion font le bien. Je m'empresse de publier tout ce qui précède afin que vous tous gens du peuple et soldats etc, sachiez à quoi vous en tenir. — Vous devez en paix faire votre devoir et si quelqu'un d'entre vous veut suivre la Religion Catholique du Maître du Ciel, vous devez avec lui, vous donner mutuellement de bons conseils, vous devez volontiers vous entendre et vous prêter mutuellement assistance, enfin, n'avoir qu'un même cœur pour faire le bien. —— Tel est le but de cette Proclamation qui sera affichée à Chien-chien devant le tribunal, dans le faubourg sud et à Tcham-Kia-Tchouang (Résidence des Missionnaires) Obéissez en tremblant!

Lettre du P. Colombel au R. P. Provincial. —— Nankin, dimanche matin 7 Mars 1863, 4me Dimanche du carême.
Mon Révérend Père Provincial, P.C. —— Le F. Bailly vient de mourir entre mes bras ce matin à 4h ½. L'affection que vous portez à tous vos enfants, particulièrement à ceux qui sont plus éloignés, m'oblige à vous envoyer tous les détails des derniers moments de ce cher Frère. Le R. P. Supérieur voulant monter la résidence de Nankin et soulager le F. Goussery, nous avait envoyé le F. Bailly presque aussitôt après son arrivée, le pauvre Frère devait s'occuper de tout dans la maison, cuisine, sacristie, lingerie, pharmacie, pour laisser au F. Goussery la procure et les travaux de construction qui s'achèvent. A peine arrivé il prit son œuvre à cœur, et ne pouvant se faire comprendre des Chinois il faisait de lui-même tout ce qu'il pouvait. Cependant le P. Seckinger, notre Ministre, l'entendait tousser toutes les nuits. Dimanche dernier il lui trouva de la fièvre et l'envoya se coucher, il ne devait plus sortir de la chambre. Personne de nous ne s'en doutait, nous pensions que c'était la fatigue du double voyage de Cayenne en France, de France en Chine qui réclamait ses droits. Le mardi le P. Seckinger partait sans crainte pour aller régler à l'extrémité de la province des affaires avec les mandarins, le P. Lelec était parti pour donner la mission aux chrétiens des environs, je restai avec le P. Heude, le P. Vasseur et le F. Goussery auprès du Frère. Le mercredi il voulut faire une revue de toute sa vie, et demandait les derniers Sacrements, je me contentai de lui apporter le St. Sacrement, personne n'osant dire qu'il avait quelque maladie sérieuse. Le vendredi pourtant je lui aurais donné l'Extrême-Onction, si un ingénieur anglais résidant ici, et autrefois médecin dans la marine britannique, ne nous avait affirmé qu'il n'y avait aucun danger. Cependant le samedi, sur la demande du Frère lui-même et selon la propre inclination de mes désirs, nous lui donnâmes les derniers Sacrements en présence des 3 ou 4 catéchistes de la maison, de nos professeurs chrétiens, des enfants de notre école. Dès le samedi soir le F. entra en agonie, mais dans

une agonie si douce que quelques uns y voyaient un sommeil bienfaisant qui devait le remettre. Cependant je ne partageais pas cette confiance, depuis trois jours je ne le quittais ni jour ni nuit, et sans connaître sa maladie je la croyais grave; en effet ce matin à 4h.½ le cher Frère mourut de la manière la plus douce, et je crois la plus sainte. Notre cher Frère s'était dévoué de tout cœur à ses emplois ici. Ils étaient très pénibles à cause de la difficulté de la langue et surtout parceque nous manquons encore de presque tout, cependant il commençait déjà à nous rendre de grands services. Dès qu'il fut consigné dans sa chambre, il pensa à se préparer à la mort, il le fit avec foi et la plus grande simplicité; je lui rappelai le cas que N. S.r Bon faisait des malades; il s'offrit à Dieu pour souffrir, pour mourir, s'il le fallait, pour nos chrétiens et nos païens. Depuis jeudi il était dans un délire presque continuel, mais ce n'était jamais que de choses pieuses qu'il nous parlait; il demandait quelquefois le F. Supérieur, voulait nous faire rendre les boissons que nous lui présentions. Le samedi il recouvra son entière connaissance pour recevoir le Viatique et l'Extrême Onction. Pendant cette nuit même au milieu de son agonie, il s'unit plusieurs fois à moi pour invoquer les saints Noms de Jésus, Marie, Joseph. Il offrit encore à Dieu pour notre œuvre ici, une heure encore avant de mourir; et enfin à 4h.½ il expirait en baisant son Crucifix et en recevant une dernière absolution.

Lettre du R.P. Bruguière sur la mort du F. Désiré Joseph Guillon. — Tchang Kia tchuang. Tchéli Sud-Est, 2 Février 1869. Vénéré Monsieur. — Nous avons eu la douleur le 1 au soir de nous voir enlever cet ouvrier si utile à notre mission. Depuis longtemps il s'était dévoué à soigner nos chrétiens atteints du typhus: quoiqu'il n'eut jamais traité ce genre de maladie parmi les Chinois, cependant Dieu bénissait visiblement son zèle si charitable, si intelligent et si actif, tous ceux qu'il entreprit, furent heureusement guéris. Un orphelinat voisin de notre maison dans la chrétienté d'où je vous écris fut attaqué vers la fin de Décembre 1868 de ce mal terrible. Votre cher Désiré s'empressa de lui porter ses secours; tous ses malades, grâce à ses soins assidus furent bientôt hors de danger, mais lui-même se sentit attaqué: c'était un samedi 9 du mois de Janvier: il se confessa, et le lendemain Dimanche malgré une nuit très péniblement passée, il se leva, assista à la Messe et y fit la S.te Communion. Après la Messe, il fut obligé de s'aliter; dès lors il comprit lui-même que sa maladie était grave; il indiqua le traitement que devait suivre le F. infirmier pendant le cours de la maladie, puis s'abandonna entièrement entre ses mains: le lundi il voulut pour se préparer au grand voyage faire une confession générale pendant laquelle vous ne sauriez croire combien il m'édifia par ses sentiments d'humilité et de sainte résignation à la Volonté de Dieu. "Si le bon Dieu venait m'appeler à lui, me disait-il, j'ai la douce confiance que sa Miséricorde infinie me tiendrait compte de la cause de ma maladie."; Sans nul doute, repris-je, vous mourriez alors, comme S.t Louis de Gonzague, d'une maladie prise au service de personnes atteintes d'un mal contagieux; et mes paroles le consolèrent beaucoup. Cependant la maladie suivait son cours sans aucun symptôme inquiétant; le Frère infirmier lui donnait assidument les remèdes convenus. Dès le commencement de ce traitement, il lui dit: « Frère, avant de me donner une médecine, priez-vous la S.te Vierge? — Je l'ai oublié. — Dans la suite, veuillez, je vous prie, être fidèle à cette pratique: voilà bien longtemps que je n'y manque pas moi-même en soignant les malades. Il pria aussi l'infirmier de lui suggérer plusieurs fois dans la journée des pensées de foi; et quand on lui rendait ce service, il s'unissait de tout cœur aux pieuses inspirations qu'il recevait. Quoique d'un caractère naturellement vif, jamais durant le cours de sa maladie, nous ne remarquâmes en lui le moindre signe d'impatience, la moindre altération dans les traits de sa figure; il était bien difficile cependant qu'en le servant, il ne nous échappât quelques maladresses d'ordinaire si pénibles à un pauvre malade déjà accablé par les souffrances. Bien loin de là, il nous remerciait affectueusement des petits services que nous tâchions de lui rendre: Merci, mon Dieu, merci, mon Frère, étaient des paroles qu'il aimait à répéter. « Cher Frère, lui disions nous de temps en temps, comment allez-vous? — Pas mal, assez bien, nous disait-il, avec un accent qui indiquait combien il était touché de l'intérêt que nous lui portions. Cependant nous adressions chaque jour tous ensemble, M.gr Dubar, les Pères, les Frères, une prière au bon Dieu pour sa guérison. Les Pères qui étaient hors de la maison à faire mission s'unissaient à nous et faisaient prier les chrétiens: ceux qu'il avait guéris venaient, les uns demander des Messes à nos Pères pour sa conservation, d'autres lui apportaient des douceurs qu'ils croyaient pouvoir lui être agréables: un Père assez éloigné, écrivait au R. P. Supérieur: « Depuis quelque temps je n'ai pas reçu de nouvelles du F. Guillon; j'en conclus qu'il va bien et cette pensée me console dans ma solitude. Je prie beaucoup pour lui ». Nous étions arrivés au 25.ème jour de la maladie. La troisième période était passée sans accident. nous commencions donc à espérer une prompte guérison. Néanmoins pour consoler notre cher malade et le fortifier dans l'état de prostration auquel le typhus réduit ceux qui en sont attaqués, dans les 15 derniers jours de sa maladie, je lui donnais la S.te Communion à un intervalle de deux ou trois jours. Le 31 Janvier veille de sa mort, il la reçut encore. La nuit qui suivit fut agitée. Le matin 1.er Février plus grand abattement mais il conservait cependant sa connaissance; de temps en temps j'approchais le crucifix de sa bouche, et alors il le baisait avec amour: à midi plus grande fatigue: bouche haletante, yeux qui commençaient à être vitrés, et regard fixe: ces symptômes alarmants nous décidèrent à lui donner l'Extrême Onction; après l'Extrême Onction, il était plus tranquille, nous pensions que c'était l'heureux effet du Sacrement. Hélas! c'étaient les forces vitales qui s'en allaient; nous nous en aperçumes bientôt à deux crises qu'il eut presque successivement, et pendant lesquelles nous récitâmes les prières des agonisants. Comme à son baptême on avait ajouté le nom de Joseph à celui de Désiré, et qu'en religion il était connu parmi nous sous le nom de Joseph, je plaçai sous ses yeux l'image de S.t Joseph mourant entre Jésus et Marie: le cher malade qui aimait beaucoup ce patron de la bonne mort, ouvrit à sa vue [illegible] de la prière à prodiguer, en s'approchant de lui on pouvait l'entendre prononcer les saints Noms de Jésus, Marie, Joseph [illegible] plusieurs fois dans la journée, je pus lui donner l'absolution; à 7h.½ je l'absolvais encore, et bientôt entrant dans une paisible agonie, il rendait sa belle âme à Dieu aidé par les prières de ses Frères accourus auprès de lui; il était 7 heures 50 minutes du soir. Je lui fermai les yeux, ayant la consolation de penser que la S.te Vierge à laquelle il avait toujours eu une tendre dévotion, et en portant les livrées de laquelle (le scapulaire) il était mort, l'avait appelé à elle ce jour là pour lui faire célébrer dans le Ciel avec les chœurs des Anges et des Saints la fête de sa glorieuse Purification. Le jour même de la fête tous les Pères présents à la résidence offrirent pour lui le

St Sacrifice et les Frères la Ste Communion et le chapelet. La Messe des obsèques fut célébrée par le R. P. Supérieur en présence des Séminaristes. Monseigneur Dubar notre Évêque accompagné de nos Pères et Frères, des Séminaristes et d'un bon nombre de chrétiens, conduisait sa dépouille mortelle à sa dernière demeure. Votre cher fils est placé dans le cimetière contigu à notre résidence : c'est pour lui un doux repos au milieu de ses frères morts avant lui; car je ne doute pas moi qui l'ai connu si intimement depuis 8 ans, que les paroles placées sur la porte du cimetière : "Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur" ne se soient pleinement vérifiées en lui. C'était un homme de devoir disait un Père qui l'avait connu au Noviciat d'Angers. Oh oui, c'était un homme de devoir pour distribuer des remèdes aux chrétiens et païens qui accouraient de tous côtés à lui : que de fois je l'ai vu, quitter les heures accordées à la récréation commune pour aller aux malades qui voulaient le consulter : quand il avait un malade en danger, c'était une vraie peine pour lui. Quand j'ai de tels malades, me disait-il lui-même, je suis presque aussi malade qu'eux. Nous lui devons, nous en sommes tous persuadés, la conservation de plusieurs Pères. Son habileté dans la médecine et sa prudence dans le traitement des malades ...... étaient connus de tout le monde. Il serait difficile de dire combien de pauvres Chinois il a guéris: Oh que d'enfants païens en danger de mort en recevant de sa charité des remèdes pour leur corps, ont reçu par le St Baptême le bien plus précieux de la vie éternelle! En 1862 nous eûmes le choléra dans notre Vicariat. Votre cher fils alors prépara un remède facile à administrer; des chrétiens sous sa direction allèrent le distribuer gratuitement de tous côtés aux cholériques sans distinction de chrétiens et de païens; plusieurs de ceux-ci touchés d'une charité aussi désintéressée demandèrent à recevoir le baptême et moururent peu de temps après dans les vrais sentiments de la piété chrétienne. Il aurait voulu lui-même exhorter les païens; il m'en parla plusieurs fois; mais du moins le fit-il autant que ses emplois et les circonstances le lui permirent; il suppléa certainement par ses prières, à ce qu'il ne pouvait pas toujours faire par ses exhortations. Une de ses grandes joies était, j'en ai été témoin bien des fois, d'apprendre que nos Pères convertissaient beaucoup de païens à notre Sainte Religion. Pour les aider de tout son pouvoir dans sa sphère, il consacra avec un dévouement admirable le talent si remarquable que Dieu lui avait donné pour l'architecture à élever des églises dans ce pays infidèle; pendant les 8 ans qu'il a passés au milieu de nous il en a bâti 10 dont une qui est notre cathédrale ne serait pas dédaignée dans les grandes villes de France. Jugez combien tant de qualités réunies en lui, ont dû le faire regretter. Ajoutez à cela que son bon caractère le faisait aimer non seulement de nous tous, mais des étrangers eux-mêmes. Aussi après sa mort tous Pères et Frères de cette maison, chrétiens et païens qui avaient eu des relations avec lui disaient-ils : "Oh vraiment c'était un bon Frère !" Puissent ces quelques détails adoucir l'amertume de la triste nouvelle que je vous annonce aujourd'hui! —— Comme il est d'usage en Chine quand il meurt quelqu'un parmi nous, de faire imprimer un billet dans lequel on indique le nom, la patrie, l'âge, etc, du défunt, j'ai cru vous faire plaisir en en joignant un à ma lettre. En voici la traduction. —— En haut la ligne en grosses lettres — No 1 « Billet pour engager à prier pour une âme du Purgatoire. — No 2. Frère Guillon de la Compagnie de Jésus. — No 3. Nom de baptême, Joseph. — No 4. Français de nation mort à l'âge de 39 ans. — No 5. Arrivé la dixième année de l'Empereur Chien-fun (1860); dans la résidence de Chien-chien il aida pour les affaires de l'Église. — No 6. Et parcequ'il se dépensait à secourir chrétiens et païens dans leur maladie, — No 7. Il fut lui même attaqué d'une maladie contagieuse — No 8 Arrivé au 1er Février il mourut en paix dans la même maison — No 9. On espère que les Chrétiens prieront Dieu qu'il lui accorde de monter promptement au royaume des Cieux. —— Une copie de ce billet est envoyée dans chaque chrétienté qui à sa réception la colle à un mur de l'église, et puis les chrétiens se réunissent pour prier pour le défunt recommandé.

France. — Paris. — Un de nos élèves de Ste Geneviève reçu l'an dernier le second à l'école polytechnique est actuellement le premier de son année à cette école.

Havane. — 7 janvier 1869. — A cette date nos Pères du collège de Belen étaient dans une situation passable. Au moins n'avaient-ils plus à redouter d'être chassés. Dès l'arrivée du général Dulce qui est allé à la Havane remplacer le général Lersundi, le R. P. Rivas l'alla voir. Celui-ci lui dit qu'il avait beaucoup de choses à lui communiquer touchant la conduite à tenir par les Nôtres à la Havane. Cette communication fit d'abord craindre bien des exigences de sa part, mais on se rassura en apprenant la protestation faite par lui à Madrid Il avait refusé tout net de se rendre à Cuba si le gouvernement persistait à vouloir expulser les Jésuites de cette île.

Manille.

Manille. — A Manille on a craint un instant pour nous, et même les pères de famille se réunissaient déjà pour demander notre conservation, lorsqu'on apprit qu'il n'y avait rien de changé aux colonies, et qu'on ne toucherait pas aux Ordres religieux. — Voici ce qui était arrivé: Le gouvernement ayant signifié au Gouverneur l'expulsion des Jésuites, celui-ci avait répondu : Avec de pareilles mesures on perdra la colonie. Envoyez-moi 20000 hommes avant de songer à expulser les Jésuites. —— En conséquence les Nôtres continuent tous leurs travaux. Le Père Guerrico a été rappelé de Mindanao à cause de son âge et de ses fatigues; il s'occupe à Manille à composer une grammaire et un dictionnaire en langue tiruray et macere, il est aidé dans ce travail par trois jeunes tirurays chrétiens qui parlent fort bien l'Espagnol.

SUPPLEMENT.

Relation traduite de l'Espagnol de l'expulsion de Loyola. (Les détails ont été fournis par le R. P. Recteur de l'ancienne Communauté de Loyola).

Au commencement de Septembre 1868 les cours s'ouvrirent, comme de coutume, dans la maison de Loyola qui comptait alors 130 personnes, le plus grand nombre novices ou juvénistes. Telle était la paix et la joie qui régnait parmi tous ces religieux que loin de soupçonner le malheur qui menaçait, on se promettait une des plus heureuses années qu'on eut passées depuis longtemps. La cause de si belles espérances était le récent décret des dernières Assemblées générales de Guipuscoa (+) Elles s'étaient tenues au mois de Juillet à Zumaya, petit port de mer à 4 lieues de Loyola, et sur une motion des députés d'Azpeitia, appuyée par beaucoup d'autres, la province avait décrété qu'on ouvrirait une souscription pour aider à terminer les bâtiments de Loyola, et elle avait autorisé la diputacion foral à souscrire pour une somme de 100 000 réaux (27 600 francs) payable en 5 ans. Par suite de ces dispositions l'architecte de la province se trouvait précisément vers cette époque à Loyola, occupé à lever les plans et à faire le devis des travaux qu'on se proposait d'exécuter, à savoir : la construction d'une aile pour le collège et l'érection de deux autels en marbre dans l'église. Vers ce temps là aussi les députés du clergé de Guipuscoa réunis à Azpeitia reçurent de la diputacion foral communication de ce qui avait été arrêté dans les assemblées générales, et furent invités à prendre part à la souscription. Tous accueillirent cette invitation avec enthousiasme, mais comme beaucoup d'entre eux, faute d'avoir été prévenus d'avance, ne se trouvaient pas suffisamment autorisés à contracter un pareil engagement, on se vit obligé de renvoyer le décret à une autre réunion extraordinaire qui fut votée sur le champ et fixée au 1er Octobre. Le principal député du clergé vint donner lui même au R. P. Recteur communication officielle de toutes ces particularités, et il le fit avec une obligeance exquise et les plus vifs témoignages d'affection pour la Compagnie et le berceau de son Saint Fondateur. —— On s'entretenait dans de si douces espérances et on était encore sous le charme des délicieuses impressions qu'avaient laissé et la Congrégation Provinciale tenue cette année là même à Loyola et les visites de sa Grandeur Mgr Barili, qui avant d'aller à Rome recevoir le chapeau de Cardinal (récompense de sa Nonciature à Madrid) avait daigné donner les ordres mineurs à quelques Juvénistes, quand, le 18 Septembre fit éruption le volcan sur lequel depuis la mort de Ferdinand VII se trouvait établi l'édifice politique de l'Espagne. De longue main déjà tout avait été miné par les révolutionnaires. Aussi, à peine eurent ils triomphé au pont d'Alcolea qu'ils commencèrent à se former partout en Juntes révolutionnaires, et on les vit s'arroger l'autorité suprême, proclamer les principes les plus absurdes et se porter à des mesures tyranniques et sacrilèges. Toutefois les choses ne se passèrent pas ainsi dans les provinces basques : les salutaires principes de la religion et de la justice y furent respectés. La Biscaye et Alava virent leur diputacion foral déployer dans toute leur splendeur antique et dans toute leur intégrité, l'étendard des lois et franchises du pays et se poser en face de leur province comme l'unique autorité légitime et souveraine, en attendant qu'un gouvernement s'établit dans la péninsule. La diputacion foral de Guipuscoa agit différemment, ne voulant ni s'arroger plus d'autorité qu'elle n'en possédait, ni prendre aucune part au mouvement politique, elle se renferma dans les limites de ses droits, résolue à n'en point céder la plus minime partie. Tandis donc qu'elle prenait à Tolosa une attitude toute passive, il se formait à St Sébastien une Junte révolutionnaire, comme dans le reste de la Péninsule. La Junte et la diputacion foral s'entendirent et il fut convenu que chacune respecterait les attributions de l'autre. Toute cause de conflit étant éloignée, et la Junte révolutionnaire se trouvant composée d'hommes du pays qui avaient pris pour devise « L'ordre et nos franchises » il semblait qu'on n'avait point à redouter de mesures contre la maison de Loyola. Toutefois dans des circonstances aussi critiques, la prudence conseillait de s'assurer des dispositions de la Junte. Nous sûmes bientôt certainement qu'elle ne prétendait rien faire par elle même et tenait à demeurer passive.

(+) Quelques explications permettront de mieux comprendre ce qui va suivre. —— Les trois provinces basques : la Biscaye, Alava et Guipuscoa ont toujours conservé un reste d'indépendance vis à vis du gouvernement de la péninsule. Celui-ci leur envoie, à la vérité un gouverneur pour régler les affaires civiles militaires et politiques ; mais la question des biens et revenus de la province provenant des contributions ne lui appartient pas, elle est réservée à une administration provinciale appelée Diputacion foral (Cette commission composée de trois membres au plus est nommée tous les ans par les députés des villes réunis en assemblée générale.) En conséquence de cet état de choses le gouvernement ne peut rien prélever directement à titre d'impots ou de contributions les biens des particuliers ; mais il s'adresse à la diputacion foral qui procède alors d'après les franchises des provinces. Le clergé a tous les ans lui aussi son assemblée générale appelée Congrégation où chaque paroisse se fait représenter par un de ses membres.

Il ne se forma pas de junte à Azpeitia, l'alcade et son conseil gardèrent leurs fonctions nous témoignant la même affection que par le passé. Il n'y avait donc d'autre péril à craindre que celui qui pouvait venir du futur gouvernement. — C'est ainsi que tandis que les autres juntes révolutionnaires chassaient nos Pères de presque toutes les maisons, Loyola restait debout sans être molesté par personne, et devenait le refuge où, de Léon, du Port Ste Marie, de Burgos, de Valladolid et d'autres points de l'Espagne, voire même de l'Aragon, la multitude des Pères et des Frères étudiants, novices et coadjuteurs, semblables à des bandes d'oiseaux voyageurs poursuivis par la tempête, venaient chercher un asile où il leur fût permis de se livrer en sécurité à la prière et à l'étude, puisqu'on ne leur laissait plus d'autre occupation. Mais hélas! cette sécurité qu'ils cherchaient ils ne purent la trouver là même, dans la maison de leur propre père, et on les contraignit d'aller la demander à une terre étrangère! — Le 23 Septembre une circulaire du R. P. Provincial émut quelque peu les esprits; elle disait: "Attendu les circonstances présentes que tout le monde connait, les prêtres offriront trois Messes dans des endroits où on ne reçoit pas d'honoraires, là où on en reçoit ils n'en offriront qu'une, et ceux qui ne sont pas prêtres réciteront trois chapelets et offriront trois Communions; on fera de plus une neuvaine au Sacré-Cœur de Jésus." Ces mesures annonçaient en effet l'approche du danger. Au troisième jour de la neuvaine trois Pères Missionnaires rentrèrent à la communauté. Ils devaient donner des missions jusqu'au mois de Décembre dans les provinces limitrophes de celle de Guipuscoa; mais telle était l'agitation et l'effervescence des passions excitées par la révolution qu'il était impossible d'évangéliser les campagnes. En dépit de cette situation, le 1er Octobre un certain nombre d'Ecclésiastiques et de séculiers se réunirent à Loyola, comme c'était la coutume les 1er et 18 de chaque mois, dans le but si louable de faire les exercices spirituels de Notre Bienheureux Père. Ils les commencèrent, mais telle fut la rapidité avec laquelle se précipitèrent les événements qu'ils durent les interrompre. Ils partirent donc le cœur percé de douleur et nous donnant les plus touchants témoignages de leur affection. Sur ces entrefaites on apprit l'entrée à Madrid des révolutionnaires victorieux et on attendait avec impatience la formation d'un gouvernement provisoire qui mît un terme à la tyrannie des juntes particulières. Le troisième jour d'Octobre vers 11 heures un Frère coadjuteur accourt précipitamment et presque en larmes à la chambre du R. P. Recteur: « Toute la communauté de San Marcos de Léon est là à la porte, lui dit-il. » A une nouvelle si surprenante le R. P. Recteur accourt pour embrasser ses Frères fugitifs échappés sans doute aux mains des bourreaux. Mais le bon Frère avait quelque peu exagéré: les fugitifs n'étaient qu'une quarantaine, et ils en annonçaient autant pour le lendemain. La junte toute puissante de Léon avait aboli tous les privilèges et décrété que les Jésuites n'étant établis en Espagne, à ce qu'elle prétendait du moins, qu'en vertu d'un simple privilège, il fallait les chasser de San Marcos: elle ordonnait donc qu'il en fût ainsi, accordant aux proscrits un délai de trois jours et la faculté de disposer de tout ce qui leur appartenait. Nos Pères et nos Frères ne fuyaient donc pas devant les bayonnettes et les poignards comme aurait pu le faire supposer leur grand nombre et leur subite arrivée; mais ils étaient chassés avec toute la courtoisie dont peut être susceptible la gent révolutionnaire. — Dieu Notre-Seigneur, dans son ineffable Providence avait si bien disposé toutes choses que les Supérieurs se trouvaient avoir préparé d'avance, mais sans y songer toutefois, le local nécessaire pour tant de monde. En effet il se trouva que, pour une destination bien différente il est vrai, on avait fait cette année là même deux grandes salles et un large dortoir à l'étage supérieur de la maison; il y eut ainsi du logement pour tous. La nouvelle de l'arrivée des fugitifs se répandit bientôt à Azpeitia et aux environs; et aussitôt nos bienfaiteurs de toutes les classes de la société accoururent à Loyola apportant des matelas, des vêtements et tout ce dont on pouvait avoir besoin. Le lendemain 4 Octobre, il fallut nous résigner à voir partir pour la France les Pères et Frères Italiens qui, chassés, il y a quelques années de leurs maisons par la révolution, s'étaient réfugiés en Espagne où ils étudiaient ou enseignaient dans la province de Castille; mais d'autre part le même jour aussi nous eûmes la consolation d'embrasser d'autres Pères et Frères sortis sains et saufs de San Marcos de Léon un jour après les premiers, bonheur d'autant mieux senti qu'on savait ces derniers plus exposés aux insultes des révoltés. Peu de jours après un grand nombre d'autres Pères nous arrivèrent de toutes les directions et en particulier du Port Ste Marie où nos deux maisons du collège et du Noviciat avaient couru de grands dangers et passé par les plus terribles appréhensions. De la sorte près de 300 Jésuites se trouvèrent réunis à Loyola. Décrire les scènes qui avaient lieu à ces arrivées successives, et surtout en récréation, serait chose impossible. Les récits de ce qui s'était passé dans chaque maison, les questions et les réponses qui se croisaient, les réflexions auxquelles donnaient lieu les unes et les autres, la variété des accontecements, les sentiments divers et opposés de compassion, de terreur, de tristesse, d'allégresse, de confiance, de zèle et de charité fraternelle qui s'élevaient tour à tour et subitement dans les cœurs, tout cela formait un ensemble dont le résultat final était de soulager les cœurs, de fortifier les courages et d'affermir chacun dans sa sainte vocation et dans l'amour de notre mère la Compagnie de Jésus. L'enthousiasme fut à son comble quand on apprit que le R. Père Provincial avait décidé que nous devions rester à Loyola comme dans notre dernier boulevard, et ne partir qu'à la dernière extrémité et sur l'intimation d'un ordre formel. Or comme le Scolasticat presque entier de San Marcos, maîtres et élèves, se trouvait réuni, les cours s'ouvrirent le 6 Octobre pour les Théologiens et les Philosophes. Les classes marchaient déjà avec la régularité accoutumée, à la grande joie de tout le monde, et l'on avait grand espoir que Loyola serait respecté en sa qualité de séminaire des Missions d'outre-mer. Le gouvernement provisoire était constitué et reconnu par toutes les juntes révolutionnaires et il y avait lieu de croire qu'il procéderait avec plus de justice et de raison que celles-ci et qu'il reconnaîtrait la nécessité des Missions d'outre-mer. Mais voici que le 12 Octobre le ministre de grâce et de justice publie un décret supprimant tous les collèges de la Compagnie de Jésus existants dans la péninsule et les îles adjacentes; il y était ordonné de saisir les biens des Jésuites, d'empêcher les particuliers de revêtir la soutane, de vivre associés, de communiquer entre eux, d'entretenir des correspondances avec les Supérieurs ou les égaux soit du dedans, soit du dehors du royaume, le tout conformément aux dispositions de la Bulle de Clément XIV et de la Pragmatique sanction et des autres ordonnances du roi absolu Charles III; c'est à ces actes que renvoyait le ministre de la révolution moderne, Mère, comme elle le prétendait de toutes les libertés, y comprise la liberté des cultes et d'association. — A la vérité ce décret ne

paraissait pas atteindre la maison de Loyola. Ce n'était point en effet un collége où on élevait des séculiers; mais un Noviciat pour des missionnaires et des missionnaires d'outre-mer, dépendant en cette qualité du ministère des colonies et non de celui de grâce et de justice qui d'ailleurs n'avait fait nulle mention dans son décret de Missions d'outre-mer. Toutefois, comme dans les révolutions l'ordre et la logique sont souvent à la merci de l'esprit de parti, on ne pouvait fonder sur rien de solides espérances; aussi prit-on d'avance certaines mesures en prévision de l'avenir; de la sorte, au cas où l'on se verrait obligé d'évacuer Loyola dans l'espace de trois jours et suivant la rigueur des dispositions vexatoires du temps de Charles III, on épargnerait à tous de graves difficultés et aux jeunes religieux une dispersion fatale qui aurait pu mettre leur vocation en péril. En conséquence le R. P. Provincial ordonna de rendre à leur famille tous les novices jugés impropres à la Compagnie ou d'une vocation douteuse; également par son ordre les théologiens et les philosophes devaient le 15 faire route pour la France; les rhétoriciens et les humanistes se tiendraient prêts à suivre le lendemain leur exemple, de façon à ce qu'il ne restât à la maison que les novices, les supérieurs, quelques vieux Pères et un certain nombre de Frères coadjuteurs. Pour faciliter le passage d'Espagne en France on envoya un Père reconnaître les villages sur le parcours jusqu'à la frontière, et deux autres à Bayonne. On vit s'effectuer ce premier départ avec une douleur bien naturelle mais aussi avec une grande résignation et une parfaite conformité à la Volonté de Dieu, ajoutons: et avec une véritable joie, de la part des jeunes religieux surtout, qui, désireux de conserver leur vocation et de poursuivre leurs études, voyaient avec un singulier plaisir la Compagnie leur Mère dilater pour ainsi dire son cœur afin de les accueillir de l'autre côté des Pyrénées, puisque la malice des hommes les chassait de la maison de leur père. Accompagnés des larmes et de la vénération de tout le peuple de la province de Guipuscoa et particulièrement des habitants d'Azpeitia qui paraissaient tous plongés dans le deuil, ils commencèrent leur voyage eux et les autres qui suivirent, et tous le terminèrent heureusement et sans nul encombre jusqu'à ce qu'ils eussent atteint, dans les diverses provinces de France, les maisons qui leur furent assignées, visiblement assistés par la protection et le secours de la T. S. Vierge et de notre Père St Ignace. Les rhétoriciens et les humanistes n'étaient point partis le 16 comme on l'avait décidé d'abord. Un rayon d'espérance avait brillé tout à coup; mais si vivement qu'il nous fit presque concevoir la complète assurance que nous allions rester à Loyola. Le 15 à 9h du soir, le Père Recteur reçut une lettre du R. P. Provincial; elle disait: « Que tous demeurent à Loyola, le décret n'atteint pas cette maison, ainsi le prétendent des personnes très considérables. Dans une autre lettre reçue le lendemain, le Père Provincial confirmait son assertion et ajoutait que le Ministre de grâce et de justice lui-même, auteur du décret ne l'entendait pas autrement. Grande fut l'allégresse que cette nouvelle nous causa à tous. Elle se répandit bientôt de tous côtés et les visites si tristes faites à l'occasion du départ, le jour précédent, se changèrent en joyeuses félicitations. Les circonstances étaient critiques, il convenait de prendre promptement et avec une extrême prudence toutes les mesures jugées convenables pour assurer un bon résultat. La moindre négligence, une fausse démarche pouvait tout compromettre. En conséquence à Madrid, le P. Procureur, d'après le conseil de personnes qui approchaient de près le Ministre songea à présenter une supplique au gouvernement dans laquelle on priait de déclarer Loyola en dehors du décret comme établissement pour les Missions d'outre-mer. De leur côté le R. P. Provincial et le P. Socius s'étaient rendus à St Sébastien pour s'entendre avec la junte et en obtenir de suspendre l'exécution du décret au cas où l'ordre d'en faire l'application lui serait déjà parvenu. La junte les reçut avec égards, prétendit n'avoir encore reçu du gouvernement aucun ordre à ce sujet, et assura que pour ce qui la regardait, son intention était de demeurer passive, mais que s'il arrivait des ordres, elle ne pourrait se dispenser de les exécuter. Satisfait, mais non entièrement de cette réponse, le R. P. Provincial prit congé de la junte et se rendit à Tolosa auprès du Député général, homme de savoir et d'honneur et très attaché à la Compagnie. Il lui proposa dans le cas où il jugerait la chose convenable de faire appuyer par la diputacion foral la supplique du P. Procureur et d'inviter la Biscaye et Alava à prêter aussi leur appui. Il acquiesca à tout de la meilleure grâce du monde. Alava et la Biscaye consultées par le télégraphe répondirent d'abord que bien qu'ils eussent les mêmes désirs, ils ne croyaient pas le moment opportun; depuis, toutefois, ils se décidèrent, paraît-il, à seconder les intentions de leurs frères de Guipuscoa. — Les esprits se trouvaient ainsi partagés entre la crainte et l'espérance et on inclinait même vers ce dernier sentiment, quand parut dans la correspondance de Madrid un article où il était dit que la junte révolutionnaire de St Sébastien demandait la conservation des Jésuites à Loyola. Y eut-il là erreur involontaire de l'auteur qui confondit la diputacion foral avec la junte ou calcul prémédité de nos ennemis? toujours est-il que la junte s'imagina qu'on voulait la compromettre, et blessée au vif elle sortit de son attitude passive et demanda par le télégraphe au ministre de grâce et de justice l'autorisation de mettre à exécution le décret dans la maison de Loyola; le ministre répondit aussi par le télégraphe, qu'il accordait la demande, et dans la nuit du 20 on nous avertit confidentiellement que l'ordre était arrivé à Azpeitia et nous serait communiqué officiellement le lendemain par l'alcade. — Durant cet intervalle, comme les affaires commençaient à prendre une tournure fâcheuse et que les bruits divers et même contradictoires qui circulaient, faisait bien prévoir quel serait le résultat final, le R. P. Provincial décida que le 18 les rhétoriciens partiraient au nombre de 55 avec leur maître et se mettraient en chemin pour la France; le jour suivant le maître des novices, les deux professeurs d'humanités, 16 juvénistes, 12 novices, 8 coadjuteurs, et le 20 quatorze novices et un scolastique devaient en faire autant. Il restait encore à Loyola 23 novices parmi lesquels se trouvaient 8 prêtres un de ceux-ci était entré au Noviciat presque à la veille de l'expulsion. — Cependant le jour fatal parut: la nouvelle arrivée la nuit précédente s'était répandue de tous côtés; Azpeitia était dans une profonde consternation, toute la matinée le parloir ne désemplit pas de visiteurs, et ce fut de même les jours suivants. Ils venaient pour nous faire leurs condoléances et pour nous consoler, et c'était nous qui devions les consoler et relever leur courage. Des personnes de tout rang et de toute condition, fondant en larmes, venaient nous faire toutes les offres de service imaginables en pareille circonstance. Mais on vit se distinguer entre tous le Clergé qui vint en corps et à plusieurs reprises nous visiter durant ces derniers jours et plusieurs des premières familles du royaume et de la province, qui entr'autres bons offices demandèrent avec des instances réitérées à garder un ou plusieurs des Pères destinés à rester en Espagne, soit dans leur propre maison soit dans un logement convenable où ils se chargeraient de pourvoir à leur entretien et à tous leurs besoins. De manière qu'à Loyola il ne se passa absolument rien qui fut de nature à augmenter notre douleur, mais tout, au contraire, contribua à l'alléger. Daigne le Seigneur répandre ses bénédictions les plus abondantes sur tant et de si fidèles amis! Dans la matinée les 23

derniers novices qui restaient tous fidèles comme leurs frères à leur vocation étaient partis pour la France. De tous les novices de Loyola et ils étaient nombreux, pas un ne regarda en arrière malgré les graves difficultés et les rudes épreuves auxquelles plusieurs furent soumis de la part de leurs parents et de leurs amis. Tous sortirent victorieux de la lutte, et pleins d'un mâle courage et d'une sainte joie ils dirent adieu à leur patrie pour suivre Jésus Christ. L'alcade ne se présenta pas avant 5 h. du soir; il vint en voiture mais seul et sans appareil; le R. P. Recteur descendit pour le saluer et fit ensuite appeler les quelques vieux Pères, qui avec un certain nombre de Frères coadjuteurs étaient les seuls habitants restés à Loyola. L'Alcade exhiba l'ordre qu'il portait de fermer le collège et le donna à lire au R. P. Recteur et aux Pères. Grand était l'embarras de ce bon Monsieur et c'est à peine s'il put parvenir à dire qu'il n'était que simple exécuteur, qu'un instrument qui obéit à la main qui le conduit. Le R. P. Recteur lui répondit avec calme que nous obéirions à l'ordre intimé; mais que nous ne pouvions pas nous dispenser de protester contre une mesure aussi contraire aux lois de l'Eglise. A cela l'alcade répondit qu'il lui en coûtait beaucoup d'avoir à remplir une pareille mission, que s'il avait pu la prévoir, jamais il n'aurait accepté la charge d'Alcade qui lui avait été conférée peu de jours auparavant. Là-dessus il prit congé, et c'est à partir de ce moment que commencèrent à compter les trois jours fixés dans le décret pour l'entière évacuation du scolasticat. Cependant nous n'avions point encore reçu de réponse du P. Procureur des Missions d'outre-mer touchant le résultat de ses démarches auprès du Ministère des colonies; et bien que tout portât à croire qu'un ministre ne détruirait pas ce que l'autre avait fait, toutefois nous jugeâmes bon de ne rien épargner pour que l'alcade nous accordât un répit ou nous l'obtint du gouverneur de la province. Mais ce fut en vain; l'Alcade ne voulut se prêter à rien; il nous refusa même une copie légalisée de l'ordre d'expulsion, alléguant que rien n'y pouvait, que c'était une mesure administrative qui devait s'exécuter comme on l'avait ordonné. Il fallut donc enfin se résigner à consommer le sacrifice. D'après le conseil des Pères et avec l'autorisation du R. P. Provincial, le P. Recteur partit avec deux autres Pères pour Bayonne, le 23 Octobre de grand matin et avant la venue de l'Alcade qui devait faire l'inventaire de tout ce qui restait à la maison. En partant il confia les clefs au P. Ministre et indiqua aux Pères et aux Frères coadjuteurs qui restaient en Espagne les endroits où ils devaient aller se réfugier jusqu'à nouvelle décision. A l'heure convenue se présenta l'alcade accompagné de l'agent du fisc, du syndic et de deux notaires. Avec eux se trouvait le député du district d'Azpeitia, comme représentant de la province qui est propriétaire des bâtiments de Loyola en vertu d'une cession faite antérieurement par le gouvernement et qui remonte aux premières années du règne d'Isabelle II. L'inventaire se termina le jour suivant: les Messieurs ci-dessus mentionnés y procédèrent avec grande politesse et modération; mais quand il s'agit de remettre les clefs entre les mains du représentant de la province, l'alcade et l'agent du fisc firent des difficultés, prétendant qu'en vertu du décret il appartenait au gouvernement d'entrer en possession de l'édifice et de tout ce qui avait été inventorié. Le député répondit que ses droits étaient incontestables et qu'un pareil décret n'avait pu les détruire. Les deux partis convinrent de déposer les clefs entre les mains de M. le Curé d'Azpeitia; dans l'intervalle ils auraient recours les uns au gouverneur et l'autre à la diputacion foral pour obtenir la solution de leur doute. Peu de jours après le gouverneur répondit que la propriété tant de l'édifice que de tout ce qu'il contenait, appartenait à la province [illegible] à la fin de l'inventaire. En vertu de cette décision, la diputacion reçut les clefs des mains du Curé de la paroisse et nomma ensuite deux chapelains et quatre servants pour la garde et l'entretien du sanctuaire et de tous les bâtiments. Mais toutefois cet arrangement ne satisfit pas nos ennemis; car ayant appris que les chapelains et les servants étaient de la Compagnie, ils en référèrent immédiatement au gouvernement disant qu'il restait encore des Jésuites à Loyola. La diputacion foral, pour éviter des difficultés, supplia les deux Pères de vouloir bien coucher à Azpeitia et ne passer que la journée seulement au scolasticat et de consentir à ce que les Frères vêtus comme les gens du pays restassent seuls la nuit à la maison. Tel est l'état de solitude auquel se trouve réduit la maison de Loyola qu'on pouvait appeler la mère des missions d'outremer, chose d'autant plus étrange que le gouvernement actuel laisse subsister nos maisons des Philippines, de Puerto Rico et de Fernando Po, reconnait le P. Procureur des susdites missions, délivre des passeports et paye leur voyage aux Pères de la Compagnie qui s'y rendent, comme cela est arrivé au dernier départ pour les Philippines cette même année 1869. Fasse le Seigneur dans son infinie miséricorde qu'on voie bientôt briller des jours de paix et de bonheur qui permettent de revenir peupler Loyola et de lui faire donner des fruits plus abondants et plus savoureux encore, s'il est possible que ceux qu'elle produisait par son Noviciat, son juvénat, le ministère de la confession, les prédications, les missions, les Exercices spirituels trois fois le mois, les congrégations et autres œuvres de zèle et de charité entreprises pour la plus grande Gloire de Dieu et le plus grand bien des âmes! Plaise aussi à la divine Bonté que l'achèvement des travaux décrétés par l'assemblée générale soit mené à terme, afin qu'on puisse voir couronner ce monument grandiose élevé par la piété de nos ancêtres, le joyau de Guipuscoa, son titre le plus noble et le plus beau et l'un des plus insignes trophées des gloires de St Ignace père et fondateur de la Compagnie de Jésus!

Sommaire.

Europe — France — Paris. — Relation d'une conversion. . . . . Page 1.
" " Angers — Œuvre des artistes voyageurs . . . . . " 3.
" Italie. — Rome. — Un pèlerinage aux environs de Rome. F. d'Adhémar . . . . " 8.
" Prusse. — Mission de Cologne — Lettre des novices de [illegible] . . . . " 11.
" Autriche. — Inspruck. — Lettre du F. Haffel . . . . " 13.
" Istrie. — Mission de Rovigno — R. P. [illegible] (Page 14) — Diverses missions — F. Müller (Page 16) . . . . " 14-16
" Hongrie. — Presbourg. — F. Truck . . . . " 17.
" Gallicie. — Tarnopol. — Détails sur la situation. — P. Holubowicz . . . . " 18.
" Hollande. — Fête du 11 avril. — Archiconfrérie de St François Xavier. — F. Cadet . . . . " 19.
" Turquie. — Scutari. — R. P. Giovanni Crociolani . . . . " 23.
Amérique Mérid^le — Guyane Française. — La mission depuis 1716. R. P. Gally . . . . " 24.
" Guyane Anglaise. — R. P. Marc Mesini . . . . " 25.
" Brésil. — Lettre du P. [illegible] (Page 25) [illegible]. Lettre du F. [illegible] (Page 26) . . . . " 25-26
Asie. — Bombay. — Origine du collège Ste Marie . . . . " 27.
Varia. — [illegible] mission aux [illegible] — Etat de nos collèges — [illegible] Lettre du R. P. Keller — Chine, mort du F. Gally, mort du F. [illegible] — Ecole [illegible] Granville.
Supplément. — Expulsion de Loyola . . . .

Erratum. — Page 29. Lettre du P. Keller, ligne deuxième, au lieu de cette perte; lisez la perte du R. P. O'Callaghan. — (Adresse de la Rédaction. M. J. de Causans Laval (Maison St Michel) Mayenne)

J. H. S.

LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL

AUX PP. ET FF. DE . . . . .

AOUT N: 4 1869.

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI.

Asie — Chine. — Pé-tché-ly. — Lettre du P. Leboucq — 12 Janvier 1868. —

(Cette lettre bien que d'une date un peu ancienne nous a paru de nature à intéresser nos lecteurs.)

. . . Les épreuves matérielles et les obstacles sont venus cette année, plus que jamais, ce semble, se mettre à l'encontre de nos prédications: les brigands, ces voyageurs à cheval dont je vous ai fait faire, depuis si longtemps déjà la connaissance, nous avaient laissés tranquilles, depuis bientôt 4 ans: nous rencontrions bien quelques bandes de maraudeurs pendant l'hiver; mais peu nombreux et peu aguerris ils se contentaient, généralement, de nous regarder passer, sans oser nous demander nos papiers; du reste, ces petits voleurs, qui, durant le jour, guettent les voyageurs sur les grands chemins, et s'amusent, pendant la nuit, à percer les murs des maisons et des écuries pour en emporter le mobilier et à en emmener les chevaux, les mulets et les ânes sont tous des gens du pays, ils savent qui nous sommes, ils nous connaissent et nous respectent assez pour ne pas nous attaquer ni dans nos biens ni dans nos personnes! nous pourrions donc, sans crainte, voyager et prêcher pendant le jour, dormir sur les deux oreilles pendant la nuit s'il n'y avait, au Tché-ly, que ces pacifiques niveleurs! (En Chinois, ils se donnent le nom tout simple de Tâo-fam-tche (mendiants). Malheureusement nos ennemis Pei-lien-Kiao, sont sortis de leur retraite au mois d'Août de l'an dernier. D'abord ils n'étaient que 200 à peine ce qui ne les a pas empêchés de parcourir à leur gré et sans obstacles, toutes les parties de cette province: 30000 soldats braves d'ailleurs et les mieux disciplinés qui soient au service de sa Majesté Tom-tché ont été lancés sur ces voleurs; mais soit que leurs chevaux fussent moins agiles que ceux de l'ennemi, soit qu'ils connussent peu les chemins ou bien soit qu'ils tinssent encore à la vie, ils ont chevauché durant 8 mois dans les plaines du Tché-ly sans rencontrer les Pei-lien-Kiao. Le vice-roi Leou-tcham-ieou qui, soit dit en passant, ne nous aimait que fort modérément, a été destitué. Son successeur, vice-roi du Hou-pei et du Hou-nan, nous sera plus favorable. C'est ainsi que le malheur d'autrui peut quelquefois rendre service au prochain! Plusieurs généraux cités comme les plus braves de l'Empire, ont perdu leurs boutons et leurs plumes: d'autres qui n'étaient pas sortis de leurs citadelles, mais qui au moyen de leurs binocles avaient aperçu la cavalerie ennemie et signalé sa présence aux autorités supérieures, ont été récompensés. La plume de paon a remplacé sur leur chapeau celle d'autruche ou de je ne sais quel oiseau bleu! — Dans mes excursions, j'ai eu le hasard de rencontrer ces brigands deux ou trois fois. La première fois, c'était au mois d'Octobre: je revenais à cheval de la ville de Ho-Kien-fou; vers les 5 heures du soir, je passai à 2 Kilomètres à peine du village de Wei-Kia-tchouang où ils avaient dressé leurs tentes. Personne ne m'inquiéta. Pendant ces temps de trouble il est plus prudent de voyager la nuit que le jour. Au jour, leurs sentinelles ou leurs éclaireurs pourraient vous apercevoir de loin: la nuit ils ne sauraient y voir plus loin que leur nez

Il est vrai que l'on peut se trouver au milieu d'eux aussi sans les avoir aperçus : mais, somme toute, à mon avis du moins, il est plus avantageux de se cacher en jour et de voyager la nuit. — La seconde rencontre, ou plutôt la seconde surprise eut lieu la veille de l'Immaculée-Conception. Je venais d'arriver d'un long voyage au Nord-Est de mon district et je me préparais à souper, lorsque tout à coup un des administrateurs de la chrétienté où je me trouvais, entre dans ma chambre et, me dit à l'oreille : « Père, les brigands viennent d'arriver à 8 lis d'ici (3 Kilomètres environ) ils sont au nombre de 7 ou 800, et préparent leur souper en ce moment ci. » Je ne pouvais croire à leur présence dans un pays qui me paraissait si calme : ordinairement quand on connait leur approche, le peuple s'enfuit au travers des champs. C'est un désordre, un brouhaha affreux. Celui-ci emporte ses bagages, un autre suivi de sa femme et de ses enfants, traîne par le licol un bœuf ou un âne qui ne veulent pas avancer. Ce sont des cris, des pleurs et des sanglots qui épouvantent les plus hardis et jettent la confusion partout : ce jour là, rien de tout cela. Je sors dans la campagne pour voir ce qui se passe. Je n'aperçais que quelques vieillards accroupis en cercle sous un jujubier et fumant leur pipe : je m'approche et leur demande les nouvelles du jour. Ils me répondent à voix basse, comme s'ils avaient eu peur d'être entendus des brigands, que plus de 800 chevaux venaient d'arriver à Tcham-Fan. (village situé à 6 ou 8 lis de là). Je rentre alors au logis et pour parer aux éventualités, je me mets à faire mes paquets, après avoir eu la précaution de souper auparavant, toutefois il est convenu que mon cheval sera sellé et bridé, une voiture attelée et que tout sera prêt pour une fuite, si l'ennemi approche : mais nous avions compté sans notre hôte ; les brigands qui, ordinairement couchent là où ils ont soupé, dérogèrent à leur règlement ce jour là et pendant que je faisais assez tranquillement mes paquets, un cri se fait entendre à ma porte : « les voilà, sauvez-vous ! » Mon catéchiste est avec moi : nous laissons caisses et paquets et sortons. Je cherche mon cheval dans l'écurie ; il n'y est plus. La voiture qu'on avait attelée n'est pas non plus sous le hangar. Tout le monde a pris la fuite (*), impossible de savoir ce qu'est devenue ma monture. Il faut se résigner à marcher à pied ; nous sortons par l'Est du village, et allons, mon fidèle compagnon et moi, nous cacher à 50 pas de là, dans un cimetière païen. Je dis nous cacher : l'expression n'est pas heureuse ; car il n'y avait pas un seul arbre, pas un buisson dans ce cimetière : mais heureusement il était nuit et cette nuit était sombre. La cavalerie est passée tout près de nous sans nous apercevoir : elle n'était pas entrée dans le village, aussi n'ai-je rien perdu de ce que j'y avais laissé. Lorsque tout le monde eut défilé, nos fuyards revinrent de la campagne où ils s'étaient échappés et avec eux revint mon cheval. L'ennemi se dirigeait sur le Nord, et peut-être allait-il passer par le village où se trouvent nos écoles de catéchistes. Je monte à cheval et en quelques heures j'ai franchi la distance qui me sépare de Lim-cham-se, réveiller nos étudiants et les mettre en route pour la résidence ne fut l'affaire que d'un instant. — J'oubliais de vous raconter un épisode assez intéressant qui vous dira le délire des populations lors de ces alertes ; mais aussi la confiance que les païens eux mêmes ont en nous. Pour me rendre à Lim-cham-se, j'avais à traverser trois villages païens : vous comprenez bien que je ne voyageais point à pas de tortue, mais au grand galop de mon cheval qui a les jambes solides et qui même n'a pas besoin d'un clair de lune ou d'une lanterne pour trouver son chemin. — A peine étais-je entré dans le premier village qu'une pauvre femme que je ne voyais pas, se met à pousser des cris effrayants. Elle croyait à l'arrivée de tout un escadron de cavalerie : pour la rassurer, je m'arrête et lui dis de ne pas avoir peur : " Ce ne sont pas les brigands qui arrivent, mais tout simplement un fugitif." A ma voix elle s'approche un peu rassurée et me demande qui je suis. Mon nom acheva de la consoler et avec une étrange confiance elle me demande un service. " De grâce, me dit-elle, prenez cet âne que je ne puis faire marcher et conduisez-le avec vous. J'ai sur les bras un enfant de 2 ans que je ne puis plus porter, vous êtes à cheval, ne pourriez-vous pas le prendre ?" Quoique je fusse pressé d'arriver à mon école, je vous avoue que j'oubliai pour un instant et l'école et les voleurs. Evidemment cette pauvre femme ne savait pas ce qu'elle disait. Je lui fis observer qu'il m'était difficile, même à cheval, de remorquer son âne, et plus difficile encore de porter son enfant sur mon bras. Et d'ailleurs qu'avait-elle à craindre ? Les brigands ne volent point les ânes, et ne prennent point les enfants au dessous de 10 ans. Là dessus, je continuai mon chemin. Je soupçonne que la chrétienté où je me rendais, eut été singulièrement étonnée en me voyant arriver avec le personnel qui m'avait été proposé ! Sans effort d'imagination vous le supposerez aisément. — Avons-nous d'autres épreuves plus sérieuses ? Oui. D'abord la cherté des

(*) Je n'ose vous dire ici, que peut-être sans s'inquiéter du Père, et confiant dans la divine Providence qui le protégerait, quelque pauvre chrétien fou de peur avait enfourché mon cheval pour se sauver plus vite. Lorsque la paix a été rendue au village, je n'ai pas osé interroger sur ce chapitre, je craignais de rencontrer le coupable !!

vivres qui préoccupe tellement nos païens et nos chrétiens même, que leur esprit et leur cœur ont bien du mal à se donner à l'étude et à l'amour de la religion sainte que nous leur prêchons. Pour vivre, d'ailleurs, le pauvre et l'ouvrier doivent se multiplier d'industrie. Ils sont obligés, souvent, de quitter leur village pour aller chercher au loin, dans les grands centres de commerce, le pain qui doit les nourrir eux et leur famille. — Les mandarins et les lettrés, ces vieux adversaires qui de tout temps s'opposèrent à la propagation d'une religion qui les empêcherait de tyranniser le peuple, de le dévorer par leurs exactions et leurs impôts, sont encore là : ils n'ont pas renoncé à la partie. Ils feraient bien mieux de se mettre en campagne contre les brigands qui pillent, incendient et massacrent leurs subordonnés. Mais ce n'est pas là ce qu'il leur faut : ils craignent pour leur vie et ne peuvent en tous cas se condamner aux fatigues, aux privations d'une campagne. C'est du fond de leurs prétoires, du fond de leurs cercles littéraires qu'ils se battent, non pas contre l'ennemi, mais contre les bienfaiteurs de l'humanité : ils trament leurs complots dans l'ombre, en font la rédaction, en ordonnent tous les ressorts et sans oser encore eux-mêmes, mettre le nez à la fenêtre, ils lancent leurs émissaires contre nous. Je puis vous assurer que pendant l'année qui vient de s'écouler, notre seul district de Ho. Kien. fou nous a donné plus de 200 affaires litigieuses. La persécution se montre sous toutes les formes, elle invente tous les mensonges, elle apparait quelquefois sous les dehors de la meilleure volonté, nous fait des professions de foi et des protestations d'amitié auxquelles nous serions tentés, presque, de répondre par un chaleureux merci. Oui, s'il s'agissait de vous donner en détail, affaire par affaire, tout le dossier judiciaire, toutes les pièces de justice, ou d'injustice que nous avons reçues des tribunaux durant le cours de l'année dernière, s'il fallait surtout vous raconter tous les détails de ces cent et quelques conciliations faites à l'amiable, mais que jamais nous n'aurions obtenues sans les menaces de coups de rotin, de semelles de souliers, de cangue etc, je devrais me résigner à vous préparer des volumes entiers. J'aime mieux vous consoler et vous rendre heureux en vous parlant de la conversion des païens, des moyens dont le bon Dieu se sert pour nous faire pêcher les âmes au milieu de cet immense océan du paganisme dont les flots sont toujours mugissants et furieux. Durant ces deux derniers mois, j'ai tant inscrit de noms nouveaux sur le régistre de nos catéchumènes que je ne sais pas le chiffre actuel de notre [illegible] il est considérable. — Il y a peu de jours, je recevais la visite d'un vieillard de 70 ans : il venait me demander le baptême, ce qui m'étonnait passablement : car avant de baptiser nos païens, il faut bien les avoir connus et les avoir instruits : comme je lui faisais cette remarque : « Mais répondit-il, le Lao. yé a donc oublié le vieux pharmacien de Tsin. tsuen ? » Je me rappelai alors en effet la visite que me fit par la simple curiosité de voir un Européen, un pharmacien de Tien. tsuen, lorsqu'en 1860, je passai par ce gros bourg. Il ne savait pas alors ce que c'était que la religion : je lui donnai cependant un catéchisme. Il est demeuré catéchumène pendant [illegible] ; il a appris son catéchisme en entier et enfin la grâce le pressant, il s'est occupé sérieusement de savoir si j'étais encore de ce monde et si je voudrais l'admettre au nombre des enfants de Dieu. Je ne l'ai pas encore baptisé mais je l'ai renvoyé dans son pays (à 25 lieues) avec un fervent catéchiste auquel je donne mission de convertir les parents et les voisins du brave pharmacien. — Au mois d'août nous avons eu des pluies torrentielles et des inondations telles qu'il ne s'en était pas vu depuis 1853, par conséquent, telles que je n'en avais pas vu en Chine. Nos vieux fleuves desséchés depuis si longtemps, se sont désaltérés cette année ; mais comme on était habitué à les passer à pied sec et qu'ils n'ont ni ponts ni barques, les voyages même d'affaires les plus importantes devaient s'ajourner. Je me trouvais pour la fête de la Nativité de la Ste Vierge dans un gros bourg nommé Hai. tsuen et situé précisément sur une rivière assez peu profonde il est vrai, mais d'une largeur de 200 mètres au moins : les eaux avaient considérablement baissé, et les voyageurs, surtout lorsque les jours de marché arrivaient, prenaient leurs souliers dans leurs mains, retroussaient leur pantalon et se mettaient en route au milieu de l'eau. Je ne vous dirai pas toutes les scènes dont je fus témoin pendant plusieurs jours. Tantôt c'était une pauvre marchande de gâteaux qui montée sur un âne voyait tout à coup son coursier se coucher au milieu de la rivière ; tantôt c'était un attelage qui s'embourbait ; on avait beau frapper sur les chevaux ou les mulets, le véhicule ne bougeait pas : il fallait bien que le gentilhomme qui demeurait gravement assis sur son char consentît à faire comme le commun des mortels. Un soir que j'étais allé avec mon catéchiste me promener sur la rive, j'aperçois une voiture découverte sur laquelle se trouvait une femme et dont tout l'attelage se composait d'un bœuf et d'un mauvais cheval : le conducteur criait et frappait depuis deux grandes heures sans avancer pour cela ; il y avait là plus de 200 curieux accourus pour

jouir de ce spectacle : Car c'est l'usage, en ces contrées, de prendre son plaisir dans le malheur et l'embarras des autres ; il suffisait pour dégager cette voiture de quelques hommes de bonne volonté. Il ne s'en trouva pas un seul : touché des larmes du voiturier et des sanglots de sa femme, je me mets à haranguer la foule et à lui prêcher la charité fraternelle et enfin je termine mon allocution en promettant 400 sapèques à quiconque voudrait débarrasser ces voyageurs. Ces dernières paroles firent impression sur la foule : quatre vigoureux porte-faix se jetèrent à l'eau et bientôt le véhicule se mit en mouvement et sortit de la rivière. Vous croyez peut-être que mes 400 sapèques furent perdues. Point du tout. D'abord on ne consentit point à les recevoir : la foule s'y opposa, pour l'honneur de la Chine, disait-on. Le lendemain un jeune homme venait me remercier et me demander 4 ou 5 catéchismes pour la famille à laquelle j'avais rendu service la veille. Voyez s'il n'est pas facile de convertir les Chinois et (disons-le à la louange des païens), s'ils sont inaccessibles comme on le dit, à tout sentiment de reconnaissance ! — Au Nord-Est de Chien-chien nous n'avions pas encore de catéchumènes ; jusqu'à l'an dernier, même il ne m'avait pas été possible d'entrer en relation avec un riche lettré de la contrée dont l'influence n'est pas moins grande que celle du sous-préfet (ou Tche-chien). Comment nous y prendre ? J'épie le moment où le substitut du sous-préfet de Chien-chien allait faire une expertise ou une descente de justice, comme vous voudrez, dans le Nord-Est ; je savais qu'il n'allait jamais de ce côté-là sans faire une visite au riche Ki-lien-min. Je pars quelque temps avant lui et vais l'attendre dans une auberge où je lui avais donné rendez-vous et où je voulais dîner avec lui. Son expertise faite, il me rejoignit en effet ; mais pendant que nous dînions, Ki-lien-min qui avait appris sa présence dans le bourg de Tsué-eull-tchouang arriva en toute hâte et lui fit de vives réprimandes sur ce qu'il était descendu dans un hôtel. Bref la paix fut faite, c'est moi qui fut le pacificateur, et pour consoler notre Ki-lien-min nous allâmes souper chez lui. Je ne fis aucune prédication sur la place publique, je n'eus occasion de parler de Dieu à personne dans cette bourgade qui compte plus de 10000 habitants : mais cela n'a pas empêché les païens de venir demander à se faire chrétiens nous avons là plus de 100 familles sincèrement converties. Il est vrai que l'on attribue généralement ces conversions à une autre cause. Les habitants de Tsui-eull-tchouang qui ne m'avaient jamais vu, n'eurent rien de plus pressé que de venir en foule dans la cour de l'auberge pour contempler cette merveille du grand Empire des lois (de la France) : C'eût été l'occasion de prêcher ; mais le magistrat de Chien-chien qui se trouvait avec moi eut été blessé de mon peu de courtoisie : je dus faire le sacrifice de ma volonté. Le bon Dieu se chargea bientôt lui-même de ma commission. Parmi les curieux accourus à l'auberge, se trouvaient un Bonze et un marchand de gâteaux à l'huile. La foule était si grande que plusieurs pouvaient à peine respirer. Celui-ci poussait un cri de détresse. Ah ! j'étouffe : je meurs : on m'écrase ! Je parus à la porte pour exhorter l'assemblée à se retirer, on n'en fit rien : au contraire il arrivait à chaque instant de nouvelles bandes de visiteurs qui ne pouvant pénétrer dans la cour, se mettaient à pousser ceux qui étaient arrivés avant eux ; de sorte que bientôt ce peuple, pacifique et respectueux tout d'abord se vit forcé de pénétrer jusque dans la chambre où nous étions ; il y fut jeté par le flot : vous dire la colère du magistrat, la scène qui se passa alors, serait chose impossible. Les satellites et les prétoriens qui l'accompagnaient prennent aussitôt leurs bambous et leurs fouets de fer et se ruent sur les malheureux qui ne s'étaient approchés si près de nous que parcequ'ils n'avaient pas eu assez de force pour résister aux coups d'épaules de ceux qui les suivaient : au bruit des coups de rotin et aux cris des agents de police, une panique générale s'empare de la foule et tout le monde de s'enfuir dans la rue. Ce mouvement fut si instinctif et si précipité, que notre malheureux bonze, celui dont je vous ai parlé plus haut, tomba sous les pieds des fugitifs et reçut d'assez graves blessures au visage. Lorsque tout le monde eut disparu, nous visitâmes le champ de bataille : je tâchai de consoler ce malheureux blessé et lui donnai 1000 sapèques. Le marchand de gâteaux avait tout perdu ; son panier était broyé, ses gâteaux étaient réduits en poussière, il pleurait à chaudes larmes. Je lui donnai 500 sapèques. Ces deux largesses occupèrent beaucoup les esprits. Nos païens ne comprenaient pas comment cet Européen qui aurait dû punir une foule qui l'importunait, se donnait la peine de consoler le Bonze et le marchand de gâteaux. Peu-à-peu on comparait ma conduite à celle du mandarin et la conclusion finale était que la religion chrétienne devait être la véritable. Quoiqu'il en soit je puis vous dire que notre influence, aujourd'hui, n'est nulle part plus solidement établie qu'à Tsui-ell-tchouang et dans ses environs. J'y suis retourné bien des fois depuis cette entrevue, j'y ai prêché tout à mon aise ; mes auditeurs se tiennent toujours dans la rue et n'entrent plus dans la cour de l'auberge ; mais ils m'écoutent et se convertissent.

Autre lettre du P. Leboucq 15 Août 1868. — Je me trouve en ce moment dans le village de Lim-cham-se, c'est-à-dire que je suis au milieu des élèves de notre école St François-Xavier : vous me permettrez bien, n'est-ce pas, de vous dire un mot de ces futurs auxiliaires dont nous espérons recevoir bientôt des secours si féconds et si consolants. Leur application ne laisse rien à désirer et leur piété est exemplaire : quatre d'entre eux (ils sont au nombre de 12) font surtout des progrès surprenants et ne soupirent qu'après le jour où ils seront en état d'être lancés parmi les païens et les catéchumènes. Il faut que je vous raconte ici une petite campagne que deux d'entre eux faisaient naguère. Après avoir étudié et appris un ouvrage intitulé « Chem-Kiao-ly-tchong » et composé par nos anciens Pères pour réfuter les diverses doctrines superstitieuses de la Chine, nos écoliers se croyaient de fameux savants. Ils me demandèrent donc à profiter de quelques jours de vacances pour aller prêcher et enseigner aux païens de leur pays, ce qu'ils avaient appris ici. Vous comprenez que leur zèle devait avoir toutes mes sympathies. — Évidemment ils sont trop jeunes et trop peu ferrés encore pour aller soutenir des discussions en règle avec les lettrés païens, mais cette première sortie pouvait déjà leur inspirer un plus grand zèle et surtout leur faire voir ce qui leur manquait en fait de science et de patience. J'eus soin de les faire suivre par deux de nos plus pieux et de nos plus savants bacheliers chrétiens, afin que ceux-ci vinssent au secours des prédicateurs, s'ils venaient à se trouver dans la détresse. Nos deux champions se présentèrent dans un village appelé Léou-Kia-tchouang, dans la sous-préfecture de Tom-Kouang et à plus de 15 lieues de notre résidence : cette contrée à 10 lieues à la ronde ne compte pas un ancien chrétien et la religion y a été jusqu'ici peu prêchée. Tout le village se réunit sur la place pour les écouter. Personne ne leur faisant de questions, ils eurent bientôt débité tout ce qu'ils savaient et le soir, leur répertoire était à peu près épuisé. Par malheur plusieurs bacheliers païens voyant leur âge et leur embarras, se mirent à les questionner puis à leur faire des objections. Nos deux braves prédicateurs répondirent victorieusement à quelques unes ; mais se voyant serrés de trop près, ils demandèrent grâce en disant qu'ils n'étaient encore que des enfants mais que leurs maîtres se trouvaient dans un hameau voisin et qu'ils allaient aller les chercher. Deux heures à peine s'étaient écoulées que nos deux bacheliers en effet arrivaient à Léou-Kia-tchouang. Ils y tinrent une longue séance au milieu d'une foule immense et après avoir battu les lettrés païens sur toute la ligne, ils revinrent avec leurs élèves m'apporter la liste de 17 familles qui voulaient embrasser le Christianisme. Cette expédition est d'autant plus remarquable, que les Chinois généralement aiment mieux que personne au monde à demeurer tranquillement assis chez eux, laissant la conversion des païens aux Missionnaires Européens qui sont venus en Chine pour remplir ce ministère. — Je voudrais et devrais vous dire que cette année, nos catéchumènes et nos baptêmes d'adultes ont été plus nombreux que l'an dernier. Sans les troubles qui nous ont fait perdre 6 grands mois et qui ont forcé nos catéchumènes à s'expatrier pour plusieurs mois, dans tout l'Est du district de Ho-Kien-Fou, je crois que nous aurions eu, le P. Bougon, le P. Stevani et moi, plus de mille baptêmes d'adultes pour ce seul district. (Nous n'en avons eu que 680 d'adultes, et environ 1500 enfants païens moribonds). Mais si la paix nous était rendue, nous doublerions, triplerions certainement ce chiffre durant le cours de la nouvelle année apostolique que nous venons de commencer. — J'aurais encore bien des choses à vous dire : en Chine il y a toujours du nouveau : mais outre que mon talent épistolaire s'anéantit de plus en plus, je dois vous dire que mes forces physiques, elles aussi, s'opposent étrangement à ce que je vous envoie comme la dernière fois, 12 pages format romain. J'ai perdu beaucoup de sang à la bataille, (il est vrai qu'en perdant le mien, j'ai empêché bien des centaines de païens et de chrétiens de verser le leur !). Oui j'ai perdu beaucoup de sang et je suis loin encore de l'avoir retrouvé ; aussi à peine ai-je écrit 3 ou 4 pages d'une seule haleine que la main tremble et refuse de tenir la plume. Souvent aussi la vue se trouble, le cœur s'embarrasse, et bref il faut me coucher un instant sur mon Kam chinois !

Extrait d'une lettre du R. P. Petitfils. — Tsy-ly-tchuang, 11 décembre 1868. — Dans ce moment malgré les rebelles ou plutôt à cause des rebelles, lesquels nous ont mis en plein dans la règle de la pauvreté nous sommes aussi riches qu'on peut l'être en consolations spirituelles. Notre vicariat compte, à l'heure qu'il est, 4000 catéchumènes ; et dans un endroit voisin de celui que j'évangélise, un de nos Pères, dans les cinq dernières semaines, a baptisé plus de 350 adultes. Moi, qui ne suis qu'un tout petit apôtre et qui ne puis en rien me comparer aux vieux Missionnaires qui évangélisent la Chine, j'ai dans mes derniers huit jours baptisé 19 adultes. Et je ne parle pas de ceux que pendant ces huit jours j'ai remis à plus tard ne les connaissant pas encore suffisamment. Le jour de la fête de St François Xavier, j'ai eu la consolation

d'administrer le baptême à 16 adultes et c'est sur tous les points du vicariat que l'élan se manifeste.

Kiang-nan. — Extrait d'une lettre du P. Grillo en traversée pour la Chine. — . . Le jour où nous étions en rade dans la baie de Suez, un étranger originaire de l'Indoustan s'étant aperçu que je baragouinais un peu l'anglais, idiome très [illegible] cette langue et témoigné le désir d'engager une conversation aussi amicale que sérieuse. Notre bataillon de Sœurs qui à Suez venait de recevoir un renfort de 3 religieuses du Bon-Pasteur retournant dans les Indes, avait fortement piqué sa curiosité. Il me demande donc des renseignements sur ces Sœurs de charité au costume varié : des religieuses il passe aux religieux et de ceux-ci à la religion avec une suite d'idées vraiment admirable. Durant le séjour de 9 mois qu'il a fait en Europe il a beaucoup vu et beaucoup entendu. Il a visité Londres, Paris, Naples, Florence, Venise et Rome. La figure vénérable et radieuse de Pie IX l'a beaucoup frappé. Le saint Père est bien bon, me dit-il à plusieurs reprises, et sans tarder il me pose des questions et des difficultés en règle sur l'infaillibilité du Pape. Grâce au bon P. [illegible]rieu, j'avais ma batterie assez bien montée et j'ai pu répondre avec facilité aux attaques que mon adversaire me faisait de la meilleure foi du monde. Du Pape nous sommes passés à l'Église, et pendant que nous repassions per summa capita mais tout de bon cependant presque toutes les questions traitées en classe l'année dernière, je m'aperçois que ce n'était pas un protestant à qui j'avais affaire, mais bien un sectateur du Prophète. A ce moment un sentiment de découragement se saisit de moi, à cause de je ne sais quel préjugé qui nous fait croire impossible ou à peu près la conversion des mahométans. Toutefois voyant mon homme d'une docilité parfaite à toutes les observations que j'étais amené à faire concernant la religion en général et le catholicisme en particulier, je repris courage, et j'entrai dans le domaine du P. de Augustinis, tâchant d'établir la nécessité d'une religion et concluant de mon mieux que la religion chrétienne est la seule vraie. Notre conférence, grâce au bon sens exquis de mon interlocuteur, procédait de la manière la plus tranquille suivant la méthode des questions et des réponses. — Notre Ismaïli professe le plus grand respect pour Jésus-Christ, il ne croit pas que Notre-Seigneur ait jamais affirmé sa Divinité. S'il s'est fait passer pour Fils de Dieu, cette filiation doit s'entendre d'une manière large, dans le sens que nous donnons à notre filiation même à l'égard de Dieu créateur. — Lorsque j'apportai un passage de l'évangile qui semblait ne laisser pas de réplique, il s'esquivait sur l'interprétation fausse qu'on a pu donner aux paroles de Notre-Seigneur. Il est arrivé jusqu'à objecter l'altération des saintes Ecritures faite par je ne sais quel Pape. C'est alors que le recours aux arguments tirés de l'ancien testament devint très-expédient : aussi ne laissai-je pas que de m'en servir. La conclusion pratique de notre première conférence fut, que si lui mahométan venait à s'apercevoir qu'il n'était pas dans le vrai chemin, il était obligé en conscience d'en sortir, qu'il demanderait tous les jours à Dieu la grâce de se conformer à sa volonté et d'être éclairé si par hasard il se trouvait dans l'erreur ; enfin qu'il ne manquerait pas de m'entretenir plusieurs fois sur la même matière pendant la traversée de Suez à Adden. Il finit par me donner sa carte sur laquelle était écrit en Arabe et en Anglais le nom : Shujao Deen Tybjee. Il ajouta une forte poignée de main en m'invitant à me reposer parceque, disait-il, je devais être fatigué de notre colloque qui avait duré environ deux heures. Mon Shujaodeen tint parole et il ne se passa pas de jour sans que de nouvelles conférences ou pour parler moins solennellement, de nouvelles causeries vinssent ajouter de nouvelles lumières à son esprit et dissiper peut-être plus d'un préjugé qu'il avait conçu contre notre sainte religion. Comme il me témoigna une fois entre autres sa tendance à admettre que toutes les religions sont bonnes, et que Dieu ne pouvait condamner un mahométan fidèle au Coran, je fus assez heureux pour l'amener à reconnaître l'impossibilité de plusieurs religions vraies et la nécessité pour tout homme instruit de ne pas rester dans le doute concernant le culte que Dieu veut qu'on lui rende. Je suis parvenu aussi à ébranler sa ferme croyance à la vérité de sa religion, il a convenu qu'il devait songer sérieusement à l'état où il se trouve pour voir s'il est ou non dans la voie qui mène au Ciel où il a grand envie d'arriver. A ma grande surprise mon adversaire a touché à presque toutes les questions théologiques, me faisant des difficultés sur l'Incarnation, la Trinité et la présence réelle avec une force d'arguments qui révélait un mahométan d'une instruction peu commune. Pour les matières que je n'ai pas encore vues en théologie je me suis servi de procédés rationnels pour établir au moins la possibilité de nos mystères. Une des conséquences pratiques que j'ai tirée de tout cela pour mon compte est que toutes les études qu'on nous fait faire dans la Compagnie peuvent avoir et ont en effet la plus grande importance même pour les

missionnaires. Presque dès le commencement de mes entretiens avec Stanjasdeen Cybjée, un sien neveu nommé Ahmed se lia d'amitié avec moi. Il m'a fait concevoir des espérances de conversion pour un avenir plus ou moins éloigné. Ce jeune homme est resté cinq ans à Paris dans une je ne sais quelle institution suivant les cours du collège Chaptal. Il a été passablement mal édifié du milieu où il se trouvait. Il me citait des traits comme ceux ci. Un de ses camarades l'invitait à aller à l'église pour entendre tel ou tel beau morceau de musique. Un banquier de ses amis, catholique apparemment, lui disait qu'il était prêt à devenir mahométan, du jour où il serait persuadé que cette religion favoriserait son commerce. — Pour en revenir à mes mahométans, nous nous sommes séparés à Aden dans les meilleurs termes du monde. L'un et l'autre a bien voulu accepter une médaille de la Ste Vierge en souvenir des beaux jours passés ensemble. Cette médaille mieux que tous les discours, sera je l'espère la semence bénie qui fera naître dans leurs cœurs le désir de la conversion.

Lettre du R. P. Gardar. — Zi-Ka-wei, 19 Août 1868. — Si vous étiez venu hier visiter une de nos villes chinoises, quel spectacle plaisant n'auriez-vous pas eu à contempler ! Sur les midi, vous auriez vu les mandarins de tous les ordres, revêtus de leurs plus précieux habits et des marques de leur dignité se rendre à la cour du tribunal, (à Pékin on se rend à la cour du tribunal d'astronomie) pour attendre le moment où commençait l'éclipse. Selon le vieux cérémonial à l'instant où le soleil ou la lune s'obscurcissent, tous les hommes en charge se jettent à genoux. Aussitôt on entend un bruit épouvantable s'élever de toute la ville. Le tambour bat, les cymbales retentissent, les tam-tam percent les oreilles, des milliers de voix confuses produisent un brouhaha, un charivari indescriptible. Les mandarins restent ainsi prosternés et ce tintamarre persévère durant tout le temps que les deux astres sont en conjonction. Pendant le même intervalle, les astronomes placés à l'observatoire, examinent avec toute l'adresse et tous les soins dont ils sont capables, le commencement, le milieu et la fin de l'éclipse, comparant ce qu'ils observent avec la figure et les circonstances du phénomène, envoyées précédemment par le tribunal des rites. Ils rédigent ensuite leurs observations, les scellent de leur sceau et les envoient à l'Empereur qui lui aussi a dû observer l'éclipse. Ce cérémonial se pratique dans toutes les villes de l'Empire. — Pourquoi, me demanderez-vous peut-être, ces étranges cérémonies ? Vous savez que le Chinois maintient avec scrupule tous les rites transmis par les anciens. Remontons donc aux anciens temps pour savoir ce que c'est qu'une éclipse au céleste empire. — On lit dans le Chou-King : Tchong-Kang venait de monter sur le trône (2128 ou 2155 ans avant Jésus-Christ) Hi-Ho (les astronomes) plongés dans le vin n'ont pas fait usage de leur talent. Sans avoir égard à l'obéissance qu'ils doivent au prince, ils abandonnent les devoirs de leur charge, et ils sont les premiers qui ont troublé le bon ordre du calendrier dont le soin leur avait été confié. Car, au premier jour de la dernière lune d'automne, le soleil et la lune dans leur conjonction n'étant pas d'accord dans le Fang, (constellation) l'aveugle a frappé le tambour, les mandarins sont montés à cheval et le peuple est accouru. Dans ce temps là Hi-Ho, semblables à des statues de bois, n'ont rien vu ni entendu, et par leur négligence à supputer et à observer le mouvement des astres, ils ont violé la loi de mort, portée par nos anciens princes. Selon nos lois inviolables, les astronomes qui devancent ou qui reculent le temps doivent être sans rémission punis de mort. » (Traduction du P. Gaubil). — Hi-Ho furent punis de mort, conformément à la loi. L'éclipse était alors considérée comme un avertissement du Ciel, comme l'annonce de futurs châtiments, comme le présage d'une révolution dans le gouvernement. Un dragon céleste était envoyé pour dévorer l'astre du jour, et c'était aux humains à délivrer le soleil des étreintes du monstre. La preuve de ce que j'avance se trouve répétée cent fois dans l'histoire Chinoise. En voici un exemple. — « A la septième année de Kuang-vou-ti, au jour de Quey-Hay, dernier jour de la troisième lune, éclipse du soleil. » (C'était l'an 31 de Jésus Christ) Après l'observation de l'éclipse, l'empereur (Houang-hou-ti) se retira cinq jours pour ne penser qu'à la conduite à tenir dans le gouvernement de ses sujets et fit publier un édit dont voici la teneur : « La vue du soleil et de la lune nous avertit de penser à nous. Il faut se corriger de ses défauts et par là prévenir les maux dont le ciel nous menace. Pour moi, à peine puis-je parler, je tremble à la vue de mes fautes. Je veux que les grands de ma cour me donnent sincèrement leurs avis dans des placets cachetés et je veux qu'on ne me donne pas le titre de Ching. » — En conséquence des ordres de l'empereur, les grands lui offrirent des placets cachetés. L'histoire a conservé la mémoire de celui que fit Tchang-Tsin. Voici ce qu'il dit : « Selon les règles de l'astrono-

mie les éclipses du soleil ne doivent paraître qu'au premier jour de la lune. Cependant depuis plusieurs années on en voit au dernier jour de la lune. Cela vient de ce que la lune a accéléré son mouvement et par là le temps de l'éclipse est anticipé. Le soleil est l'image du souverain. La lune est l'image des sujets. Les défauts de ceux-ci ont ordinairement leur source dans ceux du souverain.» — Le 29 Mai de la même année 31 de Jésus-Christ, l'empereur rendit un second édit, comme résultat de ses observations. « Il disait que l'éclipse du soleil causée par l'interposition de la lune est un avis que le Ciel donnait sur la réforme du gouvernement de l'état. — D'après cette notion sur les éclipses en Chine, on peut facilement comprendre que les empereurs avaient extrêmement à cœur d'être exactement renseignés par le tribunal d'astronomie sur l'époque précise d'une éclipse et des circonstances qui devaient l'accompagner. Aujourd'hui le peuple continue à dire que le dragon céleste veut dévorer le soleil et pour délivrer l'astre du jour il crie, il fait retentir le tam-tam, il brule des petards, il tire de petits canons. Les mandarins savent que les éclipses ne sont que des évènements naturels, annoncés bien longtemps à l'avance par les astronomes et néanmoins ils continuent à suivre l'antique cérémonial, aujourd'hui encore prescrit par le tribunal des rites. Ils se jettent le front en terre, prient le dragon de ne point dévorer le soleil et les satellites lancent des flèches contre le monstre pour lui faire lâcher prise. Le tribunal d'astronomie est composé d'un inspecteur et de deux présidents dont l'un est tartare et l'autre censé chinois. Depuis le P. Schall jusqu'à nos jours, un Européen a toujours remplacé le président chinois. Ces dernières années c'était un Russe, aujourd'hui c'est un Français. L'éclipse du 18 août 1868 avait été annoncée par le P. Verbiest.

Tché-ly. — Lettre du P. Petitfils — Tsao-Kia-nam, 28 août 1868.

... Dans le village où nous faisons mission s'est passé, il y a un an à pareille époque, le fait suivant : Un individu de 25 ans, joueur et fumeur d'opium, remplissant, malgré ces deux belles qualités, les fonctions de Thuriféraire et chargé en conséquence de présenter les vœux et les prières des païens à l'idole de Fo, vint un soir s'installer au milieu d'un groupe de chrétiens pour fumer sa pipe. On se mit à parler de religion : et la conclusion de la première partie de la conversation fut de la part du disciple de Fo que le Dieu des chrétiens n'était rien et qu'il n'avait qu'une très petite partie de la puissance de Fo. — Les chrétiens ripostèrent que Fo n'était qu'un Mo-Koué (démon) et le Dieu des chrétiens tout-Puissant. Jusque là les conclusions étaient telles qu'on devait les supposer entre païens et chrétiens. Mais la seconde partie de l'entretien fut moins pacifique : Le païen, à bout de raison pour défendre son idole, en vint à de graves injures à l'adresse des chrétiens. Ceux-ci gravement attaqués, portèrent plainte au mandarin de Hien-Hien. En conséquence de cette accusation, notre fumeur d'opium qui était revenu le lendemain au milieu des chrétiens se vit appréhender et enchaîner par les envoyés du tribunal dans l'endroit même où grâce à ses injures, il avait cru triompher la veille. Il ne fut pas médiocrement effrayé en se voyant pris au milieu des chrétiens qu'il avait insultés, mais ce qui l'effrayait bien davantage, c'était la perspective d'une forte redevance à payer au tribunal et d'une indemnité à donner aux chrétiens. Ceux-ci alors eurent pitié de lui. Grâce au P. Leboucq, ami du président du tribunal, le mandarin de Hien-Hien octroya que le Père serait lui-même juge de la peine à infliger au coupable : Le Père, à son tour, chargea les chrétiens, rassemblés en grand nombre pour la mission, de prononcer eux-mêmes la sentence, or voici ce qu'ils firent : « Père, lui dirent-ils, ce païen nous a insultés, nous lui pardonnons ; mais il a insulté notre Dieu, il faut qu'il lui demande pardon, et pour cela il faut qu'il vienne ici dans notre chapelle, le jour de la clôture de la mission, qu'il fasse le Ka-to (prostration profonde) devant l'image de Notre-Seigneur et qu'à haute et intelligible voix, il fasse la déclaration suivante : « Que le Dieu des chrétiens est tout-Puissant et que Fo n'est rien. » Cette sentence, approuvée du P. Leboucq, fut aussitôt signifiée au coupable. Alors celui-ci, en présence d'un grand nombre de païens accourus là à cette nouvelle, s'avance vers la chapelle au milieu des chrétiens qui la remplissaient : arrivé devant l'autel, il fit le Ka-to devant l'image de Notre-Seigneur, et à haute et intelligible voix, de manière à être entendu même de tous les païens qui encombraient la cour attenante à la chapelle, il fit la déclaration suivante : Fo n'est rien et le Dieu des chrétiens est tout-Puissant.» A cette occasion, trois familles de païens qui se trouvaient

là et qui formaient 23 personnes se firent catéchumènes et, depuis, ces 23 personnes sont toutes chrétiennes. Aujourd'hui même, j'ai baptisé les deux dernières personnes de ces familles.

Extrait d'une lettre du P. Ravary. — 3 Décembre 1868. — . . . Wam-te est un petit village sur le bord du grand fleuve à 10 Kilomètres Nord-ouest de Tü-men. Ce pays nous était entièrement inconnu. Au mois de septembre dernier, les deux principales familles étaient en discorde. La cause devait être portée au mandarin. Le procès allait entraîner de grandes dépenses pour les deux partis. C'est l'usage. N'importe. On se haïssait fort de part et d'autre et cela depuis assez long-temps. L'orage était donc sur le point de crever. — Sur ces entrefaites, le chef d'une de ces familles rencontre, je ne sais où, quelques néophytes. On parle de religion. On exalte, sans doute, on exagère la soi-disant puissance du Loia Européen. Les affaires que nous avions traitées l'an dernier avec un plein succès, Dieu aidant, au tribunal de Kiang-ien, avaient eu un grand retentissement, notre païen en avait entendu parler. L'occasion est donc favorable. Il se déclare chrétien. Il retourne dans sa famille, engage quelques amis à suivre son exemple. Quelques jours plus tard, il vient à notre église de Tü-men demander des livres de prières. Notre premier catéchiste reçoit convenablement ce nouveau venu et ses quelques amis. A cette première visite on ne lui parle pas de l'affaire du procès. — Cette soi-disant conversion est bientôt connue à Wam-te. A cette nouvelle la famille adverse se croit perdue. On délibère, on consulte. Il n'y a qu'un moyen, et voilà le chef de l'autre famille avec quelques païens de sa parenté, qui arrive à son tour à Tü-men. Ils veulent eux aussi se faire chrétiens. Mon Dieu que vos desseins de miséricorde sont impénétrables! Voilà donc 8, 10 familles, amenées à nous par un motif purement humain. Il n'est pas mauvais. Je nourris la douce espérance que ces bons païens, sans s'en douter, nous frayent le chemin pour sauver bon nombre d'âmes! — Le catéchiste est zélé; il est intelligent. Cette fois il a tout compris. Il engage ces braves gens à persévérer dans leur bonne résolution. Il promet que sous peu, il ira les visiter pour arranger cette affaire. Il ajoute qu'il va d'abord consulter le Loia Européen, ami de la paix et de la concorde dans les familles, chez les païens comme chez les chrétiens, et qu'il leur apportera bientôt la réponse. J'étais pour lors à Vousi. Le catéchiste vient me voir, et me raconte le fait. Il retourne à Kiang-ien et de là, va visiter ces nouvelles familles. Il les encourage, les félicite et leur dit que le Loia Européen a été enchanté d'apprendre cette bonne nouvelle: "Vous voulez être chrétiens, c'est parfait; mais avant tout il faut obéir au Dieu du Ciel, et au Missionnaire son représentant sur la terre. Or la première règle de notre sainte Religion est d'aimer Dieu par dessus toute chose, et le prochain comme soi-même. Donc paix et concorde: donc pas de procès." Grâces à Dieu, ces paroles sont bien reçues. Le passé est oublié. Les deux familles se réconcilient. Ces 8 à 10 familles renoncent sérieusement à leurs superstitions et promettent de se faire chrétiennes. On invite le Missionnaire à venir les visiter. Le local, pour le recevoir convenablement fait défaut. On offre le se-dam de la localité pour en faire une église et pour l'habitation du Père. — Le se-dam n'est pas une pagode. Les bonzes et les tao-zes n'y font pas leur séjour. Le se-dam toutefois est un lieu essentiellement superstitieux. Ces édifices, élevés d'une manière plus ou moins somptueuse, selon les ressources et la dévotion des localités, sont destinés à recevoir les tablettes des ancêtres. Le 1er jour de chaque mois et le 15, les principaux membres des familles, doivent se rendre en cérémonie à ces se-dams, se prosterner devant ces tablettes et y brûler l'encens. Voilà comment ces pauvres et orgueilleux Chinois, surtout les lettrés plus orgueilleux encore, comprennent et pratiquent le grand précepte de l'amour filial. Le se-dam de Wam-te est plus modeste. Il n'y a que 3 chambres en assez bon état. Ce sont ces trois chambres qu'on désire offrir au Missionnaire. Pour le moment, ce pied à terre provisoire nous suffit. Par raison de prudence, je ne veux pas accepter ce local à titre de donation. Bon nombre de familles encore païennes y ont droit. Nous pourrions nous créer pour l'avenir mille difficultés. Le plus pratique c'est de recevoir cette habitation à titre de location seulement, et pour 5 ans. Nous allons y établir une école et le Missionnaire aura toute facilité pour visiter cette chrétienté naissante.

Lettre du R. P. Desjacques à son frère. Song-Kang, 5 Février 1869. . . . — De par la loi chinoise, les

mandarins doivent à certains jours faire une instruction ou exhortation au peuple ; je crois que c'est le 1er et le 15me jour de la lune qui sont chez les païens de ce pays à peu près comme les Dimanches chez nous, des jours de dévotion et de récréation. — Depuis 15 ou 20 ans on s'était généralement dispensé de ces cours d'instruction, à cause des troubles qui bouleversaient la contrée ; cette année le mandarin de Tong-Kang, en vertu probablement d'ordres supérieurs, a remis en vigueur les anciennes ordonnances ; mais au lieu de pérorer lui-même, il a trouvé plus commode de se faire remplacer par un habile parleur. Les séances se tenaient dans une pagode, sous la présidence de l'intendant des prisons. (On ne dit pas que M. l'intendant ait jugé à propos de donner à ses malheureux subordonnés la permission d'assister à ces belles leçons ; on aurait cependant pensé pourtant qu'ils devaient en avoir plus besoin que tous autres.) — Une foule nombreuse se pressait à ces cours comme à la comédie. Un beau jour il arriva que l'orateur du gouvernement, ministre sans portefeuille, se permit de lancer quelques traits des plus obscènes sur le compte des Missionnaires et des chrétiens. Au nombre de ses auditeurs se trouvaient quelques unes de mes ouailles, entre autres un chrétien de vieille souche qui se sentit blessé au vif en entendant de si indignes calomnies. Enhardi par l'autorité que lui donne auprès de ses concitoyens la charge qu'il exerce dans le faubourg ; car il est Pao-tseng, comme qui dirait garde champêtre, notre gaillard prend la parole et donne un solennel démenti à l'orateur. L'auditoire brusquement se tourne d'un même mouvement vers l'interrupteur ; l'exclamation "un chrétien" s'échappe de cent bouches. M. le président se lève pour imposer silence ; peut-être se serait-il couvert s'il n'avait eu déjà son chapeau sur la tête comme l'exige rigoureusement la bienséance chinoise ; malheureusement aussi l'usage de la sonnette est encore inconnu parmi nous, en sorte que l'ordre ne s'est rétabli que peu à peu, après que l'honorable membre de l'opposition se fut retiré. Ce petit incident a fait quelque bruit dans la ville, et M. le président a cru qu'il y allait de son honneur de ne pas laisser passer ainsi ce téméraire outrage à son autorité. D'un autre côté la circonstance était délicate, il y avait eu aussi outrage à la religion chrétienne contrairement aux édits de l'empereur, et ce qui est pis encore aux traités avec le grand pays de France, car on est ici à la portée du canon ; il fallait donc user de prudence, et voici comment il s'y est pris : — Trois ou quatre jours après l'événement, deux hommes de la police se présentent chez notre généreux confesseur, et l'invitent à se rendre auprès du noble intendant des prisons, qui désire, disent-ils, s'entretenir avec lui. — Le rusé Pao-tseng commence par s'excuser poliment sous prétexte qu'il n'a pas le loisir de s'y rendre ; je dépends du sous-préfet, disait-il, et je n'ai rien à faire avec l'intendant des prisons. — Mais les habiles messagers plus rusés encore, insistent et prodiguent tant de bonnes et belles raisons, que le brave homme finit par se laisser persuader et sort avec ses hôtes. A peine arrivé dans la rue on le garrotte et on le conduit comme un criminel en prison, les mains liées dans le dos et la chaîne au cou. En vain il se récrie et demande de quel délit on l'accuse ou de quel crime ? de quel droit on attente à sa liberté ? où est le mandat d'arrêt contre lui ? qu'au moins on le conduise au sous-préfet qui seul a le droit de condamner à la prison ; on lui répond froidement — Vous verrez le mandarin demain ; et la porte se referme sur lui et sur ses réflexions. — Le lendemain à 8 heures les satellites se présentent et notre prisonnier est conduit sous bonne escorte à la salle d'audience où siège l'intendant. L'accusé se tient à genoux, aucune question n'est adressée, aucun témoin n'est entendu, mais le mandarin debout en blanc prononce cette sentence : " Pour avoir troublé l'ordre du peuple réuni pour entendre les instructions de l'empereur, que cet homme reçoive cinquante soufflets ". Et sans donner le temps de faire la moindre observation, la sentence est cruellement exécutée ; puis le patient tout meurtri est rendu à la liberté. — Aussitôt l'affaire m'est rapportée ; j'étais assez embarrassé pour savoir par quel bout la prendre pour la traiter. Tout le monde s'accordait à dire que ces mauvais traitements avaient été infligés en haine de la religion ; mais le mot n'avait pas été prononcé, on n'avait parlé que de désordres et d'instructions de l'Empereur ; les coups avaient été administrés et reçus, les meurtrissures seraient bientôt guéries, je ne voyais vraiment pas clairement les résultats réellement avantageux qu'on pouvait espérer en entrant en lice, et je craignais beaucoup qu'il n'y eut en outre quelques considérations personnelles entièrement étrangères et peut-être même peu honorables à la religion, en sorte que je temporisai. Là-dessus je vais

faire ma retraite à Zi-Ka-wei. Avant hier, au sortir de la retraite je me rends immédiatement au faubourg de notre confesseur où je devais précisément faire mission et voilà qu'à ma grande satisfaction je trouve l'affaire tout arrangée; voici comment : Le sous-préfet vient d'être changé; son remplaçant, après installation, convoque tous les Bao-tseng, et tous d'arriver avec leurs petits présents, il n'y manquait que celui du faubourg. — Pourquoi donc ne vient-il pas, demande le nouveau mandarin. — Un officieux s'empresse de raconter l'histoire des cinquante soufflets en la brodant un peu. Aussitôt l'intendant des prisons est mandé au tribunal du sous-préfet. Il s'y rend tout tremblant se doutant de quelque chose. En effet à peine s'est-il relevé de sa profonde inclination à laquelle on n'a répondu que par un léger salut, que le nouveau mandarin avec un sourire cruel lui adresse ces mordantes « Il paraît que dans cette ville les intendants des prisons sont de gros bonnets, que leur autorité s'étend même sur les citoyens qui sont en liberté, et que surtout ils savent en user avec une sagesse à nulle autre pareille. Il n'y a pas de doute que dès que l'Empereur aura connaissance de leur savoir faire, il ne les élève au dessus du préfet et même du gouverneur de la province, à la dignité d'embassadeur pour traiter les grandes affaires d'où dépend la paix de l'état. » — Le pauvre intendant comprend qu'il ne ferait qu'embrouiller son affaire et empirer sa situation en cherchant à se justifier, il se contente donc de se confondre en protestations d'humilité, il confesse qu'il n'est qu'un ignorant un imbécile, et prie le sage mandarin de vouloir bien l'instruire et le former. — Sur ce le sous-préfet lui impose en réparation de se rendre en grande pompe à la pagode, d'y allumer deux grands cierges rouges, et de faire trois prostrations à l'idole. La pénitence a été exécutée de point en point en présence d'une foule compacte de curieux; et l'un d'entre eux aurait, m'a-t-on dit, fait cette réflexion que tout le monde répète par la ville : « En voilà un mandarin qui a de l'esprit ! Il venge l'injure faite aux chrétiens par des actes d'idolâtrie que les chrétiens abhorrent. » —— Nous avons ici sept Novices Scolastiques; leur maître des novices vient de les envoyer en pèlerinage dans ma section. A peine sortis de la maison du noviciat, voilà la pluie qui tombe, pluie fine et froide avec vent du Nord-Ouest, sans discontinuer pendant trois jours. Or ici pour tout chemin nous n'avons que des sentiers à travers champs, sans jamais rencontrer le moindre petit caillou : on peut se faire une idée comme il fait bon patauger dans cette boue. Nos pieux voyageurs sont ici aujourd'hui cinquième jour de leur pèlerinage; ils sont arrivés en trois bandes par trois routes différentes; c'est un plaisir de leur entendre raconter leurs mésaventures.

Lettre du P. Heude au P. Cordier. — A bord de la Ste Marie, en vue de Kiang-in, 14 janvier 1869.

... Le 24 octobre nous partions de Nan-kin par une jolie brise de mousson nord-est : en quelques heures nous sortions du Kiang-sou pour entrer dans le Ngan-hoei; le soir nous couchions près d'un petit village appelé Tsai-che-ki. Vous n'avez peut-être pas l'idée de la navigation à la chinoise. Si le vent est favorable, on marche bonnement; s'il est contraire, mais pas trop fort et que l'on ait le courant pour soi, on tire des bordées assez dures à l'estomac : car la barque est courte et bi[illegible], et elle secoue ferme ces longues et lourdes constructions. S'il y a calme on rame, on perche, on tire la corde. Si le vent est contraire ou trop fort, on s'arrête au premier port : on s'arrête toujours la nuit, et il n'y a que les voleurs et quelques [illegible] qui marchent un peu après le coucher du soleil. Arrivé au port, on met le grapin à la côte, quelques uns enfoncent un pieux au bord et y amarrent leur barque. S'il n'y a pas de port, on s'arrête ordinairement près des barques militaires. La nuit cependant, [illegible] il y a plusieurs barques, on peut [illegible] en sûreté. En revanche, il faut avoir bonne volonté pour dormir. De temps en temps [illegible] frappe son tambour ou son tam-tam; quelquefois il tire le canon pour avertir les voleurs que là il y a des braves et qu'il leur faut passer au large; puis viennent les pétards en l'honneur des diables, les cris des bateliers, leurs chants, les hurlements des chiens et des veilleurs du village; tout cela favorise singulièrement le sommeil, surtout s'il y a un peu de fièvre dans les veines. J'ai fini par m'y habituer : c'est d'ailleurs le même vacarme dans les villes, surtout à Tcheng-kiang et à Ngan-kin. Mais continuons notre route. Nous remontions la rivière jusqu'à Tai-ping-fou : là nous entrions dans le canal de Tai-ping à Nin-kouo-fou, où nous voulions nous rendre. — Le long du chemin rien de remarquable, si ce n'est une inondation exceptionnelle : en sorte que nous étions souvent au dessus des champs, croyant être dans le lit du canal. De part et d'autre de la vallée, les

collines sont complètement dénudées : ce sont des grès ou des argiles rouges mêlés de galets. A peine avions nous fait une ou deux lieues que le vent est devenu absolument contraire, la pluie très-abondante : il fallut s'arrêter avec quelques petites barques de pêche. C'est à cet endroit que j'ai vu pour la première fois les barques à miroir. Ce sont des cannots longs et étroits : ils se conjuguent souvent deux ensemble pour mieux tenir. Le long du bord est fixée une large planche peinte en blanc : elle s'incline doucement jusqu'à la surface de l'eau, où elle se reflète : en avant et tout autour il y a des filets : le poisson vient à cette lumière relativement plus considérable que celle de l'espace en- vironnant, et les hommes le prennent. J'ai lu quelque part que le poisson sautait sur la planche et de là dans la barque : mais d'ap- les explications qu'on nous a données, c'est une fausseté. Le vent étant devenu contraire et très-violent, il nous fallut séjourner au pied d'une petite colline un jour et demi. Le 27 nous mettions à la voile, et le lendemain, après bien des difficultés causées par la ruptures des digu- et l'obstruction des canaux nous jetions notre grapin sous les murs de Nin-Kouo-fou. Au milieu du canal, j'ai tiré le héron cendré (Ar. cinerea. Lath.). Avec un petit fusil comme le mien cet oiseau est difficile à aborder. Le reste du jour fut employé à faire quelques provisions et à louer une petite barque pour remonter la rivière qui descend des montagnes à l'Est de Nin-Kouo ; nous sommes partis le même : notre barque avait ordre de nous attendre. Nous avons couché le soir près d'un grand pont. Il a 11 à 12 arches, et autant d'éperons. forte maçonnerie ; mais sa direction forme un angle obtus avec celle de l'eau. Le constructeur a eu en vue d'atténuer les désastres causés par la violence du courant en cet endroit. Le dessus du pont est pavé en grandes pierres plates : malheureusement les Tchan-mo ont détruit la moitié des parapets pour construire un petit fort sur le milieu du pont, afin d'intercepter les communications des impériaux et probablement aus- si pour rançonner les allants et venants. Le matin d'assez bonne heure le P. Beckinger crie aux bateliers de se lever et nous voilà remontant le courant à force de perche. L'eau devient de moins en moins profonde, nous touchons souvent le fond de galets, et nos hommes sont con- traints de descendre dans la rivière pour soulever la barque. Je n'ai rien vu de curieux dans ce courant que quelques mulettes en mauvais état et un grand martin-pêcheur. Il est au moins d'une taille double de celle du nôtre et fort beau. Je ne l'ai remarqué que le long de ce tor- Les saules abondent : peut-être pourrai-je les étudier par la suite. Le troisième jour après notre départ de Nin-Kouo-fou, nous sommes ar- rivés au village de Choué-ton. La vallée où il est situé est fort bien cultivée, et abonde en Pa-Ko-chou. C'est le *Ginko biloba*. (1) C'est un arbre d'une grande beauté. Son port rappelle celui du Tulipier de Virginie. Son feuillage découpé s'agite au vent comme les feuilles du trem- Les chinois en font leurs planches d'imprimerie et d'autres ouvrages d'art. A Chang-hai et ailleurs les bonzes le plantent près des pagodes. depuis la rebellion un grand nombre a disparu, et il est difficile de s'en procurer. A Choué-ton, on pourrait en avoir un arbre de 20 à 30 pi- de haut sur 2 pieds de côté pour une piastre. Un chrétien m'a donné beaucoup de noyaux, et en les examinant, j'ai trouvé deux formes enti- ment distinctes. — Dans la soirée nous arrivions au village de Hin-tsen, but de notre excursion de ce côté. C'est un amas de grandes belles maisons étagées au fond d'une vallée : les sommets le dominent de toutes parts, et l'abritent des vents froids. Les vieux chênes verts (2) les platanes et les ginkos y entrelacent leurs divers feuillages et y donnent une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Nos pic-verts et nos grimpereaux parcourent sans cesse leurs vieilles écorces pour y trouver leur repas quotidien : l'écureuil gris cabriole dans leurs branches la grive mauviette et le Hoa-mi font retentir les échos de leurs notes éclatantes, pendant que de trop nombreux sangliers s'engraissent les fourrés à la saison des glands. Mais, mon cher Père, quelle désolation au milieu de cette ravissante nature ! De 70 pauvres émigrés chré- tiens du Hou-pé venus là au printemps, 11 ont déjà succombé sous les attaques de fièvres bilieuses. Sur les 60 qui restent, je n'ai vu que ou 3 figures en bon état, et il est possible que cet hiver la moitié au moins succombe encore. Notre visite leur a fait du bien. Le P. Becking- s'est efforcé de relever le moral, (et nous avons fait distribuer un peu de riz). Pendant que le Père s'occupait des affaires, moi j'ai battu bois. Le terrain est le Carbonifère, marbre noir, galets roulés, schistes métamorphiques. J'ai vu le charbon dans la crevasse d'un torrent rière le village. Nous sommes restés 4 jours à Hin-tsen, puis nous avons regagné notre barque amarrée sous les murs de Nin-Kou

(1) *Salisburia adiantifolia*. (Sm.).

(2) *Quercus fissa*. (Champion et Bentham) *Q. Chinensis* (Bunge). Celui-ci n'est pas pérennant, il ressemble à notre chataigner

Je n'ai pas visité la ville. En gagnant par les canaux le port de Ou-hou, je n'ai vu de curieux qu'une certaine méthode de pêche très-bizarre. Le pêcheur est un homme couché à plat ventre dans un baquet oblong; mais ce baquet bascule sur l'avant, de manière que le menton affleure l'eau: les pieds et les jambes sont en l'air et tiennent un seau où sont déposées les captures. L'instrument de pêche est primitif: ce sont bel et bien les dix doigts qui se cramponnent dans les herbes aquatiques et la vase: il arrive parfois qu'ils se cramponnent à un poisson, et celui-ci passe à l'arrière dans le seau: l'eau étant trouble et basse, ils peuvent ainsi prendre des anguilles, des brêmes, etc. Le spectacle d'une bande de baquets vivants se mouvant ainsi à travers les roseaux est fort curieux. — Ou-hou-hien est un port fort commerçant sur le fleuve: c'est la station où, après Chang-haï, j'ai vu le plus de barques. Dernièrement les résidents anglais ont consulté individuellement le P. Seckinger et moi pour savoir quels points nous préférerions pour établir de nouveaux établissements. Nous avons signalé Ou-hou. Ce sera, je l'espère, un bon centre pour la future mission de l'ouest du Kiang-nan. — Le lendemain, après notre départ de Ou-hou, je visitai sur la rive droite du fleuve une fonderie de pots et marmites chinoises. C'est tout ce qu'il y a de plus élémentaire, sauf l'idée de faire venir le fer d'Angleterre, tandis qu'on en a à vendre dans le pays. Je ne suis pas connaisseur et ne puis juger les qualités: mais je ne m'étonnerais pas que les Anglais aient fait croire aux Chinois que leur fer ne valait rien. L'usine contient 8 fourneaux. Ce sont des constructions en brique d'environ deux mètres de haut, sur un mètre à peu près de diamètre au sommet. Ils les chauffent au charbon de bois et ils entretiennent un bon feu au moyen d'un soufflet à courant continu. Les moules sont en sable du Yang-tsée. J'aurais observé tout attentivement, mais il était trop tard déjà, et je n'ai pu assister à l'opération de la coulée. — Le 30 Novembre nous étions dans des régions tellement inondées que nos bateliers ont navigué sur les champs croyant être dans un bras du Kiang. Les pélicans se promenaient en compagnie des oies sur les terres immergées: je n'avais pas le temps d'essayer d'en avoir: j'ai pu cependant me procurer un charmant échassier qu'on trouve en Anjou et en Bretagne l'Avocette (Recurvirostra avocetta L.). Nous avons pu enfin retrouver le lit du canal, et le soir nous jetions le grapin près de la belle tour de Tsin-Ki. Avant d'arriver à Ngan-Kin on aperçoit au milieu du fleuve un rocher noir à fleur d'eau: les bonzes y ont construit une pagode en l'honneur de je ne sais quel diable qu'ils appellent Tai-tze-Ki. Lorsque les dévots ne visitent pas assez l'idole et que ses fidèles serviteurs voient diminuer la provision de riz, ils montent en barque et viennent demander l'aumône aux marchands qui se rendent à Kieou-Kiang et à Han-Keou. Lorsque nous passions, nous marchions assez bien: le bonze avec deux acolythes finit cependant par nous aborder: mais pour son malheur il accosta à tribord où était assis le P. Seckinger. Celui-ci l'envoie promener, et l'équipage leur crie haro. Mais le rusé bonze m'avait dévisagé assis dans un coin, et il s'était dit que ce Lao-ié à longue barbe devait être bien bonne personne. Il se laisse donc dériver un peu, puis reprenant le vent il accoste de nouveau, mais cette fois à basbord. Les bateliers lui crient encore de se retirer: je leur commande de se taire, et j'échange avec le bonze encouragé deux ou trois mots: « Que veux-tu, bon ho-chan (bonze)? — Des sapèques! — Ah! des sapèques! Pour qui? — Pour notre Pou-sa. — Comment s'appelle-t-il, ton Pou-sa? — Tai-tze. — Est-il bon Tai-tze-Pou-sa? — Très-bon! — Oh! je suis bien content pour toi, et je t'engage à lui demander des sapèques, il t'en donnera assurément! » Le bonze, qui ne s'attendait pas à cette conclusion et me présentait déjà son livre pour y inscrire mon nom parmi ceux des bienfaiteurs, se retira ébahi au milieu des rires des bateliers et de ses compagnons. Pauvres gens! ils sont plus paresseux... que méchants! (Et il n'y a pas grand mérite à les plaisanter, s'il n'y avait l'avantage de ridiculiser leurs idoles). — Pour le moment, je ne vous parle pas de Ngan-Kin. Nous y avons fait une descente de deux ou trois jours, puis nous avons mis à la voile pour Kieou-Kiang-fou. Les Anglais ont une concession au faubourg de l'ouest. C'est l'entrepôt des thés verts qui viennent dans le bassin du lac Po-iang. Nous voulions y voir les Missionnaires de St Lazare pour avoir des informations sur quelques points du Ngan-hoei voisins du Kiang-si. Ces affaires arrangées nous avons descendu le fleuve, et à Hou-Keou nous sommes entrés dans le Po-iang. Je me suis cru pendant trois jours sur le Morbihan. C'étaient ses eaux bleues, ses grandes lames en ses jours de mauvaise humeur, ses courants, ses îlots de roche et ses grèves de galets. Il ne manquait à l'horizon que la tour d'Armor ou la flèche des Arzonais! Mais on ne peut tout avoir à la fois: et l'on ne portera jamais la Bretagne en Chine. — Le Po-iang est un lac accidentel. A la saison des grandes eaux son

immense bassin se remplit, et peut offrir une navigation sûre aux Thee Clippers, si les Anglo-Américains en obtiennent l'autorisation. En hiver, il consiste en quelques cours d'eau coulant à travers les prairies bourbeuses et les marais. Nous nous arrêtâmes à Jao-tcheou-fou. Notre barque pouvait difficilement monter le torrent qui conduit à Kin-tee-tcheng. Nous laissâmes à nos gens l'ordre de faire des provisions de vaisselle et d'aller nous attendre à Ngan-Kin. Pour nous nous montâmes sur une barque plate et large, recouverte d'un toit en feuilles de maïs. Le troisième jour nous étions à Kin-tee-tcheng. — Kin-tee-tcheng est une localité fort célèbre par ses fabriques de porcelaine. Probablement il y aurait encore beaucoup à étudier au point de vue moderne : mais cela ne fait pas partie de notre mission. Nous avons couché dans le Com-sou de notre ancien P. d'Entrecolles qui a jadis fourni sur les porcelaines beaucoup de renseignements. Si l'occasion s'en présente, je me propose d'étudier les gisements du Pe-tun-tse (1) qui sont presque tous dans le Ki-men-hien. Nous avons traversé cet immense village de 200 à 300 000 âmes à pied, et nous en sommes partis à 10 heures pour faire une étape de 7 à 8 lieues de montagne, jusqu'à Con-men, chrétienté du Ngan-hoei, but de notre voyage. Nous arrivions à 9 heures du soir après beaucoup de tâtonnements. Comme vous le voyez, nous avons traversé une corne du Kiang-si, nous sommes entrés dans le Ngan-hoei, nous avons traversé une bonne partie du département de Hoei-tcheou et de Tchi-tcheou, et nous avons repassé le Yang-tsee trois lieues au dessous de Ngan-Kin. Ce qui fait un voyage de terre d'environ 70 lieues à partir de Kin-tee-tcheng. Les habitants sont en général simples, polis et affables ; dans quelques localités un peu trop curieux de voir les Européens. Je crois pouvoir dire avec le voyageur Anglais Robert Fortune que ces pays sont bien disposés pour recevoir la semence évangélique : et notre voyage corroborera ce qu'il ajoute « qu'il n'y a que les Jésuites qui aient osé y pénétrer, et, je l'espère bien, qui oseront s'y enmurailler. (Textuel). Qu'il nous arrive des compagnons ils y pourront mener la vie de Missionnaire telle que le courage et l'imagination des Français peuvent la rêver. Le sentiment et les impressions ont peu à faire et à gagner en ce moment : ce sont les premières tranchées, ou même simplement les reconnaissances de la place : espérons du secours divin que la brèche pourra s'ouvrir, et que nos successeurs pourront tenter l'assaut et peut-être s'installer en toute sécurité dans les forts démolis. — Le pays est d'une grande beauté. Les montagnes fertiles sont des schistes qui se désagrègent facilement et permettent aux chênes, aux Cuninghamia (Cuninghamia sinensis. Rob. Brown.) et aux grands bambous d'y plonger leurs racines. Rien de gracieux comme cette gigantesque graminée inclinant son pâle feuillage sous la brise des montagnes et le mêlant aux pyramides à la fois sombres et argentées de ce beau Conifère ! Ce sont ces mêmes terrains, dont les analogues se rencontrent à Laval et en Anjou, qui produisent le thé vert. Vous ne sauriez vous faire une idée de l'effet qu'a produit sur moi la vue d'une plantation de thé en pleine fleur à la fin de Novembre ! Le thé se cultive à peu près comme la vigne : de loin, c'est à s'y méprendre. La terre rouge ochreuse est profondément bêchée et purgée des nombreux arbrisseaux qui tendent à en reprendre possession : les jets ou scions sont liés ensemble : on les marcotte pour la reproduction. J'ai remarqué au moins trois formes de thé : deux cultivées et une sauvage. Plus tard, quand j'aurai vu les pays à thé noir, je soignerai complètement cette question. Les montagnes calcaires ne sont pas très fertiles mais comme elles montrent à nu leurs pentes disloquées et leurs blocs jetés çà et là, elles sont plus pittoresques. Les grès rouges sont stériles, ne produisent guère qu'une espèce de graminée (Apluda aristata. L.) et le chétif Pinus sinensis : leurs sommets sont ballonés, écrasés et moins agréables à l'œil que les autres formes. Les arbrisseaux les plus intéressants sont les camélias, quatre ou cinq espèces, les azalées et rhododendrons. En fait d'arbres verts le plus splendide est l'incomparable Thuya pendula. Il est de la taille des grands sapins : lance ses rameaux perpendiculairement au tronc : les ramilles latérales tombent de part et d'autres comme celles des saules pleureurs, tandis que la pousse de l'extrémité remonte. Il y a aussi un genévrier pleureur. L'if (Taxus bacchata) n'est pas rare ainsi que le Thuya orientalis et quelques autres cyprès ou genévriers. — J'ai tiré un aigle (Aquila naevia. Meyer (!!)) et une foule d'autres oiseaux. Un bon nombre sont de France. Le plus beau, sans contredit, est une pie à bec et pieds rouges, et d'ailleurs violet améthiste. La queue est surmontée de deux longues plumes accentuées violettes à grandes taches. Elle est commune dans les vallées fraîches

(1) Petrosilex micacé, quibroyé, lavé, décanté et mis en tablettes est transporté à Kin-tee-tcheng, et fait la base des porcelaines,

mais très-fugace. Elle a par ailleurs les mêmes cabrioles, sauts et mouvements que notre pie. J'ai remarqué des perdrix : je n'ai pu en avoir. Les faisans sont rares dans ces montagnes. On m'a dit qu'il y avait des cerfs ; il s'y trouve beaucoup de sangliers. — Dans les torrents j'ai pris deux espèces du genre Melania. Je n'ai pas vu autre chose si ce n'est une petite mulette et une grosse paludine que je n'ai pu avoir. J'allais oublier ce qui m'a le plus intéressé : j'ai rencontré un singe de petite taille, mais apprivoisé : les habitants m'ont assuré qu'il y en a beaucoup : seulement le froid les fait se cacher. — Voilà quelques noms et quelques faits ; pardonnez-moi cette aridité. Il m'a été impossible jusqu'ici de mettre complètement mes récoltes en ordre : mais tout est noté ou décrit dans mon journal : j'espère prochainement pouvoir envoyer quelques centuries de plantes toutes nommées, avec la description de quelques autres que je n'ai pu déterminer. J'en ferai probablement autant pour les poissons et les oiseaux : — Pour finir cette lettre, je vais raconter deux épisodes du voyage. Vers 10 heures du matin nous nous arrêtions dans un village appelé Fom-Choui-ouen pour attendre nos porteurs de bagage et faire préparer le dîner. Dans cette localité on n'avait jamais vu passer un Européen. Aussi malgré la pluie, la nouvelle de notre arrivée s'était-elle vite répandue. Alors, comme d'ordinaire, hommes, femmes et enfants d'accourir pour contempler les Si-iang-jen. La conversation s'engage avec les plus huppés de la foule : on nous demande si nous venons acheter du thé, si nous sommes Anglais. Nous leur répondons que nous ne sommes pas marchands, que nous sommes Français. La foule alors se met à chuchoter, et ils finissent par nous apprendre qu'un homme de leur village s'était rendu dans notre pays, et ils nous demandent de ses nouvelles. Ce voyageur était tout simplement le géant de l'exposition. Je leur ai dit qu'à mon départ de France il était en bonne santé et qu'il gagnait beaucoup d'argent. Un de ses oncles, bon gros bourgeois, nous a dit que ce géant avait un frère aussi géant : à notre demande on l'a été quérir. C'est en effet un colosse : mais très-simple et très-bon. Il nous a invités à aller boire le thé chez lui, nous a présenté sa petite fille de deux ans qui est déjà elle-même géante. Ils étaient trois frères de cette taille : l'aîné est mort : leur mère était géante. Ils se nomment Tchan (ce nom veut dire long), ainsi que presque toutes les familles du village. Nous étions vraiment très-bien avec ces braves gens, et il a fallu leur faire violence pour quitter leur village : mais nous avions une lieue d'ascension à faire, nous ne pouvions attendre. Dans ce village je me suis amusé à mesurer un camphrier (Laurus camphora !) : je lui ai trouvé 8 mètres de circonférence à deux mètres de terre. Ce n'est pas le plus gros que j'aie vu. Nous nous sommes donc mis en marche assez tard : il pleuvait ferme, ce qui ne nous a pas permis de contempler le magnifique spectacle du Tche-lin dont nous gravissions les contreforts l'un après l'autre par une belle route pavée en grands schistes bleus. J'ai seulement cueilli au bord d'un torrent une provision d'un grand camélia à fleurs blanches larges comme la main. C'est un beau granit bleu à grain fin qui a soulevé cette chaîne. Un brouillard très-intense nous a surpris sur le versant opposé et nous sommes arrivés assez tard au pied de la montagne dans un village appelé Tchen-tsien. Il pleuvait et toutes les auberges étaient pleines de pèlerins revenant de la pagode des dix mille esprits. Nous étions piteusement assis dans nos chaises, et nous commencions à nous demander que faire, quand la bonne Providence est venue à notre aide. Un oisif nous voyant dans l'embarras s'est offert avec beaucoup d'amabilité à nous chercher un gîte dans une maison particulière. Nous avons accepté en le remerciant. Quelques minutes après il rapportait une réponse favorable. Une bonne veuve et son fils de 18 ans nous offraient l'hospitalité. Nous avons été là mieux que partout ailleurs pendant le voyage. Le P. Bechinger a cru l'occasion bonne : il a jeté la première semence dans cette famille, et nous leur avons promis de revenir. Le lendemain nous avons fait visite au grand-père et chef de la famille, et nous nous sommes éloignés à regret de ces populations sympathiques.

Lettre du R. P. Colombel au P. Dauras. — Mardi-gras 9 Février 1869. — Dans les lacs de Sou-tcheou.

Mon Révérend Père, P. C. — ... Je vous parlerai immédiatement de nos Pères, de nos maisons, aussi bien ces détails vous appartiennent-ils à juste titre. A Chang-haï la mission possède trois grandes maisons. Dans la concession française le P. Basuiau est supérieur de la procure. Il y est seul en résidence avec le F. Sanchez, c'est peu, trop peu pour l'ouvrage qu'il y

aurait à faire. Le Père est curé de toutes les concessions; les français, quelques anglais catholiques, les espagnols surtout de Manille donneraient certainement des occupations à 3 Pères. Du reste le P. Basuiau a souvent eu un compagnon et espère en avoir un bientôt. Il a une belle église gothique, assez fréquentée pour ces pays-ci et par les paroissiens qui l'entourent. Le dimanche à 9 heures il a la Messe officielle où les 8 ou 10 hommes de la police française assistent en armes; on y prêche souvent en anglais ou en français. N'allez pas croire que le Père Basuiau tout seul qu'il soit, vive dans une solitude. Souvent nos Pères viennent frapper à sa porte pour les besoins de leurs chrétientés, et le Père supérieur Procureur a 5 ou 6 chambres et une table à la mesure de sa charité pour les recevoir. Nous nous y sommes trouvés jusqu'à 14 ensemble. Si en sortant de chez le P. Basuiau vous remontez les quais du Wam-pou pendant 3/4 d'heure, vous arriverez à Tom-Ka-dou faubourg de Shang-hai opposé aux concessions et le plus marchand de toute la ville. Si c'est dimanche vous verrez parmi les centaines de grosses jonques de commerce qui sont le long du quai, une cinquantaine de mâts qui arborent un long oriflamme blanc croisé d'une croix noire, ce sont les barques chrétiennes. Elles sont rassemblées le plus souvent près de la cathédrale autour d'un petit port que domine une grande croix. Tom-Ka-dou est la résidence épiscopale, la résidence de notre Père Supérieur, notre scolasticat et le grand séminaire. L'église est la cathédrale monument très beau pour le pays, du style de la Compagnie et qui écrase par sa masse imposante toutes les maisons de Shang-hai qui n'ont jamais qu'un rez de chaussée et au plus un petit entresol. Autour de l'église la résidence se compose d'une ~~bonne~~ demi-douzaine de maisons chinoises et d'une belle maison européenne. Enfin à 5 ou 6 quarts d'heure de Tom-Ka-dou et aussi de Yan-Kin-pan (c'est la procure) se trouve notre troisième maison ou Zi-Ka-Wei. De fait elle ne compte que le Recteur et le Ministre peut-être avec un préfet des études, mais c'est là que se réunissent tous les Pères au mois de Février pour la retraite, au mois d'août pour les vacances, aussi dans la grande et magnifique maison européenne à trois étages que l'on vient d'y construire chaque Père a-t-il sa chambre, son nom au tableau du portier, son numéro de serviette au réfectoire. Ces trois maisons forment comme le centre de la mission, le reste est divisé en districts, trois d'entre eux ont à leur tête un Supérieur qui a sous lui trois, quatre, cinq Pères, ce sont les PP. Desjacques, Olive et Bourdilleau. Trois autres n'ont que des Ministres qui dépendent immédiatement du Père Supérieur de la mission, les ministres de ces districts sont les PP. d'Orgy, Chavery et Oberkinger ministre du district de Nankin, mon conovice, et sous l'obéissance duquel je vais me ranger. Ce district de Nankin qui contient en surface et en population les 3/4 de la mission, ne compte presque aucun chrétien ancien, mais de tous côtés le bon grain semé par nos Pères commence à lever, aussi vient-on de bâtir une résidence à Nankin qui espère-t-on répandra une vie plus abondante dans cette partie de la mission. — Voilà quelque chose de ce que j'ai vu à Shang-hai. Du reste tout y est Européen, nourriture, habitudes, langage, on reçoit l'univers trois ou quatre fois par mois, des nouvelles télégraphiques jusqu'aux Indes, qui nous sont transmises jusqu'ici en une quinzaine de jours, etc: en un mot on pourrait, si l'on voulait, rester tout entier français. Mais il n'en est pas de même paraît-il dans les districts, et je commence à m'en apercevoir par moi-même. — J'aurais dû partir pour Nankin dès mon arrivée, ma retraite et mes vœux m'ayant retardé je ne me suis mis en route que le 4 au soir. Pour aller à Nankin nous avons 3 ou 4 fois par semaine des bateaux à vapeur qui font la route en 15 ou 18 heures. Quelques uns nous donnent place gratuite, d'autres demi-place. Si j'avais pris cette voie ma lettre ne serait pas datée d'ici. Donc le pauvre P. de Carrère pour faire ses courses dans le district de Nankin qu'il administrait à sa mort avait acheté une barque de la marine militaire chinoise, c'est-à-dire des soldats chargés de protéger les douanes sur les canaux. La Ste Marie a fait souvent depuis la route de Shang-hai à Nankin, elle a remonté le Kiang au travers de toute la province, et sur tous les grands canaux on connaît son drapeau tricolore croisé d'une croix noire. Il nous protège contre toutes les douanes. C'est sur cette barque que je gagne Nankin en compagnie du P. Heude. Nous avons avec nous un maître de langue, un domestique, cinq matelots nouveaux chrétiens, on dit que 3 ou 4 d'entre eux ont longtemps vécu avec les rebelles, que celui qui tient notre barre avait même dans leurs armées le rang de Colonel. Nous sommes ainsi en route depuis 8 jours, nous avons remonté le Wam-pou rivière sur laquelle est Shang-hai, et qui amène dans le Yan-tsé-Kiang les eaux de lacs, de marais immenses, de canaux sans nombre. Au travers de ce dédale nous sommes arrivés au canal impérial qui nous a fait passer par Sou-tcheou et Vousi que

nous avons quitté aujourd'hui, et de là nous allons gagner le Yang-tsé-kiang. Que vous dire de ces pays? L'impression qui me domine actuellement est qu'on a bien tort d'accuser nos anciens Pères d'exagération, et je trouve que leur admiration et leurs descriptions ne sont que l'expression de la vérité. Dans tous les environs de Shang-hai le pays n'a pu être parcouru par les rebelles à cause des nombreux canaux qui le coupent, ou plutôt le bon Dieu protégeait les nombreux chrétiens qui s'y trouvent. La population y est plus dense que dans nos provinces de France les plus peuplées. Nous avons compté dans un rayon de ½ lieue de 20 à 30 fermes, dans l'une d'elles on nous a dit qu'il y avait là une quarantaine d'habitants. Le pays qui borde le Wam-pou est tout plat, uniformément coupé en carrés de 8 à 15 pas de côté, plantés de riz, de choux, de fèves, quelquefois de froment, les canaux arrosent le tout, et quand le sol est au dessus de leur niveau on élève l'eau pour en couvrir le pied du riz. Les fermes sont isolées et dispersées dans la campagne, éloignées de 100 à 200 mètres les unes des autres, de un kilomètre au plus. Quand on arrive à la région des lacs l'aspect change un peu. Est-on dans un canal, un lac? on se le demande souvent, les terrains sont si plats qu'ils sont souvent couverts d'eau, les canaux si beaux qu'on les prend souvent pour des lacs. — Vendredi 12. — Là nous avons rencontré des pêcheurs au Cormoran, des pêcheurs au carrelet, des pêcheurs de toutes façons. Enfin le Mercredi des cendres nous sommes arrivés à Vou-si, chrétienté fameuse par la foi des pêcheurs qui la composent. C'est le P. Clavelin qui l'a formée; le P. Hélot et le P. Gentinier y ont passé, enfin c'est le P. Ravary qui la dirige actuellement. Le lendemain était le premier de l'an chinois, aussi le soir fusées, pétards, etc., et il paraît que les fêtes durent longtemps, car toute la journée on nous a tiré des pétards aux oreilles, on en tire le long de notre barque pendant que je vous en parle. Les chrétiens du P. Ravary étaient venus en grand nombre à Vou-si pour la fête; le lendemain je leur célébrai la Messe, et il nous fallut passer 24 heures avec le bon Père que vous connaissez bien; et de fait nous ne l'avons pas regretté. Il y avait beaucoup à voir et en dedans et en dehors du Com-son (Presbytère). Au dehors nous sommes allés voir un faubourg qui formait le Versailles ou le S.t Germain de Vousi. Ce sont des pagodes et des maisons mortuaires en grand nombre; cela a dû être d'une grande beauté: je cherche dans ma mémoire quelque chose qui frappe davantage, il me semble que ces splendeurs chinoises ne sont effacées que par nos grandes cathédrales. Ce sont des arcs de triomphe sans nombre, des pierres immenses et toutes couvertes de sculptures, des poutres toujours peintes ou dorées, ou plutôt c'était . . . car il y a bien des ruines. Avant d'arriver à Vou-si nous avions passé à Sou-tcheou, capitale du Kiang-sou et pendant plus de 3 heures nous avions suivi un canal tout couvert de ruines. On me dit que pendant ces guerres le Kiang-nan a perdu 20 millions d'habitants, les ruines que je vois semblent confirmer ce dire. Imaginez-vous qu'un jour vous ayez à remonter la Seine de Conflans à S.t Cloud et que vous ne trouviez plus que des monceaux de décombres, vous aurez l'idée du spectacle que nous avions. J'en avais le cœur tout serré. Nous n'avons pas osé demander à nos bateliers s'ils étaient pour quelque chose dans ces désastres, mais ils semblaient bien connaître tous les canaux. Chez le P. Ravary le spectacle était plus consolant. Il a un personnel de 60 à 80 personnes, ce sont deux ou trois possédés qu'il prépare au baptême, deux ou trois bonzes dont il fait des baptiseurs, des orphelins, des pensionnaires, etc. Pendant le souper un ancien chef de bonzerie nous amena une trentaine d'enfants et les dirigeant avec une flute en bambou il leur fit chanter un cantique chinois sur l'air du Contemplare, et vraiment c'était bien exécuté.

Lettre du P. Bourdilleau au R. P. Della Corte. — Hai-men, 2 Mars 1869 — . . . Zii-Kao. Monseigneur avait donné ce mot d'ordre à l'occasion de l'achat de notre maison de Zii-Kao : — Faisons les morts. Bien nous en prit de suivre cette direction. Nos ennemis irrités et humiliés de nous voir établis dans l'intérieur même de la ville de Zii-Kao sans en avoir rien su, avaient menti pour nous créer une chicane et sur leur déposition le Vice-roi Tsen-Kone-ve avait ajouté dans sa dépêche au mandarin de Wa-hen, dépêche qu'il le chargeait de communiquer au Tao-dai de Tchen-Kian, supérieur du mandarin de Zii-Kao, avait ajouté, dis-je, ce qui suit : (le R. P. Seckinger) a dit qu'il s'en allait dans la ville de Zii-Kao, (gros mensonge!), est-ce vrai ou faux? je prie les mandarins supérieurs et inférieurs que cela regarde de se tenir sur leur garde, etc. etc. — Par suite de ces ordres commença une perquisition dont le but était de fermer et confisquer notre pharmacie de Zii-Kao. Les pauvres vendeurs et les entremetteurs de la vente, eurent si grand peur, qu'ils vinrent se réfugier chez nous, à Mao-Ka-tsen : une distance de plus de 200 lys suffisait à peine pour les tranquilliser. Cependant notre cher néophyte Li-tsen-iam refusa toujours de quitter sa pharmacie, ne tenant aucun compte de toutes les allées et venues des gens du tribunal. Le mandarin de Zii-Kao, dans les lettres qu'il m'adressa, employa les formes les plus rassurantes pour obtenir que je lui envoyasse mon catéchiste Li, promettant de tout arranger sans qu'il lui arrivât aucun mal. Comme c'était lui qui avait acheté en notre nom bien entendu, j'eus garde de le lui envoyer. D'ailleurs répondis-je à ce mandarin : il ne pourra rien dire de plus que ce que j'ai déjà écrit plusieurs fois, savoir, qu'il a acheté lui cette maison selon toutes les formes légales, et puis deux mois après, nous a revendu cette même maison, avec les mêmes titres. ce que je vous prie de communiquer au Vice-roi : c'est là, toute la vérité, Li n'a rien fait de plus, et ne peut rien dire de plus, etc. etc. — Heureusement pour nous, les affaires de Tam-tsen et de Wa-hen, tournèrent à bien ; Zii-Kao nous laissa tranquilles. Toutefois, le pharmacien Li-tsen-iam, eut sur ces entrefaites une singulière visite. Sur les 4 heures du soir, six Messieurs se présentèrent sous prétexte de voir la maison et un d'eux pour consulte médicale. Li se prêta de bonne grâce, ouvrit toutes les portes. Chapelle, chambres, armoires, cour, tout fut examiné jusqu'au plus petit recoin. Cela fait, nos 6 Messieurs, ferment à demi la porte, et, s'étant assis, s'adressent à Li lui disant : « Parle franchement, combien reçois-tu de l'Européen pour ton service ? — Je vous comprends, dit Li, vous croyez que je suis venu ici pour gagner des sapèques, pas du tout : j'imite les Pères, eux sont venus d'Europe et ne savent faire que des bonnes œuvres. — As-tu famille ? dirent les visiteurs. — Oui, dit Li. — Alors pourquoi ne pas t'enrichir au service de l'Européen et à ses dépens. — Je le vois, dit Li, toujours vous confondez les Pères avec les marchands : ceux-ci ne pensent qu'à faire fortune et à s'en retourner avec leur famille : les Pères eux sont des saints, des saints venus d'Europe uniquement pour prêcher la religion, seule voie qui mène au Ciel ; et il appuya fortement sur ces derniers mots. — Est-ce que tu crois ce qu'ils disent demandèrent les visiteurs? — Il y a dix ans, répond Li, j'étais comme vous de la religion Su-Kiao, (des lettrés) heureusement j'ai entendu prêcher les Pères, et j'ai connu la vraie voie. — Comme si Confucius ne l'avait pas trouvée avant toi. — Sur ce notre brave néophyte se posa et d'un ton assez sérieux : ne vous fâchez pas, dit-il, si je réponds que Confucius n'a point pensé ni parlé comme vous. — Comment cela, comment cela, s'écrièrent nos visiteurs — Quoique ignorant, reprit Li, j'ai retenu cependant ce mot de Confucius : Té-Ki-zen el heu ien (Attendez que cet homme vienne et alors la bonne doctrine se répandra). Aucun après Confucius n'est venu et les générations suivantes ont de jour en jour dégénéré. — C'est vrai, dirent nos païens, nos pères valaient mieux que nous. — Eh bien, dit Li, cet homme tant désiré par Confucius

c'est Jésus-Christ... et là dessus, inspiré par son zèle et sa foi, ce digne homme prouva à ses interlocuteurs: 1° Que Jésus-Christ seul avait rempli toutes les lacunes de la doctrine de Confucius touchant les vérités dogmatiques et morales. 2° Que les Pères seuls réalisaient la diffusion indiquée dans ce texte. 3° Que la Religion seule de Jésus-Christ avait et produisait le célèbre Koe-tié (entrer en société avec le Ciel). 4° Que les chrétiens à l'imitation des Pères, soutenus par Dieu, pratiquaient facilement les plus héroïques vertus; i Ziè oui Koné: de l'humiliation se faire faire honneur, i Kou oui lo: de la souffrance tirer sa joie; i té pas zen: par des vertus se venger de ses ennemis. Qu'en conséquence l'auteur de cette doctrine et de cette religion Jésus-Christ, était l'homme indiqué par Confucius lui-même et que cet Homme n'était autre que Dieu lui-même incarné. —— Votre Révérence doit se rappeler les faveurs célestes, accordées au digne et saint homme qui a été ici si bien inspiré et si éloquent. Au premier abord on le croirait incapable de dire deux mots, et toujours on l'a regardé comme simple ignorant enfin minus habens; le zèle, l'habitude et la grâce, l'ont fait ce qu'il est maintenant: un apôtre de Jésus-Christ. —— Etourdis de cette sortie, nos 6 hommes n'en demandèrent pas plus long; cependant comme par mépris un dit: « Tu voudrais bien nous gagner à ton parti, mais nous avons autre chose à faire ici à Zii-Kao. Vienne l'ancien temps, tu changeras de langage. — J'ai 60 ans dit Li, ma seule peine c'est d'avoir si longtemps ignoré la bonne voie, maintenant que je l'ai rencontrée, comment pourrais-je en sortir! Je préfère mille fois, sacrifier le peu qui me reste de vie. D'ailleurs, vous parlez ainsi, parceque vous ignorez: lisez ce livre et leur présenta un livre de réfutation ». — Nos visiteurs le refusèrent absolument et se levant sortirent en disant avec politesse: — à un autre jour nous avons dépensé ton cœur. — Li les conduisait. — Pas de politesse dirent-ils, arrête tes pas. — Li les suivit jusque sur le seuil de la dernière porte porte et dans la rue. — C'est de l'excès, rentre, dirent-ils, en lui faisant un salut fort courtois. —— Rentré chez lui, notre pharmacien traita ses malades qui l'avaient attendu fort patiemment du reste, donna ses consultations et délivra ses fam-tse ou ordonnances à ceux qui ne voulaient point de nos remèdes Europeo-Chinois, puis se disposa à souper. La bonne locataire et gardienne de la maison, dont je vous ai déjà parlé, du nom de Za, avait eu la charité de lui faire faire cuire son riz par un petit domestique qu'elle a à son service. Comme il se mettait à table arrive sans bruit un jeune homme fort connu de Li qui l'avait guéri d'un mal d'yeux très grave: « Savez-vous dit-il à Li que ces six visiteurs d'aujourd'hui sont des émissaires du Fou-dai. Comme je suis de service au tribunal ils ne se doutaient pas de moi, je les ai entendus raconter leur visite, ils sont tout étonnés de n'avoir rien trouvé dans la maison que des médecines et ont dit: ce vieux là, il n'y a pas moyen de le gagner — c'est un entêté, il paraît cependant fort humain et très consciencieux. » —— Depuis cette visite et perquisition, aucune lettre n'est venue du tribunal et la disposition du peuple est de jour en jour plus amicale: voilà ce qui nous encourage à ouvrir cette année une école: puisse St Joseph nous aider dans cette bonne œuvre, comme il l'a fait pour l'ouverture de la pharmacie! O, mon Révérend Père! que nous sommes heureux d'avoir St Joseph pour garder Zii-Kao!

Mdo-Katsen. —— Ce nom est devenu cher aux Missionnaires de Hai-men, parce qu'ils trouvent là un pied-à-terre en venant de Shang-hai, une résidence aux temps de repos et de maladie. — Nos chrétiens y tiennent, plus encore peut-être que nous: c'est le centre de Hai-men, le séjour du mandarin, la ville enfin. Un petit grain de vanité pourrait bien s'en mêler, on conçoit cependant qu'ils soient jaloux de voir la Religion en évidence, dans ce lieu d'où partaient il y a 50 ans des édits de persécution. C'est à Mdo-Katsen que, chaque année, se réunissent les centeniers de la Propagation, les maîtres d'école et les administrateurs pour la retraite. Là se trouve notre petit collège, où nous donnons une éducation plus soignée à une vingtaine d'enfants choisis. —— *Eglise centrale.* —— Comme maison, Mdo-Katsen est assez convenable, mais nous gémissions tous, de n'avoir, pour chapelle, qu'une grande salle de la maison. Dieu aidant, nous avons bâti une église centrale, qui fait la consolation de nos haimenois. Plus d'un souvenir se rattache à cette construction. On peut dire qu'elle a passé par l'eau et le feu, subi les épreuves du démon et des hommes. — Les matériaux de cette église, achetés il y a 7 ans, par le si cher et si regretté Père de Carrère, furent d'abord transportés sur la pointe Est de l'île de Pé-hai-so. Récompenser le zèle des chrétiens qui, excités par le chef de nos centeniers Tsam-Kouen-guo, avaient amené environ 200 païens au baptême: Remercier St Joseph pour la guérison du P. Reveillé, guéri presque miraculeusement de la petite vérole par l'intercession de ce Saint: fonder une maison de santé dans cette île, où l'air de la mer est très sain: tels avaient été les motifs du P. de Carrère, en bâtissant une belle église sur cette pointe de l'île, sous le vocable de St Joseph. Envoyé à Nan-Kin, notre bien aimé P. de Carrère ne put bâtir que la maison des missionnaires, et l'église resta là... Il y a 4 ans, le second mois de mon arrivée à Hai-men, les pirates ayant fait une descente sur ce coin de l'île, brûlèrent la maison de Tsam-

Kouen-quo et une centaine d'autres. Arrivés en face des matériaux de la future église ils ne firent que des menaces d'incendie et se retirèrent. — Ce danger des pirates porta le R. P. Supérieur (le R. P. Gonnet) à ordonner de rapporter ces matériaux sur le continent, et Mao-Katsen en hérita. Tsé-kai-so dut se contenter d'une église médiocre. — L'an passé, au mois de Juin, lors de sa visite, Monseigneur Languillat, décida la construction de l'église. Ce jour là commença la difficulté de l'achat du terrain destiné à l'emplacement de cette église. Il fait suite à notre maison, au midi, une partie formait un cimetière sans possesseurs déterminés, l'autre était le champ des exécutions capitales. Jugez de la difficulté. Votre Révérence sait comment un mauvais esprit inspiré par de hauts mandarins avait rendu alors tout achat difficile. Le démon, humilié de voir s'élever devant sa pagode une église qui la surpasse en hauteur et en dignité, fut bien servi dans sa haine, par des circonstances personnelles et locales, que je veux raconter pour remercier Dieu qui nous a soutenus et fait triompher de la malice et du démon et des hommes. — Au premier essai d'achat, notre entremetteur, ancien élève de Zi-Ka-wei, habile et fervent chrétien, pendant qu'il traitait avec cinq vendeurs, prétendus possesseurs des terrains, tomba subitement évanoui, rendant l'écume et le sang par la bouche. A cette vue nos cinq païens prirent la fuite, croyant voir à leurs trousses les ombres des malfaiteurs exécutés, ou les mânes des morts enterrés dans le champ objet de la vente. Quant à notre brave jeune homme, porté par le P. Wam, sur un lit, il revint peu à peu à connaissance, mais pour lui commença une maladie singulière qui n'est pas encore entièrement finie. Cet évanouissement lui était déjà arrivé une fois il y a longtemps, la coïncidence fit le triomphe du démon. Depuis nous apprîmes que ces cinq vendeurs n'avaient pour titres que leur cupidité. — Dans un second essai d'achat, nous n'eûmes affaire qu'à un seul vendeur. Il nous donna ses titres, qui parurent bons, quoique un peu en désaccord avec le site indiqué : cependant le marché fut conclu, et le prix soldé. Deux notables et le mandarin brouillèrent tout. Notre vendeur cité au tribunal, vit son marché cassé, ses titres déclarés faux sans examen ; douze hommes du peuple, appelés ad hoc, furent déclarés vrais possesseurs, à la condition de ne pas nous vendre. Cette conduite du mandarin nous surprit, le matin de ce jugement, il était venu me voir et m'avait donné de bonnes et belles paroles : la peur des morts explique tout. Si tu ne tiens pas à avoir des successeurs, dit-il au vendeur, moi j'y tiens. Crains la vengeance des mânes ! — Le lendemain de ce jugement, ce pauvre vendeur eut la douleur d'apprendre la mort de son fils unique, mort noyé dans le fossé de sa maison. Jugez de l'à-propos, donné par là à la parole du mandarin, aux récits et aux croyances de tous nos païens. — Un troisième essai fut tenté. Nous réussîmes par l'appât des sapèques, à mettre le chef des douze déclarés vrais possesseurs, de notre parti. Sans s'occuper du procès ou de sa parole engagée devant le mandarin, cet homme plaida notre cause et déjà quelques uns se décidaient à le suivre, quand le choléra frappe subitement son fils unique aussi : la fille de mon catéchiste quelques jours après tombe aussi malade à mourir. Notre pauvre païen effrayé, se hâte de rétracter toutes les propositions qu'il nous a faites, et nous voilà pour la troisième fois au pied du mur, sans savoir comment sortir de la difficulté. La nécessité est mère de l'industrie, dit le Proverbe. Me voyant sans ressource, à la merci des dictions populaires, j'engageai nos élèves à redoubler leurs prières, et nous commençâmes une neuvaine aux SS. Anges. Dieu en soit loué ! les deux malades guérirent très promptement : notre païen reprit courage et amena les onze vendeurs à signer une pièce définitive, que le mandarin dut bon gré mal gré reconnaître. Ces braves gens feront bien de ne pas tomber entre ses mains, ils auraient sur le dos pour avoir manqué à leur parole et troublé les morts. — Dans les trois jours qui précédèrent la conclusion de cette affaire, notre inquiétude fut grande : les passions les plus vivaces étaient en jeu : c'était tout l'enfer qui se remuait autour de nous. Grâces à Dieu et aux SS. Anges, peu à peu tout rentra dans le silence et la paix. — Maintenant la Croix triomphe et s'élève sans rivale sur notre belle petite église centrale de Mao-Katsen. Ce fut le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix qu'elle fut placée sur la calotte du petit clocher qui couronne la façade : elle s'aperçoit de fort loin, bien qu'elle ne soit qu'à 40 ou 50 pieds de haut. Notre église doit sa grande apparence à sa position à l'extrémité de la ville, n'ayant dans le voisinage que de petites maisons. Si la millième partie de nos visiteurs se faisait chrétien, elle serait trop petite. Oh quand viendra ce temps ! Pauvres païens de Mao-Katsen ! l'opium, le tribunal et les mauvais lieux, sont trois dédales où ils se perdent et restent, sans espoir ni désir d'en sortir. La campagne est plus consolante. — *Conversion d'un maçon.* — Souvent est pris qui croyait prendre. — Ce mot proverbial se vérifie même pour le démon : En voici un exemple. — Nous avions choisi pour construire notre église, un chef maçon, vieux chrétien, mais non pratiquant. Son père, au temps des persécutions, avait été un ennemi des Missionnaires, le fils vaut le père, aussi nos efforts pour l'amener à faire sa mission avaient été stériles. Notre maçon, au moment de commencer les travaux se trouve un peu indisposé ; il s'adresse à son médecin ordinaire, vieux païen tireur d'horoscopes. Ce suppôt de satan, joua fort bien son tour. Après avoir gravement

tâte le pouls de notre maçon; il le toise des pieds à la tête, puis d'un air inspiré : — « Eh ! c'est toi, lui dit-il, qui bâtis le Tiê-tsu-dam, j'ai à te prédire que tu ne verras pas la fin de ton travail." — Notre pauvre homme, s'en revint pensif et rêveur. Je ne verrai pas la fin de mon travail, se disait-il, donc je dois mourir sous peu. Mourir, eh! mais l'enfer m'attend. C'est grave ; je vais me confesser. Le lendemain, sur les 8 heures du soir notre maçon entre dans ma chambre, fait la salutation d'usage et dit : « Père, je viens me confesser : je dois mourir avant d'achever l'église. — Pas de superstition, répondis-je. Ton premier mot vient de ton bon Ange, le second vient du démon. Confesse-toi, oui, ce sera le coup de mort donné au démon logé dans ton cœur ; mais ne crois pas aux devins qui voudraient t'empêcher et nous empêcher tous de bâtir notre église. Ce brave homme croyant que j'avais lu dans son cœur, tout ce qui s'était passé, ne dit mot et se confessa. Ainsi fut pris qui croyait prendre. Notre nouveau converti se porta fort bien, tout le temps des travaux. Seulement un de ses ouvriers tomba du troisième échaffaudage au pied du mur. Je tiens pour certain que les SS. Anges protégèrent ce malheureux ouvrier, car il ne se fit aucune blessure ni ne reçut aucun mal sérieux. C'était le 1er d'octobre mois des SS. Anges.

Conversions de païens. — L'an passé vers le milieu du mois de Marie, en passant d'une chrétienté à l'autre, je fus appelé pour baptiser une païenne, à l'agonie, me disait-on. C'était une vieille jeûneuse de 82 ans, admirablement disposée. Etonné de la trouver en des sentiments de foi dignes d'une vieille chrétienne, j'appris d'elle que je pouvais être tranquille à son sujet, que son voisin chrétien, l'avait autrefois exhortée : que depuis deux jours la lumière s'était faite à son esprit et qu'elle ne voulait plus du faux ciel d'Occident des jeûneurs ...., mais le baptême pour aller voir Dieu en Paradis. — Je la baptisai donc, et partis, la recommandant à la famille chrétienne du voisinage. En sortant, j'entendis des murmures et presque des malédictions. C'étaient les fils et les brus de la vieille, qui donnaient jour à leur regret de voir leur mère déserter le culte des ancêtres. Le soir même notre convertie s'en alla droit au Ciel. — Cette année, revenu vers la mi janvier, dans la chrétienté voisine, pour la mission, je fus fort surpris de voir le fils aîné de cette vieille mère entrer avec les autres chrétiens et me saluer comme eux. "Comment cela ! lui dis-je, l'an passé quand je baptisais ta vieille mère, volontiers tu m'aurais donné deux bons coups de bambou et aujourd'hui tu me salues ! — Père, me répondit-il, c'est moi et ce n'est plus moi. Je ne croyais pas, maintenant je crois. — Qu'est-il arrivé lui dis-je? — Le soir, dit-il, à l'époque des sacrifices aux ancêtres, mon cœur souffrait de ne pouvoir publiquement brûler des papiers pour que ma mère put s'acheter des vêtements etc... Je voulais le faire en secret, c'était à la seconde lune. La nuit ma mère m'apparut en songe et me dit d'un visage irrité : « Que vas-tu faire ? Je t'avais fait promettre de ne jamais brûler pour moi de papiers, sois fidèle à tes promesses. Je m'abstins sans rien dire du songe, mais ma femme brûla des papiers. — A la 6me lune, j'eus les mêmes scrupules, les mêmes désirs. De nouveau ma mère m'a apparu, plus irritée encore que la première fois. Je crus qu'elle allait me frapper, et il me sembla que sa colère ne pouvait être plus grande. Je te renie pour mon fils, me dit-elle puisque tu ne veux pas m'obéir. Ce mot me mit en larmes. — Alors prenant le ton de voix le plus caressant et me posant les mains sur la tête, j'étais tombé à ses genoux : Mon petit enfant, me dit-elle, crois à ta mère, dès demain va chez les chrétiens, apprends les prières, et fais-toi baptiser avec toute ta famille". Ce disant elle disparut, et moi je m'éveillai. Je ne pus que pleurer le reste de la nuit. Dès le point du jour je racontai tout à ma femme, et j'allai me confier aux soins de mon voisin le chrétien qui avait exhorté et assisté ma mère." Fort édifié de ce récit, j'encourageai cet homme. — « Dès demain, lui dis-je, amène tes enfants à l'église." Le jour suivant ce bon vieillard, car il avait déjà 61 ans, m'amena avec son fils, un voisin, tous deux jeunes gens simples et d'une grande ouverture de cœur. — Prenant le voisin à part : " Tu es jeune, lui dis-je, et non marié. Difficilement tu trouveras un parti chez les chrétiens, et puis les règles de la religion sont sévères : joins à cela grande perte de temps pour apprendre les prières et la doctrine, venir à l'église, observer le dimanche, prier pour les morts, etc., crois-moi, ce n'est pas là le moyen de s'enrichir, car je n'ai pas une sapèque à te donner." — Père, me dit-il, d'un air intelligent et convaincu ; je veux mieux que des sapèques, je veux comme le Père aller au Ciel". Ce mot me réjouit grandement. Il est si rare de rencontrer des païens qui se préoccupent des biens et des maux qui suivent après la mort. — Pendant ce petit colloque, un bon mendiant s'était approché de moi, et à deux genoux il me disait : Zem-vou, Zem-vou Père, Père. Pour celui-ci, dis-je, c'est bien l'aumône des sapèques qu'il veut. — Autrefois, oui, dit-il, maintenant non. Moi aussi je veux être heureux après la mort. Père, baptisez-moi. — Mais, répondis-je, j'ai appris que tu fumais l'opium. — Depuis que je viens prier à l'église, dit-il, j'ai corrigé tous mes défauts, aussi maintenant je puis commencer à travailler et je et je mendie rarement. Les voisins m'ayant certifié qu'il en était ainsi, je promis à ce converti de la misère, de le baptiser à la prochaine visite, et comme gage je lui donnai un chapelet. Nos deux autres catéchumènes, il va sans dire, voulurent

être traités comme ce pauvre, et je satisfis à leurs désirs. Puisse Marie, qui dans son mois béni, a déjà sauvé la mère l'an passé..., obtenir à tous les membres de cette famille, la même grâce du baptême et la persévérance finale ! — Pour toi, dis-je au mendiant, engage les mendiants de ta connaissance à t'imiter. — Que j'ai bien fait, dit-il, d'être venu une première fois mendier à la porte de cette chapelle ; j'y ai trouvé la porte du Ciel ! J'en amenerai d'autres et je leur recommanderai bien de ne pas parler de sapèques". Voila un des rares exemples du don de la foi accordé à nos fumeurs d'opium réduits à la mendicité. Dans la même chrétienté, nous avons un néophyte, autrefois sorcier, magicien, etc.. pour le service public ; c'est encore là, une race d'hommes, que le Missionnaire peut rarement croire sincères dans leur conversion.

Lettre de Monseigneur Languillat — Chang-hai, 12 Avril 1869. — Mon Révérend Père Provincial, P.C.

Votre lettre du 11 Février m'attendait à mon retour de Nan-Kin. Le nouveau Vice-roi m'a parfaitement bien reçu, il me paraît animé d'un parfait esprit de conciliation. — Nous vous attendions depuis longtemps, me dirent les autres mandarins de la ville ; (deux surtout avec qui j'avais eu des rapports au sujet du terrain à restituer en ville, au temps des lettres du P. de Carrère), pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ? — J'ai été appelé à Rome en Europe par le Roi de la Religion, N.S. Père le Pape ; le voyage est long. De plus, tant que les affaires de Sou-tcheou étaient pendantes, je n'avais pas le cœur tranquille. Maintenant qu'elles sont terminées à l'amiable, je me suis empressé de venir. Je dois retourner à Rome bientôt encore pour le Concile. Je n'ai pas besoin de vous recommander les Missionnaires pendant mon absence. Vous nous connaissez maintenant. — Oui, et il faut vous-même venir vous fixer à Nan-Kin, au milieu de nous. Les rapports mutuels plus fréquents, n'en pourront être que plus agréables. — En venant me rendre visite, ils s'extasiaient sur la beauté de la nouvelle résidence. A mon goût, quels qu'en soient les défauts, elle est commode, a de l'apparence, une vue magnifique sur la ville et sur ses montagnes et collines. Quel contraste pour moi !!! Il y a quelques années, là où j'avais bivouaqué presque à la pluie, n'ayant pour lit que la mauvaise porte d'une baraque, vraie masure ; je reposais dans une chambre bien fermée, etc. — Le mouvement religieux se propage partout en la province à l'Ouest. Les mandarins ont lancé des proclamations dans les autres provinces, pour repeupler le Kiang-nan ; ils offrent des terrains et les maisons abandonnées. Or des chrétiens des autres Vicariats que la famine chasse de leurs foyers, émigrent chez nous et appellent de tous leurs vœux les Missionnaires. Ainsi se forment des centres de chrétientés. Puissions-nous n'être pas trop tardifs à répondre à leur appel, car si le Missionnaire n'arrive pas, ils resteront chez eux, préférant leur pauvreté primitive à l'espoir d'un meilleur avenir matériel, s'ils n'ont pas les secours de la religion. De plus, les nouveaux catéchumènes disent au Missionnaire qui ne les visite qu'en passant : « Père, ou restez avec nous, au moins quelques mois chaque année, pour nous instruire et nous fortifier, ou ne venez pas du tout. Votre visite rapide ne fait qu'exciter les doutes et les préjugés des païens et des mandarins eux-mêmes. La persécution, sans aucun résultat pour nous ignorants et faibles que vous n'avez pas le temps d'admettre au baptême, est inévitable. Restez donc ou ne venez plus. » — Mgr Zanoli, Vicaire apostolique du Hou-pé, reçoit de ses catéchumènes les mêmes plaintes et pense à leur donner des Missionnaires à poste fixe, autant que possible. — Ces réflexions sont aujourd'hui seulement pour vous tenir au courant et vous éclairer en vue d'un avenir prochain. Nous comptons sur des Pères Espagnols et Anglais .... Des hommes calmes, des hommes de bon sens, sans ces deux qualités les plus grands talents deviennent inutiles et même parfois des obstacles. — La Mission marche, à mon avis, à pas de géant, des hommes, des hommes !

Je suis avec une respectueuse affection, en union de vos prières et SS.SS. Mon R.P. Provincial — Votre très-humble serviteur, frère et fils en N.S.

† A. Languillat S.J.

Tché-ly. — Lettre du R.P. Leboucq — Tien-tsin, 5 Novembre 1868. — ... Les rebelles des mois de Février, Mars et Avril, mes blessures du mois de Mai, et enfin ma fièvre cérébrale du 22 Août, alors que j'étais à peine en convalescence de mes coups de hallebarde, tout cela a si bien occupé l'année 1868 que j'ai à peine travaillé 6 semaines au district. Vous vous attendez peut-être à m'entendre dire que ces contre-temps ont retardé la conversion des païens ou diminué le nombre de nos anciens catéchumènes. Eh bien il n'en est rien. Nos catéchumènes qui sont restés près et même plus d'un an sans voir aucun Missionnaire, ont continué à prier et à s'instruire avec la plus grande ferveur. Le bon Dieu a si bien travaillé tout seul et nous a si bien montré qu'il n'avait pas besoin de nous que le chiffre de nos baptêmes d'adultes pour le district de Ho-Kien-fou seul devra atteindre et probablement dépasser un millier ! Jusqu'ici notre plus beau chiffre n'avait été que de 7 à 800. — Je dois ajouter que les catéchistes qui instruisaient les catéchumènes ont fait leur devoir et ont tâché par leurs efforts et leur bonne volonté de faire un peu plus de besogne que les années

précédentes : et cela non seulement par zèle, mais aussi pour procurer au Père, à l'Evêque et au Supérieur, la consolation de voir les œuvres marcher avec tout l'élan que le Missionnaire lui-même aurait pu leur donner. —— A 80 lieues de notre mission, au promontoire du Chan-tong, tout près du rivage, on vient de découvrir des mines d'or. Le gouvernement Chinois avait à peine connaissance de ces nouvelles richesses que 200 étrangers, Américains, Anglais, Français, etc, la plupart anciens pirates de leur métier, arrivaient armés jusqu'aux dents et se mettaient à piocher la montagne. On annonce pour le mois prochain plus de 500 Californiens ! Quel désordre et quels scandales vont avoir lieu dans ce pays ! Si l'or ne se trouve pas en quantité suffisante, que feront ces frères de la côte, comme ils se nomment eux-mêmes ? N'est-il pas à craindre qu'ils ne se mettent à ravager le pays et n'appuient les rebelles ? — A la garde de Dieu ! et en attendant nous n'en travaillerons qu'avec plus de courage à convertir nos païens.

Autre lettre du même. —— Ho-Kien-fou, 22 Décembre 1868. —— . . . Il y a deux ou trois jours, je m'arrêtais, pour abreuver nos chevaux, dans une petite bourgade appelée Cha-Wo-tong : plusieurs vieillards mal vêtus et grelottants étaient assis près du puits dont je m'étais approché : « Le soleil est beau et chaud aujourd'hui, leur dis-je, et la paix vous est enfin rendue. » — Oui, me répondent-ils, le temps est beau et les brigands ont enfin quitté notre pays : mais le soleil, cette année, n'a pu faire mûrir nos moissons ; les chevaux des soldats ou des rebelles les ont mangées ou pillées. Les brigands et les impériaux n'ont rien laissé chez nous, pas même la maison ni les habits qui pourraient nous préserver des rigueurs du froid. Nous n'avons rien à manger ni rien pour nous vêtir : Ne vaudrait-il pas mieux, avoir été, comme tant d'autres, massacrés par ces hordes de barbares ? —— Les populations de Nim-Kim et de Ou-Kiao au milieu desquelles je me trouve depuis quinze jours, ont été ou témoins ou victimes de tant d'atrocité pendant la rébellion, qu'aujourd'hui encore, on voit, à chaque instant, des villages, des districts entiers, prendre la fuite pour aller se réfugier dans les bourgades ou les villes qui sont fortifiées. Demandez à ces gens pourquoi ils sont pris d'une d'une telle panique : ils ne sauraient vous le dire. Un étranger, venant des provinces du Sud où il a fait le commerce, aura dit en passant, que les rebelles recommencaient leur brigandage dans le Chan-tong et le Ho-nan, et que les troupes qui étaient retournées dans leurs foyers ou dans leurs camps respectifs, allaient bientôt reprendre le chemin du Nord : En voilà assez pour mettre toute une contrée en fuite. Je vis et voyage au milieu de ces alertes, tous les jours, et, sans être absolument rassuré moi-même, car cette panique lorsqu'elle est générale devient contagieuse, je suis pourtant certain que le danger est encore loin. —— A voir l'empressement avec lequel les païens viennent nous écouter, lorsque nous prêchons, je ne doute pas qu'un grand nombre de ces infidèles, après avoir perdu tous leurs biens terrestres, ne gagnent bientôt ceux que ni les puissances de la terre, ni les légions réunies des soldats et des rebelles ne pourront leur enlever. Dans l'abondance, nos païens sont fiers et hautains ; vous ne réussirez pas à leur persuader qu'il y ait, sous le ciel, d'autres pays que le leur, et surtout de pays aussi riches, aussi civilisés. Leur grande occupation alors est de bâtir des pagodes, de chanter leurs comédies, de faire des charivaris monstres pour fêter leurs divinités qui leur donnent de si abondantes récoltes : mais lorsque la misère et la famine sont venues les visiter, alors, ils ne sont pas insensibles aux paroles de consolation que vous leur donnerez, ni à celles qui viendront leur faire connaître l'existence d'un seul Dieu, et la stupidité de leurs superstitions. —— Depuis 15 jours, j'ai baptisé 189 adultes : de tous côtés, on vient me demander des livres de prières et des catéchismes : j'enrégistre, chaque jour de nouveaux catéchumènes. Et lorsqu'au mois de Mars ou d'Avril de l'an prochain, je repasserai par ici, les baptêmes ne seront pas moins nombreux qu'à ce premier voyage : et cependant, cette sous-préfecture qui peut avoir dix lieues de l'Est à l'Ouest, et cinq ou six du Nord au Sud, n'est presque que la dixième partie de ma paroisse. Je vous ai déjà dit que mon district comptait près de 11000 chrétiens, dont 7000 nouveaux. Cependant, nous ne sommes que 4 Missionnaires pour administrer les 125 chrétientés ou succursales répandues sur une distance de 35 à 40 lieues du Nord au Sud : et encore, ne devrais-je pas me compter ? car il m'est à peu près impossible de faire mission. Les païens à exhorter, les catéchumènes à visiter, instruire et baptiser, 30 ou 40 catéchistes et maîtres d'école à surveiller et diriger, et tant de difficultés de familles, de villages ou de cantons à arranger ! C'est là une besogne qui suffira bien pour me faire passer ma vie agréablement et vite ! —— 30 Novembre - fête de St. André. — Je viens d'admettre à l'école de St. François-Xavier (*), un jeune homme baptisé depuis six semaines seulement. C'est un des plus intéressants de l'école, sans contredit, soit pour ses manières aisées et modestes, soit pour ses qualités intellectuelles. Dans 3 ans, ce néophyte qui a étudié à l'école de son village 5 ou 6 ans déjà, sera en mesure de nous rendre les plus grands services, surtout parmi les catéchumènes qui furent eux-mêmes affiliés à la secte du Kouen-yen-men, (branche du Nénuphar ou

(*) L'école de St. François-Xavier est le Noviciat ou plutôt la pépinière de futurs catéchistes.

de la franc-maçonnerie de Chine). —— Ce jeune homme qui faisait le commerce de pendants d'oreille dans la ville de Sen-Kieou, vint me trouver l'an dernier dans une auberge de cette ville où je n'étais que pour quelques instants et m'exposa le regret qu'il avait de s'être agrégé, à une secte soi-disant religieuse, dont les chefs et les membres ne se réunissaient jamais que durant la nuit. — Il m'apprit qu'à la mort de sa mère, il avait versé cent mille sapèques entre les mains d'un *chevalier d'industrie* qui s'est constitué chef de la secte et qui prétend avoir le don de voir les âmes, après la mort. — Lorsqu'une personne appartenant au Nénuphar vient à mourir, ses parents, et avant tout, ses enfants, si elle en a, vont trouver le chef et lui demandent combien il faut payer pour que l'âme du défunt ou de la défunte soit heureuse, dans l'autre monde. — Sa réponse est toute simple — Plus on donne de sapèques, meilleur sera le *paradis*. — C'est ainsi que l'illuminé du Thoüen-yüen-men avait, moyennant 100 000 sapèques, conduit en bon lieu, l'âme de cette infortunée femme, dont toute la famille vient d'ouvrir les yeux à la foi. Tcham-tchen-Sieou porte le nom de Matthieu, il a 21 ans, et ne manque pas d'énergie; il en a fait preuve en quittant à tout jamais, un commerce qui était très lucratif pour son corps, mais qui aurait pu perdre son âme. Je l'ai aidé à régler ses comptes avec ses associés qui, sans moi, lui auraient cherché querelle. Aujourd'hui il est heureux et se prépare à l'apostolat!

Kim-tchéou 3 Décembre. —— J'ai pour compagnon de voyage, depuis 5 ou 6 jours, le P. Petitfils, arrivé de France, il y a dix mois à peine: dans cette partie du district, nous n'avons pas de chrétientés considérables; nos néophytes sont disséminés sur une grande étendue de terrain. Aussi, pour faire l'examen des 21 catéchumènes que nous avons baptisés ce matin, a-t-il fallu voyager pendant 3 longues journées: C'est une vie dont l'apprentissage est un peu pénible; mais quel bonheur de trouver sur le chemin tant d'âmes qui nous demandent de leur faire connaître Dieu! Lorsque nous avons à traverser un village où il n'y a ni chrétiens ni catéchumènes, je fais, ordinairement, une petite halte pour abreuver nos chevaux, qu'ils aient soif ou non. Si nous nous mettions tout d'abord à parcourir les rues en prêchant, comme on le fait en Italie, tout le monde se moquerait de nous: on nous prendrait pour des *jongleurs*, des *acrobates* ou des *diseurs de bonne aventure*, que sais-je? Mais à coup sûr il y aurait tumulte et désordre. En demeurant assis sur ma voiture, au contraire, j'ai le plaisir de voir nos païens sortir de leurs maisons, la pipe à la bouche pour se donner bonne contenance et s'approcher calmes et silencieux, près de mon véhicule. La conversation est facile à entamer. Ont-ils une bonne récolte? Leur commerce est-il prospère, etc.... Telle est l'entrée en matière. Tout le monde alors de serrer les rangs et de s'approcher plus près encore. Hier, nous nous étions arrêtés ainsi, pendant une demi-heure, dans un village de 400 feux, appelé Fong-Kou-tchouam: les païens entouraient ma voiture en si grand nombre et parlaient avec tant de respect et d'aisance que le P. Petitfils s'imagina durant toute la conversation que nous parlions à des chrétiens. St François-Xavier était avec nous; c'était lui qui nous avait amené tant de curieux: car, ce matin, à peine avions-nous célébré la Ste Messe que 5 ou 6 des habitants de Fong-Kou-tchouam venaient nous demander des catéchismes disant que plusieurs familles de leur village voulaient embrasser le christianisme. Combien de païens devront le bonheur d'être enfants de Dieu à ces haltes et à ces conversations d'occasion. —— *8 Décembre, Fête de l'Immaculée Conception.* —— 71 baptêmes d'adultes et 10 confessions de nouveaux chrétiens ont occupé ma journée! Un pénitent appelé Tchão, maître d'école et baptisé depuis quelques mois seulement se présente à confesse, avec une grande pancarte rouge à la main; c'est la liste de ses péchés. Craignant de faire des oublis ou de s'exprimer peu clairement il a fait une charmante rédaction; commentaire et explication précise sur chacune de ses fautes; style pur et digne d'un pédagogue! Rien n'y manquait. Ce qui est le plus curieux, c'est que le brave néophyte a voulu que les catéchistes qui m'accompagnent, examinassent avec lui les 14 péchés qu'il a notés sur sa feuille écarlate: Ceux-ci ont eu beau s'excuser, lui répétant qu'il n'y a que le confesseur auquel on doive faire connaître ses fautes; notre instituteur a tenu bon et fait tant d'instances que mes deux hommes en présence de 20 ou 30 personnes, qui regardaient et écoutaient *arrectis auribus*, ont procédé à son examen de conscience. Les corrections ou additions faites, le pénitent est venu en pleurant me prier de l'entendre en confession. Ne serait-il pas bien malheureux pour moi, me disait-il à genoux et les larmes aux yeux, si après avoir trouvé dans la grâce du baptême la rémission de tant de péchés, je retombais dans mes anciennes habitudes!!" Admirable bonté de la Providence! Comme sa grâce remue et change les cœurs; comme elle sait en quelques jours, en quelques heures, changer en fervents chrétiens des païens voués à tous les vices et à toutes les superstitions les plus absurdes!

10 Décembre. —— 16 baptêmes d'adultes, deux familles chrétiennes réconciliées avec les païens de leur village, moyennant une troupe de prétoriens que j'avais fait demander au mandarin pour épouvanter les païens et les amener à bonne composition. Deux instructions et

je ne sais combien de catéchismes! Telles ont été les principales occupations de cette journée digne d'être l'octave de la fête de St François-Xavier. ___ J'ai suppléé les cérémonies du baptême à une jeune femme ondoyée par une de ses voisines, récemment convertie elle-même, à l'approche des brigands. Cette dernière s'était réfugiée avec 17 de ses voisines dans un souterrain creusé sur le bord d'une rivière et dont l'entrée ne pouvait être aperçue des voleurs. Malheureusement, ces brigands occupèrent le village de notre chrétienne pendant un jour et une nuit: la faim se faisait sentir. Pour comble d'infortune, un éboulement avait eu lieu, il n'y avait plus d'ouverture qui leur donnât de l'air au fond de leur cachot: le moment semblait prochain où ces malheureuses prisonnières allaient étouffer. Notre jeune chrétienne alors se met à prêcher ses compagnes d'infortune, leur parle de Dieu, du Paradis qu'elles ne connaissent pas et qui va bientôt s'ouvrir devant elles si elles veulent croire en Dieu. Elle avait apporté avec elle une bouteille d'eau, ses 17 compagnes se mettent à genoux ou plutôt se pressent les unes sur les autres pour recevoir l'eau qui allait les rendre héritières du Ciel aussi bien que les vieux chrétiens. Deux sont mortes dans cette prison. Les autres ont été dégagées assez tôt par leurs maris, pour échapper à la mort: aujourd'hui toutes sont ferventes et se livrent avec ardeur à l'étude de la doctrine et à la pratique des vertus chrétiennes. ______ 20 Décembre ___ Aujourd'hui aventure et malheur. Un néophyte dont la taille peut être de 5 pieds 8 pouces au moins, une taille de grenadier enfin, a voulu monter à cheval pour me conduire dans un village voisin. Sa monture n'est pas fringante et la graisse ne la gêne pas: mais en revanche le cavalier est leste; il n'a que 22 ans! Son cheval est tout sellé: il a la bride sur le cou et pendant que le mien s'amuse à faire des cabrioles, notre rossinante nullement n'en est émue. Elle reste à sa place. Le cavalier s'élance alors, mais s'élance avec tant de prestesse qu'il saute de l'autre côté. Tout le monde part d'un d'un éclat de rire: mais bientôt la joie se change en tristesse: Siaô-Sain-Fong (c'est le nom de ce néophyte) était tombé sur la tête, et une congestion cérébrale menace de lui donner la mort. Deux médecins lui prodiguent leurs soins, nous récitons nous, les prières de la bonne mort: heureusement le malade ouvre bientôt les yeux, pousse un soupir, et reprend connaissance. Nous le faisons conduire chez un chrétien dont la maison se trouve tout près de là, et après m'être assuré qu'il n'y a aucun danger pour la vie, je remonte à cheval, et me mets en route avec mon catéchiste: mais ce jour-là je devais encore avoir d'autres malheurs. En passant dans une petite ruelle, conduisant mon cheval par la bride, un énorme chien noir s'élance sur moi et déchire ma robe; il aurait déchiré autre chose, si je ne l'avais aussitôt chargé avec vigueur et forcé de rentrer dans ses retranchements. J'avais oublié cette dernière petite aventure, lorsque dans l'après midi, mon catéchiste vient m'avertir que les païens en font gorge-chaude et s'en amusent agréablement. Le propriétaire de l'animal est connu depuis longtemps pour sa haine contre les chrétiens: l'an dernier, il avait tellement maltraité un de mes catéchumènes que j'avais dû lui faire administrer une bonne correction par le gouverneur de la ville de Tsim-Kin. Il se vante d'avoir, du fond de sa cour, lancé son chien contre moi pour se venger. Cet événement ne manque pas non plus d'interprétations de la part des autres païens: « Si le Dieu que ce diable d'Europe prêche était plus puissant que nos divinités, disent-ils, est-ce qu'il aurait permis cet accident? etc. » Que faire pour rabattre le caquet de toutes ces mauvaises langues? Les citer en police correctionnelle? La chose n'en vaut pas la peine. Aller leur prouver l'existence d'un seul Dieu, et la stupidité de leur croyance? Ce sera peine perdue. Nous prenons un parti plus simple. Puisque c'est le chien qui a été la cause de ces cancans, il faut lui administrer une correction. Aussitôt fait que dit. Je prends avec moi un chrétien vigoureux et hardi et après lui avoir donné mes instructions, je pars et me dirige sous prétexte de faire une promenade, du côté de la maison païenne dont la gente canine a eu l'insolence de me courir sus. J'avais à peine paru devant la porte que le chien s'élance sur moi; mais avec moins de succès cette fois que la première. Au moment où il croit saisir mes habits, et l'une de mes jambes, mon chinois le saisit par la queue. Le chien se retourne pour défendre sa propriété: je le saisis, alors, vigoureusement à la gorge: nous le baillonnons, et bientôt vous l'eussiez vu suspendu par les deux pattes de derrière à un charmant jujubier qui se trouve sur la place publique. Cette opération était terminée et la place nous était rendue! J'invite donc le propriétaire du chien à venir lui sauver la vie: et pour toute morale, je me contente de dire aux curieux qu'ils ont eu tort d'assurer que leurs idoles qui sont des divinités *sans oreilles et sans yeux* étaient bonnes à quelque chose. _____ 21 Décembre. __ Hier soir je logeais, non pas dans un presbytère, mais dans une pagode consacrée au culte de l'esprit-mère du Ciel: La principale statue représente une femme portant un petit enfant sur le bras. Que de statues de la Ste Vierge auxquelles nos bons habitants des campagnes en Normandie tiennent tant et qu'ils trouvent si belles, sont loin pourtant d'avoir la douceur, la dignité de celle de cette *femme-esprit*! Je connais plusieurs lettrés qui honorent dans leurs maisons un esprit qu'ils nomment Tou-mo. La statuette représentant ce dieu est, en tout, semblable à nos statues des Apôtres. Le manteau, la barbe, les cheveux, la physionomie, tout est Européen. Il est à croire que ces malheureux idolâtres ont entendu parler autrefois des prédications de St

Thomas et l'ont choisi pour leur divinité tutélaire. Pourquoi ne pourrions-nous pas supposer aussi que cette sainte-Mère du ciel n'est autre que la Ste Vierge. A peine avions-nous pris nos logements respectifs dans cet asile, qu'une multitude de rats énormes sortent de leur trou et viennent nous cher-cher querelle. En présence de tant d'ennemis qui probablement étaient moins fatigués et moins endormis que moi, j'ai cru prudent de laisser ma lampe allumée : et bien m'en a pris : car cette vermine affamée, me voyant disposé à la guerre, est allée se joindre à celle de la chambre voisine : Le conducteur de ma voiture, fatigué de la course que nous avions faite et ne s'amusant pas à croire qu'il y eût des rats si méchants et si audacieux, dormait là d'un profond sommeil, sur une botte de paille; moitié endormi et moitié éveillé, il s'est mal rendu compte, je pense, de sa position; car, ce matin, il lui manquait une partie de l'oreille droite ! —— 22 Décembre. — Village de Fan-Kia-Kao-Kiai. — J'apprends ici un fait qui me fait fré-mir et me touche jusqu'aux larmes. Au mois de juillet dernier 24 catéchumènes qui étaient venus se réfugier chez nous pendant que les soldats et les rebelles occupaient leur pays, s'en retournaient après 2 ou 3 mois d'exil. Le pays n'était pas encore tout à fait purifié; mais inquiets de leurs habitations et crai-gnant que les petits voleurs de la contrée n'achevassent de voler ou de brûler ce que les grandes bandes armées auraient pu leur avoir laissé, ils s'étaient décidés à regagner leurs foyers. La seconde journée de marche les avaient amenés près d'un gros bourg fortifié. Ils y entrèrent pour demander l'hospitalité. Au coucher du soleil nos 24 catéchumènes dont 5 jeunes filles et une dizaine de femmes âgées de 30 à 40 ans se mettent à genoux sur une aire à blé qu'on leur avait assignée pour logement, et vont commencer leur prière du soir, sans respect humain, sans craindre les railleries et peut-être les bruta-lités de ces milliers de païens qui détestent la religion catholique ou n'en ont jamais entendu parler. A peine avaient-ils fait, à haute voix, le signe de la croix, qu'ils sont entourés d'une foule menaçante. Les uns les appellent sorciers, d'autres disent que ce sont des francs-maçons, les autres enfin crient que ce sont des chrétiens. Le chef de la garde nationale saisit et garrotte trois de nos bons et courageux émigrés, et on les conduit hors des murs pour les enterrer vivants, usage barbare et sauvage que les mandarins eux-mêmes ne cherchent pas à détruire, dans les temps de trouble. La nuit ap-prochait et grâce aux ténèbres, ces trois victimes, destinées à une mort si cruelle, en profitent pour se débarasser de leurs liens et s'enfuient au moment où leurs fossoyeurs préparaient le lieu de leur sépulture. Des femmes païennes touchées de la douleur et de l'infortune des 21 néophytes qui étaient encore dans le village, déclarèrent qu'elles les connaissaient et leur sauvèrent ainsi la vie. Je suis dans cette grosse bourgade où je n'avais jamais mis les pieds jus-qu'ici : j'ai appelé le chef de la garde nationale et les principaux du village : Quelle stupéfaction sur leurs visages, quand ils ont appris que je venais à la recherche des coupables ! On me fait mille protestations d'innocence : il n'y a pas dans ce bourg une seule âme capable de pareilles atrocités. Puis, suivent les prières et les demandes de pardon ! Ce village naguère rempli de loups et de tigres n'a plus que des brebis et des agneaux ! Faux agneaux et faux brebis qui à un moment donné déchireraient à belles dents le troupeau qui nous a coûté tant de sueurs !

Extrait d'une lettre du P. Colombel à son frère. Nankin 25 Avril 1869. —— ... Je ne veux pas t'écrire de si loin sans te dire quelques mots de la Chine ou du moins de Nankin. Eh bien ! si tu y étais venu il y a quelques jours tu aurais pu rencontrer dans une rue deux chaises précédées d'un homme en chapeau de cérémonie et portant à la main une carte de visite rouge. La première chaise était portée par 4 hommes aussi en beaux chapeaux qu'on leur avait prêtés. La seconde chaise était plus simple. Si tu avais comme les Chinois, regardé sans façon par les fenêtres, tu aurais vu une barbe évidemment européenne, et sous son costume chinois tu aurais peut-être encore reconnu ton frère. Après une demi heure de marche, les deux chaises s'arrêtaient devant un tribunal ; un pauvre diable chargé d'une cangue semblait comprendre de quoi il s'agissait, et puis j'aurais bien voulu t'inviter à la longue visite que je faisais au Kiang-nin-fou. Du moins tu aurais pu sans difficulté y assister comme curieux: tous ceux qui le désirent ont le droit de se tenir aux portes, aux fenêtres et de tout voir comme de tout entendre. Tu me demandes si c'était une pure visite de convenance ? Non, on avait quelques jours auparavant, pillé notre barque. S'il s'était s'était agi d'un vol ordinaire, passe encore, nous aurions fait chercher les voleurs, on ne les aurait pas trouvés et nous en eussions été quittes pour la perte des objets volés, mais c'était un pillage organisé par le Tipo ou commissaire de police du quartier. L'argent et les vêtements volés à nos bateliers, car rien ne nous avait été pris à nous-mêmes, avaient été portés chez lui ; c'était chez lui que les voleurs s'étaient réfugiés, chez lui encore on avait mis deux de nos gens à la question pour leur faire dire où étaient les trésors des Pères ; chez lui, on avait menacé notre résidence d'incendie et de massacre. C'était trop pour un agent de l'autorité que sa place obligeait à veil-ler à la sécurité publique. J'étais seul alors à Nankin, avec un interprète heureusement, j'écrivis lettres sur lettres. Le Kian-nin-Chien (sous-préfet)

arrive sur notre barque, fait battre un voleur sous mes yeux (150 ou 200 coups de bâton) donner une trentaine de soufflets à la femme du tipo qui avait mis nos gens à la question, enfin emmène enchaîné après lui, le tipo, sa femme et un des voleurs. Deux de nos gens avaient été faits prisonniers par les brigands, je m'étais chargé moi même de les délivrer, ma présense avait suffi au milieu d'une cinquantaine de Chinois tous plus ou moins de nos voleurs. C'est cette affaire qui m'a conduit chez le Kian-nin-fou (préfet de Nankin). Il fut charmant pour moi, m'accorda tout ce que je lui demandais et se chargea de poursuivre l'affaire. J'ai dû pour ces visites faire faire mon cachet pour 8 ou 10 sous. Co-lom-ben est ce qu'on a trouvé de plus voisin de notre nom parmi ceux qu'on peut prendre en Chine. —— 28 Avril 1869. — Pendant que je t'écrivais, le Père de Tchin-Kiang, mon plus proche voisin arrive dans ma chambre pour se confesser et me confesser moi-même, car il me croyait seul depuis longtemps. Nous avons été hier faire une promenade dans la ville; nous avons tenté de visiter la grande filature de soie où l'on fait les vêtements de l'Empereur et de sa cour; on ne permet pas d'y entrer; j'ai écrit au mandarin qui préside, il m'a envoyé très-gracieusement la permission que je demandais, mais il pleut tellement aujourd'hui que je ne peux en profiter. Pour utiliser notre promenade nous avons visité quelques pagodes. L'une d'elles était de bonzesses et dédiée à une déesse que le diable a inventée tout à fait sur le patron de la Ste Vierge. Rien ne manque pour en faire immédiatement une copie reconnaissable, sa maternité virginale, sa puissance au Ciel, etc. : il y avait une grande image dans la pagode qui représentait la déesse avec ses 100 bras, ce qui est assez fréquent, chacun de ces bras porte un attribut, bon nombre d'entre eux rappellent les figures ou les titres de la Ste Vierge: C'est le miroir de justice, la tour de David, la maison d'or, l'étoile du matin, la verge d'Aaron, etc. Nous avons demandé aux bonzesses, 5 ou 6 vieilles bonnes femmes qui gardaient la maison, des renseignements, nous connaissons leur mythologie beaucoup mieux qu'elles. Nous leur avons demandé ce qu'elles deviendraient, ce qu'elles espéraient après leur mort; elle nous ont répondu qu'elles ne savaient pas et ne s'en inquiétaient pas plus. Pauvre peuple!!!

Afrique —— Madagascar. —— Lettre du F. Benjamin Caulier à sa famille. Tananarive, 10 Mai 1869.

Notre église de St Joseph est depuis un mois le sujet de grandes préoccupations pour tous les Malgaches de la capitale et des environs: pauvres et riches, chrétiens, païens et protestants, princes et princesses, tous viennent en foule visiter cette église. C'est d'abord un monument fort extraordinaire pour eux et qui qui parle autrement au cœur que les froides constructions des temples protestants; mais ce qui le rend bien plus intéressant ce sont les événements auxquels il vient il vient de donner lieu. Dernièrement la reine invitée à l'inauguration d'un temple protestant s'y rendit avec son premier ministre. Celui-ci, dit-on, prit la parole et fit un véritable prêche aux assistants. Aussitôt grande rumeur dans la capitale; les protestants triomphent: à les entendre une semblable démarche prouve évidemment l'intention où est la reine d'embrasser leur religion. Mais le conseil royal, qui prend grand soin de mettre une sorte d'égalité dans les concessions que le gouvernement accorde aux deux puissances civilisatrices de Madagascar, décida que la reine assisterait également à l'inauguration de notre église de St Joseph. Cette nouvelle rassura un peu nos chrétiens qui craignaient déjà pour la liberté des cultes tant de fois proclamée, promise par la reine le jour même de son couronnement et confirmée dans le traité avec la France. Mais le bruit se répand tout à coup qu'il y a contre-ordre. La reine ne doit pas venir. Grande désolation pour nos chrétiens! Ajoutez à cela un fait déplorable: La reine et le premier ministre ont reçu le baptême de la main des protestants. Cette cérémonie a eu lieu en effet vers la fin du mois de Février en présence des principaux officiers de la cour; mais toutefois dans une salle intérieure du palais, sans pompe et sans éclat. Un prédicant malgache fit la cérémonie, et aucun Anglais n'y assista. C'était encore là une mesure de prudence de la part du gouvernement qui évitait ainsi de montrer une préférence trop marquée pour les Anglais. Mais les Malgaches sont trop clairvoyants pour ne pas voir qu'elle est la nation favorite des Hovas; et c'est ce qui en [illegible] encore un grand nombre. Que fait le missionnaire au milieu de ces inextricables embarras? Il prie, ranime son courage et celui de ses chrétiens et les excite à espérer en Celui qui est le maître des cœurs et peut déjouer en un instant les redoutables menées du protestantisme. Mais aide-toi le Ciel t'aidera. En conséquence, nos Pères de concert avec M. le Commissaire impérial ont de nouveau invité la reine à l'inauguration de l'église. Après de longs pourparlers, sa Majesté promet. Un mois se passe, nous sommes dans l'attente, et dans la plus complète incertitude. La reine, dit-on, désire beaucoup assister aux cérémonies de l'Église catholique; mais il y a de grandes oppositions de la part des protestants: ils regarderaient comme une défaite pour leur parti une semblable concession. Le délai s'éternise donc, et nous commençons à croire qu'on a trouvé un prétexte pour se dispenser de la visite. On s'imagine facilement l'anxiété de nos chrétiens; mais ce qu'on ne peut supposer c'est l'embarras de nos Pères. Impossible en effet de réunir les fidèles dans l'église avant la

venue de la reine. Le fait suivant en rendra compte. — Durant cette fastidieuse attente, le R. P. Jouen avait réuni dans l'église tous les enfants de nos écoles pour leur faire répéter les chants qu'on se proposait d'exécuter le jour de l'inauguration. Au moment où on allait commencer, plusieurs officiers chrétiens accourent pour interrompre la répétition. Il est contre les usages malgaches, disent-ils, de se réunir pour faire de la musique avant la visite de la reine. C'était là un fâcheux contre-temps : il eût été si utile de faire ces répétitions sur les lieux mêmes où l'exécution devait avoir lieu. On tâche donc de faire comprendre à ces officiers qu'on n'agissait ainsi que pour recevoir la reine avec plus d'honneur et de pompe : mais il fallut céder. Le lendemain on envoya demander au premier ministre si la chose ne pouvait se faire. Il répondit que c'était contre les usages du pays et nous fûmes obligés de nous contenter jusqu'à nouvel ordre, pour les répétitions et les réunions des fidèles, de notre chapelle : local beaucoup trop petit pour contenir les chrétiens des quatre paroisses de la capitale. — Malgré tout, les répétitions allèrent leur train, et puisque je suis sur le chapitre de la musique, il faut vous dire qu'elle est très goûtée ici et que les Missionnaires l'emploient comme un moyen très efficace pour les aider dans la conversion des âmes. Et voilà pourquoi votre pauvre frère a dû se mettre, dans ses vieux jours, à apprendre cet art. Je lui consacre tous les moments que me laissent mes occupations de forgeron. Mes instruments favoris sont le cornet à piston, l'alto, et parfois la flûte. Jugez la peine qu'il a fallu à l'artiste forgeron pour se transformer en virtuose. Ce ne sont pas, croyez-le bien, les canards qui ont manqué tout d'abord ; mais peu à peu on est devenu habile. Toutefois ce que je fais encore le mieux, c'est ma partie sur l'enclume, j'y trouve moins de difficulté soit pour le doigté soit pour l'embouchure. J'ai 8 apprentis forgerons, tous chrétiens : entre autres un jeune esclave que M. Laborde m'a confié pour apprendre la forge et la ferblanterie, et le fils d'un célèbre forgeron du palais qui a reçu le baptême, il y a 7 ou 8 mois avec sa femme et sa fille. Mais revenons à l'inauguration de l'église. Le mardi de la semaine sainte on nous annonce qu'enfin la reine s'est décidée à venir à notre église. A cette nouvelle nos chrétiens triomphent, ils espèrent bien par leurs prières et par l'impression que ne peut manquer de faire leur bonne tenue et les imposantes cérémonies de l'église, toucher le cœur de la reine et la disposer ainsi à nous accorder franchement cette liberté tant désirée, que nos ennemis voudraient nous ravir. Mais ceux-ci ont pris leurs mesures. C'est le Jeudi saint que la reine s'est fait annoncer. Quoi ! en un pareil jour qui rappelle l'institution du plus auguste de nos Sacrements, la reine assisterait aux cérémonies de l'Église catholique ! elle entendrait prononcer et expliquer les mystérieuses paroles de la Consécration ! Les protestants ne le peuvent souffrir, et qui sait si cette fête catholique n'aurait pas le pouvoir d'ébranler la foi de la royale néophyte ! On met donc tout en œuvre pour entraver le projet de la reine. On lui propose un expédient. Les plus rigoureuses convenances demandent que l'on accorde quelque chose aux Français. Eh bien ! sa Majesté ira jusqu'à la porte de l'église, mais elle s'arrêtera là sans y entrer et ne poussera pas plus loin la condescendance. Le projet est adopté... A 8 heures, la reine arrive accompagnée de son premier ministre et d'un grand nombre d'officiers supérieurs et escortée de deux haies de soldats en grande tenue. La musique de la reine ouvre la marche. M. le Commissaire impérial et M. Laborde sont devant la porte de l'église. Le R. P. Jouen, préfet apostolique, accompagné de tout son clergé et d'une vingtaine d'enfants de chœur tous vêtus d'un beau et riche costume viennent processionnellement recevoir sa Majesté au bas de l'église.... C'était alors qu'allait se jouer une partie d'où dépendait avec l'honneur de la France le prestige de notre S^{te} religion. Mais le bon Dieu attendait là les ennemis de son Saint Nom. A la vue de tant de pompe et des honneurs qu'on leur rendait, la reine et son premier ministre sont saisis de je ne sais quelle émotion. Leur embarras trahit leur projet. Un moment indécise, la reine fait mine de vouloir retourner sur ses pas. Mais M. le Commissaire impérial a tout compris : il interpelle tout à coup le premier ministre : "On allait donc faire à la France un pareil affront ! Croyait-on qu'elle y resterait insensible ? Non ! lui, le représentant de son pays ne le souffrirait jamais ! Et là-dessus après avoir encore ajouté quelques paroles énergiques, il prend la reine à son bras et la conduit jusqu'au trône préparé pour sa Majesté au haut de la tribune de l'église, place qu'elle avait fait choisir pour mieux contempler les cérémonies. Là une nouvelle lutte s'engage, la reine refusait de s'asseoir, M. le Commissaire impérial qui la tenait toujours à son bras, insiste pendant près de 10 minutes, et obtient enfin qu'elle s'asseierait quelques instants. Le premier ministre consentit à son tour, après une chaude discussion, à parler à l'assemblée. " La reine, dit-il, donne à tous ses sujets la liberté de suivre la religion qu'il leur plaira, et s'il se trouve quelqu'un assez audacieux pour vouloir contraindre un Malgache à suivre quelque religion que ce soit, qu'on me l'amène et il sera sévèrement châtié." Ces paroles furent entendues de tous les Malgaches et suffirent pour rassurer et encourager le plus grand nombre. Mais il fallut se contenter de cette brève démonstration et la reine sortit immédiatement de l'église... Encore fut-on trop heureux de ce que

l'on avait obtenu : quand on vit le cortège royal se diriger vers une digue récemment construite par un ingénieux Anglais et dont l'inauguration devait servir de prétexte à la reine pour se dispenser d'entrer dans notre église. Cet expédient a coûté une grosse somme aux Anglais, et grâces à Dieu, comme on vient de le voir, ils en furent à peu près pour leurs frais.

Autriche — Lettre du F. Müller — Inspruck, 21 Mai 1869. — ... On vous a honorés d'une interpellation au sénat, en France; la même faveur nous a été faite à la chambre des députés, en Autriche. Un certain avocat de la capitale, député bien connu de Sa Majesté l'Empereur des Français, qui l'a fait venir exprès de Vienne, lors de sa visite à l'Empereur François-Joseph, dans la jolie petite ville de Salzbourg ; ce député, dis-je, a eu l'idée d'interpeller M. le ministre de l'Instruction publique, dans la séance du 23 Février, au sujet de la position des Jésuites dans l'Université d'Inspruck, et surtout au sujet de leur paiement. Il fut répondu que la position des Jésuites dans cette Université est anormale, ne reposant sur aucune loi, sur aucun décret, qu'ainsi l'État est libre de son engagement et peut toujours agir envers eux selon les exigences du temps. Quant au paiement, il est de 1000 florins pour chaque professeur. — La discussion de l'affaire fut renvoyée au lendemain. Le R. P. Provincial nous fit avertir par... voie télégraphique ; nous commençâmes un triduum au Sacré Cœur qui toujours nous a sauvés, et auquel on a dédié, l'an dernier, notre nouvelle chapelle domestique. En attendant, les journaux avaient annoncé la nouvelle ; Inspruck s'alarme, on nous fait des visites de condoléance, on ouvre une liste de souscriptions pour nous, les journaux tyroliens jettent au loin le cri de détresse ; tous se plaignent, même les libéraux, de perdre le plus grand appui et la célébrité de l'université, ceux qui en ont relevé les ruines, l'ont peuplée d'élèves accourus de 20 diocèses différents, ceux enfin qui font venir l'argent de l'étranger et le répandent parmi les industriels du Tirol. Le Volksfreund de Vienne répète ces plaintes au loin ; Mgr. Greuter, député du Tirol, se prépare à nous défendre avec son éloquence mâle et entraînante, essayant d'ouvrir les yeux aux aveugles par la comparaison de chiffres : 8000 florins de paiement pour 9 professeurs, par contre 200 élèves qui s'entretiennent et dépensent leur argent chez nous, une Université qui a triplé le nombre de ses élèves depuis que les Jésuites y sont, etc, etc. M. le comte Giovanelli autre député tyrolien, fait mieux encore. Il interpelle M. le ministre de l'Instruction au sujet de la loi des écoles primaires. C'est la question de vie ou de mort, qui en ce moment agite terriblement les populations de l'Autriche. Les Jésuites sont oubliés et le 26 nous sommes tranquillisés et aussi paisibles possesseurs du bénéfice accordé à la Compagnie par Sa Majesté François-Joseph I. que nous l'avons jamais été. Gloire au Cœur Sacré de Jésus ! Je vous parlais tout à l'heure de la loi des écoles primaires. C'est un essai de réforme, vous comprenez dans quel sens, fixé et discuté vivement l'an dernier, et adopté enfin cette année par une faible majorité de voix, à la Chambre ; et voici comment on a eu cette faible majorité. Au moment de voter Mgr. Greuter s'est retiré avec tous les députés du Tirol, de la Bohême et de la Transylvanie, c'est-à-dire, plus de la moitié des représentants du peuple. Or la loi exige la majorité, non des députés présents, mais du nombre général des députés. On a donc fait venir immédiatement les Ministres, qui ont droit de vote, mais qui jamais n'avaient fait usage de ce droit, on a engagé d'autres députés timides, chancelants ou avares ; enfin on est arrivé à 113 voix ; c'était suffisant ; la loi a passé. Il ne s'agit plus que de la faire exécuter. Le Clergé, contre lequel la loi est directement portée, se montre énergique ; le peuple du Tirol s'anime, s'enflamme, menace. Le Stadthalter (gouverneur) d'Inspruck hésite, il fait personnellement le voyage de Vienne et expose au ministre les difficultés et les dangers. N'importe ; c'est une loi de l'État, elle a été adoptée par la Chambre et signée par l'Empereur ; elle doit être mise en vigueur ; Messieurs les Bourguemestres n'ont qu'à prendre immédiatement toutes les mesures nécessaires. Le Maire d'Inspruck, excellent catholique, au milieu de conseillers libéraux, réunit donc son Conseil, et lui propose les ordres ministériels ; on vote pour l'exécution. M. le Maire alors se lève, déclare qu'il va incessamment écrire à Sa Majesté pour lui demander la démission de sa charge. Deux motifs le poussent à faire cette démarche : 1° parce qu'il ne peut agir contre sa conscience qui lui montre cette loi comme un attentat à la liberté ou droit du Clergé ; 2° parce que, politiquement parlant, cette loi lui paraît contraire aux intérêts du peuple et que jamais il ne pourrait se résoudre à employer l'autorité que lui a confiée l'Empereur pour agir contre le bien public. Sa démission fut acceptée, et cette nuit-là même nous eûmes, dans notre maison, deux carreaux brisés, mais sans tumulte, sans démonstration aucune. Qui était-ce ? Nous l'ignorons. Dans les villages de nos vallées, les paysans renvoyèrent simplement l'officier de justice qui vint pour établir l'observation de la loi. Tel maire, à la tête de ses paysans, demanda à voir les nouveaux livres qu'il fallait adopter. On les lui présente. « Ah ! ça vient de Vienne ; nous connaissons la doctrine de Vienne, dit-il ; non, non ; nous n'en voulons pas ! » Et il jette les livres, et les foule aux pieds. « Nous ne voulons pas faire de nos enfants des protestants, ajoute-t-il, ils se serviront des livres approuvés par M. le Curé, mais d'aucun autre. » [illegible] le maire fut puni et déposé pour s'être opposé à cette loi. A sa place est nommé le boulanger du village, homme connu pour ses opinions libérales. Il a donné ordre d'ouvrir un cabaret pour avoir plus d'influence sur le peuple. Mais qu'arrive-t-il ? Non seulement personne ne fréquente son cabaret, mais on ne vient plus lui acheter de pain ; on préfère le

chercher à 2 lieues de là. Le boulanger, au bout de quelques jours, vint supplier l'autorité de le démettre de sa charge. Un bon vieux paysan le remplace. Il se présente le dimanche suivant dans une réunion de paysans; on l'assied dans un fauteuil et on le porte doucement dans la rue, lui signifiant qu'on n'aura plus de rapport avec lui, tant qu'il sera maire. Le bon vieux donne sa démission, et personne ne voulant prendre la place vacante, on fut heureux d'offrir à l'ancien maire ce qu'on lui avait enlevé, et il accepta.

Allemagne. — Tyrol — Feldkirch. — Extrait d'une lettre du R.P. Bole au R.P. de Boylesve. — ... Que n'ai-je aussi, moi, quelque chose à vous offrir! Mais hélas! je n'ai guère que de pauvres nouvelles d'un très pauvre pays à vous donner. C'est donc dans ce champ stérile que je vais glaner les rares et maigres épis dont je vais grossir ma petite gerbe. — Dimanche dernier on célébrait ici les Noces d'or de Pie IX. Cette fête de la piété filiale et catholique de ce bon peuple m'a profondément ému. Dès les premières blancheurs de l'aube toutes les cloches et les sonneries de la ville éveillaient la joie parmi les enfants de ces vallées, tandis que le canon mêlait aux mille rumeurs des cloches et des carillons, ses salves bruyantes que prolongeaient en les multipliant les échos de nos montagnes. Jamais fête ne fut solennisée avec plus de pompe et d'allégresse. Temples ornés avec une splendeur inouie, cérémonies pontificales, exposition du St. Sacrement, Communions innombrables, musique sacrée des grands maîtres, Te Deum, rien ne fut omis de ce qui pouvait relever les pompes exceptionnelles de ce beau jour. La nuit eut aussi ses magnificences. A cette heure si vivement attendue, nos musiciens préludèrent par de brillantes fanfares, et puis vinrent des cantates et des chœurs composés pour la circonstance, chants sacrés et profanes, comme on sait les exécuter en Allemagne, répétés avec enthousiasme par tout un peuple, au milieu du bruit des cloches, du canon, des coups de fusil, de pistolet, etc. — Je n'ai point à vous parler des riches dons qu'a faits au S. Père en cette occasion ce bon peuple, ainsi que tous les catholiques de l'Allemagne. Les journaux de France vous en ont assez parlé. Nos élèves ne se sont pas montrés moins généreux; car ils ont prélevé plus de 2000 francs, sur leurs menus plaisirs, pour en gratifier le S. Père qu'ils aiment à la folie, se plaignant amèrement de leurs maîtres qui n'avaient pas cru devoir leur permettre de plus grandes largesses. Déjà plusieurs de nos anciens élèves se sont enrolés sous la bannière pontificale. On en compte à présent une vingtaine des plus nobles familles de l'Allemagne. — Et nous aussi, mon R. Père, nous avons payé notre petit contingent à Pie IX. Le P. Bachtler, professeur de philosophie et de philologie supérieure vient de partir pour Rome en qualité d'aumonier en chef des Zouaves allemands. Les nouvelles qu'il nous donne de l'armée pontificale sont des plus consolantes. Mais ce ne sont pas seulement les sentiments religieux de cette pieuse milice qui excitent l'admiration générale, sa bonne tenue, son habileté, son entrain, son entier dévouement, tout fait de cette armée d'élite la première armée du monde, au dire d'un homme du métier, d'un major autrichien qui l'a vue manœuvrer avec un indicible plaisir. — Pendant que ce général assistait à cette revue, nous recevions ici la visite de l'illustre feld-maréchal de Hesse, l'alter Ego de Radetzki. Ce vieillard plus qu'octogénaire n'a voulu voir à FeldKirch que notre pensionnat. Après la première entrevue qu'il eut avec le Supérieur et le jeune professeur auquel il prodigua, comme parent, les marques de la plus tendre affection, nos musiciens lui donnèrent une sérénade dont il fut enchanté; mais quand il entendit la marche de Radetzki, ce brave compagnon du dernier héros de l'Empire, ne put contenir sa vive émotion: « Il faut que je descende, dit-il, je veux remercier ces bons enfants de l'attention délicate qu'ils ont pour moi. » Puis, entrant dans la cour des élèves, il s'en va tout droit au P. directeur de la musique, lui donne de chaudes poignées de main et le remercie cordialement du plaisir qu'il lui fait goûter. Les musiciens jouèrent encore quelques uns de leurs plus beaux morceaux, et terminèrent leur concert improvisé par la fanfare nationale d'Andréas Hoffer. Des larmes d'attendrissement vinrent mouiller les paupières du brave feld-Maréchal, qui resta debout au milieu de nos élèves pendant tout le temps que durèrent ces airs patriotiques. Après avoir félicité nos musiciens, et les avoir remerciés, ainsi que leur Père directeur dont il voulut encore serrer amicalement la main, ce vénérable vieillard se retira tout pénétré de reconnaissance du brillant accueil qu'on lui avait fait; et longtemps après, il parlait encore de cette belle réception, et il se plaisait à faire le plus bel éloge de notre pensionnat. Au reste ce n'est pas là le seul témoignage qui compense les outrages dont nous abreuvent nos ennemis; et si je ne craignais de compromettre un nom bien plus auguste encore, je pourrais révéler certaines paroles qui prouveraient la profonde estime dont jouit notre établissement. Quant à celle que professe pour nous l'ancien Inspecteur Impérial de notre gymnase, elle est assez publique pour ne pas craindre de la faire connaître. « Faites tout ce que vous pourrez, disait-il aux professeurs qu'il a choisis lui-même pour nous succéder, vous ne ferez jamais aussi bien que les Pères. » — « Les élèves des Jésuites peuvent se présenter partout, répondait-il au Gouverneur de FeldKirch, ils sont sûrs de réussir et de faire honneur à leurs maîtres. » Je pourrais multiplier ces témoignages, mais ce serait vous fatiguer par d'inutiles redites. D'ailleurs la supériorité de notre enseignement n'est contestée par personne, pas même par nos ennemis. C'est ce qui nous a valu dernièrement,

je n'en doute pas, la conservation de notre chaire de théologie à Inspruck. Vous avez su qu'il s'était agi de nous l'enlever, mais la pensée du préjudice irrémédiable qu'on porterait par ce coup à l'Université, semble avoir forcé le radicalisme à nous la laisser. Il est vrai que tous les théologiens dans une adresse qu'ils avaient rédigée à ce sujet menaçaient de quitter tous l'Université de cette ville si on leur ôtait leurs anciens maîtres. L'affaire en est donc restée là; et notre P. Wenig (si je n'estropie pas ce nom) fut nommé Recteur magnifique, au mortel déplaisir de la franc-maçonnerie et de toute la juiverie du pays. Nos Pères Bavarois n'en sont pas quittes à si bon marché. Depuis plus d'un an que leur nouvelle résidence est achevée, ils n'ont pas encore osé l'habiter. Il y a quelque temps, Monseigneur voulut leur offrir une maison à l'extrême frontière du royaume; le gouvernement le sut, défense aussitôt, de par la loi, d'aller s'établir en ce lieu. Les membres les plus influents de l'aristocratie de Munich avaient demandé le R. P. Roeffler pour leur donner une suite de conférences à Ste Elisabeth. La police en eut vent. Après la première conférence un officier de police suit le Père à la sacristie. — « Votre passe port, Monsieur. — Monsieur, je n'ai pas de passeport. — Si demain vous n'êtes pas en règle, alors, Fort! vous m'entendez ?» Sur ce, le pauvre Père s'en va trouver un de nos amis et lui expose son embarras. — « Allons de ce pas, chez le consul de Prusse ». Arrivés là : « Voici, Monsieur, lui dit-il, un de vos concitoyens que la police veut expulser parce qu'il n'a point de passe port! — Expulser, dites-vous, M. le comte, un sujet de Sa Majesté Prussienne! Ah! c'est ce que nous verrons! » Là dessus il délivra au Père un permis de séjour. — « Et si l'on vous tracasse encore, ajouta-t-il, c'est à moi que l'on aura affaire. » Les conférences continuèrent avec le plus brillant succès. On fit des instances auprès du Père pour qu'il restât à Munich. Argent, maisons, terres, riches domaines, tout nous est offert, rien ne nous manque si ce n'est le placet d'un ministre. Que faudrait-il pour l'obtenir? Un mot des Evêques, mais malheureusement ils vivent joséphiquement isolés, de là leur impuissance. Espérons toutefois que les vœux si chrétiens de cette bonne noblesse seront enfin réalisés.

Extrait d'une lettre d'Issenheim. — Quelques faits racontés par le R. P. Roh. — ... Transportez-vous au château du baron Lasberg qui a un fils dans la Compagnie. Le P. Roh est debout au milieu d'un salon; une foule de personnes, toutes protestantes, l'entourent, et lui posent questions sur questions. Le Père répond carrément à tout ce monde qui le presse; mais ce qu'il y a de curieux c'est que dès qu'il se tourne vers une partie du cercle, tous les yeux de ceux auxquels il montre le dos sont braqués sur ses pieds; se retourne-t-il, à l'instant tous ces yeux s'égarent, comme des voleurs surpris en flagrant délit, pendant que ceux des autres se dirigent sur ses souliers. C'est que ces bonnes gens examinent si les jésuites ont véritablement des pieds de bouc comme le leur assurent leurs pasteurs. Mais assistons à une autre scène dans une autre salle du château. Voilà le P. Roh assis sur un sofa ou canapé; à sa droite est un homme qu'à sa mine vous reconnaissez sans peine pour un prédicant. Toutefois il est aussi par intérim directeur du lycée de Detmold. A ses côtés siège madame son épouse. Une nombreuse assistance se presse autour d'eux, accablant le P. Roh de questions sur la religion catholique. Celui-ci répond brièvement à chacun et ses réponses sont toujours goûtées et approuvées. Jetez maintenant les yeux sur M. le ministre. Il s'agite sur son siège, vous diriez qu'il a des poignards dans les côtés; c'est qu'il craint grandement pour ses brebis qui pourraient bien se laisser prendre dans les filets du séducteur. Il veut donc parer le coup fatal en essayant son talent de controverse. Attention donc, la lutte s'engage : « Monsieur le Père, commence le défenseur du pur évangile, les catholiques ont cependant un point qu'il vous est impossible de justifier; c'est la loi du célibat. — C'est réellement fort curieux, Monsieur le directeur, répond le Père; vous autres, que cette loi ne regarde pas, vous êtes sans cesse à l'attaquer; tandis que nous qui la subissons, nous la défendons toujours. Je crois bien qu'il y a là de votre part un sentiment que vous ne vous avouez pas; ne seriez-vous pas un peu jaloux de ce que nous n'avons pas à porter comme vous cette croix quotidienne? — Un grand éclat de rire de la part des assistants accueille cette réplique, pendant que toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se mêlent sur le visage de madame la ministre; l'à propos venait de ce que les deux honorables conjoints vivent ensemble comme chien et chat. — Le ministre se récrie : Ah! Monsieur le Père, des questions aussi graves ne sont point résolues par un bon mot. — Aussi, M. le Directeur, n'est-ce là que ma préface. — Eh bien dites donc, car vous ne pourrez jamais vous justifier; cette loi est tout-à-fait contre l'esprit du Christ. — Je ferai remarquer d'abord que ce mot "esprit du Christ" est bien vague; mais je vais vous prouver que cette loi est parfaitement conforme à l'exemple et à la doctrine de Notre-Seigneur. Vous savez que Jésus-Christ n'était pas marié. — Oh, oh, oh, oh! — Quant à sa doctrine, vous connaissez bien sans aucun doute ces paroles qu'il prononça : "Celui qui

ne laisse sa femme… ne peut être mon disciple.» Or cette parole doit nécessairement avoir un sens. Elle ne s'applique pas à tous les fidèles, sans quoi Notre Seigneur eût aboli le mariage qu'il a au contraire élevé à la dignité de Sacrement. Ces mots doivent donc s'appliquer, au moins, aux Ministres de la parole. Et si Jésus-Christ veut que ceux qui ont une femme l'abandonnent, à combien plus forte raison demande-t-il que ceux qui n'ont pas encore ce fardeau sur le dos, ne s'en chargent pas. De plus, cette loi est tout à fait conforme à l'exemple et à la doctrine de St Paul. — Comment! Paul? Paul? — Oui, M. le Directeur, St Paul n'était pas marié et vous connaissez bien, je pense, cet endroit où il dit que tous doivent tâcher d'être comme lui. En outre je ne puis me persuader que vous n'ayez jamais lu ce chapitre de la première lettre aux Corinthiens, où il fait une si longue apologie du célibat. — Quoi! Paul écrire sur le célibat? Ce n'est pas vrai, M. le Père, c'est une calomnie, je ne le crois pas. — Oh pardon M. le Directeur, c'est vrai. Monsieur le baron, avez-vous une bible allemande où se trouvent les épîtres de St Paul? — Oui, mon Révérend Père. — Veuillez l'apporter. — Le Père prend le livre, mais il est obligé de chercher pendant quelques minutes, car il ne se rappelle pas au juste le chapitre. Et déjà le prédicant promène sur l'assemblée un regard triomphant comme pour dire: il est pris. Mais voyant cela, le P. Roh commence à réciter par cœur tout le passage, au grand étonnement de tous les assistants, ébahis de voir un prêtre catholique et surtout un Jésuite qui sait sa bible par cœur. Enfin le malheureux chapitre septième est trouvé et le livre remis au ministre, avec prière de lire lui-même. Celui-ci accepte et lit en tremblant; mais plus il avance, plus il se perd, et tous les spectateurs de s'écrier: Enfoncé, M. le Directeur, enfoncé! Que faire? Notre héros ferme le volume et murmure quelques mots inintelligibles: enfin il se rassure un peu et dit: — Mais… cependant… M. le Père… c'est vrai… mais… cependant… cela ne peut s'appliquer tout au plus qu'au temps où vivait Paul. — Oh! M. le Directeur! si j'avais su le cas que vous faites de l'Ecriture Sainte, je me serais dispensé de chercher ce chapitre. Jetons la bible par la fenêtre, et quand quelqu'un viendra encore nous proposer un texte, nous dirons: c'était bon du temps de Pierre, de Paul, de Thomas, de Jacques, de Matthieu, de Luc, de Marc, de Jean, etc. — Enfin, M. le Père, dites tout ce que vous voulez, il y aurait incontestablement beaucoup plus de morale parmi vous, si vous vous mariiez aussi comme nous…. — Je suis bien fâché, M. le Directeur, de ce que vous transportiez la question sur ce terrain-là; cependant je veux vous suivre. Prenez donc quinze ministres de votre religion: je vous permets de les choisir entre tous. Pour moi, qui viens pour la première fois ici, et qui par conséquent ne connais personne, je prendrai au hasard quinze prêtres catholiques que je placerai en face des vôtres. Nous verrons de quel côté la morale est plus pure. Tous les assistants crient aussitôt à tue-tête: Monsieur le Directeur, vous êtes perdu, il y a infiniment plus de morale parmi les prêtres catholiques que chez nos pasteurs. Ici le prédicant n'y tient plus; sans répliquer un seul mot, il prend son chapeau et sa femme, défile sans tambour ni trompette, et, accompagné des railleries de ses brebis, il se hâte de regagner au plus tôt son logis, honteux et confus, jurant, mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus. —

Autre dispute sur le célibat. — Le P. Roh revenait d'une mission, harrassé de fatigue: aussi se proposait-il de dormir durant le trajet qu'il avait à faire; mais le bon Dieu en disposa autrement. Dans la diligence où il était monté se trouvait un homme, prédicant de son métier, sa femme et leur fille. Celle-ci semblait d'une modestie et d'une candeur vraiment angélique. Or voilà que la fantaisie prend tout-à-coup au Révérend de convertir le P. Roh. Il lui propose questions sur questions. Le Père, qui appuyait sa tête dans un coin de la voiture, afin de dormir plus commodément, répondait sèchement; mais quoique chaque réponse portât, le révérend revenait néanmoins toujours à la charge, empêchant ainsi le Père de fermer les yeux. Cependant la jeune fille riait sous cape de voir papa se brûler ainsi les doigts; vint le moment où elle ne put se retenir et un grand éclat lui échappa. Alors le ministre se tournant vers elle: Hein, cela te va, Lucie, cela te va, tu veux toujours te faire catholique. Ces mots décidèrent la perte du prédicant, car le P. Roh, entendant qu'il s'agissait d'une âme se dit: dormons plus tard et répliquons pour bien instruire cette jeune personne. Dès lors les réponses furent serrées: le ministre se trouva bientôt à sec. Le dernier fort dans lequel il se retrancha fut de dire: "Dites ce que vous voulez, Monsieur le Curé, vous n'êtes tous que des menteurs, des fourbes, des séducteurs. — Vous êtes bien gentil, Monsieur le ministre, et de quel droit me jetez-vous cela ainsi à la figure? — O mais, mais, mais, M. le Curé, ce n'est pas vous que j'attaque, c'est votre état, votre métier enfin. — Dans ce cas c'est encore bien pire, vous attaquez à la fois des milliers de prêtres catholiques, répandus par tout l'univers et dont peut-être vous ne connaissez pas un seul. — Mais aussi, pourquoi prêchez-vous toujours le célibat, et personne de vous ne l'observe. — De plus en plus gentil, Monsieur! et voudriez-vous avoir la bonté de me prouver que personne de nous ne l'observe. — Vous ne l'observez pas, parce qu'il est impossible de l'observer. — Oh! M. le ministre! vous devriez avoir honte de dire cela devant madame. Dites-moi, avez-vous épousé madame dès le berceau? Ici une vive rougeur empourpre les joues de madame: le Père continua: Mais surtout, vous devriez avoir honte de dire cela devant mademoiselle dont le pur visage vous convainc de mensonge et d'imposture." Cette réponse ferma la bouche à notre brave. Il se blottit dans un coin, n'osant plus lever les yeux. On roula en silence

pendant un petit quart d'heure encore, jusqu'à la première petite ville où la famille protestante descendit. Le ministre et son épouse quittèrent le Père sans lui dire un seul mot ; mais la jeune fille, qui descendit la dernière, lui saisit fortement la main et lui dit : O mon Père, que je vous remercie ! quel bien immense vous m'avez fait ! L'année suivante, le Père revit cette jeune personne dans un Noviciat des Sœurs de St Joseph.

Lettre du R. P. Pouplard au Rédacteur, Angers 29 Juin 1869.

Vous m'avez demandé avec trop d'instance le récit des fêtes du 15 Avril à St Florent pour que je ne consente à vous en écrire quelques mots. Je le fais donc aujourd'hui, fête de St Pierre, pour glorifier un peu celui qui tient si admirablement sa place ici bas, et pour dire que les enfants de la Compagnie sont heureux toujours et partout d'encourager les démonstrations d'amour et de respect envers le Souverain Pontife. —— Pour une cause inutile à dire ici, la fête de l'Adoration perpétuelle du T. S. Sacrement fixée d'ordinaire au 3 Mai à St Florent-le-vieil, fut cette année fixée au 11 Avril. (*) L'excellent Curé en faisant ce changement n'avait pas prévu l'anniversaire du Sacerdoce de Pie IX ; sur mon observation, il fut enchanté de la coïncidence et se prêta d'autant plus volontiers à tout ce que le zèle pourrait désirer pour l'ornementation de son église : j'eus à peu près carte blanche... Secondé par les deux Vicaires il me fut assez facile de trouver des mains dévouées et suffisamment habiles pour travailler aux décorations. En quatre jours les enfants de Marie et quelques autres personnes pieuses firent des centaines de mètres de guirlandes en verdure et en mousseline, et le samedi 10 avril, l'église fut à la lettre, festonnée, enguirlandée du portail au sanctuaire, de la voûte au pavé. —— Voulant consacrer la paroisse au Sacré-Cœur de Jésus je fis élever derrière le maître-autel un échafaudage pyramidal à la hauteur de 10 mètres, au sommet duquel on plaça une fort belle statue du Sacré-Cœur. Cette estrade couverte de verdure, de fleurs et de flambeaux, produisait un magnifique effet. Des arbustes donnés généreusement par un horticulteur de St Florent nous aidèrent beaucoup pour l'ornementation du sanctuaire. Quatre drapeaux aux couleurs pontificales, portant dans leurs plis les clefs et la croix de St Pierre et le chiffre de Pie IX, furent placés à l'entrée du sanctuaire ; une vingtaine d'oriflammes roses, bleues, blanches, aux chiffres de Jésus et de Marie et du saint Patron de la paroisse, s'échelonnèrent le long de la nef au milieu des guirlandes et près des écussons que la circonstance avait inspirés. On pouvait en distinguer 8 d'une grande simplicité, mais pleins d'à propos. Sur une première colonne d'un côté de la nef Pius IX, et vis-à-vis Pontifex Max, et ainsi de suite, se correspondant :

Romæ 11 apr. 1869.	Romæ 11 apr. 1869	Ego sum Pastor Bonus.
Tu es Sacerdos	Ipse est Jubileus	Fiat unum ovile.

Devant la chaire et au dessus du Crucifix, les armes de Pie IX ; il était facile d'y voir le Crux de Cruce. —— L'ouverture de l'adoration se fit le samedi soir par les cérémonies d'usage. Les confessions se prolongèrent assez avant pendant la nuit ; il y eut un bon nombre de personnes à communier à la Messe de 3 heures, mais la Communion générale se fit à la Messe de 7 heures. M. le Curé voulut me céder l'honneur de dire cette Messe que j'offris pour le Souverain Pontife. Annoncée par le son de toutes les cloches elle réunit beaucoup de monde ; on chanta des cantiques pendant la Messe et l'action de grâces ; je suis bien persuadé que toutes les communions furent offertes pour Pie IX. —— A 10 heures, Messe solennelle, l'église fut de nouveau remplie. La veille pour le sermon d'ouverture, j'avais comme de raison prêché sur l'Adoration du T. S. Sacrement ; à la grand'Messe, je crus devoir parler du Souverain Pontife : je le considérai comme prêtre et comme Pape ; l'Evangile du Bon Pasteur me fournissait d'heureux textes, et les explications étaient faciles à faire. —— Les vêpres furent chantées solennellement dans l'après midi ; enfin vers 7 heures commença le dernier exercice de l'Adoration ; ce devait être la plus brillante partie de la fête. —— C'est ici l'occasion de vous dire que l'ivraie est semée dans le bon grain à St Florent comme en tant d'autres lieux, et que l'on n'est pas sans redouter certaines influences, certaines oppositions. Je crus donc prudent de dire à M. le Curé que si l'on voulait célébrer extérieurement le Jubilé de Pie IX, il serait bon de se faire autoriser par M. le Maire, ou du moins de l'en prévenir. Aussitôt le vénérable Curé, âgé de 82 ans, s'en va chez le maire, lui expose nos désirs, et quelques instants après revient triomphant au presbytère : « Nous avons la liberté, dit-il, de faire tout ce que nous voulons. » Ceci se passait le samedi, 10 Avril, dans la soirée ; tout le dimanche, nous l'employâmes à préparer l'illumination intérieure et extérieure de l'église et du presbytère. —— Quelques jeunes gens et à leur tête un Vicaire se dépensèrent très activement pour placer le long et au sommet de la façade de l'église, et jusque dans le clocher, lampions, bougies, lanternes vénitiennes, tandis que moi même aidé de personnes dévouées j'essayai de tout préparer pour l'ornementation de l'autel et l'illumination intérieure de l'église. A 7 heures je montai en chaire ; l'église était toute en feu, et surtout l'autel élevé pour la statue du Sacré-Cœur et le maître autel sur lequel était exposé le T. S. Sacrement. Un long cordon de lumière courait autour du Chœur, entrecoupé de temps.

(*) Le 11 Avril 1814, Napoléon signa son abdication à Fontainebleau sur la même table où Pie VII son captif appuya plus d'une fois sa main défaillante (Chateaub. Mém. d'outre tombe T. 3.

en temps par des faisceaux de verdure et par des oriflammes. Le coup d'œil était vraiment beau. Après le cantique d'invocation, je parlai du Cœur de N. S. Jésus-Christ, de son excellence, et des grâces promises à ceux qui l'honorent. Le discours fini, je restai en chaire; on m'apporta un cierge d'honneur, et faisant mettre à genoux tout l'auditoire, je me prosternai moi-même, et je lus au milieu du plus touchant silence l'acte de Consécration au Sacré-Cœur de Jésus. Le salut commença ensuite et au moment désigné par le mandement de Mgr on fit l'amende honorable au T. S. Sacrement; la bénédiction solennelle fut donnée; le chant de reconnaissance termina l'office vers 8h. ½. — Avant de congédier la foule je crus prudent de lui adresser quelques paroles: "Mes frères, nous venons d'achever dans l'intérieur de cette église si magnifiquement décorée, la fête de ce jour, fête de l'adoration du T. S. Sacrement, fête de la Consécration au Sacré-Cœur de Jésus, fête du Jubilé de Pie IX. Mais il nous reste encore à faire quelque chose à l'honneur du Pape; c'est la fête extérieure, sur la grande esplanade devant l'église. On va illuminer la façade de l'église, lancer des fusées, etc., faire de la musique militaire. Je viens vous demander une nouvelle preuve de votre bonne volonté et de piété, même dans ces réjouissances plus bruyantes. Qu'il n'y ait pas de clameurs, et que votre tenue sur l'esplanade soit digne de vous. Nous serons ainsi toujours, comme le demande St. Paul, nous réjouissant dans le Seigneur!! Sortez tranquillement de l'église et dans un quart d'heure nous nous retrouverons tous pour finir ensemble cette belle journée". — Le flot alors quitta l'église et se répandit avec calme sur l'immense esplanade. Déjà la façade de l'église était illuminée; on allumait aussi les lampions placés dans la tour du clocher. Le coup d'œil était magnifique. Les musiciens dirigés par un des vicaires jouèrent un premier morceau, et on se mit en devoir de faire partir les fusées. Quelques jeunes gens tirèrent aussi des coups de pistolet. La joie était sur tous les fronts et dans toutes les voix. Excités peut-être par notre entrain, les mariniers de l'île de Meilleray, en face de St. Florent, illuminèrent leurs barques, et on vit avec applaudissement cette belle ligne de feu étendue à fleur d'eau sur la Loire répondre aux flammes qui surmontaient la montagne de St. Florent. — Tout allait bien: pas de cris bruyants, une tenue respectueuse, et de temps en temps on pouvait saisir quelques bonnes et pieuses paroles qui s'échappaient de la foule de ces braves gens. J'avoue du reste que n'étant pas sans quelques craintes je circulai prudemment et très-ostensiblement de tous côtés, assez semblable aux vieux surveillants de collège qui se mêlent aux élèves et qui ont l'œil à tout un soir de grande fête et de grand congé. J'avais mes raisons pour agir de la sorte. Telles maisons n'étaient point illuminées; je voyais leurs habitants plus ou moins suspects circuler dans la foule. Je redoutais et l'expansion trop naïve parfois du Vendéen et la flagornerie traîtresse des patauds. Or prêtre et Jésuite surtout j'aurais à répondre de la moindre imprudence. Grâces à Dieu tout alla à merveille jusque vers 10 h. Je n'étais cependant pas complètement satisfait!.. j'aurais voulu quelques bons Vive Pie IX!! Un prêtre qui sans doute devina ma pensée et qui admirait avec moi cette belle démonstration de la foi et de l'amour de ces braves gens: « Voilà, mon Père, me dit-il, une fête magnifique! il faut vous en tenir là. Il serait imprudent de tenter autre chose!.. Assurément, répondis-je, dès qu'il y a imprudence à aller plus loin, je me garderai de le faire.. Puis m'avançant d'un autre côté je m'entends interpeller différemment. — « Quoi donc, mon Père, est-ce que vous ne ferez pas crier Vive Pie IX"? C'était ce que je voulais. Sur ce, je me dirige vers le vicaire directeur de la musique: je lui fais part de mon désir et de celui qu'on vient de me manifester. — Mais, mon R. Père, il n'y a pas de difficulté! voici tous mes jeunes gens de la musique! ils sont à vos ordres, et ils ne demandent, comme nous tous qu'à acclamer Pie IX!! Les jeunes gens se réunissent près de moi: « Criez, mon Père, me répètent-ils, criez et nous vous répondrons"! Oui, crions, dit un ancien zouave pontifical, crions Vive Pie IX, Vive le Pontife-Roi!" Le mot de Roi pouvant être fort mal compris au milieu de cette foule, j'insistai pour qu'on se contentât du Vive Pie IX, et ce fut convenu. Comme la foule se préparait à quitter l'esplanade, j'avertis qu'on était arrivé au bouquet de la fête, à la plus belle pièce d'artifice; le peuple s'arrêta aussitôt: un dernier morceau de musique fut exécuté; puis les musiciens se groupant autour de moi, un des vicaires met le feu au bouquet, la gerbe s'illumine, et alors je crie de tout cœur un solennel Vive Pie IX.!! — Vive Pie IX, reprennent les musiciens et la foule; Vive Pie IX, répétons-nous tous ensemble, Vive Pie IX!! C'était enlevé. Je remerciai Dieu intérieurement; puis pour couper court à tout autre cri: « Maintenant mes amis, avant de nous quitter, dis-je à la foule, crions ensemble, vive St. Florent!! — Vive St. Florent, répéta la multitude enchantée... Et comme des élèves dociles au coup de la sonnette du P. préfet, les habitants se mirent aussitôt en devoir de se retirer, et dans le plus grand calme; il était 10 hr. ½. A 11h. ½ il y avait encore des fenêtres illuminées dans la ville; toute la façade du presbytère du côté de la Loire resta en feu jusqu'à minuit. J'ai su que les voyageurs de Nantes à Paris et de Paris à Nantes suivant le chemin de fer qui passe entre Varades et St. Florent ont admiré cette illumination. J'ai voulu m'en rendre compte moi-même. Je descendis avec les vicaires jusqu'à l'extrémité du pont de fil de fer, voisin de la gare; il était 11h. ½: je vous assure que le spectacle était magnifique. Tout le presbytère semblait en feu, j'allais presque dire imitait le trirègne; les trois grandes lignes de lumières, rayonnant au sommet de la montagne de St. Florent et se réfléchissant dans les eaux de la Loire rappelaient les trois couronnes de la tiare, et je me permis d'en faire l'observation aux prêtres qui m'accompagnaient... A minuit j'éteignis les bougies et les lanternes vénitiennes du presbytère;

on laissa s'éteindre les lampions placés au sommet du clocher. Probablement le soleil du 12 avril en retrouva plusieurs scintillant encore! Il n'y a pas de beau jour sans lendemain, dit-on. Ce fut vrai le 12 avril. C'était, vous le savez, un jour de double anniversaire, de la rentrée de Pie IX à Rome en 1850 et de la préservation de ses jours en 1855, lors de l'écroulement d'une salle au couvent de Ste Agnès extra muros. Nous fêtâmes donc encore cet anniversaire. Le matin il y eut procession en forme de pèlerinage à l'église de N. D. du Marillais(*). Cette église est à une petite demi-lieue de St Florent. Vers 6h ½ les cloches sonnèrent à toute volée, et bannière en tête on se rendit sur deux grandes lignes au chant des litanies de la S. S. Vierge, au plus anciens des sanctuaires consacrés à Marie dans l'Anjou. Ce sanctuaire remonte au St Évêque d'Angers, St Maurille qui vivait de 340 à 425. Il va sans dire, hélas, que les hommes ne firent pas le gros de la procession! Y compris ceux du village où se trouve le sanctuaire privilégié, je ne crois pas qu'il y eut plus de 30 hommes à la Messe que je célébrai; en tout 250 à 300 personnes. Après l'Évangile j'adressai quelques mots à mon auditoire; je cherchai à ranimer la dévotion envers les pèlerinages, envers celui de N. D. du Marillais en particulier; je parlai encore un instant du Souverain Pontife, le Pape de Marie Immaculée, en rappelant ce qu'il avait fait pour Marie et ce que Marie faisait et ferait encore pour lui. Bon nombre de personnes communièrent, et l'on revint à St Florent au chant des cantiques et des psaumes. Arrivés à l'église nous nous prosternâmes encore un instant devant l'autel et la statue du Sacré-Cœur de Jésus et je donnai à la foule recueillie une dernière bénédiction. Tout était terminé avant 9 heures et chacun se retira enchanté de ce pèlerinage. Jésus et Marie y avaient été glorifiés, et le Souverain Pontife avait de nouveau trouvé sa part de gloire et obtenu des prières dans le sanctuaire de N. D. du Marillais. —— Le soir, le vénérable Curé voulut encore que son presbytère fut illuminé comme la veille du côté de la Loire. Étant allé à la gare de Varades chercher un voyageur qui devait nous arriver par le chemin de fer nous avons pu jouir du coup d'œil offert par cette illumination. Les voyageurs nous dit notre hôte, regardaient avec grand intérêt de leurs wagons ces belles lignes de lumières dominant la Loire, et ils disaient d'un ton satisfait: « C'est encore pour le Pape »! Ces feux pouvaient être aperçus à plusieurs lieues de distance! Tous les trains de cette seconde nuit jusque vers 11h ½ ont pu jouir de ce spectacle et redire de Nantes à Paris, que Pie IX a été fêté jour et nuit à St Florent le Vieil, le 11 et le 12 avril 1869. —— Voilà, mon bien cher Frère, le récit trop long sans doute, mais exact de ce qu'il m'a été donné de provoquer et réjouir au milieu d'une population où les éléments du bien sont encore dignes de nos ancêtres les Vendéens. J'espère que le Cœur de Jésus auquel nos pères avaient une grande dévotion et dont ils portaient l'image sur leurs habits à côté du chapelet passé à leur cou, entretiendra et ranimera le feu sacré dans cette paroisse. La statue du Sacré-Cœur achetée par une pieuse personne et donnée par elle à l'église de St Florent est placée dans un lieu convenable en cette église et elle y demeurera comme un souvenir de la consécration de la paroisse au Divin Cœur de Jésus et du jubilé de la cinquantaine de sacerdoce de Pie IX, 11 avril 1869.

(*) N.-D. du Marillais, étymologies diverses: *Maria illic est*? à cause des prodiges que Marie y a opérés. — *Mars illic est*? à cause des ossements humains en grande quantité trouvés en cet endroit, signe de batailles? *Maria ad lacum*? Marie (chapelle de Marie) près du marais. Ce qui est topographiquement vrai.

Asie —— Calcutta. —— Extraits des Lettres des Missions Belges —— Février 1869. ——

La rentrée des élèves au collège St François Xavier a été très brillante. En une semaine nous avons reçu 70 nouveaux élèves, et un des premiers jours de classe, le 1er Février, a été marqué par 41 nouvelles inscriptions. Il est évident que la visite du Vice-roi nous a fait du bien. D'un autre côté la perte du P. Weys a été une forte épreuve pour nos cours universitaires: les examens ont moins bien réussi que les années précédentes, les Hindous montrent moins d'empressement à fréquenter ces cours, et la 4me année chôme entièrement: En attendant de nouveaux secours, le zèle des professeurs actuels tâchera de maintenir la position conquise par tant d'efforts. —— Dimanche 10 Janvier, vers 5 heures du soir, un tremblement de terre plus violent que de coutume est venu jeter l'épouvante dans la ville de Calcutta. Nous étions réunis en récréation autour de Mgr Steins, lorsque tout à coup les portes et les fenêtres furent secouées avec bruit, toute la maison trembla et parut sur le point de s'écrouler. Chacun de nous se sentit fortement agité sur sa chaise et éprouva une impression de surprise qu'il est difficile d'exprimer. Plusieurs se levèrent effrayés et prêts à quitter la place. Chose curieuse! après quelques minutes les lampes et les punkahs suspendus au plafond se mirent en mouvement et balancèrent pendant ¾ d'heure. Les journaux nous apprennent que trois oscillations dans la direction de l'Est à l'ouest ont duré de 30 à 40 secondes. D'autres localités ont eu bien plus à souffrir: à Cachar, par exemple, quatre maisons ont été renversées et un bazar englouti. Mais voici une correspondance presque incroyable qui vient de Silchar et que notre journal a reproduite. « Le tremblement de terre a détruit toute la Station. Revenu de promenade j'allai prendre quelque repos. A peine étais-je au lit depuis 5 minutes, que la maison se mit à trembler, et six secondes après la muraille tomba sur le lit que je venais de quitter et toute la maison s'écroula. Échappé providentiellement je fis des efforts pour dominer la frayeur. Le sol s'éleva comme une vague à une hauteur de 20 pieds, la rivière changea son cours et dans sa fureur elle fit sombrer un grand nombre de barques. La terre s'entr'ouvrit en cent endroits et rejeta de son sein des amas bleuâtres de sable et d'eau. L'aspect de la rivière était terrible, l'eau en fut lancée à 50 pieds de hauteur et les sources jaillirent de toutes parts.

Toutes les nouvelles constructions furent rasées, ainsi que la plupart des bâtiments de la station. Notre ministre eut tout juste le temps de s'élancer du bateau de passage lorsque celui-ci fut englouti : sur la rive il faillit tomber dans un gouffre béant ; mais il eut le bonheur de le franchir avant que la terre ne se refermât. J'allai voir les bazars et les trouvai en ruines. Plusieurs maisons sont enfouies à 20 pieds sous le sol et je crains que beaucoup d'hommes n'y aient perdu la vie". ______ "Venons-en, dit le P. Henry, à notre petite paroisse de Burdwan .... On confectionne des briques pour la chapelle du Sacré-Cœur, et c'est le directeur de la prison qui s'en charge, c'est-à-dire, un protestant anglican qui se met en quatre pour me les faire avoir à bon compte. Il est vrai qu'il a soin de me dire parfois : "Révérend Sire, vous ne devez pas croire que je fasse tout ceci pour vous plaire, non c'est pour faire plaisir à ma femme (c'est une bonne catholique). Elle fait tout ce qu'elle peut pour me rendre heureux, il faut bien que je le lui rende." —— Mais quand Noël arrive et que je n'ai personne pour orner le pauvre Bengalow qui me sert de chapelle, je vais trouver mon ami de la prison et lui explique mon embarras : là dessus lui de s'écrier. « A la bonne heure ! on dit que je deviens catholique, saviez-vous cela ? En voilà une bonne ! Ce sont les commères de l'endroit qui en jasent ! Eh bien ! je vais les faire caqueter de plus belle ! votre chapelle sera si jolie que vous en serez fier ! » Et il tint parole : il y passa toute la veille et une partie de la nuit. — J'aurai donc de belles briques et à bon marché, mais je ne puis les avoir qu'en Avril. Le bon temps pour commencer à bâtir, c'est la fin de Mai. Un ingénieur catholique irlandais, veut absolument faire le plan, c'est sa paroisse à lui, il y vient à la Messe chaque Dimanche, de 16 milles de distance ! C'est donc son droit. Pourquoi faire de la peine à ces braves gens en refusant leurs services quand ils les offrent de si grand cœur. On jettera donc les fondements en Mai sous les auspices de Marie, et on posera la première pierre, que le Raja viendra voir poser ; après quoi le travail d'une année sera achevé, car l'argent sera dépensé, et puis il faut laisser tasser le tout parceque le terrain est très peu propre à bâtir, mais il a encore moyen de s'en tirer. Nous bâtirons donc là, mais bien lentement. J'espère que 1870 y mettra le toit et 1871 y verra dire la première Messe ; après quoi nous aurons champ libre. En attendant on n'en aimera pas moins Notre-Seigneur.

Mars 1869. ______ Le R. P. Stockman s'occupe de fonder une mission chez les Côles, ces peuplades sont un débris de la population aborigène de l'Inde refoulée dans les montagnes ou dans les districts moins fertiles, par les flots de l'invasion hindoue. Ils paraissent animés d'excellentes dispositions. — Voici pour donner une idée de leurs mœurs, la manière dont un mariage se conclut parmi eux. Le futur époux doit d'abord fournir au père de la jeune fille un certain nombre de bœufs. Le gouvernement a dû intervenir pour faire baisser le tarif, parce que le mariage était devenu trop difficile. Une fois le marché conclu, le père dit au jeune homme : « rendez-vous à tel endroit, vous y trouverez ma fille." Le futur mari prend donc avec lui quatre ou cinq de ses amis et va trouver sa fiancée ; là une lutte à outrance s'engage, eux pour l'emmener au logis de son mari, elle pour rester où elle est. Le nombre finit par l'emporter, mais ce n'est pas sans raison que le fiancé a pris bonne escorte, car s'il tentait l'entreprise à lui seul, il recevrait une bonne raclée, les femmes de ce pays étant de la taille et de la force de nos botresses de Liége. Une fois transportée chez son mari, la mariée cesse la lutte, et le mariage est conclu ; il va sans dire que tout cela se fait avec un affreux tumulte et des cris de part et d'autre. Un officier de police, européen et tout frais dans le pays, ne sachant encore rien de cette coutume bizarre, vit un jour cette scène et s'imagina tout autre chose. Avec ses idées européennes et chevaleresques, il s'élança aussitôt sur ces marauds qui se mettaient à cinq contre une femme et interposa son autorité et son bâton de constable : ce qui fit bien rire à ses dépens. Depuis lors il laisse les heureux fiancés se battre à l'aise. Et après tout ce n'en est pas plus mal : les Côles se battent avant, en Europe on se bat après, lequel vaut mieux ? __ Les enterrements sont aussi très-curieux. Les Côles mettent leurs morts en terre, et quand les chairs sont consumées, ils déterrent les os, les mettent dans une corbeille, dansent, chantent, s'enivrent, font un vacarme affreux, avec cris, musique infernale, feux d'artifice, et finalement vont les enfouir dans un grand champ et pardessus posent une grosse pierre. Quelquefois cette pierre a 7 ou 8 pieds de haut ; plus on est riche, plus elle est grosse. ______ Plus loin le P. Stockman raconte un trait qui montre l'effet que la lecture indiscrète de la bible fait parfois sur ces indigènes à mœurs grossières. Un Côle luthérien dernièrement fut excommunié pour adultère. Un jour trouvant mon Aloysius il se plaignit amèrement des ministres : "Je ne vois pas quel mal j'ai fait, dit-il, David et qui plus est Abraham, ont bien eu plusieurs femmes." __ Le Père termine par le fait suivant : J'ai reçu, écrit-il, la visite d'un ministre luthérien chassé de ce pays. Il m'a mis au courant des intrigues des deux ou trois ministres de l'endroit. Cela va former un petit schisme, et déjà quelques uns passent à l'anglicanisme. Il va s'en suivre une confusion d'idées qui finira par tourner au profit de la vérité. M. Krenger lui-même ne sait trop où il en est : "Oh qu'il serait à souhaiter, me disait-il, que nous eussions un chef spirituel et que nous fussions tous sous le Pape ! — Sans doute, repris-je en riant, vous voudriez bien du Pape, mais à condition qu'il vous

laissât croire et prêcher tout ce que bon vous semble ! — Eh bien, répliqua-t-il, avec une bonhomie qui ne me permet pas de croire qu'il plaisantât : différons-nous donc tellement et n'y aurait-il pas moyen de se mettre d'accord ?" — Le P. Vander Stuyft, parlant de l'action des Missionnaires sur les infidèles : Le bien se fait, dit-il, mais lentement, oui bien lentement parmi ceux là surtout, dont le salut nous doit être bien à cœur, je veux dire les indigènes. Quand on leur parle de conversion au Christianisme, ils sont embarrassés du choix : Quel christianisme ? Est-ce le catholicisme, le protestantisme, le baptisme, le presbytérianisme, l'anglicanisme ? Toutes ces sectes sont en vogue, et la plus éclatante, la plus riche, la plus puissante à leurs yeux, c'est l'église anglicane. Pour se convertir, l'indien doit, du moins dans le Bengale, renoncer à tous les liens de parenté et d'amitié qui l'attachent à ses compatriotes. Grand sacrifice, sans doute ! Et comme à leurs yeux rien n'est comparable à leur intérêt, qu'ils sont prêts à y sacrifier tout ce qu'il y a de plus sacré, il en résulte qu'ils ne voient pas comment ils doivent changer de religion, à moins qu'ils n'aient l'espoir d'une compensation en richesses, en honneurs et en gloire. Ils ne savent pas raisonner autrement. Ainsi le petit nombre qui çà et là donne quelque espoir de conversion, voyant que leurs affaires temporelles n'y gagnent rien, renoncent bientôt à leur projet. Cette cupidité est sans doute blâmable ; mais elle doit aussi inspirer la pitié. Il y en a aussi quelques uns qui, pour se convertir, ne demandent pas de grands avantages temporels, mais seulement d'être soutenus dans l'abandon général où ils tombent par suite de leur conversion. Dans ce cas, on pourrait les aider, si l'on disposait de plus de ressources ; nous pourrions imiter les protestants qui subviennent aux besoins de leurs prosélytes, si nous avions les moyens qu'ils ont en abondance. Mais pour des païens qui doivent tout perdre, le sacrifice doit naturellement paraître bien difficile sinon impossible. Il faudrait le courage des premiers chrétiens ! Veuillez l'obtenir par les prières de toutes ces âmes zélées qui se dévouent si généreusement pour la mission de Calcutta.

Mai 1869. — Le P. Lafont acquiert du crédit à Calcutta par ses observations météorologiques : il poursuit avec succès ce genre d'étude et vient de recevoir pour achat de nouveaux instruments un subside de 800 roupies (2000 francs), à condition de se procurer une somme égale par souscription. Il songe à doter l'observatoire du collège du météorographe Secchi. — Les tableaux météorologiques qu'il a envoyés aux amis de la science ont été fort bien accueillis. Dans la livraison des Mondes du 3 juin, M. l'abbé Moigno en accuse réception en ces termes : " Ce tableau est magnifique. Que le R. P. Lafont reçoive nos félicitations sincères, il fait mieux qu'à l'observatoire impérial de Paris." La bienveillance extrême qui a dicté cet éloge ne peut nuire à la réputation du collège St François-Xavier. Ce collège est actuellement fréquenté par 452 élèves. Celui de Doveton qui était jadis le premier établissement protestant de Calcutta subit des avaries qui défrayent la presse. Des élèves ont mis le feu à une partie de la bibliothèque et aux punkahs. Pour découvrir les coupables, le principal du collège et deux autres professeurs ont maltraité les élèves. Plainte a été portée par les parents devant la justice. Les inculpés ont été acquittés il est vrai, mais toutes les misères de la maison ont été mises au grand jour. En même temps on a découvert qu'en 3 ou 4 ans la dette s'est élevée à 73 000 roupies : ce qui ne fait pas le compte des actionnaires. Vous ne sauriez croire le bruit que fait cette histoire et les réflexions auxquelles le contraste de notre collège donne lieu.

Au milieu du jour, écrit le P. Jacques, nous ne pouvons affronter les rayons perpendiculaires du soleil ; mais le crâne hindou est si solide que les maçons travaillent au plus fort de la chaleur ; quelquefois ils n'ont absolument rien pour se garantir la tête ; assez souvent ils portent un espèce de turban ou un petit bonnet blanc qui a la forme de la calotte ecclésiastique. Les enfants hindous n'ont jamais la tête couverte. Je demande souvent au P. Lafont : « a-t-il fait chaud aujourd'hui ? — Il m'a parfois répondu : "nous n'avons eu que 95° Farenheit (35° centigrades), ou 98° F.t (37° 3/4 cent.") ; mais un jour il me disait : "il a fait réellement chaud : nous avons eu aujourd'hui 102° F.t (à peu près 41° cent.")". Cependant cette année est privilégiée : nous n'avons pas encore atteint les 106 F.t que l'on subit assez fréquemment les autres années. Je commence à avoir une connaissance expérimentale des orages de ce pays. Le tonnerre ne gronde pas plus fort qu'en Belgique ; mais pour les éclairs c'est autre chose. Il y a eu certains orages pendant lesquels on ne voyait à proprement parler qu'un éclair perpétuel : c'était un jeu d'électricité qui courait constamment d'un bout du ciel à l'autre, une traînée de feu qui allait, se partageant et qui se ramifiait parfois en cent branches lumineuses du plus vif éclat. Vraiment c'est ce qu'on peut voir de plus magnifique et de plus éblouissant. Tous les édifices élevés et la plupart des maisons sont munis d'un ou de deux paratonnerres. La pluie tombe réellement par torrents et pendant un temps considérable. Il y a environ un mois, j'ai dû interrompre ma classe, parce que le bruit de la pluie et du vent était tel que l'on ne pouvait plus s'entendre, et telle était en même temps l'obscurité que les élèves ne

pouvaient plus ni lire, ni écrire. Je les ai tenus ainsi pendant trois quarts d'heure, et comme il n'y a pas de vitres aux fenêtres, mais seulement des barreaux de bois pour empêcher les chacals et les hindous d'y pénétrer, plusieurs de mes élèves ne pouvaient rester à leur place. En sortant de là nous trouvâmes les cours et les rues inondées : ce n'était cependant qu'un orage. A la saison des pluies qu'on nous annonce, l'eau tombe avec la même force pendant des heures et des heures. Les orages alors sont presque toujours précédés de ce qu'on appelle Sand storm, dust storm, tempête de sable ou de poussière. L'atmosphère est remplie d'un tourbillon de poussière qui s'avance et grossit à chaque rue. Vite on ferme toutes les ouvertures le mieux qu'on peut ; ce qui n'empêche pas les appartements de se couvrir d'une belle couche de sable rouge. Après le passage de ce tourbillon, qui se promène majestueusement en obscurcissant l'air à plusieurs centaines de mètres de hauteur, viennent l'éclair, le tonnerre et la pluie. —— Nous sommes allés voir il y a quelque temps une collection vraiment unique. Près de Sérampore le gouvernement a fait parquer 108 éléphants afin de les apprivoiser. Ces éléphants avaient été pris dans un bois à Chittagong. Lorsqu'ils seront dressés à Sérampore, ils seront mis au service du gouvernement dans les différentes parties de l'Inde. Cet animal est en effet d'une très grande utilité pour le transport des bagages. On s'en sert aussi pour faire la chasse aux tigres : Quand on connait la fourré où le tigre s'abrite, on dirige l'éléphant de ce côté. Celui-ci s'avance sans hésiter et reçoit l'attaque du tigre en le flagellant à coups de trompe. En même temps les chasseurs, établis dans la guérite qu'il porte sur le dos, déchargent leurs fusils et s'arment de leurs lances. La plupart de ces éléphants étaient entièrement sauvages : ils se trouvaient attachés à de gros arbres avec d'énormes cables ou des chaines de fer rivées à leurs pieds. Leurs gardiens s'en approchaient avec précaution. Quelques uns me semblaient atteindre la hauteur de 14 à 16 pieds. Rien d'admirable comme la docilité de cet animal, une fois qu'il a été dompté. Le cornac, qui n'est souvent qu'un enfant, le fait incliner sur ses pieds de devant ou derrière, s'établit sur le cou et le dirige où il veut. Voilà de gros éléphants qui arrivent conduits par un enfant et chargés de grosses herbes marécageuses : ils en portent l'équivalent d'une charretée et marchent lestement. A un signal donné, l'éléphant plie les deux jambes de derrière et laisse glisser la cargaison de verdure. Avec la trompe il en prend une bonne ration, se dirige vers un de ses confrères enchaînés et lui porte sa pitance ; il revient ensuite continuer son ministère auprès d'autres captifs. Les éléphants saisissent un bon paquet de ces herbes, les nettoyent en les frappant contre leurs énormes pieds, sur leur dos et contre l'arbre. Ils essaient parfois si l'herbe n'est pas encore suffisamment pure, et ils recommencent leur manège ; enfin ils la mangent lentement. Ils savent même mettre à profit l'herbe sale et s'en couvrent le dos pour les préserver contre les ardeurs du soleil. Il y a des éléphants de tout âge : nous en avons vu un de 4 jours. Nous passions près d'eux sans être molestés, sauf qu'ils marquaient parfois leur surprise par un cri rauque très-peu rassurant. Un seul prit un air si farouche que nous avons cru prudent de le tourner. —— Un cornac était tout fier de sa monture et voulut nous donner un spécimen de son éducation. Au signal de sa baguette, l'éléphant nous fait un salut gracieux en élevant et en abaissant devant nous sa trompe. Le conducteur y monte de deux manières. Tantôt il ordonne à l'éléphant d'avancer la jambe, il y met le pied pour prendre son élan, et en le tenant par l'oreille, il lui saute sur le cou. Tantôt il commande à son docile animal d'étendre la trompe, il s'y met debout en se tenant aux oreilles ; l'éléphant soulève tout doucement son guide et le place sur son cou. Pour les dompter, on les réduit d'abord par la faim au pied de l'arbre ; on leur donne ensuite des leçons de tenue. Les gardiens les mettent entre deux éléphants apprivoisés. D'abord l'animal farouche ne veut pas avancer : on le pique et on le bat avec une perche. S'il continue à se débattre, ses deux voisins, auxquels son sort est uni par de gros cables, lui administrent quelques bons coups de trompe : cela suffit pour le mettre au pas. Chose étrange, l'éléphant sauvage qui marche au milieu ne songe pas toucher aux Cornacs qui montent les deux éléphants apprivoisés : c'est que chacun d'eux défendrait son guide comme une partie de lui-même. (*) —— Hier nous sommes allés visiter les sept étangs, propriété d'un riche babou. Il y nourrit un boa constrictor, serpent énorme de 30 pieds de long et de 6 pouces de diamètre à la plus forte grosseur. Il entretient aussi un rhinocéros, qui doit peser autant que trois gros bœufs ensembles. Nous y avons vu une tortue de trois pieds de long sur deux de largeur : elle continuait sa marche en portant notre Père Philémon. Les pluies nous ont amené plus tôt que de coutume les oiseaux que les Anglais appellent adjudants et les hindous arguilla ; quand ils se promènent sur leurs échasses hautes d'un bon mètre, ils ont à la fois quelque chose de si stupidement prétentieux dans leur contenance et de si ridiculement grave dans leur démarche que les Français les ont appelés philosophes. Dans l'estomac ils ont une grande poche, où ils introduisent, sans les mâcher, tous les mets qu'ils rencontrent, tels que os et rats morts : on en a vu un l'année dernière qui, taquiné par une corneille, la saisit à l'improviste et l'avala du même coup, sans la plumer. Rien de plus majestueux que de les voir

(*) Plusieurs détails de ce récit sont empruntés aux lettres du P. de Bie.

planer pendant la plus forte chaleur du jour à des hauteurs prodigieuses. Ils ne paraissent pas alors de la grosseur d'un corbeau, bien qu'ils aient en effet 6 à 7 pieds d'envergure. Je m'amuse souvent aussi à suivre le vol magnifique des vautours. Il n'est pas rare de les voir tournoyer lentement au haut des airs en troupe de 100 ou même de 200.

Macao. — Lettre du P. Bentinier à Mgr. Languillat. — Macao 13 Fevrier 1869. — J'ai eu l'occasion de voir un instant Mgr. Guillemin, précisément à son retour de San-cian d'où il venait d'activer les travaux de la chapelle qui s'achève en ce moment sur la sépulture de St. François-Xavier. La bénédiction en est fixée au premier dimanche après Pâques 4 Avril: ce sera aussi l'occasion d'un solennel pélerinage. Il y aura beaucoup d'invitations faites à Hong-Kong et à Macao. Je voudrais bien y être, mais je crains que l'état de ma santé ne me le permette pas, et ne m'oblige à revenir à Chang-hai. Je ne me remets pas vite, malgré tous les bons soins que prennent de moi nos deux FF. Moraes et Ramos, un portugais et un espagnol, pleins de cœur et de charité. — Sa Grandeur connait la position de nos Pères au Séminaire de St. Joseph; elle n'est pas brillante. Ils travaillent beaucoup pourtant et non sans fruit, mais leur influence est paralysée. Ils vivent dans un tombeau. La situation n'a pas empiré, elle s'est peut-être même améliorée, après le retour de l'ancien Recteur, le R.P. Manoel Lourenço de Gouveia, bon et digne prêtre, mais devant subir la direction de son gouvernement. Celui-ci ne veut des Nôtres que parce qu'il n'en trouve pas d'autres, et qu'il s'agit de l'existence de l'établissement. Rien d'étonnant même que son existence fut sacrifiée à la répugnance que l'on a pour les Jésuites. Quelques personnages travaillent dans ce sens. — Cependant cette population de Macao ne laisse pas que d'exciter un certain intérêt. Je vois chaque jour de mes yeux un spectacle auquel je n'étais pas habitué depuis longues années, une cité ayant conservé les vieilles pratiques religieuses. Les églises sont très-fréquentées: hommes et femmes s'y tiennent respectueusement, les femmes presque toutes voilées selon le conseil de St. Paul. On n'y voit ni chaises ni bancs; le parquet est très-propre. Chacun se tient debout ou à genoux in plano et sans appui. S'il fallait en croire pourtant ce que j'entends dire autour de moi, la religion serait ici un corps sans âme; il y aurait de l'ignorance, des scandales. On s'en prend au Clergé insuffisant et par le nombre et par la science. Il faudrait ici par dessus tout un bon Evêque, et il n'y en a pas depuis 12 ans. Il y en a bien un nommé; il a ses bulles, mais le gouvernement en suspend le sacre et le départ. Quel triste tableau j'entends faire de ce gouvernement portugais dominé par la maçonnerie, et de ce Clergé avili qui n'a plus conscience de son honneur et de sa force! — Une plaie de Macao c'est l'embauchage des Coolies pour la Havane dégénérant parfois en piraterie. Le P. Rondina en sait quelque chose: il a reçu du roi de Cochinchine le fameux Tu-duc, des présents, la décoration de la Sapèque d'or et d'honorifiques remerciments pour avoir procuré la délivrance d'un certain nombre de captifs annamites. En ce moment ce genre de commerce, le seul qu'il y ait à Macao se trouve suspendu, à la nouvelle de la révolte de la Havane contre la mère-patrie. Néanmoins cette population me parait fort intéressante parce qu'elle a la foi.

Indes-Hollandaises. — Java — Extrait d'une lettre du R.P. de Bruyn. — Soerabaya 31 Août 1868. (*)

Le gouverneur général des Indes vient de faire un voyage dans la partie orientale et centrale de l'île de Java. Il s'est arrêté 5 jours à Soerabaya. Sa réception a été magnifique. La garnison presque entière de Soerabaya était sous les armes. Dans la maison du Résidant s'étaient réunies toutes les sommités de la ville sans compter les deux Curés. — Le Résidant, mon vieil ami, nous présenta selon notre rang au Gouverneur. Son Excellence dit un mot aimable à chacun. Nous eûmes aussi le nôtre. J'eus encore l'honneur de lui parler dans la visite des écoles des Frères et des Sœurs, et le soir comme j'étais à dîner chez lui, il me pria de témoigner aux Frères et aux Sœurs son entier contentement sur ce qu'il avait vu et entendu. Sa suite l'avait accompagné dans ses visites et pendant le dîner tous me disaient ouvertement que les catholiques étaient en faveur. L'aide de camp du Gouverneur m'assura que lorsque ses enfants seraient assez âgés il ne les enverrait pas à d'autre école qu'à celle des Frères de Soerabaya. Je n'ai jamais rien vu de semblable, disait-il. C'est le vrai dévouement catholique et c'est ce qui fait leur supériorité. Le secrétaire général de Soerabaya qui est catholique mais non pratiquant, disait à son tour: "Les choses n'iront bien que lorsque tout le monde sera catholique. Vous concevez que par contre les ministres protestants en ont reçu de toutes les façons, aussi aucun d'eux n'a osé se risquer à paraître au dîner, et c'est bien ce qu'ils ont fait de mieux. Toutefois il leur a bien fallu sentir le contre coup de la visite du Gouverneur. Lors de la visite du gouverneur à l'hopital, le lieutenant colonel qui l'accompagnait, excellent catholique, voulant couvrir de honte les ministres protestants, s'adressa à un malade de l'hopital et lui demanda si le pasteur catholique

(*) Deux de nos Pères remplissent les fonctions de Curé à Soerabaya et sont rétribués par le gouvernement; le R.P. Bruyn est l'un de ces deux Pères.

venait souvent. (or il savait fort bien que je venais tous les jours) La réponse fut : « Mon Colonel, chaque jour. — Et les ministres protestants ? — Jamais. — Eh! bien alors que ne les envoyez-vous au ...... Ces hommes là, ajouta-t-il en parlant au gouverneur : ils sont vraiment un scandale, et votre Excellence devrait les obliger à remplir leur ministère. » En résumé durant toute cette réception, il a été fort remarquable et fort remarqué que toutes les autorités sans exception ne firent nulle attention aux ministres protestants, tandis qu'ils furent pour nous pleins de prévenance et de politesse. De pareils faits auront certainement pour la religion d'excellentes conséquences.

Autre lettre du même. —— Avril 1869. —— Une insurrection a eu lieu aux Indes-Orientales au mois de Septembre 1868, parmi les indigènes. Le Colonel de Brabant a été envoyé pour la réprimer et il a parfaitement réussi. C'est un brave militaire aimé et estimé des soldats : ce n'est pas un moins bon chrétien. Le Dimanche on peut le voir agenouillé pendant toute la Messe. Je lui disais un jour que nous avions un bien bon Colonel à Sourabaya. Cela peut bien être, M. le Curé, répondit-il, cependant je vous assure que j'ai bien besoin de prier. Je ne me rendrais pas à mes occupations le matin sans l'avoir fait et le soir je ne m'endors jamais sans avoir rempli ce devoir. —— Dans une de mes tournées apostoliques à Malang je trouvai tout le monde en émoi. Un ministre protestant s'était avisé de prêcher les nouvelles doctrines d'Europe et de nier la Divinité de Jésus-Christ. L'indignation soulevée contre lui fit accourir tous les protestants à mes sermons. Dès l'abord j'annonçai que j'allais venger l'honneur de Jésus-Christ et je donnai en effet une suite de sermons sur sa Divinité. Le fruit en fut bien consolant. Les protestants s'écrièrent qu'ils ne voulaient plus de leur ministre, et voulaient dès cette heure devenir mes ouailles. —— On nous communique un dernier trait de l'apostolat du R.P. Bruyn. Dans un voyage qu'il fit à Bornéo, le Père, arrivé à une certaine station, apprit que la fille du commandant militaire désirait vivement voir un prêtre catholique. C'était un enfant de dix ans catholique, mais dont le père était protestant. Celui-ci voulait lui faire embrasser sa religion, et pour obtenir ce résultat un ministre protestant venait chaque jour pour la tourmenter. Tous ses efforts furent inutiles et la courageuse enfant n'eut pas plus tôt appris la venue d'un prêtre catholique qu'elle le fit demander. Le Père se rendit à son appel, et chose extraordinaire, le Commandant ne fit nulle opposition à lui laisser voir sa fille. Le Père l'instruisit, lui donna un catéchisme et lui promit de l'admettre à la Ste Communion à son retour. Le Père revint en effet voir la jeune catholique. Notre Seigneur avait sans doute préparé lui-même cette âme innocente. Elle savait à merveille son catéchisme et l'expliquait à ravir. Le Père songea donc de son côté à remplir sa promesse. Mais il ne convenait pas que la première Communion de la fille du Commandant se fit sans éclat : Celui-ci le comprit, il voulut donner une fête à cette occasion et y inviter toutes les sommités de l'endroit. Toutes assistèrent d'abord à la cérémonie. La jeune fille s'approcha de la Ste table avec une dévotion qui émut tous les assistants. Le P. de Bruyn lui adressa quelques paroles et ne put retenir ses larmes ; tous les assistants pleuraient. Après la cérémonie le Commandant embrassa sa fille et lui dit que désormais, elle lui serait plus chère que jamais. Quant au P. de Bruyn, il affirmait que pour une telle Communion il ferait volontiers deux fois le voyage de Bornéo. Le soir il y eut grand dîner. De nombreux toast furent portés au P. de Bruyn et il répondit à tous. Vers la fin du repas un officier allemand de naissance dont la belle voix avait déjà plus d'une fois durant la soirée égayé les convives proposa de chanter tous ensemble en l'honneur de M. le Curé. Et voilà que s'échappe comme par enchantement de toutes les bouches le chant à Marie : O sanctissima o purissima ... Est-il rien de plus délicat qu'un pareil procédé de la part de gens pour la plupart protestants !

Amérique Septentrionale. —— Louisiane. —

Extrait d'une lettre du R.P. Desribes à sa famille. — Collège du Gd Côteau, 19 Mars 1869. —— Après un voyage assez peu favorable, sur mer, sur des rivières pleines de glaçons, et sur des chemins de fer plus ou moins américains, je me félicitais enfin dans mon beau collège de Spring hill, d'avoir échappé à tant de dangers, lorsque le 4 Février, au milieu d'une nuit sombre et froide, je me sens suffoqué dans mon sommeil par une fumée épaisse qui venait d'envahir ma chambre. C'était notre collège de 340 pieds de long sur 40 de large qui venait de prendre feu par suite de quelque imprudence inconnue. Le feu brûlait depuis environ 3/4 d'heure dans une salle bien fermée, du milieu du rez de chaussée, et les 200 personnes composant le collège dormaient encore. Tout-à-coup, les flammes s'élancent à travers les fenêtres consumées, de la malheureuse salle, éclairent toute la cour, pénètrent au premier étage et tourbillonnent avec furie dans le grand escalier de pin qui est aussitôt consumé. Les Pères s'échappent à la hâte par les escaliers pratiqués aux deux côtés des bâtiments, mais sans pouvoir rien emporter pas même leurs sermons et des manuscrits précieux. Les élèves, dont les dortoirs se trouvaient aux deux extrémités des bâtiments, sortent à la hâte par leurs escaliers respectifs et viennent contempler de loin, à demi vêtus, ce malheureux désastre. On chercha d'abord à opposer quelques efforts à ce terrible élément ; mais ce fut en vain. Nous essayâmes trois fois

de pénétrer dans la chapelle domestique pour sauver au moins le S. Sacrement, mais trois fois nous fûmes repoussés par les flammes. Bientôt cet immense bâtiment de briques, deux autres grands bâtiments en bois, notre grande église également en bois avaient disparu. Nous avions pu sauver quelque chose de la grande église, mais des autres bâtiments presque rien. Mobilier, bibliothèque, musée, lingerie, tout avait disparu. Les élèves et les Pères avaient pour toute richesse les vêtements qu'ils portaient, et encore c'était loin d'être leurs habits du dimanche. Il était alors 3 heures du matin; il faisait froid; un vent du Nord portait des charbons jusqu'à 800 mètres de là, sur une misérable ferme qui nous restait encore, mais qui menaçait de prendre feu à chaque instant. Enfin le jour parut. Les élèves furent expédiés chez eux et les Pères trouvèrent des refuges chez nos amis. — Chargé des élèves de la première division, je couchais près de leur dortoir au 2^d étage. Suffoqué par la fumée, je me réveille, je m'habille à moitié, prends mon crucifix, ma montre et ma clochette et vais réveiller mes 70 élèves avec tout le calme possible pour éviter une panique aussi dangereuse que les flammes. Je les dirige vers leurs escaliers respectifs en modérant leur impétuosité. Comme les portes donnant dans les cours étaient fermées, je me laissai glisser avec quelques élèves le long d'une colonne du premier étage en bas, pour aller les enfoncer. Dès que je vis tous mes grands garçons dans la cour et hors de danger, je ressentis tout le bien être qu'un cœur de mère peut éprouver après un danger auquel sa famille était exposée. Toutefois une pensée terrible me traverse l'esprit: « Ah! s'il en était encore resté profondément endormi! » Je remonte donc aussitôt au dortoir, j'agite ma clochette, je crie, je bouleverse les couvertures; mais par bonheur personne n'était plus là. — Sur ce, me trouvant près de ma chambre, je profitai de l'occasion pour essayer, malgré la fumée, d'y pénétrer pour prendre au moins quelques habits. Mes deux malles de voyage étaient encore là, mais elles étaient vides. Je les bourre de tout ce qui se trouve sous ma main et je les précipite par ma fenêtre puis retrouve vite mon escalier. Grâce à cet expédient, je me trouvais le lendemain le mieux huppé de tous. J'avais justement sauvé mes beaux habits de fête sans oublier un bon gibus tout neuf qui, plus haut placé que tout le reste de ma toilette semblait narguer davantage la misère générale. — Grâces à Dieu, pendant tout ce désastre nous n'avons pas eu le plus petit accident à déplorer. Le bon Dieu n'en voulait qu'à la bourse et non à la vie, bien qu'il eut droit égal sur les deux. Mais que dis-je!.. ce n'est pas notre bien qu'il a brûlé, c'est le sien, puisque nous avons fait vœu de pauvreté; à sa puissance donc d'y remédier. St. Joseph, en l'honneur duquel le collège avait été bâti, vient probablement de s'entendre là dessus avec Lui; car déjà tout le pays a hautement déclaré que son beau collège devait à tout prix renaître de ses cendres. Si les secours nous arrivent, nous espérons dans 8 mois, avoir réparé, au moins en partie, cette perte de plus de 300 000 piastres (1 million 500 mille francs). Pour le moment comme nous avions à 550 milles de Mobile, au Nord de la Louisiane, plus haut que Baton-Rouge, en remontant le Mississipi un autre collège appelé Grand Côteau, et fermé depuis un an faute de professeurs, nous avons proposé à nos élèves d'y venir terminer leur année scolaire sous les mêmes Pères. Cent se sont déjà rendus à l'appel; et les cours continuent ici, depuis un mois, avec calme, résignation et bonheur; pendant qu'à Mobile, fervet opus de reconstruction. — Ce pays de Grand-Côteau est très-beau, très-fertile et très-agréable pour les élèves qui ne peuvent pas faire une promenade sans être comme forcés de tuer à coups de bâton 15, 21, 28 et jusqu'à 30 lapins. Hier nous n'en avons tué que 12 et ils étaient de mauvaise humeur. Il n'est rien de plus beau que de voir une prairie en feu et les élèves criant et courant après le gibier qui s'en échappe de toutes parts. Le seul mal de ce pays est qu'il est trop éloigné des communications et qu'il est sujet aux fièvres. Nous avons à deux pas du collège un magnifique pensionnat du Sacré-Cœur, où se trouve aussi le grand noviciat de ces dames.

Lettre du P. Morandi au R.P. Provincial de Venise — Mexico, 20 Novembre 1868. — La tempête qui s'est élevée contre nous le 30 Avril dernier a abouti, comme nous le craignions, à nous enlever tout ce que nous possédions. Le jour de notre Père Saint Ignace, deux commissions nommées par le gouvernement vinrent dans notre maison pour visiter, l'une la bibliothèque, l'autre les objets d'art, comme tableaux, peintures, etc. Le 10 Août un ordre du ministère nous intimait l'ordre de quitter la maison dans les trois jours, nous avertissant en même temps que nous ne pouvions emporter avec nous que le lit et les vêtements de stricte nécessité. La perte subie montera à la somme de 80 000 écus. Que la volonté du Seigneur soit faite! Le P. François Cavalieri, vers la fin de Juillet, s'est rendu à Puebla pour voir si l'on pourrait faire quelque chose dans ce diocèse, et maintenant il écrit qu'il est fort occupé à entendre des confessions. Ici même nous travaillons beaucoup au confessionnal et il vient toujours du monde qui ne s'est pas confessé depuis longtemps. — Le gouvernement général de la République a permis, le mois dernier, aux religieuses Carmélites, Capucines et de Ste Brigitte, qui résident dans cette capitale, de se réunir dans une maison particulière pour y vivre selon leur règle. En revanche, la semaine passée, la législature de Puebla a banni par décret public les Sœurs de Charité, comme dangereuses, etc.

Relation des événements qui se sont passés à la Havane

— Lettre du R. P. Recteur de la Havane à un Scolastique de Laval. —— Le 14 Octobre, on apprit par dépêche télégraphique que la suppression de la Compagnie en Espagne avait été décrétée par le gouvernement provisoire. Aussitôt le Capitaine général Lersundi me fit appeler par un de ses lieutenants, me promit de faire pour la Compagnie tout ce qu'il pourrait et d'empêcher la nouvelle de parvenir aux journalistes, jusqu'à ce que ceux-ci l'eussent apprise par leurs correspondants. Il me dit qu'il me tiendrait au courant de tout ce qui se ferait, et de la tournure que prendraient nos affaires tant ici qu'à Madrid. Il fut fidèle à sa promesse, et vint exactement me rendre compte des dépêches qu'il recevait. Pour nous, comme nous ne pouvions attendre rien de bon de tout ce qui se passait en Espagne et se préparait ici, nous commençâmes à empaqueter les objets d'église les plus précieux, la bibliothèque, les instruments de physique et quelques collections du musée : le tout fut déposé en diverses maisons de confiance de la ville et des environs. —— Ainsi préparés nous attendions avec une inquiétude toujours croissante les nouvelles de Madrid, d'où le décret de notre suppression pouvait venir d'un jour à l'autre, quand les premiers cris d'insurrection éclatèrent dans l'île et compliquèrent singulièrement notre situation et celle du gouvernement. A la nouvelle des événements de Yara et de quelques autres points de l'intérieur, on fit courir le bruit que le 24, fête de St. Raphaël ou le jour suivant, il y aurait un soulèvement général dans la ville. L'alarme était partout : les uns fuyaient, ceux qui ne pouvaient fuir se préparaient. En peu de jours se formèrent plusieurs bataillons de volontaires composés d'environ mille hommes chacun, armés et entretenus aux frais de quelques particuliers. Le jour venu, Lersundi lança un ordre du jour formidable qui fut publié le soir dans les journaux : il ordonnait qu'au premier signal donné par les forts, et au moment où le drapeau noir flotterait sur le palais du gouvernement, la ville fût militairement occupée par les troupes et par les volontaires. Les Nôtres n'avaient plus d'espoir qu'en Dieu et se préparaient à mourir. Un jeune professeur me disait avant de se coucher : « Mon Père, je viens de me confesser, et je suis prêt à mourir. » Tous délibéraient sur ce qu'ils feraient en cas d'un massacre et il fut convenu qu'ils ne se sépareraient pas de moi et iraient partout où j'irais, partout où je les enverrais. Je tâchai de tranquilliser tout le monde, en assurant qu'il ne se passerait rien, ce qui arriva en effet, et, après cette nuit d'inquiétudes pendant laquelle deux Frères avaient constamment veillé, le jour parut enfin sans que l'ordre eût été tant soit peu troublé. —— Vers le milieu de Novembre, les journaux de New-York qui n'avaient cessé de parler de notre suppression, publièrent certaines dépêches télégraphiques par lesquelles le décret semblait comprendre aussi les Antilles. Persuadés que des ordres allaient arriver au Capitaine général pour notre dispersion par le premier vapeur, dès la nuit du 20, jour où nous l'attendions, nous nous hâtâmes de retirer de notre maison les objets de quelque valeur qui y restaient ; je déchirai quelques papiers qu'il n'eût été ni facile ni prudent de confier à des personnes du dehors ; les autres furent portés dans une maison sûre avec les livres et les objets de procure. Grâces à Dieu et à sa sainte Mère, nous en fûmes quittes pour la peur, et ce courrier redouté passa sans laisser aucun ordre contre nous. Le même jour, 21 Novembre, fête de la Présentation, fut bénie la nouvelle chapelle de St. Placide, dans laquelle on plaça ensuite une image de la Vierge. Il est bien remarquable que la divine Mère ait disposé les choses de telle sorte que ce jour plein d'inquiétudes et d'alarmes, fût précisément celui qu'on avait désigné pour la bénédiction de cette chapelle, destinée selon toutes les conjectures humaines, à une ruine complète avant même d'avoir été consacrée. —— Les choses revinrent peu à peu à leur première tranquillité ; mais comme il restait quelque motif de craindre les mêmes maux ou de plus grands encore, les personnes pieuses faisaient dire des Messes, offraient des œuvres nombreuses de dévotion et de pénitence pour la conservation de la Compagnie. Les pères de famille demandèrent qu'on nous conservât, et qu'on envoyât à Madrid une pétition signée par plus de 200 personnes des plus nobles et des plus riches. Non contents de cette démarche, ils voulaient, dans le cas où le gouvernement n'accéderait point à leur demande, que nous établissions aux États-Unis un collège pour leurs enfants ; nous leur répondîmes qu'il était nécessaire pour cela de consulter nos Supérieurs d'Europe et d'attendre au moins que la rigueur de l'hiver fût passée. —— Cependant, le 4 janvier arrive le général Dulce, qui accorde la liberté de la presse. Aussitôt se déchaîne contre nous une multitude innombrable de pamphlétaires, qui demandent les uns qu'on nous exile, les autres qu'on nous prenne nos maisons, tous répètent les calomnies et les sottises qui se colportent partout contre nous en semblables occasions. A propos des pamphlets, j'ai oublié de dire qu'au mois d'octobre vers le temps de notre suppression en Espagne, parut ici un libelle intitulé : Les Jésuites devant l'opinion publique, et expressément dirigé contre les Pères de Belen. Aux antiques absurdités inventées contre notre doctrine, on avait joint les calomnies les plus malséantes et les plus grossières. Beaucoup de gens voulurent alors prendre notre défense, mais dans cette occasion, comme aussi lors du déluge de caricatures contre nous, je m'opposai constamment à tout, parceque je regardais ces absurdités comme réfutées par leur grossièreté même. Le général bien que mourant fit paraître un grand con-

sage, et je pus m'en convaincre moi même dans les visites qu'il me fit. Il me dit qu'à Madrid il nous avait défendu et était résolu à faire de même à la Havane. Comme on lui demandait avant son départ d'Espagne s'il voudrait nous chasser. « Si on veut chasser les Jésuites de la Havane, je n'y vais pas, dit-il ». En témoignage de ces bonnes dispositions dont il ne voulait pas cependant que nous fissions ostentation, il mit son fils adoptif dans notre collège. —— Comme conséquence immédiate des libéralités accordées par Dulce, eut lieu le 22 janvier la manifestation du théâtre de Villanueva, où les acteurs foulèrent aux pieds le drapeau national, les fusillades du café du Louvre, les coups de fusil tirés des voitures, des terrasses et des fenêtres, et qui tuèrent un grand nombre de personnes, enfin toutes sortes de crimes et d'atrocités dont les volontaires prirent de terribles représailles. Pendant un de ces jours d'angoisses où les balles qui sifflaient dans toutes les directions ne permettaient pas de se tenir sur la terrasse du collège, la panique se mit à la maison, les enfants s'effrayèrent, et les familles commencèrent à retirer leurs enfants. Une quarantaine déjà étaient sortis. Je fis alors fermer toutes les portes et doubler le nombre des frères qui les gardaient. Puis je me rendis au lieu de la récréation. A ma vue les enfants accoururent, les uns pleuraient, tous effrayés venaient me baiser les mains, me demandant ce qui se passait. Et moi je les consolais et les encourageais. Leur présence nous était fort utile dans le collège, et afin de les retenir, on leur cacha toujours ce qui se passait et on ne changea en rien l'ordre des exercices en sorte qu'ils ne perdirent pas une seule classe. Les patrouilles de la marine, les soldats, la police et les volontaires parcouraient la ville et la nuit venue un des postes s'établissait devant le collège et en surveillait les abords. Nous passâmes ainsi le carême, et on célébra comme si rien n'était arrivé, outre la fête de St. Joseph, une magnifique fête à N. D. des sept douleurs et la cérémonie des sept paroles. Il y eut durant le Carême trois sermons par semaine, soit à notre église, soit à d'autres du dehors ; la mission aux prisonniers eut lieu comme d'habitude et ils reçurent la Ste Communion des mains de Mgr l'Evêque. — Vers la fin du mois de février comme tout paraissait tranquille dans la ville, un jour à midi, au moment où passait en voiture devant le collège un Capitaine de Chasseurs de Baza, récemment arrivés, un coup de feu partit. Un nègre, sortant d'une maison en face . . . . . . indiqua au Capitaine le collège comme l'endroit d'où le coup était parti. Le Capitaine entre aussitôt à la porterie et avec lui les voisins, les passants et quelques volontaires : les uns nous menaçaient, les autres nous défendaient. il y eut des vivats et des cris de mort. Enfin on eut mille peine à faire sortir tout ce monde de la porterie. Deux jours après, le premier Alcade, l'agent du fisc et le secrétaire forment un tribunal, demandent une déclaration à moi, aux autres Pères, aux enfants et aux domestiques ; mais après bien des perquisitions dans la maison ils ne purent rien découvrir de nature à faire supposer que le coup était parti du collège. Deux autres jours après un tribunal militaire fit les mêmes démarches sans plus de succès. Et là finit cet incident qui aurait pu avoir de plus graves conséquences, mais qui ne fit que causer quelque peur soit à nous, soit à nos amis dont plusieurs vinrent m'offrir leurs maisons ne nous croyant pas en sûreté dans la nôtre. Ces craintes toutefois avaient été d'autant mieux fondées que quinze jours auparavant on avait fait courir dans la ville un libelle prétendant que les assassinats commis dans les rues, et la tentative du misérable qui avait voulu tuer Dulce dans son palais, n'étaient que des menées Carlistes dont les Jésuites étaient les auteurs. A cette occasion et d'après l'avis des consulteurs, j'écrivis immédiatement aux deux premiers chefs militaires. Ceux-ci vinrent ce même jour le général et sa réponse fut que nous devions être tranquilles ; car il savait bien que les ennemis de l'Espagne et les siens étaient aussi les nôtres. Aussitôt les bons journaux prirent notre défense ; et le résultat final de tous les libelles diffamatoires ou mille calomnies contre les Jésuites se trouvaient mêlés aux cris les plus séditieux contre l'ordre et le gouvernement, fut que les Espagnols regardèrent notre cause comme la leur, et n'en firent que plus d'efforts pour nous défendre et nous conserver. —— Un jour avant l'incident du coup de fusil, le P. Tusquets était parti pour New-York avec des instructions du R. P. Provincial qui désirait que l'on s'occupât de la fondation d'une résidence de Pères Espagnols dans cette capitale, et qu'on avisait à ce qu'il y aurait à faire au cas où nous serions expulsés de la Havane, et où vous ne seriez d'Europe. —— Depuis lors la ville a été plus calme, bien qu'il y ait eu encore de temps en temps quelques coups de fusil et des meurtres commis, à l'occasion soit de cris séditieux, soit de l'exécution capitale des insurgés ou de leur embarquement pour Fernando-Poo. —— Le mois de Mai, sans doute par une faveur spéciale de la Ste Vierge qui voulut nous remettre de tant d'angoisses, fut célébré avec un concours et un fruit plus grand que jamais. Il y eut sermon tous les jours et deux Communions générales à la fin du mois, l'une d'hommes et l'autre de femmes ; et dans la première on compta plusieurs conversions importantes : ce qui eut lieu encore à la fête du Sacré-Cœur. —— Enfin le 1er Juin les volontaires de la Havane trouvant suspecte la conduite de certains chefs militaires, auteurs de la révolution Espagnole, et venus soi disant à la Havane pour apaiser une révolution qui ne s'apaisait point, allèrent leur faire un horrible charivari et firent mine de vouloir les jeter dehors. — Le général Dulce ayant tenté de les défendre eut le même sort et se vit obligé de résigner son commandement entre les mains d'un autre général son inférieur et de s'embarquer pour l'Espagne. Pas plus tard qu'hier on a envoyé un manifeste en Espagne pour se plaindre de lui et l'accuser de tout ce qui s'est passé. Les esprits sont encore en suspens

à l'heure qu'il est on se demande quelle voie va suivre le Chevalier de Rodes arrivé le 10 de ce mois avec la dignité de général et de Gouverneur en chef de l'île.

Varia. (France) Mission de Morlaix. — Mai 1869. — Extrait d'un compte-rendu imprimé à Morlaix.

I. Les exercices, dirigés par 5 Pères de la Compagnie de Jésus, s'ouvrirent le 2 mai pour les enfants de la 1re, 2e et 3e Communion, et même pour les plus jeunes enfants qui, le vendredi suivant, se pressaient en foule autour de la chaire, heureux aussi de participer, à leur manière, au bienfait de la mission. — Outre les Pères missionnaires, chargés plus particulièrement de la prédication, quinze confesseurs, choisis par Mgr l'Évêque lui-même, entendaient chaque jour, les confessions jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. — La mission bretonne, dirigée par le Père Le Conniat, a produit, dès la première semaine, les fruits les plus abondants (1500 communions, le samedi de la Pentecôte). Heureux présage pour les autres semaines, et bien douce consolation pour les Missionnaires et les Confesseurs, qui montrent un zèle et un dévouement au dessus de tout éloge. — Le dimanche de la Pentecôte a été marqué par une procession solennelle, à laquelle assistaient les enfants des trois paroisses, au nombre de 7 à 800; les filles vêtues de blanc, avec le scapulaire de la Vierge, les garçons décorés d'une médaille commémorative de la mission, et portant, presque tous, avec une innocente fierté, des étendards aux chiffres de Marie. — . . . . Quelle joie pour ces chers enfants, de faire retentir les rues et les places publiques des louanges de la Reine des Cieux, en breton, en français, et même dans la langue de l'Église! Car, en ce jour béni de la Pentecôte, ils chantaient, ils publiaient eux aussi, en diverses langues, les merveilles du Très-Haut. Loquebantur variis linguis magnalia Dei. Jamais le souvenir de cette fête ne s'effacera de leur memoire. — Au retour de la procession, et avant sa rentrée dans l'église, le vaste plateau de Saint-Martin, le quartier du Portz-Meur et les rues adjacentes étaient envahis par 6 à 7000 personnes où il y avait autant d'hommes que de femmes. Là, sur le perron du cimetière, à l'ombre des arbres . . . ., avait été dressé un reposoir simple, mais paré avec goût. C'est de ce reposoir, tribune improvisée et d'où il dominait tout le plateau, que le R. P. de la Caunelaye, adressa à son immense auditoire une allocution parfaitement appropriée à la circonstance. — A la conférence du soir, l'église ne pouvait contenir l'affluence des fidèles. — Cette affluence . . . . . grandit encore, par l'arrivée du R. P. Alet. Dès le premier jour, il a captivé son nombreux auditoire, et fait un appel spécial aux hommes. Cet appel, nous en sommes persuadé, sera entendu à Morlaix, comme il l'a été à Quimper, l'hiver de 1867, époque où le même missionnaire réunissait autour de la chaire de St Corentin, en présence de Mgr l'Évêque et de l'élite du Clergé, des milliers d'hommes appartenant à toutes les classes de la société. — II. Nos prévisions se sont pleinement réalisées pendant la seconde semaine des exercices. Les missionnaires français ont été suivis, comme les Missionnaires bretons, avec une assiduité, un empressement qui fera époque nous n'en doutons pas, dans les annales de la paroisse. — Tous les jours, dès 4 h. ½ du matin, le R. P. Vitet réunissait autour de la chaire un nombreux auditoire d'ouvriers et d'ouvrières, avides de recueillir ses précieux enseignements sur les devoirs de la vie chrétienne et de la vie de famille. — Pareil exercice avait lieu à 8 heures et demie pour la population bretonne. Dans l'après-midi, à la chapelle St Joseph de la Ville-Neuve, le R. P. de la Caunelaye, développait devant un auditoire d'élite, les caractères de la vraie et solide piété, utile à tout. — Chaque soir, les conférences si remarquables . . . du R. P. Alet, supérieur de la mission, attiraient une foule telle que bien souvent l'église pouvait à peine la contenir. — Au milieu du jour, les habitants de la campagne, non seulement de St Martin, mais des paroisses environnantes, et des paroisses même assez éloignées accouraient plus nombreux encore, aux instructions bretonnes, que Mgr l'Évêque, de passage à Morlaix, a bien voulu honorer de sa présence, le mercredi 19 Mai. Après avoir adressé à ce bienveillant et sympathique auditoire quelques-unes de ces paroles qui vont droit au cœur, Sa Grandeur a donné la bénédiction du Saint Sacrement, au milieu de l'attendrissement universel. — Aussi cette seconde semaine de la mission a-t-elle été couronnée par une Communion de 2500 personnes, et par un magnifique pèlerinage à N. D. du Mur, patronne de Morlaix, et dont on célébrait, ce jour, la fête solennelle. — Pendant que le R. P. Vitet racontait dans la chaire de St Mathieu, les gloires et la puissance de la Vierge Marie, une immense procession, composée de plus de 7000 personnes, descendait la colline de St Martin, pour venir offrir ses hommages, ses sentiments d'amour et de reconnaissance à Celle que les Morlaisiens aiment à chanter, à benir, à invoquer dans la maladie, dans l'affliction, dans le besoin. — A l'issue des vêpres, les croix, les bannières, les oriflammes, toutes les associations pieuses, le Clergé des trois paroisses réunies ont continué leur marche triomphale, à travers les rues de la cité, se dirigeant vers la grande place, où un splendide reposoir avait été préparé. . . . . .

. . Impossible de décrire l'effet produit par cette imposante manifestation de la dévotion des fidèles envers la Mère de Dieu. Ceux-là même qui ne partagent pas nos convictions, ont été obligés de rendre justice au recueillement, à l'esprit de foi de cette multitude célébrant, dans trois langues (français, latin et breton), la Vierge qui est notre Reine, notre Mère, notre appui, notre salut. — III. A partir de ce jour, malgré les préoccupations politiques du

moment, le mouvement vers l'église de la mission a été continu. Cinq fois le jour, elle se remplissait, comme par enchantement : le matin, à 4h. ½ et à 8h. ½ ; le soir à 3 heures et à 7 heures, et aussitôt après la sortie des femmes, vous eussiez vu accourir les hommes, les jeunes gens de tous les ateliers de la ville et un grand nombre de Messieurs, appartenant aux différentes administrations. —— Immédiatement après les vêpres a eu lieu la cérémonie de la plantation de la Croix. La Croix! c'est le char de triomphe de Jésus .... ainsi que le disait le R.P. Alet, dans sa conférence sur la royauté de Jésus-Christ, Roi par la naissance, Roi par l'élection, Roi par le mérite personnel, Roi par l'institution divine. —— Ainsi l'a compris, sans doute, cette phalange de 72 jeunes gens, qui tous revêtus de leurs plus beaux habits de fête, tous décorés de la médaille commémorative de la mission, portaient triomphalement, à travers les rues et les places publiques, l'image auguste du Roi-Sauveur, chef-d'œuvre d'un artiste breton, Jean Larhantec, dont la modestie et la simplicité rehaussent un admirable talent. Le cortège qui précédait et qui suivait « le Divin Crucifié », chantait, avec enthousiasme, dans les trois idiomes dont nous avons déjà parlé, l'hymne du triomphe et de la victoire ... En même temps que la foule silencieuse remerciait le Seigneur Dieu « des choses admirables accomplies parmi nous » ...

. Au milieu de l'attendrissement général, M. l'archiprêtre a prononcé les paroles de la bénédiction. — Aussitôt, le R.P. de la Cannelaye, d'une voix forte et vibrante, adresse à l'imposante assemblée une improvisation pleine d'ardeur et de zèle ... Après les paroles du missionnaire, le clergé et les fidèles ont embrassé, les larmes aux yeux, la Croix qui sera là comme un monument, comme un souvenir pour dire à nos petits-neveux la foi, la piété, le dévouement de leurs ancêtres. —— **IV.** Vers 8 heures du soir, malgré la fatigue et les émotions de la journée, un nombreux auditoire d'hommes et de jeunes gens se pressait de nouveau auprès de la chaire, pour entendre parler de l'Œuvre si intéressante de St François-Xavier, si avantageusement connue et pratiquée dans presque toutes les grandes villes de France. Sur une simple invitation du R.P. Supérieur, plusieurs ouvriers, appartenant à tous les ateliers de la ville, se sont fait inscrire sur le registre de l'association. Des réunions auront lieu le deuxième dimanche de chaque mois. On chantera les petites vêpres, qui seront suivies de la bénédiction du Saint-Sacrement, et d'une conférence familière, appropriée aux besoins de nos ouvriers. —— **V.** Avant de quitter, pour ne plus la revoir, peut-être, une population aussi sympathique, les Pères missionnaires, après s'être prosternés devant la Croix de mission, et avoir prié pour la persévérance de tous, sont venus rendre leurs hommages au Dieu de l'Eucharistie. Qu'elle n'a pas été leur surprise et leur émotion, en voyant prosternés avec eux, dans une même pensée, dans un même sentiment d'amour, de nombreux fidèles que le Père Supérieur a bénis une dernière fois, au milieu des larmes, et qui les ont suivis, en leur disant du fond du cœur : « Adieu, Révérends Pères, adieu ! A vous toujours notre respectueux dévouement, à vous notre vive gratitude !

Hollande. —— Extrait d'une lettre adressée à un Scolastique de Laval. —— Les miracles par l'eau de St Ignace sont toujours fréquents. Je vous en rapporte un qui est arrivé récemment : Un homme avait les écrouelles à un tel degré qu'on lui voyait 5 plaies profondes au cou. Il vient trouver le R.P. Recteur, demande de l'eau benite de St Ignace et commence une neuvaine. Le cinquième jour de la neuvaine la maladie cessa subitement et les plaies furent bientôt fermées. Il s'est fait encore d'autres guérisons mais toutefois moins spontanées. —— Voici un trait de la mission que nos Pères ont donnée à Rotterdam. Un jour un des Pères prêchait sur la réconciliation des ennemis, il s'empara à un tel point des cœurs des fidèles qu'ils s'écrièrent tout d'une voix : "Je pardonne." Une bonne vieille n'étant pas encore contente, s'écria après tous les autres : « je pardonne à tous mes ennemis. » Au sortir de l'église deux des principaux habitants de la ville, depuis longues années ennemis déclarés, se rencontrent, et, dans la rue, devant tout le monde, ils s'embrassent et se jurent une perpétuelle amitié. — Le P. Henriet fait beaucoup de bien à Maestricht avec sa congrégation. Elle se compose de jeunes gens au dessus de 20 ans ; ce sont tous ceux qui d'après l'expression des congréganistes eux-mêmes, ne sont pas des lâches. Ils sont déjà une centaine et viennent chaque dimanche entendre une instruction où le P. Henriet réfute les faux principes qu'on débite actuellement dans les réunions de familles. Aussi ces jeunes congréganistes s'entendent-ils très-bien à modérer et à réduire au silence les libres penseurs. —— Nos Pères publient à Rotterdam la traduction des articles de la Civiltà Cattolica sur le Concile ; ils se bornent à une traduction pour éviter de prendre sur eux aucune responsabilité vis à vis des Hollandais catholiques ou protestants. Le nombre des abonnés est de 800 dont 400 protestants. — Certains journaux ayant dirigé leurs attaques contre le Concile, un de nos Pères a publié une brochure pour y répondre. En huit jours plus de mille exemplaires ont été enlevés.

Australie. Mérle. —— Nos Pères de la province d'Australie Mle, ont aux Sept collines, un petit collège qui compte de 20 à 25 pensionnaires. En outre ils sont chargés de l'administration de 8 paroisses. Le R.P. Huttersecher écrit au R.P. Pfister que pendant les 7 derniers mois de l'année 1868 il a eu le bonheur de convertir 69 protestants ou hérétiques de tout âge et de toutes conditions.

Chine. — M. Dabry a visité Zi-Ka-wei avant d'aller à Nan-Kin. Il a été très content et étonné de la bonne mine, de la santé, de la bonne tenue et de l'air dégagé des élèves ainsi que de leur nombre. Jamais, a-t-il dit, je n'avais rien vu de semblable dans toutes les provinces où je suis allé. Même réflexions sur l'orphelinat. Il a demandé si on enseignait le français au collège, et sur la réponse négative, il eut une discussion animée avec le P. Buitè. Il voudrait une école d'interprètes dirigée par nous. Sans nulle doute elle ferait beaucoup de bien, et empêcherait encore plus de mal, et c'est à quoi ont déjà songé plusieurs Pères. Mais en tout cas ce devrait être une œuvre distincte et séparée du collège dans l'intérêt même des deux œuvres. — A Pékin dans une rencontre imprévue, la voiture de M. de Rochechouart a versé ou brisé celle du frère du Prince Kong; alors un valet de sa suite aurait donné au Comte un soufflet. Celui-ci a amené son pavillon jusqu'à entière réparation; tous les autres consuls se disposent à le soutenir. Le ministre anglais a donné ordre à plusieurs canonnières de remonter le Pei-ho. — 30 Avril. — Le R. P. Supérieur reçoit une lettre du R. P. Bertrand, supérieur de Manille. Il le remercie de sa charité, lui annonce qu'il a 2 ou 3 scolastiques à envoyer pour les études, mais qu'il n'a pas encore la réponse définitive de son Provincial. Pour le moment ils sont très tranquilles aux îles Philippines. Si nous avions quelque Père fatigué de la poitrine, il se ferait un bonheur et une joie de le recevoir et de le traiter comme un de ses enfants. — M. Dabry de retour de Nan-Kin rapporte à Mgr les paroles du Vice-roi: « Que M. le Consul se fie à moi, nous arrangerons tout à l'amiable, et pour l'orphelinat de Yang-tcheou, et pour la reddition des anciennes églises. Il a promis également un Ko-ze général en notre faveur pour tout le Kiang-nan. Ce M. Dabry est un bien beau caractère; c'est le chevalier chrétien plein de foi, de dévouement et d'énergie militaire. Que le bon Dieu nous le conserve longtemps et le récompense de ce qu'il fait pour la religion. Il mérite bien que l'on prie beaucoup pour lui. — Le journal anglais annonce que le 17 du mois de Mars, on a inauguré à Pékin, l'éclairage au gaz. — L'hospice des vieillards au Ko-tien-tcheu-tong à Chang-hai, dirigé par le P. Timiani, va admirablement. Ces vieillards qui ont permission de sortir, racontent partout aux environs tout le bien qu'on leur fait, de sorte que les païens eux-mêmes en sont touchés et se sentent portés à leur venir en aide. Il reçoit toutes les semaines et plus souvent des aumônes de 50, 75, 100 francs: il a aujourd'hui 8000 fr. destinés à agrandir la maison, et de plus du riz pour nourrir ses pauvres pendant 4 mois. . . . .

M. Ridel est revenu de la Corée depuis quelques jours; ni lui ni aucun de ses compagnons n'a pu entrer, il se propose une nouvelle tentative. La persécution est générale, les chrétiens sont dispersés dans toutes les provinces, et errants sur les montagnes; ils montrent une telle fidélité que les païens se demandent souvent quelle est cette religion qui leur donne tant de courage. Cette constance jointe au sang des Martyrs (M. Ridel estime leur nombre à 4 000 environ) fait germer partout de nouveaux catéchumènes. —

Missouri — Adresse envoyée au Souverain Pontife par la Congrégation des jeunes gens de St Louis, dirigée par nos Pères. (Extrait du Missouri Republican - 3 juin 1869.) — Nulle part l'anniversaire n'a été célébré avec plus de pompe qu'à St Louis, et personne n'y a mis autant d'ardeur que la Congrégation des jeunes gens annexée à l'église St François-Xavier. Cette association compte, parmi ses 400 membres, plusieurs des jeunes gens les plus remarquables de la cité: elle offre un ensemble de talent et d'habileté peu ordinaire et jouit d'une puissante influence. Le jour de l'anniversaire, la réunion qui comptait environ 300 membres décida qu'on présenterait au S. Père une adresse de félicitation et qu'on lui offrirait une somme de 2 000 dollars (10 000 fr.) faible témoignage de leur amour. L'adresse a été rédigée en termes magnifiques. Imprimée sur satin blanc, en encre rouge, et reliée en maroquin noir à la manière antique, elle est richement rehaussée d'or et ornée de perles aux 4 angles. — En voici la teneur: — Adresse présentée à N. S. P. le Pape Pie IX par les jeunes gens de la Congrégation de la Ste Vierge, de l'église St François-Xavier à S. Louis (Missouri) États-Unis. — Très S. Père, — D'une terre éloignée, — des bords du majestueux Missouri, nommé, par le pieux voyageur qui l'a découvert, Rivière de l'Immaculée Conception, — nous, vos enfants, nous élevons la voix pour féliciter, dans cet heureux jour, notre Père Spirituel; nous élevons nos cœurs vers notre Père du Ciel pour le remercier du bonheur qu'il nous a donné, et le prier de vous conserver de longues années encore, pour être la joie de vos enfants et la gloire de l'Église. Nous sommes les enfants de l'Immaculée Mère de Dieu, les jeunes gens de S. Louis, membres de la Congrégation attachée à l'église de S. François-Xavier, et ce titre glorieux d'enfants de Marie Immaculée nous rend doublement reconnaissants envers le Pontife qui a placé sur le front de Marie sa plus brillante et sa plus chère couronne; envers celui que ce grand acte aussi bien que les autres événements de son Pontificat feront toujours connaître et toujours célébrer dans les annales de l'Église sous le nom de Pie IX le Grand. — Voilà pourquoi nous nous glorifions de notre dévouement envers notre Père; nous nous réjouissons de votre bonheur, nous souffrons des persécutions que les méchants vous suscitent, et, dans cet heureux anniversaire nous déposons à vos pieds l'expression de notre amour le plus dévoué, et la solennelle promesse d'être toujours inébranlables dans notre attachement au S. Siége, de proclamer ses prérogatives, de défendre ses droits, de le regarder et de le vénérer comme le centre de l'Unité, la source de la vérité, le siége du pouvoir le plus haut et le plus sacré, le roc immuable sur lequel l'Église de Dieu a été fondée et établie. — Nous sommes en petit nombre, mais, avec l'aide de Dieu, nous serons forts. Bénissez vos enfants, très-saint Père, car si votre main se lève pour nous bénir, si votre voix monte vers le Ciel en notre faveur, nous marcherons, comme les 300 guerriers d'Israel, pour combattre les ennemis du peuple de Dieu et pour les vaincre dans leur guerre contre le Seigneur et contre son Christ. — Daignez aussi T. S. Père, recevoir l'offrande que nous vous envoyons avec l'expression de notre respect. Nos cœurs accompagnent ce présent, toujours ils seront embrasés d'un filial amour pour Pie IX, notre Père si grand et si bon. — Fait à l'église St François-Xavier, dans la cité de S. Louis, le 11 avril 1869. — Suivent les noms des dignitaires, écrits sur parchemin, et entourés d'un délicieux filet d'or. — Michel Corbett, prêtre, S. J., Directeur. — Edouard Chassaing, préfet, etc. et les noms de 350 Congréganistes. — De chaque côté de cette adresse que l'on peut véritablement appeler une œuvre d'art, sont enchassés deux médaillons dont l'un est le portrait de Pie IX, l'autre représente l'Immaculée Conception de Murillo. — L'adresse sera renfermée dans un élégant étui de maroquin rouge garni de velours et de coussins de satin rouge. Elle sera envoyée cette semaine ainsi que l'offrande pécuniaire, au Général de la Compagnie de Jésus, dans la ville éternelle, pour être par lui présentée au Souverain Pontife qui, sans doute voudra la conserver comme un magnifique souvenir.

France. —— Dans une communauté de religieuses dirigées par nos Pères de la Province de Paris, Notre-Seigneur semble s'être choisi une âme privilégiée qu'il comble de ses faveurs. Les détails suivants ont été racontés à Vannes le 6 Juillet 1869. Le Père qui les a donnés connait lui-même parfaitement la personne dont il s'agit :

« Une toute jeune enfant semble avoir été dès l'âge le plus tendre, l'objet d'une prédilection spéciale de la part de Notre-Seigneur. Voici dans quelles circonstances s'établit, entre l'Enfant Jésus et cette âme privilégiée, une sainte familiarité : Vers l'âge de 8 ans, cette enfant se trouvait dans une église, où un tronc, placé devant une image de Marie, recevait les aumônes des fidèles. La grâce lui parle au cœur, et désireuse de faire elle aussi son offrande, elle ouvre aussitôt sa petite bourse. Toute sa fortune consistait en quelques pièces d'argent et quelques sous nouveaux, dont le brillant la charmait au point de les estimer bien au dessus de l'argent. Qu'offrira-t-elle à Marie ? Elle hésite, puis se décide à faire le sacrifice des pièces blanches, qui lui paraissent beaucoup moins précieuses. Elle allait sortir de l'église, quand une voix secrète lui reproche son peu de générosité, et je ne sais quel chagrin troubla la paix de son âme. Elle fait effort sur elle même, revient sur ses pas, et prenant ses magnifiques pièces d'or, elle en dépose une, puis deux, puis enfin les jette toutes dans le tronc de Marie. Alors pour la première fois la Ste Vierge lui apparut, lui témoigna sa satisfaction pour cette victoire remportée sur elle même, et ajouta : « Maintenant je veux être ta Mère ; tu seras ma petite fille et le petit Jésus sera ton frère. » A partir de ce jour, les communications avec le Ciel furent très-fréquentes. L'enfant reçut ordre de ne rien dire de ses révélations à personne, sinon à une religieuse, maîtresse des novices dans la Communauté dont elle suivait les classes comme externe. Elle devait lui écrire fidèlement tout ce que Notre-Seigneur et la Ste Vierge lui diraient. La religieuse possède un très-grand nombre de ses petits billets écrits au crayon, à la hâte, avec toute la naïveté d'une jeune enfant. Ils renferment des lumières mystérieuses et surnaturelles sur nombre de sujets de piété, et spécialement sur la T. S. Trinité. Le R. P. X... à qui la maîtresse des novices les a souvent communiqués, souhaitait vivement en tirer des notes précieuses ; mais comme on ne les lui confiait que pour les lire séance tenante, il imagina un jour un pieux artifice, et feignant d'être très-pressé, il dit à la bonne religieuse : « Ma Mère, je ne puis lire ce billet sur le champ, mais aussitôt rentré dans ma chambre, je vais le parcourir et vous le renvoyer aussitôt. » De retour chez lui, le R. P. saisit avec empressement une lettre, dont une page était encore blanche, et à la hâte extrait les passages les plus saillants du petit billet. C'étaient de fécondes et magnifiques idées sur la T. S. Trinité. Tout fier de ce trésor, le Père remet cette note dans son portefeuille et renvoie le billet à la maîtresse des novices. Quelques jours plus tard, il veut revoir le précieux extrait, mais impossible de le trouver, et chose plus surprenante, impossible de se rappeler aucune des idées, qu'il y avait consignées. Depuis lors il n'a plus tenté de nouveau ce pieux larcin. —— La petite privilégiée de Notre-Seigneur trouve fort simple, comme elle l'écrit souvent dans ses billets, que le petit Jésus lui parle : « Si toutes les autres petites filles n'entendent pas le petit Jésus, dit-elle, c'est qu'elles ne l'écoutent pas. Car assurément elles pourraient l'entendre comme moi. Le petit Jésus ne refuse de parler à personne ; mais pour cela il faut le silence et la paix. Le soir, lorsque grand' maman est couchée, et que petite maman m'a laissée toute seule dans mon lit, quand je n'entends plus rien et que je ne vois plus rien, c'est alors que le petit Jésus et Maman du Ciel me parlent. » —— Un jour elle racontait dans l'un de ses billets : « Hier, j'étais à prier dans la chapelle et me trouvant seule, je m'approchai jusqu'au pied de l'autel, pour être plus près du petit Jésus. Je le vis alors bien triste et tout en larmes. Pour le consoler, je pris mon livre et je lui récitai toutes les plus belles prières que je pus trouver. Cela lui faisait bien plaisir, et pourtant il était encore bien affligé. Car Lui, le bon Jésus, est Dieu et Il voit tout le mal qui se fait par tout le monde. » —— Notre-Seigneur un jour lui révéla qu'il la destinait à la vie religieuse et qu'elle entrerait dans telle Congrégation, qu'il lui nomma : « J'aime beaucoup cette Congrégation, dit Notre-Seigneur : » Et comme on demandait au R. P. si elle était entrée, il a répondu que la discrétion lui défendait de parler. —— Le jour où cette petite enfant reçut pour la première fois l'absolution, elle eut une apparition qu'elle raconte à peu près en ces termes : « J'ai vu hier soir ma mère du Ciel et le petit Jésus, et une foule d'anges qui les accompagnaient. Et le petit Jésus me disait : « Te voilà belle aujourd'hui ; je te reconnais vraiment pour ma petite sœur », et les anges me félicitaient aussi, et la Ste Vierge disait : « Oui, te voilà bien belle ; tu es vraiment ma petite fille et la sœur du petit Jésus. Mais prends bien garde, ne sois pas fière. Car, vois-tu, lorsqu'on met à une petite fille une belle robe bleue, ce n'est pas la petite fille qui est belle, c'est sa robe. Eh bien ! ce qui est beau en toi, c'est aussi ta robe ; c'est le Sang de Jésus dont te voilà toute revêtue. » —— A l'extérieur du reste, cette jeune enfant n'avait rien d'extraordinaire,

En récréation elle jouait avec ses petites compagnes et avait parfois ses caprices d'enfant. C'est ainsi que dans l'une de ses lettres, elle se plaint de ce que sa maîtresse d'Allemand, n'était jamais contente de ses devoirs : « Elle trouve que je ne comprends rien ; ce n'est pas ma faute ; je vous assure, ma Mère, que je fais tout ce que je peux. » ——— Mais ce qu'il y a de plus merveilleux dans les relations de cette enfant avec Notre-Seigneur, c'est que le bon Maître se servait d'elle pour diriger la maîtresse des novices et lui communiquer des lumières sur les jeunes personnes qui lui étaient confiées. ——— Voici comment Notre-Seigneur entend l'exercice de l'autorité, au témoignage de cette petite enfant : ces paroles sont authentiques : « Quand on commande (comme elle ignore complètement de qui Notre-Seigneur veut parler, elle se sert très souvent du pronom indéfini : on.) Quand on commande, on ne prie pas, on ne répète pas, on ne regarde pas. » De telles paroles sont bien au dessus de la portée d'un enfant. ——— Au noviciat se trouvait une jeune personne très vertueuse mais aussi très tentée, que Notre-Seigneur dirigeait par ce moyen, sans qu'elle en eût connaissance. La petite élève jouait parfois avec la jeune novice, sans se douter aucunement que c'était d'elle que Notre-Seigneur lui parlait, si fréquemment. ——— Un jour, avant la récréation du soir, cette Novice reçut l'ordre de sa maîtresse d'aller changer de robe, parceque celle qu'elle portait était trop froide, et de venir aussitôt rejoindre la communauté. La Novice se hâte d'obéir, mais comme elle descendait de sa cellule, elle trouve près de la porte deux de ses compagnes qui l'invitent à faire un tour de jardin. L'ordre qu'elle a reçu de rejoindre aussitôt la communauté se présente à son esprit ; elle refuse. Mais enfin on revient à la charge et on parvient à l'entraîner. Le lendemain un billet de l'enfant portait : « Petit Jésus pas content (assez souvent elle débutait ainsi). On a reçu l'ordre d'aller changer de robe. On l'a fait ; mais au lieu de rejoindre la communauté, comme il était dit, on est allé faire un tour de jardin. » Il fut aisé à la maîtresse de s'assurer que le fait était parfaitement exact, et un avertissement charitable fut donné à la jeune novice. Un autre jour, la maîtresse lui avait ordonné d'enlever de son bureau quelques images auxquelles elle était trop attachée. Le lendemain un billet arrive : « Petit Jésus pas content. On a dit d'ôter les images ; elles ont été enlevées de dessus le pupitre, mais ensuite mises à l'intérieur. » La maîtresse constata que le fait était vrai et fit comprendre à sa novice qu'elle n'avait pas obéi pleinement. Alors on fit le sacrifice des images..... Encore un trait sur l'obéissance : « Petit Jésus pas content, hier on a refusé de manger d'un plat sucré, parcequ'on était pâle et qu'on se disait malade. Il ne faut rien refuser, un peu pâle n'est pas malade. » Le récit était exact. ——— L'humilité, comme l'obéissance, est un sujet sur lequel Notre-Seigneur se plaît à revenir dans ces révélations. Un billet portait, en parlant toujours de la même Novice : « La semaine dernière on a été plié trois fois, mais non rompu. Or il est nécessaire qu'on soit brisé ; Petit Jésus le veut, et jusqu'à néant on n'est rien. » ——— Enfin une dernière petite lettre : « Petit Jésus pas content, en confession on a dit qu'on était bien tenté de quitter sa vocation. Il ne faut pas. Le démon veut faire sortir parcequ'on est vertueux comme un petit ange. Mais petit Jésus dit qu'il ne faut pas. Car si on sort on est perdu. » La jeune novice à qui sa maîtresse parle de tentations contre la vocation, se récrie et lui dit : « Mais, ma Mère, il faut donc que mon Confesseur vous l'ait révélé. » — Non, dit la maîtresse, mais je le sais d'ailleurs et de bonne source ; » et elle découvrit à sa novice le piège que le démon lui tendait.

Sommaire.

Chine.	Pe-tché-ly.	Les brigands. — Page 1 .... École de catéchistes Page 5. —	R. P. Leboucq.	Page 1. 5.
"	Kiang-nan.	Conférences avec un Turc	P. Grillo.	" 6.
"	"	Éclipses en Chine	R. P. Gandar.	" 7.
"	Pé-tché-ly.	Châtiment et conversion d'un païen	R. P. Petitfils.	" 8.
"	Kiang-nan.	Village converti par un procès	R. P. Havary.	" 9.
"	"	Un chrétien battu et vengé	R. P. Desjacques.	" 9.
"	"	Récit d'une excursion	R. P. Heude.	" 11.
"	"	Impression de voyage — Page 15. — Construction d'une église - Conversions de païens P. 18 —	R. P. Colombel.	" 15. 18.
"	"	Propositions des mandarins de Nan-Kin	Mgr Languillat.	" 21.
"	Pé-tché-ly.	Faits divers	R. P. Leboucq.	" 22.
"	Kiang-nan.	Un vol réprimé	R. P. Colombel.	" 26.
Madagascar.		L'inauguration de l'église et la Reine	F. B. Caulier.	" 27.
Autriche.		L'université d'Inspruck et le gouvernement — Loi des écoles primaires	F. Müller.	" 29.
Tyrol.	Feldkirch.	Nouvelles du collège	R. P. Bole.	" 30.
Prusse.		Quelques faits racontés par le	R. P. Roh.	" 31.
France.		Mission de St Florent	R. P. Bouplard.	" 33.
Calcutta.		Tremblement de terre - Burdwam - Mission chez les Côles - Détails de météorologie - Le parc aux éléphants	R. P. Lafont.	" 35.
Macao.		Situation	R. P. Sentinier.	"
Java.		Visite du gouverneur — Une première Communion	R. P. Bruyn.	" 39.
Louisiane.		Incendie de Spring-hill	R. P. Desribes.	" 40.
Mexico.		Persécution	R. P. Morandi.	" 41.
Havane.		Événements de la)	R. P. G. Rivas	" 42
Varia —		Mission de Morlaix (44) - Chine - (46) — Adresse au St Père (46) - Une petite privilégiée de Notre-Seigneur.		" 47.

IHS

LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL.

AUX PP. ET FF. DE . . . . .

OCTOBRE — N° 5 — 1869.

NOS RR. PP. ET NOS T T. CC. FF.

PAX CHRISTI.

Amérique Septentrionale. — Montagnes-Rocheuses. — Lettre du R. P. Cataldo. — Lewiston, 27 9bre 1868.

J'attendais une occasion pour visiter les Spokanes, lorsque arrivèrent à Lewiston deux hommes de la nation des Cœurs-d'Alène. Ils m'apprirent que leurs compatriotes étaient réunis en grand nombre dans le voisinage pour faire provision de racines sauvages. Je partis immédiatement pour les visiter. — Chemin faisant, le vieux Joseph (qui, l'année précédente, avait été mon professeur de langue tête-plate) se retourne vers moi, et d'un air magistral : « Te rappelles-tu que c'est moi qui te mis à la bouche pour la première fois les paroles que tu prononces ? — Oui, mon vieil ami, je me le rappelle, et, si j'ai fait quelque bien, c'est toi qui en as le mérite. » Eugène alors, (c'était l'autre Sauvage) presque jaloux. « Et te rappelles-tu que lorsque tes oreilles entendirent pour la première fois les paroles de notre langue (la langue des Cœurs-d'Alène, dialecte tête-plate), tu les as reçues de mes lèvres ? — Parfaitement ; mais tu n'as pas le mérite de Joseph qui, durant tout un mois, se condamna à rester dans ma chambre du matin au soir. » .... Arrivés à la station des Cœurs-d'Alène établis vis-à-vis d'un petit camp de Nez-Percés, nous pûmes constater de suite la différence de leurs dispositions. Chez les Cœurs-d'Alène, sainte joie de la visite de la Robe-Noire ; chez les Nez-percés, indifférence complète : ils continuèrent leur jeu, quelques-uns même pour me braver, provoquaient au jeu les autres sauvages, parceque, disaient-ils, la Robe-Noire était arrivée. Leur chef, bon vieux, sans énergie, se déclara impuissant à les réprimer. C'étaient de jeunes écervelés d'une autre tribu venus à son camp pour jouer avec les Cœurs-d'Alène. Le jeu est la ruine de ces pauvres sauvages, et nos Pères l'ont tellement stigmatisé qu'aux yeux des Sauvages le jeu et le paganisme sont une même chose. Je déclarai au vieux chef que, si le lendemain, le scandale ne cessait pas, je partirais pour un autre camp. Là-dessus je fis la prière du soir et j'exhortai tous les Cœurs-d'Alène à venir se confesser. Le lendemain en effet, je me mis à entendre les confessions, mais au milieu du jour, le jeu recommença avec une nouvelle fureur. Immédiatement je fis seller mon cheval, et, malgré les supplications du vieux chef, je partis avec bon nombre de Cœurs-d'Alène pour un autre camp de leur nation. — Grande allégresse de mes nouveaux hôtes, et pour moi petit essai de la vie sauvage. Ces pauvres gens étaient si misérables qu'ils ne purent me donner une tente. Il fallut donc m'établir dans la loge commune où se confondent pêle-mêle hommes, chiens, insectes de toute espèce. Mon ordinaire fut la racine de Cassmack (appelée Gamache par les Canadiens) et du poisson cuit dans de l'eau trouble et sans sel : régal magnifique et qui n'est pas de tous les jours. Pour lit, 5 à 6 pieds sur le sol : la peau de buffle qui le recouvre fourmille d'êtres vivants qui s'en donnent à cœur-joie quand ils ont la bonne fortune d'avoir à sucer le sang d'un pauvre diable. Tout cela ne laisse pas que d'impressionner désagréablement le Missionnaire pendant 4 ou 5 mois ; mais une fois fait à ce genre de vie, il n'y pense plus. Après les confessions, vint le grand jour de la Communion. Je voudrais ici vous décrire la chapelle,

mais impossible, il faudrait la voir : l'autel lui-même n'a pas de place pour les cierges. Les Sauvages avaient cependant donné tout ce qu'ils possédaient pour l'orner, mais ils n'ont presque rien. La Messe fut chantée solennellement par les Cœurs-d'Alène et tous, excepté deux s'approchèrent de la Sainte table. A mon départ, je fis promettre au chef que ceux de ses gens qui n'étaient pas au camp pour le jour de la Communion viendraient me trouver à Lewiston pour remplir leurs devoirs. En passant par le camp des joueurs, je trouvai le vieux chef très-affligé : « Robe-Noire, me dit-il, tu m'as traité comme on traite une bête ; tu sais bien que je n'étais pas coupable, et que je m'opposais aux joueurs de toutes mes forces. » Je le consolai, et le félicitai de ses bonnes dispositions qui me faisaient espérer sa conversion. —— Quelques semaines après arrivaient à Lewiston un grand nombre de Cœurs-d'Alène. Leur conduite fut exemplaire ; ils restaient continuellement près de l'église. Grande admiration parmi les Blancs qui, apprenant qu'ils n'étaient venus que pour visiter le Missionnaire et se confesser, vinrent en grand nombre me témoigner le désir de les voir et de les entendre prier et chanter dans l'église. Pour les satisfaire, je fis placer, le dimanche, les Cœurs-d'Alène dans le sanctuaire, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre et j'abandonnai le reste de l'église aux Blancs. Les Nez-Percés étaient debout à la porte. Les chants des Cœurs-d'alène en latin et en langue sauvage, leur modestie, la dévotion avec laquelle ils s'approchèrent de la Table sainte, leur action de grâces, leur manière de prier en commun, édifièrent beaucoup les assistants. Plusieurs personnes qui ne venant plus à l'église, s'y étaient rendues par curiosité, pleuraient leurs péchés en se comparant à ces pauvres Sauvages. Les Nez-Percés ne se sentaient plus de joie, mais ils étaient dans l'affliction de ne pas partager le bonheur des Cœurs-d'Alène. Un de leurs chefs vint me dire qu'il enviait le sort des chrétiens, et qu'il espérait surmonter les difficultés et leur ressembler bientôt. —— Quelques jours après je partais à cheval, avec un jeune Cœur-d'Alène, pour visiter les Spokanes. J'avais un train de grand seigneur : cheval de charge avec farine et lard salé, une petite tente, deux couvertures de laines et deux marmites pour la cuisine. Mon brave jeune homme me raconta en route une partie de son histoire ; la voici en substance : « Ne t'afflige pas, Robe-Noire, de ce que je vais te raconter, mais rends grâces à Dieu du changement qui s'est opéré en moi. Tu m'as demandé pourquoi j'ai été si méchant et je te réponds : « Ce sont les Américains qui m'ont rendu méchant : ils m'ont perdu par l'ivrognerie. Il y a 4 ou 5 ans, j'étais un beau jeune homme, un peu dissipé il est vrai ; mais je te l'assure, je ne connaissais pas le mal. Maintes fois, hommes ou femmes m'engagèrent à faire le mal ; mais avec le secours de Dieu, je fus toujours fort, toujours victorieux contre le démon. Un jour que j'accompagnais deux de mes parents depuis notre église (la mission du Sacré-Cœur) jusqu'à Colville, nous rencontrâmes un campement d'Américains. Pendant la nuit l'un d'eux vint m'inviter à boire un peu avec lui. Je refusai 4 fois de suite ; à la fin, comme j'étais jeune et que je ne soupçonnais pas la mauvaise intention de l'américain, je le suivis avec la ferme résolution de ne pas boire même la plus petite goutte de liqueur. On employa tous les moyens pour m'engager à boire, mais je surmontai toutes les tentations. Enfin, avant de partir, l'un d'eux prit une bouteille, me la mit en main : « Va-t'en, dit-il, avec cette bouteille ; plus tard tu te repentiras de n'avoir pas bu et tu voudras boire ; et si personne ne boit ; eh! bien jette-la. » Je partis avec la bouteille et je racontai à mes parents ce qui était arrivé. Cependant le démon agissait dans mon cœur, et après avoir résisté à de si violentes tentations, je leur dis de boire un peu et de voir quel goût avait l'eau des Blancs : car personne parmi nous n'y avait encore goûté. Je bus un peu, mais eux s'y refusèrent. Quelques instants après l'Américain arrivait et me demandait si j'avais bu ; sur ma réponse affirmative, il m'engagea à boire encore. Je refusai longtemps, enfin je consentis. La gaîté s'empara de moi, je n'eus plus besoin d'excitation et je bus jusqu'à perdre l'usage de la raison. Ils me tinrent bien 4 jours dans l'ivresse et de ces quatre jours je ne sais que ce que m'en raconta mon frère. Ayant appris ce qui était arrivé il vint me délivrer et il était si exaspéré qu'il voulait tuer deux des Blancs. Ils m'enivrèrent si brutalement parcequ'ils voulaient me faire pécher. Depuis lors ce détestable breuvage des Américains a tellement dominé ma volonté jusqu'à l'année dernière que je n'étais plus libre de ne pas m'enivrer toutes les fois que l'occasion s'en présentait, et de l'ivresse je descendais à tous les autres péchés. L'année dernière quand je t'accompagnai, au temps des neiges, depuis le lac jusqu'à l'église, j'avais tant de honte de mes péchés que j'osais à peine te regarder. Je commençai alors à faire tout mon possible pour me corriger, mais je retombai souvent. Maintenant il y a 4 mois que je me soutiens avec la grâce de Notre-Seigneur, et quand je suis tenté de faire le mal, les bonnes paroles d'encouragement du P. Joseph (P. Caruana) me reviennent à l'esprit et me donnent du cœur. Oh! quel plaisir j'éprouve à te dire à présent : « Père, mon cœur est bon, il est en paix

avec Dieu ". J'espère, avec le secours divin, rester toujours bon: ainsi, quand nous nous reverrons tu retrouveras en moi, non plus un enfant du démon, comme l'année passée, mais un enfant de Dieu." —— Durant mon excursion qui dura plus d'un mois, il se confessa et communia souvent et me disait quelquefois : « Ah ! que je suis content d'être ton compagnon ; maintenant, tout ce que je fais, je le fais pour Dieu, seulement pour Dieu." Le second jour nous arrivions au pied d'une haute montagne. « Voilà, dit-il, la montagne de la petite nation (les nains). — Que veux-tu dire ? — Comment tu ne connais pas cette montagne ? — Non, je ne suis jamais passé par là. — Et personne ne t'en a parlé ? Eh ! bien, sache donc que nos ancêtres croyaient que cette montagne était creuse et habitée à l'intérieur par un grand nombre de petits hommes beaucoup plus intelligents que nous, mais à peine grands comme le bras. Ces petits êtres connaissaient toutes les choses passées, présentes et futures. Nos ancêtres venaient plusieurs fois l'année en pèlerinage à cette montagne et les sacrificateurs qui leur offraient quelques présents se mettaient en communication avec cette petite nation, et prétendaient connaître par là les choses à venir. Nous savons maintenant que ce n'est que superstition ; mais beaucoup de Spokanes païens continuent encore leurs visites, surtout avant les grandes chasses pour savoir où et comment ils tueront beaucoup de gibier." —— Le troisième jour nous arrivions au campement des Spokanes, mais ils étaient partis. Mon compagnon reconnut aux traces des chevaux qu'ils ne s'étaient éloignés que depuis 2 ou 3 jours, et montant sur une colline il découvrit au loin un camp de Cœurs d'Alène. Ils se préparaient au départ, mais ils restèrent pour se confesser et communier. Me voilà donc à les entendre, assis par terre, sans aucun siège. Ces sauvages viennent généralement à confesse, tenant à la main un chapelet aux grains duquel, dans leur imagination, ils fixent le nombre et l'espèce de leurs péchés. Un bon vieux qui avait oublié ou perdu son chapelet apporta un faisceau de bâtonnets et à chaque péché qu'il accusait il en jetait un loin de lui : quand il eût fini il me dit que ses péchés étaient tous sortis de son cœur, mais qu'il me demandait le pardon et la pénitence. —— Enfin nous trouvâmes un campement de Spokanes ; mais quels gens ! tous joueurs, tous infidèles. Je résolus cependant de rester parmi eux quelques jours. Le soir même plusieurs jeunes gens vinrent m'apprendre que Gerry, le grand chef, mon ennemi, protestant déclaré était au camp. Mais il avait changé de sentiment à mon égard en voyant combien ma conduite était différente de celle du ministre qui avait abandonné ses enfants. Le lendemain le grand chef et tous les chefs du camp vinrent me trouver, me manifestant leur joie de me posséder au milieu d'eux. Un chef me parla en ces termes : « Ce qui me fait peine, c'est que tu nous as abandonnés. Je crois que tu as agi sans y penser, ô Robe-Noire. Vois ce peuple qui t'entoure : il est tout entier sans Dieu, sans prière, sans espérance pour la vie future. Tous sont joueurs, moi qui te parle, je suis joueur, le plus forcené des joueurs. Et pourquoi un si grand malheur ? parceque tu nous as abandonnés : j'ai donc raison de dire que tu as agi sans y penser. Ne vois-tu pas que tu es la cause de notre malheur ? En peu de mois tu eusses gagné un grand nombre à Notre-Seigneur et Créateur ; si tu étais resté quelques mois de plus, tu nous aurais tous gagnés, oui, tous. Ne te fâche pas, si je te le répète, je suis joueur, parceque tu nous as quittés. Ne va donc pas avec les Nez-Percés, reste au milieu de nous." — Je lui répondis que si je les avais quittés, ce n'était pas par mauvaise volonté, mais par l'ordre de Dieu, et que moi ou un autre Père les instruirait et les baptiserait l'hiver prochain. —— Ce fut un vrai triomphe pour notre sainte Religion : je baptisai quelques enfants et j'instruisis les adultes.

Autre lettre du même. —— Missions chez les Nez-Percés. —— Lewiston, 15 Février 1869.

Vous avez pu voir par mes dernières lettres que les plus grandes difficultés pour commencer cette mission viennent non seulement de ceux qui s'y opposent, mais aussi de ceux qui se montrent favorables. Telle est la peur qu'ils ont je ne dis pas seulement des faits, mais même des paroles et de l'opinion soit publique, soit particulière ; qu'ils craignent les railleries d'une femme ou d'un enfant. — Après le retour de la députation indienne de Washington, le nouveau représentant du Gouvernement nous refusa l'enseignement dans les classes et le confia à des maîtres séculiers. Ayant depuis, d'après mes instances, déclaré en public que tous les villages étaient libres de suivre n'importe quelle religion, je m'attendais à ce que quelques-uns des chefs seraient venus pour m'inviter à instruire leurs villages selon qu'ils me l'avaient promis. Mais personne n'osa venir parceque le grand chef qui est protestant, s'était montré opposé à

cette démarche. Alors je me suis proposé de visiter quelques camps, ou villages et de voir par moi-même où je pourrais établir ma demeure pour instruire et encourager les Sauvages, et former ainsi un petit noyau de chrétiens édifiants dont l'exemple put attirer les autres dans notre Ste Religion. — Mais là était le difficile. Il me fallait pour cela un secours spécial d'en haut, et c'est pourquoi j'ai recommandé la chose à notre St Joseph, à notre bonne Mère la Ste Vierge et surtout au très Saint Cœur de Jésus, en leur promettant de célébrer en leur honneur trois Messes, si l'entreprise réussissait. Mais où fixer ma tente? Il y avait peu à espérer du village voisin parceque parmi les Sauvages se trouve un ministre méthodiste. Je résolus donc d'aller à un autre village où tous les chefs nous sont favorables et qui est à 15 milles de Lewiston sur la rive opposée de la rivière Clear Water (Eau limpide). En attendant j'ai repris mes visites au village qui est près de Lewiston, pour voir au moins si je pourrais y faire quelque bien. Mais après quelques semaines j'ai dû conclure que pour le moment le mieux était de l'abandonner. Voici comme la chose se passa. Vous n'avez pas oublié, mon R. Père, que l'année dernière j'avais commencé à instruire les enfants de ce village. Tout allait bon train lorsque le grand chef s'opposa, et je n'ai pas pu continuer mes instructions. Voici donc qu'à ma première apparition dans le camp, les enfants viennent à ma rencontre en poussant des cris de joie et en appelant tout le monde à la prière de la Robe-Noire qui après une longue absence était enfin revenu. Le vieux ministre (c'est un Sauvage lui aussi) s'opposa de toutes ses forces à l'instruction des enfants; il prêcha contre la Robe-Noire et fit sa prière avant que j'eusse le temps de visiter les maisons. Etant arrivé suivi de beaucoup d'enfants à la maison du chef qui nous est favorable, celui-ci me reçut avec froideur. Je n'eus point de peine à en deviner le motif, et je lui dis de ne point craindre et même de sonner la cloche pour appeler les autres à la prière. Mais comme il craignait toujours, et son fils plus que lui, me disant que cela était inutile, que personne ne viendrait; je me vis forcé de sonner moi-même; et tout de suite je vis se réunir tous les enfants et plusieurs hommes. Tout alla à merveille; aussi je les encourageai et leur promis de venir le dimanche suivant. — Pendant ce temps l'un des trois chefs favorables du village où je voulais me rendre vint passer quelques jours au camp près Lewiston. Il ne manqua point de me faire une visite; et il va sans dire, que sa conversation roula sur le traité de réserve stipulé avec le gouvernement Américain, sur les dangers qu'il renfermait, sur les raisons qu'on avait de s'opposer à son exécution; ajoutant que les Sauvages n'auraient jamais abandonné leurs terres, etc. J'ai tâché plusieurs fois d'amener le discours sur la prière, sur la vie future; mais il ramenait toujours la conversation sur son sujet favori. Je lui ai montré l'image de Notre-Seigneur crucifié; mais il me disait que son cœur n'était point disposé à la prière, qu'il pensait toujours à la petite portion de terre qu'on lui réservait, à lui, aux siens et à ses chevaux, et qu'ils y mourraient tous de faim. Après une longue conversation sans aucun résultat, il partit en m'appelant son grand ami. Je l'ai invité à retourner le lendemain, il accepta. Le lendemain donc à peine est-il entré dans ma chambre, après les salutations d'usage, je le prie de s'asseoir et je lui parle à peu près ainsi: « Metat-Uèptas (c'est son nom, et il signifie Trois-Plumes), Metat-Uèptas mon ami; ton cœur est désolé et le mien l'est encore plus. Toi, tu t'affliges parceque tes enfants et tes chevaux mourront de faim lorsque vous entrerez dans la petite terre qui vous est réservée, et moi je m'afflige pour cela aussi, mais encore plus parceque ton âme et les âmes de tes enfants meurent de faim lorsque Dieu leur offre un si beau banquet spirituel... Je pense donc à construire avec ton secours une petite église dans ton village pour t'instruire aussi bien que tes enfants.» La réponse fut évasive au commencement; mais par la suite il me fit comprendre qu'il n'était pas chrétien et qu'il ne pensait pas à le devenir pour le moment, quoiqu'il fut bien résolu à ne point mourir sans baptême: que je devais en parler avec les deux autres chefs du village, qui se disaient chrétiens: que du reste il était inutile de penser à la chapelle avant de voir où aboutiraient les négociations entamées avec le gouvernement sur la réserve des terres. Il ajouta qu'il aimait la liqueur, qu'il était séparé de sa femme, etc... Ensuite il voulut être instruit sur quelques points de notre Ste Religion et me dit qu'il était fier d'être l'ami de la Robe-Noire, dont peut-être avant peu il suivrait la prière. Il est venu dans la suite me voir à Lewiston et le dimanche qui suivit sa dernière visite, je me rendis moi-même dans le village pour le voir. Voici comment. J'étais sur le point de dire la Messe pour les Blancs, lorsque je vois venir mon Mentor, un bon vieux Sauvage qui me prend toujours sur son canot pour me faire passer sur l'autre bord de la rivière où se trouve le chef Indien. Je l'ai fait attendre jusqu'après la Messe et le sermon; alors nous nous sommes mis en route et traversant la rivière en pirogue, nous vînmes trouver mon ami Trois-Plumes. — « Je suis venu, lui dis-je en entrant, non pas précisément pour te faire une visite, mais

pour t'inviter à la prière. — Où veux-tu donc prier, Robe-Noire? — Au lieu ordinaire ; à la maison du chef Weptas-Samza (Robe-de-Plumes). — Tu as manqué ton heure : le vieux chef protestant, celui là même qui s'est improvisé prédicateur (Sakantaican) (L'aigle), ayant su que tu devais venir, a déjà occupé ta place et il prêche juste dans ce moment. — Fort bien ; allons entendre son sermon : il écoutera après le mien, et il se fera catholique avec les autres. — Tu ne feras jamais rien avec ce vilain vieillard. — Et je te dis qu'il est venu me voir plusieurs fois pour être instruit. — Bah! c'est un vieil hypocrite, il a deux langues (il ment par habitude). — N'importe, allons-y. S'il ne veut pas prier avec nous, il sortira, car le chef Robe-de-Plumes est mon grand ami, et m'a assuré qu'il veut se faire catholique. Va en avant. » Après ce dialogue nous nous avançames vers la maison de Robe-de-Plumes, et lorsque je me trouvais assez près, je vis en sortir l'assemblée. Le vieux Sakan taikan ayant su mon approche, s'empressa de dissoudre le meeting pour n'être pas obligé de prier avec la Robe-Noire. Mais le pauvre diable ne pouvant pas éviter ma rencontre ; je le vis venir à moi et m'aborder avec une mine confuse. Je le prends alors par la main, la lui serre affectueusement et lui dis en souriant : « Vieil hypocrite ; n'es-tu pas venu souvent chez moi pour t'instruire sur l'anglais, sur la Vie de Jésus-Christ ? N'as-tu pas protesté que tu étais mon ami, en disant que je suis un brave homme, et que ma doctrine est bonne ? Comment donc après tout cela, viens-tu ici prêcher contre ma religion. Viens maintenant prier avec nous autres. » Le pauvre homme balbutia quelques paroles d'excuse, et s'efforça de se débarrasser de moi qui lui pressais la main comme à mon grand ami. Cependant tous les sauvages excepté quelques anciens amis de L'aigle, m'accompagnèrent à la maison de la prière, et beaucoup d'autres y vinrent appelés par le son de la cloche, entre autres le chef Trois-Plumes. — Après la prière je leur fis une instruction sur la necessité du baptême ; je conclus en disant que si L'Aigle les aimait véritablement comme ses enfants, au lieu de s'opposer à mes instructions, il devrait au contraire me prier de les baptiser tous. Il est le seul baptisé dans tout le village, et il connait la nécessité du baptême. Pense-t-il par hasard qu'il est seul digne d'aller en Paradis, et que le Ciel doit être fermé pour tous les autres ? Pourquoi donc s'oppose-t-il au Ministre de Dieu qui ne cherche autre chose que votre instruction et votre baptême ?" — Grand émoi dans le village par suite de cette instruction ; on en parle au grand chef, et des mesures sont prises pour ne laisser venir à la prière et aux instructions que le moins de monde possible. J'aurais été content d'avoir seulement les enfants, et je serais resté, s'ils eussent été constants à venir comme je l'avais espéré. Mais on se remua tellement, que les enfants même ne vinrent plus, à peu d'exceptions près. On alla même jusqu'à insulter mon vieux Mentor qui me faisait passer la rivière sur son canot. Je pris alors la résolution de partir et de m'adresser exclusivement aux sauvages du camp de Trois-Plumes. J'avais déjà obtenu de l'agent du gouvernement, l'autorisation d'élever une petite chaumière qui servirait de chapelle dans le camp des sauvages compris dans la réserve. Car il faut savoir que personne ne peut demeurer et beaucoup moins bâtir dans les villages réservés par le Gouvernement pour les sauvages ; et que le village de Trois-Plumes est compris dans la réserve. Mais comment faire pour se procurer du bois à cet effet? Il n'y en avait point à l'agencie, et quand même il y en aurait eu, l'agent ne me l'aurait pas donné ni vendu (comme la suite l'a prouvé). Faire venir les matériaux de Lewiston ? Il m'aurait fallu une somme qu'il nous était impossible de réaliser : savoir 500 écus pour une chapelle de 18 pieds de long sur 13 de large. Il ne me restait pas d'autre parti que de la construire avec des poutres : il fallait pour cela aller visiter les sauvages, particulièrement les deux chefs qui se disent chrétiens catholiques, et voir s'ils étaient disposés à avoir une chapelle, et si dans le petit bois qui est près de leur village, il y avait des arbres convenables pour ce que nous voulions faire. Je m'y rendis et je fus très-satisfait de ma visite. Je trouvai là des arbres de moyenne grandeur, et les sauvages bien disposés. Voici comment. Au commencement de décembre, lorsque Trois-Plumes se trouvait encore près de Lewiston, j'y attendais aussi l'un des deux autres chefs, lequel m'avait promis de venir me trouver et me conduire à son camp sitôt que l'agent aurait proclamé la liberté du culte. Après l'avoir attendu longtemps inutilement je me rendis à l'Agence avec l'intention de poursuivre mon chemin jusqu'au village de Trois-Plumes et de deux autres chefs. A peine y étais-je arrivé, je fis la rencontre d'un sauvage que je ne connaissais que de nom et de réputation. Nous fimes bientôt connaissance, et il me raconta que le jour précédent il y avait eu grande assemblée de chefs appelés par l'agent afin de recevoir les payes du gouvernement ; que personne n'avait rien voulu recevoir, que tous avaient protesté contre le traité de réserve, ou comme ils l'appellent "de petit territoire": qu'il n'y avait

eu qu'un sous-chef qui avait accepté de l'argent : que l'un des chefs favorables aux Robes-Noires avait beaucoup parlé en leur faveur, et avait proposé de chasser le grand chef qui s'était montré opposé aux Missionnaires, et favorable au traité du petit territoire. Ensuite il me demanda si je connaissais un certain chef protestant qui après tous ces discours s'était déclaré ami de la Robe-Noire : et comme je lui disais que je ne le connaissais pas, il m'engagea à lui rendre visite ; ce que j'acceptai avec plaisir. Arrivé chez lui, nous fîmes bientôt connaissance, je lui dis que j'étais là de passage, et que je voulais aller le soir même au village du chef Trois-Plumes. — "Tu ne trouveras point Trois-Plumes, me dit-il, il s'est absenté du village ; mais tu trouveras Stupstup (Cheveux coupés). — Parfait, j'irai le trouver : car tu dois savoir qu'il est disciple de la Robe-Noire. — Très-bien : je vois avec plaisir que tu cherches tes brebis : au lieu que nous, nous sommes abandonnés et nous n'avons personne pour nous instruire. Cependant il faut dire aussi que je n'ai pas grand besoin d'instruction : je suis baptisé et j'ai ma bible dans laquelle je lis souvent." (Cette bible n'est qu'un petit choix des faits de la Vie de Notre-Seigneur écrits dans la langue des Nez-Percés, par le ministre protestant : je n'ai pas encore eu le loisir d'en prendre connaissance). A la fin de la visite il me proposa de m'accompagner au village de Trois-Plumes et de Cheveux-Coupés. J'acceptai : mais je me gardai toutefois de lui faire voir combien cette proposition me faisait plaisir. Il ne voulait m'accompagner que pour entendre les discours que j'aurais avec Stupstup sur le traité du petit territoire ; mais Dieu s'est servi de lui pour me faire obtenir la permission de construire une chapelle. Notre chef Cheveux-Coupés était à la vérité bien disposé, mais le respect humain le dominait tellement qu'il n'eût rien osé promettre. Mais voyant la Robe-Noire accompagné du chef protestant qui lit la bible, et qui s'était toujours montré jusque là contraire aux Missionnaires, Stupstup se sentit pris d'un noble enthousiasme et dans un discours public il ne craignit point de se déclarer disciple de la Robe-Noire, en disant que si jusqu'à ce jour il avait eu peur du grand chef protestant, maintenant il condamnait son peu de courage, et protestait que dorénavant il mépriserait le respect humain. Je saisis cette occasion pour lui demander si je ne pouvais avoir les moyens de construire une chapelle dans le village. — Certainement, me dit-il ; si quelque Blanc veut venir ici pour travailler, nous ferons de notre côté tout ce que nous pourrons. Je m'empressai de lui répondre que j'allais me mettre en quête et lui ferais parvenir la réponse. —— Quant au chef protestant dans un discours qu'il prononça après la cérémonie religieuse, il porta la Robe-Noire jusqu'aux nues : Cependant, déclara-t-il, il n'entendait pas par là rejeter sa foi protestante, mais il croyait que la religion chrétienne, catholique ou protestante, est toujours excellente : qu'il avait ouï dire à son ministre (Spaulding) que la Robe-Noire était dans la bonne voie, et devait être écouté par eux si lui Spaulding n'avait été là pour les mieux instruire. (Je ne sais si tout cela est vrai ; le fait est que tous ceux qui se sont faits protestants parmi ces Sauvages nous sont généralement fort hostiles). Quand les différents chefs eurent fini leurs harangues, je commençai l'instruction des enfants et voulus leur apprendre d'abord les prières et les cantiques. Les deux chefs qui se disent catholiques, Cheveux-Coupés et le Vieux Chef aveugle, savaient, il est vrai quelques prières catholiques, et ils les récitaient tous les jours comme le font les chrétiens de la Mission du Sacré-Cœur. Ils les avaient apprises des Cœurs-d'Alène quand le P. Point fonda la mission du Sacré-Cœur, mais ils les avaient fort mal comprises et encore plus mal traduites dans leur langue, de façon qu'elles n'avaient plus de sens. Il me fallut donc tout recommencer depuis le signe de la croix, et essayer de les rendre à peu près intelligibles : je dis à peu près intelligibles, car ne sachant pas assez bien leur idiom et n'ayant pu me procurer un bon interprète, j'aurai sans doute laissé passer bien des fautes de langage. Telles quelles, je les fis apprendre aux enfants et dès la première visite ils surent le signe de la croix, le Pater et l'Ave, de sorte qu'ils commencèrent dès ce jour à prier en commun. Les cantiques attiraient fort leur attention, et comme quelques-uns d'entre eux réussissaient bien à les chanter, ils ne voulurent pas cesser l'exercice qu'ils n'en eussent appris au moins un. Il était près de minuit lorsque à leur grand regret, je les congédiai en leur disant qu'il commençait à être temps d'aller dormir et que le lendemain je reprendrais cet intéressant exercice. Sur cette espérance ils se retirèrent. — J'avais compté pouvoir dormir alors à mon tour, car je me sentais un peu fatigué ; mais cela fut impossible ; les vieillards, le chef protestant à leur tête, commencèrent la série de leurs interrogations. Ce dernier me questionna sur l'histoire sainte et sur quelques

dogmes principaux : et à chacune de mes réponses il se disait enchanté de voir que ma doctrine était semblable et même identique à celle du ministre protestant ; et s'adressant aux autres : « Je ne comprends pas pourquoi le grand Chef s'oppose à la Robe-Noire puisque sa doctrine est la même que la nôtre. » (Il faut remarquer que lui-même jusqu'au jour précédent était de ceux qui nous faisaient opposition). « Je vous disais bien, ajoutait-t-il, que la religion catholique est aussi bonne que la nôtre. » Dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, j'ai dû leur dire que tout ce qu'ils savent de la religion chrétienne n'est qu'une partie de ce que la Robe-Noire enseigne ; ils savent en effet très-peu de chose et ignorent non seulement les divergences qui séparent protestants et protestants, mais encore les oppositions formelles qui séparent les protestants et les catholiques. Aussi leur ai-je déclaré que sauf leur haine contre le catholicisme, tout le reste de leur religion sauvage-protestanté est excellent, mais que ce n'est pas tout. — Les questions des protestants terminées, voici venir les adorateurs du soleil. Et ici une petite digression. Adorent-ils réellement le soleil ? Qui le sait ? Ils l'ignorent eux-mêmes : les uns l'appellent « notre frère aîné » ; d'autres « notre père », d'autres « la demeure choisie par l'habitant d'en haut (Akam-Kinikai), et où les bons jouissent de la félicité », il semble que d'autres en fassent le Dieu Suprême. Mais tous s'accordent sur ce point pratique, qu'ils doivent faire leur prière en tournant sur eux-mêmes et formant tous ensemble une sorte de ronde ; vu que leur protecteur et patron ou leur divinité le soleil tourne lui-même autour de la terre. Leur prière n'est qu'une danse au son du tambour, accompagnée des cris ou des chants des danseurs ; se peindre le visage avec de la terre rouge est une cérémonie sine qua non tant pour les hommes que pour les femmes ; se mettre des cornes sur la tête ou se les attacher aux cheveux est une pratique très-bonne, mais de surérogation et réservée aux hommes. — Cette nuit-là leurs questions roulèrent sur les chevaux : ils voulaient savoir pourquoi la Robe-Noire n'admet pas que les âmes des chevaux aillent au ciel rejoindre leurs maîtres, et comment alors il explique que ces derniers puissent parcourir des espaces aussi prodigieux. — A la fin tous allèrent se coucher ; si bonne fortune ne m'était point réservée à moi : Cheveux-Coupés et le chef protestant avaient en réserve d'autres questions sur la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vers les trois heures du matin, n'en pouvant plus je les priai de remettre nos conférences au lendemain ; ils ne s'y résignèrent que d'assez mauvaise grâce ; et moi je me jetai à la sauvage sur le sol, là même où je me tenais assis auparavant. L'aube venue, arrive Cheveux-Coupés demandant si nous prierions en commun. « Sans doute, lui répondis-je, mais attends que les autres soient éveillés, alors tu sonneras la clochette hors de ta case pour donner le signal de la prière. » Ainsi fut fait : il s'assembla aussitôt une grande foule d'hommes, de femmes et d'enfants ; cette fois je n'étais plus seul à réciter les prières, tous les enfants et quelques adultes m'accompagnaient. — Après la prière et l'instruction, Cheveux-Coupés harangua les femmes de la tribu et les exhorta à préparer un déjeuner splendide à la Robe-Noire, c'est-à-dire à tous les sauvages présents en l'honneur de la Robe-Noire, « qu'il devait avoir grand faim n'ayant pas voulu manger le soir précédent. » On prépara effectivement un déjeuner sauvage et le pain fait à la manière des Blancs en voyage, il y avait deux ou trois qualités différentes de racines sauvages ; entre autres le camas qui n'y manque jamais ; enfin nous eûmes aussi le café, le sucre et une sorte de biscuit. Vous le voyez, voilà les Nez-Percés devenus Boiapes (américains.), toutes les ressources du confortable sont à leur disposition ! Je bénis la table et nous nous mîmes à manger : tous s'acquittèrent fort bien de cet exercice pour faire honneur à la Robe-Noire et à leur appétit. Aussitôt que le repas fut terminé, les enfants m'entourèrent pour apprendre des cantiques : Un Missionnaire dans les tribus sauvages devrait être un grand musicien : le chant et les images sont les deux plus puissants moyens de les attirer. Tout le jour fut employé à réciter mille fois le Pater, l'Ave, le Credo, à chanter et à raconter quelque trait de la Vie de Notre-Seigneur. Lorsque la lassitude m'ôtait la force de parler, je me faisais remplacer par Cheveux-Coupés, dont les longs discours entretenaient alors notre jeune auditoire où l'on remarquait aussi beaucoup d'adultes. La soirée fut consacrée comme le jour précédent à l'instruction, aux interrogations, aux cantiques et à la prière. Les sauvages voulurent savoir entre autres choses pourquoi l'on ne doit pas croire aux songes, et pourquoi il est inutile et superstitieux d'user des recettes de la médecine indienne, lesquelles consistent à souffler dans le corps du malade pour en chasser la maladie. — Le lendemain après dîner nous partîmes moi, le chef protestant et quelques autres pour retourner à l'agence et reprendre de là le chemin de Lewiston. Je ne vous peindrai pas les expressions de douleur qui éclatèrent alors de toutes parts : On dit que les sauvages n'ont point de reconnaissance, point d'affection : pour moi, j'ai toujours éprouvé le contraire. — Arrivé à

Lewiston, j'allai aux informations près de quelques amis catholiques et les consultai en grand secret sur les moyens de construire chez les Sauvages une petite cabane de bois. Ce que le Seigneur avait opéré par le moyen du chef protestant était pour la bête infernale un échec trop solennel pour que je ne dusse pas attendre d'elle toutes les oppositions imaginables. Elles vinrent en effet. Trouver des gens qui voulussent bien s'en aller travailler là bas, dormir de nuit à la belle étoile par la froide brise de la mi-décembre, et avec tout cela faire de très-menus profits, c'était chose vraiment difficile; et pourtant il fallait faire vite, et prévenir le retour de Cheveux-Coupés à ses perplexités ordinaires. Après bien des recherches et des prières inutiles, je tombai enfin sur un bon Irlandais qui me promit de faire tout ce qu'il pourrait pour rassembler quelques compagnons et aller avec eux chez les Sauvages. De fait, dès le lendemain il se présenta à moi avec deux ouvriers que ses instances avaient décidés à le suivre; et même ces braves gens m'annoncèrent qu'ils avaient trouvé un tiers pour partager l'entreprise. — Parfait, leur dis-je, mais payer tant de gens, quelque prix que ce soit, cela m'est impossible, je n'ai pas le sou, il faut que tous travaillent pour l'amour de Dieu. — Cela est clair, répondit l'Irlandais, ce n'est point pour de l'argent que nous irons bâtir cette chapelle, nous ne voulons qu'aider l'Église et le Père. — C'était le dimanche après Noël; nous fixâmes notre départ au mardi suivant. Mais le diable nous ménageait un tour de sa façon: voilà que mes ouvriers perdent leurs chevaux, il se déchaîne un temps affreux, la pluie tombe par torrent et sans relâche: il fallut différer notre voyage d'un jour à l'autre jusqu'au vendredi soir. Les chevaux retrouvés et le temps remis; je décidai que les ouvriers partiraient le lendemain, pour aller préparer un terrain convenable et fixer les tentes, et que je les rejoindrais le lundi suivant, parce qu'il me fallait rester le dimanche à Lewiston pour y dire la Messe aux Blancs et le soir prêcher aux infidèles. — Donc le lundi je m'en allai rejoindre mes quatre braves Irlandais; mais arrivé au lieu où devait s'élever la chapelle, personne; j'ai beau me tourner, me retourner, crier, crier encore, rien. A la fin je découvre un Blanc, et l'ayant joint, j'apprends de lui que mes ouvriers se trouvaient à 2 milles de là. Je cours aussitôt à leur recherche et finis en effet par les rencontrer, mais si abattus qu'ils étaient au moment de retourner à Lewiston sans avoir rien fait. Après leur avoir dit quelques paroles pour leur faire reprendre cœur, et leur avoir fait promettre que le lendemain (car il était déjà tard) ils reviendraient avec moi à l'emplacement de la chapelle projetée, je poussai jusqu'au campement des Sauvages pour conférer avec Cheveux-Coupés. Je lui dis que j'avais pris déjà toutes les dispositions relatives à la chapelle, et qu'il convenait que les Sauvages prêtassent leur concours. L'emplacement de la chapelle n'avait pas été fixé dans le campement d'hiver, mais dans celui de printemps où s'assemblent les Sauvages pour aller faire les semailles dans leurs petits champs. Tout le monde fut ravi de ma visite: c'était l'occasion d'apprendre de nouvelles prières et de nouveaux cantiques. D'ailleurs Cheveux-Coupés apprit avec grand plaisir tout ce que je lui dis de notre petite église, et il en fit part aussitôt à tous les autres: on l'entendit généralement avec satisfaction. — Tout était pour le mieux lorsqu'un quidam se mit à murmurer à l'oreille des Sauvages que la Robe-Noire en élevant cette chapelle n'avait d'autre but que de prendre possession du territoire, pour le vendre ensuite à son profit. Ces quelques mots suffirent pour troubler ces esprits légers et pusillanimes, et plusieurs soupçonnèrent dès lors que l'idée de faire la chapelle dans un territoire autrefois réservé aux Sauvages par le gouvernement ne pouvait provenir que de l'agent Américain qui aurait prétendu trouver là une manière d'exécuter le traité et de les faire tous entrer dans la réserve. Ces craintes et ces soupçons n'empêchèrent ni les instructions ni le chant, ni les conférences religieuses, mais on n'y remarquait plus l'enthousiasme de la première visite; cependant comme toutes ces difficultés ne se discutaient que tout bas, je feignis de ne rien entendre et laissai passer de bouche en bouche tous leurs arguments sans y rien répondre. J'en parlai pourtant à part à Cheveux-Coupés; il me répondit qu'il n'y avait que des gens sans cervelle à agiter ces questions, mais qu'il n'osait (lui si courageux à ma première visite) parler en public pour dissiper tous ces doutes. — Le lendemain, après la prière, le chant et l'instruction, je déclarai que j'allais descendre au campement de printemps, pour commencer les travaux et que je demandais que quelques-uns d'entre eux me prêtassent leur concours au nom de tous, comme cela était convenable. Le fils du Vieux Chef aveugle prit alors la parole pour exposer les difficultés d'une telle entreprise, c'est-à-dire, tous les soupçons conçus la veille. Je résolus les difficultés en m'efforçant de lever tous les doutes: « Le terrain, leur dis-je, ne m'appartiendrait pas, mais resterait toujours leur propriété, l'édifice serait leur église et non la mienne, quant à l'agent, il n'avait rien à voir en toute cette affaire, sinon donner son consentement,

à quoi d'ailleurs il ne se pouvait refuser, en bon Américain qu'il est, et qui professe hautement la liberté de religion. Quand j'eus exposé tous ces arguments, je passai à un autre plus convaincant et plus efficace pour ces sauvages. Elevant la voix et prenant le ton du reproche: « Après tout, ajoutai-je, si ces explications et ces arguments ne suffisent pas pour vous, si vous ne voulez pas la chapelle, si vous faites la moindre difficulté à la construire tout à l'heure, mon cheval est tout sellé: je l'enfourche, et au galop, moi et mes quatre amis nous retournons à Lewiston et pour ne plus revenir, je vous abandonne à jamais. » Ces paroles produisirent un effet magique: Mon adversaire, qui m'avait parlé jusque là d'un ton fier et hautain, devint humble et soumis comme un enfant, et s'excusa en disant que ses paroles n'avaient pas été des paroles d'opposition, mais de simples doutes qu'il me soumettait; que mes réponses avaient été excellentes; qu'il n'y avait plus qu'à mettre promptement la main à l'ouvrage; que quelques hommes qui n'avaient pas grand chose à faire, viendraient travailler et que lui même serait venu avec plaisir, s'il n'avait été fort occupé à la chasse, que l'emplacement déjà choisi avec Cheveux-Coupés était excellent, et que nous pourrions, en cas de besoin demander du secours à l'agent au nom de tout le village sauvage &c. Alors la scène changea tout d'un coup d'aspect; le vieux chef aveugle qui n'avait pas encore parlé en public, prit la parole et m'apostropha dans les termes suivants: « Robe noire, il y a déjà plus de 20 ans, que je prie tous les jours comme me l'ont appris ceux que tu as convertis: mes paroles, quand je priais, comme tu nous l'a expliqué, n'étaient pas exactes, mais mon cœur était uni à celui de la Robe noire, parceque j'entendais prier avec lui et comme lui notre Créateur. Je priais, et priais seul, sans autre compagnon que le seul Cheveux-Coupés: tous les autres se moquaient de moi qui récitais la mauvaise prière, tous me disaient que j'irais en enfer, avec mon maître la Robe noire, et malgré cela je persistai seul sans m'inquiéter de leurs railleries; enfin, après tant d'années, le Seigneur m'a donné l'immense consolation de voir la Robe noire au milieu de nous, d'en trouver beaucoup d'autres qui prient avec moi, d'entendre les chants de la prière véritable; mon cœur tressaille de joie, parceque maintenant l'on ne me condamne plus au feu comme auparavant, mais qu'on envie mon sort, et qu'on me proclame bienheureux. Et se pourrait-il que moi, le plus vieux de tout le village, je voulusse t'en chasser? Ni moi, ni mon fils, ni aucun autre, ne prononcera une parole d'opposition: bien plus, nous sommes tous contents et nous espérons avoir bientôt notre église à nous. » Toutes les difficultés étaient-elles ainsi résolues? Pas encore: Quand nous fûmes arrivés dans le bois où l'on devait couper les arbres, un des Irlandais me dit: « Père, il n'y a pas d'arbres ici, qui puissent nous servir pour notre bâtisse; ils sont trop gros, il est inutile de les couper, ce serait peine perdue. » Mais, essayons toujours, répondis-je, cherchons dans la forêt, nous nous procurerons des bœufs pour les transporter, et ainsi nous en viendrons à bout, bien qu'avec quelque difficulté. Mes hommes ne voulaient pas tailler les arbres que je n'eusse d'abord trouvé les bœufs; mais finalement ils se rendirent, sur la promesse que je leur fis de m'en aller prendre les bœufs chez l'agent qui ne me les refuserait pas, comme je supposais. Ils commencèrent donc l'abattis, et je partis pour l'agence, je revins le soir sans bœufs, avec une promesse vague d'avoir des chevaux de trait, promesse qui ne fut jamais exécutée. Le lendemain je montai à cheval et accompagné d'un sauvage, je me rendis dans les fermes voisines; mais cette nouvelle tentative resta sans succès et le soir je revins au camp sans avoir rien obtenu, et qui pis, est trempé des pieds à la tête parcequ'en traversant le fleuve nous avions trouvé l'eau trop haute. Après m'être séché auprès d'un bon feu, je prenais un dîner-souper (per modum unius) quand on me présenta une lettre. Ce n'était rien moins qu'une invitation à me rendre à Lewiston de la part d'une députation de sauvages, adorateurs du soleil, qui, de leur campement, éloigné d'environ trente milles de Lewiston, étaient venus pour me faire une visite diplomatique religieuse: Ne m'ayant pas trouvé, ils avaient attendu deux jours, puis expédié un messager avec une lettre qui m'appelaient à l'heure même. Sauvages et blancs, tous s'opposaient à mon départ pour ce soir, mais le porteur de la lettre

insistait pour que je partisse aussitôt, parceque le lendemain la députation devait retourner au campement à cause du manque de vivres. Traverser de nouveau le fleuve, me parut vraiment un peu dur; mais il fallut bien s'y résigner pour ne pas perdre l'occasion de convertir peut être cette tribu. Je vous parlerai une autre fois de cette conférence, je vous dirai seulement que pour le moment il n'y eut rien de conclu. En attendant, à Lewiston, un de mes refroidissements accoutumés vint me visiter, si bien que je me trouvai dans l'impossibilité de retourner à la chapelle. Après deux jours je vis entrer dans ma chambre Henri, l'un des quatre Irlandais, celui là même qui avait engagé les autres à se rendre chez les Sauvages pour bâtir l'église. – « Père, vous êtes malade? je vous l'avais bien dit, moi, me dit-il tout affligé. » Oui c'est vrai, mais je ne pouvais faire autrement. L'agent n'a pas voulu donner les chevaux qu'il avait promis; mes compagnons après avoir coupé tous les arbres, s'en sont retournés mécontents, et je suis venu vous en donner avis. » – Bien, patience, moi, comme vous voyez, je suis incapable de faire quoi que ce soit pour le moment, aussi je vous laisse le soin de tout, agissez comme je ferais moi-même. – Oui, Père, je ferai ce que je pourrai, j'irai de tous côtés et tâcherai de trouver des bœufs. Ce brave homme, me voyant malade, prit mon entreprise tellement à cœur, qu'il voulut en venir à bout. « Père, me disait-il ensuite, si vous n'étiez pas tombé malade, la chapelle n'aurait pas été faite. Je le crois, moi aussi, lui répondais-je; remercions donc le Seigneur qui sait disposer toutes choses pour le mieux. » Après trois jours, Henri put à grand'peine trouver les bœufs; mais le froid ayant augmenté, ses compagnons ne voulaient pas retourner au travail; cependant le grand argument qui les persuada, fut la maladie du Père, car la bête infernale n'était pas encore satisfaite: quand les ouvriers furent revenus au travail, les bœufs se débandèrent et il fallut employer trois jours et demi pour les rattrapper et avant de commencer à transporter les poutres. Pendant ce temps, obligé que j'étais de garder la maison, à cause de mon refroidissement, je me vis assailli par les propriétaires des bœufs, se plaignant que j'avais manqué à ma parole, et à la loyauté, puisque j'avais dit que les bêtes ne travailleraient pas plus de trois jours, tandis que toute une semaine s'était écoulée et que les bœufs n'étaient pas encore revenus. Tout Lewiston s'insurgea contre moi, m'appelant insensé de me donner tant de tracas, et de ruiner les propriétés d'autrui pour les sauvages. On ne se figure pas combien les blancs méprisent les sauvages, qu'ils regardent à peu près comme des bêtes; et c'est pour ce motif que j'avais voulu faire les choses dans le plus grand secret possible. Me voyant assailli de tous les côtés, je dus envoyer un homme pour obtenir des renseignements sur les hommes et les bœufs; les nouvelles furent bonnes, les bêtes avaient été retrouvées; la maison était déjà sur pied, et les travailleurs y seraient retournés, s'ils avaient pu la couvrir aussitôt. Mais comment la couvrir? On avait proposé deux partis: ou bien la couvrir avec des planches, si l'agent donnait celles qu'il avait promises, ou s'il les refusait, ce qui me paraissait presque certain, la couvrir avec des poutres et de la terre. L'agent refusa les planches, et la terre était déjà durcie par la glace. Mon bon Henri se met de nouveau en campagne et réussit à se procurer quelques planches, propriété d'un sauvage qui consentit à les donner ou du moins à les prêter pour l'église. La case fut finalement couverte. M'étant trouvé quitte de mon refroidissement, je pus me rendre sur les lieux au moment où les travaux touchaient à leur terme. A mon passage à l'agence je fus reçu avec la plus grande politesse par l'agent, qui s'excusa de n'avoir pu me satisfaire, sur ce que je lui avais demandé. Quand j'arrivai au fleuve, je le trouvai à moitié gelé, en sorte que je le traversai en compagnie d'un sauvage, sans qu'il fut besoin de pirogue. A la chapelle, la joie fut grande de me revoir; mon cœur tressaillit, quand je vis enfin élevée cette chétive église qui m'avait coûté tant de peines; mais je me préparais à d'autres difficultés que j'avais déjà prévues. Un seul sauvage aidait les blancs, plusieurs étaient partis pour la chasse; quelques-uns parlaient de la pauvreté de la chapelle, ils attendaient quelque chose comme la petite église de Lewiston, qui est fort élégante et pour laquelle les blancs ont dépensé plus de 1000 écus, tandis que pour les sauvages ils ne veulent pas même donner un centime. Mais la difficulté la plus sérieuse venait des soupçons

toujours renaissants que je voulais m'approprier la terre et faire mettre à exécution le traité de réserve, et cette persuasion me valut même des insultes; mais patience! Du reste ces pauvres gens n'ont pas tous les torts; ils ont été tant de fois trompés par les blancs, par leurs plus grands amis, que maintenant ils ne se fient plus à personne. Dernièrement le ministre protestant a vendu la terre que les sauvages lui avaient donnée pour la mission; « Qui nous assure, disent-ils, que la Robe noire ne fera pas de même? » Le travail le plus urgent étant terminé, nous prîmes le chemin du retour: c'était le Samedi et je devais me trouver ici à Lewiston pour le dimanche; quant aux travaux de détail, comme de boucher les trous, mettre la porte &c., nous convînmes de les exécuter la semaine suivante. Je partis un peu avant les autres en compagnie d'un sauvage pour traverser le fleuve sur la glace, mais, en approchant de la rive opposée, je posai le pied dans un trou taillé par les blancs pour enlever de la glace, et je m'y enfonçai: je crus d'abord que ce n'était rien, mais quand je vis que je ne touchais pas le fond et que je ne pouvais sortir seul de ce bain glacé, je me mis à crier au secours: mon compagnon sauvage accourut à mon aide, ainsi que quelques Blancs, et ils me retirèrent. Mais que faire? je me sentais geler et j'aurais été gelé, en effet, avant que nous eussions pu allumer un bon feu: Je demandai donc à mon compagnon de m'indiquer le chemin le plus court pour arriver à la cabane sauvage la plus voisine, et nous nous y rendîmes à la course. Arrivé là, je quittai mon manteau, mon habit et mes culottes, et ayant demandé une couverture, je tâchai de me débarrasser du reste de mes vêtements: ce fut là une des circonstances les plus critiques de ma vie. La cabane était pleine de gens accourus pour voir la robe noire, qui avait failli se noyer: hommes et femmes, grands et petits, me serraient de tous côtés et je devais m'exécuter en leur présence, enveloppé seulement dans une misérable couverture de sauvage. Pour les sauvages c'était une chose étrange et nouvelle, de voir un homme montrer tant de crainte d'être vu dans sa peau (c'est ainsi qu'ils s'exprimaient) tandis qu'eux-mêmes selon leur habitude, quelque peu corrigée maintenant, vont quasi entièrement nus. Aussi les plaisanteries pleuvaient sur moi de toutes parts. En général, cependant, ces sauvages se montrèrent assez obligeants à mon égard: ils allumèrent un grand feu, auprès duquel je suais à grosses gouttes, bien que couvert seulement de cet accoutrement sauvage; ils m'invitèrent à manger, me parlèrent de religion, et il y en eut même un qui me dit: « Robe noire, je crois maintenant que tu prêches la vraie religion; si ta religion avait été fausse, tu serais allé au fond et tu serais mort gelé là-bas. » Peu après le coucher du soleil je pus monter à cheval, et retourner à Lewiston. Je retournai deux jours plus tard avec le frère Occhiena à la chapelle de St Joseph; en deux jours nous y bouchâmes tous les trous, nous plaçâmes la porte et nous établîmes l'autel, de sorte que le 29 Janvier, je pus célébrer la première messe en l'honneur de notre patron, le glorieux Patriarche St Joseph, et en l'honneur des SS. Cœurs. Le dimanche 31 Janvier, je demeurai là et j'eus 15 personnes à la messe; mais les vieillards me dirent que quand les chasseurs seront de retour de la chasse, ils viendront tous s'établir là. Laissant le frère pour arranger la chapelle, je retournai à Lewiston célébrer la messe pour les blancs, me promettant de revenir aussitôt instruire ces quelques sauvages qui sont campés dans la mission.

P. J. M. Cataldo.
Miss. Ap.

Extrait d'une autre lettre du même. —— Wallawalla 24 Juin 1869. Il semble que le bon Dieu veuille éprouver notre mission naissante de St Joseph, chez les Nez-Percés. Depuis ma dernière lettre, je n'ai pu baptiser qu'un bon vieillard que j'ai appelé Joseph. Les sauvages qui sont prêts à se convertir, ne sont pas disposés à faire des sacrifices. Ils craignent l'opposition du grand chef, et les moqueries de beaucoup d'autres sauvages qui, sans être baptisés, s'appellent protestants. En voici un exemple: Un vieux chef qui désirait depuis longtemps se faire catholique, se montrait très content

de la chapelle et y venait non seulement pour les prières du matin et du soir, mais aussi durant le jour pour se faire instruire en particulier et se préparer ainsi au baptême. Mais voici que peu de jours avant l'époque fixée il disparait : je le crois malade et j'en demande des nouvelles, tous me disent qu'il se porte à merveille. Enfin j'arrive à découvrir la cause de tout ceci. Mon homme ne venait plus à l'église parceque son fils lui avait défendu de se faire baptiser!... Un autre vieux chef m'avait promis de se faire baptiser avec sa femme ; mais lorsque j'ai voulu fixer le jour où il devait recevoir le baptême, il me déclara qu'il ne le recevrait point, s'il n'y en avait pas beaucoup d'autres qui se fissent baptiser avec lui.

Lettre du P. Vansina au R. P. Provincial de Turin — Colville 25 Juin 1869.

La résidence de St Paul, à une douzaine de mille de Colville, est un véritable ermitage. Le Père y demeure seul au milieu d'une prairie entourée de hautes montagnes, séparée des Indiens qui sont campés à des distances variées de l'église où ils se réunissent deux fois par jour. J'ai résidé une année entière à la Virginie, où j'ai fait différentes conversions de protestants ; une cinquantaine environ d'adultes sont devenus membres de notre Sainte Eglise. Je vais vous raconter la conversion d'une dame de la secte des Mormons, arrivée à la Virginie. Cette personne était si attachée à sa secte, qu'elle se bouchait les oreilles lorsqu'on lui parlait d'un autre religion. Un Dimanche, elle se laissa persuader, par une petite fille catholique, de venir assister à la messe dans mon église. Elle y assista, et elle en observa tout le temps les cérémonies avec beaucoup d'attention. Comme elle ne pouvait rien comprendre à tout ce qu'elle avait vu, à peine de retour chez elle, elle se mit à pleurer amèrement. Une dame, femme du gouverneur, convertie à la foi, informée de la cause de ses pleurs, me pria d'aller la visiter. Je me rendis chez cette pauvre personne et après qu'elle m'eut dit le motif de sa douleur, je m'efforçai le jour même de l'instruire. Mes paroles furent pour elle à peu près aussi incompréhensibles que les cérémonies. J'y suis revenu plusieurs fois, et la lumière de notre sainte religion devenait de plus en plus claire dans cette âme. Le ministre protestant s'apercevant que je voulais lui arracher sa proie, vint à son tour pour diffamer la religion catholique et son ministre ; mais je lui fis interdire la maison de la néophyte, en ordonnant à celle-ci de ne plus le recevoir, et de brûler toutes ses bibles, ce qu'elle fit exécuter par la petite fille qui l'avait conduite à la messe. Lorsque notre convertie fut suffisamment instruite, elle retourna à l'église, avec ses deux enfants, dont l'un reçut le baptême en même temps que sa mère. Cette dame, après sa conversion, est devenue une catholique fervente et très-assidue aux Sacrements. — Je suis, pour le moment, destiné à Colville, c'est une vallée, longue de 20 lieues, mais très étroite, en égard à sa longueur. Toute cette étendue de terrain est habitée par des sauvages et par des blancs. Voilà pourquoi nous avons ici une église pour les blancs, et une autre pour les indigènes. Au milieu de cette vallée, il y a une très petite ville, avec une forteresse gardée par 125 soldats, tous catholiques. — Mgr Blanchet a offert au R. P. Giorda la mission de l'Yakama (300 Indiens). Cette mission est située vers San-Francisco, à plusieurs centaines de milles d'ici : C'est une vraie providence que cette nouvelle mission, parceque celle des Nez Percés et celle des Pieds Noirs, ne promettent pas beaucoup pour le moment.

Extrait d'une lettre du P. Caruana. La procession de la Fête-Dieu chez les Cœurs-d'Alène

Je vous dirai quelque chose de nos Indiens. La Ste Vierge m'a fait la grâce de convertir trois misérables jeunes gens dont deux étaient ce qu'on peut imaginer de pire. L'un des deux est maintenant un des plus fervents de la chrétienté, et presque mon bras droit. C'était là tout ce qui restait de joueurs dans la tribu. L'année passée, j'eus la consolation de voir presque banni le vice du jeu ; et cette année-ci, il est entièrement exterminé. Pour ce qui regarde les unions illégitimes, c'est la première année qui n'en compte plus, pas même une, dans tout le territoire des Cœurs d'Alène. Outre la grâce de Dieu, et la protection de la Ste Vierge, à laquelle mes bons chrétiens ont une grande dévotion, la coopération des Soldats du bon Dieu, nous a aidés à obtenir ce résultat. Ces Soldats du bon Dieu c'est une association militaire de jeunes gens, fervents chrétiens, ayant leur chef comme n'importe quelle milice régulière. Ces excellents soldats m'ont demandé la permission, d'accompagner le St Sacrement à la Procession de la Fête-Dieu.

Je la leur ai donnée avec plaisir. Ah! mon Père, que n'étiez vous ici ? Quelle joie de voir ces bons et grossiers sauvages se surpasser eux-mêmes pour honorer leur Créateur! La grand'messe, où j'avais distribué la communion à 253 personnes, étant terminée, on commença la procession. Le dais, assez riche, était porté par quatre des principaux chefs, et précédé par deux thuriféraires. Un de nos Pères était Maître des Cérémonies. En tête, marchaient trois enfants, portant des étendards brodés d'or, probablement travaillés en France. Suivaient deux files de jeunes gens, puis nos frères Coadjuteurs portant des cierges. Dix petits enfants en surplis et soutane rouge, formant un demi-cercle devant le St Sacrement, jetaient des fleurs cueillies par des femmes sauvages. Le peuple suivait chantant des hymnes et des cantiques, sous la direction du Maître des Cérémonies. Les soldats, dont j'ai parlé, attendaient sur deux rangs à la porte de l'église. Ils ont salué, par deux décharges de mousquetterie, le St Sacrement, et se divisant en trois pelotons, ils lui ont fait cortège. A chacun des trois reposoirs, après le Tantum ergo et la bénédiction, nouvelles décharges de mousquetterie. La procession fit le tour d'une esplanade carrée qui se trouve devant l'église. Deux jours auparavant nos jeunes gens avaient orné le parcours de la procession en plantant tout autour de l'esplanade une double rangée d'arbres dont on avait courbé les branches, pour former une voûte de verdure; cette esplanade était carrée, avons-nous dit: l'église occupait le milieu d'un de ses côtés, et les reposoirs, chargés de fleurs, le milieu des trois autres. Le St Sacrement fut salué plusieurs fois en entrant dans l'église.

France. Paris. — Les traits suivants nous ont été communiqués par le R.P. Millériot.

Un de nos Pères fut un jour averti, par une bonne religieuse, qu'une pauvre vieille âgée de plus de 85 ans, n'avait pas encore fait sa 1ère communion. Bonne nouvelle, ma sœur, s'écria-t-il, voilà certes une bonne capture, un fameux poisson à retenir dans les filets de notre Divin Maître! Amenez-moi cette femme le plus tôt qu'il vous sera possible, assurez-la que tout ira bien; on lui enseignera le catéchisme et la manière de se bien confesser. Chargez-vous seulement de me procurer son extrait de baptême. En attendant, offrez-lui cette médaille de la T. Ste Vierge, et surtout recommandez-lui de ne la quitter jamais. La religieuse se mit à l'œuvre aussitôt, heureuse et toute fière de l'espérance qu'on lui donnait de réussir dans sa pieuse entreprise. En effet, quelques jours après, la bonne vieille se présente au saint tribunal, accompagnée de plusieurs membres de sa famille. Mais voilà qu'on annonce qu'il a été impossible de retrouver aucun acte attestant que le baptême a été administré, et cependant la pauvre femme affirmait qu'elle était plus qu'assurée de l'avoir reçu! Les personnes présentes ajoutaient qu'on devait se hâter de terminer l'affaire; que ce jour-là même, il fallait admettre la vieille à la Ste Table, sans quoi, disaient-ils, on aurait bien de la peine à la faire revenir. Que faire? Incertain du parti qu'il devait prendre, le Père réfléchit; il se recueille un instant et par une prière intérieure, invoque le secours de Dieu. Alors s'adressant à la vieille, il l'interroge sur les vérités nécessaires à la foi, et remarque, avec plaisir, qu'elle répond à tout d'une manière claire et précise. Mais enfin, lui dit-il, d'où vient que vous êtes aussi sûre d'avoir reçu le baptême? — Plusieurs personnes me l'ont dit — Qui sont elles? est-ce votre père, votre mère? — Je ne les ai pas connus. — Avez-vous au moins connu votre parrain et votre marraine? — Jamais — » A ces mots, le Père se rend à la sacristie, en rapporte de l'eau bénite, et s'approchant de la pauvre femme; « Vous repentez-vous de toutes vos fautes? — Oui, mon Père, répond-elle, et de tout mon cœur. » Dès lors, il n'y avait plus lieu de différer. Le Père la baptise sous condition, se rend à son confessionnal, et après l'avoir entendue, l'absout de même sous condition. Rien n'empêchait plus la nouvelle convertie de s'approcher de la Ste Table. Comme elle se trouvait à jeun, le Père lui dit d'assister à la messe, et d'y faire la Ste Communion. Ainsi, en moins d'une heure, il lui avait administré trois sacrements. —— Autre trait —— Une religieuse de St Vincent de Paul, vint dernièrement trouver le même Père, et le pria d'aller, le plus vite possible, visiter un pauvre homme qui, quelques jours auparavant, avait essayé d'attenter à sa vie. Cet homme, chargé de distribuer des aumônes, s'était vu faussement accusé d'avoir détourné en sa faveur:

une partie des sommes qui lui avaient été confiées, et dans un accès de colère et de désespoir, il avait résolu de se pendre, et d'en finir avec la vie. Il monte donc au grenier, se passe au cou la corde fatale, et se laisse tomber. Toutefois il ne pouvait parvenir à mourir, et ne ressentait aucun mal de sa funeste tentative. Quand il eut raconté toute son affaire à la sœur, celle-ci n'eut point de repos que le malheureux n'ait consenti à voir un prêtre. Or, il se trouva que le Père dont il est ici question, avait précédemment réconcilié avec Dieu, la mère de notre homme, femme déjà fort avancée en âge; aussi était-ce le seul prêtre qu'il voulût recevoir. Le Père est introduit, et après l'avoir salué avec bonté et courtoisie, il lui demande comment il a fait pour échapper à la mort. Ma foi, répondit l'autre, je n'en sais vraiment rien; j'avais pourtant fait choix d'une corde bien solide. Je ne puis m'expliquer comment elle s'est brisée. N'avez-vous pas, répliqua le Père, conservé suspendue à votre cou la médaille miraculeuse de la Ste Vierge, que je vous avais donnée! Certes oui, je l'ai gardée et jamais je n'aurais voulu la quitter. Voilà bien certainement ce qui vous a valu le salut de votre corps et celui de votre âme. Aussi, mon ami, je vous en conjure, je vous en supplie, remerciez-en le bon Dieu, et repoussant loin de vous, toute pensée de désespoir, réconciliez-vous avec lui par un sincère aveu de vos fautes. Je le veux bien, répond le pauvre homme, et dès à présent je me remets entièrement à la miséricorde de mon Dieu. Et bientôt après avoir reçu l'absolution, pouvant à peine contenir sa joie, il s'approchait de la Ste Table, et y puisait les forces nécessaires pour mener une nouvelle vie. ——— Un troisième fait est l'histoire d'une pauvre femme qui avait vu son mari, grâce au zèle de l'un des Nôtres, mourir entouré des secours de la religion et muni de tous les sacrements. Après lui avoir prodigué ses soins les plus empressés, elle avait reçu son dernier soupir. Environ deux ans après, elle-même tombe malade, et se voit obligée de garder le lit. Instruit de son malheur et sachant d'ailleurs combien il est urgent de porter secours à cette âme en danger, le Père voulut avant tout qu'on informât cette femme de sa visite, qu'elle y donnât son consentement, craignant que s'il se présentait contre sa volonté, il n'eût à lutter, sans fin, contre ses résistances. La malade reçut avec grand plaisir, son charitable visiteur, et toutefois elle refusa de se confesser. Aussi le Père voyant bien qu'il serait pour le moins inutile d'emporter l'affaire du premier coup, se retira tranquillement, promettant du reste de revenir et lui laissant espoir de recouvrer la santé. Seulement il proposa, selon sa coutume, de faire une neuvaine, afin de se rendre le bon Dieu favorable: C'est encore, disait-il, de tous les médecins le plus habile. Mais la maladie ne voulait pas attendre l'époque fixée! Le Père, une seconde fois, averti secrètement, retourne en toute hâte à la maison, comme pour donner à la malade, un nouveau gage de sa bienveillance. Mais à peine eut-il jeté les yeux sur elle, que son expérience lui fit bientôt reconnaître qu'elle n'avait plus longtemps à vivre. Aussitôt après les premiers saluts d'usage, il pria les assistants de le laisser seul, afin de pouvoir, plus aisément, dire quelques mots de consolation à cette pauvre âme affligée. Une fois ce point obtenu, il ne fut plus difficile de l'amener à se confesser, elle qui depuis de longues années ne fréquentait plus les sacrements; elle en avait fait l'aveu public. Dès que la confession fut achevée, le Père fait rentrer les parents, et fidèle en pareille occurrence, à ses habitudes, il demande à la malade si elle est heureuse, et si elle a bien reçu l'absolution? Eh bien! lui dit le Père, vous voilà à moitié guérie. Maintenant si vous voulez recouvrer une santé parfaite, laissez-moi vous donner le sacrement de l'Extrême-Onction et celui de l'Eucharistie; l'un guérira votre corps, l'autre sauvera votre âme. La malade avait consenti. Mais voici qu'une imprudente voisine amène auprès d'elle une de ses sœurs avec laquelle, depuis longtemps, elle était en discorde: sans doute, son but était de les voir se réconcilier. A cette vue, la malade se lève, déclare à haute voix qu'elle veut bien recevoir les sacrements, mais qu'elle ne peut pardonner à son ennemie l'offense qui lui a été faite. Le Père feignit de prendre parti pour elle, objecta qu'on ne devait point agir ainsi avec une infirme, et qu'on ne pouvait rien faire qui la pût contrarier, et sur ses instances chacun se retira, se confiant dans la parole du prêtre qui avait promis d'arranger toute l'affaire. A peine, en effet, s'était-on éloigné, que le Père s'approche de la malade, lui propose, avec douceur, l'exemple du Sauveur pardonnant à ses bourreaux et lui

appelle les autres motifs que la foi nous suggère. « Pardonnez-donc, concluait-il, à votre sœur, puisque vous aussi, tant de fois, avez éprouvé la miséricorde de Dieu. » La malade gardait le silence – Le Père crut donc qu'il avait triomphé, et que désormais il pouvait procéder à l'administration du sacrement. Il avertit toutefois la sœur de la malade de ne point se montrer avant que lui-même ne l'en eût prévenue. Cependant quelques mots d'espoir portèrent un peu de consolation aux parents alors présents de la moribonde. Il venait de revenir auprès de la malade, lorsque celle-ci, touchée de la grâce, appelle spontanément sa sœur, et l'invite à se réconcilier franchement avec elle. Bientôt, sur un signe du missionnaire, toutes les deux s'embrassent, au milieu des larmes de joie que répandent tous les témoins de cette touchante scène. Or, il arriva que Dieu voulut bien accorder à cette femme une double faveur. Car, déjà condamnée par le médecin et bien près de rendre l'âme, dès l'instant où elle eut reçu les sacrements, elle commença de se mieux porter; et si la santé parfaite ne lui a pas été rendue, au moins elle vécut assez, pour faire de grands progrès dans la vertu, et elle valut à sa sœur qui, depuis de longues années, avait abandonné la pratique de la religion, de revenir sincèrement au bon Dieu.

ALLEMAGNE.

Extrait d'une lettre du P. Bôle au P. de Boylesve Feldkirch 1869.

Si les pâles nouvelles qui circulent dans ces tristes et malheureux pays, étaient de nature à piquer votre curiosité, je serais heureux du plaisir que vous pourriez y prendre. Et pour commencer par STELLA MATUTINA je vous dirai d'abord que cette année qui vient de s'écouler, est peut être une des meilleures que nous ayions jamais passées à Feldkirch. Je n'en donne que cette preuve que vous saurez mieux apprécier que personne: C'est que sur 200 pensionnaires, nous avons une douzaine de candidats p. la Compagnie, et que ce nombre eut été facilement triplé si parents et supérieurs avaient souscrit à toutes les demandes qui leur ont été faites. Mais, réduits à 12, ces candidats entreront-ils tous immédiatement au Noviciat?..... Il est une mesure vexatoire qui nous atteint directement: je veux parler de la nomination du nouveau directeur du Gymnase de Feldkirch à la charge d'inspecteur général des écoles du Vorarlberg, et comme tel, président du bureau d'examen: Il est seul juge de la redoutable épreuve que doivent subir nos élèves examinés par les professeurs laïcs du gymnase, ses créatures, et nos mortels ennemis. Heureusement, pour nous et nos pensionnaires qu'ils peuvent subir ailleurs leur examen. Mais alors, ils sont comme forcés d'aller se préparer dans d'autres gymnases, et vous comprenez le tort que ces départs font à nos études ainsi découronnées. Dorénavant, les classes supérieures ne compteront guère que des Français, des Anglais et des Américains et quelques autres élèves, dont la haute noblesse les met à l'abri de ces exigences. La rentrée prochaine s'annonce bien, grâce à Dieu! Le saint ministère entravé d'abord par les événements de l'an dernier, a repris au dehors une nouvelle et plus grande extension. Notre R.P. Recteur donne actuellement, au couvent des Bénédictins de Méréran, sur les bords du lac de Constance, une retraite ecclésiastique à laquelle assistent deux Evêques et 116 prêtres du Vorarlberg, de la Suisse et des pays circonvoisins. Deux autres retraites, aussi données par nos Pères, suivront celle-ci. – Pendant ce temps, Mgr Meurin Vic. apost. de la Présidence de Bombay, actuellement à Maria Laach, donne la prêtrise à 25 de nos théologiens. Sa Grandeur compte bien un peu sur cette nombreuse ordination, pour renforcer la colonie. Partout où Mgr va, sa présence est accueillie avec enthousiasme. LL. MM. le Roi et la Reine de Prusse l'ont reçu de la manière la plus affable. Ils lui ont fait l'honneur de l'admettre à leur table, et si l'on en croit certain bruit, le don qu'Ils lui auraient fait pour sa mission, ne serait point à mépriser. Nous saurons bientôt de sa bouche les particularités de cette royale réception. Comme vous connaissez probablement le Père Esseira, vous saurez qu'il n'est plus socius du R.P. Provincial, mais qu'il est scriptor à Laach. Il travaille maintenant avec le P. Schneeman à la continuation de la grande collection des Conciles, éditée jadis par notre savant P. Hardouin, d'originale mémoire. Deux mots maintenant sur la Bavière: Ratisbonne vient de recevoir un nouveau Gouverneur ou Préfet.

Les libéraux en sont fous de joie. Pourquoi? Cela se devine assez. Connu par ses idées radicales, ce magistrat a voulu dès les premiers jours et comme cadeau de joyeuse entrée, donner à ses frères en truelle, un gage de son zèle et de son dévouement. Il y a des Jésuites à Ratisbonne, donc haro sur les Jésuites, c'est tout naturel. Depuis longtemps déjà, l'on avait tenté d'arrêter le mouvement catholique; mais loin d'y parvenir, on n'avait fait que l'accélérer, et les missions et les congrégations n'en étaient que plus florissantes, lorsque l'idée vint, à ce nouveau Président, de faire fermer toutes les congrégations que nous y dirigions. A cette fin, il vous bâcla un factum rempli d'absurdités, renouvelées des monita secreta puis, fort de ces considérants, il prononça la fermeture de toutes nos congrégations. Mgr eut beau protester, ainsi que tous les élèves du gymnase, moins un, le Sic volo, sic jubeo du libre penseur n'en a pas moins été exécuté, et depuis lors toutes nos chères congrégations sont et restent fermées; avec la défense expresse de s'y jamais enrôler sous peine d'être expulsé du Gymnase. Voilà où nous en sommes pour le moment.

Extrait d'une lettre du R.P. de Bigault à un scolastique de Laval. Inspruck, 5 Août 1869.

Vous savez que le prince Roudolphe, le fils aîné de l'Empereur est allé visiter Carlsbourg (le Vaugirard de l'Autriche, avec cette différence que le collége est situé à 3 lieues de Vienne et ne compte pas 500 élèves) Le R.P. Provincial et le R.P. Recteur l'ont reçu avec toute la communauté. Son Altesse Impériale a répondu avec beaucoup de grâce au compliment du R.P. Hieber. Elle a été conduite ensuite dans la grande salle où les élèves étaient réunis. Le prince a été accueilli par de vives acclamations. On lui a adressé des discours en Polonais, en Français, en Italien, en Hongrois et en Allemand. Il a répondu quelques mots dans chacune de ces langues, aux divers orateurs qui avaient l'honneur de le complimenter. C'est vraiment un tour de force qu'un enfant de 10 ou 12 ans puisse ainsi, sur le champ trouver d'heureuses réparties à tant de discours, et que l'expression juste ne lui fasse jamais défaut dans cinq langues différentes. On se croirait revenu au temps de Mithredate. Vous vous imagineriez, peut être, que ce travail excessif développe la mémoire d'un enfant au détriment de l'intelligence? Cela serait peut être vrai pour un enfant ordinaire; mais remarquez, je vous prie, qu'il ne s'agissait pas seulement ici, de réciter par cœur quelques morceaux appris avec plus ou moins de difficulté, mais qu'il fallait comprendre des discours, apprécier des compliments, et saisir dans chacun d'eux le mot important qui fournit la réponse. Vous jugez facilement que ces brillantes qualités de l'héritier des Habsbourg excitèrent un enthousiasme extraordinaire, dans les cœurs de ces jeunes gens, descendants des plus illustres familles de l'Empire qui tous sont pénétrés des sentiments monarchiques qui animaient leurs pères. Mais l'admiration fut à son comble, lorsqu'on vit le prince descendre dans le parc pour assister à une séance de gymnastique, et à la fin, prendre part lui-même aux exercices. Cependant les deux heures, que son Auguste Père lui avait permis de venir passer au milieu de nos élèves de Carlsbourg, étaient écoulées. Son Altesse prit congé des Pères et des élèves, leur témoigna hautement à tous sa satisfaction, et ne craignit pas de dire que cette visite lui avait été bien plus agréable, que celle qu'il avait faite peu de jours auparavant au Theresianum de Vienne. La mère de l'Empereur, l'Archiduchesse Sophie, est venue aussi visiter le collège. Il semble que dans ces moments difficiles où nous sommes, la famille impériale redouble de bienveillance à l'égard de la Compagnie, comme pour nous faire comprendre que les sentiments de ses membres, ne sont pas ceux des politiques qui gouvernent l'Empire et règnent à Vienne. _ Les libéraux sont de plus en plus excités contre les ordres religieux; on a ordonné de faire des perquisitions et une enquête dans tous les couvents de carmélites, afin de trouver un prétexte de les supprimer, et cela parce qu'une Carmélite de Cracovie a eu la malheureuse idée de devenir folle. Une pétition de la magistrature, du conseil municipal de Prague, demande, dit-on, la suppression des Jésuites, ou du moins leur expulsion de la ville. Il paraît (je tiens ce détail d'un P. anglais, mon ancien connovice, que j'ai vu ici il y a deux jours) que les Pères de Prague auraient affirmé qu'ils ne pourraient bientôt plus porter l'habit de la Compagnie dans la capitale de la Bohême.

Varia- France. Ecole Apostolique d'Amiens. — Par un sentiment d'exquise délicatesse, le R.P. de Foresta fondateur et supérieur de l'Ecole Apostolique d'Avignon, invita le R.P. Barbelin à venir donner la retraite à ses chers enfants; il ne le connaissait pas; mais il comprenait combien il lui serait utile de connaître à fonds cette œuvre, avant d'en commencer une nouvelle fondation. Laissons le R.P. Barbelin raconter lui-même ses impressions: J'arrivai le 17 7bre à Avignon. Le même jour j'allai en récréation avec ces chers apostoliques: je fus enchanté de leur figure ouverte, de leurs reparties naïves et spirituelles. Après quelque temps de charmante causerie, je les engageai à jouer; à l'instant s'organisa une partie de diable boiteux d'un entrain incroyable, quand on songe qu'il était une heure, que nous étions dans le midi et exposés à un soleil brûlant. Cette ardeur pour le jeu, dans les grands comme dans les petits, me donna une excellente idée de l'esprit général. Je ne fus pas moins charmé de l'ordre, du silence, de la discipline, de la piété, du zèle à accomplir les travaux matériels, en un mot de la régularité de ces chers enfants. Le samedi soir, je commençai les saints exercices: Comme de petits novices, les Apostoliques gardent un silence absolu pendant la retraite, ils communièrent après les méditations de la 1ère semaine, et pendant la seconde partie vinrent en direction me raconter l'histoire de leur vocation, leurs projets et espérances &.&.. Dans ces délicieuses et intimes communications, j'ai acquis la certitude que ces 60 enfants forment la plus belle la plus pure, la plus sainte réunion de jeunes gens que je connaisse, et qui probablement existe; il ne faut pas s'en étonner, ils sont choisis entre tant d'autres, avec tant de soins, et aspirent à une si belle mission! — « Père, me disaient en souriant les plus petits, je sens ma langue qui remue dans ma bouche: je n'ai encore rien dit depuis 5 jours, ... mais je crains que ça ne m'échappe...... je viens causer avec vous. » .. et je ne pouvais plus les arrêter. — « Que voulez-vous faire, mon enfant! — Père, je veux aller en Chine, — mais on vous coupera le cou — Père, le bon Dieu me le remettra. — Mais cela fait bien mal. — Bah! cela ne dure pas longtemps, et le Ciel toujours — Est-ce que vous n'aimez pas vos bons parents? — Oh! si, Père, je les aime bien — Pourquoi alors les avez-vous quittés! Pour devenir missionnaire, Père, le bon Dieu me les rendra au Ciel pour toujours. » Ces réponses m'ont été faites, et bien d'autres semblables, par presque tous. — Cette question de la famille, que j'osais à peine aborder au commencement, était celle sur laquelle je revenais le plus souvent à la fin. Ces bons enfants conservent pour leurs chers parents, qu'ils ne voient presque plus, quelques-uns plus du tout, une tendre affection, leur écrivent de bien bonnes lettres, mais, surtout, prient beaucoup pour eux. Le jour de la clôture, j'ai donné la soutane à 7 d'entre eux les plus sages, les plus distingués dans leurs classes, les plus sûrs pour la vocation. J'avoue qu'en venant à Avignon, j'étais hostile à cet usage de donner l'habit religieux à ces jeunes gens; mais en voyant ce qui se passait, en faisant causer ces privilégiés et leurs condisciples moins heureux, en consultant les Pères, et en m'assurant de l'effet produit sur les élèves du collège d'Avignon, je suis demeuré convaincu que la mesure avait de très-grands avantages; c'est pour les enfants un honneur suprême: ils font des efforts inouis pour l'obtenir. Ces 12 ou 15 soutanes, donnent à l'ensemble, un cachet tout-à-fait religieux; ils se respectent bien plus entre eux, et le monde les respecte d'avantage. En se montrant très-sévère pour le choix, on peut être moralement certain de n'avoir aucune défection à déplorer: C'est d'ailleurs dans les vues du St Concile de Trente, et aussi de N.S.P. le Pape Pie IX, qui, dans sa lettre, les nomme Juvenes Clerici apostolici. En voyant fonctionner cette belle œuvre, je me sentais pris d'un sentiment d'envie: si du moins je pouvais transplanter dans le Nord une petite colonie de ces chers enfants! Beaucoup m'avaient témoigné le désir de me suivre...... le bon P. de Foresta alla au devant de mes vœux et me proposa d'emmener un ou deux de ses Apostoliques. Je choisis un jeune homme de 17 ans, leur ancien surveillant, (car ils se surveillent eux-mêmes) revêtu de la soutane; il a une vocation arrêtée pour être capucin, mais on ne trouve pas son tempérament assez formé encore, pour les austérités de St François. Il m'a avoué que pendant toute la retraite, il avait été poursuivi par la pensée de m'accompagner. — Je dois tant

à l'œuvre apostolique, me dit-il, que je serais on ne peut plus heureux de travailler à fonder une seconde maison. » Après avoir consulté le R.P. Recteur de la Providence, je l'emmenai avec moi. Il m'est ici d'un grand secours; c'est la règle vivante: sans que je m'en mêle aucunement, mes premiers enfants marchent, comme on marche à Avignon. Les exercices de piété, les études, les promenades,.. tout va à merveille. Notre chambre-chapelle n'étant pas encore disposée entièrement, le R.P. Recteur a bien voulu m'autoriser à élever un autel provisoire dans ma propre chambre; le St Sacrement y est conservé; ils font régulièrement leurs visites. Hier nous y avons chanté les Vêpres. — Notre petit personnel ne se compose encore que de 5 élèves: un rhétoricien, un élève de 3e, un de 5e; et deux qui commencent le latin; l'un de ceux-ci, est un jeune homme de 22 à 24 ans qui quitte une assez jolie position. J'en attends encore deux cette semaine. — Les aumônes, encouragements, attaques, ne nous manquent pas. Priez bien et faites prier.

Afrique. — Lettre d'un P. Espagnol de Fernando-Poo. Ste Isabelle de Fernando-Poo, 27 Mai 1869.

Ici la révolution s'est aussi fait sentir, mais comme elle est venue tard, elle avait perdu beaucoup de la force et de l'éclat qu'elle avait, lorsqu'elle a ébranlé l'Espagne. Par le décret du 12 9bre de l'année dernière, nous sommes rayés du budjet de la colonie. Ce décret commencera à avoir force de loi, le 1er Juillet de cette année. Nous sommes remplacés par un Curé et un coadjuteur, et l'école est tenue par deux instituteurs et une institutrice. Le gouverneur nommé par le nouveau décret est le commandant de la station navale, mais il ne s'est pas encore rendu à son poste. Toutes nos petites missions sont fermées, à cause des vides que la mort a faits dans nos rangs. La mission de Corisco, où il y avait deux Pères et deux frères, ne possède plus que le P. Torre: les deux frères Coadjuteurs sont morts et le P. Garcia a dû reprendre, presque mourant, le chemin de l'Espagne. Depuis ce temps, le P. Torre a, pendant deux mois, visité cette mission et celle d'Annobon. Cette dernière mission est celle qui a toujours le plus mérité, et qui a toujours été la moins favorisée. Nulle part, on ne désire nos Pères avec plus d'ardeur. Les habitants de ce lieu ont énergiquement repoussé les protestants, mais ne pouvant obtenir de prêtres catholiques, ils restent à moitié catholiques et à moitié sauvages. Quelle douleur! cela me fend le cœur rien que d'y penser. La mission des Bubis de Banapa n'a plus d'habitants, mais parcequ'elle n'est éloignée de notre mission centrale que d'une lieue, on y a laissé un frère, et elle sert de maison de campagne. Dans le Banapa Occidental, la mission de St-François-Xavier, dont le souvenir me remplit de douleur, a été fermée, comme je l'ai dit, lorsque je fus appelé par le R.P. Supérieur qui était sur le point de mourir. J'accourus en toute hâte pour le voir encore vivant, mais lorsque j'arrivais, on allait le déposer dans la tombe, et je ne pus même voir sa dépouille mortelle. Depuis lors, ma chère mission est fermée et les mauvaises herbes y croissent en abondance. Quel doux souvenir je garde de cette mission! Si la terre me donnait une peine, le Ciel me donnait cent consolations; et comme cette vigne aride, pleine de ronces et d'épines, ne me donnait que des peines, figurez-vous l'abondance des consolations! C'est là que j'ai compris une des théories du noviciat: Plus on est abandonné des hommes, plus on est favorisé de Dieu. Quelle joie vous eussiez goûtée, mon R.P., en allant d'un campement à l'autre, par des sentiers à peine tracés au milieu des forêts vierges, et pendant ce temps, méditant et parlant avec Dieu! Un soir, j'étais occupé à réparer le toit de la maison, lorsque la divine Providence se servit d'une querelle survenue entre deux païens, pour me donner l'occasion de baptiser un petit enfant que le Seigneur a, aussitôt après, enlevé au Ciel. Un des combattants se réfugia à la mission, et j'appris de lui qu'à une grande distance, un enfant qui venait de naître était malade. Je me mis en route, mais la nuit me surprit dans la forêt. J'étais seul, je n'avais point de lumière, et la lune ne brillait point au firmament, mais la divine Providence veillait sur moi. Cependant je pensais que je ne pouvais continuer ma route sans témérité, et que je ferais bien de passer la nuit dans une des petites maisons de campagne de mes indigènes, d'autant plus qu'il me restait encore une longue traite à faire, et que je savais, par expérience, qu'en de semblables occasions, je m'étais extrêmement fatigué,

…ue je n'avais pu arriver au terme. Je n'avais personne à qui demander conseil, si ce n'est au bon Dieu. Alors je levai les …s au Ciel, et aussitôt j'entendis une voix intérieure qui me reprochait ma lâcheté. Alors je pressai le pas, et avec l'aide … Dieu, j'arrivai enfin heureusement. Je baptisai l'enfant, et peu d'heures après, il était au Ciel. Si je m'étais laissé …der par la prudence humaine, cette âme serait perdue. Je vous pourrais vous raconter une foule de traits semblables, …le manifeste, avec non moins d'éclat, la divine Providence; mais pour ne pas allonger ma lettre, je me contenterai de …raconter le fait suivant: Un matin, j'étais en voyage, mais me sentant fatigué, je m'étais assis pendant quelques …stants, lorsque mon attention fut attirée par les cris d'une femme. Je m'approchai pour en savoir la cause, et j'aperçus …ntôt cette femme, portant sur son sein, un petit enfant, qui était à l'agonie. Je le baptisai, et aussitôt il s'envola au Ciel. …aintenant, nous sommes tous réunis dans cette mission centrale. Il y a 5 Pères et 4 Frères. Tous jouissent d'une bonne …nté. Le R. P. Supérieur a été à l'extrémité pendant le mois de Mars, et le F. Rodriguez est à peine rétabli d'une mala…s qui l'a conduit dernièrement aux portes du tombeau. Nous sommes chargés de l'école, des néophytes, de quelques …téchumènes, et en outre des soldats et des marins. La chapelle du faubourg catholique est achevée. Le toit s'était écroulé, …ns occasionner cependant aucun accident. On y a célébré le mois de Marie, et j'y ai baptisé et marié un païen hubi…

…Amérique méridionale. (Traduit des Letters and Notices) Extrait d'une lettre du R.P. Paresce, provincial …u Maryland, au T. R. P. Général. Le 8 du mois de Juin 1869, le P. Félix Barbelin passa à une meilleure …. Sa mort fut celle du juste, calme et tranquille, il semblait avoir un sourire du Ciel sur ses lèvres. Quoique son …gonie ait duré sept heures, et qu'il eut perdu l'usage de la parole, il conserva sa connaissance jusqu'au dernier mo…ent. Sa mort causa un deuil général dans la ville de Philadelphie; le clergé et le peuple rivalisèrent pour lui rendre …us les honneurs possibles: les journaux, bordés de noir, remplirent leurs colonnes de ses éloges. Mgr l'Evêque exigea …e les funérailles eussent lieu dans sa cathédrale. Le corps resta exposé, dans notre église, un jour et demi. Le concours …peuple fut immense et si constant, que depuis 5 heures du matin jusqu'à minuit, on ne put pas fermer les portes, …que les personnes qui étaient entrées, avaient peine à sortir. Enfin on parvint à barricader la porte, et après avoir …évacuer la cour et la rue, on fit sortir par la sacristie, les fidèles restés dans l'église. Le lendemain matin, un long …beau cortège, conduisit le corps, de notre église à la cathédrale. C'étaient des personnes de tout âge et de toute con…tion, hommes et femmes, riches et pauvres, des enfants en grand nombre, des prêtres, des religieux et des religieuses. Le …ps était exposé sur un magnifique corbillard, traîné par quatre chevaux. C'était le peuple de Philadelphie qui l'avait …curé, et qui, de fait, a organisé tous ces honneurs funèbres, sans permettre que nous nous en mêlions. Beaucoup …maisons sur le parcours, étaient tendues de noir. A la cathédrale, un grand nombre de prêtres, et soixante-dix …minaristes, chantèrent solennellement l'office des morts; Mgr l'évêque de Philadelphie officia et le P. O'Connor …nonça l'oraison funèbre, après laquelle Mgr fit l'absoute. Quand elle fut terminée, le cortège se reforma pour …duire le corps au cimetière; Mgr l'accompagna et bénit la tombe. La cérémonie dura huit heures. Que Dieu soit …oué d'avoir honoré son serviteur en sa vie et après sa mort! Le P. Félix Barbelin, né à Lunéville, était un homme …d'une grande piété, d'une dévotion tendre et d'un zèle infatigable. Les dernières années de sa vie, il était souvent, pen…dant l'hiver, retenu dans un fauteuil, par de fortes attaques de goutte; malgré cela il se faisait porter dans son con…fessionnal, et y restait souvent sans bouger, jusqu'à huit heures de suite. Le plus beau don qu'il avait reçu de Dieu, …tait l'art qu'il possédait de gagner l'affection de la jeunesse. Sa mort est une grande perte pour nous; pour lui, elle est …un gain. Il a su faire son purgatoire en cette vie, par la patience et la résignation avec lesquelles, pendant plus de 10 ans …il a souffert de fortes douleurs.

NEW YORK. Le R.P. Jean Bapst vient d'être nommé supérieur général de la mission de New-York. Ce Révérend P. est un confesseur de la foi; il a eu l'insigne honneur d'être enduit de poix, couvert de plumes, et ainsi traîné par les rues sur une claie, il y a un certain nombre d'années, dans la nouvelle Angleterre, ce pays classique du puritanisme et de la bigoterie. Les choses y sont bien changées maintenant: ce pays a été envahi depuis par de nombreuses immigrations de catholiques Irlandais, Allemands, Canadiens; on n'oserait plus maintenant commettre un pareil attentat.

Une nouvelle Mission vient d'être inaugurée. Celle de New York a cédé à la province de Germanie, la résidence de Buffalo (dans l'Etat de New York, sur le lac Erié) cette résidence était exclusivement pour les Allemands. Le grand avant qui va résulter de cette cession, est que cette mission va s'étendre de là vers l'Ouest, et couvrir bientôt tout le Nord jusqu'aux Montagnes Rocheuses. L'immigration des Allemands en ces contrées, est très-considérable; la moi environ est catholique, et le manque de prêtres se fait grandement sentir, bien que d'après le dernier recensemen y ait environ mille prêtres Allemands sur le Continent Américain.

CHINE. Le 2 Juillet dernier à Chang-hai, Mgr Languillat a ordonné prêtres sept des nôtres dont un Père Franç six Pères Chinois.

Extrait d'une lettre du P. Rabouin – Chang-hai 8 Juin 1869. — Vous lirez dans les Annales de la Propagation de la Foi cruel martyre de Mgr Rigault, et d'un nombre assez considérables de néophytes dans le Sut-chuen, province limitrophe de la nôtre; mais peut être vous ne trouverez point dans les annales et que cependant il est utile de savoir, c'est la manière dont les ministres protestants expliquent causes de la persécution: Je traduis mot-à-mot, L'Evening-Courier. (Courrier du soir) de Chang-hai: « Il est évident que ces faits sont dus partie à la grande extension du christianisme en ce pays. Le fait est (fait on ne peut plus significatif) que durant ces troubles, 10,000 nouv convertis ont été, dit on, enrôlés par les missionnaires dans ce même district, et cela afin de tirer profit de la protection des missionnaires. S'il est vrai, la jalousie et même les craintes des Mandarins ne sont pas si impardonnables (sic) » Après avoir dit que telle a été la cause du der conflit entre les païens et les chrétiens de Su-tchuen, le journal ajoute: « Les indigènes ont grande confiance dans l'influence de l'é français qui est considéré comme un Ta-jen (gd homme) c'est à dire comme un mandarin de haut rang. » Quoiqu'il en soit de l'e de cette idée, il est indubitable que les Evêques, dans l'intérieur de la Chine, sont en quelque manière les représentants de l'Empereur des Franç et que c'est un véritable inconvénient que d'avoir avec eux quelque querelle! » Voilà le jugement de ces Messieurs: Or quoiqu'il en soit de jalousie des Mandarins vis-à-vis des Chrétiens et de leurs évêques, je crois qu'ici le plus jaloux n'est pas celui qu'on pense. En effet les ministres testants voyant partout les progrès du catholicisme en Chine et la perpétuelle stérilité de leurs efforts, ne cessent pas d'entraver, par tous les m possibles, le succès des missionnaires. Il est même fort probable qu'ils ne sont point étrangers, si non aux persécutions proprement dites, du aux tracasseries suscitées partout contre les catholiques. Ainsi dans la célèbre affaire de Yang-tchéou, où le ministre protestant s'est vu aux violences de la population païenne, ce digne monsieur ou ses adeptes ont répandu partout le bruit que le mécontentement de la popula était causé par les missionnaires catholiques du même district. Or, qu'avaient fait nos Pères pour susciter la tempête? Ils avaient ouve orphelinat pour y recevoir, y baptiser et y nourrir, les pauvres petits abandonnés païens. Ces enfants, on le sait, sont le plus souvent apportés un état tel, qu'il est difficile de leur sauver la vie pour longtemps; il n'est donc pas étonnant qu'il en meure un bon nombre. Les minis protestants en ont conclu, que nous avions donné l'occasion aux païens de nous accuser d'infanticide, et d'aller maladroitement s'en preva d'un tel méfait. Mais ce qui prouve que les orphelinats sont loin d'être mal vus des païens, c'est que les missionnaires sont forcés tous les jours de r faute de ressources, bon nombre d'enfants, spontanément offerts par les païens eux-mêmes.

SOMMAIRE.

1 Montagnes Rocheuses. Visite aux Nez-percés, aux Cœurs d'Alène et aux Spokanes .... R.P. CATALDO ....
2 —— » —— Histoire de l'érection d'une chapelle chez les Nez-percés .... —— id. ——
3 —— » —— Conversion d'une dame de la secte des Mormons .... R.P. VAUSINA ....
4 —— » —— La procession de la Fête-Dieu chez les Cœurs d'Alène .... R.P. CARUANA ....
5 France — Traits édifiants .... R.P. MILLERIOT ....
4 Allemagne — Nouvelles religieuses .... R.P. BOLE ....
5 —— » —— Visite du prince Roudolphe au collége de Karlsbourg .... R.P. de BIGAULT ....
Varia.... FRANCE: Ecole apostolique d'Amiens. — AMERIQUE: Le R.P. Félix Barbelin.
AFRIQUE: nouvelles de Fernando-Poo. Chine etc.....
Supplément. Lettres inédites du R.P. de Carrère.

Adresse de la Rédaction: Monsieur J. de Causans, maison St Michel Laval, (Mayenne)

SUPPLÉMENT.

LETTRES INÉDITES du R.P. de CARRÈRE.

Le R.P. Pfister écrivait au R.P. Fessard à la date du 14 Octobre 1868.

Dans une longue conversation que j'eus avec le P. de Carrère quelques jours avant sa dernière maladie, ce vénéré et regretté Père m'entretint longtemps de ses Missions de Hai-men, et me fit lire les lettres qu'il avait écrites sur ce sujet, en ajoutant qu'il en avait parlé à votre Révérence, lors de votre visite en Chine et que vous les lui aviez demandées. — Empêché de satisfaire à vos désirs par ses travaux à Nan-Kin, il avait commencé cette année à mettre en ordre ces lettres pour vous les envoyer, lorsqu'il fut atteint de la maladie dont il mourut. J'étais moi-même malade pendant ce temps. Aussitôt que je fus guéri le R.P. Supérieur me remit un paquet de lettres du P. de Carrère pour en faire ce que je jugerais le plus convenable. Je reconnus immédiatement les lettres dont il m'avait parlé, et je ne vois rien de mieux que d'accomplir ses désirs en vous les envoyant. Puisse ce simple récit d'une partie des travaux de ce saint religieux le faire connaître un peu, et surtout faire connaître et aimer Dieu Notre Seigneur, dont il ne voulait que la plus Grande Gloire.

LETTRE I.

LA PORTE DE LA MER.

... — Vous me reprochez ma paresse : voilà, me dites-vous, neuf ans de Chine et je n'ai encore rien écrit sur ce pays si intéressant. Ne croyez cependant pas, que j'aie oublié mes anciens amis, compagnons d'armes, élèves de Belgique et de France ; mais avant d'écrire, ne faut-il pas voir, entendre, connaître ; sans cela, que d'erreurs ou de récits fabuleux, là où vous ne voudriez que le vrai et l'histoire. Pour écrire, il faut aussi en avoir le temps, et dans le pays que je défriche, le Missionnaire serait trop heureux si les moments qui ne sont pas donnés aux courses, prédications, catéchismes, confessions, extrême-Onctions, exhortations aux païens, baptêmes d'adultes et d'enfants, confirmations, affaires des chrétiens etc, lui suffisaient pour tenir ses comptes de procure et écrire les lettres indispensables à ses Supérieurs. Enfin voilà une bonne aubaine : une entorse au pied me force de prendre quelques jours de repos. Donnons ce temps à nos vieilles connaissances. ——— Voulez-vous visiter ma nouvelle patrie : C'est Hai-men ou la porte de la mer. Cette presqu'île est située à l'embouchure du Kiang, là où cet immense fleuve se précipitant dans l'océan, lui donne à plusieurs lieues de distance la couleur de ses eaux jaunâtres. Le District de Hai-men se divise en deux parties, la première est ma paroisse actuelle ; celle là même que je parcours jour et nuit depuis plus de neuf ans. Ces courses fréquentes m'en donnent une connaissance suffisante, pour vous en tracer la carte. Suivons-la ensemble ; je vous dirai ensuite deux mots sur la seconde partie de ce vaste district. ——— Partons du Nord, si vous le voulez bien, et descendons du grand bourg de Kieu-Kang jusqu'au port de I-Ka-Kong au Sud ; vous aurez déjà franchi un espace de 110 lis ou 11 lieues. Remontez la côte vers l'Ouest jusqu'à l'île de Ngoubesso : comptez vos pas à partir de cette île jusqu'à Wam-Ka notre extrême Orient, vous aurez exercé vos jambes sur un parcours de 32 lieues. Une partie de plaisir sur le Kiang peut-elle

vous être agréable ? Descendez vers le Sud par une navigation de six lieues, abordez à Pehaiso et vous trouverez encore de belles promenades à faire dans une jolie petite île de plus de sept lieues de long, sur une largeur de deux lieues environ. Voyez là les ilots de Mé lie sinso, Tsum dias, Chaopaso, Jumsinso etc; voilà dans tout son ensemble la petite paroisse que j'ai à desservir parfois avec le secours d'un nouveau prêtre Chinois, quelquefois aussi en compagnie d'un de nos Pères Européens, et le plus souvent seul. — Le district de Hai-men est gouverné par quatre Mandarins principaux sans compter les mandarins subalternes, maires et adjoints; aussi se divise-t-il en quatre parties principales. Savoir du Sud au Nord: Tsummin aux limites que vous lui voyez sur la carte ci-jointe; Hai-Vin ou Hai-men; Tsum-Kin ou Tum-di, et Zu-Kao ou Lou-Kao. —— C'est au Sud de Hai-men que je portai mes premiers pas apostoliques. Je ne vous décrirai pas les nombreux bourgs et les maisons si multipliées qui changent la campagne en un village presque continu; les mille canaux qui le coupent et se croisent dans tous les sens, leurs ponts longs et étroits; la brouette à la roue criarde, les sentiers si peu larges et souvent boueux qui durant six mois de l'année, tantôt serpentent le long des canaux au milieu des roseaux et des Kaoléans à la tige élevée, et tantôt s'allongent en bordant des champs parés des plus riches moissons. Celles-ci une fois recueillies, les roseaux dont la tige disputait il y a quelque temps sa hauteur au Kaoléan jusqu'à trois mètres au dessus du sol, tombent sous la faucille du campagnard; ils lui fourniront pour toute l'année son seul bois de chauffage. Il en écrasera une partie sous un énorme rouleau en pierre, les entrelacera pour en former ses nattes; une troisième partie entrelacée d'une autre façon fera la haie de ses jardins et les murailles de ses maisons. —— Vous le voyez, Hai-men est riche en habitants, fécond en récoltes, varié dans son aspect. Il y a cependant peu de richards à Hai-men. Le peuple généralement simple et laborieux s'abandonne aux caprices des saisons. L'année est-elle bonne ? quiconque a un petit coin de terre en retire des revenus suffisants pour se parer richement et vivre dans l'abondance; on voit partout des habits de soie, tout le revenu est dépensé dans l'année; par un revers de médaille assez fréquent à Hai-men, la pluie est-elle trop forte ou la sécheresse trop prolongée, à l'abondance a succédé la misère, les beaux habits sont placés au mont de piété et chacun reprend avec assez d'indifférence ses anciens haillons. Le mode de voyage à peu près exclusif est la brouette. La chaise ne paraît que rarement et tout porteur de chaise est esclave; aussi les Haiménois se font-ils un honneur de traîner la brouette à toute heure du jour et de la nuit que vous désirez vous mettre en route: vous trouverez partout des brouettes et des brouettiers. Quel précieux avantage! Il n'est pas toutefois à l'abri de tout inconvénient. Le temps est-il sec? la brouette criarde vous déchire les oreilles et brise les os du novice voyageur. A-t-il plu, le précieux véhicule glisse parfois avec le brouettier et vous roule, homme et bagages dans l'eau bourbeuse du ruisseau. Souvent il me paraît plus prudent de confier mes voyages à mes jambes. — Vous trouverez dans ma prochaine lettre mon premier coup d'œil et la grande course.

LETTRE II.

LE PREMIER COUP D'ŒIL ET LA GRANDE COURSE.

Septembre 1856.

Deux mois d'étude à Zi-Ka-Wei, 4 mois d'enseignement au grand séminaire de Tum-Ka-dou, c'est tout ce que j'avais eu de temps pour apprendre quelques mots de la langue chinoise. La pénurie de Missionnaires laissait des vides; il fallut quitter le berceau de la vie apostolique, courir à la conquête des âmes et au secours des chrétiens. J'avais pour guide le bon Père Pingrenon. Un vent d'Ouest nous portait rapidement sur les côtes de Tsummin, tandis qu'une casaque européenne jetée à la hâte sur nos épaules et le fusil au bras, nous délivraient des pirates lancés par deux fois à toute voile à 40 mètres à peine de notre faible nacelle. — La violence du vent nous força à séjourner à Tsummin. Le cinquième jour une légère brise du Sud-Est berça mollement notre petite jonque et la porta sur les côtes de Hai-men. —— Tapinz-Kong fut notre premier port et notre premier asile. Là une modeste

mure; depuis devenue la proie des flammes, nous abrita sous sa charpente enfumée. Une chambre étroite, dans laquelle on pou-
…ait placer deux fauteuils aux côtés d'une table carrée pas toutefois sans heurter les murs, tel fut notre premier salon. La chaleur
…st grande, l'atmosphère brûlante. On nous sert un repas frugal; un vin de riz épais à la couleur de lait coule dans nos tasses. Par
…alencontre, de gros vers s'agitent dans le liquide spiritueux. On n'y touchera pas; mais on n'en est que plus gai, et quelques tasses de thé
…tancheront notre soif. On cause avec les chrétiens et païens du voisinage. On exhorte ceux-ci, on prêche ceux là. Prières, office, chapelet..,
…après midi s'écoule rapidement. Déjà le soleil a disparu à l'horizon. La brise légère de la mer commence à tempérer les ardeurs d'un air
…mbrasé. Nous respirons sous un beau ciel à pleins poumons la fraicheur du soir lorsqu'une voix se fait entendre: „ Pères, on vous invite à souper.
…Merci; nous avons pris notre dîner un peu tard, il nous servira de souper. On nous presse; nous nous obstinons dans notre refus. Enfin,
…s'écrie notre bon chrétien, si vous ne voulez pas manger venez au moins boire un verre de vin. C'est bien ce que nous tenions le plus à éviter.
…l'excellent Père Pingrenon après avoir prononcé un refus précipité part d'un éclat de rire. Nous commencions ainsi avec un redoublement de
…notre vie apostolique. —— Bientôt après la table est enlevée et notre petit salon devient ma chambre à coucher. La nuit s'est écoulée
…la rapidité d'un instant, dans un profond sommeil. L'oraison, la Messe nous ont déjà amenés au déjeuner. Bons chrétiens de Hai-men
…s'ils sont pauvres, mais qu'ils sont généreux pour leurs Missionnaires. Surpris la veille par une fortune inattendue, ils nous avaient offert
…grand cœur ce que leurs faibles ressources avait pu leur procurer; mais infatigables pour soigner leurs prêtres, malgré leur pauvreté ils
…aient mis tout en œuvre pour nous préparer à notre lever un repas splendide qui eut doublé mes forces, si mon estomac eut déjà pu se
…ire à la cuisine chinoise. —— Déjà le P. Pingrenon a mis à la voile vers sa chère île de Tsumming. Me voilà lancé à toute vitesse
…vers Lo Kamtsen au Nord. Là m'attendaient à mon insu vingt catéchumènes bien disposés au baptême. Quel beau commencement!
…étaient les prémices d'une belle moisson que nous léguaient les travaux précédents du P. Massa. Un dictionnaire, un catéchisme vien-
…ent à mon aide, et Dieu aidant, me voilà armé d'un sermon dans une langue que je ne connais pas. Un questionnaire abrégé m'a mis
…à même d'entendre une cinquantaine de confessions. C'est la veille d'une bien belle fête: la Nativité de la Sainte Vierge. Le lendemain
…vers 7 heures du matin, j'arrivais au pied d'un autel magnifiquement paré d'étoffes aux mille couleurs du dernier goût chinois. J'éprouve un
…frémissement soudain. Le bruit inattendu du canon suivi d'un roulement prolongé de pétards et de fusées annonçait le grand mystère.
…déjà nos vingt adultes formaient un demi cercle devant la porte de la chapelle, quelques instants après s'accomplissait la belle et consolante
…cérémonie de leur baptême. —— La Messe, le sermon, les chants chinois qui suivirent les salutations des chrétiens, tout cet ensemble joint
…à la curiosité naturelle qui fixait sur moi les regards de la multitude me laissa jouir durant plusieurs heures du spectacle nouveau qu'offraient
…à mes yeux les flots de cette foule chrétienne et païenne qui se pressait pour la première fois autour de moi. Vers 10 heures on la vit s'é-
…ouler dans la plaine et disparaître au milieu des roseaux. —— A une heure après midi, arrivent deux courriers de l'Est: Père, Père!..
…ois moribonds vous appellent! Ces mots à peine prononcés, deux forts brouettiers se précipitent dans ma chambre. En un instant, chapelle,
…ctes, bureau, habits, tout a disparu, les brouettes sont prêtes, elles crient emportant hommes et bagages au pas de course. Le Tza dans
…quel je venais d'éprouver pour la première fois de si douces émotions, avait disparu au milieu des roseaux et des Kaoléans élevés qui ne nous laissai-
…plus apercevoir que le long sentier et le ciel azuré. — Assez souvent sur la route, nous rencontrions la cabane aux longs pieds, sorte de guérite
…élevée sur quatre longs bambous domine à quelques mètres de hauteur les champs de Kaoléans et de cannes à sucre. Là se tiennent des sen-
…nelles vigilantes à qui les belles nuits d'été permettent de surveiller leurs récoltes encore sur pied. Notre course sera longue; mais elle
…rapide: la nuit est tombée, il est 8 heures. Le tamtam retentit de tous côtés et bat au loin. Qu'est-ce donc? — Peu de chose, répond
…catéchiste: sans doute que l'on a pris un petit homme. — Un petit homme? je ne comprends ni la chose, ni l'explication. Nous
…ions avancé de quelques pas. A peu de distance, un bucher duquel s'élevait d'abord un tourbillon de fumée rougeâtre, et bientôt une
…flamme brillante, annonçait un des actes de la justice populaire assez fréquents à Hai-men. Un voleur de cannes à sucre aperçu de la
…guérite aux hauts pieds venait d'être pris. Une foule menaçante et animée accourue au bruit du tamtam avait prononcé l'arrêt de

mort, traînait la jeune victime qui fut attachée à un poteau, environnée de roseaux, enlacée et dévorée par les flammes. — Vers d[...] nous quittions le grand sentier, les roseaux épais caressaient nos visages et semblaient opposer une résistance sérieuse aux efforts d[...] brouettiers : à quelques pas de là, nous entrions dans une belle cabane au toit de chaume, aux murailles de roseaux. C'était [...] petite chrétienté de l'Est, bien chétive il est vrai, mais qui devait bientôt atteindre les proportions d'un de nos plus grands centres. — Nous étions attendus, l'autel était orné, les cierges allumés. Les chrétiens, campagnards bons et simples, au visage gai, entonnent d'une voix forte leurs chants et leurs prières. Je les bénis, la joie règne dans les cœurs et s'épanouit sur tous les visages. Vous auriez dit la [...]tion d'un père rentrant au sein d'une famille qu'il n'a pas vue depuis longues années. On me conduit dans ma chambre : le so[...] est servi. On cause autour de moi. Il faut décliner son nom, celui de sa patrie, répondre, en balbutiant cette langue nouvelle, aux mille questions qui se pressent : on se comprend beaucoup plus encore par les religieuses sympathies que par les paroles. Enfin il [...] prendre du repos : mais où donc ? Dans la salle à manger. Est-elle vaste, brillante ? Oui à peu près comme Bethléem. C'est un[e] jolie petite cage de bambou, elle a pour parquet la terre nue, pour plancher le roseau. La porte fermée, la lumière éteinte, me voilà dans mon lit. Ici heureux qui a les os solides. Le Missionnaire est étendu sur un coffre fort, une simple natte le sépare d[...] Un moustiquaire transparent forme autour de lui une sorte de garde à manger qui le met à l'abri des moustiques. [...] et autres in[...] Rats, grenouilles, canards, serpents et sotte espèce prennent leurs ébats autour de moi, sautent, sifflent, croassent, c'est un va[...] à n'y pas tenir. A côté de ma cage cinq ou six hôtes moins fatigués que moi crient de toute la force de leurs poumons. Ce sont d[...] des conversations, des disputes qui se prolongent bien avant dans la nuit ; ils me rendent le sommeil impossible. Cette insomnie me [per]met de contempler par un clair de lune splendide au travers des mille trous de mes murailles de bambou, les roseaux et les petits arbre[s que] le souffle d'une brise légère balance mollement avec leurs ombres sur les bords et dans les eaux tranquilles du large fossé qui nous en[vironne] ne seriez-vous pas tenté de croire que je fais de la poésie, détrompez-vous, vous n'avez ici que la triste réalité. — Après quelques heure[s de] repos, la Ste Messe, et une lieue de marche, j'arrivai enfin auprès de nos chers malades qui reçurent les derniers Sacrements, avec la foi e[t la] résignation la plus édifiante. Toutefois nous ne sommes pas au bout de notre course. Dans la soirée, je recevais une invitation pressante [de] Se. Kin-iang, chrétien intrépide et zélé, l'apôtre de son pays, réclamait pour les siens à l'extrémité orientale, la bénédiction du nouv[eau] Missionnaire : le surlendemain je lui baptisais 11 adultes. Quelques heures après deux courriers se présentent ; il y a déjà trois jours qu['ils] marchent à la recherche d'un Missionnaire. Ils tombent à mes pieds : « Père ! une Extrême Onction. Le malade était mourant [à] notre départ ». — Bien vite ! en route m'écriai-je. Les chrétiens s'opposent à notre départ. L'horizon est noir, un gros orage se [pré]pare et le vent souffle avec violence : « Les orages ne font pas reculer la mort. Il sera peut-être trop tard ! Qu'on prépare les brou[ettes] Un moment après, je donnais à mes chrétiens réunis à la chapelle la bénédiction du départ. Tout-à-coup les éclairs nous éblouissent. Il to[nne] Le nuage crève, c'est un vrai déluge. De tous les points partent des éclats de rire, et au milieu de cette joie infantine qui éclate ju[squ']au pied même de notre petit autel, on entend ces cris répétés : « bon, bon ! très-bien ! Demain encore nous aurons la Messe. » Toute[s] ces espérances ne seront pas réalisées. La pluie a cessé : quatre brouettiers nous traînent moi et mon catéchiste par un sentier [...] A quelques pas de là la brouette refuse son service ; ainsi donc pied à terre ! Quatre heures de marche sur une digue étroite et glissante [comme] le sont en France nos chemins au temps du verglas, nous ont remis à l'entrée de la nuit. Parfois soutenu par mon catéchiste, parfois [...] roulant dans la boue, j'avais été aperçu de loin par l'administrateur du Kiunsou que j'avais quitté l'avant veille. Je venais de faire une [der]nière chute lorsqu'il arriva au secours, m'affublant de longues bottes chinoises aux gros clous. Je pus continuer ainsi, soutenu par deux [...] quelques pas d'une marche difficile. La nuit était tombée, la pluie redoubla, force fut de faire halte. — Le lendemain matin, avant [l'ap]parition du soleil, nous repartions pour tout de bon. Un vent violent avait desséché les chemins. Je revis en passant ma cage de bambou [le] thé y fut servi, et nos brouettiers reprirent hardiment leur course de cinq lieues. Vers trois heures du soir un homme apparaît sur [le] sentier élevé. Il gesticule, il court à toutes jambes. — « Père, me crie-t-il de loin, vite, vite ! nous avons un moribond. Une dizai[ne]

des plus animées s'engage entre lui et les brouettiers. Chacun tire la brouette de son côté. C'est à qui l'emportera. Je tranchai la question : « D'abord au malade le moins éloigné... » Ici le Père a parlé, tout est dit. — A peine assis sur la brouette, je vois sortir d'une petite hutte en chaume un homme qui m'appelle de toute la force de ses poumons : Il court, tombe à mes pieds : « Père, bien vite là-bas, ma mère se meurt ». — Quelle maladie ? — Le choléra ! — Un brouettier détache à la hâte la boîte à Extrême-Onction, nous précipitons nos pas à travers champs. Après avoir admiré les soins de la Providence pour les siens, je repartis en laissant la pauvre vieille mendiante fortifiée par la grâce du Sacrement, résignée et heureuse entre les bras de la mort. — Vers six heures du soir, j'étais dans la chrétienté Jen-zaoné, où je vis bientôt arriver un malade dans un lit porté par quatre hommes ; il est déposé dans la petite chapelle en roseaux. Quelques minutes après un jeune homme entrait à pas lents, se jetait épuisé sur un fauteuil et me disait : « Père, j'ai su que vous arriviez, et je suis venu vous prier de me donner l'Extrême-Onction. — J'hésitais. — Mon Père, reprend le jeune homme, demain ce sera trop tard. » — Une foi si vive m'attachait singulièrement à ces bons chrétiens, et me faisait oublier ma fatigue. Je donne l'Extrême-Onction aux deux malades et me prépare à diriger ma course vers la chrétienté dans laquelle j'étais attendu depuis plus de cinq jours. Du reste les brouettiers qui avaient eu tant de peine à se détourner de leur route, uniquement préoccupés de leur mission et oubliant eux-mêmes leurs fatigues, étaient restés au poste impatients de pousser le véhicule Haiménois. Mais le jeune administrateur Jen a mis son véto. « Voulez-vous donc tuer notre missionnaire ? Encore 20 lis ! — Il s'agit d'un mourant, lui dis-je, il faut marcher. — Mon Père, reprend le jeune homme, je vais envoyer un exprès, si le danger est imminent, il viendra aussitôt vous avertir. Vers 9 heures j'entrais dans ma chambre à coucher un peu moins coquette que la cage de Sévépan. Point de croisée ; un trou de 50 centimètres pratiqué dans les roseaux était fermé par la vieille culotte du chef de famille qui m'avait cédé son coffre fort pour y délasser mes membres fatigués. Je me promettais cependant un bon sommeil. J'entrouvre le moustiquaire aux quatre coins. Deux énormes pakia et de grandes araignées ! au haut, une foule de mouches qui formaient les étoiles de ce nouveau firmament. Mes premiers coups se portent sur les pakia, ils ont succombé ; les araignées y passent à leur tour. Prenant ensuite mes habits, je commence à m'escrimer contre les mouches ; je frappe à droite et à gauche, chassées d'une extrémité, elles volent à l'autre ; pas une ne sort. Prolonger la lutte serait peine perdue, dormons donc en cette compagnie. Il est près de 10 heures ; la chandelle à peine soufflée, on frappe à la porte : « Père, le commissionnaire est de retour ; vite, vite ! l'autre malade se meurt. — Me voilà donc hors de mon gîte, habillé, parti ; c'était encore par une nuit magnifique : deux hommes traînaient ma brouette à grande vitesse vers Ts-Kumson. En deux heures l'espace est franchi. Il est minuit un quart. Je me hâte de dire la sainte Messe ; j'administre mon malade et lui donne le Pain des anges. Il est grandement temps. La Messe à peine achevée, il entre en agonie. — Après un léger repas, je me promettais enfin un bon sommeil ; lorsqu'à peine retiré dans ma quatrième hutte aux roseaux, j'entends parler avec animation dans la chambre voisine. L'administrateur avait donné le mot d'ordre : « Que personne ne trouble le sommeil du Père. » Or deux chrétiens venus de loin cherchaient à forcer la consigne. Ils avaient couru un jour et une nuit à la recherche du Missionnaire. — Où est votre malade, m'écriai-je ? — A Péhaino. — Quelle distance ? — Huit lieues. — Quelle maladie ? — Le choléra. Je me sentais encore la force de partir ; mais mon pauvre catéchiste était sur les dents. Voilà donc qui est arrêté : deux heures de sommeil. Vers 4 heures, nous reprenions nos brouettes, portant le Saint-Sacrement aux deux malades de la veille. Le jeune homme qui était venu à pied, était déjà mort. Celui qui m'avait été apporté dans son lit, reçut le St Viatique ; et nos nouveaux brouettiers nous traînèrent d'un pas rapide vers le Sud-Ouest. A 4 heures du soir nous mettions à la voile au port de Kien-lun-tsen, à 7 heures nous prenions terre à Péhaino, à 9 heures nous mêlions nos larmes à celles d'une famille éplorée. Des jeunes gens, des jeunes filles à la coiffure et au vêtement blanc, tombaient à mes pieds frappant la terre de leur front. Ils venaient de perdre leur père. L'administrateur Ku-min avait succombé dans la matinée. —— Vous avez jeté votre premier coup d'œil sur la vie apostolique de Hai-men. La grande course est terminée. Vous ne me suivrez plus dans les autres ; elles sont trop fréquentes dans le vaste district de Hai-men, et la répétition vous fatiguerait. — Je reste donc seul avec mon bon Ange : prions pour notre pauvre administrateur. A demain les funérailles...

LETTRE III.

LES FUNÉRAILLES

... Le jour n'a pas encore commencé à poindre, et déjà les parents et les amis du défunt sont sur pied. Un bruit nouveau pour mes oreilles m'arrache à mon sommeil : la cérémonie des gémissements a commencé. D'abord c'est un murmure sourd et confus. Il augmente graduellement. Enfin la douleur atteint son summum d'intensité. C'est à qui fera retentir le plus haut ses cris perçants et plaintifs. Ici c'est une épouse qui prodigue la prosopopée, et, s'adressant à ces cendres inanimées, rappelle à son mari tout ce qu'il y a eu de plus touchant dans leurs rapports intimes d'autrefois : elle lui reproche de l'avoir quittée si tôt. Qui est-ce qui l'aidera à soigner désormais ses petits enfants! et ses champs, etc. Là c'est un enfant, une fille qui crient à tue-tête aux oreilles du défunt leur malheur et leur délaissement. On lui répète tout ce qu'il a fait de bien pendant sa vie. On lui demande où jamais on pourra trouver un soutien, un ami, un homme de bien comme lui. Retombant ensuite sur eux-mêmes, tous déplorent leur malheur et leur perte, et recommencent de plus belle leurs cris et leurs gémissements. Tout le monde parle et crie à la fois. C'est à étourdir les oreilles. — La douleur une fois exprimée au défunt, quelques chrétiens agenouillés devant une croix placée entre deux cierges allumés, récitent des prières pour le repos de son âme. Au dehors on ne songe plus au pain en cause des affaires de ce monde, de la pluie et du beau temps. Voyez-vous ce jeune homme encore en habit de deuil! le voilà à genoux à mes pieds. C'est le fils aîné du défunt : « Père, je vous prie de bénir aujourd'hui mon mariage. » Voilà donc une Messe qui sera à la fois Messe de mort et Messe de noces. N'est-il pas vrai que la Chine est à rebours de l'Europe? Je ne puis me faire à cet usage bizarre : je renvoie le mariage au lendemain. — Bientôt le soleil parut à l'horizon et le Tza fut rempli par une masse compacte de chrétiens et une foule de païens qui affluant de tous les côtés occupèrent bientôt la cour entière et en rendirent les avenues inabordables. L'île de Péhaino voyait pour la première fois les obsèques chrétiennes et les rites de notre Ste Eglise. La Messe, les répons, la croix en avant, les chrétiens récitant gravement leurs prières, marchant sur deux files, recueillis et à pas lents. Un prêtre en chape noire, précédant le cercueil et priant pour le mort; autour du cercueil, les parents, les enfants en habit blanc, la tête couverte du bonnet de deuil : derrière eux enfin les trompettes et les hautbois qui parfois faisaient retentir les airs d'une mélodie chinoise imitant assez la voix chevrotante et entrecoupée de sanglots d'un homme oppressé par la douleur. Enfin la bénédiction de la fosse, le dernier chant du repos éternel, les parents qui jettent une dernière fois l'eau bénite sur ce corps confié à la terre, quelques mots sur les espérances éternelles et la résurrection des morts ; tout cet ensemble de recueillement, de prières et de douleur, contraste si frappant avec les enterrements païens où l'on voit généralement si peu de dignité, produisait sur la foule infidèle la plus salutaire impression. Elle nous suivit en bon ordre à notre retour à la chapelle, tandis que les parents du défunt, lui disant leurs derniers adieux, répétaient sur le bord de la fosse, le vacarme lugubre de la matinée. — Durant la journée entière, ces nombreux païens se montrèrent on ne peut plus sympathiques ; ma chambre ne désemplit pas un instant, elle fut donnée tout entière aux exhortations. Elles portèrent leurs fruits. Quelques noms furent inscrits sur la liste des catéchumènes. Tous gardèrent une haute idée de la religion chrétienne ; ils ne songeaient plus comme autrefois à l'accuser de ne pas honorer ses morts. — Cette journée s'est écoulée avec la rapidité d'un songe ; le soleil est à son coucher, la foule se dissipe et disparaît bientôt. Ma tâche est finie. Je suis invité sur tous les points chacun veut connaître son nouveau Missionnaire. Je ne trouve partout que le chaume et le roseau. Péhai-so n'est pas plus riche que le pays traversé ces jours derniers dans notre grande course ; mais le divin Sauveur qui m'envoie, m'apparaît dans sa crèche. Qu'il me soit donné de rester avec lui. Adieu, dans quelques jours je voguerai au loin à ma gauche vers le port de Tchentsen. C'est là que vous me trouverez.

LETTRE IV.

LE DIABLE BATONNISTE ET LA NOUVELLE CHRÉTIENTÉ.

... Je suis à peine arrivé à Hoai-men et grâces aux malades et aux charitables empressements de nos chrétiens, c'est avec Péhai-

me sont déjà connus. Je vis déjà au triple du passé, puisque le Docteur angélique l'a dit : vita in motu. De la rive Nord de Chaisso, je contemple ces vastes pays qui bordent à perte de vue vers l'ouest les flots jaunâtres du Kiang : j'entrevois une vie plus abondante encore ; et, je l'avoue, j'éprouve une soif ardente de connaître cette immense paroisse confiée à mes soins. La jonque est prête. La longue voile chinoise et ses 25 bambous qui la retiennent en travers, de haut en bas, montent par soubresauts le long du mat. Une journée sans nuages voit notre petite embarcation longer, en glissant sur les ondes, les côtes verdoyantes de Hai-men, et nous voilà dans la soirée au port de Tsein-tsen. Le Iam-tsé-Kiang ou fils de la mer, ce roi des fleuves de la Chine y roule ses eaux rapides et forme dans sa largeur de 30 lieues une mer dont les eaux, souvent soulevées et poussées avec force par le vent du midi, battent avec violence les rivages, détachent, entraînent les terres, font disparaître chaque année des champs entiers, et menacent de reprendre le sol de Hai-men qu'elles ont formé depuis une centaine d'années des dépôts de terres enlevées autrefois aux contrées occidentales. Les ravages sont grands. — Voyez-vous à une petite distance du port ce petit bourg qui, dans peu d'années sans doute, disparaîtra avec ses habitants, englouti dans le Iam-tsé-Kiang. En quelques pas nous l'avons joint. Déjà j'entends des cris : le Père ! le Père ! Ce seront les scènes si touchantes de l'ouest. L'empressement est grand aussi bien que la joie. La famille Wang est à l'aise. Ici une petite chapelle, une chambre de deux mètres 50c. de haut, aux murailles en briques, un petit salon plafonné à l'européenne, contrastent singulièrement avec les cabanes de l'Est. A peine entré, je retrouve un ancien ami, c'est bien mon excellent Pierre. Cinquième frère de l'administrateur, Pierre Wam a abandonné sa fortune pour se mettre au service des autels. Sa vielle maman, pieuse, dévouée, active et intelligente autant que quelque maman française que ce soit, a légué à ses enfants la vivacité de son caractère et la force de sa volonté. Elle partage son temps entre la prière, les travaux du ménage et le soin des orphelins. Ces pauvres enfants délaissés sont l'objet le plus précieux de sa charitable sollicitude. Ici les chrétiens aussi simples, mais plus paisibles que ceux de l'Est, arrivent de tous les points, s'agenouillent et offrent leur religieuse vénération au nouveau Missionnaire. Je les bénis et les congédie en attendant la Messe du lendemain. — Le jeune élève du sanctuaire, Pierre Wam, a appris le français. Il parle aussi la langue latine avec facilité et élégance. Il sera mon maître de chinois. Je balbutie à peine quelques mots : il sera aussi mon interprète. Quelle douce rencontre dans ces commencements difficiles, que celle d'un homme qui vous comprend ! — Deux jours sont à peine écoulés, Pierre me dit avec sa pétulance de jeune homme : « Père, une chose singulière ! — Qu'est-ce donc ? — Une païenne ! Un diable ! des coups de bâton ! — La famille fait appeler le Père pour la délivrer ; et puis, disent-ils, ils seront tous chrétiens. » — Une païenne, un diable, il la frappe ! . . . Qu'est-ce donc que tout cela ? — Le voici : A 20 lis (deux lieues) nord-ouest, une jeune païenne, Ion-tsanze a perdu son mari depuis deux ou trois ans. Le diable se présente à elle sous les traits du défunt : Il est armé d'un bâton, il frappe et rosse cette pauvre veuve. Bonzes, jongleurs, simagrées diaboliques, tout a été mis en œuvre, tout est resté impuissant. — Deux chrétiens sont accourus. Ils exhortent, promettent, persuadent à ces pauvres païens d'avoir recours à Dieu. Si le Père y va, ils se feront chrétiens. » Le courrier païen qui me rapporte ces faits me presse de partir : « Père, » ajoutait-il, « au plus tôt ; cette femme va peut-être succomber et il sera trop tard. » — Mon catéchiste grommelait entre les dents : cela vaut bien la peine ! encore courir, se fatiguer pour une vilaine païenne : le Père la délivrera, et puis ensuite elle apostasiera : à quoi bon tant de fatigues ? » — N'importe, dis-je, allons voir s'il y a quelque chose à faire. — Pierre a fait servir la table : on a bientôt dîné. L'inséparable brouette portera une boîte aux Stes huiles, un rituel, du papier, une plume et de l'encre : et vers 1 heure, trois vigoureux brouettiers invitent tour à tour sur leur char, votre serviteur, Pierre et le catéchiste. Ils nous traînaient à la file et au pas de course dans la direction du Nord-Ouest. A trois heures nous étions en face de larges fossés enfermant un vaste carré. Un pont long et étroit donne entrée dans la maison de la famille Ion : Il est bientôt franchi. On nous introduit dans une vaste salle, beau Tin à trois Kais. Les païens accourent, la foule grossit, on s'asseoit tout autour de ce salon pompeusement meublé. On sert le thé, les pâtisseries, on fume la pipe, tandis que Pierre prêche les païens. La foule est attentive et bienveillante. Pauvre peuple, me disais-je, s'il savait le don de Dieu ! Je priai le Seigneur de les bénir. Cette semence portera ses fruits. Deux ans ne seront pas écoulés et plusieurs de ces âmes fortunées auront ouvert les yeux à la lumière. — La séance est

levée, je demande à être conduit auprès de Yon-Kou-ze ; je ne veux avec moi que Pierre, le catéchiste, les personnes de la maison et ... chrétiens présents. Yon-Kou-ze était dans la grande salle du milieu : déjà les chrétiens y avaient préparé un autel décoré de belle... ils chantent les prières, je les bénis ; puis je prends place à côté d'une table au milieu de la salle, et saisissant ma plume je comm... l'interrogatoire ; Pierre me sert d'interprète. En voici le résumé en peu de mots : — « Yon-Kou-ze est tombée malade le 12, c'est la fièvre qui l'agite : du 16 au 21, elle était en proie à des coliques violentes. Le 22 durant la nuit, son mari se présente à elle ; il inter-pelle d'abord sa petite enfant : « Tu es bien malheureuse, ton père est mort, et ta mère va mourir aussi. » Puis le défunt frappe sa fem... à coups redoublés : cette bastonnade est répétée pendant la nuit jusqu'à 5 ou 6 fois. Plusieurs personnes étaient présentes, elles entend... les cris de la malade, mais n'apercevaient ni le prétendu mari ni le bâton. Y a-t-il, demandai-je, sur le corps de la patiente quelque ma... que visible des coups reçus ? — Non. — Donc cette nuit du 22 les mêmes personnes entendirent distinctement un dialogue entre Yon-ze et son mari : — La voix de ce dernier paraissait sortir des entrailles de la malade. Il disposait de ses biens, les superstitions demand... en absorbaient une bonne partie : il voulait en outre que Yon-Kou-ze signât un contrat en bonne et due forme pour assurer l'exécution ... ses volontés. — Le 23 dans la journée, même traitement barbare, même voix, mêmes paroles. Dans la nuit les coups deviennent plus fré-quents et les douleurs plus vives. Mêmes épreuves le 24. Dans la soirée, le chrétien Ben-Kiai-seri, et la jeune veuve Zin-ien-ze apportent des ci... bénis et les allument dans la chambre de Yon-Kou-ze ; de 8 à 10 heures ils récitent le rosaire et d'autres prières. Zin-ien-ze instruisait la j... païenne avec un dévouement admirable : elle lui fit faire son acte de foi, et la nuit fut paisible. Le 25 durant le jour Yon-Kou-ze est calme et les chrétiens continuent à prier dans la chambre depuis 8 heures du matin jusqu'à 2 h. ½. Vers 4 heures le mari apparaît de nouveau et on entend le dialogue suivant : « Comment peux-tu être chrétienne ? moi ton mari, je suis mort païen, ta mère est païenne, tes beaux-frères le sont aussi, notre fille est païenne, tu le vois bien, tu ne peux être chrétienne. » — Je suis chrétienne et le serai toujours, rép... Yon-Kou-ze. Si je cessais de croire, tu me frapperais de nouveau. Le Maître du Ciel m'a sauvé, je crois en lui. — Le prétendu mari continue ses exhortations ; la jeune femme résiste, et finit cependant par donner dans le piège. — C'est vrai, dit-elle, tous les miens sont pa... je ne puis être chrétienne... Je ne crois plus ! ... — A ces mots les mauvais traitements recommencent de plus belle. La voix infer... se fait entendre toute la nuit. Enfin, satan fait retentir une terrible menace : un démon invisible a prononcé ces paroles qui ont terr... tous les assistants : « Je viens de perdre deux âmes ; je veux entraîner la troisième, il n'y a pas moyen ! Otez-lui donc ce chapelet ! » — Dieu qui destinait Yon-Kou-ze à de grandes choses lui avait préparé une arme salutaire. Zin-ien-ze dont toutes les sollicitudes étaient pour ... Yon-Kou-ze avait eu l'heureuse inspiration d'entortiller son chapelet autour du bras de la jeune catéchumène. Yon-Kou-ze était sauvée. Mais l'épreuve devait durer encore. Le 26, tourmentée toute la matinée par les sollicitations de satan, elle se sentit rouée de coups vers mi... A 5 heures du soir les coups redoublent. A 10 heures du soir, elle demande le baptême avec instance. Zin-ien-ze la baptise et lui donne pour pa-tronne la Vierge puissante. La jeune Marie est délivrée de ses cruelles obsessions, mais elle restait épuisée et souffrante. C'est le ... Septembre qu'on est venu me chercher. — L'interrogatoire achevé, je passai dans une pièce voisine, suivi des personnes de la mai... et de quelques chrétiens. Les païens se précipitent dans la cour et encombrent les croisées. J'interpelle d'abord Kou-wam-ze, mère de la malade. « Que demandes-tu du Père ? — Qu'il guérisse ma fille, qu'il la délivre, et je me fais chrétienne. — Le Père n'est pas médecin des corps, mais bien des âmes. — Eh bien ! ma fille viendrait-elle à mourir, si le Père la délivre je me ferai chrétienne — Et moi au... s'écrie la belle-mère. — Et toi, dis-je au beau-frère, que demandes-tu de moi ? — Que tu sauves la malade. — Mais je ne vois au... signe certain de la présence du diable. — A ces mots Kou-wam-ze se lève et s'écrie avec vivacité : « Si très-certainement, son ma... parlait, nous l'entendions tous. » Je n'avais pas compris ces dernières paroles : les explications de Pierre dans l'interrogatoire ne m'avaient pas encore éclairé sur ce point. Je supposais que Yon-Kou-ze dans un délire fébrile imitait la voix de son mari et feignait ainsi un dialogue que j'attribuais à son imagination frappée. « A quelles marques connaissez-vous donc la prés... du démon, demande Kou-wam-ze. — S'il restait sur le corps de Yon-Kou-ze, répondis-je, des traces des coups qu'elle a reçus ;

si lui donnant à son insu deux verres, l'un d'eau ordinaire, l'autre d'eau bénite elle acceptait le premier et refusait constamment le second ; si elle comprenait une langue étrangère qu'elle n'a jamais sue.... Ce seraient autant de marques. Eh bien, s'écrie la mère, faisons l'épreuve de l'eau bénite. Nous rentrons dans la chambre, on lui offre deux verres, elle reçoit l'un et l'autre disant qu'ils sont également bons. — Le malin esprit paraissait chassé définitivement par le baptême. Se cachait-il pour jouer un nouveau rôle ? je l'ignorais. Toutefois je ne crus pas devoir m'arrêter plus longtemps, je me préparai à partir. Yon-Kou-ze me criait : « Père, ne m'abandonnez pas ; je ne veux pas aller en enfer : Elle demandait qu'on transportât hors de la maison le cercueil de son mari. Kou-Ham-ze répondit : « le Père, dit il, n'est pas certain que ton mari t'ait frappé. — Qu'il ne s'agisse donc plus de cela » Je fais adresser quelques paroles d'encouragement à Yon-Kou-ze ; je récite l'Évangile en usage dans la visite des malades, j'ajoute la bénédiction qui suit ; puis j'engage la famille à avoir foi et confiance en la grâce du baptême qui suffira, dis-je, pour sauver Yon-Kou-ze, et je m'arrache à leurs instances, laissant la famille mécontente de ne pas me voir faire les grandes cérémonies auxquelles elle s'attendait. Un instant après la foule des païens conservant dans le cœur les bonnes paroles sorties de la bouche de Pierre considérait silencieusement nos trois brouettes qui s'éloignaient rapidement dans la plaine vers le Sud-Est.

LETTRE V.

LES IMPRESSIONS ET LA CHUTE

... La famille Yon ne connaissait pas encore les œuvres de la charité chrétienne. Païenne, elle pensait que tout service rendu exige au moins la petite pièce. En termes chinois : la question toujours urgente : combien de tong-dié (de sapèques). Le lendemain en effet la demande est adressée à Zin-ien-ze. On répond : le Père ne veut pas de tong-dié. — Comment s'écrient les païens pas de tong-dié ! Deux chrétiens, deux vierges qui soignent jour et nuit notre malade, un Père, un séminariste, un catéchiste tout de monde qui se dérange pour nous, et on ne reçoit rien, tandisque nos jongleurs n'en ont jamais assez ? On était dans l'admiration. L'impression était bonne, mais elle ne portait pas encore ses fruits, les idées païennes restaient. Il est vrai que Yon-Kou-ze n'était plus en proie aux assauts de l'enfer, le diable batonniste paraissait rendu, mais je n'avais pas fait un miracle : elle gardait encore le lit, et le maître séducteur ne se donne jamais pour vaincu. — Quelques jours après les proches parents appellent de nouveau les bonzes et les jongleurs ; à cette nouvelle Zin-ien-ze emportée par un zèle plus ardent qu'éclairé, vole chez Yon-Kou-ze, fait de vifs reproches : « Encore les bonzes s'écrie-t-elle, nos objets bénis seront profanés ! Puis elle réclame le chapelet qu'elle avait laissé à Yon-Kou-ze". Je lui en ai fait des reproches : elle a rendu ces objets si chers à la malade dont la foi se soutient au milieu des épreuves. Je me disais : sans doute que le diable se sera cassé le cou : ne serait-ce pas par Yon-Kou-ze que la foi entrera dans cette maison ? — L'enfer devait cependant avoir un dernier triomphe. Une pareille conversion, dans une contrée toute entière à lui, préparait des défaites trop sensibles. Yon-Kou-ze recouvra ses forces : mais ses prières, son chapelet, sa foi, étaient en but à bien des railleries. Ces objets religieux lui furent bientôt enlevés : elle cessa de prier. La chute fut grande ; elle redevint païenne.

LETTRE VI.

LA DÉFAITE ET LA VICTOIRE

A 15 jours de là, jeté à droite, à gauche par la fluctuation des œuvres de mon ministère, en revoyant le port de Ta-heu-tsen j'appris la chute de notre néophyte. Je devais toutefois continuer ma route à l'Ouest vers Tom-tsiaon à une distance de 5 lieues. Je fixai le jour de mon retour à Ten-Ka. Deux vierges chrétiennes me promettaient de l'amener, mais ce ne fut pas sans difficulté. Yon-Kou-ze résista à toutes leurs instances, un seul motif humain triompha : « Le Père, lui dirent les vierges, est venu à ton secours : il a refusé toute récompense, la politesse et la reconnaissance exigent que tu viennes le remercier. » A ces mots, Yon-Kou-ze, qui a un cœur droit et un sentiment exquis des convenances se prépare immédiatement à partir. Vers 7 heures du soir elle nous arrivait en compagnie des deux vierges dans la chrétienté de Ten-tsin-siam au Nord et à une ½ lieue de Ta-heu-tsen. — On veut la conduire à la petite chambre de réception, mais une force invisible l'arrête, il faut l'y porter.

C'est là qu'il fallut livrer un dernier assaut. — Un grand nombre de chrétiennes remplissaient la cabane, une foule de chrétiens et de païens se pressaient au dehors. Yon-Kou-ze se distinguait par ses traits nobles et réguliers, aussi bien que par la blancheur éclatante de son visage : une belle taille élevait sa tête au dessus de ses compagnes. Je lui adressai ainsi la parole : « Yon-Kou-ze, tu es chrétienne ? — Non, Père, je suis païenne. » — Je demandai son nom de baptême et j'ajoutai : « Marie, tu as voulu être baptisée et tu l'as été, tu es donc chrétienne. — Père, j'étais alors malade, je ne savais pas ce que je faisais, je ne pouvais donc rien vouloir. — Lorsque je suis venu te bénir chez toi, tu comprenais bien ce que tu disais, lorsque tu me criais : « Père, sauvez-moi, je ne veux pas aller en enfer. » Yon-Kou-ze garde le silence ; ses yeux sont baissés ; elle paraît pensive. Cherchons, dis-je à Pierre, à lui faire faire les actes de foi, d'espérance et de charité. — « Yon-Kou-ze, crois-tu en Dieu ? — Je ne suis pas chrétienne, je ne crois pas. — Espères-tu du moins que Dieu te fera la grâce d'aller au Ciel ? — Si je croyais en lui je pourrais espérer, je n'y crois pas, comment puis-je l'espérer ? — Du moins espères-tu que Dieu te fera la grâce de le connaître, de croire et d'espérer pour te faire aller au Ciel ? Cette question embarrassa un peu Yon-Kou-ze. Elle réfléchit un instant et puis elle répondit : « Cela oui, je l'espère. » — Le bon Dieu est si bon, ajoutai-je, tu espères qu'il te fera la grâce de le connaître et qu'il te mettra au Ciel ; l'aimes-tu ? — Oui, je l'aime. — Marie, je commençais à désespérer de toi, maintenant je suis rassuré par ta réponse. Tu pourras être heureuse dans le Ciel, car tu viens de faire trois actes essentiels à un chrétien les actes de foi, d'espérance et de charité. Puisque tu espères que Dieu te fera la grâce de le connaître et d'aller au Ciel, puisque tu aimes Dieu, tu crois en lui ; comment aimer celui auquel on ne croit pas. Tu crois donc en Dieu. Bon courage. Le démon ne t'entraînera pas en enfer. — Veux-tu que je dise demain la Messe pour toi ? Marie me remercia en ajoutant qu'elle serait reconnaissante de ce bienfait. Il était nuit, la séance fut levée, les chrétiennes regagnèrent le quartier des femmes, les hommes entrèrent pour causer de leurs affaires pendant le souper. — Le lendemain mille oiseaux gazouillaient sous les grands arbres qui environnent les fosses du Tza, le soleil levant pénétrait par les mille trous de ma cabane, et formait autant de points dorés à terre, sur mon moustiquaire, et sur les parois de mon pauvre mur de roseaux. Durant la belle nuit qui venait de s'écouler la grâce avait livré un dernier assaut dans les cabanes du Tza. Notre néophyte n'avait point fermé l'œil ; toute la nuit les vierges entendirent ses monologues. Elle disait un adieu éternel à ce maudit respect humain aussi funeste en Chine qu'en France. Elle se disait le bonheur qu'elle aurait dans le Ciel, la beauté de ce séjour et la vue des Anges. Le malheur des damnés, la cruauté des démons devenaient ensuite tour à tour l'objet de ses discours. La grâce rentrait en possession de cette âme ; l'esprit du mal recevait une dernière défaite. — Dès le point du jour le Tza de la famille Yen voyait une foule de pieux chrétiens accourir grossir, et remplir cette humble demeure. Bientôt le chant des prières monta vers le Ciel, demandant à Dieu le salut de la jeune néophyte. Enfin arrive le moment solennel du sacrifice ; ici, comme dans le plus grand nombre des chrétientés la chapelle est petite et en roseaux. Le vent faisait vaciller la lueur des cierges sur un autel pauvre comme la crèche de Bethléem. Il fallut encore user d'une sorte de violence pour conduire Yon-Kou-ze à la Messe. Malgré ses désirs elle se sentait retenue par une force invisible ; ses genoux chancelaient. Un fauteuil est placé en face de l'autel : deux vierges soutiennent la néophyte dans sa marche. Elle assista pour la première fois au St-Sacrifice et y puisa la force qui fait surgir parfois, du sein même de la faiblesse, des apôtres ardents et intrépides. Marie avait subi cette transformation : elle sortit du St-Sacrifice, pleine de foi et de courage, et la charité dans le cœur. Je lui remis un chapelet et une médaille avec l'inscription chinoise de l'Immaculée Conception. — Yon-Kou-ze est lettrée, ce qui est très rare parmi les femmes en Chine : elle lit sa petite prière, se promet bien de la réciter souvent. La victoire était complète. Tous les jours on vit Yon-Kou-ze accourir fidèlement au Tza de Jen-ieu-ze, cette généreuse chrétienne à laquelle elle doit le bonheur de sa conversion : elle y acquit en peu de temps une grande connaissance de la religion, des prières de l'Eglise et de ses saintes pratiques.

LETTRE VII.

ZIN-KA, OU LA NOUVELLE CHRÉTIENTÉ

Quelques mois s'étaient écoulés ; un courrier annonçait à la famille Zen qu'un Missionnaire venait d'arriver à la chrétienté de Zen-tinz-siam. Zin-ieu-ze et Yon-Kou-ze désormais inséparables sont en route : la ferveur de la néophyte allait croissant.

Sur sa demande les cérémonies du baptême lui furent suppléées, et Yon-Kou-ze put se nourrir pour la première fois du Pain des Anges. Puis, à quelques mois de distance, faisant mission à Qui-Ka-Kou, à 4 lieues vers l'ouest, je vis arriver Yon-Kou-ze, malgré les rigueurs de l'hiver, amenant avec elle sa petite et délicate enfant, charmant petit ange de 10 ans, si elle eut été régénérée dans les eaux saintes. Yon-Kou-ze fut témoin de cette admirable transformation et elle repartit avec sa petite Marguerite, enivrée de joie et de bonheur. Toutefois sa charité devait produire des fruits plus abondants. — Une mère tendrement aimée et un jeune frère étaient encore assis dans les ombres de la mort. Yon-Kou-ze et Zin-ien-ze veillent sur eux. Voisins, amis, connaissances, tous deviennent l'objet de leur zèle : les exhortations sont multipliées et fréquentes, et en moins d'un an cette terre qui jusque là n'avait que deux familles chrétiennes comptait déjà 150 néophytes qui faisaient assaut de zèle et de piété. C'est un noyau suffisant pour former un nouveau centre : aussi désormais verra-t-on parfois le Tza de la famille Zen prendre les allures d'une petite église : ce sera encore Bethléem ; mais qu'il est beau de voir tous les Dimanches ces néophytes accourir de tous les points à Zin-Ka, à la chapelle improvisée, y réciter leurs prières avec foi et recueillement. Ici point de conversations inutiles : la matinée se passe tout entière à prier, à apprendre et à expliquer le catéchisme : les moins instruits écoutent leurs aînés dans la foi : les païens eux-mêmes accourent et interrogent les néophytes et chaque année plusieurs d'entre eux demandent le baptême. Ainsi se développait la nouvelle chrétienté la plus fervente du district. C'est l'œuvre du diable catéchiste, ou plutôt c'est le triomphe de Marie. Il en coûtait toutefois à l'enfer de lâcher sa proie entière. Yon-Kou-ze trouve sa vieille mère et son jeune frère sourds à ses sollicitations. Ku-wam-ze et Kou-fi-lon veulent rester fidèles à l'erreur.

LETTRE VIII.

LA PRÉPARATION

Ku-wam-ze âgée de 50 à 60 ans est une femme de caractère, d'un bon sens rare, elle a la parole facile, du savoir faire, et surtout une grande force d'âme. Durant les deux années qui ont suivi l'établissement de la nouvelle chrétienté, dès que le Missionnaire arrivait, Ku-wam-ze ne manquait pas de lui rendre sa visite, de lui témoigner sa reconnaissance pour les soins donnés autrefois à sa fille, mais c'était tout. — Son fils Kou-fi-lon est peut être un peu simple, mais tout aussi éloigné de la religion que sa sœur y est attachée. Dès qu'il voit le Père il prend la fuite. — En toute occasion j'exhortais Ku-wam-ze à embrasser la foi. Elle répondait ce que répondent la plupart des païens : « C'est bien, je serai chrétienne, la religion est excellente, ce sera pour l'année prochaine. » Cependant les années s'écoulaient avec cette promesse. « Et ton fils, lui dis-je un jour. — Père, pour mon fils, attendons encore, quand il sera grand. » Deux ou trois ans après j'allais célébrer un jour du mois de Marie, au milieu de ces chers néophytes. La veille Ku-wam-ze demande à me parler. « Père, j'ai un parent qui a 81 ans, c'est un bien brave homme, je lui ai expliqué le bonheur des Saints dans le Ciel : je ne pouvais supporter la pensée de le voir se perdre. Il est, je crois, assez instruit. Il est ici, je vous prie de le baptiser. — Volontiers, lui répondis-je. » Elle fait entrer le bon vieillard. Fidèle à la pratique des vertus naturelles, il n'attendait que le baptême pour monter au Ciel. La précision et la clarté avec lesquelles il répondait à mes questions me prouvaient que s'il avait la connaissance de nos vérités, celle qui l'avait instruit, était elle aussi, mûre pour la vie chrétienne. Le bon vieillard trouva assez de force pour se tenir à genoux pendant la cérémonie du baptême : il me demanda aussi la Confirmation qu'il reçut avec la même piété, et à un mois de là j'appris que cet autre [illegible] avait chanté son Nunc dimittis. Après avoir reçu son Dieu dans son cœur il s'endormit paisiblement et sans maladie pour aller le contempler dans les Cieux. — A cette nouvelle Ku-wam-ze accourt. Déjà bon nombre de païens parents et amis étaient sur les lieux. Tous se préparaient pour les superstitions en usage : on a invité les bonzes, les papiers d'or et d'argent sont apprêtés, les flammes [illegible], et ce seront autant de trésors que les esprits ou puissances mettront à la disposition du défunt. Mais Ku-wam-ze [illegible], et elle s'oppose à tous ces préparatifs [illegible]. — Cet homme est mort chrétien, chrétien s'écrie-t-elle, on lui doit des cérémonies chrétiennes. On a beau objecter les coutumes, la religion de la famille, Ku-wam-ze reste inébranlable. Au moins qu'on lui prépare le Pa-wé. Cette tablette superstitieuse qui porte le nom du défunt, a, selon les cérémonies païennes, une place spéciale

devant le cercueil : le 15 de chaque mois on lui offre le riz qui est censé apaiser la faim du mort. C'est sans contredit ce qu'il y a de plus sacré dans les idées païennes. Ku-wam-ze a prévu la difficulté. Elle a eu soin de faire faire une croix de bois qu'elle apporte avec elle. Elle dépose la croix à la place que doit occuper le Ba-wé en disant : « Voilà le signe protecteur des chrétiens, où donc mettre le Ba-wé ? La place était prise, on y renonça. Pour dernière consolation, on demande que l'on cuise au moins le riz qui doit apaiser la faim de ce pauvre défunt. Ku-wam-ze soustraira encore le néophyte mort à cette bizarre superstition. « C'est bien, dit-elle, seulement sachez que les âmes des chrétiens ne peuvent être soulagées que par les bonnes œuvres. Ainsi donc toutes les fois qu'on cuira le riz à notre cher défunt, on devra donner un demi piastre aux pauvres. Personne ne parla plus de cuire le riz, et les chrétiens accourus chantèrent leurs prières et firent les obsèques chrétiennes à la grande admiration des païens qui n'avaient encore jamais été témoins de ce pieux spectacle. — Voilà les œuvres de Ku-wam-ze encore païenne. La vertu de Yon-Kou-ze, sa foi, sa piété produisaient déjà ces beaux effets dans l'âme droite de sa vieille mère. Dieu la préparait ainsi à la grâce du baptême. La maladie mortelle de Ku-fi-lon achevait cette préparation et hâtait le bonheur de la mère et du fils.

LETTRE IX.

DOUBLE APPARITION ET DOUBLE CONQUÊTE.

Ku-fi-lon était aux portes de la mort : loin de penser au baptême, il rejetait avec force la foi chrétienne. Sa sœur demandait instamment à Dieu la conversion de son malheureux frère ; elle l'obtint par l'entremise de sa Sainte patronne la B^se Vierge Marie. Déjà les médecins ont abandonné le malade, l'arrêt est prononcé. Ce matin au lever du soleil il appelle sa mère : « Où est donc-elle, cette dame qui est venue me voir hier au soir ? » — Que dis-tu, mon enfant ? personne n'est venu hier. — Mais si ! Elle m'a enseigné deux prières, et me les a fait répéter plusieurs fois. — Quelles prières ? — L'enfant récite imperturbablement la prière "Notre Père" en sa langue, celle-là, dit-il, elle m'a recommandé de la dire tous les matins. Il récite ensuite avec le même aplomb la Salutation Angélique, et ajoute, elle m'a recommandé de la dire tous les soirs, et m'a promis que, si je suis fidèle, dans huit jours je serai guéri. — Ku-wam-ze savait très-bien que son petit Ku-fi-lon n'avait jamais appris de prière : elle fit appeler aussitôt Yon-Kou-ze et Zen-ien-ze, leur raconta la merveille, et le jour même, du consentement de la mère, à la demande du fils, Zen-ien-ze faisait couler l'eau régénératrice sur le front de l'enfant. Huit jours après Ku-fi-lon s'agenouillait au pied de l'autel à la nouvelle chrétienté, mêlant sa voix innocente à celle de ces fervents néophytes, et faisant monter vers le Ciel ses accents de reconnaissance. — Ce ne fut que deux mois après, à mon retour à Zin-Ka que j'apprenais ce miracle de Marie : je suppléais avec bonheur les cérémonies du baptême du jeune miraculé qui me frappait autant par son ingénuité et sa ferveur, qu'il m'avait étonné autrefois par son air revêche et ses manières sauvages. On profite bien à l'école de la Reine des Anges. Au divin Sauveur maintenant à achever l'œuvre si bien commencée par sa très-Sainte Mère. — Ku-wam-ze avait vu Notre-Seigneur portant la couronne d'épine. Cette apparition au milieu d'un nuage de lumière avait rempli son âme d'une ineffable consolation. (Elle ne m'apprit cela qu'après son baptême). Elle avait bien promis à Notre-Seigneur de se faire baptiser, mais par je ne sais quelle illusion du diable, elle reculait toujours. « Ta fille et ton fils sont chrétiens, lui disais-je un jour, maintenant c'est ton tour, va te préparer. — Père, je ne sais ni prières ni doctrine, il me faut encore bien du temps pour me faire instruire. — Ne crains rien le bon Dieu a donné des pouvoirs très-étendus à ses Missionnaires, et en vertu de ces pouvoirs je t'accorde une large dispense pour tout ce que tu ne sais pas... Je savais que ces paroles de Ku-wam-ze étaient un prétexte. Elle avait déjà formé et instruit d'autres catéchumènes. Après cette sommation elle se rendit devant l'autel, s'offrit tout entière à Dieu, et quelques instants après elle voyait dans la joie de son âme l'eau sainte couler sur son front. La grâce du baptême redoubla son zèle : elle se fait distinguer autant que sa fille par son empressement et son dévouement aux œuvres de Dieu. — Le maître de la maison où sont arrivées ces œuvres de bénédiction est restée sourd à la grâce, aujourd'hui il y a un rapprochement. Yon-Kou-ze a formé une petite école, l'a confiée à un maître chrétien ; les enfants nombreux du [illegible]

y reçoivent l'instruction. Le chef de famille au lieu des blasphèmes qui sortaient souvent de sa bouche parle d'embrasser lui aussi la religion du Sauveur. Priez pour lui. —— Quant au frère de Yon. Kou-ze, le jeune Ku-fi-lon, après avoir fait durant un an l'édification de ses condisciples dans notre école de Mao. Ka. tsen; ce privilégié de la Reine des Anges est allé recevoir au collège de Zi. Ka-wei une instruction plus forte, qui en fera sans doute un apôtre aussi zélé que sa sœur. Trempé pendant 6 ans dans les exercices de la vertu, Ku-fi-lon a quitté Zi-Ka-wei: il s'est livré à l'étude de la médecine et vient de partir comme catéchiste pharmacien pour la ville de Tien-tcheou que nous espérons conquérir à Jésus-Christ.

LETTRE X.

LE DIABLE PRIEUR.

Zin-Ka vient de faire une grande perte. Après avoir travaillé 4 ans à la formation de sa belle chrétienté, Zin-ien-ze est allé recevoir dans le Ciel la couronne due à ses travaux. Elle pouvait dire le Bonum certamen certavi, cursum consummavi etc... Sa petite fortune avait passé presque toute entière à la formation de ses néophytes. C'était au prix de ses privations et de ses épargnes qu'elle les appelait chez elle pour les instruire, partageant avec eux le peu de riz qu'elle recueillait; c'est là aussi qu'elle appliquait le fruit de ses travaux. En mourant elle laissait un enfant qui avait sucé la piété avec le lait. Elevé à notre école de Mao-Ka-tsen, aujourd'hui âgé de 19 ans, le fils de Zin-ien-ze a toujours fait revivre en lui les vertus de sa mère. Son talent, sa modestie et son humilité, son application, sa conduite exemplaire l'élèvent au premier rang parmi ses condisciples. Jamais je n'ai entendu sur son compte une plainte ou un reproche. Il ira bientôt reprendre à Zin-Ka l'œuvre si bien commencée par sa mère. —— La mémoire de Zin-ien-ze est restée gravée dans le cœur de tous les néophytes. Croiriez-vous que le diable a eu le front d'emprunter les traits de Zin-ien-ze pour les tromper, et ne voilà-t-il pas ce vieux singe transformé en chrétien fervent, priant, zélateur, enseignant à prier? oui, c'est vraiment un diable prieur. —— Voyez-vous Zin-tin-siam? Il m'arrive tout mystérieux: il parle bas avec une sorte de honte mêlée de je ne sais quelle crainte. —« Père, depuis plusieurs jours ma belle sœur Zin-ien-ze apparait toutes les nuits au néophyte Tze, et nous avons tous grand peur. Que faut-il faire? — Comment cela? — Il y a déjà plusieurs nuits que cela dure. A la première apparition Tze a été saisi de crainte. Zin-ien-ze lui a parlé avec douceur; elle lui a dit: « est-ce que tu ne me connais pas? C'est moi qui t'ai enseigné les prières. Je n'ai pas eu le temps d'achever ton instruction et c'est pour cela que je viens.» Depuis ce moment la plus grande partie des nuits se passe à apprendre des prières. Mais il y a des choses singulières. Tze depuis ce temps est tombé dans un état de faiblesse extrême; il ne peut plus prendre de nourriture, il dépérit à vue d'œil. Tous nos néophytes sont effrayés, et les païens nous disent: « il faut que votre religion soit bien mauvaise pour que vos morts viennent ainsi troubler les vivants.» —— Ces derniers résultats me disaient assez que la prétendue Zin-ien-ze ne pouvait être qu'un ange des ténèbres transformé en ange de lumière. Je fis recommander au néophyte Tze de se méfier de ces apparitions, de s'armer du signe de la croix et de faire usage de l'eau bénite. Quelques jours après je passai dans la chrétienté de Zin-Ka: je le fis appeler. Il était pâle, défait, la peau collée sur les os. « Eh bien! lui dis-je, Zin-ien-ze continue-t-elle ses visites? — Oui, Père, toutes les nuits. — N'est-ce pas un rêve? — Non, je la vois distinctement, elle me fait prier. — As-tu fait le signe de la croix avec l'eau bénite? — Je l'ai fait. Elle m'a dit: « tu fais le signe de la croix, mais je n'ai pas peur de l'eau bénite. Ne connais-tu donc plus Zin-ien-ze? A qui dois-tu le bonheur d'être chrétien? Tu fais une chose excellente: toutes les fois que tu pries, c'est ainsi qu'il faut commencer. Prends de l'eau bénite et fais le signe de la croix.» : Je recommandai au néophyte de porter sur lui une médaille de la très-Ste Vierge: des affaires m'appelaient à Tung-tcheou. L'état de faiblesse où il était réduit, et les paroles de cette singulière institutrice au moment du signe de la croix me confirmaient dans ma première pensée. Les Saints ne font pas dépérir les gens: il n'y a que le menteur effronté qui pense à la peur quand on fait le signe de la croix. Aie confiance, dis-je à Tze, je reviendrai bientôt te délivrer de ces visites importunes. Je m'éloignai. Trois jours après j'étais de retour. —— J'appelle mon pauvre malade. — Eh bien! qu'est-il arrivé en mon absence? Zin-ien-ze continue-t-elle ses visites? — Elle est revenue une fois; mais hier et avant hier, ce n'était plus elle. Ce sont deux hommes. Ils m'ont demandé hier: « Veux-tu aller voir un beau pays? — Non leur ai-je répondu. Je suis épuisé, je n'ai pas

la force de marcher. — Qu'à cela ne tienne, la brouette est prête — A ces mots je me suis levé, j'ai ouvert la porte : la nuit était belle, j'aperçois au milieu de la cour une belle brouette très richement parée. Un brouettier attendait prêt à partir. Je m'asseois et à l'instant la brouette est poussée et avance avec une rapidité incroyable. En très peu de temps je me suis trouvé dans un pays délicieux : jamais je n'aurais pu imaginer des choses aussi belles. Après m'avoir laissé le loisir de tout contempler, le brouettier m'a repris et m'a ramené avec la même vitesse. Au point du jour j'étais dans la cour de ma maison : ma femme n'était pas encore levée. A peine ai-je mis pied à terre que brouette et brouettiers tout a disparu. — Tandis que j'écoute la narration de ce singulier voyage, les néophytes accouraient de tous les points. Je leur rappelai la toute puissance de Dieu, et les exhortai à la confiance. Tandis qu'ils priaient devant l'autel, administrateurs et catéchistes préparaient l'eau bénite, le surplis, l'étole, la croix : nous nous rendîmes en grande pompe à la maison de Tza : j'y récitai [illegible] oraisons de l'Eglise, et la bénit. Dès lors on ne revit plus dans ce Tza ni diable ni brouettier. La paix est rendue à la famille et à la nouvelle chrétienté ; nos néophytes n'en deviennent que plus fermes dans leur foi et plus zélés dans leurs exhortations. Chaque année ils nous apportent leur moisson de nouveaux chrétiens. Déjà ils ont envoyé une petite colonie dans l'île de Ngou-ten à l'ouest. Le souvenir de Zin-ieu-ze, [illegible] Kou-ze, Kou-tsang-ze vivra dans la mémoire de ces colons, et ils apporteront dans leur nouvelle patrie cette soif ardente de la conversion [illegible] âmes que ces trois néophytes surent si bien leur inspirer

LETTRE XI.

UNE REVUE

Ici comme partout s'accomplit la parole évangélique : "la vie de l'homme sur la terre est un combat !" Elle s'accomplit surtout dans la vie apostolique. Je n'avais pas eu la gloire d'ouvrir le feu, et lorsque l'obéissance me lança sur ce champ de bataille, je ne faisais que continuer les combats du Seigneur vigoureusement entrepris par mes prédécesseurs. — Vous venez de le voir, l'ennemi de l'homme a revêtu diverses formes trompeuses : ici sous celle d'un mari cruel, le diable batonniste ; vrai tyran, il se montrait sous son caractère propre et essuyait une sanglante défaite : là revêtant les dehors de la sainteté et de la prière, loin de détruire l'édifice commencé par lui, découvert sous ce masque [illegible] pocrite, il ne faisait que l'affermir. Nous le retrouverons dans la suite de nos courses, tantôt apparaissant d'une manière visible et le plus souvent à son désavantage ; tantôt nous livrant des assauts dangereux en excitant contre nous la foule armée de ses adorateurs. Avant de suivre notre œuvre, je vous arrête un instant au centre de la mission pour y faire la revue des temps passés. — Avant la [illegible]mière attaque des Anglais, le prêtre Chinois Yang parcourait les districts de Hai-men et de Tsoun-ming avec les belles chances du martyre. [illegible] travaillait caché dans l'ombre aussi bien que ses chrétiens. Quelques années auparavant, plusieurs de ces derniers avaient été découverts, pris, emprisonnés, quelques uns même envoyés en exil. Les réunions, les prières, la Messe, l'administration des Sacrements, tout se faisait au fond du Tza de quelque chrétien et toujours pendant la nuit. Le Tza de la famille Jen, plus tard appelé Jen-Kong-sou, aujourd'hui transformé en orphelinat-école, était le vieux manoir chrétien. A une ½ lieue au Nord celui de la famille Mao, servait aussi d'asile au prêtre et de lieu de prière pour les fidèles. Il était connu comme tel des satellites de Mao-Ka-tsen : aussi ces loups affamés venaient-ils chaque année, vers le premier jour de l'an, faire les menaces d'une dénonciation, et nos chrétiens ne pouvaient se dérober à leur insatiable cupidité qu'en versant de grosses sommes [illegible] leurs mains rapaces. On conçoit qu'avec de pareilles difficultés le prêtre devait séjourner bien longtemps dans chacune de ces familles pour voir et [illegible] ses ouailles. Souvent aussi il lui était impossible en 2 ou 3 ans de voir tout son troupeau. Mais la persécution était la force des chrétiens : au milieu des appréhensions et des souffrances continuelles ils n'en étaient que mieux unis entre eux par les liens de la charité, et à Dieu par la vraie dévotion, celle du dévouement. C'est dans ces perplexités que le canon anglais se fit entendre dans le lointain à l'attaque de [illegible] [illegible] menois tremblait secoué par ces terribles détonations : quelque temps après la presqu'île se portait toute entière sur les bords de la mer pour contempler la flotte victorieuse qui voguait vers Tchen-Kiang. Alors aussi les persécuteurs abattirent de leur fierté, et le prêtre Yang commença à découvert. Les Missionnaires français écrivait-il à la famille Mao, sont à nos portes, ils arriveront incessamment à Chang-hai ; ainsi [illegible]

Dieu nous envoie des sauveurs. Dans quelques jours lorsque les satellites viendront vous rançonner, qu'on sache leur résister. Rendez à l'Église sa liberté, je vous déclare que toute somme versée entre leurs mains sera un tribut payé à l'enfer. — Frappés de ces dernières paroles, ranimés par cette assurance, les chrétiens de Mao-Ka attendirent l'ennemi de pied ferme. Trois satellites arrivent, se pavanant sur leur char de triomphe : à l'instant le signal est donné : on accourt. En un moment les chars sont enlevés, et nos trois hommes bousculés quelque temps à gauche et à droite par la foule, sans toutefois être trop maltraités. Ils se voient obligés de repartir honteux, laissant en compensation à ceux qu'ils avaient si souvent et si injustement dépouillés une petite part de leur butin : à l'un un chapeau, à l'autre un habit doublé en peau de chèvre : tous trois se sauvent à toute jambe et rentrent piteux au tribunal. Le mandarin instruit de l'aventure, se garda de leur donner raison : l'échec de Wou-song avait inspiré une crainte salutaire. La chose passa. Dès ce moment l'oppression cessa, et les chrétiens dégagés de leurs entraves, commencèrent à exercer auprès des païens ce zèle qui devait porter plus tard des fruits si abondants. — Après 200 ans de bannissement, la Compagnie de Jésus était rappelée au secours par les chrétiens chinois. La première petite phalange arriva sous la conduite du P. Gotteland. — Un chrétien ardent que nous verrons plus tard jouer un grand rôle, Zi le hardi, me racontait ainsi l'impression que produisit sur les chrétiens de Hai-men la première vue des Missionnaires d'Europe. Dès qu'on sut leur arrivée, Hai-men envoya sa petite caravane à Chang-hai pour déposer ses hommages aux pieds de ses nouveaux Missionnaires. A leur retour, aussitôt tous d'accourir, d'interroger : « Comment avez-vous trouvé ces nouveaux Pères ?... — Le chef était au lit malade, répondait la troupe, figurez-vous une figure maigre, allongée, un nez long, de petits yeux gris, une coiffure blanche collante sur la tête, longue, retombant à côté de l'oreille avec un flocon blanc à l'extrémité. » Nos chrétiens qui entendaient tous les jours les peintures les plus singulières des figures Européennes, mais qui n'en avaient jamais vu, écoutaient et dévoraient de leurs regards ceux qui leur racontaient leurs impressions. Quelques uns éprouvaient une certaine frayeur. Ils furent cependant rassurés lorsqu'après cette première description nos visiteurs leur redirent la douceur et l'affabilité des nouveaux venus. — Quelques mois après, le P. Clavelin voguait vers l'ouest embrassant dans ses travaux à la fois Tsum-ming et Hai-men. C'était trop pour un seul homme. Le Missionnaire habitait Tsum-ming ; il ne put faire que quelques rares visites à Hai-men. Les œuvres se bornaient à peu près à réunir pour les missions les quelques chrétiens épars dans ces vastes contrées. Le P. Clavelin put cependant former quelques centres : il répara le vieux manoir de Jen-Kong-Sou. — De 1847 à 48 les Pères Werner et Lemaître furent fixés à Haimen, séparé de Tsum-ming, et chargés en titre de ce nouveau district. Ils travaillèrent à l'organiser. Il fut divisé en 29 chrétientés, on y compta deux Kong-sou ou petites chapelles, 7 écoles d'enfants. Le nombre d'adultes baptisés s'éleva à 78 ; 637 enfants abandonnés par leurs parents païens reçurent aussi le baptême, très peu survécurent. Les listes qui nous restent élèvent alors le nombre des chrétiens de Hai-men à 4 874. — L'année suivante 1848-49 le P. Werner se trouva seul. Il s'occupa du matériel : les chrétiens pauvres, mais dévoués apportèrent les fruits de leurs travaux et Hai-men vit s'élever sur différents points 12 chapelles la plupart il est vrai en roseaux ; une seule en brique et encore les ressources ne permirent-elles pas de l'achever. Les missions, les courses aux malades, les occupations de tous genres épuisèrent les forces du Missionnaire. Il baptisa néanmoins 27 adultes, et dut battre en retraite. Le P. Lemaître le remplaça durant les deux derniers mois. Si le nombre des chrétiens n'augmenta que faiblement, cette année fut toutefois une année heureuse. C'était une année de préparation : le P. Werner habituait les chrétiens à se réunir tous les dimanches dans des centres communs, et ces réunions allumaient le feu sacré dans les cœurs. Il fit une première apparition au tribunal, et faisait connaître la religion. Il porta aussi le premier ses pas au Nord sur le territoire du Kiang-pé que nous verrons plus tard si fécond en épreuves et en consolation. — La chrétienté de Kou-Ka était un poste avancé dans un pays nouveau le plus superstitieux et le plus fanatique de notre mission. Le P. Lemaître poussa plus loin et planta la foi à deux lieues au Nord au sein d'une riche famille. Tsang-Kone-ia lui rendit ses armes c'est-à-dire les enseignes de grand chef des mangeurs d'herbe, en tout semblables à celles de nos francs-maçons d'Europe.. (Ici il y a une lacune dans le manuscrit rien dans les papiers du P. de Carrière ne peut y suppléer). Cependant le district de Hai-men continuait doucement ses œuvres de conversion lorsque le P. Lemaître, ce missionnaire ardent et actif, reparut dans ce beau champ évangélique, pour y travailler deux années entières. C'était 1849 et 50. On se cachait encore dans l'ombre. La visite du P. Werner au mandarin avait produit de bons résultats mais ils étaient encore peu sensibles, et elle n'avait pas eu tout le succès que nous en attendions. On évitait surtout les bourgs que l'on aurait pu rencontrer sur la route. Le P. Lemaître voulut se montrer au grand jour ; il

courut plus d'un danger, mais il brisa la glace. —— A l'ouest de Hai-men et au Sud de Tum-tcheou était un petit nombre de chrétiens abandonnés. Le courageux Tsa-wong-tseou, un de ces hommes à taille élevée, au front large et découvert, aux allures franches et dégagées, qui semblent faits pour ne rien craindre, a conçu l'heureuse idée de relever la chrétienté dans ce coin éloigné de l'ouest. Depuis trop longtemps les chrétiens dispersés étaient privés des douces consolations de la religion : il fallait aller les chercher au loin. La plupart mourait sans Sacrement. Dieu avait béni Tsa-wong-tseou : il avait de la fortune, il pouvait chaque année lui seul soutenir les frais d'une mission. Il annonce son projet au P. Lemaître. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer l'ardent Missionnaire. Tsa-wong-tseou s'en retourne joyeux : les préparatifs sont faits. La mission est annoncée aux chrétiens dispersés au loin. Elle commence. Le lendemain Tsa-wong-tseou entre dans la chambre du Missionnaire. —— « Père, il va y avoir de grandes difficultés. — Quoi donc ? — Il nous arrive plusieurs centaines de païens, leur chef les conduit ici pour piller et incendier. — A la garde de Dieu, répond le Père, comment s'appelle le chef de la bande ? — Le nom est décliné. Un instant après cette foule traversait le pont du Tsa, se précipitait dans la cour et remplissait la maison. Le P. Lemaître, qui conserva sa gaîté, son aplomb et son entrain naturel, appelle le chef par son nom en s'écriant : Voilà que tu nous amènes bien des amis : très-bien ! je suis content de toi. Vite qu'on prépare du thé et du vin ! — Quoi ! s'écrie le chef, tu viens d'Europe et tu sais mon nom ? — Qui est-ce qui ne connaîtrait pas un homme fameux comme toi ? Vient ensuite la montre des images et des différents objets Européens. Le P. Lemaître les amuse si bien qu'il les gagne tous. Le thé est servi. Quelques instants après ils se retiraient enchantés en répétant à l'envie : "les Européens ne sont pas certes aussi sauvages qu'on le dit." Les mêmes dangers se présentèrent au Nord à Kou-Ka, à l'Est à Bé-wa-tse-Kong. —— Le P. Lemaître était chez Bi-vé-pang dans la cabane ou la case de bambous que nous visitions pour la première fois dans notre grande course. Il est appelé pour un malade à l'Est et au delà de Bé-wa-tsé-Kong : il a résolu de faire connaissance avec les païens. Il est donc arrêté qu'on traversera le bourg. Les païens en ont connaissance, aussitôt ils forment un complot ; mais il est découvert. Le P. Lemaître toutefois ne voulait pas compromettre ses chrétiens. Il leur demande s'ils craignent. Le chef de la chrétienté Bi-vi-pang était un de ces singuliers personnages qui toujours concentrés en eux-mêmes font un mystère de leur caractère aussi bien que de leurs pensées : il parlait peu, et ses paroles sortaient de sa bouche sous forme de sentences et il cachait sous l'extérieur le plus bizarre et le plus rustique une âme forte et courageuse. Il répondit pour tous : " le Père n'a pas peur, les chrétiens ne doivent pas avoir peur : —— Les voilà en route ; on était parti un peu trop tôt pour laisser à la foule le temps de se réunir, mais le retour eut été funeste si la Providence n'eut veillé sur les siens. La longue rue de Bé-wa-tse-Kong était encombrée dans toute sa longueur, par une foule compacte et menaçante. Le Missionnaire passe entre ces deux haies. Deux hardis brigands poussent le cri du signal : « mort au rat d'Europe ». D'autres intimidés par la contenance du Père et des quelques chrétiens qui marchent à sa suite, sans doute aussi changés par le bon Ange, crient contre les agresseurs : "Vous allez nous susciter de grandes affaires." Les voilà qui se disputent, ils échangent quelques coups de poing, tandis que le Missionnaire continue tranquillement son chemin. Quelque temps après, de grandes calamités fondirent sur le district de Hai-men : le P. Lemaître en profita admirablement pour mettre en relief la charité chrétienne. —— La famine désolait Hai-men, tandis que la peste décimait la population de Tum-tcheou. L'infatigable Missionnaire portait sur tous les points la sollicitude et les secours de son ardente charité. Il sut multiplier les moyens, il mit à contribution les amis d'Europe. On le voyait presqu'en même temps à la fois sur tous les points de ce vaste district, consolant les uns, exhortant les autres, recueillant les enfants abandonnés, distribuant ses aumônes. Son nom était dans toutes les bouches. Cette prédication ne pouvait manquer de porter des fruits : 1433 enfants païens furent recueillis et reçurent le St. baptême. Dans la seule ville de Tum-tcheou, il ouvrit le Ciel à 655 adultes dans le reste du district 91 adultes païens étaient baptisés. L'année suivante 1850-51 compta 66 nouveaux chrétiens et 103 enfants recueillis et élevés dans les familles chrétiennes ; ce qui éleva la population chrétienne du district à 5080. La tache du P. Lemaître à Hai-men était achevée. Il devenait plus utile à Chang-hai dans ce grand centre de population où dans quelques années il ne fallait rien moins qu'un pareil champion pour braver les boulets, voler au secours des chrétiens dans l'enceinte même d'une ville occupée par des révolutionnaires, ennemis de Dieu et des hommes. —— En 1851-52 part l'ardent et infatigable P. Brueyre. Sec comme une allumette, brulant du désir d'action, levé à 3 heures du matin, jamais malade sous un ciel inclément et au milieu des longues courses qui abattaient les complexions les plus robustes, il ne révélait que par un travail excessif les forces cachées dans un corps chétif : il faisait dire à quelqu'un : « Le Père n'est

pas de chaise, mais de bois. Il était digne de succéder au P. Lemaître : il continua ses œuvres avec vigueur, marchant sans crainte au milieu des païens, les prêchant jusque dans les thé et au milieu des bourgs. Il courut aussi des dangers : arrêté deux fois par les ennemis de la religion, il vit ses malles ouvertes et tout ce qu'elles renfermaient dévalisé. Il n'en continuait son apostolat qu'avec plus d'ardeur. Il donnait une première organisation à l'œuvre de la propagation de la foi, rangeait ses chrétiens par dizaines, commandés par un décurion. Cette aggrégation eut ses cahiers, ses règles, ses réunions, et des tableaux sur lesquels était chaque fois, le nombre d'exhortations aux païens faites par chaque aggrégé. Cette œuvre conçue d'abord en France par le P. Fouillot, appliquée à Haimen par le P. Brueyre porta ses fruits. — Dans la 1ère année 1850-51, elle n'eut que 25 baptêmes d'adultes et 60 catéchumènes. L'année suivante l'association était lancée ; elle marchait avec plus de régularité et d'ensemble : elle fournit 105 baptêmes d'adultes et 50 catéchumènes. C'est alors que le P. Brueyre dut abandonner le district pour prendre soin du petit séminaire. Il laissa son œuvre au P. Nicolas Massa qui en deux ans comptait 472 adultes baptisés. La population chrétienne de Hai-men atteignit alors le chiffre de 5600. — La revue est terminée revenons à l'actualité du moment. Le P. Brueyre est lancé de nouveau sur le champ de bataille : c'est lui qui m'a donné les premières leçons, et qui a guidé mes premiers pas dans la carrière apostolique.

LETTRE XII.

LE LEANG-VON NÉOPHYTE.

Voyez-vous au Sud-Ouest de Haimen dans cette immense embouchure de 30 lieues où le Kiang reçoit des abîmes de l'océan et y rejette tour à tour au gré de la marée ses eaux rapides et bouillonnantes ; c'est la petite île où la grande course avait déjà porté nos pas. A notre arrivée elle ne comptait encore que 4 chrétientés, mais c'était la terre féconde en bonnes œuvres. Les mœurs des habitants sont un peu rudes ; il y a quelques années c'était un nid de pirates : témoin ce grand bourg que vous apercevez à l'Est sous le nom de Wei-hong-tsen, plus connu dans le pays sous le nom de Kiang-dao-tsen (bourg des pirates). Ces écumeurs de mer n'ont pas oublié leur ancien repaire : avancez vers la pointe Est, vous trouvez une terre nouvellement formée, peu habitée, où souvent à l'entrée de la nuit, on voit errer des pirates en costume de guerrier, apportant en vente aux habitants les fruits de leurs expéditions nocturnes, et leur demandant en échange des provisions d'eau douce, des légumes, etc. C'est entre ces brigands et le bourg de Kiang-dao-tsen au Sud et sur les bords même de la mer que surgit la nouvelle chrétienté due à la famille Tsang. Tsang-Kuen-gno est un Leang-von : c'est le nom que donnent les habitants de Tsum-min et de Hai-men aux grands propriétaires qui entretiennent sur leurs terres de nombreux colons et des fermiers qui leur paient chaque année une certaine redevance. Nous ne comptons que trois familles de Leang-von parmi les chrétiens à peu près tous très-pauvres. Encore païen Tsang-Kuen-gno avait le cœur droit, une âme généreuse. Une originalité rare et une fortune considérable le distinguaient entre tous les habitants de Pé-hai-so : personne de l'île qui ne connut Tsang-Kuen-gno. Il eut le bonheur de connaître la religion, il l'aima et l'embrassa, puis il tourna toutes ses pensées vers la conversion de ses compatriotes. Avant tout il voulut assurer le salut de sa famille. Sa femme avait de la tête, de la droiture, mais elle était païenne fanatique. Tsang-Kuen-gno, l'exhorte, la presse, l'exhorte encore : tout est inutile. Se donnant enfin les airs d'un homme courroucé, il tente un coup d'état. Il déclare à Madame qu'il ne veut pas d'une femme païenne, et lui donne jusqu'au lendemain ; si à ce terme elle ne se convertit, et ne commence à apprendre les prières, il la vendra au loin et prendra une femme chrétienne. Un fils de 15 à 19 ans était aussi éloigné du christianisme que sa mère : la même injonction lui est faite, sous peine d'être déshérité et chassé au rang des mendiants. — Une crainte salutaire fut le commencement de la sagesse, la grâce en profita : la mère et le jeune homme se mirent à l'étude de la religion ; ils goûtèrent ses enseignements : l'esprit et le cœur se tournèrent vers Dieu. La conversion est sérieuse, tous deux reçoivent le baptême et seconderont avec ardeur le zèle de Tsang-Kuen-gno pour la conversion des païens. — Deux années ne s'étaient pas écoulées que déjà Tsang-Kuen-gno, l'apôtre de Pé-hai-so parcourait l'île dans tous les sens, mettant sa chaleureuse parole et sa fortune au service de la bonne cause, il gagnait les pauvres par ses aumônes et ses exhortations, tandis que sa femme et son fils les recevaient avec la plus touchante charité, les instruisaient, les affermissaient dans la foi. Parfois lorsqu'il y avait beaucoup de catéchumènes à la maison, il arrivait que le maître de la famille et son jeune fils cédaient leurs lits à ces nouveaux venus et se retiraient dans un coin pour prendre un peu de sommeil étendus sur de la paille. Déjà ils comptaient assez de néophytes pour former une nouvelle chrétienté qui leur fut accordée à titre de récompense, et Tsang-Kuen-gno en devenait l'administrateur. Il bâtit dans son Tsa une petite chapelle bien modeste, il est vrai, chapelle en bambous et en roseaux à la mode du pays, aussi bien que la chambre destinée au Père. Mais que voulez-vous c'est l'usage, et la modestie de l'édifice n'en contrastait que plus avec l'éclat du magnifique spectacle qu'offraient tous les ans de nombreux catéchumènes régénérés dans les eaux saintes. — Il y aurait bien des traits admirables de vertu à raconter dans la vie de Tsang-Kuen-gno. Ne respirant plus que pour Dieu et ne comptant pour rien les choses de la terre, cette âme fortement éprise des grandeurs du Ciel poussa jusqu'au dernier point son abnégation en faveur de la sainte cause. Pressé par la charité de Jésus-Christ, désireux d'imiter sa pauvreté et ses souffrances, ne trouvant pas du reste dans sa fortune des ressources suffisantes pour satisfaire les nobles désirs de

son grand cœur il compte avec ses revenus aussi sévère pour lui même que généreux pour les pauvres : il n'entreprendra plus ses voyages qu'à pied, parcourant les îles de Pé-hai-so et de Haimen, portant ses pas là où il espère gagner quelques âmes à Jésus-Christ. Voici un des beaux traits de sa vie. — Après une année de mission à l'école du P. Brueyre 1857-58, je crus devoir organiser en grand l'aggrégation de l'œuvre dont j'ai déjà parlé, destinée à la conversion des païens. Je la remaniai dans tout le district, nommai de nouveaux décurions, et les groupes de 10 decenciers manœuvrant sous la conduite d'un centenier. Le 1er Dimanche de chaque mois ils se réunissaient sous la présidence de leurs chefs respectifs. Après avoir récité les prières le decennier inscrivait sur un tableau le nombre d'exhortations aux païens faites par des aggrégés, les noms de ceux que chacun avait convertis, ainsi que les difficultés qui s'opposaient à leur instruction ou à leur baptême. Le 2me dimanche les décenniers se réunissaient avec leur centenier et lui rendaient compte de ces tableaux qu'ils examinaient avec soin ; ils s'entendaient avec lui sur les moyens à prendre soit pour préparer les catéchumènes, soit pour lever les obstacles qui s'opposaient à leur conversion. Ils écrivaient sur un tableau général les tableaux de chaque décennier, et le 3me Dimanche, deux courriers partis des deux extrémités du district, m'apportaient dans la ville de Mao-Ka-tsen tous les cahiers qu'ils avaient recueillis sur leur route. Je répondais à chaque centenier, lui donnais des avis pour chacun de ses subordonnés ; je les encourageais, leur faisais des observations et dirigeais ainsi cette vaste congrégation qu'il m'était impossible de réunir sur un seul point, dans un district aussi étendu. Elle fonctionnait depuis un an, et était parvenue à sa complète organisation. Au mois de Décembre 1858 j'appelais tous les centeniers à Mao-Ka-tsen, leur donnai les Exercices de St Ignace pendant 8 jours, leur distribuai à chacun une médaille portant d'un côté l'image de la Vierge Immaculée, de l'autre la basilique de St Pierre. — Or notre bon Tsang-Kuen-gno qui s'était fait remarquer entre tous par sa ferveur, ne quittait jamais sa médaille non plus que son chapelet. Un jour dans une de ses courses apostoliques, il s'aperçut qu'en tirant son chapelet, il avait perdu sa médaille chérie et quelques piastres. Aussitôt il rebrousse chemin et rencontre un mendiant. Il l'interpelle aussitôt : — tu as trouvé sur la route 6 piastres et une médaille. — Celui-ci de nier. Ecoute, ajouta Tsang-Kuen-gno, tu n'oses pas me le dire, parceque tu crains que je ne te livre au mandarin comme voleur, mais sois tranquille, parle franchement, il ne t'arrivera pas de mal. — Et l'autre de nier plus énergiquement. — Tsang-Kuen-gno n'en pouvant obtenir d'autre réponse s'écrie : pour les piastres, passe, mais au moins tu vas avouer que tu as la médaille, je ne te demanderai pas l'argent, mais si tu ne la rends pas, je te fais prendre immédiatement et conduire au tribunal. — Saisi de frayeur, le mendiant avoue qu'il a la médaille, la retire du milieu de ses guenilles et la remet au Leang-vou. — Maintenant ajoute celui-ci, tu vois bien que tu as menti ; tu as offensé le Maître du Ciel, il s'agit de reconnaître que tu as les piastres. Le mendiant poussé à bout exhibe son argent. — C'est bien, continue le Leang-vou, je ne me trompes plus, je suis content de toi, tu es pauvre ; ces 6 piastres c'est le bon Dieu qui te les a fait trouver, garde-les, je te les laisse. Puis cheminant avec le mendiant, il l'instruisait, l'exhortait à être reconnaissant envers Dieu, à embrasser la religion chrétienne pour sauver son âme. — A quelques jours de distance Tsang-Kuen-gno apprit qu'un païen était victime d'une injustice. Le fervent néophyte saisit cette occasion, va le trouver, lui parle de la justice de Dieu, de la sainteté de la religion et lui promet protection dans l'espoir de le gagner. Il reconnut d'heureuses dispositions dans l'opprimé. Il vole à Tsum-min, prend ses plus beaux habits de soie, suspend à son cou la grande médaille à couleur d'or qu'il fait briller sur sa poitrine et se rend droit au tribunal. En Chine il est très-difficile de pénétrer jusqu'au mandarin ; néanmoins à la description du personnage, en entendant parler de cette médaille qui pend à son cou, le mandarin excité par la curiosité donna ordre de l'introduire. Tsang-Kuen-gno entre, et le mandarin sans lui donner le temps de le saluer lui demande l'explication de cet insigne nouveau. — C'est le Missionnaire qui m'a décoré, répond le Leang-vou, car voyez-vous, mandarin, le Père m'a créé centenier, c'est-à-dire que je suis à la tête de 100 congréganistes, dont la fonction est d'exhorter les païens à faire de bonnes œuvres et à connaître le Maître du Ciel. Après avoir dit ces mots Tsang-Kuen-gno se met à genoux pour faire au mandarin le salut que lui doivent les gens du peuple. Le mandarin le retient en lui disant : tu as une dignité, le Missionnaire t'a créé centenier ; je ne souffrirai pas que tu te mettes à genoux. — Mandarin, répond le Leang-vou, il est écrit dans le 4me Commandement de Dieu : Père et mère honoreras ; laissez-moi obéir à Dieu et honorer mes supérieurs. En même temps il tombait à genoux aux pieds du mandarin en lui exposant sa demande. Le magistrat frappé de cet ensemble de sincérité, d'humilité et aussi de charité qu'il rencontrait certainement pour la première fois, félicita Tsang-Kuen-gno, l'encouragea et le congédia en lui accordant toutes ses demandes. Le païen qui avait obtenu justice embrassa la religion avec toute sa famille. — Jusqu'ici tout marche bien, mais le moment des épreuves arrive. La colonne de Pé-hai-so va-t-elle tomber ?

LETTRE XIII.

LEAN-VOU DIABOLIQUE OU LE JUGEMENT DU PAO-TSEN.

La nouvelle chrétienté de Pé-hai-so grandissait peu à peu par les soins empressés de la famille Tsang. Les réunions du dimanche étaient suivies avec exactitude. Je n'avais pas visité l'île depuis 6 mois, lorsque les courses du mois de Mai m'y rappelèrent. A la nouvelle de mon arrivée à Pé-hai-so, le zèle un

tenier accourut à moi le cœur navré : « Père, depuis votre départ j'ai eu bien des malheurs. — Qu'est-ce donc ? — Le Léan-vou est puissant : il a juré de faire apostasier tous mes chrétiens ; il en a fait battre plusieurs ; 12 ont été traînés devant les tribunaux et forcés de faire la génuflexion criminelle ; il leur a arraché leurs chapelets, leurs livres de piété et les a fait jeter dans l'ordure. Il ajoute qu'il ne s'arrêtera que quand tous auront succombé. Il n'a pas peur du Père, dit-il, et si on le dénonce au mandarin, il saura bien gagner les gens du tribunal, car il a préparé 300000 sapèques à cet effet. — J'encourageai le brave Tsan-Kuen-gno, lui dis que cette affaire désormais est toute entière entre mes mains et qu'elle marchera rondement. Le lendemain j'écrivais au maire du bourg quelques mots sévères. « J'ai appris, lui disais-je, qu'il se trouve dans ton district un homme assez audacieux pour frapper mes chrétiens, les forcer à renoncer à leur religion ; il a même osé leur enlever les objets et les livres saints que je leur ai remis. Tu sais que notre religion n'enseigne que la vertu : arrête cet homme et punis-le selon la justice : je te préviens, fais ton devoir ». La pièce est signée, envoyée, et je m'embarque pour l'Est de Haimen. L'exécution fut prompte. — Le surlendemain les chrétiens de Wan-diao-fang accouraient de tous côtés à la petite église de ce nom. Une centaine de confessions m'avaient pris la matinée et une grande partie de l'après-midi : ces bons fidèles jaloux de prouver leur dévouement à la Vierge très-pure s'étaient empressés de purifier leurs âmes au tribunal sacré de la pénitence. Vers 4^{h} ½ je rentrais à peine dans ma chambre que l'on vient m'annoncer 4 hommes de Pé-hai-so débarqués au Sud, montant sur la digue et dirigeant leurs pas vers ma demeure. Ce sont Tsang-Kuen-gno, Li-tao-ven, Ko-tu-iang ces trois administrateurs suivis d'un inconnu. Un moment après mon catéchiste me remet une lettre : c'est le maire de Pé-hai-so qui m'écrit en ces termes : « J'ai reçu la lettre du grand vieux papa, et je me suis empressé d'enchaîner le Léan-vou ; je l'ai conduit sur la place publique, j'ai fait connaître son crime, et l'ai forcé, pour réparer sa faute, à donner un repas public à tous les habitants du bourg ; les chrétiens qu'il a outragés y tenaient la première place, et je l'ai forcé à leur demander pardon à genoux. Maintenant je vous l'envoie. Dites-moi si cela suffit ; si non je lui infligerai le châtiment que le grand vieux papa voudra bien indiquer ». — Le Pao-tsen (maire) avait profité de cette bonne aubaine selon l'usage du pays, car après avoir payé très-cher le dîner, il a fallu payer grassement le petit magistrat, et le Léan-vou avait déjà dépensé plus de 300000 sapèques qu'il destinait au tribunal. La satisfaction était plus que complète. C'est bien, dis-je au catéchiste, réponds à ces étrangers que je suis trop occupé pour les recevoir aujourd'hui, je leur donnerai audience demain matin après la Messe. Mon pauvre diable de Léan-vou a passé la nuit dans les transes, ne sachant pas trop ce qui l'attendait pour le lendemain. Tsang-Kuen-gno qui ne songeait qu'à en faire un chrétien le conduisit à la Messe. Notre persécuteur était à genoux devant l'autel ; il écouta avec la plus grande attention l'explication des Commandements de Dieu. L'action de grâces achevée, Tsang-Kuen-gno me suit dans ma chambre : « Père, je vais faire préparer la grande chambre de réception, au milieu il y aura une table et un fauteuil ; les chrétiens seront debout autour de la chambre, les païens nombreux se tiendront à la porte. Lorsque vous aurez pris votre place, nous trois administrateurs de Pé-hai-so vous conduirons le coupable, et selon l'usage reçu chez nous, il se mettra à genoux pour vous demander pardon. Il ne faut pas l'accorder ; un de nous trois s'agenouillera et demandera grâce pour lui, refusez encore ; refusez aussi le second qui intercèdera ; puis je viendrai en dernier lieu ; après que je vous aurai prié, il faudra pardonner. — Bien, répondis-je, puisque c'est conforme à vos usages qu'il soit fait ainsi. — La chose s'exécute à la lettre, mais l'éloquence du 3ème postulant si grande, son expression si vive, ses larmes et ses gémissements ne pouvaient manquer de triompher. J'ai reproché au coupable l'énormité de son crime, rappelé aux 3 suppliants l'explication du 5ème Commandement de Dieu qu'ils venaient d'entendre à la Messe, j'ai loué leur charité et leur empressement à pardonner les injures, puis m'adressant à Léan-vou, prosterné le front contre terre : « tu devrais encore recevoir de graves châtiments pour avoir persécuté des innocents : remercie le Maître du Ciel qui a enseigné le pardon des injures, j'accorde volontiers ta grâce à la prière de ceux que tu as maltraités. Aussitôt mon homme de frapper la terre du front en signe de repentir et de reconnaissance. Cette scène terminée, les 4 étrangers reprennent leurs barques que leurs hautes voiles déployées et poussées par un vent favorable portent en peu de temps sur la côte de Pé-hai-so. Le Léan-vou pardonné ne tarissait pas en éloges sur ceux qui l'avaient sauvé. Comment vous que je voulais exterminer, vous intercédez pour moi, vous obtenez mon pardon ? Il faut bien l'avouer, la religion chrétienne est très-bonne. C'est à vous que je confierai l'éducation de mon fils. Le Léan-vou ignorait que nous n'avions pas encore d'école à Pé-hai-so : mais si son fils n'a pas eu le bonheur d'être élevé par un maître chrétien sa famille est devenue notre amie, et cet exemple a suffi pour arrêter la malveillance de ceux qui auraient eu la tentation de persécuter nos chrétiens. Il y a eu plus tard il est vrai quelques nouveaux essais, mais le nom du Père a suffi pour obtenir des excuses et rétablir le calme. — Mais, me direz-vous, ces Pao-tsen ou petits maires sont donc bien puissants ? — Oui et non. L'autorité du Pao-tsen varie avec les localités : dans certaines contrées il n'a guère plus d'autorité que le simple sergent de ville en France. A Haimen et à Pé-hai-so où le district du Pao-tsen est très-étendu, il est aussi redouté que le mandarin. Ces petits maires ont apprécié la religion, et si les sommes qu'ils extorquent injustement ne les arrêtaient pas, ils s'empresseraient de l'embrasser. Cela ne les empêche pas de nous rendre les plus grands services. — Mais laissons là si vous voulez le Léan-vou diabolique, ou le loup changé en agneau, aussi bien que le Pao-tsen. Le mois de Marie s'écoule, achevons de moissonner ce que nos decenniers et centeniers ont semé. Déjà 390 païens sont placés dans les greniers du Père de famille. Le mois de Juin se passe à remercier Dieu et à régler nos comptes de l'année, à faire le relevé de nos œuvres. Déjà les chaleurs de Juillet embrasent l'atmosphère, Zi-ka-wei nous invite. Nous y retrouvons nos frères venus de tous les points de la mission. On se raconte ses combats, ses difficultés, ses industries, le progrès de la Foi. Un mois s'écoule ainsi dans le repos de la famille : chacun répare ses forces, il faut le dire, un peu épuisées. Nous voilà prêts pour une nouvelle campagne.

LETTRE XIV.

LE MANTEAU ET LES CONFÉRENCES.

Les mois d'Août et de Septembre ont vu tomber les fortes chaleurs. Nous avons réglé tous les plans de notre prochaine campagne, inspection et remaniement des écoles, choix des maîtres, visites aux malades, courses nombreuses de jour et de nuit. Nous voilà prêts au combat. Le mois d'Octobre laissant quelque repos aux habitants de la campagne, les missions sont ouvertes, et bientôt le mois de Novembre me porte de nouveau à mon cher Pé-hai-so. La brise souffle avec violence et pénètre jusqu'aux os : ce froid prématuré a formé dans mes moustaches et ma longue barbe des glaçons importuns. Il n'y a point de remède, la brouette ouverte au grand air me transporte avec vitesse, et lutte avec la violence du vent. Le brouettier intrépide souffle haletant derrière moi. Il m'affuble d'un long manteau et sans songer au qu'en dira-t-on, je traverse dans ce costume nouveau le long bourg de Wei-long-tsen. Tout-à-coup mon brouettier s'arrête en pleine rue : je vous l'ai dit les gens de Pé-hai-so sont rudes : en un instant les queues sont tournées autour de la tête, les coups de poings se préparent : qu'y a-t-il donc ? — Père, il vous appelle rat d'Europe, ce n'est pas un enfant, c'est un bachelier. — Ça suffit, marchez. L'ascendant du Missionnaire sur ses chrétiens est tel qu'il lui suffit d'un mot pour désarmer les plus furieux. Les brouettiers reprenant

leur train, et en quelques minutes nous entrons dans la petite et excessivement pauvre cabane de Wam-da-sin. — La soirée se passe dans des préparatifs. Une petite chambre haute de 2 mètres 50c encombrée par des instruments à filer et à tisser est débarassée, un autel est préparé. Le jour tombe; un rempart de livres arrête les efforts de la brise qui pénétrant à travers les trous des murailles en bambous, fait vaciller la lueur de ma lampe et menace de l'éteindre. Mes moustiquaires sont agitées par le vent. Le souper, les conversations, mes exercices spirituels achevés, je trouve enfin un abri contre le froid sous mes grosses couvertures garnies de coton. Dès le point du jour mes chrétiens sont accourus, les chants du Tsao-Kou, la Messe, le sermon, le catéchisme se succèdent, la mission est commencée. — J'apprends une nouvelle. Un chrétien docteur en médecine traversait au point du jour le bourg de Wei-long-tsen. Le fameux bachelier de la veille l'aperçoit et s'écrie : « Savant Kou, qu'est-ce donc que votre missionnaire? Il est fameusement en retard pour ignorer que le premier ministre de l'Empereur a seul le droit de porter le taï (grand habit). Je ne me doutais guère que mon manteau serait appelé à jouer un si beau rôle. — Que dis-tu là, répond le docteur, tu ne connais donc pas la haute dignité de notre Missionnaire : sa science surpasse celle de tous nos docteurs, et le rang qu'il occupe l'élève bien haut au dessus du 1er Ministre. — Cette réponse avait frappé le bachelier et vivement excité sa curiosité. Il fait appel à toutes les sommités littéraires, aux autres bacheliers ses confrères, et le soir le corps des savants arrive en grand costume, chapeau rouge en tête, dans l'humble cabane de Wam-da-sin. Un jeune séminariste m'accompagnait se préparant à la fois à la prêtrise et à la vie apostolique. Il entre dans ma hutte et me dit : « Père, une vingtaine de lettrés vous prient de leur accorder une conférence sur la religion. — Voilà qui est bien, vive le manteau! Il n'y a pas de salle convenable, la petite chapelle est le seul local qui puisse contenir tant de monde : on y prépare une table, des bancs, me voilà en pleine séance. — La création et les devoirs de l'homme envers Dieu, la chute du premier homme et ses conséquences, Babel et la division des langues, la dispersion des peuples et l'oubli de Dieu, le paganisme et la loi écrite; plus tard l'Incarnation, la Rédemption et l'établissement de l'Eglise, la nécessité du baptême, telles furent les questions plutôt effleurées que traitées. L'attention soutenue de mes auditeurs m'encourageait à prolonger cette longue séance; mais la nuit se faisait, je les congédiai donc et les invitai à venir le lendemain à la Messe. La parole est donnée à demain.

LETTRE XV.

LES DIFFICULTÉS ET LES POËMES.

Wang-diao-fan ne compte que 70 chrétiens : trois jours de mission seraient sans doute bien utiles; mais le temps presse. Nous sommes au dernier jour : déjà les chrétiens sont agenouillés devant le modeste autel, l'instruction, la Messe, le catéchisme sont achevés. Et nos lettrés? Pas un n'a paru. Notre docteur médecin vole au bourg suivi de quelques compagnons; il frappe à la porte du bachelier Wang. Tous étaient réunis. — Voilà comment vous tenez vos promesses, la Messe est finie et pas un de vous n'y était. Et ceux-ci de s'excuser : hier au soir les paroles de votre Missionnaire ont été jusqu'à minuit l'objet de nos études et de nos conversations; ce matin pas un de nous ne s'est réveillé à temps pour aller à la Messe. Puis on prend le thé, on cause. L'un des bacheliers fait des objections. Hier le Missionnaire nous a dit des choses si claires, si justes, il n'y a rien à dire; mais il y a bien des choses dont il n'a pas parlé. Que signifiait ces conversations particulières et secrètes avec les femmes dans vos églises (faisant allusion à la confession), et puis le St Sacrifice de la Messe est d'après vous une chose si auguste; comment se fait-il qu'on y voit des pauvres couverts de haillons, des ignorants des derniers rangs de la société; on ne devrait y admettre que des personnes distinguées, des riches, des lettrés. Et encore ajouté un autre vos vierges en si grand honneur, qu'est-ce que cela signifie; s'il fallait se conformer à votre doctrine, s'il n'y avait que des vierges, que deviendrait le monde? — Un bon chrétien brave et simple brouettier du voisinage se chargea de répondre à cette dernière objection : « Messieurs les bacheliers, s'écria-t-il, dites-nous donc, s'il vous plait, si tout le monde était bachelier qui cultiverait nos champs, et que deviendraient les hommes! Il n'y aurait bientôt plus de riz à manger. Tout le monde de rire. Et les objections cessèrent. Il parait cependant que nos chrétiens n'avaient pas répondu aussi victorieusement à toutes les difficultés : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils me revinrent bien piteux. Les besoins des autres chrétientés me forçaient de partir. Hélas! qu'on laisse de la besogne imparfaite, d'enfants à demi-instruits, d'affaires à terminer, lorsqu'on est si peu nombreux dans une si vaste mission! On préparait donc ma brouette pour le départ, lorsque le docteur Kou vint me redire les tristes aventures de la matinée, tous mes gens de s'écrier : Père, nous sommes enfoncés, nous n'avons pas su répondre à toutes leurs objections. Courage, répondis-je, tout n'est pas perdu. Envoyez un homme au bourg, dites à ces bacheliers que hier ils m'ont fait l'honneur de venir me voir, que je vais leur rendre ma visite à mon passage. Aussitôt nos chrétiens de manifester leur joie : pour le coup, nous verrons ce qu'ils auront à dire. Le commissionnaire est parti, et un instant après nos lourdes brouettes se mettent péniblement en marche dans un sentier étroit et fangeux. — Nos bacheliers avaient préparé à la hâte dans le bourg une vaste salle, grand tin à trois Kais, ou si vous voulez une espèce de cathédrale éclairée à deux bas côtés. Plusieurs tables carrées formaient une longue ligne de la porte à l'extrémité : vis-à-vis de la porte était un grand fauteuil pour le missionnaire, de chaque côté une file de petits et d'élégants tendaient leurs bras aux lettrés. A quelques pas du bourg nous apercevons ceux-ci qui malgré la boue, avaient daigné se mettre en marche pour venir en corps à notre rencontre. On entre, on prend place, et en un instant le peuple se précipite et remplit les bas côtés, monte sur les bancs pour mieux voir. Après les saluts et compliments d'usage, j'interpelle les lettrés : Hier je vous ai dit quelques mots sur notre religion; mais je n'ai pu qu'ébaucher la question; un mois entier avec deux conférences par jour ne suffirait pas pour vous la faire connaître toute entière. Mais puisque nous sommes encore réunis ici, j'ai une question à vous adresser : auriez-vous quelques difficultés à me proposer? — Tous de s'écrier : non, non, tout est très-bien. Eh bien! leur dis-je, puisque vous voulez bien m'entendre, je vais ajouter quelques explications aux développements que je vous ai donnés hier. . . . .

Ici reprend le P. Pfister se termine le manuscrit du P. de Carrière, et comme je crois vous l'avoir déjà dit, il n'a rien laissé dans ses papiers qui puisse donner la suite de ce récit, et je crains bien que personne ne puisse le continuer.

IHS

Lettres des Scolastiques de Laval.

aux Pères et Frères de ....

1869. N° 6. DECEMBRE.

Nos RR. PP. et nos TT. CC. FF.

P.C.

Chine. Kiang-nan. Lettre du P. Colombel au P. Rochette. Nankin 2 Mai 1869.

Vous m'avez promis de penser souvent à moi et à notre mission devant le bon Dieu, il est bien juste que je vous prouve que je ne vous oublie pas non plus. Puisque je fais tant que de vous écrire, il faut que je vous dise quelque chose de Nankin, de notre résidence, de ce que nous y faisons: je le ferai volontiers dans l'espoir que la connaissance que vous aurez de nos besoins vous fera prier plus souvent pour nous. Eh bien Nankin pourrait être une ville magnifique, elle est située sur le 2d ou 3e fleuve du monde, que les plus grands navires de guerre Anglais ont remonté ces mois derniers encore jusque sous nos murs, environnée de collines etc.... Elle a des murailles magnifiques qui mesurent 28 ou 30 kilomètres de longueur, et représentent un travail égal ou même, je le crois, supérieur à celui qu'ont exigé les fortifications de Paris. Autour de la ville circule un canal assez profond pour les barques chinoises, voire même pour nos canonnières; dans deux ou trois endroits il pénètre jusqu'au centre de la ville, qu'il protège comme défense et enrichit comme voie facile de communication. Les murailles elles-mêmes sont assez bien conservées, le canal toujours assez profond; mais derrière ce premier rideau presque séduisant, que de ruines!! A l'extrémité de la ville la plus éloignée du fleuve, deux autres enceintes formaient la ville tartare et le palais des empereurs ainsi protégé par un triple rang de murailles toutes formidables. Dans le palais, grand carré de un ou deux kilomètres de côté, plus une seule maison, tout a été détruit par les rebelles d'abord, puis par les impériaux; il est défendu de toucher aux briques, aux colonnes, aux magnifiques sculptures qui embellissaient la demeure des empereurs, et tous ces débris sont encore là, pour attester la splendeur des beaux jours. On pourrait, je pense, faire encore aujourd'hui le plan des jardins d'autrefois: de beaux canaux tout en marbre circulent de tous côtés, des ponts dont les dalles de marbre mesurent souvent un mètre carré, tout est là encore, mais partout il a fallu attester sa fureur, les dalles sont soulevées

les pierres ont été partout disjointes, des monceaux de débris indiquent seuls la demeure du plus puissant des empereurs; aujourd'hui la végétation si forte de ces pays s'est emparée de toute l'enceinte, les roseaux y étouffent quelques-uns des descendants des arbres précieux qui embellissaient les jardins, les milans se sont établis dans ce désert que tout le monde respecte, et sans doute qu'il est bien des jours où personne ne foule aux pieds les ruines de cet ancien palais. La ville tartare a subi le même sort que le palais, mais quelques maisons nouvelles lui rendent une nouvelle vie. Vous savez que tous les Tartares sont logés nourris par l'Empereur, qu'ils sont tous ses soldats d'élite. Nous en avons ici quelques milliers, on leur a rebâti quelques centaines de maisons. En vérité les ingénieurs du gouvernement n'ont pas fait preuve de beaucoup de goût, et le ministre des travaux publics a montré bien peu de générosité envers les fidèles défenseurs de sa Majesté. Ces huttes encore blanches, contrastent sans doute au milieu des ruines, par la fraîcheur du mortier qui les recouvre; mais la grandeur des ruines contraste avec les mesquines proportions des nouvelles constructions. Tout autour de la ville tartare, et trois fois plus grande, s'étend la ville Chinoise. On affirme qu'elle n'a jamais été peuplée entièrement, cela est certain du reste: la coutume des chinois de donner à chaque mort un terrain grand comme une maison, de ne détruire les tombeaux qu'aux changements de dynastie, nécessite que les deux tiers de la ville aient été réservés pour des jardins et des cimetières. Les ruines indiquent pourtant qu'il y avait au moins 4 ou 5 fois plus de maisons que maintenant. Actuellement, deux ou trois quartiers situés auprès des portes où se fait le commerce, ressemblent seuls à une ville, le reste est une vaste campagne semée de fermes, de hameaux de bourgs. Il y a quelques jours, je dus aller chez le Kiang nin fou (Préfet du département) pour régler une petite affaire, je lui demandai combien il avait d'hommes sous sa juridiction, il me dit qu'il ne le savait bien que pour l'intérieur des murs, et que ce nombre dépassait 100 mille. D'après ce que j'ai vu moi-même, et ce que disent ceux de nos Pères qui connaissent le mieux Nankin, je crois qu'on peut porter à 150.000 le nombre de ses habitants, en comptant ceux qui habitent immédiatement sous les remparts. Beaucoup de ces pauvres gens sont encore bien misérables, il en est qui viennent des provinces voisines pour éviter la misère et vivent ici des ruines qu'ils ramassent, ils finiront j'en suis sûr, par se refaire un petit avoir, et peut être que de beaux jours sont encore réservés à Nankin. Il y a quelques jours, je m'arrêtais devant un magnifique portique, c'était une maison de réunion des émigrés du Ho-nan, cette vue reporta ma pensée à Londres où toute une grande et belle rue est formée de clubs appartenant à des sociétés diverses, par exemple aux Français &c., et le club des Honanais à Nankin ne fait pas moins d'effet que les beaux hôtels de Londres. Le beau quartier de Nankin est la porte du Midi, le Nan-men; pour entrer dans la ville par cette porte, il faut passer 4 magnifiques voûtes aussi hautes, aussi larges, et deux fois plus longues que l'arc de triomphe des champs Elisées à Paris; deux gros canons de marine, Européens de construction, sont braqués sous ces voûtes. Les marchands, les porteurs de riz, de soie, de chaux &c. y font une foule aussi épaisse que sur les boulevards à la porte St. Martin ou St. Denys; tout autour de la porte deux ou trois longues rues se développent, comme de vigoureux rameaux sortiraient d'un tronc puissant, et de magnifiques magasins tout dorés, vernissés, les ornent comme des fleurs brillantes. J'y ai distingué un magasin d'horloges Européennes, un marchand de parapluies, un autre de comestibles conservés, de liqueurs &c. le tout portant la marque de nos fabriques. La porte du Tchoei-si-men est presque aussi peuplée que le Nan-men. Le Han-si-men vient ensuite, mais il est déjà beaucoup moins riche. C'est près de cette porte que se trouvait l'ancienne cathédrale de Nankin: elle occupait un vaste terrain, dont on nous a rendu la moitié à peu près, et sur lequel on a bâti notre résidence actuelle. Notre résidence est un rectangle dont le grand côté a 75 pas de longueur; sur la rue, derrière un mur élevé, qui protège la propriété et la cache aux yeux des curieux, s'étend le premier grand côté; à gauche en entrant,

ce sont nos écoles; à droite c'est notre église. Sur les deux petits côtés du rectangle, à droite et à gauche des dortoirs ......, des chambres pour nos maîtres, nos catéchistes; nos petits pensionnaires unissent ce premier bâtiment à la résidence des Pères. C'est un bâtiment à deux étages, qu'une double varande protège contre les ardeurs du Soleil. Les gracieuses découpures en bois vernis qui ornent ces deux balcons, attirent les curieux, et leur font dire que notre architecte était bien habile. Au centre du rez-de-chaussée, un vaste salon (le tine) destiné à recevoir les visites des hauts personnages, montre d'abord ses trois grandes portes en bois découpé à jour; à droite et à gauche, ce ne sont que de simples cellules, aussi simples que convenables. Notre résidence peut contenir de 15 à 20 Pères; quand serons-nous 20 missionnaires ici? Rogate Dominum messis... Notre résidence regarde le midi, comme toutes les autres habitations du pays. A l'Orient, nous avons un vaste potager; à l'Occident, une cour de décharge; le bon Dieu nous permettra-t-il de bâtir d'un côté la cathédrale, de l'autre un petit séminaire? Prions, prions.... Notre résidence est destinée à devenir le centre de toute la Province de Ngan-Houei et de la moitié du Kiang-Sou qui parle le Mandarin, comme Shang-hai est le centre des chrétientés qui parlent le dialecte de ce pays. En surface nous avons 4 ou 5 fois autant que nos Pères de Shang-hai, mais aussi nous avons 8 ou 10 fois moins de chrétiens. Cependant le bon Dieu semble vouloir nous bénir; on nous annonce 5 ou 6 chrétientés nouvelles; des catéchumènes dans les parties les plus ingrates jusqu'ici, et quand le personnel de notre résidence sera complet, comme nos bâtiments, nous pourrons sans doute récolter quelques épis. Actuellement nous n'avons pas de supérieur. le P. Seckinger est notre ministre et l'unique missionnaire qui possède la langue, il est presque toujours en course; actuellement il fait une tournée de deux ou trois mois. Le P. Heude l'accompagne, et fait son apprentissage sous ses ordres. Le P. Lelec est au Nord à 30 ou 40 lieues d'ici pour deux mois au moins; le P. Ferrand, mon confesseur habituel est à Tchin-kiang à 18 lieues d'ici, et vient me voir quand il peut; le P. Royer cherche dans des montagnes à 30 ou 40 lieues d'ici, des chrétiens émigrés qu'on nous a indiqués, le F. Gousbery l'accompagne pour acheter du bois dans ces pays, où il est beaucoup moins cher; et moi, je suis ici tout seul avec nos domestiques, nos élèves, nos maîtres, en tout 30 ou 35 personnes. Pour le service des chrétiens, je ne peux guère faire autre chose que dire la messe; du reste j'apprends la langue, et voudrais être ainsi isolé trois ou quatre ans, ce serait le meilleur moyen de la bien apprendre. Toutes sortes de petites affaires vous apprennent de nouveaux mots: Cette nuit c'était un voleur qui s'était introduit dans la maison, il fallait lui dire, en le poursuivant, qu'il allait recevoir un coup de fusil s'il ne se rendait pas. Hier, c'était un enfant de notre école qui s'était enfui, et que son père me ramenait, il fallait comprendre ou faire comme si j'entendais bien, et contenter le père, le maître, et quelque peu l'enfant. Avant-hier un petit mandarin militaire (un capitaine à peu près) m'envoyait un de ses hommes qui avait reçu un coup de pistolet dans la figure. Nous sommes tous sensés médecins; je fis laver le pauvre homme à qui on n'avait pas songé à enlever le masque de poudre qu'il avait sur la figure, j'ordonnai des compresses d'eau froide, je me rappelai avoir vu faire du cérat par ma grand'mère il y a 25 ans, je lui en donnai. Voilà mes occupations ici.

Lettre du P. Pfister au R.P. Fitz-Simon. Chang-hai, le 7 Juin 1869.

Aujourd'hui je veux vous parler de la procession de la Fête-Dieu que nous avons faite à Zi-Ka-Wei (une lieue et demie de Chang-hai) Je crois pouvoir l'affirmer sans exagération; ç'a été un véritable triomphe pour Notre Seigneur et jamais peut-être dans ce pays on n'avait vu une manifestation semblable à celle qui a eu lieu. Et remarquez, s.v.p., que c'était un essai. L'année prochaine, si Dieu le permet, la procession sera entièrement et complètement organisée. C'était à 7h½ du matin: Un temps à demi-couvert permettait à la procession de se développer,

sans avoir trop à redouter des rayons du soleil, toujours dangereux. Le son des cloches et le bruit des pétards donnèrent le signal. C'est ici l'accompagnement nécessaire et obligé de toutes les fêtes. Une députation des orphelins portant des oriflammes ouvrait la marche avec la bannière de la Ste Vierge; puis sur deux rangs, les élèves du Collège en surplis, tenant en main des drapeaux aux couleurs vives et brillantes; des petits enfants les suivaient jonchant de fleurs la terre partout où devait passer le Saint Sacrement. Ensuite s'avançait le clergé; en tête les élèves du petit Séminaire, ceux du grand, les novices, les frères scolastiques, les prêtres revêtus de dalmatiques, de chasubles et de chapes, au nombre d'une vingtaine. Enfin, environné de ses insignes, précédé du P. Supérieur de la mission, et escorté de deux diacres d'honneur, Monseigneur, portant le St Sacrement, sous un dais à 6 branches, dont chaque pied était soutenu par un dignitaire Chinois en habits de cérémonie et en boutons. Quinze autres boutons de cristal, dorés, bleus et roses, faisaient cortège, avec quelques Européens venus de la concession. On se dirigea vers l'orphelinat (à 10 minutes) De Zi-Ka-Wei à Tou-cé-wei, le chemin était bordé de colonnes ou poteaux recouverts d'étoffes de diverses couleurs, que surmontait la croix avec des banderolles flottantes. De distance en distance, des arcs de triomphe alternaient avec des arcades étalant les chiffres de N.S. et de la Ste Vierge, ou les emblèmes du Sacré Cœur de Jésus et du saint Cœur de Marie. Le canal qui longe la route était couvert de barques, et de l'autre côté une foule nombreuse de payens accourus des environs se pressait et contemplait ce spectacle nouveau pour elle. Puissent, au moins quelques uns, avoir puisé là des germes de conversion! Une foule non moins nombreuse précédait et suivait la procession, et je n'estime pas, à moins de 5000, le nombre des personnes présentes à la cérémonie. Dans le courant de la journée plus de 10,000 se succédèrent pour admirer les décors. A l'orphelinat, les orphelins avaient déployé toutes leurs richesses; elles n'étaient pas bien grandes, mais la bonne volonté et le cœur y étaient et Notre Seigneur a dû être content. Quant à la chapelle, fort sobre d'ornements étrangers, on s'était borné à faire ressortir les lignes d'architecture qui plaisent tant à l'œil et qui élèvent l'âme dans les constructions gothiques (Cette chapelle est un petit bijou élevé par notre F. Marid). Une exquise propreté, le bon ordre, des figures épanouies sur lesquelles brillait la joie, des chants partant du cœur, cette pensée qu'on était en pays infidèle, dans un orphelinat entouré de milliers de païens, tout cela faisait un ensemble qui remuait profondément, et l'on eût pu voir plus d'une main essuyer des larmes. La procession, en revenant, reprit le même chemin avec la même affluence. L'avenue, devant la maison, était ainsi décorée: Des poteaux revêtus en spirale de toiles aux couleurs les plus tranchantes et les plus disparates, étaient reliés entre eux par de vastes guirlandes, ou par des grilles formées d'étoffes blanches, bleues, vertes et jaunes entrelacées ensemble, tordues ou bouffantes, et portaient, sur des écussons, les noms de Jésus et de Marie. Au milieu, et devant la porte d'entrée, les armes de Monseigneur (d'azur au chiffre de N.S. d'or, avec la devise: erit egeno spes) se déployaient, surmontées d'une vaste bannière, que couronnait la croix. Entre chaque colonne, se balançaient plusieurs lanternes chinoises, faites en petites pierres blanches et d'autres couleurs imitant le corail et une espèce de filigrane, tandis qu'au dessus des banderolles, des oriflammes, des drapeaux triangulaires s'agitaient au souffle du vent. Dans notre jardin ce fut un beau coup d'œil, quand tout le clergé, en demi-cercle autour du reposoir, s'agenouilla pour recevoir la bénédiction. Un grand parterre elliptique avec des corbeilles de fleurs variées, s'étalait devant le St Sacrement, et le soleil, en ce moment, perçant les nuages, donnait un plus vif éclat à ces fleurs nouvellement écloses, et faisait ressortir le magnifique fond de verdure qui garnissait les deux côtés. Six grandes bannières en soie, écussonnées au chiffre de la Compagnie, ou semées de croix d'or, se gonflaient, supportées par six colonnes en torsades blanches et vertes, tandis que de longues bandes d'étoffes, bleues, vertes et rouges, à franges orangées, formaient à l'autel du reposoir un vaste baldaquin, que retenaient deux anges, à la hauteur du 1er étage.

Enfin la procession rentra dans l'église de Li-Kattei, parée et pavoisée comme aux jours des plus grandes solennités, et une dernière bénédiction, suivie de celle de Monseigneur, termina la cérémonie. Mais pour la foule des curieux ce n'était pas fini et la fête se prolongea jusqu'au soir. La tenue des païens était convenable et respectueuse, mais il était clair qu'un seul sentiment les animait, le désir de voir. Pauvres gens ! être si près de la vérité, de la voie et de la vie, et ne pas même souhaiter la connaître.

Lettre du P. Ravary à Messieurs les Directeurs de la Propagation de la Foi.

Wou-si (Chang-hai) ce 1er Juillet 1869.

Par la force des choses et la marche des évènements des difficultés sans nombre ont été soulevées dans les quatre districts formant la section de Wou-si. Les coups les plus violents sont venus de Tchang-Tcheu-fou, ville puissante et populeuse, résidence du Préfet. De cette Préfecture, relèvent les quatre districts ou sous-préfectures, que deux missionnaires et moi devons cultiver et évangéliser. Depuis deux ans surtout, nous rôdions, sentinelles vigilantes, mais à la dérobée, autour des remparts de cette fameuse cité. Nous avions à cœur d'obtenir un pied-à-terre, au moins dans les faubourgs. La position est importante, elle est centrale. Les difficultés nous étaient connues. L'histoire du passé nous disait suffisamment et les vexations et les entraves, et peut-être les dangers que le présent et l'avenir nous préparaient. Les anciens missionnaires, nos illustres devanciers et modèles, avouent, dans leurs savants mémoires, qu'ils n'ont jamais pu poser le pied dans les murs de cette ville, opiniâtrement rebelle à la prédication de l'Evangile. Et ces apôtres, malgré le prestige attaché à leur nom, n'ont pu franchir cette redoutable barrière. Et nous, les héritiers de leur nom, nous voilà, après deux cents années de combats, lancés sur le même champ de bataille. Nous nous disposons à battre en brèche, cette redoutable forteresse. Serons-nous plus heureux dans cette sainte croisade? Nous pouvons l'espérer. — Les Rebelles ont passé, et cette fière cité a dû subir l'humiliante flagellation du fléau de Dieu. Les nobles familles sont tombées bien bas. Ces lettrés audacieux et opulents ont été terriblement humiliés. Là, comme ailleurs, il ne reste plus qu'un souvenir d'une grandeur, d'une puissance, qui n'est plus. Puis, disons-le bien haut, à la gloire et à l'honneur de notre belle patrie, le drapeau de la France a passé par là. Les Mandarins, les Potentats de la Chine, le connaissent et le respectent. Donc, l'an dernier, à plusieurs reprises, nous passions silencieusement en barque, traversant rapidement les faubourgs de la cité. Nous visitions, nous consolions les Chrétiens et les catéchumènes de ces endroits et des environs. Bon nombre de familles nous témoignaient le désir d'embrasser notre sainte religion. Elles avaient peur. Avec ces affreux libelles qui circulaient de tous côtés, ces rumeurs les plus sinistres volaient de bouche en bouche. On menaçait hautement de renverser toutes les églises, de piller et d'exiler ceux qui ne voudraient pas apostasier. Nous allions assez souvent, et nous revenions encore pour donner un peu de courage à ce petit troupeau effrayé. En même temps, nous étudions la position, nous cherchions un endroit convenable pour nous établir aux portes de la ville. Par une coïncidence providentielle, un habitant consent à nous céder, pour un prix raisonnable, quelques arpents de terre, dans une position favorable, à la porte Est. L'affaire était sur le point de se conclure. Soudain de tous côtés éclate l'orage. La ville entière est en émoi. De nombreux et injurieux placards sont affichés sur les murs : « Qu'on chasse le diable d'Occident (l'Européen). Qu'on écorche vif et qu'on mange crue la chair de l'individu qui ose vendre un pouce de terre pour y bâtir une Eglise. » On en vint bientôt aux premiers effets. Le propriétaire du terrain fut violemment maltraité par quelques personnes de la famille et du voisinage. Il fut suspendu par les pieds et par les pouces des deux mains, à une poutre de la maison. Sa femme fut même brutalement frappée. Pendant quelques jours, le bruit courut que ce malheureux

malheureux propriétaire avait été empoisonné. Heureusement cette dernière nouvelle était fausse. Un mois plus tard, il venait avec sa femme, à Wou-si, à 12 lieues de Tchang-Tcheu, nous raconter ces lugubres détails. De plus, il me suppliait de lui rendre une première pièce de vente, signée de sa main, et que j'avais en ma possession. L'orage était trop violent: la prudence ne nous permettait pas de pousser de l'avant. La pièce compromettante fut remise; elle fut déchirée. Nous ne renoncions pas à notre entreprise. Nous nous sommes quittés en bons termes, en nous promettant de reprendre l'affaire quand la position serait moins tendue. Pour le moment, nous nous sommes contentés d'écrire une pièce officielle au 1er mandarin de la ville pour l'avertir de la chose et le prier d'arrêter des désordres si étranges. A cette pièce il n'y a pas eu de réponse; nous nous y attendions. L'année s'écoula, sans trop améliorer la position. Cette année au mois d'Avril, nous ouvrions une seconde campagne. Les circonstances étaient plus favorables; cette fois, je faisais une entrée plus solennelle. J'envoyais hardiment mes deux catéchistes au tribunal pour fixer l'heure de la réception. Je voulais faire une visite officielle à ce fier magistrat. Bien plus, sur notre demande, on nous envoya d'assez bonne grâce, et les chaises et la grande barque du Mandarin. Toutefois, cette visite, pour plusieurs raisons, ne fut pas heureuse. Le Préfet nous reçut avec fierté pour ne rien dire de plus. Rusé et politique, il nous fit comprendre clairement que nous ne pourrions pas nous établir, ni dans l'intérieur, ni en dehors de la ville. Le peuple ne veut pas nous recevoir, et c'est toujours ce misérable refrain, qu'en Chine, ces Mandarins haineux ne cessent de répéter sur tous les tons. Eux Mandarins, et ils ont l'audace de nous tenir ce langage, ils savent que la religion est bonne, ils ne veulent pas s'opposer à nos projets. Ils respectent les traités. Mais le peuple est mauvais; ils ne peuvent, ils ne veulent pas le violenter sur ce point, et les forcer de vendre les terrains pour y bâtir des églises. La visite ne dura pas longtemps. Je revins immédiatement à Wou-si. Le lendemain, je partais pour Chang-hai. Je devais consulter Monseigneur et nos Supérieurs. Puis je comptais sur le concours si dévoué et si connu de Mr le Consul Général de France, pour les causes fondées sur le bon droit. Je ne fus pas trompé dans mon attente. Des pièces officielles furent expédiées aux Mandarins supérieurs. Les réponses arrivèrent en leur temps: la route était frayée. Le 20 Juin, j'arrivais à Tchang-tcheu. Pour cette dernière visite, nous devions déployer plus de solennité. Une barque mandarine, louée à Wou-si, me conduisit directement à la ville. Au mât de cette grande barque flottait un large drapeau, portant le Saint Nom de Jésus. C'est le drapeau des barques des missionnaires. Sur le devant, avec quelques insignes usités en telle circonstance, étaient appendues deux belles et grandes lanternes ayant des deux côtés, trois caractères bien dessinés: Tié-tsiu-tang (Eglise du Maître du Ciel) et: Zé-kiao-zé (Docteur prêchant la religion). Ces lanternes furent illuminées pendant les deux nuits passées en cet endroit. L'étendard de la croix était fixé à l'arrière de la seconde barque destinée aux catéchistes. Pour la première fois, la croix paraissait ainsi radieuse, aux yeux de ces nombreux et bons païens, accourus de tous côtés pour jouir d'un si nouveau spectacle. Nombre de curieux, à notre arrivée au débarcadère, se pressaient sur la rive; ils voulaient voir le missionnaire; et moi, assujetti à l'inflexible cérémonial Chinois, pour conserver ma dignité, je dus rester une journée entière, enfermé dans mes appartements. Le lendemain, 21, Fête de St Louis de Gonzague, je dis la messe dans cette barque. Je recommandai vivement cette importante affaire au cher Patron et Protecteur de la jeunesse. A 10 heures, revêtu du costume exigé par le rite officiel, je montai dans la chaise à quatre porteurs qui m'était préparée. Le Mandarin nous attendait à son tribunal. Cette fois, les rôles étaient un peu changés. Je pouvais et je devais être plus hardi. J'étais fort de mon droit. Le Mandarin était moins fier. La séance fut longue et un peu orageuse. Je parlai haut, mais je ne pus rien obtenir de précis. Le magistrat me donna de bonnes paroles. Il paraissait avoir peur. —

Ma présence le gênait beaucoup. Ces adroits politiques, avant tout ne veulent pas s'attirer d'affaires désagréables avec les puissances Européennes. De là, à l'extérieur, une certaine prévenance, de bonnes paroles. En secret, ils se servent de tous les moyens possibles pour nous entraver. Telle est la ligne donnée en haut lieu, par pièces officielles, à tous les fonctionnaires Chinois. Après une longue heure de pourparlers, nous nous quittions en assez bons termes. De là, nous nous rendions à une des deux sous-préfectures, pour faire visite au Mandarin. L'autre sous préfet était absent. Nous ne tardâmes pas à rentrer sur notre grande barque. Une demi-heure n'était pas encore écoulée, que notre bon sous-préfet venait avec son grand cortège nous rendre la visite. Le 1er mandarin se contenta de nous envoyer sa carte, pour nous avertir qu'il ne viendrait pas. Cette seconde visite ne fut donc pas inutile: c'est un second pas. La position est plus dessinée. Ces visites officielles et solennelles, font tomber bien des préjugés: le peuple nous connaît et s'apprivoise. Dans la ville, on parle beaucoup de notre sainte religion, des missionnaires catholiques; bien plus, les rumeurs populaires allant toujours en grossissant, on dit de tous côtés que la cour de Pékin a ordonné aux Mandarins locaux, de nous céder un vaste terrain, et de nous bâtir une église splendide! Voilà la position du moment. J'ai envoyé dernièrement à Monseigneur et à Mr le Consul Général de France, le procès verbal de cette dernière visite. De nouvelles pièces doivent être expédiées à qui de droit. Attendons et prions. Aide toi et le ciel t'aidera —— Dans le district et dans la ville de Tsy-tsien, à 12 lieues sud de Tchang-tchen, les difficultés, sans être aussi ardues, ne nous font pas défaut. Nous comptons en ce pays quelques chrétiens et catéchumènes. Malheureusement jusqu'ici, faute de missionnaires et de catéchistes, nous n'avons pu cultiver selon nos désirs, une terre qui semble bien préparée. A Sé-li-pa, village à 5 kilomètres nord de la ville, après deux ans d'attente, nous bâtissions enfin, au mois de Mars, une modeste chapelle. C'est le premier sanctuaire élevé en ce pays. Les ouvriers commencent à peine à travailler que les difficultés surgissent de tous côtés. Sur ces entrefaites, j'allai visiter les deux mandarins de la ville. Je fus bien reçu; mais je rencontrai la même politique: «le peuple est mauvais; ils ne veulent pas nous recevoir. Nous mandarins, n'ont pas les moyens et la force pour arrêter ce mauvais vouloir.» Ces deux magistrats ouvrirent de grands yeux quand je leur demandai à placer tout simplement une croix sur le faîte du modeste édifice. Nous étions dans notre droit. Les habitants nous cédaient volontiers un petit terrain pour y bâtir une petite église, où, selon les traités, ils ont le droit de se réunir pour prier. Enfin, pour dernière formalité, je venais moi-même les avertir de la chose, et les prier de nous prêter leur concours pour cette bonne œuvre. Les bons Mandarins ne savaient que me répondre. Ils demandèrent un mois pour réfléchir sérieusement sur une affaire de si haute importance. Après cette double visite, faite au milieu d'un concours considérable de curieux, nous rentrions sur la grande barque que le tribunal nous avait, avec les chaises, gracieusement prêtée. Les deux Mandarins nous rendirent la visite. On se sépara en bons termes. Nous avions lieu d'être satisfaits d'avoir fait ce premier pas. Le lendemain, même répétition, mêmes scènes de désordre. Des placards sans nombre, hideuse copie de ceux de Tchang-tchen, sont affichés sur les murs. Dans la soirée, mes deux catéchistes, traversant paisiblement la cité pour étudier la position, sont insultés par un jeune lettré. Ce pauvre imberbe ne fut pas heureux. Il s'était adressé à deux hommes qui n'avaient pas peur. Il est saisi fortement par la queue; nos gens veulent le conduire au tribunal. Le jeune homme pâlit, rougit, pleure. Quelques amis demandent grâce. Il est relâché. Nos deux catéchistes entrent dans le thé voisin, où nombre de personnes s'étaient réunies, disent quelques bonnes paroles à ces bons païens, et reviennent à la maison me raconter les nouvelles du jour. Sans plus tarder, j'écrivis une lettre aux Mandarins, pour les prévenir

prévenir de ces désordres. Je voulais une réponse, avant d'avertir leurs supérieurs. La réponse ne se fit pas attendre. Elle était insignifiante et évasive. Le mauvais vouloir des autorités locales m'était connu. Je n'avais toutefois que des données insuffisantes. Dernièrement, de source certaine, j'étais au courant de l'affaire. Ces magistrats, depuis ces deux derniers mois, n'ont cessé de susciter mille tracasseries à nos pauvres chrétiens de Sé-li-pa. Des gens à figure suspecte, viennent et reviennent sans cesse fatiguer, effrayer ces bons paysans. On leur pose mille questions insidieuses. Finalement, le Mandarin a fait venir à son tribunal, le bon vieillard chrétien, chef d'une nombreuse famille, sur le terrain duquel est bâtie notre petite chapelle. Là, par paroles captieuses et par menaces, il lui a formellement défendu de céder son terrain aux missionnaires. Le pauvre homme effrayé, s'est tiré de ce mauvais pas en disant: « Si le Mandarin me défend de vendre, je ne vendrai pas; s'il permet, je vendrai ». - Comment se terminera cette affaire? A la garde de Dieu. Pour ma part je suis heureux d'avoir rencontré une preuve aussi palpable de la mauvaise foi du Magistrat Chinois. Sans le savoir, il s'est pris dans ses propres filets. La terre en question à Sé-li-pa, nous appartient. Elle a été achetée, il y a 2 ans, de nos propres deniers. Les Chrétiens le savent, le Mandarin ne le sait pas. Ce bon vieux chrétien achetant pour sa famille, une vingtaine d'arpents de terre, a fait inscrire au tribunal, les siennes et les nôtres en son propre nom. Nous attendons seulement le moment favorable pour faire changer les titres. - Si du district d'Ip-hien, nous passons dans celui de Kiang-hien, nous retrouverons les mêmes vexations sous une autre forme. Le mandarin de cet endroit, plus politique, évite de se compromettre. Le mauvais vouloir est le même. Kiang-hien est le pays de la section, et même de la mission, qui donne le plus de consolation de fruits, d'espérances fondées. En 1860, ce district ne comptait que 400 Chrétiens environ. En 1869, ce nombre s'élève à plus de 1500. En 1860, il n'y avait que deux églises; aujourd'hui nous en comptons treize. Ces chiffres sont éloquents. Et chaque année trois ou quatre cents convertis viennent prier avec leurs frères en J. C., de si fraîche date. Vainement le Mandarin et des païens mal intentionnés cherchent à entraver cette marche si consolante. Vainement, sur quelques points, les habitants gagnés par des hommes sans conscience, exercent leurs vengeances sur quelques familles de nouveaux convertis. Vainement encore, les rumeurs les plus absurdes, mais les plus sinistres, ne cessent de circuler dans le pays. Grâces à Dieu, nous sommes aujourd'hui ce semble, maîtres de la position. Ces vexations locales et personnelles ne durent pas longtemps. Les païens ont peur. Le passé n'est pas oublié. Il y a deux ans à peine, par un concours de circonstances providentielles, plusieurs grandes injustices ont été solennellement réparées. Les païens ont été punis. Ils sont devenus plus sages. Toutefois, depuis quelques mois, le mandarin semble vouloir se venger des humiliations précédentes. Fier de quelques succès obtenus par des travaux d'utilité publique, il se montre en ce moment, injuste et cruel. Deux causes, insignifiantes en elles-mêmes, viennent d'être portées à son tribunal. Les accusateurs sont des païens turbulents, à nous bien connus. La partie accusée est catéchumène. Voilà, à n'en pas douter, la raison unique des cruautés que ce farouche magistrat vient d'exercer et exerce encore sur ces malheureuses victimes. A l'instigation de ce mandarin, les païens de l'endroit, viennent de m'envoyer deux pièces accusatrices, contre ces familles catéchumènes. Ces pièces ne sont qu'un tissu de mensonges et de calomnies criantes. La bonne Providence l'a permis ainsi. Ils nous ont mis, entre les mains, sans s'en douter, une arme terrible. Ces pièces ont été envoyées au Mandarin supérieur. Sous peu, nous l'espérons, justice sera faite. Dans le district de Wou-si, nous ne rencontrons

que des difficultés locales et moins multipliées. Ici, la terre semble moins bien disposée, les païens sont plus endurcis et plus froids. De là, moins de catéchumènes; de là, moins d'affaires, moins d'entraves. Toutefois nous nous présenterons sous peu aux deux Mandarins de la ville, pour deux affaires où les païens se montrent trop injustes, trop hostiles. Il y a peu de mois, une des huit congrégations des pêcheurs de Wou-si, voulait louer une maison convenable pour réunir les jours de fêtes. Ces braves gens font la pêche à 8 ou 10 lieues de Wou-si. A cause de cette grande distance, ils ne peuvent venir que rarement à notre église. Puis, ayant là un pied à terre, une petite chapelle, il nous serait plus facile d'aller les visiter de temps en temps. En cet endroit nous n'avons pas encore de Xens. Un brave païen de leur connaissance, consent fort volontiers à leur céder une grande partie de sa maison. L'affaire est presque conclue, le prix était fixé. Le Mandarin averti par nous, faisait dire qu'il n'y avait pas d'obstacle. Huit jours plus tard, deux de nos catéchistes vont à cet endroit. Ils doivent verser l'argent écrire le contrat. Il était trop tard. Le propriétaire effrayé et surtout la famille n'ose pas passer outre. Deux principales familles d'un bourg voisin, et nombre de gens mal intentionnés, avaient fait de terribles menaces. On devait brûler la maison, si on la cédait aux missionnaires pour en faire une église. Là encore, il fallut céder à l'orage et attendre des jours meilleurs. Aujourd'hui la position est moins tendue; nous ne tarderons pas à pousser l'avant. L'autre affaire est une injustice criante qui demande réparation. A notre internat de Wou-si, nous avons à ce moment un bon jeune homme, orphelin. Au temps des rebelles, il fut recueilli, comme tant d'autres petits orphelins, dans nos maisons de Chang-hai. Il était pour nous inconnu. L'enfant, expulsé à un âge si tendre de la maison paternelle, ne savait pas bien s'expliquer sur la position de sa famille. Il disait seulement que ses parents jadis étaient de riches commerçants; que son père avait été tué par les Rebelles, et que sa mère était morte de faim à Chang-hai. Il savait encore qu'il était fils unique. Il demeura plusieurs années à notre grand orphelinat. L'an dernier nous le recevions à notre école de Wou-si. Il était baptisé à Noël. Bientôt nous apprenions qu'une maison assez considérable, avec un riche mobilier et quelques arpents de terre, le tout bien conservé, lui appartenaient de droit. Il est l'unique et légitime héritier. Après les Rebelles, deux frères païens, cousins éloignés, se sont emparés de cet héritage. Ils faisaient courir le bruit que cet enfant était mort. Au mois de Février, cette année, j'ai conduit, moi-même le jeune homme dans sa famille. Nous avons été mal reçus. On refuse de recevoir notre pauvre et cher orphelin, et cela uniquement parcequ'il est Chrétien. Les cousins ont déclaré qu'ils ne permettraient pas à l'enfant de s'établir dans sa maison, à moins qu'il ne fasse des sacrifices à la pagode et aux ancêtres. Ils exigent l'apostasie. Ce jeune homme a 19 ans. Par bonheur il veut conserver sa foi. A plusieurs reprises, nous avons tenté, par voie de conciliation, d'arranger cette affaire. Nos efforts ont échoué. Cette injustice est révoltante. Nous allons essayer la voie judiciaire. Ces jours-ci nous devons avertir le Mandarin de Wou-si. Notre orphelin est de Lié-tseu, à 8 kilomètres de la ville. Tout nous fait espérer que nous réussirons, ou du moins que nous obtiendrons quelque chose. J'ai prié Saint Joseph de nous venir en aide. Je me berce même du doux espoir de voir la maison de notre cher orphelin convertie en un petit sanctuaire que nous appellerons Eglise de St Joseph. Ces lignes sont déjà bien longues, je n'ai cependant tracé qu'une esquisse incomplète de nos difficultés. Mais il faut savoir se borner. Je le disais en commençant, malgré ces luttes, ou plutôt à cause de ces luttes, l'œuvre de Dieu avance, prospère, marche à grands pas. —— Il est bien consolant, pour le cœur du missionnaire, d'assister à l'intéressant spectacle qu'offre un pays chrétien, naissant et grandissant. C'est l'histoire de quelques localités de la section,

et en particulier du district de Kiang-ien, sur une assez vaste échelle. En quelques années, plus de mille familles, ont été régénérées par le St Baptême. Le grand nombre sont vraiment bonnes. Vous rencontrerez assez souvent ici des familles qu'on peut appeler Patriarchales. Puis ces nombreux petits enfants qui peuplent nos écoles, nos catéchuménats, voilà surtout ce qui fait notre joie et notre consolation. Parmi ces nouveaux venus au bercail du bon Pasteur, il n'est pas rare de rencontrer quelques âmes privilégiées, que les bons Anges semblaient guider depuis longues années, vers le port de la vérité et du salut. Quelques traits entre plusieurs : Le 29 Juin dernier Fête des Apôtres St Pierre et St Paul, deux jeunes gens, malgré un temps affreux, venaient me trouver. Ils voulaient recevoir le St Baptême. Je dûs céder à des désirs si empressés. L'un fut appelé Pierre et l'autre Paul. J'aime à croire qu'ils vont devenir apôtres de leur pays. Pierre surtout me frappa par sa franchise et son esprit de dévouement. Je ne l'avais vu que deux fois, et ces deux fois il avait produit sur moi, et sur un autre Père, une étonnante impression. Du reste je ne le connaissais que très-imparfaitement. Les circonstances ne m'avaient pas permis de lui parler dans l'intimité. La veille de la fête, il vint le premier dans ma chambre, se jette à mes pieds, et me conjure de le baptiser. L'occasion était favorable. Je l'interroge. Grande fut ma surprise et mon admiration, quand je rencontrai, dans un catéchumène de huit mois, tant d'énergie, tant de Foi. Il n'a plus ni père, ni mère. Il habite avec son frère aîné. Ils sont à l'aise ; ils cultivent quelques arpents de terre et font un petit commerce. Son aîné perdait sa femme l'an dernier. Ils étaient encore païens. Au mois de Septembre dernier, ensemble ils ont commencé à croire et à prier. Ils ont toujours été fervents. Ils sont de Sé-po-tseu, très gros village fort rapproché du bourg de Si-za-Kiao, position importante sur la grande route de Kiang-ien à la grande ville de Tchang-tcheu. Il y a deux ans, cet endroit ne comptait pas un seul adorateur du vrai Dieu ! Aujourd'hui il y a 130 catéchumènes. Un jeune homme était baptisé l'an dernier. Il a 18 ans. C'est la première pierre de l'édifice. Le 29 Juin, je baptisais notre bon jeune homme c'est le second néophyte. C'est lui et son frère aîné qui sont à la tête de ce beau mouvement si prononcé et si consolant. Quand je demandais à ce jeune homme si je pouvais compter sur lui pour aider à convertir la localité et les environs, je vis ses deux yeux resplendissants d'une joie indicible. Il me raconta alors longuement son histoire. Il ne veut pas se marier. Dès son enfance, son frère, selon l'usage, l'avait fiancé. A 18 ans, cette jeune personne mourait. Depuis peu il avait perdu ses parents. Son frère aîné, la famille entière, veulent alors lui trouver un nouveau parti. Le jeune homme s'y oppose vivement ; il sentait la plus forte répugnance pour le mariage. La raison de cette répugnance, il ne la comprenait pas. Il ne l'a comprise, ajoute-t-il avec grande simplicité, que l'an dernier à 24 ans, quand il connut le bon Dieu, les missionnaires et nos vierges si ferventes et si dévouées à l'instruction des catéchumènes. Il a senti au cœur un vif désir d'imiter cette vie de dévouement. « Père, me disait-il je suis bien résolu de me mettre au service des missionnaires ; plus que jamais ma résolution est inébranlable ; je ne veux pas m'engager dans le mariage. Je serai désormais ou votre catéchiste, si je puis compléter mes études, ou votre domestique. » Le lendemain, après le baptême, mon fervent néophyte renouvelait sa demande. Ses désirs sont exaucés. Au mois d'Octobre il viendra à notre catéchuménat de Wou-si pour étudier. Il est capable. Dans son enfance, il a étudié les livres Chinois pendant 5 ans. La mort de son père, à son grand regret, interrompit ses études. Il repassera les livres pendant quelque temps, puis, selon ses désirs nous le lancerons dans le champ de l'apostolat. Le soir de la fête, il retournait à son village et racontait à sa famille les faveurs obtenues. Le lendemain le jeune apôtre vint me voir. Il me présentait son cousin germain, me priant vivement de le baptiser......

Qui n'admirerait le doigt de Dieu dans ces circonstances providentielles. Cet homme a 30 ans, il est instruit, il n'a pas d'enfants; sa femme, fervente catéchumène était maladive depuis longues années. Il y a 10 jours, elle est plus souffrante, elle est en danger. Notre Pierre accourt incontinent à deux lieues de chez lui, conduit une de nos ...... vierges à la maison et fait baptiser la malade. L'eau sainte, en régénérant cette nouvelle Chrétienne, opère en même temps corporellement un mieux sensible. Deux jours après, elle était presque hors de danger Mais soudain son époux éprouve, pendant trois nuits consécutives, des sensations étranges. Trois fois, en songe, ou dans un demi-sommeil, un démon menaçant lui apparaît. Le fantôme hideux veut l'entraîner dans l'Enfer. Il est grandement effrayé. Le 29 au soir, apprenant du nouveau baptisé que le missionnaire n'est pas éloigné, il accourt précipitamment me raconter ces faits curieux, et me supplie de le délivrer par le Saint Baptême, des angoisses cruelles éprouvées pendant les trois nuits précédentes. Il est baptisé. Après la cérémonie, ce 3e néophyte de ce nouveau centre de Si-...-Kiao, me tient à peu près le même langage que son parent. Depuis qu'il connaît notre sainte religion, il éprouve comme un certain dégoût à s'occuper des choses d'ici-bas. S'il perd sa compagne, il sera plus libre. En tout cas, il désire se mettre à notre service, et devenir catéchiste excurrent pour exhorter les païens, et apprendre les prières aux nouveaux catéchumènes. Au mois de Février dernier, je donnais une petite retraite de trois jours à notre résidence de Wou-si, à 26 catéchistes ou maîtres d'école au service de notre section. Le moment était favorable, les écoliers étaient en vacances. C'était l'époque de la nouvelle lune chinoise. J'eus lieu d'être satisfait de l'entrain, de la ferveur de nos retraitants. Quel curieux et consolant spectacle m'offrait ce petit et humble auditoire. Quel contraste! Ces hommes, ces jeunes gens en partie étaient chrétiens d'ancienne date. L'autre moitié au moins comprenait des néophytes de quelques années seulement. Bien plus, trois d'entre eux, n'étaient pas encore baptisés. Ils m'ont beaucoup édifié. L'un surtout, catéchumène de quatre mois à peine, me paraissait un ange de dévotion. Sans trop comprendre mon langage, surtout lorsque nous méditions ensemble les grandes vérités du salut, les mystères de la vie et de la mort du Sauveur des hommes, ce jeune païen si cher, je n'en doute pas, a été instruit, éclairé par une illumination intérieure de l'Esprit Saint. Le 3e jour, nos retraitants faisaient leur confession. Mon nouveau converti, jeune homme de 26 ans, vint à son tour. Il savait qu'il ne pouvait pas se confesser en règle. N'importe, me dit-il, il avait besoin de me raconter tous les péchés de sa vie. Je dus céder à ses désirs et écouter sa curieuse histoire. Lui aussi, a toujours refusé d'embrasser l'état du mariage, chose si insolite en ces pays païens. Lui aussi sentait une répulsion prononcée. Et la raison, dit-il aussi, il ne l'a comprise qu'au jour où il a connu le bon Dieu et notre sainte religion. Dès ce moment, il a promis de se donner tout entier au service des missionnaires. Il veut être catéchiste excurrent. Ce fervent jeune homme a tenu sa promesse. Depuis la retraite, nous l'avons placé comme maître à notre école de Wou-si. Il a été baptisé à Pâques. Il s'appelle Joseph. Il fait l'édification et des catéchistes, et des maîtres, et des élèves. Joseph, ce me semble, comme plusieurs de ces nouveaux néophytes, est appelé de Dieu à une vocation plus parfaite. Si notre chère mission possédait déjà quelques ordres religieux, comme les Trappistes, les Frères des écoles chrétiennes &c., il ne tarderait pas à prendre le saint habit. Nous le préparons en attendant à entrer chez nos Joséphistes, institution si utile, établie dernièrement à Chang-hai, pour la formation de nos Catéchistes. Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur les résultats et les fruits de salut recueillis dans la section, nous ne pourrons que remercier le bon Maître, et des succès obtenus, et des espérances fondées que nous promet un avenir prochain. Ces jours-ci, deux braves païens venaient me voir, me priant d'envoyer un catéchiste excurrent dans leur village.

Trois familles seulement ont commencé à prier au mois de Mai dernier. Mais ajoutent-ils, près de 200 familles sont sur le point de se déclarer. Heureuse nouvelle. Fiat! Ce sont tous des mangeurs d'herbes, secte rigide et fervente. Quand ils ont été baptisés, le plus souvent, ils sont aussi fervents chrétiens, qu'ils ont été fervents païens. C'est un fait d'expérience. Au contraire, je connais tel et tel néophyte dont la piété et l'entrain laissent beaucoup à désirer. C'est froid. Je suis porté à croire que ces nouveaux et froids chrétiens ont été jadis païens apathiques et indifférents. Que le nombre en est considérable sur cette terre de Chine! A Wan-tsan, groupe de petits villages sur les limites des districts de Kiang-ien et de Wou-si, l'an dernier à pareille époque, ces nombreuses familles nous étaient complètement inconnues. Aujourd'hui nous y comptons 70 à 80 catéchumènes. Bien admirables sont les voies de la bonne Providence!

Au mois d'Octobre dernier, une famille de l'endroit était vexée par un riche et puissant païen. Poussé par des vues trop naturelles, le jeune chef de cette famille, malgré son vieux père, se déclare catéchumène. Il exhorte les voisins. Bientôt 10, 12 familles des environs brûlent leurs superstitions et commencent à apprendre les prières. Le jeune homme en question est venu plusieurs fois à Wou-si. Il a facilement compris que nous ne voulions pas et que nous ne pourrions pas l'aider dans ses affaires purement temporelles. Dieu aidant, il a persévéré dans sa bonne volonté. Bien plus, on pouvait lui reprocher quelques misères. Courant par ci, par là, pour les affaires de son commerce, il avait la réputation d'être un peu joueur. Cette année, fidèle à nos exhortations, il mène une vie plus régulière. Il a presque renoncé au jeu; il travaille davantage, et le bon Dieu bénit son petit commerce. Ce bon exemple nous a amené depuis plusieurs bonnes familles, entre autres un bachelier qui, depuis trois mois, suit fidèlement les règles. Plusieurs fois ce lettré dont la conversion paraît sincère, m'a invité à aller dire la Ste messe dans sa maison. Sa femme jusqu'ici, a résisté à l'appel de la grâce. Peu à peu, je l'espère, la famille entière deviendra chrétienne. J'ai promis d'aller passer un ou deux jours chez lui, après les vacances au mois de Septembre. A Zuo-ghi, les choses vont bien en mieux. Zuo-ghi est ce fameux village à 11 ou 12 Kilomètres de Kiang-ien où la bonne Providence a si bien travaillé pour nous. Le 29 Septembre dernier, était signé l'acte par lequel un brave païen nous cédait pour 5 ans la plus grande partie de sa maison. L'ensemble des appartements forme un Kom-sou (Eglise) fort commode pour les missionnaires et les Chrétiens. Aujourd'hui nous comptons en cet endroit 25 néophytes; 15 adultes baptisés cette année, et plus de 100 catéchumènes. Il y a 2 ans, nous n'avions là que 2 ou 3 chrétiens et 25 à 30 catéchumènes au plus. Aujourd'hui deux vierges habitent dans ce Kom-sou pour exhorter et instruire les catéchumènes. Elles ont aussi pour mission de suivre ces nouvelles familles et de baptiser en danger pressant. J'avais aussi fort à cœur la conversion de notre brave propriétaire et de sa nombreuse famille. Pendant trois mois ces dignes païens ont bien examiné. Ils se montraient fort honnêtes à notre endroit, mais ils étaient difficiles sur la question principale. Au mois de Mars le bon St Joseph compléta l'œuvre commencée. Avec un vif plaisir, à notre réunion ordinaire, je voyais la famille entière à genoux pour réciter les prières et entendre la sainte messe.

Lettre du Père Bourdilleau à la Ste Enfance. District de Haï-men (porte de la mer) 15 Juillet 1861

Voici différents traits que j'ai recueillis. Perle égarée - Grande était la joie du missionnaire, quand il voyait arriver à notre orphelinat, une ou deux fois le mois, le colporteur d'enfants du Kom-po. Parti vers minuit, il faisait ses 70 lys assez lestement en dix heures, portant aux deux bouts d'un bâton, deux grands paniers plats, ronds, à bords étroits en forme de van. Dans chaque panier rangés à l'entour, étaient 6, 7, parfois 8 et jusqu'à 9 enfants.

comme il me fut permis de le voir le jour de la clôture de la retraite de nos vierges, réunies pour cela à l'orphelinat. Ces pauvres petits et petites, étaient exténués, mourants, morts parfois aussi. Le premier soin était de les ondoyer ou de les baptiser en règle, quand le missionnaire se trouvait présent. De l'orphelinat, le grand nombre s'envolait vite au Ciel; les autres étaient ou élevés dans la maison, ou confiées à quelques familles. Hélas! cet heureux colporteur ne paraît plus. Le mandarin de Lun-Tchen, et les notables de son pays, ont réparé un semblant d'orphelinat, et bon gré mal gré, ils forcent tous les parents à y déposer leurs enfants. Ce colporteur a même subi une petite persécution pour avoir recueilli encore quelques enfants qu'il voulait nous apporter. Ces enfants lui ont été arrachés des mains. Puissent les prières des associés venir à notre secours; déjà nos larmes commencent à sécher, depuis que ce colporteur païen a trouvé moyen de nous apporter encore quelques enfants à la dérobée, et en bravant plus d'un danger. Nous avons ouvert sur un autre point à 130 lys à l'Est et sur les bords du Kom-po, une petite crèche, espérant que le Divin Enfant Jésus nous aiderait à réparer notre malheur et le sien. Vive Jésus, Marie, Joseph! -- L'œuvre après avoir langui un an, donne enfin des fruits, et des fruits recueillis dans le champ même de notre ennemi. — Le Mandarinet de Li-sé. — Li-sé, c'est le nom du gros bourg dans les environs duquel se trouve notre crèche. Là, le 1er et le 15 de chaque mois a lieu la réunion de tous les nombreux enfants d'un grand orphelinat païen. A ces jours, liberté à tous, ou plutôt invitation affichée partout, de venir racheter ces enfants 200 sapèques chaque. Cinq ou six chrétiennes se dévouèrent, et à tour de rôle pour ne pas être reconnues; depuis le mois de Mars, elles se rendent aux jours fixés, et achètent quelques enfants. Au mois de Marie grande fut leur frayeur, quand le Mandarinet de Li-sé, étant venu, selon l'usage, pour examiner les enfants et nos novices, le 1er de la lune, les administrateurs de l'orphelinat et les notables, lui adressèrent la supplique suivante: « Nous savons qu'en cachette, des chrétiens viennent le 1er et le 15 de la lune, acheter les enfants. Nous prions Mr le Mandarin d'empêcher ce mal, comme à Tam-tchen et à Tom-tchen; car les chrétiens tuent ces enfants et les donnent à manger au Lem-vou (Pères) ou en font de l'opium. » — « Détrompez-vous, dit le Mandarin, je connais tous ces bruits: ils sont faux; nous voulons, en recueillant ces enfants faire une bonne œuvre, les chrétiens et les Pères aussi. » Pendant ce dialogue, nos chrétiennes, mortes de peur, se recommandaient à tous les saints; une d'elles dit même assez ... instinctivement: Ste Mère, protégez-nous! Grand fut leur soulagement, quand elles entendirent la réponse encourageante du Mandarin. Depuis, cependant, nous prenons encore plus de précautions. La jalousie païenne, à cet endroit, est devenue si haineuse depuis plus d'un an! Vers la fin de Mai, étant venu dans la Chrétienté de l'Annonciation où est cette crèche, j'eus la consolation bien vive, je le certifie, de donner à la fois le supplément des cérémonies du Baptême à 8 petites filles âgées de six mois à deux ans, arrachées ainsi aux mains de nos ennemis, toutes fraîches et roses, prenant leurs ébats bien joyeusement sur les bras de leurs novices et mères adoptives. Que la divine Mère du Saint-Enfant Jésus soit à jamais bénie pour avoir inspiré, comme à Balaam, une bénédiction, à ce Mandarin, amené pour nous maudire. — L'Heureux Courrier. J'étais venu pour la mission dans la Chrétienté de Zi-ka, sur les confins du Kom-po, où nous avons encore une crèche établie par le R. Père Lemaître pour recueillir les enfants, exposés en si grand nombre, comme on sait, dans le Kom-po. Sur les 10h du soir, arrive un courrier, m'apportant une lettre du R. P. Seutinier, malade à Chang-hai. Ce courrier me croyant dans nos centres du Kom-po même, avait traversé tout le pays. O bonne Providence! Son bon ange lui fit rencontrer une petite enfant, déposée nue sur la berge du grand chemin des chars à bœufs. La ramasser et la prendre sur ses bras fut l'affaire d'un instant; puis, pour la porter plus à son aise, il demanda à une famille voisine,

un vieux reste de panier, au fond duquel il place son trésor. Son arrivée mit tout le monde en joie. La pauvrette, sortie de son panier, lavée et habillée, reçut le St Baptême. Tout au plus, elle a dû vivre quelques jours. Cette crèche compte cette année 187 baptêmes. — Quel était le but de la lettre du P. Sentinier ? Ce digne successeur du vénéré P. Clavelin n'a plus de sang, plus de forces; il garde encore toute la chaleur du dévouement à l'œuvre de la Sainte Enfance. Occupé à écrire quelque chose sur l'Infanticide, il me demandait des notes sur le mode de position au Kom-po, sur le colportage de ces enfants &c... Pour lui répondre exactement, j'ai dû faire des recherches, et j'ai été surpris de la proportion des enfants morts violemment dans ce Kom-po si connu pour sa sauvagerie et ses mauvaises mœurs. Prenons cent enfants viables, légitimes, sur ce nombre : (je parle des campagnes où nous avons quelques chrétiens)

44 conservés au foyer domestique	3 sont tués pr mauvais horoscope, le 3e jour de leur naissance
21 passent chez des voisins comme brus ou comme enfants adoptés.	2 tués pour défauts corporels.
	18 tués pour naissance tardive et surnuméraire.
2 arrivent aux mains des Chrétiens.	3 meurent exposés sur les grands chemins.
5 entrent dans un des 6 orphelinats païens.	2 meurent dans les mains des colporteurs.
72 Survivants.	28 morts violemment.

Les 30 Sapèques. Le malheur de l'orphelinat de Tam-tchen eut écho à Lii-kao et à Tom-tchen où notre vieux médecin Li, prend soin de deux pharmacies récemment établies. Des enfants morts, pourris, furent jetés à la porte, avec ces mots sur un papier : " pour manger ou pour confectionner des pilules et de l'opium » Un matin Li sortit pour prier un villageois de venir prendre et ensevelir ces morts, il avait 30 sapèques en sa main. Sur son chemin un brave homme lui offre une enfant nouvellement née, disant : « Vieil oncle, donne-moi 600 sapèques, et je te donnerai cette petite fille. — Comment ! répond Li, à l'orphelinat païen, tu devrais au contraire payer 200 sapèques en l'offrant ! Tiens, prends ces 30 sapèques et donne-la moi. Cet homme y consentit. Ainsi ces morts ont procuré le salut de cette enfant, et le prix de leur enterrement a servi à lui sauver la vie. — *Le Chien de Wam-dam*. Entrons enfin dans ce Kom-po ou Kiang-pé rive Nord du Kiang d'après le sens de ces deux lettres, nom du reste qui ne lui convient plus, puisque la mer s'est retirée à 15 ou 20 lieues, laissant les grands terrains d'alluvion qui forment une partie du Tom-tchen, et tout Haï-men. Le Wam-dam (Lagune impériale) compte pour Kom-po. Là nous avons une Chrétienté centrale, où nous recueillons chaque année de 60 à 80 enfants. Venu dans ce lieu pour Noël, je fus de grand matin réveillé par les aboiements exaspérés du chien de la maison. Cet animal, continuant toujours à aboyer d'une manière plus intense, en courant d'un coin à l'autre, d'une porte à l'autre, le chef de la maison se leva : J'en fis autant. Qu'y avait-il ! Un voleur ?... Non. un pauvre enfant déposé et grelottant de froid sur le pallier de la maison, n'attendant que le baptême, pour aller, avant le lever du Soleil, anticiper le joyeux chant de Noël, sur les marches du trône du divin Sauveur, dont nous célébrions le lendemain la naissance. Ce n'est pas la première fois que ce chien compatissant, cède son pallier aux pauvres enfants du Kom-po, et loin de les mordre, à sa manière il appelle à leur secours. Les chiens du voisinage ne sont pas si humains. Plus d'un enfant est mort sous leurs dents. Plus utilement que l'Orphée de la fable, l'Enfant Jésus sait adoucir la férocité des animaux et, par ses charmes, entraîner à sa suite les cœurs les plus endurcis. Puissent nos sauvages païens du Kom-po, en changeant de mœurs, en faire la douce expérience !

La Stérilité devenue féconde. — Dans le tout petit centre de St François, aussi dans le Kom-po,

la Ste Enfance a, comme on dit fait merveille. Le chef de cette chrétienté, toute composée de nouveaux Chrétiens, et néophyte lui-même, gémissait depuis longtemps sur la stérilité de son épouse. Depuis 12 ans de mariage, pas une naissance n'était venu réjouir le foyer domestique. « Elevez des orphelins, leur dit notre bien aimé et trop regretté P. de Carrère, et Dieu vous bénira. » Doués d'une compassion naturelle, ces deux néophytes commencèrent à recueillir tous les enfants abandonnés dans les environs, leur donnant les soins les plus dévoués. Il est tels enfants que ce bon chef dut porter des mois entiers sur ses bras, à cause de leur état chétif et maladif. Leur foi et leur charité eurent leur récompense. Deux garçons leur sont nés, et une jeune orpheline, maintenant grande, fait leur consolation, par son zèle à élever aussi, à son tour, des orphelins. Un voisin néophyte était dans le même cas; aucun enfant ne lui était né, depuis 15 ans d'union conjugale. Encouragé par cet exemple, il s'est mis à élever des orphelins, et un charmant garçon vient de lui naître. Voilà un encouragement dont nous profiterons pour activer notre chère œuvre encore stérile, à proportion de ce qu'elle pourrait produire dans ce Hom-po, où l'infanticide et l'exposition se pratiquent sur une si grande échelle. O Ste Oeuvre! avec vous, plus d'enfants sans pères, ni de pères sans enfants.

La petite difforme. Rentrons dans le Hai-men, et passons à la pointe Est. C'est là que le cher Père Ho, premier chinois de notre compagnie, ordonné prêtre, fait ses premières armes. Ayant fait une visite à la famille Wam, si connue de la Ste Enfance, par son zèle à élever des Orphelins, on lui présenta une petite fille de six ans, fort bien constituée pour tout le corps, mais affligée d'une langue démesurément grosse et longue, sortant de la bouche et retombant sur le menton, comme une langue de chien ou mieux de petit veau. C'est une punition de Dieu. Son père, sorcier fort renommé au service du public, sait fort bien que son commerce avec le démon est un crime, et les sapèques qu'il extorque au peuple, une injustice. Exhorté à se convertir par la famille Wam, il a toujours refusé. Dès ce moment, sa petite fille commença à ressentir cette excroissance ridicule de langue. En vain notre sorcier essaya par lui-même toutes les évocations, sacrifices et opérations magiques possibles: la croissance n'en devint que plus rapide. Honteux et irrité, il fit conduire cette enfant, sur le bord de la mer, dans le dessein de s'en défaire. Heureusement que les deux vierges de la famille Wam, sœurs de nos deux Pères Wam, en eurent connaissance, et parvinrent à la retirer de ses mains; elles la présentèrent au P. Ho, qui la fit porter à l'orphelinat, où elle est actuellement. Rien de vilain et de repoussant, comme la monstrueuse langue de cette enfant. Il semble que le démon ait voulu se jouer de son père, en la contrefaisant à sa hideuse image. Puisse son âme, rester embellie par le baptême, en attendant que son corps éprouve la transformation promise à tous les élus. ——— *La baptiseuse et sa broche de tête.* — Dans le Hai-men, ce n'est plus comme au Hom-po, nous ne pourrons que glaner quelques baptêmes. La formation des îles et l'accroissement des terres engage naturellement la population à élever ses enfants. Dans la chrétienté des Saints Anges, une fervente chrétienne Marie Lo, s'est dévouée au baptême à domicile des enfants moribonds. Sage-femme médecin, elle met tout à profit pour sauver quelques âmes de plus. Appelée dans une famille païenne pour un enfant qui se mourait, elle déclara le mal incurable, mais elle voulut essayer un dernier remède, et demanda de l'eau chaude. Tout son stratagème n'était que pour baptiser l'enfant en cachette de la famille. Chose étrange, et que la malice seule du démon peut expliquer; à trois reprises quand elle voulut verser l'eau sur l'enfant, une main invisible arracha la broche de la tresse de ses cheveux, en sorte qu'elle fut enfin obligée de la prendre en main pour pouvoir baptiser tranquillement l'enfant. Une fois sortie, elle ne songeait qu'à remercier Dieu du succès, quand elle s'entendit poursuivre par des pas pressés de quelqu'un qu'elle ne voyait point. Elle fit le signe de la Croix en ajoutant:

Quoique fasse le démon, je suis prête à recommencer. Jésus, Marie, sauvez-moi. Puis elle continua tranquillement son chemin. Voilà huit jours qu'une cruelle maladie la réduisait à l'extrémité. Ayant appris que j'étais à 20 lys dans une Chrétienté d'où je devais repartir incessamment, de nuit, elle se fit attacher sur une brouette, et vint me demander le viatique et l'Extrême Onction. J'étais édifié et consolé, de voir les larmes que cette pieuse zélatrice versait pendant la cérémonie. J'étais persuadé qu'elle irait bientôt voir les petits Anges qui l'avaient précédée, grâce à ses soins. Fiat, disais-je. Puis regrettant sa perte, « demande à Dieu la santé, lui dis-je. » Depuis, je n'ai eu aucune nouvelle d'elle, j'espère cependant que le Sacrement aura produit son effet, et conservera à l'œuvre, un si utile auxiliaire. La pauvreté l'avait forcée de prendre une brouette pour se transporter, et sa broche de tête était passée au Mont de piété. Ce que voyant je lui fis une petite aumône, au nom de la Ste Enfance, pour se soigner.

La vieille Bonzesse, presque marraine. Dans ce même centre des Sts Anges, au mois de Marie, après ma messe, une toute petite vieille femme, portant un enfant dans ses bras, vint me tirer par mon aube. Comme cela n'est pas ordinaire, je me retournai et examinant des pieds à la tête cette singulière femme, à tête rasée, vêtue comme un homme, « Que veux-tu, lui dis-je? » Père, moi aussi j'ai vu aujourd'hui la messe, baptisez cette petite fille. » Distrait par autre chose, je n'en demandai pas d'avantage, et commençai la cérémonie. Ce fut alors que mes doutes se vérifièrent. Mais, dis-je au catéchiste, cette marraine n'est pas d'ici, ou bien c'est une païenne à moitié folle. Père, me répondit-il, c'est la Bonzesse de la pagode voisine! Alors commença une assez longue discussion pour prouver à cette Bonzesse qu'elle ne pouvait pas être marraine, et que même je ne pourrais pas baptiser sa protégée, tant qu'elle resterait en sa possession. Bien malgré elle, elle la céda à une voisine Chrétienne. Elle l'avait recueillie deux mois auparavant, et chaque jour elle l'avait portée dans les maisons des environs, pour la faire allaiter par une nourrice. Une de ses sœurs maternelles, néophyte, lui ayant dit, qu'elle et sa petite orpheline n'avaient à espérer que l'Enfer, si elles ne recevaient le Baptême, elle avait consenti à baptiser cette innocente enfant, que j'appelai Marie. Je promis à la vieille de lui donner le nom d'Anne, si elle se convertissait. Que Ste Anne me pardonne d'avoir pensé à elle en voyant cette pauvre prêtresse des idoles. Elle doit à la Ste Enfance toutes ces faveurs. —— *La Vaisselle cassée par le Démon.* Embarquons-nous maintenant pour l'île de Né-lié-sen. C'est là que notre cher Père Ho, faisant mission eut la consolation de voir rentrer dans la voie du salut, un apostat de vieille date. Lors de son baptême, sa femme avait fait jouer tous les ressorts pour s'y opposer, et après, peu à peu elle l'avait ramené aux superstitions. Est-ce punition de Dieu? Le fait est qu'après son apostasie la misère les poursuivit jusqu'à les chasser de leur pauvre chaumière pour venir chercher fortune dans cette île nouvellement sortie du Kiang. Ils vinrent s'établir près de notre chapelle en roseaux où la grâce les attendait. Une pauvre mais digne famille chrétienne fit travailler cet apostat à la journée et s'aperçut à sa conversation qu'il était chrétien. On l'exhorta ainsi que sa femme et on les décida à venir voir célébrer une messe par le P. Ho. L'affabilité de ce Père, l'entrain des chrétiens et surtout la grâce agissant sur ces cœurs bien préparés: « coûte que coûte, dit la païenne, je deviens chrétienne avec mon mari, je n'ai pas eu d'enfants depuis 16 ans, je n'espère plus, je veux adopter un orphelin, et renoncer ainsi au riz des sacrifices de famille. » Elle prit un orphelin âgé de six ans. Le lendemain, sortie la dernière de sa maison pour venir à la messe avec son orphelin, elle ferme la porte; mais à peine a-t-elle fait quatre pas, qu'elle entend un grand vacarme dans sa cabane. Vite elle rentre, examine sans voir aucun dérangement. Elle referme sa porte et vint assister à la messe. Elle ne parla à personne du vacarme entendu et après la messe elle rentra chez elle pour cuire le riz.

Quelle surprise! Toute la vaisselle en menus morceaux jonchait sa cabane. A cette vue, les bras lui tombent: « Hélas, dit-elle, où trouver des sapèques pour acheter une autre vaisselle? Depuis 20 ans j'en avais pris tant de soin! mes ancêtres se vengent..... Troublée, toute en larmes, elle vint tout raconter aux chrétiens et au Père. Peu à peu elle se calma; elle comprit que c'était le démon, et non ses ancêtres, qui se vengeait de sa conversion: « Ah! dit-elle, il avait coutume de venir manger dans ces assiettes et ces plats, maintenant que je ne veux plus rien lui donner, il casse la vaisselle. Comme Dieu voudra; mais j'aime mieux mourir, plutôt que lui cuire encore un grain de riz. » Sa foi se fortifiant, je la baptisai au mois de Mai, avec son jeune orphelin. La Ste Enfance, en lui donnant ce fils adoptif, ferme la porte aux parents païens qui eussent sans doute empêché ces grâces de salut. — La Sonnette de l'Orphelinat. Voici un petit trait qui précéda de peu l'état de solitude où se trouva réduit notre orphelinat, par la défense au colporteur de nous apporter des orphelins. Un soir j'y arrivai tard. Le Directeur, soit paresse, soit crainte de me déranger, ne me parla pas de trois enfants moribonds auxquels il fallait suppléer les cérémonies du baptême. Sur les 2 heures du matin, je fus réveillé par la sonnette de la maison. Je me lève et vais demander au catéchiste la raison de cette sonnerie. Il n'avait rien entendu. Cependant par précaution on fit lever les personnes chargées de l'orphelinat. Il était temps, car ces trois enfants n'avaient plus qu'un souffle de vie, et l'un mourut même avant la fin des cérémonies du baptême et de confirmation. C'était sans doute quelque chat ou rat qui aura agité cette sonnette. Toujours est-il, que les bons Anges surent en profiter, pour procurer à ces 3 enfants cette auréole spéciale qui distinguera au Ciel, les élus marqués du sceau de la confirmation, et sur lesquels l'Église a récité tous ses exorcismes et fait ses onctions saintes.

(Le f. 25 juillet 1869)

Extrait d'une lettre du P. Seckinger. L'orage soulevé contre nous à la partie Ouest du Kiang-nan, et qui a éclaté l'an dernier dans les affaires de Yang-tchéou, a prouvé en cette occasion à nos mandarins, qu'il pourrait être dangereux pour eux, de poursuivre leur système d'opposition ouverte. Depuis lors, ils ont changé leur tactique et semblent se dire: Actuellement nous ne sommes pas encore assez forts; préparons-nous de longue main; armons-nous dans nos cités; fortifions-nous dans nos retranchements; puis, quand le moment sera venu, nous frapperons tous ensemble sur toute la ligne. » Ces bruits nous ont été avoués par plus d'un affidé, et tels de nos ennemis ne craignent pas de nous le déclarer en face. Au reste, voyons ce qui se passe: Le grand arsenal ouvert à Nan-kin, depuis deux ans, fond journellement un beau canon; les chantiers de construction Chinois à Shang-hai et à Sou-tchéou, ont déjà lancé à la mer des canonnières qui ne le cèdent en rien aux nôtres. En plusieurs endroits, on reprend avec vigueur les exercices à l'Européenne; même, chose digne de remarque, les Mandarins ayant vu représentée en certaines illustrations l'expédition anglaise d'Abyssinie où des pièces de campagne étaient portées à dos de chameaux, se mettent aujourd'hui à dresser leurs montures aux mêmes manœuvres dans les montagnes de Nankin. A côté de notre résidence de Nankin, est un grenier public dont la cour intérieure, sous une pelouse de trois pieds de haut, cache les fondements et les débris de l'ancienne église que le Pape Alexandre VII avait érigée en cathédrale sous le titre de Ad Sanctam Mariam Majorem. Là devrait sortir de ses ruines la même église; elle porterait le même vocable, un des successeurs d'Alexandre VII lui restituerait le cachet qui jadis avait fait rejaillir tant d'éclat sur la sainte église en Chine! A un kilomètre, en face de notre résidence, a été érigé par l'ex-vice-roi de Nankin, le fameux Li-Kou-po, en l'honneur de Confucius, un temple qui, de l'aveu des voyageurs, est ce qu'ils ont vu de mieux en Chine, et par la symétrie de l'immense ensemble de ces superbes bâtiments, et par le fini de chaque partie. On y a dépensé trois cent mille taëls, c.à.d. la bagatelle de deux millions, quatre cent mille francs.

Houé-ngan-fou vient de nous ouvrir ses portes. Notre maison nous a été rendue avec tous les honneurs voulus.

Satan pourtant ne s'avoua pas vaincu. Voyant les hommes apaisés, il souleva contre nous les éléments. Un violent coup de vent nous assaillit à notre retour, et lança notre barque sur un gros piquet placé sur la berge, mais caché sous l'eau. Il en résulta une voie d'eau qui augmenta d'autant plus le danger qu'une certaine provision de riz placée par devant, nous empêcha de voir immédiatement l'avarie et ne permit à l'eau d'entrer que petit à petit. Il était minuit lorsque mon compagnon de voyage, le P. Lelec, s'aperçut ainsi que moi, que nos lits flottaient dans l'eau. Un quart d'heure plus tard, nous aurions été au fond du canal, profond de trente pieds. C'est sans doute la bonne Mère, dont notre barque porte le nom, qui nous réveilla et donna à nos bateliers la vigueur et le courage nécessaires. Après cinq heures d'efforts inouis, nos vies et notre barque furent sauvées. Je ne parle pas de nos chapelles, malles, papiers et autres objets placés à fond de cale; ils prirent un si bon bain, qu'ils ont à peu près tous dû être mis à la réforme. La perte s'élève à deux cents taëls, c. à d. mille six cents francs.

Le Ngan-houé, si pauvre jusqu'ici en églises, vient de conquérir cette année trois nouveaux points à la foi que nous professons. Le premier, est le charmant pays de Guien-koué-fou, partie Sud du grand Fleuve. Des colonies de chrétiens émigrés du Hou-pé, sont venus fixer leur demeure au fond des splendides vallées ou sur le versant des monticules couverts d'arbres séculaires de cette région, où jamais Dieu n'a eu d'adorateurs. Ils se sont groupés en trois différents centres; nous y avons établi trois Kom-sou, autour desquels les païens commencent à s'ébranler. La ferveur de nos pauvres chrétiens ne laisse rien à désirer; j'espère que par leur concours, nous aurons bientôt en ce pays, une de nos chrétientés les plus florissantes. Au Sud du Kiang encore, sur les confins du Kiang-Si, est le magnifique pays à thés de Kien-té-hien. Des catéchumènes venus du Kiang-Si, sont les premiers qui y ont jeté la bonne semence. En peu de temps ils ont vu leur nombre dépasser la centaine. Monseigneur Baldus, dont les années ne refroidissent nullement le zèle, m'en a charitablement prévenu. J'ai envoyé d'abord des catéchistes, puis me suis rendu moi-même en compagnie du P. Heude, au milieu d'eux. Les dispositions de ces catéchumènes sont bonnes; ils forment deux centres auxquels se rattachent beaucoup d'annexes. Autant qu'il est possible nous les visitons de temps en temps; nous y retournerons cet automne pour y ouvrir des Kom-Sou qui serviront de pied à terre aux missionnaires. Passons le Kiang, et remontant vers le Nord, nous arriverons, après avoir franchi de hautes montagnes sur une distance de soixante lieues, au pays de Yn, et de Ho-Shan-hien, préfecture de Lo,ngang,tchéou. Nos catéchumènes après quatre années de persécutions, où les dilapidations et les emprisonnements ne leur ont pas plus fait défaut que la cangue et les coups n'ont en rien changé leur détermination. Le manque de missionnaires a été cause qu'ils n'ont pu être visités que deux fois en passant; de plus la lenteur des procédures a fait qu'ils ont été presque abandonnés jusqu'à ce jour. Ayant enfin obtenu des Mandarins supérieurs de Ngan-Kin-fou des ordres positifs pour le préfet et les sous-préfets des villes ci-dessus nommées, j'ai pu y envoyer le P. Heude. C'était son premier coup d'essai, il s'en est tiré en maître. En un voyage de plus d'un mois, sans se laisser ébranler par la difficulté des chemins, les chaleurs de la saison, ni les dangers inséparables de cette périlleuse expédition, il a été trouver les Mandarins locaux, et a obtenu d'eux des publications réparatrices, et la liberté si longtemps refusée à tout Chinois de se faire chrétien. Ses efforts ont réussi à relever le courage des catéchumènes et à remettre en honneur notre religion et ses ministres.

Lettre du P. Heude, au P. Seckinger ministre de la section. Ngan-kin, 22 Juin 1869.

Je suis parti de Ngan-kin le 19 Mai à 2 heures du soir: je n'ai perdu qu'une demi-journée à cause de la pluie;

le 25, à 1 heure, j'arrivai à Liéou-Ngan. J'ai envoyé de suite mes cartes au Ta-lao-ié, et lui ai fait demander son heure. J'étais d'ailleurs descendu à la porte de La-mén. Vers 4 heures je montai dans la chaise du tribunal, et je me présentai. Le Tché-tchéou, nommé Liéou, est un homme du Chantong. Il est pâle et défait; on m'a dit que c'était à cause de ses études. Il était en simple robe, sans tao-pang, ni chapelet. Il m'a indiqué d'un geste la première place, et nous n'avons pas perdu de temps en cérémonies. Il s'est d'abord adressé à U-tai-lai, lui demandant s'il était chrétien? Quelle différence y a-t-il avec les autres? Tu aides un Européen &c. et plusieurs autres phrases qui se succédaient sans attendre de réponse. Comme je n'étais pas très sûr de comprendre exactement, je me suis contenu et n'ai rien relevé. Mais j'ai interrompu ce monologue insolent en lui demandant s'il avait reçu des lettres du Nié-tai (un des premiers mandarins civils du Ngan-houé). Il m'a répondu que oui, et m'a demandé si je m'appelais Kin (c'est le nom chinois du P. Seckinger). Je lui ai dit que Kin-ta-jen, à cause d'affaires, avait dû retourner à Nankin après avoir été à Kien-té-hien. Il a demandé ce que je gouvernais, disant qu'il ne connaissait pas cela..... Je lui ai dit que là n'était pas la question, mais que je le priais de me remettre deux notes officielles pour ses deux sous-préfets de Ho-chang et de In-Chang. Dans la lettre à Ho-Chang, où il n'y a eu aucune affaire, le Ta-lao-ié ordonnera aux Lao-ié de me donner un caoche (notification publique). J'irai le voir. Dans celle à In-chan, il ordonnera au Lao-ié de me donner des Caoche et de faire restituer l'argent que j'indiquerai, en punissant les coupables de moi connus. « Des caoche, à quoi bon? » Réponse: Le peuple ne nous connaît pas. Le Ta-lao-ié sait d'ailleurs que l'ex-tché-hien-Tchang a été assez peu intelligent pour faire une grosse affaire. Le peuple se fie à ses Mandarins; quand les Mandarins auront parlé il n'y aura plus de raison de nous traiter de Tchang-mo et de Nien-fei. — Je veux des Caoche — « Ce n'est pas nécessaire » — Moi j'en veux: Quand les trois grands hommes Ma, vice-Roi actuel; Tseng, son prédécesseur; et Tin, gouverneur du Kiang-sou, en ont publié un, (et je le lui ai passé) je ne vois pas pourquoi deux Tché-ien n'en publieraient pas! En lui parlant ainsi, je n'avais pas précisément l'air ni le ton sentimental. Il s'est aperçu qu'il était en simple robe; il a demandé je ne sais quoi, on lui a apporté un petit Ma-Koa-tse, qu'il a mis sans se gêner. Il m'a dit alors qu'il allait écrire. Je lui ai demandé quand je recevrais ses lettres. Bientôt, fut la réponse. Là-dessus je suis sorti. Il n'est pas venu me reconduire à la chaise. Dans la soirée il m'a rendu la visite, et m'a envoyé les deux Ouen-Chou. J'ai profité d'une visite que m'a faite le Tché-ien, de Chéou-tcheou, pour lui dire combien j'étais peu content de la politesse du Ta-lao-ié. Lui fera-t-il la commission?... Je vous parlerai plus tard de ce Tché-ien. — Le lendemain 26, je partais pour Ho-Chang, avec deux excellents porteurs. Ils m'ont fait un jour 95 lys (9 lieues ½). J'y arrivai le 27, à 8 heures du matin. A 10h ½ j'étais au tribunal. Le Tché-ien est un homme de Tchang-uen (Sou-tcheou-fou): Il parle le mandarin du Nord. J'ai abordé de suite la question, le laissant libre de publier le Caoche des 3 Mandarins, ou d'en publier un à son idée. Il en a composé un que vous verrez. Ensuite, je lui ai fait des compliments sur son intelligence, sur la beauté et la fertilité de la vallée de Ho-chang, et nous nous sommes séparés en bons termes. Dans la soirée, j'avais 4 exemplaires du Cao-che et j'allais coucher à 5 lis en avant sur la route de In-Chang. Le 29 à 3h, j'arrivais à Tchong-kiai-lin, où je couchais, en attendant une nouvelle chaise. J'arrivais à In-Chang le 31 à une heure et demie. J'appris aussitôt que le Lao-ié n'était pas là. Il était à 90 lys pour faire l'enquête sur un homme qui avait jugé à propos de se pendre. Dans la nuit, la pluie tomba à flots, en sorte que je craignis encore du retard. Le Tché-ien arriva cependant le lendemain 1er Juin, vers 4 heures. Il était préalablement informé de mon arrivée,

et avait ordonné au peuple de ne me faire entendre aucune parole désagréable. Je lui laissai le temps de souffler, mais lui envoyai cependant mes cartes. Je me présentai au tribunal vers 8 heures. Il a accompli toutes les règles de la politesse avec une grande exactitude et m'a fait attendre assez longtemps pour s'habiller tout comme moi. C'est un homme d'une cinquantaine d'années gai et jovial. Il m'a de suite mis à l'aise par son air bonhomme. Il a commencé par me demander avec l'accent gascon de Tchang-tchéou-fou, si je comprenais leur langue? Ah! lui dis-je, je comprends deux mots, et en puis dire autant. « Mais vous parlez très-bien mandarin, s'écria-t-il en riant et se rapprochant de moi d'un air amical! » Le Lao-iè exagère, et il est bien bon de parler ainsi. « Oh! non, non, c'est vrai! » Puis je me suis excusé de venir le fatiguer à l'issue d'un voyage « Oh! la vilaine affaire! un misérable qui s'est pendu! Trois jours sur les routes; et quelles routes! » — Je ne le sais que trop, moi, qui y suis depuis 15 jours! — Puis nous avons parlé des chemins, des porteurs, des pays &a. — L'assemblée était nombreuse; il y avait plusieurs lettrés dans la salle, et beaucoup de monde à la porte. Je lui ai présenté mon Uen-Chou. Il l'a lu. Puis je lui ai demandé 10 exemplaires des Caoche pour Tchong et Si-Kiai-lin. « Oh! pas besoin, m'a-t-il dit, j'ai tout réglé; vous pouvez être tranquille; on ne vous dira rien. » Je reconnais à cela l'intelligence du Lao-iè; cependant je veux des Caoche, si non pour moi, au moins pour les chrétiens et ceux qui désirent embrasser la religion. Car, ai-je ajouté en élevant le ton et me tournant vers l'assemblée, il faut que tous sachent en Chine, qu'ils sont libres de se faire chrétiens, et que personne n'a le droit de les molester. Les Chrétiens comme les autres, sont le peuple de l'Empereur; ce ne sont ni des Tchang-mao, ni des Kouei-tzé (diables) &a &a. « Ah, ah! mais il y a la moitié de Si-kiai-lin dans le Ho-Chang. » Je le sais; aussi Tsai-lao-iè m'a-t-il donné un Caoche. — « Oh! alors j'en donne aussi! » Puis il m'a dit qu'il publiait le Caoche des 3 Mandarins et a ordonné sur place d'en copier dix feuilles sur l'exemplaire de Kien-tzé que je lui ai donné. C'est bien, lui ai-je dit alors: l'affaire est à moitié réglée. Puis je lui ai raconté votre aventure d'il y a 2 ans: Comment on vous avait mis en prison, pillé nos objets &a. — Je demande 300 taëls (2400 francs) d'indemnité, puis la punition du Ti-pao (maire du village) et celle du bachelier. J'ai fait un discours, sur l'obligation qu'avait le Ti-pao de protéger le peuple, et j'ai dit comment il n'avait usé de son autorité que pour vexer ses subordonnés; Et qu'avait fait son subordonné? Il était coupable d'avoir appelé un Européen, et de vouloir embrasser la religion. Vous concevez que j'ai appuyé sur ces deux phrases, et elles n'ont pas été relevées. Or on sait que nous pourrons aller répandre la religion, et que ceux qui veulent y entrer peuvent nous appeler; et que ni un Ti-pao, ni un bachelier ne peuvent les molester; que s'ils les molestent, ils sont en faute, et ils doivent être punis. Ce bachelier devrait donner bon exemple au peuple, et ne pas se prévaloir de son bouton pour être orgueilleux et pousser le Ti-pao au mal. « Ah, ah! Porter le globule, être bachelier; cela n'est pas nécessaire; moi je vais le juger, dit-il avec feu, en se tournant vers ceux qui l'assistaient. » Alors il a pris les noms, puis m'a promis d'agir. — On m'avait bien dit, ai-je ajouté en buvant le thé, que Su-lao-iè était bon et très-capable; mais à présent, je le sais par moi-même. C'est bien! Le bonhomme ne voulait pas se lever: mais comme il y avait une bonne demi-heure que la séance durait, je me suis levé, lui ai fait de nouvelles excuses sur sa fatigue &a. — Il m'a accompagné, criant d'une voix forte de bien éclairer, commandant aux porteurs de préparer la chaise, au milieu de la foule ébahie, qui ne dira plus maintenant: « Le Mandarin n'a pas de considération pour lui. » Voilà, mon R. Père, le compte rendu de mes 3 visites. Maintenant, rebroussons chemin. — Le lendemain à 11 heures, Ouang-toin-mei (domestique du P. Heude) me rapportait mes Caoche, et vers 1 heure, je partais pour Si-Kiai-Lin.

je tenais à y arriver le lendemain, afin de pouvoir célébrer le St Sacrifice, le jour de la fête du Sacré-Cœur. Je suis arrivé en effet; mais un incident que je vous raconterai plus tard, m'a obligé de retourner le lendemain à Li-Chou-tsi, bon petit village sur la route, où j'ai offert la divine Victime pour ces pauvres gens. Je l'ai fait trois fois. Le Dimanche à Kou-hou-tang, en présence d'une dizaine de catéchumènes qui ont chanté tout ce qu'ils savent de prières; et d'une foule de païens, dont la tenue a été irréprochable. - Mon appréciation sur l'état des choses est celle-ci: Ce sont de vrais catéchumènes, mais peureux au dernier point et très-ignorants. La peur et l'ignorance se corrigeront par la présence d'un Père et d'un bon catéchiste, au moins un mois! La population est parfaitement disposée, et saisit avidement la doctrine qu'on lui expose. Avoir un Kom-sou dans le pays, y distribuer quelques remèdes, visiter les habitants, sont, je crois, le moyen de produire du fruit. Si le sous-préfet punit mes hommes, et j'espère qu'il le fera, tout ira bien - Deux mots d'anecdote: le Dimanche, deux Eong-che (notables) de Tchong-Hiai-kin sont venus me voir: L'un est un bon petit vieillard de 75 ans nommé Hia; l'autre un grand sec, nommé Li. Ce Li est propriétaire de la belle maison où j'étais. C'est lui qui avait le verbe en bouche. Après les phrases d'usage, il m'a demandé si je mangeais de la viande et quelle sorte? Je lui ai répondu, aux grands éclats de rire du public, que je mangeais toutes sortes de choses, pourvu qu'elles fussent bonnes. Alors, il ne m'a plus rien dit; mais il s'est mis à raconter qu'il avait été à Han-keou, que là il avait vu des Dang-Kouei-tzé (diables d'Europe) que pour moi je n'étais pas un Diang-kouei-tzé, puisque je portais un habit comme eux; que je me rasais la tête, et qu'il me comprenait. "Ces Dang-Kouei-tzé, disait-il, vous avez beau les écouter, vous ne comprenez pas un mot. Ce Lao-ié, on le comprend. Et le public de dire amen! Sa Grandeur lira ces paroles et Elle en tirera une petite conclusion. - Je termine. Voyant la peur des catéchumènes, je me suis décidé à partir, afin de laisser agir le temps, et de voir l'effet des Caoche et des promesses de Su-lao-ié.

Extrait d'une lettre du P. Gandar à la Propagation de la Foi. Zi-ka-wei, 10 Août 1869.

J'ai trouvé en construction une grande église dont la cour de Pé-kin avait autorisé l'érection aux frais publics, en mémoire de l'amiral Protet et du R. P. Wullaume, frappés ici de mort, lorsqu'ils protégeaient le peuple contre les rebelles de 1862. Sans la puissante autorité, le zèle infatigable, la prodigieuse activité et la généreuse libéralité de Zie-Kien-nai, ancien catéchiste du R. P. Lemaître à qui il est redevable de sa haute position, la signature du fils du ciel, sur grand papier rouge, serait restée enfouie dans les paperasses du Sous-Préfet de Né-wei. Mais Zie-Kien-nai prenant à cœur la gloire de l'Eglise et de ses martyrs, mit tout en œuvre pour conduire son entreprise à bonne fin. Il réussit. En 1864, il recueillit quelques milliers de piastres d'une souscription ouverte chez les richards du pays; et le 8 Xbre de la même année, il posa la première pierre du monument décrété. Les espèces se faisant attendre, la bâtisse se fit lentement. Le R. P. Hélot avait donné un plan dans le style roman. L'entrepreneur fit du roman Chinois. Néanmoins l'effet produit est assez satisfaisant. Le 8 Xbre dernier, Mgr Languillat vint en faire la bénédiction solennelle. Huit missionnaires assistaient Sa Grandeur. L'église, qui peut convenablement contenir 1500 personnes, renfermait plus de 2000 fidèles. Des païens sans nombre, se pressaient aux portes, aux fenêtres et à toutes les issues. Après la messe, célébrée par Sa Grandeur, on dressa dans la nef principale, un magnifique catafalque, qui n'avait pas moins de cinq mètres d'élévation, garni abondamment de cierges en cire vierge. A 11 heures

nous introduisîmes les autorités françaises et chinoises venues pour la cérémonie et pour être témoins de l'exécution des ordres de l'Empereur donnés autrefois sur la supplique d'une vingtaine d'hommes des plus influents du Sou-tong. La France était représentée par Mr. Brenier de Montmorant, consul général à Chang-hai, et par Mr. Mercia, commandant de l'Aspic. Les représentants de la Chine étaient plus nombreux. Le Tao-taï de Chang-hai y avait un délégué avec un lieutenant militaire; de plus y figuraient en personne le Fou-min-fou de Tsé-suo, mandarin militaire accompagné d'un de ses commandants et le Directeur des Contributions de Né-wei. Monseigneur, revêtu du rochet, de l'étole et de la chappe noire, en crosse et en mitre, vint processionnellement au Catafalque présider à un Libera chanté à l'intention de nos illustres martyrs. L'absoute terminée, Mr. le Consul, s'inspirant des hauts faits de la charité chrétienne ranimant ses sentiments patriotiques devant une bière élevée en Chine, à la mémoire de deux Français, et touché de la reconnaissance d'un grand peuple pour ses libérateurs, fit une allocution fort chaleureuse qui émut vivement tous ses auditeurs. Sa Grandeur remercia Mr. le Consul de sa présence et des sentiments qu'il venait d'exprimer, témoignant l'espérance que la France et la Chine s'uniraient pour adorer un seul Dieu et honorer ses Saints. Un prêtre Chinois expliqua aux indigènes les deux allocutions, puis il donna lecture du décret Impérial, pour l'érection de deux grandes églises, en souvenir des deux héros français, qui avaient sacrifié leur vie pour chasser les Tam-mao. Quand on sortit de l'église, il était midi. Un dîner splendide à l'Européenne était servi. Tous ces nobles assistants y prirent part. La conversation fut vive, animée, très respectueuse. Un orchestre de musiciens jouait ses airs les plus gais. Après le dîner chacun de ces M.M. fit force compliments et monta en chaise pour s'en retourner chez lui. La bénédiction de Zié-kia, faite dans ces circonstances, releva de beaucoup notre autorité, aux yeux des Chrétiens et surtout des infidèles. Les Mandarins y ont assisté, c'est assez dire. Le R. P. Olive continua ses relations avec eux. Par là, nous pûmes obtenir beaucoup, en faveur de nos néophytes, et à l'avantage de nos œuvres.

France. — Angers, Fête de Sainte Thérèse, mil huit cent soixante-neuf. —

Extraits d'une Circulaire adressée par le P. N. Louis, Directeur de l'Archiconfrérie de St. Joseph à Angers à M.M. les Directeurs des réunions affiliées, et aux principaux bienfaiteurs de St. Joseph-du-Chêne.

Constatons le d'abord, dans toutes les parties du monde Catholique, le culte de St. Joseph pénètre avec une merveilleuse rapidité. Il y a 12 ans, à peine trouvions-nous à qui parler, quand il était question de sa gloire, et pour de rares zélateurs que nous parvenions à recruter, de nombreux contradicteurs tentaient d'entraver nos efforts. Toute opposition a cessé aujourd'hui; les plus irrésolus naguère, emportés par le mouvement irrésistible qui entraîne les enfants de l'Église sous l'étendard du saint Patriarche, n'hésitent plus à lui rendre hommage. Bientôt, si nous en jugeons par ce qui se passe autour de nous, pas une localité de quelque importance qui n'ait institué en l'honneur de St. Joseph des exercices particuliers; pas une église qui ne lui ait dédié un autel, pas une famille qui ne possède son image. Le nom de Joseph, assez rarement porté jusqu'ici dans nos contrées, est de nos jours fréquemment conféré au Saint Baptême, les parents tiennent à mettre sous le patronage du gardien de Jésus, ce qu'ils ont de plus cher au monde; c'est un signe non équivoque de la confiance que leur inspire Celui dont ils ont appris à connaître la puissance et la bonté. Nous avons sous les yeux une preuve palpable du progrès de la dévotion au saint Patriarche: il n'y a que peu d'années, difficilement on se procurait les objets de son culte; de nos jours des artistes de mérite

de mérite et dans tous les genres ont mis leur talent au service de sa cause; le commerce qui, d'ordinaire, n'avance qu'avec circonspection, ne recule devant aucune dépense lorsqu'il s'agit de St Joseph, assuré qu'il est de couvrir ses avances par d'abondants profits. Ces faits généraux n'ont point échappé à nos lecteurs, signalons ceux qui se sont produits sous nos yeux depuis un an. Au mois de Novembre 1868, nous partions pour la Belgique, invité à prêcher par le R.P. Supérieur de notre résidence, à Gand, pour l'érection de l'Archiconfrérie, dans l'église de sa maison. Dix jours seulement nous sommes restés dans cette ville, rarement nous avons rencontré, en un si court intervalle, tant de sujets d'édification. Une neuvaine préparatoire à l'inauguration de l'Archiconfrérie avait été annoncée, et déjà toutes les dispositions capables d'en assurer le succès étaient prises. Au milieu de l'église, richement décorée, s'élevait le trône de St Joseph. Une statue digne des plus grands maîtres, y était placée. Des chants de circonstance avaient été préparés. Aussi, dès l'ouverture de la neuvaine, l'auditoire se trouva formé, et le concours persévéra jusqu'à la fin. Trois instructions cependant avaient lieu chaque jour, l'une en flamand, deux en français. Une communion générale et une consécration solennelle couronnèrent ces exercices. Mille à quinze cents personnes avaient accru la famille de St Joseph. Ces nouveaux associés et le R.P. Van Decker, leur directeur, voulurent bien nous promettre de rester unis de prières et de bonnes œuvres, à l'archiconfrérie d'Angers. Avant de quitter la ville de Gand, une autre consolation nous était réservée et bien qu'il ne s'agisse pas du culte de St Joseph, nos associés nous sauront gré de leur en dire le sujet. Le 3 Xbre, fête de Saint François-Xavier, toutes les congrégations dont s'occupent nos Pères, voulurent prendre part à notre joie et célébrer ce saint apôtre, l'une des gloires de notre Compagnie. Le matin, la congrégation des étudiants se réunit pour la messe. Il s'y trouvait de soixante à quatre-vingts associés. Quelques semaines auparavant, ces fervents chrétiens avaient envoyé une adresse au Souverain Pontife, et Sa Sainteté daignait les en remercier. Je fus chargé de leur apprendre cette nouvelle, et de leur adresser la parole. J'avais devant moi l'élite des jeunes gens du pays. Leur piété, leur bonne tenue, leur bienveillante attention me touchèrent profondément. Un spectacle bien intéressant encore m'attendait dans la soirée; il me frappa d'autant plus que j'y étais moins préparé. Des chants bien nourris s'étant fait entendre tout à coup dans la chapelle intérieure de la maison, j'en demandai la cause. « C'est, me fut-il répondu, le chœur des congréganistes réunies pour l'instruction; ces jeunes filles sont admises dans l'œuvre après leur première communion, elles en font partie jusqu'à leur mariage. A cette époque, elles passent dans la congrégation des mères de famille. Quinze cents jeunes filles, ouvrières et domestiques, sont inscrites actuellement sur les régistres de l'œuvre. L'association des femmes mariées est plus nombreuse encore. Les hommes, ajouta mon interlocuteur, sont divisés de la même manière, et si vous désirez assister à leur réunion, dans un instant, les deux sections, assemblées sous la présidence de Monseigneur, vont célébrer le jubilé de plusieurs anciens congréganistes. Cette fête est à voir. » A peine avais-je quitté ce Père, que, des tribunes voisines de ma chambre, un concert d'instruments se fait entendre; je descends à l'église. Déjà les Congréganistes qui célébraient le vingt-cinquième anniversaire de leur admission, s'avançaient vers le maître-autel, un cierge à la main et un large ruban au bras. Le clergé et les dignitaires étaient allés processionnellement les recevoir. Monseigneur paraît bientôt en chaire, mille à quinze cents hommes forment l'auditoire et prêtent la plus respectueuse attention. Quand Sa Grandeur eut achevé, Elle vint se placer devant la Sainte Table, et les congréganistes qui étaient l'objet de cette fête, renouvelèrent à haute voix leur consécration. Un salut solennel termina cette cérémonie.

Sauf les chants liturgiques, tout ce que j'entendis en cette circonstance était en flamand, et, par là-même m'offrait peu d'in-
térêt; mais, la foi a son langage et tous le comprennent; aussi, je puis le dire, cette fête fit sur moi une grande impression;
je vis avec bonheur combien, malgré les efforts de l'impiété, le catholicisme était encore vivant dans ce bon peuple. A Ga[nd]
en particulier, la lutte entre le bien et le mal est formidable, et peut-être sera-ce aux institutions dont je parle que la
foi devra son triomphe. Une publication d'une grande importance pour la gloire du Saint-Époux de Marie, se prépare
en ce moment; nous sommes heureux d'y avoir concouru. Nous voulons parler d'un traité sur St. Joseph, et sur la Ste
Famille, publié pour la première fois à Lyon, en 1614, par le P. Moralès, théologien éminent de notre Compagnie.
Cet ouvrage, le plus beau monument peut-être qu'on ait écrit à la louange de St. Joseph, était devenu tellement rare
que des perquisitions faites simultanément à Paris, à Bruxelles et à Cologne, restèrent plusieurs années sans ré[sul-]
tat. Enfin nous parvînmes à rencontrer un exemplaire de cet ouvrage. Une fois en possession d'un si précieux [tré-]
sor, nous avons songé à le partager avec les directeurs de nos réunions. Mais longtemps encore une difficulté
nous arrêta: le livre de Moralès est en latin; c'est un in-folio de mille colonnes, avec 240 pages de table. La
réimpression d'un ouvrage semblable devant entraîner des frais considérables, aucun éditeur ne voulait s'en char[ger].
Un voyage entrepris pour la gloire de St. Joseph, nous fournit l'occasion de nous mettre en rapport avec M. Viv[ès].
L'habile éditeur nous était connu, son dévouement pour la cause catholique ne faisait pour nous aucun doute;
mais à peine espérions-nous quelque résultat de notre démarche auprès de lui, tant nous avions fait de tenta-
tives inutiles par ailleurs. Nous n'eûmes besoin cependant que d'exposer en quelques mots le but de notre [visite]
pour recevoir la réponse suivante: « Comme à vous, mon Révérend Père, cette publication me paraît opportune;
j'avoue même qu'elle me sourit; mais c'est une affaire assez grave, permettez-moi d'examiner l'ouvrage
en question. » Quelques jours après, M. Vivès nous informait qu'immédiatement on allait se mettre à
l'œuvre. D'abord, une vérification consciencieuse des textes devait avoir lieu; puis l'ouvrage serait in[té-]
gralement réimprimé. Les 240 pages de table que, dans la crainte d'un refus motivé encore sur l'importance [des]
frais, nous avions conseillé de réduire au nécessaire, devraient être conservées. Un seul changement, ajoutait-il, [sera]
introduit: au format in-folio, toujours embarrassant pour l'étude, l'in-4° sera substitué, et nous aurons deux volumes
d'un usage commode. Des lettres récentes nous informent que l'impression de ce bel ouvrage touche à son terme. Nous
sommes heureux d'apprendre cette bonne nouvelle aux directeurs qui nous secourent, leur demandant de s'employer
de toutes leurs forces pour le faire connaître. Les prêtres auront dans Moralès une mine aussi sûre qu'abondante;
l'immense quantité de textes qui s'y rencontrent, prouve que l'auteur avait étudié soigneusement son sujet et per-
mettra au clergé de donner aux fidèles une doctrine solide. Travailler à répandre cet ouvrage, c'est en assurer
les fruits et payer d'un juste retour le généreux éditeur qui sert si puissamment une cause que nous aimons à
regarder comme la nôtre. Parmi les diplômes envoyés cette année, deux étaient destinés à l'Amérique; l'un
était pour l'église des Visitandines à Montévidéo, l'autre pour la cathédrale de Fort-de-France, île de la Mar-
tinique. Le fait le plus important de cette année, est l'inauguration du nouveau sanctuaire de St. Joseph-
du-Chêne. Le nombre toujours croissant des fidèles qui fréquentent le pèlerinage, rendait urgente cette
construction et, sur notre appel, une somme de 25.000 francs environ avait été recueillie. Mais, ici, comme
dans tout ce qui s'est fait pour cette œuvre, les petits et les pauvres ont eu la principale part dans la dépense
et dans le travail. Si soixante-quinze personnes ont mérité le titre de fondatrices en offrant un don de 100 [fr.]
quatre mille ont fourni le reste, et de pauvres ouvriers, d'honnêtes cultivateurs, sans mesurer l'étendue de leurs
ressources

sont allés, au premier signal, faire les terrassements et autres travaux que nécessitaient les circonstances. Les matériaux étaient en majeure partie achetés au loin, les cultivateurs s'étaient chargés du transport, selon la mesure de leurs moyens. A plusieurs reprises, des convois de 60, 80 chariots se sont organisés pour des courses de plusieurs lieues. Des frais considérables ont été ainsi épargnés, et cet édifice pour lequel nous ne disposions guère que d'une somme de 25000 francs, en vaut peut-être 50, à 60,000. Aujourd'hui, plus que jamais, en regardant le Sanctuaire et ses dépendances, ces braves gens peuvent dire: Voilà notre œuvre, ce pèlerinage est à nous. Avouons-le, du reste, ils ont de justes motifs pour en être fiers. Sans doute, l'œuvre n'est pas encore complète, mais, avec de telles populations, on peut tout espérer, et Dieu aidant, le pèlerinage de Villedieu atteindra le degré de perfection qui entre dans les vues de sa providence. Certains détails à terminer tant à l'intérieur qu'au dehors de la chapelle nécessitent encore des échafaudages et ne permettent pas d'en tirer des photographies; mais bientôt nous serons en mesure de répondre aux désirs qui nous sont exprimés. Essayons en attendant de donner quelque idée du nouveau sanctuaire. Pour avoir le plan par terre, figurons-nous une croix archiépiscopale dont les trois bras supérieurs s'arrondissent en hémicycle tandisque les autres sont coupés carrément. Le bras supérieur de droite communique, par son milieu, avec l'ancienne chapelle qui n'a subi aucune modification. La façade, ornée d'une belle rosace, sera embellie, aussitôt que nos moyens le permettront, d'une statue de St Joseph. Déjà un baldaquin gracieux est préparé pour la recevoir; une tour en encorbellement couronne cet ensemble majestueux. Cette construction est en style ogival du XIII siècle; elle charme plutôt par la gravité des lignes que par l'élégance des proportions. Trois cents personnes pourront y prendre place.

École Apostolique d'Amiens. — Extraits d'une lettre du R.P. Barbelin, Directeur de l'école, — Novembre 1869.

Un de nos élèves de l'école apostolique nommé Joseph, vient d'être le 1er en Excellence en 3ème; mais on ne l'a pas nommé à la grande salle; c'est convenu, les Apostoliques n'ont que des places honoraires; celui qui vient après eux a la place et ses conséquences. Les enfants sont extrêmement édifiés de ce renoncement aux honneurs et vanités du monde. A l'académie de la même classe quand on a lu les conditions requises pour être Président, les académiciens regardèrent tous notre Joseph... et de fait, il fut nommé Président à l'unanimité; mais le Père Professeur a ajouté: Président honoraire, oui; maintenant votez pour le Président véritable. Les apostoliques ont fait leur retraite en même temps que nos élèves; seulement ils ont gardé le silence pendant tout le temps; j'en ai été fort content: du reste ils sont très-pieux. Hier, après sa confession, Alphonse D... se lève, puis s'agenouillant à mes pieds: Mon Père, je vous demande bien pardon de la peine que je vous ai faite..... Quelle peine, mon enfant!.. Dimanche j'ai eu un œ, cela a dû vous faire beaucoup de peine..... L'effet des Apostoliques se fait déjà ressentir dans le collège. Le jeune C*** dont il est question dans le 3e compte rendu, m'appelait souvent, et chaque fois un grand secret semblait arrêté sur ses lèvres; enfin avant-hier il m'écrit une touchante lettre de quatre pages, dans laquelle il me conjure de le recevoir dans ma bénie École apostolique. Il craint d'être obligé de retourner dans sa famille à cause de ses maux de tête, et là il pourrait perdre sa chère vocation de missionnaire, au milieu des plaisirs inutiles, trouvant toutes ses aises etc... tandis que si je veux bien l'admettre au nombre de mes enfants, il pourra sans danger rester autant de temps que le bon Dieu voudra; sa mère paiera volontiers une bonne pension, et déjà il pourra s'habituer à vivre loin des siens et se préparer à la séparation future. J'eus assez de peine

à le convaincre que cela n'était nullement réalisable; pour le consoler, je lui dis que dès ce jour il pourrait se regarder comme membre de l'École apostolique, mais que pour sa santé je le laissais au collège où il trouverait un régime et des soins qu'on ne saurait lui donner dans notre petite maison naissante. Il a été autorisé à visiter notre École. Madame V.... est venue me supplier d'admettre Louis V.... un autre de nos élèves du collège: Ce cher enfant a passé une partie de ses vacances avec un bon P. Franciscain, aux bains de mer. Sur les instances de celui-ci qui voulait en faire un fils de St François, il déclara nettement qu'il voulait être Jésuite. Sa mère craint l'influence parfois pernicieuse de son mari; voilà pourquoi elle désirait le mettre à l'École Apostolique. Je fis venir mon Louis; il me raconta en détail sa vocation: je lui fis une peinture exagérée des sacrifices et des privations qu'il rencontrerait parmi nos enfants... Il persista. Eh bien, lui dis-je, la plupart des inconvénients graves qui m'empêchent de vous recevoir, n'existant pas pour Avignon, je vais vous envoyer dans cette ville. Il me regarde. Deux grosses larmes coulent de ses yeux. Oh! Père, vous quitter! Je lui fais entendre que sa vocation le demande, et lui, après un petit moment de silence. Comme vous voudrez, Père, j'irai... et les larmes coulent en abondance. Je lui dis alors: En effet, mon cher enfant, nous avions songé à vous envoyer à Avignon, mais il m'en coûtait à moi beaucoup aussi de vous quitter et il a été décidé que plus tard nous vous ferions entrer dans notre École à Amiens: en attendant je vous regarde déjà comme en faisant partie; vous pourrez aller voir vos frères et vous promener avec eux. Le soir même je l'introduisais, et hier il est allé en promenade avec eux, et même ce qui m'étonna fort, je le trouvai à l'étude à 7 heures du soir; il faudra que je mette le holà.... il ne craint nullement le qu'en dira-t-on des collégiens.

Mission d'Ouessant. Lettre du P. de Kerusec à un scolastique de Laval.

L'Ile d'Ouessant est ainsi nommée parcequ'elle est entourée de récifs, et d'un très-difficile accès. Le vieux capitaine qui nous conduisait, n'hésitait pas à dire, contrairement à ce qui est écrit dans la vie du P. Maunoir, qu'elle est au moins, dans certains endroits, d'un plus difficile accès que l'île de Sein. Aussi il n'est point rare, surtout en hiver, de voir les communications interrompues avec le continent, pendant 12 jours, quelquefois même 15 jours. Ainsi Mr le Curé qui est depuis fort longtemps dans l'île nous disait qu'à l'époque de la chute de Louis Philippe, il fut le premier de toute l'île à avoir connaissance des évènements, mais seulement 17 ou 18 jours après. C'était un Dimanche quand il annonça en chaire que la France était en république; il y eut une panique générale, car ces bons insulaires craignaient de voir se renouveler les excès de la première république. Nous même, pendant notre séjour dans l'île, nous n'avons reçu que le vendredi, une lettre écrite par le P. Supérieur le Dimanche. Cette île a été convertie à la Foi par St Pol Aurélien. Le P. Maunoir a commencé par elle ses missions. Il l'a évangélisée à deux reprises différentes en 1640 et en 1642. Mr Le Nobletz avait paru dans l'île avant même le P. Maunoir, mais d'après l'historien du Père, son passage avait laissé peu de traces. Les hommes d'Ouessant sont tous marins; l'eau semble être leur élément. Voici le jugement qu'un capitaine de Molènes, petite île située entre le Conquet et Ouessant, portait des marins d'Ouessant. Nous sommes, disait-il, de bons marins, mais près des pilotes d'Ouessant nous ne sommes que des enfants. Une partie des jeunes gens sont sur mer, les uns au service de l'État, les autres dans la marine marchande. Ce sont les femmes qui cultivent la terre, non à la charrue, mais à la bêche. A ce sujet, permettez-moi de vous citer une coutume bien touchante: Pendant toute l'année, elles vont, en aussi grand nombre que possible à la messe de 6 heures, et à l'époque de la culture des terres, pour ne pas perdre de temps, elles portent, en se rendant à l'église leur bêche sur l'épaule, la déposent, avant d'entrer

dans le lieu saint,

contre les murs extérieurs de l'église. Quand elles ont satisfait à leur dévotion, elles reprennent en sortant leur instrumt de travail. Il y a dans leur personne quelque chose de mâle et d'énergique. Leur costume, et en particulier leur coiffure a un caractère particulier propre aux habitants de l'île. Elles laissent pendre leurs cheveux sur leurs épaules. Pour les empêcher de tomber sur le visage, elles les retiennent par un petit bonnet semblable à celui des enfants : il est entouré d'une petite dentelle, puis par dessus elles ont une coiffe dont il ne serait difficile de décrire la forme. Quand elles entrent à l'église, elles se couvrent d'un vêtement noir qui a la forme d'un gilet entièrement boutonné. Leur costume est tellement identique, qu'on ne saurait, au moins, à première vue, distinguer le pauvre du riche, et en les voyant réunies à l'église, vous croyez avoir une communauté religieuse sous les yeux. Lorsqu'un homme vient à mourir loin du pays en mer ou à l'hôpital, la famille va trouver Mr le Curé; on dispose toutes choses, comme si cet homme était mort dans la paroisse; c.à.d. on fixe l'heure du service, on avertit les parents et amis. Dans la maison du défunt, on passe la nuit en prières, et pour simuler la dépouille du défunt, on dépose sur un lit une petite croix de bois; près de ce lit sont placés le bénitier, la croix qu'on a été chercher à l'église et les chandeliers.. A l'heure indiquée, tous ceux qui doivent assister à la cérémonie se rendent chez les parents du défunt et de là à l'Eglise. Pendant le service la petite croix de bois est déposée sur la fausse châsse à l'endroit même où aurait dû être mis le corps. Après l'office, le parent du défunt prend la croix et suivi de toute la foule, va la déposer dans une urne destinée à cet usage. Cette cérémonie si touchante porte le nom de proella. Chaque année il se fait une procession au cimetière, d'ordinaire le 2 9bre on porte cette urne, et arrivé près d'un petit monument construit par les soins de Mr le Curé, on y dépose toutes ces petites croix. Nous avons fait cette touchante cérémonie pendant la mission. L'urne était portée par les plus notables de l'île; des jeunes gens revêtus de leur costume de marin portaient les cordons, et enfin d'autres des cierges. Nous voyions pendant la cérémonie, les larmes couler des yeux de ces braves marins. Maintenant disons quelques mots sur les œuvres religieuses. Il y a 3 prêtres dans l'île : le Curé et deux vicaires. On ne peut s'imaginer le bien que ces prêtres zélés ont fait dans l'île. Grâce à eux, il existe maintenant une charmante église gothique, dont les habitants sont fiers à juste titre. Ils ont fait venir des sœurs de la Sagesse et des Frères du B. Jean Baptiste de la Salle. Les sœurs ont une chapelle dominée par la statue de la Ste Vierge, et on bâtit en ce moment une fort belle maison pour les Frères. Parmi les jeunes filles, il y a une association des enfants de Marie. Les réunions ont lieu chez les Sœurs et chaque 1er Dimanche à l'issue des Vêpres il y a un petit exercice public à l'église sous les yeux des parents. Elles sont déjà au nombre de 80 et si on n'avait pas imposé quelques conditions un peu difficiles, le nombre serait bien plus considérable. Ce sont elles qui par leur bonne volonté ont soutenu le chant pendant la mission. Pour les femmes mariées il y a le Rosaire vivant, elles sont au moins 300 à en faire partie. Cette association est d'autant plus précieuse que les hommes étant marins, un grand nombre de ces femmes sont seules une partie de l'année et hélas plusieurs sont veuves quelquefois après 2 ou 3 mois de mariage. La mer est un terrible élément qui fait bien des victimes. Au Rosaire vivant se joint l'œuvre admirable de l'Adoration perpétuelle. Un banc d'honneur placé près du sanctuaire est réservé pour ceux qui doivent être en adoration devant le Saint Sacrement. Pendant la semaine depuis 6 heures du matin jusqu'au soir, 3 femmes, quelquefois 4, se succèdent d'heure en heure pour adorer N.S. et le prier de répandre ses bénédictions sur la paroisse. Le Dimanche, les hommes ont aussi une heure pour l'adoration. Au mois de Novembre, il y a ce que l'on appelle

le jubilé des morts, et au mois de Juin, le jubilé du Sacré-Cœur. A ces deux époques on fait quelques instructions et tous, hommes et femmes, s'approchent des sacrements. Ainsi en comptant les Pâques on peut dire que les hommes eux-mêmes, en général, s'en approchent 3 fois par an. Le dernier jour de la mission il y a eu un sermon pour les femmes seules, un autre pour les hommes. A ce sermon, fait par le P. Rot, on leur a proposé de former une association en l'honneur de St Joseph. « Vous vous plaignez, a dit l'orateur, qu'il n'y ait d'associations que pour les femmes, celle que nous vous proposons sera pour vous; que ceux donc qui veulent en faire partie se présentent à la sacristie pour donner leurs noms, et nous verrons par le plus ou moins d'empressement que vous mettrez à vous faire inscrire, si vous êtes réellement désireux d'avoir une œuvre à vous. La bénédiction du St Sacrement était à peine terminée, qu'aussitôt la balustrade du chœur s'ouvre au large, le maire s'avance d'un pas décidé, puis tous les hommes le suivent, et la foule est si grande que pour les contenter et ne pas trop les faire attendre, chacun de nous s'arme d'une feuille de papier et d'un crayon, puis nous nous installons où nous pouvons, et nous commençons à prendre des noms. Espérons que cette nouvelle association réussira comme les autres. Remarquez que l'église était pleine d'hommes. La mission devait s'ouvrir le 12 7bre. Le 10, nous venions de quitter Brest, et le soir nous descendions au Conquet. Le Conquet est le lieu où Mr Le Nobletz a passé ses dernières années et est mort. Le lendemain après avoir dit la Ste Messe et visité le tombeau et la maison du saint missionnaire, nous nous sommes embarqués. Dieu nous protégeait visiblement. Nos marins étaient au Conquet depuis le Jeudi, le vendredi ils n'auraient pas pu quitter l'île à cause du mauvais temps et, chose remarquable, à peine après une heureuse traversée, étions-nous débarqués, qu'une tempête se déclara et, pendant 3 jours, on ne put avoir de communication avec le continent. Nous avions pour nous conduire le 1er pilote de l'île, un vieux capitaine qui dément le proverbe qu'on ne peut commander sans jurer ou tempêter. J'étais son voisin; c'est à peine si je pouvais distinguer ses paroles et pourtant ses ordres étaient exécutés à l'instant. Au mouvement de ses lèvres, son équipage comprenait ce qu'il voulait dire. L'oriflamme de la Ste Vierge flottait au haut du navire. Nous débarquâmes à 3/4 de lieue du bourg. Le clergé nous attendait et plusieurs personnes se trouvaient sur le rivage pour nous souhaiter la bienvenue. En arrivant au bourg nous sommes entrés à l'église pour y visiter N.S. et aussitôt toutes les cloches ont été mises en branle pour annoncer l'arrivée des missionnaires. Nous avions avec nous deux ecclésiastiques, mais ce fut trop peu, et nous avons été accablés par les confessions. Nous nous levions à 3h 1/4; de suite après notre méditation nous disions la messe, et puis au confessionnal. Le P. Rot donnait les conférences, le P. Bleuzen les sermons, et moi je les aidais de mon mieux. Je vais vous raconter quelques petits traits. Dès 2 heures du matin ces braves gens arrivaient pour garder leurs places près des confessionnaux. En revenant je causais avec un marin qui est canonnier sur le vaisseau école à Brest. J'ai eu, Monsieur, me disait-il, bien de la peine à obtenir une permission pour arriver: je n'avais que quatre jours. N'osant pas aller trouver le Capitaine (j'étais un peu lâche quoi, mon Père!) je fus trouver Mr l'Aumônier, mais Mr l'Aumônier ne pouvait pas se charger de cette commission. Eh bien quoi! que je me dis, il faut que je fasse ma mission je suis un lâche, je n'ose pas aller trouver le Capitaine: j'irai » Et il y alla effectivement. Le Capitaine a refusé d'abord, fait des objections et enfin s'est montré de bonne composition: « Je ne puis

te donner que 4 jours ; mais écoute bien, donne moi ta feuille : le jour du départ et celui de l'arrivée ne comptent pas... Voilà deux de pris sur l'ennemi... maintenant le 17 et le 18 tu seras censé à bord pour faire ton service, le 19 et le 20 compteront, tu arriveras le 21 allons va t'en".. Ce brave marin est tombé malade le jour où il devait partir et ainsi grâce à cette maladie constatée par le chirurgien de l'île il a pu passer quinze jours. — Il n'y a qu'un homme, et c'est un étranger à l'île et même au pays, qui ne se soit pas approché des Sacrements, il a cependant bien reçu le Missionnaire qui l'a vu, et a accepté une image du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. Notre départ a été bien touchant. Nous sommes entrés à l'église et à peine étions nous agenouillés que l'on a entonné le chant du départ, puis tout le monde s'est mis en marche. Les hommes avaient leur drapeau, leurs décorations ; les femmes, les enfants des écoles tous suivaient pêle mêle. Nous avons fait ainsi 3/4 de lieue. Avant de nous embarquer nous avons de nouveau chanté le cantique du départ, composé pour une mission qui a été donnée il y a 6 ans, puis nous nous sommes élancés dans un petit canot qui devait nous conduire au navire. Pendant le trajet nous chantions l'Ave Maris Stella alternativement avec la foule groupée sur le rivage. C'était un spectacle ravissant... Nous étions 5 prêtres et 2 Frères. Arrivés sur le navire qui était assez éloigné du rivage, nous nous sommes rangés sur une ligne, nous avons agité nos chapeaux, puis voyant qu'on nous répondait, nous avons fait un grand signe de croix et donné la bénédiction. Puis nous nous sommes mis à entonner le Magnificat, tous ceux qui étaient dans le navire se sont joints à nous, à peine avions-nous terminé le 1er verset ne sachant pas trop si nous serions compris, que nous avons entendu la foule nous répondre par le verset suivant. Le navire marchait et nous avons ainsi continué le chant du Magnificat jusqu'au Gloria Patri. Il était temps de cesser, les voix ne nous arrivaient plus que comme un faible écho. Priez pour nos missions bretonnes.

Paris. — Conversion d'une protestante (Suite) — Les Lettres de Laval ont raconté, il y a quelque temps, la conversion toute Providentielle d'une jeune actrice protestante, qui était, sur le point de se remarier du vivant de son premier mari, comme le permettent les lois protestantes en Allemagne. Ayant renoncé à ce second mariage et fait son abjuration, elle fut placée dans un couvent, pour rétablir sa santé et pour se fortifier dans le bien. — C'est là que nous l'avons laissée dans la première relation. Depuis se sont passés d'autres faits capables d'intéresser et de montrer la bonté de Dieu envers les âmes et l'enchaînement admirable de ses miséricordes. — Pour plus de clarté nous appellerons notre néophyte Hélène. —

Hélène placée au couvent était animée des meilleurs sentiments et sa conversion était sincère. Mais le démon à qui cette âme avait échappé au moment, où il croyait la tenir, c'est-à-dire à l'agonie, fit tout ce qu'il put pour ressaisir sa proie. Le jeune homme qu'Hélène devait épouser en secondes noces, fit tous ses efforts pour ébranler sa résolution et pour l'entraîner avec lui. Il lui écrivit lettre sur lettre, lui prodiguant les reproches, et dépeignant son désespoir. Ces lettres, Hélène les montrait toujours au Père, qui malheureusement ne pouvait, pour le moment interdire cette correspondance. Elles finirent cependant par toucher ou plutôt par tenter le cœur de la jeune femme. En même temps le démon la tourmentait de ses suggestions. Son avenir était brisé, elle était sans ressource, malade, et puis qu'allait-elle devenir ? Engagée dans les liens du mariage elle ne pouvait entrer au couvent ; malade, elle trouverait difficilement une position, et serait obligée de mendier son pain. Ces sollicitations du jeune homme d'un côté et de l'autre les craintes pour son avenir tourmentèrent donc cruellement cette pauvre enfant, et, sans toutefois la faire changer de résolution, l'affaiblirent pour le dernier assaut que le démon allait lui livrer. Et en effet quelle arme terrible entre les mains du démon que cette pensée de l'avenir pour ébranler la constance de cette jeune femme de 24 ans. Habituée au luxe et au plaisir, elle avait eu domestiques, chevaux et voiture, et toutes les commodités de la vie ; il lui fallait un courage plus qu'humain pour renoncer à un mariage honorable aux yeux du monde, à un jeune homme qu'elle aimait et enfin à un parti qui assurait son avenir. Aussi le démon faillit-il l'emporter. Le jeune homme poursuivant toujours son but envoie un de ses amis à Paris pour solliciter sa fiancée. Celle-ci résiste et suit en tout les conseils du Père. Tout à coup, (on eut dit une ruse du démon) le jeune homme gagne à la loterie de Leipzig 15 000 thalers (à peu près 53 000 francs). Il n'a rien de plus pressé que d'écrire à Hélène, qui donne sa lettre au Père.

Celui-ci crut d'abord à une ruse, mais il apprit de source certaine que la chose était parfaitement exacte : le prétendant avait gagné cette somme. En donnant cette nouvelle, ce dernier engageait Hélène à profiter de cette heureuse fortune, il lui annon[ça] qu'il allait venir à Paris pour l'épouser et qu'ils partiraient ensuite pour N. où il avait un établissement etc. Hélène tin[t] encore bon contre cette nouvelle tentation. Vint enfin la dernière. Le jeune homme écrit de nouveau pour désigner le jou[r] de son arrivée à Paris. Ici Hélène commence à céder à la tentation. Elle ne dit rien au Père, craignant probablemen[t] qu'il ne lui interdit toute entrevue. Le jeune homme arrive à Paris, et tandis qu'il fait ses efforts pour entraîner sa fiancée, le Père de son côté ignore tout ce qui se passe : il remarque seulement dans la jeune femme un trouble et une ag[i]tation extraordinaires. Un jour pourtant celle-ci se présente au parloir : sans doute sa conscience, ou plutôt la miséricord[e] de Dieu ne lui laissaient pas de repos et ne lui permettaient plus de cacher son dessein : « Mon Père, dit-elle, si je viens, c['est] que vous avez été si bon pour moi, que je ne pouvais pas partir sans vous voir une dernière fois. J'étais venue bien décidée [à] ne rien vous dire, mais ma conscience me tourmente trop, il faut tout vous avouer ; je pars ce soir avec Gustave. (C'était le nom de son fiancé). Le Père n'en revenait pas : mais l'aveu était fait, tout était gagné. Il lui fit aussitô[t] écrire un billet à son prétendant pour lui dire qu'il pouvait partir seul, et l'envoya elle-même chez les Dames Répa[ra]trices pour se retremper dans une retraite. Cependant le Père dit à la jeune femme : « Si vous voulez échapper à D[ieu] prenez garde, il saura bien vous arrêter et vous prendre par les jambes. » Hélène partit pour la retraite, et le jeune homme désappointé quitta Paris. Mais tout en ayant cédé au Père, la première était fortement ébranlée et, comme elle le lui a avoué depuis, elle n'avait pas renoncé à la pensée de suivre plus tard son fiancé. Aussi qu'arrive-t-il ? A la fin de la retraite une de ses jambes se paralyse. Se rappelant la menace du Père, elle commence à craindr[e,] mais résiste encore à la grâce. Lorsqu'après la retraite elle fut rentrée chez elle, le Père essaya de lui faire com[-]prendre, avec toute la douceur possible, son infidélité à Dieu, la peine qu'elle faisait à Notre-Seigneur... Mais son c[œur] est encore dominé par la créature, et elle ne pense qu'à la position avantageuse qu'elle vient de sacrifier ; elle écoute, mais lutte contre la grace. Tout-à-coup avec une vivacité qui approche de la colère, elle dit au Père : « Mais fâchez-vous do[nc,] fâchez-vous donc, je ne puis supporter votre bonté ». — « Non, lui dit le Père avec la plus grande douceur, mais avec ferme[té,] non, mon enfant, je ne me fâcherez jamais, mais je mettrai sur votre tête tant de charbons ardents qu'ils finiront par brûler jusqu'à votre cœur. » Ces mots la firent fondre en larmes : toute résistance avait cessé. Le Père lui dit alors, en lui montrant un grand Christ suspendu dans la chambre : « Prenez ce Christ et promettez à Notre-Seigneur de ven[ir] vous confesser demain et de lui rester fidèle pour toujours. Puis il sort ; mais ayant encore un mot à dire il rentre et trouve Hélène tenant le Crucifix entre ses mains. Le démon était vaincu, Notre-Seigneur l'avait emporté. Le lendem[ain] elle vint se confesser et bientôt après sa jambe fut guérie. A partir de ce moment c. à. d. depuis la Pentecôte, elle n'[a] plus hesité un instant, a rompu toute correspondance avec Gustave et le Père n'a eu qu'à se louer de sa docilité. Elle lui expliqua alors la raison de son exclamation - - - - - - - - - : « Mais fâchez-vous donc, je ne puis supporter votre bon[té]. Elle avait averti son prétendant, lorsqu'il voulait l'entraîner avec lui, que le Père lui avait fait trop de bien pour qu'elle pût le quitter ainsi brusquement sans rien dire et que cela lui ferait trop de peine. On lui avait alors conseillé de cherche[r] à fâcher le Père, afin d'avoir un prétexte pour rompre avec lui. Elle fit donc tous ses efforts pour amener une scè[ne,] mais Dieu qui voulait déjouer les artifices du démon ne permit pas qu'il arrivât rien de semblable. Une fois, pendant le séjour à Paris de son fiancé, le Père fit une remarque à la jeune femme. Suivant le mot d'ordre reçu, elle feignit de se fâcher et fit dire au Père qu'elle ne reviendrait plus le voir. Celui-ci la fit appeler trois fois, et trois fois elle fit la sourde oreille. Il se rendit alors lui-même chez elle et lui dit en entrant : « Puisque la brebis ne veut pas venir chez

le pasteur, il faut que le pasteur aille chercher la brebis." Hélène confondue se rendit pour le moment et revint voir le Père; mais elle cherchait cependant toujours une occasion pour rompre définitivement avec lui, afin de pouvoir prendre congé et partir avec son fiancé. Elle a depuis bien pleuré ces quelques jours de mauvaise volonté et a avoué que sa conscience la tourmentait horriblement, que Dieu la remplissait d'une grande frayeur, pendant qu'elle méditait son départ. Ce n'est pas disait-elle qu'elle chancelât dans la foi catholique, mais seulement la pensée de son avenir et l'affection pour Gustave l'entraînaient malgré elle à agir contre sa conscience. Je suis sure, disait-elle, que je serais devenue folle, si j'étais partie, car mes remords étaient trop violents. On peut croire que cette âme restera désormais dans la bonne voie. Elle a un grand amour de la prière, aime beaucoup la Sainte Vierge et se distingue par une grande bonté de cœur pour tous ceux qui souffrent.

Cette merveilleuse conversion fut suivie bientôt après d'une autre tout aussi consolante. Hélène a une sœur âgée de 19 ans, protestante, qui demeure en Allemagne. Depuis sa conversion et surtout depuis sa seconde conversion définitive, Hélène n'a plus qu'un désir, celui de convertir sa sœur. La première chose était de la faire venir à Paris, et pour cela il fallait lui procurer de l'argent. Dieu vint heureusement en aide et après beaucoup de difficultés, la jeune Marie se met en route pour Paris. Déjà pendant son voyage elle éprouve la protection de la Providence. En effet, arrivée à Cologne et voulant payer son billet pour Paris, elle s'aperçoit qu'elle n'a pas assez d'argent. Que faire? Un brave Monsieur qui se trouve près du guichet remarque l'inquiétude et le trouble de la jeune fille et lui en demande la cause. Elle lui avoue son embarras. Celui-ci lui dit alors: « J'ai aussi une fille, si elle se trouvait dans l'embarras où vous êtes, je serais heureux qu'on lui vint en aide. Combien vous manque-t-il? Et il lui donne la somme voulue et son adresse en lui disant: « Vous me renverrez cela plus tard. » A Paris la jeune fille revit sa sœur avec bonheur. Mais en bonne protestante, la première parole qu'elle lui dit fut celle-ci: « Sois en bien certaine, jamais je ne me ferai catholique." Elle vint aussi voir le Père, mais avec de grandes appréhensions, craignant qu'on ne la forçat à se faire catholique. Le Père la reçut avec bonté, et sans lui dire d'abord un seul mot de religion. Sa sœur demeurait alors avec elle dans un couvent des Sœurs de St Joseph. Un jour le Père vient les voir et la conversation vient à tomber sur la religion. Marie répète ce qu'elle a déjà dit: jamais je ne me ferai catholique. Là dessus Hélène reprend: « Mais si tu reconnaissais que la religion catholique est la seule véritable, ne te ferais-tu pas catholique? – Oh! alors oui, dit Marie, car je ne voudrais pas rester dans l'erreur. Mais jamais je ne reconnaîtrai la religion catholique pour véritable. – Le Père lui fit alors comprendre que nécessairement ou elle ou sa sœur était dans l'erreur, puisque Jésus-Christ n'a pu enseigner en même temps ce qu'enseignent les catholiques et ce qu'enseignent les protestants. Ne connaissant pas la religion catholique, pouvait-elle en juger? Elle ferait donc bien de prier afin de connaître la vérité. Puis après lui avoir fait entendre qu'elle était la puissance de Marie dont elle portait le nom, il lui fit accepter sans difficulté une médaille et elle promit de dire souvent: « Ma mère, faites que je fasse ce que Dieu veut de moi. – Hélène la conduisit ensuite à N. D. des Victoires, où Marie fit avec ferveur la prière indiquée. A partir de ce moment, elle ressentit une grande dévotion envers la Ste Vierge et avec une naïveté charmante elle courait à chaque instant à la chapelle pour répéter sa prière favorite. Sur ces entrefaites le Père ayant trouvé une bonne place pour elle, elle quitta sa sœur et y entra. Mais elle revint le soir même. J'ai été saisie tout-à-coup, dit-elle d'une grande frayeur et je me suis échappée. Sa sœur la gronda, mais Marie reprit: « C'est la Sainte Vierge qui m'a indiqué comment sortir de la maison. Je ne savais par où passer, sans qu'on me vit. J'ai prié ma patronne de m'aider et je me suis alors rappelé une porte qui sert de débouché pour les marchandises. J'ai passé par là. Ce brusque départ lui avait fait perdre sa place, le Père en profita pour l'instruire et elle fut bientôt convaincue. Elle dit alors à sa sœur: « Je ne ferai pas la chose à moitié, si je deviens catholique je serai aussi religieuse. Elle attendait avec impatience le jour de son abjuration et s'y prépara avec une grande ferveur. La veille elle passa trois heures de suite devant le St Sacrement, elle disait ensuite: « O que j'étais heureuse! je ne savais plus où j'étais! » Elle fit

son abjuration, le 24 Septembre, fête de N. D. de la Merci de la Rédemption des Captifs. Toute la communauté des Sœurs de St Joseph prit part à la fête et, Hélène, ancienne actrice mêla sa voix aux cantiques pendant la messe. Qui pourrait dire la joie des deux Sœurs lorsque, après la cérémonie, elles s'embrassèrent toutes deux catholiques! La jeune Marie est un ange d'innocence et de piété naïve. Le lendemain de son abjuration elle eut quelques moments d'impatience. Le soir elle va trouver sa sœur, lui demande pardon et lui dit: Pour ma pénitence il faut maintenant que tu me frappes; puis au lieu de se coucher dans son lit, elle s'étendit par terre pour se punir, jusqu'à ce que sa sœur s'en étant aperçu, l'eut obligée à se mettre au lit. Le jour de St Michel, elle assista avec sa Sœur à une autre abjuration que reçut le Père. L'après-midi Hélène la trouve toute en larmes. « Je pense, dit-elle, à la nouvelle catholique qui a reçu aujourd'hui le baptême, elle est toute pure devant Dieu, et moi je ne le suis plus, puisque je me suis fâchée l'autre jour. Ces quelques traits peuvent donner une idée de la pureté de cette âme. Aussi avait-on peur que Dieu ne la prît trop tôt. Le jour de son abjuration, elle avait demandé très-naïvement à la Ste Vierge de la faire mourir après sa première communion. Cinq jours après on m'appelle en toute hâte, Marie est prise d'une angine. Le médecin est très-inquiet pendant 3 jours elle se trouve entre la vie et la mort. Douce et tranquille, elle est prête à tout. « Je veux bien mourir et aller au Ciel, dit-elle, je prie seulement le bon Dieu qu'il ne me mette pas en Enfer, car je suis une grande pécheresse. » Quand on l'exhortait à la prière, elle répondait: « Je prie toujours et quand on me brûle la gorge, je pense à N. S. en croix et alors je ne sens rien. Sa sœur lui fit remarquer que son Cœur battait très-fort et paraissait trop grand. Elle dit alors avec une grâce charmante: « C'est que Dieu l'habite. » Enfin elle fut sauvée. Comme elle veut absolument se faire religieuse, le Père a trouvé une communauté charitable, celle des Dames Anglaises qui l'ont reçue en qualité de pensionnaire. Si sa vocation et sa santé se soutiennent, on l'admettra, dans un an, au noviciat.

Paris. Traits divers: Zèle et conseil surprenant d'un petit garçon de 5 ans:

Un petit garçon a été conduit au R. P. Le Blanc pour sa 1ère Confession. Dieu semble avoir communiqué à cet enfant des grâces particulières. Dès l'âge de 5 ans, il exerçait, assurent des personnes tout à fait dignes de foi, une grande influence religieuse sur les autres petits enfants de son âge et obtenait d'eux avec autorité, qu'ils cessassent de faire des fautes. Mais on a su, par l'aveu d'une dame, quelque chose de plus extraordinaire. Cette dame vivait mal et voyait quelquefois notre enfant. Or un jour le petit, qui n'avait que cinq ans, lui dit fort sérieusement: « Madame, j'ai quelque chose d'important à vous dire, mais il faut que nous nous retirions à l'écart car c'est un grand secret. » — Eh! bien, qu'avez-vous donc à me dire? — Madame, répond le petit garçon, le Petit Jésus est très-mécontent de vous, car vous commettez de grands péchés et, si vous continuez vous irez en Enfer. Votre enfant est sage et plaît au Petit Jésus qui lui donnera le Paradis. Mais vous, vous devez changer de vie pour ne pas être damnée. » La mauvaise conduite de la dame était fort secrète et surtout parfaitement inconnue d'ailleurs au petit garçon. La dame, stupéfaite de cet avis, et du ton dont il était donné promit de se corriger, et elle a raconté elle-même ce qui lui était arrivé.

Œuvre des Pères de Famille, dirigée par le R. P. Matignon. Cette œuvre est pour les hommes ce que celle des Mères Chrétiennes est pour les femmes: Réunir chaque mois les Pères de famille pour leur parler de leurs devoirs spéciaux, tel est le but qu'on s'est proposé. Plusieurs d'entre eux en ont eu la première pensée. L'événement a prouvé

que cette pensée deviendrait facilement populaire, et que l'œuvre correspond à un besoin réel. La réunion commencée dans la chapelle domestique a dû être transportée cette année dans notre église, à raison du nombre toujours croissant. Elle se tient le 2ème dimanche du mois, se compose d'une messe avec chants suivie de l'instruction et d'une bénédiction du St. Sacrement. Les communions d'hommes sont toujours nombreuses. On peut les porter en moyenne à 100 par réunion. L'œuvre compte environ 300 pères de famille inscrits. Les membres présents oscillent entre 120 et 200 selon les mois de l'année. Pendant les mois d'été, le plus grand nombre étant à la campagne, il n'y a pas de réunion. Un mot de la prière commune pour les enfants. « Prière : Père Eternel, auteur de toute vie et de qui descend toute paternité, donnez-nous d'être dignes du nom de pères dont vous nous avez honorés. Faites que nous soyons tous de vraies images de votre paternité céleste, et que nous formions nos enfants à la ressemblance de votre Divin Fils : afin que leur ayant appris à vous connaître, à vous aimer, et à vous servir sur la terre, par J. C. N. S., nous méritions avec eux de vous voir et de vous posséder dans le Ciel. Ainsi soit-il. Traits particuliers : Un des membres de la réunion qui ne s'était pas confessé depuis sa 1ère communion, l'a fait en présence du lit de mort de sa femme emportée en 3 jours par le charbon ; depuis il est devenu un apôtre, a converti plusieurs des siens, établi chez lui un pèlerinage, puis quoique très-riche et jusqu'ici adonné aux arts, il s'est mis à étudier la médecine, pour se rendre utile aux autres, ce qui est devenu chez lui une passion. — Un autre, mourant à 24 ans frappé comme d'un coup de foudre, avant de rendre le dernier soupir a pris la main de deux de ses parents qui depuis 20 ans ne s'étaient pas parlé et a opéré leur réconciliation.

Allemagne - Dalmatie - Extraits des « Lettres et Notices » Juin, mil huit cent soixante neuf. Triomphe du Sacré-Cœur ! Il y a environ 20 ans, quelques Pères de la Compagnie s'établirent en Dalmatie, dans le but de parcourir cette province ainsi que la Croatie et l'Esclavonie en donnant des missions dans les villes et dans les villages. Approuvés par les Evêques, bénis de Dieu, leur dessein toutefois souleva une violente opposition comme il arrive toujours dans les œuvres entreprises pour la gloire de Dieu. Ils s'efforcèrent par dessus tout d'établir et d'étendre la dévotion aux Sacrés Cœurs. Jamais ils ne terminaient de mission sans laisser derrière eux ce précieux trésor comme le moyen le plus puissant de conserver les fruits de leurs travaux apostoliques. Jusqu'à ce jour ils ont réussi à ériger jusqu'à 300 confréries en l'honneur du Sacré-Cœur. Voici la méthode qu'ils employaient d'abord pour établir cette dévotion presque inconnue auparavant dans ces contrées. Le 6e jour de la mission, on prêchait un sermon contre le blasphème. Vers la fin du discours, lorsque le prédicateur avait touché l'auditoire et l'amenait à demander à Dieu pardon et miséricorde, tout à coup entrait dans l'église une longue file de garçons et de jeunes filles, choisis pour leur 1ère communion et portant, les garçons un tableau du Sacré Cœur, les filles, une image du Cœur Immaculé de Marie. Le peuple, qu'on n'avait pas averti à dessein était surpris et vivement impressionné. Le prédicateur profitait de ces bonnes dispositions, appelait à lui les enfants, et prenant en main d'abord l'image du Sacré Cœur puis celle du Cœur Immaculé de Marie, continuait à dépeindre sous les plus vives couleurs, l'horrible laideur du blasphème, qui perçait de douleur ces Cœurs si aimants et si tendres. Ensuite, comme acte de réparation, il expliquait la dévotion insistant sur les moyens de l'obtenir, sur son objet, ses fruits, exhortant les assistants à donner leurs noms à la Confrérie.

Les missionnaires furent amenés peu à peu à employer une méthode meilleure encore et plus féconde en fruits solides et durables. Ils commençaient dès le premier jour à faire connaître cette dévotion, et récitaient ensuite le petit chapelet du Sacré-Cœur; le peuple était par là mieux instruit et plus affectionné à cette dévotion. Les Pères connaissaient les obligations d'un jésuite missionnaire envers ce Sacré-Cœur; mais ce n'était pas le seul motif de leur zèle; l'expérience leur avait appris que N.S. tenait ses promesses et aimait à répandre, par le moyen de cette dévotion des grâces sans nombre sur les particuliers et sur des villages entiers. En voici une preuve éclatante: Les peuples de ce pays, vous le savez, sont pleins de foi et de religion, mais ils se laissent aisément emporter à la vengeance, par suite peut-être de leurs communications avec les Grecs schismatiques, qui vivent au milieu d'eux et du voisinage des Turcs pour lesquels la vengeance est un devoir. Une offense faite à quelqu'un est regardée comme faite à toute la famille, et le souvenir en passe de génération en génération jusqu'à ce que vengeance en ait été tirée ou qu'on ait offert une satisfaction convenable, aussi les Pères visent-ils surtout dans leurs missions, à éteindre les haines tenaces. Un exemple: En 1855 les PP. Carrara et Basile donnaient une mission à Zara en Dalmatie, lorsqu'un homme vint un jour trouver le P. Basile. « Secourez-moi, mon Père, me dit-il, ma vie est en danger» Comment cela? fit le Père. « Lorsque j'étais jeune je me pris de querelle avec le Seigneur d'un village voisin, nous en vînmes aux coups et je le tuai. Ce crime me valut vingt années de galère, maintenant ma peine est expirée; il y a 2 ans que je suis de retour dans le pays, mais la famille que j'ai privée de son chef me poursuit de sa haine et cherche toujours à se venger. Aussi je suis dans des angoisses et des craintes continuelles je vous supplie délivrez-moi de cette misérable position.» - Hélas! mon fils, que Dieu vous protège car, en vérité, je ne vois pas ce que je puis faire pour vous. L'infortuné insista si vivement que le Père promit d'essayer une réconciliation. Le prêtre qui l'hébergeait apprenant son projet, lui montra que déjà beaucoup de personnes influentes y avaient perdu leur peine et que la chose était impossible. Impossible en effet, répondit le Père, si je m'appuyais sur mes propres forces, mais toute ma confiance est dans le Sacré-Cœur et je n'en doute pas, il me fera cette grâce. Le lendemain il partait avec le syndic ou premier magistrat du village, qui portait deux tableaux des Sacrés Cœurs recouverts d'une pièce d'étoffe. Il arrive à la demeure de la famille outragée, et demande à voir le maître de la maison. Introduit dans l'appartement des deux fils de la victime, « je viens, dit-il, vous bénir; vous, votre famille et vos propriétés.» Ces paroles furent accueillies avec joie et reconnaissance. Profitant de l'heureuse impression déjà produite, « Ce n'est pas moi qui vous bénirai, mais le Sacré-Cœur, et il fait découvrir les tableaux. Les deux frères vivement émus tombent aux pieds du missionnaire, « Avant que ces Cœurs Sacrés vous bénissent, continua celui-ci, vous avez à faire une chose qu'ils vous demandent par ma bouche.» - Père, de quoi s'agit-il, s'écrie l'aîné, nous sommes prêts à le faire. N'est-il pas vrai, dit-il, en se tournant vers son frère? Oui, répond celui-ci, nous sommes prêts. - Eh bien, le Sacré-Cœur vous demande de pardonner à celui qui a tué votre père.» Ces paroles étaient à peine prononcées, que l'aîné qui était le plus obstiné, étend les bras et s'écrie: « Où est-il que nous le serrions sur notre Cœur!» Tous ceux qui étaient présents furent extrêmement surpris de ce changement soudain, et le Père envoya chercher immédiatement le pauvre coupable qui attendait avec anxiété le résultat de la démarche. Arrivé à la porte de l'appartement, il tombe à genoux et saluant les deux frères

par le « Loué soit S. C. » qui est d'usage dans la contrée, il demande s'il peut entrer. Sur la réponse affirmative, il entre, avance un peu, et répète à genoux la même salutation en ajoutant : « Puis-je avancer plus loin ? » Il reçoit la même réponse, et avance toujours à genoux vers l'aîné des deux frères, puis le salue pour la troisième fois et demande si la réconciliation est terminée. A ces mots, l'outragé ouvre les bras, se précipite vers lui et l'embrasse comme un ami. Tous ceux qui s'étaient rassemblés en grand nombre pour être témoins de ce spectacle, étaient émus jusqu'aux larmes. Le missionnaire alors, montrant les tableaux des SS. CC., « Vous vous êtes accordé un pardon mutuel, maintenant, que les deux partis demandent pardon aux SS. CC. l'un pour l'injure et le crime qu'il a commis, l'autre pour la haine si longtemps entretenue. » Ils obéirent, puis vinrent de nouveaux embrassements, auxquels prirent part tous les membres de la famille, hommes, femmes et jusqu'aux petits enfants. L'injure ne serait pas considérée comme complètement pardonnée, si l'on oubliait dans la réconciliation le plus petit des enfants car, devenu grand, il aurait droit à une entière satisfaction. Le Père les exhorta à conserver la paix qu'il venait de rétablir, et à rester fidèles à la dévotion au S. C. Alors le meurtrier pardonné, ne se possédant plus de joie : « Durant ma longue prison j'ai été assez heureux pour sauver 42 thalers. Je les consacre à faire dire des messes à l'intention de celui que j'ai tué. » Non pas, reprit l'aîné, c'est à nous à nous occuper de l'âme de notre père. Cet argent sera consacré au Sacré-Cœur à qui nous sommes redevables de la grâce que nous avons reçue. Employons-le à acheter une magnifique châsse où les 2 tableaux seront renfermés puis exposés dans l'église à la vénération des fidèles, comme un monument éternel de notre réconciliation. Ce projet fut approuvé et accompli quelque temps après. Avant de s'éloigner le Père bénit la maison, et l'on servit un petit repas où les deux frères firent asseoir au milieu d'eux leur nouvel ami, et ils se portèrent mutuellement leur santé avec de grandes marques d'affection. Comme le Père l'avait conseillé, les deux partis se confessèrent et s'approchèrent de la Sainte Table, et trois jours après, pendant le sermon d'adieu, ils renouvelèrent publiquement dans l'église, leur promesse de paix et de bon accord. Inutile de dire que cet événement causa la plus profonde impression, beaucoup d'habitants ne pouvaient retenir leurs larmes, un grand nombre surtout furent amenés à mettre fin à leurs inimitiés et à se réconcilier. Ainsi éclata la vérité de la promesse faite par la B. Marguerite Marie au nom de N. S., quand il lui assura qu'il répandrait des grâces abondantes par le moyen des images de son Cœur Sacré.

Italie. Rome. Extraits d'une lettre du F. Mercier au R. Père Provincial

11 Novembre 1869.

Mon Révérend Père Provincial, P. C.

2 Novembre. En France, malgré l'impiété qui se répand de plus en plus, le peuple a conservé une grande dévotion aux âmes du purgatoire. A Paris même, je me rappelle avoir vu les cimetières encombrés par la foule le jour des morts. A Rome, où le peuple est plein de foi, la commémoration des fidèles trépassés se célèbre avec une pompe extraordinaire. Il est une petite particularité qui mérite d'être notée, car elle rappelle tout à fait le moyen âge. Pour émouvoir la compassion des pieux fidèles qui viennent prier sur la tombe de leurs parents ou de leurs amis, on a recours à des représentations théâtrales. Transportez-vous un instant dans le cimetière de San Lorenzo. Voici la scène

que vous avez sous les yeux. L'intérieur d'une salle de prison s'ouvre devant vous. A droite, une femme est assise chargée de chaînes, et parait dormir d'un profond sommeil. D'autres prisonniers reposent aussi paisiblement. A gauche, se tient debout une sentinelle, portant le casque et la cuirasse des anciens soldats romains au temps des empereurs. Ce sont des chrétiens déjà condamnés à mort et qui attendent avec le calme et la sérénité des justes, le moment du supplice. Une petite feuille imprimée et distribuée aux spectateurs, leur apprend ce dont il s'agit. Tout à coup l'on voit apparaître au dessus des personnages que je viens de décrire, une fontaine d'eau jaillissante. Un enfant de 7 à 8 ans se tient auprès de la merveilleuse source. Il est altéré et voudrait étancher sa soif, mais il ne peut atteindre cette eau qui semble toujours fuir devant lui. Enfin l'on aperçoit dans le lointain un gouffre d'où sortent des flammes. Il est rempli d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, tous dans l'attitude de la prière et les yeux levés au Ciel. Il faudrait être doué d'une sagacité exceptionnelle pour deviner le sens de ces différentes scènes qui se passent sous nos yeux. La fournaise ardente représente évidemment le purgatoire et nul ne s'y trompe; mais pourquoi cet enfant et cette fontaine, pourquoi cette prison et ces captifs ? Les actes des martyrs rapportent que Ste Perpétue eut une vision l'un des jours qui précédèrent son supplice. Elle vit son jeune frère Dioccate, mort depuis peu, qui s'efforçait d'atteindre une eau claire et limpide, sans pouvoir y réussir. Elle comprit qu'il avait besoin de prières et le lendemain elle l'aperçut dans la gloire. Ce spectacle de tout un peuple qui contemple, les larmes aux yeux, cette scène attendrissante, est, je vous assure, plus éloquent qu'un discours. Aussi l'on voit la foule se retirer en silence, puis s'agenouiller sur la terre bénite qui recouvre les morts. A la fin de la journée, l'Eglise triomphante, devenue plus nombreuse, chante la gloire et les miséricordes de Dieu. Pour rester dans le vrai, il faut cependant ajouter que rien n'est plus simple ou plus facile à faire. Des statues de cire se prêtent aisément à tous les costumes et à toutes les positions; la peinture se charge de compléter l'illusion.

3 Novembre. L'ouverture des cours au Collège Romain se fait avec une solennité que nous ne connaissons pas dans nos scolasticats. Cela se comprend; les scolasticats ne renferment pas dans leur étroite enceinte 12 ou 13 cents élèves, comme à l'Université Grégorienne. Le matin à 10 heures, la vaste église de St Ignace était déjà remplie, lorsque nous sommes allés vers nos places réservées. Au 1er rang se trouvent les professeurs, puis viennent les théologiens et les philosophes de la Compagnie, derrière eux l'on voit les Germaniques avec leur tunique rouge, le séminaire Français, les Américains et tutti quanti. Messe en musique suivie du Veni Creator &c. Le soir à 3 heures, réunion à la grande salle (aula Massima). Le P. Professeur d'Ecriture Ste était chargé, cette année, de prononcer le discours d'ouverture. Dans un latin noble sans recherche ni affectation il a fait ressortir les avantages de l'étude approfondie de l'Ecriture Sainte, et les rapports de cette science avec la théologie dont elle est un élément nécessaire. La séance était présidée par le T. R. P. Général, Recteur en titre de l'Université; il se tenait à la gauche de l'orateur. Près de lui se trouvaient le R. P. Provincial et les P.P. Assistants. A droite de l'orateur, se tenait le R. P. Recteur du Collège et vice-Recteur de l'Université, à la suite tous les professeurs. Aux places d'honneur, quatre fauteuils étaient réservés pour les Cardinaux, et plusieurs autres pour les évêques. L'assemblée était nombreuse et choisie; tout s'est passé dans l'ordre le plus parfait. Permettez-moi d'ajouter quelques détails sur l'ordre du jour pour l'enseignement supérieur. Le matin, à 8 heures, théologie morale : de justitia, de jure, de contractibus, de sacramentis ; à la même heure, cours de philosophie morale et de mathématiques élémentaires ; à 9h théologie dogmatique :

de Gratiâ; à la même heure, métaphysique, 3e année, exposition des principaux systèmes de philosophie; puis logique et métaphysique 1re année; enfin éléments de physique expérimentale et principes de chimie. À 10h Écriture Sainte: Selecta ex novo testamento; à la même heure, histoire ecclésiastique: a seculo IV et deinceps; puis Rites sacrés: de Sacrificio; enfin Archéologie: de cœmeteriis veterum christianorum. Le soir à 1, 2, 3 ou 4 heures, selon les saisons, Droit Canon: Prolegomena et de Personis; à la même heure, langues orientales. Pour l'hébreu, grammaire de Slaughter et explication de l'exode; pour le syriaque, grammaire de Petermann et la Chrestomatia avec le glossaire; puis éloquence sacrée: de formâ et partibus Orationis sacræ; toujours à la même heure, mathématiques sublimes, c.à.d. calcul différentiel et intégral; puis physique, mathématiques; enfin, langue grecque, commentaires sur l'apologie de Socrate. L'heure suivante est consacrée à la théologie dogmatique: De Deo Trino; à l'astronomie: mouvement vrai et mouvement apparent; théorie de la gravitation universelle, exposition du système du monde; à la Métaphysique, 2e année, c.à.d. Cosmologie et Psychologie; enfin à la 1re année de philosophie, où, comme le matin à 9 heures, on enseigne la Logique, et la Métaphysique générale. Il est bon d'observer qu'au collège Romain la marche des études philosophiques est toute différente de celle de plusieurs de nos Scolasticats. Il y a sans doute trois années d'étude, mais les matières sont distribuées de manière à ce que l'on puisse faire le cours complet en deux ans, lorsqu'on le désire. Pour cela l'on rejette à la 3e année, l'étude des systèmes. Quant à la théologie, toute la différence se trouve dans la publicité des cours. A droite du professeur, se voit une petite tribune fermée par un treillis. C'est là que souvent d'illustres auditeurs assistent, sans être vus, aux leçons de théologie. On raconte que le Souverain Pontife y vint autrefois entendre le célèbre et profond Suarez. L'autre jour, Mgr l'Évêque de Moulins vint au cours du P. Franzelin, on lui apporta un fauteuil et il se tint au milieu des élèves. Quelques instants auparavant, il avait assisté à la classe de Droit Canon, professé par le P. Tarquini.

4 Novembre. En ce jour il y avait grande fête à l'église de St Charles Borromée au Corso; le Souverain Pontife, entouré des Cardinaux, devait tenir chapelle papale. Le Jeudi est jour de congé au collège Romain; je résolus de profiter de mes loisirs pour rassasier ma pieuse avidité et recevoir bon nombre de bénédictions, soit à mon intention, soit à celle des amis de France. Dès le matin, vers huit heures, je me dirigeai avec un compagnon de bonne volonté du côté du Vatican. Au Corso, me disais-je, il y aura trop de monde, je ne pourrai pas contempler à mon aise les traits vénérés du Père commun des fidèles, et puis la bénédiction que je recevrai, sera partagée par des milliers de personnes inclinées sous la main du Pontife. J'avouerai mon égoïsme: je voulais un regard spécial, une bénédiction spéciale de Pie IX. Au Vatican, j'espérais trouver ce que je désirais; je ne fus pas trompé dans mon attente. J'étais plein d'audace, mais parlant difficilement l'Italien, mon compagnon, assez timide, me servait d'interprète. Nous arrivons sans encombre au grand escalier que nous escaladons d'un pas rapide, sous les yeux même des Suisses qui nous croient peut-être chargés d'une mission importante. Enfin nous voilà dans la Cour d'honneur. Mais que faire! Pas un seul étranger ne s'y trouvait. Elle était occupée par les gardes nobles: un détachement de gendarmes et un autre de dragons. Ils attendaient que le Pape descendît de ses appartements pour lui servir d'escorte. Dans le vestibule, quelques gendarmes à pied paraissaient placés là tout exprès pour interdire le passage.

sans perdre contenance, nous nous promenons gravement comme occupés d'affaires sérieuses. Mon compagnon, cédant à mes excitations, s'approche d'un gendarme et lui demande à quelle heure doit partir le Souverain Pontife ! Vers 9h 1/2, nous fut-il répondu. Plusieurs voitures de cardinaux arrivent, puis une grande voiture attelée de 6 chevaux. Je crus que c'était celle du Pape, et me voilà déjà rôdant tout autour. Le cocher, discrètement interrogé, nous détrompa. En effet, bientôt une autre voiture, aussi attelée de 6 chevaux, mais plus belle que la première, parut dans la cour. Ecco là, nous cria-t-on ! Quelques instants après, nous traversions courageusement la place, entre les dragons et les gardes nobles, et nous étions près de la portière. Pie IX ne tarda pas à paraître. Nous le vîmes, descendant majestueusement l'escalier du palais ; je tombai aussitôt à genoux, et la main du vénérable Pontife s'éleva pour nous bénir. Je n'essaierai point de vous dire ce que j'éprouvai alors : ceux-là seuls pourraient me comprendre qui ont contemplé la douceur du visage, la bonté du regard, la dignité du maintien de Pie IX, et surtout cette aménité, cette sérénité, cette grâce, ce je ne sais quoi qui environne, comme d'une céleste auréole, toute sa personne sacrée. Cependant je n'étais pas encore complètement satisfait, je voulais m'approcher plus près du Vénérable Pontife. En un clin d'œil je me relevai et je me trouvai près de la portière dont je m'étais un instant écarté pour recevoir la bénédiction du St Père. Mais un gendarme se plaça devant moi, il me fit même signe de me retirer. Je restai immobile ; et pendant que ce fidèle serviteur s'inclinait respectueusement, j'eus tout le loisir d'observer attentivement Pie IX au moment où il montait en voiture. Deux cardinaux, leurs EE. NN. SS. de Luca et de Bonnechose se placèrent à ses côtés. Je laissai le cortège s'organiser et je descendis rapidement sur la place St Pierre. Après avoir regardé un instant le défilé, je gagnai une petite place auprès de la Civilta où je reçus une seconde fois la bénédiction du Souverain Pontife, mais cette fois-ci partagée avec une foule religieusement agenouillée sur le pavé. Il me restait à voir la grande manifestation du Corso. Nous parvînmes, non sans peine à cause de la foule, jusqu'à la porte de l'église St Charles. Tous les zouaves étaient sous les armes et environnaient la place ; les maisons étaient ornées de draperies aux couleurs pontificales. Quand parut la voiture du Pape, un seul cri s'échappa de tous les cœurs : Viva il papa ! Vive Pie IX, répétèrent les nombreux Français présents à cette scène émouvante ! Puis tous tombèrent à genoux et un grand silence se fit, quand Sa Sainteté descendit de voiture. Chacun se penchait en avant pour mieux considérer l'immortel successeur de Pierre. Quand le St Père eut disparu, toute cette foule se retira silencieuse pour revenir, quelques heures après, acclamer de nouveau le Pontife-Roi. Deux particularités méritent d'être notées. Le Cardinal Borroméo, actuellement vivant, est neveu de l'illustre St Charles. A l'intérieur de l'église, se trouvait, dit-on, Cialdini lui-même. Pour y pénétrer il avait dû passer à côté des zouaves ; les pauvres victimes de Castelfidardo ne se doutèrent pas que leur bourreau était là. La bénédiction du Pontife qui, ce jour-là, tomba sur la tête de ce grand coupable, ne lava pas la tache de sang imprimée sur son front. Oh non ! le crime des tâches imprime une flétrissure qui doit passer à la plus lointaine postérité. Mais qui sait les secrets de la Miséricorde divine ? Puisse cette bénédiction devenir pour cet infortuné, le commencement de la réconciliation ! — Je viens de parler des Zouaves, j'en avais entendu parler de bien des manières différentes en France ; ici, j'ai vu, j'ai interrogé et je puis porter un jugement en parfaite connaissance de cause. A part quelques rares exceptions, (et où ne trouve-t-on pas des exceptions) ? il y a bien eu un Judas parmi les Apôtres), les Zouaves se montrèrent partout admirables de dévouement et de piété.

J'ai visité beaucoup d'églises, les premiers jours de mon arrivée à Rome. Dans les plus écartées, je rencontrais 2 ou 3 zouaves priant devant le St Sacrement, ou aux pieds d'une Madone." A la caserne, me disait le R.P. de Gerlache, ils font ouvertement leurs exercices de piété. A St Louis des Français, ils assistent le dimanche en très-grand nombre à la messe et aux Vêpres; il faut entendre avec quels mâles accents les louanges de Dieu s'échappent de ces poitrines guerrières. Il n'est pas rare non plus de rencontrer, sur une place publique par exemple, un attroupement de zouaves. Vous vous approchez, et vous êtes tout étonnés d'entendre causer très familièrement un capitaine avec ses soldats. C'est un père au milieu de ses enfants. Plusieurs de ces nobles jeunes gens comprennent ainsi la mission que Dieu leur a confiée; j'en connais qui communient plus souvent que le dimanche. L'autre jour je me promenais; une voiture où se trouvait un zouave passe à côté de moi; je vis cet officier se découvrir devant un petit enfoncement où je ne voyais personne. Je fus surpris. Arrivé au même endroit, j'aperçus une image de la Madone. O Marie! du haut du Ciel veillez sur vos fidèles serviteurs! Je n'ai pu assister à la messe célébrée au Gèsu pour les glorieuses victimes de Mentana; ~~mais~~ j'ai su que le Pro-Ministre des armes s'y était rendu avec les généraux et tous les officiers de l'armée Pontificale. — Concile. La décoration de la salle ou plutôt de la vaste chapelle où doivent avoir lieu les réunions est presque terminée. Les Evêques arrivent en grand nombre. Mgr Languillat est au Gèsu, il y sera rejoint par les autres Evêques de la Compagnie et par les Théologiens au Concile. Pour détourner les voyageurs de Rome, on fait courir des bruits invraisemblables; les routes sont très-sures et bien gardées. A Rome tout est parfaitement tranquille. Nous espérons en la parole du divin Maître: Confide, fili, ego vici mundum!

V. Mercier S.J.

Amérique Septentrionale. Baltimore. Extraits d'une lettre du P. de Augustinis au P. Visconti.

Impressions de Voyage.

A Liverpool, j'ai profité de quelques jours de loisir pour visiter notre collége de Stonyhurst. C'est un beau et glorieux monument des travaux de la Compagnie en Angleterre! Le collége est à une bonne demi-heure de la station du Chemin de fer: Il s'élève entouré de dépendances considérables au milieu d'une grande propriété. Il n'en faut pas moins pour l'entretien de 250 pensionnaires dont les plus grands (les philosophes) ont chacun leur chambre et presque tous leur cheval de selle. Le collége offre un aspect vraiment grandiose, c'est presque tout un village. Là se sont accumulées petit à petit des richesses scientifiques vraiment considérables. Ainsi le collége possède maintenant un remarquable musée, et surtout une très-riche Bibliothèque. Avec les trésors de la science on y trouve aussi ceux non moins précieux des souvenirs et de la piété. L'Eglise est très-belle et la galerie qui y conduit a son mur couvert d'inscriptions sur marbre qui rappellent les vertus et les travaux de nos anciens Pères. Les chapelles, les statues, ou les tableaux placés à mille endroits dans le collége, lui donnent un aspect religieux qui parle au Cœur autant qu'aux yeux. Mais revenons à Liverpool. Sur 600.000 habitants, la moitié environ est catholique. Le culte de notre Sainte Religion s'exerce avec une telle publicité qu'il est impossible de ne point se sentir saisi de reconnaissance envers Dieu, de ce qu'il accélère si sensiblement la Conversion de l'Angleterre. Nous avons à Liverpool trois maisons, à savoir: la résidence, le collége de St François-Xavier, et une autre maison où se trouvent les classes inférieures,

et qui habitent la plupart des Pères du Collège. Ce dernier est florissant, on y compte 300 externes; mais on construit en ce moment un bâtiment capable de contenir 1000 élèves. L'Eglise, belle et assez vaste, peut contenir environ 2000 personnes, elle est toujours comble les jours de fête. La vigile de l'Assomption, nos Pères ont entendu 720 confessions, et moi qui écris, j'ai dû célébrer à tous les offices du jour: Messe solennelle, Salut le soir. Nos Pères bâtissent maintenant une église à Manchester, ce sera la plus grande de toute l'Angleterre. Mais il faut quitter Liverpool. Le 26 Août au soir, nous nous embarquons sur un bateau de la Cie Inman qui devait nous transporter sur le City of Washington en partance pour l'Amérique. Le premier jour la mer fut très-tranquille. Le lendemain, 27, le paquebot s'arrêta quelques heures au port de Queenstown en Irlande, et j'en ai profité pour mettre le pied sur la terre de Saint Patrice. Après avoir visité l'église bien pauvre d'un couvent de religieuses et l'emplacement où on doit construire une autre église, plus digne de notre culte, je me hâtai de revenir au paquebot, pour quitter les côtes d'Irlande et, avec elles, l'Europe. Nous étions presque 1000 sur le bâteau; notre voyage dura 10 jours ½: les cinq premiers furent fort tranquilles et les autres assez mauvais. Enfin le 6 7bre nous débarquions à New-York. Entrés à la douane à 1 h. ½, nous n'en sommes sortis qu'à 3 h. ½. Ici la visite à la douane de tout ce qui vient d'Europe est si minutieuse, qu'elle nous a tous étonnés. Déjà nous redoutions la fatigue que nous allions avoir à refaire nos malles, après la visite, lorsque nous fûmes agréablement surpris de nous voir congédier sans visite et avec beaucoup de courtoisie. Nous devions tout cela à notre habit de prêtres catholiques. En effet le catholicisme est ici en grand honneur, et fait des progrès admirables. New-York seulement, sans compter les faubourgs, a un million d'habitants, dont la plus grande partie est catholique, et les catholiques y sont tout puissants. On peut affirmer que dans l'espace de 20 ans, les Etats-Unis pourront être comptés parmi les nations catholiques. La cause principale de ce progrès du Catholicisme est ici, outre les Conversions, le grand nombre d'enfants qui se voit dans chaque famille catholique. Ainsi dans ces dernières, le nombre varie de 5 à [illegible] enfants, tandis que les protestants n'en ont d'ordinaire qu'un seul. Ici la maison des Pères est neuve et fort belle. L'Eglise, très-convenable, peut contenir 1200 personnes; le nombre des confessions que les Pères y entendent est de 1000 par semaine. Le collège reçoit 500 externes, l'on n'a qu'à se louer de leur docilité. Fordham compte 250 pensionnaires.

Amérique Septentrionale - St Louis du Missouri. Extrait du journal The Missouri democrat. Eglise de St François Xavier - Bénédiction d'un beau tableau.

Le 12 Septembre dernier, la chapelle des noirs qui est annexée à l'Eglise de St François était le théâtre d'une grande et imposante solennité. Plusieurs ecclésiastiques distingués parmi lesquels nous nommerons Mgr Miège et le R.P. Coosemans, Provincial de la Compagnie de Jésus, étaient présents à cette occasion. Le motif de la fête était l'arrivée d'un magnifique tableau, représentant l'héroïque apôtre de la race africaine le B. Pierre Claver (Ce tableau, œuvre de Mr Gagliardi, venait de Rome.) Rien ne manquait pour donner le plus grand intérêt à la cérémonie. La chapelle, qui par elle-même est un bijou, avait été décorée avec beaucoup de goût. L'autel était chargé de riches fleurs, et un cercle de lampes diversement colorées, qui unissaient

leurs lumières variées, jetait un doux éclat sur le nouveau tableau, et présentait un spectacle ravissant. Le tableau est de la grandeur d'un tableau de maître-autel et est entouré d'un cadre d'or massif et richement travaillé. Quand il se trouvait encore dans la galerie de Pette et Leathe, il attirait une foule empressée d'admirateurs. Comme œuvre d'art, il possède certainement un mérite de premier ordre. On y trouve une fraîcheur et une réalité vivante qui révèle tout d'abord la touche d'un maître. De plus la scène qu'il représente est fort heureusement choisie. Le saint missionnaire est dépeint donnant la dernière absolution à un esclave mourant, sur lequel il a étendu son manteau. Pendant que les regards de toute l'assemblée étaient pieusement dirigés vers le chef-d'œuvre, Monseigneur commença la cérémonie de la bénédiction du tableau, au milieu des accords harmonieux des musiciens qui avaient gracieusement offert leurs services, sous la direction de Mr. Klueber. Puis vint la grand'messe Pontificale, célébrée par Monseigneur, assisté du P. Leeland, de la Cie de Jésus, vice-Président de l'Université de St Louis, du P. Hayden S.J., le nouveau pasteur des nègres, et de quelques professeurs de l'Université. Sous la direction du P. Mac-Dermott S.J. comme maître des cérémonies, le rit solennel de l'Eglise fut suivi aussi exactement que le permettait l'étendue restreinte du sanctuaire. Ce fut un spectacle saisissant et qui restera longtemps gravé dans le souvenir des paroissiens. Durant la messe, le T.R.P. Coosemans, Provincial de l'ordre des Jésuites, prononça un touchant panégyrique du Bx Pierre Claver, et bien des cœurs palpitaient d'émotion quand il raconta les sacrifices héroïques faits par le zélé missionnaire pour le bonheur des pauvres esclaves condamnés à un travail désespéré dans les mines de la Nouvelle Grenade. Les regards avides et le silence solennel avec lesquels tous les assistants recueillaient chacune des paroles qui tombaient des lèvres du prédicateur, étaient un témoignage éclatant de la vénération qu'ils professent pour leur bien-aimé protecteur; comme aussi des sentiments par lesquels ils correspondent aux efforts faits pour leur procurer une maison du culte qu'ils peuvent appeler leur église. Devant l'autel de Dieu, sans doute le chrétien ne reconnaît aucune distinction de race ou de nation; mais toutefois la ressemblance d'habitudes et d'éducation incline fortement les hommes de la même race à se réunir entre eux. Ce fut pour se conformer à ce sentiment du cœur humain que le R.P. Koning, zélé imitateur du Bx Pierre Claver, qu'il a depuis longtemps suivi dans la gloire, ouvrit en 1859 une chapelle pour les nègres. Les heureux résultats qui ont été accomplis, attestent la sagesse de la mesure. La Chapelle ne peut plus contenir maintenant les flots d'adorateurs fervents qui, chaque semaine, se pressent plus nombreux dans son enceinte, si bien qu'une église spacieuse est déjà devenue nécessaire.

Missouri. Extraits d'une lettre du R.P. Colleton (Letters and Notices)
Mission des Osages. Kansas. 8 Février 1869.

Il y a quelque temps je fus appelé auprès d'un protestant qui était tombé malade dans la maison d'une famille catholique: celle-ci était absente et un enfant protestant soignait le malheureux. Au premier aspect son état me fit tellement horreur que je reculai. Il était atteint d'une maladie des plus repoussantes, et l'enfant auquel je dis de le nettoyer, s'y refusa absolument. Alors j'ôtai mon habit je retroussai mes manches, et prenant de l'eau et du savon, je lavai le malade, le changeai de draps et de chemise, et le mis enfin en un état convenable. Le pauvre misérable, à mon avis un élu du Seigneur,

me dit : Qui êtes vous ? — Je suis un prêtre catholique. — Vous, murmura-t-il avec étonnement ? — Oui, je le suis. Un prêtre catholique ! Croyez-vous qu'il y ait un Enfer ? — Certainement, répondis-je, je crois qu'il y a un Enfer pour punir les méchants et un Ciel aussi pour récompenser les bons ; autrement je n'aurais pas pris tant de peine pour vous soulager. — Mais, objecta-t-il, croyez vous qu'un père puisse voir son fils, quelque coupable qu'il soit d'ailleurs, brûler dans le feu, sans essayer de le soulager ? — Dieu est un juge autant qu'un père, et comme juge, il doit récompenser le bien et punir le mal. — Vous avez raison, reprit-il, voilà qui me satisfait. Veuillez entendre ma Confession. — Je le fis, le baptisai, et trente minutes après, il était dans l'éternité.

Extraits d'une lettre des novices du Missouri (Letters and Notices) Florissant, 1868.

Il y a un an et demi, on tenta d'évangéliser les nègres des Bottoms, régions basses et étroites qui bordent le Missouri sur une grande étendue. Il ne se trouvait pas alors parmi eux une seule famille catholique, parcequ'ils préféraient la religion Baptiste ou Methodique, comme s'accommodant mieux à leur tempérament. Depuis lors on a déjà eu 35 baptêmes, et à l'heure qu'il est, un grand nombre de noirs se font instruire. Beaucoup d'entre les nouveaux Convertis et Catéchumènes, sont adultes, quelques-uns sont chefs de famille et très-influents parmi leurs Concitoyens, ayant été prédicants, maîtres d'école &c. dans leur religion : en sorte qu'il y a tout lieu d'espérer que si la mission continue, la plus grande partie de la Colonie se fera Catholique. Ces nègres sont fort simples, pleins de cœur, polis et obligeants, et une fois convertis, ils se montrent vraiment, par leur moralité et leur persévérance, les fils édifiants de notre mère la Ste Eglise. Il y a quelque temps, une vieille négresse, encore protestante, affirmait fort solennellement que son mari était allé tout droit au Ciel, après sa mort, parcequ'il croyait à l'Eglise catholique, à l'église Methodiste, à l'église Baptiste, et à toute autre Eglise. Sûrement, disait-elle, le Seigneur aura mis Pauvre Oncle Tom en Paradis, parceque si parmi ces Eglises il y en a de mauvaises, dans le nombre aussi il a dû s'en trouver au moins une bonne. Il y a tout lieu de croire en effet que Pauvre Oncle Tom, c'était son nom, est allé au Ciel, mais pas précisément pour la raison assignée par sa bonne vieille femme. C'était un prédicateur de grand renom parmi les gens de couleur, et on le regardait comme un prodige de science théologique et d'éloquence. Il jouissait d'une réputation fort étendue et dans les grandes occasions on l'envoyait quérir de St Louis, de St Charles et autres lieux circonvoisins pour exciter le zèle des frères par son éloquence Africaine. Comme le disait sa femme, il professait presque toutes les doctrines de la chrétienté, mais toutefois malgré cet étrange mélange de croyances, il avait une tendre dévotion pour la Bse Vierge Marie et se faisait un devoir d'accomplir chaque jour quelque pratique en son honneur ; et vous allez voir comment Marie sut le récompenser. Un jour, il tombe dangereusement malade, et malgré les remèdes il est déclaré sans espoir. L'agonie vient, mais elle se prolonge de jour en jour, au grand étonnement de ses amis qui croyaient que chacun de ses soupirs était le dernier. On aurait dit qu'il attendait la venue de quelqu'un : mais qui était-ce ? Nul n'aurait pu le dire. Quelques jours se passent ; enfin, un de nos Pères apprenant la maladie de l'Oncle Tom, se décide à l'aller voir sans grand espoir toutefois d'obtenir quelque chose en matière de religion ; il connaissait trop bien son indifférentisme. A peine est-il entré dans la maison, que le mourant paraît ravi, et témoigne la joie la plus vive ; et cédant à une inspiration qui lui fut sans doute envoyée par la Ste Vierge, en récompense de sa dévotion, il demande à être admis dans le sein de l'Eglise Catholique. Sa requête lui est accordée, et quelques minutes après il expirait, remerciant Dieu de la faveur qu'il

accordait à son pauvre serviteur. La chose fit une profonde impression sur les assistants et beaucoup de ses voisins ont manifesté depuis une tendance prononcée vers le Catholicisme.

Amérique centrale. Extraits d'une lettre du P. André Barastro de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Compagnie. Belize, 22 Février 1869.

En 1855, le samedi des Rameaux à midi, j'arrivais devant une file irrégulière de maisons, ou plutôt de cabanes en bois, les unes revêtues de chaux, les autres recouvertes d'une espèce de feuilles semblables à celles du palmier: j'étais dans le district de Corosal. La première personne que j'y rencontrai, fut un Napolitain, cordonnier et distillateur. Il me conduisit aux deux maisonnettes ou cabanes qu'habitaient deux de nos Pères. Je ne pouvais guère alors leur être d'un grand secours, ne sachant que quelques mots d'Espagnol, et tout ce que je pus faire, fut de lire le Vendredi Saint, les stations du Chemin de la Croix et les trois heures d'agonie. Pendant la Semaine Sainte, et surtout le Vendredi, il se fit à l'Eglise un très grand concours; mais le Dimanche de Pâques personne ne vint aux Offices. Pour vous en faire comprendre la raison, il me faut remonter d'assez haut. La colonie de Belize confine au Nord et à l'Ouest à la province Mexicaine de Yucatan, dont elle est séparée par le Rio Hondo (rivière profonde). En 1847 une partie des Indiens du Yucatan, las des injustices et des tyrannies exercées par les Blancs ou Espagnols, se soulevèrent contre eux et fixèrent secrètement un jour pour l'extermination générale des blancs, mais le complot fut éventé, et ils durent en venir aux armes. Tous les Espagnols qu'ils rencontrèrent dans leurs incursions, tous ceux qu'ils firent prisonniers dans leurs combats, furent impitoyablement massacrés; et ils réussirent à se rendre les maîtres d'un assez vaste territoire, situé près de la colonie Anglaise, et qui consistait surtout en bois incultes. Dans le même temps, d'autres Indiens s'étant unis aux Espagnols dispersés et battus, se rendirent à leur tour indépendants, et vinrent peupler le district septentrional de la Colonie Anglaise, formant des établissements de deux cents et mille habitants le long de deux rivières de Rio Hondo et de Rio Nuevo, tandis que d'autres, descendus plus au Sud, fondaient la Capitale du district de Corosal, ville de 3000 âmes. Mais ces Espagnols n'ont pas cessé de redouter les Indiens du nord de la colonie, ils s'imaginent à chaque instant qu'ils vont fondre sur eux pour les exterminer. On ne saurait croire combien ces gens sont esclaves de toutes sortes de vices; c'est grâce sans doute à la foi et à la piété de leurs ancêtres, qu'ils conservent encore quelques pratiques religieuses extérieures, et quelque attachement à la foi Catholique. Parfaitement ignorants dans les choses de Dieu, très-peu se soucient d'entendre la messe le dimanche; le Concubinage est chose publique et commune, et le petit nombre de ceux qui sont mariés divorcent souvent et pour un rien. Les missionnaires ont fait là et y font encore de grands changements dans les mœurs; cependant la plupart des hommes refusent d'aller à confesse, beaucoup mènent une vie publiquement scandaleuse, ne mettent jamais les pieds à l'église, et qui pis est, ne prennent même pas la peine d'envoyer leurs enfants à l'école ou au catéchisme. Si les Indiens vivaient séparés des Espagnols, on en pourrait faire d'excellents chrétiens, car ils sont plus dociles et plus humbles; mais le mauvais exemple et les liqueurs fortes qu'on leur fournit, sont la perte de leurs âmes et de leurs corps. Et voilà pourquoi il y avait si peu de gens à l'office le jour de Pâques. On a encore gardé l'usage d'assister aux cérémonies de la Semaine Sainte, mais on a perdu celui d'obéir aux préceptes de l'Eglise. Revenons à ce qui nous concerne. Le Dimanche in albis, je montai à cheval

pour la première fois de ma vie. Cela me réussit à merveille. Je devais aller chanter la messe à un rancho, c.à.d. à un village où l'on cultive la canne à sucre, pour en extraire du sucre et du rhum. L'église est une petite cabane revêtue de chaux comme les autres; l'autel, une table grossière surmontée d'un certain nombre de tableaux; le servant, un Indien, incapable de rien comprendre, même ses propres pensées; le chantre, un nègre de Jamaïque qui s'accompagne du tambour, et sait exécuter sur cet instrument une marche un peu accélérée qui forme la symphonie de l'Offertoire, et une autre un peu plus grave et plus lente qui forme celle de l'élévation. Il y avait bien 15 ou 20 personnes. Après la messe, le maître du rancho m'invita à déjeuner en son logis, où je trouvai réunis quelques señores ou caballeros, c.à.d. des marchands de Corosal. La table avait bien un demi-mètre de haut, autant de long et autant de large. Sur cette table, une tasse de chocolat, quelques uns de ces petits pains que l'on fait tout exprès para beber (pour boire) un poulet et quelque tortillas, espèce de gâteaux feuilletés de blé de Turquie: point de cuillers, point de couteaux, point de fourchettes. Peu au fait de leurs usages, je ne savais comment faire; mais après un instant de réflexion, je pris le parti de m'asseoir, de boire le chocolat, et de laisser tout le reste. J'ai lieu de croire que ma tempérance charma ces caballeros, car ils ont coutume de ne se mettre à table qu'après le Père et de manger ce qui reste; moins délicats que moi, ils se montrèrent fort peu embarrassés du manque de couverts, les mains tinrent lieu de tout, et ils s'abandonnèrent délicieusement à leur appétit. Le troisième Dimanche après Pâques, je donnai mon premier sermon Espagnol. Je fis une visite à deux établissements voisins de Corosal, l'une au mois d'Août, l'autre au mois de Septembre, et dans ce dernier mois, une autre excursion vers le Rio Hondo, mais je n'y visitai que deux villages, et au retour je courus grand risque de faire un jeûne forcé de plusieurs jours. Voici le fait: La voie de terre était la plus courte, mais de grosses pluies toutes récentes l'avaient couverte d'une boue épaisse: je pensai donc qu'il valait mieux revenir par mer; mais notre canot, de ceux qu'ils appellent pipante, long, étroit, et plat, fait d'un seul tronc d'arbre, excellent pour courir les fleuves, était incapable de tenir la mer; en sorte qu'à quelque distance du rivage, nous ne pûmes bientôt plus ni avancer ni reculer. Force nous fut de nous arrêter près d'une langue de terre que nous rencontrâmes là le long du rivage, et d'y rester deux jours et une nuit sans provision aucune. J'essayai de poursuivre par terre, mais une immense lagune entourait cette espèce d'île, et une plante aquatique dont elle était toute couverte, y formait une sorte de filet aux mailles si serrées, qu'il me fut impossible d'y faire plus de 50 pas. Enfin le bon Dieu permit que le soir du second jour, nous pussions apercevoir une petite barque qui paraissait à distance et sur les signaux que nous lui fîmes, elle s'approcha de nous et nous mit en lieu sûr.

Je retournai à Rio Hondo au mois de Décembre suivant et visitai quatre établissements, toujours avec très peu de fruits: les maîtres se livrent sans cesse à leurs passions dissolues, ou du moins ils ne vont jamais à l'église.

Au mois de Janvier suivant, je passai du Rio Hondo sur les bords du Rio Nuevo pour aider le P. Parchi qui devait y célébrer une fête. Ces fêtes ont deux parties: la partie religieuse et la partie profane. Pour la fête religieuse une messe et à la fin de la messe une procession; pour la partie profane une foire, des bals, des jeux, et des libations jusqu'à l'ivresse. Mais c'est alors aussi que beaucoup de personnes viennent se faire baptiser ou marier.

Malheureusement ces pauvres Espagnols ont apporté du Yucatan un monde de superstitions qu'ils mêlent aux cérémonies les plus sérieuses. Par exemple aux funérailles: Y a-t-il un décès? on accourt par troupes à la maison du défunt, et on y passe la nuit à jouer et à boire jusqu'à n'en pouvoir plus; les parents tout comme les autres; tout cela, disent-ils, para quitar el sentimiento (pour noyer le chagrin. De retour à Corosal

au commencement de Février, vers la fin du même mois je repartis pour Rio Hondo, et je poussai cette fois jusqu'à trois ou quatre journées de Corosal. Dans le village où je m'étais arrêté, je trouvai un chef des Indiens d'Icaiché, indépendants du gouvernement de Yucatan, mais situé sur son territoire, et cependant amis des Espagnols. Il me supplia au nom de leur grand Chef, d'aller jusqu'à Icaiché où il y avait à faire une foule de baptêmes et de mariages, parceque ces Indiens n'avaient pas vu de prêtres depuis douze ans au moins. J'en écrivis aussitôt au P. Parchi pour en recevoir la permission et les pouvoirs nécessaires, et je partis avec les Indiens et quelques Espagnols. Un de ces derniers semble ne nous avoir accompagnés que pour nous susciter des obstacles, et peu s'en fallut qu'il ne nous fît rebrousser chemin dès la première nuit. Nous étions au milieu d'un bois, il m'appelle d'un air mystérieux pour m'avertir qu'il était à craindre que nous ne fussions assaillis au moins à notre retour par les Indiens Orientaux, nos ennemis; je lui répondis que Dieu, j'en avais la ferme confiance, nous préserverait de tout accident; que d'ailleurs s'il voulait retourner lui et les autres Espagnols ils en étaient maîtres: pour moi, dussé-je rester seul, je suivrais les Indiens. Cependant personne ne recula. Le voyage fut de trois jours, toujours à pied et à travers bois. Le dernier jour j'aurais pu me servir de chevaux et de mulets envoyés par le grand chef, mais je préférai marcher à pied: le chemin se réduisait à un mauvais sentier ouvert à travers les arbres, tortueux, et si étroit qu'un cavalier eût couru risque de s'écraser les jambes contre les troncs, ou de se briser la tête contre les branches. Je m'arrêtai sur le chemin en vue des premières cabanes pour attendre mes compagnons d'une part, et de l'autre les autorités de la république. Bientôt arrivèrent une compagnie de soldats qui se rangèrent sur deux files, puis la musique et le grand chef avec les principaux de l'endroit. Les soldats portaient un fusil, un double baudrier pour la giberne et pour le machete (espèce de grand coutelas qui sert de sabre) une culotte de toile et, quelques-uns du moins, une chemise aussi de toile. Les autorités et le grand chef lui-même, étaient vêtus comme tous les autres sans aucune marque distinctive. Un tambour, une guitare, et deux violons formaient la musique. Donc, précédé de la musique et au son des cloches, je m'avançai vers l'église accompagné du grand chef et suivi des troupes de la république. Je passai dix-sept jours à Icaiché, y célébrai la semaine sainte, administrai cent trente baptêmes ou suppléai les cérémonies de l'église, car souvent les enfants étaient déjà ondoyés; je bénis environ cinquante-six mariages, entre autres celui du grand chef, et j'entendis je ne sais combien de confessions. Si un Père pouvait se fixer parmi ces Indiens, ou du moins leur faire des visites fréquentes, ils seraient tous d'excellents chrétiens. Ces mêmes Indiens, un mois après que je les eus quittés, mirent en grand émoi toute la colonie, voici pourquoi: Tout le territoire de la colonie est aux mains d'un petit nombre de grands propriétaires qui louent à d'autres la permission de couper du bois de teinture et du Mahogany, ou en coupent pour leur propre compte; quelques-uns aussi, paient aux Indiens une contribution pour couper ce bois sur leur territoire. Or il arriva qu'un de ces derniers, agent d'une certaine compagnie, s'avisa de ne point payer sa contribution aux Indiens. Ceux-ci l'avertirent, puis le menacèrent: il n'écouta rien, et le gouvernement de Belize ne se préoccupa aucunement de cette affaire. Le grand chef d'Icaiché résolut donc d'aller lui-même vers la fin d'Avril, avec une forte compagnie de soldats, se faire payer: mais loin de rien obtenir il fut insulté et quelques ouvriers poussèrent l'insolence jusqu'à tirer sur ses gens. Alors ces derniers répondirent par une décharge, tuèrent deux nègres, pillèrent tout ce qu'ils purent, et emmenèrent à Icaiché tous ceux qui se trouvaient là. La Compagnie me supplia alors de retourner chez ces Indiens, pour traiter du rachat de ces prisonniers, mais comme j'étais assez mal portant,

je me contentai d'écrire au grand chef pour qu'il voulût bien se rendre au Rio Hondo, avec quelques-uns des siens à certain jour que je lui fixai, lui disant que je l'attendrais là pour arranger cette affaire: Mais les agents de la Compagnie ayant écrit en d'autres termes au Général, il refusa de venir. C'est vers cette époque qu'arriva à Belize le P. Brindesi. Après y avoir donné une mission très-fructueuse, il s'en alla au Sud vers une tribu que l'on appelle les Caribes; ce ne sont pas les Caraïbes d'autrefois, mais ils proviennent d'un mélange de la race noire avec ces derniers. Ces chrétiens sont humbles et dociles, et la mission du P. Brindesi les a rendus meilleurs encore. Le Père s'est établi à Stann-Creek où il y a plus de 1000 caribes catholiques et une quarantaine de Wesleyens. Il a construit là, une jolie maisonnette, fondé une école d'au moins 140 garçons et filles, établi une Congrégation d'hommes et de femmes. Il a déjà réussi à apprendre à tous un petit catéchisme de la doctrine chrétienne et bien d'autres choses. Enfin il visite les établissements voisins de Stann-Creek et avec tout autant de succès. Oh! que nous avons besoin de missionnaires! et qu'il se ferait de bien si nous pourrions visiter souvent, et non pas à la dérobée seulement, tout le pays qui nous entoure! Dans nos visites annuelles nous ne pouvons souvent nous arrêter que quelques jours, une seule nuit quelquefois. Quelle instruction donner en si peu de temps! quelles exhortations faire! Si nous étions seulement assez nombreux pour placer deux Pères à Rio Nuevo avec charge de visiter les nombreux villages du Rio Nuevo et du Rio Hondo; deux autres à Corosal pour les Ranchos et autres postes avoisinants, deux à Stann-Creek pour la côte méridionale, et trois à Belize, nous pourrions du moins faire connaître à tous ces peuples ce qui est nécessaire au salut, et les préparer à bien recevoir les saints Sacrements. Je voudrais à Belize un P. Anglais, ou capable du moins de parler et de prêcher comme un Anglais; il est sûr qu'un tel missionnaire y ferait un bien très-considérable et je me flatte de le faire comprendre à V. R. par ce que je dirai plus loin. Belize ayant perdu successivement au mois de Mars le P. Biffi, excellent prêtre Milanais du séminaire de St Calocère, et qui se trouvait là depuis trois ou quatre ans, fort aimé de tout le monde, aujourd'hui Préfet Apostolique d'une mission nouvellement fondée en Birmanie; puis au mois de Juillet suivant le P. Sangalli, je fus envoyé à Belize pour tenir compagnie au P. Avvaro, Je prêche ici en Espagnol et je visite le fleuve Belize et ses environs. Belize a bien 5000 habitants, gens de couleur presque tous, ou métis: Mais on y trouve des Yucatèques, des Anglais, des Ecossais, des Irlandais, des Américains, des Allemands, des Belges, des Français, des Caribes et des Swègues (ainsi s'appellent ceux qui viennent de l'Amérique Centrale). Il y a beaucoup de catholiques, puis des Anglicans, des Presbytériens, des Wesleyens, des Baptistes. Nous espérons que le P. di Pietro donnera une nouvelle mission aux catholiques et qu'il renouvellera et accroîtra les fruits de celle qu'il y a déjà donnée. Il y a tous les ans quelques Conversions de Protestants, mais elles sont peu nombreuses jusqu'à présent, parceque nos Pères ont toujours eu très-peu de moyens de traiter avec eux, et que leurs ministres se donnent beaucoup de peine pour empêcher nos communications avec leurs ouailles. Nous espérons que les circonstances seront maintenant favorables. L'école en établissant des relations ordinaires avec les enfants et leurs parents, la présence de ceux qui sont déjà convertis au milieu de leurs parents et amis protestants, les brochures que nous a envoyées gracieusement le P. Hebd, une imprimerie qui va nous arriver de New-York, nous aideront puissamment à faire de nouvelles Conversions. Si nous avions en outre un prédicateur Anglais pour attirer aussi les Protestants, on ne peut douter qu'un grand nombre et même des personnages principaux, ne rentrassent dans le sein de l'Eglise. Ces jours-ci nous avons eu la Conversion d'un vieux Capitaine Irlandais, Mr Kirby, et de son épouse. Il voit les personnages les plus riches, parle franchement avec eux et déjà plusieurs se sentent attirés à la vérité. Un apostat, Wesleyen fanatique venu l'an dernier de Gibraltar, ayant dit des mensonges trop grossiers, et vomi des blasphèmes

horribles

contre la religion et la très Sainte Vierge, n'a pas peu servi à ranimer nos catholiques, à les séparer de plus en plus des Protestants, et à ébranler les Protestants eux-mêmes. Ce fanatique a sa destination pour Corosal, et parmi ces Yucatèques presque tous ignorants, curieux et de mauvaise vie, il avait rencontré bon nombre d'auditeurs. Il vint à Belize en janvier dernier pour y faire du bruit et du désordre; mais il parla d'une manière si choquante, que beaucoup de catholiques, les femmes surtout, en furent outrées, et voulaient même donner à ce furieux des preuves tout à fait sensibles de leur indignation. C'est ainsi que Dieu tire le bien du mal et tourne à l'avantage de la religion jusqu'aux efforts même de ses ennemis les plus acharnés. Il nous faudrait ici des Sœurs de charité pour les écoles de filles: celle des garçons est confiée à un religieux et ne pourrait être en de meilleures mains. Si nous avions des Sœurs, la plus grande partie des catholiques de Belize leur enverraient certainement leurs petites filles, pour recevoir une éducation chrétienne; malheureusement nous n'avons point assez de ressources pour soutenir ces écoles, et nous éprouvons le besoin de recourir pour cela, à la charité des Catholiques. Nos riches ici ne songent guère à tout cela, et si nous n'avions la bonne volonté de nos pauvres et l'œuvre de la propagation de la Foi, nous ne trouverions aucun secours à Belize. Le gouvernement nous alloue bien quelques subsides pour les écoles (deux schellings par petit garçon, en prenant chaque mois la moyenne de ceux qui ont fréquenté l'école) mais nous pouvons craindre à chaque instant, de voir réduire ou retrancher tout à fait ce secours, car le Conseil est tout entier composé de Protestants.

Je passe à une excursion que je fis au mois de Mai dernier dans le pays que traverse le Rio Belize. Elle diffère assez peu des autres; il fallut faire jusqu'à 12 journées de marche, en barque, pour remonter la rivière, et divers courants et cascades que nous rencontrâmes, nous firent parfois courir le danger d'un bain forcé. Là encore, je me suis affermi dans la conviction que l'on amènerait facilement les Indiens à une vie chrétienne, s'ils étaient séparés des Espagnols; j'en eus la preuve dans trois établissements de purs Indiens, deux déjà formés depuis longtemps et le troisième qui se formait lors de mon passage. Pendant une halte de plusieurs jours que je fis dans le premier, tous se confessèrent; je ne pus m'arrêter qu'une nuit dans chacun des deux autres et je l'employai toute entière à entendre les confessions. Nous ne trouvons qu'une difficulté dans nos rapports avec les Indiens, c'est qu'ils ont leur langue propre, la langue Maya ou Yucatèque; à Corosal, où j'avais plus d'occasions de traiter avec eux, j'en appris assez pour pouvoir confesser et expliquer les premières vérités du catéchisme. Le bruit court qu'il va venir de Mérida 4000 soldats pour exterminer tous les Indiens rebelles. Je ne sais, nous verrons ce qui arrivera et je vous écrirai tout cela en son temps. En ce moment on travaille pour la seconde fois à établir une voie ferrée, non loin de Belize, à travers l'Honduras Espagnol; elle mettra en communication l'Atlantique et le Pacifique plus au nord de Panama. Bien des gens doutent du succès. Si elle venait à réussir et que nos Pères s'établissent dans le Honduras, on ferait facilement de bons catholiques des habitants de cette côte qui sont bien disposés, mais délaissés; et on verrait sortir de l'idolâtrie des milliers de ces Indiens nommés Mosquitos, encore sauvages. Avec 10 ou 12 Pères Espagnols, dans l'Honduras Espagnol, et six autres pour cette Colonie, on recueillerait des fruits certains et incalculables.

Amérique méridionale. Lettre du P. Louis Pozzi au P. de Bengy. Quito, 16 Octobre 1869.

(Traduction de l'Italien.)

Sur le point de partir pour la nouvelle mission du Maragnon, je veux vous adresser quelques lignes, avec prière de les communiquer au bon P. du Lac et à tous mes amis de France. Je vous parlerai peu de notre voyage qui a réussi au gré de nos désirs. Nos santés ont été excellentes et la mer presque constamment tranquille pendant la

traversée.

Je laisse donc de côté tous les menus détails pour vous parler de la mission. Nous ne sommes encore que sept missionnaires: le P. Pérez et moi qui venons d'arriver d'Europe, et cinq autres Pères qui nous avaient précédés à Quito. Vu le petit nombre d'ouvriers, il ne sera pas possible de commencer la mission, en attaquant à la fois les quatre points déjà choisis, c'est à dire: Napo, dans la province de Quito; Macas, dans celle de Riobambo; Gualaquisa, dans celle de Cuenca; et Zamora, dans celle de Loja. Cependant comme les évêques de ces quatre diocèses viennent au secours de la mission et lui allouent, chaque année, une somme d'argent, refuser notre ministère à quelqu'un d'entre eux n'était pas chose facile; et voici le moyen terme auquel, jusqu'à nouvel ordre, on a cru devoir s'arrêter. Deux Pères et un Frère seront envoyés dans chacune des résidences de Napo et de Macas; et trois autres Pères accompagnés eux aussi, d'un frère coadjuteur, se fixeront à Gualaquisa; mais ces derniers, dont je fais partie, se rendront de temps à autre à Zamora, jusqu'à ce que la divine Providence nous ait envoyé de nouveaux missionnaires. Le pays qui s'ouvre devant nous est immense: il a de surface environ 700 lieues carrées; les tribus indiennes y sont très-nombreuses, et à cause des montagnes, qui couvrent cette partie de l'Amérique, elles sont très-éloignées les unes des autres. Comme il n'existe dans ces contrées aucune voie de communication, nous serons obligés de faire à pied de longues courses et de très-longs voyages. Les Indiens, dont nous serons accompagnés, devront souvent couper des branches, pour nous frayer un chemin à travers les forêts et, quelquefois aussi, leur secours nous sera d'une absolue nécessité, pour passer à gué des marais, car nous serions, sans leur aide, exposés aux plus grands dangers. Les tribus sont généralement établies le long des fleuves, et plus spécialement encore sur les bords du Maragnon ou du Rio de las Amazonas, le plus grand fleuve du monde. La partie de la mission assignée au P. Garcia, au P. Bovo (Italien), au P. Guzman et à moi, est la plus étendue; elle est aussi, de l'aveu du Président de la république, la moins civilisée; Le Président, ce matin même, nous racontait comme quoi ces barbares ont encore l'horrible coutume de tuer et de manger leurs parents, lorsqu'ils atteignent un certain âge. Ils n'en épargnent que la tête pour en faire, avec les Blancs, un objet de commerce. On les achète, en effet, comme de curieuses momies avec l'intention de les placer dans des musées. Ces enfants dénaturés sont très-habiles, assure-t-on, à préparer dans ce but, les têtes des auteurs de leurs jours: ils les font sécher avec soin, après en avoir retiré une partie des ossements et s'y prennent avec tant d'adresse, que bien qu'ils en aient considérablement réduit les proportions, les traits de la figure sont parfaitement reconnaissables. Qui sait si ma pauvre tête ne sera pas un jour placée dans un musée d'Europe. Les autres provinces ressemblent, en général, à celle dont je viens de parler. Le P. Fonséca, que vous avez connu jadis au scolasticat de Laval, et qui me charge pour vous de mille affectueux souvenirs, m'écrivait naguère, après une visite faite dans la province de Napo: « Ici le travail est immense, et les dangers sont innombrables. Pour traverser les hautes montagnes qui nous entourent, il est parfois nécessaire de s'aider des pieds et des mains; il faut être prêt à se plonger dans l'eau jusqu'à la ceinture pour passer des torrents; pour franchir des passages difficiles, il faut se retenir à des arbres inclinés sur des abîmes; il n'est pas rare de rencontrer sur sa route des serpents et des vipères; souvent même, et spécialement dans les provinces de Gualaquiza et de Zamora, les ours et les tigres viennent, pendant la nuit, effrayer par leurs rugissements les pauvres voyageurs qui, glacés par le froid, s'efforcent de reposer au milieu des forêts. En certains endroits de ce pays, pour tout dire en deux mots, chaque pas que l'on fait, doit être une victoire, et chaque journée de marche peut s'appeler une campagne. Le P. Fonséca termine sa lettre en nous disant qu'il aime à répéter au milieu de tous ces périls, les paroles du psalmiste: *Super aspidem et basyliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem.*

Loin de nous effrayer, Mon R.P., la vue de ces difficultés ne fait que redoubler en nous le désir, que le bon Dieu nous a inspiré, de nous dévouer avec zèle au salut de ces pauvres âmes. Le Seigneur, qui nous a tant aimés, nous donnera, j'en ai l'assurance, la force de leur apporter, malgré les efforts du démon, la pure lumière de l'Evangile. Nous espérons que la charité des âmes pieuses ne refusera pas de nous venir en aide. Chaque Père devrait avoir un autel portatif et, cependant, nous n'en avons qu'un seul. Ici, le commerce avec les Indiens, ne se fait pas au moyen de l'argent. Si le missionnaire a besoin de quelque objet pour son usage, il doit se le procurer au moyen des échanges, il doit donner aux sauvages, des hameçons, de grandes aiguilles, des couteaux, des petits miroirs, du fil de toute qualité, des boutons, de la toile, des petits instruments de musique, des anneaux, des colliers, des grains de verre coloré &c &c... Toutes ces choses se vendent à Quito, dix fois plus cher qu'en Europe, et d'ailleurs on ne peut se les y procurer qu'avec une extrême difficulté. Grâce à vos bons conseils, j'en ai mis, au départ, une petite quantité dans mes malles, mais il s'en faut bien que mes provisions puissent aller longtemps et même suffire, au début, à tous les Pères missionnaires avec lesquels je devrai partager. S'il vous était possible, mon R.P., de recueillir un grand nombre de ces petits objets, vous auriez la bonté de les adresser au R.P. Supérieur de Quito, lequel se chargerait de les faire arriver jusqu'à moi. En finissant, mon R.P., je vous demande avec instance le secours de vos prières pour tous nos Indiens et pour les Pères qui vont se dévouer au salut de leurs âmes. Il est possible que quelques-uns d'entre nous moissonnent avant peu la palme du martyre. Une personne très favorisée du Ciel avait assuré que quatre des premiers Jésuites envoyés pour ouvrir la mission du Maragnon, obtiendraient cette insigne faveur. Plût à Dieu que je fusse du nombre. Agréez &c..

P.S. Ceux de nos Pères et Frères qui voudraient bien s'occuper de recueillir, pour ces nouvelles missions sauvages, quelques-uns des petits objets, réclamés par le P. Bozzi, pourraient les faire parvenir à Laval au P. de Bengy, qui se chargerait volontiers de leur expédition.

Mission Belge du Bengale Occidental. Extraits des Lettres des mois de Juillet et d'Août 1869.

Extraits d'une lettre du P. Högger à ses parents. — Mgr Steins devra bientôt nous quitter pour se rendre au Concile. Priez, pour que le bon Dieu le conserve à la mission de Calcutta, pour bien des années encore. Ce serait un malheur immense, pour toute notre chère mission, si nous venions à le perdre. Que de bien il y a à faire ici ? Que de maux à réparer ! Que d'énergie, que de patience il faut pour vaincre les obstacles de toute sorte à la conversion des païens ! Et sans parler des païens, quelles peines ne faut-il pas se donner pour porter à leurs devoirs les chrétiens dégénérés de ce pays ! Je dis les chrétiens dégénérés : Bon Dieu ! combien de catholiques sacrifient leur religion à un vil intérêt matériel ! Combien n'y en a-t-il pas qui ignorent qu'ils ont été baptisés dans une église catholique, et n'ont plus de catholique que le nom ? Hier, un Père racontait que dans une visite aux hôpitaux, il avait rencontré parmi les malades deux catholiques, un père et son fils. Il y avait des années qu'ils n'avaient plus été à confesse. Le père, après avoir accompli ces devoirs sacrés, si longtemps négligés, prie le prêtre d'aller trouver son fils et de tâcher de le convertir. Le fils avoua qu'il avait fait ses études dans une institution protestante, et suivait depuis le service protestant. Mais, depuis quand avez-vous quitté cette école-là, demanda le confesseur ? — Depuis quatre ans, fut la réponse. — Et comment se fait-il, qu'au moins alors vous n'ayez pas été le Dimanche et les jours de fête à l'église catholique ? — Je ne savais pas que cela fût nécessaire. — Un autre catholique se montrant disposé à mettre son enfant en pension dans un collège protestant, et étant informé que s'il faisait cela, il ne serait plus admis aux Sacrements, répondit froidement : « Je puis m'en passer. » — Je ne sais si le fait

est avéré, mais on m'assurait dernièrement qu'une malheureuse mère de famille avait apostasié avec ses trois enfants et cela pour un peu d'argent. N'est-ce pas désolant ! Heureusement, nous avons le bon Dieu pour nous consoler. La veille de St. Ignace, j'assistai au baptême d'un brahme qui reçut pour nom Ignace. Vous savez que les Brahmes sont en grande considération parmi les Hindous. Le lendemain, j'entendis Ignace, le brahme converti, expliquer le Catéchisme à une multitude de pauvres. Un de nos professeurs des classes élémentaires, le bon Frère Krynen, donna récemment une preuve du zèle qui le caractérise. Ne pouvant supporter plus longtemps l'idée qu'un de ses enfants pour lequel il s'était dévoué et qu'il avait préparé à la première communion, restât parmi les hérétiques, dans l'éloignement de tout devoir religieux, et cela, par suite de la coupable indifférence de ses parents ; le bon Frère Krynen, dis-je, avec l'autorisation de ses supérieurs, alla trouver la brebis égarée dans la tanière des loups. Il se rend à l'école protestante, y trouve celui qu'il cherchait, puis un autre dont l'histoire est tout aussi lamentable que celle du premier. Il leur dit qu'il vient les chercher pour leur procurer l'occasion de se préparer, par une bonne confession, à recevoir N. S. dans la sainte communion. Sur ces entrefaites arrive un ministre protestant, qui se dit chrétien, et s'informe du sujet qui amène Monsieur. — Le Frère le lui dit catégoriquement. Le Ministre protestant est d'abord interdit, puis il s'exécute de bonne grâce, et le Frère retourne au collège St. François-Xavier, bénissant Dieu de pouvoir ramener au bercail, au moins deux brebis égarées. Que de cas analogues je pourrais citer, d'enfants catholiques arrachés violemment du sein de leur mère la Sainte Eglise ! — Aujourd'hui, 23 Mai, nous sommes en vacances de Pâques, il a fait passablement chaud. Dimanche dernier nous avons eu un Cyclone. Les signaux étaient mis sur les bâtiments publics pour avertir la ville du danger. Le P. Lafont était toute la journée à son observatoire, il avait reçu un bon nombre de lettres pour demander s'il y avait eu du danger &c. Le public a plus de confiance dans les Jésuites, que dans les savants Anglais. L'esprit de nos élèves est excellent. — Nous célébrons solennellement le mois de Mai. Les congréganistes font brûler nuit et jour deux cierges devant la statue de notre bonne Mère. Il y a deux Congrégations : la 1ère compte 48 membres, la 2e, 31. Dans ma classe, j'ai quelques enfants qui, en piété, peuvent rivaliser avec vos enfants d'Europe et, pour ce pays-ci, cela n'est pas peu de chose, vu le manque de caractère et d'énergie. Je crains de vous ennuyer si j'entre dans quelques détails, mais n'importe ! Un jour j'avais puni sévèrement un élève qui était innocent, lorsque je m'en suis aperçu, je suis allé le trouver en lui disant que je m'étais trompé, et qu'il aurait dû m'avertir, que jamais je n'aurais voulu punir un enfant innocent. Je lui dis encore : vous avez dû être fâché ! Que pensez-vous de moi ? — Oh ! me répondit-il, il est vrai que je le sentais vivement, mais après réflexion, je me suis dit : il est vrai que je ne le mérite pas maintenant, mais je l'ai bien mérité en d'autres occasions. Une autre fois, après la classe, le même enfant vint me trouver et me dit : « Monsieur, voulez-vous me donner une pénitence ? — Et pourquoi ? — Rappelez-vous que pendant la classe on a causé et que vous me demandiez si c'était moi, et j'ai dit que non : cependant j'avais causé, j'ai menti et je n'ai pas été sincère de peur d'être puni. » Vous avez mal fait d'avoir eu peur, et à cause de cela, de n'avoir pas été sincère, mais comme vous le réparez si bien, au lieu d'exiger une pénitence, je m'en vais vous donner une image. — La semaine passée, lors des compositions en arithmétique, j'avais sévèrement défendu de dire mot, je voyais cependant le même individu qui remuait constamment les lèvres. Cependant comme je ne pouvais l'attraper sur le fait, je l'appelle après la classe et lui dis : mais vous avez causé pendant la composition ? — Non. — Cependant je voyais vos lèvres se remuer, vous parliez à quelqu'un ? — Oui — A qui ? — A la Sainte Vierge : je disais des Ave Maria,

c'était si difficile ..!! – Je leur avais en effet recommandé de s'adresser à Dieu s'ils ne pouvaient saisir la réponse. Mon bon enfant fut 4e., la Ste Vierge l'avait bien aidé, car vraiment le pauvre enfant a fort peu de moyens.
Septembre 1869. Le P. Cravan nous donne d'intéressants détails sur l'organisation des castes dans l'Inde. La caste de l'Inde n'existe nulle part ailleurs : dans le système Indien, les hommes ne sont pas frères ; comment le faire concorder avec l'esprit fraternel du Christianisme ? En outre une idée essentiellement païenne se rattache à l'origine même de ces castes, puisque la raison de la distinction, de la dignité ou de la bassesse de ces mêmes castes, vient de la dignité ou de la bassesse du corps de Brahma, où le premier individu de la caste prit naissance. Quelques Indiens cependant n'osent plus avouer aujourd'hui une pareille origine. Mais comment se trouverait-elle consignée dans les lois de Manou ? Oui, disent-ils : mais d'antiques commentaires sur le texte des lois de Manou se sont introduits dans le texte et confondus avec lui : et il n'y a plus moyen de faire la distinction aujourd'hui entre le texte et ces commentaires. Dans ce cas ils doivent ou admettre tout le livre comme texte, ou le rejeter tout entier. Les Indiens de nos jours qui ont quelque éducation, et qui ont quelque peu participé à l'influence du gouvernement Anglais, sont tellement honteux de leur ancienne mythologie, qu'ils soutiennent audacieusement que l'Inde a toujours reconnu un seul Dieu, que le système des castes est une institution purement civile, que le panthéisme Indien est une chimère, qui s'est logée dans l'imagination Européenne, que la métempsicose est bonne pour les castes les plus basses, que leurs rites religieux ont été institués pour contenter l'esprit superstitieux des castes basses et ignorantes : C'est ce qui a donné naissance à une nouvelle révolution religieuse indienne, appelée : Bramo Somodye, et qui marquera une époque dans leur histoire, comme fit le Bouddhisme autrefois. Quoiqu'il en soit, le système des castes est toujours debout, et il semble que la séparation entre les hautes et les basses est plus terrible que jamais ! Il est curieux, ou plutôt il est triste de voir l'orgueil avec lequel se regardent mutuellement les plus bas domestiques d'une maison, s'ils sont de castes différentes. Ce système qui n'est qu'une triste servitude, est considéré comme la plus belle prérogative de l'Inde. Le comble de l'abjection pour eux est de n'appartenir à aucune caste : ils abandonnent la liberté d'être affranchis de toute loi de castes à ces vils et dégoûtants Parias, qu'ils peuvent à peine regarder sans se souiller. Le nombre des Castes, probablement fort restreint dans l'origine, s'est accru insensiblement, au point d'être excessivement compliqué aujourd'hui. Il doit leur être presque impossible de ne pas commettre d'innombrables péchés contre la terrible loi. Mais si le système s'ébranle ou s'écroule même parfois dans les actes et dans la pratique, il reste plein de vie dans l'esprit et dans la volonté. D'après cela, quel moyen de décider un Indien, dont vous désirez faire un Chrétien, à s'asseoir à la Sainte Table à côté d'un Européen pour y recevoir la Sainte Eucharistie sous les espèces d'un pain pétri par des mains européennes, et de la main d'un prêtre Européen ? C'est là un obstacle désespérant. On voit des Catéchumènes qui se sont laissés instruire avec beaucoup de docilité ; qui semblent parfaitement disposés à recevoir le Baptême, et qui, à la question : « désirez-vous sincèrement le Baptême ? répondent oui ; – au moment où le missionnaire va verser l'eau régénératrice sur leur front, ils se sentent effrayés du péché qu'ils vont commettre contre la loi de caste et ils s'écrient : « ne me touchez pas, c'est un péché contre ma caste » Véritablement : « Nemo venit ad me, nisi Pater meus traxerit eum. »

Un jour, après avoir longtemps essayé d'ajouter, en dépit des castes, une brebis au troupeau du divin Pasteur, je désespérai d'y réussir. Mais j'eus recours à St Joseph, auquel je promis une messe, et lui demandai un païen, ajoutant qu'il serait bien étrange qu'il ne pût pas réussir à sauver un seul païen. L'expédient réussit. Le jour même je demandai à mon Cuisinier, ce qu'il pensait des chrétiens, et s'il voudrait bien devenir chrétien? Il répondit: « Oui; je voudrais bien devenir chrétien! Il répondit: Je vois sur votre table des livres sanscrits, persans, arabes; vous devez être un savant, vous avez la vérité; ainsi je crois tout ce que vous me direz. Je remerciai St Joseph, et j'instruisis le jeune homme, qui se soumit à tout, et qui est maintenant un bon Chrétien. C'est le seul Chrétien que nous pûmes obtenir à Dum-Dum. Il a correspondu parfaitement à la grâce du Baptême. Il regrette le système des castes; il reconnaît que tous les hommes sont des frères et s'approche avec édification de la Sainte Table. Saint Joseph aura dû lui obtenir une grande grâce! Le même Père, dans une lettre adressée au F. Krynen, annonce que le converti n'a pas tardé à recevoir la récompense de son Courage. Après avoir fait connaître précédemment que son compagnon était atteint d'une maladie grave, il écrit: J'ai enterré hier ce pauvre enfant dans le Compound de la chapelle. Mais que d'embarras! Que de superstitions indiennes à surmonter! Il avait été recueilli par une de ses tantes établie à Midnapore. Celle-ci en eut un grand soin. J'allais le voir tous les jours. Il prépara lui-même toute la famille à écouter la parole du Salut. Maintenant je catéchise toute cette maison et l'on m'écoute avec une attention et un respect qui me touchent. Mais hier quand il fut question d'amener le mort chez moi, d'abord refus formel. Il était chrétien, et pour des Indiens c'était se souiller que d'y mettre la main. Le père de famille dut se résoudre à le porter lui-même, aidé de trois de ses enfants. Comme il aimait beaucoup le malade, il y eut moyen de le décider à ce dernier devoir. Mais il fallait une fosse! Il n'y a pas ici d'indiens chrétiens. C'était pour les païens une souillure que de creuser une fosse pour un chrétien. Il aurait fallu se baigner après cela pour obtenir pardon de ce péché. Toutefois, moyennant une roupie, je réussis à avoir une fosse. Mais où trouver des hommes pour déposer le cadavre dans la fosse? C'était un nouveau péché pour les Indiens; sur mes instances, quelques-uns promirent de se trouver là; mais au moment convenu, leur conscience, ou plutôt leurs superstitions crièrent trop haut, et ils se tinrent cachés. Quand le mort fut arrivé dans le Compound, le plus difficile fut de l'avoir à l'entrée de la chapelle; nous réussîmes, mais à grand'peine. Après l'absoute j'inspectai le cadavre, qui était sur un simple brancard, afin de voir si la superstition indienne n'avait pas fait des siennes. Je trouvai en effet des gâteaux, une petite cruche d'eau, du sucre etc. Je jetai tout cela par terre, au risque de commettre un grand crime aux yeux de ces pauvres aveugles. Mais arrivé à la fosse, quelle affaire! Il fallait pourtant en finir, et y déposer le cadavre. A force de cris et à force aussi d'imposer silence, on s'exécuta après s'être promis toutefois d'aller, tout de suite après, prendre un bain pour se purifier de ce péché. La plus grande difficulté fut d'obtenir qu'on voulût bien refermer la fosse. Que de cris! Ici tous mes efforts ne tendirent qu'à imposer quelques instants de silence. Je dus rester là et surveiller mes gens de près; car les gâteaux et le cruchon d'eau, et les sucreries étaient sur le point d'aller de nouveau s'adjoindre au défunt. Quand tout fut fini, je calmai le fossoyeur en lui glissant une roupie dans la main. Je crois que son péché s'effaçait déjà presque totalement de sa mémoire, et qu'il pensait bien plus à boire du daroo, qu'à se jeter dans l'eau pour se purifier.

Je voulus alors calmer aussi ceux qui avaient porté le brancard et refermé la fosse. Quelle ne fut pas ma surprise de les entendre me dire: « Saheb, nous avons eu soin du malade pendant sa maladie; vous lui avez montré de l'intérêt: nous l'aimons, vous l'aimez. Vous nous donnez de l'instruction; nous ne voulons pas d'argent. » Ceci est textuel. J'en fus réellement touché! Je continuerai à instruire cette famille, et espère en faire de bons Chrétiens.

Extrait de L'Indo-European Correspondence du 2 Octobre 1869. —— « Le 5 de ce mois, un meeting sera tenu à 4 heures de l'après-dîner à l'Hôtel de ville de Calcutta, par les catholiques de la cité. Ce meeting, convoqué à l'occasion du départ de Mgr. l'Archevêque pour Rome, aura pour but de présenter, par les mains de Sa Grandeur, une adresse à Sa Sainteté Pie IX. Tous ceux qui désirent témoigner leur fidélité et leur attachement au Père commun des fidèles, se feront un devoir de prendre part à cette réunion. »

Visite de l'Archevêque à Dum-Dum. —— Comme Mgr. avait manifesté l'intention de faire une visite d'adieu à la congrégation de Dum-Dum, et que jusqu'au jour de son départ pour Rome, il se trouvait empêché par d'autres engagements, de le faire un dimanche matin, il la fixa au dimanche soir 29 Septembre. A six heures de relevée, Monseigneur accompagné du R.P. Goffinet et d'un frère Coadjuteur, descendit à la station, et fut reçu sur la route qui conduit à l'enclos, par le chapelain, le R.P. Magill. Le chemin était bordé de deux haies de soldats en grand uniforme, et accompagnés de la musique du régiment de S. M. Britannique, le 96e de ligne. La musique exécutait une marche, pendant que Mgr., escorté de tout le clergé desservant, s'avançait entre les lignes. Dans l'enclos, on voyait les femmes Catholiques, les enfants, et les particuliers qui habitent autour de la station, attendant tous l'arrivée de l'Archevêque. Sa Grandeur monta les degrés de l'autel, décoré avec goût pour la circonstance, et bientôt les hommes envahirent l'église. L'enceinte était comble. Le 96e comptait environ deux cents catholiques, mais ce chiffre avait été considérablement grossi par le concours de leurs camarades protestants. Le chœur entonna les litanies de la Ste Vierge. Quand le chant fut fini, Sa Grandeur adressa à l'assemblée un discours plein d'âme, et tout approprié à la circonstance. Cet empressement enthousiaste de son peuple, disait Mgr., lui allait au Cœur. Comme il ne lui restait plus d'autre dimanche à passer au Dum-Dum, il venait donc profiter de cette soirée pour rendre visite à ses enfants, et leur adresser quelques mots de bon conseil, avant de s'embarquer pr Rome. Il exhorta ses chers auditeurs à se préparer au Jubilé; il leur expliqua ce que ce mot veut dire, il leur manifesta enfin la confiance qu'il nourrissait que tous se mettraient en état d'en gagner les indulgences, et d'en recueillir les salutaires effets. Il les engagea surtout à persévérer dans la prière, et spécialement dans la récitation du Rosaire, qu'ils avaient coutume de dire tous les soirs en commun à la chapelle. Ces pieuses assemblées, disait-il, la longue expérience qu'il avait acquise, dans l'exercice des fonctions d'aumônier de l'armée, les lui avait montrées un moyen plus propre à détourner le soldat des deux grands écueils de la vie militaire: la boisson et les mauvaises maisons. Que le soldat évite ces deux dangers, et souvent il se trouvera exempt de tout péché. Néanmoins, ajoutait Sa Grandeur, le soldat est entouré de périls nombreux: le mauvais exemple, les tentations l'assiègent de toute part, en sorte qu'il a, plus que tout autre, besoin du secours de Dieu et de la prière. Il les exhorta à s'unir de Cœur au monde Catholique, à faire des vœux, sur le Concile prochain, l'assistance et la force du St Esprit, afin que tous puissent être amenés à un seul bercail, et sous un seul Pasteur. Il leur promit qu'il parlerait d'eux au Souverain Pontife, dont il connaissait le cœur noble et large, et dont la paternelle sollicitude s'étend du bout du monde à ses enfants de l'Inde. Quel plaisir, disait Mgr, quel plaisir il éprouverait lui-même, à montrer au Saint Père, que ses fils d'un rivage si éloigné, ne sont pas les derniers à lui témoigner leur dévouement et leur affection.

Il conclut, en complimentant le chœur, et en exprimant le désir d'apprendre, par leur digne chapelain, durant son séjour à Rome, de bonnes nouvelles de ses Catholiques de Dum-Dum. Le salut et la bénédiction du St Sacrement terminèrent la cérémonie, et Sa Grandeur sortit de l'Eglise. Dans l'enclos, Mgr. fut salué de nouveau par les accords de la musique. Dans l'intervalle, les Catholiques se pressaient en foule sur son passage. Tous voulaient une bénédiction particulière, tous voulaient baiser l'anneau de Mgr, et Sa Grandeur se prêtait, avec sa facilité habituelle, à leur naïf empressement : il avait un mot pour chacun. Monseigneur repartit pour Calcutta à 8 h ½ du soir. Grâces soient rendues au Lieutenant Bernard et aux officiers du 96e de ligne, pour la courtoisie qu'ils ont montrée en nous prêtant leur musique, et le concours de leurs aumôniers. C'est un plaisir pour nous d'apprendre que leurs musiciens se sont offerts en corps et spontanément, pour rendre tout honneur à notre Archevêque.

VARIA. Angleterre. Extrait d'une lettre du R. P. James Forbes, au R. P. de Bengy.

Je suis pour quelque temps à St Helens ; je remplace un Père, et fais du ministère. St Helens est une forte ville de 60.000 habitants, qui va toujours grossissant : elle n'a pas 20 ans. On y voit les manufactures de fer et de verre les plus considérables du monde entier, et la ville est assise sur une mine de charbon. Aussi à une lieue à la ronde n'est-ce qu'un nuage. On dirait le pays de Gomorrhe : la colère de Dieu semble avoir passé par là. Cependant dans ce nuage vivent 15000 catholiques, la plupart fort bons, et confiés entièrement aux soins de la Compagnie, qui évangélise en grande partie le million de catholiques que possède le Lancashire. Nos Pères ont bâti ici 2 superbes églises dont une vraie cathédrale et à côté 5 ou 6 superbes écoles, qui contiennent 1500 enfants. La mission est menée comme un pensionnat : à 8 heures les baptêmes et les mariages ; à 9 heures les visites des malades ; à 7 h. du soir les confessions. Chaque dimanche est consacré spécialement à une des congrégations. Chaque jour, je visite l'école qui m'a été confiée et qui contient 500 enfants. Les filles sont dirigées par des Sœurs, les garçons par des maîtres laïques, au choix des Pères, et moyennant une inspection faite par des catholiques, nommés par les Evêques catholiques ; le Gouvernement supporte la moitié des frais : Chaque matin je visite l'école, m'assure du nombre des absents, et vais leur faire la chasse dans le quartier. Que de bien à faire dans ces immenses cités ! A Liverpool, nos Pères et 14 F. Scolastiques font marcher une immense paroisse, un externat de 300 élèves qui va jusqu'à la rhétorique et des écoles pour 1000 enfants. Mais que de misères ! Les prêtres et l'argent manquent, bien que les catholiques soient admirables de générosité, il faudrait je ne sais combien de Claver pour recueillir tous les petits Irlandais qui courent à demi-nus dans les rues. —

Hollande. (Ne aliis communicetur) Quelques détails sur les missions de nos Pères de Hollande, communiqués par les novices de Mariendaal. — Monseigneur l'Evêque a exprimé dernièrement le désir à tous les Curés qu'une mission fût donnée dans chaque paroisse, comme préparation au jubilé, et afin d'attirer la bénédiction du Ciel sur le prochain Concile. Nos Pères ne peuvent satisfaire à toutes les demandes : on devra refuser un bon nombre de missions. Les fruits sont abondants, et si la conversion des protestants ne s'accomplit pas encore, du moins elle se prépare, et en plusieurs endroits, il se manifeste un mouvement très-marqué vers le Catholicisme. Les ministres protestants sont peu estimés. Voici un fait qui montre les dispositions des protestants à l'égard de leurs ministres : Nos Pères étaient demandés pour donner la mission dans un village de la Gueldre, dont la population est moitié catholique, moitié protestante. Le dimanche avant l'ouverture de la mission, le ministre monte en chaire pour avertir ses ouailles du danger imminent qui les menace. Je vous défends, dit-il, à tous, d'entrer une seule fois dans l'église des papistes ; c'est un repaire de loups cruels qui à coup sûr, vous déchireront. N'allez pas vous mêler à ces vipères vous pourriez mourir

de leur poison. Il paraissait néanmoins que ces ouailles ne se fiaient pas beaucoup à leur pasteur, car une foule de protestants ne manqua pas d'être présent au premier sermon de nos Pères. Les jours suivants, même foule, ou pour mieux dire, elle allait toujours croissant, et ce qu'il y avait de plus étonnant, le ministre même se cacha derrière une colonne pour ne pas être aperçu. Les prédicateurs pourtant en avaient connaissance, et ils savaient tirer profit en maintes rencontres. Le jour de la clôture, une heure avant le sermon, les protestants de tout âge et de tout sexe avaient déjà encombré la nef, tellement qu'il n'y avait plus de place pour les catholiques. Le curé s'en étant aperçu par une petite fenêtre de la sacristie, crut devoir en renvoyer une partie. Il commença par tous les enfants protestants, qui se pressaient en foule dans le presbytère. Après le sermon, le prédicateur adressa la parole à ses frères égarés, il les remercia de leur attention, de leur bonne disposition, et leur parla avec tant de chaleur et de cordialité, que tous les cœurs étaient émus, et tous les yeux baignés de larmes. Aussi à la bénédiction du St. Sacrement, qui se fit après le sermon, tous les protestants se jetèrent à genoux, comme un seul homme, ce qui ne s'était pas fait les jours précédents. Le lendemain un protestant se présenta à la cure, pour parler au Père. C'était un des gros bonnets du village; il venait au nom de sa famille, et de plusieurs autres protestants, remercier le Père de l'intérêt qu'il leur avait porté, et surtout des belles paroles de la veille. Ayant assisté à tous les autres sermons, il regrettait beaucoup de n'avoir pu être présent à la clôture, mais puisque sa famille voulait aussi l'entendre, il avait dû rester à la maison pour garder la ferme; cependant ses fils lui avaient raconté le sermon mot pour mot. Jamais, dit-il, nous n'avons entendu pareille chose de notre ministre, vraiment c'était beau. – Et surtout non moins vrai, repartit le Père; mais il ne suffit pas de dire que c'est vrai, il faut aussi faire ce que j'ai dit. Nous vous le promettons, mon P., car nous sommes aussi du même sentiment que vous. Ainsi se termina cette entrevue. Espérons que cette mission portera ses fruits, et qu'à une seconde mission, ces bons paysans réaliseront, ce qu'ils ont promis à présent. —— Chine. —— Le 8 Juin dernier, Mr. Dabry a démenti en ces termes, dans le journal, tous les bruits qui avaient couru en différents sens, sur les missionnaires catholiques en Chine. « Je vous prie de vouloir bien insérer, dans votre estimable journal, les lignes suivantes: Depuis quelque temps des personnes ignorantes ou mal intentionnées semblent se plaire à répandre, par la voie des journaux, les plus odieux soupçons, sur nos missionnaires catholiques en Chine, que l'on cherche à représenter, comme les agents du Gouvernement Français, et sur les chrétiens indigènes que l'on voudrait faire passer pour les ennemis de l'Etat. Comme véritable agent du Gouvernement de l'Empereur, je n'hésite pas à protester contre ces erreurs ou ces calomnies que je signale à l'attention et à la réprobation de tous les honnêtes gens. Agréez &c. Dabry, Consul Général p.i. à Chang-hai. » Le lendemain l'Evening courrier répond à Mr. Dabry, qu'il ne fait que répéter ce que tout le monde sait, et ce qu'avait écrit Mr. Alcock à Lord Clarendon à Londres, et ce qu'a dit le prince Kong au ministre Burlingam. —— Au mois de Mai 1869, le ministre de Russie à Pékin est venu visiter Zikawei: il a été reçu et conduit partout par le P. Sédille, et à l'orphelinat par le P. Chevreuil. Il a été très-satisfait de tout ce qu'il a vu et entendu, et a exprimé hautement sa satisfaction. « Je n'avais que 3 jours à passer à Chang-hai, a-t-il dit, et deux de ces jours étant consacrés aux affaires de mon ministère, je me serais fait scrupule de ne pas voir cette maison de Zi-ka-Wei, dont tous les ministres étrangers à Pékin, m'ont parlé avec tant d'éloges, et je vois qu'ils n'ont rien dit d'exagéré. » —— Nous avons eu ici le bonheur de posséder pendant 2 jours Mr. de Rochechouart qui se montre, comme toujours, notre ami le plus dévoué. Il m'a parlé longuement des difficultés qu'il rencontre pour traiter les affaires à Pékin, et il a l'air de comprendre parfaitement la position; tout en restant dans les limites assez étroites qui lui sont tracées, il pousse fort à la roue, et il n'y a qu'à l'entendre parler, pour voir qu'il a un désir ardent de venir en aide aux missionnaires. Il nous disait que le gouvernement français est bien disposé pour les missions, et qu'il lui laisse toute liberté d'agir, l'action des canons exceptée; à tout prix pas de guerre. L'Angleterre veut aussi marcher dans cette voie. Comme on s'est plaint à Londres de ce qui s'est passé à Nankin et à Yang-tcheou, le gouvernement Anglais a blâmé la conduite de son représentant à Pékin, et a déclaré qu'il ne protégerait les missionnaires protestants, qu'autant qu'ils resteraient dans les ports: s'ils vont dans l'intérieur des terres, ce sera à leurs risques et périls. Quant à l'officier Anglais qui, à Formose, a fait sauter un fort pour la défense des missions protestantes et catholiques, il a à passer devant un Conseil de guerre. —— Voici l'histoire d'un de nos élèves qui a dû la foi, à son respect pour les saintes images. Cet enfant s'appelle Tsan, il est âgé de 11 ans. Il fréquentait notre école externe, dont tous les élèves sont païens. En Chine comme en France, les enfants sont sensibles aux récompenses. Le P. Seckinger avait fait sa distribution de bons points. Au lieu de bons points, il donnait une de ces petites images d'Epinal ou de Gangel, à 50 images la feuille. Un des petits externes païens, méprisant son image, la jette à terre et veut la fouler aux pieds. Notre petit Tsan, quoique païen, ramasse bien vite l'image, et se met à gronder son condisciple. Il rapporte l'image à la maison, disant: « Maman, voici une image d'un Saint de l'Eglise, il nous protégera. » Puis il la place dans le lieu le plus décent de la maison, et se met à lui faire une triple révérence, à la méthode païenne. Le bon Dieu ne laissa pas cette bonne action sans récompense: il lui donna le don précieux de la foi. « Maman, dit-il aussitôt, d'un ton résolu et joyeux, je veux être chrétien, n'est-ce pas, vous le voulez bien. » Son père rentre à la maison, il lui montre son image, lui déclare qu'il veut être chrétien, et l'engage à l'imiter. Le père ne refuse point. Le lendemain, le jeune Tsan, plus résolu que jamais, vient trouver le P. Seckinger, lui raconte ce qu'il a fait, et lui demande à étudier les prières de la religion chrétienne. Le Père, étonné et joyeux, lui accorde sa demande, après avoir vu le père de l'enfant qu'il trouva bien disposé, lui aussi, à étudier les prières. L'enfant a été baptisé à Pâques, le Samedi Saint 1868. Il a pour patron St. Nicolas. Dernièrement, le jour de Noël, on a baptisé le père du petit Nicolas: sa mère, ses frères et ses sœurs, apprennent les prières.

Chine. Ngan-hoei. Extrait d'une lettre du P. Pfister, 31 Juillet 1869. La dévastation de cette province, il y a 6 ou 7 ans, par les rebel
Tam-maos, avait détruit ou dispersé toute la population. Les Mandarins accordèrent des exemptions d'impôts, des priviléges, à tou
ceux qui voudraient venir des contrées voisines, pour repeupler le Ngan-hoei. On évalue à près de 60,000, le nombre des familles du Hou-p
qui sont venues s'établir au Ngan-hoei. Une (20) vingtaine de mille environ, sont dans les préfectures de Ning-kou-fou, Tai-ping-
et Kouang-tché-tchéou. Sur ce nombre, quelques-unes sont chrétiennes, et sont dispersées dans une quinzaine de centres différents
Ces centres sont assez espacés les uns des autres, ce qui permettra à la foi de se propager plus facilement. Ils sont situés dans un pays
che et magnifique, couvert de belles montagnes, et d'abondantes rivières dans les plaines. On y élève le bétail en troupeaux de 100
bêtes à cornes. Les arbres sont très-beaux, et propres soit à la construction, soit à l'ébénisterie. A certains endroits, plus de la moitié d
terres sont encore désertes. Il suffit de se présenter: on relève une maison en ruines, on cultive un champ &a. et cela sans avoir ri
à payer. Il y a tel village de 200 familles par exemple, dont 140 sont du Hou-pé, 40 du Kiang-pé, et 20, à peine, des anciens habi
du pays. Ces chrétiens sont en général fort pauvres; il y a à peine un an qu'ils sont arrivés; il a fallu venir à leur secours. Mais au
en général, ils sont solides; et plusieurs d'entre eux n'espérant pas voir de missionnaires, comme ils le désiraient, sont retournés au Ho
préférant rester pauvres, mais avec les secours de l'Eglise, plutôt que de devenir riches et de mourir sans le prêtre. Grâce à Dieu, au
d'hui ils n'auront plus cela à craindre. Déjà quelques chapelles provisoires s'élèvent, on va établir des écoles, une maison pour les Pè
Les païens sont bien disposés, surtout ceux qui sont venus soit du Houpé, soit du Ho-nan; ils n'ont jamais vu les missionnaires, et déjà plu
sieurs veulent se faire Catéchumènes. Ce que je dis de ces 3 préfectures, je le dis aussi de plusieurs autres plus éloignées, où les mêmes fa
se représentent. Ne dirait-on pas que le bon Dieu veut enfin amener à la foi toutes ces populations. Mais il faut des hommes et des ri
Nous avons eu, dans une partie de la mission, des inondations considérables. Le Yang-tsé-kiang a débordé; plusieurs rivières de ses affl
ont débordé aussi; et tout le pays plat a été couvert par les eaux: dans ces pays, les récoltes ont été perdues ou presque perdues. Les troub
ne cessent pas dans la Chine: à 30 lieues d'ici, on dit que les rebelles se sont emparés d'une place de guerre. Les mahométans sont to
en révolte, et les sociétés secrètes agissent continuellement contre le gouvernement actuel, lequel du reste n'est nullement sympathique à
religion et aux Européens. Nous ne sommes pas au bout des évènements; mais Dieu est avec nous, que pourons-nous craindre! —
Australie — Adélaïde. — L'Evêque de cette ville vient d'offrir à nos Pères une résidence, dans le voisinage immédiat de la Cat
Deux Pères, le R.P. Hinteroecker et le R.P. Polk, ancien missionnaire d'Amérique, ont à administrer 8 faubourgs de la ville. L'
tention de Mgr. l'Evêque est de fonder un collège, aussitôt que 2 Pères Anglais ou Irlandais seront arrivés d'Europe; et le gou
doit, à cet effet, céder à un prix modéré, un terrain favorablement situé.
France. Il se fonde en ce moment au Jésus de Poitiers, une nouvelle Ecole Apostolique.

Sommaire :

					Pages
Chine	Kiang-nan.	Détails sur Nankin	P.	Colombel	1
	"	Procession de la fête-Dieu à Zi-ka-wei	P.	Pfister	3
	"	Wou-si, Situation	P.	Ravary	5
	"	Petits faits	P.	Bourdilleau	12
	"	Situation	P.	Seckinger	17
	"	Expédition au pays de Yu	P.	Heude	18
	"	Bénédiction d'une église, élevée comme un monument en mémoire de l'Amiral Protet et du B. Vuillaume	P.	Gandar	21
Europe. —	France. Angers.	Archiconfrérie de St Joseph	P.	Louis	22
	Amiens.	Ecole Apostolique	P.	Barbelin	25
	Ouessant	(mission d')	P.	de Kérusec	26
	Paris. —	Conversion d'une protestante (Suite)			29
	"	Traits divers			31
Allemagne.	Dalmatie.	Triomphe du Sacré-Cœur			33
Italie	Rome.	Fête des morts, — Ouverture des classes du Collège Romain — Ordre des études. — Les Zouaves	P.	Mercier	35
Amérique Septentrionale	Baltimore —	Impressions de voyage	P.	de Augustinis	39
	Missouri. —	Bénédiction d'un tableau du Bx Pierre Claver			40
	"	Conversion d'un protestant	R.P.	Colleton	41
	"	Missions parmi les noirs			42
Amérique Centrale —	Yucatan —	Situation	P.	Bavastro	43
id. méridionale.	Quito —	Situation	P.	L. Pozzi	47
Indes	Calcutta. —				49
Varia		Angleterre, Hollande, Chine, Australie			54

Adresse de la Rédaction: Mr. J. de Causans, Maison St. Michel, Laval. (Mayenne)

A. M. D. G.

A.M.D.G.

Lettres des Scolastiques de Laval. Février 1870.

N° 1.

Les Scolastiques de Laval, aux Pères et Frères de......

Nos Révérends Pères et nos très-chers Frères.

Pax Christi.

Amérique méridionale — Cayenne — Lettre du R.P. de Monfort, sur la mort du P. Houdoin. Ilet-la-Mère, 5 Mai 1869. — Aujourd'hui, j'ai une triste nouvelle à apprendre à votre Révérence, celle de la mort du R.P. Houdoin, décédé hier à 7 heures du matin. L'hépatite aigue dont souffrait ce cher Père a continué son cours; le gonflement énorme du foie a entretenu un hoquet qui n'a presque pas cessé du 28 au 3; la fièvre est devenue de plus en plus forte, l'insomnie, les rêvasseries fatigantes, enfin le délire presque absolu pendant toute la journée du 3 et la nuit suivante, ont amené une suite de crises, à la fin desquelles s'est manifesté un affaissement total qui a duré près d'une demi-heure, et pendant lequel ce bon Père s'est éteint, sans que j'aie pu saisir l'instant précis de son passage: Il venait de presser ses lèvres sur son crucifix que je lui présentais, et de prononcer distinctement les noms de Jésus, Marie, Joseph. Il y a deux ou trois mois quand, pour rendre compte à votre Révérence, de la grande efficacité du ministère du P. Houdoin, j'exprimais l'idée générale de son esprit, par les termes d'humilis, mitissimus et obedientissimus, j'étais loin de penser que je préparasse son éloge funèbre, car le commandant et médecin de l'Ilet-la-Mère m'avait écrit peu auparavant que le séjour de l'Ilet lui avait été très-favorable, et que l'anémie, que je l'avais envoyé guérir ici, avait en effet complètement cédé à la bonne influence du climat. Mais le P. Houdoin s'était trop fatigué pendant le dernier carême: il était un peu trop défiant de lui-même, et ayant à prêcher quatre fois par semaine, à un auditoire habitué à l'entendre depuis seize mois, il donnait trop de soin à ses sermons, outre les nombreuses occupations auxquelles l'obligeait son zèle, si bien qu'après les dernières fatigues du jour de Pâques, il subit une prostration presque complète. Il lutta encore deux semaines; mais le 11 Avril, il fut forcé de se mettre au lit, au lieu de présider les Vêpres et d'y prêcher. Ce même jour, il se releva néanmoins, pour se traîner à l'hôpital, où on venait d'apporter un homme

qui avait reçu une balle de pistolet dans le cou. La préoccupation d'un hôpital qu'il ne pouvait plus visiter et qui restait sans secours spirituels, l'inquiétait. Venu ici le 13, j'en repartis le 15, espérant bien que la dyssenterie, dont le Père souffrait alors, allait céder. Elle céda en effet, mais pour être remplacée par une complication assez mal définie, qui eut, pendant plusieurs jours, un caractère typhoïde, jusqu'à ce qu'enfin, le 24, un mal latent depuis quelques jours sans doute, une inflammation aigue du foie, se déclara manifestement. Je revins ici, le 24 au matin, ne soupçonnant pas encore la gravité du mal; mais il prit rapidement une telle intensité que, n'ayant heureusement pas été relevé ici assez tôt pour être à Cayenne, au jour du courrier, je pris le parti de rester ici jusqu'à la fin. Dès que le Père se vit déchargé de l'inquiétude que lui donnaient ses malades, il éprouva une grande consolation sensible à se savoir bien malade; il crut de bonne heure qu'il succomberait à son mal, et se sentait tout heureux, de n'avoir plus qu'à laisser Dieu, le dépouiller de sa mortalité. « Oh! quelle bonne chose que l'obéissance, me disait-il, en pensant à la sécurité qu'elle donne à l'approche de la mort. » Le 27, je lui avais lu dans le Messager du Sacré-Cœur de Mars, la 5e lettre à un Zouave: « Quelle actions quelle vie dans l'Eglise pour le Saint Père! » Les petits sacrifices offerts par ces enfants, l'ont beaucoup aidé dans ses douleurs. Saint Joseph, battant en retraite, a été aussi une pensée qui l'a singulièrement aidé dans tout le reste du cours de sa maladie. Le 28, il voulut faire et fit en effet sa confession générale. Je l'avais, dès la veille, communié en viatique. Comme je lui disais qu'il pouvait, sans craintes, compter sur la miséricorde divine, puisqu'il y avait toujours mis son espérance, il me dit: « Je n'ai que cela!.. Oh! comme je serais écrasé sans la miséricorde! Mais le cœur de Jésus est si bon! Je ne puis pas ne pas espérer! Quelle paix, quel calme! Je n'aurais jamais cru cela. Oh! que Dieu est bon! Comme il m'a bien amené à ce moment-ci. » Ce calme, cette joie ne l'ont pas abandonné, même quand ses douleurs sont devenues très-vives et continuelles, même quand la fièvre ardente et la faiblesse le faisaient presque constamment délirer. « Je n'ai jamais vu un malade comme cela, disait le médecin, si doux, si calme, si content! » La conformité à la volonté de Dieu a été parfaite. Comme les circonstances nous avaient fait être souvent réunis depuis sept ans, et qu'il y avait entre nous une sorte d'intimité in Domino, surtout depuis que je suis supérieur, il me disait le 28, « Je serais bien aise que vous fussiez là quand je mourrai » et puis se reprenant tout-à-coup « Ce n'est pas un désir que j'exprime; je vous prie ne faites pas attention à ce que j'ai dit: Je ne veux que ce que Dieu veut. » Et comme je lui dis que nous partirions peut-être pour le jour du courrier, il acquiesça paisiblement. A un autre moment, il me disait: « Quelle joie de mourir dans la Compagnie! » Patience, lui répondis-je, ce n'est pas encore la fin, je pense. Ne dites-vous pas volontiers: non recuso laborem? « Oh! je ne voudrais pas influer en quoi que ce soit, sur la volonté de Dieu. Cependant je serais un peu attrapé, si ce n'était pas pour cette fois. Plus tard, dans le délire, il répétait souvent: « ce que Dieu veut. » Il crut entendre que je lui parlais de sacrifice. « Mon Père, ce n'est pas un sacrifice que de mourir. » Ce jour là, commença avec grande violence le hoquet qui ne devait finir que peu avant sa mort. Cela est bien fatigant, lui dis-je! « Mon Père, rien n'est fatigant » et il regardait son Crucifix; et il ajoutait « le bon St Joseph battant en retraite. » Il ne pouvait plus supporter que quelques mots de lecture, et cependant il avait une facilité extrême à s'occuper sans cesse de Notre-Seigneur. Il tenait son Crucifix à la main, et le regardait sans cesse en souriant. Je lui apportai la Communion le 29, quelques instants après minuit. Le matin il me disait: « Quelle paix! Quelle tranquillité! Notre Seigneur est bon, bien bon! » — Le peu qu'on fait pour lui, lui dis-je, est bien récompensé — « Oh! oui, même en ce monde. Quelle paix!... » Et comme je lui parlais de son hoquet

« Cela va de mieux en mieux.... vers la fin – bon maître qui me donnez un peu à souffrir ! » L'extrême-onction que je consentis à lui donner ce jour-là, le combla de joie. Le 30, le Père se rappelant que le médecin avait parlé de l'envoyer en France, si sa maladie prenait le caractère chronique, me disait : « Comme le bon Dieu voudra, mais je mourrais bien volontiers, au milieu des transportés. » La nuit du 30 Avril au 1er Mai, a été fort mauvaise. La fièvre, qui jusque là avait été modérée, et qui cessait même presque complètement quelques heures chaque jour, devint alors très-forte, et ne discontinua plus ; le hoquet, causé par la pression exercée sur le diaphragme de l'estomac, par le gonflement énorme du foie, était continuel et très-violent. La faiblesse extrême du malade, jointe à ces autres causes, entretenait en lui des divagations d'esprit : il reconnaissait bien les personnes, et répondait bien aux questions ; mais sa tête s'égarait bientôt : Il croyait qu'on voulait l'emmener, le mettre au large, stopper au large. Puis il se préoccupait de ses ouailles : « Mon Père, vous voyez bien que c'est de l'hypocrisie ; tenez, faites donc finir cela... » Je lui rappelais que ce n'était plus son affaire, que je m'en étais chargé, qu'il n'avait qu'à se tenir tranquille. « C'est vrai, répondait-il, je suis malade, toutes ces agitations, ces rêves me fatiguent, je n'y veux plus penser : l'extérieur est agité, mais l'intérieur est en paix ; l'agitation est involontaire ; je veux ne plus penser, qu'à Jésus, mon espérance. » Sa pensée était habituellement ou plutôt sans cesse actuellement en Dieu. Je l'entendais murmurer : « Acceptation volontaire de tout – Comme Dieu veut. » Que dites-vous ? lui demandais-je une fois. – « Je demandais à la Sainte Vierge sa bénédiction. » – Cet état dura, en s'aggravant toujours, le 1, le 2 et le 3. Souffrances, rêveries, insomnie ; mais toujours il répondait pertinemment, surtout aux pensées pieuses sur N. S. P. Ignace, sur nos vœux, qu'il a renouvelés, sur le bonheur de mourir dans la Compagnie, sur la Très-sainte Vierge, Saint Joseph, le Saint Cœur de Jésus. Le 2, il me disait, quoique avec un ton de voix qui sentait le délire : « Quand tous les hommes mondains me diraient qu'ils sont heureux... non – mais je suis heureux, quoique dans vingt minutes, je ne sois plus qu'un cadavre. » Presque à chaque fois que je le voyais, il faisait un petit compte de conscience, et se tenait tranquille, dès que je lui avais répondu en un mot ou deux. Ainsi, le 3, il me dit, dès qu'il me vit entr'ouvrir sa moustiquaire : « J'ai eu un peu de troubles, ces lettres secrètes m'ont indigné. » Et ensuite : « Je ne veux plus penser à tout cela : Saint Joseph me mettra dans l'intérieur de Jésus ! » – Il y eut, ce jour là, un peu de mieux (le mieux de la mort) ; il voulut qu'on l'assît sur son fauteuil, pendant qu'on faisait son lit. Il s'affaissait. – Vous voici bien faible, lui dis-je ? – « Oui, faible ; mais Saint Joseph mènera jusqu'au bout son petit troupeau. » – La nuit du 3 au 4, fut affreuse, et se passa toute, dans les symptômes d'une mort prochaine, et des efforts continuels pour sortir de son lit. Vers 4 h ½ du matin, le P. Gally, arrivé le 2, et moi fîmes la recommandation de l'âme. Puis il y eut encore un redoublement de fièvre, et le hoquet cessa presque tout à fait. Le malade était alors extrêmement agité, et parlait sans cesse d'hypocrisies, de persécutions. J.-C. a été persécuté dans sa personne, il l'est dans sa Compagnie maintenant. Il ne reste plus sur la terre que quelques prêtres qui l'adorent, ... le seul adorable. – Enfin, vers 6 h ½ survint le calme de l'affaissement. Voyant la mort tout près, je lui donnai une dernière absolution, lui fis baiser son crucifix, et dire les noms de Jésus, Marie et Joseph, et il s'endormit doucement dans le Seigneur. – Son corps, revêtu de ses habits ordinaires, et d'une étole, est resté exposé

jusqu'au lendemain matin, dans notre petit parloir, au rez-de-chaussée, et nous avons prié constamment auprès de lui, le P. Gally, le F. Rivoalan ou moi. Pendant la journée, il est venu constamment des transportés prier près de son lit, souvent huit ou dix à la fois. Pendant la nuit, des surveillants, le sergent, le caporal et des soldats se sont relevés sans interruption, pour veiller auprès du corps. Les ordres qui défendent de prendre sur le temps du travail sont si sévères, que le Commandant, ne pouvant écrire à Cayenne, n'a pas osé retarder de deux heures, comme je le demandais, le commencement des travaux, pour permettre aux transportés d'assister aux obsèques. J'ai donc fait la levée du corps à 4 heures du matin; on a chanté l'office des morts; à 5 heures, j'ai chanté la messe præsente Corpore, et tout le pénitencier présent, puis les hommes sont allés au travail, pendant que nous partions pour le cimetière. Tous les corps ont voulu fournir leur contingent pour porter le cercueil, même les marins d'une goëlette qui était arrivée dans la soirée du 4; en sorte qu'il a été porté par quatre surveillants, puis par quatre soldats, ensuite par quatre marins, et enfin par quatre transportés. Le commandant, le commissaire, le surveillant-chef et le sergent (les quatre principaux personnages de l'endroit) tenaient les cordons. — Le P. Houdoin est côte à côte avec le P. Boulongne mort le 20 Septembre 1856. Son corps était resté sans la moindre altération de visage, sans odeur et tout souriant, jusqu'à ce que nous le missions dans le cercueil à 4 heures du matin, au point que j'ai voulu savoir de Mr le Commandant, qui est aussi le médecin, si la mort était absolument certaine. Le P. Houdoin n'avait pas encore 43 ans; il était en Guyane depuis le 5 octobre 1860. De 1862 à 1866, il avait eu un ministère des plus fatigants au Maroni et, comme je l'ai dit plus haut, trop de travail pendant ce carême, a excédé les forces qui ne lui étaient pas encore bien revenues. Pendant sa maladie, l'excellent Mr Bœuf, commandant et médecin de l'Ilet-la-Mère, fort bon médecin, et qui a été aux petits soins, venant trois, quatre et souvent cinq fois par jour, me disait qu'il n'y avait presque plus de vie végétative chez lui. Le regret a été universel, chez les transportés, comme chez les personnes libres. Le P. Géré, qui l'a connu avant son entrée dans la Compagnie, dit que déjà alors, doux, timide, et se défiant de lui-même, il faisait un très-grand bien, et était regardé comme un saint.

de Montfort S.J.

Mission de la Guyane Anglaise. Extrait d'une lettre du P. Marc Mesini au R. Père Provincial de Venise. (Traduit de l'Italien) Georgetown, Demerara 8 Juillet 1869.

L'Eglise, que nous avons ici, est dédiée au Sacré Cœur de Jésus, et fut bâtie autrefois par les soins du P. Schembri, véritable apôtre de ces pauvres Portugais. Les travaux de ce zélé missionnaire portent encore aujourd'hui des fruits évidents: la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, qu'il avait établie pour les dames, et celle du Saint-Sacrement pour les hommes, sont toujours florissantes. J'ai moi-même établi deux Congrégations nouvelles, l'une pour les jeunes garçons, l'autre pour les jeunes filles. — Les Portugais ont une grande dévotion pour les principaux mystères de notre Rédemption; mais ils célèbrent avec une solennité toute spéciale la sainte fête de Noël et la neuvaine qui précède. Comme je suis seul ici j'ai eu de grandes fatigues à endurer pendant cette neuvaine, mais j'ai éprouvé aussi de grandes consolations. Dès le premier jour de cette neuvaine, et à une heure après minuit, le peuple se pressait déjà à la porte de l'église encore fermée; il fallait ouvrir et se rendre au confessionnal. A trois heures je commençai la Messe. On y chante des cantiques très-populaires, mais dont l'extrême simplicité elle-même porte à la dévotion. A l'Evangile j'adressai quelques mots aux fidèles et j'eus soin d'inviter spécialement les pécheurs à se préparer à la venue du Divin Enfant. Ma Messe terminée, je

regagnai mon confessionnal que je ne quittai qu'à 5 ou 6 heures pour courir à quelque malade en danger de mort. Ainsi se passa toute la neuvaine. La nuit de Noël fut magnifique : l'évêque officiait pontificalement, la foule était nombreuse. Après Noël j'entrepris une œuvre plus difficile et plus scabreuse ; il s'agissait de parcourir la ville et les maisons à la recherche des pécheurs obstinés et vieillis dans toute espèce de vices. Le Seigneur bénit cette chasse ; et là aussi, mon R. Père, il a fait goûter de bien grandes consolations à son indigne ministre ! Le carême m'a apporté aussi des fatigues extraordinaires. Quoique seul, je fis toutes les cérémonies sacrées de la semaine sainte. Rien que le jour du mercredi-saint j'entendis bien 300 confessions. Le jeudi-saint Mgr l'Evêque fit le lavement des pieds dans notre église. Le vendredi-saint je fis les trois heures d'agonie, le soir je fis aussi la Desolata, c'est une cérémonie où l'on prononce cinq discours sur les douleurs de Marie, discours entremêlés de cantiques pieux. Ce soir là, pour confesser la vérité, je crus que j'allais tomber de lassitude, mais le bon Dieu me secourut, et le samedi-saint j'eus encore la force de faire toutes les cérémonies accoutumées, et même je chantai un exultet... triomphant ! Le mois de Mai a été célébré avec un concours extraordinaire de fidèles . . . Voici un petit résumé du peu de bien que j'ai pu faire depuis Noël jusqu'aujourd'hui (8 juillet) : 3480 confessions, 300 baptêmes, 64 mariages, 64 enterrements, 100 extrêmes-onctions, 70 premières communions. Monseigneur a pu donner à St Jean-Baptiste, la Confirmation à 470 personnes enfants et adultes.

Amérique Septent. —— Extrait d'une lettre du R. P. de Smet au R. P. Terwecoren.

Le progrès de la Religion dans l'Amérique est immense, et ses débuts ne datent pas d'hier. Pour s'en faire une idée il suffit de consulter les statistiques catholiques des Etats-Unis. En 1808 ils ne possédaient qu'un diocèse, deux Evêques, 68 prêtres et 80 églises : On y compte aujourd'hui 43 diocèses, 45 Evêque et parmi eux 6 Archevêques, 2108 prêtres et 2334 églises. En même temps que le nombre des ecclésiastiques augmente les institutions religieuses se multiplient d'une façon prodigieuse. A peine y avait-il en 1808 une douzaine de ces institutions... et au commencement de 1860 on comptait 21 séminaires ecclésiastiques donnant l'instruction supérieure, 85 monastères ou établissements religieux d'hommes, 141 couvents ou maisons religieuses de femmes, 75 collèges pour l'éducation des jeunes gens, plusieurs ayant titre d'université, 170 académies religieuses pour l'éducation des jeunes filles, 158 asiles pour les orphelins des deux sexes, pour les vieillards et les malades, confiés presque tous aux Sœurs de St Vincent de Paul ; enfin il existe une multitude sans nombre d'écoles pour les enfants pauvres de l'une et l'autre sexe : Et cependant presque toutes les églises et presque tous les établissements religieux sont dûs au seul zèle ou à la seule générosité des fidèles. On ne sait pas d'une manière bien précise le nombre des catholiques ; il serait compris, je crois, entre quatre et cinq millions. Les prêtres sont loin de suffire aux besoins des catholiques répandus sur tout le territoire de cette vaste République. Pourtant nous espérons pouvoir bientôt nous occuper spécialement de la conversion des protestants. Vous voyez, mon R. Père, combien nous avons besoin d'hommes et de prières pour l'Amérique civilisée... Quant aux Indiens, vous verrez, je pense, avec quelque intérêt, la statistique approchée des familles dont se compose chaque tribu ainsi que la proportion entre les tribus qui veulent garder la paix avec les Blancs et celles qui fournissent les bandes hostiles. Chaque famille compte ordinairement de huit à dix personnes. Les Yantons en ont à peu près 300, toutes en paix ; Les Manicanjones, 300 familles, toutes parmi les ennemis, à l'exception d'une vingtaine : Les Sans-Arcs, 220, et comme les précédents, toutes en guerre à l'exception d'une vingtaine. Les Onkepahpahs comptent 420 familles, cent pour la paix, les autres continuent avec acharnement. Les Brûlés, 500 familles, les unes sur les terres du Fort Laramée sont pacifiques ainsi que celles au nombre de cent qui habitent les plaines entre les forts Rice et Sully ; les autres en grand nombre se tiennent sur le pied de guerre.

Les Ogalallas comprennent 200 familles, hostiles presque toutes. Les Deux Chaudrons n'ont que 160 familles dont un petit nombre ont rejoint les bandes ennemies. Les Pieds Noirs Sioux en ont deux cents la plupart pour la paix. Les Jantonnois, tribu puissante, en ont mille environ, et se déclarent amis des Blancs ; des quatre cents familles Santees, une forte moitié reste en paix, tandisque le reste parcourt les plaines en bandes armées. Toutes ces tribus appartiennent à la nation Dacotah et parlent toutes, la langue Sioux. Les Rickaras, les Mandanes, les Minatars habitent ensemble un village de trois mille hommes environ, restent fidèles au gouvernement, et sont en guerre avec les Sioux. Les Assiniboines ont de 4 à 500 familles ; ils faisaient autrefois partie du peuple Dacotah, parlent le Sioux, et veulent l'amitié des Blancs ; à l'occasion cependant, ils se montrent un peu faintants, voleurs et même assassins. Les Corbeaux ont environ 500 familles et quoique d'abord ennemis des Sioux, ils se sont unis à eux, pour la plupart, dans la grande coalition contre les Blancs. Les Pieds noirs des plateaux élevés de Montana au-dessus du Missouri supérieur comptent plus d'un millier de familles presque toutes hostiles. Enfin les Sceyennes, les Arapahas, les Kiowas, et autres tribus de la Platta, forment plusieurs centaines de familles soulevées aussi contre les Blancs.

Canada - Lettre du R. P. Hanipaux - La mission sauvage du Haut Canada.

Wikwemikong, G^de^ Manitouline 5 Septembre 1869. Représentez-vous une étendue de 250 lieues de long sur 50 de large. Nous sommes, depuis 25 ans, six missionnaires pour la cultiver. Il est vrai que la population n'y est pas compacte ; je doute que nous ayons en tout 3000 néophytes. J'évalue à 1500 environ, les infidèles dont nous ne nous occupons pas, ne pouvant suffire aux besoins de tous ceux qui sont baptisés. Nous sommes trop peu de prêtres : deux seulement dans chaque centre de mission ; deux au fort William, deux au Sault Sainte Marie, deux à Sainte Croix, Ile Manitouline. Ce n'est pas assez pour chaque poste. De plus, nous sommes tous vieux, et il semblerait pourtant qu'on ne songe pas beaucoup à nous envoyer des successeurs, qui se formeraient maintenant à bon escient, pour nous remplacer quand nous allons tomber. Comme on n'entend rien dire de glorieux de cette mission, peut-être se demande-t-on à quoi elle sert ? Quel bien fait-elle ? Personne ne se sent le désir d'y aller. Je vais donc dire quelque chose de ce que nous faisons. Plaise à Dieu de se servir de ces détails, pour faire germer quelques vocations. 1° Nous sommes nécessaires ici, dans la main de Dieu, pour conduire au salut les âmes qu'il a choisies dans ces contrées sauvages. Ne faut-il pas quelqu'un qui, pour le Bon Pasteur, aille chercher cette mignne brebis prête à être dévorée par les loups. Depuis 20 ans, nous demandons de ces chasseurs d'âme. Quelqu'un a-t-il dit : « Me voici mitte me. » 2° Nous sommes sur ce terrain catholique comme une sentinelle en face de l'ennemi. Si nous manquions ou que nous fussions endormis, les hérétiques, les méthodistes surtout, se rueraient sur le petit troupeau, et auraient facilement raison des Catholiques. Leur propagande leur fournit de l'argent, ils offrent des écoles de lumière à ceux qu'on détient, disent-ils, dans une éternelle ignorance, sans leur donner le moyen de correspondre avec la civilisation. Avec toute notre vigilance et tous nos efforts, nous pouvons à peine empêcher la séduction. Un certain nombre de nos néophytes, que nous ne pouvons visiter assez souvent, vers Michipicoton, Lac Supérieur, sont ainsi tombés dans les mains de leurs ennemis. Deux de nos villages, tout près de nous, sur l'île Manitouline, reçurent, il y a 2 ans, de tels maîtres d'école. Nous avons pu, il est vrai, faire déguerpir l'un de ces maîtres,

mais on attend que nous remplissions le vide pour l'éducation; les Sauvages nous disent déjà que nous ne semblons pas y songer. Dans l'autre village, le chef avait pris la communion méthodiste. La mort a frappé deux de ses fils; Lorsque j'allais, il y a un mois administrer le dernier qui se mourait, le malheureux père apostat, pressé surtout par ce fils mourant, a fait son abjuration à haute voix dans l'église, mais aura-t-il la force de renvoyer ce maître, qui leur paraît nécessaire, pour apprendre l'Anglais à leurs enfants? Si nous n'étions pas là, la séduction serait presque universelle. 3° Sans nous, les démons du paganisme, seraient bientôt de nouveau, en possession de toutes ces âmes. Si le peuple d'Israël retombait sitôt dans l'idolâtrie, doit-on s'étonner si nos sauvages retombent si facilement? Qui est fort en ce monde? Que deviendraient nos chrétiens même de l'Ancien Continent, sans ces milliers de prêtres qui les gardent? 4° Nous sommes un accablant témoignage contre le protestantisme. "Nos Ministres ne font pas ce que vous faites, disent tout haut les protestants. Aucun d'entre eux ne voudrait marcher comme vous dans l'eau glacée, coucher sur la neige, vivre dans la vermine. Il faut des prêtres Catholiques, pour faire des sauvages ce que vous en faites." Un ministre Anglican, qui gardait dans notre voisinage quelques sauvages, qu'il disait être protestants, vient de mourir dans l'eau: mais c'était pendant un voyage de plaisir; Il glissa inaperçu dans le fleuve, pendant qu'on mangeait sur le Steamboat. Lorsque le corps reparut sur l'eau, deux jours après, il serrait encore dans ses dents, une bouchée de viande, et tenait dans sa main le reste du morceau. — 5° Nous entretenons la vie spirituelle de ces enfants, que Dieu s'est choisis parmi ces sauvages. Nous ne voyons, il est vrai, plusieurs de ces néophytes, qu'une fois l'an, ne pouvant les visiter plus souvent, soit parcequ'ils sont trop loin, ou parceque n'étant que deux prêtres, nous ne pouvons les voir plus souvent. Cependant ils reçoivent le pain de vie, au moins une fois l'année, selon le Commandement. 6° La grâce donne une vie plus active à ceux qui étant d'avantage à notre portée, reçoivent plus souvent dans l'année, le divin aliment. L'hiver dernier, je revenais sur la glace d'un de ces villages à dix-huit milles de la résidence. Le jeune homme qui me ramenait et qui avait communié le matin, me fit cette question, en route: « Père, si on avait oublié un gros péché dans sa confession, pourrait-on attendre pour le dire, que tu viennes nous visiter une autre fois? — Est-ce que tu te souviens de quelque chose! — Oui — Eh bien, mets-toi à genoux, et dis-le." Il se mit à genoux sur la glace, dit son péché, reçut la pénitence, dit son acte de contrition, et je lui donnai l'absolution — Il fit plus légèrement le reste du chemin. — Dans trois de ces villages, voisins à 4, 6 et 15 lieues de nous, ils ont trouvé leur chapelle trop peu digne de la Majesté Divine. Ils en construisent de nouvelles, voulant imiter, autant que possible, celle de notre église centrale de Sainte Croix. Ils les font à voûte arrondie, avec 2 rangs de colonnes, et un clocher couvert en fer blanc. Remarquez que les constructeurs de ces édifices sont des gens qui, pour toute richesse, n'ont presque que les habits qui les couvrent, que la nourriture du jour présent, qu'une petite maison sans lit, sans table, sans chaise, sans autre vaisselle que le grand plat de bois ou de fer blanc, dans lequel on verse ce qu'on a cuit dans l'unique marmite de la famille. Les cuillers sont de bois, et les fourchettes celles du Père Adam. Quant aux planches, clous, vitres, ferrements etc., nécessaires pour l'édifice, ils les achètent avec le poisson de leur pêche, avec le sucre qu'ils tirent des érables, avec les pommes de terre, et le blé d'Inde de leur récolte, qu'ils vendent pour cela, au point de jeûner la moitié de l'année. Ils sont dédommagés

de tout, quand ils ont une belle église, un beau clocher, qui brille au Soleil, comme de l'argent, et qui est aperçu de trois ou quatre lieues, par les barques et les Steamboats qui passent le long du lac. Ils contemplent cet édifice qui dépasse les maisons ordinaires de 12 à 15 pieds en hauteur. Là, ils s'assemblent les Dimanches et fêtes, pour y chanter la messe et les Vêpres, et y faire la prière publique comme si le prêtre y présidait. — Je Quand aux centres, où il y a presque toujours l'un des deux missionnaires, on est plus fervent et plus dévot. Instructions, exhortations, catéchismes, grande fréquentation des sacrements, neuvaines, dévotions du mois de Marie, du scapulaire, du Sacré-Cœur, de l'archiconfrérie, ce sont là les aliments ordinaires de la piété du sauvage. La très Ste Vierge Immaculée y est honorée par 4 Congrégations, dont les exercices se succédant les uns aux autres, lui consacrent presque tous les jours de la semaine. La congrégation des hommes se réunit le Dimanche, celle des femmes le Lundi, celle des jeunes gens le mardi, celle des filles le vendredi, outre les hommages de chaque jour par les Congréganistes. Deux fêtes très-solennelles pendant l'été, celle du Très-Saint Sacrement et de l'Assomption, attirent aux centres pour la procession qui se fait à chacune de ces Solennités, des sauvages de 30 et de 50 lieues à la ronde. Le reste du temps, les Dimanches et fêtes, ces néophytes des divers villages, ne font qu'un avec ceux du centre se trouvant réunis chacun dans leur église locale aux mêmes heures et pour les mêmes offices. Le prêtre préside au centre et le culte est un pour tous, à l'honneur de la Divine Majesté: Ils sont un de la même manière avec l'Eglise Catholique. Que de petites unités forment cette grande unité qui traverse les siècles! Nos Sauvages sont aussi du fond du Cœur unis au Sacré-Cœur de Jésus. Près de 300 sont de l'association de l'Apostolat de la prière. Notre Seigneur Jésus-Christ y a son église sous l'invocation de la Croix; la Sainte Vierge la sienne, sous le titre de Vierge Mère toujours Immaculée. Ce sont nos congréganistes qui, eux seuls, ont élevé celle-ci à l'honneur de leur divine Mère, et c'est par des efforts quasi vraiment héroïques, qu'ils en sont venus à bout. Sa gentillesse et le plaisir qu'ils ont d'y aller prier, les paie délicieusement pour le passé. Nous avons deux écoles neuves bien montées, un bon maître, notre frère Jennesseaux pour les garçons, et de bonnes maîtresses, religieuses du S. Cœur de Marie, nous viennent en aide pour l'avenir. Quatre autres frères travaillent la terre, et pourvoient à nos besoins temporels, et tous ensemble, nous formons une petite communauté, dont la tenue et la régularité nous font jouir, par la grâce de Dieu, du Quam bonum et jucundum habitare fratres in unum dans la Cie de Jésus.

Agréez, mon R. P. etc.... Manipaux S. J.

Montagnes Rocheuses. (Traduit des Letters and Notices) Extraits d'une lettre du P. Caruana. Mission indienne du Sacré-Cœur 16 Juin 1869. — Je vais vous parler de notre mois de Marie, car nous faisons ici le mois de Marie, et sauf pour la musique, je ne crois pas que nous le cédions aux exercices du Gèsu et des autres églises de Rome. J'introduisis cette dévotion, il y a quatre ans; auparavant nos sauvages ne la connaissaient pas. Le matin, je dis la messe, après laquelle nous chantons les litanies devant un tableau de la Sainte Vierge. Ce tableau est une bonne copie de la Madone de St Charles au Corso. L'après-midi, les sauvages, au premier coup de cloche quittent tout pour se rendre à l'église. A voir leur recueillement, on les prendrait pour des novices. A l'exercice du Soir, je distribue des pratiques de piété en l'honneur de la Sainte Vierge.

Bien entendu, le tout est accommodé au goût des Sauvages. S'ils manquent à leurs pratiques, ils s'en accusent et me demandent si Ste Marie, leur maman, voudra leur pardonner. Jamais ils ne manquent aux exercices à moins d'une nécessité absolue. Le 16 Mai, un chef apprit qu'une faute avait été commise dans un autre camp. De suite il envoie une compagnie de jeunes gens (il les appelle soldats) pour saisir le coupable et ses complices. Il me fallut assurer, à ces jeunes gens, que leur obéissance augmenterait leurs mérites, et qu'ils ne perdraient rien par leur absence, puisqu'ils seraient présents d'esprit à tous les exercices. Tout le courant du mois, ce camp indien fut un Couvent. Pas de querelle, pas le moindre mot qui pût déplaire à la Sainte Vierge. Assistance mutuelle, pieuses conversations, sainte émulation, pour aimer et honorer Marie, voilà ce qu'on voyait partout. L'autel était orné de 180 bouquets de fleurs. Nos sauvages les renouvelaient tous les deux jours au moins, et pourtant il leur fallait faire plusieurs milles, pour trouver les fleurs. Rien ne leur semblait difficile pour Marie. Une femme, sans contredit l'une des plus grandes bavardes du camp, vint me demander une pénitence. Elle me proposa des jeûnes, des disciplines etc.... Voulez-vous faire quelque chose pour la Sainte Vierge, lui dis-je ? — Ce que vous voudrez — Dans ce cas, gardez le silence jusqu'à demain matin. — Elle baissa la tête et partit. Son mari, qui ne revenait pas de sa surprise, m'assura qu'elle n'avait pas prononcé une parole le reste du jour. La médisance avait presque entièrement disparu, même chez les femmes. La fréquentation des Sacrements a augmenté d'une manière étonnante. L'année dernière, au mois de Mai, j'avais eu 387 confessions et 311 communions; cette année pour le même mois, il y a eu 1108 confessions et 901 communions. En 1864, la première année de mon séjour ici, j'ai eu pour toute l'année, 1466 confessions et 1211 communions. Vous voyez ce qu'a produit l'amour de Marie. Je puis dire, pour sa gloire, qu'elle m'a donné, sur l'esprit de mes sauvages, un tel ascendant, qu'ils font tout ce que je veux. En voici un exemple: Le chef donna ordre à ses soldats, de saisir et de mettre en prison deux jeunes gens coupables d'immoralité. Pendant qu'on exécutait l'ordre, le frère d'un des coupables, insulta gravement un des soldats. Celui-ci en fut si irrité qu'on peut dire qu'il en perdit la raison. Ses compagnons parvenaient à peine à l'empêcher de se jeter sur son ennemi, il n'écoutait aucune prière, ni de ses parents, ni de ses amis, ne voulait entendre aucun ordre de ses chefs, mais luttait violemment pour se dégager, et courir à la vengeance. J'arrivai au moment, où, pour se rendre maître de lui, on commençait à le lier. Je le pris par les bras et lui demandai s'il me reconnaissait. Il baissa la tête sans rien dire. J'ordonnai de le laisser libre et lui dis de me suivre. Ses lèvres étaient encore couvertes d'écume, mais il me suivit comme un enfant. Arrivé chez moi, je le fis entrer dans ma chambre, et je dis un Ave Maria avec lui. Je le calmai, et avant de le renvoyer, je lui fis promettre de n'offenser ni par paroles, ni par actions, les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Il fit la promesse et la tint au prix d'héroïques efforts. Sa faute, comme il me l'avoua lui-même, n'a servi qu'à l'exciter d'avantage à la piété et à la ferveur. — Au moment même où je vous écris, un autre jeune homme, nommé Louis, vient de quitter ma chambre. Je l'ai converti, il y a trois mois. C'était un des fléaux de sa tribu, le chef des joueurs, et la terreur de tous, même des chefs. A présent c'est un de mes auxiliaires des plus habiles et des plus actifs, dans toutes les mauvaises affaires que je peux avoir avec la jeunesse, à la tête dure. A l'instant, comme je vous le disais,

il me quitte, avec la Commission d'aller à la recherche d'un de ses amis, et afin de l'éloigner d'un danger où il se trouve; il fera, avec lui, une partie de chasse de cinq ou six jours. Il est beau de voir avec quelle joie ces jeunes hommes acceptent tous les sacrifices, pour remplir une pareille Commission. Pour avoir une juste idée de la piété de ces belles âmes, il faut passer deux ou trois jours au milieu d'eux dans un Confessional. On verrait que dans ces montagnes-rocheuses, bien des âmes marchent à grands pas vers la perfection. J'ai souvent été couvert de confusion, en me voyant obligé d'instruire et de diriger des âmes plus avancées que moi. Le Confesseur est bien des fois embarrassé, pour trouver matière à absolution, quand même il remonterait jusqu'au temps du baptême, ou du premier usage de la raison. Que diriez-vous d'un jeune homme de 20, 25, ou de 30 ans fondant en larmes, après avoir récité son Confiteor, et disant que sa misère est si profonde, qu'elle l'aveugle sur ses fautes, et qu'après un long et sérieux examen, il ne peut trouver un sujet d'accusation. Ceci n'est pas du romantisme, mais la pure réalité; si vous étiez ici, vous toucheriez du doigt, que dans ces formes rudes et sauvages, il y a des âmes que les Anges du Ciel ne dédaigneraient pas. S'il en était autrement, je ne sais si je pourrais supporter les difficultés et les fatigues qui nous accablent. Nous avons, ici, quelques avantages sur nos Pères qui sont dans ces régions. Le premier, c'est de n'être pas tentés d'orgueil, dans notre ministère. Il suffit pour cela de regarder nos Sauvages. Leur foi illimitée et leur confiance sans bornes, dans la Robe noire, les font recourir si souvent à moi, que je n'ai ordinairement de temps, pour mon bréviaire, qu'après l'examen du soir.

Province du Missouri. Extraits des Lettres et Notices. Chicago, Illinois (Etats-Unis) 26 avril 1869.

Notre-Seigneur se plaît à répandre ses plus abondantes bénédictions, sur plusieurs points de notre province; mais la ville la plus favorisée est, sans contredit, celle de Chicago. (En 1830, Chicago comptait à peine 2000 habitants; leur nombre, en 1869, s'élève à près de 300.000). Il y a 10 ans, nous y donnions une mission, qui amenait la fondation d'une résidence. Saint Ignace disait qu'un Jésuite est à lui seul une armée: On fut bien forcé de mettre sa parole à l'épreuve, car on ne put envoyer d'abord qu'un seul Père. A l'extrémité de la ville, on bâtit une église et une résidence provisoires, mais bientôt les habitants s'y portèrent en foule, et la prairie se couvrit de maisons. La résidence et l'église en bois, disparurent, pour céder la place à une solide maison de briques, et à une magnifique église gothique dédiée à la Sainte Famille. Elle mesure plus de 70 mètres de long sur 25 de large et 40 dans le transept; le sanctuaire a 15 mètres de profondeur. L'autel est orné de 40 belles statues, représentant les Saints qui ont eu des rapports avec la Sainte Famille, ou qui ont écrit sur le Saint Sacrement. Six d'entre elles sont dressées sur deux petites tours qui s'élèvent de chaque côté de l'autel. On place maintenant le chemin de Croix sculpté à Munich. Trois stations sont déjà terminées: D'une exécution remarquable, elles ont près de 3 mètres de haut, sur 2 mètres de large. Des vitraux peints garnissent les fenêtres. Au mois de Mai, un orgue puissant, ajoutera encore aux splendeurs de l'église. Ce sera le plus beau des Etats-Unis, et il pourra rivaliser avec les plus grandes orgues d'Europe. Il aura 77 jeux; 29 statues en bois, surmonteront le buffet. En hiver, l'église est chauffée à la vapeur les jours de Dimanche. Durant la semaine, on dit la messe dans le soubassement. C'est aussi là

que se réunit la congrégation des jeunes gens : elle a un cabinet de lecture, et compte 600 membres. Nous avons en outre une conférence de Saint Vincent de Paul, une congrégation de la Sainte Vierge pour les jeunes filles, et une autre de Sainte Anne pour les femmes mariées : toutes sont très-florissantes. — La résidence compte maintenant 7 Pères qui font le plus grand bien : on en pourra juger par le nombre des Communions qui, en 1868 s'est élevé à 72000. — La semaine sainte nous a apporté une grande édification. « Toute la semaine l'église fut comble, et le Vendredi-Saint, plusieurs centaines de personnes ne purent y trouver place. Le jour de Pâques, l'affluence fut si considérable que les bas-côtés étaient complètement remplis et nous fûmes contraints de laisser les dignitaires de la Congrégation pénétrer dans l'enceinte réservée devant les autels de la Ste Vierge et de St Joseph. La Ste Messe de Haydn fut exécutée par le chœur de notre église qui est excellent, avec le concours de plusieurs artistes distingués. Le nombre des Communions depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à Pâques s'éleva à 6 250 et de Pâques au Dimanche du Bon-Pasteur, à 2025. On baptisa plusieurs protestants ; bref, ce fut une véritable mission. » Les conversions des protestants sont continuelles ; l'année dernière un seul Père en a instruit et baptisé jusqu'à 48. Saint Joseph vient de nous faire cadeau d'une belle sonnerie et pour placer les chanteurs aëriens, on a élevé un clocher de 66 mètres de hauteur. Saint Joseph est vraiment notre protecteur ; il en a le titre et la charge et ses bienfaits de tous les jours attestent qu'il la prend au sérieux. Il continuera sans aucun doute : c'est la ferme espérance du R. P. Damen qui a tout commencé à Chicago et qui sous ce puissant patronage, pousse avec zèle, ces grandes entreprises. Près de l'église on bâtit un collége sur de vastes proportions. Ces trois bâtiments : la résidence, l'église et le collége occupent un carré de 120 mètres de côté. Le collége qui forme la façade a 46 mètres de long sur 25 de large. Il a 4 étages, le soubassement, les cintres et l'appui des fenêtres sont en pierre, le reste en briques. Une centaine d'ouvriers y travaillent avec ardeur, et on espère que tout sera terminé au mois de juillet. De tous les monuments de Chicago, c'est sans contredit le plus beau. Lorsqu'il sera terminé, nous en donnerons une description détaillée. Les fabuleux exploits de cette jeune résidence, née d'hier, ne se bornent pas à la construction de l'église et du collége. Elle possède en outre une chapelle de secours : chaque dimanche matin on y dit deux Messes ; le soir on y donne la Bénédiction. De plus elle a des écoles très-fréquentées. Le bâtiment qui les renferme a 37 mètres de long sur 15 de large : les instituteurs sont des laïques dirigés par un Père et un Frère. Le nombre des élèves monte à 1700. Leur fanfare où dominent le cor, le fifre et le tambour, compte 44 musiciens, revêtus de l'uniforme populaire des Zouaves. Pour exciter leur ardeur, les enfants ont des séances fréquentes dans la grande salle qui s'étend sur toute la longueur de l'édifice. Le dimanche, garçons et filles y entendent la Messe, ils ont leur prêtre, leurs instructions, leurs congrégations particulières. — En vous parlant des écoles, je ne puis m'empêcher de dire quelques mots de la Société des Acolythes qui contribue beaucoup à attirer les fidèles. Le sanctuaire de notre église a 45 pieds de longueur : espace plus que suffisant pour déployer toute la splendeur des cérémonies catholiques. Le jour de Pâques, 64 Acolythes, magnifiquement habillés rendaient leurs hommages à Notre-Seigneur réssussité. Un des 4 prêtres qui étaient présents, homme fort compétent, m'assurait que de pareilles cérémonies auraient fait honneur à une cathédrale d'Europe. L'effet produit fut immense ; plus d'un assistant partageaient l'admiration de cette dame protestante qui avouait que jamais elle n'avait vu déployer tant de majesté dans aucune fête profane ou sacrée. — La paroisse compte encore deux écoles de filles dirigées, l'une par les Dames du S.-Cœur, l'autre par les Sœurs de la Charité de Marie. Elles réunissent toutes deux 1500 à 1600 élèves. On se propose de construire pour les Sœurs de la Charité, un nouveau bâtiment sur le modèle et les proportions de l'école des garçons. Les Dames du Sacré-Cœur sont parfaitement installées pour leur pensionnat et pour les écoles paroissiales. — Nous ne saurions dire exactement quels ont été les fruits de la première Communion qui vient de se

terminer. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous y avons préparé 600 enfants dont 320 garçons. — Tous les deux ans, on administre le Sacrement de Confirmation : à l'une de ces cérémonies, l'Évêque se tournant vers le peuple et voyant la multitude assemblée (plus de 1000 personnes se présentaient à la Confirmation) ne put retenir ses larmes. La moisson était si abondante, et si rares étaient les ouvriers! Quant à l'esprit qui règne dans nos écoles, l'extrait suivant du Chicago Times, en donnera une idée : « Lundi dernier, 28 décembre 1868, jour des SS. Innocents, c'était grande fête pour les petits orphelins si maternellement gouvernés par les Sœurs de St Joseph. Gracieusement invités par les enfants des écoles de la Ste Famille, ils allaient au rendez-vous, en voiture et triomphants. A 10 heures du matin, 20 cochers qui avaient gratuitement offert leur concours, déposaient au lieu indiqué pour la fête, une joyeuse petite troupe d'environ 200 orphelins. Ils furent reçus aux accords de la musique du P. O'Neil et aux acclamations des 1600 petits élèves. Leur défilé dans la grande salle, entre les deux longues rangées de garçons et de filles fut un triomphe en miniature. Les exercices furent commencés par le R. P. Damen : dans quelques mots pleins d'à-propos, il fit une allusion touchante à la fête du jour. Le programme fut expliqué et développé par le R. P. O'Neil, surintendant de l'école. Alors commença l'intéressante procession des 1600 petits garçons et petites filles dont les orphelins étaient les invités. Chargés de leurs présents, qui, d'un paquet de vêtements, qui, d'une bourse pleine d'argent, qui, de petits trésors de toute espèce, ils vinrent tous déposer leurs offrandes entre les mains de deux Sœurs de St Joseph, placées sur l'estrade. C'était un émouvant spectacle que de voir se succéder durant 50 minutes, les petits bienfaiteurs, pliant sous leurs presents : tantôt une petite fille avec un paquet d'habits aussi gros qu'elle ; tantôt un jeune garçon portant une lourde bourse à la main. Tout cela était le fruit de leurs épargnes de plusieurs mois. Humble scène sans doute, mais bien faite pour toucher le cœur ! Plus d'un spectateur ne put retenir ses larmes, lorsque les orphelins se mirent en marche pour se rendre à la salle des rafraîchissements. Ils étaient précédés par 12 petites filles qui portaient dans leurs bras les bébés de la troupe, avec toutes les attentions et toute la tendresse d'une mère, pendant que les jeunes musiciens faisaient entendre leurs plus brillants morceaux. Pour l'abondance, la variété et la délicatesse des rafraîchissements, aucun lunch du meilleur genre n'avait surpassé celui que les jeunes hôtes offraient à leurs invités. Aussi ce n'est pas merveille si les tables furent vite débarrassées des friandises dont elles étaient couvertes. Ils étaient heureux, ces petits orphelins, mais plus heureux les bienfaiteurs d'avoir contribué à leur bonheur. L'offrande la plus substantielle fut une somme de 3500 francs, dont 3000 frs provenaient des épargnes des enfants depuis le mois de Juin. A cette époque, ils avaient déjà donné dans le même but, leurs épargnes des six mois précédents. On évalua les offrandes en habits et en provisions à 1500 francs ; en tout 1000 dollars (5250 frs) ». — Autre particularité intéressante sur les écoles paroissiales. Elles ont leur petit journal périodique, intitulé le « Sunday School Messenger. » Il parait au commencement de chaque mois, dans le format du Month et contient 24 pages d'impression. Tous les enfants des écoles paroissiales de la Ste Trinité en reçoivent un exemplaire gratis. Diverses autres écoles y sont abonnées et le mois de Mars dernier on en a distribué ou vendu 9000 exemplaires. Une société, dite des bienfaiteurs des écoles du Dimanche se chargent des frais du Messager, publication remarquablement pieuse, simple et instructive. Ce premier essai a si bien réussi qu'on a mis au jour une seconde publication : Le compagnon de l'École du Dimanche. Elle parait vers le milieu de chaque mois et est distribuée gratis aux enfants de la paroisse ; mais exclusivement à eux. De la sorte près de 70 à 80 mille pages sont distribuées chaque mois gratuitement aux enfants pour servir de matière à leur lecture. Tel est l'aperçu general de la paroisse ; comme vous le voyez, le doigt de Dieu est là. La résidence possède en outre quatre Pères missionnaires qui vont en mission deux à deux. Ils ont durant ces dix dernières années évangélisé tous les États de l'Union, et une mission n'est pas plutôt finie que choisissant un des nombreux endroits où on les demande, ils partent de nouveau. Ainsi pour vous donner

une statistique des dernières. Une mission a été donnée à Détroit dans le Michigan ; en deux semaines il y a eu 5000 communions, 70 premières Communions d'adultes et 25 conversions. La mission de Philadelphie en Pensylvanie a produit: 7000 Communions, 70 conversions et un certain nombre de premières Communions d'adultes. A Troy (Etat de New-York) 12000 Communions, 101 conversions. A Buffalo, 6000 Communions ; à Brooklyn 12000 : à Albany 14000, et à l'église de St François-Xavier (dans New-York même) 25000, etc. etc. La durée des missions varie entre 8 jours et 3 semaines.

Maryland. — Extrait d'une lettre du P. Valente à un Scolastique de Laval. — Scolasticat de Woodstock. — L'ouverture du Scolasticat se fit le 23 Septembre. Heureusement ce jour là était un semidouble : tous les prêtres furent donc priés de dire la Messe du St Esprit. A 6 heures 1/2, Monseigneur Miège de la province de Lyon, dit la Messe de la communauté et distribua la Sainte Communion aux Scolastiques. Après la sainte Messe l'Evêque accompagné du P. Recteur, du P. Préfet des études et de deux autres assistants, tous en habit de chœur, fit la bénédiction solennelle de la maison. Pendant cette pieuse cérémonie qui dura environ une demi-heure, le clergé était suivi de toute la communauté dont les RR. PP. Provinciaux du Missouri et du Maryland ouvraient les rangs. Le train de 9h 1/2 nous amena le R. P. Supérieur de la mission de New-York accompagné du P. Recteur de Fordham et du P. Perron, plus les Recteurs de Baltimore, Georgetown, Washington ; les deux Supérieurs de Philadelphie et plusieurs autres Pères de notre province. Vers 10h 1/2 notre P. Provincial, le R. P. Keller, fit à tous une exhortation digne d'une circonstance pareille. Après avoir appliqué à la nouvelle maison les paroles: Sapientia ædificavit sibi domum... Si quis est parvulus veniat ad me etc, il s'adresse aux Scolastiques en commentant les deux textes suivants : « Bonitatem et disciplinam et scientiam doce me » — « Videte vocationem vestram fratres ». Ensuite adressant la parole en latin aux professeurs, il leur dit d'une manière très saisissante que tout le bien que pourraient opérer plus tard leurs élèves devrait être attribué à leurs maîtres. Après l'exhortation du R. P. Provincial l'on passa de la chapelle au cabinet de physique pour y entendre un discours d'ouverture du P. Préfet des études. D'après l'Institut, la lettre de notre Très Révérend Père Général „ sur le fruit à retirer de la béatification, etc » et son Ordonnance pro triennali philosophiæ studio, on y décidait la question de savoir dans quel sens les études doivent s'adapter aux besoins des temps. Après le dîner l'on se réunit de nouveau pour assister à une séance donnée par les Scolastiques. Des chants fort bien exécutés s'entremêlaient avec des discours et des pièces de vers allemands, anglais, français, grecs et latins. A 4 h. le train nous enleva presque tous nos Pères. Cependant la fête ne se termina qu'avec la bénédiction du T. S. Sacrement donnée par le R. P. Provincial du Missouri. Laissez moi maintenant vous dire quelque chose de la maison et de ses habitants. Ceux-ci viennent de différents pays. Il y en a, avant tout, des différents Etats de l'Union, mais nous avons aussi une demi-douzaine de Canadiens, un anglais, un Espagnol, un Français, 4 Hollandais, un Suisse, et nombre d'Allemands, d'Italiens et d'Irlandais. Le long de notre propriété nous avons un cours d'eau qui nous joue parfois le mauvais tour de briser trois ou quatre ponts : tout près se trouve aussi un chemin de fer sur lequel passe le train 54 fois le jour. Une pompe hydraulique envoie les eaux d'un petit ruisseau dans deux grandes cuves placées sous la toiture de la maison. De là les eaux se répandent dans tous les corridors pour tous les besoins domestiques. Le bâtiment a la forme d'une H très-large dont la barre transversale aurait près de 100 mètres de long. Nous avons au rez-de chaussée et dans les deux étages dont se compose notre maison, trois longs corridors dans lesquels on peut se promener à son aise. Pour ce même objet et parallèlement aux trois corridors nous avons trois cloîtres ou terrasses couvertes qui nous sont d'une très-grande utilité. Les deux jambages de l'H sont occupés, l'un par les théologiens, les cabinets de physique, de chimie etc, l'autre par les philosophes, la bibliothèque et le réfectoire. L'autre partie est occupée au rez-de chaussée par les classes et les chambres

des Frères coadjuteurs, au premier par la chapelle, les chambres des hôtes et celles des Supérieurs, au second par les chambres des professeurs. Le réfectoire est presque trois fois grand comme l'ancien réfectoire de Laval. Notre chapelle est vraiment jolie. Elle peut contenir 150 personnes assises et a trois autels. Au dessus du maître-autel se voit une copie della sacra famiglia del Murillo. Elle est entourée de 6 médaillons représentant les saints Ignace, François-Xavier, Louis de Gonzague et les Bienheureux Claver, Canisius, Berchmans. Les vitraux hauts de 15 pieds sont partagés en 3 compartiments. Le premier porte le monogramme de la Compagnie, le second le Sacré-Cœur de la Sainte-Vierge, le troisième le Sacré-Cœur de Jésus. Chacun de ces emblêmes se détache sur un fond bleu clair parsemé de petites étoiles blanches et envoie des faisceaux de lumière pareillement blancs

Havane. — Extrait d'une lettre du P. Feliú. — Notice sur le R.P. Enciso (traduit de l'Espagnol)

A Cayo-Hueso, petite île peu éloignée de La Havane et appartenant aux Etats-Unis, l'unique curé catholique était devenu malade, et le consul espagnol demanda le Père Enciso. Celui-ci quitta La Havane le 22 juillet; quand il arriva le prêtre catholique était déjà mort. Le 30 du même mois, le P. Enciso tomba gravement malade et le consul espagnol envoya une seconde dépêche télégraphique pour donner avis de ce qui se passait et demander qu'un autre Père vînt assister le P. Enciso. On envoya les PP. Nubiola et Aviño. A leur arrivée le P. Enciso se remit et se trouva presque bien. Mais il retomba et sentant lui-même la gravité de son état il demanda les derniers Sacrements qu'il reçut avec une grande dévotion: avant le Saint Viatique, il renouvela ses vœux et demanda pardon à tous. Le mal continua à empirer et le jour suivant, fête de St Laurent, le Père expira. La douleur que sa mort a causée dans la maison et au dehors est indicible. Tous le pleurent comme on pleure la mort d'un saint. Beaucoup de personnes m'ont demandé par écrit et de vive voix quelque objet de ceux qui étaient à son usage, afin de le conserver comme une relique. Voici ce que m'écrivait un des Nôtres, parlant du P. Enciso: « Je pourrais vous dire sur le P. Enciso des choses dignes d'un apôtre de la plus grande abnégation et de la plus parfaite obéissance, dans laquelle il était vraiment aveugle. Quand il fut assuré qu'il allait mourir, il s'écria le sourire sur les lèvres: « Je vais au Ciel avec ma Mère »: il parlait de la Sainte Vierge pour laquelle il fut comme un autre St Bernard. Sévère envers lui-même et plein de douceur pour les autres, surtout pour les 300 enfants qui lui étaient confiés, il était recherché de tout le monde et principalement des nègres, des mulâtres et des Anglais qui n'avaient d'autre prêtre que lui à La Havane. Pour les nègres il avait le zèle du Bx P. Claver, s'occupant d'eux jour et nuit. Il a été bien pleuré de tout le monde et les Pères ont fort à faire pour calmer tous ceux qui sont inconsolables de la perte du P. Enciso. Jugez-en d'après ces paroles du P. Nubiola: « Je ne dis rien à votre Révérence, écrit-il, de la peine qu'ont ressentie ces bons catholiques de la perte de nos deux Pères (Les PP. Enciso et Aviño emportés coup sur coup), rien de la sollicitude, des soins et de l'affection religieuse qu'ils ont déployés pour eux; bien que je pusse en signaler des preuves fort nombreuses, je me contenterai de rendre ce témoignage que même à La Havane, dans notre maison, les Pères n'auraient pas été l'objet de plus d'attentions. » Il semble que le Seigneur avait donné à notre saint Père Enciso un pressentiment non douteux de sa fin prochaine. Dans la dernière lettre qu'il m'écrivit de la Havane à la date du 12 juillet, il disait entre autres choses: « Le Seigneur, pour me conduire dans la Compagnie, a fait comme l'Ange à l'égard du Prophète Habacuc, quand il alla nourrir Daniel. Et comme tout ce qui nous arrive dans le temps, est figure de ce qui nous est préparé dans l'éternité, je ne puis me défaire un instant de la pensée, que miraculeusement et sans savoir comment, je vais me trouver transporté dans le Ciel contrairement à toutes les apparences. » D'après l'impression profonde qu'a faite la mort de ce Père, Votre Révérence peut juger de la haute idée que tous avaient de ses excellentes qualités et de

ses éminentes vertus. Moi qui me suis trouvé en relation avec lui pendant plusieurs années et qui le connaissais beaucoup ab intùs et foris, je dirai qu'il serait difficile de trouver plus d'humilité et d'obéissance et un zèle plus ardent pour le salut des âmes. La dernière lettre qu'il m'a écrite et que je garde comme une relique, enflammerait un cœur de glace : « Votre Révérence, me dit-il, ne peut entendre ma voix, mais elle comprendra bien les désirs de mon cœur. Que votre Révérence prie Notre-Seigneur de me rendre digne de porter cet habit et de me remplir d'un si puissant amour qu'avec moi beaucoup d'autres soient sauvés, beaucoup, et surtout des enfants.... Qui prie, peut tout. Il ne faut donc jamais et pour aucun motif, cesser d'importuner le Seigneur, pour qu'il nous rende tous, ce que lui-même désire tant que nous soyons, de vrais Saints.... Mon Père, priez pour mes pauvres petits enfants : votre Révérence sait bien combien je les aime.... Quelle patience il faut ! Quelle humilité ! Quelle constance, quelle vigilance, pour que ces jeunes plantes ne se flétrissent ou ne meurent ! En ce moment je suis là tremblant des pieds à la tête, parce que les vacances arrivent et avec elles tous les dangers habituels, augmentés de ceux qui sont propres à ce temps si funeste." Vous voyez, mon bien cher Père, comment, dans ces quelques lignes que je transcris, perce le zèle dont le cœur de cet excellent Père était embrasé, en même temps que sa grande sainteté. Personne n'était mieux fait pour conduire les enfants. Quel vide il va laisser dans le collège de Belen ! Pour moi, il me semble qu'il ne saurait être remplacé. Il chérissait tendrement les enfants, et ceux-ci de leur côté l'aimaient cordialement. Espérons que le Seigneur aura récompensé tant de fatigues et de travaux qu'il a endurés pour le bien des âmes.

Iles-Açores. — Lettre du R. P. Prosperi. — Voici une relation succinte de ce que nous avons fait jusqu'ici. La mission de Lagoa commença le 17 Février et finit le 12 Mars. Beaucoup de peuple y assistait, et par suite j'ai dû prêcher presque toujours sur la place publique à six ou sept mille personnes. Jugez de la ferveur de ce bon peuple. Ceux qui viennent de loin restent toute la nuit dans l'église, pour ne pas perdre les exercices qui se font de grand matin. Après dîner, pendant que nous récitions notre bréviaire, près de 700 garçons et filles, suivis d'une foule nombreuse, se réunissaient pour le catéchisme dans l'église. Comme elle ne pouvait contenir tout ce monde, il fallait en sortir. Mon compagnon et moi, nous nous partagions tout ce monde et nous nous rendions sur deux places et faisions le catéchisme pendant 2 heures. A part les heures des repas, du bréviaire, des sermons, nous restions au confessionnal depuis la fin de la messe jusqu'à deux heures de la nuit. Le mardi gras nous nous rendîmes sur la plage pour bénir les barques et la mer. L'un de nous monta sur une barque et là fit un sermon au peuple. Le dimanche de Quinquagésime, 560 enfants firent leur première Communion. La cérémonie a été très-belle. Ils se rendirent processionnellement dans la journée à une église élevée sur une colline qui domine la ville. Favorisée par un beau temps, la cérémonie fut des plus belles. Deux orchestres et deux musiques militaires ne contribuèrent pas peu à son éclat. Quatorze mille personnes y assistèrent. Au retour un banquet attendait les enfants sur la place publique. Les principales familles de la ville dames et Messieurs se firent un honneur de les servir eux-mêmes. Le 12 Mars, dernier jour de la mission, la Communion générale a eu lieu dans deux églises différentes. Les Communions s'élevèrent à 5000. Trois mille personnes se firent inscrire dans la Confrérie du Sacré Cœur, et une congrégation de la Ste Vierge fut établie. Le 15, jour de notre départ, tout le peuple se trouva sous les fenêtres de la maison que nous habitions, et malgré le mauvais temps, il nous accompagna jusqu'à cinq milles de là. Après une autre mission donnée à Agua de Pau, 700 personnes à pied ou à cheval voulurent nous reconduire l'espace de huit milles aux accords de leur musique militaire. A Villa-Franca, le peuple vint à notre rencontre musique en tête, à un mille de la ville. Nous passâmes sous plus de 70 arcs de triomphe ; et nous fûmes accueillis dans une église près de la ville par le clergé et les confréries. Là on déploya l'étendard de Notre-Dame des Missions et on se mit en marche vers l'église paroissiale.

Sur la place de l'église, j'ai ouvert la mission devant 14000 personnes.

Le Père Prosperi raconte le trait suivant d'une de ses missions. Le curé d'une certaine paroisse était en guerre ouverte avec son troupeau. Il en était venu au point d'appeler des soldats pour se venger de je ne sais quelles injures. Dieu eut pitié de ce pauvre peuple. Le Curé vint lui-même nous demander une mission, et il est devenu notre plus grand ami. Pendant le sermon, dit du Pardon, le Curé monte en chaire, se met à genoux, et demande tout haut pardon à son peuple : et celui-ci de s'écrier tout ému : « pardon, pardon ». Cette scène se passait dans une place publique, en présence de plus de 4000 personnes. Voici la somme des œuvres accomplies dans les 27 missions du P. Prosperi, de 1867 à 68. Confessions plus de 43000. Communions 45150. Confessions et premières communions d'enfants 5666. Mariages validés 169 : réhabilités 228. Beaucoup de mauvais livres brûlés, de restitutions faites de réconciliations opérées dans presque toutes les missions. Visites, confessions et communions de malades 236. Confréries du Sacré-Cœur établies 23. Deux retraites données à 25 prêtres. Dans presque tous les pays où on a donné des missions on a aboli les danses et les soirées. Le R. P. Prosperi aurait fait davantage encore si la franc-maçonnerie ne lui eût déclaré une guerre implacable : elle fit si bien qu'en 1868 elle l'empêcha pendant plusieurs mois de donner aucune mission.

Asie. — Mission Belge du Bengale Occidentale. — Extraits des lettres des mois d'Octobre et de Novembre (1869)

Meeting des catholiques de Calcutta, à l'effet de présenter une adresse à S. S. Pie IX. A la suite des annonces lues dans les églises de Calcutta et des localités environnantes, un meeting catholique s'est tenu à l'Hôtel de Ville, mardi dernier, à 4 heures. Malgré l'extrême chaleur, malgré l'heure peu convenable de la réunion, nos espérances se sont pleinement réalisées. Un nombre vraiment considérable de catholiques de toutes conditions se trouvèrent réunis pour recevoir Sa Grandeur Mgr Steins, dans la salle que les autorités municipales avaient courtoisement mise à notre disposition et ornée pour la circonstance. Quand Monseigneur se présenta à la maison de Ville, un peu après 4 heures, le président du meeting, M. Skimer, vint le recevoir dans le vestibule. Sept à huit cents hommes se trouvaient déjà réunis lorsque l'Archevêque prit place dans le fauteuil d'honneur placé vis-à-vis de l'estrade. Autour de lui se trouvaient Mgr Goiran, les R. R. P. P. Vander Stuyft, Depelchin, D'Assis et les P. P. Michael, Abreu, Bruno, Carette, Cesary, Cornelius, De Cock, de Beñaranda, Devos, Fitz patrick, Goffinet, Henry, Högger, Lafont, Jacques, Medlycott, Wieberding, O'Donoghue, Shea, etc. L'estrade était occupé par le président Skimer, le Colonel Alan, l'officier de santé Converse et un grand nombre de notables. M. le président en ouvrant la séance, rappela le but de la réunion ; puis passa rapidement en revue les diverses allégations que la malveillance avait émises pour troubler les consciences catholiques au sujet du prochain Concile. Sans entrer trop longuement dans les détails, l'honorable président calma tous les esprits. Il n'eut pas de peine ensuite à émouvoir les cœurs au nom du St Siège, de Pie IX, à la paternelle sollicitude duquel la Catholicité sera redevable d'une ère nouvelle de grandeur et de félicité. (Suit l'adresse au Saint Père). Mentionnons quelques unes des motions faites en cette circonstance. Le Colonel Alan après avoir passé brièvement en revue les pontificats des Papes qui ont porté le nom de Pie, s'arrête aux noms de Pie VI et de Pie VII. L'un des deux vécut presque assez pour toucher au terme que la tradition assigne aux successeurs de St Pierre ; et cependant, dit l'orateur, il mourut peu de jours avant le 25me anniversaire de son élection au trône pontifical. C'est une pensée accréditée qu'aucun Pape n'atteindra les années de St Pierre, mais quand cette sentence fut prononcé devant Benoit XIV, ce Pape répondit : que ce n'était pas un article de foi... (Rires et applaudissements)... Le Pape actuel appartient à une famille dont la longévité est proverbiale. Son frère vient de mourir tout dernièrement, à l'âge de 87 ans, encore était-ce à la suite d'un accident. Pie IX a régné déjà 23 ans et plus, et l'âge avancé qu'atteignent les membres de cette famille, nous permet d'espérer que la divine

puissance nous le conservera de longues années encore. (Bruyants applaudissements). — M. J. Crow, fit alors une motion à l'effet d'obtenir un subside des catholiques de la ville et du district. « Probatio amoris est exhibitio operis", disait l'éloquent orateur; et il fallait que l'adresse des catholiques du Bengale fut couverte d'or, pour subvenir aux charges onéreuses du Pontife-Roi. Cette motion, soutenue par M. Bonnaud, fut accueillie aux applaudissements de toute la salle, et fut votée à l'unanimité. — Monseigneur clôtura le meeting par une chaleureuse allocution. Il remercia tous les membres de l'association catholique. Il approuva hautement la proposition d'accompagner d'un don en espèces, l'expression si sincère du dévouement de ses ouailles, au Chef vénéré de la religion catholique. Ajoutant l'exemple aux paroles, il grossit de 1000 roupies, la somme de 700 roupies recueillie déjà pour le denier de St Pierre. Il demanda ensuite à ses enfants de prier avec ferveur pour le succès du futur Concile, afin que le Ciel daigne bénir les travaux des Pères qui vont se réunir au Vatican; afin que les mesures qui seront prises dans cette auguste assemblée, puissent tendre à ramener au bercail de Jésus-Christ toutes les brebis égarées du troupeau d'Israël. Fiat unus pastor et unum ovile.

Extrait d'une lettre du R. P. Verlinden en traversée pour Calcutta. — Ceylan 22 Novembre 1869.

Hier, à 8h j'ai célébré la Ste Messe en présence du Commandant. Il m'avait dit de la dire en actions de grâces. Nous avons été, mon Révérend Père, à deux doigts de notre mort. Mais la divine Providence veillait sur les 22 religieux qui se trouvent à bord du Donaï et écoutait nos prières. Le 19 au matin, nous eûmes les premières annonces d'un cyclone: à partir de 9h, le baromètre baissait d'un millimètre par heure, et est descendu ainsi successivement jusqu'à 51. Au premier indice le capitaine fit déployer toutes les voiles et nous voguâmes en toute vitesse droit vers l'équateur: le Cyclone se formait au Nord-Est. Il nous atteignit peu à peu et nous nous maintîmes sur le bord tout en éprouvant ses effets. Bientôt nous fûmes enveloppés dans sa queue. Nous éprouvâmes les plus fortes secousses entre 7 et 8 heures ½. Il me serait impossible de vous décrire tout l'effet produit par cette terrible tempête. Le capitaine commandant nous a dit que depuis qu'il navigue, il n'a jamais eu un coup de vent si vigoureux. Un lieutenant, qui a été en mer depuis 19 ans, vient de nous dire qu'il a passé par plusieurs cyclones et que jamais il n'a vu quelque chose de si terrible. — A ces appréciations des hommes du métier, ajoutons les impressions du F. Francotte. "J'avais désiré voir une tempête, dit-il, j'ai été satisfait. Cela suffit"! Vers 11 heures on fit des apprêts pour affronter la tourmente. On renforçait les amarres, on tendait des cordes en travers du pont pour empêcher les gens d'être emportés par les vagues. A une heure je descendis au salon pour y prendre du bouillon, de la viande blanche, des raisins secs, etc. Impossible de retenir son bouillon dans son assiette, même en suivant le mouvement du navire. Nous commencions à danser, mais nous n'étions pas au bout. Après notre déjeuner, je remontai sur le pont, et m'assis à un endroit un peu élevé. J'y restai cramponné à une amarre jusqu'à 5h. Les vagues grossissaient et atteignaient presque le pont du vaisseau. Si je me cramponnais de la sorte à mon amarre, ce n'était pas l'effet de la peur, car je n'en ai pas éprouvé un seul instant, mais le roulis commençait à devenir tellement fort, qu'on se fut exposé sans cela à rouler dans la mer. Ceux des passagers qui occupaient des fauteuils sur le pont, étaient jetés d'un côté à l'autre, dans les coups de mer imprévus, et bientôt tous les fauteuils furent évacués. L'hilarité était générale. Personne ne paraissait craindre. Vers 4h ½, une frégate ou oiseau de tempête s'abattit sur le pont et fit dire à un matelot: c'est un mauvais signe! Le P. Verlinden ne put résister au désir de s'emparer de l'oiseau. Il s'avança donc avec précaution, à travers les cordes tendues sur le pont. L'équipage attentif, suivait tous ses mouvements et encourageait ses efforts. Il n'était plus qu'à quelques pas de la bête convoitée: le succès paraissait certain; sans un épouvantable coup de mer qui eut pour effet immédiat et simultané de coucher le navire sur le flanc et le P. Verlinden sur le dos! L'oiseau regardait faire! Pour le coup l'honneur du chasseur était engagé. Il se releva plus déterminé que jamais. La pauvre frégate fut prise vivante et nous la conserverons en souvenir de la tempête. Cependant la violence de l'ouragan

augmentait sans cesse. Le roulis était rapide. Nous voyions la mer s'élever à babord (gauche) comme une vraie montagne, tandis qu'à tribord (droite), elle se creusait en abymes et vice-versa. Ces alternatives se succédaient avec une rapidité effrayante. Les bords du vaisseau touchaient alors les vagues. Tandis que le pont faisait avec le niveau de la mer un angle de 40°, l'autre bord s'élevait de manière à se projeter sur les nuages de l'horizon. Ceci n'est pas de la poësie, mais de la réalité que j'ai vue de mes propres yeux et à froid ! A 5 h. il me fallut descendre au salon pour le dîner. Le roulis avait empêché de faire la cuisine; nous dûmes nous contenter d'un peu de viande froide et de dessert. Il faut en avoir été témoin, pour se figurer les précautions qu'il faut prendre pour faire deux pas dans le salon, s'y maintenir, s'y caser, y retenir son service, son verre. Presque personne n'y réussit. Les assiettes tombaient, les verres s'entrechoquaient, tout se brisait ! C'était une scène indescriptible, où le sérieux heurtait au comique. Quelques douzaines de citrons que les lois de l'inertie avaient jusqu'alors retenus immobiles au fond d'une armoire, prirent insensiblement goût au mouvement général, et voltigeaient maintenant dans le salon, venant frapper les parois avec autant de force que si on les eut lancés à la main. Un des Nôtres qui durant tout ce vacarme, avait eu le courage de sommeiller sur un des sofas du salon, se trouva tout-à-coup à 8 mètres de son premier rêve, contre les séparations des cabines opposées. Il n'était pas encore revenu à lui, qu'il se sentit relancé au point du départ, il serait reparti une troisième fois, si je ne l'avais arrêté en route en le saisissant par le collet. Il en fut quitte pour une bosse au front, trois dents ébranlées, et une bonne égratignure à l'épaule. Malgré le pittoresque de ces petites scènes d'intérieur, je serais volontiers remonté sur le pont, mais la pluie devenue beaucoup plus violente m'eut en quelques seconde percé jusqu'aux os. Je restai donc au salon. Que se passa-t-il dans l'intervalle à l'extérieur ? Le P. Verlinden va vous l'apprendre. « Grâce à mon paletot imperméable, écrivait-il, je pus affronter la pluie et contempler la tempête. Je demeurai sur le pont la jambe accrochée à une barre de fer, et embrassant des deux mains la porte qui donne accès à l'intérieur du navire. De là, je considérais la mer avec tous ses mouvements. C'était sublime ! Je ne puis mieux comparer l'aspect de la mer, qu'aux collines magnifiques qui entourent Verviers au delà d'Andrimont, lorsqu'elles sont couvertes de neige. Il y avait des collines sans nombre avec de belles vallées et quelques précipices. Lorsqu'une de ces collines nous arrivait en mugissant, on disait : ah, la voilà ! apprêtons-nous, et je recevais de l'eau jusqu'aux genoux, du côté du vent. De l'autre côté on en avait jusqu'à la ceinture. Le devant de notre navire est habité par environ 180 Nègres et Mahométans. C'est l'endroit que nous appelons La Mecque : nous y faisons quelquefois un pélerinage de plaisir : les plus robustes osent y aller après avoir dîné. C'est là qu'il y eut un vacarme épouvantable. Ils étaient tous dans l'eau, quelquefois en entier. Les poules et les moutons qui habitent au milieu d'eux ont été presque tous noyés. De 8 h. à 8 h. ½, la foudre sillonnait les nues ; mais le bruit du navire était si fort qu'on n'entendait pas le tonnerre. A un moment donné, un coup de mer des plus violents, jeta notre navire sur le flanc. Il y resta pendant 4 à 5 minutes, sans pouvoir se relever. Vers 8 h. ½ un second coup de mer défonça un des sabords de la cabine du mécanicien et la mer se précipita en colonne serrée à l'intérieur du navire. On crut que la machine sautait : tous poussaient des cris de terreur, et un petit Chinois de service s'écriait tout effrayé : "je ne reste plus ici, je veux aller chez mon père" ! On boucha le trou avec des matelas et tout se calma. La tourmente augmenta encore; le vent et la mer enlevèrent successivement nos trois barques de sauvetage. Rien ne résistait à leur fureur : des barres de fer d'au moins 10 centimètres d'épaisseur etaient brisées comme un simple fil de fer. La tente qui abritait les passagers, pendant les chaleurs du jour, fut détruite en quelques secondes. Pendant ce temps, la machine continuait à fonctionner et nous filions 17 nœuds à l'heure, emportés par la tempête. (le maximum en temps ordinaire est 13 nœuds). Parfois l'hélice travaillait dans le vide et ébranlée par le vent, faisait elle-même marcher la machine. C'étaient des moments critiques ! L'hélice souffrait, l'arbre de couche au lieu de rouler sur de la graisse, roulait sur l'eau de mer et faisait entendre un grincement formidable. Les chauffeurs ne savaient retenir le feu dans les fourneaux, ce qui arrêtait les mouvements de la machine. Pour fuir la tempête il

fallut déployer les voiles. Cette manœuvre était pleine de dangers, car on donnait par là trop de prise au vent. Aussi le capitaine vit-il avec plaisir, l'ouragan entamer les voiles et n'en laisser au bout de quelques instants, que d'inutiles lambeaux. — J'omets bien des détails que je ne puis raconter tous : il me semble qu'il est facile d'y suppléer. Je vous dirai en deux mots à quoi nous devons notre salut. 1° Au bon Dieu qui doit encore se servir de nous pour sa gloire. 2° A la force de notre bateau qui est tout en fer, même les mâts. 3° Au calme, à la religion et à la présence d'esprit de notre commandant. Le pauvre homme est tout rhumatisé, et malgré cette indisposition il est resté 7 heures attaché sur la passerelle. Les trois lieutenants, qui tous sont capitaine au long cours, sont aussi des hommes supérieurs. Hier au soir on était en fête : on a bu du champagne à la santé du commandant et de l'état-major. Le commandant a porté un toast de remercîment, en termes dignes et bien sentis. Le soir à 8h. ½ il y a eu musique (harmonie fanfare), on a chanté quelques chansonnettes. Nous avons été obligés de quitter, parceque peu-à-peu on commençait à oublier et à dépasser les bornes de la décence. —— Mgr Steins nous avait dit à Alexandrie, que si le chemin de fer de Bombay à Calcutta avait été achevé, il nous aurait engagé d'aller par là. La malle péninsulaire pour Bombay partait en même temps que nous, et comme elle devait aller par le Nord, elle doit avoir été en plein dans le cyclone. Il est probable qu'elle y a péri. Nous ne serions donc plus ! — Dans une huitaine de jours nous serons à Calcutta ! Deo Gratias.

P. S. Le journal de Calcutta nous apprend que les quatre Missionnaires Belges sont arrivés, sains et saufs, jeudi 2 décembre.

Espagne. — (Grenade). — Extrait d'une lettre du P. Olmo au P. Rabanal. (Traduit de l'espagnol). Adra, 9 Xbre 1869.

La mission de Motril a fait un grand bien. Les sept derniers jours surtout, le mouvement a été général. Tous les soirs je prêchais devant un auditoire de 4000 personnes qui m'écoutaient avec attention et piété, surtout quand je parlais de l'enfant prodigue et du pardon des ennemis. A ce travail ordinaire, j'ajoutais deux instructions par jour sur la morale. La première se faisait à l'église, et la seconde dans la prison. Les quatre derniers jours les confessions se succédèrent sans interruption. Le jour de la Communion générale 2700 personnes dont 1200 hommes s'approchèrent de la Ste Table. Plusieurs de ces derniers avaient passé toute la nuit à l'église, parcequ'ils avaient achevé leurs confessions à 2h. ½ du matin seulement. Grande était la joie et l'allégresse qui régnait dans toute la ville. De l'aveu d'un haut dignitaire de l'ancien gouvernement, depuis que j'ai commencé cette mission, tout semble avoir changé de face. Il est important de remarquer que la plupart de ceux qui se sont confessés, sont des personnes de distinction dont les doctrines sont peu saines en général. La prison a présenté un spectacle digne d'attention. Pendant dix-huit jours je suis allé prêcher aux prisonniers, ou pour mieux dire, les catéchiser, afin de les préparer à la confession et de les disposer à gagner le jubilé du Concile. D'abord ils se montrèrent durs et insensibles. Néanmoins ils se trouvèrent bientôt dans de si bonnes dispositions que lorsque je m'arrêtais dans la cour de la prison, tous m'entouraient et se laissaient caresser comme des enfants. Dans un entretien public à l'église, j'ai exposé l'indigence des prisonniers, et l'émotion de mes auditeurs a été telle que j'ai obtenu non seulement des prières ferventes, mais aussi d'abondantes aumônes pour soulager la misère de ces infortunés. De pauvres et malheureux ouvriers venaient m'apporter une partie de leurs propres vêtements et me disaient : « Père, prenez ces effets, ils ne valent pas grand'chose, mais je désire qu'ils puissent être utiles aux prisonniers. Ainsi préparé et accompagné cette fois d'un certain nombre de séculiers, je me rendis à la prison. Nous ornons la chapelle de notre mieux, et tout est disposé de manière à donner à la communion générale toute la solennité possible. Les prisonniers étaient très-contents. Sur 40, j'en ai entendu 34 en confession. A 7h. ½ j'ai commencé la Ste Messe, M. le Curé de la paroisse m'assistait. J'ai adressé la parole non seulement aux prisonniers, mais encore à une partie de leurs familles et à un grand nombre de personnes du dehors que la curiosité avait conduites à cet édifiant spectacle. Après la Ste Communion, chacun des prisonniers a reçu une médaille de la Ste Vierge : chose qui a paru faire le plus grand plaisir. Après la Messe, nous entrâmes tous dans une cour jonchée de lis, où l'on avait préparé une table splendide pour fêter ceux qui venaient de se réconcilier avec Dieu.

Les prisonniers pleuraient de joie. Ils étaient tout confus de se voir servis par les personnes les plus distinguées de la ville. On y comptait le juge lui-même qui avait envoyé au gibet un de leurs compagnons. Le festin terminé, j'ai distribué une forte aumône à tous, même à ceux qui n'avaient pas voulu se confesser. Enfin, j'ai donné l'accolade d'adieu à chacun des prisonniers, terminant ainsi cette mission qui a produit la meilleure impression sur les esprits prévenus contre les doctrines religieuses. Le 7 je partis pour Almongnécar. Je suis resté 7 jours dans cette ville pour y prêcher, mais l'assistance était peu nombreuse. On doit en attribuer la cause à quelques personnes mal intentionnées qui répandirent de faux bruits parmi le peuple. Selon eux j'aurais été un envoyé du Curé que ses propres paroissiens avaient chassé du village et qui travaillait en ce moment à y rentrer de nouveau. Je me dirigeai sur Itraba, ville de 4000 âmes, où j'ai été reçu par tout le peuple accouru processionnellement à ma rencontre. J'ai prêché plusieurs fois sur la place publique à plus de 3000 personnes. En deux jours et demi, j'ai confessé presque toute la population, et j'aurais confessé tous les habitants, si je ne m'étais vu obligé de partir pour Berga. Après avoir pris quelque peu de repos, j'ai commencé la mission de Berga avec un auditoire de 3000 personnes. Le nombre a été toujours croissant jusqu'à 5000, l'église ne pouvait en contenir davantage. Les principaux de la ville m'ont prêté le concours le plus zélé dans tous mes travaux. Le résultat de plusieurs sermons et instructions a été une Communion générale de 2000 personnes environ, dont quelques unes ne jouissaient pas de la meilleure réputation, et une abondante aumône que j'ai recueillie pour les pauvres prisonniers. Le 2, je suis venu à Adra où l'on m'attendait pour prêcher la neuvaine de l'Immaculée-Conception que l'on célèbre ici avec une pompe et une solennité dignes des meilleurs temps. Le matin je ferai des instructions sur la morale. J'ai commencé aujourd'hui avec un auditoire très-satisfaisant. Entre autres personnes distinguées, on remarquait le président d'un club démocratique-catholique, dont la présence, m'assure-t-on, a produit la meilleure impression sur le peuple.

Portugal. — La Compagnie en Portugal. — (Traduit des Letters and Notices)

L'état de la Compagnie dans ce royaume autrefois si florissant, donne aujourd'hui plus d'espérances. Nous avons à Lisbonne une résidence avec une église où le peuple accourt en foule les jours de fête, pour se confesser et recevoir Notre-Seigneur, et entendre la parole de Dieu. Il y a aussi là un collège: à Campolide, près de Lisbonne il y en a un autre qui compte en ce moment plus de 70 élèves et qui depuis ces dernières années a eu un succès toujours croissant. On y prépare les élèves aux examens qu'ils ont à passer au lycée public. Ces examens réussissent généralement fort bien: et le collège commence à être avantageusement connu. L'un de nos Pères est chargé d'enseigner dans un séminaire (Bernache), qui est sous la direction d'un prêtre zélé, l'Évêque élu de Macao. Le but de ce séminaire est de procurer au gouvernement des Missionnaires pour les colonies Portugaises de l'Asie et de l'Afrique. Les Séminaristes sont entretenus aux frais du gouvernement, et après leur promotion au Sacerdoce, ils sont obligés de s'employer au saint Ministère pendant 6 ans dans l'une ou l'autre de ces Missions. Outre leurs travaux dans les écoles, nos Pères sont occupés à prêcher, à entendre les confessions dans l'église du séminaire où afflue une foule immense. C'est une grande consolation pour nous de pouvoir dire que malgré les nombreuses victimes que firent dans ce pays les sociétés secrètes, un grand nombre de personnes conservent encore une foi et un attachement inébranlables à la Ste Eglise. Nous avons de plus, un autre petit collège (à S. Fiel près de Castello-Branco) dans lequel nos Pères élèvent près de 30 enfants pour la plupart orphelins. Le collège est assez éloigné des villages, cependant, malgré la distance, le peuple vient en foule à notre église pour les confessions, les Communions et les instructions. Le peuple est très-ignorant faute de pasteurs qui les instruisent. N'y a-t-il donc pas là des prêtres ? A cela nous répondrons: les églises sont généralement fermées. Parfois et à de rares intervalles, le dimanche soir, on y fait le catéchisme ou l'on y donne la Bénédiction du S. Sacrement. Les fidèles ne reçoivent les Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie qu'en carême. Pendant l'année, on leur fait bien des panégyriques aux jours des fêtes de Notre Dame ou de quelques grands saints; mais ces fêtes se célèbrent plutôt avec de la musique et des feux

d'artifice que par des exercices de piété. — Le Noviciat (à Barro, près de Torres Vedras) était autrefois un couvent de religieux Franciscains, il est très-petit et enfoui dans une vallée. Les novices sont peu nombreux, parce qu'on ne connait pas la Compagnie. Notre église est assez fréquentée, surtout pendant le carême.

Allemagne. — Inspruck. — Extrait d'une lettre du F. Müller à un Scolastique de Laval. (26 Xbre 1869)

... Je vais vous donner quelques détails sur les missions Slovènes. Les Slovènes sont une branche de la grande famille Slave, ce sont les Slaves méridionaux. Ils occupent la Carniole, une partie de la Styrie et de l'Illyrie. Les diocèses de Laybach et de Marbourg sont entièrement Slovènes: dans les diocèses de Grätz et de Triest, il y a moitié slovènes, moitié Allemands et Italiens. La différence de langage entre Slaves et Slovènes est à peu près celle de l'italien et de l'espagnol; ils se comprennent mutuellement. Pour les mœurs il y a moins de différence encore; les Slovènes comme tous les Slaves, sont naturellement portés à la piété ils abhorrent tout ce qui est opposé à la religion et ils ont stigmatisé parmi eux du nom d'Allemand tous ceux qui ne pratiquent pas. Et cela parceque ce sont pour la plupart des hommes d'administration, les hauts bonnets, les employés du gouvernement, tous Allemands, qui s'abstiennent des offices et de la frequentation des Sacrements. Chez les Slovènes le cœur domine: sait-on y faire appel: on est tout puissant sur eux. On lirait difficilement il est vrai, sur leurs traits le dévouement et l'attachement dont ils sont capables. Ils se feraient hâcher pour celui qui les a gagnés à sa cause. Ils envoient beaucoup d'excellents missionnaires, surtout en Amérique. Bref, s'ils avaient un peu moins d'âpreté, et de ténacité, ils seraient des catholiques modèles. Voilà le peuple au milieu duquel nous allons voir nos Pères à l'œuvre. En 1866, lorsque Mgr Slomsèk (prononcez: Slomschek) appela pour la première fois les nôtres dans son diocèse, 140 ans s'étaient écoulés depuis l'apostolat du P. Ceferini, qui avait su grouper jusqu'à 24 000 Slovènes autour de lui à Saint-Xaveri. Mais écoutons le P. Valjavec (prononcez: Valiaouts) lui-même nous raconter cette première mission et les suivantes. « Ainsi après un siècle et demi, nous étions les premiers, le P. Doljak (prononcez: Doliak) et moi, à reprendre les missions de la Compagnie parmi nos compatriotes, les Slovènes. Personne ne voulut croire que les Jésuites recommenceraient jamais à prêcher en Slovénie; le Curé même de Prihova, qui nous avait appelés, doutait de notre arrivée; et quand il nous vit, il s'écria, la douleur dans l'âme: « Mais, mon Dieu, vous êtes si pâles et si épuisés; si quelqu'un de vous tombait malade pendant le cours des exercices, que ferions nous?» — « M. le Curé, répondis-je, avec calme, dans ce cas l'autre continuerait seul la mission. Mais n'ayez pas peur; le Cœur Sacré de Jésus, et votre bonne patronne de Prihova, la très-Sainte Vierge, ne souffriront pas que pareil malheur nous arrive; ils sauront bien nous protéger.» Nous célébrâmes le lendemain la Ste Messe en l'honneur des SS. Cœurs de Jésus et de Marie, et nous nous mîmes à l'œuvre. Deux jours après, M. le Curé était pleinement rassuré sur notre compte. « Je pensais, nous dit-il, que vous vous contenteriez de prêcher et de diriger l'œuvre. Mais voilà que vous êtes au confessionnal du matin au soir; vraiment je n'en reviens pas.» Nous nous étions choisis les deux confessionnaux les plus proches de la porte de l'église afin de pouvoir facilement nous retirer à l'heure des sermons, et nous avions bien fait: Car bientôt la foule devint si grande qu'il n'y eut plus moyen de passer. De ma vie je n'ai vu chose semblable. Le pénitent qui sortait du tribunal sacré mettait un quart d'heure à faire quelques pas. Coups de poings, coups de coude ne servaient de rien; on les recevait en criant, mais on ne bougeait pas, impossible. Beaucoup de personnes renoncèrent pour ce motif à s'approcher de la Sainte table, et cette presse dura 15 jours entiers. Le jour où nous allions commencer à entendre les confessions des femmes, un jeune homme se présente à moi et me supplie en grâce de vouloir bien recevoir sa confession, le lendemain, disait-il, il devait partir pour l'armée. — « Mais vous voyez, mon brave, qu'il ne m'est pas possible d'arriver à mon confessionnal, lui dis-je. Tenez, si vous me frayez un passage, vous vous confesserez le premier en récompense!» — Bien, fit le conscrit, vous n'avez qu'à me suivre de près». Et le voilà soulevant à droite, à gauche ceux qui s'opposent à sa marche; souvent les flots pressés de la foule nous repoussent, nous font perdre pied;

on se récrie contre l'audace du jeune homme, et mal lui serait advenu, si je n'avais été là pour crier: "place, place, laissez-moi me rendre au confessionnal." Nous finîmes par vaincre le courant, et gagner le port. Si ce militaire se bat de la sorte contre l'ennemi, il ne manquera pas d'avoir une décoration. Le jour de la procession, après son sermon de Réparation au Saint-Sacrement, le P. Doljak dut se résigner à demeurer en chaire; il lui fut absolument impossible d'en sortir. L'église est pourtant vaste, et l'on eut soin de mettre dehors une partie des bancs; mais telle était l'affluence, que 30 prêtres ne purent terminer les confessions en 15 jours. Le R. P. Gardien des Franciscains de Nazareth, voulant sortir de l'église pendant le sermon du matin, fut pris dans l'assemblée, et dût faire halte. Le R. P. Gardien des Capucins de Cilli dut également capituler, et il fut si bien serré qu'il lui fut même impossible de sortir sa tabatière pour remplacer au moins par une bonne prise son déjeuner qu'il sacrifiait. – Moi-même j'eus un jour bien de la peine à franchir l'espace de 4 ou 5 pas qui sépare la sacristie de la chaire. Deux hommes robustes eurent pitié de mes efforts inutiles, ils se constituèrent mes avant-gardes. Ils criaient: «laissez donc aller le Père en chaire!» — et ils ajoutaient aux supplications des arguments plus sensibles encore et plus efficaces. Tout était accepté avec le plus grand calme et une patience angélique. La bonne volonté certainement ne manquait d'aucun côté. « Je m'écriai alors: Eh bien! si vous ne voulez absolument pas me faire place, vous n'aurez pas de sermon," et peu à peu je parvins à ma chaire. Au sermon pour les enfants, à la rénovation des vœux de Baptême, les sanglots du peuple étouffèrent complètement ma voix, et je fus moi-même tellement saisi, que je ne pus terminer; je laissai au Cœur Sacré de Jésus le soin d'achever, dans ces cœurs si pieux et si sincères, le bon effet produit. Notre départ fut des plus touchants. A Flodnik, en Carniole, le 4 novembre 1867, eut lieu notre seconde mission sur la terre Slovène. Nous fûmes encore de 20 à 30 prêtres aux confessionnaux; même ardeur et même foule. On passait souvent un jour et une nuit à son poste avant de pouvoir arriver à se confesser. Le prince-Évêque de Laybach, Mgr Widmer, vint lui-même célébrer la clôture de cette mission. Tel fut le résultat des deux premières missions Slovènes. On aurait dû attendre, après un pareil succès, des demandes nombreuses adressées à nos Pères. Il n'en fut rien, et les obstacles vinrent du Clergé et de mille préjugés qu'on a contre les Jésuites. Le fait est que, malgré l'éclat de ces deux missions racontées même dans le journal ecclésiastique Zgodnja Danica (lisez: Sgodnia Daniza) avec de grands éloges, malgré les Messes nombreuses offertes à cette intention par les trois Missionnaires, nos Pères ne furent pas demandés. Enfin ils eurent recours aux SS. Cœurs de Jésus et de Marie, et voilà qu'on les appelle à Radoljica (l. Radogliza). « Cette mission fut encore bénie du Ciel. Des gens influents, le grand monde, arrivé d'abord à nos sermons pour s'amuser et rire à son aise, fut pris dans le filet. On les vit bientôt au lieu de rire, essuyer leurs larmes. Ils vinrent ensuite se confesser de nuit; nous les reçûmes entre 10 h. et 2 heures, comme Notre-Seigneur reçut autrefois le timide Nicodème; plusieurs d'entre eux, qui depuis des années n'avaient même plus pensé à leur Dieu, s'approchèrent de la Ste Table publiquement. Nous n'étions pas à la fin de cette mission que déjà on nous demanda pour Stara-loka. Mais le démon dût avant notre départ subir un nouvel échec à Radoljica. Un jour, au moment où devait se faire la conférence de l'après-midi, une troupe de comédiens se présente devant l'église; les fanfares et le gros tambour retentissent; tout-à-coup les curieux de sortir de l'église pour voir ce qu'il y a. Que trouvent-ils? Des personnes ~~peu vêtues~~ invitant le peuple à un spectacle sans doute des plus inconvenants. Mais la foule de s'écrier: « Ou bien vous partirez, ou ce sera les Jésuites». Et en un clin d'œil notre bande se voit saisie, entraînée; les gens d'armes, qui assistent à cet acte de violence, rappellent à l'ordre, crient, menacent de tirer sur les aggresseurs. « Vous ne tirerez pas deux fois, leur répond la foule en colère; non, non; le démon et le bon Dieu, les comédiens et les Jésuites ne peuvent pas demeurer ensemble chez nous". C'était le commissaire central de police qui avait envoyé la bande provocatrice, et qui voulait l'imposer malgré eux aux habitants de Radoljica. Le temps des épreuves cependant était à son terme; l'année 1868 fournit à nos Pères une quinzaine de missions Slovènes. En voici les principales avec le trait caractéristique de quelques-unes. « A Cerklje (l. Zerklie), Monseigneur vint encore célébrer la clôture et bénir l'énorme croix de mission, haute de 8 toises. Les rudes montagnards de

Poljane qu'on ne voyait jamais s'émouvoir, même sur la tombe de leurs parents, pleurèrent comme des enfants à la parole du missionnaire. A Semic (Semitsch) on fit un tel cas de nos sermons, que ces bons paysans coupèrent leurs blés la nuit à la lanterne, afin de pouvoir assister le jour à nos exercices. Le "Tagblatt" mauvais journal de Laybach, dans son numéro du 28 Août 1868, prétend que cette mission fut plus désastreuse pour les paysans que la plus forte grêle ou qu'une gelée blanche au printemps. « Tout le monde courait aux jésuites, dit-il, à ces étrangers, à ces vagabonds, à ces charlatans. De quel droit se mettent-ils à ruiner notre pays ? L'autorité civile ne devrait-elle pas se faire un devoir de prévenir, ou du moins d'empêcher ces ravages, ce fléau ? L'intérêt de toute une province est en jeu ; des malfaiteurs publics qui savent se cacher derrière le voile de l'hypocrisie et de la religion, ont pris à tâche d'ensevelir la Slovénie sous les décombres de la misère et du paupérisme ». Le peuple était d'un avis tout différent ; il pleurait de reconnaissance et d'émotion à notre départ. Dans la mission d'Oblok je ne signalerai qu'un fait. Ce bourg possède une vierge extatique Madeleine Govnik. Depuis plus de 20 ans son unique nourriture est le pain Eucharistique. Le jour de l'érection de la croix de mission, nous vîmes, avec trois prêtres séculiers, cette précieuse particule que la vierge reçoit tous les Dimanches. Une main visible dépose sur les lèvres de Madeleine un pain d'une extrême blancheur, de la forme et de la grosseur d'une fève. Ce jour, sans doute à cause de la coïncidence de la fête qu'on célébrait dans la paroisse, la pieuse fille reçut également, de la même main le Sang précieux de Notre Seigneur." — Les missions furent plus nombreuses encore cette année 1869. A Ober-Laybach, il est tel vieux troupier, qui venu uniquement pour goûter le plaisir d'assister à la comédie des Jésuites, versa des larmes en plein sermon sur les fins dernières, et s'écria tout haut : « Ma foi, ça attaque tout de même les nerfs ». Pour préparer à la rénovation des vœux de Baptême, je dépeignis longuement la mort touchante et admirable du Bx. Balthasar et de son fils, Japonais. Une allocution directe aux habitants d'Ober-laybach qui suivit, avec la demande, si eux, chrétiens de onze siècles, veulent se laisser surpasser dans la foi de leurs pères par ces païens d'hier, morts pour la religion du Christ, la demande s'ils renoncent au démon et à ses œuvres, s'ils croient à la Sainte Trinité, à la Rédemption, produisit un effet remarquable sur ce bon peuple. Des sanglots entrecoupés de larmes accueillirent ma voix ; je fus moi-même saisi d'un tressaillement involontaire ; un frisson glacial me traversa tous les membres et une sueur froide me couvrit le visage. Toute mission a quelque chose d'extraordinaire ; je le sens plus que jamais. Ce succès si consolant, au milieu même d'un repaire d'impies, le "Tagblatt" de Laybach le dépeignit à sa manière, en ajoutant que déjà le clergé de Billich-Gräz avait défendu à ses paroissiens les travaux pour le temps de la mission qui allait commencer incessamment chez eux. Le mensonge n'est pas un moyen trop vil pour nos ennemis ; cependant ils ne durent pas s'en féliciter plus que de leurs injures, grâces à Dieu. « Billich-Gräz nous avait préparé sept arcs de triomphe, et le peuple s'agenouillait sur notre passage et nous demandait la bénédiction comme il fait à l'Evêque lorsqu'il vient faire sa visite pastorale. Partout les maisons étaient pavoisées, des étendards aux couleurs du Pape et de la nation flottaient au gré du vent, partout se voyaient des devises en l'honneur des Jésuites tant insultés par les libéraux ; le bruit sourd des boîtes se mêlait au joyeux carillon des cloches, tout Billich-Gräz était en fête, et les Slovènes protestaient ainsi contre les outrages de nos adversaires. Ici les gendarmes vinrent, armés de leurs fusils, guetter nos sermons ; cependant après trois actes de présence ils disparurent, ne laissant pas plus deviner le motif de leur départ que celui de leur arrivée. A cette mission se rattache un trait que me raconta plus tard Mgr. le prince-Evêque de Gräz. Un Curé d'une paroisse voisine assistait au sermon sur la confession ; il était à la sacristie, et non loin de lui dans le chœur se trouvaient plusieurs fonctionnaires, etc. Tout-à-coup, il vit ces Messieurs trembler, s'essuyer les yeux, secoués fortement qu'ils étaient par la parole de Dieu. « J'ai aussi de pareils gens dans ma paroisse, se dit alors le Curé, ils auraient besoin d'être remués. Allons, il faut que j'aie aussi une mission. » Et la mission a eu lieu. Au sortir de Billich-Gräz, nous gravîmes la montagne noire (Cerniverk) (l. Tscherniverk) Là régnait un vieil ami de la Compagnie. Il régnait, dis-je, car il était en effet tout puissant parmi les siens ; il réunissait en même temps les pouvoirs de Moïse et d'Aaron ; le Maire ne faisait rien sans son agrément, et le peuple le vénérait comme un patriarche, bien qu'il fût encore assez jeune. On le munissait de tout en abondance, pain, viande, légumes, etc, lui étaient apportés tous les jours ; à peine étions-nous arrivés que déjà on lui avait fourni plus qu'il ne fallait pour nous entretenir durant plusieurs semaines. Nous dûmes nous

rendre aussitôt au confessionnal; le lendemain, Dimanche, on célébrait la cinquantaine de prêtrise de N. S. Père, Pie IX. — A Planina ce fut le bourgmestre qui se chargea d'entraver notre saint Ministère; mais il eut lieu, je crois, de s'en mordre les doigts. Il écrivit à la chancellerie de Laybach, que la petite vérole sévissait alors à Planina, et qu'il ne serait nullement prudent, voire même très-dangereux de permettre l'agglomération de monde qui a lieu dans une mission, et qui sait, ajouta le prudent magistrat, qui sait si l'effervescence causée dans les esprits par les sermons exaltés des Jésuites, ne donnera pas beau jeu à la contagion, et ne lui fera pas prendre des proportions effrayantes!" — Le prince-Evêque averti à temps du danger que courait son troupeau, calma toutes les angoisses gouvernementales; mais le Maire écrivit bientôt, sur un ton plus plaintif encore: "113 cas sont déjà constatés par les médecins, et le secours demande à être prompt." Le commissaire central est immédiatement chargé de vérifier le fait; pas un seul n'était atteint de la petite vérole dans toute la paroisse de Planina: mentita est iniquitas sibi". A Pettau encore on avait tenté d'insurger le peuple contre nous. Peine perdue, l'affluence au confessionnal fut telle, que les Slovènes coururent même aux Pères allemands (car on prêchait aussi en allemand dans cette paroisse), et ces derniers eurent beau protester qu'ils n'entendaient pas la langue slovène, on ne voulut point y ajouter foi. « Même les journaliers, dit encore le "Tagbatt" aimaient mieux aller entendre les histoires d'enfer des Jésuites que de rentrer nos foins, qui ne souffraient aucun retard." Plusieurs des riches propriétaires se montrèrent si tolérants qu'ils défendirent sous les peines les plus sévères à leurs domestiques et à leurs enfants de prendre part à la mission. « Pour moi, il est sûr qu'ils ne m'attrapperont point, dit l'un d'eux; mais ces gens là, les Jésuites pourraient bien les rendre fous." Et ils allèrent même jusqu'à défendre de faire sonner la cloche des pécheurs à 9 h. du soir. Monseigneur célébra encore ici la clôture, et il en fut si enchanté qu'il promit de venir désormais à la clôture de toutes nos missions. A Krenoviće, malgré un froid des plus intenses, les grandes neiges et le manque d'habits chauds, les bons paysans remplirent encore l'église comme à Prihova, et j'aurais dû là aussi avoir un avant garde pour m'ouvrir passage, le sabre à la main, car les mains vides ne servaient de rien. Les sanglots furent si forts, que nous dûmes renoncer ordinairement à donner la seconde moitié de nos sermons. On arrivait de 4 ou 5 lieues entendre prêcher les Noirs, bien qu'on sut d'avance que l'on ne pourrait parvenir à se confesser chez eux. Ceux qui voulurent absolument vider leur conscience, se munirent de pain et restèrent jour et nuit à leur poste dans l'église jusqu'à ce qu'enfin leur tour fut arrivé. Ils passèrent leur temps en attendant à chanter et à prier: vraiment ici c'était le cas d'appliquer cette parole de Notre Seigneur: « Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud!" Gloire à Dieu et aux SS. Cœurs de Jésus et de Marie." — Pour l'année prochaine, 20 missions déjà sont annoncées, et 7 pour l'année 1871. On nous a de plus offert une résidence à Repnje. Le R. P. Provincial, le P. Schwitzer et moi, nous nous y rendîmes au commencement de novembre dernier. Une épaisse couche de neige dérobait à nos yeux ces riches pâturages, ces champs fertiles, ces vignes splendides qui couronnent les collines de notre belle patrie. Néanmoins les RR. Pères furent ravis de la beauté de la situation, le R. P. Schwitzer aurait bien voulu aussitôt grimper au sommet du Kohlenberg. Un chœur de jeunes filles exécuta ses plus beaux airs de Marie pendant la Messe du R. P. Provincial à Vodue; et nous vîmes le monde, en entrant à l'église et en s'en retournant, s'agenouiller au pied de la croix de mission, ce qui toucha fort le P. Provincial. Priez pour nos œuvres! — Pour finir, un mot sur nos missions allemandes. Voici ce que nous dit le R. P. Supérieur dans une lettre du 8 Décembre sur la mission de Botzen, ville des plus considérables et des plus commerçantes du Tirol. « Dès le second jour, la gazette libérale protesta contre notre mission, et insulta prêtres et Jésuites de la manière la plus ignoble. Cependant la vaste église paroissiale était pleine à tous nos sermons; il y eut plusieurs communions générales de 2000 personnes; celle des jeunes gens, préparée par un sermon auquel assista même le gymnase, dura plus d'une heure; M. le Doyen et moi, nous leur avons distribué le Pain sacré; ils étaient près de 1000; la Communion générale des jeunes personnes fut encore plus considérable, et le sentiment unanime est que cette mission fut la meilleure de toutes celles de cette année-ci. Quelques archi-libéraux, il est vrai, s'en tinrent éloignés; mais les hommes les plus notables de la ville, magistrats, maire, conseillers, etc, y assistèrent à la grande édification de tout le monde. Aujourd'hui, fête de l'Immaculée Conception, au chant du Veni Creator, pour l'ouverture du Concile, et du Jubilé, on dépensa 150 livres de poudre; les boîtes retentirent du haut de trois montagnes différentes; nous

sentons qu'on prie pour nous à Insprück ; merci, merci pour ces bons souvenirs, ne nous oubliez pas ! On me demande tant de missions que je ne suis plus en état de satisfaire à toutes les demandes ; je dois en remettre plusieurs des plus importantes, au risque de ne plus pouvoir les faire. Nous attendons des renforts du 3me an ; le R. P. Provincial désire que tous les Pères aptes soient employés chez nous." — Que vous dirai-je encore, mon cher Frère ? Des bandes de paysans Tiroliens s'organisent cet hiver pour faire le pèlerinage de Rome ; l'on prie beaucoup pour le Concile et l'on gagne force d'indulgences ; Notre université est augmentée depuis deux mois de la faculté de médecine où enseigne avec distinction un juif à côté des Jésuites ; bien plus, des élèves en médecine juifs fréquentent les cours d'hébreux de notre faculté théologique. — Il me reste une seule petite histoire. Parmi les nombreux Evêques qui passèrent à Insprück pour se rendre au Concile, se trouva Mgr Meurin, Evêque Jésuite de Bombay. Bien qu'il ne dût passer à la maison qu'une soirée, Sa Grandeur daigna en accorder une partie aux FF. Scolastiques sur notre invitation de nous parler de sa mission ; il nous raconta comment il avait transporté avec lui à Rome des reliques de nos 5 Martyrs Goanais dont on espère la Béatification. Mgr l'Archevêque de Goa passait chez Mgr Meurin pour se rendre à Rome ; Mgr Meurin sans long préambule lui demande d'emporter avec lui quelques reliques de nos martyrs : « Nos Pères jadis ont envoyé à Goa des reliques très-précieuses de Trèves ; moi je suis Jésuite, je suis de Trèves, ce serait donc une espèce de compensation faite en ma personne." — Monseigneur accorda. — Je fis donc le voyage de Goa avec un Père ; il fallait encore gagner le Vicaire général, et surtout le chapitre de la cathédrale où se trouvaient déposées les reliques. Avec mon approbation de l'Archevêque, je n'eus aucun refus ; les chanoines me firent même l'honneur de m'accompagner à la chapelle où se conservait mon butin, et de faire ouvrir la châsse en ma présence. C'était trop d'honneur pour moi ; j'aurais voulu être seul. J'avisai donc, et je trouvai une excuse : je n'avais rien apporté pour relever les reliques ; je reviendrai à un autre moment". Je songeai en attendant aux moyens d'y arriver seul, de prendre le plus possible et les meilleures possibles. Le P. Clarke, Goanais, consulté sur ces points, me sut indiquer l'heure convenable, me procura un visa du Vicaire général, et m'assura que l'avis du public Goanais est que la partie du milieu (car la châsse était divisée en 5 compartiments, contenant chacune les ossements d'un des Martyrs), donc le compartiment du milieu devait être celui du P. Aquaviva, le plus célèbre des cinq. Je me présentai, muni de toutes pièces. Un vicaire seul m'accompagne ; je commence par n° 1 ; je passe le plus beau morceau au Père ; puis aux nos 2 et 3 ; ici se trouvait la tête ; tête magnifique ; c'était bien tentant ; la tête du P. Aquaviva ! "Si j'emportais cette tête, Monsieur le vicaire, qu'en dites-vous ?" — "Mais Monseigneur a pleins pouvoirs, fut la réponse. Et je cédai. J'en fis de même aux nos 4 et 5 où se trouvaient également les têtes ; bref je volai tous les gros morceaux, ne laissant que les morceaux fins et délicats dans la châsse, le tout avec force compliments à l'adresse de Mgr de Goa, du vicaire général, du chapitre et surtout du vicaire charitable et complaisant ; j'aurai pour tous des souvenirs à Rome, etc, etc. Puis je m'en allai, craignant toujours de voir à mes trousses quelque chanoine irrité ; mais je promis de ne rien céder à qui que ce fût ; et le lendemain, au plus tôt, je quittai Goa. Revenu chez moi, je fis faire une double châsse, j'emballai bien soigneusement les reliques, en ayant soin cependant de glisser quelques petites parcelles à part, pour mon usage personnel, d'après ce principe bien vulgaire : « tout ouvrier vaut son salaire ». Je m'embarquai avec mon dépôt précieux, sans autre évènement fâcheux. A Messine, nous débarquâmes. La douane m'arrête ; je dois payer pour ma châsse. « Mais vous êtes donc de l'autre monde, dis-je au gardien, ce sont des reliques, a-t-on jamais payé droit d'entrée pour des reliques !" — « Des reliques, Monsieur, des reliques, ça doit payer comme tout le reste ; je ne puis pas laisser passer" — "Mais alors conduisez-moi à votre chef, qu'on s'explique" — Le chef tira une longue liste des objets exemptés ; les reliques ne s'y trouvant pas, il conclut avec son subordonné que je devais payer. Sur mon refus obstiné, il voulut absolument me faire ouvrir, et c'est ce que je redoutais le plus. « Ouvrir, lui dis-je, ça ne se peut. Une châsse de reliques ne s'ouvre pas comme une malle de voyageur. Il y a d'abord double châsse, les deux fermées à plusieurs serrures cachetées en plusieurs endroits ; et ces sceaux, il est défendu de les briser. Mais tenez, voilà mon procès verbal, si vous ne vous fiez pas à mes paroles ; lisez et constatez si je vous dis la vérité ». Je lui présentai un procès-verbal écrit en gros caractères latins, que j'avais préparé exprès avant mon départ, afin de m'en servir en cas d'accident. Il lut ou fit plutôt, je crois, semblant de lire, et après

avoir parcouru des yeux quelques lignes, il eut l'air satisfait et ordonna de me laisser passer. C'est le seul incident remarquable du voyage des reliques. Arrivé à Rome, j'eus soin d'annoncer aussitôt au T. R. P. Général quelles richesses j'amenais; l'accueil qu'on me fit, n'en fut pas plus mal pour cela. On ouvrit la châsse, on exposa les reliques en lieu convenable, et quand les RR. PP. Assistants les eurent vénérées, non pas d'un culte public, notez bien cela, on procéda à l'examen des pièces. Avant tout le P. Boëro voulait savoir ce qui était du B. Aquaviva. Je lui indiquai les dépouilles du compartiment n° 3. Il examina la tête; elle était vraiment superbe et capable de tenter tous les amateurs. Cependant était-ce bien la tête du B. Aquaviva? Le P. Boëro avait aussi des reliques de nos 5 Martyrs. Pour le n° 3 il avait entr'autres une cuisse; moi je prétendais en amener deux, il fallait donc renoncer à donner cette belle tête au B. Aquaviva. Mais alors, quelles sont ses reliques? comment les reconnaître: Après bien des expédients, le P. Boëro se rappela tout-à-coup avoir encore de lui une vieille coiffure en laine qui lui couvrait toute la tête et qu'il avait portée le jour de son Martyre. La chercher et en coiffer la tête n° 3, fut l'affaire d'un instant; elle était trop petite. Décidément j'avais été mal inspiré de réserver pour moi tant de reliques du n° 3. Cependant on continue la perquisition; la tête n° 4 ne lui allait pas plus; il ne restait que la tête n° 5, qui avait reçu par derrière un coup transversal de sabre; on met la coiffure, non seulement elle s'adapte très-bien, mais elle a même une large déchirure juste à l'endroit où la tête était fendue; le doute n'était plus possible; mais celui qui fut trompé dans cette affaire fut moi, vous le comprenez bien.

Extrait d'une lettre du P. de Bigault au Rédacteur. (Insprück, 30 Décembre 1869.) — Notre université compte 213 élèves dont 110 jésuites et 103 étrangers. Plusieurs Evêques allemands, français, américains se rendant à Rome se sont arrêtés à Insprück. Quelques-uns sont descendus à notre maison. Je ne vous parlerai que de la visite de Mgr Martin, Evêque de Paderborn. Je vous envoie la traduction du compte-rendu qu'en a donné le journal périodique: La Correspondance de l'association des prêtres qui ont été élèves du pensionnat théologique à Insprück. « NN. SS. les Evêques de Paderborne et de Seckau en voyage pour Rome, ont daigné hier assister à une petite soirée donnée en leur honneur par les élèves du convict théologique d'Insprück. Le comte de Galen dans une chaleureuse allocution complimenta leurs Grandeurs. Quelques morceaux furent ensuite heureusement exécutés. Enfin Mgr de Paderborn Dr. Conrad Martin se leva et, en son nom et au nom de son vénérable confrère, remercia l'assemblée de son sympathique accueil; puis dans un discours pathétique, plein d'enthousiasme et d'onction épiscopale, il félicita ses auditeurs de ce qu'ils se dévouaient au service de l'Eglise dans ces temps de tristesse, de combat et aussi de gloire; il enviait leur jeunesse et leur bonheur si rare de passer leurs plus belles années sous la conduite d'hommes si distingués et si véritablement religieux." Depuis longtemps Sa Grandeur entretenait le désir de visiter cet établissement qui lui a déjà fourni plusieurs prêtres zélés. Alors en sa qualité de président du Bonifaciusverein, l'éminent prélat exprima sa reconnaissance aux membres présents de l'association et nommément au rédacteur du Sendbote (Messager), le R. P. Malfatti, si actif pour les intérêts de l'œuvre (le Messager allemand rédigé par le R. P. Malfatti compte 13000 abonnés). Les paroles que Sa Grandeur prononça à cette occasion méritent la plus sérieuse considération des amis de l'œuvre et de la bonne cause. L'illustre Evêque rappela d'abord la grande influence exercée par l'association et les progrès qu'elle a faits dans ces derniers temps grâce au concours des fidèles. Longtemps elle resta en ressources matérielles fort au dessous du Gustav-Adolphsverein. Son noble fondateur, le comte Stolberg, malgré tous ses voyages pour la répandre ne recueillait chaque année que 2000 thaler (8000 fr.); ses revenus montent aujourd'hui à 30000 thaler, et l'an passé ils ont atteint 100 000 th. En 1866, les dons de la charité n'ont pas diminué, malgré la guerre. Depuis les 15 années de son existence la société n'a pas fondé et entretenu moins de 252 églises et écoles catholiques. Et pour que le lecteur se fasse une idée de ce que signifie ce mot: fonder et entretenir 252 églises, je cite ce qu'Alban Stolz écrit sur ce sujet: « Une station de mission coûte beaucoup; il faut entretenir un Ecclésiastique catholique; tant qu'on n'a pas réuni la somme nécessaire pour construire une église, il faut louer une salle ou un vaste local afin d'y célébrer le Service divin; il faut se procurer tous les objets indispensables pour offrir le S. Sacrifice de la Messe; il faut louer une autre maison qui servira d'école catholique pour les enfants et l'instituteur doit être payé sur la caisse de l'Association puisque ni les communes ni les gouvernements protestants ne donnent rien. Mgr Martin racontait qu'autrefois dans son diocèse, pour ne parler que de celui là, 6000 catholiques chaque année abandonnaient la vraie foi par suite du manque

d'églises et d'écoles. Dans les 15 dernières années l'association a pourvu aux besoins religieux de 70000 catholiques. La vue de tant de bien accompli transportant alors l'illustre prélat d'un saint enthousiasme: « Oui, s'écria-t-il, l'avenir et la destinée du Bonifacius verein est aussi l'avenir et la destinée de la religion catholique et de l'Allemagne catholique. Enfin Sa Grandeur exhorta l'assemblée à accompagner de leurs prières les évêques qui se rendaient à Rome pour le Concile et termina en rappelant ces paroles que prononçait il y a 30 ans un des plus illustres prélats de l'Eglise d'Allemagne: « L'Eglise a soif de prêtres pieux et zélés. » Sa Grandeur ayant donné sa bénédiction, Mgr Zwerger prince-Evêque de Seckau, dans une courte et chaleureuse allocution dit qu'il s'unissait de tout cœur aux paroles que venait de prononcer son illustre collègue. Alors l'assemblée se sépara, mais chacun ressentait dans son âme un zèle plus vif pour la bonne cause et un amour plus grand pour sa vocation (Neue Tiroler Stimmen.)

Traduction d'un article que le R.P. Schneemann a inséré dans le: Litterarischer Handweiser (No du 10 Décembre).

Catalogue du clergé allemand dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nord. — Statistique de toutes les paroisses, stations et écoles des missions allemandes. — Guide des émigrants catholiques allemands - avec une carte ecclésiastique des Etats-Unis par Ernst Ant. Reiter, prêtre de la Compagnie de Jésus et Curé de la paroisse allemande de la Ste Trinité à Boston (Massachusetts). Le profit de la vente est appliqué à la construction d'une église nouvelle et plus grande que l'ancienne, destinée aux Allemands de Boston et des environs. 1869. New-York, Cincinnati, Ratisbonne. — Librairie de F. Pustet in-8 - 274 pages. - 1. th. 4 f. — Ce livre, l'auteur nous l'apprend lui-même a un triple but. Comme Catalogue, il servira à tous les prêtres allemands de livre d'adresses; comme Statistique, il donne un tableau clair et exact de toutes les paroisses, stations de mission et écoles catholiques allemandes aux Etats-Unis; comme Guide, il offre aux prêtres et aux laïques, aux Européens et aux Américains, un moyen sûr de trouver les prêtres, les églises, les écoles catholiques-allemandes, dans ces régions immenses et encore incomplètement connues. Ce dernier but ne se présentait d'abord, ce semble, qu'incidemment; mais à la fin ce fut uniquement pour l'atteindre que l'auteur, presque accablé déjà par les travaux que lui impose l'administration d'une paroisse de Boston, eut le courage de surmonter les fatigues incroyables d'une telle entreprise. Ce n'était pas en effet une petite besogne que de prendre des renseignements auprès de mille prêtres et plus, dispersés sur une étendue de pays presque égale à la partie du monde que nous habitons. Mais ces démarches étaient indispensables. L'auteur ne trouvant en haut lieu ni secours ni appui, force lui fut de s'attaquer à chaque prêtre en particulier. Or, il nous le dit lui-même, pour obtenir la perfection et l'exactitude nécessaire dans une statistique il dut insérer dans les journaux catholiques ou envoyer directement par la poste, plus de 7000 demandes, accompagnées de cadres à remplir disposés absolument comme dans le livre, avec les mêmes divisions et les mêmes rubriques. Nous sommes redevables à cette infatigable activité d'un ouvrage qui satisfait toutes les exigences légitimes; et les connaisseurs pardonneront aisément les quelques erreurs et lacunes inévitables, surtout une première année dans un travail de ce genre imprimé en allemand par des américains. — Cet écrit commence par une introduction qui renferme des instructions pour les émigrants, et des propositions adressées au Clergé allemand et aux rédacteurs de journaux. Vient ensuite le catalogue du Clergé avec le tableau des paroisses, des stations et des écoles catholiques, il comprend 250 pages. On donne le lieu et la date de naissance des prêtres; le jour de leur ordination, celui de leur dernière installation, la durée de leur séjour aux Etats-Unis; leur domicile habituel, le nom et l'ancienneté de leurs paroisses, les stations de mission qu'ils desservent, le nombre des baptêmes annuels et enfin combien il y a d'âmes, combien d'écoles, d'instituteurs et d'écoliers dans chaque paroisse. Le résultat général de cette statistique n'est pas aussi brillant à beaucoup près que nous le faisaient espérer les relations habituelles sur l'Eglise américaine. D'après le catalogue le nombre des Allemands appartenant à l'Eglise catholique est seulement de 1 044 711. Or l'on peut bien admettre que les paroisses françaises et anglaises ne sont pas plus considérables que les paroisses allemandes; en portant donc le nombre des catholiques des autres nations à 2 200 000 on arrive au chiffre total de 3 350 000 catholiques sur une population d'environ 40 millions d'habitants. Ces désertions de l'Eglise qui réduisent les fidèles à un nombre proportionnellement si petit ont pour cause, particulièrement en ce qui touche les Allemands outre l'action des sociétés secrètes et surtout des Rouges (Rothmänner), cette circonstance malheureuse que les émigrants s'établissent dans des localités qui ne possèdent ni paroisse ni école allemande. Lorsque nos compatriotes ont le bonheur de parvenir à un endroit où la vie

catholique est florissante, ils conservent ordinairement leurs mœurs et leur religion. L'on comprend par là qu'un prêtre zélé n'ait reculé devant aucune peine, devant aucun sacrifice pour composer une statistique des églises allemandes qui indiquât aux émigrants les lieux où leur foi et le salut de leurs âmes sont exposés à moins de dangers. C'est aussi pour ce motif que nous croyons ne pouvoir trop recommander la diffusion de l'ouvrage du P. Reiter dans les contrées qui envoient en Amérique de nombreux colons, et surtout parmi le Clergé de ces provinces.

Si le Catalogue restreint singulièrement le nombre que nous pensions être de catholiques aux Etats-Unis, il constate d'autre part des résultats bien consolants et qui surpassent de beaucoup notre attente, je veux parler du nombreux Clergé allemand et de ses nombreuses écoles paroissiales. De 3500 prêtres qui se trouvent aux Etats-Unis il n'y a pas moins de 1160 allemands, et dans presque toutes les paroisses on a établi au prix d'énormes sacrifices du côté des fidèles, et de fatigues non moins grandes du côté du Clergé, des écoles paroissiales où 133 322 enfants reçoivent l'instruction. La plupart de ces Ecclésiastiques allemands si nombreux et si zélés qui sont en Amérique sont partis d'Europe. Nouveau motif pour le Clergé allemand de faire bon accueil au Catalogue qui lui procure des notices exactes sur tant d'anciens amis et de vieilles connaissances. Enfin l'ouvrage du P. Reiter est intéressant surtout par la richesse des matériaux de statistique qu'il contient. On n'y a point admis ces résultats en bloc et arbitraires dont on s'est contenté jusqu'ici, mais on a composé un tableau détaillé de toutes les paroisses, et l'on y a joint une carte ecclésiastique des Etats-Unis fort exacte. L'éditeur a mis en vente séparément cette grande carte où chaque ville est marquée avec soin. Cette carte est sur fort papier et dans un étui élégant. Pour terminer nous exprimerons le désir qu'une autre année, car il est hors de doute que cette première année du catalogue ne sera pas la dernière, l'auteur nous donne non seulement le nombre des baptêmes, des enfants qui fréquentent les écoles et des paroisses, mais encore celui des mariages et des décès. Ces derniers renseignements nous semblent aussi faciles que les premiers à obtenir des Curés, mais ils augmenteraient notablement encore le mérite de l'œuvre.

Autriche. — Extrait d'une lettre du P. Bole. (1er Janvier 1870) — Le pouvoir en Autriche se sent plus fort, les relations de son gouvernement avec Rome sont moins tendues, le St Père conçoit de plus heureuses espérances pour l'avenir, le parti Joséphiste se sent moins appuyé, plus faible et à la veille peut-être de quelque échec. Pour ce qui nous concerne, nous n'avons plus rien à craindre pour le moment. Je suis autorisé non seulement à le penser, mais encore à l'affirmer, sans pouvoir m'expliquer davantage. Est-ce à dire que nous jouissions d'une paix parfaite? Non certes. Les fureurs révolutionnaires rugissent toujours contre nous avec d'autant plus de rage qu'elles se sentent impuissantes. Il y a huit jours à peine qu'on nous traînait dans la boue dans le drame crapuleux du Dernier Jésuite. Quelques semaines auparavant un des juifs les plus opulents de la cité ameutait par ses déclamations furibondes contre nous toute la canaille des échoppes et des bouges. Mais la justice de Dieu ne se fit pas attendre. Puissant et fort, d'une santé robuste et florissante, cet impie se vit instantanément couvert d'une lèpre hideuse et inconnue. Tout son corps bourgeonna de pustules noires et purulentes qui firent tomber en lambeaux ses chairs, comme incendiées par des charbons ardents, et le rongèrent tout vivant dans l'espace de 24 heures. J'étais à Vienne quand on allait jeter aux vers cette pâture immonde. — Ici comme ailleurs du reste les extrêmes se touchent. A côté des théâtres et de ces lieux consacrés au plaisir et qui regorgent de monde, vous voyez des églises pleines de pieux fidèles. A les voir et à les entendre surtout vous diriez deux peuples tout différents. Celui que j'ai vu, soit à St Etienne soit à l'Université m'a singulièrement surpris et touché. C'était un jour ordinaire de la semaine, il n'y avait ni fête ni solennité, et cependant il y avait près de 1000 personnes à la cathédrale, et notre église qui est passablement spacieuse était presque pleine. Or, tout ce monde tantôt priait à haute voix et tantôt chantait doucement des chants sacrés avec un accent de foi et de piété tout-à-fait pénétrant. Je demandais à nos Pères si leurs sermons étaient bien suivis: On y accourt en foule, m'ont-ils répondu, et chaque dimanche nous voyons mêlés au peuple des grands de la Cour, des Seigneurs et plus d'un Archiduc. Il est tel Père qui me disait: « Pour vous prouver le travail qui se fait ici, vous saurez, mon Père, que pour ma part j'ai entendu plus de 22,000 confessions l'année dernière. Presque toutes les missions, triduum, retraites ecclésiastiques et autres sont données par nos Pères » — « Mais comment vivez-vous ici? » — « A l'étroit, comme vous le voyez, puisque nous n'avons que 11 chambres, et puis d'aumônes et seulement d'aumônes. Ce sont quelques saintes âmes qui se sont cotisées pour nous fournir tout ce dont nous avons besoin; et jamais rien ne

nous a manqué." J'avais témoigné le vif désir de voir la chambre où notre aimable St. Stanislas reçut le Pain sacré de la main des Anges. Cette ineffable consolation je l'ai eue. J'ai donc eu le bonheur de voir cette chambre appartenant alors, comme vous le savez, à un Luthérien, achetée dans la suite par un catholique qui en a fait une chapelle, et dernièrement restaurée par un Juif... converti. Rien de plus gracieux que cette charmante cellule au plafond légèrement voûté, où se jouent, ainsi que sur les panneaux des murs, les plus capricieuses arabesques servant de cadres aux jolis médaillons où toute l'histoire de notre saint se voit fidèlement représentée. Sur l'autel, entre les chandeliers d'argent qui le parent, il y a de riches reliquaires dont le plus précieux occupe la place du tabernacle; c'est derrière ce soleil en vermeil qui renferme les reliques les plus insignes de notre cher Saint que le dernier Provincial de la Basse-Autriche, quand la Compagnie fut supprimée, vint déposer les clefs des archives et de la maison-mère de la province. Et c'est là que le premier Provincial de la nouvelle Compagnie, s'empressant de visiter ce sanctuaire à jamais béni, retrouva, guidé sans doute par ce fidèle dépositaire, ces mêmes clefs, avec un écrit constatant le dépot qui lui en avait été fait par le dernier Provincial, pour le remettre à son successeur, si Dieu, comme il l'espérait lui en donnait un. Toutes ces espérances ont été réalisées à la lettre, et je m'estime bien heureux de l'avoir pu voir moi-même et d'avoir entendu tous ces détails que je vous transmets, vous souhaitant d'avoir, en les lisant, le même plaisir que j'ai eu en les entendant.

Faits divers. — C'est une chose utile que de réunir de bonnes réponses aux objections contre la religion; si cela était déjà autrefois utile, les différents voyages des Scolastiques, qui ont quitté Presbourg cette année, semblent montrer que cela est aujourd'hui nécessaire; mais je leur laisse la parole: je ne fais que traduire. Ce sont d'abord deux Frères allant à Inspruck, qui rencontrent un officier supérieur des Hussards. Il les salue poliment; à peine installé il se tourne vers nous et nous demande où nous allions; son air distingué, la franchise peinte sur ses traits, m'inspirèrent de la confiance, et je lui répondis en toute simplicité. — Ces Messieurs sont...? — Ne vous effrayez pas, Monsieur, c'est un nom bien décrié, à cet époque; nous sommes Jésuites. — Bien décrié, en effet; mais de grâce, ajoute-t-il, votre Ordre n'a pas d'avenir, tout le monde instruit est contre vous, vous êtes jeunes... abandonnez un genre de vie si précaire. — Que notre Ordre ait de l'avenir ou non, cela dépend de Dieu et non des hommes; quant à ce que vous affirmez, que tout le monde instruit est contre nous, vous me permettrez d'en douter. Et d'abord les honnêtes gens, le vrai peuple ne nous est pas hostile... Quant à ce qui regarde l'abandon de notre vocation, nous sommes persuadés que Dieu donne et précise la vocation, et que l'homme ne saurait ni la faire ni la changer contre la volonté de Dieu. Que dans la Compagnie se trouvent des hommes qui ont la vocation au Sacerdoce seulement comme Jésuites, c'est ce que semblerait prouver ce fait: que lors de la suppression de l'Ordre beaucoup de jeunes clercs rentrèrent dans la vie laïque parcequ'ils ne se sentaient pas la vocation d'entrer dans un autre Ordre religieux. — J'admire une pareille fidélité à vos vocations, un pareil dévouement; mais enfin la question de votre existence est toujours la première de toutes les questions. — En cela nous nous confions en quelqu'un qui voit de plus haut que les hommes, et qui sait mener les menées des hommes à ses fins. Que nous le puissions à bon droit, l'histoire le prouve. Si l'Europe ne veut plus de nous, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique nous recevront à bras ouverts, comme cela a lieu maintenant: je ne crois donc pas que nous méritions votre admiration, car quand Dieu donne la vocation, il donne aussi les forces nécessaires pour la suivre, et cela dans toutes les difficultés. — Mais Messieurs, interrompit notre officier, là entre nous, il faut qu'il y ait un défaut d'organisation dans votre Ordre; il a toujours eu tant d'adversaires, et précisément parmi les gens éclairés. Cela ne saurait s'expliquer sans cela. — D'abord Monsieur, vous me concéderez une petite distinction; à savoir que ce n'est pas l'intelligence, l'esprit, mais un grand caractère, un cœur noble et généreux, et pour parler chrétiennement, la vertu, qui rend un homme grand et respectable; et que par conséquent un homme très éclairé, et très intelligent, peut être en même temps un grand coquin. Ceci posé pour ce qui est de nos adversaires, il faut les diviser en deux catégories.... Ceux qui nous connaissent bien, et qui pour cela même nous haïssent, ceux-là sont nos ennemis irréconciliables; car notre tendance est directement opposée à la leur; mais ne sont-ils pas aussi les adversaires de tout ordre? De pareils ennemis ne sont pas un blâme. La seconde cathégorie se compose de ceux qui ne nous connaissent pas, ou qui ne nous connaissent que par ouï-dire, c'est-à-dire tels que le mensonge et la calomnie nous dépeignent, que ceux-là viennent dans nos maisons, qu'ils apprennent à nous connaître par les faits, et ils seront nos amis. — Je crois bien que les particuliers sont généralement bons; mais on assure cependant universellement, que vous

avez certains principes de morale : la fin sanctifie les moyens.... il faut bien qu'il y ait quelque fondement. — Je lui racontai l'histoire du P. Roh avec la particularité de 1000 florins promis, ils sont encore à gagner, ajoutai-je. Du reste, Monsieur, faites-nous ce plaisir, allez à l'occasion visiter nos colléges, examinez notre vie, nos œuvres, venez à nos sermons, à nos confessionnaux, et vous verrez par vous-même, si tout ce que l'on dit, tout ce que l'on assure, tout ce que l'on imprime même est fondé. . . . L'argument lui plut; il devenait de plus en plus confiant, il nous demanda pourquoi en public nous ne nous élevions pas plus énergiquement contre nos adversaires, et ne réfutions pas leurs accusations ? — Les principaux mensonges sont réfutés depuis longtemps au long et au large; mais ceux qui parlent ne veulent le plus souvent entendre qu'une seule cloche; répondre à toutes les calomnies est inutile et impossible; en outre nos adversaires ont sur nous cet avantage qu'aucun moyen n'est au dessous d'eux, aucune arme trop déloyale. — Sans doute vous ne pouvez employer le mensonge et la calomnie; mais les fautes réelles et notoires de vos adversaires, ne pourriez-vous pas les mettre au jour, et détruire ainsi l'autorité de leurs assertions ? c'est un droit que vous avez, c'est un devoir. — Le seul inconvénient, c'est que l'un des Commandements de Dieu défend d'attaquer la réputation du prochain, et qu'un des principes fondamentaux du Christianisme est de rendre le bien pour le mal.» Ceci lui semblait bien dur. — De fil en aiguille, nous eûmes à employer nos connaissances d'éthiques à propos de tous les événements du jour. Les difficultés de Mgr l'Evêque de Linz avec le gouvernement, l'histoire de Cracovie ne pouvaient manquer d'arriver, et à ce propos notre officier de déblatérer sur le célibat; c'était à son avis la honte du 19me siècle et l'affection des époux était le nec plus ultra du bonheur humain. — Sur mon objection que c'était une grosse erreur et qu'il y avait des biens beaucoup plus élevés, il le nia fortement, et chercha à établir que l'amour humain dans son plus pur idéal, était le bien suprême, que personne ne s'y pouvait soustraire. Je lui rétorquai la première partie de son assertion par un argument ad hominem: Monsieur est militaire, une guerre éclate; vous avez une fiancée, une femme, des enfants ? et cependant je suis persuadé que vous quitteriez tout, et que rien ne vous empêcherait de tomber en héros, s'il le fallait, pour être fidèle au devoir et au pays. — Oui, mais c'est ici tout autre chose : l'honneur et le devoir commandent. — Vous voyez donc Monsieur, qu'il est des biens plus élevés que l'amour dans la famille. Quant à ce besoin du cœur humain d'aimer, le christianisme ne l'a pas méconnu : seulement il dirige, épure, et conduit l'amour lui-même, et présente aux chrétiens dans l'amour de Dieu un objet qui n'est ni périssable, ni imparfait et qui seul suffit à lui donner le repos. —— Sur la ligne de Pesth ce furent des élèves de l'école militaire qui voyant une soutane virent l'occasion bonne d'attaquer l'inquisition; c'est toujours l'histoire de l'ogre chez les ignorants. — Mais Messieurs, pourriez-vous me dire ce que c'est que l'inquisition, contre laquelle vous parlez si bien ? Nos jeunes cadets se regardent.... Motus! — Puisque vous ne le savez pas, je vais vous le dire. Et il leur fit l'histoire de ce tribunal depuis son origine... Battus sur ce point, ils se rabattirent sur l'impossibilité pour les hommes d'être tous, les descendants d'Adam: ils voulaient une race particulière pour l'Amérique, et leur argument était celui-ci: Par où les descendants d'Adam auraient-ils passé? — Mais Messieurs, on apprend en septième ce que sont les îles Aléoutiennes et le détroit de Behring. Nos cadets prirent le parti de se taire et de causer d'autre chose. —— Plus loin monte un député au Landtag de Pesth, qui voyant des Jésuites, leur déclare à brûle pourpoint qu'il va agir de toutes ses forces pour les faire expulser de Hongrie, mais la discussion ne manque pas d'intérêt: Le député s'était plongé dans la lecture d'un journal, quand il a fini, il le tend au Scolastique en lui désignant l'article Histoire de Cracovie. Quand il eut fini :- Eh bien qu'en dites-vous? — Autant de balourdises que de phrases. — Vous êtes clérical Monsieur, et je comprends que vous parliez ainsi, mais encore faudrait-il prouver. — Cela n'est pas bien difficile. N'est ce pas une absurdité d'affirmer que les Ordres religieux au moyen-âge ne s'occupaient jamais de choses spirituelles (sic) cela se trouve dans la seconde ligne, et les suivantes ne sont pas mieux pensées. — Vous êtes peut-être religieux vous-même; puisque vous les défendez si bien? — Oui Monsieur et Jésuite, qui plus est. — Fort bien, je me rends au Landtag de Pesth, et nous nous efforcerons de vous faire sauter: il faut que vous quittiez la Hongrie. — Faites ce que vous voudrez Monsieur, nous ne craignons pas; et du reste nous ne manquons pas d'amis. — Nous saurons bien persuader ceux-là aussi. Vous êtes des rétrogrades, des ennemis du progrès et de la liberté. Il faut que vous quittiez. — Nous existons cependant dans d'autres pays, où l'on ne comprend pas mal, je crois, ce que c'est que la liberté: la France, la Belgique... La Belgique est bigotte, la France... notre type, notre idéal c'est l'Italie. — Nous ne tenons pas à la glèbe. Pour moi je vous le déclare, j'aime bien mon pays, et cependant demain s'il le faut, pour être

fidèle à mes convictions, je le quitte et vais demander à d'autres contrées plus libérales le droit de vivre fidèle à mes principes. — Ayez vos principes, je suis les miens, nous nous rencontrerons au Landtag et nous lutterons. — Quoiqu'il en soit et que vous nous chassiez au nom de la liberté et du progrès, ou non, regardez moi bien Monsieur, nous nous rencontrerons un jour à un autre tribunal, vous me reconnaîtrez là bas, c'est là que notre cause sera jugée en dernier ressort. Heureux qui aura eu les bons principes. — Je ne crois pas à Dieu, je suis athée. — Vous ne croyez pas à Dieu parceque vous le craignez. — Je n'y crois et ne le crains pas. — Malheur alors! tant pis pour vous, votre ruine est d'autant plus certaine. On se tut. En arrivant à Pesth, le député en quittant les Scolastiques : "Monsieur, lui dit-il, vous m'avez parlé comme peu d'hommes jusqu'à présent; mais je ne vous en veux pas : un Hongrois, quoiqu'il soit, doit savoir affirmer ses convictions. — Si le Landtag vous laisse quelque loisir, je serais heureux, Monsieur, de recevoir votre visite à Kalaza (où le Père se rendait, c'est un collège Hongrois), vous pourriez peut-être perdre là plus d'un préjugé, et vous persuader par vos propres yeux que les Jésuites ne sont pas si ennemis du progrès: Ils se serrèrent la main en se quittant. — Vous voyez, mon R. Père, quels sont les sentiments des libéraux vis-à-vis de la Compagnie, et quelles tendances charitables ils auraient à notre endroit. Ils font bien ce qu'ils peuvent; et dans notre ville de Presbourg on peut contempler à la porte des débits de tabac une belle gravure richement encadrée qui représente : L'histoire de Barbare Ubrick la nonne enterrée; de nombreuses représentations de théâtre sur le même sujet, étaient destinées, sans doute, à renseigner la société sur ce grand scandale du 19me siècle. En vain les journaux de Cracovie ont-ils démenti leurs premières assertions; en vain a-t-on prouvé que le fait était connu de tous les médecins du couvent, et que ce n'était qu'une charité peut-être excessive qui avait déterminé la Supérieure à conserver dans la maison cette pauvre folle, l'occasion était bonne de japper et de mordre, on s'en est donné à cœur joie. — [Un autre petit fait encore, et aussi gentiment travesti, se passait il y a quelque temps à Vienne. — Vers 10 h. du soir ou du moins à une heure indue, se présente à un hôpital tenu par les Sœurs de Charité, un homme demandant asile pour la nuit et se disant malade. Il parlait avec peine; on ne pouvait se rendre compte de son mal. Bref il fut admis et couché dans une des salles. Le lendemain, après avoir ronflé toute la nuit, il se disait guéri, il dut cependant attendre pour se lever, la visite du médecin. Celui-ci accorda aussitôt le permis de sortir, et recommanda comme seul traitement de ne pas tant boire, pour éviter le retour du mal. D'après les règlements, on remit au malade les 50 Kreutzer que reçoit tout malade sortant de l'hôpital, et mon homme partit content. Le traitement était de son goût à ce qu'il parait, le fait est que quelques jours après mon homme revient à la même heure et dans le même état, et comme on faisait difficulté de le traiter, il se mit à injurier les employés, et fut mis à la porte. De là grande rumeur parmi la juiverie. Les plus violentes invectives contre la prétendue charité des Sœurs dites de la Charité! Un pauvre malade avait été jeté brutalement sur le pavé, sans secours. Et cette atrocité avait eu lieu à Vienne... Voilà la charité chrétienne! Vous comprendrez quand je vous dirai que presque tous les journalistes de cette capitale, sont 1° Juifs et 2° est-ce ajouter quelque chose de plus en disant: vendus à la franc-maçonnerie. Le résultat de tout cela a été des injures, des mauvais traitements pour des Sœurs de Charité dans plusieurs villes d'Autriche; à Prague par exemple. Et cela en plein jour et sans répression. Dernièrement encore un Juif émettait devant deux des nôtres le charitable espoir de voir bientôt l'Autriche débarrassée de ses curés; sans doute, ajoutait-il, je n'ai rien contre les particuliers, je les crois même assez honnêtes, mais c'est à la Caste que j'en veux. Le convoi qui arrivait à destination ne permit pas au Juif d'expliquer sa pensée, ni à nos frères de la comprendre. — Mais en voici assez sur le côté moins beau de la médaille; ces criailleries ne sont que peu de chose : certaines mesures sont plus inquiétantes, plusieurs Frères ont été inquiétés à propos du service militaire, et ont dû comparaître; cependant tous sauf un Frère Coadjuteur novice, se sont tirés d'affaire, même sans le bréviaire. L'un d'entre nous a dû prêter ici le serment de la milice comme agrégé à la Landwehr, moyennant cette formalité il a cependant obtenu de continuer ses études, et le major devant qui il a dû s'obliger, l'a même assuré que même en cas de guerre, il ne serait pas requis. Les jeunes clercs et même les prêtres peuvent cependant en cas de besoin, être requis, non pas il est vrai pour le service actif, mais comme aumôniers, ou dans les hôpitaux militaires. Laval possède un Scolastique de plus, grâce à ces mêmes difficultés en Prusse. Pour lui on a été beaucoup plus loin, il avait été condamné comme déserteur à un an de forteresse et à un ou deux ans de service militaire : son ordination comme sous-diacre ne devait pas le sauver. Il se pourvut en grâce auprès de sa Majesté le Roi de Prusse. Sa demande fut rejetée, il a dû comparaître. Pour éviter de plus grandes difficultés pour la Compagnie, le R. P. Général le délia de ses vœux, en lui promettant de le recevoir de nouveau, s'il parvenait à surmonter cette difficulté. Son avocat ne parvint pas à le faire libérer et il

devait purement et simplement servir pendant un an. En même temps il lui donna le conseil de décamper s'il le pouvait. Ainsi dit, ainsi fa[it] et après identité du sujet reconnue à Paris, il fut envoyé en philosophie à Laval.

France. — Strasbourg. — Un de nos Pères de la résidence de Strasbourg nous raconte les deux traits suivants.

Il y avait dans le Haut-Rhin deux enfants possédés du démon pour avoir mangé une pomme qu'une vieille femme leur avait donnée [illegible]. L'un d'eux fut amené à Strasbourg (fin de Septembre) et là après que M. le Vicaire général, le Supérieur du Gd. Séminaire, le R. P. Eicher eu[rent] constaté la possession, un de nos Pères fut chargé des exorcismes. Le démon déclara qu'ils ne sortiraient que le troisième jour, (car ils se disai[ent] deux); mais dès le second jour, le Père au lieu de suivre les exorcismes ordinaires, commença par les litanies de la Ste Vierge: puis arrivent les sommations, mais le diable refusant obstinément de sortir, le R. P. Souquat par une sorte d'inspiration saisit une Statue de l'Immaculée Concep-tion qu'il venait de bénir, et la posant sur la tête de l'enfant: « Souviens-toi, satan, s'écria-t-il, que c'est Celle-ci qui t'a écrasé la tête, et c['est] en son nom que je t'ordonne de sortir! Sortiras-tu? — Il faut bien, dit piteusement le démon. Aussitôt les contorsions et convulsions di[mi]nuèrent jusqu'à ce que l'enfant tomba dans un paisible sommeil. Bientôt il se réveilla délivré; on lui fit dire ses prières, l'Ave Maria, ce qu'on n'avait jamais pu obtenir de lui, puis on récita le Te Deum et on le remit à sa mère, bien heureuse de ce qui venait de se passer. — Quant au second enfant, Mgr. l'Évêque de Strasbourg en chargea le propre Curé de ces malheureux. Là comme à Strasbourg, comme déjà à Notre-Dame des Ermites, les exorcismes ordinaires n'eurent pas d'effet. Alors le Curé suivit la marche du Père: Imperat tibi Virgo Immaculata, s'écria-t-il, et aussitôt le démon fit ses apprêts de départ. Seulement il demanda à entrer dans un troupeau de moutons, puis dans un autre; le Curé refusa net, et force fut enfin au misérable de déguerpir sans autre billet de logement. Gloire à Marie!

Voici une autre petite histoire des tromperies du démon, dont le dénouement remonte bien à l'an passé, mais dont je n'ai su tous les détails que depuis peu. — Au commencement du temps pascal 1869, je fus appelé au parloir par une personne en costume de servante, qui m'était incon[nue]. « Mon Père, me dit-elle, ayez pitié de moi et écoutez-moi avec un peu de patience, vous avez devant vous une personne damnée! — Oh! fis-je, la [damna]tion n'est pas encore si terrible tant que vous êtes ici. — Je sais bien ce que je dis, continua-t-elle, Dieu m'a prédestinée à la damnation éter[nelle] et voilà 8 ans que je vis dans cette conviction, et 5 ans que je ne fréquente plus ni église ni Sacrements de peur d'augmenter mes tourments en [en]fer. — Dieu, Mademoiselle, ne prédestine personne à l'enfer, et c'est tout simplement une hérésie protestante que vous venez d'énoncer. Vous êtes [sous] l'influence d'une évidente illusion du démon et il importe d'en sortir en reprenant vos devoirs religieux. — Mais, me sera-t-il permis, mon Père, [de me] confesser encore? — Non seulement cela vous est permis, vous y êtes obligée sous peine de péché grave! — Eh bien je viendrai dans 8 jours? — [Non,] mais tout de suite, répondis-je, redoutant que pendant ces huit jours le démon ne fit encore des siennes. Elle se confessa le même jour, communia [quelques] jours après, puis encore au bout de 8 jours et depuis ce temps elle use de la Communion très-fréquente avec un bonheur et une paix indicibles. — Voi[ci main]tenant son histoire qu'elle m'avait racontée en partie lors de la première entrevue mais qu'elle détailla plus tard. Marie, c'est son nom, naquit en Alle[magne] d'une famille chrétienne et au dessus de la condition de servante, qu'elle avait maintenant. Dans sa jeunesse elle avait du goût pour les plaisirs mondains, la danse surtout faisait ses délices. Ni exhortations, ni confesseur, ni confession générale ne purent la déterminer à y renoncer, lorsque la maladie et la mort de sa mère produisirent cet effet. Marie avait vu trois fois en songe que sa mère mourrait sans Sacrements; mais ne la voyant pas très-malade, retenue aussi par une sorte de respect humain, elle n'en dit rien. Tout-à-coup sa mère est obligée de se coucher et meurt subitement avant l'arrivée du prêtre. Le songe s'était réalisé, et Marie au comble du désespoir s'accusait de la perte éternelle de sa mère. C'est alors que pour réparer sa faute elle commença une vie de pénitence et d'abnégation. Elle avait toujours eu une grande répugnance à songer à la Passion de Notre-Sei-gneur Jésus-Christ, elle se surmonta, et bientôt cette méditation devint continuelle, même au milieu de ses nombreuses occupations. Alors rien ne lui coûta plus, elle se réjouissait de souffrir afin d'être semblable à Jésus souffrant; son intelligence fut éclairée de vives lumières et son cœur inondé de bonheur. Mais de là même naquit la tentation. Semblable à Lucifer, dit-elle, je me repliai sur moi-même, et me trouvai forte par moi-même, pouvant me passer de Dieu. Aussitôt mon intelligence s'obscurcit, je me dégoûtai peu à peu de méditer sur la Passion; mais je me croyais dévote, je me levais à 3h. du matin pour prier, jeûnais à maigrir beaucoup, pensant ainsi imiter les Saints. Oui, me dis-je, je veux être une sainte, et je ...

même que je ne le suis déjà pas mal. Mais cette sainteté de fabrique humaine ne fut pas de longue durée. Bientôt les troubles, le soulèvement de toutes les passions, le désespoir surtout pendant ses examens de conscience et ses confessions, l'affaiblirent au point qu'elle crût être abandonnée de Dieu, avoir le cœur rempli de démons, être elle-même un démon et vouée à la damnation. Après quelque temps de pareille vie, pendant lequel elle avait abandonné les Sacrements, elle reprit avec un nouveau courage, priant beaucoup et surtout la Ste Vierge pour en obtenir de sortir de cet état, mais en vain. Un jour qu'elle priait avec ferveur, elle crut voir la Ste Vierge dans les airs lui souriant avec bonté et l'assurant de son secours. Cette vision ne disparut plus, Marie la consulta dans tous ses doutes; elle en reçut entre autres réponses, celle de faire par amour pour Dieu les choses douteuses, qui dès lors ne seraient pas péché; et de s'approcher le plus possible de la Ste Table, même sans la permission du confesseur; car c'est de là que lui viendrait le salut. Elle obéit, et de fait ne dit rien de tout cela, de peur que son confesseur ne la traitât d'illuminée. Cela dura jusqu'en automne 1864: Elle était moins tourmentée il est vrai, mais dans l'obscurité la plus entière, ne pouvant savoir si elle faisait bien ou mal. A cette époque la vision disparut subitement. Le désespoir revint, et un jour pendant qu'elle priait, elle entendit distinctement le démon se moquer d'elle et lui dire: « Tu es trompée, la vision c'était moi, et maintenant tu es certainement damnée, puisque tu m'as écouté et reçu tant de Communions, qui toutes sont indignes. » Qu'on juge de son désespoir; mais ne voulant pas être damnée, elle résolut de faire violence au ciel: elle ne mangea plus pendant quelque temps et se soutint avec un peu d'huile de foie de morue. Un soir elle se dit: Je ne me relèverai plus que je sois exaucée, et elle resta en prières jusqu'à deux heures du matin. A ce moment, elle aperçoit une grande main au-dessus d'elle, un rayon d'espérance luit en son Cœur; mais bientôt la main devint grande comme le ciel entier, et elle entendit une voix dure: Cesse de prier, je suis Dieu, et ta prière m'est en abomination; pour toi, plus de secours. Il est vrai que tous les hommes peuvent se sauver, mais toi, tu es tombée comme Lucifer, et quand je voudrais te pardonner, je commettrais une telle injustice, qu'à l'instant je cesserais d'être Dieu. En même temps, elle fut intérieurement comme éclairée et convaincue de la vérité de ces paroles. Mais se rappelant que Satan l'avait déjà trompée une fois, elle demanda ce qu'elle avait à faire, songeant que le démon ne pouvant pas lui donner un Conseil qui fût bon, elle pouvait ainsi le reconnaître. Mais elle comptait sans son hôte. Elle reçut la réponse suivante: Evite toute espèce de péchés, car la punition en surpasserait tout ce que ma toute puissance même pourrait endurer. En même temps elle vit l'enfer dans toute son horreur. La voix continua: tu es maudite comme le démon, et pour cela indigne de toute grâce: tu ne saurais que profaner les choses saintes, tu ne peux pas plus communier, prier, visiter une église que le diable lui-même. Tout ce que tu fais est pour toi péché mortel, toute respiration, toute nourriture, chaque fois que tu foules la terre; car c'est abuser des créatures de Dieu, et tu ne saurais vivre un instant sans commettre de péché. En même temps elle vit comment ses péchés se multiplieraient à l'infini, si elle vivait quelque temps, et comment le mieux serait de mourir tout de suite, pour épargner cette aggravation de l'enfer. Enfin il lui prédit qu'elle n'atteindrait pas un âge très avancé, qu'elle serait encore heureuse avant sa mort, et que c'est alors qu'elle tomberait subitement en enfer. Le plus grand de tous les péchés, ajouta-t-il en terminant serait de révéler à qui que ce soit ce que tu viens de voir et d'entendre. — J'étais tellement abasourdie, dit-elle, que je ne doutais nullement de la vérité de ce qui venait de se passer. Mais je ne pouvais pas me résoudre à être damnée. Je m'adressai à la Ste Vierge. Elle apparut, mais je ne distinguai pas bien sa figure. Elle me repoussa avec horreur, en me disant que c'était un très grand péché pour moi de conserver la moindre espérance. Je ne me tins pas encore pour battue, je m'adressai aux Saints. Aussitôt j'aperçus toute une armée de saints parmi lesquels je reconnus St Louis de Gonzague et mes saints de prédilection. Tous me regardèrent avec beaucoup de pitié, et me dirent: « Très volontiers nous prierions pour toi, s'il était possible que Dieu put te sauver. D'ailleurs, nous tous avons été sauvés par notre humilité (et en même temps ils me montrèrent en leur cœur quelque chose qui signifiait l'humilité) et toi tu l'as perdue et comme elle ne saurait jamais être remplacée, tu es damnée sans ressource. Il était près de 4h du matin. Elle était encore à genoux. Ecrasée par la tristesse et le désespoir elle alla pleurer près de sa sœur, sans oser lui parler de ce qu'elle avait vu. A partir de ce moment sa vie devint intolérable même pour le temps où elle éprouvait un demi soulagement. D'un côté elle craignait le scandale en s'abstenant des pratiques religieuses.

De l'autre c'était un tourment effroyable, un espèce d'enfer d'en accomplir quelques unes : quand par hasard on lui présentait de l'eau bénite elle essuyait ses doigts en secret de peur d'augmenter ses tourments. Son père ne voulut pas la laisser partir, elle fuyait son confesseur, elle appela donc la mort, ses préparatifs de suicide étaient même faits, quand elle fut retenue par la pensée qu'elle ne ferait qu'empirer son mal et qu'en attendant elle souffrirait toujours moins ici qu'après sa mort. C'est cette pensée qui la retint mille fois dans cette tentation de suicide. Tout-à-coup elle profita du mariage de son frère et s'esquiva pour prendre service dans une grande ville. Là elle était inconnue et délivrée de tout acte religieux, ce qui la soulagea un peu. En revanche, la dureté des maîtres et des travaux, lui firent endurer des peines corporelles capables d'épuiser un homme robuste ; c'est ainsi qu'elle passa plusieurs années sans feu en hiver, logée dans un galetas ouvert, dont le sol et le lit étaient le soir couverts de neige, n'ayant pour toute nourriture que quelques pommes de terre glaciales, les mains crevassées jusqu'au sang. Toutefois elle montrait extérieurement un courage inébranlable et ne laissait jamais supposer le tourment qu'elle portait en son cœur. Voici venir l'enfer, dit-elle, et ce sera bien autre chose : elle aurait consenti à vivre ainsi toute l'éternité si cela avait pu se faire. Voyait-elle une fleur, entendait-elle une belle harmonie ; ah ! dit-elle, en enfer je n'aurai pourtant rien de tout cela, j'ai perdu mon Dieu et par ma faute. Elle finit par se résigner, et accepter l'enfer parceque Dieu le voulait ainsi. Parfois elle se réjouit de ce que Dieu vivait encore quelque part quoiqu'elle l'eût perdu ; ou bien elle disait : « Mon Dieu, vous savez avec quelle ardeur je vous prierais si cela m'était permis ? » De temps en temps elle eut recours à quelque pélerinage, mais toujours elle se sentit comme repoussée par la Ste Vierge. Cette vie cependant sans prière, sans Sacrements, sans mérites, lui causait un vide affreux, et elle aurait vu la mort sans effroi. Enfin le moment de la délivrance approchait. A Strasbourg elle fit la connaissance d'une de nos bonnes congréganistes, et pour ne pas se trahir elle se laissa persuader de l'accompagner deux fois aux instructions de la retraite donnée dans notre chapelle. Les sujets de l'instruction qu'elle entendit étaient : le bonheur que procure une confession sincère et le bonheur que causa le retour du prodigue. « Ah, si ce Père prédicateur savait combien je désire me confesser, pensait-elle ! Mais pour moi plus de confession ! Et pour éluder la pressante invitation du retour à l'exemple de l'enfant prodigue, le diable lui fournissait une explication toute particulière : « Si le prodigue avait perdu l'usage de ses jambes, il n'aurait pas pu retourner malgré sa bonne volonté ; voilà mon état, j'aurais bien la volonté mais je n'en ai plus les moyens ? » Quelques semaines plus tard, sa maîtresse l'envoya un soir à la cathédrale. Après une terrible lutte intérieure elle s'y résigna. Ce soir c'était le P. Klingkowstræm prédicateur allemand du carême qui était en chaire et expliquait les conditions exigées pour qu'un péché soit mortel. C'était là que Dieu l'attendait. Cette instruction enleva de ses yeux le fatal bandeau. Mais dit-elle, j'avais donc l'esprit à l'envers, car d'après les paroles du prédicateur, tout ce que j'ai pris pour peché n'était rien du tout. Reste à savoir si la fameuse vision venait de Dieu ; demain j'irai trouver le Père que j'ai entendu à la chapelle des Jésuites, s'il me dit que c'était le diable, je l'en croirai et je suis sauvée. Cette lueur d'espérance lui rendit le courage, elle pria ce soir fort tard ; malgré plusieurs obstacles que le démon suscita, elle vint me trouver. Après la 1re séance au confessionnal un gd combat s'engagea. Elle croyait à la parole du prêtre, cependant elle avait encore comme une montagne qui l'oppressait. Pendant huit jours, dit-elle, le démon me répéta toute la journée que tous mes efforts étaient inutiles, et qu'il saurait bien me faire consentir au péché. — Et je lui répondis : non, non, je n'en ferai rien. — Et il faut que tu m'appartiennes, reprit-il, il le faut, et tu seras damnée. — Non tu ne m'auras pas m'écriai-je en serrant les poings. C'était ainsi une lutte corps-à-corps pour ainsi dire et sans relâche. Je dis plus de dix chapelets par jour tout en travaillant. Ma confiance s'accrut, après 8 jours je retourne au confessionnal, et dès cette seconde absolution la montagne et la lutte disparurent de mon cœur. De temps en temps l'horizon menace de s'assombrir, mais je sais à présent ce que c'est, et ne m'en inquiète plus, je jouis d'un calme tout céleste. » Elle se décida bientôt à se consacrer à Dieu entièrement, et attend le jour où ses affaires de famille étant terminées, elle pourra se rendre définitivement dans une maison religieuse.

Rome. — Extrait d'une lettre du F. Mercier aux Scolastiques de Laval. — (15 Janvier 1870.)

.... La revue du 15 Décembre. — Une revue des troupes pontificales avait été indiquée pour le lendemain de l'ouverture du Concile;

mais le mauvais temps la fit différer de jour en jour jusqu'au 25 décembre. Une revue des troupes est chose banale, en France surtout, où l'esprit militaire est proverbial ; il faut soixante ou quatre vingt mille hommes manœuvrant dans les plaines de Longchamp sous les yeux d'un roi et de deux empereurs, pour que les Parisiens consentent à honorer cette manifestation de leur présence. A Rome, les 6000 hommes de l'armée pontificale rassemblent autour d'eux l'élite de la société ; mais aussi c'est que ces hommes ne sont pas que des soldats et pour parler un langage horrible dans sa vérité : ils sont autre chose que de la chair de canon. Ils représentent une idée : la protestation de la justice opprimée, contre la force triomphante. Voilà pourquoi la foule les salue par de chaleureuses acclamations. Mais du reste, à ne considérer que le côté matériel, ils sont capables de susciter le plus vif enthousiasme de la part des spectateurs. Ces jeunes gens ne sont point des victimes de la conscription qui ne portent qu'à regret l'uniforme militaire ; ce sont des volontaires pleins d'ardeur qui ne rêvent que les blessures, la mort et la gloire sur le champ de bataille. Ainsi voyez-les dans ce magnifique parc de la villa Borghèse, comme ils manœuvrent gaiement sous les yeux de vingt mille spectateurs ! La promptitude de leurs mouvements fait oublier quelques inexactitudes de précision et les erreurs d'alignement sont à peine ~~remarquées~~. Si vous voulez connaître en détail les forces de l'armée pontificale, placez-vous au pied de l'obélisque de la place du peuple. Les troupes vont sortir de la Villa Borghèse, traverser la place du peuple et s'éloigner par le Corso. La foule se porte sur les deux côtés du Corso pour assister à ce superbe défilé, ou s'échelonne sur les pentes du Pincio. Voici d'abord les Contadini revêtus du pittoresque costume des brigands calabrais. Ils ne sont que 800 ; mais tous gens de courage et très-redoutés des vrais brigands. Habitants des montagnes, ils sont habitués à la fatigue, et la connaissance qu'ils ont du pays, leur permet de faire une chasse plus utile aux habitants que celle du chevreuil ou du sanglier. — La ligne les suit. On dirait un de nos régiments français, si parmi ces douces figures italiennes se trouvait quelque vieux grognard fier de ses trois chevrons et de ses galons de sergent. Mais ce type si vulgaire dans les armées de l'empire est inconnu de l'autre côté des Alpes. — Voici les Antibois ! Brillante tenue des officiers, air martial du soldat, commandement du colonel répété à voix distincte dans la profondeur de la colonne, précision des mouvements accentués par les sons énergiques du clairon : il suffit d'un regard pour reconnaître immédiatement des troupes françaises fidèles aux traditions de leur ancienne discipline. Et puis, c'est l'air du maréchal Bugeaud (as-tu vu la casquette, la casquette etc.) qui anime leur marche et qui leur communique un entrain digne d'éloge. — Après eux viennent les corps d'élite, si toutefois ce nom peut conserver sa signification restreinte appliqué aux troupes pontificales. Vous songez peut-être aux Zouaves ? Pas encore. Chasseurs indigènes et étrangers défilent successivement devant nous, avec une légèreté de pas et une liberté d'allures qui rappellent involontairement la souplesse de nos chasseurs de Vincennes dont ils portent le costume. — Enfin les zouaves ! Ici triple salve d'applaudissements sur tout le parcours. Eux, émus de ces témoignages d'affection, restent immobiles dans leurs rangs ; et cependant ils ont reconnu la voix d'un ami, d'un frère, d'une mère peut-être. Celle-ci ne peut retenir une larme de joie et remercie le Ciel en priant pour son fils. Mais le zouave n'écoute que la voix de la conscience et du devoir, et dans son cœur s'affermit la résolution de se dévouer jusqu'à la fin. Croisés des temps modernes, défenseurs de la Papauté et de l'Eglise, courage ! Votre dévouement ne restera pas stérile. Au XIXe siècle, comme aux siècles précédents, Dieu, pour accomplir ses œuvres, veut le concours des fils de la France, gesta Dei per Francos. Grâce à vous ce noble héritage de nos pères ne passera pas en d'autres mains. — Après l'infanterie, la cavalerie. Un petit retard prévu ou imprévu, a laissé un intervalle assez considérable entre les fantassins et les cavaliers. Aussi voyons-nous passer successivement et au trot les dragons, les gendarmes l'artillerie, l'ambulance et le train. La rapidité de leur course ne me permet pas de les décrire. Mais, je trouve dans ce second défilé quelque chose de plus pittoresque que dans le premier ; les chevaux hennissent, les commandements suivent des intonations toutes particulières ; tous les secousses du cheval les bancales et les lattes résonnent d'un bruit de ferraille, les canons suivis de leurs caissons inspirent presque de la frayeur ; on admire les petites pièces de montagne portées à dos de mulet ; l'ambulance parfaitement organisée, ne laisse rien à désirer. Espérons qu'elle restera toujours un objet de luxe sans devenir jamais utile. — Quelqu'un trouvera peut-être singulière l'idée d'exposer ainsi aux yeux du soldat une ambulance et tous ses accessoires.

Un homme de cœur craint plus le bistouri du chirurgien que les balles de l'ennemi. Pour moi, je me suis rappelé les souvenirs des premiers siècles du Christianisme; les Martyrs aimaient à se familiariser avec les instruments de leur supplice. D'ailleurs le soldat pontifical peut dire avec le Grand-prêtre: je crains Dieu et n'ai point d'autre crainte. Il l'a montré dans la dernière campagne: lion sur le champ de bataille, il devenait doux et patient, comme un agneau sur le lit de douleur. Pendant que je me livrais à ces réflexions, le train a défilé sans que je fisse attention à lui; un flot de peuple m'entraîna dans le Corso et quelques instants après je rentrai au collège Romain.

Un triomphe de Pie IX. — Avant la cérémonie du Te Deum au Gesu, il faut que je vous raconte une heureuse rencontre que je fis le 30 Décembre. A l'heure de la promenade je me dirigeai avec mon compagnon vers les hauteurs du Pincio pour respirer un air pur et surtout éviter la boue du champ de Mars. Nous avancions à pas lents dans la vaste rue des quatre Fontaines, et déjà nous approchions de la trinité du Mont lorsque nous aperçûmes une masse très-compacte d'hommes, de femmes qui descendaient de notre côté. Je voulais m'arrêter à la place Barberini pour mieux jouir du spectacle. Mon compagnon, doué d'une vue perçante, reconnut en avant de la foule l'estafette qui précède ordinairement le Souverain Pontife. Plus de doute: Pie IX était là. Nous continuons d'avancer, mais nous ne voyons ni la voiture du Saint-Père, ni les gardes-nobles. Qu'est-ce à dire? Arrivés à quelques pas de la foule nous distinguons le Pape. Il marchait environné de ses camériers, précédé et suivi d'ecclésiastiques, de laïques, de dames, d'enfants, d'étrangers, de soldats, que sais-je? Tomber à genoux et recevoir la bénédiction du Saint Père ne fut que l'affaire d'un moment. Nous pénétrâmes dans les rangs du peuple, mais pas trop loin pour marcher de très-près à la suite de Pie IX. En deux mots, voici l'explication du mystère. Le Pape avait ce jour là dirigé sa promenade vers Monte Pincio. Le ciel était serein et le pavé très sec en cet endroit; Pie IX avait mis pied à terre; les promeneurs s'étaient groupés autour de sa personne; la voiture et les gardes-nobles se tenaient en arrière. Vous savez l'histoire de cette petite pierre détachée de la montagne; la merveilleuse vision se renouvelait sous nos yeux. Plus on avançait, plus le cortège devenait plus nombreux. Il fallait voir l'attitude de tous ces enfants de l'Église marchant sur les pas de leur Père bien aimé. Aucune parole n'était prononcée; tous les regards se dirigeaient vers l'auguste Vieillard; on admirait la fermeté de sa démarche; on priait le Ciel de prolonger une vie si précieuse. Au bas de la colline, Pie IX s'arrêta. Le peuple avait compris le désir du St Père; on s'écarta pour laisser approcher la voiture et les gardes. L'enthousiasme que le respect avait comprimé jusque là, éclata au moment du départ. Plus de 500 voix firent retentir dans les airs les acclamations triomphales: Vive Pie IX, vive le Pape Roi, vive le Pape Infaillible; vive le Souverain Pontife et le Concile œcuménique! Ces quatre acclamations sont historiques; je les ai entendues et répétées, et je les rapporte dans leur ordre véritable. Quand le St Père eut disparu, la foule se dispersa et je bénis la divine Providence de la faveur singulière qu'elle m'avait ménagée. — (Le Te Deum du 31 Décembre.) — Le lendemain, je devais jouir encore d'une faveur bien précieuse, celle de porter un flambeau aux côtés de Pie IX lorsqu'il viendrait au Gesu. Au collège Romain on est rempli de prévenances pour les étrangers. Ce sont toujours eux que l'on met en avant et dans les honneurs. On suppose les Italiens familiarisés avec toutes les cérémonies; toutefois il n'en est rien, aussi se prennent-ils souvent à regretter leur qualité de Romains. Combien, ne connaissent pas et ne connaîtront jamais les choses les plus intéressantes de la Ville éternelle! Mais ils sont Italiens, et par conséquent susceptibles de voir plus tard toutes ces merveilles: cela suffit. Avec le titre d'étranger au contraire, vous pouvez tout voir, tout visiter; car qui sait, si plus tard vous devez revenir à Rome? — Je serais trop long s'il me fallait décrire cette belle fête du 31 décembre. Les maisons sur la place de l'église étaient ornées de tapisseries. Deux heures avant la venue du Pape la circulation se trouvait déjà interrompue. Une haie de soldats permettait aux voitures des Cardinaux et des princes d'approcher jusqu'à la porte de la maison. Le T. R. P. Général, les Assistants et plusieurs autres Pères recevaient les invités et les conduisaient aux places réservées. De la sacristie, je vis passer plus de 80 Évêques, l'impératrice d'Autriche, le roi de Naples et plusieurs princes de sa famille, le Duc de Parme, le grand Duc de Toscane, etc. Vers 4 heures, les cris de Viva il Papa! retentirent sur la place. Quelques instants après le Souverain Pontife entrait dans la maison. Il se dirigea droit à l'église, escorté par les gardes-nobles et les porte-flambeaux. Il fut suivi des cardinaux qui l'avaient attendu dans la chapelle de Congrégation près de la porterie. Inutile de signaler les décorations et les illuminations de l'autel. Le Te Deum fut entonné par le St Père d'une voix forte et vibrante, et continué

par l'orchestre et le peuple avec un entrain indescriptible. Pie IX à genoux sur son prie-Dieu, levant de temps en temps les yeux au ciel; quelques Pères m'ont assuré qu'ils avaient vu briller des larmes sur ses joues. Qu'avait-il aperçu dans le passé et dans l'avenir? Rien sans doute que des sujets de consolation. C'étaient donc des larmes de joie et de reconnaissance. L'année 1869 allait s'évanouir emportant avec elle les dates glorieuses du 11 avril et du 8 décembre. L'année 1870 s'ouvrait sous les plus heureux auspices. Ce Pontife, cette foule, ces chants paraissaient comme un présage du triomphe de l'Eglise.

Extrait d'une lettre du F. Eletti au F. Rappagliosi. — (Aventure d'un prédicateur sur la place publique.)

Le dimanche, 9 janvier, sur la place della Rotonda, se passa un fait capable de faire trembler même l'homme le plus courageux. Il eut pour témoin le F. Frigerio, prédicateur du soir. Il m'en a fait le récit que voici. « C'était, dit-il, le premier dimanche après l'Epiphanie, 9 janvier 1870; je me trouvais au commencement de la nuit sur mon estrade de la place della Rotonda. Au moment où je prononçais ces paroles: « Soyons toujours prêts; car nous ne savons ni le jour ni l'heure où Dieu viendra nous demander compte de notre vie: » je me sens tirer le manteau par derrière d'une manière assez violente, et j'entends pousser de grands cris, sans pouvoir cependant distinguer les paroles. Je crus tout d'abord que c'étaient les collaroni (*) qui ont pris l'habitude d'avertir de la sorte le prédicateur pour le faire cesser. Mais c'était bien autre chose que les collaroni! C'était un soldat qui, comme on me l'a dit plus tard, s'écriait: « Mon Père, confessez-moi! » Ce pauvre homme, voyant que je ne me retournais pas, sans écouter la foule qui lui disait d'attendre que le sermon fut terminé, le visage effaré et la marche chancelante, monte sur l'estrade. En le voyant, je me sentis saisi de frayeur et mon premier mouvement fut de regarder s'il ne mettait pas la main au sabre: je le croyais ivre; et dans ce cas je me serais enfui en sautant de l'autre côté de l'estrade. Mais le malheureux se jetant dans mes bras: « Père, s'écria-t-il, ils m'ont donné un coup de poignard: une femme m'a assassiné! Père, je me meurs! » Et en parlant ainsi il ouvrit sa tunique, et me montra une blessure d'où s'échappait un ruisseau de sang. C'était une plaie profonde, de forme triangulaire, juste à l'endroit où la carotide s'introduit dans les poumons: « Père, continuait l'infortuné, vite, confessez-moi. » Quelle fut alors ma confusion! moi qui n'étais pas prêtre! je ne saurais vous le bien dire. Je m'adresse à ceux qui m'entouraient (les collaroni) et leur dit d'aller en toute hâte chercher un prêtre pour lui donner l'absolution: en attendant je soutenais le pauvre homme que déjà les forces abandonnaient et qui ne pouvait se tenir debout. Cependant plusieurs prêtres qui avaient assisté à la prédication, me croyant prêtre aussi, ne bougeaient pas et semblaient s'effrayer encore davantage. Je fis alors monter un militaire pour soutenir le moribond; puis descendant de l'estrade, je vais trouver un abbé français. « Je ne suis pas prêtre, lui dis-je en sa langue, allez vite, donnez lui l'absolution. » En ce moment le blessé s'écriait: « Mon Jésus, miséricorde; très-Sainte Vierge Marie, venez à mon secours". « Je meurs; je meurs! » Alors il reçut l'absolution; je lui donnai le crucifix à baiser; ce qu'il fit à plusieurs reprises et avec beaucoup de dévotion. Enfin je le fais placer dans une petite voiture et conduire à l'hôpital della Consolazione, escorté d'une foule nombreuse de peuple qui à la lueur des torches déjà allumées pour la procession d'usage avait pu de loin contempler ce spectacle navrant, tandis que le malheureux se trouvait sur l'estrade... A peine arrivé à l'hôpital, lorsqu'on le descendait de la voiture, il expira dans les bras de ses camarades qui l'avaient accompagné jusque là... Au milieu de l'atrocité d'un tel fait, je n'ai pu m'empêcher de remarquer avec quelle miséricorde le bon Dieu l'avait ainsi préparé à recevoir l'absolution, et lui avait inspiré d'aussi beaux sentiments d'amour et de sincère contrition." — Ici se termine le récit du F. Frigerio. — Ce brave homme était de Viterbe et appartenait au régiment de ligne. Auprès de ses camarades, ainsi que je le leur ai entendu dire, il jouissait d'une bonne réputation et passait pour un jeune homme honnête et de mœurs réglées. La femme qui l'a tué, femme bien entendu, de mauvaise vie, était fille de la blanchisseuse au service de ce régiment à la caserne Cerristori. Cette misérable après l'horrible crime qu'elle avait commis auprès du café (trattoria) della Rosetta, fut aussitôt arrêtée par nos braves gendarmes. Dès qu'ils avaient vu frapper le soldat, ils s'étaient distribués dans les différentes rues qui débouchent sur la place, et après d'actives recherches ils parvinrent à découvrir la malheureuse: elle s'était cachée dans le café. — On ne connait pas bien les raisons qui l'ont déterminée à commettre un crime si atroce. Les uns disent qu'elle cherchait depuis longtemps à tuer un caporal pour

(*) Sorte de congréganistes qui accompagnent les prédicateurs.

se venger de je ne sais quels affronts qu'elle prétendait avoir reçus de lui, et que, par erreur, elle s'était jetée sur le Viterbien. D'autres pensent que vu le poignard et l'assurance avec laquelle le coup fut dirigé, cette femme n'était pas autre chose qu'un instrument de la secte, qui voudrait, s'il lui était possible, faire disparaître tous ceux qui se consacrent à défendre par les armes les droits du St Siège.

A. M. D. G.

SOCII
OPERAM ROMÆ NAVANTES
SACROSANCTO CONCILIO ŒCUMENICO VATICANO.

HABENTES IUS SUFFRAGII

Rmus P. Walterus Steins, Archiep. Bostren. in part. inf. prom. die 11. ian. 1867, Vic. Apost. Bengal. Occid. (Calcutta), Sup. Miss. a die 14 April. 1867. — Electus a SS. Conc. inter XXIV. Deput. pro rebus Fidei. — Ex prov. Neerland. in Miss. prov. Belg.

Rmus P. Alexius Canoz, Episcop. Tamassen. in part. inf. prom. die 19 Mai. 1846, Vic. Apost. Maduren., Sup. Miss. a die 8. mai. 1844. Ex prov. Lugdun. in Miss. prov. Tolos.

Rmus P. Joan. Bapt. Miège, Episc. Messenien. in part. inf. prom. 23. Jul. 1850, Vic. Apost. in territ. ad Orient. Mont. Saxos. (Kansas). Ex prov. Lugdun. in Miss. prov. Missour.

Rmus P. Adrianus Languillat, Episc. Sergiopolitan. in part. inf. prom. die 20. mai. 1856, Vic. Apost. Nankinen. (Chang-Hai). Ex prov. Campan. in Miss. Prov. Franc.

Rmus P. Jacobus Etheridge, Episc. Toronen. in part. inf. prom. die 25 Jun. 1858, Vic. Apost. Guian. Angl. (Georgetown), Sup. Miss. a die 25. mart. 1857. Ex prov. Angl.

Rmus P. Eduardus Dubar, Episc. Canathen. in part. inf. prom. die 6. Sept. 1864, Vic. Apost. Pekin. Orient. (Tche-li) — Ex prov. Campan. in Miss. prov. Franc.

Rmus P. Leo Meurin, Episc. Ascalonen. in part. inf. prom. die 27 mart. 1867, Vic. Apost. Bombayen., Sup. Miss. a die 1 ap. 1867. Electus a SS. Concil. inter XXIV. Deput. pro Disc. eccl. — Ex prov. Germ.

Adm. R. P. N. Petrus Beckx Praep. Gen. — Ex prov. Austr.

PROCURATORES RR. DD. EPISCOPORUM

P. Augustinus Delgado pro RR. DD. Petro M. Lagüera y Menezo Episc. Oxomen. in Hispania — Ex prov. Castell.

P. Emmanuel Gil pro RR. DD. Emmanuele Franc. Barrutia y Croquer Episc. Caristhen. in part. inf. auxil. RR. Episc. Guatimalen. — Ex prov. Castell.

P. Henricus Ramière pro Emin. Card. Alexio Billiet Archiep. Camberien. Ex prov. Tolos.

CONCILIARES THEOLOGI PONTIFICII

P. Camillus Tarquini . . . . . . Ex prov. Rom.
P. Clemens Schrader . . . . . . Ex prov. Rom.
P. Firminus Costa . . . . . . Ex prov. Aragon.
P. Joannes Bapt. Franzelin . . . . . . Ex prov. Austr.
P. Joannes Bollig . . . . . . Ex prov. Rom.
P. Joannes Martinoff . . . . . . Ex prov. Franc.
P. Joannes Perrone . . . . . . Ex prov. Rom.
P. Sebastianus Sanguineti . . . . . . Ex prov. Taurin.

THEOLOGI RR. DD. EPISCOPORUM.

P. Aemilius Perini Eminentiss. Card. Josephi Berardi. Ex prov. Ven.

P. Aloisius Sica RR. P. Adriani Languillat e Soc. Jesu. Episc. Sergiopol. et Vic. Ap. Nankinen. Ex prov. Neap.

P. Aloisius Tosi Emin. Card. Eustachii Gonella Archiep. Episc. Viterbien. et Tuscanen (pro parte dogm.). Ex prov. Rom.

P. Amabilis Du Bourg RR. DD. Ludovici M. Epivent Episc. Aturen (Aire). Ex prov. Tolos.

P. Ambrosius Matignon RR. DD. Ludovici M. Caverot Episc. S. Deodati (St Diez) Ex prov. Franc.

P. Andreas Steinhuber RR. DD. Alexandri Pauli Spoglia Episc. Comaclen. (Comacchio) Ex prov. Austr.

P. Antonius Ballerini Emin. Card. Eustachii Gonella Archiep. Episc. Viterbien. et Tuscanen (pro parte canon) Ex prov. Rom.

P. Franciscus Ellerbeck RR. DD. Petri M. Vranken Episc. Colophonien. in part. inf. et Vic. Apost. Batav. in Oceania. Ex prov. Neerland.

P. Franciscus Quarella RR. DD. Nicolai Crispigni Episc. Fulginaten (Foligno) Ex prov. Ven.

P. Gabriel Desjardins RR. DD. Juliani Floriani Desprez Arch. Tolos. Ex pr. Tolos.

P. Guillelmus Wilmers RR. P. Leonis Meurin e Soc. Jesu Episc. Ascalonen. et Vic. Apost. Bombayen. Ex prov. Germ.

P. Florent. Dumas RR. DD. Petri Simonis ex Marchion. de Dreux Brézé Episc. Moulinen. et RR. DD. Nicolai Jos. Dabert Episc. Petrocoricen (Périgueux) Ex prov. Lugdun.

P. Henricus Ramière RR. DD. Jos. Armandi Gignoux Episc. Bellovacen (Beauvais) — (Vide inter Proc.) Ex prov. Tolos.

P. Joachimus Torn RR. DD. Josephi Caixal y Estrade Episc. Urgellen in Hispania Ex prov. Aragon.

P. Joannes Martinoff RR. DD. Gregorii Jussef Patriarch. Antiochen Melchitarum. (Vide inter Theol. Pont.) Ex prov. Franc.

P. Josephus Boero RR. P. Joan. Baptistæ Miège e Soc. Jesu Episc. Messenien. et Vic Apost. ad Orient. Mont. Saxos. Ex prov. Taurin.

P. Josephus Kleutgen (Peters) RR. P. Walteri Steins e Soc. Jesu Archiep. Bostren. et Vic. Apost. Bengal. Occid. Ex prov. Germ.

P. Josephus Laurençot RR. P. Eduardi Dubar e Soc. Jesu Episc. Canathen. et Vic. Apost. Pekin. Orient. Ex prov. Lugdun.

P. Josephus Manfredini RR. DD. Felicissimi Salvini Archiep. Camerin. Ex p. Rom.
P. Josephus Saderra RR. DD. Pauli Hindi Episc. Jarizen. (Gesira in Mesop. Ex pr. Arag.
P. Leo Wilde RR. P. Jacobi Etheridge e Soc. Jesu Episc. Toronen. et Vic. Apost. Guian Angl. Ex prov. Neerland.
P. Matthaeus Liberatore RR. DD. Henrici Eduardi Manning Archiep. Westmonasterien. Ex prov. Neap.
P. Michaël Fessard RR. DD. Ludovici Theophili Pallu du Parc Episc. Blesen (Blois) Ex prov. Franc.
P. Petrus Ragazzini RR. DD. Francisci Pauli iam Fr. Anselmi e Carm. Discalc. Episc. Grossetan. Ex prov. Rom.
P. Petrus Roh RR. DD. Conradi Martin Episc. Paterbornen. Ex prov. Germ.
P. Raphaël Cercia RR. DD. Raphaëlis Ferrigno Archiep. Brundusin. Ex p. Neap.
P. Robertus Whitty RR. DD. Davidis Moriarty Episc. Kerrien. et Agadonen. in Hibernia. Ex prov. Angl.
P. Salvator Pinelli RR. DD. Antonii Grech Delicata Episc. Gaudisien. (Gozo in Ins. Melit) Ex prov. Sic.
P. Thomas Alois. Gallo RR. P. Alexii Canoz e Soc. Jesu Episc. Tamassen. in part. inf. et Vic. Apost. Maduren. Ex prov. Taurin.
P. Valerianus Cardella RR. DD. Vincentii Bisceglia Episc. Termulorum. Ex p. Rom.
P. Victor De Buck Adm. RR. P. Petri Beckx Praep. Gen. Soc. Jesu. Ex prov. Belg.

Habentes ius suffragii	8
Procuratores RR. Episcoporum	3
Conciliares Theologi Pontificii	8
Theologi RR. Episcoporum	31
Universi (duobus omissis qui bis donotati sunt)	48.

Varia. — Calcutta. — Voici encore quelques détails sur la traversée des Pères Belges. — Nous leur laissons la parole: Le capitaine du navire que nous prîmes à Marseille, est un bon catholique et un fort brave homme. Nous avons été quelque temps sans apprécier cette double qualité. Une assez singulière méprise en fut cause voici comment: Il parait qu'à Marseille on nous avait enrégistrés sur le livre de bord comme ministres Calvinistes de Genève. Ces indications avaient été transmises au Commandant du Maïnam. Celui-ci, franc et loyal marin, ne comprenait rien à nos manières rapprochées de notre profession présumée. Il nous méprisait dans le fond de son âme et nous avait laissés à table à une des dernières places, à peu près sur le même rang que trois demoiselles protestantes, qui allaient par delà des mers en quête de quelque mari ministre du St. évangile. Dans l'intervalle il nous regardait et et nous observait. « Je suis furieux, disait-il, de ce que ces coquins pour se faire respecter, revêtent une soutane de prêtre catholique! » Cette comédie dura deux jours. Les deux Pères Français qui se rendaient au Maduré, avaient été recommandés au commandant, et le croyant trop fier, ils n'avaient osé l'aborder: lui non plus ne voulait pas faire les avances; ils se décident enfin à aller le trouver, et voilà tout notre mystère dévoilé! Alors il y eut changement de rôle. Le lendemain, grand fut notre étonnement, lorsqu'en entrant au salon pour dîner, il nous fit asseoir à la place d'honneur à côté de lui. « Je veux m'entourer de Jésuites », dit-il, et pour cela il avait bouleversé toutes les places. Vous ne saviez donc pas, ajoutait-il, que je suis le grand ami du collége St. François-Xavier? Il n'y a jamais fête au collége sans moi. Deux jours plus tard, après le dîner, il vint, sur le pont, un garçon l'accompagnait et portait des provisions. « Où sont-ils ces Jésuites, dit-il, que je les régale. » Il nous fit verser une excellente goutte d'élixir de Pondichéry. Pendant tout le reste de la traversée, il nous entoura d'égards et de prévenances. Enfin nous arrivâmes à Calcutta le 2 décembre, veille de la fête de St. François-Xavier, à 3 heures. Les omnibus du collége vinrent nous prendre et nous conduisirent assez lestement à notre nouvelle demeure. Nous faisons grâce à nos frères d'Europe, des fameuses colonnes et de l'escalier royal de St. Francis-Xavier's College. Ce sont les bagatelles de la porte, elles ne doivent point nous arrêter. Le P. Verlinden en sa qualité d'ancien surveillant de collége en Belgique et de futur préfet du collége Saint François-Xavier aux Indes, admirait surtout l'étendue des deux cours. On dirait de véritables prairies. Il faut que les élèves y courent pour que l'herbe y reste bonne. On en coupe tous les jours une partie pour nourrir nos 13 chevaux. On dit que pendant la saison des pluies, il est impossible de maîtriser l'herbe: en la coupant on doit arracher même les racines. On a ici autant de fleurs qu'on veut: il suffit d'enfoncer un bâton vert dans un endroit un peu ombragé; au bout de quelques jours vous aurez une magnifique bouture. On plante même les haies sans racines. On ne doit pas mettre de fumier dans la terre, tant le terrain est fertile. Nos Pères font un bien réel au milieu des populations Indiennes. Il est vrai, que le bon Dieu bénit et seconde admirablement leurs efforts. En voici deux exemples dont je laisse le recit au F. Koppes. Le village de Manapadan au milieu d'une population païenne ne comptait qu'un tout petit nombre de catholiques confiés aux soins du P. Antoine de Sales. Dieu était honoré et servi fidèlement par ce petit troupeau de justes, et Marie sa mère, y avait même une modeste chapelle dédiée en son nom. Depuis longtemps, il n'était plus tombé une goutte d'eau de pluie sur tout le territoire de Manapadan. La sécheresse était extrême, et partant les récoltes

grandement compromises. Les Indiens avaient eu recours à toutes leurs superstitions, mais en vain! Le ciel demeurait fermé et la terre stérile. Ils se décidèrent enfin à faire un nouvel assaut à la puissance de leurs dieux. L'embarras était de déterminer à laquelle de leurs divinités ils adresseraient cette fois leurs supplications. Dans le doute, ils eurent recours au sort. Voici comment: ils prirent onze feuilles de palmier et y inscrivirent les noms de leurs principaux dieux. Quelques-uns proposèrent d'ajouter une douzième feuille et d'y inscrire le nom de Marie, divinité des chrétiens, disaient-ils. Ce conseil fut adopté. On alluma alors un grand feu sur la place publique et en présence de tout le peuple on y jeta les douze feuilles de palmier, en déclarant: que la divinité dont le nom serait respecté par les flammes, serait considérée comme étant la plus puissante et celle dont ils devraient invoquer le secours. A peine les feuilles eurent-elles touché les flammes, qu'elles furent dévorées à l'instant et réduites en cendre. Une seule, ô prodige! demeurait intacte au milieu du brasier. C'était celle qui portait le nom de Marie. Plus de doute, c'est la divinité des chrétiens qu'il faut invoquer! Le peuple se précipite en foule vers le petit sanctuaire de Marie, en criant: le Dieu des chrétiens seul est grand et sa Mère est toute puissante! Et chacun d'invoquer Marie à sa manière. Les hommages intéressés de ces pauvres aveugles ne déplurent pas à la Mère de miséricorde. Ils avaient à peine quitté la chapelle, que des nuages se formèrent au ciel et une pluie abondante vint féconder la terre. Leurs moissons étaient sauvées! Marie fit plus encore, elle fit descendre en même temps la rosée de la grâce sur tant de cœurs stériles. Car un grand nombre de païens frappés du prodige, ouvrirent leurs yeux à la lumière de la foi et se convertirent. La feuille miraculeuse préservée des flammes, fut précieusement conservée dans la chapelle de Marie à Manapadan. Ce fait ainsi que le suivant a été raconté au F. Koppes par le P. de Sales, témoin oculaire de l'un et de l'autre.

Un village, également placé sous la conduite spirituelle de ce Père, était assez fréquemment visité par les tigres du voisinage. Un jour un de ces carnassiers « que la faim en ces lieux attirait » pénétra dans ce village, et se jetant sur un homme, l'entraîna dans la forêt voisine où il l'acheva à son aise. Il revint peu après, et un second Indien fut la victime de la voracité du monstre. Ces malheureux étaient païens l'un et l'autre. Le même jour l'impitoyable tigre revint chercher une troisième proie. Cette fois-ci, ce fut un chrétien qui tomba sous l'attaque de la bête fauve. Terrassé et emporté par elle, il retrouva assez de force pour prononcer à haute voix les SS. Noms de Jésus et de Marie! A l'instant, le tigre, comme s'il eut ressenti l'influence de ces Noms puissants, lâcha sa proie et s'enfuit dans les bois, abandonnant l'Indien sur la voie publique. Celui-ci quoique horriblement blessé se rétablit bien vite et proclama partout qu'il devait son salut à l'invocation des noms de Jésus et de Marie. Cette aventure se répandit bientôt par tout le village et ne contribua pas peu à la propagation de notre religion sainte. — Voici un autre trait que nous raconta le F. Koppes. Ce n'est plus du surnaturel, bien que cela puisse paraître de l'extraordinaire, pour qui ne connait pas l'esprit, esprit de bête s'entend, qu'on prête généralement à l'éléphant. — Un de nos Pères de Pondichéry était venu comme le F. Koppes rétablir sa santé à la station des monts Nilgrie. Il avait fait la route en compagnie de deux Indiens: un cuisinier et un autre domestique. Une nuit qu'ils prenaient leur repos dans une espèce de hutte abandonnée et presque en ruine, le cuisinier fut tout-à-coup réveillé par un bruit extraordinaire qui se faisait entendre à peu de distance. Ce bruit semblait se rapprocher d'eux et devenait de plus en plus intense. Bientôt un choc assez violent ébranla les murs de la misérable masure. L'Indien effrayé, fut sur pied en un clin d'œil, saisit son coutelas, et sans songer à réveiller ses compagnons, se préparait seul à défendre la place. Un nouveau choc succéda au premier et soudain, l'Indien vit s'allonger au travers d'une des brèches de la muraille une énorme trompe qui décrivait dans le vide, des figures fantastiques et menaçantes! Conclure de la trompe, à l'éléphant qui se trouvait au bout fut pour notre cuisinier l'affaire d'un moment. Cela ne diminua pas ses craintes. Il comprit que si l'immense bête insistait pour pousser sa visite plus avant, elle finirait inévitablement par renverser le misérable réduit qui les abritait tous. Il prit donc son parti et d'un coup de couteau appliqué avec force il enleva une tranche à cette trompe indiscrète. L'éléphant se sentant blessé retira précipitamment la tête de l'ouverture et s'enfuit en poussant des hurlements épouvantables qui réveillèrent les compagnons du cuisinier. Celui-ci tout fier de son triomphe se hâta de leur raconter ce qui venait de se passer. On rit beaucoup de l'aventure et de grand matin on se remit gaiement en route. Le voyage se faisait sur un char traîné par deux bœufs. Le cuisinier assis près du missionnaire, continuait

à être le héros de la journée. Décidément le succès lui avait tourné la tête. Il défiait maintenant tous les éléphants du monde! Les choses allèrent bien, jusqu'au moment où il fallut passer par un chemin creux, coupé dans la montagne. Ils avançaient péniblement. Soudain, ils entendirent les branches du taillis se briser avec fracas et s'écarter avec violence pour donner passage à un énorme éléphant qui paraissait furieux. L'attelage effrayé s'arrêta tout court. Le cuisinier pâlit à la vue de la bête. D'un coup d'œil il avait remarqué la trompe mutilée de l'éléphant; sa conscience lui disait le reste. Certes, de tous les éléphants du monde c'était celui-là qu'il eut le moins désiré rencontrer sur son passage. Mais que faire? La fuite dans ce chemin encaissé était impossible, et l'animal arrivait sur eux avec fureur. Avait-il reconnu son homme, ou bien, était-ce un pur effet du hasard? Ce serait difficile à dire. Le fait est que l'éléphant saisit le pauvre cuisinier du milieu de ses deux compagnons, l'arracha de dessus le char, et le jetant à terre, l'écrasa sous ses pieds. Cela fait, il s'éloigna, sans faire la moindre attention au Père et à son compagnon, frappés de stupeur l'un et l'autre.

La statistique officielle du collège de S.t François-Xavier donne les chiffres suivants: « —— Catholiques... 268. — Protestants... 150. — Hindous.. 29. — Arméniens... 33. — Grecs... 8. — Juifs... 6. — Mahométans... 7. — Parsis... 2. —— Total 503 dont 143 sont pensionnaires, et 360 sont externes. Tout ce petit monde vit heureux et content sous la direction paternelle de ses maîtres. La promiscuité des religions ne nuit guères à nos catholiques et profite souvent aux dissidents et aux païens. Il n'est pas rare que nos jeunes protestants envient le bonheur de leurs condisciples catholiques. Dernièrement un de nos FF. coadjuteurs trouva un enfant occupé à pleurer amèrement. Il crut d'abord qu'il avait été taquiné ou malmené par ses petits camarades, et lui demanda la cause de ses pleurs? Au milieu des plus violents sanglots, l'enfant lui avoua qu'il pleurait si fort, parceque ses parents ne lui permettaient pas de devenir catholique! Un autre jour, pendant que nos élèves se préparaient à gagner le Jubilé, un de nos pensionnaires, fils d'un riche Babou indien, se présente en classe. Etonné de la trouver presque déserte, il demande au professeur la cause de ces nombreuses absences? Celui-ci répondit: que tous les catholiques étaient en ce moment au sermon pour satisfaire aux exercices du Jubilé. S'il en est ainsi, dit-il, il faut que moi aussi, je gagne mon Jubilé, et il demanda à son professeur de pouvoir aller rejoindre ses compagnons à la chapelle. Le Père y consentit. Mais quant à gagner le Jubilé, il n'y avait qu'un petit obstacle: c'est que l'enfant était encore païen! —— Nous avons parfaitement célébré la fête de l'Immaculée-Conception et l'ouverture du Concile. Les élèves s'y étaient préparés pendant 8 jours par des prières et des instructions données par le R.P. Recteur, les Pères Lafont, Larcher et Högger. Le jour de la fête, g.d congé! Le matin les omnibus conduisirent les élèves catholiques à la paroisse pour assister à la Communion générale. Tous ont communié. Le T.S. Sacrement fut exposé pendant toute la journée. Les Congréganistes vinrent prier à tour de rôle. Le soir, les fanfares du P. de Boeck jouèrent quelques morceaux sur la terrasse. Les élèves avaient organisé une souscription pour faire une magnifique illumination. La maison s'y prête admirablement. Le peuple n'y comprenait rien: on s'arrêtait, on interrogeait notre portier, qui est païen, et qui n'en savait pas davantage! Un Monsieur arrêta un des Pères qui revenait de S.t Thomas et demanda la cause de cette démonstration. Le Père voulant rire, lui répondit « que c'était un essai pour l'illumination que la ville avait ordonnée à l'occasion de la prochaine arrivée du Duc d'Edimbourgh, fils de la reine Victoria." — « C'est beau, dit ce Monsieur, j'aime cela, ce sont des idées libérales" — "Monsieur, reprit le Père, la vraie raison est que nous sommes catholiques, et que nous nous réjouissons parceque le S. Père a ouvert aujourd'hui le Concile qui doit éclairer l'univers entier!" —— L'événement le plus remarquable du mois a été la distribution des prix au collège S.t François-Xavier. Les détails les plus intéressants et à la fois les plus exacts sur cette belle solennité sont tirés de la correspondance du R.P. Recteur. Comme j'ai eu le plaisir de vous l'annoncer dans ma dernière lettre, écrivait-il au R.P. Provincial, nous avons eu à notre distribution des prix des hommes de la plus haute distinction. Fidèle à sa promesse, le très-honorable Lord Napier, Gouverneur de la présidence de Madras entrait en voiture sous le portique du collège le lundi 20 décembre à 5h. précises du soir. Son Excellence était escortée de deux gardes à cheval, seulement, et était accompagnée d'un aide-de-camp et de deux autres personnages très distingués: M. Bowring, ancien secrétaire de Lord Canning, et maintenant Chief-Commissioner du Mysore, et puis le major-général Fytche, Chief-commissioner des provinces anglaises de Burmah. — Sir Richard Temple, ministre des finances, se rendit à notre invitation le second jour. Plus d'une heure avant le temps de la représentation, tous les abords du collège étaient encombrés de voitures et de monde. A peine les portes furent-elles ouvertes, que les flots de peuple se précipitèrent dans la salle et la remplirent en quelques minutes. Malgré cette foule avide de voir et d'entendre, il n'y eut pas le moindre tumulte, pas la moindre confusion. Tout se passa avec un ordre parfait; tous les arrangements qu'on avait faits furent exécutés avec précision. Pour le premier jour on comptait qu'il y avait dans la salle au moins 1200 personnes, et j'oserais

affirmer que le second jour l'auditoire était encore plus compact. Au dessus du théâtre dominait le pavillon anglais et autour de la salle flottaient des drapeaux de différentes nations. On représenta le faux Duc de Bourgogne. Cette pièce bien connue, avait été transformée et habillée à l'anglaise avec un succès parfaitement inattendu. La musique et les fanfares du collège ont fait merveille. L'aide-de-camp de S. Excellence Lord Napier qui est bon musicien, parait-il, était charmé de l'exécution des différents morceaux, et nous disait "qu'il avait rarement vu un plus beau talent musical que celui de notre jeune élève Carvalho. La réputation du collège se maintient. On parle partout de notre établissement avec admiration, je dirai même avec enthousiasme. — Au moment où je trace ces lignes, on m'annonce le brillant succès qu'ont obtenu nos élèves aux examens de l'université. 14 candidats se sont présentés et 11 ont passé dans l'ordre suivant : — I. Examen pour le grade universitaire – sur 10 candidats 2 ont passé dans la 1ère division, 4 dans la 2me, et 1 dans la 3me. — II. Baccalauréat (1st Examination in Arts) Les 4 élèves qui se sont présentés ont tous été admis. Savoir : 2 dans la 2me division, et 2 dans la 3me. Ce double succès de la distribution des prix et des examens universitaires, va retentir dans toute l'Inde et nous amener bon nombre d'élèves.

Chine. — Lettre du P. Leboucq à Mr Dubar à Rome. Hoei-chen, 18 Septembre 1869. — "Depuis 10 jours je suis en fête ! mais quelles fêtes, mon Dieu ! et comme j'en suis fatigué ! Le préfet de Ho-Kien-fou m'a prouvé, en quittant ce poste où depuis 6 ans il nous faisait tant de bien, qu'il était vraiment notre ami. Le jour de son départ je l'ai accompagné en société de tous les mandarins et notables de Ho-Kien-fou jusqu'à Eul-che-li-pou ; nous avons mis 11 grandes heures à parcourir ces 20 lis (2 lieues) ! La route et les rues de la ville étaient encombrées d'une foule immense qui poussait des cris de douleur et faisait des adieux bruyants et par trop prolongés (à mon avis), à ce magistrat qui a gouverné ses onze sous-préfectures avec tant de sagesse et de modération. Ici étaient une centaine de Boutonnés (gradués) à genoux dans la poussière et barrant le passage ; le préfet devait descendre de sa chaise et mettre lui-même un genou en terre pour recevoir leurs pleurs et leur donner les siennes ; puis les prier de le laisser passer. Là s'élevait comme par enchantement une barricade ; il fallait bien s'arrêter et parlementer. Alors les notables servaient un dîner ou un dessert au magistrat, qui bongré, malgré devait manger et boire. Depuis la porte de notre pharmacie jusqu'à l'entrée du faubourg-ouest (moins de 10 minutes de chemin) la procession a mis plus de deux heures à exécuter toutes ces cérémonies qui, bien qu'exagérées, ne laissent pas cependant de témoigner des regrets que notre ami Lin laisse à Ho-Kien. Ce n'était rien encore pourtant. A peine la porte Ouest s'est-elle ouverte pour laisser sortir le noble voyageur qu'une troupe de lettrés en habits de cérémonie se précipite sur la chaise du mandarin, et après avoir chassé les porteurs, dépose le palanquin au milieu d'une foule immense qui se tenait à genoux. Puis, ce coup de main exécuté, nos lettrés se saisirent du magistrat et lui arrachent ses bottes en les remplaçant par d'autres plus neuves et plus belles. Aussitôt vous auriez vu le peuple se lever et courir sus aux lettrés pour leur arracher les bottes ; mais ceux-ci avaient déjà gagné le haut de la tour qui domine la porte, et y suspendaient, sur un mai, élevé ad hoc, les bottes du Préfet. (Elles y sont encore aujourd'hui et y resteront jusqu'à ce que la pluie les ait entièrement détruites). La soirée s'est passée pour nous en visites réciproques à Eul-che-li-pou. L'hôtel que j'habitais, avait été préparé aux frais du gouverneur de la ville de Ho-Kien, et c'est également à ses frais que j'ai soupé en compagnie du Préfet, du général du département, du gouverneur de Ho-Kien-Chien, de 5 mandarins surnuméraires, etc. Le lendemain matin nous conduisîmes le voyageur jusqu'à sa chaise, et déjà il y était assis lorsqu'il se ravise, descend précipitamment et me prenant par la main me reconduit à la chambre que nous venions de quitter. Là, il tire de sa poche une petite tabatière d'un grand prix, et me la donne en disant : "Voilà 18 ans qu'elle ne m'a quitté ! acceptez-la et gardez-la comme un souvenir d'un ami qui vous est à jamais dévoué." Les larmes mouillaient ses paupières ; et lorsque son plus jeune fils envoyé par sa mère pour me faire ses derniers adieux, vint se jeter à mes genoux dans la salle où nous étions, il se mit à pleurer tout haut ! et je vous avoue qu'il pleura tout de bon, et si bien, que lorsque je le reconduisais à sa chaise, les 800 ou 1000 curieux qui nous entouraient, remarquèrent ses larmes. Mon dernier mot d'adieu pour lui fut celui-ci : « Combien je serais heureux un jour si j'apprenais que vous avez eu le courage d'embrasser la Religion qui seule peut sauver votre âme ! » — Le nouveau Préfet instruit par les recommandations de son prédécesseur, m'a témoigné une grande et franche sympathie. Il est venu déjà me voir trois fois à notre pharmacie et j'ai dû accepter une invitation de dîner qu'il m'a faite. Ayant reçu ordre du Vice-roi de se rendre à Chien-Hien pour décapiter 5 brigands arrêtés au mois de Mai dernier sur la route impériale, il m'a témoigné le désir de voir notre église et notre résidence. Je suis donc parti de Ho-Kien-fou en même temps que lui ; et pendant qu'il jugeait une dernière fois les condamnés et les faisait décapiter, je faisais préparer un dîner pour lui et pour le mandarin de Chien-Hien. J'ai bien regretté l'absence du R. P. Supérieur qui était parti pour Wei-Hien deux jours auparavant. Nous sommes toujours bien assis à Ho-Kien-fou

Heureux si nous pouvons profiter de l'influence que nous donnent ces bons rapports avec les mandarins, pour convertir de plus en plus les païens Ho-Kien-founois ! La conclusion pratique de cette dernière phrase, ajoute Mgr Dubar, c'est qu'il faut du renfort et nombreux. Dans une lettre précédente, le même P. Leboucq disait que si les choses continuaient, dans son district seul, il lui faudrait 6 prêtres de plus d'ici à deux ans ! Et à Quam-pin-fou ! là aussi il en faudrait après le triomphe que nous avons obtenu grâce à la Légation Française. — Croyez-moi, le moment est venu pour le Tché-li Sud-Est. Ne laissons pas nos ouvriers, le P. Leboucq surtout, succomber sous le poids des travaux. Mgr Languillat me disait ces jours-ci que le Kiang-nan se prépare, mais qu'il est loin d'avoir le champ aussi beau que nous. Ne manquons donc pas le bon moment ; qui sait si Dieu nous donnera les mêmes facilités plus tard ! et que d'âmes à sauver et faciles à sauver !

VARIA - Amérique centrale. Le Président de la République de l'Equateur a demandé au Saint Père avec instance que le P. Joseph Lizarzaburu fût nommé évêque de Guayaquil (titulaire). Il a fallu y consentir ou du moins laisser faire. C'est donc ou ce sera le 8e évêque de la compagnie. On doute qu'il vienne pour le Concile, quoique son nom figure sur la liste des ayant-droit de siéger.

Nouvelles d'Australie. Il y a 30 ans et plus, le Saint Siège créait le premier évêque d'Australie ; aujourd'hui on y compte : 200 prêtres, 8 évêques, des écoles, des Couvents de femmes, des refuges, des orphelinats, des ordres religieux. La liberté y est grande ; on y fait solennellement et publiquement la procession du Saint Sacrement ; les Irlandais, qui sont nombreux, se montrent bons catholiques.

Canada. Il y a actuellement 120 internes à Sainte Marie, et à peu près le même nombre d'externes. Les études et la discipline sont les mêmes qu'en France : on pourrait se croire ici dans la mère patrie. S'il y a quelques différences, elles sont, je crois, à l'avantage du Canada. Les canadiens sont restés les bons et gais enfants de la vieille France d'avant 89. Ils ont conservé la simplicité et la foi religieuse de la Bretagne et de la Normandie ; à peine connait-on aussi, de nom seulement, les libéraux et les libres-penseurs. Il y a un bien immense à faire, en ces Contrées, pour la Compagnie de Jésus. Un bon prédicateur, un homme de talent et de zèle, acquiert tout de suite une influence qu'il lui faudrait obtenir en France, au prix de longues années de travaux et de patience. Personne ne peut rester inactif ici. L'hérésie est là à notre porte, avec tous ses moyens de perversion, son fanatisme et ses richesses ; mais elle a beau multiplier ses temples et ses asiles, les fruits ne répondent guère à ses espérances, grâce à l'énergie et à l'activité des Canadiens-français. Ils s'organisent en sociétés, en unions catholiques, littéraires et nationales ; publient des journaux, des revues, ont des réunions de lectures, où l'on expose à de nombreux auditoires, les vrais principes catholiques et nationaux ; où l'on attaque sans cesse les fausses doctrines du protestantisme et des gens soi-disant libéraux ou libres-penseurs. — L'on vient de me dire que nous avons 20 novices scolastiques au Sault-au-Récollet.

Etats-Unis. La province de Germanie a envoyé cette année 17 Pères et Frères pour la nouvelle mission à Toledo et Buffalo. Le P. Kanzleiter, qui nous arrivait dernièrement de Toledo, était très-satisfait de sa nouvelle position, et nourrissait les plus belles espérances pour l'avenir de la mission. Toledo est admirablement situé : c'est le point de jonction de plusieurs chemins de fer ; il pense qu'on va bientôt y ouvrir un collège. Nous avons à Toledo une belle et vaste église.

La Havane. Quelques détails sur le collège de Belen. Après les vacances dernières, les cours s'ouvrirent sous de favorables auspices. Dès le premier jour 200 internes se présentèrent. Ils sont, à l'heure qu'il est, plus de 300. Si on y ajoute les 140 externes, cela porte à 430 le nombre total de nos élèves. Il n'y a pas à en douter, la réputation du collège, loin de diminuer, n'a fait que s'accroître dans la ville et dans l'île entière.

Voulez-vous des preuves de l'estime que professent pour notre Compagnie les autorités de l'île? Dernièrement le gouvernement de Madrid s'informait s'il était opportun ou non, de nous conserver dans l'île; les trois membres du Conseil, personnes de la plus haute distinction, répondirent que non-seulement ils nous croyaient fort convenables à l'exercice du saint ministère, et nécessaires à l'éducation, mais qu'ils priaient encore le gouvernement de remettre entre nos mains l'enseignement supérieur de l'île. Quant au capitaine général (la première autorité de l'île) on ne peut douter de ses bonnes dispositions. Il a assisté à notre dernière distribution des prix et nous y a témoigné son contentement. Depuis, il a visité deux fois en détail le collège: le 29 octobre et le 20 décembre. S'étant trouvé empêché, par une indisposition, d'assister à une séance donnée par les rhétoriciens, il envoya sa femme et ses filles pour la présider. L'assistance fut nombreuse, et nos enfants parurent avec éclat. La piété de nos élèves est pour nous un grand sujet de consolation. Ils ont fait cette année la retraite avec une ferveur extraordinaire; les plus grands, en particulier, ont gardé le silence pendant tout le temps de sa durée.

Madagascar — Depuis trois mois on ne parle, on ne s'occupe à Tananarive que de grandes constructions et réparations architecturales. La Reine fait bâtir un magnifique temple protestant, en pierres de taille, dans l'enceinte de son palais. De plus, on agrandit celui-ci, et on en renouvelle toutes les galeries extérieures. Le toit et les colonnes en bois menaçaient ruine, on en reconstruit les trois étages, en belles et solides pierres de taille. Deux ministres protestants Anglais sont à la tête de l'entreprise. Celui qui s'est chargé de la reconstruction du palais, reçoit chaque mois une grosse somme d'argent. Les travaux, s'il faut l'en croire, devront durer 6 à 7 ans. C'est là une perspective fort peu engageante pour les Malgaches qui vont être obligés de fournir pendant tout ce temps, les matériaux et la main-d'œuvre. A l'occasion de la pose de la première pierre du temple, on a fait une grande cérémonie à laquelle tout le peuple a été convoqué. Les prédicants Anglais y ont paru en grande tenue avec leurs femmes, et ç'a été là, il faut le dire, un jour de grand triomphe pour les hérétiques. Nos Pères se sont bien gardés d'y prendre part et d'y paraître; et pourtant tout avait été tenté pour les obliger à le faire. On avait à dessein fixé le même jour et institué la même cérémonie pour la pose des premières pierres du temple et du palais. C'était mettre nos Pères dans l'alternative, ou de figurer au triomphe de leurs ennemis, ou de désobliger la Reine. Fort heureusement le bon Dieu sut tout arranger. On a scellé dans la première pierre un écrit à peu près ainsi conçu: Celui qui détruira ce temple n'est plus digne de régner. Le ministre Anglais qui, paraît-il, s'est chargé gratis de l'entreprise, a été comblé d'éloges sur sa générosité. Le peuple Malgache n'a point fait chorus et pour cause: il sait, en effet, que durant les quatre ans que va durer la construction, toutes sortes de dures corvées vont peser sur ses épaules. Ces pauvres Malgaches commencent à ouvrir les yeux et finissent par s'apercevoir que les Anglais ne sont pas venus chez eux uniquement pour leur distribuer de l'argent. Et cette découverte ne laisse pas que d'avoir son bon côté, elle les rapproche de leurs vrais missionnaires. Madagascar avait, paraît-il, la réputation d'une terre promise parmi les protestants. Une bande de ministres norwégiens anglicans, vient tout récemment de s'y abattre. On les appelle ici bischof. Ils ont débuté dans la chaire par les invitations suivantes: « Venez ici, vous tous qui êtes dans le besoin, et nous vous donnerons de l'argent et des vêtements. » Quel sermon éloquent et persuasif pour ces pauvres Malgaches,

qui n'ont d'autre désir que de posséder le bien être! — Ces Messieurs ajoutent encore comme par forme de corollaire que le religion est la véritable. Ils disent la messe, confessent, et administrent tous les Sacrements de l'Eglise; mais ils nient la maternité divine de Marie, et la suprématie du Pape. D'où viennent-ils, et qui les a envoyés? on l'ignore encore. Mais ils paraissent tout à fait d'accord avec les Anglais. Le proverbe des loups est toujours vrai. — **PRUSSE.** La mission, ou mieux le renouvellement de la mission à Cologne, a produit cette année les plus heureux fruits. Le peuple s'y est porté en masse, surtout les hommes. Les trois jeunes ecclésiastiques qui ont écrit la Petra Romana, ouvrage qui a fait sensation en ces derniers temps, viennent tous trois d'entrer au noviciat d'Allemagne. — Un de nos Pères de Mariendaal écrit: Au Commencement du Concile, à l'exemple des évêques catholiques, le roi Guillaume ordonna un jeûne pour les Protestants et s'exprima ainsi: « Il faut nous armer, mes chers frères, contre l'ennemi terrible de notre foi, ennemi qui nous menace plus ouvertement chaque jour. Quand je parle d'ennemis, je ne parle pas des catholiques; ils sont avec nous, ils ont le même ennemi que nous, et c'est contre lui, qu'ils viennent chercher une défense, dans ce concile de l'Univers Catholique. » — En Décembre dernier, on parlait aux chambres Prussiennes des couvents des moines et des religieuses. Les Jésuites surtout, étaient pour les orateurs libéraux, l'objet d'une étrange panique. Ils ne pouvaient voir sans trembler, disaient-ils, les accroissements rapides qu'a pris depuis peu la Compagnie dans leur pays. Là-dessus, Mr de Bismarck se lève et dit: « Les Jésuites, Messieurs, ne doivent pas vous inquiéter; je les ai connus dans la guerre de 1866, et j'ai appris à les estimer. Ce sont des hommes loyaux et dévoués: ils n'ont point pris, contre le pays, le parti de l'Autriche. D'ailleurs leur vie, leur règle, est basée sur la subordination, l'obéissance et la soumission au pouvoir établi. Donc, bannissons toute crainte de leur côté et laissons-les en paix. — **SUISSE.** A Fribourg, nos Pères sont bien vus, et on commence à avoir l'espoir fondé qu'une résidence réussira. — **FRANCE.** Le Père Anizan a été trouvé mort dans son lit, pendant qu'il prêchait le jubilé à Querré; probablement il est mort d'un anévrisme et subitement; de grandes plaques de sang sous la peau, en différentes parties du corps, semblent l'indiquer. Un Père fut envoyé d'Angers pour achever le jubilé: il dut recommencer toutes les Confessions des hommes; mais la mission avait si bien réussi, qu'un seul homme semble avoir rejeté la grâce insigne du Jubilé. L'enterrement du Père a été vraiment remarquable; il a été placé dans une petite chapelle du Cimetière de Querré, à côté de deux autres confesseurs de la foi: l'un avait été exilé en Espagne; l'autre emprisonné à Blois.

INCENDIE DE VAUGIRARD.

Nos lecteurs auront sans doute appris, par les journaux, l'incendie qui a éclaté dans la soirée du 22 au 23 Janvier dernier, à l'école libre de l'Immaculée Conception de Vaugirard. Voici quelques détails sur cet événement; nous les tirons de plusieurs lettres écrites par des Pères de ce collège. C'est à 6h¼ que des cris: au feu! au feu! donnèrent la première alarme. Les élèves étaient alors à l'étude, où le P. Préfet venait de donner lecture des notes hebdomadaires, car on était au Samedi. A ces cris répétés on accourt de toutes parts. Une fumée épaisse et des jets de flamme sortaient à la fois de plusieurs fenêtres du 2e étage. La lingerie était en feu; et partant tout le collège, dont elle occupe la partie centrale, pouvait devenir la proie des flammes. Quelle fut l'impression de frayeur que durent ressentir les premiers arrivés sur le théâtre de l'incendie, on le devine facilement! Des échelles sont dressées contre les murs; mais elles sont trop courtes, et ne peuvent atteindre à la hauteur de l'étage enflammé. On amène la pompe du Collège, et un de nos Pères commande lui-même la manœuvre. Mais impossible de retrouver la lance qui sert à diriger l'eau, et tous les efforts restent impuissants. Le feu avait fait les plus rapides progrès, et tout portait à croire qu'il en ferait de plus rapides encore. Cependant

n avait envoyé prévenir les pompiers de Vanves et de Grenelle. 3/4 d'heure s'étaient déjà passés au milieu de ces angoisses.
l'incendie gagnait toujours. Six fenêtres étaient tout embrasées. Enfin les pompiers d'Issy arrivèrent, et plus tard ceux de la rue
: Vieux Colombier. On vit jusqu'à 5 pompes fonctionner à la fois, et jeter sur les flammes des torrents d'eau. Mais à la vue des pro-
rès du feu, le colonel ne put cacher ses craintes. « Si le feu vient à envahir la charpente, disait-il, il n'y a plus d'espoir, tout le
orps de logis est perdu. » Or plusieurs poutres du dernier plafond étaient déjà atteintes. Il n'y avait plus un moment à
erdre: on ne pouvait plus suffire à alimenter les pompes. On fit alors venir les trois premières divisions, qui entendant ces
cris étranges, et voyant du reste les reflets de l'incendie, ne pouvaient plus tenir en place, et ne demandaient qu'à être
tiles et à se dévouer pour les Pères. On forma des chaînes qui apportaient l'eau aux pompes des différents réservoirs.
La journée avait été froide. Les bassins étaient gelés. Plusieurs élèves, voyant qu'on ne pouvait en casser la glace, s'élancèrent
e tout leur poids sur elles afin de la briser. Ils y réussirent et au bout d'un certain temps, l'eau devenant trop basse, il y en
ut qui se jetèrent résolument dans cette eau glaciale, pour la puiser plus rapidement. On n'était cependant pas encore
maître du feu. Huit fenêtres du côté du parc, et neuf du côté de la terrasse jetaient continuellement des flammes. Dans cette ex-
trémité, le R.P. Recteur fit un double vœu. Il promit, si l'on pouvait empêcher de plus grands ravages, de faire dire des messes
: Notre-Dame de Chartres, et d'élever dans la maison une statue en l'honneur de Saint Joseph. Or il est certain qu'à partir
e cet instant les flammes diminuèrent d'intensité, et se ralentirent au point qu'on en devint bientôt le maître. Il était 8h 1/2.
On l'avait difficilement lu sur l'horloge. Elle avait marqué sa dernière heure à 6h 40. Envahie par les flammes, et au
eau milieu de l'incendie, elle avait été une de ses premières victimes. N'oublions pas de dire, ce que tout le monde remarqua
vec autant de surprise que d'admiration, que la statue de Marie Immaculée, située au centre de la façade principale,
t qui, par sa position, semblait destinée à devenir bientôt la proie des flammes, n'en reçut aucune atteinte; autour d'elle,
out était noir et sillonné par le feu, seule, elle était restée immaculée et sans tache! Telle est la partie tragique de l'évé-
nement. Mais elle a bien aussi sa partie consolante. Comme on nous l'écrivait: "nous avons vu dans cette circonstance ce
u'étaient nos amis. — Au plus fort de l'incendie tous nos amis se concertaient sur le nombre de lits qu'ils avaient à donner,
on bien se proposaient de conduire les élèves de Paris dans leur famille. Que de traits ne pourrait-on pas raconter de leur
sympathie et de leur dévouement? Les élèves ont montré en cette circonstance quel attachement les unissait à nos Pères.
Tous ceux qui les virent, admirèrent leur zèle et leur obéissance. Un d'entre eux qui venait de s'entendre lire trois fort mau-
vaises notes, se signala par son dévouement. Il tenait à montrer aux Pères qu'il ne les en aimait pas moins. On avait
ait rester prudemment dans leur quartier, les enfants des dernières divisions. Comme un Père reprochait agréablement à
l'un d'eux de n'avoir rien fait tandis que ses camarades étaient à la chaîne, "J'ai récité mon chapelet toute la nuit pour
s Pères, répondit-il, et vous appelez cela ne rien faire? Tels sont les principaux détails que nous avons recueillis. Toute la
ingerie a été brûlée. La perte s'élève, dit-on, à plus de 100.000 francs. Le lendemain, le R.P. Recteur a dit une messe
d'actions de grâces, pour remercier le Ciel de sa visible protection, et un Te Deum solennel a été chanté au Salut.

SOMMAIRE.

			Page
Amériq. mérid^ale^ — Cayenne.	Mort du P. Houdoin	R.P. de MONFORT	1
" " Guyane Anglaise	Varia	R.P. MESINI	4
Amériq. Septentr.	Statistique	R.P. de SMET	5.
" " Canada	Mission sauvage du Haut Canada	P. HANIPAUX	6
" " Montagnes Rocheuses.	Le mois de Marie chez les Sauvages	R.P. CARUANA	8.
" " Missouri	Œuvres de nos PP. à Chicago et au Missouri		10.
" " Maryland.	Ouverture du scolasticat de Woodstock	R.P. VALENTE	13
es Amérique. Havane.	Notice sur le R.P. Enciso	R.P. FELIÚ	14.
" Iles Açores.	Missions	R.P. PROSPERI	15.
sie. Calcutta.	Meeting des catholiques		16.
" "	Tempête essuyée par les missionnaires		17.
urope. Espagne. (Grenade)	Missions	R.P. OLMO	19
" Portugal.	La Compagnie en Portugal		20.
Allemagne. Inspruck.	Missions slovènes. Les reliques des martyrs Goanais		21.
	Visite de Mgr. Martin à l'université d'Inspruck. Traduction d'un article du R.P. Schneeman	R.P. de BIGAULT	26.
Autriche.	Varia	R.P. BOLE	28
	Controverses avec des libres-penseurs		29.
France. Strasbourg.	Interventions diaboliques		32.
Rome.	La revue du 15 X^bre^. Un triomphe de Pie IX. — Le Te Deum du 31 Décembre	F. MERCIER	34.
"	Aventure d'un prédicateur sur la place publique	F. ELETTI	37
"	Socii operam Romæ navantes SS. Concilio		38.
Varia —	Calcutta — Chine — Prusse — Madagascar. Collége de Belen — La Havane — P. Anizan. Incendie de Vaugirard		39 5e.

Adresse de la Rédaction: Mr. J. de Cansans | Maison Saint-Michel — Laval — Mayenne.

A.M.D.G.

Lettres des Scolastiques de Laval.

Avril. N° 2. 1870.

Les Scolastiques de Laval aux Pères et Frères de..........

Nos Révérends Pères et nos très-chers Frères

Pax Christi.

CHINE. *Extrait d'une lettre du P. Petitfils. Tchély oriental 20 Septembre 1869.*

Le 20 du mois dernier, en disant mon bréviaire, je passais près d'une pagode. Un bonze, qui me reconnut sans doute pour un maître de la doctrine d'Occident, selon l'expression chinoise, vint à moi et m'invita à entrer dans sa maison. Je crus ne pas devoir acquiescer à son invitation et, pour faire agréer mon refus, j'objectai que j'étais en prières. Mais comme il paraissait continuer la conversation avec moi, je crus devoir obtempérer à ce second désir de sa part. D'abord on parla de choses et d'autres; puis, comme nous étions en face de la pagode, et que nous apercevions les têtes de quelques divinités, je fis tomber la conversation sur ces esprits qu'il adorait, ou plutôt qu'il n'adorait point, car écoutez ce qu'il me dit: Après m'avoir dit son âge, 30 et quelques années, il m'apprit que depuis 20 ans il était bonze: mais que depuis 3 ans, il ne croyait point aux divinités, au nombre de dix-huit, renfermées dans la pagode: « Pourquoi, lui dis-je alors, y avez-vous cru pendant 17 ans, et n'y croyez-vous plus maintenant? Et qu'adorez-vous donc? — Moi, me répondit-il, j'adore le Maître du Ciel; puis, me montrant du doigt la pagode, il ajoutait: Quant à ceux-là, ils ne sont que de la terre et du bois, et rien de plus. — Ils ne peuvent donc vous secourir? — Comment le pourraient-ils? puisqu'ils ne sont que de la terre et du bois. — Vous êtes donc plus grand qu'eux? — Oui, fut sa réponse: puis, comme explication de sa pensée, il ajouta: "Je suis plus grand, puisque j'ai une âme, et qu'eux n'en ont point: Ils ne sont que de la terre et du bois, répéta-t-il pour la troisième fois. — Mais enfin, repris-je, vous y avez cru, pourquoi avez-vous donc changé de croyance? — C'est bien simple, tant qu'ils ont été solides, j'ai cru à leur puissance; mais depuis 3 ans,

ils menacent ruine, et il va falloir dépenser un grand nombre de sapèques pour les restaurer. Voilà pourquoi je n'y crois plus. » Ainsi se termina la conversation. Pendant qu'il parlait, mon interlocuteur jetait, de temps en temps, un regard de défiance, du côté d'un vieux bonze placé près de nous, et baissait de temps en temps la voix, comme s'il eût craint d'être entendu de lui. — Ce bonze est-il le seul à penser ainsi? je ne le crois pas. Le R.P. Supérieur me disait, dernièrement, en avoir rencontré de semblables. Mais comment se décider à quitter le service des idoles! Le revenu matériel qu'ils en tirent les fait vivre. La pagode, près de laquelle nous avions cette conversation, le bonze et moi, a été élevée, m'a dit celui-ci, en l'honneur d'un célèbre médecin, mort il y a un peu plus de deux cents ans: on y voit encore son tombeau. En Chine, dès qu'un grand homme meurt, (et on devient et on meurt grand homme à bon marché), on élève une pagode à son esprit: il est toujours ta-jen, (grand homme) même descendu dans la tombe. C'est ce qui explique le grand nombre de pagodes jetées sur toute la surface de la Chine. Nos Chinois sont persuadés, que cet homme peut faire après sa mort, tout le bien ou tout le mal qu'il pouvait leur faire de son vivant voilà pourquoi ils cherchent à l'apaiser ou l'invoquent, après que son esprit a quitté son corps..

Dans la chrétienté où j'ai fait la rencontre du bonze dont je vous ai parlé, j'ai reçu, le 28 Août, la visite d'un bachelier païen, qui s'est déclaré catéchumène. Peu auparavant, dans la même chrétienté, un autre bachelier païen vint me dire qu'il voulait se faire chrétien. J'ai donné, à l'un et à l'autre, un livre de doctrine chrétienne, renfermant le catéchisme et les prières. Inutile de dire, que ces deux bacheliers, qui jouissent d'une bonne réputation, d'après les renseignements que j'ai pu prendre, amèneront d'autres païens au Christianisme, à cause de l'influence dont ils jouissent en leur qualité de bacheliers. Déjà, dans la même chrétienté, il y a depuis 3 ans un bachelier chrétien dont la famille se compose de 28 personnes — 17 ont reçu le baptême, grâce à ses soins: j'espère bien qu'il amènera les autres à la foi. Ajoutez que ce bachelier chrétien est médecin, ce qui lui permet de baptiser annuellement un grand nombre de petits enfants païens. Et ce n'est pas seulement depuis sa conversion, que ce bachelier baptise les petits païens; 3 ans avant de recevoir le baptême, il remplissait l'office de baptiseur; car ayant lu, dans les livres écrits en Chinois sur la doctrine, par nos anciens Pères, qu'on pouvait, sans être chrétien, administrer le baptême, pourvu qu'on suivît exactement les règles prescrites par l'Eglise. Il a, (lui-même me l'a assuré) suivi ces règles, et baptisé un très grand nombre de petits païens en danger de mort qui, presque tous, ont quitté la terre pour le Ciel. C'est aussi à un livre Chinois de l'un de nos anciens Pères, que les deux bacheliers, actuellement catéchumènes, doivent leur conversion. Ce livre, écrit dans un très-beau style, attire l'attention des lettrés. C'est le P. Mathieu Ricci qui l'a composé; il est intitulé: Tien-tcheou-Che-i-ou (De la véritable idée de Dieu) Ces vénérables Pères, qui nous ont précédés, prêchent ainsi et convertissent après leur mort.

Petitfils S.J.

Lettre du P. Bulté au P. Dorr. Zi-ka-wei 28 Décembre 1869. — Les Chinois sont généralement moins capables d'actes héroïques. Le fait suivant prouve toutefois que cette règle n'est pas sans exception. J'ai trouvé un enfant de 19 ans, qui a fait le vœu héroïque pour les âmes du Purgatoire. Effrayé d'abord à la pensée d'abandonner ainsi tous ses mérites, il vint bientôt me demander la permission de faire son offrande. Je le lui permis pour trois mois, et renouvelai plus tard la permission. Il fut fidèle pendant un an, à faire son offrande tous les matins. Enfin, comme il m'avait vu assez disposé à lui permettre le vœu dans toutes les conditions, il crut pouvoir s'engager pour toujours. « Je sentis, dit-il, qu'il n'y avait pas moyen de résister à la grâce qui me pressait. » — Et quel a été ton motif déterminant, lui dis-je? — Pour réjouir le cœur de la Sainte Vierge, me répondit-il les larmes aux yeux. » Depuis il est très-content d'avoir fait ce sacrifice. Je ne doute pas que ce

ne soit pour lui la source d'autres grâces. Il fait déjà ses exercices avec plus de ferveur encore que par le passé, afin de mieux soulager les âmes du Purgatoire. — Notre maison de Zi-ka-wei, avec les établissements qui en dépendent, est souvent visitée par les Européens étrangers, surtout par les personnages un peu importants qui passent à Shang-hai. Mr Dabry, qui a été 8 mois consul par intérim, aimait beaucoup à venir voir nos élèves et les orphelins. Une fâcheuse discussion (que je n'ai pas soutenue, mais voulu empêcher) sur la question de l'étude du français et de la formation d'interprètes, l'avait bien un peu refroidi, mais quelques explications subséquentes le calmèrent. Les ministres plénipotentiaires, anglais et russe, les écuyers du duc d'Edimbourg, fils de Victoria, ont visité avec beaucoup d'intérêt. Mr le comte de Rochechouart, qui gère les affaires de la légation française, en l'absence du ministre, et Mr l'amiral de Cornulier, étant venus dernièrement avec Mr le Comte de Méjean, nouveau consul général, ont aussi beaucoup loué les œuvres de la mission, même l'œuvre des Vierges qu'ils ont pu voir, en qualité de représentants de la France. Les Vicaires Apostoliques qui ont passé par ici en allant au Concile, en ont porté le même témoignage. Mgr. Faurie, du Koueytchéou, évêque distingué et fort capable, a voulu tout voir, dans les plus petits détails, afin d'en tirer son profit pour lui-même: il n'a pas craint de dire que nous avions la première mission de la Chine. — Mgr. Guillemin, qui garde de vous un très doux souvenir et m'a chargé de vous dire bien des choses, a été plus louangeur encore: C'est un véritable ami, qui exalte toujours la Compagnie. Il me dit en causant qu'il avait toujours le regret de ne pas être religieux, je sens, dit-il, qu'il me manque quelque chose. Il est très pieux et d'une grande simplicité. On voyait qu'il était heureux de constater les grands progrès faits depuis 9 ou 10 ans, qu'il avait vu et loué cette mission. Sa Grandeur se rappelle, avec un indicible bonheur, le bon P. Labonde, son directeur de congrégation à Fribourg. « Figurez-vous, dit Monseigneur, que ce bon Père me faisant visiter sa chapelle de congrégation à Nantes (lors d'un voyage en Europe), avait collé, sur le tabernacle, mon billet d'admission dans la congrégation, de sorte qu'arrivé sur le prie-Dieu épiscopal, ce billet fut le premier objet qui frappa mes regards. Puis le bon Père montant sur le marchepied de l'autel, et s'adressant à ses ouvriers, leur dit en me montrant du doigt: « Celui-là, c'est mon fils! » Mgr. était encore touché jusqu'aux larmes en nous racontant ce trait; puis il ajoutait: Il m'a joué ce tour-là; eh bien, si je puis aller au Concile, j'irai le voir, et lui montrant une image qu'il m'a donnée à Fribourg, je lui dirai: Votre image a été en Chine, je l'ai portée jusqu'aux pieds de la grande muraille, où je l'ai considérée avec bonheur etc..." — Cette image est toute simple, mais Mgr. y tient beaucoup. — Pendant que Mgr. Guillemin était ici, ayant une réunion de la congrégation (50 élèves environ, soit du collège, soit du petit séminaire), j'invitai Mgr. à venir bénir mes congréganistes, ce qu'il accepta volontiers: Il leur parla en français avec beaucoup de cœur et d'entrain (la langue de Canton est peu comprise ici); je servais d'interprète. Il leur dit que les grandes grâces que Dieu lui avait faites, et celle de sa vocation en particulier, il les devait à la dévotion qu'il avait puisée dans la congrégation à Fribourg. Ce bon évêque voulut aussi visiter notre cimetière, et aller prier pour nos morts, dont il avait connu plusieurs. C'est un véritable ami. — Je ne sais si vous aurez reçu quelques traits sur le bon Frère Sentinier qui a été ici bien longtemps. Un jour après s'être confessé (en l'absence du P. Foucault son confesseur ordinaire), il me dit: « Voyez, quand on fait bien son examen, on peut se confesser à toute heure, on est toujours prêt. Je vous demanderai un petit cahier commode, avec des lignes assez espacées, pour que j'y puisse voir bien clair, afin d'y marquer toutes mes fautes; mais absolument conforme au plan donné par St Ignace. » Je lui fis faire un petit cahier, il m'en témoigna beaucoup de reconnaissance. « Maintenant, ajoutait-il, je ne veux plus m'occuper que de choses pieuses;

je relis les règles, l'institut etc., c'est là qu'on voit clair. » Il voulait, à tout prix, faire chaque chose selon l'esprit de Saint Ignace. C'est dans ces dispositions qu'il fit sa retraite de 8 jours, dans le mois de Juillet, je pense, c'est-à-dire quelques semaines avant de mourir, bien qu'il fût très-faible. C'est une grâce de Saint Ignace.

Lettre du Père Ravary à la Sainte Enfance. Section de Wou-si-Chang-hai, ce 1er Janvier 1870.

Dans notre dernière relation du mois de Juillet dernier, nous étions heureux d'inscrire dans nos régistres et de vous annoncer le chiffre assez consolant de 1596 baptêmes. C'était le double de l'année précédente. Le bon Maître a daigné bénir encore notre bonne volonté et notre ardent désir de lui consacrer, par le Saint baptême, tant d'innocentes créatures. Depuis le mois de Septembre jusqu'au 1er Janvier 1870, nous avons eu la consolation d'offrir à l'Enfant Jésus, juste pour la nouvelle année, 1550 nouveaux petits baptisés: Courage donc et confiance. Le Ciel est avec nous. Qui maintenant nous empêche d'espérer pour le 1er Juillet 1870, le beau chiffre de 3000, ce qui doublerait encore les heureux résultats de l'année passée. — Nous voilà donc enfin installés au Kom-po. Depuis deux ans, nos yeux étaient fixés sans cesse sur ce pays, objet de tant d'espérances, et pour la propagation de l'Evangile, et surtout pour l'œuvre plus facile et si consolante des baptêmes. Voulez-vous savoir comment nos baptiseurs s'acquittent ici de leur emploi? Au mois d'Octobre dernier pour la première fois, deux de nos médecins baptiseurs traversaient le Yang-tsé-Kiang, montés sur deux brouettes qui les portèrent à 2 lieues dans l'intérieur des terres. Ils entrèrent dans une modeste auberge située aux faubourgs de Tchin-Kiang, sous-préfecture de l'endroit. Ils s'installèrent là le moins mal possible, et deux jours ne s'étaient pas écoulés, que la grande pancarte jaune, usitée en telle circonstance, se lisait affichée aux portes du restaurant Chinois. Ils s'y déclaraient docteurs-médecins. L'unique désir de faire du bien, et non de faire fortune, les avait amenés dans cette ville. Envoyés par de nobles et riches personnages, bienfaiteurs de l'humanité souffrante, ils recevraient gratis tous les malades. Le matin, avant midi, consultations; dans la soirée visites à domicile. Les enfants surtout seraient l'objet de leurs soins empressés. Le succès fut complet; l'affluence des visiteurs grandit de jour en jour. En huit jours, la renommée de nos deux médecins s'était tellement étendue, que le peuple accourait de 3, 4, 5 lieues à la ronde, à leur très-modeste hôtel. Je dis très-modeste, car il faut avoir vu de ses yeux une auberge ou un restaurant chinois, pour avoir une idée de la chose, surtout dans les bourgs et dans les villes de peu d'importance. Quelques cures, heureuses et faciles, opérées par la quinine, avaient surtout contribué à leur attirer une telle clientèle. La femme d'un mandarin retraité avait depuis 5 ans la fièvre tierce. En vain avait-on consulté tous les docteurs du pays, en vain toutes les drogues des pharmacies avaient été employées. Après tant de traitements divers plus ou moins bizarres, le plus souvent opposés entre eux, la pauvre patiente ne pouvait trouver qu'une plus grande faiblesse, et son mal gagnait toujours. Le plus âgé de nos docteurs est appelé. Il portait sur lui une petite fiole de quinine, que je lui avais donnée avant son départ pour le Kompo, et dont je lui avais indiqué l'emploi spécifique, dont en Chine nous avons si grand besoin, pour nous-mêmes d'abord, puis pour les personnes attachées à notre service. Notre docteur, confiant en Dieu plutôt qu'en lui-même, se présente donc chez le mandarin, écrit l'indispensable ordonnance, selon l'usage, et toujours de rigueur, sous peine de perdre sa réputation et les 3 ou 400 sapèques (1f ou 2f) prix ordinaire de la visite. Cette fois, notre prudent hippocrate n'écrit qu'une formule insignifiante et bénigne, capable de ne produire du moins aucun mauvais effet, donne une triple dose de quinine et se retire. Grande fut l'admiration, j'allais dire la stupéfaction de la noble famille, en voyant qu'un peu de poudre blanche, inconnue en ces pays, avait su triompher d'une fièvre si tenace. Bientôt toute la ville fut au fait de ce prodige. Le concours alla grossissant tous les jours.

Des enfants en grand nombre étaient apportés à la maison. Bref, pendant les trois semaines de cette première excursion, 188 petits enfants eurent le bonheur de recevoir le baptême! Vers la mi-novembre, nos deux infatigables apôtres venaient me voir à Kiang-ien, et m'y racontaient les consolants détails que vous venez de lire. — Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud, dit le proverbe. Les circonstances étaient trop favorables, la position trop bien dessinée, pour ne pas donner de l'avant. Huit jours plus tard, nos deux intrépides baptiseurs, avec mon premier catéchiste, retournaient à leur poste. Cette fois, leur mission était plus délicate. Il fallait tout d'abord trouver à prix modique, une installation moins gênante pour eux-mêmes et pour leurs visiteurs, et louer pour un temps indéterminé, une habitation convenable. Le Kom-po, pour nous, est un pays nouveau. Le nom chrétien y est encore inconnu. Le meilleur moyen de préparer les voies au Christianisme, est d'y faire fleurir l'œuvre des baptêmes. L'un de nos médecins a donc loué pour nous, en leur propre nom, une petite maison de trois chambres avec cour, le tout entouré de murs; elle est à notre disposition. Cette maison se trouve dans la ville près de la porte Est. Elle est louée pour 3 ans, au prix de 1000 sapèques, soit 4f,50 par mois. Nous avons vu en cette circonstance la vérité de cette parole: Aide-toi, le Ciel t'aidera. Le contrat a été signé en bonne et due forme. Et pour le moment nous avons là un bon pied-à-terre, d'où les missionnaires eux-mêmes, pourront bientôt explorer et catéchiser tout le pays. Au commencement de Décembre les nouvelles étaient favorables: 112 nouveaux baptêmes venaient grossir la somme générale. Deux nouveaux excurrents étaient envoyés pour aider les premiers. Ils devaient battre la campagne à 3 ou 4 lieues dans les environs, et revenir après dix jours. Ils sont revenus, fidèles au rendez-vous marqué; mais ils n'avaient pu faire que 72 baptêmes. Moins féconde que les premières, cette troisième excursion avait été plus pénible, nos deux jeunes gens avaient arpenté inutilement bien du terrain. En ce moment il y avait peu de malades. Ces petits hommes du Kom-po, malgré la misère du pays, exhibaient aux yeux de nos deux voyageurs, des figures rubicondes et vermeilles, indiquant ainsi par là qu'ils avaient plus besoin de riz que de médecine ou de pilules. Voilà donc près de 400 baptêmes en deux mois et sur un seul point. Que le nom du Seigneur soit béni! En ce moment, d'après la direction reçue, nos excurrents ne gardent plus le strict incognito des premiers jours. Ils disent toujours qu'ils sont médecins; ils ont ajouté qu'ils sont chrétiens. Tout en travaillant à l'œuvre si consolante de la Sainte Enfance, ils exhortent le peuple, lui parlent de Dieu, de la nécessité de croire etc... Tout nous fait espérer qu'avant peu, quelques braves familles, brisant enfin leurs idoles, diront avec nous, avec vous chers petits associés, de bouche et de cœur: Notre Père qui êtes aux Cieux, que votre Nom soit sanctifié, béni, en France, en Europe, en Chine, en tous lieux. Sur d'autres points de notre Section, nos Vierges chrétiennes continuent de prêter aux missionnaires, un concours intelligent et zélé. Parmi elles, cinq ou six surtout sont au-dessus de tout éloge. Dieu seul connaît la grandeur de leur dévouement. Ces vierges, nous les appelons ici, depuis longues années, les apôtres de Kiang-ien. En novembre dernier, deux de ces Vierges, pendant 15 grands jours, ne cessèrent de courir le pays en tous sens, pour y chercher les enfants moribonds. Le matin après la messe et une légère réfection, elles partaient à la garde de Dieu, allant frapper de porte en porte, pour y faire ce que nous appelons ici le saint commerce. Dans ces contrées, elles sont connues des païens mêmes; sauf de rares exceptions, partout elles sont bien reçues. Le soir, ou le lendemain matin, elles venaient saluer le Père: « Le commerce est-il bon? demandais-je alors, souriant de plaisir devant un tel courage. — Oui Père, Dieu merci. Nous avons chaque jour 12, 15, 20, 22 baptêmes. — Combien avez-vous fait de chemin? — Père, aujourd'hui 2 lieues ½. — Mais le chemin n'était pas bon à cause de la pluie. — Père, cela ne fait rien.

Quand le chemin est bourbeux, nous prenons nos souliers ferrés.» Je n'osai pas leur demander où elles avaient dîné. La réponse à une pareille question les eût humiliées, et je la devinai. Je sais que plusieurs fois ces femmes délicates, mais vraiment apôtres, sont revenues le soir, sans avoir pris de nourriture dans le cours de la journée. Avant les fêtes de Noël, trois autres de ces vierges vinrent dans un autre Kom-sou (chapelle) pour se confesser. Elles devaient y passer la nuit et communier le lendemain. Après la sainte messe, pour m'édifier, j'eus la pieuse curiosité de leur demander où et comment elles avaient passé la nuit. Laissez-moi vous traduire mot-à-mot leur belle et héroïque réponse: « Père, pour nous qui sommes des femmes, il faut peu de chose. Pour les hommes, c'est différent. Nous avons couché au fond de la cuisine sur quelques bottes de paille. Nous avions une couverture pour nous trois. Nous avons fort bien dormi!» Et toutes trois sont de bonnes familles. Elles pourraient, si elles voulaient, vivre en paix dans une tranquille aisance, sans difficultés extérieures, au milieu de leurs frères et de leurs sœurs. Là même, elles pourraient prier plus facilement, fréquenter plus souvent l'église et les Sacrements. Mais non. Fidèles à leur mission héroïque, depuis 6, 8, 10 ans et plus, elles travaillent à la plus grande gloire de Dieu, sans bruit, sans éclat, dans l'obscurité. Ces vierges, à 20, 25 ans, ne pouvaient faire 1/2 Kilomètre à pied, sans souffrir. Aujourd'hui à 45, à 50 ans, elles marchent à pied, dans tous les sens, le jour et la nuit, par des sentiers bourbeux, portant à leurs pieds délicats de rudes souliers ferrés, et feront parfois 2, 3, 4 lieues dans ces conditions ingrates. Et pourquoi? Pour aller baptiser un petit infidèle, pour apprendre à une famille catéchumène et pauvre, le signe de la croix et les premiers mots du catéchisme. Et la nourriture? Ah! ne m'en parlez pas, tant cela est grossier et rebutant! Et le logement? Ici, disons le mot, c'est affreux! Trois bottes de paille, jetées au hasard, dans un recoin immonde de la chaumine, souvent près de l'étable, près de l'auge! Et ces femmes vous disent, avec une aimable ingénuité, qu'elles ont fait un bon repas, qu'elles ont fort bien dormi! Parce qu'elles sont femmes, et que les femmes ont besoin de peu! Puisse, pour le bonheur de la Chine, le nombre de ces femmes vraiment chrétiennes, de ces vierges intrépides, se multiplier de jour en jour!

Ravary. S.J.

Extrait d'une lettre du Père Bourdilleau. Hai-men, 25 Juillet 1869.

Fête de N.D. des Prodiges à Zû-kao. Le 9 Juillet, cette année, la Sainte Vierge a semblé vouloir nous prouver, qu'Elle n'est pas fêtée sans raison, sous ce nom qui lui est cher, de Notre Dame des Prodiges. Le jour même de cette fête, Elle nous a fait cueillir les prémices de notre œuvre si laborieuse de Zû-kao. Permettez-moi de vous envoyer ces quelques détails; il est si doux de parler de ce que l'on aime. Une famille païenne, du nom de Tsam, restée depuis deux ans gardienne de notre maison, se composait de quatre personnes: un vieux chef de 70 ans, retiré des tribunaux depuis un an, et qui avait toute sa vie suivi ses maîtres; son fils, peu jaloux de suivre les bons exemples de son père: depuis un an, il recevait chez nous les soins de sa bru, déjà âgée, et qui ne pouvant avoir d'enfants, avait adopté son neveu, et qui, par là même, était le quatrième membre de cette famille. Quand le bon vieillard eut fait connaissance de notre ardent médecin et apôtre Li, il se laissa tellement toucher par la grâce, qu'il devint un modèle de ferveur, et surtout d'humilité. Eh quoi! disait-il, il est possible à Dieu de me pardonner tant de péchés! Mes péchés! mais comment les compter? Je ne prétends point au Ciel, j'en suis indigne: mais dis-moi Li, le moyen d'apaiser la colère de Dieu, et d'éviter les éternels tourments de l'Enfer. « Evite tout péché, lui disait Li; apprends le plus que tu pourras de prières; jour et nuit dis: Jésus, Marie, sauvez-moi!

Dans les souffrances ne te plains point et dis: Mon Dieu j'obéis; exhorte au bien ta famille et tes amis." – Notre vieux converti observa de point en point ces prescriptions. Sa mauvaise santé lui ôtait souvent le sommeil, mais sans lui enlever la patience; c'était édifiant de l'entendre, et le jour et la nuit, répéter ses prières. Quand sa mémoire faisait défaut, il se gourmandait, et demandait avec une charmante naïveté pardon à Notre Seigneur, à la Sainte Vierge, de perdre si facilement mémoire. A l'entendre, dans ses fervents colloques, on eût dit qu'il voyait présents dans sa petite chambre, et Jésus, et Marie, et son Ange gardien, et Saint Joseph. Venu à Tii-kao pour la fête du Patronage de St. Joseph, il me demanda le baptême, je me contentai de lui dire: "Aie bon espoir; il faut auparavant amener au vrai Dieu, ton fils. Notre Père Ho vint aussi au mois de Juin, même demande, même réponse: Le pauvre père en fut tout contristé: Ce qui acheva de le désoler, c'est le départ de son cher Li, fixé au 10 Juillet. "Comment obéir aux Pères? disait-il, mon fils est à mille lys d'ici, et je ne sais quand il viendra". Le jour du départ approchait, c'était le 8 juillet, tout était préparé. Heureuse disposition de la Providence! De grand matin, le fils du vieux Wam arrive, et vient heureusement surprendre sa famille. Grande fut la joie de notre vieillard. – Pas tant de joie, lui dit son fils, je ne suis ici que pour trois jours, mon maître vient de changer et m'attend. – Cela me suffit, ma joie sera sans fin, pourvu que tu me promettes de te faire chrétien. – Hélas! mes iniquités sont sans nombre, mais je te le promets cependant pour la 8e lune." Tout heureux, le père alla trouver Li: "J'ai vu mon fils, il se fera chrétien! Je n'ai plus qu'à être baptisé et à mourir." Li, entendant ce dernier mot: "Impertinence, dit-il; parler ainsi c'est offenser Dieu et ton fils, il y a péché. – Eh bien! je ne le dirai plus, mais je mourrai j'en suis sûr." – Le soir même, le vieux Wam, après avoir acheté quelque chose dans la rue, s'enferma dans sa chambre, et commença à réciter avec une ardeur toute particulière les prières qu'il savait, les entremêlant de colloques. Il continua ainsi jusqu'après minuit. Sur les deux heures (le 9.), Li, réveillé par le vacarme des bonzes de la pagode voisine, se leva et voyant de la lumière dans la chambre de Wam, y alla pour allumer son papier à feu. Quelle ne fut pas sa stupéfaction – Wam n'était plus sur son lit mais, à la manière des morts en Chine, couché sur une porte au milieu de sa chambre, revêtu de son chapeau, de ses bottes et de son manteau de cérémonie. "Qu'est-ce que cela"? dit Li – Ne fais pas de bruit, répond le vieux Wam, me voici tout prêt à mourir, hâte-toi de me baptiser." Li tâte le pouls – plus d'espoir. D'un bond il court éveiller sa famille, et rentre chez lui pour prendre une éponge. Au bout d'un instant, il était revenu près du mourant. Après l'avoir disposé, par de courtes mais ardentes paroles au saint baptême, il le lui donna, lui choisissant pour patron St. Joseph. Ce prédestiné ne survécut qu'une heure à son baptême. Il garda jusqu'à la fin l'usage parfait de sa raison et de sa langue. Avant de mourir, il fit promettre à son fils de l'ensevelir et de l'enterrer à la manière des chrétiens – "Invite peu de monde, lui dit-il, et ne fais que ce que dira Li." – Li récita donc seul toutes les prières d'usage. Le mort fut de suite porté en terre, et sans passer par l'imprescriptible exigence de la superstition: l'examen du lieu. – Ce qui aida nos gens à se tirer de cette difficulté, c'est une récente proclamation du mandarin de Tii-kao, qui prohibait cette superstition. Ce magistrat, ennuyé d'avoir des procès sans fin, à ce sujet, et voyant le peuple réduit à ne plus oser faire une rigole à un chemin ou à un champ, avait pris cette sage et courageuse mesure. Puisse cet exemple encourager nos autres catéchumènes. Toute cette famille Wam est désormais gagnée à Notre Seigneur. La bru du saint défunt, quand les chaleurs seront passées, viendra s'instruire à fond

de la religion, dans notre école de l'orphelinat, et nous amènera son fils adoptif à Mao-Katsen. Grâces éternelles soient donc rendues à Saint Joseph et à Marie sa sainte épouse, si bien nommée Notre Dame des Prodiges.

Amérique septentrionale. Montagnes rocheuses. Deux excursions du Rév. Père de Smet. Lettre au R. P. Terwecoren, directeur des précis historiques à Bruxelles. Université de St. Louis, 2 Mars 1870.

Je vous ai parlé, dans une lettre précédente, des chaleurs excessives de nos mois de Juillet et d'Août; j'ai dû payer le tribut ordinaire, à cause de la transition subite d'un climat modéré et froid à un climat chaud et accablant. En automne, le temps se modère, et peu à peu la santé et les forces me sont revenues. On m'a donc permis de faire deux petites excursions, l'une de quatre cents lieues, aller et venir; et l'autre de deux cents lieues. Voici à quelle occasion. I. Les Pères missionnaires des Montagnes-Rocheuses me prièrent avec instance de leur obtenir des religieuses pour l'éducation des demoiselles de Montana, et pour prendre soin, plus tard, des orphelines et des malades. Dans le dessein de commencer ce premier établissement ou pensionnat catholique, les Pères offrirent leur propre maison, située à Helena, capitale du territoire. Avec le consentement de mes Supérieurs, je me suis mis à l'œuvre sans retard, à cause de l'approche de l'hiver et de la grande distance à parcourir. J'obtins une colonie de sœurs de charité, choisies parmi soixante-dix religieuses. Je les accompagnai jusqu'à Omaha, dans le Nébraska. Bien recommandées, elles prirent leurs places sur le chemin de fer du Pacifique, pour faire 1.100 milles et prendre ensuite la diligence à Corinne, dans le territoire d'Utah, diligence à six chevaux, qui fait en trente-six heures le parcours de 500 milles, jusqu'à Helena. J'ai appris, depuis, par des lettres privées et des feuilles publiques, que les bonnes sœurs sont arrivées à leur destination, aux acclamations des citoyens sans distinction de culte. Deo gratias! Aujourd'hui leur premier établissement est en pleine activité. Il est à espérer que, chaque année, d'autres maisons religieuses s'élèveront, selon les besoins des deux vastes régions des Montagnes-Rocheuses, les territoires d'Idaho et de Montana.

II. Depuis peu, j'ai pu entreprendre un second voyage ou visite parmi les Indiens Pottowatomies, dans l'Etat du Kansas. Nous y avons deux écoles, avec environ trois cents élèves. Les garçons sont confiés aux soins de nos Pères, et les filles à ceux des Dames du Sacré-Cœur. Ces deux établissements se maintiennent et prospèrent. Les élèves donnent à leurs maîtres et à leurs maîtresses toute satisfaction; leur zèle, leur piété et leur application sont exemplaires. J'avais un vif désir de revoir les Pottowatomies, dans un moment surtout bien critique et de la plus haute importance pour eux. C'est parmi eux que j'ai commencé ma carrière de missionnaire. Ce sont mes premiers enfants en Jésus-Christ, et tout ce qui les regarde m'intéresse vivement. J'ai baptisé plusieurs centaines de ces chers néophytes. De grands dangers menacent ces Indiens. Je vais vous donner des détails à ce sujet sans le moindre déguisement, et qui montreront les dangers dans lesquels ces bons sauvages se trouvent. L'Etat du Kansas est entré dans l'Union des Etats-Unis en 1861. Ses terres fertiles et sa belle position centrale, entre l'Est et l'Ouest américain, y attirèrent un grand nombre d'émigrants. Il y a déjà plus de 400,000 habitants, et au-delà de 400 villages ou villes y sont en pleine construction et en pleine voie de prospérité. Les missions de Saint-François de Hiéronymo, et celles de Sainte-Marie parmi les Pottowatomies, sont devenues deux villes : l'une porte le nom de la mission catholique et l'autre celui de Saint-Marys-ville. Les maisons s'y élèvent comme par enchantement, et tout le monde s'écrie : « C'est beau! c'est admirable! » Mais voici le triste revers de cette belle médaille : Je ne vous parlerai que des Pottowatomies, que j'ai visités en dernier lieu, et qui se divisent en deux classes : les citoyens,

et ceux qui ne le sont pas. — III. Les Pottowatomies citoyens, ou ceux de ces Indiens qui sont soumis au gouvernement américain, forment la majeure partie de cette peuplade. Ils passent, en ce moment, par l'épreuve la plus critique, mais qui n'était pas imprévue. Ils ont reçu récemment du gouvernement américain, avec la pleine possession de leurs portions de terre ou fermes, une somme de cinq cents dollars par tête, qui valent plus de 2500 francs. Ce fut le signal de l'entrée d'une cohorte de Blancs, qui, comme une armée de vautours, se sont jetés sur ces Sauvages et ont fait des efforts inouïs, pour ruiner et dévorer ces innocentes créatures, jadis si heureuses. La boisson, l'abominable whisky, fut bientôt en grande abondance à Sainte-Marie et parmi toutes les peuplades voisines qui, elles aussi, avaient reçu leurs avances du gouvernement. Un grand nombre de morts subites et imprévues eurent lieu, tristes suites des excès occasionnés par la débauche. Les missionnaires ont eu beaucoup de peine à arrêter le terrible fléau, ce glaive destructeur de la civilisation, que les Blancs, premiers précurseurs de la civilisation ici, introduisent inopinément parmi les néophytes. Malgré tous les efforts de ces suppôts de l'enfer pour abrutir et pervertir les Indiens, les missionnaires n'ont pas été sans consolation. Le plus grand nombre des Pottowatomies sont restés fidèles pendant l'épreuve, et ont édifié leurs prêtres par leur piété et leur amour du travail. Ceux-mêmes qui, pour le moment, se sont abandonnés à la boisson, n'ont pas été affaiblis dans la foi, et se sont aussitôt relevés de leur chute. Tous ont fait des efforts pour sortir de l'abîme où nos civilisateurs cherchaient à les précipiter. D'ailleurs, l'expérience est là pour nous apprendre que la bourse se vide vite dans les orgies; et, lorsque l'argent commence à disparaître, insensiblement la raison reprend son empire dans le cœur de l'Indien dupé. Nos missionnaires restent donc fermes et ne perdent pas courage; ils redoublent même de zèle et d'ardeur, pour arrêter le mal et les offenses que la Divine bonté reçoit de ses enfants. Les Indiens sont toujours bien chers à ces cœurs de prêtres, et les travaux apostoliques parmi eux continuent à porter des fruits consolants de salut. Admettons toutefois que la position du missionnaire parmi les Pottowatomies, est aujourd'hui plus difficile qu'auparavant. Il doit lutter contre toutes sortes d'obstacles: contre le whisky, dont les Blancs veulent empoisonner les néophytes; contre les doctrines erronées, que de faux pasteurs sèment à pleines mains; contre les préjugés de races, d'autant plus révoltants qu'ils viennent souvent même de nos frères dans la foi, catholiques faibles qui ne le sont que de nom, et qui nous arrivent de l'Europe par milliers et à pleins bateaux. Le prêtre, en prenant à cœur l'intérêt du pauvre gémissant sous l'oppression que condamne l'auteur de notre salut, est souvent contrarié par ceux-là mêmes qui devraient reconnaître et entretenir son zèle et sa charité. — IV. Les Pottowatomies non-citoyens, ou ceux de ces Indiens qui ne sont pas soumis au gouvernement américain, qui n'ont point divisé leurs terres en fermes, et qui ont fermé l'oreille aux avis de leurs missionnaires, sont loin d'être dans un état florissant. Ils sont à peu près cinq cents. On les appelle les Indiens des prairies. Ils vivent en commun dans une petite réserve, entourés de Blancs, qui ne cessent de les molester de toutes les manières, et qui mettent tout en jeu pour les pervertir. Déjà leur argent a été gaspillé et leurs terres sont perdues. Que leur reste-t-il à faire? On voudrait les faire émigrer au Sud; mais ils refusent absolument de s'y rendre, dans la crainte de ne pouvoir résister aux chaleurs. S'ils veulent se rendre dans les grandes plaines du nord-ouest, les Sioux, les Sheyennes et autres tribus belliqueuses leur en disputeront l'entrée. Il est donc bien triste l'avenir qui se présente à ces malheureux! — Je cite les Pottowatomies. La même chose existe pour un grand nombre d'autres tribus, qui habitent ou qui ont habité le Kansas. On se dit et on se répète: Que vont devenir ces pauvres gens? Hélas! Ils s'en vont et se séparent, soit par petites bandes, soit par familles; ils perdent leur nationalité, disparaissent

insensiblement, sont oubliés et rayés de la carte. — V. Nos missions indiennes, savoir : Saint François de Hiéronyme parmi les Osages, Sainte-Marie parmi les Pottowatomies, Saint-Mary parmi les Têtes-Plates, Saint Ignace parmi les Pends-d'Oreilles et les Koetenays, le Saint Cœur de Jésus parmi les Cœurs-d'Alène et les Spokanes, et Sainte Anne à Colville parmi les Schuyelpies et les tribus dispersées sur le fleuve Colombia, ainsi que les nombreuses stations que nos missionnaires visitent, sont aujourd'hui environnées et comme envahies de Blancs. Partout ces aventuriers envahisseurs se servent de tous les moyens pour se défaire des Indiens et les forcer à s'éloigner. Pour que les missions puissent opérer un bien réel parmi les Indiens, dans les circonstances actuelles, il faut une profonde humilité, il faut un zèle véritablement purifié dans le feu de l'amour divin, et surtout un souverain mépris des jugements téméraires des hommes. Je recommande les tribus indiennes à vos pieux souvenirs, et, en union de vos saints sacrifices et de vos prières, j'ai l'honneur d'être .. etc... de Smet S. J.

Lettre du R. P. Giorda. Quelques détails sur l'histoire de la mission des Têtes-Plates.

I. Inauguration de la mission de Sainte Marie. Le P. de Smet avait fait une première visite aux Têtes-Plates, et s'en étant retourné à Saint Louis, après avoir enduré Dieu seul sait quelles fatigues, il se mit à l'œuvre et tâcha de réunir quelques missionnaires, pour les envoyer travailler au camp de ces pauvres sauvages. Mais où trouver des ouvriers à une époque où les simples prêtres étaient presque aussi rares dans les Etats-Unis, que l'y sont aujourd'hui les Evêques. Le P. de Smet écrivit à plusieurs évêques, à ses supérieurs, à tout ce qu'il avait d'amis en Amérique et en Europe, donnant un récit pathétique de ce qui lui était arrivé aux Montagnes-Rocheuses. La vivacité de son style, un parfum d'onction, de zèle, de piété, que respiraient ses lettres, et surtout l'exemple qu'il avait donné le premier, lancèrent dans toutes les directions comme une étincelle électrique, qui fit tressaillir l'Europe entière. Recueillies et traduites dans presque toutes les langues de cette partie du monde, ses lettres furent lues avec la plus grande avidité, au grand avantages de toutes sortes de personnes, et éveillèrent un nombre très considérable de vocations apostoliques, aussi bien dans les séminaires ecclésiastiques que dans les maisons religieuses, dans le clergé séculier comme dans le clergé régulier. Aussi cet hiver-là même (1840-1841) le P. de Smet put-il organiser une petite expédition de ceux de nos Pères déjà arrivés en Amérique ; il sut trouver des aumônes pour la fournir de toutes les provisions nécessaires ; et le 10 Mai 1841, tout fut prêt pour le départ. L'expédition se composait du supérieur, le P. de Smet lui-même, Belge ; du P. Nicolas Point, Français ; du P. Grégoire Mengarini, Romain ; du F. Joseph Specht, Westphalien ; du F. Guillaume Claessens, Belge ; et enfin du F. Charles Huet, Français. Pour se mettre à couvert des attaques qu'ils avaient à redouter de la part des tribus ennemies, au milieu desquelles il fallait passer, ils se joignirent à une grosse caravane d'autres voyageurs qui partaient pour la Californie et l'Orégon ; et dont ils se séparèrent ensuite vers le milieu du voyage. Chacun des Pères montait un cheval ; chacun des Frères guidait un chariot attelé de trois mulets. Ils emportaient dans ces chariots les objets nécessaires au culte, quelques livres, leurs malles, et quelques provisions de bouche. Leur voyage fut de six mois entiers presque toujours à travers des déserts, dont la plupart auparavant n'avaient jamais été foulés par les roues d'une voiture. Et pendant tout ce temps, pas une maison, pas un abri pour se mettre à couvert. Tantôt dans la saison des chaleurs, la journée se passait sans trouver une goutte d'eau ; tantôt sans trouver de bois pour faire du feu. Les fatigues, les ennuis, et les privations de ce voyage, paraîtraient incroyables aujourd'hui. Il n'y a que 29 ans, que se faisait ce voyage, mais tout le pays est déjà profondément changé.

Pendant que nos voyageurs supportaient joyeusement ces fatigues pour le salut des Têtes-Plates, ceux-ci de leur côté n'oubliaient pas la Robe-noire. Le retour désiré du prêtre était l'objet de toutes leurs ambitions et de toutes leurs conversations. Et lorsqu'ils jugèrent qu'il devait déjà s'être mis en route, tous allèrent au-devant de lui jusqu'à Fort-Hall, à quatre ou cinq cents milles de leur campement. Là, les vivres vinrent à manquer à plusieurs d'entre eux; il fallut se débander pour aller à la chasse. Les autres demeurèrent jusqu'à l'arrivée de la robe noire. Il y avait parmi eux nombre de vieillards décrépits et aveugles, attendant, comme jadis autour de la piscine probatique, l'ange du Seigneur, chargé de leur ouvrir les portes du Ciel. Plusieurs se trouvèrent même incapables de suivre les autres à cheval, et il fallut les prendre dans les voitures. Nos apostoliques pèlerins arrivèrent donc le premier dimanche d'octobre 1841 dans la vallée des Têtes-Plates. Les blancs lui ont donné le nom de Bitter Root, c'est-à-dire racine amère, mais les missionnaires ont voulu qu'elle s'appelât Sainte Marie. Des exprès partirent aussitôt dans toutes les directions pour rassembler les familles dispersées de la tribu; et dès que celles-ci eurent ramassé quelques provisions, elles s'empressèrent de revenir embrasser leur apôtre et ses confrères. En attendant, le P. de Smet choisit pour l'établissement de la nouvelle mission, le terrain qu'il jugea le plus convenable, et on se mit aussitôt à bâtir quelques petites chaumières pour se défendre des rigueurs de l'hiver. Ils n'avaient d'autres matériaux que du bois vert, de l'herbe sèche et de la boue, et cependant au bout de deux mois de fatigues continuelles, ils eurent enfin deux bâtiments qu'ils appelèrent la maison et la chapelle. Pendant que les Frères étaient occupés à ces travaux, les Pères composaient les prières et le catéchisme, et instruisaient le peuple, au moyen d'interprètes. Qu'on se mette à la place de ces missionnaires, et on imaginera facilement combien ils moissonnèrent là de fatigues et d'ennuis. Mais pour comprendre tout ce qu'ils trouvaient aussi de consolation au milieu de ces misères et de ces privations, il faudrait avoir vu comme eux, la faim, l'avidité, la passion de ces pauvres Sauvages pour apprendre les prières et le catéchisme. Vieillards et jeunes gens, chefs et sujets, chacun rivalisait d'ardeur à dépasser ses compatriotes dans la science de la religion. Vous auriez vu ceux des vieillards les plus avancés en âge, et qui commencent, comme ils disent, à avoir la tête dure, se faire les très-dociles écoliers des petits garçons et des petites filles, et balbutier avec eux le Pater noster, l'Ave Maria etc... En même temps les familles absentes commencèrent à reparaître au campement. Profond était leur étonnement en voyant la ferveur des autres. Un vieux chef des Têtes-Plates, nommé Victor, était de ces derniers; il me raconta la première visite qu'il fit à son retour, au P. de Smet, dans sa chambre. Après une cordiale poignée de main, le P. de Smet lui demandant entre autres choses, à quoi il avait occupé tout le temps de son absence, cette année, Victor répondit en versant des larmes (car les Sauvages aussi savent pleurer de consolation): J'ai pensé tout ce temps à la doctrine que tu nous avais apprise (Le Pape même, serait tutoyé par nos Sauvages) Je disais, tous les soirs, en me mettant au lit: Seigneur aie pitié de notre robe-noire, prends soin qu'il échappe aux ennemis, et qu'il ne tombe pas malade; fais qu'il revienne bientôt. Je faisais de même chaque matin en me levant et je disais: Seigneur, voilà que notre robe-noire revient, fais qu'il ne lui arrive aucun malheur. Et maintenant mon cœur est content. Et Victor essuyait ses larmes. Que dis-je, en me racontant tout-à-l'heure ce trait d'il y a trente ans, les larmes lui venaient encore aux yeux. On n'en sera pas surpris, si l'on songe à la rectitude naturelle qui se rencontre fréquemment parmi nos Sauvages. Ce même Victor, avant qu'un prêtre eût jamais mis les pieds dans leur tribu, fut un jour abordé par un Ecossais catholique, dont on ne m'a pas su retrouver le nom, et qui lui parla en ces termes: Mon ami, il y a

deux choses dans lesquelles tu fais mal, et peut-être ne le sais-tu pas : Tu as deux femmes, et tu vas voler les chevaux des Pieds Noirs. Cela n'est pas bien. Le bon Dieu ne te permet pas d'avoir plus d'une femme; ainsi laisse l'autre, et puis ne va plus voler les chevaux de tes ennemis. Tu aurais encore plusieurs autres choses à faire, mais la robe noire viendra et t'apprendra le reste." Ainsi parla l'Ecossais. — La robe noire viendra — Le vieux chef appuya sur ces paroles en me les racontant; c'est que personne dans ces pays, ne songeait encore à la robe-noire, et cependant le vieux chef suivit aussitôt les conseils de ce catholique. Avec d'aussi bonnes dispositions dans nos sauvages, il fut moins difficile de les disposer au saint baptême. Et le jour de St. François-Xavier on put l'administrer à la moitié de la tribu; les autres furent solennellement baptisés à la Noël de la même année. — Par quels moyens surnaturels le Seigneur a-t-il attiré nos Sauvages, et les garde-t-il dans la vraie Foi? — C'est ce que fera voir le chapitre suivant.

II. Faits surnaturels qui précédèrent ou suivirent l'établissement des missions aux Montagnes-Roch[euses]

J'ai déjà fait remarquer avec quelle suavité, la douce Providence avait disposé peu à peu nos sauvages ignorants à recevoir la lumière de l'Evangile; prenant les moyens les plus faibles en apparence, mais en vérité les plus justement adaptés à la portée de leur intelligence. Je veux cependant citer plusieurs petits faits tout-à-fait consolants, qui ont servi, soit à préparer, soit à affermir leur adhésion à la Foi de Jésus-Christ. On comprendra mieux, que leur conversion n'a point été l'œuvre des hommes, mais de Dieu, selon ces paroles: Miserebor cui miserebor et misericordiam præstabo cui miserebor. — Un sauvage, nommé Paul, rapporte qu'avant d'avoir jamais entendu parler de religion, il entendit un jour une voix (dormait-il, veillait-il! c'est ce qu'il ignore) lui déclarer "qu'il fallait laisser là ses sorcelleries et ses amulettes, et prendre la croix. Que la croix serait un jour plantée sur ces montagnes, et qu'on leur enseignerait la vraie prière." — Un autre nommé Joseph raconte ainsi lui-même sa conversion. Il savait déjà qu'il y avait un missionnaire au milieu des Têtes-Plates, et que plusieurs de ses compatriotes étaient allés lui demander le baptême; pour lui, il se tenait à distance, examinant comment réussirait tout ce mouvement. Sur ces entrefaites, Notre Seigneur Jésus-Christ lui apparut en songe. Il venait du Sud, suivi d'une troupe de compagnons d'ailleurs assez peu nombreuse. Tous avaient la croix suspendue à leur cou, et la modestie de leur maintien, tempérant leur jovialité, lui fit comprendre que ces hommes avaient un cœur droit. Le céleste Capitaine les guidait à travers des prairies délicieuses. Cependant du côté du Nord voici venir Lucifer, semblable à un monstre, et avec lui une troupe de prosélytes, de tout sexe et de tout âge. Ils montraient une joie sans pudeur, riant et s'amusant sans mesure; et on voyait que leur cœur n'était pas droit. Ils étaient poussés par Lucifer dans des précipices et des abimes auxquels on allait par des routes horribles. Leur nombre surpassait de beaucoup les disciples de Jésus-Christ. Mais lorsque les deux armées se trouvèrent en présence, le divin Jésus, avec un signe de sa main, les fit précipiter dans les abimes. — Par ce songe, Joseph, mysterium S. Crucis agnovit; il vint raconter tout au P. Mengarini, Supérieur; et il fut baptisé, sans jamais cependant rien dire de tout ce qu'il avait vu. — Mais le fait suivant est plus merveilleux encore. Un certain Paul, enfant de 10 à 12 ans, (personne, parmi les Sauvages, n'a pu savoir au juste son âge) fils naturel d'un mexicain catholique, n'était pas doué de ce peu de talent et de mémoire nécessaire pour apprendre le catéchisme. Sa mauvaise conduite, du reste, était pour quelque chose dans ce résultat. Quoique sa hutte se trouvât tout près de l'église, il n'y venait jamais, craignant les moqueries des autres enfants de son âge. Un jour, au commencement de la mission, tandis que tous étaient à l'église, le petit Paul bien éveillé, tout près de sa petite sœur qui dormait,

voit venir à sa rencontre une belle dame blanche (ils n'avaient jamais vu de dames de cette couleur) qui ne touchait pas la terre, mais s'avançait un peu élevée en l'air. La dame dit à Paul : "Pourquoi ne vas-tu pas à la prière? - Parceque, répondit l'enfant, je ne puis rien apprendre, et qu'on se moque de moi. — Allons, dis avec moi tes prières." La dame alors commença, et l'enfant les répétait après elle. Au bout d'un moment, Paul savait parfaitement ses prières et son catéchisme. Alors la dame merveilleuse disparut. L'enfant se hâta d'annoncer tout ce qui lui était arrivé au Père missionnaire (le P. de Smet, ou le P. Point) Le Père lui montra plusieurs images de saintes; aucune ne ressemblait à la dame qui était apparue à Paul. Enfin une image de la Sainte Vierge fut présentée à l'enfant. "C'est celle-ci, s'écria-t-il, c'est celle-ci même." Tous les sauvages apprirent de la bouche de l'enfant, la merveilleuse apparition. Et maintenant encore, en 1870, les anciens parmi eux la racontent aux autres; je l'ai apprise moi-même de leur bouche. Dès le temps de l'apparition, le P. Point fit construire, à l'endroit où la Sainte Vierge apparut, une petite chapelle, et il y érigea une statue. Tous les soirs, après l'office à l'église, le peuple venait s'agenouiller dans le petit oratoire, pour réciter trois Ave Maria. Le P. de Smet fit peindre, en Belgique, des tableaux représentant la scène miraculeuse; et l'un d'entre eux se voit encore dans l'église de cette mission. Quant à Paul, il commença dès lors à se conduire comme un ange, s'il faut en croire les anciens, et il mourut peu après, dans la même année peut-être. Sa mort a été toujours un mystère. Quelques-uns racontent qu'il fut empoisonné, et il n'en manque pas qui font tomber leurs soupçons sur son père dénaturé. D'autres affirment que l'enfant, scandalisé de la conduite de son père, qui le remplissait de douleur, avait prié la Sainte Vierge de le conduire en Paradis, et qu'il fut exaucé. Le fait est qu'il mourut, sans avoir été malade. - Pour le moment la chapelle que fit construire le P. Point, est en ruine; mais le lieu précis de l'apparition, est connu par les plus anciens, et s'il plaît à Dieu, il retrouvera bientôt sa première splendeur

III. *Décadence et ruine de la mission de Sainte Marie.* Le diable n'avait cédé que bien malgré lui à Notre Dame, ce royaume où il régnait très-paisiblement au milieu des Sauvages. En étant donc chassé, il y revint, amenant avec lui sept autres esprits pires que lui, et il y fit de plus grands ravages que par le passé. La guerre commença à propos de la peine du fouet. Il faut savoir que les missionnaires avaient persuadé aux chefs de composer une espèce de code pénal, d'après lequel, selon la gravité des délits, on infligeait un certain nombre de coups de fouet. Ce code, bien entendu, ne pouvait plaire aux coupables, par la très-ancienne raison qu'on n'aura jamais le suffrage des voleurs et des assassins, quand il s'agira d'établir la peine de mort ou celle des galères; tandis qu'on sera toujours assuré de leur concours, pour abolir la police et les tribunaux comme superflus, dispendieux, incommodes, injustes, tyranniques etc...etc... Des blancs, réfugiés parmi les Sauvages, c'est-à-dire l'écume de la Société, gibier de potence et de galère, attisèrent le feu. Par malheur, quelques missionnaires voyaient aussi de mauvais œil l'institution de cette loi. Enfin l'usage du fouet cessa et on n'en parla plus. Mais aussitôt ce frein ôté, ceux qui n'avaient pas la crainte de Dieu, se voyant délivrés de la crainte de la verge, ne gardèrent plus aucune mesure. Les chefs des Sauvages n'eurent plus aucun moyen de répression, et partant le missionnaire perdit beaucoup de son autorité, lui qui s'était cru obligé de prêcher le "Qui parcit virgæ odit filium suum", se trouvait en contradiction avec lui-même. De là tous les désordres. Les blancs réfugiés ne voulaient pas épouser les femmes qu'ils entretenaient, ou bien encore le missionnaire ne pouvait pas accéder à leurs désirs, et cependant on accordait les plus larges dispenses pour sauver ces pauvres âmes. Mais la calomnie qui eut le plus de succès contre les Pères, fut à propos de l'intérêt. On criait que les missionnaires

voulaient se rendre maîtres des terres des Sauvages; que les fruits des champs occupés par les Pères appartenaient de droit aux Sauvages etc. etc... Cette calomnie trouvait d'autant plus de créance, qu'il était malheureusement vrai que partout où les blancs mettaient le pied, les Sauvages perdaient toutes leurs terres. Mais on calomniait les Pères d'autant plus odieusement que les missionnaires ne pouvant vendre leurs fruits, faute d'acheteurs, les distribuaient aux pauvres parmi les Sauvages. Ceux-ci s'en sont bien aperçus, lorsque les Pères durent les quitter. Dernièrement encore, j'ai plusieurs fois entendu dire à ces pauvres Sauvages: "Maintenant nous souffrons de la faim; lorsque les missionnaires étaient ici, on ne connaissait pas cette souffrance". Ajoutez à cela qu'on était en guerre avec les terribles Pieds-noirs. Ceux-ci venaient faire périodiquement leurs incursions dans notre camp, volant et tuant indistinctement hommes et bêtes. A cause de cela, il fallait être en garde jour et nuit; et lorsque le gros de la population partait pour la chasse, les Pères devaient toujours enrôler à leurs frais un certain nombre de gens et s'en servir pour leur propre défense. Or une fois pendant que les Sauvages étaient dans les dispositions d'âme dont j'ai parlé, le bruit se répand dans le camp que les Pieds-noirs avaient résolu la destruction complète des Têtes-Plates. Aussitôt tout le monde s'enfuit sans rien dire aux Pères, et sans laisser personne pour les défendre. Seule, une vieille femme, qui s'appelait Eugénie, protesta qu'elle voulait vivre et mourir avec les missionnaires; et elle ne céda pas aux conseils qu'on lui donnait de s'enfuir, emportant avec elle ses chevaux. Les événements se chargèrent de justifier sa conduite; car tandisque tous les autres chevaux furent emmenés par les Pieds-Noirs, seuls, les chevaux de la mission, et ceux de la charitable vieille, furent sauvés du pillage. Les Pères se voyant donc abandonnés, et considérant que leur mort inévitable ne serait d'aucune utilité pour le salut de leurs néophytes durent se résoudre à se retirer — Avec quelle douleur? Ceux-là seuls peuvent s'en faire une idée qui se sont trouvés dans une semblable nécessité. Au mois de Novembre 1830, neuf ans après l'inauguration de la mission, après tant de peines, et aussi tant de consolations, les Pères se mirent en marche et se retirèrent à 80 milles de là. Les Têtes Plates, apprenant le départ des Pères, et se voyant orphelins, reconnurent leur faute. Victor leur chef, avec plusieurs familles, alla aussitôt se réunir autour du missionnaire. Il s'efforça de consoler et de tranquilliser les Pères, et demeura tout l'hiver avec eux; mais les missionnaires ne jugèrent pas à propos de revenir sur leur décision, et ils pensèrent que ce châtiment aurait pour effet de faire comprendre aux Sauvages que les missionnaires n'avaient pas besoin d'eux et de leurs terres, mais que c'était bien eux, au contraire, qui avaient besoin des missionnaires. Cependant, les missionnaires de la mission, eurent beaucoup à souffrir et coururent les plus grands dangers dans leur voyage. Ils se virent une fois sur le point d'être submergés, et ne purent se sauver, qu'en jetant à l'eau tout leur bagage. Après ce départ, les Américains se rendirent maîtres de la maison et de l'église, et les détruisirent.

IV. Rétablissement des missions de Sainte Marie, aux Têtes Plates. Dieu ne permit point qu'après le départ des missionnaires, les Têtes-Plates vinssent à perdre la Foi, et cependant combien elle était en péril! Ils venaient faire leurs dévotions à la mission de St Ignace, distante d'environ 70 milles. Quelques-uns allaient jusqu'aux Cœurs-d'Alène pour se confesser, et parcouraient pour cela 240 milles. Les missionnaires venaient de temps en temps leur faire quelques visites. Alors la joie était grande au camp des Têtes-Plates; "La Robe-Noire, criaient-ils, avait encore pitié d'eux"; et tout missionnaire faisant cette visite, était ému jusqu'aux larmes, en voyant leur assiduité aux instructions et aux Sacrements. Ils ne cessaient pas de demander qu'on leur rendît les missionnaires. Nous le désirions tous, le R.P. Général nous pressait de le faire. Le P. Giorda avait bien décidé le rétablissement de la mission; mais pendant qu'il était supérieur général,

il n'avait pu trouver le moyen de réaliser son projet. Le P. Grassi qui lui succéda en qualité de supérieur, fut à peine entré en charge, qu'il envoya le P. Giorda lui-même pour rétablir la mission. Donc à l'automne de l'année 1866, le Père Giorda, et le F. Classens, l'un des anciens frères de la mission, partent pour le camp des Têtes-Plates, avec des provisions pour dix jours, mais sans argent. Le Seigneur toutefois vint à leur aide. On mendiait chez les Sauvages et les Protestants d'alentour, un peu de farine, quelques pommes de terre, de la viande, du bois, etc. etc., et enfin le 28 Novembre 1866, on avait construit une petite église, où l'on pût célébrer la messe. Tout-à-coup le P. Grassi rappela le Père et le Frère, pour les envoyer ailleurs. Mais ayant appris avec quelle ferveur et quelle bonne volonté les Sauvages avaient bâti leur église, il les y renvoya de nouveau, le 13 Décembre de la même année, et ainsi la mission fut définitivement rétablie. Les missionnaires durent passer un hiver très-rude, mendiant çà et là de quoi se soutenir. Le Père tomba malade et dût rester pendant plusieurs mois au lit, c.à.d. sur une table couverte d'une peau. Cependant grande était sa consolation, en voyant les fruits de salut que la mission produisait parmi les Sauvages, et en se voyant l'objet du plus tendre amour, soit de la part des sauvages, soit de la part des protestants eux-mêmes. Là on a pu voir clairement que plus une mission est pauvre, sous le rapport temporel, et plus elle est riche en biens spirituels.

Etats-Unis. Mission du Nouveau Mexique. Extrait d'une lettre du P. Persone au R.P. Provincial 1870.

Notre paroisse d'Albuquerque, se compose de 19 villages. Nous pouvons les visiter tous chaque mois, à la condition de ne demeurer dans chacun que 2 ou 3 jours, selon l'importance des affaires à y traiter. Dès qu'arrive le missionnaire, la cloche de l'église sonne à toute volée, et le peuple de s'y rendre en grand nombre. On commence par la récitation du chapelet en commun et par le chant de quelques cantiques; puis le sermon d'usage sur quelques paroles de l'Evangile, et les confessions qui suivent. Quand le nombre de ceux qui doivent communier est assez grand, j'ai coutume de disposer, par quelques paroles sur la Sainte Eucharistie, ce peuple naturellement bon, mais ignorant des choses les plus élémentaires de notre sainte religion. Quand j'ai confessé quelque malade, et jugé opportun de lui porter le saint viatique, j'invite d'ordinaire ceux qui se trouvent à l'église, à accompagner le saint Sacrement. L'affluence ne manque jamais. Pendant la marche de la procession, des hommes et des femmes prosternés jusqu'à terre, jettent sous mes pieds leurs manteaux et leurs cachemires, et cela jusqu'à la maison même du malade. Un peu avant d'y entrer, une ou deux femmes, tenant à la main une cassolette remplie de braise ardente, y jettent de l'encens pour honorer le Saint Sacrement. Souvent il arrive que le malade, plein de fervents sentiments, élève la voix, et demande humblement à Notre-Seigneur, comme le centurion de l'Evangile, de le rendre moins indigne de le recevoir sous son toit et dans son Cœur. Ceux qui ne peuvent jeter sous les pieds du prêtre, ou leurs manteaux ou leurs cachemires, font en sorte de se placer à genoux le plus près de lui possible, et au moment où passe le Saint Sacrement, étendent à terre une partie de leurs manteaux. D'autres portent des bougies allumées, et s'estiment très-heureux quand ils peuvent marcher ainsi tout près du St-Sacrement. Ici le prêtre est regardé à peu près comme tout-puissant, et il est respecté beaucoup plus que n'importe quelle autorité. La fête des saints patrons qui protègent nos villages, est célébrée, ici surtout, avec une grande solennité. Dès la veille, nous nous rendons au village qui doit fêter son saint protecteur, et les confessions commencent. La grand'messe est suivie du panégyrique du saint. Quelquefois, le soir, on termine la fête par la procession du Saint, suivie d'un nouveau sermon. Dans les jours de joie publique, ces braves gens qui tiennent à montrer aux Pères leur reconnaissance, invitent, au sortir de l'Eglise, le Père célébrant

à un modeste banquet, auquel il se rend, au milieu des fanfares joyeuses. Il n'est pas de marques de respect et d'attachement qu'on ne cherche alors à lui donner. Avant de se séparer, celui-ci est obligé de choisir le député principal pour la fête de l'année suivante. Le choix du reste n'est pas difficile; l'élu est presque toujours sur la liste que les députés actuels ont soin de présenter au Père. C'est vraiment une très-grande consolation, d'avoir affaire à un peuple aussi plein de foi, et si bien disposé. Il m'est arrivé de prêcher plus de 50 fois en 2 mois. J'ai entendu plus de mille confessions. Des réconciliations nombreuses ont aussi eu lieu. Enfin, dans ces contrées aussi, l'œuvre de Dieu se fait!

BRESIL. Ile Ste Catherine. Extrait d'une lettre du P. Cybeo au R. P. Provincial — Desterro 1870.

La paroisse de Canas-Vieiras, située dans la partie Nord de l'île, est très-vaste et compte 3000 âmes. Les habitants sont dispersés dans toute la campagne. Tout le temps que dura le trajet qui nous séparait de la mission, nous avons eu sous les yeux des collines chargées de bois odoriférants, des bosquets en fleur, des haies d'orangers et de café, enfin une vue des plus magnifiques, entre l'Océan et le détroit; mais l'émotion nous permettait à peine de jouir de ce beau spectacle. Le curé nous accueillit avec effusion; il se mit de suite à notre disposition, lui, sa maison, sa paroisse; bien que souffrant, il ne voulut garder, pour se loger, qu'un coin obscur, presque une cave. L'église, dédiée à St François de Paul, est vaste, mais insuffisante pour la population. Dès l'ouverture de la mission, le peuple accourait de toute part, avec un empressement que rien ne ralentit. C'est que depuis 27 ans, il n'y avait pas eu de mission dans cette paroisse. Tous les habitants étaient pour nous. Ceux qui s'étaient d'abord montrés hostiles à la mission, ne tardèrent pas à céder à l'entraînement général. Les dissensions cessèrent tout-à-coup à la grande édification de tout le monde. Le subdélégué, première autorité de l'endroit, nous accompagna partout et nous donna mille marques de bienveillance. Nous avons confessé neuf jours durant sans interruption. Après un léger repas, pris à la vapeur, nous retournions à l'église, c'est-à-dire au confessionnal, pendant des heures entières. C'est ainsi que nous avons passé presque toute la nuit de Noël, au milieu de ce bon peuple, que la grâce remuait si visiblement. Il y a eu des baptêmes administrés, des mariages légitimés, des réconciliations obtenues, et plusieurs communions générales. C'était un spectacle vraiment beau de voir une foule d'hommes entourer le prêtre pour mieux entendre et répéter avec lui les actes de la communion. Des patrons conduisirent eux-mêmes leurs esclaves à l'église et au confessionnal. Un blanc, riche négociant, s'est décidé, pour faire cesser un scandale, à épouser une négresse, chose presque inouïe dans le pays, mais qui a beaucoup édifié. Il n'y a eu, dit-on, que quelques personnes à s'abstenir de la confession. Quelle belle fête de Noël! Comme l'Enfant-Dieu devait sourire à toutes ces âmes, qui revenaient enfin à lui de si grand cœur! Ce qui m'a le plus particulièrement ému dans cette mission, ce sont les malades. J'en ai confessé 70, en parcourant toute la paroisse, pendant deux jours, avec le Saint Sacrement; voici dans quel ordre: Une procession d'hommes à cheval, revêtus de manteaux rouges, ouvraient la marche. En tête, un homme portait la croix; un autre, une lampe et une clochette. Venait en dernier lieu le prêtre, tenant d'une main la bride, de l'autre un baldaquin; le Saint-Sacrement, renfermé dans une bourse, était suspendu à son cou. Plusieurs suivaient à pied, pendant une bonne partie de la route, en chantant. Les chants se continuèrent ainsi, sans interruption, aussi longtemps que dura le trajet, c'est-à-dire jusqu'à 3 heures de l'après-midi; plusieurs étaient encore à jeun. A l'entrée des maisons, on n'entendait que des pleurs, ou plutôt des cris d'émotion; la vive impression que fit sur moi ce spectacle, m'arracha plusieurs fois des larmes. J'en vis qui allaient chercher leurs ennemis, pr se réconcilier publiquement avec eux.

Le cimetière était dans un état affreux. Le P. Berti nomma une commission pour le restaurer. Revêtu de la chappe, et tenant en main une pioche, le Père a béni les nouvelles limites du mur d'enceinte. Le peuple, tout consolé, en fut ému jusqu'aux larmes. Enfin arriva le dernier jour de la mission de Canas-Viciras. On vit un Seigneur demander publiquement pardon. C'était un jour de travail, mais personne ne travailla. Comme nous faisions la fête des Saints Innocents, nous avons donné la bénédiction solennelle aux enfants. Nous partîmes, embaumés des souvenirs de cette mission, et louant le Seigneur. Une chose qui nous frappait surtout, c'est l'innocence rare et la pureté angélique que nous avons trouvées dans les jeunes gens. O miséricorde du Seigneur, qui savez suppléer à l'absence des pasteurs!

OCEANIE. *Australie Méridionale*. Nos Pères de la mission d'Adélaïde, ont entrepris la construction d'une église à Norwood. Le nouvel édifice servira d'église paroissiale pour les catholiques de Norwood et des environs. A côté de l'église devront se grouper, écoles, presbytère et autres annexes. La charité publique étant la seule ressource, nos Pères ont essayé de la stimuler, au moyen d'une Soirée musicale et littéraire. Des amateurs furent trouvés, des dames mêmes prêtèrent le concours de leur talent. Entre les deux parties du concert, un professeur fit une lecture sur la colonisation de l'Amérique. La circonstance amenait un éloge des missions de nos anciens Pères. L'orateur n'y manqua pas, et vanta surtout les réductions du Paraguay. L'assemblée, présidée par Sa Grandeur, Mgr. l'évêque d'Adélaïde, fut très-satisfaite de la soirée, et avant de se séparer vota des remercîments à l'orateur, et aux artistes. Quelques semaines plus tard, le 17 octobre 1869, la première pierre fut posée en grande pompe, par le Mr. le Vicaire Général du diocèse. Le discours d'usage fut prononcé par un Père de St François, qui parut devant une foule nombreuse, dans le costume de son ordre. Ce détail fut fort remarqué. A la fin du discours on fit une quête qui rapporta 4250 francs. Mais il fallait à cette œuvre des Contradictions. Quatre jours après la pose de la première pierre, un ministre presbytérien faisait une lecture sur "l'origine, les progrès, les règles, et les pratiques des Jésuites." Tous les crimes, ou à peu près, commis depuis la fondation de la Compagnie, étaient mis à sa charge. Un compte-rendu détaillé de cette lecture fut publié dans les journaux protestants. Les feuilles catholiques relevèrent le gant, réduisirent à néant toutes les accusations du Révérend Ministre, et lui prédirent qu'en dépit de tout, avant 20 ans, les Jésuites compteraient la moitié de la population de Norwood, parmi leurs "sectateurs dévoués".

ALLEMAGNE. Le R. P. de Boylesve a l'obligeance de nous communiquer les extraits suivants d'une lettre du R.P. Bole, à la date du 22 Février 1870. Le Père commence par quelques détails sur notre ambassadeur à Vienne, Mr de Grammont. "Cet ambassadeur se pose carrément en bon catholique. Sa famille offre un parfait modèle de maison chrétienne. La Duchesse, surtout, anglaise convertie, est des plus ferventes. C'est une femme supérieure. Le capitaine Joseph Klinsk, qui connaît à fond cette famille, m'en a fait le plus brillant éloge. Cet éloge du Duc, vous surprendra moins que celui des Jésuites, que j'ai lu dans une lettre de Mgr. Strossmayer. "C'est l'Ordre, dit-il, qui a le mieux mérité de l'Eglise. Aussi le vénère-t-il et l'aime-t-il du fond de ses entrailles, et lui souhaite-t-il, en finissant, toutes les bénédictions du Ciel." Cette lettre, je l'ai lue, de mes propres yeux, lue tout entière. Elle est signée: addictissimus vester in X°. — Mais le clergé de ce pays, n'est-il pas Josephiste? L'ancien, oui; le nouveau, non. C'est ce que me traduisait admirablement, en son langage original, une haute et sainte princesse: "Les cheveux blancs m'ont toujours inspiré le respect; mais quand je veux fixer mon estime et ma confiance, sur un prêtre autrichien, je regarde à ses cheveux. S'ils sont blancs! Ah! prenons garde

au bloc enfariné; ça sent le joséphisme; s'ils sont noirs, ma peur s'en va et fait place à la confiance." Encore une vingtaine d'années, et la face du pays sera bien changée. Un homme, parfaitement placé pour connaître l'état des choses, sous le rapport religieux, me disait il y a huit jours: "Jusqu'ici, Vienne ne comptait que des clubs maçonniques, socialistes et israélites; depuis peu, nous avons le bonheur d'en compter de franchement catholiques, bien composés, dont l'initiative aura, nous l'espérons, les plus heureux effets. Quel dommage que l'Autriche n'ait ni savants, ni diplomates! Un homme aux convictions profondes, au caractère énergique, à la parole ardente pourrait faire un bien immense. L'attitude de quelques députés tyroliens suffit, pour tenir en échec tout le gouvernement. - Une poignée de braves paysans, voyant qu'on avait destitué leur excellent maire, pour lui en substituer un de nouveau régime, sont allés trouver le nouvel élu, lui conseillant de donner sa démission. Celui-ci refuse net. "Ah! tu ne veux pas! Nous t'y forcerons bien!" - Savez-vous ce qu'ils ont fait? Ils ont tellement isolé le pauvre sire, qu'effrayé de sa solitude, il a dû prier le gouvernement de recevoir sa démission. Même mesure à l'égard d'un inspecteur universitaire, et même résultat. Pendant tout le temps qu'il resta dans le pays, ces braves tyroliens gardèrent leurs enfants à la maison, et l'inspecteur n'eut à visiter que les quatre murs de l'école. Furieux de cet échec, il se retira en disant: "Il n'y a rien à faire avec ces sauvages."

ITALIE. *Missions de Toscane.* Lettre du P. Mancini (Alexandre) au R. P. Provincial de Rome. (Cette lettre a été communiquée par le R. P. Provincial à l'évêque de Grosseto, qui en a donné lecture au Saint Père.)

Tatti, diocèse de Grosseto (Toscane) 17 Janvier 1870.

J'ai terminé hier la mission de Tatti, et je commence jeudi celle de Boccheggiano. Tatti n'avait pas eu de mission, depuis la fin du dernier siècle. Une infime minorité s'y était toujours opposée et avait réussi à l'emporter. Pendant deux ans, le P. Santi fit de vains efforts pour entrer dans ce bourg. Aussi le bruit de mon arrivée s'était à peine répandu, que le parti de l'opposition mit tout en œuvre pour empêcher la mission. Dès que je fus en vue de Tatti, les opposants donnèrent le signal à son de trompe pour provoquer, parmi la population, une démonstration de nature à m'effrayer. Ce fut sans succès: les bons se réunirent pour me défendre. Sur la place principale, je rencontrai des groupes très-rapprochés: c'étaient les représentants des deux partis. Les uns me saluèrent très-courtoisement, les autres m'accueillirent avec des paroles d'injure et de raillerie, mais sans aucune violence. Les opposants étaient outrés de se voir en si petit nombre, et surtout d'être arrêtés par la contenance menaçante de leurs adversaires. Promesses mensongères, menaces, ils employèrent tout pour faire des recrues; mais ils ne purent réunir que quelques mauvais garnements qui essayèrent, à grand bruit, une démonstration, près de la maison où j'étais logé. Les bons m'envoyèrent offrir leurs services, et me demander ce qu'ils avaient à faire. Je les remerciai et leur dis, "que plein de confiance dans la justice de ma cause, je leur demandais de rester en paix, que tout cela serait bientôt, qu'ils ne pouvaient me causer un plus vif déplaisir que d'échanger, même un seul coup, pour ma défense." Ils le promirent, mais quelques-uns, toutefois, veillèrent toute la nuit, pour empêcher le désordre. La violence n'ayant pas réussi, on eut recours à d'autres moyens. On rédigea une supplique au Ministre, et on se remua de mille manières, pour la faire signer à une trentaine d'habitants. J'étais venu, disait-on, pour exciter le peuple à la révolte etc. etc... En voici les premières lignes: "Excellence! - Au milieu de la paix et de la tranquillité dont jouissait ce pays, un inconnu

s'est introduit furtivement parmi nous, pour apporter la discorde et l'obscurantisme. C'est ce qu'on appelle un missionnaire etc. etc.... Le reste était à l'avenant. On expédia en toute hâte ce beau morceau, en demandant le secours de la force pour comprimer la guerre civile qui était près d'éclater. Et de fait, avant l'ouverture de la mission, arrive une lettre du maire réclamant l'observation d'une loi qui interdit toute cérémonie religieuse avant le jour et après l'Ave Maria. Le but était presque atteint: Comment en effet, réunir les gens de la campagne? Mais je repris bientôt courage. Par une heureuse coïncidence, le retour de la nouvelle année me donnait deux jours de fête: Le samedi, 1er Janvier, et le Dimanche, où le peuple était à ma disposition. Depuis le discours d'ouverture auquel assistèrent en foule les bons, les méchants, les indifférents, chacun de mes sermons eut un succès complet et les opposants furent réduits à un très-petit nombre. Profitant de ces bonnes dispositions, je demandai aux habitants le sacrifice de quelques heures de travail, le matin et le soir: cela réussit à merveille, et pendant 15 jours, le peuple accourut en foule. Les opposants perdirent courage, et après quelques représailles ridicules, ils s'avouèrent vaincus et vinrent me rendre visite, assister aux sermons, sauf 4 ou 5 qui se tinrent cois. Je fus aidé dans mes succès par l'arrivée de la force publique et d'un délégué de la police qui venaient, disaient mes adversaires, pour me faire entendre raison. Bien loin de là, ils se mirent eux-mêmes à ma disposition, mais je déclinai leurs offres de service, et au bout de 15 jours, tout était tranquille. Bientôt commencèrent les confessions; il y eut presse pendant 11 jours; je n'avais de libre qu'une demi-heure pour dîner et autant pour souper. Je restais au confessionnal jusqu'à 11 heures du soir, et j'y revenais de grand matin. J'ai préparé 60 enfants à la première communion, et pour ma seule part, j'ai entendu 500 confessions.

Lettre du même à l'Évêque de Grosseto.

Monseigneur J'ai terminé le 14 Février la mission de Boccheggiano, non moins bénie de Dieu que celle de Tatti. Peut-être même le fruit en sera-t-il plus durable, parcequ'il y reste moins d'éléments de désordre, une seule personne, dit-on, ne s'étant pas approchée des Sacrements. A Boccheggiano, aucun obstacle: aussi ai-je déployé toute la pompe des missions: sermons en plein air, processions, etc. Les maisons étaient abandonnées; chaque jour, confessions et Communions nombreuses: 450, le jour de la communion générale, première communion des enfants, grand concours des paroisses voisines. Vent violent, neige épaisse, froid excessif, rien n'empêchait même les plus âgés de venir à l'église. Il s'y rendaient de 3 ou 4 milles à la ronde, et ne rentraient souvent que 2 heures après la tombée de la nuit, au risque de faire de graves maladies, car l'église était si remplie qu'on y suait à grosses gouttes comme en été. Du reste, grâces de choix, conversions nombreuses, abus de toutes sortes déracinés. Mon départ avait été tenu secret; malgré cela plusieurs habitants voulurent m'accompagner l'espace de 12 milles, par des chemins affreux, sous une pluie presque continuelle.

Extrait d'une lettre du F. Pizzicaria à un scolastique de Laval, Rome 19 Mars 1870.

Jeudi dernier (17 Mars) 12 théologiens, (et j'étais du nombre,) sortaient pour faire une bonne promenade. Ils prirent la route de Monte-Mario, poussèrent jusqu'à S. Onofrio, et de là descendirent vers Ponte-molle. Là, quatre d'entre eux se détachèrent pour aller à travers champs; mais ils eurent bien vite à s'en repentir. Tout-à-coup, ... devinez un peu! ... les huit autres aperçoivent le Pape, venant par la route qui conduit à la Porta Angelica, et marchant à pied. L'occasion était trop bonne pour la perdre: ils laissent les quatre prendre leurs ébats et, à peu de distance du Saint Père, ils se mettent à genoux sur le bord de la route

au moment où il arrivait à eux en souriant, et en leur offrant sa main à baiser. Alors les reconnaissant : « Quelle espèce de Jésuites, êtes-vous, dit-il ? Philosophes ? — Non, très-saint Père, nous sommes Théologiens — Ah ! Théologiens ! Et pourquoi n'êtes-vous pas en classe ? Ah ! oui, c'est aujourd'hui Jeudi, et il y a congé, n'est-ce pas ? — Oui, Très-Saint Père. — Et vous êtes venu par ici faire une bonne promenade ? — Oui, T. S. P., nous sommes venus nous promener sur ces collines — Bravi, très-bien ! » Et il leur donna sa main à baiser, ainsi qu'à quelques paysans, auxquels il dit : « Venez, mes braves, baiser aussi la main. » Ils le firent avec beaucoup de respect. L'un d'eux cependant ne s'attendait pas à une pareille invitation, et il eut hâte de faire disparaître sa pipe qu'il tenait à la bouche. Comme le Saint Père allait partir, un des théologiens (c'était moi), s'enhardissant : « Très-Saint Père, dit-il, nous demandons à Votre Sainteté une bénédiction pour tous nos frères. » A ces mots le Saint Père lève la main : « Oui, oui, je les bénis ; je bénis les philosophes et je leur envoie la bénédiction par l'entremise de Sainte Catherine ; je bénis les théologiens, et je leur envoie la bénédiction par l'entremise de Saint Thomas d'Aquin. » Puis le St-Père partit ; mais il rencontra bientôt les quatre autres qui, voyant le battistrada (garde à cheval qui précède le St Père) s'étaient hâtés de sortir des prés et de reprendre la route. Il s'arrêta et leur dit « Pourquoi vous êtes-vous séparés des autres, et n'êtes-vous pas avec eux ? » L'un d'entre eux lui ayant répondu d'une manière un peu évasive : « Ah ! bien, vous êtes quatre — les quatre vertus cardinales », et il les bénit.
Vous pouvez vous imaginer quelle était notre joie. Je puis vous assurer que le Pape est très-bien portant, et semble plein de jeunesse. Quand il voulut monter en voiture, il se rassembla autour de lui, une foule de femmes et de petits enfants. Le Saint Père prodiguait à ces derniers les plus tendres caresses, les bénissait, leur donnait sa main à baiser, leur imposait les mains. On se rappelait involontairement la scène de l'Evangile où Notre Seigneur impose les mains aux petits enfants et les bénit. Il se trouvait là un évêque français, déjà vieux, et comme il voulait lui offrir le secours de son bras : « Monseigneur, lui dit le Pape, je crois que vous en avez plus besoin que moi. » Et c'était vrai ; aussi le pauvre évêque dut-il céder cet honneur à un prêtre qui l'accompagnait.

Extrait d'une lettre d'un scolastique du Collège Romain, 26 Février 1870.

Hier, à 3h½, nous avons eu une séance de grammaire : un Cardinal l'a présidée. Douze évêques étaient présents, avec sa Paternité, l'Assistant d'Italie, toutes les autorités du Collège Romain, beaucoup des nôtres, et en particulier le R. P. Tessard, et un auditoire tel, que la grande salle était absolument pleine. Les hommes seuls, bien entendu, étaient admis. Les guerriers appartenaient aux deux classes de grammaire supérieure ; ils combattirent, non pas classe contre classe (vous en devinez la raison ; certes, l'humiliation inévitable pour l'une des deux classes serait trop grande), mais Romains des deux sections, contre Carthaginois réunis des deux sections, en tout 16 contre 16 ; de chaque côté deux imperatori couronnés de lauriers, et la poitrine couverte de décorations, deux legati, puis douze soldats, assis au milieu des étendards qui flottaient au-dessus de leurs têtes, portant les initiales, à droite S.P.Q.R., à gauche S.P.Q.C. en bas, étaient quatre licteurs, portant la hache et les faisceaux. Entre les généraux, à la partie la plus élevée, étaient deux trônes richement ornés ; là, après la lutte, devaient s'asseoir les deux généraux vainqueurs ; devant le fauteuil du Cardinal, sur une table, les couronnes réservées à tous les vainqueurs

Enfin de chaque côté les professeurs entre deux secrétaires. Rien que ce premier coup d'œil d'ensemble éta
Dix de ces enfants étaient revêtus de la soutane; deux des généraux, de la soutane noire du collège Capran
deux autres, de la soutane blanche des petits orphelins de St Ignace. A l'entrée de l'Eminence, l'orche
rigé par le P. di Pietro, joua le morceau d'ouverture, puis la guerre fut déclarée dans un dialogue éta
entre les deux legati. Le premier exercice fut la récitation de la prosodie; deux émules se levaient tou
et, l'un après l'autre: « Dic regulam quæ incipit ... », et à la moindre hésitation l'émule reprem
une animation et souvent avec des cris bien amusants. 2e exercice, lecture de vers en les scandant; 3e
récitation latine (tout était tiré de Tibulle, ce me semble); 4e exercice, traduction en italien - 5e ex
application des règles de la prosodie, chaque émule demandant la quantité des différentes syllabes de 2 ou 3
ce qui entraînait toujours la récitation de la règle. La lutte était finie, les secrétaires vinrent présenter les listes
Cardinal, qui déclara les Carthaginois vainqueurs, (vainqueurs, grâce à deux points de plus). Aussitôt le chan
triomphe fut entonné, accompagné d'un bel orchestre; cependant tous se levèrent et descendirent des estrades,
vaincus se retirèrent dans un coin, leurs généraux enlevèrent de leurs fronts, les couronnes qu'ils ne mérita
de porter, et plusieurs pleurèrent sur leur défaite. Les vainqueurs, au contraire, vinrent tous recevoir la cour
et remontèrent triomphants, et les deux généraux s'assirent sur leurs trônes; l'un des deux surtout, le Cap
marquis Santi, d'une modestie incomparable, et portant déjà la tonsure, ainsi que son digne émule. Trois
vinrent à leurs pieds, déclamer des hymnes en vers italiens, et le dernier surtout était toute une œuvre. Enfin le
siciens firent de nouveau entendre un dernier et magnifique chant de triomphe. Toutes les poésies sont du
de Angelis, l'inépuisable professeur de poésie en rhétorique, et la musique du P. di Pietro; en sorte que rien
cette séance n'était emprunté à des étrangers. Comme vous le voyez, c'était un véritable exercice de classe, ma
gnifiquement relevé par tout l'appareil extérieur. J'oubliais de dire que sur les programmes les noms des deux
se trouvaient en toutes lettres. Tout était fini à 5h ½.

Extrait d'une lettre d'un scolastique du collège Romain à son frère. Visite du Saint-P à l'oratoire du Caravita à l'occasion des Quarante heures.

Le caravita, comme on le sait, est une petite chapelle dédiée à St François-Xavier, où se réunit une
grégation d'hommes fondée par un de nos Pères. Il faut les voir, le Dimanche, avec le manteau de céréu
de soie noire et le rabat blanc, s'approcher de la table sainte. Rien n'est beau, rien n'est édifiant comme
spectacle. La chapelle n'est séparée du Collège Romain que par une rue étroite, qu'on traverse par un
au 2e étage. Le jour de la visite du Saint Père, nous sommes tous descendus, revêtus du grand manteau
ranger dans l'espace à nous réservé, tout près du prie-Dieu préparé pour le Pape. Le reste de l'église étai
rempli d'une foule serrée, et dans les rues voisines les pieux curieux ne manquaient pas, quoique le t
fût assez triste. Au moment où se fit entendre le bruit des voitures, je fus témoin d'un petit désapp
tement. Deux abbés français s'étaient précipités bravement au milieu des Jésuites, et se drapant de l
mieux dans leur manteau noir, ils se croyaient déjà maîtres de la position. Mais ils comptaient sans
gendarmes. Ceux-ci, qui ont l'œil fin, n'avaient cédé à cet enthousiasme que pour un moment. A
rivée du Pape, les deux abbés furent priés poliment, mais instamment de se retirer vers la porte. Il
dédommagèrent, en poussant avec tous les autres français un vigoureux: vive Pie IX! — En entrai

Pape aperçoit encore sur le seuil, plusieurs rabats français. Il devine l'intention de ces prêtres qui veulent acclamer encore une fois. Alors Pie IX met le doigt sur sa bouche pour leur imposer silence, et leur montre Saint Sacrement exposé. Ce trait n'est-il pas charmant ? - Le Saint Père est resté en adoration à peu près minutes ; puis il s'est rendu à la sacristie, où tous, nous devions être admis au baisement des pieds. C'est lors que tous les assistants ont franchi les barrières, et se sont mêlés à nous pour tâcher de pénétrer jusqu'au ape. Tout autour de moi on parlait Français. Plusieurs dames anglaises passèrent jusque sous les bras des endarmes et se lancèrent dans la foule ; mais vains efforts. La porte de la sacristie est étroite, elle était bien ardée. On ne passait qu'en montrant la birette et le manteau de la Compagnie. Je suis donc arrivé à mon our aux pieds du Saint Père. Si j'avais pu dire deux mots, dans ce bienheureux moment, j'aurais demandé ne grande bénédiction pour toute ma famille ; mais impossible. Chacun n'avait que le temps de s'agenouiller de baiser le pied du Saint Père. La sacristie est si petite, qu'on ne faisait pas même les génuflexions du cérémonial ordinaire. La figure du Saint Père m'a paru, ce jour-là, plus épanouie que jamais. Il souriait, en causant avec ceux qui l'entouraient ; mais je ne sache pas, qu'il ait dit rien de particulier à aucun de nous.

Sommaire.

				PAGE
CHINE.	Pétché-ly.	Un bonze et un bachelier	R.P. Petitfils	1
"	Kiang-nan.	Vœu héroïque fait par un enfant. — Réputation de Zi-ka-wei — Mgr. Guillemin — Le P. Sentinier.	R.P. Bulté	2.
"	"	Conquêtes de la Ste Enfance. Dévouemt des vierges chinoises.	R.P. Ravary	4.
"	"	Baptême et belle mort d'un vieillard	R.P. Bourdilleau ...	6.
AMÉRIQUE.	Montagnes-Rocheuses.	Deux excursions du R.P. de Smet		8.
"		Origine, destruction et rétablissement de la mission des Têtes-Plates.	R.P. Giorda	10.
"		Détails sur la mission du nouveau Mexique	R.P. Personé	15.
"	Brésil ...	Ile Ste Catherine. Mission de Cañas Viairas ...	R.P. Cybeo	16.
OCÉANIE.	Australie mérid.ale	Adélaïde. Érection d'une église de nos Pères		17.
ALLEMAGNE.	....	Nouvelles diverses	R.P. Bole	17.
ITALIE.	....	Mission de Toscane	R.P. Mancini ...	18.
"	Rome.	Le Saint Père et les scolastiques en promenade		19.
"	"	Une séance de grammaire au Collège Romain		20.
"	"	Visite du Saint Père au Caravita		21.

A. M. D. G.

J. H. S.

LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL

AUX PP. ET FF. DE . . . .

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI

JUIN — N° 3 — 1870.

Chine. — Kiang-nan. — Evénements qui ont suivi l'expédition de M. de Rochechouart.

Extrait d'une lettre du R. P. Launay. — Chang-hai, 16 Mars 1870.

1° En ce qui regarde la négociation des affaires de Kin-te-hin, c'est-à-dire, du massacre des chrétiens par des païens ; on instruit toujours le procès, les mandarins persistent à considérer les chrétiens comme les auteurs des troubles qui ont éclaté dans cette localité ; on ne permet même pas aux Missionnaires ou on leur permet à grande peine de les voir, et on ne rend pas justice aux pauvres persécutés. On a annoncé hier encore qu'on n'entendait point parler de la solution de cette affaire. — 2° Pour la proclamation, elle est sans doute magnifique et elle ne pourrait manquer de produire le meilleur effet sur la population (être autorisé par le vice-roi de la province à prêcher la religion, à s'établir comme bon semblera dans les villes et les campagnes, que pourrait-on désirer davantage ?) mais on attend encore les 100 copies . . . et cette proclamation n'est pas encore affichée dans les villes. J'entendais dire même il y a plusieurs semaines déjà que l'on ne jugeait pas nécessaire, dans les régions officielles chinoises de publier cette proclamation dans le Kiang-sou, puisque dans cette province les Missionnaires ne sont pas tracassés ; au Ngan-houei ce serait plus urgent ; mais là même, si je ne me trompe, il n'y a encore rien d'affiché : et videbimus infra. — 3° Quant aux affaires de Ngan-Kin . . . il fut déterminé que le P. Seckinger, missionnaire de cette ville, accompagné de deux Wé-yuen (petits mandarins) se rendrait le 15 de la 12° lune à Ngan-Kin même, sur les lieux, qu'il désignerait le terrain qu'il voulait avoir, et que les mandarins eux-mêmes l'achèteraient et le lui donneraient. Le 15 de la 12° lune n'était pas une époque favorable, les tribunaux chinois fermant et toute affaire cessant ; mais il fut expressément stipulé que nonobstant cet obstacle, on traiterait cette affaire. Or, le 15 de la 12° lune arrive, et le voyage ne peut s'effectuer ; ce ne fut qu'une dizaine de jours plus tard que le départ de Nankin pour Ngan-Kin eut lieu. Arrivé dans la ville, le P. Seckinger commença par s'installer dans un logement que lui fournirent les mandarins. Il alla avec eux visiter le terrain appelé Wé-Shan-tou ; mais impossible d'avoir ce terrain : le Fou-tai était à part-lui déterminé à ne pas le donner. On disait d'abord que ce terrain appartenait à quatre propriétaires seulement, mais bientôt il s'en présenta une trentaine vrais ou faux. Comment s'arranger ? De ces propriétaires les uns étaient au nord, les autres au sud, les autres à l'est, les autres à l'ouest, à 100 ou 200 lieues de Ngan-Kin. Comment s'aboucher ? Une vieille veuve vint aussi sur le terrain où était le tombeau de son mari, et déclara ne pouvoir se séparer de son cher époux. —

Donc le tombeau devait rester – impossible d'exproprier cette vieille veuve. C'était une vraie comédie. Le Père alors renonçant à ce terrain, on le conduisit à un autre situé non loin de là, et d'une grandeur convenable. Là encore des difficultés: une poudrière à l'angle N.E. du terrain n'était pas un bon voisinage pour les Missionnaires. A force d'insister les mandarins cédèrent sur ce point, et ils promirent de l'enlever et de la remplacer par un poste de soldats. On fit bien subir encore plusieurs modifications à ce terrain, on le rétrécit dans le sens de la largeur de l'est à l'ouest, on l'allongea du nord au sud, une malheureuse voie mitoyenne fut transportée au nord, et enfin après de nombreux pas et démarches l'affaire a été presque arrangée. C'est hier ou avant hier qu'un membre du tribunal du Taotai de Chang-hai, a été à minuit réveiller M. Dillon, qui depuis le départ de M. de Rochechouart pour Péking est chargé de la négociation de ces affaires, et lui a annoncé que le terrain en question de Ngan-Kin était enfin définitivement accordé aux Missionnaires. Ainsi deux mois presque pour obtenir ce malheureux terrain. Quant à l'argent, il avait été déjà versé au commencement des négociations. (Mais nouveau contretemps! le propriétaire du terrain nous fait un prix trop élevé. L'affaire est donc encore pendante.) Quand tout sera-t-il arrangé? attendons et prions. ——— On ne peut nier que l'expédition française jusqu'à Hang-Tcheu ne nous ait fait du bien, et que le prestige de notre nom n'y ait gagné en une certaine mesure. A Hang-Tcheu le vice-consul français ayant visité le gouverneur de la province, a été reçu par la grande porte du milieu, tandis que les vices-consuls d'Angleterre et des États-Unis ont dû se contenter d'entrer par la porte de côté; ce qui a été remarqué avec dépit par les Anglais, et ce qui les fait crier contre l'attitude d'indifférence que le gouvernement anglais prend à l'égard des Chinois. A Ngan-Kin même, une autre histoire plaisante est arrivée au ministre protestant Meadows qui avait été lui aussi pillé le même jour que le P. Seckinger. Notre ministre protestant revenu sur le théâtre de sa première déconfiture, veut s'installer de nouveau dans la capitale du Ngan-Houei; mais personne ne veut lui louer de maison. Il veut alors réclamer auprès du Taotai, celui des mandarins qui traite les affaires des étrangers. Donc il va (en petite tenue et non en habit de cérémonie) voir son Excellence le Taotai. Arrivé au tribunal il veut entrer, mais toutes les portes lui sont fermées: – il attend jusqu'au soir. Voyant que personne ne se met en devoir de lui ouvrir, il prend une résolution extrême. Non loin de là se trouve une espèce de tambour ou plaque en cuivre sur laquelle on frappe quand on veut demander justice au mandarin, et le mandarin en entendant frapper cette plaque doit se mettre en devoir d'écouter la requête et d'y faire droit, si la justice le demande. Notre ministre recourt à ce moyen extrême et frappe. On accourt, on lui dit: patience, patience le mandarin ne peut maintenant vous voir, attendez. Il attend encore; enfin, il peut voir le mandarin, qui était également en petite tenue: et notre ministre eut beau se plaindre, on lui répondit: "mais, on ne s'oppose pas à ce que vous vous établissiez à Ngan-Kin, louez, si vous voulez." — Mais, comme personne ne veut lui louer, il lui est impossible de s'y installer. ——— Je ne donnerais pas une idée assez complète de notre situation, ou plutôt ce serait en donner une trop imparfaite, si je ne parlais pas des protestants. Car, comme je l'ai peut-être dit quelquefois, à côté de nous travaillent les ministres protestants. Dernièrement il y a eu contre nous une certaine recrudescence dans les journaux de Chang-hai. Une revue en chinois, publiée par les ministres protestants, a fait contre les Missionnaires catholiques un article où ils étaient indignement calomniés. On a voulu répondre à cet article et le publier dans un journal de Chang-hai, (le Daily-news). Le rédacteur en chef a refusé poliment, disant qu'il fallait éviter la discorde... et voilà que quelque temps après ce même journal a inséré, "des Lectures des ministres protestants" sur le Christianisme en Chine". Après avoir rapidement parcouru "l'histoire de l'introduction de la Religion en Chine par les Nestoriens, il parla aussi de l'arrivée des Missionnaires dans le céleste empire au XVIe siècle; puis le même protestant ou un autre esquissa rapidement les travaux des Missionnaires Jésuites et autres, au commencement de la dynastie actuelle (des Tsing sous Kang-Hi, le Louis XIV de la Chine) Yum-tsen, etc. Vinrent ensuite les Missions protestantes... et alors une longue énumération des nombreuses Bibles distribuées par ces Missionnaires

des milliers de traités, des millions de pages imprimées. — Mais combien de convertis? Peu, bien peu. — Ils étaient forcés de l'avouer; mais disaient-ils, il ne s'agit pas du nombre, et bienque les catholiques Chinois soient très nombreux (comparativement aux protestants Chinois), il y a bien peu de vrai christianisme parmi ces catholiques, ignorants et adonnés à la superstition, etc, etc. Laissons-les dire. On ne peut se dissimuler pourtant que de tels écrits répandus parmi le peuple Chinois font beaucoup de mal. A Yan tchen, M. Taylor est à la tête de l'entreprise protestante avec d'autres ministres habillés à la chinoise. Ils doivent, dit-on, publier une histoire de Rome. Ils ont pour les aider quelques hommes simples; l'un d'eux en prêchant dit que la Religion catholique est dix fois bonne; que la protestante est seulement sept ou huit fois bonne, mais qu'elle est plus facile que la religion catholique. ——— Samedi dernier il y a eu au Carmel de WanKadam, près de Zi-Ka-Wei une touchante cérémonie: la vêture (ou prise d'habit) d'une Chinoise. C'est peut-être la première fois qu'une jeune fille de l'empire chinois revêt l'habit de Ste Thérèse; puisse-t-elle, avec beaucoup d'autres compagnes retirées dans la solitude du cloître, prier beaucoup Dieu pour les Missionnaires! ——— Aujourd'hui même nous avons reçu la visite de Mgr Ridel, évêque nommé, et Vicaire apostolique de la mission de Corée. Nous avons recueilli de sa bouche les plus tristes détails sur cette Eglise désolée. La persécution a exercé ses plus affreux ravages. Son auteur, le régent du royaume, a juré d'exterminer la religion chrétienne en 10 ans. Déjà, sur 25 000 chrétiens environ 8 ou 10000 ont été victimes. Les chrétiens pour échapper ont été obligés de se disperser, et maintenant la persécution semble assoupie. Aucun Missionnaire en Corée: ceux qui doivent évangéliser cette contrée, postés à la frontière, attendent toujours que le moment de la Providence vienne. Il n'est pas arrivé encore. Mgr Ridel voulait pénétrer avec un de ses confrères M. Blanc dans le royaume. Ils montent sur une barque chinoise. Le mot était donné à des chrétiens Coréens de venir, à telle époque, prendre à tel endroit les Missionnaires. Donc nos intrépides missionnaires s'avancent vers le rivage Coréen sur la barque chinoise. Afin de se dérober aux inquisitions qu'on ne pouvait manquer de faire, ils se couchent sous des nattes et des cordages que l'on amoncelle si bien qu'on ne pouvait les découvrir. Ils approchent, une barque coréenne de guerre arrive, les acoste et des hommes du gouvernement montent sur la barque et cherchent de coté et d'autre: ils ne trouvent rien. Ils voient ce tas de nattes et de cordages amassés, et se dirigeant de ce côté, ils se mettent en devoir de fouiller. Quelqu'un qui s'était assis sur ces cordages leur crie qu'il n'y a rien; mais c'est un Chinois, et nos Coréens, partie par défiance, partie ne comprenant pas le langage du céleste empire, veulent, nonobstant l'opposition voir ce qu'il y a dessous. Quelques-uns même crient: « ils sont là, ils sont là! que voulaient-ils dire? les piastres ou les hommes? on ne sait. Toutefois un des perquisiteurs soulève ce tas de nattes et de cordages assez haut pour apercevoir les Missionnaires et pour être vu d'eux. Dire l'impression de ceux-ci serait sans doute impossible; mais la Providence a ses moments: elle se montra visiblement dans cette circonstance: nos hommes qui avaient soulevé les nattes et les cordages les laissèrent retomber, sans avoir vu nos Missionnaires, et s'en allèrent. Quelques-uns voulaient encore venir fouiller ce fameux endroit, disant: "ils sont là"; mais les autres étaient d'un avis contraire. Ils finirent par quitter la barque chinoise et par s'en aller. Toutefois, ils étaient à peine à quelque distance en mer qu'ils voulurent encore revenir: mais ils prirent définitivement le parti de s'éloigner. — Comme je vous le disais, la persécution a sévi avec fureur. Peut-être me demanderez-vous s'ils n'ont pas peur des Européens. — Oh! non, ils ne les connaissent pas assez. — Si l'expédition malheureuse qui avorta il y a quelques années avait été menée à bonne fin, nul doute que la crainte n'eut rabattu un peu de leur morgue, mais c'est ce qui n'est point arrivé. Donc nos Coréens n'ont point peur des Européens. Il paraîtrait même qu'ils auraient témoigné au gouvernement de Pékin un grand étonnement de la frayeur que celui-ci montre à notre égard, et qu'ils auraient offert de chasser du céleste empire tous ces étrangers qui viennent s'y installer si audacieusement. Rien d'étonnant en conséquence que le pays de Corée soit inhospitalier. Il l'est même pour les naufragés; et un navire anglais ou américain ayant échoué sur la côte, les Coréens vinrent brûler ce navire, ce qu'ils firent sans façon et les matelots ne purent qu'à grande peine s'échapper dans leur chaloupe. ——

Il ne faut donc point s'étonner des difficultés que notre sainte Religion rencontre dans ce petit royaume et des persécutions dont elle est l'objet. Il y a même dans la manière dont on procède quelque chose d'infernal: le fait suivant vous le prouvera. « On avait fait prisonniers plusieurs chrétiens; on les mit en prison où on les laissa sans nourriture pendant cinq jours. Au bout de ce temps ils étaient tout exténués; on les conduisit à une salle où un magnifique repas était servi; on s'apitoya sur leur sort, et on les engagea à renoncer à leur religion, les assurant qu'on leur donnerait quelques terres à cultiver, qu'ils pourraient avec leurs parents et leurs amis mener une vie agréable. La faim en fit succomber plusieurs, et à peine eurent-ils renoncé au moins de bouche à leur Foi, qu'on les conduisit hors de l'appartement, ils trouvèrent à la porte des bourreaux qui, sans leur donner le temps de se reconnaître les étranglèrent. — Prions pour ce pauvre pays qui a donné déjà tant de martyrs, trois Vicaires apostoliques et plus de dix prêtres sans compter de nombreux chrétiens.

Lettre du P. Pfister. — Chang-hai, 3 Février 1870. — (Détails sur le Tchen-Kiang.)

... Laissez-moi vous dire ce que je viens de voir à Tchen-Kiang, où je me suis arrêté trois jours en me rendant de Nankin à Chang-hai pour la retraite annuelle. « La ville de Tchen-Kiang, murée comme les villes chinoises est en partie environnée d'une seconde ville également murée, on l'appelle ville des Rebelles parceque ceux-ci à l'époque de leur domination passagère avaient élevé ces fortifications. Malgré le commerce qui a repris une grande importance, et relevé bien des ruines, il n'en reste encore que trop: car, on ne rencontre que des amas de décombres; beaucoup moins toutefois qu'à Nankin. Le quartier européen est bien situé, mais peu développé: le port n'est pas sûr, et tous les navires mouillent sur l'autre bord du Kiang à Lokeou. C'est là aussi que sont toutes les jonques de commerce, surtout celles chargées de sel venant de Yang-tcheou. Il y a 5 ou 6000 Tartares dans la ville et environ 2000 mahométans qui possèdent 4 mosquées. La première visite que nous avons faite, a été pour l'île d'or. Elle a été ruinée par les rebelles. C'est un roc sortant du Kiang qui le baigne complètement excepté à l'époque des basses eaux, n'ayant de terre végétale que dans les fentes: Les bonzes y avaient fait sept étages successifs à partir du niveau du sol, et où ils avaient superposé soit des pagodes, soit des bâtiments à leur usage. Il y a encore aujourd'hui cinq petites pagodes dans des enfoncements plus considérables et que desservent tour-à-tour les 60 ou 70 habitants de la bonzerie. Au sixième étage est une tour octogonale en briques, dont l'escalier intérieur a disparu, ainsi que toutes les corniches et les toits partiels. Les murs sont larges et épais, et forment à l'intérieur des carrés de maçonnerie placés à angles droits les uns sur les autres. Au pied de la pagode est une source d'eau fort renommée, et déclarée la première eau du monde par Kang-Hi. Elle est tempérée en hiver, fraîche en été et sans aucun goût particulier. Le supérieur des bonzes, ainsi que celui de l'île d'argent, relève de celui de Yang-Tcheou, il se distingue des autres par sa barbe et ses cheveux qu'il laisse croître, tandis que tous les inférieurs sont rasés. Tous professent la métempsychose et ne mangent rien de ce qui a eu vie. Ils honorent aussi quantité d'idoles, sans compter les tablettes en non moins grand nombre. Les principales idoles sont celles de Fo, Amida, Quonang-in, etc. - - les tablettes sont presque toutes de grands personnages, la plupart mandarins militaires, qui ont succombé dans la dernière guerre contre les rebelles et que l'on vénère par reconnaissance. Les bonzes sont vêtus de longues robes jaunes, gris-cendré ou gris-noir, la tête couverte d'un bonnet carré ou de la forme . Ils se lèvent le matin pour prier en commun, le temps que met à se consumer un cierge de cire, c'est-à-dire environ deux heures: ensuite chacun se rend à son office. Quand ils ont fini, ils prient en particulier, assis les jambes croisées et les yeux fermés. Ils se réunissent de nouveau vers 3 heures pour prier encore, et pendant le même laps de temps. Quand il y a de grands travaux, ils sont dispensés de la prière commune qui n'est faite que par 5 ou 6. Ils ne sont pas astreints au silence, mais ne sortent pas de la maison. Ils ont 4 repas par jour, dont un principal. Il y en a de presque toutes les parties du Kiang-nan, ainsi que du Tché-Kiang, du Hou-pé, etc. Ils doivent garder la chasteté, et abandonner leur famille. Ils ont dans une salle spéciale les portraits de leurs abbés ou chefs qui se sont le plus distingués. Une même salle leur sert en même temps de dortoir, et si j'ose dire, de chapelle.

Au centre est la statue du dieu Fô, dans une espèce d'armoire à volets treillisés, et par devant une petite table qui sert à brûler les parfums. Cette salle est fort sombre et éclairée de quelques fenêtres à écailles d'huître. De chaque côté des nattes étendues indiquent les lits des bonzes, deux par natte ; devant ces nattes élevées à un mètre du sol, sont des planches recouvertes d'un coussin où ils s'asseyent à la manière orientale : l'abbé seul a le privilège d'avoir un moustiquaire. Sur le pavé, et disposés avec ordre, sont des paillassons qui leur servent pour leurs génuflexions et leurs prostrations. Ils se tiennent bien en général dans cet endroit : nous les avons trouvés modestes. Nous en avons remarqué un assis et recouvert d'une sorte de sac adhérent au corps et ne bougeant non plus qu'un terme. Était-ce une punition infligée, ou une pénitence volontaire, à laquelle quelques-uns s'astreignent parfois pour se faire remarquer ? Ils sont curieux, assez simples, naïfs, fort ignorants pour la plupart, et avides de voir. Ils nous ont bien reçus et nous ont montré tout ce que nous avons désiré. Ils nous invitaient même à adorer une certaine déesse qu'ils vénèrent beaucoup ! Puis ils nous ont fait des interrogations sans nombre. Quel est ton âge ? Pourquoi n'as-tu pas de barbe . . . puisque ton compagnon en a ? D'où êtes-vous ? — D'Europe. — Est-ce bien loin l'Europe ? — Oui, 60000 lis. — Oh ! Pourrions-nous aller en Europe ? — Certainement, mais cela coûte cher (ici les figures s'allongent). — Faut-il longtemps ? — Avec les bateaux de feu 45 jours, avec les autres plusieurs mois. — Les Européens comment saluent-ils ? Comment sont-ils habillés ? Pourquoi êtes-vous en Chinois. — Parceque nous voulons vivre avec les Chinois. — Oui, reprit un autre : n'êtes-vous pas dans la rue du Tien-tchou-Kiao, où vous avez ouvert une pharmacie ? — Précisément. — C'est une bonne œuvre. Et il se mit à la louer devant tous les autres. — Avez-vous des enfants ? — Non. — Mais en Europe ? — Non plus. — Et des femmes ? — Pas davantage. — Mais puisque vous êtes Chinois, pourquoi ne pas faire comme les Chinois, prendre une femme pour avoir une famille ? — On allait leur répondre par la même question, lorsqu'un autre interrompant. — Est-ce que vous vous perfectionnez dans votre religion ? — Sans doute. — Comment faites-vous ? — Alors on lui expose les 10 commandements de Dieu, arrivé au 6me l'interlocuteur baissa les yeux en rougissant. — Nous aussi, dit un autre, nous nous perfectionnons, nous nous avons le même Dieu que vous, et nous irons au même ciel. — Vous êtes dans l'erreur, vous adorez des Poussahs, ce sont des dieux morts, vous adorez vos ancêtres etc. Nous au contraire nous adorons Celui qui les a créés. — Tien-tchou, se mit-il à dire. — Justement et le P. Ferrand de lui expliquer en quelques mots l'idée de Dieu créateur. — Oui, c'est juste, mais est-ce que les Ya-Sou-Kiao (protestants) ne disent pas comme vous ? — Les protestants reconnaissent un seul Dieu et ont plusieurs points communs avec nous, mais ils diffèrent sur d'autres, par exemple ils disent qu'il n'y a pas de chef, de tête à l'Église. — C'est à tort, car à tout corps il faut une tête. — Mais continua un plus jeune, est-ce que nous ne pourrions pas nous faire chrétiens ? — Sans doute (les autres s'étaient peu à peu éloignés quand on entama la question religieuse). — Vous devriez venir nous conduire, vous seriez nos chefs. Ce jeune bonze paraît avoir le désir de connaître davantage la religion. Il s'est fait bonze, dit-il, pour devenir parfait. Est-ce vrai ? Toujours est-il que cette conversation et cette visite a été pour eux une occasion de s'instruire qu'ils ont rejetée. Malheureusement plus d'un Européen ici mène une conduite qui leur fait tirer les plus tristes conclusions. Leur grande richesse est le riz. La plupart sont très-pauvres et n'ont que ce moyen pour vivre. — Encore un mot. En dehors du monastère nous entrions dans une jolie maisonnette fort propre, croyant qu'elle servait de logement à quelque bonze et nous sommes fort étonnés de voir en entrant deux chambres, 5 ou 6 degrés, puis un rang de sièges percés, ou plutôt un long banc percé de distance en distance le tout servant de cabinet public et commun à tout le monastère. ——— La seconde visite fut à la Tour de fer, située à l'extrémité opposée de la ville sur le rocher le plus élevé qui borde le Yang-tse-Kiang. De ce roc on jouit d'une vue superbe, en face de soi le fils de la mer, et au milieu de ses flots rapides l'île d'argent, avec ses pagodes, ses arbres séculaires, les seuls épargnés par les rebelles, car alors l'île était au pouvoir des Anglais ; plus loin, des villages sans nombre, des bourgs, des hameaux se succèdent sans interruption jusqu'à l'horizon, où l'on entrevoit les murailles de la ville de Yang-tcheou. De l'autre côté se déroule à vos pieds Tchen-Kiang avec sa double enceinte, et ses monuments encore debout, puis au delà une ligne de collines qui s'étendent au sud et à l'est. A gauche l'ancienne ville de

Koua-tcheou aux 3/4 ensevelie dans les eaux et autrefois populeuse et commerçante, et le grand canal qui se perd dans le lointain et dont on aperçoit longtemps les traces aux nombreuses voiles qui fuient à l'horizon. — Ce roc est à pic de trois côtés on y arrive par une rampe un peu raide aboutissant à une antique pagode en ruine. C'est près de là qu'est située la tour de fer. Elle a 8 étages sans compter le piédestal et le sommet, mesure de 12 à 15 mètres de hauteur et peut avoir 2 m. 1/2 ou 3 mètres de diamètre à la base. Le sommet a disparu ainsi qu'une partie du 8me étage. Voici ce que les Chinois en racontent : Lors de la guerre de l'opium en 1842, les Anglais bombardèrent la ville et voulant transporter à Londres cette fameuse tour, attachèrent à son sommet un énorme et immense cable, et l'autre extrémité à leurs vapeurs. Ils eurent beau chauffer et tirer : les esprits protecteurs triomphèrent, et tous les efforts des Anglais n'aboutirent qu'à faire tomber la calotte qui disparut dans la suite, et à faire pencher la tour laquelle en effet n'est plus dans la verticale. Elle est composée de pièces en fer fondu, coulées dans un moule et superposées les unes aux autres. L'intérieur est une maçonnerie compacte en briques placées au fur et à mesure que la tour s'élevait. Ces plaques de fer sont épaisses, en plusieurs endroits de 3, 4 et même 5 centimètres. Malgré cette épaisseur, l'oxygène les a tellement rongées que l'on aperçoit souvent la maçonnerie intérieure. Aux angles de la tour qui est octogonale, et à chaque étage sont des espèces de gargouilles aussi en fer, et tout autour sur les corniches qui semblent supporter les toits partiels on peut remarquer des figures en relief faisant corps avec les plaques de fer. Que représentent-elles ? Elles sont bien usées pour le deviner, et les Chinois ne savent qu'en dire. Elles ne représentent pas trop mal, autant qu'on puisse en juger à quelques anciens Poussahs. Outre ces figures on trouve aussi des animaux également en relief et des dessins assez simples. Ce qui semblerait donner une assez grande antiquité à cette tour, c'est, outre ces figures et ces dessins, et la profonde action de l'oxygène sur ces plaques énormes, la vénération que de temps immémorial les populations des deux bords du Kiang ont pour cette tour. C'est une superstition très commune en Chine que la direction des cours d'eau et des vents exerce une influence considérable sur le commerce, la santé et le bonheur, et le malheur non seulement des individus mais aussi des villes et des provinces, et surtout que des pagodes, des tours, des arbres placés dans certaines dispositions requises, contribuent à rendre cette direction favorable aux intérêts de tous. Or cette tour de fer jouit entre toutes de cette précieuse propriété, d'arrêter les influences contraires, et de les changer en influences salutaires. C'est pourquoi elle est si vénérée dans le pays. Comme les rebelles ont tout détruit, les bonzes avec l'appui de tous les mandarins ont fait une souscription pour rétablir la pagode et restaurer la tour. Des millions de personnes ont voulu contribuer à cette œuvre, et on évalue à plusieurs millions de francs le produit de ces engagements. Malheureusement les livres de souscription ont été volés par un hardi filou. De là désarroi des bonzes, lettres des mandarins, poursuites dans tous les sens et sans succès jusqu'aujourd'hui. On recommence une nouvelle souscription. Réussira-t-elle mieux ? Espérons que non. ——— Un grand et large chemin conduisait graduellement de la pagode à l'habitation des bonzes en ruine. On voit en outre à un gradin inférieur les restes de deux autres bâtiments aussi détruits, enfin la demeure du seul gardien de ces décombres dans quelques débris encore debout. Voilà sur marbre noir deux vieilles sculptures en creux dont l'une appartient au temps de Kang-Hi, et l'autre remonte à Van-li de la dynastie des Ming. Elles paraissent postérieures à la tour et représentent une déesse, peut-être celle de la guerre. — Le soir nous sommes allés visiter une mosquée mahométane. C'est la plus grande de Tchen-Kiang. Elle est composée de cinq chambres successives : la dernière, plus grande que les autres, forme le chœur. Une cour renfermant deux arbres vénérables par leur grosseur et leur vieillesse, précède la mosquée, ainsi qu'un tin qui sert de salon pour les préparatifs de la toilette. C'est là qu'ils se lavent, se rasent se peignent, et parfois dans un costume un peu plus que léger. Sur le pavé des nattes étaient étendues ; au fond trois sièges pour les trois dignitaires une table par devant, sur la table un pot de terre, par derrière en forme d'O renversé (∩) une inscription arabe avec des caractères qui m'ont paru des caractères anciens, et de divers côtés d'autres inscriptions soit chinoises, soit arabes. — C'était jour de prière (un Vendredi). Les mahométants au nombre

d'une trentaine environ, tous déchaussés, avaient caché leur queue sous un bonnet ou un turban. Les trois présidents avaient un petit bonnet bleu pointu, recouvert en partie d'un turban blanc dont un bout pendait au milieu du dos. Des chantres venaient tour à tour devant la table, chanter, je crois, des versets du Koran. Ensuite tous portaient les mains aux oreilles, et commençaient les salutations, les inclinations, les prostations et le tout très gravement et avec une certaine majesté chez les plus âgés: chacun pour soi, et n'ayant cure de son voisin. Un chantre tenant en main un long bâton monta ensuite sur un escabeau de trois degrés au côté droit des priants. Il avait devant lui un grand pupitre. Il commença en arabe des espèces de leçons sur un ton lent, grave et assez agréable, qui rappelle ceux des lamentations et de nos leçons ordinaires combinées ensemble. D'une belle voix de baryton et très juste, tantôt il la contenait, tantôt lui donnait de l'ampleur, parfois il coulait sur les notes, d'autres fois il les saccadait, et faisait ressortir les dièses et les bémols. De temps en temps il ralentissait son chant pour faire à droite et à gauche une inclination tenant toujours des deux mains son bâton devant lui. Durant tout ce temps les autres continuaient leurs cérémonies. Il n'y avait aucune femme. Quelques-uns suivaient dans un livre les chants, car dans leurs écoles, les enfants apprennent à lire en arabe presque tous sans en comprendre un mot. — Quand les chants et les prostrations furent terminés, ils se saluèrent à l'orientale, reprirent leurs chaussures et se retirèrent chez eux.

Amérique Septent.le — Naufrage du Pereire. — Précis Historiques. — Lettre du P. de Smet.

Université de S.t Louis, mars 1870. — Je vous envoie le récit, fait par le P. Keller, de son voyage de retour en Amérique, et la triste mort du P. O'Callaghan. Laissons la parole au compagnon de voyage du cher défunt.

En 1868, le P. Joseph O'Callaghan avait été choisi pour représenter la province du Maryland à la congrégation des procureurs à Rome. J'avais été délégué par la province du Missouri à la même congrégation. Désireux de faire le voyage avec lui, je le lui proposai, et mon offre fut acceptée avec joie. Je me rendis à New-York, où je vis notre bon Père pour la première fois. Aussitôt je commençai à l'aimer, à cause de sa bonté naturelle et de sa singulière douceur. Nous nous embarquâmes dans ce port, et, après une traversée favorable, nous arrivâmes en Irlande, en Angleterre, en France, à Rome. — Nos affaires terminées, nous commencions à penser à notre retour en Amérique, quoiqu'il soit dangereux de traverser l'Atlantique au cœur de l'hiver. Ce danger était quelquefois la matière de nos conversations, quoique nous n'en fissions jamais un sujet d'alarme. Notre confiance était en Dieu, avec une pleine soumission à sa sainte volonté, et nous étions disposés à partir, alors même que Dieu voudrait nous engloutir dans les profonds abîmes de la mer. — Nous quittâmes donc Rome, préparés à tout ce qui pourrait nous arriver. Le P. O'Callaghan alla en France pour y faire les préparatifs de notre voyage en Amérique, pendant que moi j'allais en Allemagne pour y terminer quelques affaires. Nous nous revîmes à Paris et nous continuâmes notre route ensemble jusqu'à Brest, où nous nous embarquâmes au bord du Pereire, vaisseau remarquable pour sa grande vitesse, et, en même temps, admirablement à l'épreuve, sous tous les rapports pour subir les plus rudes chocs. Nous étions accompagnés d'un Frère napolitain, Salvator Berardi, qui était destiné pour la province du Maryland, où ses services dans le nouveau scolasticat pouvaient être bien précieux. Dieu le voulait autrement. Non seulement ce Frère ne touchera pas le sol du Maryland, mais le P. O'Callaghan lui-même ne reverra plus jamais son pays natal, ni aucun de ceux qui lui étaient chers. Telle était la volonté de Dieu. Il éprouve ceux qu'il aime, et, quoique terrible quelquefois, il ne cesse d'être père et de procurer le salut de ses élus d'une manière étonnante et selon ses desseins secrets. — A peine notre vaisseau a-t-il quitté le port et commencé à fendre les ondes, qu'une violente tempête surgit. Elle soulève les vagues au-dessus de nos têtes et nous entoure de dangers imminents. L'excellent navire semble n'avoir à craindre ni vents, ni vagues: il continue sa route pendant cinq jours, jusqu'à ce qu'enfin, le vent devenant de plus en plus fort et la mer de plus en plus orageuse, nous fûmes obligés de ralentir notre course et de céder à la violence des vagues. C'était le 21 janvier 1869. Nous avions franchi presque la moitié de la distance entre Brest et New-York, et nous étions entrés dans cette partie de l'Atlantique qui s'étend à une distance de près de dix degrés de longitude et qui a été rendue fameuse par le grand nombre des naufrages.

Cette triste expérience a fait de cet endroit un objet de terreur pour les marins. Tout alentour, la mer avait été tellement fouettée par des vents contraires qu'on ne pouvait voir que de l'écume. Les vagues s'élevaient à une hauteur immense, se heurtaient les unes contre les autres comme des armées en bataille, luttaient avec fureur, s'enflaient dans leur violent assaut, et formaient pour ainsi dire, des murs d'eau, qui semblaient non pas stationnaires, mais dans un mouvement terrible sur la surface de l'abîme. Notre capitaine, voyant le danger, pensa qu'il serait mieux de céder à la tempête. Il donna ordre d'employer seulement autant de vapeur qu'il fallait pour diriger le vaisseau. Sa conduite est éminemment digne d'éloge, car sa prudence, quoiqu'elle ne put garantir le navire de toute perte, l'empêcha de couler. La première victime fut un matelot. Tombant du mât, il se cassa le cou et expira immédiatement. Le P. O'Callaghan, apprenant ce malheur, accourut pour administrer les sacrements au moribond; mais il le trouva mort. Il vint me le dire avec tristesse, et ajouta qu'il lui semblait étrange que le jour de la fête de Ste Agnès fut si différent de l'esprit et du caractère de la sainte; « car elle était tout aimable, douce, tranquille, disait-il, tandis que son jour de fête est rude, menaçant, dangereux. » — Le P. O'Callaghan avait toujours été très-dévot à cette sainte, toujours éloquent lorsqu'il énumérait ses dons et ses vertus, et il tachait de l'imiter. Je me souviens aussi avec quelle joie et quelle dévotion il visitait la chapelle de Ste Agnès pendant que nous étions ensemble à Rome, examinant en détail tout ce qui appartenait à la vie et aux souffrances de la grande sainte, et se réjouissant de ce qu'une martyre qui lui était si chère fut tant honorée à Rome. C'était cette fête, ce jour consacré à sa sainte patronne, qui devait être le dernier jour de sa vie; et le Père devait aller continuer et finir dans le Ciel la célébration de la fête qu'il avait commencée sur la terre. — Le P. O'Callaghan voyageait en seconde classe. Les passagers en première ont échappé au naufrage. Le motif qui le faisait voyager ainsi n'était pas assurément un esprit d'avarice; c'était l'amour de la sainte pauvreté, qu'il s'était engagé à pratiquer par un voeu spécial. — Quelques heures s'étaient passées depuis l'accident. Il était 3 ou 4 heures de l'après-midi. Nous étions assis dans le salon, qui servait à la fois de salle à manger et de lieu de réunion où les passagers passaient leur temps en conversations, en lectures, en jeux. Le P. O'Callaghan était assis à la table et récitait les vêpres. C'étaient, je crois, celles de sa chère patronne. Je faisais de même non loin de lui, mais je me tenais dans une position inclinée, me balançant, à cause du roulement du vaisseau, en plaçant mon coude sur le banc. Dix ou douze passagers seulement se trouvaient dans le salon; la plupart étaient descendus, et, comme cela arrive généralement à ceux qui ne sont pas accoutumés à la mer, ils étaient malades dans leurs berths. — Jusqu'ici j'ai raconté ce que je me rappelle. Tout ce qui arriva depuis lors jusqu'au coucher du soleil, je ne le dirai pas d'après mes propres souvenirs: je rapporterai ce que j'ai appris des autres; car j'avais perdu connaissance, et d'une manière si subite que je ne me souviens ni du temps, ni des événements. Je n'entendais point de fracas, je ne sentais aucun mouvement extraordinaire du vaisseau. Aussi n'avais-je pas de nouvelle appréhension de danger. Ce que je me rappelle, c'est que je disais mon bréviaire et que je me trouvais étendu comme mort. Pour ce qui regarde les événements qui se succédèrent dans l'intervalle, je n'en sais rien; le changement m'a semblé instantané. C'était comme un coup de foudre qu'on ne sent pas et dont on n'a pas de souvenir. Je ne puis me former aucune idée du temps que je demeurai prosterné. Plus tard, lorsque je repassais dans mon esprit ce qui s'était passé, il me semblait que j'avais eu une sorte de rêve avant le coucher du soleil, et c'était là, sans doute, le premier effort de ma raison. — Il me semblait alors que j'étais debout au milieu des débris du vaisseau. Un fragment du pont brisé pendait au-dessus de ma tête. Je pouvais voir, par le côté qui avait été enfoncé devant moi, les vagues écumantes. Je voyais des hommes courant çà et là, travaillant pour sauver leur vie, jetant à la mer les fragments du bordage fracassé et étayant le pont au dessus de moi. Tout près de moi gisait une fille morte, et devant moi un homme grièvement blessé. J'étais surpris et je me demandais ce que cela signifiait? qui étaient ces hommes? ce qu'ils faisaient? où j'étais? comment j'étais arrivé dans cette mer, que je croyais être la Méditerranée? J'avais l'idée cependant qu'il y avait eu une calamité. On me voyait péniblement étendre la main d'un côté et de l'autre, faisant le signe de la croix dans l'air et murmurant les paroles de l'absolution. D'après ce qu'on m'a dit après, je demeurai ainsi debout, comme dans un songe, pendant une heure entière, regardant la mer fixement, et, sauf la répétition du signe de la Croix, parfaitement immobile. — Le P. O'Callaghan, je ne le vis ni ne l'entendis plus. Il était là cependant, comme je l'ai appris plus tard, couché tout près de moi, enseveli sous les débris du pont et

fragments des tables du salon, au-dessus desquels je faisais continuellement le signe de la croix et je prononçais les paroles de l'absolution. — Épuisé de peines et d'un sentiment indescriptible de fatigue dans tous les membres, je commençai à chercher une place où je pourrais me reposer; et, portant mes pas défaillants le long du côté du vaisseau, j'arrivai à l'échelle qui mène au franc-tillac. Je m'assis là, et, pendant un temps considérable, je contemplai l'échelle dans ma stupeur, jusqu'à ce qu'enfin l'idée se présenta que le chemin vers mon berth était au bas de l'échelle. Je vins ainsi dans un quartier où peut-être les marins dorment quelquefois, mais où les berths étaient des planches nues. J'étendis mes membres fatigués. Peut-être la mort m'y aurait fermé les yeux, si quelqu'un ne m'eût découvert avant la nuit et ne m'eût porté vers la partie du vaisseau qui avait été érigée en hôpital pour les blessés. Là, assis sur une chaise, sans oreiller ni coussin, mouillé jusqu'aux os, je passai la nuit sans sommeil, mais dans un état d'assoupissement. — Le lendemain, quelques-uns des passagers étant venus à l'hôpital, je leur demandai ce qui était arrivé. Mes premières paroles furent: où est mon compagnon de voyage, le P. O'Callaghan?« L'individu à qui je fis cette demande me regarda un moment et me fit cette réponse laconique: « Il est bien. » Il sortit aussitôt, ce qui me fit soupçonner quelque malheur. Un autre, qui vint peu de temps après et auquel je fis la même question, me prit la main, et après m'avoir tâté le pouls, me dit: « Vous êtes maintenant assez fort pour entendre la vérité que nous n'osions vous dire plus tôt. Sachez donc que votre compagnon de voyage a été écrasé au milieu des débris du salon, par cette lame qui est venue crever au-dessus de nous, hier après midi. — Au moins, alors, lui dis-je en fondant en larmes, je vous en prie, demandez au capitaine de garder le corps jusqu'à ce que nous arrivions à la terre ferme. — Hélas, me répondit-il, c'est trop tard: il est déjà enseveli dans la mer! » Je n'avais plus rien à demander, plus rien à dire, et, couvrant de mes mains mon visage mouillé de larmes, je m'abandonnai à ma douleur. « Seigneur Jésus! m'écriai-je, pourquoi avez-vous agi de la sorte envers nous?» Je ne réfléchissais pas que Jésus aussi avait fait la volonté de son Père. Pendant longtemps je refusai toute consolation. Un tel coup me semblait cruel, une telle sépulture trop horrible! Mais, enfin, étant un peu plus calme, je tâchai de me conformer à la volonté divine, en pensant que bien des fois Dieu a envoyé les afflictions en apparence les plus sévères à ses élus, qu'il mène au port du repos éternel par des sentiers rudes et par un chemin qui, aux hommes, semble ruineux. — Enfin, ayant repris quelque tranquillité, je fus en état de constater et de comprendre ce qui était arrivé. Deux énormes vagues, se brisant l'une contre l'autre et s'élevant ainsi au-dessus de nous comme une haute muraille, étant tombées sur le vaisseau, et, enfonçant par leur poids le pont et le côté du vaisseau, y avaient écrasé les personnes qui s'offraient à leur passage, emporté et noyé trois individus de l'équipage. La jeune fille avait le cou brisé. Le P. O'Callaghan avait la poitrine enfoncée par la table du salon, qui avait été enlevée du plancher et jetée avec une grande violence contre lui, et l'épine dorsale brisée par le poids de l'eau. Il est mort probablement sous le coup, sans connaissance et sans douleur. Nous pouvons espérer qu'il sera allé immédiatement chanter avec les Anges dans le ciel les louanges qu'il récitait au moment où il fut arraché à ses compagnons de voyage. Le Frère Berardi avait la jambe cassée. Il gisait dans notre hôpital improvisé à la hâte. Six autres passagers, parmi lesquels j'étais, avaient tous été blessés plus ou moins grièvement. Mes souffrances provenaient surtout d'une congestion de sang au cerveau. Je souffrais beaucoup de la tête, comme aussi du cou, de l'épaule et du côté. Mon état semblait presque désespéré. — Plus tard, j'appris qu'un jeune homme était mort des suites de ses blessures, qu'il avait expiré pendant la première nuit, dans un coin du vaisseau où il s'était traîné; et que quatorze autres étaient en traitement dans d'autres parties du vaisseau. On me dit aussi que nous avions été longtemps en danger imminent de couler à fond, à cause de la grande quantité d'eau entrée dans le vaisseau; et qu'après que la proue eut été fortement endommagée par les vagues, nous avions cessé de lutter contre la mer et les vents, viré de bord et fait voile vers un port de France. En effet, la mer, comme si elle eut été rassasiée par les victimes qu'elle avait englouties, était devenue beaucoup plus calme; et la tempête, ayant épuisé ses efforts, avait perdu son courroux. Tout alla donc assez bien jusqu'à ce que nous arrivâmes au Havre, le cinquième jour après notre catastrophe. Ce qui suit peut être raconté brièvement. — Mais je ne puis finir cette partie de mon récit sans faire mention de quelques faits qui me touchèrent beaucoup dans la conduite des compagnons de nos périls. — Ce qui me frappa d'abord, c'est la perversité de quelques hommes qui, au milieu des dangers qui nous menaçaient tous, n'hésitaient pas à souiller leurs âmes de nouveaux

méfaits. Ainsi, un individu ne rougit pas de fouiller les poches du Père mort et d'enlever son argent, sa montre, ses papiers et ses clefs. Un autre profita de mon absence pour me voler tout ce qui restait dans ma chambre, et il réussit si bien à cacher son butin, que tous mes efforts pour retrouver mes effets furent inutiles. — Grâces à Dieu, j'ai bien de meilleures choses à dire de la grande majorité des voyageurs qui nous montrèrent une grande affabilité et un charitable désir de nous assister, malades ou blessés. Ils venaient constamment à l'hôpital où j'étais, et tâchaient, par de douces paroles et des services obligeants, d'alléger nos peines et de diminuer l'ennui d'un lit de douleur. Un d'eux, M. Simon Camacho, me procura un soulagement signalé, en échangeant ses bons vêtements, bien secs, contre ceux dans lesquels j'étais étendu tremblant de froid. Ce bon service et ses soins assidus lui ont acquis ma reconnaissance perpétuelle. — La patience héroïque de notre excellent F. Berardi excita l'admiration de tous ceux qui le virent. Il était couché, comme les autres, sans oreiller, sur une table étroite dans ses habits mouillés. Il avait été si dangereusement blessé, qu'il était impossible de lui ôter ses habits sans danger. Ce que le bon Frère a dû souffrir est connu de Dieu seul, qui, depuis lors, a récompensé d'une couronne de gloire la patience de son serviteur. Je dis récompensé; car, quoique le F. Berardi fut porté à l'hôpital et assidûment soigné par les Sœurs de St. Thomas de Villeneuve dès que nous fûmes arrivés, les chirurgiens trouvèrent que la mortification avait trop progressé pour rendre l'amputation possible; de sorte que, sa vie et ses souffrances finissant ensemble, il devait aller recevoir sa récompense dans le ciel. — Quant à moi, aussitôt que je me sentis en état de quitter le vaisseau, je dirigeai d'abord mes pas vers une église, puis vers une autre, mais sans trouver de prêtre dans aucune. J'envoyai, par le télégraphe, l'annonce de la mort du P. O'Callaghan à Rouen et à Paris, et puis j'allai à l'hôpital visiter le F. Berardi. Les bonnes Sœurs me reçurent avec une grande cordialité et me donnèrent de meilleurs habits pour échanger contre mes habits déchirés. — Pendant que j'étais assis près du lit de notre cher Frère, lui donnant les consolations qui étaient en mon pouvoir, on vit venir à l'hôpital, — dirai-je par hasard ou par une disposition spéciale de la Providence? — un prêtre, M. l'abbé Duval, aumônier d'un couvent des Ursulines situé non loin de là. Il avait appris le malheur qui nous était arrivé et m'attendait au dehors jusqu'à ma sortie de la chambre du Frère. M'accostant et mettant sa main sur mon épaule, il me dit affectueusement: "Maintenant vous êtes mon prisonnier, et il faut venir avec moi." Jamais je ne pourrai assez louer et remercier cet ami sincère, pour toutes les bontés et tous les soins dont il me combla; jamais je ne cesserai de le regarder comme mon ange gardien et le conservateur de ma vie. — Les Ursulines sont également dignes d'éloge. Pendant les trois jours que je demeurai au Havre, elles me permirent de loger et de dire la Messe dans leur couvent, et de prendre mes repas avec leur aumônier. Elles croyaient ne pouvoir faire assez pour rétablir ma santé et me fortifier le corps et l'âme. Daigne le bon Dieu, qu'elles soignaient, comme il l'a recommandé, dans sa pauvre créature, leur donner une éternelle récompense! — Mes journées au Havre étaient entièrement remplies. J'écrivais partout pour informer les Nôtres de ce grand malheur; je devais attendre continuellement, à la cour du magistrat, pour obtenir les bagages du P. O'Callaghan; et puis, chaque jour, je faisais des visites au F. Berardi. — Le quatrième jour, je m'embarquai triste et solitaire sur un autre vaisseau, pour faire une seconde fois le voyage sur l'Océan. Avant mon départ, un de nos Pères arriva de Rouen pour m'offrir des secours; et un autre de Paris, d'où je reçus plusieurs lettres. Tous les deux me priaient de différer mon voyage et de demeurer encore quelque temps en France. Je me rappellerai toujours cette fraternelle affection et cette tendre sollicitude de nos Pères de France. Mais je croyais de mon devoir de hâter mon départ, pour aller rassurer autant que possible, par la triste histoire de notre terrible calamité, la pénible anxiété qui agitait chacun des Nôtres en Amérique. Si je ne pouvais pas les consoler, au moins je pourrais mêler mes larmes aux leurs pour pleurer l'ami que nous avions perdu. Ayant donc dit adieu, non sans douleur, à tous ceux dont j'avais reçu tant de marques de bienveillance et de bonté, et ayant imploré les bénédictions de Dieu sur tous mes amis, je recommençai mon voyage. — C'était, cette fois, sous de meilleurs auspices. Nonobstant quelques orages et quelques alarmes, après une traversée de 13 jours, nous arrivâmes heureusement à New-York. Le R. P. Provincial du Maryland m'y attendait. Quand j'arrivai au collège, il m'embrassa tendrement et me salua seulement par ses larmes. Plus tard, ayant comprimé sa douleur, il remercia Dieu de m'avoir préservé; et, avec les autres Pères qui s'étaient assemblés autour de moi, il écouta mon triste récit. Oh! que de fois j'ai été obligé de renouveler ma douleur, en répétant ma triste histoire dans les différentes maisons par lesquelles je passai sur ma route vers la province du Maryland! On pouvait

voir combien le P. O'Callaghan avait été estimé, combien il était aimé aimé de ses Frères en religion. Tous pleuraient sa mort comme celle d'un père. En effet, le Maryland avait perdu la fleur de sa province; les novices, un guide et un père; tous, un brillant exemple et un maître de toutes les vertus requises dans un religieux; un homme, en un mot, versé dans toutes les branches de la littérature et expérimenté dans le maniement des affaires. Tous les Pères de la province le considéraient avec joie comme devant bientôt être placé à leur tête. L'arrivée de la nouvelle fatale détruisit leurs espérances et changea leur joie en douleur. Mais Dieu qui a voulu récompenser son fidèle serviteur en l'admettant aux joies du paradis, plutôt que de le donner à ses Frères laissés sur cette terre pour guide et chef tant désiré, les consolera lui-même, et celui qu'ils ont perdu, enlevé aux vivants, mais plus près de Dieu, n'oubliera pas ses frères; il les aidera d'autant plus efficacement par ses prières et son intercession. —— Le P. O'Callaghan naquit dans l'État du Massachussetts, le 18 avril 1824. Il fut admis dans la Compagnie de Jésus, dans la province du Maryland, le 9 avril 1844; fit les quatre vœux, le 15 Août 1861, et mourut le 21 Janvier 1869, dans la 45me année de son âge et la 25me de sa vie religieuse. —— Le F. Berardi, dont j'ai appris depuis mon retour au Missouri la mort dans l'hôpital du Havre, naquit dans le royaume de Naples, le 7 Mars 1824. Il fut admis dans la Compagnie, le 26 Octobre 1850; il fit ses derniers vœux comme coadjuteur temporel, le 15 Août 1861. Lors de la dispersion des Jésuites de la province de Naples, il fut envoyé en Espagne; et, étant chassé de ce pays, avec les autres Jésuites, lors de la dernière révolution, il se rendait en Amérique. Il est mort le 2 Février 1869, à l'âge de 45 ans; il en avait passé 19 dans la Compagnie. —— Que tous les deux reposent en paix et se souviennent de moi devant Dieu! C'est la prière de leur indigne frère en Jésus-Christ.

Voilà, mon révérend Père, le triste récit de ce naufrage et des circonstances de la mort de notre bon P. O'Callaghan, que vous vous souviendrez avoir vu au collège St Michel à Bruxelles, lors de son départ pour Rome avec le P. Keller. Vous comprenez combien cette mort tragique nous a affectés tous. — Agréez, etc.

Indes. —— Bombay. —— Extrait d'une lettre du P. Esseiva. . . .

Le territoire du vicariat apostolique possède une population catholique d'environ 60 000 âmes; mais le Vicaire apostolique n'en a que 20 000 sous sa juridiction; les 40 000 autres appartiennent au diocèse de Goa. Il en sera ainsi jusqu'en 1871, époque où le concordat passé entre le St Siège et le gouvernement Portugais doit être mis à exécution, si toutefois le Portugal est disposé à remplir les conditions posées, dispositions dont jusqu'ici il est permis de douter. Le St Père profitera sans doute de la présence à Rome de presque tous les évêques de ce vaste pays pour régler définitivement la chose. Il faut prier pour que cette question si compliquée de la Mission des Indes trouve enfin une solution digne de la plus grande gloire de Dieu. Jusqu'ici nous subissons les inconvénients d'une double juridiction, qui établit en quelque sorte deux diocèse sur un même territoire. Bombay, par exemple, compte 15 églises publiques et chapelles. Le Vicaire apostolique en possède 9 et l'Archevêque de Goa 6. Toutefois il n'existe aucune séparation locale, et les sujets des deux diocèses sont souvent mêlés ensemble. Cet arrangement provisoire qui existe depuis 1862, a amené une paix qui ne repose que sur des fondements peu solides, mais qui est bien préférable à l'état de guerre qui la précédait. Cependant cette double juridiction a beaucoup d'inconvénients. L'unité si nécessaire au progrès de la religion n'existe que bien imparfaitement. Les efforts qu'ont fait nos Pères pour fonder et tenir des écoles catholiques n'ont trouvé qu'un très faible soutien parmi les fidèles qui dépendent plus directement de l'Archevêque de Goa. Ils se tiennent généralement à l'écart. Le nouveau collège qui s'établit avec tant de peine, n'a pu encore gagner leurs sympathies. Ils nous voient à l'œuvre; ils nous regardent faire avec une indifférence vraiment navrante, et se croient dispensés de nous porter secours; et pourtant ils savent bien que ce collège est pour la jeunesse catholique de toute condition. Mais cela les inquiète peu. Ce n'est pas leur œuvre! C'est celle du vicaire apostolique et celle des Jésuites. —— Un autre inconvénient résulte de cette double juridiction. Souvent il y a des abus, des scandales; pour y porter remède et empêcher leur retour, c'est naturellement au Vicaire apostolique que l'on s'adresse, comme à l'autorité religieuse la plus voisine. Mais le plus souvent ces abus, ces scandales ont lieu dans des églises soumises à la juridiction spéciale de l'Archevêque de Goa; en sorte que le Vicaire apostolique, libre du reste de toute responsabilité, ne peut prendre sur lui de les corriger. En voulez-vous un exemple? A Bandora existe une chapelle dédiée à Marie sous l'invocation de N. D. du Mont, et dont la fête est fixée au jour de la Nativité de la très-sainte Vierge. Cette solennité y attire

généralement une immense multitude d'étrangers. Chrétiens et païens de toute caste affluent de toutes parts. Le malheur est que chaque année voit se renouveler à cette occasion les mêmes désordres, les mêmes excès. La pauvre Chapelle devient en ce jour néfaste le théâtre de cérémonies religieuses de toutes espèces, et même de profanations impies, dont il est impossible même d'avoir une idée. De dévotion, vous le comprenez sans peine, il ne saurait en être question. On dirait une véritable foire où se mêlent confusément chrétiens et païens sans distinction de culte ou de religion. Tout le jour une multitude en désordre se presse à la porte du sanctuaire pour entrer ou pour sortir : on se pousse, on se heurte, on parle ; ce ne sont que cris et que hurlements, pareils à ceux d'une place publique. Les offrandes reçues en ce jour passent pour fort considérables. On y vend à 15 ou 20 centimes des cordons de laine, dont la valeur réelle ne dépasse pas 2 ou 3 centimes. Quelle vertu la foule leur attribue-t-elle ? Je l'ignore ; ce que je sais, c'est que l'on en distribue des caisses entières. Cette solennité est une véritable ignominie pour nous autres catholiques. Des personnes de haute considération en sont fort scandalisées ; elles s'étonnent que l'autorité ecclésiastique ne mette pas un terme à un aussi criant abus. Mais ce sanctuaire dépend de la juridiction de l'Archevêque de Goa, et le Vicaire Apostolique n'a rien à y voir. Il lui faut se borner à flétrir de son blâme ces scènes scandaleuses, sans qu'il lui soit permis de rien faire pour y mettre un terme. Ne croyez pas cependant que les prêtres de l'Archevêque de Goa en soient moins bienveillants à notre égard ; nous, de notre côté, nous leur témoignons toute l'affection possible. On voit parmi eux des ecclésiastiques d'une vie fort édifiante, remarquables par leur piété et par l'excellent esprit qui les anime. Sans doute, il y a des exceptions ; mais elles sont beaucoup plus rares que vous ne vous l'imagineriez peut-être. Malheureusement l'enseignement théologique en ce pays n'est pas toujours très-orthodoxe ; il y a même peu de temps on a prié de sortir du séminaire de Goa plusieurs auteurs dont les œuvres sont condamnées par l'Église. De là des idées erronées sur l'autorité du Pape, sur les droits réciproques de l'Église et du roi de Portugal, etc. Il y a peu de jours nous eûmes la visite d'un chanoine de l'église métropolitaine de Goa. Ce digne prêtre n'a pas peu contribué à la réforme du séminaire diocésain. Il est fort instruit ; entre autres ouvrages français, sa bibliothèque renferme l'histoire complète de la Compagnie, de M. Crétineau-Joly. A son départ de Bombay, il était dans le ravissement au sujet de tout ce qu'il y avait vu, surtout dans nos colléges. Ce vénérable prêtre, frère de l'un des Nôtres, est l'un des trois dignitaires ecclésiastiques à qui l'Archevêque de Goa, au moment de partir pour l'Europe, a confié l'administration de son immense diocèse. Et il fait tout pour s'assurer un succès si désirable, si utile au salut des âmes. — En 1858, nous n'avions d'autres écoles de garçons que l'orphelinat qui comptait à peine 40 enfants et l'école de Mazagon où il y avait près de 50 élèves. Depuis lors, cette école a augmenté d'année en année ; elle est devenue successivement St. Marys Wish. School et plus tard le collége de S. François-Xavier qui est affilié à l'université de Bombay. Nos Pères ont gagné du terrain et donné une forte impulsion à l'éducation de la jeunesse catholique. Ce nonobstant ils ont encore à combattre et leur triomphe ne sera complet que quand les enfants catholiques auront entièrement abandonné les écoles protestantes. Cela demandera encore du temps. Le nombre des enfants catholiques qui fréquentent ces écoles est encore assez considérable. On sent encore fortement ici l'inconvénient d'une double juridiction. Si tous les catholiques étaient soumis à la même autorité, les affaires iraient beaucoup mieux, et l'on pourrait employer des moyens efficaces pour éloigner les enfants de ces tristes écoles où leur foi est si fort en péril. — Je viens d'apprendre à l'instant même qu'un riche Parsi Cowage vient de faire à notre collége un don de 18000 fr., dont 12 000 destinés à faire bâtir une tour qui portera le nom du bienfaiteur. Le reste de la somme (2 500 roupies) sera consacré à la fondation d'une bourse en faveur des élèves pauvres. Les Parsis descendent des Perses qui avaient été chassés de leur pays par les Mahométans. Ils ont conservé jusqu'à nos jours le culte du feu et du soleil ; ils ont à Bombay leur temple consacré au feu. On les voit matin et soir réciter en public leurs prières, le visage tourné vers le soleil ou vers un autre endroit éclairé. Ceux qui se font gloire d'être au sommet de la civilisation, ne connaissent d'autre culte que celui de Mammon. Les Parsis sont très nombreux à Bombay ; ils s'appliquent surtout à l'industrie et au commerce, et ils y déploient une grande habileté. Il y en a parmi eux qui par ce moyen se sont acquis des fortunes princières : notre bienfaiteur est de ce nombre. Que le Seigneur lui rende son bienfait en lui accordant celui de la Foi ; mais hélas ! les pauvres Parsis paraissent encore bien éloignés de la vérité.

Europe. — Allemagne. — Insprück. — Lettre du F. Müller à un Scolastique de Laval. — 18 avril 1870

... Laissez-moi vous envoyer une petite esquisse historique de notre province. Et d'abord je vous mènerai dans ce vaste royaume translaitanien où nos travaux rencontrent, il est vrai, moins d'opposition, mais où par contre la Compagnie est plus lente à prendre racine et à recruter des enfants parmi la population et le clergé. Le Hongrois, de sa nature, a de l'antipathie pour la pauvreté et l'obéissance; si nous déployions un luxe trop fréquent ici, si nous avions d'immenses possessions comme d'autres en cette contrée, nous aurions sous peu un grand nombre de postulants et de novices. Nous avons là pourtant un noviciat, c'est la maison la plus ancienne que possède la nouvelle Compagnie dans la Hongrie. Thyrnace, autrefois déjà maison de l'ancienne Compagnie, fut cédée dès 1853 par Mgr. le Primat de Gran (Strygonie) au R. P. Beckx alors provincial d'Autriche. La maison appartient au gouvernement, mais à titre de bienfonds de l'église; elle a donc été mise à la disposition de l'Archevêque qui s'est empressé de l'offrir aux religieux les plus chers à son cœur. Depuis lors, nous étions tranquilles possesseurs de ces vastes bâtiments et nous desservions l'église y attenant. Cependant l'année dernière, la ville de Thyrnace songeait à créer en son sein un gymnase (lycée). Rien ne parut plus simple aux libéraux et aux calvinistes, nombreux dans ce pays, que de faire servir à cet usage le couvent, bien de l'État, dans lequel étaient enterrés depuis près de 20 ans des moines qui ne rendaient aucun service à la patrie. On signa une adresse au ministère, et la chose parut prendre une mauvaise tournure, quand le primat actuel, Mgr. Simor (lisez: Schimour) prit nos intérêts en main. D'abord il nous assura une autre maison de son archidiocèse, en cas que celle de Thyrnau nous fut enlevée; ensuite il plaida lui-même notre cause devant le ministère. On déclara que les biens-fonds de l'église ne peuvent être employés aux usages de l'Instruction publique, que Thyrnace est et restera, conformément aux lois, entre les mains des Jésuites auxquels le gouvernement, sur la demande du primat, l'avait cédé sans conditions. Voilà donc les paisibles habitants de l'endroit tranquillisés de nouveau, et se livrant avec plus d'ardeur que jamais aux pieux exercices de la formation à la vie religieuse. Ils sont, cette année, au nombre de 9, tant Slaves que hongrois. Illum oportet crescere; priez que le Maître de la vigne y envoie un plus grand nombre encore de bons ouvriers! De Thyrnace, rendons-nous en hâte, à travers les steppes sauvages et brûlantes, entrecoupées d'oasis d'une verdure et d'une fertilité incroyables, par des chemins sablonneux et peu pratiqués, dans un gros village situé vers le centre du royaume. Colocza (lisez: Calotcha) est le siège d'un archevêché très-riche, comme presque tous les évêchés de Hongrie, et le collège que nous y possédons jouit de la meilleure renommée dans tout le royaume. En 1860 l'archevêque nous appela à la direction de ce gymnase qu'il venait de retirer aux Pères Piaristes, les instructeurs par excellence de la jeunesse hongroise. Le R. P. Weninger, premier Recteur jésuite du collège, comprit immédiatement l'importance de cette maison et n'épargna rien pour y attirer cette jeunesse, amie du splendide et du grandiose. Au début la maison n'était destinée à peu près qu'à l'éducation des jeunes élèves du sanctuaire, quelques internes seulement trouvaient place dans ses bâtiments mesquins. On augmenta le collège d'année en année, on éleva une grande salle superbe (120 000 fr.); les élèves eurent du succès aux examens publics. Il y a deux ans, l'inspecteur préposé aux examens était un P. Piariste, connu pour ses principes radicaux et démocrates. Il avait écrit des ouvrages où il conseillait d'exclure la religion des écoles, et il ne cachait pas son inimitié envers les Jésuites. Ne vous étonnez pas de trouver de pareils religieux en Hongrie; l'histoire, hélas! révèle des misères bien grandes encore dans ce clergé, riche à l'excès, et aimant la liberté par dessus tout. Notre inspecteur donc arrive, peu disposé à faire passer à nos élèves des examens brillants, comme vous pouvez aisément le supposer. Cependant le R. P. Recteur et les autres Pères lui font la réception la plus courtoise; les élèves donnent une séance académique en son honneur, on lui fait visiter les classes; il interroge, et reçoit les réponses les plus satisfaisantes. Bref, sous peu, toutes ses préventions sont tombées, et la sympathie la plus chaude a pris place en son cœur. Il donne à 12 élèves présentés la note très-bien, ce qu'il ne donna à aucun gymnase de sa circonscription, et dans le rapport qu'il adressa au ministère il mit le collège de Colocza au premier rang, au dessus des établissements d'éducation de Pesth, Bude, etc. On le persécuta publiquement, on le traita d'ami des Jésuites; il se disculpa avec force et cita des preuves de la supériorité de notre méthode; en un mot il donna un retentissement extraordinaire à l'éducation des Jésuites, et le R. P. Recteur dut à la rentrée suivante refuser 150 élèves, la maison ne pouvant contenir que 105 tout au plus. On bâtit toujours, et l'on croit pouvoir, à la prochaine rentrée, ouvrir un local assez vaste pour recevoir plus de 300 élèves. Il est bon de noter que ces élèves sont des premières familles du royaume: on compte parmi eux deux pupilles du ministre Deak, un neveu du ministre Andrassy, un neveu du primat, des comtes

de Bethlen, etc. Il y vient aussi des Juifs, des calvinistes, comme externes, et ce ne sont pas ceux qui font le moins d'honneur et qui sont les moins reconnaissants à nos Pères. Voilà donc le Vaugirard de la Hongrie (sauf quelques différences); vous voyez que Colocza est dans l'âge de croissance, mais que c'est une jeunesse vigoureuse et promettant le plus bel avenir; crescat, crescat! Rendons-nous maintenant à l'extrémité nord-est de la Hongrie, tout près de la Pologne. Là nous trouverons un pensionnat de 56 élèves qui fréquentent les cours du gymnase de la ville. Recevoir l'instruction chez des laïques, l'éducation chez nous, paraîtrait peu utile en France; il n'en est pas ainsi chez les Hongrois, et si nous avions plus de place, nous aurions encore plus de pensionnaires à Szathmar (lisez: Satmar). Un pensionnat semblable se trouve en Croatie, à Posega (lisez: Pochega). Un ou deux Pères suffisent pour toute la maison. Quelques Pères en résidence travaillent dans le diocèse. Le bien produit par ces pensionnats n'est certes pas à dédaigner. Nous avons parcouru les maisons de la Hongrie, mais nous n'avons pas vu tous les travaux des Nôtres. Beaucoup de missions et de sermons allemands se sont donnés dans ce royaume, car au milieu des villages hongrois sont enclavés des bourgs composés tout entiers d'allemands qui sont avides d'entendre la parole de Dieu prêchée dans leur langue maternelle. Quant aux missions données en langue hongroise, c'est chose inouïe jusqu'à ce jour. Cette année néanmoins trois de nos Pères vont semer pour la première fois dans les âmes cette semence féconde; priez qu'elle fructifie et rapporte le centuple en cette terre inculte et si dévastée par le matérialisme. Un Père de Presbourg vient également de donner les Exercices spirituels au grand séminaire de Gran: c'est la première fois que cela s'est fait en Hongrie; puisse cet exemple du Primat entraîner à sa suite tous ses suffragants! Nous avons de plus quelques Prémontrés d'un de ces riches couvents hongrois dans notre convict à Inspruck, et ils ont fini non seulement par se faire à cette vie de privations et de soumission, mais bien plus, ils y ont pris goût, et ils sont attachés de cœur déjà à la règle. Ah! si tant d'autres couvents voulaient ainsi introduire tout doucement une sage réforme dans leur sein! Si le clergé, au lieu de regarder comme une honte et une tache ineffaçable de faire une retraite chez nous, venait à accepter les retraites ecclésiastiques diocésaines comme elles se font en France! Lorsqu'on pèse toutes ces choses, on serait presque tenté de remercier le bon Dieu d'avoir enlevé au Clergé français, par les mains des révolutionnaires du siècle dernier, ces biens dont la possession est si funeste au Clergé de Hongrie. Mais qui sait les desseins cachés de Dieu? Attendons et prions.

Je craindrais de fatiguer votre attention et d'abuser de votre patience si j'entrais dans les mêmes détails pour les maisons de l'empire cisleitanien. Il en est cependant une que je ne saurais passer sous silence: vous me reprocheriez plus tard cette négligence, et à bon droit, car ces événements ne sont pas de peu d'importance. Je veux parler de la petite persécution ministérielle et antiultramontaine peut-être qu'essuya notre maison d'Inspruck ces temps derniers. Vous connaissez le toast magnifique porté par notre R. P. Recteur, en octobre dernier à son Excel. Hasner, ministre de l'instruction publique, lors de l'érection de la faculté de médecine à notre Université. Nous nous croyions acquises sans retour les bonnes grâces de M. Hasner, et quand deux mois après il devint premier ministre nous nous félicitions de son élévation. Hélas! notre joie devait être de courte durée. Le philosophe hégélien fut plus fort que l'homme privé. Le premier ministre oublia tout ce qui était arrivé au ministre de l'instruction. Déjà l'année passée, la commission du budget nous inspira des inquiétudes assez vives en supprimant les 8000 florins de traitement dus aux professeurs de théologie de l'Université d'Inspruck. Cependant la Chambre vota en notre faveur, les députés tiroliens, et avant tout Mgr Greuter, surent défendre vigoureusement nos intérêts. La discussion du budget s'ouvrant vers la fin de janvier pour cette année-ci, nos soucis commencèrent à prendre l'éveil; d'autant plus que les députés du Tirol avaient depuis longtemps quitté la Chambre. Le R. P. Provincial qui connaissait nos alarmes, nous écrivit une lettre pleine d'espoir et de confiance. Cependant peu après les journaux nous apprirent que la Commission du budget avait supprimé les 8000 florins de la faculté de théologie d'Inspruck et demandé le renvoi des professeurs jésuites. Cette nouvelle retentit comme un coup de tonnerre par tout le Tirol. En un instant des cris d'alarme s'élevèrent de tous côtés. Feuilles publiques, brochures, réunions de comités, adresses au ministère, neuvaines et Stes Messes, tout fut mis en œuvre pour notre cause dans ce pays profondément affligé. De nombreuses démarches, des articles de journaux furent faits en notre faveur: et ils nous vinrent de ceux qui jusque là s'étaient montrés nos plus vifs adversaires. Les gazettes les plus libérales, les présidents de cercles constitutionnels, les professeurs de l'Université, tout jusqu'au Statthalter prit fait et cause pour nous, célébra nos louanges, réclama hautement contre une mesure aussi inique que ruineuse pour Inspruck. Les intérêts auxquels tous ces cœurs sont le plus sensibles étaient en jeu: les professeurs craignaient de n'avoir plus en des collègues laïques des hommes aussi tolérants, aussi paisibles que les Jésuites; le gouvernement trouvant fort à son goût notre réserve

et notre conduite régulière vis-à-vis du gouvernement, chose si rare parmi le Clergé du Tirol, disait-il; les liberaux voyaient plusieurs milliers de florins que leur rapportent tous les ans les nombreux élèves étrangers qu'attirent les Jésuites, étrangers qui n'arriveraient plus dans une ville reculée au fond des montagnes, dès que les maîtres de la théologie ne seraient plus des Jésuites; la diète du Tirol crut même que leur enlever la faculté de théologie, c'était anéantir l'Université elle-même, cette Université, bijou de leur province, la plus fameuse et la plus fréquentée de toutes les Universités de l'empire; et l'on cita à l'appui de cette assertion l'état pitoyable de l'Université avant l'érection de la faculté théologique en faveur de nos Pères; les catholiques enfin, se rappelèrent les paroles énergiques de leur évêque et ils ne purent que prier pour notre conservation. En effet, Mgr de Brixen avait déclaré nettement qu'il se ferait arracher le cœur plutôt que d'envoyer ses élèves séminaristes à Inspruck étudier sous d'autres maîtres que ceux qu'il avait choisis, et que jamais on ne parviendrait à lui arracher la permission canonique en faveur des professeurs séculiers qui succéderaient aux Jésuites: « Accepter une pareille succession, s'écriait Sa Grandeur, c'est se rendre complice des persécuteurs injustes de victimes innocentes." — Que nous avait-on reproché en effet? Deux choses; d'abord que nous enseignons Gury où sont renfermés des principes condamnant la Constitution Autrichienne; ensuite que probablement, notez bien cela, nous accèderions aux décrets du Concile du Vatican et professerions des doctrines semblables à celles du Syllabus. Il nous faut, disait-on, des professeurs patriotes, qui prêtent le serment constitutionnel et soutiennent en fait et en doctrine le gouvernement, (Hégélien sans doute) Cependant les démonstrations énergiques du Tirol ne laissèrent pas que d'inquiéter un peu le pouvoir. On vira de bord et on voulut tromper l'ennemi. On promit que la faculté de théologie resterait, que les élèves demeureraient, on alla même jusqu'à permettre à la faculté de garder la moitié de ses professeurs Jésuites. Mais les Tiroliens ne se laissèrent pas surprendre « tout ou rien » était leur devise. La chose traînant en longueur; nous avions déjà fait, sur la demande du R. P. Provincial une neuvaine au Sacré-Cœur, le T. R. P. Général en ordonna une seconde en l'honneur de St Joseph pour le jour de sa fête. Le 6me jour de cette neuvaine un incident qui se produisit à Inspruck, ne contribua pas peu, je crois, à la solution d'une affaire de cette importance. La diète du Tirol avait promis à la nouvelle faculté de médecine une maison attenant à l'hôpital pour la Clinique. La construction étant achevée le doyen de la faculté de médecine s'empressa de réclamer la cession. Il eut d'abord une réponse évasive, mais il insista, il pressa vivement, et voici enfin la réponse qu'on lui donna: « Le pays de Tirol a promis beaucoup, mais à une seule condition, c'est que l'Université ne fût pas tronquée. Le pays de Tirol ne donnera rien, pas même une obole, tant qu'il ne sera entièrement rassuré sur le sort de la faculté de théologie. » — Voilà donc doyen, professeurs, élèves de médecine à tempêter de leur plus fort, mais peine perdue. Le sénat universitaire se réunit en consultation sur un si grave événement, car enfin l'avenir de la jeune faculté pouvait dépendre de là: le gouvernement est pauvre, et le Tirol refusant ses secours, que restait-il à attendre? Le télégraphe remplit si bien ses fonctions que le lendemain, au soir, le R. P. Recteur partait pour Vienne où il eut une ou plusieurs entrevues avec le ministre. C'était le 20 Février. Le R. P. Recteur nous revint le 23 et le 25 la chambre vota, comme l'an passé, que le ministère aurait à pourvoir au plus tôt la faculté de théologie d'Inspruck de professeurs légaux. Il ne s'expliqua pas davantage. Nous fûmes dès lors sans inquiétude. Le ministère de l'an dernier tomba avant d'avoir satisfait à ce pieux désir de la chambre: le ministère de cette année est déjà enterré maintenant, et nous sommes toujours tranquilles possesseurs de la faculté. Ces bourrasques soulevées contre notre maison démontrent incontestablement que nous ne faisons pas l'affaire du Noir, et que nous avons une petite part à certain privilège obtenu par N. St P. Ignace pour ses enfants. Cela doit nous encourager et nous fortifier. En attendant donc nos 200 élèves, venus de tous les points de l'Autriche, de la Prusse, de la Suisse, et même de la France et d'Amérique, continuent à jouir du bienfait multiple de notre direction, et iront, au sortir de chez nous, répandre dans tous ces pays des doctrines saines et des principes sûrs, en un temps où ces deux choses sont si rares et si précieuses. —— La garde d'honneur ne prend pas mal ici: gloire en soit rendue au Sacré-Cœur. Les Allemands sont difficiles à enrôler, mais une fois enrôlés ils tiennent scrupuleusement à toutes leurs pratiques. — Nous avons en ce moment un nouveau ministère, de nouvelles élections, et toute une petite révolution dans le gouvernement, due toute entière à l'initiative de Sa Majesté! D'un autre côté des cercles catholiques naissent en grand nombre en Styrie, en Illirie, dans l'archiduché, dans le Tirol; c'est un mouvement prononcé de régénération catholique, parti du peuple lui-même afin d'aider la bonne volonté du Souverain. Seulement en Hongrie une menace d'enlever les biens ecclésiastiques, s'oppose à cette régénération, mais la Hongrie a sa politique séparée de celle de l'Autriche. Le prince impérial a passé dernièrement de brillants examens publics qui lui ont valu les éloges de l'Empereur, son père, et les journaux se sont accordés à taxer ces éloges, non de tendresse paternelle, mais de stricte justice. La famille impériale nous est toujours complètement dévouée; le petit prince vient de faire sa première

Communion. — Je finis par un trait d'héroïsme que je ne ferai qu'esquisser rapidement vu que les détails vous arriveront ou vous sont arrivés sans doute déjà. Le 10 Mars, le F. de Pegerimhoff se promenait avec deux autres philosophes le long d'une branche du Danube. Soudain ils entendent non loin d'eux un gémissement sorti du fond de l'eau. Ils accourent et voient un homme luttant faiblement contre les vagues glacées. L'intrépide F. de Pegerimhoff de dénouer aussitôt sa soutane et de se jeter à l'eau. En quelques instants l'infortuné est amené aux bords du fleuve; cependant l'endroit était d'un accès difficile; les trois Frères réunissant leurs forces parvinrent néanmoins à arracher la victime aux flots menaçants; c'était un vieillard de 78 ans qui par mégarde s'était laissé choir dans le Danube. Ils le transportèrent, après l'avoir frotté et fait revenir à lui, dans l'habitation de sa fille et de son beau-fils qui les remercièrent à genoux et en fondant en larmes de l'immense service qu'ils venaient de rendre à leur père. Tels sont les détails que je me suis proposé de vous communiquer. Priez pour l'Allemagne pour que rien n'entrave plus l'œuvre de Dieu!

Suisse. — Dans une petite ville du canton de Zug nommée Baar, une Mission avait été commencée par les Pères de la province de Germanie. Tout à coup arrive de Berne l'ordre de cesser la mission. Pourquoi cette mesure? C'est que la mission se terminait le jour où devaient avoir lieu les élections cantonales. Evidemment dans ces circonstances, la mission était une manœuvre électorale. Il fallait donc l'empêcher. On le fit, mais le résultat ne fut pas celui qu'on attendait. La mission jusqu'au jour où elle fut interdite n'avait pas cessé. La population était hostile à son égard, les meilleurs d'entre les habitants imbus de préjugés contre la Compagnie. Personne ou presque personne ne venait aux sermons. Dès que la défense fut connue tout changea d'aspect, chacun voulut se confesser, les Pères furent assiégés, l'un d'eux fut obligé de rester encore après le départ des autres pendant deux jours et demi qu'il passa au confessionnal. En un mot pour la fréquentation des Sacrements le résultat dépassa ce qu'on aurait pu attendre d'une bonne mission. Il en fut de même des élections. Avant la mission le parti conservateur n'avait aucun espoir, les dispositions du peuple changèrent tellement que sur 9 membres du grand conseil, 8 conservateurs furent élus. Ainsi Dieu sait tirer le bien du mal.

École apostolique du Jésus de Poitiers. — Lettre du P. E. Chambellan au R. P. Provincial. — 30 Mai 187[illegible]

... Je crois aller au devant de vos désirs en vous entretenant un peu de votre chère petite École apostolique. Mon R. Père, le bon Dieu nous bénit visiblement. J'avais demandé à St Joseph de me donner pour commencer 12 enfants; avant hier le 12me m'arrivait de Paris; c'est le plus âgé de l'école, il va avoir 18 ans et n'a pas commencé le latin; toutefois il me paraît un excellent sujet et en deux jours il a déjà conquis l'estime et l'affection de ses condisciples. Voici, mon R. Père, sur mes chers enfants quelques détails qui pourront vous intéresser. — Nous avons eu de la peine à former le noyau. Plusieurs n'arrivèrent pas au jour marqué, et même un autre sur lequel je comptais, fut retenu au dernier moment et entra au petit séminaire, de manière que le jour de la rentrée, 6 apostoliques seulement purent suivre les cours du collège. Un 7me élève restait au Jésus, car 3 ou 4 jours après son arrivée il trouvait déjà le niveau trop élevé pour lui et il m'avait demandé à le laisser partir, m'assurant qu'il désirait se faire prêtre, mais qu'il n'avait jamais compris qu'il s'agissait de devenir Missionnaire. Six enfants pour commencer l'école, c'était trop peu: je me décidai donc à demander au P. de Foresta de me céder trois de ses jeunes enfants, afin de mettre de l'entrain dans les jeux, chose que je regardais comme un point capital pour empêcher la nostalgie. Il m'accorda ma demande et les 3 apostoliques d'Avignon joints aux nouvelles recrues eurent bientôt formé la douzaine. Aussi joue-t-on à merveille, et personne n'a l'air de s'ennuyer. J'ai d'excellents éléments dans ces enfants venus de tous les coins de la France, car il y en a deux du Finistère, un de Nantes, un du Puy de Dôme, un de Lot, un de la Corrège, un de l'Anjou, un de la Champagne, un de la Hte Loire, un du Doubs, un de Lyon. Les vocations ne manquent pas; j'ai déjà refusé 5 ou 6 demandes; et je prévois qu'aux grandes vacances il y aura une vingtaine d'élèves à l'école; ce sera une belle rentrée pour le mois d'Octobre. Heureusement que nous avons des dortoirs dans le haut de la résidence; car notre vieille maison ne suffirait pas. — Il y a des apostoliques dans toutes les classes depuis la 2e jusqu'à la 7me. Le P. Argant disait l'autre jour devant moi à un père de famille qu'il était enchanté de nos enfants. Ils tiennent en général le haut de la classe. La semaine dernière ils n'étaient que 9 apostoliques à concourir avec les pensionnaires et ils ont emporté une croix et 4 rubans. Cette semaine, dans plusieurs classes il n'y a pas eu composition, et j'ai eu cependant deux croix de diligence, deux places de 3e, deux places de 4e et une de 5e. Nos enfants sont très-bien posés au collège. Dès la première composition, un apostolique ayant été premier, fut applaudi par toute la classe. Ils se firent de suite remarquer par leur régularité: « C'est qu'ils ne disent pas un mot, » disait un élève. —

Et un autre : « Les apostoliques ! c'est si haut qu'on ne peut pas y atteindre. » Le R. P. Recteur est bien content ; il trouve que ce sera un bon ferment pour son collège ; mais aussi qu'il est bon et généreux pour ces enfants ! Non seulement il vient souvent les voir au Jésus, mais il a tenu à les conduire lui-même en classe, et il disait aux élèves qu'il allait leur confier un apostolique, mais à condition qu'ils seraient bien bons pour lui. Aussi partout ont-ils été admirablement accueillis, et nos enfants ne tarissent pas sur la politesse des pensionnaires. Les élèves leur ont en effet envoyé à l'envi des livres, du papier, des plumes. Un autre m'envoyait 5 francs dans un morceau de papier avec ces mots : « Pour les petits bretons. Un enfant me faisait généreusement pour l'école le sacrifice de 10 francs qu'il avait reçus en récompense d'un prix d'examen. Enfin un autre offrait généreusement sa montre à un apostolique qui, bien entendu la refusa, disant qu'il n'en avait pas besoin. — Je suis aussi très-content de l'esprit des enfants. Déjà les pénitences au réfectoire que j'ai fait introduire à Avignon, sont ici en honneur. Bras en croix, baisement de pieds, coulpes, tout cela ne fait pas un pli. Pour la petite table surtout, j'ai de la peine à contenter tout le monde : il faut retenir sa place d'avance, encore est-elle souvent prise. Plusieurs font des actes de mortification plus pénibles encore. Enfin, Monseigneur Baudichon, évêque des Iles Marquises étant venu bénir notre chapelle et ayant consenti à donner la Confirmation à un apostolique et la tonsure au surveillant venu d'Avignon, je voulus préparer les élus par un petit acte d'humilité. On avait besoin de se laver les pieds ; j'annonçai que je profiterais de la circonstance au profit de la mortification : que je laverais les pieds à ceux qui devaient être Confirmé et tonsuré et qu'ils rendraient ensuite le même service aux autres. Cela ne souffrit pas la moindre difficulté. Ils lavèrent et baisèrent les pieds de leurs condisciples qui les admiraient en silence. Je jouissais de cette scène. « Oh ! mon Père, me disait le surveillant après la cérémonie, ce n'est pas grand'chose ; Notre-Seigneur l'a bien fait ! » — Le soir, je fis un exercice de modestie en faveur de nos deux privilégiés. Mais plusieurs jaloux de leurs humiliations me demandèrent à passer aussi sur la sellette ; malheureusement il se faisait tard et je n'accordai cette faveur qu'à un seul qui nous vient de Montgazon (petit séminaire d'Angers) et qui est d'une admirable ferveur. —— Vous le voyez, mon R. Père, le bon Dieu est avec nous ; je vous en conjure, priez bien pour votre petite école. ——

A la date du 8 Juin le même Père écrivait : Mes chers enfants font ma joie et ma consolation. Dans le mois de Mai ils ont obtenu 13 décorations ; pour la première semaine du mois de Juin ils en ont déjà obtenu 4, et cependant il y a en tout au plus 9 apostoliques (quelquefois beaucoup moins) à concourir avec les pensionnaires. Aujourd'hui le nombre de mes enfants dépasse la douzaine. Deux Morbihannais me sont arrivés hier soir et ce matin.

Chine. — Mission du Tchéli Sud-Est. — Extraits de quelques lettres arrivées par le dernier courrier à Mgr. Dubar au Gesu. —

Lettre du P. Leboucq, 14 Janvier 1870. — Notre retraite annuelle s'est terminée le 11 du courant et j'ai repris la campagne depuis deux jours. Je vais baptiser une centaine de catéchumènes au moins dans le N. E. de Hoei-Tchen avant le 1er de l'an Chinois qui arrive cette année le 31 Janvier ; et après la retraite des Catéchistes et des élèves-catéchistes de Lim-Tham-se, à laquelle Votre Grandeur ne pourra assister cette année, je prendrai la direction du S. E. ; il y a beaucoup de monde par là. — 24 Janvier. — Je suis à Kiao-ho-Hien et je reçois trois catéchistes revenant de l'Est du canal impérial, des sous-préfectures de Nin-Kim, Ou-Kiao et Tom-Houam, j'étais dans ce pays là, il y a six semaines ; et depuis lors il y a encore 500 personnes qui demandent à se faire chrétiennes et parmi elles dix familles qui avaient donné leurs noms aux protestants, et (il faut admirer) deux familles de Mahométans ! Il y a aussi dans le nombre plusieurs bacheliers. Les affaires vont trop vite, Monseigneur ; et après le 1er de l'an Chinois j'aurai besoin de dix catéchistes de plus que cette année. — Aussi gare le budget !!!

2 Février. — Pour la première fois nous échangeons cette année des Nien-li (souhaits et présents de nouvel an) avec tous les onze Ia-men (mandarinats des préfets et sous préfets), de Ho-Kien-Fou, dont les rapports avec nous se sont remarquablement améliorés. Hélas ! que nous apporterez-vous d'Europe ? des objets de 20, 25 francs comme gros présents et d'autres de 2, 3, 4 et 5 francs comme accessoires. Je vous rappelle ; car je me confirme de plus en plus que sans tous ces personnages grands et petits, nous glanerons, mais ne moissonnerons jamais !

Lettre du R. P. Gonnet, 15 Février 1870. — Dans votre dernière lettre du mois d'Octobre que je viens de recevoir (l'hiver est cause de ce retard, s'explique facilement), Votre Grandeur demandait des nouvelles de nos amis, les mandarins Lin et Li. Nos missives vous auront déjà mis au courant (voir le No. des Missions Catholiques, Vendredi 6 Mai) — Le nouveau préfet ou E. hi. Fou de Ho-Kien-Fou n'est pas moins

intime avec le P. Lebouca que son prédécesseur. C'est un homme ferme, capable, dont les Chinois disent beaucoup de bien. Il est venu dîner à la résidence. Tous les sous-préfets du Fou voyant comment leur chef en agit avec nous, s'efforcent de marcher sur ses traces et ils nous rendent de vrais services. Le P. Lebouca a eu un succès monstre à Ho-Kien-fou à l'époque du 1er de l'an Chinois. Il a été comblé d'honneurs et de présents par tous les Tche-Chien (sous-préfets) qui venaient faire leur visite de bonne année au Tche-fou. Les Chinois ouvraient de grands yeux et se disaient à l'oreille: "en voilà un à qui il ne ferait pas bon chercher noise. Mais votre Grandeur sait, à propos de ces présents mandarinaux que plus on en reçoit et plus il faut en donner, ce qui n'est pas une petite difficulté dans ce pauvre pays du Tché-li. Cette année nous avons dû en fournir à une quinzaine de mandarins et pour chacun 8 espèces d'objets! Nous avons fait de notre mieux, mais ce n'était pas brillant: les chandelles, les morues, les brosses à dents, les petits couteaux, le papier de tapisserie, le savon odorant... ont joué un grand rôle dans nos actes de libéralité. Assurément on pourrait trouver mieux à Paris, et cela à bon marché. Votre Grandeur ne quittera pas sans doute le beau pays de France, sans nous procurer une provision en ce genre. —— Depuis quelques jours on répand les bruits les plus sinistres au sujet des Tcham-mao (Rebelles): au midi on dit qu'ils sont au Nord, et au Nord on dit qu'ils sont au Midi: au fond, on ne sait même pas s'il y en a dans le pays, et l'hiver paraît vouloir se passer sans encombre, malgré la grande misère qui règne au Nord et au midi; que Dieu daigne nous accorder cette faveur! Nous avons grand besoin d'avoir la paix pour recueillir l'abondante moisson qui se prépare encore cette année. Sur les 39 sous-préfectures qui composent le Vicariat, 16 n'avaient pas un seul chrétien en 1857, et 12 n'avaient qu'une ou deux chrétientés de 5 ou 6 familles chacune. Or c'est dans ces quartiers là surtout que les néophytes et catéchumènes sont encore cette année les plus nombreux. Mais qu'il y a, par toutes ces sous-préfectures, de millions de païens à convertir! Sans doute nous avons eu l'an dernier un bien consolant et vraiment beau résultat: 2115 adultes baptisés et cela pour une douzaine seulement de missionnaires! Mais quid hæc inter tantos? Si nous éprouvions moins sérieusement ceux qui demandent à se faire chrétiens, nous pourrions en baptiser dix fois plus; mais ne baptisons pas pour baptiser; ce sont des hommes qu'il faut sauver et pour cela il faut des chrétiens non pas de nom, mais de fait. Avec ces précautions vous le savez, Monseigneur, nos néophytes persévèrent; et la preuve en est que sur les 3à 400 chrétiens que nous comptons comme ne pratiquant pas ou presque pas, parmi nos 18000 baptisés, il y a beaucoup plus d'anciens chrétiens que de nouveaux. Nous continuerons donc à suivre cette voie; mais il nous faut du renfort, et aussi, Monseigneur, que ne pouvez-vous battre monnaie! Le besoin s'en fait vivement sentir. Avec les conversions, il faut multiplier les œuvres, les écoles surtout. Ici à Tcham-Kia-Tchouam, nous avons, outre les deux professeurs du Séminaire, ceux des orphelinats de garçons et de filles, ceux des écoles de garçons et de filles du bourg; c'est-à-dire en tout 6 maîtres et 3 maîtresses d'école. Nous nous efforçons aussi d'augmenter le nombre des écoles de pharmacies dans tous les districts; au midi il y en aura cette année un bon nombre de nouvelles. La retraite annuelle des catéchistes du Nord va commencer après demain, il y en aura environ une soixantaine, dont 20 encore apprentis. Vous le savez, combien de sapèques il faut pendant toute une année pour acheter du millet pour tout ce monde, qui grâce à Dieu a fort bon appétit. La conclusion de tout ceci, vous la tirez, Monseigneur; je vous promets d'avance que nous ne laisserons pas moisir les écus. J'oubliais de vous dire que nous allons aussi ouvrir une école ou plutôt une petite pension pour un certain nombre d'enfants de néophytes ou de catéchumènes, pension gratuite pour eux bien entendu — Me voilà à peu près à bout de nouvelles. Les chrétiens me parlent souvent de votre Grandeur, de Rome, du Concile et du Pape. Que Rome doit être admirable dans ce moment! Quel spectacle!

Lettre du P. Petitfils, 17 Février. — Aujourd'hui j'ai interrompu ma mission de Lim-Cham-se à cause de la retraite des catéchistes de ce district. C'est le P. Bruezre qui est le prédicateur, et le P. Lebouca le conférencier. Le P. Ki, (prêtre Chinois) se trouve aussi avec nous; il y a donc 4 prêtres auxquels les retraitants peuvent s'adresser. Samedi le R. P. Supérieur y viendra pour la clôture qui aura lieu dimanche. Parmi ces catéchistes tous ne sont pas d'anciens chrétiens; il y en a un bon nombre de néophytes baptisés il y a quelques années; tous sont lettrés; mais il n'y a entr'eux, je crois, qu'une quinzaine de bacheliers dont la majorité sont néophytes.

(N. B. j'interromps un instant cette lettre pour copier un récit que le P. Bruezre écrit à ce sujet à un Père de la Compagnie):

« Voici quelques détails sur la conversion de l'un de ces catéchistes, autrefois diseur de bonne aventure. Je les ai appris de la bouche même du converti. Nzan-houam-Wen, c'est son nom, se faisait passer depuis longtemps pour un homme qui prédit les événements heureux

ou malheureux qui arrivent aux familles. Il s'était adjoint un autre païen intelligent et parlant avec beaucoup d'aplomb. Ce compère le précédait dans les villages par où il devait passer; s'informait adroitement de tout ce qui regardait les familles qui les habitaient; puis prenant note de ses observations, il les transmettait fidèlement, mais dans le plus grand secret, au principal diseur de bonne aventure, et avait grand soin de ne plus reparaître dans ce village. Le prophète arrivait au bout de quelques jours monté sur un chameau; sur son chameau étaient suspendues quelques cages de moineaux. Cet attirail indiquant son métier, à son entrée dans un village, tout le monde, hommes et femmes, vieillards et enfants, d'accourir pour consulter l'oracle. Lui, interrogeant gravement un des demandeurs: « quel est le nom de ta maison, lui disait-il? et après sa réponse, sur un signal donné à un oiseau bien appris, le volatile de son bec tirait un petit billet d'une boite mystérieuse, et le présentait à la personne qui avait consulté. Elle, ne soupçonnant pas de supercherie, l'ouvrait avec empressement, et y lisait à son grand étonnement l'histoire de ce qui s'était passé dans sa famille; l'entière conformité de ces choses avec la vérité, lui faisait croire que celles qu'on lui annonçait sur ce billet comme devant arriver, ne manqueraient pas d'avoir lieu en leur temps. Cette jonglerie était répétée pour bien d'autres familles. Alors le prétendu diseur de bonne aventure recevait une large rétribution et allait porter ses tromperies dans d'autres villages préparés aussi par son compagnon d'imposture. — Or il arriva qu'un jour cet habile jongleur agit contre nos chrétiens dans une grosse affaire; il eut peur de nous; et cette peur salutaire lui ayant fait reconnaître sa faute, sur ses instances réitérées, Monseigneur l'admit à l'épreuve: et après 3 ans de catéchuménat il fut admis au baptême. Entièrement changé il travaille à gagner des âmes à Jésus-Christ, son instruction et son savoir-faire aidant, il a converti sa nombreuse famille et beaucoup d'autres soit dans son village, soit dans les autres quartiers où il est envoyé par les Missionnaires. Il est ici maintenant en retraite avec une soixantaine d'autres catéchistes. Oh! n'est-il pas consolant de voir ce pauvre homme faisant sa retraite avec autant de recueillement et de fidélité à toutes les prescriptions de ce pieux exercice, qu'en montrerait un ancien chrétien d'Europe! »

Suite de la lettre du P. Petitfils. — Le P. Ki me disait il y a deux jours, qu'il aura cette année moins de baptêmes d'adultes que l'an dernier; il compte néanmoins en faire près de 500. Les PP. Octave et Stevani ont aussi bon nombre de catéchumènes au Midi du Vicariat. Ainsi l'année présente, je l'espère, ne sera pas moins fertile que la précédente. Pour ma part je n'ai encore que 50 baptêmes sur ma liste, mais au Kim-tcheô j'en ai plus de 100 qui m'attendent et que je vais aller faire prochainement. Avec le grand nombre d'ouvriers apostoliques que vous ne manquerez pas de nous envoyer de France, nous allons doubler nos forces, et le nombre des catéchumènes va aussi, sans doute, augmenter.

Lettre du P. Octave, 1er Février. — La nouvelle année chinoise nous laisse quelques jours de repos; et je suis heureux d'en profiter pour venir donner à Votre Grandeur quelques détails sur l'état du district dont je suis chargé. Je ne parlerai pas des anciens chrétiens qui vous sont assez connus; comme vous le savez aussi, dans le terrain que j'ai à défricher, dans les deux préfectures de Quam-pim-fou et de Taimin-fou, à part la sous-préfecture de Wei-Chien qui comptait plus de 2.000 fidèles, les 17 autres, toutes ensemble, n'avaient pas 300 chrétiens il y a 6 à 7 ans. Or c'est surtout dans ces quartiers neufs que les conversions ont lieu. L'an dernier, lors de votre départ pour Rome, nous comptions déjà 12 chrétientés toutes nouvelles. D'autres en bon nombre se forment comme vous allez le voir. Sans doute nous avons eu longtemps à lutter pour obtenir la liberté de paraître et de prêcher dans ce pays, surtout à Quam-pim-fou; mais enfin nous sommes installés dans la ville même et de là nous pouvons rayonner dans toute la préfecture. Je vous ai déjà écrit et le pillage de notre maison au mois de Mai dernier et la réparation solennelle qui nous a été rendue, grâce à la généreuse et énergique intervention de M. le Comte de Rochechouart, pro-ministre de la Légation française à Pékin. Que Dieu le récompense de la grande bienveillance qu'il exerce envers tous les Missionnaires!
Depuis lors cependant les païens n'ont pas manqué de chercher à se venger en affichant dans la ville ou semant sur les routes des feuilles remplies d'injures qu'ils savent si bien écrire. Mais le papier ne fait point fortune: les honnêtes gens savent à quoi s'en tenir; et le nombre des catéchumènes augmente en raison direct des moyens pervers que le démon emploie pour empêcher les conversions. Dans la sous-préfecture dont le siège est la ville même de Quam-pim-fou, dans le Tom-nien-Chien, au gros bourg de Leou-hain, j'ai deux petites écoles, tant pour le village et les petites chrétientés environnantes, que pour les catéchumènes de la contrée. — Dans la sous-préfecture de Han-tan-Chien, et à 12 ly (on sait que 10 ly forment à peu près une lieue) sud de cette ville, sur le bord de la petite rivière qui

va à Quam-pim-fou, 20 familles viennent de se déclarer catéchumènes. J'y ai fait deux voyages, et je crois ces gens là sincères. Nous avons préparé un local où s'apprennent les prières et le catéchisme ; un catéchiste y réside à poste fixe ; et plusieurs personnes, j'espère, seront bientôt dignes de recevoir le baptême ; ce sera la première chrétienté du Hsan-tan-chien. — Au Fei-chiam-chien deux chrétientés nouvelles se forment, et je pourrais même dire sont déjà formées, l'une à 15 ly, l'autre à 30 ly de la ville de même nom ; et dans cette ville nous comptons deux ou trois familles dont les chefs sont déjà baptisés. — La chrétienté de Léon-niii-Kou que Votre Grandeur connait, au Quam-pim-chien comptera cette année plus de 100 chrétiens ; et celle de Tcham-tom à 3 ly de distance, dépassera probablement 300. Une troisième petite chrétienté s'ouvre présentement à l'ouest de ces deux villages et compte déjà 8 ou 10 familles. Tcham-tom a deux écoles et Léon-niii-Kou aussi, une pour les garçons et l'autre pour les filles, ou plutôt une pour les hommes et l'autre pour les femmes, car nous avons là des écoliers et des écolières de tout âge ; on se fait enfant à l'école de Notre-Seigneur pour gagner le Ciel. J'ai passé la fête de Noël à Tcham-tom ; nous l'avons célébrée du cœur et de notre mieux, mais sans église bien entendu. Vous savez que ces néophytes, comme ceux de presque toutes nos nouvelles chrétientés du reste, n'ont pour réciter leurs prières qu'une pauvre chambre que l'un d'eux prête pour cet usage. Aussi presque tous les chrétiens étaient agenouillés dans la cour, en pleine heure de minuit ! pour entendre la Ste Messe. Quand pourrons-nous bâtir ? Dieu le sait. Les chrétiens ne pourront ramasser une sapèque cette année ; ce sera tout juste s'ils ne meurent pas de faim : point de pluie depuis plus d'un an ! aussi n'y a-t-il pas eu de récolte et c'est la plus affreuse disette dans ces trois ou quatre sous-préfectures en particulier. Sous le bras de Dieu qui punit, espérons que nos pauvres Chinois apprendront à reconnaître leur Souverain Maître et se convertiront en plus grand nombre ! — Au Kiii-Tcheō aussi le nombre des chrétiens augmente. Deux chrétientés nouvelles se forment ; l'une à 20 ly nord-ouest de Tcham-tom ; l'autre, qui promet beaucoup, à 15 ly ouest de Léon... sur la route de Quam-pim-fou et à 40 ly seulement de cette ville. Ce sont des familles aisées et dont la parenté est nombreuse. Ceux qui sont déjà convertis espèrent arriver bientôt à déterminer leurs amis et connaissances à les imiter. Là aussi nous avons deux écoles ; il en faudrait trois ou quatre. Ce sont des écoles qu'on pourrait bien appeler ambulantes, car elles se tiennent tantôt dans un village, tantôt dans un autre ; on y étudie le catéchisme et les prières ; elles produisent d'heureux fruits ; et il faut bien ménager les sapèques hélas ! — A Quam-pim-fou et à Tai-min-fou nous avons deux pharmaciens-médecins qui distribuent des remèdes et baptisent les petits infidèles moribonds. Deux chrétientés se forment au Nord et à peu de distance de Tai-min-fou. — Enfin, Monseigneur, nous avons pu pousser de nouveau jusqu'à Koé-Tcheō auprès du fleuve Jaune ; le seul point important qui restât à occuper au Midi. J'y ai loué une petite maison, ouvert une pharmacie et un petit catéchuménat. Nous compterons là aussi, au milieu de cet épais paganisme, quelques chrétientés, j'espère, lorsque Votre Grandeur reviendra au milieu de nous. — Des Gratias.

Varia. — Quito. — Trait de mœurs des Jivaros (sorte de sauvages de ce pays)

... Nous avons invité, il y a quelques jours, un de ces Jivaros à dîner avec nous, en compagnie de quelques autres Jivaros qui ont été jusqu'à Abanico pour poser les jâlons de la nouvelle route. Mais notre convié, le principal des Jivaros, ne prit pas une bouchée de nourriture. Votre Révérence sait-elle pourquoi ? Parceque depuis plus de deux ans il jeûne en expiation d'un crime dont il s'est rendu coupable en donnant la mort à un de ses ennemis. Ce jeûne doit se prolonger jusqu'à la fête du chef de cet ennemi qu'il tient en son pouvoir. Il consiste à s'abstenir, les six premiers jours, de toute espèce de viande et de tout aliment substantiel. Il est seulement permis ces jours là de prendre un quinde ou oiseau-mouche et un guineo par jour, mais de la manière suivante : Les pénitents doivent eux-mêmes faire cuire le quinde dans une marmite qui contient sept ou huit aiguières d'eau de la grandeur de celles que nous avons à Quito. Quand l'oiseau-mouche est bien cuit, les pénitents ne le mangent pas tout entier dans un repas ; mais la moitié le matin, et l'autre moitié le soir. Le guineo doit être le plus petit possible ; on en prend également une partie le matin et l'autre partie au repas du soir. Après ces quelques jours on peut prendre des aliments plus substantiels et des viandes plus fortifiantes comme celle de poule de cerf, etc. On s'abstient toutefois de la viande de porc jusqu'à la fête du chef qui se célèbre deux ans après l'assassinat. Le jour anniversaire, le vieillard qui remplit parmi eux les fonctions de prêtre leur présente, sans cérémonie, la viande qu'ils trouvent appétissante par excellence, c'est-à-dire, la viande de porc. Le jour assigné

aux convives, nous avons donc fait assaisonner les mets de viande de porc. Voilà pourquoi notre Charupi, c'est le nom du Jivaro, par respect pour son jeûne, n'a jamais consenti à prendre un morceau, malgré nos instances. Enfin il s'est contenté d'un peu de passaya et de café. Voyez, mon R. Père, s'ils sont dignes de compassion ces pauvres hommes qui font tant de pénitences pour expier leurs péchés.

Espagne. — Extrait d'une lettre du P. Orlandis à un Père de Laval. — Je suppose que vous avez connaissance de notre voyage en Espagne. Le Seigneur a daigné le bénir et le rendre fructueux. Nous avons jeté les fondements de six résidences dans des villes différentes: et il s'agit maintenant d'établir deux petits collèges; nous verrons si nous réussirons. Croyez-vous que j'ai éprouvé une grande consolation en voyant ce qui se passe en Espagne? Il en est pourtant ainsi. Il y a beaucoup de foi et on en donne des marques extérieures et publiques plus qu'auparavant. A Palma (île de Majorque) j'ai assisté à une réunion de catholiques qui compte plus de 2000 membres. Là, ainsi qu'à Barcelonne, à Valence et partout, j'ai vu beaucoup de personnes chancelantes et indifférentes autrefois, qui sont maintenant bien affermies et décidées pour la bonne cause. Figurez-vous qu'on compte déjà 5000 Juntas catholico-monarchiques dont la devise est Religion, Patrie, Roi; en outre, il y a 80 journaux qui soutiennent la même cause qui est avant tout l'unité de la foi. En dehors de cette politique catholique, il y a d'autres associations, dont le but exclusif est de travailler pour le maintien de la religion dans les différentes classes de la société: telles sont par exemple « la Jeunesse catholique » et « l'association catholique ». Les premières sont composées seulement de jeunes gens, — les autres de Messieurs et de dames de tout âge. Toutes ces associations sont très-nombreuses et elles comptent parmi elles des personnes des plus distinguées par leur noblesse, leur rang, leur talent et leur vertu. Elles s'occupent à propager l'instruction publique surtout parmi le bas peuple, forment des écoles gratuites, établissent des chaires, des catéchismes, publient et distribuent des livres, de petites brochures, etc, pour combattre les erreurs des protestants et pour expliquer la doctrine catholique. Enfin le mouvement catholico-monarchique est si grand, si important, si majestueux, qu'il jette l'épouvante parmi les méchants, tandis qu'il ranime l'esprit des honnêtes gens. Pendant la semaine sainte, les solennités de l'Eglise se sont faites comme de coutume. Les militaires portaient les armes renversées en signe de deuil: ils firent leurs Pâques et visitèrent les églises tout comme auparavant. Mais une des choses les plus remarquables que j'aie vue, c'est sans contredit la Ste Communion pascale des malades retenus chez eux. Quelle magnificence! quelle profusion de fleurs! quelle manifestation de la foi! quels chants d'allégresse! que de larmes de dévotion! Il faut le voir, mon cher Père, pour le croire. Le carrosse destiné à porter le Saint Sacrement était attelé de 8 superbes chevaux blancs aux panaches et aux brides bleues parsemées d'argent. Le carrosse est tout doré à l'extérieur et tapissé à l'intérieur: il ne sert que pour porter le St Sacrement. Je n'ai pas pu compter la multitude de voitures de parade qui suivaient le carrosse: et il faut remarquer que c'était dans une paroisse secondaire que la cérémonie avait lieu. Au moment où le Saint Sacrement parut sur le seuil de la porte de l'église, la musique d'un régiment fit entendre les accords majestueux de la marche royale, et aussitôt la foule de s'écrier avec un enthousiasme religieux indescriptible: « Vive Jésus dans le Saint Sacrement: Vive l'Eglise notre mère, etc. Je fis alors comme tout le monde, je poussai beaucoup de cris, mais je versai encore plus de larmes: et je me sentis fier d'être Espagnol. Il y a une petite place devant cette église dédiée à St Etienne. Les républicains ont là leur club. Ils furent obligés d'orner de tentures leurs balcons comme tous les autres, car autrement ils auraient couru risque d'être assaillis par le peuple. A Barcelonne il n'y a pas autant de manifestation et de magnificence; mais dans les cérémonies religieuses la foule se presse dans toutes les églises, et il y règne beaucoup de piété.

En voilà assez pour cette fois. Veuillez, etc. . . . . Orlandis S.J.

Chine. — Nankin 8 Mars 1870. — A Yang-Kin-pang, l'hospital européen tenu par les Sœurs de la Charité fait grand bien. Tous les ans, dit le P. Bastien, il y meurt environ 30 catholiques, pas un seul n'a été privé des Sacrements: sur 50 protestants qui y meurent, 15 environ se convertissent chaque année. La première et principale cause c'est après la grâce, la comparaison et le rapprochement que font les malades entre la conduite des prêtres et celle des ministres, puis la charité et la prudence des Sœurs. Quelques-uns ont été ramenés parcequ'ils ont remarqué qu'à Trinity-church, on faisait une distinction entre les pauvres qu'on refusait, et les riches qui venaient étaler leur toilette tapageuse, tandis qu'il n'en est pas de même à

l'église S.t Joseph. La conduite de la Providence est véritablement admirable à l'égard de ces pauvres gens. La plupart ont mené une vie scandaleuse pendant de longues années, ont commis tous les crimes imaginables, plusieurs n'ont pas fait, ou n'ont fait que la première Communion, et par une série de   et de maladies, ils se voient amenés à l'hôpital de Chang-hai, reviennent au bon Dieu et meurent en vrais prédestinés.

Vousi. — Wei-chan est une montagne en face de la résidence, où les principales familles du pays tiennent à honneur de se faire enterrer. Aussi le flanc des collines est-il couvert de Se-tang (maison des morts). C'est là que Li-hong-tchang, ancien vice-roi des deux Kiang, a relevé un temple qu'il a dédié aux esprits de tous ceux qui sont morts dans la dernière guerre des rebelles. Il est composé de trois bâtiments successifs et en amphithéâtre. Celui du milieu renferme dans cinq chambres les tablettes où sont inscrits les noms des guerriers morts pour la patrie: de chaque côté les soldats, au milieu les chefs. Rien de spécial d'ailleurs; ce sont toujours les mêmes ornements, et néanmoins on voit encore avec plaisir ce temple, même après celui de Confucius.

Le Ganche est la seconde source de l'Empire, la première est à Tchen-Kiang: elle coule à travers des rochers naturels et artificiels. Un kiosque gracieusement découpé est à côté, et par devant un petit bassin avec des poissons rouges. Cette source, il y en a plusieurs autres de la même origine, est la plus célèbre: le peuple y jette par superstition des sapèques, des objets précieux. Dans le village de 2 à 3000 âmes, presque tous les habitants fabriquent avec de l'argile ou vendent des idoles des poussahs, des génies, etc. Une magnifique allée d'arbres plusieurs fois séculaires conduisait au principal Se-tang: il en reste encore quelques-uns, les autres ont été détruits par les Tchang-mao. Sur le sommet de la colline voisine est une tour à 7 étages, et décapitée, au milieu des ruines d'une bonzerie: de loin on croirait apercevoir les restes d'un chateau féodal. On peut voir dans une lettre du P. Fournier écrite avant la guerre, la description de ce qu'il y avait alors. Tout le village comme toute la montagne est couvert de Se-tang, la plupart en ruine, quelques-uns se relèvent; on y voit aussi des espèces d'arcs-de-triomphe dont les sculptures sur pierre en relief sont assez curieuses. Ce sont des grues, des hérons, des oiseaux aux formes insolites, se repliant sur eux-mêmes, des dragons à cinq pattes avec tête semi-humaine, longue barbe, cornes ou oreilles et une queue dont ils s'entourent. A l'extrémité de cette montagne se trouve le cimetière de nos chrétiens et celui de nos anciens Pères. Outre la tombe du P. Guill. Melon, j'y ai vu une autre tombe qu'avec de la patience on pourrait déchiffrer... Je soupçonne jusqu'à nouvelles preuves que c'est celle du P. Bertaud, français.

Le Second de la Vénus, dans un de ses voyages a été au Congo jusque dans nos anciennes Missions, il y a encore quelques ruines, mais les indigènes ont perdu le souvenir de leurs anciens Missionnaires: ils ont plus de mémoire au Mozambique, sur les bords des Amazônes au Brésil, me disait le docteur en chef de la flotte, les ruines de vos anciennes Missions sont encore grandioses, vous aviez là des établissements complets et vastes pour l'éducation et la civilisation des sauvages du pays: ce qu'il en reste est magnifique.

Le P. Delec m'a raconté qu'une femme récemment baptisée à On-ho, en allant travailler, trouva dans les champs un enfant exposé moribond; ne sachant pas la formule du baptême, elle lui verse de l'eau sur la tête, en récitant le Pater et l'Ave. Elle en était fort contente lorsque le même jour après midi, au moment où elle prenait un peu de repos, elle entendit une voix lui dire: « Ce que tu as fait ne peut lui sauver ni le corps ni l'âme. » Surprise elle va à la recherche de cet enfant, elle le porte à l'administrateur qui lui confère le baptême, puis elle le nourrit pendant deux mois, et l'enfant meurt. Elle est convaincue que c'est la S.te Vierge qui l'a ainsi avertie.

Sommaire.

			Page.
Chine.	Kiang-nan.	Événements qui ont suivi l'expédition de M. de Rochechouart.	
"		Extrait d'une lettre du P. Launay.	1.
"		Extrait d'une lettre du P. Pfister. — Détails sur Tchen-Kiang.	4.
Amérique.	Septentrionale.	Lettre du P. Keller. — Naufrage du Pereire . . :	7.
Indes.	Bombay.	Lettre du P. Esseiva. — Situation du diocèse vis à vis de celui de Goa.	11.
Allemagne.	Inspruck.	Lettre du F. Müller. — Détails historiques sur la Province d'Autriche . .	13.
Suisse.		Une mission	16.
France.	Poitiers.	Lettre du P. L. Chambellan. École apostolique	16.
Chine.	Tché-ly-Sud-Est.	Extraits de plusieurs lettres. — Progrès de la Religion	17.
Quito.		Les Jivaros	20.
Espagne.		Lettre du R. P. Orlandis. Nouvelles religieuses . : . . .	21.
Varia — Chine. — Kiang-nan.		. . . .	22.

Lettres des Scolastiques de Laval.

Août N° 4. 1870.

Les Scolastiques de Laval aux Pères et Frères de......

Nos Révérends Pères et nos Très-Chers Frères

P. C.

Amérique méridionale. Equateur. Lettre du R. P. Louis Pozzi, missionnaire du Maragnon, au P. de Bengy à Laval. (Traduction de l'Italien)

Gualaquiza, 19 avril 1870.

C'est le 19 Mars, fête de Saint Joseph, que m'est parvenue à Gualaquiza, centre de la mission, votre lettre du premier Janvier. A sa réception, j'étais à peine de retour d'une petite excursion militaire, entreprise avec une trentaine d'hommes, moitié blancs et moitié sauvages contre une cinquantaine de payens ennemis de notre foi. En haine de la religion chrétienne, ces barbares étaient descendus de leurs montagnes avec l'intention de massacrer non-seulement tous les chrétiens quelle que fût leur couleur, mais les sauvages eux-mêmes qui, sans être baptisés, se montraient favorables aux enseignements du christianisme. Au point du jour, ils avaient surpris deux maisons de Givari, (c'est le nom de mes Indiens ou, si mieux vous aimez, de toutes les tribus que je dois évangéliser), ils y avaient massacré cinq de ces pauvres sauvages, dont quatre baptisés et le cinquième encore païen; à trois d'entre eux ils avaient coupé la tête, suivant leur horrible coutume, et s'étaient ensuite retirés avec leur abominable trophée. Avertis du danger qui nous menaçait, nous étions partis en toute hâte et nous étions arrivés à 8 heures du matin sur le théâtre du carnage, après avoir été obligés de traverser deux fois le Bomboisa, fleuve assez considérable qui sépare les habitations des blancs de celles des sauvages. Nos ennemis, comme je viens de l'indiquer, n'étaient point là pour nous attendre; ayant eu soupçon de notre arrivée, ils s'étaient hâtés de prendre la fuite. Sur le lieu du sinistre, nous n'avons trouvé d'autres traces de leur passage qu'une maison incendiée et les cinq cadavres dont je vous ai parlé, mais nous avons eu de plus la douleur d'apprendre qu'ils avaient volé, et emmené de force deux femmes et trois enfants. Les meurtriers n'ont pas été contents de cet exploit; nous savons avec certitude qu'ils ont regagné leurs tribus, celles de Mendez et de Patocuma, avec le dessein de revenir accompagnés d'un plus grand nombre d'Indiens, et de nous surprendre ici même à Gualaquiza. Comme vous le voyez, un grand évènement se prépare; aussi, depuis quinze jours, sommes-nous continuellement sous les armes, et prêts à nous défendre. Pour moi, supérieur religieux de cette petite mission naissante, et gouverneur civil de la tribu, (pauvre gouverneur qui, outre les sauvages, n'a maintenant à sa disposition qu'un capitaine, un lieutenant et vingt-quatre soldats, envoyés par le gouvernement depuis notre dernier malheur) je suis sans cesse en

mouvement

et j'ai des intérêts bien différents à ménager. Tout en m'efforçant de ne point irriter les agresseurs qui sont nos ennemis sans doute, mais aux yeux desquels cependant j'espère faire briller un jour la lumière de l'Evangile, je dois veiller à ce que les sauvages et les blancs de Gualaquiza ne soient plus exposés à un désastre semblable à celui qui vient de nous atteindre. Par ce simple récit, mon R. Père, vous pourrez comprendre la nature de la mission confiée à mes soins, et vous convaincre de cette vérité que mourir pour la gloire de Dieu et le salut des âmes peut aisément être le partage d'un apôtre du Maragnon, et plus spécialement encore d'un missionnaire de Gualaquiza. Et maintenant, mon Révérend Père, vous attendez sans doute de moi quelques détails sur mon établissement dans ma nouvelle et chère mission, car lors de ma dernière lettre, je n'avais pas encore quitté la capitale de l'Equateur. Je vais, en peu de mots, m'efforcer de vous satisfaire. Gualaquiza est à quatre journées seulement de la ville de Cuença; mais pour s'y rendre, il faut traverser des montagnes et les chemins y sont plus affreux qu'on ne saurait le dire, surtout après les pluies qui, dans nos contrées, sont journalières. La boue remplit les routes à une telle profondeur, que les mules, pendant des heures entières, y sont, pour ainsi dire, enterrées jusqu'au poitrail. Il n'est pas rare de voir les pauvres bêtes fatiguées de leur cavalier, le jeter à l'improviste sur cette couche molle et fangeuse. Gualaquiza est situé à 3°, 31' de latitude méridionale, et à 0°, 28' de longitude orientale (suivant le méridien de Quito) Le climat y est généralement très-sain; les maladies, et plus spécialement les fièvres, y sont très-rares, et grande cependant y est l'humidité. Les raisons de cette humidité sont faciles à comprendre. La partie de la République de l'Equateur où je me trouve en ce moment, longe une immense forêt, qui s'étend du Pacifique à l'Atlantique, et dans laquelle jamais les hommes n'ont pénétré; il en résulte que les pluies sont continuelles comme je vous le disais, et que chaque nuit de toute part et invariablement, un épais brouillard nous environne. Le froid cependant, comme vous allez en juger, est loin de sévir avec intensité. Cette année, pendant les mois de Février et de Mars, mon thermomètre, toujours mis au nord, toujours gardé parfaitement à l'ombre a marqué, un grand nombre de fois 30, et 33 degrés centigrades de chaleur. Exposé au soleil pendant une dizaine de minutes, il montait jusqu'à 55. Il faut dire que pour nous, ces deux mois sont des mois d'été. Ici en effet, cette saison commence au mois de Décembre, pour finir au milieu d'Avril. Les autres mois sont nommés mois d'hiver, parceque les pluies y sont incessantes et que la chaleur ne dépasse pas 22 ou 24 degrés. Aux désagréments causés par la chaleur et par la pluie, s'en joint un autre qui mérite d'être signalé: c'est celui d'avoir sans cesse à se préserver de la cruelle piqûre des moustiques. Je ne dois qu'à la longueur et à l'épaisseur de ma barbe, l'intégrité de ma figure. Il y a environ une quinzaine d'années, des habitants de Cuença vinrent s'établir à Gualaquiza pour y cultiver le coton et les cannes à sucre; ils y construisirent 20 ou 30 maisons de bois, et chassèrent de l'autre côté du fleuve Bomboisa les sauvages qui habitaient la contrée qu'ils venaient d'envahir. Tout d'abord cette injuste expulsion fit naître contre les blancs, dans le cœur des sauvages, une haine violente, et dans plusieurs circonstances, ils ne craignirent pas de les surprendre et de les mettre à mort. Mais depuis, leur soif de vengeance s'est un peu calmée; ils se sont familiarisés avec les blancs et leurs rapports avec eux sont devenus plus sûrs et plus faciles. Cet heureux résultat est dû au zèle d'un excellent prêtre de Cuença, nommé Torres qui, pendant quelques années vint habiter Gualaquiza, et baptisa tous les petits enfants Givari qu'il rencontra sur son passage. Malheureusement, ce bon prêtre ne sachant

point la langue des Sauvages, fut dans l'impossibilité de les instruire; et ces enfants qu'aujourd'hui je rencontre jeunes gens ou hommes formés, n'ont du chrétien que le baptême; ils n'ont pas la moindre idée de Jésus-Christ Notre Seigneur; pas la moindre idée de la Très-Sainte Vierge; ils ne savent pas le premier mot de nos saints mystères, et ne soupçonnent même pas ce qu'est la religion chrétienne. La tribu de Gualaquiza n'est point considérable, et la veille de l'Epiphanie, qui fut le jour de mon arrivée au milieu de mes chers sauvages, je n'ai guère trouvé ici que quatre-vingt Givari, y compris les femmes et les enfants. Les jeunes gens les plus robustes étaient venus à notre rencontre, armés de leurs flèches et revêtus de leurs habits de fête; le reste de la population nous attendait dans la maison du planteur qui devait nous offrir, à notre arrivée, le bienfait de l'hospitalité. Après que chacun nous eut, à tour de rôle, ou pressé, ou baisé la main, les femmes nous offrirent des fruits de platane et des racines de fuca. (Ces racines ont la forme d'une grosse betterave allongée, et sont très-farineuses: cuites dans l'eau, elles servent de pain; on n'en connaît point d'autre dans ces contrées; et souvent même, avec les fruits du platane, elles sont l'unique substance, dont il soit aisé de se nourrir. Comme je vous l'ai déjà dit, parmi nos sauvages, il en est une moitié qui a déjà reçu le saint baptême; les autres, c'est-à-dire les vieillards et presque toutes les femmes et les enfants sont encore infidèles. Ce matin, j'ai baptisé deux pauvres petites créatures, âgées d'un an ou environ, et cela sur les instances de leurs parents qui cependant n'ont point eu le bonheur de renoncer au paganisme. Les hommes ont ici pour tout costume un morceau de toile, couleur jaune foncé, d'un mètre à peu près de longueur et d'un demi-mètre de largeur dont ils se couvrent le corps depuis les reins jusqu'aux genoux. Pour les femmes, le morceau d'étoffe est plus long: elles le font remonter de manière à se cacher le dos et la poitrine, ne laissant à découvert que les deux bras et l'épaule gauche. Je ne parle pas des petits bambins qui ordinairement sont costumés à la façon de notre premier père. Déjà, grâce à ma grande munificence, un certain nombre d'hommes et d'enfants portent des chemises de couleur, qu'ils ont reçues de ma main avec une extrême satisfaction; les autres voudraient aussi en posséder et me font à cet effet de continuelles instances; mais ma provision est hélas! épuisée, et je ne puis les satisfaire. Si quelques respectables dames pouvaient me faire cadeau de plusieurs chemises en percaline rose, affectant la forme d'une blouse, plutôt que celle d'une chemise ordinaire, longues de 70 ou 80 centimètres pour les grandes personnes, et un peu plus courtes pr les enfants, ce serait de leur part un acte de charité que le Ciel, j'en suis sûr, ne laisserait pas sans récompense. Les Givari ont coutume de se peindre la figure et le reste du corps, au moyen d'une graine dont ils extraient une couleur rouge, mais tirant sur le jaune, et de tracer sur ce fond rouge uni quelques longues lignes noires. Ce magnifique accoutrement est surtout de rigueur à l'époque des fêtes solennelles ou lorsqu'ils s'apprêtent à combattre les ennemis de la tribu. Ils laissent pousser leurs cheveux, comme ailleurs les femmes ont coutume de le faire, et ils en forment une seule et longue tresse à laquelle, lorsqu'ils n'ont point à travailler, ils attachent le plumage de plusieurs magnifiques oiseaux, par eux abattus, avec des flèches empoisonnées. Lorsqu'ils vont en guerre, et quelquefois aussi pendant les fêtes solennelles, ils suspendent à la tresse dont je viens de parler, les têtes des ennemis qu'ils ont tués de leurs mains. Ces têtes, ils savent les dessécher avec un art si merveilleux, ils savent les réduire d'une façon si surprenante, qu'ils leur donnent, le croiriez-vous, les dimensions d'une grosse pomme. Pour obtenir ce résultat, ils enlèvent tous les os de la tête soumise à leurs

opérations,

mais ils n'en laissent pas tomber un seul cheveu, et leur conservent parfaitement leur première physionomie. Une de ces têtes s'est vendue à Paris, il y a une huitaine d'années, au prix de 1500 Frs. Si je puis m'en procurer une, ce qui peut être sera facile maintenant que je travaille à éloigner nos Sauvages de ces actes de barbarie, je l'enverrai en cadeau à l'excellent Mr M.xxx, l'insigne bienfaiteur de la mission du Maragnon. Les armes des Givari sont ordinairement de longues lances de fer ou de cionla, bois noir extrêmement dur, et d'autres lances faites avec le même bois, mais beaucoup plus petites qu'ils jettent à une grande distance, avec une merveilleuse dextérité. Quelques-uns d'entre eux portent aussi dans l'intérieur d'un long roseau des flèches empoisonnées, qu'au moyen d'un souffle puissant ils dirigent avec beaucoup d'adresse contre leurs ennemis; ils ont de plus des boucliers de forme ronde, d'un mètre environ de circonférence, et fait avec un bois si dur, qu'une lance en fer, quel que soit l'effort du bras qui la dirige, ne peut les traverser. A la guerre, ils portent sur le front, ou une couronne de peau de singe, ou un diadème fait avec les plumes des plus beaux oiseaux du pays. A leur cou, pendent des chapelets, composés de petites graines blanches mêlées de dents de singes et de tigres. Sur les épaules, depuis le cou jusqu'à la ceinture, ils étalent de très-longues guirlandes de petites graines noires, auxquelles viennent s'enlacer quelques autres chaînes de très-grosses graines blanches et rouges. Leurs oreilles sont percées et de part en part traversées par de petits roseaux, longs d'une vingtaine de centimètres et larges de quatre ou cinq. Ces roseaux, dont la pointe est ornée de différentes plumes d'oiseaux, leur pend sur la figure. La taille des femmes est plutôt petite que moyenne; celle des hommes au contraire dépasse la moyenne. Tous, ils ont une constitution forte et saine, qu'ils conservent admirablement, à ce qu'il paraît, par le moyen que je vais dire. Tous les matins, à leur lever, ils prennent une infusion d'huainsa, herbe célèbre, qui leur fait sans effort rejeter tout ce que, pendant la nuit, il ne leur a pas été possible de digérer. Ils vivent de leur chasse, de leur pêche, et aussi de la chair de porcs, dont ils élèvent de magnifiques troupeaux. La langue des Givari est des plus difficiles, d'abord à cause de la prononciation, où les lettres aspirées jouent un grand rôle, et ensuite et surtout parceque jusqu'à ce jour, elle a été complètement ignorée des hommes civilisés. Personne n'a jamais essayé de la fixer par une grammaire ou par un dictionnaire; elle diffère complètement de la langue Kicina qui est la langue générale de tous les Indiens habitant la partie orientale de l'Equateur. L'enfant Givari apprend la langue de la bouche de son père et de sa mère, et comme ses parents prononcent souvent très-mal, lui aussi il rend d'une façon très-incorrecte, la prononciation des mots dont il se sert; il en résulte que si vous demandez à plusieurs Sauvages comment un mot, le mot dormir par exemple, se prononce dans leur langue, le premier vous répondra : Canasta; le second vous dira : canarte, et le troisième : Canastahé, en aspirant fortement l'h.... Ces variantes, comme vous le comprenez, mettent en quelque sorte dans l'impossibilité de savoir, non-seulement quelle est la parole primitive qui, dans la langue des Givari, rend l'idée qu'on cherche à exprimer, mais aussi quelles sont les finales dans la déclinaison ou la conjugaison des noms, des temps et des personnes, quels sont les différents genres, quelles terminaisons distinguent le singulier du pluriel &a &. Pendant les trois mois qui viennent de s'écouler, je suis parvenu à recueillir environ deux cents mots. Avec l'aide de Dieu, j'espère surmonter cette difficulté qui est bien certainement une des plus graves qui puisse

se dresser en présence de l'apôtre envoyé pour la première fois au milieu des sauvages. Par bonheur, quelques uns de mes Givari savent quelques mots d'espagnol, et ce léger secours n'est point à dédaigner. L'année dernière, pendant mon séjour à Rome, j'ai lu dans le recueil intitulé : musaume des missions catholiques qui s'imprime à Turin, le Pater noster traduit par le P. de Smet, en cinq des différents idiômes en usage parmi les sauvages du nord de l'Amérique; si vous pouviez mettre la main sur ce numéro ou sur quelque journal français dans lequel la traduction du P. de Smet a été reproduite, vous seriez bien aimable de me l'expédier au plus tôt; elle pourrait peut-être m'être d'un grand secours. J'examinerais si la langue de mes sauvages a quelque relation avec ces langues déjà connues, et dans le cas de l'affirmative, je prierais les missionnaires du Nord, de me fournir des renseignements et de m'aider dans l'étude de la langue des Givari. Je vous demanderai aussi de m'envoyer les lettres de Vals et de Laval, par le père procureur des missions espagnoles qui chaque mois, fait parvenir la Civiltà cattolica au R. P. Franco, Recteur du Collége de Cuenca. Les lettres de nos missionnaires seront pour moi un encouragement, elles me diront de quelle manière je dois m'y prendre pour bien fonder une mission. Quand je suis arrivé à Gualaquiza, nous n'avions ni église, ni demeure; mais en quinze jours de travail, sans maçons et sans ouvriers, aidé seulement de divers instruments que m'a procurés à mon départ l'excellent Mr. Edouard M6xxx, j'ai pu fabriquer une petite maison de bois qui, pour le moment, sert aussi de chapelle, j'ai déjà préparé une partie du bois qui doit me servir à construire notre église. Cet édifice me coûtera pour le moins 1500 francs; je n'ai point encore cette grosse somme à ma disposition, mais je compte pour la recueillir sur la Providence et sur la charité des habitants de l'Equateur. Si je l'osais, mon Révérend Père, je vous dirais que de la France, toujours si généreuse, j'attends avec l'aide des Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, un ostensoir, une chape, un encensoir, des chandeliers, des étoffes pour orner l'autel, des franges, du papier d'or et d'argent, car ici, grâce à l'humidité tout vernis et toute fausse dorure se noircissent à l'instant; du papier marbré, des chapelets enfin, mais d'assez grande dimension, parceque nos bons sauvages ont l'habitude de les porter au cou. Tous ces objets ne pourraient s'acheter dans les environs qu'avec une extrême difficulté, et le prix en serait vingt fois plus considérable qu'en France. Vous allez en juger. Un vase de porcelaine des plus communs, si je voulais m'en procurer un pour y mettre des fleurs, me coûterait vingt, trente et même quarante francs. Je vous remercie de la caisse que vous avez eu la charité de m'expédier, bien qu'elle ne soit point encore arrivée jusqu'à moi. Si votre zèle vous inspire de me faire un nouvel envoi, vous pourrez en toute sécurité le faire parvenir à l'adresse suivante: Mr. Coronel à Guayaquil, pour le P. Louis Pozzi, missionnaire de Gualaquiza. J'aurais le plus grand désir d'écrire à Mr. Edouard M6xxx, mais hélas! j'ai presque entièrement oublié le français; soyez du moins assez bon pour lui communiquer ma lettre; dites lui, dites à sa famille que si dans les forêts du Maragnon on peut appaiser par l'offrande de l'Agneau immaculé, la divine Justice dont les insondables conseils avaient jusqu'à ce jour caché la lumière de l'Evangile aux yeux de ces pauvres sauvages; que si les Missionnaires ont une maison et commencent à bâtir une église, ces heureux résultats sont dûs à la générosité avec laquelle il nous ont offert et l'autel portatif et les instruments qui nous faisaient défaut; dites leur que non seulement je ne laisse passer aucun jour sans me rappeler leur souvenir au divin Sacrifice, mais que bien des fois je l'offre à Dieu le Père pour leurs besoins et spirituels et temporels; dites leur enfin que je les prie d'agréer en mon nom et au nom de mon compagnon d'apostolat, le P. Garcia-Bore, Italien comme moi, l'hommage de nos profonds respects et de notre éternelle gratitude. —— Adieu, mon très-cher Père.... Croyez, ... etc.....

P. S. Mon harmonium fait merveille auprès des Indiens ; ils viennent m'entendre avec un incroyable empressement. La seule promesse d'un petit air me fait obtenir ce qui autrement me serait refusé. Je dois le respect dont m'entourent ces pauvres Sauvages d'abord à mon instrument de musique, ensuite aux dimensions de ma taille et enfin aux poils de ma barbe qui comme vous le savez, est blonde et très épaisse tandis que parmi eux la barbe est rare et presque toujours de couleur noire. —— Dans une prochaine lettre je vous communiquerai les observations qu'une plus longue étude m'aura permis de recueillir. —— Adieu encore, etc.

Chine. —— Conclusion des affaires de Ngan-Kin. ——

Dans nos Lettres précédentes on a vu que nos Missionnaires, profitant de l'expédition de M. de Rochechouart avaient réclamé aux autorités Ngan-Kinoises des terrains pour bâtir. Les premières démarches furent faites le 1er Février : les Chinois promirent, accordèrent, puis refusèrent et finalement le 19 Mars nos Pères n'avaient encore rien conclu. — A cette date le R. P. Beckinger nous écrit : ... « Notre confiance en St Joseph à qui forces prières étaient adressées redoublait au milieu de ces embarras. Le jour de la fête de notre St Protecteur à midi, la corvette française le Coëtlogon commandant M. Reynault de Prémesnil, jetait l'ancre devant Ngan-Kin. Aussitôt nous étions mandés à bord pour donner des informations. La vue de ce navire de guerre intrigua vendeurs et mandarins. A notre retour, chacun de venir auprès de nous et de demander ce que ces Messieurs voulaient avec leurs gros canons. — « Ce que ces Messieurs veulent avec leurs gros canons est bien simple, ils veulent savoir si vous allez « bientôt en finir avec toutes vos tracasseries. Vite déclarez vos derniers prix et que ce soit une affaire réglée. » Nous ne fûmes pas obligés de répéter la motion, le coup avait été porté, les vendeurs se rendaient à des conditions satisfaisantes, les mandarins acceptaient. Le surlendemain le Coëtlogon s'éloignait de nos rives, ô Providence ! —— Le mesurage et la plantation des bornes souleva de nouvelles oppositions. L'absence de tout cadastre et de tout titre ainsi que la rapacité des plus forts ne permit pas de les écarter de prime abord. Il fallut deux fois dissoudre nos réunions sans conclure. Il s'agissait aussi de dresser d'avance la forme du contrat. Les mandarins ne voulaient pas admettre certaines expressions que les leçons du temps passé nous disaient nécessaires. Par exemple ils avaient horreur d'écrire qu'ils vendaient un terrain en ville et le donnaient à un Missionnaire Européen pour y bâtir une église et que ce terrain pourrait être modifié à volonté. Nous tenions trop à ces mots pour lâcher prise, et nous croyions tout achevé quand éclata une bourrasque capable de tout anéantir. On était venu nous annoncer que le Tché-thien avait mis le Tipo en prison, qu'un de nos entremetteurs avait été frappé et que les satellites recherchaient les vendeurs pour leur redemander leurs arrhes. Qu'y avait-il eu ? Nos gens désireux de nous voir une plus belle porte d'entrée et aussi certains murs plus réguliers avaient par l'entremise du Tipo engagé les voisins à nous céder quelques pieds de terre pour régulariser certains points. Le Tché-thien s'y opposa en commentant les actes de violence précités. Nous eûmes beau faire, il fallut renoncer pour le moment à ces idées de régularité et accepter le terrain tel quel ou tout perdre. Le lendemain le calme s'était rétabli et nous pûmes traiter en paix la dernière question de toute la plus délicate : qui paiera le surplus du prix d'achat sur la somme mise en réserve ? Nous avions des raisons si plausibles pour ne pas accepter cette dernière charge au moins avant d'avoir consulté à Chang-hai que les mandarins allèrent en parler au Fou-tè. C'est lors que ce noble gouverneur se levant de son siège prononça une décision qui le peint au vif : " Allez, vous êtes tous des imbéciles, dites à cet Européen qu'il n'entend rien à nos usages ; dites-lui de ma part qu'il paiera immédiatement sans plus rien objecter. La raison : c'est que je le veux moi Kié-sen-ngué-pa-tou-lo-yn. (C'est son nom tartare). Le maître avait tranché. — Alors le Tao-tai convoqua une dernière fois tous les mandarins de la ville et les délégués du Vice-roi à son tribunal. Nous écrivîmes en français et en chinois les titres du contrat. Quand ils furent signés nous les munîmes de nos sceaux respectifs. Chaque partie en prit une copie et tous me reconduisirent à ma chaise où nous nous saluâmes une dernière fois. C'était le 27 Mars 1870. —— Ainsi donc, grâce après St Joseph, à l'initiative de son Excellence notre chargé d'affaires à Pékin, puis aussi à l'appui de la marine française toujours si prête à soutenir les bonnes causes, le brigandage dont nous avons été victimes à Ngan-Kin a été noblement réparé.

Lettre du P. Royer au P. Pitot. —— Tchin. — En barque 5 Mai 1870. —— Le 29 Avril au matin je quittais ma barque pour franchir les montagnes de Tchin et pénétrer dans le Quanté tchen. Jamais Missionnaire n'y est encore entré. Permettez-moi quelques détails. Ils vous montreront combien le Missionnaire peut jouir ici des délices de la pauvreté Evangélique. Je récitai ce jour là mon itinéraire cette belle prière qui donne des forces au Missionnaire sans abri et sans ressource. Arrivé à Ngan-Houé, ma joie fut grande. Avec quelle consolation après

une lieue environ de marche, je m'arrêtai pour considérer le beau pays de Tchin que je quittais. Je me trouvais sur une des hauteurs qui dominent les vallées de Tsan-tsu, bourg assez considérable où j'avais laissé ma barque. Ce bourg de Tsan-tsu se trouvait à mes pieds, entouré d'une enceinte de montagnes et de collines, éloignées d'environ une lieue. Des ruisseaux et des torrents s'échappent des vallées en tous sens et viennent former la belle rivière de Tsan-tsu, la profondeur de cette rivière permet aux barques de remonter jusqu'au bourg même. Des centaines de barques vont et viennent. Un peu plus loin vous apercevez les lacs de Tchin, le Si-hou et le Si-Kien. Tout le long de la route, pavée en pierres-marbre du pays et en cailloux, nous rencontrions des mulets, des ânes, des brouettiers, chargés de batonnets de bamboux, de cercles de bamboux, de bois précieux et surtout de Tsou-sen. C'est le temps de la récolte de ces asperges de Chine dont une seule pèse 1, 2 et 3 livres. C'était un spectacle des plus curieux de voir tous ces montagnards chargés eux-mêmes de leurs fardeaux, (3 et 4 cents livres) conduire leur brouette à travers ces chemins montueux. A Tsan-tsu nous n'avions pu nous procurer des baudets! Pourquoi cela? demandai-je à mon catéchiste, en voilà par centaines. — Actuellement, me dit-il, impossible de s'en procurer, les baudets, mulets, chevaux doivent transporter les Tso-sen, (asperges, bamboux) c'est le temps de la moisson pour les montagnards. Ce qui est vrai : il est défendu pendant tout le temps des Tso-sen de se servir des mules pour transporter les voyageurs. Mais avançons dans la montagne, voyez-vous tous ces pics qui se déroulent devant vous à perte de vue. Oh! que les oeuvres du Créateur sont admirables, et que les choses visibles sont capables de vous faire connaître les invisibles. Je n'ai point manqué sur mon chemin de parler de Dieu à ces pauvres gens, et surtout dans certains hôtels où l'on entre pour se rafraichir et se reposer. Inutile de vous dire que ma vue, ma présence a été tout un événement dans les quatre villages que j'ai traversés, pendant l'espace de 5 lieues: Ces pauvres gens étaient tout ébahis de voir un Européen. Ils sont simples, bons, laborieux comme les gens des montagnes : pauvres, sobres, habitués à la vie solitaire. Quand le soleil se trouvait au dessus de ma tête, vers l'heure de midi, je me trouvais à mi-route, au beau milieu des plus hautes montagnes, dans une vallée étroite, où il n'y avait que le sentier et le torrent avec une petite vallée d'une centaine de mètres de chaque côté. Puis, à perte de vue, au dessus de la tête, des montagnes à pic, chargées de bamboux, couvertes de forêts de sapins, puis des ruisseaux, des torrents, des rapides, et le bruit des eaux des cascades se mêlant aux chants mélodieux d'oiseaux qui rendent le pays encore plus agréable. Je ne puis trouver de rapprochements avec ce que j'ai vu en France. Un seul endroit approche du panorama que j'avais sous les yeux, c'est, (pardonnez à ce souvenir) la vallée de Valérisstal et de Saverne, dans la Lorraine et l'Alsace. Bref, mon estomac m'avertissait qu'il fallait dîner. J'avais acheté quelques pains à Tsan-tsu... Ma table fut bientôt servie. Je m'assis sous l'ombre de grands arbres, les hêtres de ce pays, sur le bord d'un torrent. Que c'était pittoresque! Je n'ai jamais fait pareil festin quoique celui-ci fut bien frugal! de l'eau du torrent et du pain! C'était le dîner de St. Hilarion et de St. Antoine dans le désert, sans rapprochement aucun. Trois lieues plus loin et nous étions encore dans la province du Kiang-sou. Cependant après environ une demi-lieue, nous arrivions sur une petite hauteur d'où l'on entre dans le Ngan-houei... Les eaux se dirigeaient vers Quan-té-tchen. Je fus saisi au fond de l'âme d'un sentiment inexprimable de joie, que je ne pus m'empêcher de témoigner extérieurement. Je m'agenouillai et récitai un Ave Maria, consacrant le Quanté-tchen à ma bonne Mère. La joie me faisait oublier les fatigues : Nous étions dans le Quanté-tchen: mais où aller? Où sont les chrétiens? Où coucherons-nous? demain où pourrons-nous offrir le St. Sacrifice? toutes questions auxquelles il m'était difficile de répondre. Plein de confiance en notre Etoile, la Vierge bénie, nous avancions toujours. Le soir au coucher du soleil, nous avions déjà traversé 2 villages du Quanté-tchen, quand un homme s'approche de nous et vient me faire le salut ordinaire à nos chrétiens, au beau milieu du chemin : il frappe la terre de sa tête: « Ah! le Père, le Père, et des larmes coulaient de ses yeux et des miens. C'était le chef de la famille chrétienne que je venais chercher au Quanté-tchen. Le bon Dieu lui avait inspiré, disait-il, de sortir pour aller se promener : c'était son bon Ange qui l'avait guidé. Nous-mêmes, nous avions bien prié nos bons Anges et tous les Anges gardiens de Quanté-tchen de guider nos pas ; et ces bons anges ne nous ont pas fait défaut. Nous étions à un quart d'heure du village d'Antsen, résidence de notre chrétien. Quelle joie pour la famille, la mère et les enfants. « Le Père, le Père! s'écrie-t-on aussitôt". Le chef de la famille me cède son lit et sa chambre : elle n'avait encore ni porte, ni fenêtre, ni chaise, ni table ; car tout est à l'apostolique dans ce pays. Antsen est le premier poste chrétien où le bon Dieu descendra pendant le St. Sacrifice, le 30 Avril, fête de Ste. Catherine de Sienne. Je disais cette première Messe dans une bien pauvre chapelle, autre crèche! J'avais six chrétiens pour auditoire : c'est le grain de senevé de l'Evangile: bientôt il deviendra un grand arbre: les dispositions des païens sont bonnes ; rarement je les ai trouvés aussi dispos, aussi prêts à écouter la parole de Dieu. Pendant les trois jours que je demeurai à Antsen, ma chambre n'a pas cessé d'avoir des visiteurs.

Quanté-tchen, comme le district de Ning-Koui-fou, est peuplé par les émigrants du Hou-nan, du Hou-pé, du Honan, du Ngan-houei Ouest, nord du Kiang-sou et du Tché-Kiang. Presque toute la population indigène a été détruite par les rebelles (Tcham-maos), ou est morte de faim, du temps de la rebellion. Ainsi le bourg d'Antsen, où est notre famille chrétienne, avant les rebelles avait 300 famille, environ un millier de personnes : actuellement il n'y a que dix personnes du pays, une femme et neuf jeunes gens. Les 50 autres familles du village sont toutes des émigrés. Le mandarin de Quanté tchen vient de publier un Ko-ze (relevé), où il dit : « Dans tout le district de Quanté tchen actuellement, il n'y a que 4000 indigènes : tous les autres, environ 300 000 habitants viennent des autres provinces. » Nous n'avions aucun chrétien dans le Quanté-tchen. Actuellement nous en avons, à ma connaissance, dans trois endroits : à Antsen, 6 ; à Kan-ton-tsen, une lieue plus loin, 2 ; à Chin-Kia-tsen, 4 lieues plus loin, 10. Dans ce dernier endroit, une centaine de chrétiens du Houpé, doivent venir. Voilà donc le bon grain semé. Notre visite a consolé, fortifié nos chrétiens, deux familles se sont déclarées catechumènes :.. deux petits enfants païens moribonds ont été régénérés ; ce sont les prémices de la Ste Enfance au Quanté-tchen. J'ai pu acquérir une modeste maison de trois chambres à étage : elle n'a que le toit et les trois murs ... Il faut donc encore lui donner un mur, des fenêtres, des portes et un lit, une chaise, une table, etc, etc. Je n'ai donné que 20 francs d'arrhes, ce qui me restait dans la bourse : au mois de Septembre il faut payer le reste. Ô mon bon et Révérend Père, si vous trouviez quelques bonnes âmes qui voulussent contribuer à la fondation de cette nouvelle chrétienté du Quanté-tchen. C'est une petite aumone qui procurerait une bien belle couronne au donateur.

Extrait d'une lettre du P. Lelec au Sr. P. Olive. — Ou-Hou, 4 Avril 1870. — « Les difficultés que l'on m'a faites à la douane de Ou-Hou à propos des bois de construction que j'avais emporté avec moi de Nan-Kin et les renseignements qu'on m'a demandés sur le lieu où je comptais les employer et mille petites vexations particulières, me faisaient craindre que cette affaire n'en resterait pas là. C'est ce qui est arrivé. Du reste j'étais sans inquiétudes sérieuses, ayant agi partout avec la plus grande franchise, offrant de payer si on le désirait, faisant seulement observer que partout ailleurs on nous laissait passer gratis, sachant bien que nous ne faisions pas le commerce, mais des bonnes œuvres ... Depuis le 27 Mars, jour de mon arrivée, jusqu'au 1er Avril il n'y eut rien de nouveau. Le soir de ce jour un administrateur de Tchang-Kia-tang vient tout ému me trouver et me dit : « Père, il y a des affaires. » Il me raconte qu'un membre du tribunal est venu à Tchang-Kia-tang demander des nouvelles des bois apportés (c'était le lieu que j'avais indiqué comme le plus connu), qu'un mandarin supérieur de la douane de Ou-Hou, nommé Ouan, ancien Tao-taï, a porté l'affaire au tribunal de Tché-Chié, et qu'on s'était emporté en invectives contre les chrétiens qui embrassent la religion des Diables d'Europe. » Sur l'avis de Li-tchan-Ken et des administrateurs, je renvoie notre homme en lui disant de répondre simplement s'il reçoit encore de pareilles visites que je suis à Tze-Kia-Kiao, et s'ils ont des réclamations à faire de me le conduire poliment jusqu'au lieu de ma résidence. — Le 2, aucune nouvelle. Mes gens pensent que tout est terminé et que le mandarin a voulu simplement s'assurer de la véracité de mes paroles. Pour moi connaissant les dispositions hostiles de ce dernier, je suis convaincu qu'il n'en restera pas là ! — Le 3, Dimanche de la Passion, jour vraiment bien choisi, deux chrétiens de Tchang-Kia-tang m'arrivent vers 10 heures à moitié morts de peur, et pouvant à peine parler. Ils me racontent que le mandarin en personne suivi d'une vingtaine d'hommes est dans le Kon-sou, que les soldats ont brisé l'autel, que la statue de la Ste Vierge a été emportée par l'ordre du mandarin, et que des chrétiens vont être conduits en prison. Ils ajoutent que le Tché-Chié, comme son Eull-yé, les a vivement repris de s'être faits chrétiens et d'écouter les Diables d'Occident .... qui leur font bien quelques aumones pour les attirer à eux, mais qui n'en sont pas plus riches pour cela, comme le prouvent leurs pauvres habits ; ils sont en effet presque tous en haillons dans cette chrétienté. Il leur défend de commencer ou de continuer toute construction jusqu'à ce qu'il ait reçu des ordres du Tsey-tay, ou du Fou-tay, ou du Tao-tay. Les administrateurs répondent qu'ils obéiront au Père, en ce moment à Tze-Kia-Kiao... et les messagers m'annoncent que le mandarin ne tardera pas à arriver. —

Vous pouvez facilement juger de l'impression produite par de telles nouvelles sur mes chrétiens. Je réunis mes administrateurs pour prendre conseil sur ce qu'il y a à faire. Tous sont d'avis que je dois attendre la visite et ne pas aller à Tchang-Kia-tang. Tout le monde se met en prières, et moi même je dis un bon Memorare à la Ste Vierge et à St Joseph, et je me prépare de mon mieux à ce qui peut m'arriver, même au martyre, si Notre Seigneur toutefois m'en juge digne. Li-Tchang-Ken est admirable de calme et de présence d'esprit ; le bon Dieu me fait aussi la grâce de garder mon sang-froid. Les vierges se retirent chez elles. Je confie le Tchang-pou des chrétiens à un administrateur, fais découvrir l'image de St Joseph et le Crucifix voilés à cause du

temps de la Passion : car mes visiteurs n'auraient rien compris à cette rubrique. Puis au beau milieu du Kom-sou je fais afficher le Chan-yu de l'empereur (édit impérial). On apporte une table et des chaises, voire même du thé. Car je suis décidé à le recevoir comme si j'ignorais complètement ce qui s'est passé à Tchang-Kia-tang, afin qu'il se compromette de plus en plus, et que l'on sache où sont les torts. Pour la même raison je me mets en grand costume autant que le permet mon modeste trousseau. Vers midi on m'annonce que le grand homme est arrivé. Entré dans le Kom-sou il se dirige vers la chambre de mon Tié-sen où se trouvent les administrateurs et commence à leur parler un langage très-sévère au sujet des pièces de bois en question. J'arrive sur les entrefaites et, lui ayant fait le grand salut d'usage, je l'invite à entrer dans le Kom-sou et à prendre place sur le siège qui lui est préparé. Il accepte sans trop de difficultés la première place, et répond assez froidement à mes politesses. Les chrétiens sont mis brutalement à la porte par les satellites armés de fouets... puis la conversation s'engage. Il me demande mon nom et mon prénom que je lui décline, et me dit que ni le Gney-tay, ni le Fou-tay, ni le Tao-tay ne lui ont annoncé ma venue et mon dessein de bâtir, et que c'est pour cela qu'il est ici. Je lui réponds : « que sa visite ne me surprend pas car il est d'un bon mandarin de voir tout par lui-même, que je n'ai qu'un regret, celui d'avoir été dévancé par lui. Que le sachant très-occupé, je n'avais pas voulu le déranger de ses graves préoccupations. Quant à mon dessein de bâtir, j'ajoutai qu'il avait sans doute reçu du Vice-roi le Ko-che qui nous en donne la permission, et que je le regardais comme averti. Il me dit qu'il n'a rien reçu. Alors tirant de ma manche la copie de ce Ko-che, je la lui remets en le priant d'en prendre connaissance, ce qu'il fait avec la plus grande attention. Après quoi, comme je vois qu'il baisse un peu pavillon et répète qu'il n'a rien reçu, qu'il ne savait pas, etc... je lui dis : " Du reste, je pensais que le Chang-yu (écrit impérial) que le grand homme a sous les yeux, et qu'il connait sans doute, me dispensait de bien des formalités. Alors il se lève, il lit et relit ce Chang-yu. L'effet que j'attendais fut produit ; à partir de ce moment les politesses vont *crescendo* ; il m'interroge sur mon pays, sur la distance qui nous sépare, etc. Apprenant que j'ai fait 9000 lieues pour venir en Chine, il se lève et veut à toute force que je prenne la première place, et ce n'est pas sans peine que j'obtiens qu'il y demeure. Puis la conversation s'engage sur la religion : il me déclare net qu'il adore les Pou-sa (idoles). Je lui en témoigne mon étonnement vu que le grand Confucius le défend formellement. Alors Li-tchang-Ken cite le texte et beaucoup d'autres avec une facilité et un entrain incroyable, dont tout le monde et le mandarin lui-même restent ébahis. Pour moi, je me contente de diriger la conversation de mon mieux. Tout-à-coup, sans que j'y fasse la moindre allusion il donne l'ordre qu'on lui apporte l'image de la Ste Vierge qui est dans sa chaise, et qu'il a prise dit-il, pour m'en demander l'explication. Les explications reçues, il me la remet en disant qu'il n'avait nullement l'intention de l'emporter. Je fis tout ce que je pus pour sauver la *pauvre face* si gravement compromise aux yeux de ses gens, et la conversation continua. Il insista particulièrement sur la pauvreté du pays, désirant plutôt que nous nous établissions dans les grands centres... Je répondis que la pauvreté du pays était pour nous une raison particulière d'y venir soulager les malheureux. Alors je lui parle de l'orphelinat de Yang-tche, de ce que j'ai fait moi-même l'hiver dernier ici par mes remèdes. Puis Li-tchang-Ken appuyant mes paroles fait observer que le Cham-yu ne distingue pas entre les pays et que tout le monde est appelé à se faire chrétien. Comme il revient sur les bâtisses, je lui dis qu'il y a trois mois que j'ai bâti deux chambres à Tcham-Kia-tang au vu et au su de tout le monde, même des gens de son Ya-men qui sont venus sur les lieux pour les impôts... Enfin j'ajoute que le mandarin de Sse-Tchem est venu lui-même visiter le Kom-sou de Tchang-Kia-tang, il y a environ six mois ; seulement qu'il n'était suivi que par un Tié-sen. Voilà à peu près, sinon l'ordre et les paroles, du moins le sens de notre conversation qui ne dura pas moins d'une heure. Vous comprenez que le besoin de dîner commençait à se faire sentir, surtout du côté du grand homme. Le mot de dîner fut lancé par un des hommes de sa suite ; mais je fis semblant de ne pas comprendre, bien décidé à ne pas l'inviter après une telle échauffourée, et malgré ses dispositions présentes. Le premier administrateur, le père de Che-fan, qui a un bouton, lui avait fait préparer à dîner et l'invita, mais il n'accepta pas. Je le reconduisis à sa chaise en grande pompe et il partit sans doute " jurant mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus ". Sa suite à jeun comme lui et ayant encore deux bonnes lieues à faire partageait probablement ses sentiments. — Pour moi, je fis un bon dîner, je vous l'assure, au milieu de la joie de mes chrétiens d'autant plus enchantés du résultat de cette visite, qu'ils avaient plus redouté les conséquences. Je les engageai à remercier St Joseph, et je le fis moi-même de grand cœur, reconnaissant qu'avec ma timidité naturelle j'étais bien incapable de jouer un pareil rôle. Après dîner je partis immédiatement pour Tchang-Kia-tang afin d'achever de rassurer les chrétiens et d'y porter moi-même l'image vénérée de la bonne Mère que je fis remettre à son ancienne place. Vous le comprenez, la joie était à son comble. . Comme le mandarin ne m'avait nullement parlé d'arrêter les travaux, je donnai l'ordre de continuer... L'affaire est-elle terminée ? Oui, si le Ko-che du vice-roi paraît. S'il n'éveille contre nous la susceptibilité maligne et intéressée de ses supérieurs.

Lettre du P. Colombel au P. Dubuisson. — Nan-Kin, vendredi 27 Mai 1870. — Je suis revenu dimanche après midi d'un long voyage au Nord.... Le P. Lelec était à Ou-ho depuis deux mois pour six semaines encore. Notre Père Supérieur de Nan-Kin, malgré ses désirs était retenu par ses infirmités et les difficultés du voyage. C'est pour cela que le RP. Della Corte m'a envoyé visiter le P. Lelec. Ou-ho est à 50 ou 60 lieues au Nord de Nan-Kin. J'ai poussé avec le P. Lelec encore plus au Nord, jusqu'à la préfecture de sa province, puis nous avons été à l'ouest visiter une autre préfecture Fon-iang-fou, autrefois ville impériale, et je suis revenu par une autre route. Cela me fait de 560 à 580 kilomètres à cheval en 15 jours, et Dieu merci je ne suis pas fatigué du tout. Ce serait peu de chose en France qu'un voyage de ce genre. On est de Paris à Brest en un jour. Ici c'est un rude travail, et parmi tous les voyages de la mission, je crois que celui de Ou-ho est le plus pénible. Mon escorte se composait de trois hommes et de trois bêtes. En tête, car on marche toujours à la file, était mon humble personnalité montée sur une mule qui nous appartient. Venait ensuite mon catéchiste, enfant de 18 ou 20 ans. Il était monté sur un âne, que suivait une autre bourrique chargée de nos Pou-kai. Enfin par derrière, notre guide. Notre guide n'avait jamais passé le Kiang et savait moins le chemin que moi. Mon catéchiste sortait pour la première fois avec un Père et ignorait complètement ces pays. Seule ma mule avait fait jadis le chemin que nous suivions. Malgré cela aucune aventure extraordinaire qui mérite de vous être racontée, et si je vous parle de mon voyage tout prosaïque qu'il soit, c'est pour que les détails de la vie de nos Pères Missionnaires vous soient mieux connus. Ce voyage avait pour moi l'agrément de la nouveauté; mais pour ceux qui ont à le faire plusieurs fois l'année, les épines doivent souvent leur sembler bien dépourvues de fleurs. — Voici l'ordre que je suivais dans mon voyage: Je me levais vers 3h 1/2 ou 4h et réveillais mes gens. On roulait et ficelait le Pou-kai et on chargeait la bourrique. Un Pou-kai c'est une natte en paille, et deux couvertures, l'une sert de matelas, l'autre remplit sa fonction première. Le matin on roule, ficelle et charge sur son âne, le soir on défait l'œuvre du matin; c'est le seul moyen de ne pas coucher sur la paille. Tous les gens qui se respectent portent avec eux leur Pou-kai. — Vers 5h on était prêt et on se mettait en route. Après 1h 1/2 ou 2h de marche on s'arrêtait au premier village, on s'asseyait à la table d'une auberge et on demandait à déjeuner. On tombe rarement bien. J'ai déjeuné avec du riz clair et des gousses d'ail, une autre fois avec une galette de farine sans œufs, ni beurre, ni sucre, et une poignée de vers à soie. En allant je n'ai trouvé qu'une fois de la viande, c'était du buffle, et c'était un vendredi, mais je me suis tenu pour exempté de cette loi du maigre, pour la circonstance. Après le déjeuner on remonte sa bête et on continue sa route jusque vers midi. On dîne comme on a déjeuné. On y joint deux ou trois œufs durs, on dort un peu si le soleil est trop ardent, puis c'est à recommencer pour le souper. L'auberge du soir est la plus chanceuse, surtout quand on veut gagner du temps. Aussi ai-je eu plusieurs nuits à passer dans des écuries, mais on y dort suivant le besoin qu'on en a et on se repose autant qu'à l'hôtel. Tout cela n'est rien en comparaison de ce que l'on a à souffrir de l'importunité des curieux et des visiteurs. Sur la route quelques personnes isolées pouvaient ne pas me reconnaître, alors j'entendais dire "voilà un mandarin qui passe", ou bien "un bachelier qui va passer sa licence; mais dans les villages et les auberges j'étais toujours reconnu comme Européen. Du reste, je m'en cachais peu. A peine étais-je assis que l'auberge, la rue ou la cour étaient pleines. Je leur disais "vous voulez savoir qui je suis, je suis Missionnaire (en Chinois répandeur de religion) Je viens de France, envoyé par le Pape pour vous enseigner la religion du Seigneur du Ciel". J'ajoutais; "je sais peu votre langue, mais mon catéchiste va vous expliquer ce que c'est que le Seigneur du Ciel, Jésus-Christ et le Pape", et là dessus mon petit compagnon faisait une heure, quelquefois deux heures de sermon. On lui coupait la parole pour savoir si j'étais marié, si j'avais beaucoup d'enfants, pour combien d'argent je fumais d'opium chaque jour. Jamais on ne nous a contredit. On dit, c'est très bien, et on s'en va. Je n'ai rencontré qu'un homme un peu plus sérieux, c'était un lettré qui depuis un an ne mange que du riz et des herbes pour obtenir une longue vie à son père et à sa mère, et il avait fait vœu de continuer ainsi trois ans. Il m'a demandé des livres de religion et m'a promis de revenir nous voir à Nan-Kin. Dans les villes ou les gros bourgs, le mandarin m'envoyait un agent de police pour savoir ce que je voulais. Trois fois même les mandarins m'ont envoyé demander de l'argent, mais je ne leur ai rien donné, pas même de bons mots. En Chine, c'est l'usage entre mandarins de se payer ainsi un droit de passage. Hier nous avons reçu ici un mandarin militaire à bouton rouge, du rang d'un général de brigade à peu près, c'est un vieux chrétien du Ho-nan de 70 ans environ. Il se rendait de Pékin à Canton. Il avait eu l'honneur de tirer de l'arc devant l'Empereur et de mettre trois fois dans le but, sur 5 flèches. Le brave homme nous disait qu'il lui fallait dépenser 1000 piastres en présents aux mandarins des pays par où il passe. Il a dû en donner 400 au mandarin principal du lieu où il était auparavant. Tout cela porte ici le nom de présent, mais me semble assez ressembler à certains impôts de France, v. g. les droits à payer pour entrer en possession d'un héritage. — Un employé du tribunal est venu me saluer en me faisant des signes maçonniques. Comme je les lui reprochais, il m'en fit des excuses, et me dit, "qu'il avait été employé par le Vice-roi dans des affaires avec les Anglais et qu'il les avait vus

faire ainsi. — Nous sommes en général fort détestés. C'est nous qui les forçons à fumer l'opium, nous leur ravissons leur argent, etc... mais ils reconnaissent notre supériorité sur eux. J'ai rencontré des gens qui avaient vu à Nan-Kin nos navires de guerre. Le vice-roi, disaient-ils, ne peut rien contre eux, les Européens sont les maîtres. — Un mot maintenant des pays que j'ai traversés. J'ai visité 5 ou 6 Fous ou Chiens; ce sont toujours des villes murées, à peu près carrées, à 4 ou 6 portes suivant leur noblesse. Mais tout y est ruiné, la plus peuplée n'a pas 5000 habitants. Fou-tcheou surtout devait autrefois être une fort jolie ville, son canal qui la traverse en serpentant dans la ville, ses trois tours de pagodes, ses monuments devaient en faire un bijou. Fou-iang-lun que des Empereurs songeaient à faire capitale devait être grandiose, mais tout cela est en ruine. — De Nan-Kin à Ou-ho le pays est coupé par trois chaînes de montagnes à peu près aussi hautes que le ballon d'Alsace, il y a peu d'arbres, mais d'innombrables rizières s'étagent dans les vallées comme les gradins d'un escalier, j'en ai compté 50 ou 60 à la suite les unes des autres, et n'en pouvais souvent trouver la fin; mais hélas, les bras manquent aujourd'hui pour cultiver tout cela. J'ai suivi en revenant une grande route de 1re classe, peut-être la première de Chine, elle était toute pavée autrefois, mais elle n'est pas entretenue. On n'y a pas touché depuis bien des années. Les ponts se sont écroulés, on ne les relève pas. J'ai rencontré un cultivateur qui avait fait un large fossé au milieu de la route pour arroser son riz, il y avait 8 ou 10 mètres de chemin inondé, personne ne s'en occupe. Cette grande route coupe à pic les trois chaînes de montagnes qui nous séparent de la vaste plaine qui s'étend au Nord de l'empire. Au sommet on trouve toujours les ruines d'une porte monumentale et d'une pagode. Seule la beauté du site n'a pu être changée par les rebelles ou l'incurie du gouvernement. En revenant, quand du sommet de la dernière chaîne, j'eus sous les yeux la vallée du Kiang, sillonnée par cet immense fleuve, quand je vis à 4 ou 5 lieues Nan-Kin, ses murs, ses collines, ses monuments si connus, je me rappelai la vallée du Rhin, que nous avions sous les yeux à Issenheim du sommet du Ballon, ou des hauteurs de Thierenbach. Je me sentais au port, car Nan-Kin pour moi est une seconde patrie, je l'aime autant que la première. De Nan-Kin à Ou-ho le pays est très-accidenté. Il en est tout autrement au Nord de cette dernière ville. Ou-ho veut dire « cinq fleuves », c'est qu'en effet cinq grands cours d'eau viennent s'y croiser et y apporter un commerce considérable. Au delà ce n'est plus qu'une plaine immense qui, je pense, est le commencement de celle du Pé-tché-li. Tout en effet ressemble beaucoup plus à ce que j'ai entendu dire de ce pays, qu'à ce que j'ai vu par ici. Ce sont d'immenses plaines de blé, aussi le pain, un pain excellent, fait-il la base de la nourriture. Les cultivateurs se servent de chars à bœufs, les voyageurs, de chars plus légers traînés au trot par des chevaux. La plaine toujours dépouillée d'arbres, est semée d'une foule de petits villages qu'ombragent de grands et beaux arbres. Mais là encore les bras manquent. On accuse souvent nos anciens Pères d'avoir été trop enthousiastes de la Chine, et d'en avoir exagéré les beautés. En vérité je ne le crois pas. Elle devait, au temps où ils écrivaient, être bien plus belle que l'Europe du temps où ils l'avaient connue. Et si encore actuellement notre pauvre Chine recevait l'influence du christianisme, elle a tout ce qu'il faut pour devenir le plus beau pays du monde. Mais au lieu de cela, le paganisme n'a su faire que des ruines et ne peut les relever. En allant à Ou-ho, après 8 ou 10 h. d'une longue journée par une chaleur de 25 ou 30 degrés, toujours sur des collines désertes, j'arrivai à un gros village. A l'entrée du village avait été un beau sépulchre, des statues de mandarins, des lions, des chevaux, d'animaux fantastiques ornaient la dernière demeure de quelque grande famille sans doute, mais tout cela aujourd'hui est renversé, les mandarins ont la tête cassée et leurs membres sont écrasés sous le poids des lions et des chevaux jetés pêle-mêle sur leurs débris. Dans le village, plus un seul habitant, les murs se dressent, les portes sont sans clôture, les toits sont brulés, le sol lui-même semble devenir stérile. Entre le village et le tombeau s'élevait un arbre immense, la mort l'a frappé lui aussi, une vingtaine de cigognes se sont emparées de cette solitude, et leurs nids sont pressés dans les branches sèches. C'était vers le coucher du soleil, ce paysage était bien fait pour inspirer la pitié que mérite cette pauvre Chine, il y a là quelque chose d'effrayant. Ma mule elle-même semblait le comprendre. A la vue des cigognes que notre passage alarmait, elle se cabra, refusa d'avancer, renversa en se reculant, mon petit catéchiste, et fit bien des efforts pour me mettre aussi par terre. — Pauvre Chine! comme elle a besoin de puiser un peu de vie à la seule source qui puisse lui en fournir.

Plusieurs faits de mauvaise augure présageaient les événements cruels qui ont si justement révolté partout l'opinion publique. On ne lira pas sans intérêt quelques détails que nous extrayons d'une lettre à la date du mois de Février. Les persécutions déjà sanglantes qu'elle relate annonçaient donc dès cette époque les massacres qui devaient suivre.

Extrait d'une lettre du P. Gemleau au F. du Fort. — Tsoum-iam le 6 Janvier 1870. — Voici ce que je peux vous rapporter des catéchumènes martyrisés à Kien-té-Chien. Le 25 Janvier dernier, comme nous sortions de Nan-Kin, (il était une heure après midi), nous voyons venir à nous, le visage tout troublé et hors d'haleine, deux catéchumènes du pays de Kien-tée. Nous étions en barque: nous les y faisons monter. Après avoir pris quelque nourriture, ils nous racontèrent les dangers qui nous menaçaient. Le 5 de la lune 11me, des soldats armés entrèrent chez nos catéchumènes, et leur chef leur signifia ainsi ses

ses volontés : « Si vous voulez renoncer à votre religion, vous pouvez rester ici tranquillement : — sinon vos maisons seront brulées, et vous-mêmes, vous mourrez. » Mais les catéchumènes répondirent aussitôt d'une commune voix : « nous préférons mourir pour notre sainte religion. Jamais nous n'y renoncerons. » Alors commencèrent à s'exécuter les menaces. On brûla les maisons qu'ils habitaient. On jeta dans les flammes trois catéchumènes, un adulte et deux enfants, et l'on s'empara de beaucoup d'autres que l'on conduisit au temple des ancêtres d'une famille considérable du pays. Là on les a meurtris de coups de fouet et de bâton. On les garda ainsi quelques jours qu'ils passèrent presque sans habit et sans nourriture. Puis, on les renvoya, à l'exception de six. — Le 10 de la même lune, le chef des persécuteurs escorté de soldats, conduisit ces derniers au tribunal du mandarin. Comme ils étaient tous plus ou moins grièvement blessés, le mandarin n'osa les recevoir qu'après quelques jours de peur qu'ils ne vinssent à mourir chez lui. Il les accusa : 1° d'avoir reçu de leur prêtre l'ordre de se soulever contre le gouvernement : 2° de ne vouloir pas payer leur loyer : 3° d'avoir brûlé les maisons de leurs maîtres. (Disons ici que nos catéchumènes ne sont pas indigènes, mais de pauvres gens de la province de Hou-pé). Malgré les efforts qu'on fit pour leur faire avouer qu'ils étaient coupables, nos catéchumènes désavouèrent ouvertement ces trois chefs d'accusation. Aussi sont-ils actuellement enfermés dans la prison du mandarin. Ils y souffrent le froid et la faim. Le chef des persécuteurs a promis 20000 sapèques à quiconque lui livrerait un chrétien ou bien un catéchumène. Ils sont en ce moment dispersés de côté et d'autre dans la province du Kiang-si. Le 18 de la lune 11me, un autre Martyre a eu lieu. Ce jour là nos persécuteurs trouvèrent un mendiant qui éveilla leurs soupçons. C'était sans doute un des chrétiens dispersés. Ils se rendirent dans sa demeure, y trouvèrent un chapelet, et entrant en fureur ils coururent à lui et le laissèrent mort sous leurs coups. De celui-ci seulement je pourrai trouver des reliques car les corps des trois premiers Martyrs sont en cendres. Toutes ces persécutions font que nos chrétiens ne peuvent plus voyager dans ce pays qu'en grand nombre. autrement on pénétrerait chez eux pendant leur absence et si l'on trouvait quelque signe de la religion chrétienne, on les livrerait aux mains de la justice païenne, afin d'obtenir la récompense promise. Heureusement comme nous avons nos persécuteurs, nous avons aussi nos défenseurs. L'un d'eux, fort riche et très influent, fit déclarer à ces brigands, qu'attaquer la religion chrétienne c'était l'attaquer lui-même et se déclarer son propre ennemi. Nos ennemis de Bo-song ont eu peur et n'osent plus faire de mal à nos catéchumènes. Priez bien pour ce protecteur si utile, afin qu'il ne nous protège pas seulement, mais qu'il devienne lui-même un bon chrétien. Priez aussi pour nous afin que toutes ces vexations tournent au salut des âmes et à la gloire de Dieu.

Un autre fait raconté par le P. Debrix, missionnaire au Kiang-nan. — « Un des chrétiens (de Tien-men), mis à la question par ordre d'un juge, refusa de signer une déposition fausse dirigée contre ses coreligionaires. Là-dessus, le juge dressa un nouveau procès-verbal, et le lut au patient. Cette fois, le récit était tout à fait conforme à la vérité ; le chrétien le reconnut, alors le juge le força à signer ; mais comme le néophyte ne savait pas lire, on en profita pour substituer la première déposition à la seconde ; et la pièce fut envoyée au Bo-dé qui la communiqua au Missionnaire. — « Heureusement, des pharmaciens chrétiens purent pénétrer jusqu'aux détenus ; ils reprochèrent au néophyte d'avoir ainsi trahi sa conscience. Celui-ci se mit à pleurer et raconta comment on l'avait trompé. Comme il témoignait le désir de réparer son erreur involontaire, une nouvelle déposition fut écrite sous sa dictée ; les six chrétiens prisonniers la signèrent et elle fut remise au Missionnaire, qui attend que ces détenus aient été délivrés pour en faire usage. »

Monseigneur Guillemin en quittant la Chine a adressé au R. Père Supérieur la lettre suivante. — En voici quelques passages :

8 Février. En mer, direct.n de Singapoure. « En m'éloignant des côtes de Chine, permettez-moi de vous offrir un dernier bonjour, témoignage du bon souvenir qu'ont laissé dans mon cœur toutes les bontés et attentions que vous avez bien voulu me témoigner. Chang-hai avec ses Pères et ses établissements sera longtemps présent à ma mémoire, et je serai heureux de dire à nos Pères d'Europe (sic) ce que j'y ai vu de beau et ce qui met cette mission à la tête de toutes nos Missions de Chine. Dieu veuille, mon cher Père, continuer à répandre sur vous ses plus précieuses et abondantes bénédictions ! Je le lui demande de tout mon cœur, et personne, je vous assure, ne s'en réjouira plus grandement et plus sincèrement que moi. — A ces quelques lignes que je vous écris en courant et en fuyant permettez-moi, mon très-cher Père, d'ajouter une boîte de riz que j'ai recueilli moi-même à San-cian, en un endroit peu éloigné du tombeau du glorieux St. François-Xavier. J'ai chargé notre procureur de Hong-Kong de vous l'envoyer au moment où je quittais la Chine... Il y en aura quelques grains pour chaque Père et chaque Frère ; et veuillez tous les recevoir comme un témoignage de mon respect et de mes sentiments pleins de reconnaissance et de dévouement que je conserve pour chacun d'eux... etc. « Ne pouvant nommer ici tous les Pères de Chang-hai, bien que chacun soit bien présent à la mémoire du cœur, permettez que chacun trouve ici la part du souvenir bien sincère que je lui conserve devant le bon Dieu.

Extrait d'une lettre du P. Palatre à MM. les Directeurs des conseils centraux de la Propagation de la Foi. — Siang-Sang, 7 Mai 1870. —

Permettez-moi de vous adresser quelques mots sur les funérailles dans nos familles chrétiennes. — Le mercredi 23 Juin 1869, je me trouvais dans la chrétienté de Tang-Kien, lorsque vers 11 h. du matin arrive un courrier qui vient me prier de me rendre à Kou-Ka-wé pour administrer le sacrement de l'Extrême-Onction à une femme malade. Je lui promis de me rendre en barque, dès que la marée me le permettrait. A midi, arrivée d'un second courrier : « Père, me dit-il, si vous attendez la marée, vous n'arriverez pas à Kou-Ka-wé avant 7 heures, et à 7 heures la malade sera peut-être morte. Elle a une fièvre éruptive, quand l'éruption se fait mal, les hommes en meurent le troisième jour ou le septième ; les femmes, le quatrième ou le septième, et quelquefois même le troisième. C'est aujourd'hui le troisième jour que la malade a été attaquée de cette fièvre ; le médecin vient de dire que désormais, consultations et remèdes, tout est inutile. » — Les Chinois ne se trompent pas dans ces prévisions qui sont le fruit d'une expérience quotidienne. Je montai immédiatement en chaise et me dirigeai vers Kou-Ka-wé après avoir recommandé à mes bateliers et à mon catéchiste de partir en barque dès que la marée le permettrait. Vers 2 h. ½ j'arrivai à la maison de la malade nommée Lucie Kou-lé-ien, jeune femme riche âgée de 20 ans et qui la semaine précédente avait donné le jour à son premier enfant. Une des salles de la maison servait de chapelle à la chrétienté ; j'y entrai pour bénir les chrétiens suivant l'usage. Quelque temps après je me rendis auprès de la malade ; elle jouissait d'une pleine connaissance ; j'entendis sa confession, lui administrai le sacrement d'Extrême-Onction, je l'agrégeai à la Confrérie de l'Annonciation et la revêtis du Scapulaire de N. D. du Mont Carmel, puis je recommandai à ses parents de la laisser reposer, car elle était singulièrement fatiguée. Je suppléai ensuite les cérémonies du baptême et donnai la Confirmation à sa petite fille Agathe dont la vie était en danger. Vers 7 h. ½ la malade eut une crise : c'était la première et la dernière. On vint en toute hâte me prier de me rendre auprès d'elle. Elle était sans connaissance ; je lui donnai une dernière absolution au milieu des larmes de ses parents. La chambre de la malade qui dans quelques instants allait franchir le seuil de l'éternité offrait alors un spectacle capable de remuer profondément un cœur chrétien. Deux administrateurs agenouillés devant un crucifix récitaient à haute voix les prières de la recommandation de l'âme ; quelques femmes priaient à voix basse dans un coin de la chambre. Kou-gnen-ze, mère de la mourante, la vierge Kou Kiien sa sœur et la vierge Gnen-Ki-Kou sa tante, étaient toutes les trois penchées sur son lit et lui suggéraient de pieuses pensées : « Ma chère petite sœur, disait Kou Kiien, n'oublie pas ton saint nom ; ton nom de baptême c'est Lucie ; dis à Ste Lucie : « Ste Lucie ma patronne, venez à mon secours, et défendez-moi contre les attaques du démon ! » Appelle ton Ange gardien et dis lui : « Mon St Ange, protégez-moi ». . Prends dans tes mains la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et dis à Notre-Seigneur : « Seigneur, ayez pitié de moi ». . N'oublie pas la Ste Vierge notre Mère, et dis lui : « Ste Vierge Marie, sauvez-moi ! ». Les larmes qui tombaient des yeux de Kou-Kiien révélaient sa douleur ; l'émotion qu'elle ressentait lui rendait parfois toute parole impossible ; elle se cachait alors le visage dans ses mains et la tête appuyée sur le lit de sa sœur, elle pleurait ; puis quelques instants après, surmontant sa douleur elle retrouvait de nouvelles paroles pour aider sa sœur à franchir avec confiance ce terrible passage du temps à l'éternité. Kou gnen ze, la mère de Lucie ne la quittait pas ; la mourante, en proie à une crise pénible allongeait les mains à droite et à gauche comme pour chercher ou écarter quelque objet ; puis elle laissait tomber le crucifix sur son lit ; Kou gnen ze le prenait immédiatement, le replaçait dans les mains de sa fille qu'elle tenait serrées dans les siennes ; et quand Kou-Kiien pleurant n'avait plus la force de parler, elle suggérait elle-même à l'agonisante de pieuses pensées, puis l'émotion la dominant, elle donnait un libre cours à ses larmes. Gnen-Ki-Kou et Kou Kiien reprenaient alors tour à tour la parole. Et c'est ainsi que ces trois femmes ont constamment assisté Kou lé ien jusqu'à son dernier soupir. Cette scène n'est point un fait isolé : elle se reproduit dans toutes les familles chrétiennes où la mort se choisit une victime ; et en la décrivant j'ai voulu faire connaître aux chrétiens d'Europe la pieuse sollicitude des Chinois pour leurs parents et amis mourants. — Vers 8 h. Kou lé ien rendit son âme à Dieu. Sa mère aussitôt jeta de l'eau bénite sur son corps : Kou Kiien, Gnen Ki Kou et tous les chrétiens suivant son exemple, vinrent tous asperger les dépouilles mortelles de la jeune femme, pendant que deux administrateurs récitaient à genoux des prières pour le repos de son âme. Ces prières achevées, tous les chrétiens se retirèrent. Kou gnen ze aidée de sa fille et de sa sœur lava elle-même avec de l'eau chaude le corps de Kou lé ien ; puis elle la revêtit d'une robe de soie noire et d'une mante de soie verte ; elle lui mit aux pieds des souliers de soie rose brodés, et lui ceignit la tête d'un bandeau ou diadème de soie noire que portent les femmes depuis l'automne jusqu'au printemps. Cette toilette mortuaire achevée, les chrétiens rentrèrent dans la chambre. Deux hommes saisirent le corps enveloppé dans une natte et le transportèrent dans la salle funèbre au milieu des pleurs et des lamentations générales. La tête de la défunte était soutenue par sa sœur Kou Kiien qui seule devait s'acquitter de cette fonction. Soutenir la tête d'un mort, ce n'est pas un acte que tout le monde en Chine peut exercer indifféremment. Dans ce pays où le peuple est empêtré dans une foule de rites dont le ridicule est souvent le moindre défaut, il y a des règles pour déterminer une affaire d'aussi haute importance. Un supérieur ne doit pas soutenir la tête d'un mort qui lui est inférieur. La tête d'un mort ne peut être soutenue que par son égal ou son inférieur.

C'est pour cela que Kou gnen zé ne pouvait rendre cet office à sa fille Kou lé ien. Quand un homme meurt, s'il a des enfants, c'est l'aîné des enfants mâles qui doit lui soutenir la tête. S'il n'a pas d'enfants mâles c'est à sa fille aînée que revient ce devoir ; s'il n'a pas d'enfants, c'est sa femme ; si sa femme est morte, c'est son frère, s'il n'en a pas, c'est à sa sœur, s'il n'a plus ni sœur ni parents, alors il est véritablement malheureux, car personne ne soutiendra sa tête qui devait reposer entre les mains d'un membre de sa famille. Quand une femme meurt, le droit de lui soutenir la tête subit la même gradation que pour le mari. C'était le mari de Kou lé ien qui devait lui soutenir la tête ; mais il était absent, cet office revenait à Kou Kiien. —— Quand le cortège fut arrivé dans la salle funèbre, le corps de la défunte fut placé sur un sommier recouvert d'une natte, élevé de terre à la hauteur de 50 centimètres et formant une espèce de lit de parade. Kou lé ien revêtue de ses riches habits et le visage découvert resta ainsi exposée pendant deux jours et deux nuits. Vers 9 h. 1/2 du soir chacun se retira à ma grande satisfaction, car ma chambre était voisine de la salle funèbre et je me demandais comment je pourrais fermer l'œil si les lamentations des voisins et de la famille devaient encore se prolonger. — Je m'endormis et je ne sais combien de temps dura mon sommeil, lorsque tout-à-coup je fus éveillé par la voix d'une femme. C'était la mère de Kou lé ien qui pleurait près du corps de sa fille. Ses gémissements retentissaient dans toute la maison. Il faudrait un peu plus de rhétorique qu'il ne m'en reste pour décrire cette scène lugubre qui venait troubler le silence de la nuit, et les pénibles impressions que faisaient naître dans l'âme les plaintes douloureuses de cette mère désolée. Après avoir donné un libre cours à sa douleur elle se retira et le calme se rétablit. Il ne dura pas jusqu'au matin et je fus de nouveau éveillé par d'autres gémissements non moins accentués que les premiers. C'étaient ceux de Kou Kiien qui venait à son tour pleurer sa sœur. Le lendemain le soleil se leva comme à l'ordinaire à ma grande satisfaction car j'avais hâte de voir finir cette nuit. Mais hélas, ces faibles lamentations nocturnes n'étaient qu'un faible prélude de celles qui eurent lieu le jeudi et le vendredi. — Le jeudi après le déjeuner les parents de Kou lé ien et les femmes du voisinage assises sur des bancs disposés autour du lit de parade de la défunte pleuraient et gémissaient toutes en même temps. C'était une confusion de cris et une cacophonie que la bonne volonté des pleureuses pouvait seule faire excuser. Sur ces entrefaites un de mes bateliers entra dans ma chambre. « Père, me dit-il, avez-vous dormi cette nuit "? — "Pas trop, répondis-je ; la mère et la sœur sont venues chacune à leur tour pleurer dans la salle funèbre. Le moyen de dormir avec un pareil bruit !" — "Oh ! reprit-il, cela ne fait que commencer, jusqu'au moment où le corps sera mis dans le cercueil, les pleurs iront toujours en augmentant. Père, est-ce que aux pays d'occident on pleure de la sorte ? — Non, répondis-je. — On a bien raison, reprit mon homme : tout cela c'est de la grimace ; le cœur n'y est pour rien. Les paroles que vous entendez prononcer à ces femmes, on les répète devant tous les morts ; c'est une affaire de coutume. » —— Mon batelier est un peu sévère envers ses compatriotes, et je ne partage pas complètement son avis. J'ai entendu toutes les lamentations de ces femmes, et dire que le cœur n'y est pour rien, c'est outrager la nature. Dieu en créant le Chinois n'a pas oublié de lui donner un cœur. —— Ces lamentations sont de deux sortes, les unes sont spontanées et produites par une vraie douleur. C'est le cri même de la nature blessée dans ses plus chères affections. Les autres sont une ritournelle stéréotypée dans la mémoire de toutes les femmes chinoises, elles le savent comme leur Pater et les défilent indistinctement devant tous les défunts. — *Lamentations spontanées.* — <u>Kou gnen ze près du corps de sa fille</u> : Mimi ia ! Mimi ia ! (1) Tu me laisses seule sur la terre... Comment as-tu pu mourir ! Sachant la douleur que me causerait ta mort. Comprends-tu ma douleur ? Gno ha ! Gno ha ! (2) Lève-toi et conduis-moi là où tu es... Elle lui présente sa petite fille Agathe, agée seulement de 8 jours : « Voila ta petite fille ... Elle ne t'appellera jamais sa mère !... Ses yeux ne t'ont jamais vue !... Mimi ia ! Mimi ia ! Ils ne te verront jamais sur cette terre... Ta pauvre petite fille ne vivra pas... Ces mamelles ne l'ont jamais alaitée... Elles ne lui donneront jamais la vie... Ta petite fille va mourir ! Mimi ia ! Mimi ia. Elle refuse déjà le sein de sa nourrice !... Que je suis malheureuse ! Je perds à la fois ma fille et son enfant ! Sur cette terre je ne suis plus mère. Mimi ia. Mimi ia ! etc. — <u>Kou Kiien, sœur de Kou lé ien</u> : Mimi ia ! Mimi ia !... Tu meurs à 20 ans !... Que je suis malheureuse ! je ne pourrai donc jamais t'appeler ma sœur !... Je reste seule avec ma mère sur cette terre ; et toi ma sœur je ne te verrai plus... Hier encore je t'appelais et tu me répondais. Hier encore j'étais penchée sur ton lit !.. Mimi ia ! Mimi ia ! .. et tu me parlais, .. mes yeux rencontraient les tiens... Mimi ia ! Mimi ia !... Aujourd'hui tes yeux me sont fermés pour toujours. Ils ne me verront plus. Hier je serrais tes mains dans les miennes... Aujourd'hui tes mains sont glacées par le froid de la mort. Mimi ia ! Mimi ia ! Quand le médecin est arrivé de Mao Kiao j'ai pensé qu'il te rendrait la vie... Mais hélas ! mes espérances ont été cruellement déçues... etc. <u>Gnen Ki Kou, tante maternelle de Kou lé ien</u> : Mimi ia ! Mimi ia ! Je ne te verrai donc plus ni à Kou-Ka, ni à Gnen Ka, car tu as disparu de cette terre...

(1) Ce mot Mimi me paraît être le même que l'expression française "Mimi" que les mères ou autres personnes adressent aux petits enfants. La syllabe ia n'a aucun sens, elle ne se trouve là que pour l'euphonie. — (2) Gno signifie ma chair — La syllabe ha n'a aucun sens, elle est purement euphonique.

Que j'étais heureuse lorsque je pouvais passer quelques jours avec toi... nous nous aimions tant!... Hélas!... les jours de bonheur sont passés Mimi ia! Mimi ia! Ils ont été bien courts et pour moi et pour toi, car tu meurs dans la fleur de l'âge... Si du moins je pouvais encore t'aimer dans ta petite Agathe.. Mais hélas! ce dernier espoir m'est ravi... La pauvre enfant ne vivra pas... Si jamais je la voyais grandir, elle me rappellerait sa mère que j'ai tant aimée... Mimi ia! Mimi ia! Dans quelques jours elle mourra comme sa pauvre mère... Je la perdrai comme je t'ai perdue... etc. — Lamentations d'usage — Kou Kiien. — "Pendant ta vie nous ne formions qu'un cœur... nous nous communiquions toutes nos idées. Maintenant que tu es morte, où trouverai-je un cœur comme le tien... Mimi ia! Mimi ia!... A qui ferai-je part de mes peines et de mes joies!... Pendant ta vie tu m'aidais à mettre l'ordre dans la maison.. Tu me remplaçais souvent dans mon travail... Maintenant que tu es morte, qui m'aidera? Mimi ia! Mimi ia!... Quen Ki Kou. Mimi ia! Mimi ia!... Quand tu venais me voir, comme nous étions bien ensemble. Maintenant que tu es morte qui voudra me voir et me parler! Gno ha! Gno ha!.. Pendant ta vie, etc. — Les femmes du village. — Mimi ia! Mimi ia! Que nous étions bien ensemble pendant ta vie!.. Lorsque le temps nous le permettait nous venions nous asseoir et causer avec toi. Maintenant que tu es morte avec qui irons-nous parler? Mimi ia! Mimi ia!... Nous aimions à aider ta famille, à aider ta mère, à aider ta sœur, à t'aider toi-même pendant que tu vivais. ...En aidant ta mère et ta sœur ton souvenir viendra nous affliger... Nous ne te verrons plus. Mimi ia! Mimi ia!... etc. Jusqu'au moment où le cadavre a été déposé dans le cercueil ces lamentations ont été répétées maintes et maintes fois dans la salle funèbre, mais par les femmes seules: les hommes ne pleurent jamais.

Le jeudi matin des parents de la défunte se rendirent immédiatement au bourg de Tin lin pour y acheter un cercueil, de la soie et du coton. Le cercueil est ici un meuble de famille, et quelquefois un meuble fort coûteux. Celui de Kou lé ien sans être d'un grand prix coûtait cependant 20 piastres (environ 120 francs de notre monnaie de France); il était verni à plusieurs couches et orné de sculpture, mais sans aucune dorure. La soie était destinée à former une partie de la garde-robe mortuaire de la défunte. Un tailleur appelé immédiatement par les parents se mit à découper puis à coudre une robe et une mante de soie rouge. Le coton fut découpé par bandes de 3 ou 4 centimètres de largeur et distribué dans l'espace de quelques heures. Le jeudi soir tout le village était en deuil depuis l'enfant à la mamelle jusqu'aux vieillards, pauvres et riches, tous avaient la tête ceinte d'un long bandeau de coton blanc dont les extrémités leur retombaient sur le cou. La mère de la défunte seule ne portait pas le signe du deuil. C'est que par droit de nature elle commande à sa fille, et en Chine un supérieur ne portera jamais le deuil de son inférieur. Il arrive quelquefois qu'un supérieur pour honorer un inférieur défunt demande le bandeau de toile blanche; mais on lui refuse en disant que la famille est indigne de recevoir cette politesse. Le mari de Kou lé ien ne portait d'autre signe de deuil que le bandeau de toile blanche. D'après la loi il aurait dû s'astreindre à un deuil de trois mois, mais il ne s'est nullement soumis à cette obligation. L'infériorité sociale de la femme chinoise est telle que la loi ne saurait la détruire; la religion même comme ce fait le prouve ne peut suppléer à l'impuissance de la loi civile. Quoique le mari soit peu soucieux de porter le deuil de sa femme, la femme ne saurait affecter la même indifférence à l'égard de son mari défunt. La loi pour elle est inviolable. Si son mari meurt sans enfants mâles, elle portera le deuil toute sa vie; si elle se remarie son deuil cesse immédiatement. Si à la mort de son mari elle a plusieurs enfants mâles elle quittera le deuil le jour où l'un d'entre eux se mariera; fut-il le plus jeune, si elle n'a qu'un enfant mâle il ne lui est pas permis de déposer ses habits de deuil avant le mariage de ce fils unique, dut-elle attendre 20 ans. —— Le vendredi matin vers 5 h. une musique criarde et l'explosion de deux pétards servaient de prélude à cette journée funèbre. Pourquoi deux pétards et non pas trois? C'est l'usage: deux pétards pour les enterrements et trois pour les noces. Tout ici est réglé. Quand le cercueil vide fut introduit dans la salle mortuaire, l'orchestre fit une nouvelle dépense d'harmonie: il se mit également en frais toutes les fois que des personnes parentes ou amies de la défunte entraient pour pleurer. — Vers 8 h. du matin, après la Messe, eut lieu le premier repas funèbre. Il y en a trois dans la journée; déjeuner, dîner et souper. Dans les familles riches les trois repas se donnent en l'honneur d'un défunt âgé au moins de 11 ans. Dans les familles pauvres ou de médiocre condition, quand les défunts n'ont pas encore atteint l'âge de 16 ans, les repas funèbres ne sont pas d'usage. Cette règle est la même pour les garçons et les filles. Les personnes seules qui ont donné une aumône à la famille qui a perdu un de ses membres ont le droit de prendre part à ces repas. Les pauvres comme les riches doivent apporter une offrande qui doit atteindre au moins le chiffre de 70 sapèques (environ 35 cent. de notre monnaie), sans cela elle ne serait pas acceptée. Toute famille qui a déboursé cette modique aumône quelque nombreuse qu'elle soit a le droit de prendre part aux trois repas funèbres. La personne qui vient apporter l'offrande doit l'envelopper dans un papier blanc, le blanc étant la couleur du deuil; puis elle reçoit immédiatement des bandeaux de coton pour tous les membres de sa famille. On inscrit sur un régistre son nom et la somme offerte, et quand quelqu'un de ses parents mourra on lui fera exactement la même offrande. Les parents par alliance outre l'argent peuvent donner des cierges et de l'encens, on en tient compte sur le registre, et lorsque la mort frappera l'un d'entre eux, on lui rendra

exactement la même quantité de cierges et d'encens. — Les parents par consanguinité ne peuvent faire ces offrandes. A Kou Ka Wé l'exiguité du local ne permettant pas à tous les convives d'assister ensemble aux repas funèbres dans un même lieu, des tables furent placées dans la salle mortuaire autour du lit de parade sur lequel reposait le corps de la défunte, et ce fut là, que les femmes vinrent alternativement pleurer et manger. — Vers 2 h. les musiciens étaient de nouveau à leur poste et l'artificier mettait le feu à deux pétards. C'est qu'il s'agissait de procéder à la toilette de la défunte, car le premier costume dont Kou gnen zé avait revêtu sa fille ne suffisait pas pour former le trousseau d'un enfant de famille qui doit se présenter devant Dieu avec dignité au jour du jugement dernier. Le cercueil fut déposé sur le pavé de la salle, on l'ouvrit; et le couvercle tourné à l'envers fut placé sur des tréteaux. Deux Tou Kongs (1) enlevèrent le corps de Kou lé ien qui reposait encore sur son lit de parade et l'étendirent sur le couvercle du cercueil. Une personne de la famille apporta aussitôt la corbeille funèbre de la défunte elle était composée de sept robes et de sept mantes de soie et de divers ornements de tête, tous en or. Pourquoi 7 habits et non pas 6 ou 8. C'est que le nombre impair est ici le symbole de la peine de la douleur et d'un mal moral. — La condition d'un homme ou d'une femme vivant seuls est considérée comme anormale par le Chinois, parce que l'un et l'autre par le fait même de leur isolement sont privés de tout appui. Ils ne forment alors qu'un nombre impair. Si au contraire ils se marient, ils forment alors un nombre pair, ils vivent dans une position régulière et peuvent se prêter un mutuel soutien. Pendant que l'homme s'occupe aux affaires extérieures, la femme préside à celles de l'intérieur et tout alors est régulier. Le mariage est aux yeux du Chinois, la condition du bien être physique et moral. C'est pour cette raison que pour lui et pour sa femme il achètera des habits toujours en nombre pair. Si la mort vient dissoudre l'union des époux, le nombre impair, détruit autrefois par l'union conjugale, reparait de nouveau et en signe de douleur le Chinois n'achètera pour le défunt que des habits en nombre impair. Pour le mariage habits en nombre pair, pour la sépulture habits en nombre impair. Cette règle est invariable. — Pendant que les Tou Kongs revêtaient Kou lé ien, les femmes montaient sur les chaises et les bancs pour jouir plus à leur aise de ce curieux spectacle; elles rompaient instinctivement le silence et laissaient échapper des paroles d'admiration à la vue des riches costumes que l'on entassait sur le corps de la défunte. — La toilette achevée pendant que Kou lé ien reposait encore sur le couvercle du cercueil, un Ca fou d'une voix nazillarde se mit à raconter en chantant pendant une demie heure les actions des grands hommes des siècles passés en un langage que ni lui ni les assistants ne pouvaient comprendre. Il ne laissa pas d'exciter vivement l'attention des curieux. Un autre Ca fou accompagnait le chanteur, en frappant en cadence avec une baguette, une épaisse rondelle de bois recouverte de peau. Le ton de la voix et le son de l'instrument n'étaient pas de nature à charmer une oreille Européenne. — Après ce tribut d'hommages payé pour je ne sais quelle raison aux hommes illustres de l'Empire du milieu, on se décida enfin à mettre dans son cercueil le corps de cette pauvre défunte qui depuis deux jours et deux nuits demandait en vain à y entrer. L'intérieur du cercueil avait été préparé avec un soin qui mérite d'être signalé. 1° Une couche de gros papier en recouvrait le fond; 2° de la chaux éteinte mélangée de sable avait été placée sur cette première couche; sur la chaux on avait de nouveau superposé deux nouvelles couches, l'une de gros papier, l'autre de papier plus fin; 4° une longue pièce de toile blanche recouvrait et dissimulait à l'œil tous ces premiers préparatifs: 5° de longues tresses de moële de jonc étaient allongées avec soin sur cette toile; 6° une couverture de soie rouge complétait tout cet appareil et c'était sur elle que le cadavre de Kou lé ien devait reposer. Deux Tou Kongs le saisirent et l'y placèrent. Il était serré par trois bandages en coton jaune larges de 5 ou 6 centimètres. Le premier serrait la poitrine et les bras un peu au dessus de l'épaule; le second était noué sur le milieu de l'estomac; le troisième un peu au dessus des genoux. Les bras de Kou lé ien ramenés sur le milieu de la poitrine étaient placés l'un sur l'autre. Son médaillon de Congréganiste et son chapelet étaient suspendus à l'un des boutons de sa mante; sa tête reposait sur un oreiller de soie brodée. Les Tou Kongs étendirent sur elle un long voile de soie rouge qui ne laissa plus à découvert que son visage déjà singulièrement changé par la mort; puis ils juxtaposèrent horizontalement dans toute la longueur du cercueil une file de planchettes qui ravirent le cadavre à la vue des assistants. Les lamentations des femmes devinrent alors plus bruyantes et plus expressives que jamais. Deux vernisseurs étendirent sur les bords du cercueil encore ouvert, un ciment de farine et de vernis cru mélangés; ils y appliquèrent ensuite le couvercle, puis 4 chevilles et quelques coups de marteau dont le bruit était à peine sensible au milieu des cris des pleureuses, enfermèrent la défunte dans sa dernière demeure. — Voilà bien des rubriques pour enterrer une morte, dira-t-on. Hélas! oui. Et le pire c'est qu'elles ne sont point extraites du Rituel Romain. Bien qu'elles ne soient ...

(1) On appelle Tou Kongs des hommes chargés d'habiller les morts. Les parents d'un défunt ne le revêtent que du premier habit. Le soin de compléter cette toilette est confié aux Tou Kongs, dont la profession est aussi méprisée que celle des Ca fou ou musiciens et des Fang tsong ou artificiers. Il n'est point permis aux chrétiens d'exercer ces professions qui assujétissent ceux qui les embrassent à maintes observances superstitieuses.

superstitieuses elles ont une trop forte teinte du paganisme pour que les Missionnaires puissent les approuver. C'est pour cette raison que Mgr Borgniet, Vicaire Apostolique de Nan-Kin, dans une instruction adressée à tous ses prêtres en date du 25 Juin 1858 leur disait « qu'il était singulièrement désirable que les chrétiens du Kiang-nan, renonçant enfin aux coutumes de leur patrie, ne suivissent pour l'inhumation de leurs morts, d'autres rites que ceux de l'Église catholique ». Mais Dieu sait quand ces désirs seront réalisés. — Veuillez agréer, etc.

Persécution de Kien-té-shien (Ngan-hoei) Décembre 1869. — L'an 4 de l'Empereur Ton-Che, sur la proposition des Vice-rois Tchen-Ko-fan et Ly-hon-tchang, de nombreuses colonies de cultivateurs venaient de diverses parties du Ngan-hoei et du Hou-pé, s'établir dans la magnifique sous-préfecture de Kien-té où la rebellion avait fait disparaître les deux tiers de la population. Deux de ces colons, originaires du Ngan-hoei, appelés Yhi-ven-pin et Yhi-yen-fhon, avaient sur les entrefaites reçu le baptême à Kien-Kiang, à l'église de MM. les Lazaristes, missionnaires au Kiang-si. Ces deux chrétiens, fervents prosélytes, eurent en peu de temps la consolation de désabuser certaines familles du voisinage, dont une douzaine du pays même. Ceux-ci envoyèrent différents messages à Mgr Baldus, de sainte mémoire, pour lui demander un Missionnaire. Sa Grandeur, conformément à l'ordre actuellement établi pour les Missions en Chine, n'ayant charge qu'au Kiang-si, les adressa aux Missionnaires du Ngan-hoei. Le manque de Missionnaires et de catéchistes ne nous permit pas de donner à ces catéchumènes tous les soins voulus: pourtant ils avaient beaucoup d'entrain et tout nous laissait entrevoir une abondante moisson. Dès le début les lettrés du pays, appuyés par le Tché-Shien, s'opposèrent à ce mouvement. Nos néophytes voyant leurs plaintes rejetées par les mandarins locaux eurent recours à nous. Nous fîmes des visites et écrivîmes à ces magistrats pour les éclairer de ce qui se passait, et les porter à agir afin de détourner de plus grands malheurs: nous parlâmes en vain. L'impunité encourageant leur audace, ils jetèrent le masque et déclarèrent tout haut leur but de faire apostasier nos catéchumènes ou de les exterminer. — Au mois de Septembre 1869, le P. Heude devait aller s'établir au pays de Kien-té pour calmer l'agitation qui y régnait et réconcilier autant que possible les lettrés et leurs partisans. Le Père étant tombé malade, son plan ne put s'exécuter. Le 3 Novembre le pillage dont nous fûmes victimes à Ngan-Kin l'obligea à partir pour Chang-hai où l'appelaient du reste les soins réclamés par sa santé. A la mi-Novembre, dans tout le Kien-té-Shien, les lettrés firent courir le bruit du brigandage de Ngan-Kin, des armements faits par le gouverneur de Ngan-hoei pour l'expulsion des Européens et des chrétiens, etc. Nos ennemis aussitôt de préparer leurs armes et de déterminer entre eux le mode et le jour de la mise en exécution de leur noir complot. Le 1er Décembre ils voulurent une dernière fois dissuader nos chrétiens en allant trouver chaque famille et employant promesses et menaces pour les ramener au culte des idoles; partout ils éprouvèrent le même refus. — C'était le beau jour de l'Immaculée Conception, jour d'immortel souvenir où tous les Evêques du monde catholique réunis à Rome ouvraient, sous la présidence de Pie IX, les grandes assises du Vatican. Dans la matinée, on entendit soudain retentir au fond des vallées et sur le sommet des montagnes, les coups redoublés du tamtam mêlés à des cris tumultueux et à des décharges répétées de mousquets. Bientôt on vit surgir de toutes parts des masses de bandits armés, agitant leurs étendards et s'avançant sous le commandement de certains chefs à cheval. En un clin d'œil s'élevèrent dans toutes les directions des tourbillons de fumée. Qu'y avait-il? Hélas! l'œuvre d'extermination avait commencé. On pillait, on poursuivait, on tuait nos néophytes; on détruisait et incendiait leurs maisons. C'est un sauve qui peut général, c'est une confusion indescriptible. Les chiffres suivants indiqueront les effets résultant de cette sauvage attaque. Treize familles incendiées; 22 personnes, presque toutes jeunes femmes, entraînées on ne sait où; 2 catéchumènes estropiés; 6 saisis, battus et garrotés inhumainement au Tse-tan (manoir) de la famille des Wan, les persécuteurs; 200 personnes ayant à peine assez d'habits pour couvrir leur nudité, expulsées du pays; 1 chrétien et 2 enfants brûlés vifs; 2 autres enfants tués, ... Quelques mots en l'honneur de ces derniers trouvent ici leur place. Yhi-yen-fhon, quoique n'ayant qu'une éducation ordinaire, était un zélé propagateur de notre foi. A peine les récoltes achevées, il était venu à Ngan-Kin (25 lieues de chez lui), communier chez nous et solliciter la faveur de nous conduire au Kien-té et So-son-shien (son pays natal) pour aider les païens à se convertir. Après qu'on l'eut saisi, on voulut exiger de lui qu'il foulât à ses pieds une image du Sauveur vénérée chez lui. Pour toute réponse Yhi-yen-fhon tomba à genoux devant cette image et protesta qu'il mourrait plutôt que de la profaner. Quelques minutes après, il était attaché à un pieu et entouré de pailles en flammes à l'intérieur de sa propre maison. Pendant qu'on le liait, il laissait éclater sa joie devant tout le monde, et tandis qu'il brûlait il ne cessa d'invoquer les Saints Noms de Jésus et de Marie. Au moment où il cessa de vivre un tourbillon de flammes s'éleva bien haut vers le ciel à l'admiration des païens qui s'écrièrent: « voilà qu'il monte au Ciel », et ils faisaient l'apologie de notre religion et de ses martyrs. Je tiens ces détails de plusieurs témoins oculaires. Le premier des enfants brûlés vifs était une petite fille de 7 ans. Comme elle essayait de passer la ligne formée par les émeutiers autour de sa demeure paternelle embrasée, elle fut saisie par ceux-ci qui la jetèrent pieds et mains liés, au milieu des flammes.

Le second est un petit garçon de deux mois. Au moment de l'attaque son père était absent et la mère recueillait des légumes dans un champ tout près de la maison. A la vue des flammes, d'un bond elle s'élance auprès de son enfant dormant tranquillement devant la maison. Les persécuteurs arrêtent cette mère éplorée et tandis qu'ils l'entraînent indignement, ils retirent l'enfant du berceau et le précipitent dans les flammes. — Le lendemain, les persécuteurs poursuivant leur pillage écrasèrent sous leurs pieds un enfant de 4 ans, sur le seuil de la maison de son père; quand le tumulte eut disparu on trouva son corps meurtri et défiguré. Un autre âgé de 5 ans fut frappé si cruellement qu'on le crut mort, il revint pourtant à lui et n'expira qu'après trois jours d'angoisse. — Je m'arrête, ma plume se refuse à décrire ces scènes de carnage qui continuèrent jusqu'à ce que l'on fut certain qu'il n'y avait plus de chrétiens dans tout le quartier. Pour empêcher leur retour on établit des postes sur les principales routes et des barricades aux gorges des montagnes. Les soldats et les paysans avaient pour mot d'ordre de tuer tous ceux qu'ils reconnaîtraient pour chrétiens; des primes étaient promises pour la tête de n'importe lequel. C'est ainsi que le 27 Décembre un des gardes ayant remarqué un chapelet sur un passant qu'il visitait, appela ses compagnons; après quelques instants notre chrétien expirait sous leurs coups. — Le produit du butin fait sur les chrétiens fut en partie employé à défrayer les orgies quotidiennes de nos persécuteurs exaltés par l'ivresse de leur infernal triomphe. Informés qu'à 30 lys plus loin, direction Est, il y avait un autre centre de catéchumènes, nos persécuteurs y dirigèrent leurs bandes, mais un bachelier païen, le principal notable du district que nos prévenances l'an passé avaient gagné à notre cause, fit sur le champ une levée de ses paysans et somma les autres de rebrousser chemin s'ils ne voulaient pas entrer en conflit avec eux. L'avis était sérieux, il fut suivi. Ces bandes avides retournées à Kan-tom-po, leur quartier général, se contentèrent de faire la garde dans leur pays sur un rayon d'environ 40 lys.

Janvier 1870. — Son Excellence Monsieur le comte de Rochechouart, Ministre de France à Pékin, venait d'arriver à Nan-Kin pour y traiter l'affaire de Ngan-Kin quand trois chrétiens de Kien-té accoururent nous relater les faits précédents. Monsieur le Ministre accueillit notre rapport avec cette bienveillance qui le caractérise. Il en référa de suite au Vice-roi Ma, qui de son côté chargea le grand juge du Kiang-sen-Tou d'entendre la déposition de nos courriers. Alors le Vice-roi fit des promesses qui dissipèrent un instant nos amertumes ... « J'ai ordonné, mandait-il à M. le Ministre, qu'on recherchât les coupables, les prît et les jugeât si réellement ils ont tué, ils donneront suivant les lois du pays vie pour vie. Le Tché-shien aura l'ordre d'avoir une commisération toute spéciale envers les victimes et de les protéger afin qu'ils puissent vivre tranquilles et que la concorde soit raffermie. » Le Vice-roi promettait ensuite de faire afficher dans toutes les villes de sa juridiction une publication où il proclamait la liberté de professer notre foi, les droits garantis aux chrétiens, la considération due au Missionnaire et les peines qu'encouraient les réfractaires. — Le gouverneur du Ngan-hoeï yu écrivait dans le même sens à notre chargé d'affaires à la date du 1er Janvier 1870: « J'ai reçu la communication du Vice-roi et m'empresse d'y adhérer ... Pour l'affaire de Kien-té, les coupables en tant qu'assassins doivent conformément à la loi chinoise donner vie pour vie... Cependant à en juger par une supplique que j'ai reçue du magistrat de Kien-té (C'est Wan-pi-wan, ennemi des chrétiens l'intime ami des persécuteurs) les deux parties intéressées dans l'affaire sont contradictoires. J'enverrai donc un délégué à Kien-té pour faire promptement les recherches nécessaires et si un rapport ne concorde pas encore avec les dépositions des chrétiens, j'appellerai alors l'affaire devant le tribunal du chef-lieu de la province pour qu'ils soient jugés impartialement. Les chrétiens devront nécessairement comparaître dans le procès, mais on ne leur fera aucun mal... Pendant que se fera le jugement j'enverrai des ordres pour qu'on recherche dûment les chrétiens qui auront souffert et on leur viendra en aide avec des égards tout particuliers en compatissant à leurs souffrances, en les rappelant dans leurs habitations et les rétablissant dans leurs anciennes positions. » — Un journal Anglais de Chang-hai le North China Heralden reproduisant ces lettres ajoutait que le tout dépendait de la bonne foi de ces mandarins à tenir leurs promesses. En effet, là était tout le nœud de cette affaire. Notre excellent Ministre, sa mission pacifique achevée, emportait les vœux de notre sincère reconnaissance et mettait à la voile pour le Kiang-si, le Hou-pé, le Su-tchuen et le Koui-tcheou. Son Excellence allait peut-être remonter la rivière et devait retourner à Pékin par la voie de terre; c'était un voyage, disons mieux, une absence de 3 ou 4 mois. Inutile de dire que le Vice-roi et le gouverneur furent les premiers à s'en féliciter. Ils voulurent donc avant tout reprendre haleine et dissiper dans les joyeuses fêtes de la nouvelle année, les ennuis résultant de leurs débats avec notre Ministre. — Sur ces entrefaites que se passait-il à Kien-té ? Nos 6 catéchumènes enchaînés dans le manoir des Wan inauguraient leur longue captivité par une privation absolue de nourriture pendant cinq jours consécutifs où on ne leur ménagea ni les injures ni les ignominies. Cinq jours plus tard on les conduisit à la prison du Tché-shien distante de 140 lys qu'ils durent faire d'une seule haleine, les gens de l'escorte se rechangeaient et tenaient continuellement le fouet levé sur ceux qui ne pouvaient plus marcher. On les accusait d'avoir eux-mêmes mis le feu à leurs maisons. Ainsi jadis Néron accusait les chrétiens d'avoir incendié Rome; encore ne dit-on pas que les chrétiens d'alors

aient été incriminés d'avoir brûlé leurs maisons à eux, leurs effets, leurs frères ni leurs propres enfants. Revenons à Kan-tan-po. Les bandes des frères Wan peu satisfaites de leurs rétributions quotidiennes se mettent à rôder dans le voisinage ; elles poussent même leurs rondes jusqu'au Kiang-si. Nos exilés s'étaient retirés sur les limites du Ngan-houé et du Kiang-si où ils attendaient avec anxiété les secours promis par le gouverneur Yu. Les persécuteurs les chassent, les poursuivent et les harcèlent de telle sorte que nul chrétien ne peut plus prudemment passer deux nuits au même endroit. Comme ils n'avaient d'autre asile que chez les chrétiens du Kiang-si qui partageaient avec eux leur riz et leurs demeures, les persécuteurs se mirent à menacer ceux-ci et à les inquiéter vivement. — Le 13 Janvier, différents postes sont prévenus au Kien-té qu'un chrétien a trompé leur vigilance. Les patrouilles fonctionnent sans découvrir le lieu de sa retraite. Un catéchumène en effet, Tchen-chen-son est son nom, pressé par la faim était parvenu à se glisser dans le pays où il avait un parent qui lui passait du riz et des sapèques. Il était caché chez ce parent et couchait au grenier quand à minuit environ des cris de mort retentirent autour de la maison. Des forcenés enfoncent la porte, lient et suspendent tous ceux qu'ils rencontrent ; une paire de sandales mouillées placées à côté d'une natte déployée au grenier indique la présence du fugitif, que bientôt on retire d'un coin où il s'était blotti. On l'entraîne, qui par les pieds, qui par la tête et par les mains ; Wan-Ki-ta, le terrible Wan-Ki-ta, armé de deux grands couteaux a déjà exécuté sa victime. Il lui arrache le cœur, et suivi de ses compagnons chargés des dépouilles de la famille Tchen il se rend au manoir des Wan. Là il allume un grand feu, jette dans les flammes le cœur encore palpitant de Tchen-chen-son et en fait avec ceux qui l'entourent un horrible festin. Encouragé plus que jamais, il fait une levée d'autres bandits et, toujours de nuit, il les conduit au Pen-tse-shien, Kiang-si, au village appelé Wan-cha-Kan où ils tuent Tsou-tcien-yu, ses deux fils et ses deux domestiques puis un autre chrétien parce que ceux-ci avaient refusé de leur livrer Yü-ven-pin, frère de Yü-yen-fhon notre martyr (pourquoi lui refuserais-je ce nom qu'il a conquis si glorieusement ?). Des païens du Kiang-si se sont empressé de se joindre à ces bourreaux et environ 80 familles du Kiang-si furent par le fait réduites au même sort que les nôtres. Tous en ce moment s'étaient enfui plus avant dans le Kiang-si, ne sachant plus où se réfugier, s'égarant dans les montagnes où ils erraient à l'aventure incertains de ce qui était survenu à chacun des leurs qu'ils recherchaient inutilement. Les bandits sur leur retour saisirent deux catéchumènes : les jours suivants ils en surprirent d'autres encore : tous eurent la tête tranchée. Dans cette seconde reprise de la persécution il y eut au Ngan-houé 11 nouvelles victimes qui jointes aux 6 du Kiang-si et à nos 6 précédentes portent à 23 le nombre des chrétiens morts pour la foi en cette persécution. Nous apprîmes plus tard qu'une mère de famille, épuisée de fatigues et mourante elle-même eut la douleur de voir expirer son enfant sur son sein desséché. On dit aussi que la femme de Tchen-chen-son est tombée entre les mains des assassins de son mari et que leur petite fille à peine âgée de trois ans est morte abandonnée.

Février. Les fêtes du nouvel an chinois touchent à leur fin ; les mandarins assurément vont s'occuper de nos chrétiens. Illusion. — Jusqu'au 9 Février ils n'avaient pas bougé. C'est à cette date que nous arrivâmes à Ngan-Kin accompagnés de quelques fugitifs recueillis en route. D'autres qui nous attendaient à Ngan-Kin se joignirent à eux. Leur groupe s'agrandit encore de deux autres bandes qui nous survinrent à peu près en même temps, l'une de Kiou-Kiang, l'autre de Nan-Kin. C'était le fort de l'hiver, ils étaient à peine vêtus, n'avaient ni bas ni lits, si au moins ils avaient eu du riz et un logement ! Monsieur Charles Dillon, qui avait servi d'interprète à M. le Ministre dans ses négociations sur le Yang-tse-Kiang, se trouvait à Ngan-Kin sur les mêmes entrefaites. Il avait vu les mandarins et touché à la vue de ce que souffraient nos chrétiens il leur fit remettre des avis pressants à leurs Yamen. Il obtint une fois de plus des promesses qui nous rassurèrent. Comme après son départ rien ne se faisait, nous allâmes nous-mêmes aux informations et essayâmes de plaider la cause des innocents, mais infructueusement. Il fallut donc sans plus tarder prendre des arrangements pour leur procurer le nécessaire. Nous en gardâmes une douzaine à Ngan-Kin pour les procédures et fîmes partir les autres avec des secours pour leurs familles. A partir de cette époque chaque marée en amenait d'autres : mais Ngan-Kin alors était si agitée que par prudence nous évitâmes de les agglomérer autour de nous, et dûmes les faire partir au fur et à mesure les munissant chaque fois des soulagements nécessaires. — Pour éviter des détails sans fin, nous ne mentionnerons pas tout ce que depuis lors nous avons fait de visites et de démarches ni tout ce que nous avons écrit de lettres à titre de renseignement de réfutation et de supplique. Les réponses ordinairement se résumaient à celle-ci : « Que le missionnaire soit sans inquiétude, qu'il ait confiance en nous, nous traiterons tout avec équité, suivant la loi et les traités... » Ces paroles dans la bouche des mandarins signifient tout autre chose et ne peuvent tromper que les simples. — Voyant donc que nous ne pouvions tout enlever d'un coup, nous prîmes pour tactique de faire sauter une pièce après l'autre ; c'était engager une longue polémique ; mais il n'y avait pas d'autre issue. L'affaire de Kien-té contenait en germe tout notre avenir au Ngan-houé, il fallait donc vaincre ou mourir. Conformément à ce plan nous adressâmes au Taotai des charges sérieuses sur le Kien-té-shien

Wan-pi-wan. Les témoignages en mains nous l'accusâmes d'avoir été précédemment le persécuteur des chrétiens de Ou-ho et actuellement l'instigateur de la persécution de Kien-té. Nous savions en plus qu'ayant été chargé par le Fou-té (gouverneur) de faire une enquête à Kan-tem-po, il s'était contenté d'envoyer un exprès chez les Wan leur dire de continuer comme ils avaient commencé, qu'il n'y avait pas lieu de craindre parce qu'on cherchait les chrétiens également dans toute la Chine. Le rapport qu'il dépêcha ensuite au Fou té était si évidemment faux que le grand homme s'indigna et cassa Wan-pi-wan de sa charge. Un nommé Tchang lui fut donné pour successeur. Celui-ci entrant en charge avait besoin d'argent : nos persécuteurs l'ont deviné, aussi ne pouvons-nous rien espérer de lui. Il a même porté le Tao té à désigner pour juge principal Lou-Kon ex Tche-shien de Kien-té, ami du magistrat destitué et intime de nos persécuteurs. Tous ensemble actuellement se donnent la main : le mensonge, la vénalité, la calomnie et la perfidie tout est mis en œuvre par eux contre nous qui de notre côté n'avons que la vérité, la justice et la sainteté de notre cause pour nous défendre. Disons-le, ces armes sont partout redoutées des méchants, aussi avec elles seules nous nous sentons assez forts pour soutenir une lutte, qui bien qu'inégale, nous espérons mener à bon terme. — Le Tao té, contrairement aux promesses de ses supérieurs, refusant d'envoyer aux informations sur le théâtre même de la persécution, nous l'obligeâmes d'admettre à son audience les chrétiens que nous avions retenus pour le jugement. Le lecteur croira peut-être que, suivant le droit commun, les juges les auront laissés déposer leurs plaintes : qu'il se détrompe. Il y a des chrétiens qui furent appelés à cinq séances consécutives, toujours le juge s'efforçait de vouloir les contraindre d'avouer qu'ils avaient cherché querelle aux Wan, refusé de payer leurs loyers, enfin incendié leurs maisons. Promesses et menaces, tout, sauf les coups, fut employé pour leur arracher ces aveux ; ils ont tous persisté à se tenir sur la négative. L'examen de toutes les circonstances des faits arrivés le 8 décembre, celui des reçus, que par bonheur certains avaient sur eux au jour de l'attaque ; les raisons du bon sens et les témoignages oculaires furent le thème d'une lettre que nous adressâmes au Tao té pour détruire ces calomnieuses accusations. Pendant ces premiers débats, nos détenus de Kien-té-shien étaient transférés à Ngan-Kin. La demande de leur mise en liberté ou au moins la rectification des inculpations faites à leur charge fut constamment refusée. Le Tao-té même avait strictement ordonné que personne du dehors ne fut admis à les visiter. Ces pauvres gens ne savaient rien de ce qui se passait. Effrayés par les appareils exposés à leurs regards et débilités par les mauvais traitements, ils s'étaient persuadés qu'ils allaient être mis à mort parcequ'ils s'étaient faits chrétiens. Les juges les entretenaient dans ces craintes et les pressaient d'apostasier. Alors il y en eut quatre qui dirent n'avoir pas reçu la sainte eau (en effet ils n'avaient pas été baptisés). D'autres résistèrent à cette tentation. L'un deux raconte des traits charmants, c'est Ou-tsé-yn. Âme candide autant que naïve il assure qu'étant en prières il a vu le bon Dieu : « Il était tout radieux, dit-il, et portait des ailes... Il m'a parlé et encouragé à tout supporter pour sa gloire, et a ajouté que les mandarins ne nous mettraient pas à mort, qu'au contraire ils nous feraient reconduire à Kien-té. » Un autre jour, malgré la défense des satellites, le même Ou-tsé-yn s'était mis à genoux pour prier. Alors les satellites prirent des nerfs de bœufs et le frappèrent violemment. À la stupeur de tous, ce fervent catéchumène continuait sa prière sans donner le moindre signe de douleur. Il déclara alors devant tous que le bon Dieu avait empêché l'effet des coups et lui avait affirmé que sous peu il châtierait lui-même les satellites. Les mesures outrées du Tao-té à l'égard de ces innocents nous firent revenir à la charge. Il dut céder et les portes de la prison s'ouvrirent devant nous. Notre présence et nos paroles relevèrent tous les courages et déposèrent dans le cœur de chacun une lueur d'espérance. Les quatre quasi apostats se rallièrent aux deux autres et réparèrent bientôt noblement leur faute. Les geôliers à partir de ce jour accordèrent un passe-droit à nos catéchistes qui en profitèrent pour aller journellement soigner les plaies de nos confesseurs de la foi et leur donner tous les secours réclamés par leur position. — Dans les jugements et les procédures une chose surtout excitait nos plaintes et nous les faisait renouveler continuellement. Nul des persécuteurs n'était arrêté. — « Je n'y comprends rien, répondait le Tao-té, chaque fois que j'expédie des satellites à leur recherche ils prennent la fuite. » — « Dites plutôt que les satellites vous trompent grâce à l'argent qu'ils reçoivent des Wan. Essayez de punir les satellites s'ils ne ramènent les coupables ainsi que le prescrit la loi, et vous verrez si les Wan s'enfuient. » — « Nous avons deux hommes, mais ce sont de faux inculpés que le principal s'est substitués. — Eh bien, renvoyez-les s'ils ne sont pas coupables, puis réservant le châtiment des vrais coupables, commencez au moins à mettre fin à l'exil de nos chrétiens dont je lui dépeins la misère. — Il dit que tout cela ne le regarde pas et qu'il ne prononcera aucune sentence avant d'avoir saisi tous les inculpés. — C'était prolonger indéfiniment le mal et achever de ruiner tout . . . . . . Peine bien réclamer, il fallut s'en tenir là. Dans ce cas, nous repartîmes, que nous allions faire partir tous nos témoins que leurs familles réclamaient. — Comme il plaira au Missionnaire, répondit-il » — Nos témoins en conséquence partirent. Il s'était à peine écoulé une semaine que le Tao té les redemandait et dans une lettre insolente les accusait d'avoir pris la fuite et nous désignait comme leurs complices. Il annonçait en même temps que le principal des 8 accusés à savoir

Wan-tso-sin, apprenant que nous osions le citer au tribunal était accouru lui-même demander vengeance. Le Cao-té en personne nous avait dit précédemment comment il s'était substitué d'autres hommes, et nous savions par des témoins bien renseignés que pour l'arrêter le Tche-shien avait dû prendre une escorte de cent satellites armés, que même il aurait échoué dans ses recherches sans le concours d'une femme qui, hostile à Wan-tso-sin, le tira du réduit où il se tenait caché... et le traîna en présence du Tché-shien. Ces incriminations et ces mensonges ont valu au Cao-té la réponse qu'il méritait, elle fut polie mais franche et ferme. — Mars. — Nos débats au mois de Février ont, ainsi que nous l'avons signalé, amené la destitution du Tche-shien, produit un grand changement dans le moral de nos détenus, et enfin déterminé l'arrestation du principal chef des persécuteurs. Ces succès devaient amener un contre-coup, c'était inévitable. — Le juge Sou dans ses interrogations est surpris d'entendre les quatre prisonniers qu'il avait effrayés ci devant, déclarer sans façon qu'ils avaient repris leurs pratiques de dévotion. Il les maudit ainsi que les Missionnaires et séance tenante il employa les menaces et les coups pour les contraindre d'apostasier une seconde fois et pour obtenir d'eux les aveux dont nous avons parlé. Il ne parvint pas à les ébranler. Dans son dépit, ce juge fait dresser un écrit au nom du plus décidé d'entre eux appelé Wan-tson-zié dont il exige impérieusement la signature. Wan-tson-zié recule et veut savoir le contenu de l'écrit. Sou-Hon alors faisant semblant de lire disait le contraire de l'écrit. Bien qu'on lui montrât l'instrument de supplice notre catéchumène ne voulut pas apposer son nom. Les assesseurs alors lui prennent violemment la main et lui font presser un ongle sur l'écrit, le juge acheva la croix et remit tout triomphant cet écrit au Cao-té lequel se hâta de nous faire part de ce grand succès. Sur notre demande une copie de cet écrit nous fut accordée. On y faisait dire à Wan-tson-zié que lui présent le catéchumène Lin-ngan-lo et 7 autres s'étaient battus le 5 de la 11me lune (8 Décembre). La date était certainement contradictoire avec les événements dont nous connaissions tous les détails. Sou-Hon n'eut pas la sagacité de remarquer cette inexactitude; nous la notâmes soigneusement, elle pouvait un jour servir à notre cause. Le Cao-té ignorait que nos catéchistes visitaient journellement nos prisonniers. Le lendemain donc ces catéchistes questionnèrent Wan-tson-zié. Celui-ci se mit à pleurer et raconta ce qui avait eu lieu. Trois jours consécutivement il ne cessa de protester contre cette violence; en conséquence les catéchistes lui proposèrent d'écrire sous sa dictée ce qu'il savait de Lin-ngan-lo et comment Sou-Hon avait abusé de son pouvoir. Wan-tson-zié signa lui-même cette contre-pièce devant cinq témoins lesquels signèrent également. Ce contre-écrit attend dans nos tiroirs l'occasion de produire au jour cette flagrante injustice. — Le Cao-té, dans la même missive où il parlait de l'écrit spontané de Wan-tson-zié, avait rédigé, sans doute sous l'inspiration du principal persécuteur et de son ami le juge Sou, une suite d'incriminations dont plusieurs anciennes et nouvelles... « Toute cette affaire, écrivait-il, n'est nullement une persécution contre les chrétiens. Le catéchumène Lin-ngan-lo a volé les poissons de la famille Wan et lui a cherché querelle. D'autres chrétiens se sont joints à lui et ils ont tué deux païens; rien d'étonnant que les Wan aient usé de représailles. Les Missionnaires ont donc tort de défendre ces mauvais sujets, c'est pourquoi nous les sommons de nous livrer Lin-ngan-lo et ses complices immédiatement: nous voulons aussi tels et tels témoins. Les Missionnaires ne doivent plus songer à les faire retourner au Kien-té-shien ni espérer quelques restitutions. Ces restitutions au reste ne se font que dans le cas où l'on volerait des Européens: si l'on vole des Chinois la loi ne parle pas de restitution. » Pour toute réponse nous envoyâmes au Cao-té certaines pièces de conviction et l'indication des articles de la loi parlant de restitutions à faire même aux Chinois. « Quant à Lin-ngan-lo et autres, le grand homme les aura: que comme il le sait déjà nos catéchumènes sont tous prêts à donner leurs têtes si l'on peut les convaincre des crimes allégués » — Toutefois l'accusation de deux païens tués par les chrétiens était trop grave pour n'être pas examinée sérieusement. Le plus louche en tout cela était que depuis trois mois de dénonciations, de recherches et de rapport, dans nulle pièce ainsi que dans aucun jugement il n'avait été question de deux païens tués par les chrétiens. Nous insistâmes donc le Cao-té en retour de toutes les pièces que nous lui fournissions si libéralement, de nous faire connaître les circonstances de la prétendue bataille, par exemple, en quel endroit elle avait eu lieu, qui étaient les combattants, quand et comment le tout s'était passé?... Nous insistions surtout pour savoir les noms des soi-disant païens tués, celui de leurs parents et de leur domicile, leur profession, le jour, le mode du meurtre, etc. — Ces questions si minutieuses étaient à notre point de vue d'une haute importance. Elles embarrassèrent le Cao-té qui répondit par un simple refus. Il nous fallut réclamer, ce qui nous valut la communication officielle du nom de ces deux païens: c'étaient Wan-chang-yeun et Wan-tsien-siang. Or on rapportait les témoignages. Ils constataient unanimement — 1° que Wan-chang-yeun était mort de sa belle mort sous l'Empereur Chié-Fon, l'an 11 (c.à.d. en 1859) au village de Yeu-po. Sa femme Tchen-ze a été vendue à un païen du Kiang-si. Il n'avait pas d'enfants et exerçait la charge de percepteur! 2° Que Wan-tsien-siang avait suivi le précédent de trois ans dans la tombe, laissant sa demeure et ses terres à ses deux fils Pen-Chié et Pen'chio, cultivateurs comme lui au village de Tchou-wan! Les recherches du deuxième courrier consignaient des témoignages identiques. Le fait de la bataille

que quiconque bien renseigné sur les antécédents des gens en litige aurait a priori déclaré impossible a été partout contredit et si bien contredit que les juges furent obligés d'abandonner cette arme. Il ne reste plus que l'inculpation pesant sur le catéchumène Lin-ngan-lo. Nous l'avons étudiée avec attention et prions chacun de ceux qui liront ou entendront lire ce passage de l'apprécier eux-mêmes. Un des Wan, nommé Kié-tson avait passé la matinée avec ses domestiques à pêcher une pièce d'eau. Quand ils eurent fini, suivant l'usage du pays, de petits paysans, environ quinze, allèrent à la recherche des crevettes et des fretins oubliés. Lin-ngan-lo, voulant aussi avoir une petite friture, s'était joint à eux. Il ne se doutait nullement que ce jour là même (7 Décembre) on avait bu le vin à la fin du conciliabule où l'on avait déterminé le plan de l'attaque et désigné le lendemain pour la mise en exécution. Ceux des païens qui étaient au courant profitèrent de son arrivée pour faire leurs premières vêpres. Il fut donc accueilli par une pluie de sarcasmes contre lui et les chrétiens et bientôt on le couvrit de boue et de coups, tellement qu'il resta tout hors de lui étendu sur la berge jusqu'à l'entrée de la nuit où son frère et un autre chrétien qui avaient entendu les passants parler de sa mort, vinrent le relever. Le lendemain matin quand on sonnait le tamtam il n'avait pas encore bougé de son lit. Voilà celui que le Cao-té désigne comme l'auteur de tout ce conflit et qu'il voue à la vindicte publique. O justice des hommes! Il va sans dire que le Cao-té a reçu copie de tous les témoignages ci-dessus énumérés. Ont-ils changé ses idées ? Il n'en avait pas besoin. Jamais l'on ne forcera quelqu'un d'avouer qu'il voit le soleil quand il s'obstine à tenir sur ses yeux le bandeau qui l'empêche de voir. — La divine Providence sans doute par la médiation de St Joseph que l'on invoquait de toutes parts à notre intention nous ménageait un nouveau témoignage non moins irrécusable de l'inculpabilité de nos chrétiens. Les 48 notables de toute la sous-préfecture de Kien-té prenant en pitié le sort de nos persécutés députèrent auprès de nous le lettré Hou-ki-sen. Dans une supplique qu'ils m'adressaient, ils protestaient tous de l'innocence des chrétiens, demandaient eux-mêmes que les assassins fussent punis selon les lois, s'offraient de les livrer à la justice et se chargeaient des arrangements nécessaires pour le retour des chrétiens au Kien-té et la restitution de tous leurs biens. Ils insistaient d'autant plus que la saison d'ensemencer les terres avançait et que par conséquent l'on ne pouvait laisser les champs incultes ni prolonger d'une année la misère des chrétiens. — Pouvait-on désirer mieux ! — Le Cao-té à qui nous présentâmes cette supplique avec l'invitation d'accepter l'entremise des notables différa plusieurs fois 24 heures sa réponse qui consista en une fin de non-recevoir non motivée — *Cum in profundum venerit, contemnit*. Il fallut donc nous résigner à présenter à ces notables nos regrets, nos remerciments et la prière de patienter quelque temps.

Avril. — Qu'étaient devenus nos exilés pendant ces derniers mois ? Plusieurs avaient tenté de rentrer au Kien-té-shien; mais à chaque fois ils eurent lieu de s'en repentir. Les listes de proscrits avec le prix offert en récompense à quiconque apporterait leurs têtes étaient toujours là ainsi que les postes de gens armés pour empêcher leur retour. Bon gré malgré, ils étaient retenus en expectative au Kiang-si, sans qu'aucune amélioration ne fut apportée à leur triste condition. Obligés d'errer sans cesse pour ne pas tomber sous le glaive du persécuteur, ils passaient d'un village à un autre, ici partageant l'hospitalité d'un chrétien compatissant, là mendiant une tasse de riz à la porte d'un païen. A la longue les moyens ne le permettant peut-être plus, la charité publique se refroidissant aussi, les secours diminuèrent, et cette haine héréditaire des chrétiens chez les païens reprenant son empire, les païens commencèrent à les reconnaître pour tels et se mirent à les repousser durement. En conséquence les pérégrinations à Ngan-Kin devenaient plus fréquentes. Ces pauvres gens y étaient intéressés : ils savaient qu'à Ngan-Kin ils trouvaient un père et ne semblaient pas se douter que la bourse de ce père n'est pas aussi large que son cœur. A Ngan-Kin nos prisonniers souffraient beaucoup de se voir détenus si longtemps. Les plaies résultant des tourments endurés en décembre au ... Wan s'envenimaient toujours davantage et ils dépérissaient de jour en jour. Les juges avaient diminué leur ration déjà si faible. Ajoutez à cela ... du local, c'était une chambre étroite; le nombre de leurs compagnons de chambre, ils étaient 20; l'infection et tout cet ensemble de la prison qui se devine sans pouvoir se dire, etc. Rien d'étonnant donc que trois d'entre eux tombèrent malades. L'un d'eux, en peu de jours nous donna de si vives inquiétudes que nous lui accordâmes sur sa demande la grâce du baptême. Depuis ce moment il ne cessa d'offrir sa vie à Dieu et le remercier pour l'insigne faveur qu'il lui accordait de mourir pour sa foi. Ce chrétien s'appelait Ou-tsé-Kou, le 11 Avril il était à l'extrémité. Les gardiens de la prison ayant fait leur rapport au Cao-té, celui-ci le fit emporter chez le Ti-po. Le 12, nos catéchistes s'adressèrent à celui-ci pour le voir, ils furent renvoyés brusquement. Nous demandâmes alors au Cao-té l'indication du lieu où il était et le droit de l'y visiter. Notre commissionnaire ne revint que le soir. La lettre du Cao-té portait que ce chrétien était mort, mais qu'on lui avait donné tous les soins possibles. D'après de nouvelles informations il raconte qu'un attaché au Cao-té est allé voir Ou-tsé-Kou à la prison : il se serait contenté de dire devant tous : « S'il meurt, c'en est un de moins ; si vous mouriez tous six ce n'en serait que mieux. » Les gardiens

[la] prison par suite de leurs idées superstitieuses auraient demandé qu'on ne le laissât pas mourir dans la prison même. Le Ti-pao alors reçut [illegible] [a]illeurs. Ce dernier trouva plus commode de jeter ce mourant dans la cour d'entrée de la pagode Chen-wan-miao, où il mourut de nuit et [illegible] [lai]ssa une veuve trois enfants et un vieux père âgé de 72 ans. —— Le nouveau Tche-shien de Kien-té, Tchang-Kiong, de son côté, par ordre, dit-on, des [m]andarins supérieurs, affichait une publication dont les païens saisirent incontinent la portée. Elle rapportait certains désordres vagu[es] commis dans la contrée [illegible] [a]utorisait tout indigène qui rencontrerait les perturbateurs de les tuer indistinctement sur place. Elle proscrivait en outre toutes les familles des prévenus [illegible] [...]ues, que si elles s'y refusaient, on pouvait également les pendre. C'était expulser définitivement les chrétiens désignés comme perturbateurs et donner gain de cause aux ennemis de notre sainte religion. Le Tao-té de par ailleurs ne voulait plus entendre parler de la culpabilité des Wan et par suite refusait de [pour]suivre les autres chefs de la persécution. Peu satisfait d'avoir à sa charge la mort de Ou-tsé-Kon, il nous menaçait d'envoyer ses satellites à la recherche [d]es chrétiens demandés au tribunal s'ils n'arrivaient bientôt. Nous les croyions tous au Kiang-si; nos courriers donc nous les amenèrent à l'exception de [L]in-ngan-lo qui du Kiang-si était passé au Hou-pé où il avait des parents. C'était à la distance de 500 lys de Ngan-Kin: nous dépêchâmes un nouveau [cou]rrier à sa recherche. Après mûre réflexion nous crûmes ne pouvoir pas mieux employer cet intervalle qu'en nous rendant à Chang-hai afin de con[s]ulter le R. P. Supérieur de la mission sur le moyen de conjurer l'orage. Nous prîmes donc passage sur le Hirádo et arrivâmes à Chang-hai le 15 avril.

Avant tout nous envoyâmes des renseignements précis à l'adresse de notre chargé d'affaires à Pékin pour l'informer de tout ce qui se passait: nous lui devions d'autant plus ces renseignements que son honneur se trouvait engagé dans cette affaire. Nous sollicitâmes ensuite de M. le Comte de Méjan, consul général de France à Chang-hai une dépêche pour le Tao-té de Ngan-Kin. M. le Consul général prévint notre embarras et écrivit au Tao-té dans le style d'un vrai Français revendiquant les droits de ses nationaux et des chrétiens les protégés de la France. Sa dépêche nous fut remise le mardi de Pâques et après deux jours d'une [heu]reuse traversée sur le Hou-Kouang nous la remettions au Tao-té avec l'annonce de notre retour. Elle resta sans réponse et n'eut d'autre effet pour le moment que de prouver aux mandarins que la France n'oublie pas son traité et n'en permet pas la violation; c'était un grand service, il mérite notre vive reconnaissance à M. le Consul général. — A peine étions-nous revenus à Ngan-Kin que nous arrivait Lin-ngan-lo. Sans lui laisser le temps de se remettre de ses marches forcées nous l'annonçâmes au Tao-té qui ne tarda pas à le mander avec les autres qui l'attendaient. A cet appel, chacun d'eux sentant la gravité du jugement qui allait avoir lieu vint nous demander avant de partir notre bénédiction. Nous leur montrâmes la croix disant qu'elle les soutiendrait si les mandarins, contre leur parole, venaient à les maltraiter: qu'en tout cas elle était le gage indubitable de leur prochaine victoire: in hoc signo vinces. ——

La séance au tribunal se prolongea de midi à 8h du soir. Sur cinq envoyés comme témoins, le Tao-té sans craindre de forfaire à son honneur en retint deux qu'il fit conduire sous escorte en prison. A partir de ce moment les portes furent fermées à nos catéchistes et à nos lettrés, et il ne nous fut plus possible de communiquer avec nos chers détenus. Ce nouveau sequestre était d'autant plus effrayant qu'il provenait d'une malveillance renforcée. Les trois chrétiens [qui] revinrent paraissaient tout émus de ces procédés inexplicables et aussi des coups que Lou-Kon avait fait donner à nos anciens prisonniers parce qu'ils ne voulaient pas parler dans son sens; enfin émus surtout des insultes que ce juge Lou avait proférées dans tout le cours du jugement à notre adresse. Il nous restait un dernier essai, celui d'une entrevue avec le gouverneur du Ngan-houé Yn. Les mandarins et le peuple en avaient dit tant de mal: nous-mêmes avions tant de faits en sa défaveur que la gravité des circonstances seule nous fit hasarder cette démarche. Le Tao-té qui fut chargé du message nous fit savoir que le grand homme nous recevrait à son Ya-men le 29 avril à 10h. Le 29 donc à 9h ½ du matin le Tche-fou (préfet) venait nous chercher à notre résidence: A 10h nous franchissions le seuil de ce tribunal où l'an dernier le 10 Novembre nous avions passé un si mauvais quart d'heure. Le Tche-fou et autres descendirent de chaise en avant la grand'porte. Notre chaise dût passer et s'avancer jusqu'au milieu de la seconde cour où l'on nous invita à descendre pour nous conduire aux salles d'attente. Le Tao-té et autres s'y trouvaient. Nous avions à peine échangé quelques mots que le noble gouverneur nous manda. Il fallait alors passer entre deux rangées de globulés à toutes couleurs alignés depuis les salles d'attente jusqu'à la porte de la salle de réception à l'entrée de laquelle se tenait son Excellence. Après les saluts et cérémonies d'usage, il nous offrit la place d'honneur, nous prîmes la troisième par déférence, il avait lui la deuxième. Après quelques compliments sur sa bonne santé, sur sa belle ville, etc., nous le remerciâmes pour le terrain qu'il avait accordé, la protection dont il nous favorisait, etc. Il paraissait sensible à toutes nos paroles; ses traits cependant et son ton n'avaient rien de fort engageant. Nous abordâmes enfin la question de Kien-té dont il connaissait toutes les particularités.

Ses réponses en tout ne nous inspirèrent que peu de confiance. Le mot rubrical revenait toujours : « Que le Missionnaire ait confiance, tout se réglera d'après la loi et les traités. Pour être chrétiens, vos adeptes n'en sont pas moins nos sujets ; on n'aura que faire des mandarins quand tous les Chinois seront chrétiens. ... Comme il parlait de loi et de traité, nous lui demandâmes en vertu de quelle loi les assassins de nos chrétiens restaient impunis ? Les souffrances qu'endurent nos chrétiens, les rigueurs que l'on exerce envers les innocents, tout cela est contraire à la loi. Que si l'on veut tout régler d'après le traité comment se fait-il que le juge Lou (nous avons évité de parler du Tao-té que nous voulions encore ménager) abuse de sa position et profère en plein jugement des malédictions contre la religion et contre nous ? Cette sortie rendit le gouverneur plus souple. Nous fîmes appel une dernière fois à sa justice et à son cœur, puis levions la séance. Elle avait durée une heure. — Mai. — Nous étions à peine sortis de chez le gouverneur que le grand homme chargea le Tao-té de prévenir le juge Lou que nous avions des griefs contre lui. Ces remarques réagirent, on le pense bien, sur Lou-Kon et produisirent la plus forte crise que nous ayons subie en ce jugement. Ordinairement les crises décident de la vie ou de la mort : celle-ci occasionna notre salut. — Une heure après notre entrevue, les trois témoins de l'avant-veille et deux autres nouveaux étaient requis au prétoire. Ils s'y rendirent en tremblant. Lou-Kon dès le début parut emporté. Il se montra violent envers nos témoins et terminait chaque interrogatoire par une sortie contre les diables d'Europe, demandant si notre tête était de fer ou de cuivre ; prétendant que nous avions des artifices pour empêcher le couteau de nous percer les entrailles, etc. Il finissait en recommandant à chacun, sous peine d'incarcération, de nous prévenir que nous devions veiller sur nos paroles surtout en visitant le gouverneur si nous tenions à n'être pas égorgés. Un chrétien osa lui dire qu'il ne pouvait pas se charger de cette commission. Lou-Kon le mit aux fers ; les supplications de ses compagnons et la promesse que tous lui obéiraient obtinrent la liberté de ce chrétien. — Ces violences n'étaient que le prélude de la vengeance de Lou-Kon. Il se fait amener le détenu Wan-tson-zié à qui il avait extorqué l'écrit dont nous avons parlé et que personnellement il détestait plus que les autres chrétiens parce qu'il avait été le premier à réparer sa faute d'apostasie. Dès qu'il le vit, il l'apostropha en ces termes : « Wan-tson-zié, sois raisonnable ; es-tu chrétien ? — Oui, je suis chrétien. — Licteurs, frappez. — Wan-tson-zié, es-tu chrétien ? — Oui, je suis chrétien. — Qu'on apporte les pinces de bois et qu'on lui serre les chevilles des pieds. — « Diras-tu toujours que tu es chrétien ? — Quel mal y a-t-il d'être chrétien ? reprit Wan-tson-zié d'une voix plaintive et étouffée par les pleurs : Oui je suis chrétien. — Le juge s'acharne à sa victime qu'il fait étendre sur le chevalet et de temps à autre on lui enfonce dans les narines des mèches allumées, mais il reste inébranlable. Le juge ne consent pas à s'avouer vaincu. On chauffe rouge une chaîne de fer que l'on replie plusieurs fois en face de Wan-tson-zié. « — Si tu continues de dire que tu es chrétien, je te ferai étendre sur cette chaîne brûlante. » — Le généreux confesseur ne peut plus parler, il fait un signe pour dire qu'il est chrétien : on le jette immédiatement sur la chaîne où il s'évanouit aussitôt. On l'en retire et le laisse étendu sur le pavé en proie aux douleurs de l'agonie. — Les chrétiens rentrés chez nous poussent des gémissements, ils nous prient de leur pardonner s'ils nous rapportent le message dont Lou-Kon les a chargés, puis protestent qu'ils désirent mourir pourvu que nous mettions notre vie en sûreté en prenant la fuite. Une mère ne se sent jamais plus forte que lorsqu'elle voit ses enfants en péril, ainsi nous sentions-nous encouragés à ne pas lâcher pied. Le juge Lou avait été trop loin, il devait s'en repentir. — En effet le lendemain à la pointe du jour le Tao-té recevait de nous cet avis : « Au nom de la loi et du traité, nous arrêtons les interrogatoires. Nous demandons à te parler en présence de Lou-Kon et des trois autres juges, dis-nous ton heure. » Il nous manda dans l'après dîner à 3h. Nos 5 chrétiens nous accompagnèrent au Ya-men où Lou-Kon et les trois autres juges furent nos introducteurs. Le Tao-té se tenait à l'écart. Il nous fit prier de communiquer nos déclarations aux juges ses représentants. — « Nous voulons parler en présence du Tao-té et des juges réunis et pas autrement ; en conséquence nous prions le grand homme de venir » — Il arrive. — Nous sollicitons l'autorisation d'introduire au salon nos cinq chrétiens. Cette mesure étonne le Tao-té, il accède. Nous adressant ensuite à ces chrétiens, nous leur disons : « Puisque le Tao-té veut bien vous admettre en sa présence, vous allez le remercier et lui répéter mot pour mot le message dont Lou-Kon vous a chargés hier : puis tournés vers Lou-Kon : « Nous te félicitons et te remercions » Enfin regardant les autres juges : « Nous Tao-té, vous avez été témoins de tout ce qui s'est dit et fait à la séance d'hier, au nom de votre Empereur je vous prie de déclarer si le rapport de nos chrétiens est vrai ou faux... Les chrétiens, parlez : » Chacun d'eux alors répète d'une voix timide les paroles de Lou-Kon. Celui-ci ne tenait pas : le Tao-té et les autres n'étaient nullement à leur aise. Quand ils eurent fini, Lou-Kon avoua sa faute, mais comme il essayait d'user de représailles, nous l'arrêtâmes en disant que nous avions à lui demander raison d'un autre fait. Il s'agissait du fameux écrit signé Wan-tson-zié dont nous présentons au Tao-té l'exemplaire que lui-même nous avait envoyé. Le Tao-té le reconnut. Lou-Kon cria et protesta que cette copie était fausse. Alors s'engage une dispute entre le Tao-té et Lou-Kon. Celui-ci accuse le Tao-té d'avoir faussé cet écrit. Après les avoir laissés s'invectiver quelque temps nous tranchâmes leur différent en leur présentant la contre-pièce que Wan-tson-zié avait donnée à nos catéchistes. La stupeur du Tao-té, l'exaspération de Lou-Kon étaient indescriptibles. Ils n'en revenaient pas que nous ayons pu communiquer avec nos prisonniers ; nous leur disons alors : « Il ne s'agit pas de savoir comment nous avons eu cette pièce ; vous connaissez la deuxième faute de Lou-Kon

en voici une troisième : il se fait un grand silence — "Lou-Kon a frappé nos chrétiens, il a torturé si inhumainement Wan-tson-zié que nous ne savons s'il est mort ou vif — Lou-Kon laisse en paix les assassins et châtie les innocents, cela en vertu de quelle loi ? — Du reste nous invitons Lou-Kon à dire pourquoi il a torturé Wan-tson-zié." — Lou-Kon se tait. — Eh bien ! nous le dirons nous-mêmes : Vous trois la-lo-ié, vous étiez présents, nous faisons appel à votre honneur : Lou-Kon l'a torturé pour lui faire abjurer sa foi : est-ce vrai ? — Toi Lou-Kon, tu t'en es flatté toi-même hier devant ces chrétiens ici présents et en présence des juges tes compagnons — ose le nier ! » — Lou-Kon de nouveau reconnait sa faute mais il veut l'excuser et se débat avec beaucoup d'agitation ; le bao-té et les autres sont muets de stupéfaction. Alors nous nous levons de notre siège et adressons au bao-té ces dernières paroles : « Nous t'avons fait connaitre trois actes de Lou-Kon, à toi de dire s'ils sont conformes à la loi et au traité dont hier encore le gouverneur nous a promis qu'il ne dévierait point. Par ordre du gouverneur tu es chargé de traiter les affaires des Européens et celle de Kien-té, par conséquent aujourd'hui je viens te demander justice. Lou-Kon sera déchargé de ce jugement ou bien les interrogatoires resteront suspendus. » A ces mots nous les saluons ainsi que les autres, nos chrétiens se retirent et le bao-té nous reconduit à notre chaise. —— A peine rentrés, nous recevons chez nous un des trois juges. Il vient de la part du bao-té faire des excuses et nous prier de ne pas écrire au gouverneur. — « Que le bao-té se hâte d'agir sinon nous nous adresserons au gouverneur. » Telle fut notre réponse. Le lendemain le bao-té, comme s'il avait oublié les événements précédents, mande tout bonnement nos chrétiens au ya-men. Nous les refusons. Les satellites reviennent avec une lettre. Pour la première fois le bao-té essaie de nous attendrir en faveur de nos chrétiens. A son langage nous croyons entendre l'Ave Rabbi de Judas. Nous lui répondîmes simplement : « Quand Lou-Kon aura été changé, tu auras nos chrétiens, mais pas avant. » Les satellites repartent irrités de ne pouvoir emmener nos chrétiens. Après deux jours de réflexions, le bao-té aux abois nous conjure de permettre à nos catéchistes de se rendre au ya-men, il a réellement besoin de leur parler. Cette nouvelle supercherie lui vaut un nouveau refus. Nous le prions de se désister s'il ne veut pas nous forcer d'aller chez le gouverneur. Alors il nous envoie une lettre d'excuse... Les fautes de Lou-Kon sont les siennes, il nous prie de lui pardonner. Tout va être promptement réparé. Sa lettre finit par un appel à notre vieille amitié. Alors, en gage de cette vieille amitié, nous lui demandons que Lou-Kon ne juge plus et que nos sept détenus soient mis en liberté. Ce plan de conduite nous était dicté par l'embarras évident du bao-té et de Lou-Kon ; sans abuser de notre position nous savions le droit de notre côté ; lâcher prise eut été tout compromettre. C'était le 5 Mai. C'est en ce moment que le doigt de la divine Providence se manifesta en amenant une circonstance qui trancha le nœud de la difficulté. Koon Ki-sen, notre ami dévoué, que les notables de Kien-té shien avaient délégué en Mars auprès de nous, revenait à la charge, toujours au nom de ses collègues. Il était accompagné d'un autre notable appelé Wan-Ké-ta, parent des persécuteurs, mais non leur complice. Ils amenaient le fils aîné du principal persécuteur. Les deux premiers se présentèrent d'abord seuls pour nous parler de leur nouvelle démarche. Nous acceptâmes avec reconnaissance, seulement nous demandions que cette fois ils écrivissent deux exemplaires de leur supplique, l'un pour le bao-té et l'autre pour nous. Cette supplique ne différait en rien de celle du mois de Mars sinon que les notables nous demandaient grâce pour la vie de Wan-tson-sin. Elle nous fut présentée le lendemain par nos deux entremetteurs, suivis cette fois, du fils de ce Wan-tso-sin. Ce jeune homme est un lettré de bonne apparence. Il nous présenta lui-même une autre supplique où il reconnaissait les torts de son père et nous demandait de lui sauver la vie. Il se prosterna devant nous sans vouloir se relever. Notre accueil fut bienveillant, nous l'engageâmes à réparer le plus vite et le mieux possible les dommages causés aux chrétiens. —— Le 7 Mai le bao-té mandait que la sentence allait être prononcée pour la mise en liberté de nos prisonniers, etc. Il nous priait de laisser aller nos chrétiens au ya-men pour entendre cette sentence. C'est Lou-Kon qui remplit cet office, mais il était gentil au possible. Il déclarait l'innocence complète des chrétiens, délivrait les captifs, chargeait les entremetteurs et le tché-shien d'arranger immédiatement tout le nécessaire pour le retour des chrétiens à Kien-té et la restitution entière de leurs biens. La leçon avait donc profité — Dieu en soit béni. Nos chrétiens éclatant de joie nous présentent nos prisonniers. Quelque défigurés qu'ils fussent, les blessures qu'ils portaient et le courage dont ils avaient fait preuve les ennoblissaient à nos yeux. Leur vue, leur joie, nous rappelait celle des premiers chrétiens et celle des apôtres. Et illi quidem ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro Nomine Jesu contumeliam pati. — Act. V. 41. Il fallut une semaine pour régler toutes les conditions du retour et de la réparation. Le samedi 15 les mandarins faisaient conduire sous escorte le principal coupable à Kien-té pour hâter lui-même les [illegible] [illegible] devant notre résidence [illegible] pour nous faire le Kó tou. Le même jour il frétait de magnifiques barques pour reconduire triomphalement nos chrétiens [illegible] Kien-té. Ces barques étaient surmontées [illegible] des drapeaux tricolores où se dessinait une Croix pour proclamer sur leur passage les victoires de la France et de notre Foi sur le paganisme [illegible] qui ornent nos [illegible]. Nous espérons recevoir à la mi-juin la nouvelle que St Joseph et la Sainte Vierge ont achevé l'œuvre si bien commencée. Il reste la publication [illegible] des coupables, nécessaires, croyons-nous, à notre sécurité. Nous attendons encore ce bienfait de la légation. Quant à nous, une tâche bien [illegible] celle de [illegible] par [illegible] terrible persécution. Avant tout ministres de la paix et de la miséricorde, nous n'avons qu'un désir et prions tous ceux qui s'intéressent à nos travaux de le demander dans leurs prières : c'est que tous, païens et chrétiens, persécutés et persécuteurs se donnent le baiser de paix au pied de la Croix, que tous ne soient que " cor unum et anima una [illegible] per Christum [illegible] gloria in saecula saeculorum. Amen...

Extrait des Missions Catholiques .... — Mgr Languillat, vicaire apostolique du Kiang-nan, a reçu, par le dernier courrier de Chine, une lettre qui confirme le télégramme, publié dans notre numéro du 22 Juillet, sur les troubles de Nan-Kin. La lettre, écrite par le R. P. Pfister, est du 16 Juin. A cette date, l'orage grondait à Nan-Kin; cinq jours plus tard, il éclatait à Tien-tsin, et l'on sait avec quelle violence. Dans de pareilles coïncidences il n'y a rien de fortuit : le vaste complot que nous avons signalé tant de fois se révèle maintenant au grand jour, et poursuit audacieusement son but, l'extinction du catholicisme dans le sang des Missionnaires. On remarquera la dernière phrase de la lettre du R. P. Pfister, où de nouveaux soulèvements sont annoncés pour les mois d'août et de Septembre. « Au milieu de Mai, écrit le R. P. Pfister, on trouva dans une des rues de Nan-Kin le cadavre d'un jeune homme; les jours suivants plusieurs enfants avaient disparu. Grande émotion parmi le peuple. On fait des recherches, on emprisonne plusieurs individus soupçonnés d'être voleurs d'enfants. Dans l'interrogatoire les prévenus mettent en avant le nom de Tien-tchou-tang (résidence des Missionnaires). On leur demande s'ils sont en relation avec les chrétiens. « — Oui, répondent-ils. Ce sont des Européens qui nous ont envoyés, nous avons des livres de religion, nous connaissons des personnes du Tien-tchou-tang. » Aussitôt la procédure est arrêtée, et les meneurs d'exciter le peuple. Cela dura plusieurs jours. Les esprits s'échauffaient, le peuple irrité voyait en nous des voleurs d'enfants, et des voleurs qu'on laissait impunis. Les mandarins n'étaient pas trop fâchés de nous voir dans l'embarras, probablement même contribuaient-ils à nous y mettre. — Sur ces entrefaites, le Tao-tai nous fait une visite. Il nous instruit confidentiellement des rumeurs qui circulent contre nous et des menaces qui les accompagnent; il nous parle des accusations des prisonniers, etc. Nous répondons : « — Puisque les détenus nous accusent nommément, nous demandons d'être confrontés avec eux; nous les sommons de désigner ceux d'entre nous qu'ils connaissent, de dire quand ils sont venus au Tien-tchou-tang, etc. Si, parmi les prévenus, il se rencontre quelque chrétien coupable, nous ne nous opposons nullement à ce qu'il soit puni comme les autres, suivant la loi. » D'où était venu ce changement subit dans les dispositions des mandarins à notre égard ? Voici ce que j'ai cru avoir deviné. Ils ont eu vent d'un projet de révolte dans la ville. Il y a ici en effet beaucoup d'étrangers riches, affiliés à des sociétés secrètes, et qui n'aiment pas les mandarins. Les mandarins ont peur que ces gens-là, saisissant le moment où le peuple excité se jetterait sur nous, n'essaient de les renverser. » — Cependant des croix sont placées dans toutes les rues de la ville, et des hommes apostés pour examiner ceux qui évitent de les fouler aux pieds. Des billets anonymes, portés à domicile, avertissent le peuple de ce qu'il faut faire. Des bruits sinistres nous reviennent de toutes parts : « — Ce soir on viendra vous brûler. » — « J'ai entendu dans les rues qu'on doit nous tuer cette nuit. » — Sur une affiche on lit : « Il faut en finir une bonne fois avec ces Européens voleurs d'enfants, etc. » Nous avons su depuis que les menaces étaient sérieuses et qu'on en serait venu à l'exécution le 10 ou 11 de ce mois, si les mandarins, comme je l'ai dit, n'avaient eu peur pour eux-mêmes, et si nous n'avions, par deux visites au Tao-tai et au Kiang-nin-fou, vigoureusement agi pour faire enlever les croix. Néanmoins nos chrétiens des alentours n'osaient venir à la ville, menacés d'être arrêtés ou tués. Un catéchumène, coupable d'avoir défendu les chrétiens, a été rudement battu et condamné à quatre jours de cangue. — L'excitation allait croissant. Ma-tche-tai se décide à mettre la ville comme en état de siège; des postes de soldats sont établis dans toutes les rues, plusieurs exécutions ont lieu, des têtes sont exposées au-dessus des portes. Deux proclamations du vice-roi paraissent pour calmer le peuple. Le Kiang-nin-fou en affiche une autre où il ajoute que les Missionnaires et les chrétiens sont complètement innocents de toute espèce de crime. Il réprouve aussi les croix placées dans les rues. — Le lendemain de cette publication, le Tche-fou, les deux Tche-hien, le Tao-té, deux autres mandarins, cinq ou six des principaux notables, viennent, sur notre invitation, visiter notre maison, de la cave au grenier; ils peuvent se convaincre qu'elle ne renferme rien de suspect. Un goûter à l'européenne leur avait été préparé; ils y firent honneur. Pendant ce temps-là, je gardais la porte, et j'empêchais la foule émue de battre notre portier et un de nos domestiques, mais non de briser une porte près de la chapelle. Quoique les mesures militaires et les proclamations eussent ramené un peu d'ordre, l'effervescence n'était pas encore passée. « — Les mandarins, disait-on, ont peur des Européens. Ils ont reçu d'eux de l'argent pour les défendre. » Maintenant le calme reparaît dans la ville, au moins à la surface, grâce aux postes militaires établis dans les rues. Cette tranquillité apparente ne donne plus d'inquiétude que les menaces des jours précédents. Nous sommes, ce semble-t-il, au premier acte d'un grand drame dont Dieu seul connaît le dénoûment final. Je suis porté à croire qu'il existe un complot, et que nos ennemis voudraient se débarrasser de nous en excitant le peuple à nous chasser. Déjà nous sommes avertis que cela commencera, à la septième lune, puis à la huitième; c'est-à-dire aux mois d'août et Septembre. »

Lettre du R. P. Crouillière, 15 Juin 1870. — (Les funérailles d'un Missionnaire dans l'île de Tsong-min.) — ... L'année dernière, j'avais la douleur de vous apprendre la perte que la mission du Kiang-nan venait de faire en la personne du P. Guibout. Quelques semaines après j'envoyais à M. le Directeur de l'Œuvre de la Ste Enfance une courte notice biographique du même Missionnaire, dont vous aurez sans doute eu connaissance. J'ai pensé aujourd'hui, que quelques détails sur ses obsèques pourraient ne pas vous déplaire. — Lorsqu'on a vécu plusieurs années de la vie de Missionnaire en pays étranger, on finit par se faire tellement aux habitudes de sa patrie adoptive que tout ce que vous voyez cesse presque absolument d'avoir pour vous, ce piquant

de nouveauté, qui le plus souvent inspire et alimente la correspondance. Il faut avouer cependant que rien ne contraste avec nos usages européens comme les coutumes de l'Extrême Orient, même en ce qui touche la pensée de la mort. — Non seulement le plus beau cadeau qu'un ami puisse ici faire à un ami, est le cadeau du ercueil, mais ce qu'ailleurs on a hâte d'enlever, on le conserve en Chine, le plus précieusement et le plus longtemps possible, les païens pour satisfaire leurs su- rstitions, les chrétiens pour pouvoir souvent plus à leur aise prier pour leurs défunts, penser plus fréquemment à eux, et jeter de l'eau bénite sur leur dépouille mortelle. — Il n'est pas rare de voir à la fois jusqu'à 3 ou 4 bières déposées dans l'endroit le plus fréquenté de la maison, et les ménagères chinoises filer tranquillement coton, le dos appuyé contre ces souvenirs de la mort. — Demandez-leur ce que contiennent ces cercueils. Elles vous répondront, sans la moindre émotion, tant il leur paraît naturel, de garder ainsi au milieu d'elles les cadavres de leurs proches : « Ici est mon mari ; là ma mère, mon fils, etc. Toutefois je dois ajouter que les cercueils sont si bien fermés qu'ils n'exhalent aucune odeur cadavérique. — Inutile de dire que le cercueil du P. Guibout dût subir un peu lui aussi, les exigences de la coutume locale. Il demeura exposé à tous les regards, dans une pièce contigüe à la porte d'entrée de notre église centrale, l'espace de 6 mois, et ce n'est que le 22 Décembre dernier, jour de ses solennelles funé- railles que le corps de mon regretté et digne collaborateur, fut définitivement déposé dans le tombeau. — Pendant ces 6 mois néanmoins les chrétiens n'eurent garde d'oublier leur bien aimé Missionnaire. Chaque jour dans chacune de nos 60 paroisses, on ne cessa de réciter des prières pour le repos de son âme. Mais la veille des obsèques, la piété comme la re- connaissance de nos bons insulaires se signala d'une manière plus touchante que jamais. — De tous les coins de l'île qui n'a pas moins de 70 lieues de circuit, on accourut par députations nombreuses à notre chrétienté centrale. Les confessionnaux furent assiégés et la nuit du 21 au 22 Décembre les hommes ne cessèrent de se succéder d'heure en heure pour prier autour du cercueil. « Il est mort pour nous, disaient-ils en parlant de notre cher défunt ; il est juste que malgré notre pauvreté, ce soit nous qui fas- sions les frais de ses funérailles ». Et la plupart de m'offrir leur obole que je fus souvent obligé de refuser, les ressources d'un grand nombre étant loin d'égaler leur géné- rosité. — Dès le point du jour, (22 Décembre) notre église dont l'enceinte peut contenir 800 personnes, était déjà remplie. Un égal nombre pour le moins n'y purent trouver place. Cependant après les deux Messes de requiem célébrées par mes confrères, le canon suppléant aux cloches, s'était fait entendre ; c'était le signal convenu pour le commen- cement du service funèbre. Aussitôt tous les chemins se couvrent de curieux païens qui affluaient par centaines, voulant voir de leurs propres yeux, disaient-ils, les funérailles d'un Missionnaire. Grâce aux instructions que j'avais données la veille, et aux précautions prises, l'ordre ne fut nullement troublé. Aux abords de l'église, trois étendards dans le goût chinois flottaient arborés au sommet de grands mâts placés là pour la circonstance. Le lieu saint avait revêtu ses habits de deuil. Un superbe catafalque s'élevait dans la nef au milieu d'un somptueux luminaire : et au dessus du cercueil couvert du drap mortuaire apparaissaient quelques-uns des insignes sacerdotaux ayant appartenu au missionnaire défunt. Bientôt un silence profond régna dans toute l'assemblée, la Messe solennelle commençait aux sons de l'orgue que touchait un jeune Jésuite indigène, suc- cesseur actuel du P. Guibout. Un autre prêtre chinois séculier, m'assistait à l'autel et ce fut lui qui prononça le discours funèbre. Rien d'édifiant comme la vue de cette foule recueillie et de ces 400 chrétiens venant recevoir la Ste Communion pour l'offrir à l'intention de l'âme de celui qu'ils avaient à peine eu le temps de connaître ! Rien de plus nouveau, surtout à Tsong-min que le spectacle d'un millier d'idolâtres ayant à peine proféré un seul mot l'espace d'une heure et demie ! Après le chant du libera, le bruit du canon se fit entendre pour la seconde fois et bientôt commença le défilé du convoi. Chez les Chinois, aux inhumations comme aux noces figure presque toujours une troupe de virtuoses. Nous eûmes donc aussi les nôtres. Ils étaient tous chrétiens. C'étaient eux qui ouvraient la marche précédés de deux joueurs de tam-tam. Après eux s'a- vançait gravement un porte-bannière qui comme tous ses co-réligionnaires, ne voyait dans les plis de son étendard aux trois couleurs mariées à une croix, que le souvenir de la Pa- trie de ses pères dans la foi. Les infidèles se tenaient respectueux des deux côtés de la voie. Les chrétiens défilaient rangés sur deux lignes à la suite de la croix qu'escortaient selon l'usage, deux céroféraires en surplis. Les hommes étaient au nombre d'environ 800, la plupart vêtus de blanc, le blanc étant en Chine la couleur du deuil. Ils formaient comme le premier chœur de priants. On remarquait parmi eux différents groupes distingués par une bannière particulière. C'était d'abord le commun des fidèles, puis les adminis- trateurs des chrétientés, enfin le corps des lettrés. Ils étaient précédés des élèves de nos écoles externes et internes, dans les rangs desquels on reconnaissait bon nombre d'orphelins tenant à la main une petite oriflamme. Suivait le parasol rouge insigne caractéristique de tout haut personnage en Chine. C'était le parasol même du mandarin local. Après le parasol venaient 8 enfants de chœur portant des cierges allumés, et une quarantaine d'enfants en surplis ; nos catéchistes précédaient les palanquins des trois Missionnaires portés chacun par quatre idolâtres. Puis venait le cercueil du mort : seize de nos bons fidèles avaient tenu à honneur de courber les épaules sous le précieux fardeau. Quatre des plus notables parmi eux tenaient les coins du poêle. La musique chinoise ne cessait d'alterner avec le chant des prières. Les femmes chrétiennes au nombre d'un millier et plus, suivaient le cercueil, rangées sur deux lignes comme les hommes et récitant comme eux les prières des morts. Un bon nombre d'entre elles portait des habits de deuil. Elles se composaient en partie de ces vierges vénérables dont le dévouement héroïque pour l'œuvre de la Ste Enfance est aujourd'hui connu du monde entier. Les païens émerveillés

d'un tel spectacle, si nouveau pour eux, ne pouvaient s'empêcher de [illegible] d'une voix : « Comme c'est beau ! Quelle différence entre les funérailles chrétiennes et les nôtres ! Le Père honoré de telles obsèques a vraiment du bonheur ! [illegible] au lieu de [illegible] prier, ne pas pleurer un peu ! ajoutaient quelques uns en souriant. » Cette réflexion et le sourire qui l'accompagna est un trait de mœurs. [illegible] les païens [illegible] la piété envers les défunts consiste dans des démonstrations extérieures. Je voulus aux funérailles de mon regretté confrère quelque chose de [illegible]. Au lieu de [illegible] engagés, qui s'évertuent pour trouver des larmes à l'adresse de ceux dont le trépas les laisse d'ordinaire dans la plus entière indifférence, je voulus [illegible] des prières. Et je n'eus aucune peine à les obtenir de nos fervents et reconnaissants insulaires. L'espace à parcourir de l'église au lieu fixé pour la sépulture [illegible] de [illegible] mètres. Cependant pour étaler aux yeux de la population Tsong-minoise si amie des cérémonies funèbres, toute la pompe des funérailles chrétiennes, nous [illegible] faire un circuit de plus d'un kilomètre. Les nombreux canaux dont la campagne est sillonnée ne furent qu'un léger obstacle. Quelques ponts improvisés à la hâte [illegible] à notre aise. Je me trompe... Les derniers membres du cortège ne paraissaient pas encore que déjà la tête du convoi avait atteint le but désigné. — Après avoir [illegible] le cercueil et la dernière demeure de celui dont nous déplorions la perte, nous récitâmes encore quelques prières prescrites, et nous nous retirâmes pour faire place à la foule toujours croissante, qui voulant à notre exemple dire un dernier adieu à notre cher défunt en jetant de l'eau bénite sur sa tombe. — [illegible] l'église au bruit du canon. Les plus éloignés de nos chrétiens prirent leur part d'un modeste dîner et retournèrent à leurs foyers emportant tous au fond du cœur le souvenir de [illegible] cérémonie qui ne s'effacera [illegible]. — Sa dernière demeure, il est vrai, est moins fastueuse que celle d'un grand [illegible] que j'ai visité naguère en compagnie de quelques confrères. Pour y parvenir nous dûmes suivre une longue allée d'arbres séculaires, passer sous un arc de triomphe en pierres de taille [illegible] et gravir une vingtaine de degrés. C'est alors seulement que nous aperçûmes un tombeau environné de lions, de chevaux, de tortues, de serpents et de [illegible] que l'on avait fait venir à grands frais des provinces éloignées. Le cheval était l'emblème de la promptitude avec laquelle le défunt avait [illegible] fils du Ciel. Le lion rappelait sa valeur et son intrépidité dans les combats, la tortue sa maturité, le serpent sa prudence, etc. Un tombeau de [illegible], rien de semblable. On y arrive par une allée d'arbres toujours verts, à l'extrémité de laquelle s'élève un large tertre surmonté d'une croix de [illegible]. [illegible] à dix pieds de profondeur que se trouve une sorte de maisonnette en briques au toit voûté, renfermant le cercueil de notre cher [illegible] pierre [illegible] le sépulcre et qui en forme comme l'entrée, on a gravé en caractères européens et chinois l'épitaphe de [illegible]. [illegible] à côté d'un autre Père de la Compagnie de Jésus mort au même âge que lui à 17 ans d'intervalle, et dans le cimetière même de la Ste Enfance [illegible] de plusieurs milliers de petits bienheureux. Au mois de septembre 1861, le P. Guibout écrivait, pieux pèlerin de Jérusalem : « En me [illegible], j'ai senti le besoin de demander une grâce sans laquelle toutes les autres me seraient inutiles, la grâce d'une bonne mort. Je sollicitais cette faveur chaque fois que je faisais [illegible] au tombeau du Sauveur, ou que j'avais le bonheur d'y offrir le St Sacrifice. Je l'ai demandée avec plus de ferveur que je l'avais [illegible] jamais fait, pour moi, mes parents et tous ceux qui s'étaient recommandés à mes prières.

Lettre du P. Royer à Mgr Languillat. —— [illegible], [illegible] 1870. —— Le 14 Octobre, quoique bien fatigué, je quittai [illegible] pour me rendre dans mon pauvre et désolé district de Ning-Koué-fou. [illegible] Kiang [illegible] tellement grande que tout le Kiang-nin-fou, Tai-ping-fou, Tché-tcheou-fou, Ngan-kin-fou, Wei-tchen, étaient inondés depuis le 9 juillet au 15 décembre. [illegible] 11 jours pour remonter le Kiang et la rivière de Ning-Koué-fou, environ 500 lys. Comment vous peindre [illegible] contrées [illegible], de ces populations réfugiées sur les collines et les montagnes, vivant de racines et de poissons. [illegible] en plein champ, à travers les villages et les maisons en ruine. La fièvre ne me quittait guère, et ce que je voyais était peu propre à me remettre. [illegible] j'apprends que [illegible] nombre de mes chrétiens nouvellement arrivés du Hou-pé sont décimés par les fièvres et la dysenterie. Je les avais quittés le 5 juillet. [illegible] 13 de nos chrétiens étaient morts pendant ces trois mois, sans sacrements [illegible] étaient encore moribonds. J'en administrai trois dès le premier jour de mon arrivée. Du 15 Janvier au 1 Février je visitai mon premier district Kia-lin [illegible] anciens et nouveaux chrétiens, avec grande consolation. Depuis 6 ans [illegible] revu ! Après la retraite, le R. P. Supérieur me renvoya dans le cher district de [illegible], [illegible], Tsin et Tchan-tchen-fou. Le P. [illegible] faisant sa grande retraite et son 3me an, je devais le remplacer jusqu'à son retour. Depuis le 15 Février jusqu'aujourd'hui je n'ai pas eu un jour de repos. J'ai achevé 7 missions.

Pour la première fois [illegible] a pu voir un missionnaire. Le [illegible], beau mois de Marie, j'étais à [illegible] ([illegible]). Nous y avons 8 chrétiens et [illegible]. Vous pourrez voir, Monseigneur, la relation que j'en ai écrite précédemment. Quel beau pays ! C'est l'Alsace avec ses belles collines, ses forêts et ses vallées. Les principaux païens sont venus me chercher à [illegible]. J'ai passé la belle fête de l'Ascension à Tsin ; nous y avons un petit Kong-sou de 4 chambres et

[illegible] chrétiens. Ce matin j'avais à la Ste table 40 d'entre eux. Pour la première fois les païens de Tchin sont venus au Kom-sou, voir le Père et les images [illegible] impossible, Monseigneur, de vous dire l'effet que font ces images sur les chrétiens et les païens partout où je vais. Nous avons eu à Tchin plus de 300 baptêmes [illegible] païens moribonds. J'en compte 1300 dans le district de Von-si, comprenant Tchan-tchen, Vonsi et Tchin... Le jour de Pâques j'étais à Von-si : près de [illegible] chrétiens présents... 610 communions, 2 Messes : l'une chantée à 9h avec sermon... à 2h, congrégation du St Rosaire, 2000 personnes récitant le rosaire, que [illegible] suivit une exhortation... à 5h bénédiction du St Sacrement... à 6h ½ congrégation des SS. Anges, 100 jeunes gens de 18 à 30 ans... prières du soir. [illegible] il y a eu 160 communions. Dès le Jeudi-saint il y a eu au moins 1500 chrétiens présents à chaque exercice de piété de la Semaine Sainte, même pour la prière du soir. [illegible] Vendredi St, presque tous nos chrétiens pêcheurs et terrestres étaient présents. Impossible de se figurer la presse au moment de l'adoration de la Croix. Un Père et moi [illegible] la Croix à adorer. Nous avons été au moins une heure pour cette seule partie de l'office du Vendredi St. Le soir, chemin de croix... Jamais, me disait le [illegible] [illegible] de dévotion à le faire. J'étais ému jusqu'aux larmes d'entendre ces 2 à 3000 voix de chrétiens réciter ces belles prières consacrées par l'Église. [illegible] [illegible] beau reposoir : chrétiens et chrétiennes, tous ont voulu avoir leur heure d'adoration ; il y avait toujours près de 80 à 100 adorateurs récitant leurs prières [illegible] [illegible] aux hommes, aux cent membres surtout de la congrégation des SS. Anges. Ils ont tous passé la nuit devant le St Sacrement. Vraiment, j'étais bien édifié de [illegible] [illegible] de nos chrétiens de Von-si pour les offices de la Semaine St. Le Samedi St nous avons eu tous les offices que prescrivent les rubriques. Il ne restait guère de temps [illegible] [illegible] : le nombre des 610 communions du jour de Pâques vous le prouvera assez. Alleluia ! le jour de Pâques. Depuis longtemps je méditais un jour de fête, passé comme [illegible] [illegible] nous étions deux Pères, c'était facile. Dès 5h du matin près de 3000 chrétiens attendaient à la porte de la maison : c'était à qui entrerait le premier. Pour prévenir tout [illegible], j'ouvris moi-même la porte et présidai à l'entrée. Quelle multitude ! 3000 chrétiens étaient près [illegible] c'était à qui entrerait le premier pour avoir une place dans notre trop [illegible] chapelle provisoire de Von-si, qui en 30 minutes [illegible] fut bientôt remplie. Et cependant le plus grand silence régnait. On récite la prière du matin, puis le P. [illegible] célèbre la Ste Messe et distribue les 610 Communions. Ô mon Dieu ! que c'est peu convenable de voir des chrétiens se passer presque sur les têtes les uns des autres [illegible] approcher de la Ste Table ! Mais impossible d'avoir de l'ordre à cause de l'absence d'allées des deux côtés et au milieu. La distribution des cendres, l'adoration de la Croix, les communions des 4 grandes fêtes, ne peuvent décemment se faire à Von-si. Je supplie Sa Grandeur d'en dire encore un mot à qui de droit. À 9h ½ grand'Messe [illegible] [illegible], après la Messe de Communion et l'action de grâces, étaient allés déjeuner. Ils étaient donc joyeux et contents. Il y avait une affluence extraordinaire de tous nos [illegible] [illegible] de nombreux païens attirés par la curiosité. Nous avons fait une procession avant la Messe ; 30 à 40 enfants portant des drapeaux, 3 bannières et chantant [illegible] [illegible] de la Résurrection en Chinois : c'était bien beau ! Le P. Vassewe nous avait fait un grand tableau du ciel, haut de 10 pieds sur 6 de large. Il faisait un effet [illegible] : notre chapelle était ornée comme au jour de la visite de Sa Grandeur [illegible] mais le plus beau était de voir un auditoire de plus de 3000 chrétiens et de plusieurs [illegible] centaines de païens !

J'arrivai à Tchin pour la fête de l'ascension. Presque tous nos chrétiens terrestres, 50 environ, se sont approchés des Sacrements, suppliant la Ste Vierge d'arranger l'affaire de Ly an. A peine arrivé dans cette ville le 26 au soir, que toute la ville en eut connaissance. De nombreux visiteurs plus ou moins bien disposés venaient entourer ma barque. ! Alors je fis arranger les 18 barques de nos chrétiens de façon à former une chapelle flottante. Nous étions sous les murs de la ville, à 5 li sur la grande route de Ly an à Kin tan et Tchan-tcheou. Aussitôt que les voiles des barques pêcheurs chrétiens furent tendues, je fis exposer les 7 principales images des fins dernières, bonne et mauvaise mort, ciel, enfer, création, Trinité, jugement dernier. Je les exposais pour les expliquer à nos Menzès chrétiens. Mais voilà tout le monde d'accourir, non seulement nos Menzès chrétiens, mais les Menzès païens, et les païens de la ville et des environs. En un jour il est accouru plus de 5000 personnes, tous par curiosité, pour voir le Missionnaire Européen, avec sa grande barbe et surtout les images de l'enfer, de la création, de la mauvaise mort. Quel triomphe pour les images du P. Vasseur. Mon gosier et celui de mes deux siésans n'y suffisaient pas. C'était la première fois que le Père disait la Messe publiquement à Ly an, sous la voûte des cieux, dans le grand temple que Dieu lui-même s'est fait. Que j'étais heureux, Monseigneur, d'annoncer la parole de Dieu à tant de païens, de prêcher un seul Dieu en trois personnes. Comme Notre-Seigneur montant au Ciel, le recommandait à ses apôtres : « Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in Nomine Patris et Filii et Spiritus-Sancti. » Parmi le grand nombre des visiteurs, plusieurs fumeurs d'opium se montrèrent des plus hostiles. Ils menacèrent de venir piller ma barque et de me tuer. Un tonze de la ville dit même : « nous voulons chasser toutes les barques chrétiennes qui ont amené le diable européen à Ly an : jamais nous n'aurons ici d'église : si le diable européen en bâtit, nous la brûlerons, etc. » Le diable avait beau remuer la queue, il ne m'effrayera jamais. On me rapporte ces bruits sinistres : « C'est bon signe, dis-je, nous resterons une demi-journée de plus. » Pendant que je recevais ces nombreux visiteurs, je faisais traiter l'affaire des intsens : elle réussit à merveille. Tous les chefs de barques païennes vinrent me voir plusieurs fois, me demandant à se faire chrétiens et promettant que toutes les autres barques les imiteraient. Au moment où j'allais partir, les six principaux chefs vinrent me saluer, m'apportant leurs présents, gâteaux, paniers de pipos, canards, œufs et une moitié de porc frais. Je refusai le tout, sauf deux paniers de pipos : je leur recommandai de distribuer le reste des présents entre eux tous. Mais ce que je ne pus refuser, Monseigneur, c'est la promesse des 85 barques de pêcheurs qui demandent à se faire chrétiens. Je promis de les aider le plus tôt possible, pour apprendre les prières. Quelle joie pour mon cœur que la conquête de 85 barques païennes prises d'un seul coup de filet ! —

Amérique Méridionale. — Bresil. — Lettre du R. P. Cybeo. — Ile Ste Catherine - Desterro (Avril 1869.)

Mission à Porto Bello. — Après la mission de Camboria de grandes fatigues et de grandes consolations m'attendaient à Porto Bello, où nonobstant les nombreux et graves obstacles que le démon m'opposa les premiers jours, pendant les derniers le Seigneur repandit abondamment ses plus précieuses bénédictions. Tandis que je prêchais à Camboria, le bruit courut à Porto Bello que la mission se donnait d'une façon ridicule : Le missionnaire, disait on, était un débauché, s'il prêchait c'était à l'occasion des élections municipales, il excommuniait tous ceux du parti contraire au sien, il enseignait des doctrines fausses et perverses, etc. Cependant le 3 Septembre, veille des élections je fis l'ouverture de la mission : l'église était gardée par un poste de soldats, et les auditeurs n'étaient que peu nombreux. Les électeurs accourus de tous les points de la paroisse pour donner leur voté étaient plus de 300 ; mais ils n'eurent aucun souci de la mission et le 5me jour arriva sans que le peuple se présentât en masse aux exercices. Le 5me jour donc on sonna la cloche pour le sermon, et voilà que l'église s'emplit tout à coup. Je pris alors pour sujet de mon discours le contraste frappant qu'il y avait entre leur zèle presque fanatique pour les élections et leur indifférence leur insouciance pour la mission. Je leur fis toucher du doigt le déplorable et lamentable état où languissaient leurs âmes. Depuis lors tout changea de face. Jusqu'au 18me jour, plus de 200 personnes assiégèrent continuellement le confessional depuis l'aube jusqu'à 10h. 1/2 du soir : mais que pouvait faire un seul missionnaire accablé de tant de fatigues ? Heureusement la Providence a permis que j'aie pu chaque jour passer 12h. au confessionnal outre le catéchisme aux enfants, les sermons et les conférences particulières. Et pourtant toutes les fois que je quittais l'église, j'étais poursuivi d'une foule nombreuse de gens qui se disaient là depuis 3 ou 4 jours sans avoir pu encore se confesser. On vit des mères de famille laissant leurs petits enfants, faire à jeun six heures de chemin, et après être restées six autres heures à l'église, retourner tristement chez elles sans avoir pu se confesser ni faire la Ste Communion. Il y en eut qui attendirent à jeun jusqu'à 5h. du soir afin de pouvoir s'approcher de la Ste Table, parceque, disaient-ils ce sera peut être la dernière fois de notre vie que nous aurons eu l'inestimable bonheur de nous unir corporellement et réellement à Notre-Seigneur au St Sacrement. J'ai entendu les confessions de 935 personnes ; s'il se fut trouvé un Père avec moi, plus de 2000 se seraient approchées du tribunal de la pénitence. La mission fut couronnée par un spectacle fort émouvant. A 8h. du matin des Congréganistes à cheval sortirent en procession pour accompagner le St Sacrement porté par le Missionnaire aussi à cheval. La procession était suivie par un grand nombre de dames qui marchaient pieds nus montant et descendant par des sentiers fort mauvais et à peine praticables pour les chevaux. Je leur dis plus d'une fois « que Notre-Seigneur agréait leurs hommages et leur bonne volonté ; mais qu'elles en avaient déjà fait assez, peut-être même trop, et qu'elles pouvaient retourner. Toutefois ces pieuses et ferventes dames bien que tout en sueur poursuivirent leur chemin en chantant alternativement avec les Congréganistes des cantiques en l'honneur du St Sacrement. De temps en temps on rencontrait des groupes d'hommes qui s'arrêtaient pour s'agenouiller jusqu'à ce que le St Sacrement fut passé ; puis ils se joignaient en pleurant à la procession. Au bout de 2h. de chemin environ, nous atteignîmes la maison des malades qui n'ayant pu se rendre à l'église avaient fait prier le Missionnaire de venir les consoler.

Un soulèvement contre les Jésuites à Pernambuco, (2 Juillet 1869). — Je vous envoie quelques détails sur les fameux événements de Pernambuco. Ils ont été fort graves à la vérité et pourtant, grâce à Dieu, la tempête parait pleinement calmée pour le moment. Le collége de Pernambuco, la seconde ville de l'empire, se trouvait dans un état prospère quand tout à coup vint fondre sur lui une tempête que personne n'avait prévue. Qu'elle en fut la cause ? Les uns l'attribuent aux menées occultes et aux intrigues des francs-maçons ; les autres au projet de réformes ecclésiastiques inspirées, disait-on par les Jésuites ; celui-ci à l'avidité des maîtres de pensions, dévorés de jalousie à la vue de notre collége si prospère ; celui-là regarde ces événements comme l'effet de la conséquence du sermon d'un de nos Pères qui avait reproché à la société de Pernambuco de n'être plus, comme autrefois chrétienne et religieuse ; beaucoup leurs donnent pour cause le terrible coup porté à l'impiété par Mgr l'Évêque, lequel a refusé constamment (et dit-on à l'instigation des Jésuites) les honneurs de la sépulture ecclésiastique au général mort dans des sentiments évidents d'impénitence et d'hérésie ; il y en a enfin qui accusent les exercices spirituels de Notre Bx Père, prêchés par nos Pères sur la recommandation de Mgr à tous les prêtres de la ville et des paroisses environnantes. Quoiqu'il en soit de la cause ; voici les événements : On donna au commencement les exercices spirituels dans l'église des Franciscains située au centre de la ville ; le concours des ecclésiastiques surpassa notre attente : ils vinrent au nombre de 70 et tout se passa dans le plus grand calme. Évidemment le démon ne pouvait voir cela d'un bon oeil. Le journal annonça que le P. Candiani faisait l'ouverture des exercices et c'est ce qui l'exposa le premier jour à

toutes sortes d'insultes. Le lendemain la cour de l'église était pleine de gens qui voulaient entrer et faisaient du tumulte à la porte; mais Monseigneur s'étant présenté pour les calmer, on put fermer la porte, et le P. Candiani commença l'instruction: Qu'on se figure la situation du pauvre prédicateur obligé de parler au milieu du tumulte de tout un peuple soulevé, battant les portes à coups redoublés et demandant à grands cris qu'elles lui fussent ouvertes. L'instruction se continua pourtant; mais c'est tout ce qu'on put faire ce soir là. Pendant que ces choses se passaient, le second prédicateur le P. Sabbatini ignorant le péril qui le menaçait se rendait à l'église en repassant son sermon, et il n'était déjà plus fort éloigné de l'église quand il apprit l'événement et reçut le conseil de s'en revenir; mais il poursuivit son chemin. Dès que les émeutiers l'eurent aperçu et reconnu pour un Jésuite ils se précipitèrent à sa rencontre avec des cris et des hurlements; et là ils rivalisèrent à qui le tourmenterait et l'insulterait le mieux: les uns le faisaient tomber en le poussant; d'autres le tiraillaient par sa ceinture et par sa soutane, etc. Heureusement un magistrat eut pitié de lui, se mit à ses côtés pour le défendre et aidé par quelques jeunes étudiants de l'Université et par un Franciscain fort vénéré de tous, il put conduire le pauvre Père jusque dans le palais du président; mais il fut accompagné de la foule qui criait: « Chassez les Jésuites! » Quant au P. Candiani à qui la prudence et une injonction expresse de Monseigneur défendaient de sortir, il se renferma dans une petite cellule du couvent en compagnie de quelques religieux et universitaires. Ce n'était pas la première fois que le Père était l'objet d'un pareil soulèvement; aussi, loin d'avoir peur, il s'écriait qu'il était indigne de la grâce du Martyre. La nuit venue la populace se dispersa insensiblement, et à 10 h. du soir il n'y avait plus le moindre indice de soulèvement: toutefois quelques individus accompagnèrent Monseigneur jusqu'à son palais en criant: Vive Monseigneur! A bas les Jésuites! Enfin à la faveur des ténèbres de la nuit les Pères Candiani, Sabbatini et un Père Dominicain purent sans être inquiétés regagner leur demeure. Mais les diatribes contre les Jésuites continuèrent dans les journaux, dans le peuple et dans l'assemblée nationale. Au collége, les élèves de l'Université firent une démonstration du même genre; mais ils furent en petit nombre. L'effet le plus déplorable de ce soulèvement est certainement l'interruption obligée des exercices commencés; et en effet le moyen de les continuer dans de pareilles circonstances? L'assemblée provinciale dont les membres appartenaient presque tous au parti qui nous est hostile approuva le bill d'expulsion des Jésuites et des Lazaristes. Il semble toutefois que tout se soit borné là: de fait le 10 Juin, jour où devait se tenir la dernière séance de l'assemblée, cette année, le bill n'avait pas encore été soumis au président, peut-être parceque l'on craignait grandement qu'il ne fut point approuvé. Le peuple aussi paraît s'être calmé; et de la sorte tout semble promettre à nos Pères la plus grande sécurité. Le journal l'Orient a fait publiquement une magnifique apologie de la Compagnie. Tous les Pères ont reconnu dans les événements qui viennent de se succéder une spéciale protection du bon St. Joseph qu'on honore et qu'on vénère dans cette maison d'un culte tout particulier.

Autriche. — *Nous recevons les trois lettres suivantes des Scolastiques de la province dispersée de Venise.* — (Eppan près Botzen, 5 Juillet

Très chers Frères en J. C. — Les Scolastiques de la province de Venise, exilés à Eppan, ont un devoir de reconnaissance à remplir envers leurs très chers Frères de Laval; je viens m'en acquitter en leur nom. Et d'abord, laissez-nous vous saluer très-affectueusement, bien aimés Frères en Jésus-Christ, et vous remercier de vos intéressantes Lettres que nous recevons régulièrement et que nous lisons avec le plus grand plaisir. Aussi, nous vous promettons de notre côté de recueillir toutes les nouvelles concernant les travaux et les missions de nos Pères en Italie; vous pourrez en user pour vos lettres, comme bon vous semblera. — Vous n'ignorez pas dans quelle profonde misère et dans quel état lamentable se trouve notre pauvre Italie; mais ce que vous ne savez peut-être pas assez, c'est la corruption des mœurs et le désordre des idées produit par la révolution. En 10 ans, l'action des sociétés secrètes et des mauvais livres, mais par dessus tout l'influence d'un gouvernement corrompu et corrupteur, ont considérablement changé le caractère de notre peuple. On se sent saisi de crainte à la pensée des nouvelles ruines que nous prépare la jeunesse des deux sexes, élevée sous le despotisme cruel d'un enseignement purement athée. Nous vivons dans un pays où il n'existe d'autre liberté que celle du mal, et où il n'y a de sécurité que pour les malfaiteurs et les séditieux. Heureusement le peuple des campagnes résiste encore aux promesses et aux menaces de la révolution; et nos Pères dans leurs missions recueillent les fruits les plus consolants. Bien plus, dans les villes mêmes, et spécialement dans celles qui sont le plus travaillées par les francs-maçons, il s'opère un grand bien, et ce bien ira toujours croissant si, comme nous l'espérons, on laisse nos Pères s'établir dans de petites résidences, d'où ils pourront facilement se rendre partout où les Evêques et les Curés les appelleront pour le service des âmes. Plusieurs de ces résidences sont déjà fondées; d'autres sont en voie de formation. A ce propos je vous dirai que la présence de nos Pères n'est plus un mystère en bien des endroits; et que dans certaines villes, où naguère encore un Jésuite n'eût pu mettre les pieds sans le plus grand danger, non seulement ils sont maintenant tolérés, mais ils exercent publiquement leur ministère au grand avantage des fidèles. Vous pourrez en juger par le fait suivant, arrivé aux PP. Dionisi et Previti dans la ville de Padoue où ils étaient allés prêcher le Jubilé. Le Curé de l'église de St. André ne voulait pas que l'on sût qu'ils étaient Jésuites; mais le P. Previti ne crut pas devoir le cacher, et le jour suivant dans son

sermon, il annonça que les deux prédicateurs étaient deux des fils de cette Compagnie qu'on avait frappée d'exil, et qu'ils venaient sous l'égide de la liberté exercer leur ministère. Cet acte de courage suffit pour rompre la glace : le lendemain l'auditoire était doublé, et les jours suivants il vint une si grande foule de peuple, que l'église ne la pouvait plus contenir. Pendant les mois de Novembre, Décembre et Janvier, on donna environ 40 autres missions, toutes dans de grandes villes et dans des églises où, en des temps plus calmes, nos Pères n'avaient jamais prêché. De ce nombre sont plusieurs villes de Toscane, des Romagnes, du territoire Vénitien, de la Lombardie, de la Ligurie, du Modénois et du royaume de Naples. Ces missions ont été très-abondantes en fruits de salut. C'est par elles qu'en peu de temps se sont trouvées établies plusieurs pieuses institutions : Cercles de la jeunesse catholique, Confrérie des mères chrétiennes, et autres. Ces missions ont rendu le courage au clergé ; les offrandes pour le denier de St. Pierre se sont multipliées. La presse catholique en a ressenti l'heureuse influence : dans chacune des grandes villes de la Péninsule, un journal catholique a été fondé au grand avantage surtout de la jeunesse. Outre ces journaux, on s'est activement occupé de la diffusion des bons livres : cette œuvre compte aujourd'hui dix grands centres, Turin, Modène, Bologne, Milan, Florence, Naples, etc. — Après les missions viennent les stations de carême. Dix-huit Pères environ occupèrent cette année les principales chaires d'Italie. Florence, par exemple, Milan, Naples, Gênes, Bologne ; et pourtant le peuple accourait de préférence aux églises où prêchaient les Jésuites. En certains lieux pourtant, les persécutions et les menaces ne manquèrent point aux bannis de l'Évangile. Mais ces persécutions et ces menaces ne firent qu'accroître l'enthousiasme des populations. A Milan, par exemple, l'église de St. Nazaire où prêchait le P. Gulleroni, se trouva certains jours tellement pleine qu'il fallait y aller deux heures d'avance pour avoir une place. A Rimini, le P. Trevisi, désigné aux colères des magiciens, avait un auditoire de 4 à 5000 personnes ; et dans les derniers jours, il fallut, pour le soustraire à la rage des républicains rouges, que le Préfet lui donna une escorte de carabiniers. A Faenza, le Préfet ayant intimé au P. Stocchi l'ordre de cesser ses prédications, le peuple se souleva en masse, et l'autorité craignant une révolution, dut lui permettre de les continuer. Dans ces deux dernières villes le nombre des confessions fut tel, qu'il fallut prolonger jusque bien avant dans la nuit l'exercice du saint ministère. Les demandes de prédicateurs de carême pour l'année prochaine sont si nombreuses, que le R. P. Assistant d'Italie a dû en refuser jusqu'à 70. Il me faudrait, disait-il à un de nos Pères, 40 prédicateurs, pour satisfaire aux demandes des Évêques de la Péninsule. De là le désir en plusieurs endroits de rétablir nos missions ; et si les circonstances et le mauvais gouvernement de l'Italie le permettaient, cela serait fait déjà dans un grand nombre de villes. — Le mois de Marie a été aussi couronné des plus beaux succès : chacun des 26 Pères qui l'ont prêché en divers lieux, nous raconte des choses très-consolantes, et qui nous font espérer que la pauvre Italie n'a point perdu l'amour de son antique foi, et qu'elle reviendra bientôt à son premier état. Partout se manifeste un esprit de réaction qui finira par gagner toutes les classes, et par arrêter le torrent de la révolution ; mais, pourvu toutefois que de nouveaux troubles politiques ne viennent point en arrêter le développement. Nous avons donc, vous le voyez, grand besoin de prières et nous faisons appel à la charité de nos Frères de France, afin qu'ils recommandent au Seigneur nos bons Pères qui parmi tant de périls et de privations, travaillent sans relâche à la Gloire de Dieu et au salut des âmes .... En union des SS. Cœurs de Jésus et de Marie, etc. -

Turquie. — Scutari, Mars 1870. — Lettre du P. Giordano Rira. — Vous savez déjà que tout ce que l'Albanie possède au point de vue littéraire, scientifique et religieux, se trouve réuni dans notre collège de Scutari. Et pour commencer par la littérature, je vous dirai que notre maison, grâce surtout au secours du précédent Consul français, M. Viète, a pu monter une modeste bibliothèque. Le P. Crocciolani augmente son cabinet de physique de nouveaux instruments qu'il a construits lui-même avec une merveilleuse industrie. Je dis lui-même, car on ne peut trouver à Scutari un seul ouvrier capable de faire une vis ou un robinet. Il fait aussi manœuvrer une petite presse à imprimer. — Le Pacha de Scutari, un des plus hauts dignitaires de l'empire Turc et généralissime de l'armée, fait tous ses efforts pour introduire en ce pays les progrès de la civilisation. Il a fait venir de Constantinople tout ce qu'il faut pour monter une imprimerie, sauf les caractères. Mais quand il fallut ajuster les pièces de la presse, il ne trouva personne capable de le faire dans toute la capitale. Le Pacha consulta le Consul français qui lui répondit : « Il n'y a à Scutari que les Jésuites à pouvoir vous tirer d'embarras. Le P. Crocciolani fut donc mandé. En apprenant de quoi il s'agissait, le Père s'excusa d'abord sur ce qu'il n'avait pas l'agrément de son Supérieur et fit mine de s'en retourner ; mais sur les plus vives instances du Pacha, il lui répondit qu'il était retenu au collège par son office de professeur, que d'ailleurs il pensait pouvoir promettre à son Excellence de revenir bientôt avec la permission de son Supérieur pour se mettre entièrement aux ordres de sa Seigneurerie. Le lendemain en effet le P. Crocciolani prit avec lui pour l'aider le F. Coaté déjà connu du précédent Pacha qui lui avait demandé de prendre le modèle d'une roue de chariot fabriqué par le Frère. En peu de temps l'affaire fut menée à bonne fin dans le palais même du Pacha où les deux Jésuites étaient traités avec les plus grandes marques d'estime. Le dernier jour, le Pacha voulut leur donner une marque publique de sa haute satisfaction. Il les fit asseoir sur son balcon au milieu de ses officiers et d'un nombreux cortège des principaux Oggia (On nomme ainsi les prêtres mahométans)

afin de les faire assister à une superbe cacophonie exécutée par sa musique militaire. On leur servit des cigarres et du café, accessoires obligés de toute visite en ce pays. —— Je vous ai dit que notre collège est un étalage de toutes les sciences. De fait, outre le musée de physique mécanique, on y voit la pharmacie générale de la ville, et le médecin le plus recherché de tout le royaume. Le P. Neri qui, il y a quelques années a fondé le séminaire et s'y trouve aujourd'hui en qualité de Ministre, s'entend un peu en médecine, et joint la pratique à la théorie en soignant les maladies propres à ces contrées. D'autre part dans tout Scutari il n'y a que deux médecins italiens; aucun d'eux n'a terminé ses études; et les eussent-ils achevées, comme ils se font payer et que le P. Neri fait tout pour l'amour et pour la gloire de Dieu, je vous laisse à penser l'affluence des malades. Ceux qui peuvent s'y traîner tout seuls viennent le consulter dans la cour du collège; ceux qui en sont incapables s'y rendent à cheval de 4 lieues et plus. Catholiques, Turcs, Grecs schismatiques, tous indifféremment et avec une égale confiance accourent à notre maison et s'en retournent satisfaits. Outre ces malades, le bon P. Neri doit toute la journée rayonner autour de la ville pour visiter ceux que la maladie retient au lit; dans ce cas il se fait toujours accompagner de quelques étudiants en théologie, les plus rapprochés du sacerdoce, non seulement pour avoir en eux des compagnons et des interprètes, mais aussi pour leur enseigner ce mode de pratiquer la charité, et les habituer à sauver ainsi les âmes en même temps que les corps. Il est curieux de rencontrer parfois dans les rues de la ville un Oggia (prêtre musulman) entre un séminariste catholique et un Jésuite qu'il a appelé et qu'il conduit dans sa propre maison pour qu'il guérisse sa femme et ses enfants. Il faut dire qu'il court dans la ville et dans les environs un bruit qui va se répétant de bouche en bouche: « C'est que de tous ceux que visite le P. Jésuite ou, comme on dit, le P. médecin – le grand médecin – aucun ne meurt, tous guérissent. Ce bruit sans doute pourrait souffrir quelques démentis; mais il est généralement exact et n'est pas sans fondement; car Dieu vient d'une manière surprenante en aide à la charité de ce bon Père et souvent il a donné aux remèdes les plus communs et les plus innocents une efficacité extraordinaire pour guérir des maladies longues et obstinées, voire même mortelles. Faut-il vous parler encore de nos arts et métiers? Dans notre maison vous voyez des établis et des outils de menuisier, des presses de relieur; car plusieurs de nos séminaristes se livrent à ces métiers pour leur divertissement et leur instruction. La peinture même n'y est pas tout-à-fait négligée. Tout cela indépendamment des offices des Frères coadjuteurs, communs à toutes nos maisons. Ces différents exercices tendent spécialement à l'instruction de nos séminaristes (et aussi à celle de ce pauvre peuple qui a tant besoin de toute sorte d'instruction) c'est à cela que se borne la sphère directe de notre ministère. Du reste celui qui se trouve sur les lieux et connaît l'état du pays voit qu'il y a un bien sérieux et considérable à faire; mais on n'y peut parvenir que par une voie détournée. Les nôtres en s'occupant du peuple recueillent des fruits consolants de leurs travaux. —— La chapelle extérieure, qui cependant est comprise dans l'enceinte du collège, car les Turcs ne permettent rien de plus aux cultes étrangers au mahométisme, est toujours remplie de monde et les jours de fête la foule encombre même la cour. C'est un spectacle vraiment édifiant de voir ces pauvres gens en plein air, s'exposant aux vents et à la pluie, assister dévotement à la Messe, entendre le sermon que leur fait tous les jours de fête le P. Gungg ou l'un des séminaristes. Les personnages plus considérables se mettent dans la chapelle du collège, comme par exemple le Consul de France qui vient tous les dimanches recevoir la Bénédiction du S. Sacrement et tous les mois s'asseoir fidèlement à la Ste Table. La dévotion du mois de Marie se fait dans notre chapelle et de plus dans deux autres églises de la ville. Le P. Gungg est sans cesse au confessionnal et y passe parfois jusqu'à 5 ou 6 heures sans discontinuer, outre la classe fatigante qu'il fait aux petits enfants; ses prédications plaisent beaucoup au peuple, parce qu'il possède dans toute sa perfection la prononciation albanaise. —— Une autre dévotion non moins utile à ce pays a pris naissance dans notre collège. C'est celle de l'Enfant Jésus (del Bambino) et de la Ste Crèche, qu'on ne connaissait point ici. La Ste Crèche ne se fait que dans notre maison et dans la porterie même, pour que tous puissent être admis. Cette année notre crèche fut plus belle encore qu'à l'ordinaire; aussi est-il impossible d'imaginer le concours de la dévotion qu'on mit à l'honorer. Du matin au soir, c'était une procession sans fin de personnes de toute condition, de tout sexe et de tout âge; les jours de fête la cour était pleine et encombrée de manteaux rouges ou de toute autre couleur, tels qu'en portent les dames de la ville. La dévotion était si grande qu'on embrassait pieusement non seulement le divin Enfant, mais encore les moutons et les autres animaux de toute espèce. Heureux celui qui pouvait emporter un brin de mousse ou quelques petits cailloux des sentiers qui menaient à l'étable: plus heureux celui qui pouvait recueillir dans un flacon un peu de la petite source qui, grâce à l'art du P. Crocciolani, jaillissait au milieu de l'étable! Longtemps encore après l'Épiphanie cette eau passait d'une famille à l'autre, s'envoyait aux parents et aux amis, comme une relique, et l'on en estimait quelques gouttes comme un riche présent. La foi de ce peuple est vraiment grande! Mais hélas! c'est une foi un peu à leur manière, je dirais presque bizarre et qui touche de bien près à la superstition!

Quelques détails sur l'origine et le développement du collége de Brixen (Allemagne) dirigé par nos Pères de la Province dispersée de Venise. — (Brixen, Avril 1870.) — L'internat compte aujourd'hui plus de 100 élèves presque tous Italiens, et nous en attendons encore plusieurs autres. C'est ainsi que le bon Dieu qui inspira à nos Supérieurs la pensée d'aggrandir les bâtiments du collége songe maintenant lui-même à en multiplier les habitants. Lorsque nos Pères, il y a 3 ans et demi, pendant que l'Italie retentissait partout du bruit des armes, conduisaient ici loin du tumulte une poignée d'enfants qui devaient être les prémices de ce collége, personne sans doute n'eut osé se flatter de voir ces commencements non seulement se soutenir, mais prendre des développements dont on sera étonné si l'on songe aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvions alors. Mais puisque j'ai résolu de vous entretenir un instant de nos jeunes gens, disons d'abord en deux mots l'origine de ce collége Italien fondé chez les Allemands. C'était au printemps de 1866, le bruit d'une guerre imminente commençait à se répandre, et dès le mois de Mai les faits étant venus lui donner pleine confirmation, personne ne doutait que les Autrichiens, laissant une garnison convenable dans les places fortes de Vénétie, n'abandonnassent les autres à l'ennemi, pour porter ainsi toutes leurs forces sur les frontières de Prusse. Nous avions un internat à Padoue, le collége Fagnani, du nom de son fondateur; quoique assez peu nombreux puisque le nombre des internes ne dépassait pas 150, il donnait cependant depuis quelque temps déjà les plus belles espérances. Que faire en ces conjonctures? Renvoyer nos élèves à leurs familles? Tout le monde y avait songé d'abord. Mais le R. P. Recteur (aujourd'hui Provincial de la province de Rome), et qui était bien alors pour le collége l'homme de la circonstance, jugea d'accord avec le R. P. Provincial qu'il valait mieux donner à nos élèves eux-mêmes le choix de retourner chez leurs parents ou de demeurer avec nous pour quitter l'Italie et gagner le Tyrol Allemand où le P. Provincial avait loué tout exprès une maison dans le voisinage de Brixen. Ils pourraient là non sans quelques incommodités, mais du moins sans danger, poursuivre le cours de leurs études. On vit alors l'affection de ces enfants pour les Pères; elle éclata d'une manière presque incroyable, et personne n'eut espéré d'aussi généreux sentiments de la part de ces jeunes cœurs. A peine leur eut-on communiqué cette proposition que nous fumes assaillis de lettres aux parents, avec prières et supplications pour obtenir la permission de nous suivre partout où nous irions. Presque tous envoyèrent des lettres pour obtenir cette faveur; et on y trouvait de si beaux sentiments, tant de force et d'éloquence, que cela semblait à peine possible pour des enfants de cet âge. Un de nos meilleurs enfants comme de nos plus brillants élèves, ayant su que son père était venu au collége pour le retirer et l'emmener chez lui, se mit à fondre en larmes, au point que tous ceux qui étaient témoins de cette scène furent touchés de compassion; mais il joignit aux larmes des paroles si fermes et si empreintes de bon sens, que le père, homme un peu trop sensible aux menaces et aux criailleries, ne savait comment revenir de son indécision et de sa surprise. « Certainement, disait entre autres choses ce cher élève, certainement mon père, si vous vouliez vous montrer un peu plus ferme, si vous faisiez moins cas de ce que disent les méchants et de leurs menaces; si vous ne perdiez pas de vue que la bonne éducation de vos enfants mérite bien que vous sacrifiiez tout et que vous méprisiez tous les sarcasmes, assurément vous ne voudriez pas m'arracher à ces excellents Pères que j'aime si profondément et qui m'ont comblé de bienfaits impérissables dans mon souvenir. » Ses sanglots et ses larmes ne s'arrêtèrent qu'au moment où on lui eut promis qu'il resterait avec les Pères, du moins tant qu'ils n'auraient pas quitté Padoue. Et quand arriva le jour qui nous enleva enfin ce cher enfant, il est impossible de rendre ses pleurs et ses lamentations. La tristesse dont il était accablé aurait ému un cœur de bronze, elle ne parvint pas à fléchir celui de son père; les larmes de son fils eurent moins de pouvoir sur lui que les menaces des impies. Un autre élève du second cours de philosophie, avait demandé par lettre à ses tuteurs de le laisser terminer ses études avec nous. Mais loin d'écouter sa demande, ceux-ci vinrent eux-mêmes au collége pour le retirer. Il essaya de les fléchir à force de larmes, mais les trouvant obstinément attachés à leur résolution, il leur déclara qu'il ne leur obéirait que sur une injonction formelle des tribunaux. L'affaire fut en effet portée devant la justice. Mais les méchants tuteurs plus actifs que lui, parvinrent par leurs menées à extorquer aux juges une sentence qui leur fut favorable, et notre jeune homme à sa grande douleur dut céder. Bien d'autres durent nous quitter pour obéir aux ordres formels de leurs parents. Les derniers jours qui précédèrent notre départ il fallait voir tous ces jeunes visages diversement affectés de sentiments de joie ou de douleur. Il y en eut 77 qui nous accompagnèrent, et parmi eux plusieurs qui n'avaient pourtant que quelques mois à passer avec nous, parceque leurs études allaient se terminer. Malgré maintes difficultés et fatigues le voyage fut assez heureux avec l'aide de Dieu. Mais en arrivant au terme, le village de Sarns, à une heure environ de Brixen, ces pauvres jeunes gens trouvèrent une nouvelle occasion de nous témoigner encore plus sûrement leur attachement pour nous. Et d'abord le local se trouva si étroit qu'il fallut en louer un second à 20 minutes environ du premier, pour pouvoir loger à l'étroit les 100 personnes, Pères et élèves, dont se composait la colonie. Notre pauvreté était telle que nous vîmes pendant longtemps tous ces enfants, appartenant aux premières familles de Venise

passer leurs nuits sur un mauvais matelas étendu par terre, et qui replié sur lui-même pendant la journée, leur servait à la fois de siége et de table d'étude. Cependant, je ne puis me souvenir de ces débuts de notre séjour à Brixen sans me sentir touché de consolation et de reconnaissance pour la bonté de Dieu; car malgré tout notre dénûment nous voyions briller dans nos enfants une si grande et si constante allégresse, et ils nous montraient à tous tant d'affection, qu'on les eut crus en pleine vacance au milieu d'une agréable et somptueuse villa. — Un tel état de gêne ne pouvait pourtant pas durer. Au bout de quelques mois, le collége fut transféré à Brixen dans un seul local plus vaste que les deux précédents ensemble, mais d'une disposition peu favorable à l'usage que nous voulions en faire. Les Supérieurs s'efforcèrent, il est vrai, dès l'origine de l'accomoder le plus possible aux exigences de notre éducation, mais on ne pouvait faire de grandes dépenses, vu surtout l'extrême pénurie de nos finances et l'instabilité de nos affaires et de nos intérêts. Enfin l'année dernière, sur les instances d'un grand nombre de familles italiennes et autres qui désiraient nous confier leurs enfants, le R. P. Egano, Recteur, sans autre avance que les trésors de la divine Providence, décida la construction d'un nouvel édifice. Il est déjà presque entièrement habité, et le vieux collége a été presque tout entier réservé aux Nôtres, si pressés eux-mêmes auparavant, qu'il a fallu plusieurs fois laisser jusqu'à 4 Pères vétérans étudier et dormir dans une seule chambre. Quelques Pères Augustiniens qui nous ont vus dans cet état en ont été grandement édifiés. Au milieu de toutes ces misères matérielles, nous recevions du Seigneur toute sorte de faveurs spirituelles. Et d'abord, rien qu'en 1869, six de nos élèves sont passés du collége au Noviciat. Et puis le bon esprit de nos élèves éclate en mille manières; leur docilité surtout s'est montrée telle que pendant plusieurs années on n'a pas eu besoin d'employer une seule punition grave. Ils fréquentent les Sacrements, et aujourd'hui presque tous communient tous les huit jours. On peut dire, grâces à Dieu que le respect humain est inconnu ici: en effet, bien qu'ils couchent tous dans de vastes salles où il n'y a ni rideaux ni alcoves pour les séparer, on voit les plus âgés comme les plus jeunes, faire en toute liberté leurs petites dévotions, baiser leurs images, s'agenouiller et réciter quelques prières particulières, etc. En général on peut dire que la piété est ici le mobile ordinaire de toutes les actions. Nos règles leur défendent de se trouver seulement deux ensemble, et lorsqu'ils se trouvent ainsi deux réunis par hasard, il n'est pas rare de les voir eux-mêmes chercher un surveillant qui soit témoin de leur entretien. Pendant certaines neuvaines on place sur l'autel dans chaque division une petite corbeille où chacun dépose la note des petits sacrifices qu'il s'impose chaque jour. C'est ce qu'ils font très sérieusement, et on y trouve souvent des victoires véritablement héroïques. J'en veux rapporter ici quelques-unes pour vous en donner une idée. Le P. ministre avait pensé avoir de solides raisons de croire un de nos élèves coupable d'une faute assez grave, il l'en reprit donc assez vertement. L'élève accepta la réprimande sans s'excuser. Quelques jours après, le même Père assistait à la lecture des sacrifices, car à la fin de la neuvaine il est d'usage d'offrir publiquement ces fleurs comme une guirlande précieuse à la Ste Vierge ou au Saint dont on termine la neuvaine, le P. ministre entendit donc entre autres le sacrifice d'un élève qui, repris sévèrement par le Supérieur d'une faute grave dont il n'avait pas conscience, n'avait pas dit un seul mot pour sa défense. Frappé de cette belle action, et devinant de qui elle pouvait être, le Père fit de plus exactes recherches et finit par s'assurer de l'entière innocence de cet élève. Un autre jeune et vif avait causé à un de ses condisciples je ne sais quelle mortification. Il voulut ensuite lui-même demander pardon publiquement à celui qu'il avait offensé; c'est ce qu'il fit en classe, à genoux, avec des marques évidentes du plus sérieux repentir. Un autre avait montré en classe de l'orgueil et de la vanité, il en voulut aussi demander pardon publiquement à son professeur et à ses condisciples. Dans la seule neuvaine de Noel, il y eut plus de 36000 sacrifices.

Autriche. — Gallicie. — Lettre du P. Holubowicz au P. Pfister. — Tarnopol 6 Juillet 1870. — ... Nous aurons bientôt notre Japon bien près de nous, car la Russie supprime peu à peu tout ce qui concerne le culte catholique; nous craignons que la religion catholique ne soit entièrement proscrite de la Pologne. Probablement une mission bien laborieuse nous y attend; il faut être prêt à tout. Notre province prospère, nous avons assez de vocations, mais toujours encore une grande pénurie de prêtres. Nous avons déjà à Cracovie notre maison à nous, on y bâtit maintenant une chapelle, tout cela a coûté bien de l'argent et des efforts; c'est là notre théologat, la philosophie est transférée à Schrim (Duché de Posen en Prusse) où le P. Mycielski a bâti une maison magnifique et bien spacieuse avec des aumônes. Outre cela un riche Seigneur nous a fondé une résidence à Ruda en Silésie, où je ferai mon 3me an cette année. Les scènes scandaleuses de Cracovie par rapport à Barbe Ubryk ont produit de bons résultats. Les bons catholiques se sont aperçus qu'ils ne doivent pas rester spectateurs oisifs en face du libéralisme envahisseur de Vienne. Ils ont organisé une association catholique et fondé un journal pour défendre les droits de l'Eglise. — Notre pensionnat de Tarnopol jouit d'une très bonne réputation dans notre pays, les enfants surtout de la Russie demandent sans cesse l'admission; mais la place nous fait défaut, il nous faut nécessairement bâtir quelque chose de plus grand; mais les circonstances ne sont pas

encore favorables, et les finances épuisées. Je viens d'une ville où on a célébré avec grande solennité la fête de la Ste Vierge du mont Carmel. J'y ai prêché le sermon de fête. Vous seriez surpris de voir un si grand concours de peuple; l'église était comble, et cependant il n'y avait qu'une partie minime à y trouver place, tout le cimetière était encombré; les processions des paroisses voisines, chacune avec leur Curé, arrivaient sans cesse; il fallait voir alors les pauvres confesseurs assiégés dans leurs confessionaux autour de l'église, encore n'eurent-ils pas la satisfaction de satisfaire la moitié des pénitents. Pour vous faire comprendre l'empressement et la piété de ce peuple je n'ai qu'à vous dire qu'on distribua la Ste Communion plusieurs fois après midi et même le soir à 8h. à un grand nombre de personnes qui étaient restées à jeun toute la journée. Je vous dirai encore qu'un de nos Pères, (le P. Morgenbesser,) resta dans son confessional depuis 6h. du matin jusqu'à 4h. du soir sans interruption. Il y avait 13 confesseurs, mais ils auraient été trois fois plus, que cela n'aurait pas encore suffi. Hélas! il faut ajouter aussi, que ce ne sont pour la plupart que de simples paysans qui se présentent; les habitants des villes et la noblesse savent encore se passer du bon Dieu. L'éducation de la jeunesse est pitoyable ici; aussi en voyons-nous les conséquences naturelles: l'indifférentisme et la dépravation des moeurs. Oh! si nous pouvions ouvrir plus de collèges! Le grand duché de Posen donne à nos Pères le plus vaste champ de travail apostolique: l'Archevêque a donné l'ordre à chaque paroisse de recevoir chaque dix ans, au moins, une mission faite par nos Pères. La chose se fait ainsi: le consistoire désigne à chaque printemps selon l'ordre les paroisses où la mission doit être donnée dans l'espace des six mois d'été; il désigne aussi le temps où celà doit avoir lieu et envoie cette liste à nos Pères avec la prière de s'y conformer. Les Missionnaires se mettent à l'oeuvre et parcourent les paroisses deux à deux. Si quelque Curé trouve un empêchement il doit en référer au consistoire, mais il ne peut de lui-même refuser la mission. De cette manière nos Pères se dépensent avec un fruit abondant au salut des âmes; leurs travaux sont suivis ordinairement de conversions extraordinaires. Ils s'occupent aussi de la retraite des prêtres qui sont obligés de la faire une fois tous les deux ans. C'est notre maison de Schrimm qui les reçoit.

France. — Issenheim. — Juillet 1870. — Extrait d'une relation des Pèlerinages. — (Pèlerinage de N. D. des Ermites en Suisse.) — Le meilleur et le plus agréable souvenir que j'emporterai de la Suisse, après N. D. des Ermites, sera celui des bons RR. PP. Capucins. Nous avons frappé à la porte de 6 de leurs convents; et partout ces charitables religieux nous ont fait l'accueil le plus prévenant et le plus affectueux. « Nous ne vous recevons pas avec des compliments, nous disait un jour l'un d'entre eux; mais avec un coeur aussi franc et aussi généreux que peut l'être celui d'un Suisse ». Ce n'était pas peu dire, et ce n'était pourtant que l'exacte vérité. Nous étions considérés et traités comme des frères: Nous n'étions pas moins édifiés de la pauvreté et de la simplicité de ces dignes fils de St François que touchés de leur affabilité et de leur bonté pour nous. Plusieurs d'entre eux nous ont fait une impression de sainteté qui ne s'effacera pas de notre mémoire. Ils sont très-affectionnés à la Compagnie. A Lucerne c'est un bon Père, connu sous le nom de Saint de Lucerne, qui fait voir à nos Frères la bibliothèque, où il a réuni un grand nombre d'ouvrages faits par les Pères de la Compagnie: ce sont les livres qu'il préfère et qu'il met au dessus de tous les autres. Le R. P. Provincial des Capucins, que nos Frères ont vu à Sursée leur disait avec bonheur qu'il nous ouvrait à deux battants les portes de toutes ses maisons et que nous pouvions sans crainte nous présenter partout. C'est le R. P. Anicet, prédicateur distingué de la Suisse. Il médite un grand projet, que nos Frères ont cru être le rétablissement de la Compagnie en Suisse: il le désire beaucoup, mais il y voit de grands obstacles. Un autre Père leur disait encore: "Les Capucins sans les Jésuites ne font rien en Suisse." Le Clergé et les ordres religieux ne se recrutent plus que faiblement, à cause de la mauvaise éducation que la jeunesse reçoit dans les collèges de l'Etat. — Cette haute estime et ce profond attachement à la Compagnie, qui étaient pour nos Frères un si précieux souvenir et un si puissant encouragement, ne se retrouvaient pas seulement parmi les religieux Capucins et Bénédictins, mais même parmi les prêtres séculiers et les laïques. Quelques-unes des nombreuses aventures de nos chers pèlerins nous en fournissent la preuve. "Nous avons rencontré à Ober-Egeri, écrit le R. P. ..., non loin de N. D. des Ermites un brave vieillard qui a failli entonner son "Nunc dimittis" en nous voyant. Il a été autrefois domestique dans notre collège de Schwitz, au moment de l'expulsion des Pères. Maintenant il est sacristain de l'église d'Egeri, et son plus grand bonheur est de parler de ses chers Jésuites. Il n'espérait plus le bonheur d'en revoir dans ce pays. Il bénissait le Curé de nous avoir donné l'hospitalité: « Certes, lui disait-il, vous êtes heureux, et la bénédiction de Dieu est entrée avec eux dans votre maison. Désormais je vous estimerai davantage parceque vous en serez plus saint. » Vous voyez que le brave homme n'était guère gêné vis-à-vis de son Curé, qu'il aime du reste beaucoup, et dont il est aussi fort aimé. — Ailleurs toute une famille est remplie de joie par l'arrivée de nos chers voyageurs. Ils avaient demandé l'hospitalité à un vénérable prêtre appelé dans le pays Custos: c'est comme le sous doyen d'un chapitre. Le prévôt étant mort, ce bon vieillard tient le premier rang parmi le clergé de la ville. Une noble dame, qui pourvoit à son entretien, venait de recevoir dans le même temps la visite de sa soeur, mère d'un de nos Pères mort il y a quelques

années dans les missions. Vous devinez combien grande fut la joie quand on reconnut dans les nouveaux venus des novices Jésuites. On les traite comme des enfants qu'on n'avait pas revus depuis bien longtemps. Le frère du Père missionnaire s'était empressé d'accourir prendre part à cette touchante fête de famille. — Un peu plus loin, sur le mont S. Jodoque ou S. Joste, nos voyageurs visitèrent une petite chapelle de notre Dame, confiée aux soins d'un bon vieil ermite. On y vénère une image miraculeuse semblable à celle de N. D. des Ermites. Dans le vestibule qu'il fallait traverser pour entrer dans la chapelle, nos pèlerins aperçurent des bancs et surtout un grand vase d'eau qui ne laissait pas de tenter des voyageurs altérés. Mais, pendant qu'ils présentaient leurs hommages et leurs prières à leur divine Mère, Celle-ci sans doute n'oublia pas les besoins de ses enfants : quelle ne fut pas leur surprise de trouver, dans le vestibule dont nous avons parlé non plus seulement la cruche d'eau, mais du sucre et un verre préparé pour eux ! Les voyageurs voulurent refuser l'offre qui leur était faite, disant qu'ils n'avaient pas de quoi payer ; et le bon ermite de répliquer : « Vous êtes Jésuites n'est-ce pas ? prenez toujours ! » — La bonne Providence sut ménager à ses enfants plus d'une surprise de ce genre pour les dédommager des fatigues et des privations du voyage. Souvent c'étaient d'anciens élèves de nos Pères qui les reconnaissaient et les pressaient d'entrer chez eux. Un Curé, les apercevant de sa fenêtre prier au pied d'une croix : "Vous êtes des novices Jésuites, n'est-ce pas ? entrez." Et il leur fit accepter quelques rafraîchissements, et insista même fortement pour les retenir jusqu'au lendemain. — Une autre fois c'était un chapelain, qui, ayant trouvé nos chers pèlerins chez le Curé de la localité, s'offre à leur faire un pas de conduite et les force auparavant à s'arrêter un instant dans son logis, où il leur montre une salle remplie des portraits de tous nos saints. — Dans une ville de la Suisse française nos voyageurs rencontrèrent un bon prêtre, ancien élève de nos Pères, qui se fit une fête de les recevoir et de leur montrer des trésors qui lui sont bien chers, mais qui sont plus précieux encore pour un enfant de la Compagnie. Ce Curé possède 1° Une carte de l'ancienne assistance d'Allemagne, divisée en dix provinces, où sont indiqués tous les collèges, résidences, noviciats et autres maisons que la Compagnie y possédait dans la seconde partie du dernier siècle (1766 environ). 2° Des annales de notre ancien collège de Porentruy depuis sa fondation (1588), jusqu'à la suppression : Intéressant manuscrit in-folio, qui renferme bien des choses édifiantes, et même des guérisons miraculeuses obtenues par l'intercession de St Louis de Gonzague et de St Stanislas ; et que le digne Curé aime sans cesse à parcourir. Il a laissé à nos Frères, comme souvenir de leur passage, un catalogue de la province de Germanie en 1766 (environ). Nos pèlerins ont visité, à Lucerne, notre ancienne église de St François-Xavier. Entre autres richesses d'architecture et de peinture, ils y ont vu des reliques très-nombreuses et très-considérables, en particulier de St Polycarpe, de St Laurent, de St Boniface. On y voit encore les autels de St Ignace, de St Louis de Gonzague et de St Stanislas ; et le maître-autel de St François de X. devant lequel une inscription rapporte qu'on brûlait le jour des morts plus de 20000 cierges en faveur des âmes du purgatoire. — A Bâle, nos Frères ont rencontré un jeune médecin, protestant converti ; quand il apprit qu'ils étaient Jésuites, il se mit à les considérer des pieds à la tête : « Vous êtes Jésuites, Messieurs ? — Oui, Monsieur. — Mais de vrais Jésuites ? — Oui ; nous sommes des novices de la Compagnie de Jésus. » Il voulait par là distinguer les Jésuites des Liguoriens, expulsés aussi de la Suisse comme coupables, entre autres crimes, d'être affiliés aux Jésuites. Et quand nos pèlerins eurent dit à ce jeune converti que la Compagnie comptait au moins 3000 prêtres : « Ah ! s'écria-t-il, je suis content : il y a au monde au moins 3000 bons prêtres. » Ce brave homme raconta à nos Frères qu'il était médecin, assiégé d'une nombreuse clientèle, au point que souvent il lui faut prendre bien tard son repos sans avoir eu le temps de réciter un Pater. Aussi pense-t-il, pour vaquer plus facilement à ses devoirs de chrétien, à échanger sa clientèle contre le froc du Capucin. Une chose le retient encore : c'est une sœur dont il est chargé.

(Pèlerinage de Gorheim.) — Les F. B. et V. forment la [illegible] bande de nos pèlerins, qui va droit au Rhin, le passe à Huningue, et, à travers le duché de Bade, se dirige vers la principauté de Hohenzollern. Le noviciat de nos Pères d'Allemagne à Gorheim, près Sigmaringen est le terme de leur pèlerinage. Les Badois les prenaient tantôt pour des Bénédictins, tantôt pour des ermites, tantôt pour des élèves en théologie ; on alla jusqu'à les appeler des Christ. Ils entendirent pourtant aussi des interpellations moins agréables, comme celle-ci : "prêtraille français" Mais personne ne put même soupçonner que des Jésuites eussent l'audace de traverser le pays. « Si on le savait, leur disait un Curé, on vous lapiderait dès ce soir et moi avec vous. » Les prêtres nous firent partout, dit un des pèlerins, le plus parfait accueil. Tous ceux que nous avons vus affectionnent sincèrement la Compagnie ; je ne m'attendais pas à voir parmi eux tant d'exemples d'édification ; quelques-uns surtout m'ont paru des hommes d'une haute vertu et vraiment selon le cœur de Dieu. Mais ils ont besoin de prières ; là comme partout, et peut-être plus qu'ailleurs les difficultés ne manquent pas. » C'est qu'en effet le gouvernement Badois persécute les pauvres catholiques, et cela depuis bien des années. Mr Kübel lui-même est l'objet de mille tracasseries et de procès continuels. Sa Grandeur n'a pas encore pu parvenir à se faire reconnaître par le gouvernement. Aussi Monseigneur ne peut mettre le pied dans le palais archiépiscopal et demeure dans une maison louée d'où il dirige le diocèse. Les monuments eux-mêmes attestent cet état d'hostilité et de persécution. Ainsi nous vîmes, disent nos pèlerins, à St Blaise, un couvent de Bénédictins des plus beaux, transformé en usine. L'église, qu'on a appelée église des Saints à cause du grand nombre de reliques qu'elle possède, est devenue église paroissiale, après avoir été tout d'abord dépouillée de tout ce qu'elle avait de précieux, par ordre du gouvernement. Cette église

est un monument grandiose et très-vaste, surmonté d'une coupole sur le modèle de celle de St Pierre de Rome. Le cuivre qui la recouvrait a été enlevé et converti en monnaie. Elle n'a été achevée qu'en 1784. Derrière l'autel s'étend le chœur : les murs, les colonnes tout est couvert de marbre. L'orgue, la sonnerie, le banc de Communion, tout ce qu'il y avait de plus précieux en a été enlevé et transporté à Carlsruhe. Le baptistaire même y sert de cuve à bain, pour le grand duc sans doute. — Mais détournons les yeux de ces hideux spectacles de profanation et suivons nos Frères à Sigmaringen. —— Ils aperçoivent à l'entrée de la ville, au moment où ils cherchent la maison des Pères, le chiffre de Marie sur un toit : « Il n'y a que les Jésuites, se disent-ils, qui mettent ces insignes sur leurs maisons. En effet, presqu'au même instant ils virent sortir les novices par bandes, pour la promenade. On eut bientôt fait connaissance, et une des bandes se fit un plaisir de les introduire dans la maison. C'était le vendredi, jour de la fête du Sacré Cœur. Il serait impossible de dire qui fut plus heureux, ou de nos Frères, qui, après les fatigues d'un pénible voyage, se retrouvaient au milieu d'une famille de Frères ; ou de nos Pères et Frères de Gorheim qui, pour la première fois depuis que la maison existe, recevaient des novices étrangers. Aussi ce fut une fête pour toute la maison : c'était de la part de tous des égards, des prévenances, des attentions que la charité la plus délicate peut seule inspirer. Nos Frères purent se convaincre par leur expérience, et en pays étranger, combien est grande la charité de la Compagnie, et combien aussi elle a de tendresse pour ses enfants. Ils sentirent aussi, mieux qu'on ne peut le dire, la vérité du "quam bonum et quam jucundum... Dès leur arrivée, un Frère fut chargé en qualité d'ange-gardien, de prendre grand soin d'eux et de veiller à ce que rien ne leur manquât. Le R. P. Recteur et le P. Maître les voyaient de temps en temps et s'entretenaient avec eux de la manière la plus affable. Plusieurs fois ils furent admis à prendre le café avec les Pères de la résidence et à passer la récréation avec eux. Tous les jours on leur faisait faire quelque nouvelle promenade et visiter ce que la ville et les alentours pouvaient offrir de plus intéressant. Pendant 8 jours que la charité des Supérieurs les retint dans ce séjour, ils furent ainsi l'objet des plus délicates attentions et des soins les plus affectueux : rien ne fut oublié de tout ce qui pouvait leur être agréable. — Vous me permettrez de vous entretenir plus longuement d'une maison où nos Frères ont reçu une hospitalité si cordiale. La maison de Gorheim était primitivement un couvent de religieuses ; elle servit ensuite longtemps de caserne ; puis fut vendue par le prince de Sigmaringen à l'Archevêque de Fribourg, de qui nos Pères, en 1852, en ont reçu le libre usage, moyennant une légère redevance. Elle est située à 1/4 de lieue de la ville de Sigmaringen, et tire son nom de la petite rivière de Gohr, dont la source se trouve dans le jardin du noviciat. C'est une assez vaste propriété dont une partie occupe le flanc d'une montagne (des Alpes) ; l'autre s'étend dans la plaine où elle est traversée par une route près de la petite rivière. Au bord de la route se trouve un premier bâtiment appelé l'économie, ce sont les dépendances : Ateliers des Frères, basse cour, boulangerie, une petite brasserie... De l'autre côté de la route, déjà sur le flanc de la montagne se trouve une maison appelée Manrèze ; c'est le quartier des retraitants. Un peu plus haut sur le versant de la montagne, est situé le bâtiment principal, d'environ 40 mètres de longueur : il ressemble beaucoup au bâtiment principal d'Issenheim. Il a, comme celui-ci, un rez-de-chaussée et 2 étages ; comme il est adossé à la montagne, du second étage, on entre de plein pied dans le jardin. L'église qui occupe l'extrémité du grand bâtiment est fort petite et n'a rien de remarquable ; la tribune est parfois occupée par les étudiants d'un petit gymnase catholique de Sigmaringen. Au rez-de-chaussée et au premier sont les chambres des Pères, le réfectoire et la cuisine ; au second, la chapelle domestique, les chambres communes des novices avec la chambre du P. Maître et celle du P. Socius ; les novices couchent aux mansardes. C'est dans la chapelle domestique que se trouve le trésor le plus précieux que possède Gorheim ; je veux dire l'insigne relique de St Stanislas ; le chef de notre bien-aimé patron y demeure exposé dans châsse bien modeste. Par une faveur insigne et qu'il leur a recommandé de taire aux novices, le P. Maître a ouvert à nos Frères le précieux reliquaire, et ils ont eu le bonheur de baiser la sainte relique, de la toucher et de la faire toucher à leur chapelet : avec quelle ferveur ils se sont alors souvenus de tous leurs Frères ! Sous l'autel, comme à St Acheul, on admire une belle statue en cire de St Stanislas, semblable à la magnifique statue de marbre de St André à Rome. — Les novices de Gorheim honorent d'un culte tout particulier notre cher et aimable patron. Chaque semaine ils récitent en commun un acte de consécration à St Stanislas ; c'est le jour de la semaine où tombe sa fête. C'est à cette dévotion à St Stanislas et aux missions que le T. R. P. Général leur a données qu'ils attribuent le grand nombre de leurs novices. Car, pour la dernière fête de notre St patron, plus de 24 nouveaux Frères étaient déjà entrés au noviciat. Leur nombre total est maintenant de 37 ; ils sont un peu de tout pays : il y en a de la Suisse, de l'Irlande et de différents pays d'Allemagne. Avec tout cela il y a parfaitement le cor unum et anima una. Ils n'ont pas, comme nous, les "Instructions du noviciat" pour les diriger ; ils se servent des Documenta vitæ spir. dont chacun copie les principales parties : c'est ce qu'ils appellent leur diarium. Leur règlement est un peu différent du nôtre : ainsi ils ne font qu'une demi-heure de lecture dans Rodriguez par jour et n'ont jamais de lecture du commentaire. En revanche ils ont une heure de travaux le matin et autant le soir, et le dimanche même ils en font une heure. Plusieurs Frères passent habituellement le temps des travaux à la cuisine et au réfectoire. Ils se font tous les jours entre eux l'aumône spirituelle et s'avertissent de leurs défauts. Le déjeuner est à 7 h., le dîner à 11 h. 1/2 et le souper à 6 h. 3/4. Après le chapelet, ils récitent l'office de l'Immaculée Conception. C'est le P. Maître lui-même qui donne chaque jour aux novices les points de la méditation du lendemain. Chaque jour aussi ils ont un petit cours de langue anglaise ou française alternativement. La première probation appelée en Allemagne Candidature, ne se fait pas non plus de la même manière qu'en France. Lorsque l'époque de la candidature est arrivée (c'est le mois d'octobre), tous les candidats, ordinairement ajournés jusque là, font

ensemble la première semaine des exercices et leur élection ; puis prennent l'habit religieux et suivent le règlement du noviciat, en faisant toutefois une promenade tous les jours. Après un mois environ de cette probation, ils entrent en communauté, et ne tardent pas à achever ensuite la grande retraite, qu'ils interrompent plusieurs jours entre chaque semaine. Nos pèlerins ont vu à Gorheim un bon vieux Frère qui fut admis dans la société des Pères de la Foi dès 1807 ; il est bien édifiant, et a vécu quelque temps avec le P. de Mac-Carthy dont le souvenir lui reste toujours. A 3/4 de lieue de Gorheim se trouve la maison de campagne, Inzigofen. C'est un ancien couvent d'Augustines que Luther fut sur le point d'entraîner dans l'hérésie. Le Bx P. Canisius l'ayant appris accourut les instruire et les fortifier dans l'amour de la religion. Après le passage de notre saint, l'hérésiarque n'osa plus se présenter. Ce couvent bien délabré, est situé au milieu de beaux jardins et de promenades appartenant au prince de Sigmaringen. Ce prince qui aime beaucoup nos Pères, a mis cette maison à leur disposition. C'est le zèle et la sainteté du P. de Ravignan qui a converti au catholicisme l'épouse du prince et ses deux belles sœurs. Le second de ses fils voulait, dit-on, entrer dans la Compagnie, lorsque la mort le frappa à la bataille de Sadowa. C'est l'aîné qui avait accepté la couronne d'Espagne. Le château habité par les princes est situé sur un rocher immense au pied duquel coule le Danube. Nous avons vu aussi, disent nos Frères, la maison de St. Fidèle de Sigmaringen. elle est aujourd'hui appelée le petit séminaire de St. Fidèle ; c'est là que les élèves du gymnase catholique prennent leur pension. On y conserve dans une petite chapelle des reliques du Saint et une chapelle dans laquelle il prêchait. Un jour nous avons visité l'église du gymnase qui sert de lieu de sépulture aux princes : on y voit un grand et beau tableau qui représente la vie de St. Meinrad, fondateur du pèlerinage de N. D. des Ermites et qui était de la famille des princes de Sigmaringen. — Enfin nos Frères durent se résoudre à quitter une maison qui leur était devenue si chère. Ce n'est pas sans douleur et sans regret qu'ils firent leurs adieux à cette nouvelle famille, à laquelle les unissait des liens si doux, ni qu'ils s'éloignèrent de cette maison, dont ils ont emporté un souvenir ineffaçable d'édification et de charité. Ils revinrent par Fribourg et allèrent demander l'hospitalité à Mgr. Kübel, évêque in partibus, à qui nos Pères les avaient adressés. Sa Grandeur se fit un bonheur de les recevoir, comme Elle avait reçu quelque temps auparavant 2 novices de Gorheim en pèlerinage à Issenheim. Elle traita nos pèlerins avec toute la bienveillance et l'affabilité possibles. Mgr. daigna les admettre à sa table, et comme ils cherchaient à décliner un pareil honneur, Mgr. leur dit en riant qu'il ne leur arrive pas si souvent de s'asseoir à la table d'un Évêque. Sa Grandeur les entretint avec la plus grande bonté ; Elle leur parla, entre autres choses, de la Compagnie qu'Elle aime beaucoup ; et, quand ils se retirèrent pour gagner leurs chambres, Mgr. leur serra cordialement la main à tous deux. Le lendemain Mgr. leur accorda encore une audience et leur traça lui-même leur itinéraire, jusque dans les plus petits détails : « Vous passerez chez tel curé ajoutait sa Grandeur, je le veux ; il est très bon ; et vous lui demanderez quelques rafraîchissements. » Enfin Sa Grandeur les congédia, leur laissant un petit souvenir où Elle écrivit son nom. Et le lendemain soir nous avions le bonheur d'embrasser nos chers pèlerins de Gorheim.

Calcutta. — (Extrait de la relation des Missions Belges.) — Le P. Francotte écrit à ses parents à la date du 20 Mai. . . . . Quand vous recevrez cette lettre, la saison des pluies aura commencé ; alors dit-on, tout moisit. Il serait cependant difficile à nous de moisir avec 3 ou 4 heures de classe par jour. En attendant, depuis le 19 Mai, nous sommes en vacances pour une quinzaine de jours. Nos vacances, nous les passons dans un pays de serpents, à Dum-Dum. La maison de campagne est alternativement habitée par nous et par les Frères (non pas des Frères de la Doctrine chrétienne, ni des Frères Jésuites) mais simplement des serpents. Il y a trois ou quatre semaines un serpent venimeux se trouva dans les plis de la soutane d'un Frère Coadjuteur : il le secoua d'abord sans savoir ce que c'était. Le serpent fut assommé. Il y a 5 ou 6 jours, deux Frères se promenaient au jardin, un troisième les suivait : entre eux se trouvait un cobra-capelle, qui gonflé, se dressait et allait attaquer les deux promeneurs ; le troisième ne lui en laissa pas le temps ; il l'assomma. Ce matin un de nos Frères m'appela : « Prenez votre bâton, dit-il... un serpent !.. Je le suis avec un bon bâton et une grosse pierre. Là près de cette pierre, s'écrie-t-il. . . En effet, mais cette fois le serpent avait déjà été tué : nous n'avons donc pas couru grand danger. Au reste ce serpent là n'était pas venimeux : c'était ce que les Anglais appellent un Water snake (serpent d'eau) — Que ceci ne vous effraye pas, les serpents attaquent très-rarement l'homme. Les léopards non plus ne semblent pas fort dangereux. Voici un fait arrivé à un de nos élèves, il y a peu de jours. Il retournait chez lui, allant par monts et par vaux un fer de lance à la main. Un léopard se montre. Tous deux s'arrêtent. Le léopard fixe l'enfant ; celui-ci tremblant de peur, se dit : Si je lance le trait, je n'ai plus rien pour me défendre, et il reste immobile. Le léopard réfléchissait sans doute aussi à sa manière. Comme l'enfant, il resta immobile, et bientôt quitta le premier le champ de bataille, au grand étonnement de notre jeune élève. — Le même Père écrivait quelque temps après : — Nous sommes à la saison des pluies depuis 15 jours : du soir au matin les souliers moisissent : ce n'est pas une exagération, c'est un fait vérifié chaque jour. Il ne pleut cependant pas tous les jours, mais tous les jours il fait humide. — Vous me demandez peut-être combien ce temps va durer ? Probablement encore 3 bons mois. A cette saison on voit apparaître les Adjudants ou Philosophes, oiseaux à longues jambes, à longues ailes, qui peuplent la cour en ce moment. Ces messieurs sont venus prendre possession de leur domaine et l'arpentent en tous sens pour croquer des grenouilles. Il y a quelques jours l'un d'eux a même volé un poulet. Monsieur le poulet venait d'avoir la tête tranchée ainsi que plusieurs de ses compagnons;

on devait nous le servir au déjeuner. Près de la cuisine, les corbeaux, les milans et les adjudants s'assemblent : un poulet s'échappe sans tête, une dizaine de corbeaux font cercle, un adjudant vient se planter au milieu d'eux, regarde le poulet, regarde les corbeaux, ne fait ni une ni deux, et le poulet y passe d'un trait, avec plumes et os, au grand étonnement des corbeaux et du Frère qui était là tout saisi de ce spectacle aussi rapide qu'inattendu. Le Frère ajoute que ce poulet était loin d'être petit. Les adjudants dont les corbeaux connaissent le faible (ils ne peuvent voler qu'après avoir rasé la terre assez longtemps), les tourmentent beaucoup ; quelquefois cependant ils périssent victimes de leur témérité. On m'a raconté que l'année dernière un adjudant se trouvait philosophiquement planté au milieu de la cour et qu'une troupe de corbeaux, qui grossissait successivement, voulait s'amuser à ses dépens. Mon adjudant regardait faire, quand tout-à-coup l'un des corbeaux passant imprudemment trop près du bec de mon individu, fut pris par l'aile. Il la lui brisa sans doute, le jeta en l'air et l'avala d'un trait. Que sont devenues les plumes et les os ? L'adjudant le sait. Les adjudants ont des ailes immenses qu'ils étalent parfois pour les sécher aux rayons du soleil. Quand il pleut, ils restent plus immobiles que jamais, la tête courbée, laissant pleuvoir sur eux aussi longtemps qu'il pleut. Après la pluie, ils se mettent en marche et prennent les vers de terre, à défaut d'autre nourriture. A propos de vers de terre, nous avons aux Indes, et dans Calcutta, et même dans le collège, le serpent le plus venimeux de l'Inde. On l'appelle le serpent minute parce qu'il tue à la minute. Il n'est guère plus long et n'est pas plus gros qu'un ver de terre en Belgique. Il est d'un brun foncé, et ses écailles, qui seules pourraient le faire distinguer, sont microscopiques : je veux dire qu'il faut une loupe pour les distinguer. Et la tête n'indique-t-elle rien ? Non, parceque rien dans cet animal n'indique la tête, encore moins les yeux. La tête et la queue se ressemblent : c'est-à-dire qu'il y a à chaque extrémité du corps quelque apparence qu'on pourrait peut-être prendre pour une espèce de petit renflement. Croiriez-vous qu'à peine ici depuis un ou deux mois, j'en ai eu un en main, croyant que c'était un ver de terre : tellement ils sont peu reconnaissables. Il y a une quinzaine de jours on en a trouvé un dans la place où les élèves jouent, et cela pendant qu'ils y étaient. Je crois vraiment qu'il y a une Providence spéciale pour les habitants de ce pays. Il y a encore d'autres ennemis. Ce sont les mille pieds ou scolopendres, que les Anglais appellent centipèdes. Ces individus inoffensifs et de petite dimension en Belgique, sont dangereux ici peut-être à l'égal du scorpion, et ont quelquefois plus de 3 décimètres de long. J'en ai déjà plusieurs dans l'eau-de-vie.

France. — Mort du P. Arnold. — Lettre du P. Dorr au R. P. Provincial de Champagne.

— Laon, 10 Septembre 1870. — Mon R. P. Provincial, P. C. — Notre Seigneur vient de nous demander notre part dans la grande expiation qui s'accomplit : Jeudi fête de la Nativité, le P. Arnold alla s'enfermer dans la citadelle de Laon pour faire les fonctions d'aumônier. Le lendemain à une heure de l'après midi, une partie de la forteresse sautait. Notre bon Père fut du nombre des victimes, et lorsque son corps nous fut rapporté, nous pûmes juger par les blessures que sa mort avait été instantanée. Il ne reste qu'à nous résigner, fiat ! Le Père s'était confessé la veille et avait dit la Messe à 4h du matin le jour même de sa mort, fête du Bx Pierre Claver. Il succombe à la fin d'un bon 3e an, victime de son zèle.

Lorsque le bon P. Arnold fut frappé, il portait sur lui une lettre cachetée, adressée à la Très Sainte Vierge. Voici les premières lignes : « Memorare, ô piissima Virgo Maria, non esse auditum a saeculo quemquam ad tua currentem praesidia, tua implorantem auxilia, tua petentem suffragia, esse derelictum . . . Ego tali animatus confidentia, ad te virgo, ad te curro, coram te gemens peccator assisto. . . . Et peto : . . . 1° Dirumpar potius quam Societatem Jesu derelinquam. »

Le cher Père a été à la lettre mis en pièces, de telle sorte qu'il a fallu le placer dans le cercueil avec les lambeaux de sa soutane et de sa houppelande. — Puis suivaient d'autres demandes. Une de ses dernières préoccupations fut pour le Saint Sacrement ; il m'écrivait de la citadelle : « Faites bonne garde autour du tabernacle. » Ne devons-nous pas avoir la confiance que c'est un protecteur de plus pour nous !

Je suis, etc.

Sommaire

			Page
Amérique Mérid^le. —	Equateur. —	Gualaquiza. — Les Givaros — Leur langue. — Le R. P. Pozzi au R. P. de Benzy.	1.
Chine —	Kiang-nan. —	Conclusion des affaires de Ngan-Kin	6.
"	"	I-chin. — Voyage en barque. — R. P. Royer	6.
"	"	Affaires de Ou-ho. — R. P. Lelec	8.
"	"	Erreur de pagination	9-12.
"	"	Voyage du P. Colombel	14.
"	"	Persécutions. — Lettre du P. Semlean	15.
"	"	Monseigneur Guillemin	16.
"	"	Les funérailles des familles chrétiennes. — R. P. Palatre	17.
"	"	Persécution de Kien-te-Shien	21.
"	"	Les funérailles d'un Missionnaire dans l'île de Tsong-ming. — R. P. Crouillère	30.
"	"	Lettre du P. Royer à Mg^r Languillat	33.
Amérique Mérid^le. —	Brésil. —	Mission de Porto-Bello. — R. P. Cybeo	35.
		Un soulèvement contre les Jésuites à Pernambuco	id.
Autriche.		Lettres des Scolastiques d'Eppan (Province de Venise) — Nouvelles d'Italie	36.
Turquie.		Collège de Scutari	37.
Autriche.		Origine et développement du collège de Brixen	39.
"	Gallicie. —	Lettre du P. Holubowicz	40.
France.	Issenheim. —	Relation des Pèlerinages: — N. D. des Ermites	41.
		" — de Gorheim	42.
Indes.	Calcutta		44.
France.		Mort du P. Arnold	45.

JHS

LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL

NOV. 1871.

Europe. — France. — Paris. — *Nos maisons de Paris pendant le blocus.*

(Extraits d'un journal.) « Les Jésuites ont établi, dans leurs maisons, des ambulances militaires. Dès le début, à Paris, ils ont reçu 25 blessés dans leur maison de la rue de Sèvres, 300 dans leur école de la rue Lhomond, 400 dans leur établissement de Vaugirard, un grand nombre aussi dans l'institut Sainte-Geneviève. Dans ces ambulances, ils mettent un certain nombre de chambres à la disposition des officiers. Ainsi, le Supérieur de Vaugirard a offert à l'intendance militaire une ambulance ainsi organisée : — 1° 200 lits dans une salle immense qui réunit toutes les conditions désirables d'aération et de lumière. — 2° 15 chambres pour MM. les officiers. L'établissement possède, en outre, une cuisine, qui suffit à l'alimentation ordinaire de 700 personnes, une pharmacie complète pour les cas ordinaires, un approvisionnement suffisant de linges, bandes et charpie, un jardin spacieux, où pourront se promener les convalescents. Le personnel est prêt : le Docteur Maisonneuve, aidé de ses élèves de la clinique, ainsi que le Docteur Bucquoi, font le service. Le Supérieur se charge de tous les frais, heureux de payer ainsi, en son nom et au nom de tous ses collaborateurs, sa dette à la patrie si cruellement éprouvée. » Presque tous les blessés se sont approchés des Sacrements.

Une division des élèves du collège de Metz, dirigé par la Compagnie de Jésus qui ont dû quitter cet établissement à cause de la guerre, s'est rendue à l'institut Ste. Geneviève et s'y prépare à l'examen d'entrée à l'école militaire de Saint-Cyr. Dans le même institut est établie une ambulance, très-bien montée. En un seul jour, le 25 Août, elle avait 100 nouveaux hôtes, et en congédiait une soixantaine, guéris de leurs blessures, et qui ne demandaient qu'à retourner au feu. Ces braves gens sont soignés par les jeunes Jésuites et les Frères coadjuteurs, qui s'acquittent de leur service à titre d'infirmiers militaires. Tout cela : élèves, frères, soldats, fait bon ménage.

Lettre du R. P. Ducoudray envoyée par ballon au R. P. Provincial, 27 Décembre 1870

Mon Révérend Père Provincial. P. C. —— Un journal prussien trouvé sur le corps d'un soldat tué le 21 au Bourget nous a fait connaître que le Mans était menacé. Voilà tout ce que nous savons de la Province et à quelle source nous puisons nos nouvelles, tellement le blocus est bien fait. Ce petit mot vous arrivera-t-il? Où vous arrivera-t-il? Les Prussiens nous accablent de fausses nouvelles. Ils disent aux avants-postes qu'ils sont à Tours et au Mans. Pour être plus sûr de vous rencontrer, j'envoie ce pli à Brest. Le Bon Dieu continue à nous protéger au milieu de toutes nos épreuves. Nous nous tirons d'affaires grâces à des attentions toutes providentielles. Sauf le P. Danet, tous les nôtres vont bien. Le R. P. Olivaint vous a-t-il dit que nos Frères étaient engagés comme infirmiers pour tout le temps de la guerre avec clause expresse d'être retenus au service de nos ambulances? — Tous nos aumoniers vont bien. Nous les voyons rarement; car depuis plus d'un mois ils ne quittent plus leurs bataillons. Le P. Chauveau a étendu le cercle de ses opérations apostoliques. Il est maintenant attaché au colonel Dauvergne qui commande un régiment de mobiles composé de 2 bataillons de l'Indre et d'un bataillon du Puy de Dôme. Il fait un bien immense et a entendu 2000 confessions. Le P. Tanguy, le brave des braves, est attaché au colonel Tillet qui commande les trois bataillons des mobiles du Morbihan. Ce bon Père a conquis l'estime et l'admiration de tous dans l'accomplissement de son ministère. A l'affaire du 30 novembre il fut légèrement blessé d'un éclat d'obus à la jambe. A l'affaire du Bourget le 21 décembre une balle lui a effleuré la main, sans faire autre chose que d'ouvrir une plaie. Il n'y a pas de fracture. A cette dernière affaire il se tenait auprès de son colonel qui fut grièvement blessé. Il nous amena ce brave officier que nous soignons de tout notre cœur à notre ambulance. Le P. Forbes suit, avec son ambulance volante, le général Vinoy. Le P. Clair est attaché au premier bataillon du Poitou et le P. de Régnon au troisième bataillon. Je suis devenu l'aumônier de notre ambulance. Après les combats des premiers jours de Décembre et du 21 du même mois, nous avons compté jusqu'à 350 soldats dans les ambulances. A part une quinzaine d'exceptions, tous ces braves enfants se sont confessés et ont communié pour les fêtes de Noël. A Vaugirard où ils étaient les plus nombreux, la cérémonie de la messe de minuit a été bien touchante. Cent soldats assistaient à la Messe; l'État major de l'amiral de Montagnac était présent. La Messe terminée, tous les assistants, un cierge à la main, se sont rendus dans la grande salle pour accompagner le R. P. Recteur portant la Ste Communion aux blessés qui n'avaient pu se rendre à la cérémonie. —— Après le combat du 2 Décembre j'ai eu à soigner deux blessés prussiens. L'un étudiant de Leipsig écrivait à sa famille qu'il était étonné des bons soins donnés par les Français en échange de toutes les terreurs dont on l'avait effrayé au camp prussien depuis le commencement de la campagne. On lui avait assuré qu'il serait maltraité, même fusillé s'il tombait entre des mains françaises. — Trois mois et demi d'isolement et peut-être davantage, c'est bien long. Qu'il est dur de ne pas avoir de vos nouvelles. Que devient notre province? Que nous réserve le bon Dieu pour l'année 1871? Nous recevrons de ses mains toutes paternelles tout ce qui lui plaira, bien assurés que "*post tempestatem tranquillum facis, et post lacrymationem et fletum exultationem infundis. Sit nomen tuum Deus, benedictum in sæcula.*

Je ne m'apercevais pas que mon papier s'épuise... il faut s'en tenir au poids règlementaire sous peine de voir ce petit mot rester à Paris. — A vous, mon plus respectueux et le plus filial attachement: à tous mon plus fraternel souvenir. — En union de vos SS. SS. ... etc.

Lettre du R. P. de Bengy. —— Cette lettre fait partie d'un recueil imprimé et récemment publié ; mais elle nous a paru si intéressante à tout point de vue que nous avons cru devoir en enrichir notre correspondance en faveur de ceux de nos lecteurs qui n'en auraient point eu connaissance.

Paris, 5 Mai 1871. —— Monsieur le Comte de Flavigny, —— Vous m'avez prié de vous adresser quelques courtes observations sur le ministère qu'il m'a été donné d'exercer pendant plus de six mois, au milieu de nos chers blessés militaires ; je me rends avec d'autant plus de plaisir à votre invitation, que, singulièrement consolé de tout ce qu'il m'a été donné de voir et d'entendre, j'éprouve le besoin de le redire et de remercier ceux qui m'ont donné l'occasion de n'être pas complètement inutile, pendant les jours mauvais que nous venons de traverser.

Parti pour les Ardennes avec la huitième ambulance mobile, je me suis, dès les premiers jours, trouvé à même de soigner, de consoler, et de bénir nos pauvres jeunes soldats tombés en défendant l'honneur de la Patrie. Arrêtés dans la petite ville de Raucourt par l'entrée de l'ennemi, nous avions vu passer devant nous tous les aumôniers attachés aux différents corps de l'armée française, mon compagnon et moi, nous étions seuls prêtres, au milieu de l'armée bavaroise, pour donner les secours spirituels aux nombreux soldats recueillis dans les salles de la mairie, et chez les bonnes religieuses de la localité. Impossible de dépeindre la prostration morales de nos pauvres blessés. Ils avaient supporté avec courage le bruit des canons et de la fusillade retentissant sur les deux montagnes et dans la rue ; ils avaient entendu sans pâlir l'écroulement des maisons et vu sans effroi une balle pénétrer dans l'ambulance et se perdre dans le matelas d'un de leurs camarades ; mais, les sons joyeux des musiques ennemies leur déchiraient le cœur ; notre présence au milieu d'eux, dans cette infirmerie devenue, bientôt, moitié allemande, moitié française, fut le sujet d'une véritable consolation. Tous ceux dont les blessures offraient quelque gravité, voulurent préparer leurs âmes et, lorsque la famine nous chassa de Raucourt, nous eûmes la consolation de nous dire qu'aucun de nos chers blessés n'aurait à paraître devant Dieu sans avoir reçu les secours de la religion. Si jamais l'utilité de la convention de Genève put être constatée au point de vue de l'aumônerie, ce fut assurément dans cette circonstance, puisque, mis à l'ombre du drapeau blanc orné de la croix rouge, seuls nous avions pu demeurer, avec nos soldats, après la triste déroute, fruit amer de la bataille de Beaumont. On comprend, sans peine, combien nous faisaient défaut les choses de première nécessité ; tous n'avaient pas pu être déposés sur des lits ; je marchais dans le sang ; j'étais obligé de passer avec précaution au milieu de ces corps couchés par terre en tous sens et parfois, pour entendre la confession d'un moribond, il me fallait, afin d'arriver jusqu'à lui, m'appuyer sur le corps d'un voisin, qui se fermant les oreilles se prêtait, avec respect, à cet acte de charité. C'était à coup sûr un spectacle navrant ; mais combien il eut été plus déchirant, aux yeux de la foi, si les consolations chrétiennes en avaient été bannies. Je dois à la vérité cet aveu, que les prêtres catholiques bavarois ne firent pas, non plus, défaut à leurs compatriotes, et je fus, pour mon compte, extrêmement édifié de l'admirable piété avec laquelle un jeune Bénédictin, à qui j'avais prêté ma petite boîte aux saintes huiles, administra le sacrement de l'Extrême-Onction à un pauvre chasseur allemand, frappé, la veille, d'une balle dans la tête ; cette triste victime de la guerre avait passé la nuit dans la forêt, et n'avait été amenée, à notre ambulance, qu'entre 6 et 7 heures du matin... Hélas ! ces malheurs n'étaient que trop fréquents, malgré le zèle et le bon vouloir des soldats et des infirmiers. Je n'oublierai jamais l'angoisse d'un brave capitaine que je soutenais pendant qu'un de nos docteurs lui enlevait une balle assez profondément enfoncée dans le bras : "Monsieur l'aumônier, me dit-il, et de grosses larmes, de ses yeux, coulaient sur ses joues, Monsieur l'aumônier, ne soyez pas surpris de me voir pleurer. Ce n'est pas sur moi que je verse des larmes, mais sur mon excellent Colonel. Ah ! le spectacle était affreux ! il a les deux jambes cassées et, peut-être, oublié dans la forêt, il y passera la nuit. Moi je suis obligé de suivre, malgré ma blessure, car l'ennemi n'est pas loin et il me ferait prisonnier ; mais je vous en conjure,

Monsieur l'aumônier, que des recherches minutieuses soient faites, que mon cher pauvre colonel soit ramassé et entouré de bons soins." Le colonel fut en effet ramassé, dans la forêt, par l'ambulance Néerlandaise. Obligé de quitter Raucourt, et de rentrer, au milieu des lignes allemandes, jusqu'à la ville de Rethel, sans entrer à Sedan dont le triste drame se déroulait à quelques pas de nous, j'eus encore, dans ce pénible trajet fait à pied et souvent par une pluie battante, de nombreuses occasions de produire quelque bien et d'exercer quelques œuvres de zèle. Les populations étaient affolées; elles se groupaient autour de nous, dans les villages et dans les villes; il fallait les rassurer, les encourager, et leur donner de bons conseils; les hôpitaux étaient remplis de blessés et de pauvres malades, il fallait leur dire quelque bonne parole, leur faire quelque petit présent, les consoler de leur captivité future, et leur promettre des jours meilleurs; quelques prisonniers bien portants erraient, aussi, dans les villages; sans argent et sans ressources d'aucun genre, il fallait ouvrir sa bourse, et, suivant ses petits moyens, s'efforcer de leur venir en aide... De Rethel à Soissons, de Soissons au camp de Dammartin, du camp de Dammartin à Paris, notre mission de charité fut, à peu près, la même. Le contre-coup de Sedan se faisait déjà cruellement sentir, et relever le moral du soldat n'est pas l'œuvre la moins importante de l'aumônier militaire qui comprend son devoir... Rentrée à Paris à la suite de nos armées, notre ambulance mobile, destinée à suivre une division militaire sur les champs de bataille, n'avait plus de raison d'être au sein même de la capitale, elle ne pouvait rentrer dans l'idée qui avait présidé à sa formation, qu'en habitant les avant-postes, et c'est, vous ne l'ignorez pas, ce qu'elle a fait constamment. Arcueil, Vitry et St Denis furent les divers théâtres où elle put déployer son zèle, je vous donnerai quelques détails, Monsieur le Comte, sur les sujets de consolation qui ont réjoui mon cœur de prêtre, dans ces diverses résidences. Arcueil, où nous fûmes conduits par une suite de circonstances imprévues, était un poste admirable; tous les éléments d'une magnifique ambulance se trouvaient réunis dans le beau collège d'Albert-le-Grand dirigé par les Pères Dominicains du tiers-ordre enseignant, qui voulurent bien nous donner une gracieuse hospitalité, et chose alors difficile à prévoir, la plus grande partie des combats engagés dans les premiers mois du siège devaient se livrer de ce côté des avant-postes. Les batailles de Chevilly, de Bagneux, de Chatillon, de l'Hay, nous fournirent, en effet, un grand nombre de blessés, et la joie de les avoir ramassés, nous-mêmes, sur le champ de bataille, nous donna, pour eux, une plus grande somme de zèle et d'affection. Dans une seule affaire nous avons été assez heureux pour en mettre à l'abri environ 150. Vous dépeindre la fermeté, la résignation, la conformité à la volonté divine, la patience, la gratitude de la plus grande partie de ces pauvres enfants, serait chose impossible.... Un jeune marin me disait, il y a peu de jours: « Presque tous les bons chrétiens sont tombés, les autres avaient bien soin de ne pas s'exposer au péril. » Il exagérait, je le veux bien, mais plus d'une fois, je le confesse, j'ai été tenté de porter le même jugement au lit de douleur de mes jeunes blessés, tenté aussi de me demander à moi-même si, grâce à la grande loi de la réversibilité, la Providence ne s'était pas réservé, pendant la guerre, les victimes les plus innocentes. Mille traits dont j'ai été témoin, viendraient à l'appui de ma thèse, permettez-moi d'en citer quelques uns qui me reviennent à la mémoire, et ont fait sur mon âme une plus profonde impression. Le soir d'une des batailles dont je vous ai parlé, Monsieur le Comte, et lorsque, déjà revenus du combat depuis deux ou trois heures, nous donnions nos soins aux blessés, on m'avertit qu'un tout jeune soldat, rendu par l'ennemi et mortellement frappé, venait d'être déposé dans une salle particulière, et que son état réclamait ma présence; je me hâte d'accourir et je me trouve en face du jeune homme le plus doux et le plus sympathique qu'il soit possible de rencontrer; il me reçoit avec un respect mêlé d'affection, me parle de sa famille, de sa mère, et puis ajoute avec une admirable résignation chrétienne: « Mourir à 20 ans, oh! c'est bien dur; mais enfin il faut s'y soumettre, puisque telle est la volonté de Dieu. »

Voyant que tout espoir était perdu, la moëlle épinière en effet avait été touchée, et une paralysie générale de tout le bas

du corps annonçait les ravages produits par la balle dans ces régions si délicates, je lui parlai de recevoir le pardon de ses fautes... Monsieur l'aumônier, me répondit-il, demain la chose me sera plus facile, et j'ai la certitude de vivre encore demain, toutefois soyez sans inquiétude, si pendant la nuit je sentais mon mal empirer, j'aurais soin de vous faire avertir. Partageant sa conviction, je vais prendre un peu de repos, mais bientôt je suis réveillé par l'infirmier. Notre jeune malade me demandait à l'instant même. Je me rends auprès de lui... Mon Père, je m'étais trompé, je n'irai pas jusqu'à demain matin, il est temps de me préparer à paraître devant Dieu. Je lui administre les derniers Sacrements et me préparais à réciter les prières des agonisants lorsqu'il m'engage avec son ordinaire placidité à prendre de nouveau quelques heures de repos, m'assurant qu'il me fera prévenir lorsque sa mort sera prochaine. Deux heures s'étaient à peine écoulées, que, de nouveau l'infirmier se presente... Vite! vite! Monsieur l'aumônier, votre blessé n'a eu que le temps de crier: le Père! le Père! et il vient d'entrer en agonie. J'arrive, et me mets en prière admirant comment le pauvre enfant avait été fidèle à sa promesse et avait suivi avec exactitude les diverses phases par lesquelles il passait, avant de rendre son âme à Dieu. Avouez, Monsieur le Comte, qu'il est difficile d'être, à la fois, et plus calme et plus doux, en présence de la mort. Cette fin, indice d'une âme si bonne et si pure, produisit sur moi, je l'avoue, une impression profonde, et les termes dont je me servis, en annonçant, sur une carte et par ballon, à la famille de cet admirable soldat la perte cruelle qu'elle venait de faire, dût être pour elle le sujet d'une grande consolation. Je ne connais pas la mère de cet enfant béni, mais je crois pouvoir dire, sans crainte de me tromper, que cette pauvre femme est une sainte. La reconnaissance, qualité si rare, dit-on, dans les cœurs ravagés par les passions mauvaises, m'a semblé être une des vertus les plus caractéristiques de nos blessés de 1870. Que de fois je les ai entendu exprimer leur affectueuse gratitude dans les termes les plus naïfs, et, quelquefois les plus charmants.. "Oh! s'écriait, pendant une crise horrible, un pauvre mobile attaqué d'une maladie bien rare, le tétanos spontané, oh! que vous êtes bon pour moi!" — "Je vous aime, disait un autre avec une admirable ingénuité, je vous aime comme ma mère." — "Mon Père, ajoutait un troisième, je vous en prie, ne vous exposez pas comme vous l'avez fait dans le dernier combat. Oh! je vous en conjure, ne soyez ni tué ni blessé, j'en serais inconsolable." Cette reconnaissance, Monsieur le Comte, que j'avais constatée pendant mon séjour à l'école d'Arcueil, je l'ai retrouvée à Vitry, à St Denis, dans les ambulances de Paris, et spécialement au grand hôtel, au corps législatif, au ministère des affaires étrangères; chaque fois que nos nombreuses occupations des avant-postes nous permettaient de venir faire une courte visite à ceux qui, pendant un espace de temps plus ou moins long, avaient été confiés à notre sollicitude, nous revenions émus de la joie reconnaissante avec laquelle nous étions universellement accueillis. Il fallait être sur ses gardes pour ne pas contrister de pauvres enfants si transformés, souvent, par la souffrance, qu'au premier abord, il était difficile de les bien reconnaître... Pour mon compte, je fus, un jour, vivement impressionné par un très-jeune soldat, presque un enfant, qui, me voyant passer près de son lit sans lui adresser une parole gracieuse, me fait signe d'une main décharnée de m'approcher de sa couche de douleur..

"Monsieur l'aumônier, me dit-il, vous ne me reconnaissez donc pas, et, cependant (à ces mots sa figure décolorée se couvrit d'une subite rougeur), et cependant c'est vous qui m'avez relevé sur le champ de bataille; vous ne me reconnaissez pas, moi je vous reconnaîtrais entre mille.".. Vous comprenez sans peine, Monsieur le Comte, quels efforts je dus faire pour consoler le pauvre enfant et réparer mon innocent oubli. Au grand hôtel je fus obligé de renoncer à voir fréquemment un pauvre jeune soldat de la ligne grièvement blessé, et près duquel, pendant un assez long temps, j'avais été forcé de remplir les fonctions d'infirmier; le cher enfant exigeant en quelque sorte de moi tous les services dont il avait besoin; je fus obligé de renoncer à lui faire de fréquentes visites, dans la crainte d'abréger sa vie. La reconnaissance dont il était pénétré lui donnait des crises de sensibilité nerveuse. Au son de ma voix, il sortait de sa léthargie, se prenait à pleurer, répétait incessamment ces deux seules paroles: « Mon Père! mon Père! enlaçait ses bras autour de mon cou et refusait de me laisser aller... Plusieurs fois je fus obligé de travailler à l'endormir pour m'arracher à ses chères étreintes. Naguère encore et pendant l'armistice, je pus constater, dans un de nos blessés d'Arcueil, cette prédisposition à la reconnaissance, qui comme j'ai l'honneur de vous le dire, Monsieur le Comte, a été pour moi, pendant le temps de la guerre, le sujet d'une intéressante admiration. Ce trait sera le dernier, car je comprends qu'il faut me borner, et, reconnaissant moi-même de la reconnaissance de nos chers blessés militaires, je m'étendrais outre mesure, et dépasserais les limites que doit atteindre ma lettre et ce modeste compte-rendu. — Je visitais une ambulance établie dans une des plus célèbres Communautés de Paris, et déjà presque tous les blessés ou malades m'avaient été présentés, lorsque survinrent deux jeunes soldats de la ligne; le premier me salue courtoisement, mais le second, d'ordinaire plus communicatif que son camarade, au lieu de prendre la parole, me regarde en face, pendant que ses traits se colorent, et que ses yeux s'humectent de larmes. « Mais, François, lui dit la Supérieure, qu'avez-vous donc? - Oh! ma Mère, c'est lui! — Comment lui? Que voulez-vous dire? - Oh! ma Mère c'est lui, qui, de suite après ma blessure, m'a ramassé au champ de bataille de Bagneux, » et il pleurait et il me prenait les mains. L'émotion du jeune soldat se communiqua, vous le comprenez sans peine, Monsieur le Comte, à tous les spectateurs de cette scène touchante. Le lendemain, appuyé sur son bâton, car il avait eu la cuisse traversée par une balle, le pauvre François venait me rendre ma visite, et me donner de nouvelles preuves de sa gratitude et de la bonté de son cœur. Je vous ai parlé, Monsieur le Comte, de la douceur en présence de la mort et de la parfaite reconnaissance d'une grande partie de nos blessés, que n'aurais-je pas à vous dire, si j'entreprenais de vous parler plus directement de leur esprit de foi. Là encore, dans l'impossibilité de moissonner, je vais glaner quelques épis. A la dernière affaire de l'Hay, nous étions allés jusqu'aux lignes prussiennes ramasser les morts et les blessés, et par deux fois dans la prairie qui s'étend du moulin de Cachan aux premières maisons du village, nous avons reçu des décharges de fusils à aiguilles, malgré les deux drapeaux blancs à croix rouge dont nous étions précédés. Après cet acte inqualifiable, le commandant ennemi avait fini, cependant, par nous permettre d'approcher; il m'avait donné 4 hommes pour m'accompagner dans les maisons voisines, et là, j'avais pu accomplir mon ministère de charité.. Revenu près des lignes ennemies et près des excavations réservées

aux sentinelles, j'avais voulu pénétrer dans le village, mais une voix cuivrée avait mis obstacle à mon projet, pendant qu'un jeune lieutenant me promettait que ses soldats allaient m'apporter les français tombés hors de l'enceinte infranchissable. Bientôt, en effet, un tout jeune soldat d'un régiment de lignes, frappé d'une balle en pleine poitrine, m'est amené par 4 soldats prussiens qui, en attendant l'arrivée d'un brancard, le déposent à mes pieds sur le bord d'un fossé. Je me mets à genoux auprès du cher enfant et lui fait baiser ma croix... Une galerie de soldats allemands se forme autour de nous, et sans ombre de respect humain, à haute voix, après avoir témoigné la joie de me trouver, après m'avoir assuré que déjà du fond de son cœur il avait demandé à Dieu pardon de ses offenses, mon jeune blessé me fait l'aveu des fautes qu'il se reproche d'avoir commises et me demande les secours de l'Église avec empressement; je me rends à son désir, et, je dois le dire ici, pour être véridique; bien que la manière dont j'avais été reçu dans la plaine de Cachan n'ait pas été de nature à me rendre bien indulgent envers nos barbares ennemis, les soldats prussiens, témoins de cette grande et lamentable scène, me paraissaient sérieux, tristes et sympathique. Plusieurs d'entre eux hochaient la tête et semblaient dire: Ah! faut-il que la politique nous force à faire ainsi périr de pauvres jeunes gens qui sont bons et religieux et qui, comme nous, ont été obligés de quitter leur village et leur mère. Le commandant, moins sensible que les soldats rangés sous ses ordres ne tarda pas à me signifier, que depuis trop longtemps, j'étais près de ses lignes, et qu'il me ferait prisonnier, si je ne me hatais de rentrer au moulin; mais j'avais eu le temps de faire l'œuvre de Dieu et je rentrai avec la consolation de penser que la Providence nous avait conservé la vie pour le salut des âmes. — Le ministère était facile, Monsieur le Comte, auprès de nos soldats, lorsque les blessures leur avaient laissé l'usage de leurs facultés intellectuelles, mais dans le cas contraire, il nous fallait un grand travail et une active surveillance. Je vous demande la permission d'appuyer, un peu, sur cette pensée et de la confirmer par un exemple, afin de répondre à certains préjugés qui tendraient à faire admettre que la visite rapide d'un prêtre au lit d'un blessé est tout ce qui peut être réclamé au nom de la justice et de la bonté. Un soldat de la ligne d'une vingtaine d'années ayant été conduit à l'ambulance, les docteurs me déclarèrent, après l'avoir examiné de près, que moi seul je pouvais être utile et qu'ils n'avaient qu'à se retirer à la suite d'un premier pansement. La balle avait, en effet, traversé la tête et formé deux hernies de cervelle. Je m'installe auprès du lit de mon blessé, je m'efforce de lui être utile et agréable, de l'habituer à mes soins, à ma voix, dans l'espérance que si je parvenais à me faire entendre de lui, cette affectueuse assiduité aiderait des communications, et, plus aisément, lui permettrait de me donner des signes de vie morale et de compréhension... Pendant plus de 24 heures, je guettai, vainement, le premier jour, le moindre signe d'intelligence. Sans me décourager, le lendemain je me remis à l'œuvre, et, enfin l'idée me vint de lui adresser ces paroles affectueuses: "Voyons, mon fils, réponds-moi, comment t'appelles-tu? dis-moi ton nom de baptême, j'ai le plus grand désir de le connaître." Silence complet, pendant quelques secondes, mais, bientôt les lèvres du pauvre enfant s'entr'ouvrent avec effort, et, par trois fois, articulent ce nom: François, François, François; j'étais donc enfin compris, j'étais, grâces à Dieu, arrivé au but que je me proposais. — Très-bien, courage: cher bon François, ajoutai-je, tâche, mon enfant, de me nommer, encore, le pays

où habite ta mère. — Je suis censément de Laval. — Tu me comprends, c'est à merveille, oh! bien maintenant, de tout ton cœur demande au bon Dieu pardon de tes péchés... A l'instant des sons inarticulés, mais évidemment destinés à formuler un acte de repentir, sortirent de la bouche du pauvre et cher François, et leur signification fut si évidente pour tous ses camarades, que leur conversation s'arrêtant à l'instant même, ce fut au milieu du plus profond silence que je prononçai, en étendant mes mains sur ce front ensanglanté, les paroles de l'absolution. — Pendant notre séjour à Arcueil, Monsieur le Comte, nous n'étions pas seulement sur le qui-vive aux jours des grands combats; les alertes de nuit nous tenaient souvent éveillés, et il était bien rare, en effet, qu'à la suite de ces alertes quelque victime ne vint pas réclamer les soins des docteurs et ceux de l'aumônier. De toutes les nuits passées presque sans sommeil, celle qui, dans ma mémoire et dans mon cœur, a laissé les traces les plus profondes est sans contredit la nuit où 4 jeunes Bretons du Finistère plus ou moins grièvement blessés, nous furent, vers 11 h. 1/2 du soir, amenés par leurs camarades... L'un de ces braves jeunes gens, avec une naïveté pleine de courage guerrier, avait dit à ceux qui l'entouraient: « Tirer à travers ces petites ouvertures (il voulait parler des meurtrières établies dans les barricades) c'est chose difficile et qui ne me plait guère; je vais monter sur le mur; j'y serai bien plus à mon aise pour renverser quelque prussien. » Son projet avait été mis à exécution, mais bientôt, servant de point de mire, il était tombé lui-même baigné dans son sang et frappé d'une balle presque au milieu de la poitrine. Non seulement son état était désespéré, mais la mort devait être prochaine et, ne sachant pas la langue bretonne, je me trouvais assez embarrassé pour remplir mon ministère de réconciliation... Une bonne pensée, pour lors, s'offrit à mon esprit... Me tournant vers les jeunes mobiles qui avaient conduit les quatre blessés, je demandai si plusieurs d'entre eux comprenaient les deux langues, et sur leur réponse affirmative, je leur dis, non sans quelque émotion. « Mes amis, j'ai besoin de votre secours, il faut qu'un d'entre vous me serve d'interprète et m'aide à préparer à son dernier passage son infortuné camarade... Aussitôt, un grand et beau jeune homme se détache et, se mettant à genoux à côté du blessé, lui dit, avec cette franchise qui caractérise les hommes de foi, que sa mort est prochaine et puis, se tournant vers moi; « Je viens de lui annoncer qu'il va mourir, Monsieur l'aumônier, et il dit que c'est bien! Que faut-il ajouter? — Il faut l'exciter à la contrition de ses fautes et le préparer à la grâce de l'absolution sacramentelle.. — "Très-bien, mon Père!» — Voilà que mon jeune soldat, subitement transformé en apôtre, se penche sur le mourant et l'exhorte, à haute voix, dans le langage du pays, avec tant de foi, d'onction et de piété, que, sans comprendre les pensées qu'il exprimait, tous les témoins de cette scène l'écoutaient avec une profonde émotion. L'exhortation terminée, mon pieux interprète m'avertit que je puis lever la main et que son camarade est prêt à recevoir le pardon de ses fautes; je l'absous et prépare les saintes huiles; pendant ce temps, toujours penché sur le pauvre blessé, mon jeune apôtre continuait son œuvre de zèle. Je lui demande, après avoir administré le Sacrement de l'Extrême-Onction, s'il pense que le moribond, dont la respiration est des plus difficiles, pourra sans danger jouir d'une grande et suprême consolation: recevoir le Saint Viatique. « Mon Père, je vais le lui demander à lui-même, je crois qu'il le pourra ». — La réponse du blessé ne se fit pas attendre... « Oui, dit-il, après avoir fait un essai pour voir s'il n'exposerait pas la Sainte Hostie à une

profanation matérielle... Oui, mais que l'aumônier se dépêche ! » J'avais sur moi ma petite étole de moire blanche et sur ma poitrine, suspendue par une torsade blanche et rouge, ma petite custode d'argent, je me hâte donc de gravir les degrés qui conduisent à la chapelle intérieure du collège, j'y prends rapidement une Hostie consacrée et me prépare à gagner l'ambulance ; mais, voilà qu'au moment où je me retourne, tenant entre mes mains le Viatique du chrétien fidèle, le jeune soldat qui m'avait accompagné, faisant l'office de choriste, élève la voix et, avec une merveilleuse simplicité, s'écrie : "Mais moi aussi, mon Père, pour mieux me battre, je veux me confesser". . Très volontiers, cher enfant, répondis-je, je serai tout entier à ton service dès que j'aurai communié notre pauvre mourant. Ah ! mon jeune compagnon comprenait que la foi centuple la valeur. —— Ce dialogue entre le prêtre et le soldat dans un moment si solennel, dans cette petite chapelle à peine éclairée par une faible lumière, à l'heure de minuit, au moment où quelques coups de fusil pouvaient donner à craindre qu'une nouvelle alerte ne vînt faire d'autres victimes, ce dialogue, Monsieur le Comte, je ne l'oublierai jamais ; il sera pour mon coeur un des meilleurs souvenirs de la rude et pénible campagne de 1870.

Mais, permettez-moi de revenir à l'intrépide soldat breton que j'ai laissé dans l'ambulance, luttant contre la mort ; lorsque j'arrivai près de son lit, j'y trouvai de nouveau mon fidèle interprète... A ma vue, le mourant s'était soulevé, et prononçait avec peine, quelques paroles entrecoupées et, de la main, son camarade lui faisait signe de se calmer et de se taire ; je remarquai, en même temps, que le missionnaire improvisé, lui-même, faisait le geste de s'éloigner, et semblait refuser d'écouter les paroles qui lui étaient adressées par son compagnon d'armes... Je demandai, avant toute chose, l'explication de cette petite scène, et j'appris, avec admiration, que, n'ayant pas auprès de lui un prêtre capable de l'entendre, le pauvre enfant de la Bretagne avait voulu, dans son incomparable simplicité, imiter, sans le connaître, sans doute, le grand acte de foi de Bayard, confessant ses fautes à son jeune écuyer, et avait voulu faire en présence de son compatriote et dans sa langue maternelle, l'aveu de ses offenses. Il reçut alors la divine hostie, remercia l'hôte auguste qui venait le visiter sur sa couche ensanglantée, et, peu d'instants après, purifié, consolé, enrichi de tous les dons célestes, il rendait sa belle âme au Dieu de toute miséricorde. Quel est le soldat chrétien qui n'envierait pas une mort à la fois si glorieuse et si consolante !... Auprès du lit où venait d'expirer le jeune paysan breton, se trouvait celui d'un autre enfant de la Bretagne moins grièvement atteint : blessé au cou, cependant, de manière à effrayer au premier abord, et à donner, avant l'étude approfondie de la plaie, de sérieuses inquiétudes ; je m'approchai de lui et, voulant relever son moral, je lui dis en français, il le comprenait et le parlait même avec facilité : « Sois bien tranquille, cher enfant, je viens de consulter nos docteurs, tous ils sont d'accord pour m'affirmer que ta blessure étant sans gravité, tu es sûr de n'en pas mourir. » A ces mots le jeune campagnard fixa sur moi ses regards avec un sentiment indicible de douceur et de résignation : « Mais je veux bien mourir ! » me dit-il. J'admirai une pareille réponse lorsque, hochant la tête, il ajouta : « Mais non, je n'ai pas encore assez souffert pour le mériter. » Cette parole me terrassa, Monsieur le Comte, je le disais le lendemain dans une réunion d'officiers, qui la déclaraient, purement, et simplement sublime. Je le disais, et je vous demande permission de le redire, un pareil mot m'eût été donné comme étant l'expression des sentiments d'un jeune campagnard, j'aurais eu de la peine à le croire, j'aurais eu la tentation d'accuser le narrateur d'un peu d'enthousiasme et d'exagération. N'est-il pas réel, en effet,

que, sortie de la bouche d'un homme habitué aux plus graves méditations, cette parole : *Je veux bien mourir, mais non, je n'ai pas encore assez souffert pour le mériter*, serait magnifique ; mais que, dite par un villageois, elle mérite d'être reportée à Celui qui est la lumière de tout homme venant en ce monde et qui, seul, peut donner, aux petits et aux simples, de pareilles lumières, seul est capable de leur inspirer d'aussi sublimes pensées, et d'aussi magnifiques sentiments. — Si la foi des soldats fut pour nous, Monsieur le Comte, le sujet d'incessantes consolations, je dois ajouter que celle des officiers avec lesquels la Providence m'a mis en rapport, ne m'a pas moins édifié et consolé dans le Seigneur. On l'a dit mille fois : la Croix et l'épée ont de telles affinités, qu'il est bien rare de voir un homme de cœur frappé par l'épée, refuser d'embrasser la Croix. Je ne m'étendrai pas longuement sur cet article, mais là encore, que de traits édifiants je pourrais raconter.

Il vous souvient, Monsieur le Comte, de la fin si glorieuse et si chrétienne du brave Comte de Dampierre. J'ai conduit son corps à la Madeleine et j'ai été témoin des magnifiques obsèques qui lui ont été décernées par l'admiration des hommes de toutes les croyances et de tous les partis ; mais ces splendeurs n'ont pu me faire oublier le modeste service d'Arcueil, ni le recueillement ni les larmes des mobiles qu'il avait conduits au combat. Monsieur de Dampierre, je l'ai dit et je sens le besoin de le répéter, est mort en véritable et grand chrétien et c'est en toute sincérité que j'ai pu lui adresser à lui-même, en présence de sa dépouille mortelle, ces paroles qui font sa gloire et ont été le sujet d'une grande consolation pour sa noble famille : " Comprenant le point de départ du devoir et son point d'arrivée, vous compreniez aussi, commandant, ce que je pourrais appeler son point d'appui, l'exemple du Dieu fait homme, mort sur un gibet pour le salut du monde, lavant les âmes dans son sang et les réparant par l'aveu dans la douleur et dans le repentir ; vous compreniez l'exemple de la Vierge héroïque qui, debout, se tenait au Calvaire au pied du bois ensanglanté. Sur votre noble poitrine nous avons trouvé, retenue par une chaîne d'or, une image de la Vierge Sainte ; vous portiez aussi ses livrées. Frappé à mort, vous avez, sur le champ de bataille, voulu qu'une main sacerdotale fût levée sur votre front ; vous avez, sur votre couche d'agonie, réclamé des bénédictions nouvelles ; vous avez, avec amour, déposé vos lèvres décolorées sur l'image de Jésus Crucifié. " — Peut-être, Monsieur le Comte, mon appréciation vous paraîtrait suspecte et entachée d'une bienveillance dépassant toutes bornes, si je vous disais que les nombreux blessés qui m'ont passé sous les yeux et, pour ainsi dire, entre les mains, pendant cette triste et longue guerre m'ont, sans presque aucune exception, édifié et réjoui par leur esprit de foi, par leur affection pour le prêtre et par leur gratitude ; et cependant je resterais, je crois, dans la plus stricte exactitude. Nul ne s'est soustrait aux influences de notre zèle, tous ceux que nous avons perdus ont reçu, avec respect, les derniers Sacrements de l'Église ; deux ou trois, peut-être, ont accepté, plutôt que souhaité, leur réconciliation : tous les autres, ont témoigné le désir de mourir dans les espérances que fait naître le repentir et dans la paix de Dieu... Notre ministère, à Vitry-sur-Seine, eut un caractère un peu différent de celui que nous avions exercé dans le collége d'Arcueil. A Vitry, les blessés furent moins nombreux, mais nous eûmes à donner les premiers soins à ce nombre presque incalculable de pauvres soldats malades, en même temps que, de concert avec les aumôniers des divers bataillons de mobiles, nous préparions à marcher avec courage nos jeunes soldats bien portants qui, tous les jours, pouvaient aller au feu. Chaque soir, la cloche appelait dans la charmante église de Vitry les

soldats de la ligne, les mobiles et les braves marins ; la prière du soir était récitée, à tour de rôle, nous faisions une courte exhortation, nous entonnions de pieux cantiques, nous donnions, avec profusion, chapelets, scapulaires et manuels du soldat ; nous écoutions ceux qui voulaient s'entretenir, en secret, avec nous et nous avions toujours la consolation de voir nos efforts couronnés de succès, comme il était facile de s'en convaincre en voyant le matin, à la Messe de 5 h. 1/2, un certain nombre de nos braves retremper à la Sainte-table leur courage et leur bon vouloir. A certains jours plus solennels, les nefs de l'église n'étaient pas suffisantes pour contenir la foule des officiers et des soldats. Le salut de la fête de Noël, entre autres, fut merveilleux. Morceaux d'ensemble, fanfares militaires, chants religieux exécutés par des officiers de la mobile et de la garde nationale, rien ne manqua pour rendre cette cérémonie vraiment extraordinaire, vu les circonstances dans lesquelles on y procédait, c'est-à-dire aux avant-postes et à quelques pas des armées ennemies. Les vues de Dieu sont admirables et un bon nombre d'âmes, peut-être, devront leur salut éternel à leur séjour au milieu de nos camps. Un seul trait, Monsieur le Comte, à l'appui de cette affirmation. Je vis, un jour, venir à moi un jeune marin, à la figure ouverte et sympathique ; il s'agissait pour lui d'une très-grosse affaire ; embarqué dès l'âge le plus tendre, il n'avait jamais fait sa première Communion et ne voulait pas cependant, me disait-il, aller une troisième ou quatrième fois au feu sans avoir accompli ce grand acte de la vie chrétienne. Comme de lui-même et par suite de grands efforts de bonne volonté, ce cher matelot s'était instruit des dogmes catholiques, il ne fut pas difficile d'acquiescer à son désir ; le jour et l'heure de la première Communion furent réglés ; ce devait être de grand matin, pour ne pas nuire au service militaire... Au jour et à l'heure dits, je vis venir mon marin, mais il n'était pas seul. « Monsieur, me dit son compagnon, je suis le matelot du brave jeune homme, que vous avez préparé pour la première Communion ; je ne veux pas que mon matelot aille seul à la Sainte-table, et je viens vous demander d'être assez aimable pour me préparer à communier auprès de lui. » Ce qui fut dit fut fait, et le Ciel, me semble-t-il, dut contempler, avec une grande joie, ces deux hommes de mer agenouillés, avec tant de foi, à la table de vie. A Vitry-sur-Seine, Monsieur le Comte, nous avions un magnifique personnel en postés de mobiles, de nombreux infirmiers militaires, des hommes de train, avec mules et carrets, mais le matériel laissait nécessairement beaucoup à désirer... Établis dans l'immense château de Madame la Comtesse Dubois, nous eûmes à souffrir des intempéries de la saison ; il nous fallut nous contenter d'une simple paillasse sans draps et sans traversin, notre ravitaillement fut souvent difficile, mais toutes ces privations nous semblaient bien légères auprès de celles de nos pauvres soldats, et nous nous estimions heureux de nous trouver à ce poste d'honneur pour y recevoir, soigner, encourager et consoler les malades ou les blessés, qui, incessamment portés sur des brancards par leurs camarades, venaient nous demander une couche un peu moins dure, des soins un peu plus assidus ou la facilité d'être conduits dans une des ambulances de Paris, où la charité publique et privée rivalisaient de zèle pour venir au secours de toutes les misères. Je passe sous silence, pour n'être pas infini, des traits de foi et de reconnaissance semblables à ceux que je vous ai signalés au commencement de cette lettre, qu'il me suffise de vous dire, qu'à Vitry comme à Arcueil, tous ceux que nous avons eu la douleur de perdre ont eu la consolation de recevoir les secours religieux. — Il me reste, Monsieur le Comte, à vous dire quelques mots de mon séjour dans la plaine de St Denis, pendant les derniers jours de la guerre et les premiers jours de l'armistice. Un soir, nous venions de terminer notre modeste repas, de manger notre modeste morceau de cheval, car permettez-moi de vous le dire en souriant, nous avons été réduits à

tuer un de nos coursiers et à le manger depuis la queue jusqu'aux oreilles, une dépêche télégraphique est remise au chef de notre ambulance, et ce télégramme nous dit de nous rendre à St. Denis, dans le plus court délai. Faut-il partir dans la nuit même, faut-il attendre au lendemain ? La dépêche ne le dit pas. L'amiral est consulté, il craint qu'un combat d'infanterie n'ait en lieu, il nous engage à partir immédiatement et nous donne avec un laisser-passer, un lancier à cheval de son escorte, pour nous faire ouvrir plus facilement les portes de Paris... A 11h., nous nous mettons en marche, précédés de notre lancier et de deux infirmiers armés de falots ; nous avançons péniblement au milieu de la boue, nous traversons, après nous en être fait ouvrir deux fois les portes, le pauvre Paris, qui, cette nuit là comme toutes les autres, était cruellement bombardé. La course était longue et fatigante, car, obligés de consacrer notre omnibus aux objets nécessaires aux blessés, nous avions dû la faire à pied. Nous arrivâmes cependant vers 2 heures du matin. Le ciel était en feu, et, pendant la route, l'horizon nous était apparu semblable à celui que souvent, sur le soir d'un jour d'été, le voyageur voit sillonné par un nombre incessant d'éclairs et de lueurs fugitives. Notre présence n'était pas aussi nécessaire que nous l'avions pensé d'abord, mais elle était souverainement utile ; les pauvres victimes de l'affreux bombardement de St. Denis n'ayant pas, et tant s'en faut, tous les secours qu'ils pouvaient réclamer... Rien ne peut s'imaginer de plus disparate et de plus navrant que l'ambulance vers laquelle nous étions envoyés. A côté de nos jeunes soldats, se trouvaient des vieillards atteints par des obus, à côté de nos marins, des jeunes gens de 15 à 16 ans. Dans deux lits voisins l'un de l'autre, gisaient les deux frères, l'un, âgé de 17 ans, avait été blessé au bras et à la tête ; l'autre âgé de 7 ans seulement, avait reçu, à l'occiput, un éclat d'obus, et ses deux yeux, par suite du contre-coup, étaient injectés de sang ; j'ai rarement vu quelque chose d'aussi touchant, que la sollicitude du jeune homme pour son tout petit frère, et sa joie lorsque celui-ci, sortant de son assoupissement, consentit, enfin, à prendre un peu de nourriture. — Ces blessés, sans doute, inspiraient l'intérêt, mais, celui sur lequel se concentraient, en quelque sorte, toutes les pitiés et toutes les affections, était une petite tête blonde, un charmant bébé de 3 ans, auquel, deux éclats de bombe avaient enlevé une partie du mollet et quelque chose de la partie charnue sise au dessous des reins. La même bombe, tombée au milieu de la famille du petit Léon, avait tué son père, blessé grièvement sa mère, et blessé ou tué plusieurs de ses frères ou sœurs. Le bruit avait couru, d'abord, que tous sans exception avaient été victimes du bombardement, mais, un jour, nous vîmes entrer deux enfants dans la salle où était le petit blessé de 3 ans, et, ses cris déchirants nous apprirent qu'il venait de reconnaître sa jeune sœur et son petit frère. A St. Denis, comme à Vitry, comme au collège d'Arcueil, Monsieur le Comte, je trouvai la plus grande facilité à remplir mon ministère de paix et de charité auprès de nos soldats et de nos rudes et fidèles matelots... Hélas! Il me fallut, bien des fois, prendre le chemin d'un cimetière, abandonné depuis quelques mois, mais, ouvert par un ordre formel de l'amiral ; je n'eus pas seulement à confier à la terre les cadavres des blessés morts entre mes mains, mais aussi, les corps des matelots tombés au fort de l'Est ; un de ces cadavres était horrible à voir, la tête avait été presque entièrement enlevée et séparée du tronc... Les obus arrivaient jusqu'au champ de mort, où nous déposions les victimes de la guerre, et, un jour entre autres, les soldats qui m'assistaient se crurent obligés d'interrompre les prières de l'Eglise. « Arrêtez, Monsieur l'aumônier, me dirent-ils, il faut voir où elle va tomber." La bombe éclata derrière le mur du cimetière, et nous pûmes continuer en paix la funèbre cérémonie. J'aurais encore bien des faits intéressants à raconter, Monsieur le Comte, j'aurais, entre autres, à vous parler des sentiments héroïques d'un jeune matelot et des admirables paroles qu'il fit entendre à sa dernière heure, mais je m'aperçois qu'entraîné par un sujet si

grandement sympathique, à mon cœur de prêtre, j'abuse de votre bienveillance... Permettez-moi donc de m'arrêter ici, Monsieur le Comte; si ma lettre avait été destinée à la publicité, j'aurais évité, peut-être, quelques détails plus intimes, et me serais effacé davantage, mais, connaissant votre extrême bonté, j'ai voulu laisser courir ma plume et, laissez-moi le dire, écrire avec mon cœur. — En finissant, Monsieur le Comte, je veux vous remercier, vous et le comité que vous présidez, de m'avoir donné l'occasion d'être utile à la cause de Dieu, pendant les tristes jours qui viennent de s'écouler. Jamais je n'oublierai, croyez-le bien, le choix que vous avez fait de moi, pour présider aux soins religieux d'une ambulance destinée à suivre nos soldats sur les champs de bataille... Ancien aumônier de l'armée d'Orient, j'aurais cruellement souffert de me tenir à l'écart pendant la guerre de 1870. S'il m'a été donné de rendre quelques services à la société dont vous êtes le président, Monsieur le Comte, je ne demande qu'une seule récompense, celle de pouvoir, dans le cas probable d'une revanche plus ou moins prochaine, me dévouer encore au salut et au soulagement matériel et spirituel de nos chers blessés militaires des armées de terre et de mer..... Agréez, etc...

Aux détails que renferme sur le blocus de Paris la lettre du R. P. Ducoudray, nous ajouterons les suivants qu'on a bien voulu nous communiquer sur le collége de l'Immaculée Conception (Vaugirard).

Ouverture de l'externat. — Les communications étant interrompues avec la province depuis le 19 7bre, le R. P. Recteur décida qu'on ouvrirait les cours du collége pour les élèves résidant à Paris. Un prospectus fut donc envoyé aux parents de ces derniers, leur indiquant les heures et les conditions de l'externat, et leur annonçant qu'un service d'omnibus serait organisé pour ceux qui désireraient en profiter. Le premier jour 50 élèves répondirent à l'appel et quelques jours plus tard leur nombre atteignit le chiffre de 80. Vingt élèves environ demandèrent à être transportés par les omnibus : Or voici comment cela se pratiquait. Deux omnibus partaient tous les jours du collége vers 10^{h} 1/2 l'un se dirigeait vers le boulevard de Sébastopol et ramenaient les élèves qui se trouvaient sur le parcours; l'autre allait dans la direction de la place de la Concorde, de la rue Rivoli, du Pont royal; tous les élèves devaient être de retour au collége pour midi précises, heure à laquelle commençaient les classes. Les élèves étaient répartis comme il suit: — 7 en Rhétorique, — 12 en Seconde, 15 en troisième, — 14 en Quatrième, — 12 en Cinquième, — et 20 environ en Sixième et Septième. Pendant les trois premiers mois voici quel fut le règlement: De midi à 1^{h} 1/2, classe; — de 1^{h} 1/2 à 2^{h}, récréation; — de 2^{h} à 3^{h}, étude; — de 3^{h} à 4^{h} 1/2 classe. Depuis on modifia le règlement de la manière suivante: — De midi à 1^{h}, étude; — de 1^{h} à 3^{h}, classe; — 3^{h} à 4^{h} étude. Le soir après les classes vers 4^{h} 1/2, les élèves remontaient en omnibus et on les reconduisait dans le même ordre que le matin.

Service d'ambulance sur le champ de bataille. — Aussitôt que le bruit du canon et la voix stridente des mitrailleuses nous avait convaincu qu'une bataille était engagée, on s'empressait d'atteler les chevaux aux omnibus et de courir au secours des blessés dans la direction du lieu de l'engagement, chose qui n'était pas toujours facile, le théâtre du combat ayant quelquefois plusieurs kilomètres d'étendue. C'est ainsi qu'à la bataille de Bagneux, le canon avait commencé à gronder d'une manière formidable dès 8^{h} du matin, sans que l'on pût savoir au juste quel était le lieu de l'action; cependant en entendant tonner les gros canons des forts de Montrouge, Bicêtre et Ivry, et après différents renseignements que l'on nous donna au

sortir de l'enceinte nous sûmes que le lieu du combat était le village de Bagneux, que Français et Prussiens se disputèrent toute la journée. L'omnibus arriva donc vers 10 heures du matin dans le village de Bagneux que les Français venaient d'emporter d'assaut, et il ne fut pas difficile d'exercer son ministère de charité ; les blessés gisaient de tous côtés, et à ce premier voyage on en ramena autant que l'omnibus pouvait en contenir. Vers midi le R. P. Recteur donna l'ordre au P. Trampain de retourner une seconde fois sur le champ de bataille avec le R. P. Alexis Clerc, et cette fois leur mission fut plus difficile qu'au premier voyage, car Français et Prussiens se battaient dans le village de Bagneux ; mais protégés par le signe de la convention de Genève nos Pères purent, au milieu de la mitraille et des balles qui pleuvaient dru comme grêle, ramasser les blessés. Toutefois le P. Trampain revint seul avec l'omnibus. Il lui avait été impossible, disait-il, de joindre le P. Clerc. A cette nouvelle le R. P. Recteur fait encore repartir l'omnibus, et veut cette fois être du voyage, malgré le bruit qui courait que les Prussiens avaient repris Bagneux et que nos troupes battaient en retraite, protégées par les feux des forts. Après avoir cheminé pendant une heure sur cette belle route de Bagneux, nous nous mettons à la recherche du P. Clerc ; au bout d'un quart d'heure, quel ne fut pas notre étonnement de le trouver au lieu même du combat, assis sur une pierre et récitant son bréviaire, aussi tranquillement qu'il l'aurait fait dans sa chambre.

Service d'ambulance au collège. — (Charité des parents de nos élèves). Pendant toute la durée de l'ambulance de l'École libre de l'Immaculée-Conception à Vaugirard, le zèle de plusieurs dames de considération et de quelques personnes pieuses ne s'est pas ralenti un seul instant. Tout le monde sait que la première condition pour la salubrité d'une ambulance, est d'abord la propreté en tout ce qui concerne les draps de lits, le linge de corps et les linges de pansement. Ces dames s'occupèrent exclusivement de tout ce qui regarde la lingerie et s'en partagèrent entre elles les différents articles. Nous citerons ici en particulier la charité avec laquelle elles s'employèrent à fabriquer avec de la ouate nombre de petits coussins afin que nos 200 malades pussent reposer plus commodément leurs membres blessés : or, l'on peut juger du travail que ce simple détail a dû leur donner si l'on pense que ces petits coussins devaient être renouvelés tous les jours. De plus, avec quelle délicate attention, ces âmes généreuses visitaient et consolaient nos pauvres soldats sur leur lit de douleur. Elles ne se contentaient pas de leur parler du bon Dieu, de leur père, de leur mère, de leurs sœurs, elles apportaient aux blessés de petites douceurs et ces soins ingénieux qui font oublier qu'on est loin de sa famille et des êtres qui vous sont chers ; ainsi les cigares, les jeux de dames, les dominos, les bons journaux et revues de toutes sortes, rien n'était épargné pour leur faire oublier leurs souffrances et leur montrer qu'on leur portait de l'intérêt. Aussi nos blessés ne tarissaient-ils pas en éloges sur leurs bienfaitrices.

La Messe de minuit à l'ambulance. — Au milieu de la tristesse générale et du danger où nous nous trouvions, la Messe de minuit n'en fut pas moins célébrée au collège de l'Immaculée-Conception à Vaugirard avec autant de pompe que les années précédentes ; et elle fut même rehaussée par la présence de nos chers blessés qui ont tenu à honneur d'y figurer. Les élèves du collège furent avertis que ceux d'entre eux qui désiraient assister à la messe de minuit devaient donner leurs noms au R. P. Recteur pour qu'on leur préparât les lits nécessaires pour se reposer après la Messe. Trente au nombre de 80 donnèrent leurs noms ; ils édifièrent par leur bonne tenue, et nos chers blessés furent singulièrement touchés de

voir tous s'approcher pieusement de la table sainte. La Messe commença donc à minuit ; vu les tristes circonstances on s'attendait à une Messe basse sans chants, sans cérémonies, mais grand fut l'étonnement, lorsque en entrant dans l'église, on la trouva illuminée comme aux plus beaux jours. Les sons de l'orgue retentirent bientôt à nos oreilles, accompagnant le chant : "Minuit chrétiens, c'est l'heure solennelle !" Pendant l'offertoire un artiste de Paris chanta l'Ave Maria de Gounod avec accompagnement d'orgue, de flûte et de violoncelle. Après l'élévation l'Adeste fideles fut chanté par une voix de soprano. Mais le moment le plus touchant fut sans contredit celui de la Communion. Des yeux attentifs auraient pu voir des larmes d'attendrissement couler des yeux de nos malades. Par un sentiment de délicatesse exquise, qui fut admiré de tout le monde, le R. P. Recteur avait réglé que nos chers blessés approcheraient les premiers de la Sainte Table, avant nos élèves qui s'estimèrent heureux de pouvoir ainsi rendre à ces braves soldats l'honneur que méritait leur sang répandu pour la cause du pays. Ils s'approchèrent donc de la table Eucharistique, les uns appuyés sur les épaules de leurs camarades, les autres seuls, mais se servant avec peine de leurs membres blessés. Tout le monde remarqua le P. Alexis Clerc s'avançant vers la table Sainte au milieu de deux jeunes gens de 18 ans qui s'appuyaient sur ses bras. Mais Notre Seigneur non content de recevoir avec amour ceux de ces pauvres blessés qui peuvent venir à lui, veut aller chercher lui-même ceux que des blessures trop graves retiennent sur leur lit. En tête de la procession marchent 40 soldats un cierge à la main, puis viennent les élèves, et enfin le R. P. Recteur portant le Saint Sacrement. Derrière marchent l'Amiral de Montaignac, le fils de l'amiral et plusieurs officiers de l'état major du 4ème Secteur. Arrivé à l'ambulance, où un autel avait été dressé, le R. P. Recteur a déposé le Saint Sacrement, et bénit tous les assistants, puis il distribua la Ste Communion aux blessés [illegible].

Le dernier jour de l'ambulance au collège de Vaugirard. — Le jour de l'évacuation des blessés, le R. P. Recteur voulut célébrer une Messe solennelle, dans l'ambulance même, pour clore par une cérémonie religieuse les soins donnés à nos malades pendant la durée du siège. On dressa donc un autel paré et orné avec beaucoup de goût ; on requit la bonne volonté des élèves, déjà rentrés au collège, pour faire l'office d'enfants de chœur. Le moment venu, le R. P. Recteur, précédé de 15 enfants de chœur, traversa la salle des blessés, se rendit à l'autel et y célébra la Ste Messe, pendant laquelle on chanta des cantiques et on exécuta plusieurs morceaux de musique. À la Communion il distribua la Ste Eucharistie aux malades, accompagné des enfants de chœur qui portaient, les uns des flambeaux et les autres la nappe de Communion ; puis la bénédiction du prêtre, reçue par tous avec foi et reconnaissance, vint clore nos rapports avec nos chers blessés.

Nous terminerons ces détails sur nos maisons de Paris pendant le siège par l'extrait d'une lettre d'un Père de Paris (8 Février 1871). « Dieu nous a visiblement protégés pendant le siège. Je crois que nous avons beaucoup moins souffert que d'autres qui étaient libres. Pourtant le bombardement passait sur nous. Ici, rue de Sèvres, comme à la rue des Postes, à Vaugirard surtout, nous avons eu des obus sur nos maisons ; mais, grâces à Dieu, pas une égratignure. Des multitudes de projectiles tombaient autour de nous. Il y a eu des nuits où c'était un feu roulant continuel. Somme toute, plus de bruit que de mal. Les communautés de la rive gauche, sauf l'accident des Frères, n'ont eu ni tués ni blessés. Vous savez que nous n'avons pas eu de troubles à l'intérieur, ce qui aurait été le plus à craindre. Dans les derniers jours on souffrait un peu au point de vue de

la nourriture ; mais comme on supportait cela volontiers tant qu'il restait de l'espoir ! Le triste dénouement est arrivé. Dieu n'a pas écouté nos prières. Je crois que la France avait besoin de passer par ces humiliations et ces souffrances pour être régénérée.

II. Nos maisons de Paris sous la Commune.

École préparatoire Ste Geneviève. — (Extraits de plusieurs lettres) — Les cours venaient d'être transférés à la maison de campagne d'Athis, distante de Paris de 20 Kilomètres lorsque se passèrent les faits que nous allons raconter. (Mai 1871). — Le mardi matin 4 Avril, vers minuit 20 minutes, je fus réveillé en sursaut par une trentaine de coups de feu qui éclatèrent juste sous mes fenêtres. Il était facile à comprendre l'objet et le caractère de la visite ; et je ne fis qu'un bond hors de mon lit. Le Frère portier avait fait de même sans doute ; mais tandis qu'il parlementait ou cherchait les clefs, j'étais déjà loin de ma chambre et choisissais un poste d'observation. Mon plan fut bientôt fait. Ces quelques centaines d'hommes du corps d'invasion allaient fouiller tous les coins et recoins. Le plus sûr asile ne serait-il pas le moins suspect et par conséquent le plus découvert pour peu qu'on s'y dérobât sous quelque voile ? Je m'installai donc en plein air et en plein jardin, couché à terre sous les branches touffues d'un petit massif de verdure qui entoure la statue de St Joseph. Le cœur me battait bien un peu, mais pas trop. Si j'étais pris, je ne ferais que partager le sort de mes frères. Ferais-je bien de me livrer moi-même ? J'avais après tout le temps d'y penser et de conclure ensuite mon élection. Moins de 5 minutes après mon installation la porte du jardin était franchie par une ou deux compagnies d'hommes en armes et je fus alors témoin d'un spectacle étrange. Ils parcoururent tous, à dix pas de moi, l'allée sinueuse du milieu, tenant d'une main leurs fusils, de l'autre un flambeau allumé, et faisant au loin résonner le sol du bruit de leurs pas et de leurs sabres. Du reste aucun autre cri que celui de leurs chefs. C'était vraiment l'image la plus expressive des Juifs entrant au jardin des olives « cum laternis et facibus et armis » ; et j'eus tout le temps d'en faire à mon aise le sujet de deux ou trois heures de méditation. Vous dire à combien de reprises ces bandits passèrent à côté de moi, serait impossible. Une fois même deux d'entre eux s'arrêtèrent si près que je pus me croire découvert, d'autant plus que nous jouissions d'un clair de lune des plus splendides. Mais leurs pensées étaient ailleurs ; et tout ce qui ne restait pas en sentinelle autour du jardin et de la maison, ne songeait qu'à briser les portes, à chercher des trésors ou des armes, et surtout à boire ; besogne importante qui se prolongea presque jusqu'à 5 heures. Alors enfin l'on sonna le rappel ; et la horde se rassembla dans la cour des parloirs. Il était temps pour moi ; car la lumière pénétrait déjà dans tous les massifs ; et 10 minutes plus tard, sans aucun doute, nul passant n'eût pu ne pas me voir. Dès que le dernier pas eût retenti sur le perron voisin, je m'empressai de le franchir et courus frapper à la porte du R. P. Recteur ; elle était fermée ; celle du P. Billot, fermée aussi. Je compris qu'on les emmenait ; et sans en chercher davantage, après une courte visite à la tribune, je songeai à voir ce que devenait le F. Merlin, alité depuis quinze jours.

Nous donnerons ici la parole au F. Merlin lui-même : « J'étais au lit malade d'un fort catarrhe. En entendant les coups de fusil et le vacarme, je voulus savoir ce qui se passait. Je me lève avec peine et sors de ma cellule ; d'une main m'appuyant sur ma canne et de l'autre me soutenant contre le mur, car mes jambes n'avaient pas la force de me porter. A dix pas de ma chambre se trouve l'escalier ; là, je dis à une sentinelle de m'appeler le capitaine ; quand il fut arrivé : "Mon capitaine, lui dis-je, je suis un pauvre vieux au lit depuis quinze jours, je ne tiens pas sur mes jambes et ne sachant que devenir, je me mets sous votre protection

A ce mot de protection, cet homme farouche parut tout autre ; il me dit : « Mais mon brave, vous n'aviez pas de vous lever, allez vous remettre au lit, on vous respectera, il ne vous arrivera aucun mal : "Allons, deux hommes, conduisez le citoyen à sa chambre." J'ignorais que nos Pères, Frères et même domestiques étaient pendant ce temps là enfermés dans un parloir et gardés par des gardes nationaux. A 5 heures ils furent conduits à la préfecture de police, escortés comme des malfaiteurs. Une fois les prisonniers partis, le P. de Guilhermy eut le loisir de sortir du jardin ; sachant que j'étais malade, il vint dans ma chambre. Vous pouvez deviner quelle fut ma joie de me voir en compagnie de ce bon Père. Nous restâmes jusqu'à midi sans rien prendre. Alors n'en pouvant plus, je dis au Père : « Faites ce que vous pourrez, mais j'ai absolument besoin d'un peu de bouillon, seule chose à peu près que je puisse prendre. » Le Père avait peut-être plus besoin que moi ; il descend et demande le capitaine : « Mon Capitaine, dit-il d'un ton assuré, comme si c'était chose convenue qu'il fut le gardien du malade, mon capitaine, vous savez que j'ai un malade, il n'a encore rien pris aujourd'hui : ne pourriez-vous pas me donner deux hommes pour m'escorter dans le voisinage, j'irais demander un peu de bouillon ? » — Certainement, fut-il répondu. « Allons deux hommes, l'arme au bras, suivez le citoyen. » Le Père alla jusqu'au bout de la rue, chez les Sœurs de St Joseph de Cluny, leur exposa mon besoin : « Et vous, mon Père, dirent-elles, avez-vous de quoi manger ? » Le Père fut obligé de leur avouer qu'il était dans le même cas que le malade. Depuis ce moment, ces bonnes dames ont été véritablement pour nous, la Providence de Dieu, car chaque jour nous avons été servis, matin, midi et soir, à heures fixes, comme en communauté ; cela a duré jusqu'au dimanche de la Pentecôte, et encore a-t-il fallu leur dire alors que nous avions un Frère pour nous faire la cuisine. Dans la soirée de ce même jour 4 Avril, le F. Morel que la peur avait conduit dans une chambre, vint se réfugier auprès de nous. Nous passâmes donc la nuit ensemble, le Père et le Frère couchés sur une chaise. Le lendemain matin, le Frère infirmier dont nous ne savions rien, vint encore grossir notre nombre. Pensez quelle joie de me voir entouré d'un si bon Frère pour me soigner corporellement, pendant que j'avais un Père pour mes besoins spirituels ; dites que ce n'est pas une Providence ! Mais notre Frère portier ne pouvait rien prendre ; le Frère infirmier craignait pour lui une fièvre cérébrale ; que faire ? pas de médecin. Hé ! Providence du bon Maître ! M. Moissenet, médecin de notre collége et de l'[illegible] Dieu, pense à son malade qu'il soignait depuis 15 jours ; il m'envoie une lettre, et me dit de me faire porter à l'hopital dans une des salles dont il est chargé. Le P. de Guilhermy, supérieur, rassemble alors ses consulteurs, le F. Margerie et votre serviteur. Dans notre consulte nous décidâmes que ce serait le Frère portier qui serait porté à l'hôtel-Dieu, et non le F. [illegible]lin, parceque son état avait un besoin plus urgent que moi du médecin et que ma maladie étant une affaire de temps, il fallait en profiter pour passer les mauvais jours, rester à la maison, et s'il se pouvait, empêcher quelques désordres. Le P. de Guilhermy brûlait d'envie de dire la Messe le mercredi-Saint ; il va trouver de nouveau notre capitaine et lui demande tout bonnement un homme pour l'escorter, parcequ'il va dire la Messe. La chose lui est accordée de suite, mais à la condition qu'il ne parlera pas latin. — « Soyez tranquille, dit-il, et il alla chez les religieuses au coin de la rue ; il fut ramené de même à la maison. Le jour de Pâques le fameux bataillon, le 151e, fut changé, et nous eûmes un délégué de la commune pour portier. Le saint jour de Pâques donc, le Père descendit de nouveau pour aller dire la Messe ; notre délégué l'accompagna, assista à sa Messe, et le ramena à la maison. Depuis, le Père a pu dire la Messe tous les jours, jusqu'à l'ascension, jour où il ne lui fut pas permis de sortir. Le dimanche, le Père portait la Communion

à son malade. Nous vivions ainsi dans nos chambres, assez tranquilles, ayant deux lits pour trois ; le troisième couchait dans un fauteuil ou sur un matelas par terre. Notre concierge, (le délégué) était un homme tout dévoué à la Commune, mais comme il n'était pas sûr du succès de son gouvernement, il ne nous était pas trop hostile. Tout se faisait dans la maison par ses ordres ; c'était l'homme universel. En ville il présidait aux clubs, visitait les catacombes, faisait la ronde de nuit ; plus tard, il monta, d'après ce qu'on dit, sur les barricades. Dans le corridor de la physique, il avait écrit en grandes lettres : « mort aux voleurs" ; cela ne l'empêchait pas de penser à la commune et à sa pauvre famille. Deux dortoirs des élèves furent entièrement dévastés ; les alcôves furent démontées ; et toute la literie, avec ses accessoires, conduite dans plusieurs localités de Paris ! La physique, la chimie et la bibliothèque devaient servir à des écoles de sciences, cela a été cause que ces parties ont peu souffert. Tous nos braves gardes-nationaux se soignaient très-bien. Pendant tout le temps qu'ils trouvèrent du vin dans les caves, ils furent presque toujours ivres ; tout ce qui pouvait se mettre dans les poches disparaissait. Tout fut visité ; si les clefs n'étaient pas là, on ouvrait les portes avec les crosses de fusils. Comme ma maladie était un peu longue pour ces Messieurs, notre concierge, à ce que l'on croit, avait dit au citoyen Maire, que ce n'était qu'une feinte. Voici ce qui m'arriva, permettez-moi de le raconter. Un jour je me trouvais hors de mon lit et assis sur une chaise, un bonnet sur ma tête, une barbe comme un jeune sapeur, et enveloppé de couvertures. On frappe tout-à-coup à ma porte. Après avoir dit entrez, je vois apparaître le citoyen Maire, le Commissaire de police et deux délégués, ceux même qui avaient dit que ce n'était qu'une feinte. Je leur souhaite le bonjour, m'excuse de l'accoûtrement dans lequel je les recevais. Le Maire ne me dit pas un mot, mais il ne cessait de me regarder. Le commissaire se montra très-honnête, il me demanda quelle était ma maladie, je lui dis que c'était un catarrhe qui me tenait depuis une quinzaine d'années, et ne faisait qu'augmenter avec l'âge. « Quel âge avez-vous ? Appartenez-vous à l'Ordre ?— Oui, citoyen. —" Les religieuses vous apportent-elles à manger ? — Oui, citoyen. —" Eh bien, dit-il, continuez comme cela, tout va bien, et quand vous serez mieux, vous n'avez qu'à le faire savoir au citoyen Maire, il vous délivrera tous les papiers nécessaires pour vous mettre en pleine liberté. Après ils sortirent en disant aux deux délégués qui étaient à la porte : Il est réellement malade. Peu après nous eûmes une autre visite d'un membre de la Commune qui venait nous dire qu'il fallait partir, parcequ'on avait besoin de nos deux chambres. — Où aller, [illegible]-nous, qui voudra nous recevoir avec une sentinelle à la porte ? —" Le citoyen d'Acosta viendra demain, vous vous entendrez avec lui. Le lendemain ce grand personnage ne vint point, mais nous eûmes la visite d'un autre butor, le colonel Blain, (marchand chiffonnier d'après ce que l'on nous dit) : « Je viens ici pour savoir où sont vos trésors, vos cachettes et vos souterrains ?" — Citoyen, nous ne connaissons pas tout cela. —" Nous savons que cela existe, vous appartenez à une secte bien suspecte, et je vous assure que vous aurez un interrogatoire à subir un peu serré. Il est possible, dit-il en sortant, que vous soyez des honnêtes gens, mais enfin ! [illegible] il se retira, et donna l'ordre au concierge de nous surveiller de près, de ne laisser monter personne dans notre chambre, pas même le médecin. Jusqu'à ce jour, on avait pu nous rendre des visites, mais toujours accompagné d'un factionnaire. C'était la veille de l'Ascension, aussi cette visite empêcha-t-elle, comme je vous ai dit plus haut, le P. de Guilhermy de dire la Messe ce jour là. C'est à notre concierge (délégué) que la maison doit de n'avoir pas été incendiée. On était venu avec du pétrole à la porte du n° [illegible] pour y mettre le feu. Un autre jour on criait dans la rue, « il y a encore trois Jésuites dans la maison, il nous les faut [illegible]

que coûte. Là-dessus, ils viennent à la porte, réclamant les trois jésuites; notre concierge répond: "Vous ne les aurez point, ce sont des prisonniers dont je réponds: cela les calma et ils se retirèrent. Enfin les troupes de Versailles s'approchèrent. Notre délégué commença à avoir peur. Il quitta son uniforme et son écharpe rouge et se mit en pékin; (c'est-à-dire qu'il prit les vêtements d'un de nos domestiques qui était en prison. Pendant trois jours il porta dans sa poche le drapeau tricolore, afin de le placer au dessus de sa porte, et d'enlever le drapeau rouge, aussitôt qu'il verrait l'armée de Versailles. Quand les troupes eurent pris le Panthéon et furent maîtresses du quartier, nous fûmes libres, mais il n'en fut pas de même de notre concierge, il fut pris de suite: heureusement pour lui, que le P. de Guilhermy se trouva présent à son arrestation, aussi ne manqua-t-il pas de lui demander sa protection. Le Père y consentit d'autant plus volontiers, que c'était un moyen de lui payer notre dette de reconnaissance pour les services qu'il nous avait rendus; mais au fond c'était un fin renard. Le Père l'accompagna, sous bonne escorte, chez le général; sans lui il aurait été fusillé séance tenante. Enfin il eut la vie sauve, mais il ira probablement à la Nouvelle Calédonie, en attendant il est à Mazas.

Ce serait maintenant le lieu de raconter quel fut le sort de nos Pères arrêtés par les gardes-nationaux. Ils furent au nombre de 11 amenés à la préfecture de police où ils eurent à endurer toutes sortes de privations. Le 7 avril, quatre jours après l'arrestation, les Pères de Bengy, Ducoudray et Clerc, furent transférés à Mazas. Il ne nous appartient plus de raconter les glorieux combats de ces nobles victimes et de leurs frères de la rue de Sèvres: la relation qui en a été faite par le R.P. de Ponlevoy est aux mains de tout le monde et a été traduite dans toutes les langues. Quant à ceux des Nôtres qui restèrent au dépôt de la préfecture, l'un d'eux va nous raconter lui-même l'histoire de leur élargissement: — Le mercredi, 12 avril, vers 1h après midi, nous fûmes mis en liberté. Trois des Nôtres et 5 domestiques se rendirent à l'École pour réclamer leurs effets personnels; mais on les y retint prisonniers. Dès que j'en fus informé, malgré mes craintes d'une nouvelle arrestation, je crus qu'il était de mon devoir de venir en aide aux domestiques. Quand j'arrivai, la situation avait été compromise, et comme les autres, je me vis arrêté et menacé. J'obtins enfin du lieutenant la permission de me rendre à la préfecture de police pour exiger une pièce constatant notre mise en liberté. Mais j'avais été devancé par le concierge, délégué de la commune; je le rencontrai au bas de la rue Soufflot, et il dit aux deux gardes nationaux qui m'accompagnaient que toute démarche était inutile, et que le commandant de place ordonnait de nous garder à vue. Tout cela fut dit avec grand luxe d'injures et de menaces. — De retour à la maison, j'obtins du capitaine, qui était rentré, la permission d'aller à la préfecture, accompagné de deux gardes. Malheureusement, il était 6 heures, et je ne pus pas trouver le greffier en chef. A mon retour, on plaça des sentinelles à nos portes; les domestiques furent fouillés, et leur argent fut gardé pour le capitaine, qui le leur rendit le lendemain matin. Ce même jour jeudi 13, vers 9h du matin, je me rendis de nouveau à la préfecture de police, toujours accompagné, et j'obtins du greffier en chef un certificat constatant notre mise en liberté. De là je fus conduit chez le commandant de place, jeune homme calme et intelligent. Après une assez longue discussion, où je m'aperçus que le comité central, opposé à la commune, avait été furieux de notre mise en liberté, j'obtins enfin les conditions suivantes. Le commandant, malgré les réclamations de ses assesseurs, déclarait par écrit que nous pouvions librement circuler dans la maison, dans les cours et jardins; que chacun d'entre nous pourrait sortir en ville accompagné par un garde sans armes; que nous serions nourris comme les autres gardes nationaux: enfin, que les quatre Belges pouvaient quitter Paris. Ce jour là deux Pères et moi nous usâmes de la permission, et nous

pûmes faire quelques visites. — Le lendemain, vendredi 14, je pus m'apercevoir qu'une grande agitation régnait parmi nos gardes; les plus mauvais étaient très irrités des concessions qui nous étaient faites. J'allai aux informations, et malgré les réticences, je devinai qu'un ordre sévère était arrivé contre nous. Vers midi une voiture cellulaire s'arrêtait devant la porte. J'allai trouver le capitaine, je lui fis part de mes soupçons, et je demandai à voir l'ordre reçu. Il était assez embarrassé, et il finit enfin par me dire que des dénonciations graves et nombreuses avaient été faites contre nous. J'exigeai alors de lui un certificat, attestant notre bonne conduite durant le séjour forcé que nous avions fait à la maison. Puis, je demandai à être immédiatement conduit à la préfecture de police, accompagné du lieutenant et du délégué de la commune. Introduit dans le cabinet de M. Levrault, chef de division, qui avait signé notre nouvelle arrestation, je n'eus pas de peine à le convaincre de l'illégalité de la mesure qu'il avait prise, et à l'aide du certificat, je prouvai que les rapports faits contre nous étaient mensongers. Après une discussion d'un quart d'heure, j'obtins enfin un ordre d'élargissement, et de plus, la permission pour les domestiques et pour nous d'emporter nos effets personnels. Enfin, nous avons pu vers 5$^{h.}$ du soir quitter avec nos malles notre nouvelle prison. Depuis ce moment, tous ceux qui en ont trouvé le moyen ont quitté Paris.

Les Persécutions dans le midi de la France.

Extraits des Précis historiques. Mélanges littéraires et scientifiques, par le R.P. Terwecoren, de la Comp^{nie} de Jésus (*)

Marseille. — On lit dans l'Union à la date du 29 Septembre. — Samedi dernier, le Cercle religieux était fermé, sans doute au nom de cette liberté d'association que la gauche ne cessait de réclamer sous les anciens régimes. Déjà depuis longtemps

(*) Nous donnons en note le sommaire du dernier numéro de cette Revue. — Craintes, sacriléges et chatiments à Rome. — I Craintes: que va devenir la Papauté? — II. Sacriléges et châtiments: la mort du ministre Govone; l'ouvrier abattant le chiffre du Saint Nom de Jésus; l'officier italien montant la santa scala; le colporteur; l'architecte blasphémant; le Saint Viatique outragé; les insultes continuelles à tout ce qu'il y a de saint.

Le curé Deguerry à Mazas. — Lettre de M. de Beauvais, médecin de la prison de Mazas.

La peur des derniers Sacrements. — Introduction. — Les derniers Sacrement ne peuvent nuire à la santé du corps. — Ils lui sont très salutaires.

Sort des Ennemis de l'Eglise et de leurs adhérents (suite). — XLI. Valens, persécuteur, an 365 et 378. — XLII. Maxime, philosophe, an 371. — XLIII. Maxime, usurpateur, an 387. — XLIV. Arbogaste, rebelle, an 394. — XLV. Eutrope, ministre persécuteur, an 399. — XLVI. Gaïnas, général rebelle, an 400. — XLVII. Ruffin, rebelle, an 397. — XLVIII. Eudoxie, persécutrice, et Cyrin, an 405. — XLIX. Nestorius, chef de secte, an 432. — L. Jean, usurpateur et persécuteur, an 423. — LI. Isdegerde, persécuteur, an 444. — LII. Attila, fléau de Dieu, an 450. — LIII. Règles de jugements. Barbares de l'an 300 à 600. — LIV. Aétius, rebelle, an 455. — LV. Maxime, usurpateur, an 455. — LVI. Eudoxie, impératrice, an 455. .... LVII. Hunéric, persécuteur, an 484. ...... LVIII. Basilique, usurpateur, an 477. ..... LIX. Le Juif Dounouas, persécuteur, an 522. ...... LX. Gélimer, usurpateur, an 531. ...... LXI. La France de 557 à 613. Frédégonde, etc ...... LXII. Chosroes, parricide, persécuteur, an 590. ...... LXIII. Juifs rebelles, an 610. .... LXIV. Grégoire, rebelle, an 646. .... LXV. Constant, persécuteur, an 661.

L'Age du Pape Pie IX. — Trois pièces authentiques.

Variétés anecdotiques. — L'origine du timbre-poste. — La mystique des nombres. — La mystique du nombre sept. — Les sept à Bruxelles. — Le nombre sept chez les Druses.

Bulletin bibliographique .... Actes de la Captivité et de la mort des Révérends Pères Olivaint, Ducoudray, Caubert, de Bengy et Clerc, de la Compagnie de Jésus ....

L'organisation de la famille selon le vrai modèle signalé par l'histoire de toutes les races et de tous les temps. .... Le Pélerinage d'Assise. Histoire de Saint François, d'après les monuments. .... Phénomènes de l'Histoire universelle (IIIe partie. Phenomène chrétien). ...... La France et son armée en 1870. .... Pascal et les Jésuites. ...... Collection des Décrets authentiques des Sacrées Congrégations romaines.

un saint religieux, aumônier du cercle, avait été jeté en prison, où il se trouve encore, soumis au secret le plus rigoureux. Quel crime a-t-il commis? On ne le saura jamais sans doute, puisque la justice ne fonctionne plus à Marseille. Les ennemis du cercle religieux ne pouvaient reprocher à cet établissement que son nom. Les 4 ou 500 membres qui le composaient, hommes des plus honorables, vous le savez comme moi, appartenant à toutes les opinions, s'y livraient aux pratiques de la piété et de la charité chrétienne; la politique était sévèrement bannie de leurs réunions: — "Le même jour, au nom de la liberté des cultes, était fermée l'église de la Mission de France, la plus fréquentée des églises de Marseille. Enfin lundi, tous les religieux de cette communauté étaient arrêtés en bloc et jetés en prison, ainsi qu'un Evêque Missionnaire de passage chez eux, sans doute pour rendre hommage en leur personne au principe sacré de la liberté individuelle: — « Une perquisition faite précédemment à leur domicile dans le but d'y trouver des milliers de fusils, n'avait, est-il besoin de le dire? produit aucun résultat. Il est clair que ceux qui accusent aujourd'hui les religieux, les prêtres et jusqu'aux plus humbles Sœurs d'être de connivence avec la Prusse protestante, ne croient pas eux-mêmes à cette allégation stupide.

Un Evêque missionnaire de la Chine a été maltraité à Lyon et à Marseille. C'est Mgr Dubar, évêque de Canathe, qui était de passage à Marseille lors de l'émeute. Il a adressé la lettre suivante à M. le Ministre de la justice et des cultes à Tours: « Monsieur le Ministre. Je soussigné, Edouard Dubar, évêque de Canathe, vicaire apostolique du Tché-li sud-est, en Chine, ai l'honneur de vous exposer ce qui suit: — « Après avoir assisté au Concile œcuménique à Rome, j'ai quitté cette ville le 25 septembre 1870, muni d'un passe-port français, visé à la légation de France à Rome, avec destination pour la Chine. « Mon dessein était de me rendre à Marseille, pour m'embarquer sur un vapeur des messageries en partance pour la Chine. Je suis arrivé à Marseille le 25 Septembre, vers 2h 1/2 du soir, et je suis descendu à la maison des Pères de la Compagnie de Jésus, pour y attendre le jour de mon départ. — "J'étais à peine installé, lorsque vers 4h, les gardes civiques organisés à Marseille ont fait invasion dans la maison des RR. PP. Jésuites; et, sans aucun mandat, sans aucun ordre, se sont rués sur moi, ainsi que sur le P. Marchi, sujet italien, mon secrétaire; et nous ont arrêtés, s'emparant de ma valise de voyage contenant mon argent, mes papiers d'évêque et mes lettres; mon secrétaire ainsi que les Pères de la maison subirent le même sort. Les gardes civiques nous ont retenus prisonniers toute la nuit nous accablant des injures les plus grossières, nous firent subir les plus mauvais traitements, et menaçant de nous égorger. — « Le lendemain, je fus conduit au parquet de M. le procureur de la République qui, sur le vu de mon passe-port, ne voulut pas signer l'ordre de mon arrestation. Conduit alors à la préfecture de Marseille, les autorités administratives hésitèrent un instant à m'incarcérer, et je fus de nouveau ramené chez M. le procureur de la République, qui, avec beaucoup d'énergie, persista dans son refus de me faire emprisonner. — "Je fus donc de nouveau reconduit à la préfecture, entouré d'hommes armés, au milieu d'une populace qui proférait des menaces horribles et d'atroces injures. Arrivé à l'hôtel préfectoral, ma détention fut maintenue, sans que je pusse faire entendre une seule parole pour ma justification. La nuit avançait, je fus jeté, avec les Pères Jésuites et mon secrétaire, dans un cachot humide et sombre; nous fûmes fouillés de la tête aux pieds; on nous enleva nos bréviaires et nos objets de dévotion, nos porte-monnaie, et, ce qui a été extrêmement douloureux pour moi, on m'a arraché mon anneau pastoral, ma croix et ma chaîne d'évêque, insignes de ma dignité. — "Vers une heure du matin, nous fûmes tirés du cachot et conduits avec le même appareil dans la maison d'arrêt de St Pierre. — « Arrivés en prison, on nous enleva nos vêtements ecclésiastiques, on nous

affubla du costume des prisonniers; nous fûmes enfermés dans des cellules séparées et tenus au secret le plus rigoureux, sans pouvoir communiquer entre nous, ni même nous voir de loin. — " Ce ne fut que quelques jours après que le parquet de Marseille voulut bien nous faire rendre nos bréviaires et nos chapelets, et nous autoriser à recevoir de nos amis des vêtements convenables. L'écrou de la prison porte, relativement à notre incarcération, ces mots significatifs: sans motifs. En effet, notre arrestation a été injuste, illégale; on ne nous a pas même interrogés, et les règles protectrices de la procédure de l'instruction criminelle ont toutes été indignement violées à notre égard. — " C'est contre ces faits que je viens protester auprès de Votre Excellence, au nom de mes compagnons d'infortune et en mon nom. — " Sans égard pour ma qualité de citoyen français rentrant librement dans la patrie, muni d'un passe-port; sans égard pour ma qualité d'Évêque et de Missionnaire, j'ai été plus indignement traité au milieu d'un peuple civilisé que je ne l'ai jamais été au milieu des persécutions que j'ai subies dans l'extrême-Orient. — " Je n'ai recouvré la liberté que depuis hier, après avoir langui en prison pendant huit jours. Mon secrétaire a été relâché ce matin; les autres Pères Jésuites, au nombre de huit, sont encore en prison et au secret le plus absolu. — " Grâce à la bienveillance du parquet du tribunal de Marseille, j'ai pu retrouver quelques-uns de mes papiers et quelques effets. Les autres ont disparu dans le sac et le pillage de la maison des Pères de Marseille. Une somme de 1,000 francs, que j'avais dans mon sac de voyage a disparu. — " Les gardiens de la maison d'arrêt de Marseille, plus humains que ceux qui nous ont arrêtés, ont adouci, autant qu'ils ont pu, notre cruelle situation. Pour être juste, je dois porter ce fait à la connaissance de Votre Excellence. — " Je pars demain sur le vapeur le Tigre, pour me rendre en Chine, dans ma mission du Tché-li sud-est. — " Votre Excellence n'ignore pas les services que les Missionnaires rendent à la religion et à la civilisation. Elle sera, je n'en doute pas, profondément affectée du traitement que nous avons subi à Marseille; mais je n'ai pas hésité à porter ces faits à la connaissance de Votre Excellence, parce qu'il lui importe, dans l'intérêt de la France, notre patrie, d'en prévenir le retour. — " Si je viens protester auprès de Votre Excellence et lui demander justice, je le fais néanmoins sans amertume contre les autorités qui ont permis ou toléré une telle conduite. Je plains ceux qui ont agi contre nous avec tant d'inhumanité, priant Dieu de rendre à la France le calme et la paix. — " Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mes sentiments de haute considération.

+ Edouard Dubar S. J.

On écrivait de Marseille: « Pendant qu'une troupe armée se ruait sur la maison d'habitation des Jésuites, les traitant comme on sait, une autre cernait la chapelle et y entrait bruyamment, faisant fuir les fidèles qui s'y trouvaient. Au moment de leur irruption, on chantait le salut, et le Saint-Sacrement était exposé. Plusieurs des gardes civiques allèrent s'emparer à l'autel de l'officiant, qu'ils emmenèrent; d'autres, qu'avaient suivi des femmes (et quelles femmes!), se mirent à exécuter des danses et des chants obscènes, tandis que l'un d'eux, monté en chaire, parodiait les enseignements de l'Eglise. Pendant ces saturnales, le Saint-Sacrement est resté exposé sur l'autel. Le lendemain seulement, l'Évêque de Marseille le fit enlever par des membres de son clergé."

On lit dans la Semaine liturgique de Marseille: " D'énergiques protestations se sont élevées contre la détention des Pères Jésuites et l'occupation de leur domicile à Marseille. Grâce à ces efforts dévoués, l'église de la Mission de France a été débarrassée, depuis le vendredi 7 octobre, des gardes civiques qui s'y livraient, dit-on, à de véritables profanations et des parodies sacrilèges. Aujourd'hui, le poste est occupé par la garde nationale et la garde mobile. Espérons, comme une feuille locale le laissait entrevoir ces jours-ci, que cette église sera bientôt rouverte aux fidèles et rendue au culte. Nous avons tous hâte d'y rentrer pour offrir à notre Divin Maître, dont la présence eucharistique était ici

peu respectée la semaine dernière, l'expiation de nos prières et le témoignage de notre ardent amour, en compensation des irrévérences dont il a été l'objet. Les catholiques de Marseille, et nous sommes sûrs d'interpréter fidèlement leur pensée, le désirent avec toute l'ardeur de leur foi outragée et toute l'énergie de convictions qu'un régime de liberté se doit de respecter jusqu'au scrupule. Ils veulent se prosterner de nouveau devant cette image de la Vierge Immaculée, demeurée trop longtemps déjà privée du culte spécial que la ville de la Bonne Mère se plait à rendre à celle que nos pères regardaient comme la protectrice et la patronne spéciale de la France. — « Il ne nous convient pas de réfuter ici toutes les inventions odieuses auxquelles les faits dont il s'agit ont donné lieu dans des propos publics ou privés, comme dans certaines feuilles plus ouvertement hostiles à notre sainte religion et à ses ministres; mais notre devoir rigoureux est de prémunir nos lecteurs contre ces calomnieuses imputations qui essaieront vainement de ternir la réputation de religieux bien connus pour leur zèle et leur parfaite régularité de mœurs. De courts extraits de lettres anonymes ont été publiés, mais sans indication de nature à détruire cette forte présomption qu'elles ont été jetées là par une main ennemie, dans un but facile à comprendre. Quant aux mouchoirs artistement brodés, recueillis, disent les mêmes feuilles, dans la sacristie, les agents chargés de l'inventaire n'ont pas vu que c'étaient des corporaux, des purificatoires et des linges sacrés servant au Saint-Sacrifice. — « Nous noterons, pour mémoire, la singulière confusion que l'on a faite à propos des des œuvres pies, additionnées par le directeur de l'archiconfrérie dans l'espace d'un mois, et dont on a formé le total en francs et centimes!!

« Une audience a été sollicitée de M. Esquiros, dit-on, par un bon nombre de notables de la ville, qui désiraient protester contre l'arrestation des Pères Jésuites et la fermeture de leur maison et de leur église. Cette demande, quoiqu'elle ait été réitérée, est restée sans réponse. Les signataires se sont alors décidés à recourir au gouvernement de Tours. — « Les anciens élèves des Jésuites à Marseille ont adressé à M. l'administrateur supérieur du Département des Bouches-du-Rhône, une protestation qui leur fait honneur: La voici. — « Monsieur l'Administrateur supérieur. Les soussignés, anciens élèves des Jésuites, résidant à Marseille, viennent vous demander un acte de justice. « Des hommes paisibles, un Évêque missionnaire, des prêtres, parmi lesquels plusieurs sont infirmes et âgés, ont été violemment arrachés de leur domicile par des gens armés, sans qualité et sans mandat; ils ont été entraînés au dépôt de la préfecture, confondus avec les plus ignobles malfaiteurs, puis conduits à la maison d'arrêt de St-Pierre, où ils sont encore renfermés en ce moment. En présence d'un attentat aussi grave à la liberté individuelle et à la liberté de conscience, libertés garanties par toutes les constitutions vraiment libérales, c'est un droit pour nous, Français, citoyens de Marseille, de demander justice à l'autorité, alors surtout que des perquisitions minutieuses, opérées à plusieurs reprises, n'ont amené la découverte d'aucun fait reprochable. — « Quelles sont donc les graves accusations qui ont provoqué cette incarcération? Marseille veut les connaître. — « On accuse, on insulte des hommes privés de liberté avant même qu'aucun grief soit formulé, on livre leur demeure à l'orgie et à une dévastation honteuse! Quels termes assez énergiques pourraient flétrir de pareilles indignités? — « Nous qui leur devons les bienfaits de l'éducation, nous croirions manquer aux plus simples notions de l'honneur et du devoir si nous n'élevions pas la voix pour proclamer hautement l'innocence de nos anciens maîtres. — « En face des outrageantes imputations auxquelles ils sont en butte, nous déclarons que l'enseignement que nous avons reçu chez eux a toujours eu pour base la plus pure morale et le dévouement au pays. Dieu et Patrie, c'était leur programme; nous en prenons à témoin les milliers de leurs élèves qui, dans les rangs de notre vaillante armée, offrent héroïquement leur sang pour la défense du pays. — Nos vénérés maîtres nous enseignaient que l'honnêteté et la justice sont des lois suprêmes, qui doivent diriger ceux qui sont gouvernés comme ceux qui

gouvernement; et nous pouvons dire que ces principes nous ont toujours servi de règle dans notre conduite politique. — « Nous l'affirmons hautement, nous, élèves des Révérends Pères Jésuites, les leçons que nous avons reçues d'eux sont celles de la plus haute morale, du plus noble et du plus sincère patriotisme; et ces enseignements, c'est autant par l'exemple que par la parole qu'ils nous les ont donnés. — « Voilà les Jésuites tels que nous les avons connus, et les voilà tels qu'ils sont encore. — « Dans la libre Amérique, en Angleterre, en Belgique, partout où la liberté est la base des institutions, les Jésuites ne sont pas exclus du droit commun; et, dans ces Etats, l'acte que nous dénonçons à votre justice et à votre impartialité eût été immédiatement puni comme un attentat des plus graves. — « Nous ne ferons pas à nos vénérés maîtres l'injure de nous arrêter aux honteuses insinuations qui ont été dirigés contre eux, et dont l'indignation publique a déjà fait justice. — « Mais, en ce qui concerne l'accusation politique que l'on cherche vainement à faire peser sur eux, à cause de leur caractère religieux et non à raison de leurs personnes, nous ne craignons pas, sous notre caution personnelle, de demander leur élargissement immédiat. — « Et si, comme nous en avons d'avance la certitude, l'accusation ne se trouve basée que sur des délations de mauvaise foi, si aucune preuve ne vient les justifier, nous crierons partout: *Honte aux calomniateurs!* — « Et vous, haut fonctionnaire de la République, vous voudrez, nous n'en doutons pas, au nom de la dignité du pays et de l'honnêteté publique, au nom des principes qui sont le fondement du gouvernement républicain, vous voudrez avec nous, pour les victimes, une éclatante réparation. — « Nous avons l'honneur d'être avec respect, Monsieur l'Administrateur supérieur, vos très humbles serviteurs. (Suivent les signatures.)

Mgr Guibert, archevêque de Tours, a écrit à M. le Ministre de l'intérieur au sujet des violences commises à Lyon et à Marseille contre des membres de communautés religieuses. L'archevêque ne connaissait pas encore l'arrêté de M. Esquiros, qui a expulsé de France les Jésuites de Marseille, et mis leurs biens sous séquestre. La situation s'est donc aggravée. Voici la lettre de l'éminent prélat, datée de Tours, le 13 Octobre 1870: — « Monsieur le Ministre. Dans la position qui m'est faite à Tours par les événements, je reçois les vœux et parfois les plaintes de plusieurs de mes vénérables collègues, et je regarde comme un devoir de les transmettre au gouvernement. Qu'il me soit donc permis, Monsieur le Ministre, d'appeler votre attention sur de graves excès qui se sont commis dans le Midi, et que déplorent non seulement les évêques, mais tous les honnêtes gens. — « Vous ignorez, sans doute, que les prêtres de Lyon, appartenant à divers ordres religieux, ont été, les uns incarcérés, d'autres chassés de leurs demeures; ce qui est apparemment plus facile pour les prétendus patriotes que de chasser les Prussiens. Peut-être aussi ne savez-vous pas que, depuis 17 jours, 10 prêtres et 4 Pères de la Mission de France, à Marseille, sont retenus en prison. — Ces violences se sont accomplies sous de misérables et absurdes prétextes. Mon patriotisme a besoin d'espérer que nous viendrons à bout de l'invasion; mais, quand j'entends dire que le clergé envoie de l'or et des armes aux Prussiens, quand je vois un peuple assez infirme d'intelligence pour le croire, et des autorités locales assez faibles pour se rendre complices de telles extravagances, je ne puis m'empêcher de trembler pour l'avenir de mon pays. — « Personne, dans les rangs ecclésiastiques, ne songe à mettre obstacle à l'établissement du nouveau gouvernement; mais je doute qu'on fasse les affaires de la République en violant le domicile de citoyens paisibles et en blessant toutes les consciences chrétiennes. — « L'honorable membre du gouvernement que j'ai pour hôte m'a toujours manifesté des pensées de modération et de bienveillance; et j'ai la confiance, Monsieur le Ministre, qu'un esprit aussi honnête et aussi élevé que le vôtre reconnaîtra la nécessité de mettre promptement un terme à de brutales injustices. La détention des prêtres et des Pères de la Mission de France, à Marseille, si elle se prolongeait plus longtemps, serait une tache pour la République naissante, et ne pourrait que faire mal augurer de son avenir. —

Veuillez bien agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération. † J. Hippolyte, archev. de Tours.

P.S. Au moment où j'achève cette lettre, je reçois de Marseille une pétition adressée aux membres du gouvernement de la défense nationale de Tours, et signée par les noms les plus honorables. Cette pétition tend à obtenir la mise en liberté des Pères de la Mission de France, injustement et illégalement emprisonnés; elle est accompagnée d'une demande inutilement adressée à M. l'administrateur supérieur du département des Bouches-du-Rhône, et revêtue de 55 signatures des plus recommandables. On me prie de transmettre ces pièces au gouvernement de Tours, et d'appuyer une démarche inspirée par un sentiment de justice; je les joins à ma lettre; elles en sont comme les pièces justificatives." —— Le jeudi 13 Octobre, Mgr l'évêque de Marseille, profitant d'une autorisation qu'il sollicitait depuis longtemps, a pu porter à la prison de St-Pierre, où les Pères Jésuites étaient encore incarcérés, les consolations et les encouragements de sa parole. —— Ces religieux sont enfin sortis de leur prison, mais pour être expulsés du territoire français.

Mgr l'archevêque de Tours, ayant appris l'arrêt d'exil porté par M. l'administrateur des Bouches-du-Rhône contre les Pères de la Mission de France à Marseille, a adressé à M. le Ministre de l'intérieur une seconde lettre; nous sommes en mesure de la faire connaître à nos lecteurs; elle leur offrira autant d'intérêt que la première. —— Monsieur le Ministre, — Dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser hier, je me plaignais de l'emprisonnement, à Marseille, de 10 Pères et de 4 Frères de la Mission de France, appartenant à la Compagnie de Jésus, et je faisais appel à votre esprit de justice pour obtenir leur mise en liberté. — Je lis aujourd'hui dans une dépêche de l'agence Havas qu'on les expulse de notre territoire et que leurs biens sont mis sous séquestre. — Vous avez, Monsieur le Ministre, des préfets qui se croient tout permis, pour lesquels aucune loi n'est sacrée, et qui pensent pouvoir, à leur gré, disposer de la liberté et des biens des citoyens. C'est ainsi qu'on blesse tous les sentiments honnêtes d'un pays; ce n'est pas ainsi que l'on fonde une République. — Vous pourriez, malgré notre passé, nos mœurs et nos traditions, faire accepter cette forme de gouvernement, en respectant tous les droits et toutes les croyances; mais des actes violents et arbitraires, comme ceux de l'administrateur des Bouches-du-Rhône, ne sont pas faits pour convertir les hommes d'ordre au système républicain, dont on essaie pour la troisième fois. Est-ce qu'il entrerait dans les destinées de notre malheureuse patrie de n'avoir plus que la liberté de changer de despotisme, et devrait-elle, après avoir porté pendant de longues années le poids du pouvoir personnel d'un seul, être condamnée à ployer sous la volonté capricieuse des administrateurs envoyés dans les provinces? — J'ai la confiance, Monsieur le Ministre, qu'il n'en sera pas ainsi, et que le gouvernement de la défense nationale ne supportera pas que des mesures aussi odieuses s'abritent sous son nom. — Veuillez bien agréer, etc. † J. Hippolyte archev. de Tours.

Expulsion des Jésuites d'Aix.

On lit dans l'Union, 23 Octobre. — La maison des Pères Jésuites, à Aix, a subi le contre-coup des passions brutales qui ont si durement persécuté les Jésuites de Marseille. Cette communauté, qui n'est connue que par ses saintes œuvres, s'est trouvée gravement menacée, et les autorités de la ville d'Aix se montraient impuissantes à la protéger. Le sous-préfet les a invités à quitter l'arrondissement dans les 3 jours, menaçant sans cela d'une émeute. On obtempéra à cet ordre. Tous les Espagnols sont partis pour leur patrie: ils ont trouvé dans leur consul de Marseille toutes les facilités désirables. Les autres se dispersent chacun de son

côté hors de l'arrondissement. C'est un bien triste spectacle : il y a surtout quelques vieillards pour lesquels cet exil est particulièrement cruel. Mercredi matin les scellés doivent être apposés sur tous les immeubles. Naturellement la question légale reste entière : ce n'est qu'à la violence qu'on cède.

Expulsion des Jésuites de Dôle par Garibaldi.

On lit dans l'Union : — Depuis que le chef des chemises rouges a été nommé généralissime des francs-tireurs de l'Est, il agit en maître dans notre pays. On connait l'école libre de Notre-Dame du Mont-Roland, à Dôle, dirigée par les membres de la Société de Jésus. Elle continuait ses bonnes et fortes traditions, lorsque tout à coup sur elle est venue passer la tempête. L'établissement avait fait preuve de patriotisme en logeant, dès le 19 Octobre, 800 hommes, gardes-nationaux mobilisés de l'arrondissement de Gray (Haute-Saône); ils avaient été reçus dans des casernements préparés à cet effet et indépendants du local réservé aux élèves et aux maîtres. Tous se sont montrés reconnaissants. Mais d'autres visiteurs devaient arriver. — Le dimanche 23 Octobre, à midi et demi, deux membres de la commission municipale de la ville de Dôle, accompagnés d'un peloton de gardes nationaux en armes, se présentèrent à la maison des Jésuites, et leur communiquèrent un arrêté portant expulsion immédiate des Jésuites de Dôle, avec ordre d'exportation à 20 lieues du quartier général. Cet arrêté, signé Bordone, colonel d'état-major, était pris au nom de Garibaldi, avec ces mots : « Pour le général et par son ordre ». On n'avait pas pris la peine de le motiver. — Le R. P. Recteur protesta au nom de la liberté d'enseignement, de la justice et du droit, au nom de toutes les familles dont les enfants lui étaient confiés. Tout ce qu'il put obtenir ce fut un sursis de 24 heures. L'un des membres de la commission municipale, porteur de l'arrêté, sommé de donner les motifs de l'expulsion, répondit au R. P. Recteur : « Monsieur, lorsqu'on m'a envoyé à Cayenne on ne m'a pas donné d'explication. » Le lecteur remarquera la convenance du rapprochement. — Cette odieuse mesure a excité l'indignation de la population de Dôle et des gardes nationaux mobilisés logés dans l'établissement. Elle rencontra dans toute la France la réprobation des gens de bien. Reste à savoir si Garibaldi a le pouvoir d'abolir la loi du 15 Mars 1850 en vertu de laquelle les membres des Congrégations religieuses ont le droit d'ouvrir des maisons d'enseignement supérieur, et si cet étranger peut chasser de leurs demeures des citoyens français. — La triste affaire de l'expulsion des Jésuites de Dôle par Garibaldi forme comme un dossier où doivent prendre place tous les documents importants ; à ce titre nous publions les deux lettres suivantes de Mgr l'Évêque de Saint-Claude : elles sont un témoignage de la sollicitude du vénérable prélat. — « Saint-Claude, le 30 Octobre 1870. — « Monsieur le rédacteur. — « Veuillez avoir la bonté d'insérer dans le prochain numéro de votre estimable journal l'article et les pièces ci-jointes. » — « Recevez, etc. Le secrétaire de l'Évêché Joseph Boudier ch. s.

Saint-Claude, le 27 Octobre 1870. — À MM. les membres du gouvernement de la défense nationale. — « Messieurs, Il est douloureux pour un Évêque français, à l'heure des grandes épreuves de la patrie, d'élever la voix et de signaler le danger que font courir à la liberté et aux droits les plus sacrés de ses enfants, ceux mêmes qui la doivent défendre. — « Le général Garibaldi, cet étranger auquel le gouvernement de la défense nationale a fait l'honneur de l'associer à nos généraux et à notre armée, vient de chasser de leur maison et de la ville de Dôle, les RR. PP. Jésuites, mes diocésains, citoyens innocents et paisibles qui, depuis le commencement de la guerre, s'étaient signalés par leur empressement à recevoir nos soldats et nos blessés dans les bâtiments qui leur appartiennent. — Le pays, Messieurs, tourne les yeux vers vous ; et, quand aux douleurs que lui inflige l'invasion ennemie se joint celle de voir ses

droits de tous les Français, la liberté et la sûreté personnelles foulées aux pieds par ceux qui sont investis de l'autorité, il attend avec confiance de vous, réparation, protection, justice ferme et prompte. — « Sauvez la république, Messieurs, en apprenant à tous que vous ne tolérez de la part de personne des attentats qui la feraient haïr, en montrant que sous ce gouvernement les personnes et les propriétés sont inviolablement respectées ; en rassurant les populations honnêtes, blessées profondément par des mesures qui sont une menace à tous les citoyens. — « Je mets sous vos yeux, Messieurs, la pièce authentique contre laquelle protestent avec moi tous les vrais amis de la liberté, et j'ai trop de confiance en votre haute équité pour ne pas espérer que vous ferez un favorable accueil à ma juste réclamation. — « Agréez, Messieurs, etc. — ✝ Louis Anne, Évêque de Saint Claude.

A M. l'Administrateur du Jura, — Monsieur l'Administrateur, — « Je m'adresse à vous pour protester hautement contre les mesures violentes et arbitraires dont le général Garibaldi vient de se rendre coupable envers les R.R. Pères Jésuites du collège de Dôle. — « Ces religieux inoffensifs, directeurs sous ma responsabilité, d'un collège florissant, viennent d'être expulsés de leur propriété, et atteints dans leur liberté de citoyens français par un ordre d'expulsion signé Bordone, chef d'état major. — « Tous les gens de bien, tous les amis du droit gémiront avec moi de l'entreprise que vient de commettre le général Garibaldi contre des hommes qui ne méritent aucun reproche. — « Si cet étranger peut venir attenter ainsi aux biens et aux personnes des citoyens, et prononcer des décrets de bannissement sans la moindre forme de justice, s'il n'y a point d'appel de ses décisions tyranniques, la liberté et la sécurité ne sont plus que des mots, et la République, qui doit nous les garantir, ne sera plus qu'un mensonge. — « Je mets sous vos yeux, Monsieur l'Administrateur, la pièce inqualifiable que je dénonce par ce courrier au gouvernement de la défense nationale, et je rends trop justice à vos lumières, à l'indépendance de votre caractère et à votre équité, pour ne pas être assuré que vous ferez un favorable accueil à ma réclamation. — Agréez, Monsieur l'Administrateur, etc. ✝ Louis Anne, Évêque de St. Claude.

Lettre du R. P. A. Berger, Recteur du collège de Dôle, au rédacteur du journal l'Impartial des Vosges.

Dôle, 25 Septembre 1871, « Monsieur, » — « Vous me communiquez un article du journal la *Gazette Vosgienne*, rapportant le récit du colonel Bordone, au sujet de notre expulsion de Dôle, en octobre 1870, et vous me demandez ce que je pense de ce récit. Je vous dirai qu'il est complètement faux. Voici le véritable exposé des faits, avec la reproduction exacte des pièces authentiques que j'ai entre les mains.

Garibaldi était à Dôle depuis quelques jours, lorsque le mardi, 18 octobre, trois délégués de la commission municipale nous informaient que nous aurions à fournir le logement nécessaire à 500 hommes, y compris le personnel des officiers. Le jeudi 20, ces Messieurs nous envoyaient un total de 8 à 900 hommes, gardes nationaux mobilisés de Gray et de la Haute-Saône en général. Nous n'avons eu qu'à nous louer des bonnes dispositions des soldats et de la complaisance avec laquelle les officiers ont bien voulu se contenter de la modeste réception faite à un personnel aussi nombreux. — Nous avions bien lieu de compter sur une tranquillité relative, et, au milieu de notre collège transformé en caserne, nous continuions nos classes, ouvertes à nos élèves depuis le 12 Octobre. — Notre confiance s'était accrue à la suite d'une visite qui me fut faite le samedi 22. A 2 heures du matin, deux officiers garibaldiens demandaient à me voir. Je les reçus aussitôt, et l'un d'eux, prenant la parole, me dit : « Nous venons vous trouver de la part du général Garibaldi. Je suis officier français, commandant de place à Dôle ; mon compagnon est capitaine italien ; tous les deux nous sommes au service du général. Il y a dans cette ville des citoyens qui vous veulent du mal. Tout à l'heure l'un d'eux s'est présenté à moi et m'a dit qu'il se propose de venir ce matin, accompagné de quelques membres de la

garde nationale, vous signifier l'ordre de quitter la ville. J'ai répondu à cet homme, après lui avoir demandé son nom, que je le ferais mettre en prison si quelque chose était tenté contre vous. J'ai rapporté au général ce qui s'est passé, et le général m'a dit : Allez immédiatement trouver les Jésuites, et dites-leur de ma part que tant que j'aurai à Dôle une chemise rouge, ils n'auront rien à craindre. De plus, envoyez-leur une garde de 4 hommes, dès le matin, avec la consigne de faire feu sur quiconque viendra les molester. » — Ce commandant de place était M. Foulque d'Avignon, capitaine d'état-major. Je lui fis observer que ce renfort me paraissait inutile, eu égard à la nombreuse garnison qui occupait notre maison. Il insista, et j'acceptai. — A 5h M. Hubert Duplessis, sous-lieutenant dans un bataillon de mobiles des Alpes-Maritimes, arrivait avec le nombre d'hommes indiqué. Il m'apprit qu'il avait réellement reçu l'ordre de faire feu sur tout homme qui essaierait de nous attaquer. — Toutes nos espérances devaient bientôt s'évanouir. — Le lendemain dimanche 23, le citoyen Robert, simple soldat dans la garde nationale sédentaire de Dôle, et non pas capitaine, comme l'affirme le colonel Bordone, se rendait à Mont-Roland, (*) suivi d'un peloton de gardes nationaux. Il était muni d'un ordre du colonel Bordone, dont voici le vrai texte, pris sur la copie laissée par Robert et signée par lui : — Dôle, 23 Octobre 1870. — Citoyen,

Vous vous transporterez immédiatement, avec vos 20 hommes de choix, à Mont-Roland, et vous en ferez partir sans retard aucun tous les anciens habitants, en leur interdisant le séjour du département jusqu'à nouvel ordre. Il leur sera donné une réquisition pour qu'ils se retirent dans les environs de Lyon, de la Savoie ou de la Suisse. — « Pour le général et par son ordre. — Le colonel d'état-major, — Signé : Bordone.

Au citoyen Robert, membre de la ligue de l'Est, à Dôle. — « Pour copie conforme : L. Robert.

Quels sont les griefs qui ont pu motiver cet ordre ? Aucun n'est signalé. Le P. Huguet, vénérable religieux, âgé de 72 ans, et les deux Frères coadjuteurs qui résidaient à Mont-Roland pour le service de la chapelle et du pèlerinage, durent céder à la violence et ils descendirent au collège, escortés d'hommes en armes. Ce cortège y arrivait à midi et demi. Le citoyen Robert me demanda, et je me présentai. Le sous-officier commandant le peloton nous fit entourer par ses hommes l'arme au bras, et le citoyen Robert lut aussitôt un second ordre, dont voici le vrai texte, je les transcris sur la copie authentiquée par le citoyen Robert lui-même : — Dôle, le 23 Octobre 1870. — Citoyen, — Immédiatement après votre retour et l'évacuation de Mont-Roland par les Jésuites, vous aurez à vous transporter également dans leur établissement, situé dans la ville de Dôle, et à y procéder à l'évacuation immédiate des lieux dans les mêmes termes que ceux indiqués dans ma première lettre. Il faut que ces deux mesures soient prises presque simultanément, et que, dans tous les cas, elles soient exécutées avant 11 heures du matin. — Pour le général et par son ordre, — Colonel Bordone.

Sous peine des tribunaux militaires, ils doivent se tenir éloignés du quartier général à une distance d'au moins 20 lieues en arrière.

Au citoyen Robert, membre de la ligue de l'Est. — Pour copie conforme : L. Robert.

Dans cet ordre, comme dans le précédent, dont le texte diffère essentiellement du texte donné par Bordone, aucun grief n'est signalé. — Après la lecture de cette pièce, je protestai contre l'injustice de la sommation qui nous était adressée : Quels reproches avez-vous à nous faire ? — Personnellement, nous ne venons pas vous accuser. Nous remplissons un mandat. — Nous avons des élèves dont nous sommes responsables devant Dieu et devant leurs parents ; nous n'obtempérerons pas à vos ordres. — Le citoyen Robert sortit pour demander, dit-il, un sursis au quartier général. Il revint bientôt après nous annoncer que 24 heures nous étaient accordées, et qu'il passerait au collège dans la soirée,

(*) Mont-Roland est la maison de campagne du collège. Cette maison est située au sommet d'une montagne qui domine Dôle, et son église est le siège d'un pèlerinage très-fréquenté.

afin de me remettre la copie conforme que je lui avais demandée, et de prendre nos noms pour rédiger des passeports. — Aussitôt après le départ du citoyen Robert et de ses hommes, je m'étais empressé de recourir à M. le sous-préfet de Dôle, et d'envoyer quelqu'un chez M. le procureur de la République pour les prier de vouloir bien soutenir ma résistance. Ces Messieurs soumis, eux aussi, à la pression garibaldienne, se déclarèrent impuissants à nous donner un appui. — M. le colonel de la Pommeraye, officier de la Légion d'honneur, bien connu dans notre ville par la droiture et la loyauté de son caractère chevaleresque, nous fit l'amitié de se rendre auprès de Garibaldi, afin de s'assurer que l'arrêt venait de lui, et pour défendre, avec nos intérêts, ceux des familles dont les enfants nous étaient confiés. — A 2 heures, M. de la Pommeraye était au quartier général, et voici, d'après les notes rédigées par lui-même aussitôt après son entretien, le récit de cette visite. — Le colonel, arrivé à la sous-préfecture où résidait le général, lui envoya sa carte portant sa qualité de colonel de la garde de Paris, en retraite. Après une demi-heure d'attente, le général le reçut, debout, couvert et entouré d'une demi-douzaine d'officiers; et, sans le saluer, lui demanda ce qu'il voulait. Il est facile de comprendre que le colonel fut blessé d'une réception si opposée à nos habitudes de politesse, et aux égards auxquels il croyait avoir droit. Il dut prendre sur lui pour ne pas se couvrir aussi; mais il ne le fit pas, dans la crainte de nuire à la cause qu'il venait défendre; et voici à peu près les paroles qui furent échangées: — Général, il existe à Dôle un établissement de jésuites, destiné à l'éducation de la jeunesse, et où sont en grand nombre les enfants des familles les plus honorables de notre province. Vous venez de leur retirer la protection dont vous les aviez entourés à votre arrivée dans notre ville, et vous avez prononcé leur renvoi. Je viens faire appel à votre justice, en vous priant de revenir sur une mesure qui n'a été provoquée par aucun acte coupable de la part des jésuites. — Les jésuites sont exclus de la France par les lois du pays; je n'ai fait que m'y conformer. — Les lois du pays, général, ne prononcent pas l'expulsion des jésuites, puisque depuis de longues années ils se livrent en sécurité à l'éducation de la jeunesse. Ils sont citoyens au même titre que tous les Français, et comme eux ils ont droit, au contraire, à la protection des lois dans leurs personnes et dans leurs propriétés. — C'est possible, mais les jésuites élèvent mal la jeunesse, et ne méritent pas ma protection. — Je proteste hautement contre cette opinion, général; car j'ai un fils qui a été élevé par eux, dans la maison de cette ville. Aujourd'hui il combat pour la France. Il est capitaine d'état-major à Metz, et je sais qu'aujourd'hui comme toujours, il s'y conduit en bon citoyen, en brave soldat, de manière à honorer son pays, son épaulette, et ceux qui l'ont élevé. — Ce peut être votre opinion, mais tout le monde ne pense pas comme vous. — Je le sais, général, mais ceux qui ne pensent pas comme moi forment la minorité des habitants de cette ville; et je crois être en ce moment l'organe d'une majorité bien au-dessus de cette minorité par le nombre et par la qualité. — N'importe, je n'estime pas les jésuites: je les considère comme des hommes dangereux, que l'intérêt de mes opérations militaires m'ordonne d'éloigner de cette ville. C'est une mesure d'ordre et de précaution: — Général, je suis un vieux soldat. J'ai servi 43 ans mon pays avec honneur, et je ne serais pas ici pour défendre les intérêts des jésuites, si vos accusations étaient fondées, et permettez-moi de vous le dire, la mesure que vous avez prise est une mesure de désordre et de désunion. — Je ne suis pas seul à l'avoir prise. Ils ont été expulsés de Lyon, de Marseille et d'autres villes. — C'est vrai, mais la commission du gouvernement a jugé ces mesures illégales et les a annulées. — Les jésuites n'en sont pas moins expulsés. Ils ne rentreront pas. — Permettez-moi une dernière observation, général, il y a encore beaucoup d'enfants chez les jésuites, et ils vont être inopinément jetés sur le pavé. — Oh! cela m'est bien égal. Ils rentreront dans leurs familles, où ils seront mieux que chez les jésuites. — Vous avez aussi prononcé qu'ils eussent à se tenir à 20 lieues de ce pays-ci. Cela leur est bien difficile dans ce temps de trouble, où les communications sont interrompues. —

ci ! pour cela qu'ils aillent où ils voudront pourvu qu'ils partent. — Alors un officier, qui devait être le chef d'état-major, s'approcha poliment du colonel de la Pommeraye, et lui dit : « Colonel, le général est fermement résolu à faire exécuter sa décision, et je vous prie de ne pas insister. » Là-dessus, le colonel de la Pommeraye salua et se retira, sans que Garibaldi ait encore touché son chapeau ; mais le chef d'état-major conduisit le colonel jusqu'au bas de l'escalier. — Comment expliquer un changement si brusque dans les dispositions de Garibaldi à notre égard ? D'après des renseignements particuliers, que nous croyons exacts, Bordone aurait, pendant que M. de la Pommeraye faisait antichambre, parlé à son général et obtenu de lui l'approbation de l'arrêt qu'il avait porté contre nous, et qui était la contradiction de la communication faite la veille par le capitaine Foulque. — Au reste, nous sommes simples narrateurs et n'avons pas mission pour donner la solution des difficultés que ce changement peut soulever. — Après cette nouvelle démarche, restée infructueuse comme les précédentes, nous crûmes devoir céder momentanément à l'orage. C'était l'avis de toutes les personnes que nous consultâmes, c'était surtout ce que demandait la sécurité de nos élèves. Les insultes et les menaces que nous adressaient dans les rues les soldats garibaldiens, cantonnés dans la ville, étaient significatives. Il est des situations que l'on ne peut bien apprécier que sur place. Les événements qui se passèrent bientôt après à Autun, où les mêmes garibaldiens se livrèrent, dans le petit séminaire et dans d'autres maisons religieuses, aux violences que l'on sait, ont fait voir ce que nous pouvions craindre. — Il est facile de juger, d'après les faits que je viens de raconter et que j'affirme, pièces en main, être l'exacte vérité, de la sincérité du colonel Bordone dans son récit du départ des jésuites de Dôle. — Il est faux qu'il y ait eu « des signaux se faisant chaque nuit entre les habitants de Mont-Roland et le gardien du clocher de l'église de Dôle ». — Cette accusation n'a été formulée ni par M. Foulque, commandant de place, dans sa visite du 22 octobre, ni le 23, par Garibaldi dans son entretien avec M. de la Pommeraye, et les habitants de Dôle seront aussi surpris que nous d'apprendre ce méfait. Mont-Roland était, du reste, occupé en ce moment par des garibaldiens en grand nombre. Ils étaient cantonnés dans l'église et dans les maisons voisines : Menotti Garibaldi y avait lui-même son quartier général. Que faisaient donc les factionnaires ? L'injonction du chef de poste aurait fait cesser les signaux plus vite que les formes diplomatiquement acceptables du colonel. — Il est faux qu'une demande m'ait été adressée de faire disparaître « à Mont-Roland un fanal correspondant avec celui du clocher. » Cette demande n'a jamais été faite, ni en termes inconvenants, ni en « termes plus que convenables. » C'est une pure invention du chef d'état-major. — Quant à cette partie « de la population de Dôle » dont « les sentiments d'hostilité pouvaient se traduire par des actes que Bordone voulait empêcher à tout prix », elle n'était ni considérable ni intrépide. M. Foulque a vu son chef le 22 octobre : ce chef n'avait alors, comme on l'a vu, aucun grief à nous reprocher : une réponse énergique a suffi pour l'arrêter. — Remarquez de plus cette nouvelle façon de protéger. Nous avons été accusés. Soit. Il fallait donc instruire le procès, nous entendre et nous juger. Il a paru plus simple au colonel de nous dire : Ici quelqu'un vous en veut, retirez-vous, et gardez-vous bien de vous plaindre : « Nous aimons à prévenir les fautes pour ne pas avoir à les réprimer. » — Il est faux que nous ayons « remercié le chef d'état-major ». — Nous, remercier Bordone ! et de quoi ? — Il est faux que nous n'ayons pas réclamé. Nous avons réclamé par l'intermédiaire du colonel de la Pommeraye auprès de Garibaldi. Nous avons réclamé personnellement auprès du procureur général de la cour d'appel et auprès du général commandant la division militaire. Nous avons réclamé personnellement auprès de l'administrateur du Jura : et nous n'avons pas hésité à entreprendre des voyages difficiles alors, pour réclamer personnellement encore auprès des différents ministres siégeant à Tours. — De plus,

nos réclamations ont été appuyées par celles de Mgr de Saint-Claude; tous les journaux catholiques ont reproduit les protestations énergiques, adressées à l'administrateur du département et au ministre de l'intérieur. Et à Tours, Mgr Guibert, aujourd'hui archevêque de Paris, s'est empressé de prêter à nos réclamations le concours de son active et bienveillante intervention. — Bordone répète, après son général, qu'il "n'avait qu'un but" en tout cela : "assurer la sécurité des opérations militaires." — Et lesquelles? — Aurions-nous compromis les exploits du colonel à Châtillon et Pin-l'Emagny. Il y a eu le 23 octobre, près de ces villages, entre les Français et les Prussiens, un engagement sérieux, où nos troupes étaient commandées par le général Cambriels et où l'avantage nous est resté. Tous les journaux ont parlé de ce fait d'armes. Le lendemain, 24, voici la dépêche qui fut envoyée par le colonel à Avignon, où par ordre du préfet de cette ville, cette dépêche fut imprimée, affichée, vendue dans les rues au prix de 10 centimes. Je la trouve dans le journal l'Étoile de Vaucluse, nº du 28 octobre 1870. — Dôle, 24 Octobre 1870 (9h. du m.) — Quartier général à préfet à Avignon. — J'ai reçu votre adresse au général Garibaldi, ainsi que son cheval. Je vous envoie, par courrier, remerciments, avec portraits et acceptation du titre de citoyen d'Avignon. — Avons fait des prisonniers. — Sans contre marche exigée par situation de Cambriels, nous anéantissions, hier, la droite de l'armée prussienne. Nous les tenons en vue et comptons ne pas en laisser échapper un seul.
Le colonel d'état-major. — Pour copie conforme : — Le Préfet de Vaucluse, Poujade.

Les habitants de Besançon et de Dôle savent très bien que, ni Garibaldi, ni aucun de ses soldats n'a paru sur le champ de bataille et qu'ils en étaient éloignés de huit à dix lieues. Mais peut-être sont-ce les jésuites de Dôle que le colonel a pris pour l'aile droite des Prussiens. Le 23 Octobre, en effet, le colonel a failli nous "anéantir." Il "nous a tenus en vue" le lendemain 24, et "pas un seul n'a échappé" comme "il y comptait." — Le journal d'Avignon fait suivre la dépêche des réflexions suivantes : — M. le préfet a oublié de nous dire quel est le colonel d'état-major qui a envoyé une pareille dépêche. Pourquoi taire son nom? Nous le connaissons tous ici à Avignon. — Je me rappelle qu'en 1868, je faisais partie, avec le citoyen Brun, de la commission chargée des inscriptions sur les listes électorales. M. le colonel d'état-major actuel demandait son inscription sur lesdites listes. M. Brun, alors mon collègue, s'opposa à cette demande, en affirmant que M. B... avait eu des malheurs, des malheurs réels avec la justice. La commission se transporta au greffe du tribunal correctionnel et acquit la preuve que M. Brun nous avait dit la vérité. — La demande du sieur B... fut rejetée à l'unanimité... (L. Guérin.) — Après tout ce qui précède, de quels termes faudrait-il se servir pour qualifier les récits du colonel Bordone? Je vous laisse, Monsieur, le soin de les déterminer. — Agréez, etc. A. Berger, supérieur du collège des jésuites à Dôle.

Expulsion des jésuites de Mongré, (racontée par un Père de cette maison.)

... Le 20 janvier un ordre du préfet de Lyon nous a été intimé pour que nous eussions à abandonner la maison au plus tôt. Quelle justice! Comme ces fiers républicains entendent la liberté! Ce jour même le R. P. Recteur et les autres Pères se sont dispersés. Le Père procureur a fini par obtenir de rester avec son titre d'économe, de représentant des propriétaires... Et puis il a déclaré que si on l'expulsait, il adresserait au colonel tous les créanciers de la maison, notamment le crédit foncier qui a hypothèques sur Mongré. Alors le colonel, quoique de fort mauvaise grâce, l'a autorisé à rester. Avec lui est le F. Mourier son commis. A la ferme sont restés trois autres Frères. La lingerie est occupée par les soldats, mais heureusement avant qu'ils s'en emparassent, nous avions pu expédier les effets des enfants. Ce même jour 20 janvier, après nous avoir intimé l'ordre du départ, on s'est emparé de l'église pour en faire le dépôt des objets d'équipement

Elle était pleine de mobilier; je fis observer à un commandant que nous ne saurions où mettre ce mobilier si considérable: "Eh bien! me répondit ce brutal, déposez-le dans les champs si cela vous plait." Depuis lors ces nouveaux Vandales brisent, volent, pillent comme en pays conquis. Il y a quelques jours ils ont décapité à coups de hâche la vierge du château. C'est tous les jours quelque nouveau dégat. Voulant avoir des chevaux pour la cavalerie et l'artillerie, ils trouvèrent tout simple de les voler. Un lundi jour de marché, ils postèrent de leurs hommes à toutes les avenues de Villefranche. Tout cheval qui paraissait était immédiatement saisi, on ne rendait que les rosses. Ils en ont ainsi volé plus de 200. Tant qu'on n'avait volé que Morgré, les Caladois (habitants de Villefranche; l'unique rue s'appelle Calad) avaient applaudi; mais cette fois ils ont fait la grimace.

Les Prussiens au collége de Dôle. (Lettre d'un Père de cette maison) Dôle, 21 Février 1871.

Nous n'avons pas eu à souffrir du bombardement de notre petite ville. Les balles, les boulets et les bombes sifflaient dans les cours et le jardin, aucun de nous n'a été atteint et la maison n'a pas été endommagée. — Quelques hommes de peu de valeur ont cru se distinguer en réclamant une défense à outrance, ils ont voulu se battre au nombre de 60 contre une colonne de 3 à 4000 hommes. Ils ont abouti à faire tuer 40 ou 50 personnes (des deux côtés) et à faire piller la ville. Nous étions protégés par le drapeau d'ambulance, notre maison a été préservée. Nous avions offert le collége à l'intendance générale de l'armée de Bourbaki pour y recevoir 300 malades. Nous les avons eus pendant sept ou huit jours. La veille de l'occupation il en restait encore 150. On est venu au milieu de la nuit pour nous annoncer l'arrivée des troupes ennemies et faire partir tous ceux qui pourraient monter en chemin de fer. Il n'en restait que 40 au moment de l'arrivée des Prussiens. Les nombreux amis que nous avions en ville se sont empressés de dire aux médecins Prussiens que notre maison pourrait parfaitement leur servir comme ambulance, nous sommes riches, dit-on, et nous avons tout le matériel nécessaire. Ils voulaient nous vexer et ils s'y sont pris eux-mêmes. Notre maison a parfaitement convenu: on s'est emparé d'abord des classes et du local que nous avions réservé pour nos futurs élèves, puis de tout le reste et on a fait transporter ailleurs nos malades français. Mais le matériel nous ne l'avions pas, il était sauvé depuis notre départ dans toutes les ambulances du voisinage; le linge des élèves était emporté par eux et l'on nous a menacés en vain de nous envoyer en Prusse, nous n'avons pas pu fournir ce que nous n'avions plus. Nos bons amis ont alors été requis de faire laver la maison: Dieu sait combien nous le désirions, et de faire apporter chez nous tout ce qui est nécessaire pour 400 malades. Hier encore ils devaient faire faire des bois de lit... Ces Messieurs ne se refusent rien. Quant à nous, nous ne nous occupons nullement de tous ces détails. Nous avons ici une ambulance badoise parfaitement outillée et nous n'avons rien à faire avec les malades si ce n'est pour les administrer. Encore le chirurgien-major a-t-il déjà reproché deux fois au P. Magoyer de vouloir les confesser. Nous avons en ce moment un très-bon aumônier allemand et cette difficulté va disparaître. Le chirurgien-major qui se dit catholique a voulu nous faire faire tous les enterrements pour catholiques et protestants. Vous devinez nos difficultés et nos refus, etc. Inde iræ. Un aumônier catholique est arrivé avec le quartier général de Monthenpt à son retour d'Arbois, depuis ce jour ces Messieurs enterrent catholiques et protestants avec solennité, côte à côte avec le ministre protestant. Chacun donne sa bénédiction et fait son discours. Ces Messieurs ont sans doute des pouvoirs que nous ne connaissons pas... Ils sont très-larges. — Nouvelle surprise. Ces jours-ci des Diaconesses sont arrivées. On a voulu les loger chez nous, dans nos chambres: Deux Pères ont dû leur céder leur logement. Nous avons protesté contre cette violation des lois de l'Eglise et des règles religieuses. Le commandant de place nous a promis que les règles de l'Eglise seront respectées, et

…que ces femmes ne seraient pas couchées chez nous, au moins dans le même local que nous. Il est revenu à 11 heures du soir pour …ous redire la même chose. Werder a approuvé la décision du commandant de place, mais Werder avait aussi donné l'ordre de …s faire coucher chez nous à un médecin qui s'obstine à les faire rester. De là difficulté au fond de laquelle il ne faut pas trop …ndre ce serait dire une troisième fois au commandant de place qui s'est montré très bon: « Vous ne pouvez pas faire exécuter vos …dres ». C'est délicat. Nous avons fait des démarches auprès de Werder lui-même, nous avons fait tout ce que nous pouvions. Nous …bissons les tristes conséquences de la guerre. — Depuis 3 jours nous avons ici 4 novices de Münster. Ils viennent faire leur expérience d'hôpi…tal en soignant leurs malades.

Les prisonniers français à Wittemberg. — Lettres du R.P. de Haza-Radlitz au R.P. de Ponlevoy.

(Wittemberg, le 8 Octobre 1870). Mon Révérend Père Provincial, — P.C. — ….. Il y a dans un camp hors de Wittem…berg … à 5000 prisonniers. En ville il y a trois hôpitaux de blessés français. C'est vous dire que j'ai assez à faire. À peine arrivé, je …me suis rendu chez le colonel commandant de Wittemberg. Quoique protestant il m'a reçu avec beaucoup de bienveillance et m'a donné …une carte avec laquelle je puis entrer au camp et dans les hôpitaux autant que je voudrai. - J'en ai déjà fait le tour, et ce matin j'ai … au camp. Demain dimanche, j'irai dire la Messe et prêcherai au camp, en plein air, en présence de 4000 prisonniers. Il en sera … tous les dimanches, si le temps le permet; sinon, je ferai commander quelques centaines de prisonniers à l'église catholique, qui … petite. Sur l'aumônier a une liberté d'action complète. Je n'ai qu'à écrire au commandant du camp: envoyez-moi di…manche 200, 300 hommes à telle heure pour la Messe, et il les envoie avec un détachement de soldats prussiens qui les conduit. …L'aumônier général des soldats catholiques de Prusse, (appelé Évêque militaire), Mgr Namszanowski, a été autorisé à instituer …des aumôniers pour les français prisonniers. Ceux-ci doivent savoir prêcher en français et auront 50 écus (182 fr.) par mois. Je recevrai … quelques jours ma nomination qui cependant ne m'engage à rien. Il y a ici un Père de la province d'Allemagne, c'est lui … a fait venir. Les 50 écus de traitement suffiront pour l'entretien de nous deux. Si nous avons besoin de plus, l'ordre des …Chevaliers de Malte qui dirige les hôpitaux nous le donnera. Je recevrai aussi une carte pour le chemin de fer: avec cette … je puis voyager partout gratis. J'irai faire des excursions dans les villes voisines (toutes protestantes comme Wittemberg) … confesser les français malades.

(Wittemberg, 14 Octobre 1870.) — …. J'ai en moyenne un enterrement par jour, quelques fois deux. Ainsi, hier … aujourd'hui 2, demain 1. Ici on n'enterre toujours que le troisième jour après la mort. Chaque mort a sa bière. Le … vient chercher le mort à l'hôpital. Un détachement de soldats prussiens, un piquet d'honneur ouvre la marche avec …roulement continu et lugubre du tambour. Puis vient la croix, les enfants de chœur, le prêtre; enfin le mort porté par des …soldats français et suivi par un détachement de prisonniers français. Il y a toujours beaucoup de curieux. Je traverse ainsi …publiquement la ville de Luther dans laquelle il n'y a que 200 catholiques. Après la bénédiction de la tombe le corps est descen…du dans la terre et le détachement prussien tire une triple salve en l'honneur du défunt. Nous avons ici quelques officiers …français, je les ai vus hier à l'enterrement d'un sergent fourrier; ils étaient 6, mais je n'ai aucun rapport avec eux. À Mag…deburg il est mort un officier très-pieux qui a eu un magnifique enterrement et discours prononcé par le Curé. En général les

français sont enterrés avec les mêmes honneurs que les prussiens de même grade. Les soldats prussiens qui rencontrent dans la rue un officier français, sont obligés de lui rendre le salut comme à l'officier prussien. Mais quand un officier français rencontre un officier prussien, il doit saluer le premier. Les soldats prussiens et français vivent ensemble amicalement dans la même caserne. Ils s'amusent ensemble comme s'ils étaient d'une même nation.

(Wittemberg le 26 Octobre 1870.) ... Mes soldats se montrent bien à mon égard, ils sont sensibles à l'intérêt qu'on leur témoigne. La mortalité est encore assez grande. Il en meurt en moyenne un tous les deux jours, la proportion est même un peu plus forte. Je n'ai encore éprouvé qu'une fois un refus de sacrements de la part des malades. Je continue à aller au camp pour y dire la sainte Messe et pour prêcher en plein air; mais bientôt le froid m'en empêchera. On s'attend ici à la reddition prochaine de Metz et l'on prépare déjà des logis pour un certain nombre d'officiers. Parmi les prisonniers de guerre il y a un jeune chasseur, engagé volontaire âgé de 19 ans, le jeune Comte de Quelen, petit neveu de l'Archevêque de ce nom. Il est bon chrétien. J'ai eu pitié de ce jeune homme qui avec les autres couchait au camp, où d'ailleurs son âme aussi était assez exposée parmi tous ces soldats. Je suis allé voir le colonel commandant de Wittemberg: celui-ci m'a accordé de prendre le jeune de Quelen chez moi, en qualité de secrétaire. Il loge et mange avec moi, m'accompagne dans mes courses. Je suis content d'avoir pu rendre ce service au petit neveu du célèbre et savant Archevêque de Paris.

Varia. — France. — Conversion obtenue par l'eau bénite de St Ignace.

On nous communique la lettre suivante d'un de nos Pères de Nancy. (8 Juin 1871.) —— Je croirais manquer de reconnaissance envers la Bonté divine si je négligeais de faire connaître la faveur singulière dont Saint Ignace, pour sauver une âme, a bien voulu tout récemment récompenser notre confiance en lui. — Dans une ville des Vosges, une malheureuse fille, qui depuis nombre d'années vivait dans le désordre le plus scandaleux, avait fini par perdre tout sentiment de foi et de religion. Ses discours habituels étaient des blasphèmes contre Dieu, contre la Sainte Vierge, la religion, le Pape et les prêtres. Vers le milieu du mois de Mars de cette année tandis que je prêchais dans la paroisse, elle fut subitement frappée des atteintes de la petite vérole, maladie qui faisait alors de grands ravages dans le pays, et, en peu de jours, elle se voit réduite à la dernière extrémité. On appelle auprès d'elle un des Vicaires de la paroisse, mais son ministère est repoussé avec des injures et des imprécations. Le mal cependant, empirant d'heure en heure, amène bientôt le délire et la mort paraît imminente. Le Vicaire qui est de nouveau vivement demandé par les parents de la mourante, a la douleur de voir que sa présence auprès d'elle ne sert qu'à l'irriter davantage, lui faisant proférer, même dans le délire, des blasphèmes plus horribles encore. Tout effrayé d'un pareil spectacle il vient me trouver pour me faire part de son chagrin et de l'impuissance où il était de sauver cette âme infortunée. Je ne sais pourquoi: mais l'idée d'avoir recours à l'eau bénite de Saint Ignace se présenta dès lors à mon esprit. Le pieux Vicaire n'eut pas plutôt entendu parler de ce nouveau moyen de conversion, qu'il l'accepta avec une grande confiance. Sans perdre de temps il retourne auprès de la mourante, muni d'une petite fiole de cette eau privilégiée, et, malgré les imprécations qu'elle ne cesse de vomir contre lui, il l'en asperge le plus qu'il peut, ainsi que son lit, ses effets, toute sa chambre. Puis, avant de se retirer, on était à la fin du jour, il recommande aux personnes de la maison d'en laisser tomber quelques gouttes dans les potions qu'on lui donnerait, et de renouveler de temps en temps pendant la nuit les mêmes aspersions. Ces recommandations furent fidèlement exécutées. Le lendemain matin, la malade qui avait un peu sommeillé durant la nuit, se réveille toute changée: le délire avait disparu ...

avait touché son cœur. « Oh! que je suis coupable, dit-elle en soupirant, que je suis coupable! Allez vite me chercher un prêtre, et priez Dieu pour moi afin que Dieu me pardonne mes péchés. » On s'empresse d'avertir le même Vicaire qui cette fois est reçu comme un ami, un bienfaiteur, le Ministre des Miséricordes Divines. Il entend sa confession, lui donne l'absolution, et, sans tarder, va lui chercher le St. Viatique et les Stes Huiles. Miracle admirable de la grâce! Cette pauvre pécheresse qui tout à l'heure encore blasphémait avec fureur, à présent ne trouve pas de termes assez expressifs pour dire tout le bonheur qu'elle éprouve d'être réconciliée avec Dieu et de mourir avec le pardon de ses fautes. Son bonheur se traduit par des transports de joie qui font verser des larmes d'attendrissement aux personnes qui l'entourent et qui, depuis longtemps, connaissent sa vie impie et scandaleuse. — Le délire cependant, qui, par un effet de la miséricorde divine, semble n'avoir été suspendu que juste pour lui laisser le temps de se convertir et de recevoir les Derniers Sacrements, ne tarde pas à la reprendre pour ne la plus quitter qu'avec la vie, car le mal allait toujours croissant. Chose véritablement touchante et qui semble montrer la présence de la grâce dans cette âme convertie, elle a continué même dans son nouveau délire à parler comme auparavant de la miséricorde divine, de sa confiance en Marie, du bonheur d'être dans la paix et l'amitié de Dieu. Ces mêmes paroles et d'autres semblables sont sans cesse revenues sur ses lèvres jusqu'à son dernier moment. Elle mourut dans la journée vers le soir. Son corps toutefois, par suite de l'état de faiblesse et d'épuisement où l'avait réduit toute une vie d'affreux désordres, est entré en décomposition immédiatement après qu'elle eut rendu le dernier soupir, et l'infection a été aussitôt intolérable. C'est pourquoi on fut obligé de la porter en terre dès le lendemain matin le plus promptement possible. — Le Prêtre et les autres personnes qui furent témoins de cette étonnante conversion et de cette mort chrétienne n'hésitèrent pas à attribuer tout l'effet au pieux usage que l'on venait de faire de l'eau bénite de Saint Ignace. Chacun voulut se procurer de cette eau merveilleuse, et je fus obligé d'en bénir à plusieurs reprises.

Guérison obtenue par l'intercession du R.P. Olivaint. — (Lettre d'un médecin à un autre médecin.)

Vous dites, cher collègue, qu'en médecine on ne peut constater un *miracle*. Vous voulez dire, sans doute, qu'en médecine on ne peut presque jamais faire la part d'un médicament et s'attribuer la guérison d'un malade. Mais affirmer qu'un médecin ne peut constater un miracle, c'est nous mettre au-dessous du vulgaire. Le peuple croit au miracle, et il a raison. Il croit que Celui qui a fait l'homme le connait encore mieux que vous et moi, cher collègue, malgré toutes nos études anatomiques, physiologiques et pathologiques. Par conséquent, refuser à Dieu la science et le pouvoir de guérir, ce serait une absurdité. — Mais vous direz: Quand nous traitons un malade, nous ne savons si la guérison est le résultat du traitement ou de l'intervention divine. Ici deux cas se présentent: — Voilà un malade qui est affecté d'une tumeur blanche au genou. Depuis plusieurs années il est étendu sur son lit, et dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Si vous essayez vous-même d'imprimer un mouvement à l'articulation malade, vous déterminez les douleurs les plus vives. Vous savez quels dégats sont produits dans les parties molles, les cartilages synoviaux et les os même. La plupart du temps, l'ankylose du membre est le résultat le plus favorable que nous puissions espérer après beaucoup de traitements variés et douloureux, qui souvent n'aboutissent qu'à mettre le malade et le médecin au désespoir. — Avez-vous osé quelquefois promettre une guérison radicale à un malade ainsi affecté? Eh bien! je vous accorde que par hasard vous arriviez à une guérison complète. Mais dans combien de temps? Pourriez-vous répondre qu'avant 6 mois ou même un an le malade aura recouvré ses mouvements et ses forces? Dans ce cas même, mon cher collègue, vous n'auriez pas fait un miracle. — Mais voilà une jeune fille de 24 ans, avec une tumeur blanche au genou,

des tubercules dans le poumon et dans l'abdomen. Il y a 3 ans qu'elle est au lit. Malgré les soins d'habiles médecins de la capitale, le mal a fait de grands progrès. Bien plus, une nouvelle maladie encore plus grave que la première, une péritonite, rend tout espoir de guérison impossible. — Les médecins abandonnent la malade, qui est à l'extrémité. On lui a déjà administré les derniers Sacrements. Tout le monde avait perdu l'espérance, excepté la malade, qui priait avec foi. — Ici les esprits forts se moquent. — Elle s'était recommandée à un mort, au P. Olivaint, de la Compagnie de Jésus, que d'autres esprits forts avaient fusillé pour mieux se moquer de Dieu et de la religion. — On transportait un matin, sans bruit (car les hommes de la commune n'étaient pas tous en prison), le corps du martyr dans la chapelle des Jésuites, rue de Sèvres. Notre malade avait demandé à toucher le cercueil. On avait fait des difficultés pour transporter une mourante dans un fiacre. Enfin, voyant son grand désir et sa foi, on avait cédé à sa dernière volonté. On l'apporte. Elle touche le cercueil et se jette à genoux. La voilà debout et marchant à la suite du cercueil qu'on portait à l'église, et quand tout est fini, elle retourne à pied chez elle, c'est-à-dire jusqu'à la rue Notre Dame des Champs. Et chaque matin pendant 9 jours, elle revient à pied au même lieu pour remercier son bienfaiteur. — Voilà, cher collègue, une médication à laquelle vous n'aviez pas songé, et qui ne se trouve dans aucun ouvrage de pathologie. — Les matérialistes ne s'occupent ni de l'âme, ni de la prière, ni de Dieu, parce qu'ils ne les ont pas trouvés sous le scalpel ou le microscope. Néanmoins ils peuvent constater la guérison, puisqu'ils la voient de leurs yeux. Cette guérison n'a pas été produite par les médicaments, puisque la science la reconnaissait impossible; elle déroge donc aux lois ordinaires de la nature; et voilà pourquoi c'est un miracle.

Signé : Docteur Lelièvre médecin de la faculté de Paris

Chine. — Macao. — Expulsion des Jésuites de Macao. — Lettre du R. P. Cahill. (communiquée par le R. P. Pfister.) — Hong-Kong, 19 Août 1871. — Le décret d'expulsion a été enfin mis à exécution : nous avons tous quitté Macao. Les PP. Rondina et Virgili sont partis le 12, ils sont maintenant sur le Pacifique en route pour San-Francisco; le P. Pereira et les 2 Frères partiront pour l'Europe par la malle du 8 Septembre. Moi, je me rends à Manille aussitôt après leur départ. Mgr Carvalho, le nouvel administrateur du diocèse est arrivé le 19, c'est ce qui a hâté notre départ; je suis parti de Macao le même jour et je l'ai vu à bord du "Sedan" arrivé depuis quelques heures. Ainsi nous ne nous sommes point rencontrés, c'est pour le mieux, étant d'idées et de vues si opposées, une entrevue eût été désagréable pour tous les deux. — La scène qui a eu lieu au moment de notre départ était vraiment déchirante : tous les bons catholiques de la ville étaient venus à bord du vapeur pour nous dire adieu. Que de larmes, que de sanglots et de lamentations! Que nos élèves pleurassent amèrement dans une telle occasion, on ne s'en étonnait pas, à cet âge on est si sensible. Leurs larmes certes nous affectaient et nous attendrissaient. Mais ils n'étaient pas les seuls à pleurer; c'étaient aussi leurs pères, c'étaient des vieillards, c'était le Clergé de la ville : nous en conserverons toujours un bien précieux souvenir. — Le jour même de notre départ, un certain nombre de ces âmes d'élite qui conservent encore l'esprit des anciens Portugais, ont commencé à prier Dieu, afin qu'il hâte le jour de notre retour, et elles disent qu'elles ne cesseront de prier et d'importuner le Ciel, jusqu'à ce que leurs prières soient exaucées. Une des raisons de cette affection pour nous est sans doute la mémoire que l'on a conservée de l'ancienne Compagnie. Nous sommes, disent ces bons Macaïstes, les frères de ces hommes qui ont tant fait et tant souffert pour la plus grande Gloire de Dieu. Ils se souviennent bien de l'expulsion de 1762, et en voyant cette nouvelle expulsion de 1871, ils croient voir renaître l'esprit de Pombal et des impies de son temps : et de même que leurs ancêtres détestaient les projets anticatholiques

de ce ministre, de même eux, détestent le libéralisme, et par conséquent le nouveau système d'éducation qu'on veut inaugurer parmi eux. Quel contraste entre notre départ et l'entrée du nouvel administrateur! Quelques officiers de l'armée, presque tous francs-maçons, se sont présentés pour le recevoir: ils lui ont donné l'accolade avec une affection vraiment fraternelle. Tous ceux au contraire qui nous avaient montré tant d'affection quelques heures auparavant, sont restés chez eux. Le nouveau venu s'en est beaucoup étonné! Il va ouvrir les classes avec grand éclat le 8 Septembre. Il a amené avec lui, pour nous succéder, deux minorés et quelques séculiers: il désire avoir des prêtres; mais il n'a pu en trouver. Un de ses premiers actes a été d'engager un jeune professeur notre ancien, à prendre la soutane pour être ordonné plus tard. Celui-ci, qui est très-bien et très-vertueux, le refusa en disant, que s'il avait quelque idée d'être prêtre, il tâcherait d'entrer dans la Compagnie. Mais il est si loin d'avoir la vocation ecclésiastique, qu'il songe maintenant à son mariage. — Bien des catholiques de la ville avaient dit que comme cet homme était venu pour chasser les Jésuites et inaugurer le libéralisme, le ciel ne manquerait pas de maudire son œuvre. Une famille qui, à ce qu'il paraît est très-zélée en sa faveur, voulut être la première à lui confier un enfant. Ce premier disciple du nouveau système antijésuitique, est donc entré avant le temps fixé pour l'ouverture des classes. Or hier, comme je viens de l'apprendre par deux lettres écrites ce matin, il s'amusait dans le jardin. Ayant grimpé sur un arbre, pour dénicher des nids d'oiseaux, il est tombé tout à coup, et est mort quelques heures après. On a commencé à crier: « Voilà la malédiction que nous avions prévue, qui commence déjà: aucun événement semblable n'a eu lieu tout le temps des jésuites ». Bien qu'ils aient tort de juger ainsi, cela montre bien où est leur cœur. — Quelle joie ne serait-ce pas pour eux si un jour nous pouvions revenir. Ils espèrent et ils croient que le bon Dieu aura pitié d'eux: en attendant, le souvenir de leur affection sera toujours une consolation pour nous. — Nous restons ici chez les bons Pères Dominicains espagnols qui nous ont reçus comme des frères, et où nous sommes comme dans une maison de la Compagnie.

Amérique. — *Incendie de Chicago.* — (*Préservation de l'église et du collège des Jésuites.*) — On nous communique l'extrait suivant d'une lettre de Chicago, 14 octobre 1871. — ... Déjà le feu avait consumé une partie de la rue Taylor où se trouve le couvent du Sacré-Cœur, et par une providence que tout le monde regarde comme miraculeuse, le vent changea et les flammes prirent une direction tout opposée. La belle église des Pères Jésuites, leur collège et tous les habitants de leur paroisse furent sauvés, et ce qui est le plus extraordinaire, un pauvre Bedeau de leur église qui demeurait dans un autre quartier, mit sa maisonnette de bois sous la protection de la Sainte Vierge, et cette pauvre maison resta intacte tandis que toutes celles qui l'entouraient sont devenues la proie du terrible élément. Il est aussi à remarquer que toute la partie de la paroisse qui a été récemment ôtée aux jésuites par Monseigneur, a été brûlée. — On dit qu'il y a eu 20000 bâtiments brûlés, et qu'au commencement 150 000 personnes se trouvaient sans abri et sans nourriture. On croit que 1000 personnes ont péri dans les flammes. Les établissements en pierre et les ponts en fer fondaient comme de la cire; les palais des riches et les cabanes des pauvres ne formaient plus qu'une ruine: pas un mur, pas même une pierre ou une brique n'indique l'endroit des rues dans la plus grande partie de la ville. Sept églises catholiques, le palais épiscopal, les asiles des orphelines, le couvent des dames bénédictines, des Sœurs de la Merci, de Saint Joseph, des Sœurs de la charité, ainsi que le monastère du bon Pasteur ont disparu. — Les personnes pieuses croient que le Seigneur a permis la destruction de cette ville à cause de l'orgueil et de l'impiété des habitants. Pendant que les flammes dévastaient tout, quelques pauvres femmes et des enfants sans abri demandèrent à loger dans l'étable d'un riche propriétaire; ce cruel les renvoya avec des paroles dures et quelques minutes après, sa maison fut consumée. Plus de 2 000 personnes sont logées dans la maison, le collège et les écoles des Pères, où ils reçoivent les provisions envoyées de

St Louis et de toutes les villes de l'Union. La maison du Sacré-Cœur, qui est le seul couvent épargné, est aussi remplie de religieuses, d'orphelines et d'autres personnes malheureuses : pour leur venir en aide les élèves viennent d'offrir à leur Supérieure, 5000 francs et des malles de vêtements pris de leur trousseau.

Canada. — Extrait d'une lettre du R. P. Désy au R. P. Peultier. — Permettez-moi d'abord de vous exprimer mes sympathies les plus profondes pour les désastres que vient d'éprouver votre patrie que nous regardons encore comme notre mère patrie. Veuillez croire, mon R. Père, que la Nouvelle-France n'est pas restée indifférente aux malheurs de l'ancienne. Outre une procession publique dans les rues de Montréal, présidée par sa Grandeur Mgr Bourget et dans laquelle fut portée la statue de N. D. de Bonsecours, outre de nombreuses et abondantes quêtes faites dans toutes les églises du Canada pour venir au secours des blessés français, il y eut à Montréal, dans l'église de N. Dame, le 14 Mars, une grande démonstration funèbre en l'honneur des Zouaves pontificaux français. Cette démonstration avait été organisée par les Zouaves Canadiens, désireux de donner à leurs frères d'armes ce témoignage de sympathie chrétienne. « On ne peut comparer cette démonstration dit le Nouveau Monde, qu'à celles qui ont vu le départ des Zouaves canadiens pour Rome, le 19 Février 1868 et leur retour au pays après la prise de la ville éternelle par l'armée du roi-voleur. C'était la même foule qui se pressait dans son enceinte et le même sentiment religieux qui animait les fidèles. Rarement nous avons vu plus belle décoration funèbre. En entrant on était d'abord saisi en apercevant au milieu de la grande allée un magnifique catafalque surmonté d'une haute colonne funéraire. Sur le sommet de la colonne reposait, sur un socle entouré de drapeaux tricolores, la statue de la France en pleurs. Au dessous on lisait l'inscription suivante : "Sa gloire a été changée en deuil et en larmes"; et plus bas ces mots : « La France au Canada ». Le catafalque était flanqué de 4 autres petites colonnes militaires, sur la base desquelles étaient étalés des faisceaux d'armes et de boulets de canon. Sur la face extérieure de chacune d'elles se lisaient des versets des saintes écritures appropriés à la circonstance, tels que : "Manu quidem pugnantes, sed Dominum orantes ; Quomodo ceciderunt fortes in prælio", et ceux-ci : "Rachel qui pleure ses enfants et qui ne veut point recevoir de consolation parce qu'ils ne sont plus. Alors il y eut un grand deuil dans Israël et dans tout le pays." De là le regard se portait sur le maître-autel richement tendu de noir ainsi que les autels latéraux et le tour des jubés. En avant du catafalque était une place réservée aux Zouaves Canadiens. Il y en avait près de 150, la plupart en uniforme, venus de toutes les parties de la province pour rendre un dernier hommage à leurs camarades défunts. Autour de la décoration funèbre étaient rangés sur deux haies 30 Zouaves, l'arme au bras et à la tête desquels on remarquait la stature carrée du lieutenant Taillefer qui leur jetait le commandement d'une voix mâle et brève. Ils composaient la garde d'honneur. Au chœur on distinguait au milieu d'un grand nombre de prêtres, NN. SS. les Évêques Bourget, Lynch, Pinsonnault. Après l'exécution du Dies iræ, du Requiem de Mozart, M. l'abbé Colin, Prêtre de St Sulpice, monta en chaire. Il prit pour texte de son oraison funèbre ces paroles tirées du livre de la Sagesse : « Il les a trouvés dignes de lui et il les a reçus en holocauste. » M. l'abbé Colin s'est distingué, comme toujours d'ailleurs, par la force du raisonnement, la clarté des idées et la beauté de la diction. Il a démontré que ces héros dont nous déplorons la perte, se sont couverts de gloire en défendant l'œuvre des siècles, en protestant contre la plus sacrilège des spoliations et en mourant pour la grande cause de la liberté et de la patrie. Son invocation à la France a été surtout remarquable : on voyait frissonner l'immense auditoire sous l'effet de sa parole ardente, et plus d'une larme est tombée des yeux des fidèles émus. — Ainsi, mon R. Père, vous le voyez, vos malheurs comme vos gloires sont les nôtres. Voici comment Mgr de Montréal terminait la circulaire par laquelle il sollicitait des

aumônes pour la France : « Espérons que Saint Joseph, ce fils de tant de rois de Juda, rétablira la royauté du Vicaire de Jésus-Christ et que le glorieux époux de la Vierge Immaculée, rétablira le royaume de Marie, la France, qui s'est toujours montrée si dévouée pour sa Reine, sa Mère et sa protectrice ?»

Espagne. — Extrait d'une lettre du F. Emmanuel Gil. — A Bilbao nos Pères ont donné, au mois d'octobre 1870 et à l'occasion de la guerre entre la France et la Prusse, un triduum pour implorer la miséricorde de Dieu. Il y eut sermon matin et soir ; grand'Messe le matin pendant laquelle le Saint Sacrement était exposé, et salut le soir. Le dimanche, 9 octobre, qui suivit le triduum, un Evêque distribua la Communion générale qui se monta à 4500 communions.

On nous écrivait le 25 octobre 1870. Un grand nombre de petites écoles fonctionnent en Espagne, sous la direction de nos Pères. Il y en a deux à Séville d'une soixantaine d'élèves, une autre à Jerez qui en compte 34, 60 à St Sébastien, 40 à Orduña, etc... Nos Frères théologiens sont tous à Salamanque. Nos Pères donnent des missions comme auparavant.

Extrait d'une lettre du R. P. Maruri au R. P. Felin. (Octobre 1870). — Je vais vous raconter un scandale très édifiant qui m'a été rapporté tel quel par le directeur de l'hospice où le fait s'est passé. Il y a à peu près un an, nos nouveaux gouvernants renvoyèrent de l'hospice les Filles de la Charité pour leur substituer des personnes de leur choix, sous prétexte que les filles de Charité frappaient les enfants avec des courroies et semblaient ne pas savoir que ces pauvres petits doivent être traités avec douceur. Peu de temps après l'installation des nouvelles maîtresses, celles-ci se mirent aussi paraît-il, à employer les courroies, et même les nerfs de bœuf, et ce dernier moyen ne suffisant pas, elles vinrent même à tirer des coups de révolver sur leurs élèves. Ainsi un jour il y eut une vraie décharge de mousquèterie contre les enfants au réfectoire, qui à leur tour accablèrent d'une grêle de pierres leurs douces maîtresses. Celles-ci furent bousculées, maltraitées et mordues, et ne trouvèrent rien de mieux pour corriger leurs administrés que de les renvoyer tous depuis l'âge de 15 ans jusqu'à 60. Voilà donc cette multitude de malheureux sans foyer et sans pain. Que faire pour éviter de mourir de faim ? Ils se dispersent dans les vignes alors chargées de raisins, pour les dévaster. Ce fut alors qu'on accourut vers les prêtres pour les conjurer d'intervenir, puisqu'ils étaient les seuls disait-on, qui pouvaient apaiser l'emeute et faire rentrer chacun dans son devoir.

France. — Le Mans. — (Collège N. D. de Ste Croix.) — En 1868, le collège de N. D. de Ste Croix, fondé par l'abbé Moreau, était dans une situation précaire et Mgr Fillion, évêque du Mans, avait un grand désir de voir nos Pères s'établir dans sa ville épiscopale et relever le collège. Pendant 2 ans de 1868 à 1870, une active correspondance eut lieu entre Mgr et le R. Père Provincial pour traiter cette grave affaire. Les difficultés étaient considérables. La congrégation de Ste Croix était scindée en deux partis ; l'un voulait la vente de Ste Croix et de ses annexes pour liquider les dettes de la congrégation et éviter le scandale d'une banqueroute ; l'autre parti ayant à sa tête l'abbé Moreau, résistait à tout, aux nécessités, aux exigences des circonstances,

et ne voulait pas entendre parler de vendre Ste Croix ni surtout laisser les Jésuites s'y installer. D'autre part, les dettes de Ste Croix étaient trop considérables pour que la Compagnie pût s'en charger ; le manque de sujets pour fonder une nouvelle maison, faisait une troisième difficulté, compliquée encore par la nécessité d'obtenir du gouvernement impérial l'autorisation pour les Jésuites de fonder un nouveau collège. — Mais Mgr Fillion avait pris cette affaire à cœur et il faisait beaucoup

prier dans ses communautés religieuses pour obtenir la bénédiction du Ciel sur ses projets. De plus, beaucoup de personnes honorables et influentes, au Mans et dans les environs, s'intéressaient à cette affaire. Aussi peu à peu la main de Dieu abaissa les différents obstacles. — Bientôt l'Abbé Moreau comprit que dans l'état où se trouvait la Congrégation, le mieux pour lui était de voir nos Pères venir s'établir au Mans. D'ailleurs la décision du chapitre général de sa Congrégation réuni à Rome et les ordres de la cour Romaine ne lui permettaient plus d'hésiter. — 1er Obstacle disparu. — La question pécuniaire était sérieuse. Nos Pères ne pouvaient se charger des dettes de Ste Croix. Mais la société civile de la Congrégation demanda une liquidation judiciaire et la vente de l'immeuble. Le marquis de Nicolaï acheta au mois de Décembre 1869, à notre intention, la maison, l'église et le terrain assez vaste annexé au collège. — Pour le personnel, il avait été convenu avec Monseigneur que le collège n'aurait d'abord que les classes inférieures ; 7ème, 6ème, 5ème, 4ème, la première année, et que chaque année on y ajouterait une nouvelle classe. — Ces arrangements ainsi faits, Mgr Fillion avait enfin, à force d'instances, obtenu du T. R. Père Général la promesse de notre établissement au Mans. — Mais restait le gouvernement impérial, duquel, par une interprétation fausse de la loi de 1850, on nous obligeait d'obtenir l'autorisation pour fonder le nouveau collège. Là peut-être fut l'obstacle le plus difficile à vaincre. Après un an de démarches et de sollicitations auprès du ministre M. Baroche, avec le secours des députés du département de la Sarthe et de personnages puissants, l'affaire semblait n'avoir pas avancé d'un pas. Mais les prières demandées de toutes parts par Monseigneur devaient vaincre toutes les oppositions. A la fin du Carême 1869, la réponse de M. Baroche était absolument négative. Au mois de Janvier suivant, M. Olivier arrivait au ministère, et on en profitait pour faire de nouvelles démarches. Enfin au mois de Mai 1870, après quelques velléités de résistance, le gouvernement avait cédé et accordé la permission demandée. — Le 11 Avril précédent, avait été déposée, selon l'exigence de la loi, la demande de permission pour l'établissement au Mans d'une école libre. — Aucune opposition n'ayant été faite durant un mois, la maison fut ouverte le 12 Mai. L'hospitalité avait été offerte à nos Pères au palais épiscopal, car la maison de Ste Croix était absolument nue et privée de tout ameublement et de toute espèce de matériel. — Mais des âmes charitables vinrent au secours de nos Pères. Le 13 Mai les Carmélites envoyèrent au collège ce qui était nécessaire pour la nourriture ; le 15, les religieuses de la Visitation prêtèrent différentes choses, et en particulier ce qu'il fallait pour donner la Bénédiction du T. Saint-Sacrement. Des personnes de la ville envoyèrent aussi différents dons. Peu à peu, quelques chambres furent meublées, et on s'occupa d'approprier la maison. — La tâche était grande. La maison était très endommagée, les classes extrêmement petites. On se mit à l'œuvre aussitôt. — Ces différents travaux occupèrent les mois de Juin, Juillet et Août. — Au mois d'Août arriva le R. P. Recteur ; le 5 Septembre, le R. P. Provincial arriva avec les Socius, fuyant de Paris, dont les communications avec la Province allaient être coupées. — Le 14 Septembre, 550 soldats, formant le dépôt du 90ème de ligne, viennent loger au collège, chassés de St Germain par l'armée des Prussiens sous les murs de Paris. Ils restent ici 10 jours. Plus de 100 bons livres de lecture ont circulé parmi eux ; 52 chapelets, 214 scapulaires, 252 petites croix, 300 médailles, 300 exemplaires du livre Dieu et Patrie leur ont été distribués. Le dimanche qui s'est rencontré pendant leur séjour, presque tous ont assisté à la Messe dite pour eux, et ont écouté avec grande attention la petite instruction qui leur a été faite. — Le 5 Octobre était le jour fixé pour la rentrée des élèves. — Le 6 à 8 heures du matin, Mgr dit la Messe du St Esprit sans grande pompe et sans grand appareil, et fit une exhortation à nos 60 élèves. Le 7, le 8 et le 11 arrivaient les élèves de la marine, de la rue des Postes, et ils sont

installés au collège où ils suivent leur cours à part. — Le 10 octobre, arrive à Ste Croix le premier bataillon des zouaves pontificaux, moins les trois premières compagnies détachées contre les Prussiens vers Orléans. Dès le lendemain de leur arrivée, ils se réunirent à l'église le soir après l'appel pour faire la prière en commun et écouter une courte allocution. Plus tard, les zouaves demandèrent que l'allocution fût précédée de la Bénédiction du Saint-Sacrement. Ces pieux exercices étaient chaque jour suivis de quelques confessions. Le 14 octobre, 1er Vendredi depuis leur arrivée, ils se consacrèrent au Sacré-Cœur dans notre église, à l'exercice du soir. Tous les dimanches ils assistaient à la Messe dans notre église et entendaient une courte instruction. — Le 17 Octobre arrivèrent au Mans les trois compagnies qui à Orléans avaient posé en France la réputation des zouaves pontificaux. — Un des Nôtres publia le 28 Octobre, avec approbation de Mgr du Mans, une petite feuille sous ce titre : Triomphe de la France par le Sacré-Cœur de Jésus. Cette feuille fut répandue par milliers par toute la France. — Le jour de la Toussaint, les communions des zouaves pontificaux furent nombreuses. — Dans la nuit du 8 au 9 novembre, le premier bataillon quitta Ste Croix pour marcher à l'ennemi. Le 10 nous commençâmes dans un de nos dortoirs une ambulance qui devait durer jusqu'au 9 Mars, c'est-à-dire pendant 4 mois. Le 23 nov., la ville du Mans était sérieusement menacée par les Prussiens. La ville regorgeait de troupes ; nous en eûmes à loger 1600 en une nuit pour notre part : l'église elle-même dut leur être cédée. — Plus de la moitié de nos élèves se retirèrent dans leur famille ; le 24, les marins se retirèrent à Vannes ; le 25 nov. nous n'avions plus que 30 élèves. — Le 30 le dépôt des zouaves pontificaux quittait le Mans et se rendait à Poitiers. — Le 2 Décembre, le 1er bataillon des zouaves, parti de Ste Croix le 9 nov., déployait dans les champs de Patay l'étendard du Sacré-Cœur, et après des efforts héroïques de courage et d'audace, perdait environ la moitié de ses braves. Le même jour, 200 soldats de ligne venaient loger à Ste Croix, et recevaient avec plaisir les médailles et les petits livres qui leur étaient offerts. — Cependant notre ambulance, bornée d'abord à 40 lits, renfermait bientôt jusqu'à 150 blessés ou malades, à qui on prodiguait les soins du corps et de l'âme. — La distribution des objets de piété et des livres de lecture était continue. — Le 20 Décembre à 5h du matin, le 1er bataillon des zouaves, revenant de Poitiers où il s'était reformé, entrait à Ste Croix. Aussitôt furent repris pour eux les exercices du soir : Bénédiction du Saint-Sacrement, mot d'exhortation et prière du soir. — Quelques uns de nos Pères allaient visiter les troupes nombreuses campées autour de Sargé, à une lieue du Mans : et toujours les distributions d'objets de piété et du petit livre : Dieu et Patrie, étaient bien reçus. — Le 25 Décembre, grande cérémonie dans les trois salles de notre ambulance. Des autels avaient été dressés dans chaque salle et ornés avec des sabres et des bayonnettes. Un de nos Pères, pendant la nuit de Noël, célébra successivement ses trois Messes dans chacune des 3 salles, adressa un mot aux pauvres blessés et donna la Communion à un grand nombre d'entre eux. — A l'église, il y eut aussi une belle communion des zouaves à la Messe de minuit. — Le 1er Janvier qui tombait un dimanche, et le 8, jour de la solennité de l'Epiphanie, il y eut encore un grand nombre de communions à l'ambulance et ce mouvement se soutint jusqu'à la fin. Chaque dimanche, la Messe était célébrée dans les deux principaux dortoirs ; les blessés ou infirmes qui ne pouvaient se lever recevaient la Communion au lit. — Le 8 Janvier, Mgr l'Evêque du Mans célébra la Ste Messe dans notre église, en présence du 1er bataillon des zouaves sous les armes, et, après une courte allocution, il bénit le fanion spécial du bataillon. Ce fanion représentait d'un côté l'Immaculée-Conception, de l'autre St Pierre et St Paul avec cette devise : Estote fortes in Bello. — Le 10, le 11 et le 12 le canon gronda jour et nuit autour du Mans. Beaucoup de zouaves furent tués ou blessés. Les cadavres de 6 d'entre eux reposent dans le cimetière de Ste Croix. Les cadavres du capitaine Maurice du

Berry, Bléry et Wemer de Bellevue furent ramenés à Ste Croix ensevelis et gardés dans la chapelle de notre cimetière jusqu'au jour où l'on put les rendre à leur famille. — Le jeudi matin 12, Chanzy, ne pouvant plus empêcher les Prussiens d'entrer au Mans, ordonna la retraite; et vers 2 heures de l'après midi, l'ennemi entra en ville et jusqu'à 9 h du soir, fit retentir une violente fusillade dans nos principales rues. Dès le jeudi matin, tous les blessés de notre ambulance avaient été évacués pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi; dès le soir du même jour, les salles étaient plus que jamais remplies. — Cependant nos ressources, pour faire face à tant de dépenses, n'étaient pas considérables. L'intendance française, ayant suivi Chanzy dans sa retraite, ne pouvait plus rien pour nous. Heureusement quelques âmes charitables vinrent à notre aide; mais il faut mentionner spécialement le Comité anglais de secours aux blessés. Ce comité ne nous donna pas, il nous prodigua les secours en linges, vivres et même argent. — Ste Croix, couvert de son double titre d'école et d'ambulance, n'en fut pas moins occupé par les Prussiens qui logèrent dans les classes et les études d'abord 300 chevaux, puis 250, puis 75, mais chose remarquable, plus le nombre des chevaux diminuait, plus il fallait de place pour les loger. — Les dégâts commis par les Prussiens furent très grands: ils arrachèrent toutes les serrures et toutes les pièces de bois dont ils avaient besoin, pillant le foin, le linge, les malles des domestiques, etc. Au milieu de ce désordre de l'invasion, les classes du collège ne furent suspendues qu'un seul jour, le vendredi 13; dès le samedi 14, elles reprenaient pour une vingtaine d'externes; chaque professeur se logea tant bien que mal où il put. — Le 24 janvier, nous recevons 5 Pères allemands (1 prêtre et 4 scolastiques), attachés comme infirmiers à l'ambulance protestante des Chevaliers de Malte. Ces Pères nous ont beaucoup édifiés par leur dévouement. — Le 29, les Prussiens font leur office protestant dans notre église, et l'on remarque surtout leur tenue raide et officielle. — Le 6 Février, meurt le jeune Armand Foquevez, zouave pontifical, blessé le 10 janvier dans l'affaire où son frère fut tué. Ce jeune homme n'a cessé d'édifier tous ceux qui l'ont vu, par sa tendre piété et son aimable résignation. Trois jours après, il fut enseveli avec son frère dans notre cimetière: tous les élèves présents assistèrent à la cérémonie. — La maladie vint nous visiter. Deux de nos Pères furent gravement atteints de la petite vérole qui avait fait au Mans de grands ravages. Car la ville, depuis le mois de Nov., avait été encombrée de soldats; et la grande accumulation de malades qui y avait été faite, avait corrompu l'air. La caserne de la Mission et les deux théâtres renfermèrent pendant deux mois des centaines de varioleux. Plusieurs de nos Pères, appelés de diverses maisons de la province, y firent longtemps un ministère plus fructueux et plus consolant qu'on ne pouvait s'y attendre. Beaucoup de soldats moururent avec toutes les consolations de la religion. Huit ou dix tout au plus refusèrent le secours du prêtre. — Les Prussiens ayant évacué complètement notre collège le 7 Février, on s'était mis à l'œuvre pour réparer les dégâts causés par leur présence, et le 22 Fév., le collège fut ouvert de nouveau aux internes. Leur nombre alla successivement de 1 à 18 jusqu'à Pâques. — Du 10 au 18 Mars, neuvaine de sermons et de Salut pour les élèves en l'honneur de St Joseph, récemment proclamé Patron de l'Église universelle. — La station du Carême à la cathédrale du Mans fut prêchée avec beaucoup de fruits par un de nos Pères. Il y eut des retours consolants, et surtout des préjugés contraires à notre Compagnie tombèrent à cette première épreuve. — Le 23 Mars, nos Pères firent procéder à l'exhumation de 9 zouaves pontificaux enterrés sur le penchant du plateau d'Auvour; et le 4 Avril, à celle de 6 autres zouaves ensevelis à Champagné. Les 15 cadavres furent amenés à notre cimetière de Ste Croix, et le lendemain 5 avril, tous nos élèves assistèrent au service funèbre célébré pour les zouaves pontificaux dans notre chapelle du cimetière. — Le 18 Avril eut lieu la rentrée après les vacances de Pâques. Malgré les douloureux événements de Paris et les menées de l'internationale au Mans, notre collège comptait environ [illegible] élèves tant internes [illegible]

marche régulière. — Le premier Dimanche après Pâques, un cours de conférences sur la Religion est ouvert dans notre église, et se continue assidûment jusqu'au dernier Dimanche de juillet. L'auditoire, assez faible d'abord, s'est accru constamment, et tout fait espérer que cette œuvre réussira. Dans la semaine de la Pentecôte, nous apprenons au Mans le massacre des otages. Quelques jours après, une Messe fut dite à leur intention: les élèves, beaucoup de personnes du dehors et d'anciens élèves y assistaient, et le R. P. Recteur parla aux élèves du profit qu'ils devaient retirer de l'exemple de nos martyrs. — Le 21 juin, fête de St. Louis de Gonzague, la Congrégation de la Ste Vierge eut sa première séance: ses dignitaires furent proclamés, et elle inaugura la charmante chapelle créée à son intention. — Le 24 juin, deux compagnies du 23me de ligne sont logés dans notre maison. Ces soldats reçoivent avec plaisir et même demandent les objets de piété, tels que livres de prières, chapelets et scapulaires. Le Dimanche, à 8h., il y a Messe pour eux dans notre église, et ils y assistent sans trop se faire presser; chaque fois, on leur adresse un petit mot d'exhortation. Ils se montrent très avides de livres de lecture. — Le 31 juillet, la fête de notre Bienheureux Père est célébrée fort simplement. Toutes les splendeurs sont réservées pour le soir, à la Bénédiction du S. St Sacrement. Le panégyrique est prononcé par le F. Stanislas, frère Mineur, devant Mgr l'Évêque qui donne la Bénédiction. — Le lendemain, 1er août, distribution des prix, sans aucune solennité, et départ des élèves pour les vacances.

Tyrol. — Botzen. — La lettre suivante a été adressée aux FF. Scolastiques de Laval, par les FF. Scolastiques de la province dispersée de Venise réfugiés dans le Tyrol: les sentiments qu'elle exprime nous ont profondément touchés et nous sentons le besoin de témoigner ici publiquement notre reconnaissance et de faire partager à nos autres frères de France le plaisir que cette lettre nous a causé.

Eppan près Botzen, 27 Août 1871. — Nos bien chers Frères in J. C. — Quoique la bonté du Seigneur nous conserve sains et saufs loin des révolutions, cachés dans ce petit coin du monde au milieu des montagnes, cependant l'amour que nous vous portons nous faisait ressentir au plus intime de nos âmes les malheurs qu'il ne nous était pas donné de partager avec vous. Qui pourrait dire toute la douleur que nous éprouvons depuis hélas! trop longtemps? Que n'avons-nous point souffert en voyant des hommes infâmes tourmenter à la fois et le Souverain Pontife et la nation qui est la fille aînée de notre Mère la Ste Église? Et puis la révolution forçait nos frères de Rome de quitter ce port tranquille, et pour fuir la tempête de se disperser sur presque toutes les plages de l'Europe! Mais vous surtout, nos bien chers Frères, vous étiez toujours présents à notre souvenir et votre pensée nous remplissait de douleur, car nous vous voyions luttant contre l'orage; nous étions d'autant plus tristes que nous ne pouvions pas accourir à votre aide; et l'éloignement avec l'ignorance des détails de vos infortunes nous les rendaient encore plus dures que si nous avions été là pour les souffrir avec vous. Nous n'ignorions pas avec quel courage tous les Nôtres supportaient ces malheurs; mais, à vrai dire, cela ne soulageait point notre tristesse, parceque auprès des vieux soldats il y avait de jeunes recrues peu aguerries encore, et nous savons pour l'avoir éprouvé nous-mêmes, tout ce qu'il y a de pénible dans de semblables douleurs. Pour agir en bons frères, nous avions bien des fois résolu de vous écrire; déjà même tous nos noms étaient réunis au bas d'une lettre et nous allions vous l'envoyer, mais abattus par la nouvelle des nouveaux malheurs qui venaient de tomber sur vous, nous avons préféré, pour le moment, rester dans le silence et attendre des temps meilleurs; nous pourrions alors, pensions-nous, non seulement vous dire notre amour, mais encore vous envoyer quelques nouvelles. Mais nous attendions déjà depuis longtemps et des nouvelles que nous pussions vous communiquer ne nous venaient pas. Nous nous sommes donc enfin décidés à vous écrire cette lettre pour être tout à la fois le gage de notre amour et de notre commisération: les amis se plaisent à se dire qu'ils ont souffert ensemble, qu'ils s'aimaient alors et qu'ils s'aiment encore! Oui, bien chers Frères, dans notre amour pour vous, nous vous avons suivis aussi bien que nous le pouvions à travers toutes vos vicissitudes, et secourus selon notre puissance: nous demandions ardemment au Père des Miséricordes la fin d'une si horrible tempête, et nous prions le Cœur de Jésus, qui semble avoir pris la France comme le trône de sa Clémence, pour qu'il rendît la paix à cette héroïque nation, pour que la concorde unît toutes les âmes, et que de nouveau les très glorieux soldats de l'Église connussent arracher aux mains des impies

la cité de notre Dieu; enfin pour qu'à la faveur de la tranquillité renaissante nos Pères pussent se consacrer librement aux emplois que réclame notre Institut. Bien que le Seigneur ne nous ait exaucé que tardivement, aujourd'hui cependant les grâces obtenues doivent animer notre courage, et le souvenir des calamités passées exciter notre reconnaissance envers Celui qui châtie, il est vrai, ceux qu'il aime, mais qui, après de courtes souffrances, se plait à consoler ses enfants.

Veuillez, nos bien chers Frères, lorsque vous en trouverez l'occasion, témoigner à tous nos Frères de France notre amour et la part bien sensible que nous avons prise à leurs malheurs. — Nous nous recommandons à leurs prières et aux vôtres, et nous vous embrassons tous affectueusement dans les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie. — (Suivent les Signatures.)

Comme nous savons que les Lettres de Laval sont lues par nos Frères Scolastiques d'Eppan qu'il nous soit permis de les remercier ici publiquement. Oui, bien chers Frères, Dieu seul sait combien votre lettre et votre fraternelle démarche nous ont été au cœur, soyez en béni mille fois. Ah! fasse le Ciel que notre pauvre France retrouve avec sa foi antique sa splendeur passée! puisse-t-elle bientôt, comme vous le dites, aller rétablir en Italie le Pape sur son trône, l'ordre dans les provinces, et vous permettre ainsi, chers Frères, de sortir de votre exil pour retourner joyeux dans votre belle patrie! C'est le plus cher de nos vœux.

Dernières nouvelles.

Rome. — Le gouvernement Italien a occupé la partie du noviciat de St André qui n'est pas affecté au collège Américain. — Nos Pères ont été expulsés du collège de Ferentino.

Espagne. — Une lettre du R. P. Portes nous apprend que les novices affluent en Espagne d'une manière surprenante: des Supérieurs de grand séminaire, des Docteurs, des professeurs de théologie, des licenciés en droit, des avocats, des professeurs de lettres, etc... et parmi tous ces grands personnages quelques enfants de 14 et de 15 ans, qu'on dirait n'avoir pas encore fait leur première Communion.

Amérique centrale. — Nos Pères ont été chassés de la République de Guatemala. Nicaragua les a accueillis avec des transports de joie, mais il est à craindre que si la révolution parvient à s'affermir à Guatemala, ils soient aussi expulsés de Nicaragua. — A Lima on nous a rendu l'ancien collège de la Compagnie.

SOMMAIRE.

		Page.
Europe I.)	Nos maisons de Paris pendant le blocus. — Extraits d'un journal	1
	Lettre du R. P. Ducoudray envoyée par ballon	2
	Lettre du R. P. de Bengy	3
	Vaugirard. — Ouverture de l'externat. — Service d'ambulance sur le champ de bataille	13
	Service d'ambulance au collège	14
	La Messe de minuit à l'ambulance	
	Le dernier jour à l'ambulance	15
	Extrait d'une lettre	id.
II.)	Nos maisons de Paris sous la Commune. — Ecole préparatoire Ste Geneviève	16
	N. B. — Nous donnerons dans un prochain N° les détails que nous pourrons recueillir sur le collège de Vaugirard.	
III.)	Persécutions dans le Midi de la France. — Marseille	20
	Expulsion des Jésuites d'Aix	25
	Expulsion des Jésuites de Dôle par Garibaldi — Extraits de l'Union	26
	Lettre du R. P. Berger, recteur du collège de Dôle	27
	Expulsion des Jésuites de Mongré	31
IV.)	Autres événements pendant la guerre. — Les Prussiens au collège de Dôle	32
	Les prisonniers français à Wittemberg	35
V.)	Varia. — France. — Conversion obtenue par l'eau bénite de St Ignace (34) — Guérison par l'interc. du B. [illegible]	34.35
	Chine. — Macao. — Expulsion des Jésuites de Macao	[illegible]
	Amérique. — Incendie de Chicago (37). — Canada. — Lettre (38) — Espagne. — Lettres (39)	37-38-39
	France. — Le Mans, — Collège N. D. Ste Croix (39) — Tyrol — Botzen — Lettre (43) — Dernières nouvelles (44)	39-43-44

Notre prochain N°, qui paraîtra bientôt contiendra des détails sur Vaugirard, St Acheul, Laval, Metz, Poitiers et sur la Mission Belge du Bengale occidental.

Adresse de la Rédaction: Mr J. de Causans Maison St Michel (Mayenne) Laval.

LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL

AUX PP. ET FF. DE

1872. **I.** **MARS**

NOS RR. PP. ET NOS TRÈS CHERS FF.

P.C.

Europe. — France. — Le collége de l'Immaculée-Conception (Paris-Vangirard) pendant la Commune. —— Lettre du F. Vitel au Rédacteur. —

Vous me demandez, bien cher Frère, le récit détaillé de notre existence nomade et aventureuse depuis la rentrée du collége de Vangirard, 8 Mars 1871, jusqu'au jour où, remettant intact aux familles le dépôt précieux qu'elles avaient confié à notre sollicitude, il nous fut enfin permis de jouir du repos!(repos laborieusement gagné, je vous assure, et même pour quelques-uns presque indispensable, après toutes les secousses qui, si elles n'avaient pas entamé les énergies de l'âme, avaient du moins affaibli les forces du corps.). — Pour répondre à votre désir, je mets à votre service toute ma bonne volonté. Un professeur de belles lettres eut mieux fait votre affaire, et j'avoue que la tâche m'effraie bien un peu. Cependant j'aborde courageusement le sujet, avec le désir de procurer à vos lecteurs quelque satisfaction, et de donner à Notre Seigneur qui nous a tous si visiblement protégés, un faible hommage de reconnaissance. Puisse cet écrit ne pas vous sembler aussi long que m'a paru la vie qui en fait le sujet; et si une campagne en Afrique ou au Sénégal compte double pour les années de service, je prie Dieu de faire la même addition, et de placer la somme à intérêts composés, pour le jour où nous aurons droit à la retraite éternelle. ——

A peine l'armistice avec la Prusse fut-il conclu que des lettres allèrent annoncer dans tous les coins de la France que la rentrée des élèves pour le Collége de l'Immaculée-Conception, (Paris-Vangirard), était fixée au mercredi 8 Mars 1871.

Le R. P. Recteur avait convoqué tout son personnel, et les exilés revenaient vers la capitale heureux de revoir leur maison et les Pères qu'ils y avaient laissés le 28 août 1870. Vous concevez sans peine la joie des premiers moments, et la curiosité bien légitime qui nous conduisit dans tout le collège; nous voulions tout revoir et en détail. Nous trouvâmes, non sans émotion, aux fenêtres du nouveau bâtiment, des médailles de Marie Immaculée à qui la confiance inébranlable du R. P. Recteur avait remis le soin d'écarter de sa maison les projectiles ennemis. La foi du R. Père ne fut pas trompée, et sauf un obus qui vint visiter l'infirmerie déserte, et y causa quelque désordre, on n'eut à déplorer aucune perte considérable, aucun accident fâcheux ni pour les blessés, ni pour ceux qui se dévouaient à soulager leurs souffrances et à ouvrir la porte du Ciel aux braves que Dieu appelait à lui. — Le soir, chacun était à son poste. Les élèves arrivaient contents de revoir leur collège dont ils ne croyaient trouver que les débris. Les jours suivants de nouvelles bandes venaient grossir notre nombre; les deux dortoirs occupés semblaient déjà trop petits, et si la révolution nous eût donné trois semaines d'existence paisible, le collège, au commencement d'avril, aurait compté plus de 200 pensionnaires. — Le lendemain jeudi, les derniers soldats qui étaient à l'ambulance prirent congé du collège. Comme on vous l'a déjà dit, le R.P. Recteur célébra la Ste Messe dans la grande salle, assisté par 8 élèves en habit de chœur. Les autres enfants étaient placés dans la partie de la salle consacré au dessin. De là ils purent contempler les braves blessés s'approchant de la Ste Table, et Notre Seigneur daignant aller lui-même se donner à ceux que la maladie ou des blessures encore graves retenaient sur leur lit de douleur. C'est là aussi que nous vîmes pour la dernière fois le bon P. Clerc qui dirigeait la marche et indiquait les lits où l'on devait s'arrêter. Le jour même il allait prendre son poste à l'École Ste Geneviève, et nous ne l'avons pas revu. — La vie de collège renaissait; les classes étaient ouvertes, et les élèves déployaient au travail cette ardeur que l'on met ordinairement à une chose nouvelle. Les récréations, après deux jours laissés aux récits du siège par les témoins oculaires, devenaient animées, et les enfants mirent au jeu un entrain qui avait quelque chose de militaire. On parlait même de faire des simulacres de combat. Les promenades étaient des plus intéressantes, et pour la première fois, depuis mon séjour à Vaugirard, j'entendis les élèves demander eux-mêmes une course hors de Paris. La demande fut immédiatement accordée. Enfin, disais-je, ils ne pensent plus aux Champs-Elysées, à la grande avenue du bois de Boulogne, dont tout le charme est de voir passer des chevaux et d'avaler de la poussière. — Nous partions donc d'un pas léger: nous visitions les batteries prussiennes de Meudon et les débris du château que le fer et le feu avaient purifié; le plateau de Chatillon, la redoute si tristement abandonnée à la première attaque; la batterie de Bréteuil dont les Français ne connurent l'existence que le jour où elle ouvrit son feu; les ruines de la Lanterne, les décombres fumants de St Cloud, et au milieu de ces ruines, l'église seule debout, à peine touchée par les balles. La justice de Dieu avait frappé tout autour; tout autour le pétrole avait fait son œuvre, la flamme avait même léché la porte du monument; mais le Saint des Saints, du fond de son tabernacle lui avait dit: « tu n'iras pas plus loin ». Le château, séjour de prédilection des deux empires n'existe plus. Les belles statues du parc sont mutilées, et Messieurs les officiers prussiens ont emporté en Allemagne, qui une main, qui un pied, pour les mettre sans doute à côté des pendules qui manquent à l'inventaire des particuliers. Nos élèves revenaient au collège les poches chargées d'éclats d'obus; c'était de l'ouvrage pour le Frère linger. — Vous voyez par ce court aperçu que les mauvais jours semblaient déjà bien loin; on était content; on n'eut pas voulu voir le nuage qui montait à l'horizon et qui annonçait

la tempête. Et cependant, les plus optimistes se prenaient à craindre, et ce n'était pas sans raison. « Pourquoi, disions-nous, tous ces postes de gardes nationaux aux remparts ? pourquoi ces canons laissés çà et là, et auxquels il est défendu de toucher ? pourquoi ces fusils en faisceaux aux portes de la ville ? » Et puis on parlait de Montmartre : céderont-ils leurs engins de guerre ? la troupe fera-t-elle son devoir s'il faut attaquer ? On osait à peine donner son avis, et véritablement les raisons d'espérer étaient bien clair semées. Enfin, le Frère linger nous invite à passer chez lui, et là il nous distribue des costumes que nous devons essayer et tenir prêts pour le moment critique. L'opération avait en elle même plus d'un côté comique, cependant j'avoue que les rires furent assez rares : rien ne portait à la joie. Deux ou trois jours après, un soir pendant le souper des élèves, le R. P. Recteur fit appeler les surveillants dans la salle de récréation où se trouvait déjà la communauté. Le R. Père nous recommanda de nous tenir prêts au premier signal d'alarme. De différents cotés on avait appris que les fédérés devaient faire une tentative contre le collège. Ce n'était qu'un bruit sans doute : mais enfin la prudence est la mère de la sûreté. Nous devions réveiller les élèves, les inviter à s'habiller au plus vite, puis ensuite, dans le plus grand silence, les conduire, par le demi-pensionnat, chez un de nos professeurs de musique qui nous avait offert généreusement sa demeure pour nous et pour nos élèves. Comment nous en serions-nous tirés ? je l'ignore ; mais je remercie Notre Seigneur de ne pas nous avoir donné l'occasion d'essayer. —— Les affaires se compliquaient de plus en plus. Quelques élèves nous quittèrent et s'enfuirent en province. Plusieurs parisiens devinrent demi-pensionnaires. Quant à nous, après avoir passé deux nuits à peu près sans sommeil, étendus tout habillés sur nos lits, il fut décidé que tous les soirs, nous partirions avec les élèves pour notre campagne des Moulineaux. Nous devions être de retour le lendemain au collège vers 7 heures. —— Vers 6 heures du soir nous quittions donc Vaugirard ; nous passions la porte de Versailles, non sans recevoir quelques insultes de MM. les gardes nationaux. A 7 heures souper à la campagne ; prière, coucher. Les dortoirs étaient petits, montés à peu de frais ; un ou deux matelas à terre, et c'était tout. Comme les élèves ne respiraient que revanche contre la Prusse, nous leur persuadions aisément qu'ils devaient commencer leur apprentissage, et s'endurcir aux fatigues, et il faut avouer qu'ils acceptaient de bon cœur tous les sacrifices. La prière était courte ; on la faisait à genoux sur le bord de son lit, et pour augmenter la ferveur, nous ajoutions une prière spéciale pour les parents et les Pères du collège qui restaient exposés au danger. Le matin à 5h ½, lever, toilette très-rapide, départ à jeun pour le collège où, en arrivant, les élèves entendaient la Ste Messe, et de là se rendaient aux différents exercices qui composent une journée de More. —— Déjà les omnibus étaient en tournée, et les demi-pensionnaires arrivaient avec une foule de nouvelles qui faisaient le sujet de la conversation pendant la récréation de 10h ½. Cette tournée des omnibus qui, en d'autres temps pouvait avoir pour quelques-uns peut-être un côté attrayant, était devenue non seulement désagréable, mais même passablement dangereuse. Il fallait passer à côté des barricades ; et comme tous les jours il s'en élevait de nouvelles, on était arrêté à chaque instant, obligé de rebrousser chemin et de demander des renseignements. Les fédérés visitaient les voitures, montaient sur le siège et même à l'intérieur. Le Père chargé d'aller chercher les enfants était peu rassuré. Les visages ne se faisaient pas remarquer par un grand air d'honnêteté ; et un mot méchant lancé à cette foule ivre de ses succès, eut suffi pour amener un malheur. Heureusement ce que Dieu garde est bien gardé. —— Un soir nous arrivions à la porte de Versailles pour gagner la campagne. Messieurs les gardes nationaux, sans avis préalable, avaient jugé à propos de la fermer. Pourquoi ? nul d'entre eux n'eut pu le dire. Nous étions arrivés au temps où la raison est de ne pas en avoir. C'est la condition d'existence de pareilles entreprises, et les postes élevés sont aux plus déraisonnables. Plus de 100 voitures étaient là emprisonnées. Au dehors, même spectacle. On se disputait, on s'insultait, mais la porte ne s'ouvrait pas pour cela. Les gardes nationaux fiers et majestueux, répondaient en ricanant : « Citoyens, on ne passe pas ». Inutile de demander une faveur pour nous, aussi sans aucune hésitation, nous rentrâmes au collège. Pour éviter un inconvénient qu'on ne pouvait pas prévoir, et qui pouvait avoir des suites funestes. Il fut décidé que le collège se transporterait

aux Moulineaux. Là du moins, disions-nous, nous serions en sûreté, et pour notre décharge, il faut dire que cette assurance était partagée par les parents de nos élèves, et par des officiers qui ne pouvaient se persuader que la commune acceptât la lutte en rase campagne. Les demi-pensionnaires devinrent pensionnaires, et les omnibus furent affectés au transport des externes trop éloignés. Pour ceux qui habitaient le quartier de Vaugirard, ils venaient chaque jour, à pieds, recevoir aux Moulineaux le pain de la science, et même, au repas de midi, le pain de l'hospitalité. On s'imposait de durs sacrifices pour faire vivre le petit collége de Vaugirard. — On nous permettra maintenant de décrire notre nouvelle installation en faveur de ceux de nos lecteurs qui connaissent la campagne de Vaugirard ; et le nombre en est grand sans doute ; car on ne passe guère par la capitale sans aller visiter ce séjour des Moulineaux auquel le gout et la volonté d'un Ministre bien connu ont prêté des charmes si séduisants. — On installa le dortoir de la première division dans les bâtiments de la grande prairie où les élèves prennent leurs ébats quand ils viennent à la campagne. La seconde division dormait dans ce qu'on appelle le presbytère et le couvent des Sœurs où ils avaient aussi leur étude et leurs classes. — L'étude des grands était dans le bâtiment principal, à la place du réfectoire de la communauté les jours de congé. Les élèves allaient en classe dans les chambres des Pères, où les francs-tireurs de la Seine avaient laissé des traces de leur passage. Ces héros se distinguaient surtout par une singulière manie de destruction, et par une malpropeté dont le premier siége ne les corrigea pas parfaitement ; car, quand après la commune, on put rentrer à Vaugirard, on était assez embarrassé pour pénétrer dans les chambres sans se salir. A la campagne, grâce à un lavage plusieurs fois répété, on avait la propreté, mais les serrures manquaient encore aux portes qui restaient entrebaillées ; et si vous ajoutez à cela quelques carreaux de moins par ci par là, vous comprendrez que le vent, encore assez vif à cette époque, avait partout ses entrées parfaitement libres. — La serre avait été convertie en réfectoire pour les pensionnaires. Quant aux externes, leur dîner était servi dans la salle où se trouve le billard, dans les temps ordinaires. Nous avions pour église la chapelle des Moulineaux qui fut un instant convertie en dortoir. — Vous jugez sans peine que nous ne jouissions pas du confortable ordinaire de Vaugirard ; mais n'importe ; la situation avait un certain charme pour les élèves ; c'était de l'imprévu et l'enfance en est toujours charmée. On avait l'agrément d'une promenade pour aller en récréation, et s'il pleuvait par hasard, le plaisir doublait. Ajoutez à cela que le sable faisait complétement défaut dans la prairie : l'herbe des champs était couverte très-souvent d'une rosée peu favorable aux santés délicates ; et cependant il n'y eut aucun malade à l'infirmerie. Au reste on n'avait pas encore songé à trouver un endroit pour cet office qui prend ordinairement tant de place dans nos colléges. Les promenades étaient très-variées et très-intéressantes. Nous allâmes même jusqu'à Versailles, en traversant le bois de Meudon. La grande avenue regorgeait de troupes ; des trains d'artillerie passaient près de nous ; des généraux nous coudoyaient avec leur état-major ; les élèves étaient enchantés. — Grâce au zèle et à l'activité de nos Supérieurs, la position aux Moulineaux devenait agréable pour tous. Nous avions même la station du Carême, et deux ou trois fois par semaine le R. P. Bazin venait dans la modeste chapelle de Notre-Dame de toutes grâces, distribuer aux enfants la parole de Dieu. On parlait d'une retraite de trois jours pour préparer à la communion pascale et suppléer autant que possible à la retraite annuelle. Les communeux ne nous laissèrent pas le temps de mettre ce projet à exécution. — Le 2 Avril, dimanche des Rameaux, vers 10h 1/2 du matin, nous entendîmes une canonade assez vive du côté de la porte Maillot. Mais comme le Mont Valérien restait muet, et que d'un autre côté, les fédérés avaient annoncé pour ce jour là un exercice de tir au champ de Mars, nous supposâmes qu'ils étaient en train de remplir leur programme. Vers midi les parents de nos élèves arrivaient en assez grand nombre pour le parloir. Ils s'extasiaient sur les beautés de la campagne, sur le bassin de natation dont les enfants leur avaient si souvent parlé, mais qu'une consigne sévère avait jusque là dérobé à leur curiosité. Les circonstances avaient tout changé, et ils pouvaient à loisir parcourir en tout sens la propriété. A 2h les Vêpres : tous veulent assister à l'office. L'organiste faisait défaut, et pour ceux qui connaissaient son exactitude son absence ne présageait rien de bon. Un Père l'avait remplacé et l'office se chantait avec un certain entrain.

Mais voici qu'un bruit sec, rapide, se fait entendre ; plus moyen de sortir ; c'est la fusillade à notre porte. Les vêpres terminées, on garde les élèves à la chapelle où on leur fait réciter le chapelet, car il n'était pas prudent de les faire sortir. Quant aux parents, leur inquiétude était grande ; allaient-ils laisser leurs enfants et retourner à Paris sans eux ? Tous se regardaient et s'interrogeaient des yeux ; bref, soit respect humain, soit toute autre cause, personne n'osa réclamer un enfant ; ils nous les laissèrent tous, et ils firent bien, non pas pour nous qui restions chargés d'une lourde responsabilité, mais pour eux, qui, quelques jours après, en eussent été bien embarrassés à Paris. Mais ce n'était pas tout. Comment retourner à Paris ? Le chemin de fer marchait-il encore ? Le R. P. Bazin résolu coûte que coûte à rentrer à la Rue de Sèvres, fit cesser l'hésitation par son exemple ; il s'élance à l'assaut de la gare en longeant le mur de la propriété : on le suit, on arrive ; le train était là, on y monte ; or c'était le dernier qui rentrait à Paris par la ligne de l'Ouest. — Peu à peu le vacarme cessa, et après une heure et demie de fusillade, on ramassa 6 gardes-nationaux, dont 3 étaient morts sur le coup, les 3 autres succombèrent à leurs blessures. — Que s'était-il donc passé, et comment s'étaient ouvertes les hostilités ? — Les troupes de Versailles étaient cantonnées à Sèvres, à St Cloud et aux environs. De là quelques cavaliers venaient tous les jours en reconnaissance jusqu'aux Moulineaux. Le plus souvent un seul homme s'avançait dans la rue qui longe notre prairie et venait à une centaine de mètres de la petite place qui précède la campagne. Un jour même que nous dirigions notre promenade de ce côté, nous crûmes devoir l'avertir de faire bien attention à lui : qu'au bout de la rue il y avait des gardes-nationaux armés. Il nous remercia poliment, et nous dit qu'il n'avait pas peur. — Le dimanche 2 avril un chasseur se trouvait ainsi en grand'garde. Les fédérés qui méditaient sans doute leur coup du lendemain, sortaient en grand nombre de Paris, et essayaient leur courage. Comme ils ne le puisaient pas dans leurs principes, une vingtaine d'entre eux le cherchaient au fond des bouteilles dans l'auberge qui fait le coin de la rue, près de la maison où naquit le poëte Delille. Apercevant ce chasseur qui était sans défiance, ils lèvent la crosse en l'air et lui font signe d'approcher. Le malheureux s'avance, et quand il est à trente pas, les fusils s'abaissent, et un feu général est dirigé contre lui. Faut-il accuser la maladresse des fédérés ou la trop faible distance ? Je n'en sais rien ; toujours est-il que le chasseur partait à bride abattue, et allait annoncer à ses camarades Ga l'infâme procédé des communeux. Cette lâche façon d'agir leur coûta cher, et à partir de ce moment ils ne pouvaient plus compter sur les défaillances de la troupe. Déjà les gendarmes qu'on trouvera toujours en avant pendant cette horrible guerre, partaient pour les Moulineaux en nombre d'une centaine environ. Ils arrivent à une maison de maître qui domine les bains de la campagne. Elle était abandonnée depuis le premier siége : ils l'occupent, et des fenêtres commencent un feu nourri sur les gardes-nationaux qui ripostent. Leur nombre s'est accru d'une manière considérable. Cependant ils n'osent avancer. Cachés derrière la maison où tout-à-l'heure ils prenaient des forces, ils s'avancent timidement les uns après les autres, tirent sans viser, et se retirent avec une précipitation qui n'a rien de calculé. Malgré cela quelques-uns furent atteints par les gendarmes qui, le doigt sur la détente, le fusil à l'épaule, les guettaient comme on guette un canard sauvage à sa sortie de l'eau. Enfin un commandant de gendarmerie vient donner à ces braves l'ordre de battre en retraite. La leçon était suffisante pour le moment, et ils se retirent habilement sans avoir aucune perte à déplorer. Seul, le cheval d'une ordonnance fut atteint et laissé mort dans la rue. — Le feu était donc ouvert. Les troupes de Versailles averties de ce qui s'était passé étaient devenues fidèles ; les fédérés étaient perdus. Et pourtant à quoi tint-il qu'ils ne remportassent la victoire ! Mais n'anticipons pas. — L'affaire était finie ; les élèves étaient à l'étude, vraisemblablement peu disposés à travailler. Dans la rue un certain vacarme. C'était la population qui dépeçait la pauvre victime laissée sur la voie, et qui s'en partageait les morceaux. Les nationaux cachaient leurs morts et leurs blessés, et allaient répétant qu'ils avaient eu affaire à 4000 gendarmes ; manière d'écrire l'histoire à l'usage de la commune. — Pendant la nuit nous eûmes une alerte dans les dortoirs de la prairie. Le portail qui donne sur la rue fut violemment ébranlé, et les domestiques effrayés se précipitèrent dans le dortoir où les élèves commençaient à reposer. Il fallut se lever, renvoyer les domestiques, et faire

rentrer au lit bon nombre d'élèves qui étaient en train de s'habiller. Le reste de la nuit se passa sans aucun nouvel incident. — Nous voici arrivés à cette journée qui vivra toujours dans notre souvenir de surveillant. Maintenant qu'elle est passée, ce n'est pas sans une certaine fierté qu'on se répète comme les soldats du premier empire : « J'y étais ». Mais ce jour là beaucoup auraient préféré être ailleurs ; et celui qui se vanterait de n'avoir éprouvé aucune émotion ne me semblerait point exempt de prétention. Il faut avouer toutefois que Notre-Seigneur doubla nos courages, et qu'il récompensa le mérite de notre obéissance. Les élèves ne se démentirent pas non plus un seul instant, et au milieu de craintes bien légitimes, la confiance et même parfois la joie se firent sentir, et dominèrent la tristesse. — Donc ce lundi 3 Avril tout nous sembla d'abord assez calme. Les élèves étaient à l'étude. Vers 7 h. moins dix minutes, nous nous disposions à les conduire à la Ste Messe. J'étais près de la porte d'entrée en compagnie du Père sous-préfet et du professeur de seconde, quand la sonnette du concierge est violemment agitée. On frappe à la porte à coups redoublés, et des voix menaçantes nous crient d'ouvrir. On obéit, et une sorte de furieux, pâle d'émotion et de colère, s'élance le révolver au poing, suivi d'une cinquantaine d'individus. « Qu'y a-t-il dans cette maison, citoyens ? » — Des jeunes gens. — Bah! bah! nous sommes payés pour ne pas vous croire ; vous êtes les amis des gendarmes comme des Prussiens. — Si vous ne nous croyez pas, allez voir. — Oui, oui, nous verrons bien ». Nous voulions lui montrer l'entrée de la maison, mais il n'avançait pas : il craignait à chaque instant de voir apparaître un gendarme. Ces braves se souvenaient de la correction de la veille, et pour eux un gendarme c'était un corps d'armée. Cependant le R. P. Recteur arrive. A sa vue, ce lieutenant de la garde nationale, un étudiant de ~~douze ans~~ peut-être, se précipite sur lui, le pousse, l'insulte, lui met son revolver sur la poitrine, sur la gorge, menaçant dans des termes que je n'ose rapporter, de nous tuer tous, s'il y a un seul gendarme dans la propriété. « Messieurs, leur dit le R. P. Recteur que nous entourions, laissez-nous mettre nos enfants en sûreté. — Non, non, crie le lieutenant, rentrez, citoyen, rentrez, fermez tout, ou il vous arrivera malheur : les enfants n'ont rien à craindre ; les gardes nationaux ne tirent pas sur les enfants ; il n'y a que les gendarmes à faire cela : rentrez donc et fermez tout». Et il poussait le R. P. Recteur qui ne bougeait pas et essayait de se faire entendre.» Un sergent faisait chorus avec le lieutenant : il était même plus cynique encore, et le catalogue des injures dura assez longtemps. Raisonner avec de pareilles brutes c'était perdre son temps et sa voix, car il eut fallu crier pour être entendu. Aussi le Père les laissa-t-il dire. Ils finirent par se fatiguer, et voulurent bien permettre que la première division allât rejoindre la seconde dans le couvent des Sœurs. Leur maison adossée aux terrassements du jardin, était plus sûre. Quatre fédérés, l'arme au bras, nous firent la conduite. Ceux-ci étaient jeunes et semblaient avoir honte de se trouver là. Il en est même qui vinrent nous demander pardon. Hélas! ils n'étaient pas libres ; et il fallait pourtant crier vive la liberté. — Pendant que nous mettions les enfants à l'abri, et qu'on leur distribuait pour déjeuner, un morceau de pain sec que la nation toujours grande et généreuse voulut bien laisser passer, le lieutenant s'était emparé de 3 ou 4 Pères, et visitait la propriété. Les Pères marchaient en avant, menacés d'une mort certaine, si on apercevait un pantalon bleu. Ils veulent visiter une grotte assez profonde qui servait jadis de champignonnière, et dont l'ouverture donne dans la basse cour. On allume une bougie ; et le lieutenant la présentant au Père ministre : « tiens-toi ; tu es le doyen, car tu me sembles le plus vieux ; marche en avant, et si la lumière s'éteint, j'ai là pour la rallumer de fameuses allumettes ; et il montrait son révolver qu'il maniait avec tant d'imprudence, que sans le vouloir, il aurait pu tuer quelqu'un. On marchait doucement. « C'est tortueux comme votre enseignement, grommelait-il : On reconnait bien là les Jésuites dans tout ce qu'ils font ; vous abrutissez les intelligences ; vous faites de vos jeunes gens des crétins, des ennemis de tout progrès, de toute civilisation ». Et un autre qui voulait aussi placer son mot : « Oui, c'est vrai, vous fatalisez (sic) ces enfants. » La position était trop critique pour rire ; et vraiment ces malheureux faisaient pitié. Enfin le lieutenant se dirigea vers la prairie, continuant à exhiber son répertoire. Hugo, Quinet et Michelet y passèrent presque en entier. Le *perinde ac cadaver* figura même dans la nomenclature. La visite de la

prairie pouvait être plus dangereuse que celle du souterrain : ils n'y trouvèrent rien de tortueux ; mais ils auraient pu y rencontrer des gendarmes. Le mur du parc était renversé depuis le premier siége, et depuis le matin personne n'avait été de ce côté. Heureusement pour nos Pères, ils ne virent rien, et descendant du côté des dortoirs, ils demandèrent qu'on leur ouvrit la porte qui donne sur la rue conduisant à Sèvres. Pendant qu'on se disposait à aller chercher les clefs, ils se ravisèrent et voulurent sortir par le haut du parc. C'est facile, leur dit un Père ; vous voyez que le mur n'existe plus. Ils eurent un instant l'idée de placer nos Pères en avant, mais heureusement ils n'y donnèrent pas suite, et escaladèrent le coteau. Les infortunés allaient payer bien cher toutes leurs lâchetés, et ils ne se croyaient pas si près de rendre compte de toutes leurs ignominies ! — A peine une partie de la bande a-t-elle enjambé le mur, que les gendarmes cachés dans les vignes l'accueillent par une décharge générale. Presque tous tombent pour ne plus se relever. Les autres restés encore dans le parc descendent précipitamment, fous de terreur, semant çà et là leur tunique de garde nationale, avec le pantalon à bande rouge, et le Képi. Ils étaient hommes de précaution, et sous l'uniforme il y avait un autre costume peu ou point compromettant. Ils arrivent en courant à la maison, l'oreille basse, et malgré la défense faite précédemment par un caporal de rien accepter, ils demandent au Frère cuisinier, sans crainte aucune d'être empoisonnés, quelque chose pour se soutenir. Le brave Frère n'avait pas quitté un instant son emploi. La soupe pour le dîner des élèves était dans la chaudière. Il se met donc en devoir de leur distribuer à tous du bouillon, même au caporal que la frayeur avait considérablement radouci. En sortant, ce dernier dit au citoyen Razona qui passait monté sur un cheval superbe : « Ces Messieurs ont été assez polis ». Ils emmènerent avec eux, de force, un pauvre ouvrier qui travaillait à la réparation de la machine à vapeur. Il leur répondit d'abord sur un ton que le héros de la vieille garde impériale n'eut pas désavoué ; mais nos braves ne s'effrayaient pas pour si peu, et au nom de la fraternité, l'ouvrier dut aller partager leurs dangers. Un des fédérés fut plus heureux : la gloire est sans doute une belle chose, mais l'obscurité était de son goût. Il se cacha dans l'écurie après avoir emprunté la blouse d'un domestique, se coucha sur la paille, et resta chez nous jusqu'au soir en proie à une émotion qui ressemblait fort à la fièvre. Il nous laissa son fusil Chassepot qui a été rendu aux autorités militaires, lors du désarmement de la garde nationale. — Mais pendant tous ces événements que sont devenus et les Pères, et les élèves ? Parmi les premiers plusieurs restèrent dans le bâtiment principal, et par les fenêtres ils purent assister à quelques-unes des péripéties de la lutte engagée sur toute la ligne, c'est-à-dire, depuis Sceaux jusqu'à Courbevoie. Le Père chargé de desservir le village des Moulineaux allait dire sa Messe, quand un fédéré lui crie : « Allons, Curé, hors d'ici ; nous n'avons plus besoin de vos Messes, ni de toutes vos simagrées. — Quant aux élèves que nous avions laissés dans l'école des Sœurs, ils n'y étaient déjà plus. Il était assez difficile de les tenir renfermés dans des classes étroites, où ils ne pouvaient remuer. Leur curiosité était éveillée par l'horrible fracas qu'ils entendaient. Une canonnade sérieuse se mêlait à la fusillade et nous pouvions suivre aux différentes sonneries du clairon, les phases de la bataille. Au bout de quelque temps, élèves et surveillants, étaient en grande partie dans la cour, d'où l'on voyait les obus éclater sur la chaussée du chemin de fer, presque au dessus de sa tête ; il arriva même que l'un de ces dangereux visiteurs, vint faire son trou dans le parc à peu de distance de nous. Nous vîmes aussi un franc-tireur qui escaladait les coteaux situés en face de nous, et tirait dans la direction du château de Meudon ; nous étions assez près pour juger de l'effet du recul. La bataille devenant de plus en plus terrible, le R. P. Recteur fit conduire les élèves dans une grotte servant autrefois de champignonnière. On apporta des lampes, des bougies, des bancs pour s'asseoir, et on se résigna à la patience. Pour passer le temps, les uns entourèrent leurs professeurs et l'on raconta des histoires ; d'autres inventèrent différents jeux, et histoires et jeux ne s'interrompaient que pour entendre les nouvelles qui arrivaient de temps en temps, ou écouter si le bruit s'éloignait ou se rapprochait. Un moment nous crûmes que tout était perdu : la fusillade semblait s'éloigner du côté de Bellevue. Le R. P. Recteur était assis à l'entrée du souterrain, et nul ne sortait sans sa permission. Il n'était pas en effet très prudent de se montrer ; les

balles sifflaient à travers les branches des arbres, et quelques-unes vinrent s'aplatir contre le mur de l'écurie située à quelques pas de notre retraite. — Cependant les élèves souffraient beaucoup ; l'air se corrompait dans la grotte, et à la fin les lampes et les bougies s'éteignaient. Grands et petits se rapprochèrent donc de l'entrée ; on se mit sur deux rangs pour laisser passer l'air, et de temps en temps, à tour de rôle, les enfants allaient à l'entrée se rafraîchir les poumons. — Les nouvelles devenaient plus rassurantes. L'artillerie fédérée que nous avions entendue monter la côte de Meudon avec assez d'entrain, la descendait avec un tel élan, qu'une pièce se renversa dans le fossé. La Commune était en fuite. Vers 11h ½, après trois grandes heures de captivité, il nous fut permis de revoir la lumière. Les estomacs criaient famine, et ils firent honneur au repas que nous devions au sang-froid de notre bon Frère cuisinier. Un seul élève, soit émotion, soit faiblesse naturelle, fut légèrement indisposé. — Après le repas, les élèves allèrent prendre leur récréation dans la cour de l'école des Sœurs. Il n'eût été prudent de se montrer dans la prairie ; car les fédérés, en nous apercevant, auraient été tentés de se venger sur nous de leur honteuse défaite. Ils étaient en rage, criaient à la trahison, et demandaient une revanche. — Qui donc avait sauvé la cause de l'ordre ? Ce sont ceux qui résistèrent bravement au choc de 15 à 20 000 fédérés bien dirigés, et doués pour la circonstance d'un certain courage ! Huit à neuf cents gendarmes : voilà les forces qui résistèrent pendant 4 heures à ces furieux. Les troupes vinrent trop tard. Les généraux ne pouvaient croire à un tel effort de la part de ceux qu'on surnommait naguère les limaçons des remparts, et pourtant leur rage infernale mit Versailles avec la France entière à deux doigts de sa perte. Les deux ailes avaient marché jusqu'à trois quarts de lieue de cette ville, et seule, la résistance qu'éprouva le centre aux Moulineaux et à Meudon, empêcha un succès complet. — Tout n'était pas fini : un retour était facile à prévoir, et les communeux l'annonçaient pour le lendemain. La position n'était donc plus tenable aux Moulineaux. De plus le décret d'arrestation des otages venait de paraître, et de toutes façons, il n'était pas prudent de rester à la campagne avec nos élèves dont la charge était, en un pareil moment, bien lourde pour nous. — Le R. P. Recteur vint annoncer à nos enfants qu'il partait pour leur chercher un collège, et que le lendemain, si le bon Dieu favorisait son voyage, l'évacuation se ferait avec armes et bagages. Où allait-il ? Les élèves l'ignoraient complètement. C'est en cet état d'incertitude qu'ils allèrent en classe. Que fit-on pendant ces deux heures ? Expliqua-t-on beaucoup de Virgile ou d'Horace ? Je l'ignore ; mais je crois que les professeurs auraient beaucoup risqué de prêcher dans le désert, s'ils avaient voulu se faire écouter. Les corps étaient en classe, mais les têtes voyageaient à la recherche d'un collège, et l'histoire des anciens n'était guère de saison. — Pendant cette classe, il nous fut permis d'aller voir, des chambres du haut, ce qui se passait dans la rue. Elle était déserte. Seulement, de temps en temps, des voitures de toutes sortes s'arrêtaient à l'auberge située de l'autre côté de la rue. Elles étaient chargées de morts et de blessés entassés les uns sur les autres ; autour des voitures des chirurgiens et des infirmiers avec la croix de Genève et le drapeau d'ambulance. Nous nous attendions à chaque instant à voir paraître nos deux omnibus employés au même service. Ils étaient partis dès le matin avec deux Pères pour aller chercher nos élèves, et nous étions dans de grandes inquiétudes au sujet de ceux qu'ils portaient. Enfin nous apprîmes que le Père Richard et le Père Chenault, ces vétérans de la surveillance, prisonniers pendant quelques heures, avaient été conduits sur leur demande au grand Séminaire d'Issy, où M. Maréchal, directeur de cet établissement, les reçut à bras ouverts. Ils n'étaient pas arrivés sans peine jusque-là. Ils eurent à essuyer bien des insultes, à dévorer bien des affronts. Ils entendirent même émettre la motion de les armer et de les incorporer à la garde nationale. Enfin ils nous furent rendus, et le P. Richard put à loisir nous faire part de ses impressions de captivité. — Le soir, vers 9h ½, le R. P. Recteur était de retour, et le Père sous-préfet venait nous dire à l'oreille le programme du lendemain. Lever à 4h ½, Ste Messe, premier déjeuner ; départ pour Versailles, second déjeuner à la résidence, puis enfin départ pour St Germain, terme de notre voyage. — La nuit fut très-calme, et le sommeil des élèves impossible. Le lendemain matin on fait rapidement tous les préparatifs ; les boîtes de toilette, les livres, tout est disposé pour qu'on puisse [illegible] les omnibus arrivés fort à propos, malgré les gardes nationaux qui les convoitaient des yeux. Les couverts, les timbales trouvent place dans les poches des élèves. Vers 6h ½, 7h moins un quart, nous nous mettions en route, après avoir récité une prière à la Ste Vierge

La seconde division partit la première, et nous ne la retrouvâmes que sur la grande route de Sèvres à Versailles. Elle ne rencontra dans sa marche rien qui mérite mention spéciale. La première division prit la route qui, après avoir passé sur le viaduc du chemin de fer, conduit au château de Meudon. Pour abréger le chemin, et rendre le voyage plus agréable, nous comptions gagner Versailles par les bois. Nous montions donc avec ardeur dans la direction du château, et déjà nous atteignions les habitations situées à mi-côte, quand nous voyons les habitants sortir de leurs demeures, l'air effaré. « Ah! Messieurs, nous dirent-ils, n'allez pas plus loin, on va tirer sur vous : de loin nous vous prenions pour une troupe de gardes nationaux; les gendarmes sont là haut, et si vous avancez, il est certain qu'ils tireront. » Nous leur demandâmes alors un autre chemin; ils nous l'indiquent en nous disant que par là nous n'avions rien à craindre. Les pauvres gens parlaient sans savoir, et sur leur affirmation, nous marchions gaiement sans aucun souci. Heureusement la Ste Vierge, St Joseph et nos anges gardiens veillaient sur nous, comme vous l'allez voir. Déjà nous enfilions la grande et belle avenue qui conduit à l'église de Bellevue. Mes deux collègues de surveillance marchaient à quelques pas en avant pour éclairer le chemin. Par derrière, causant avec quelques élèves, le professeur d'humanités qui, toujours dévoué, et toujours charitable, s'était offert pour nous accompagner, et pour remplacer, au besoin, l'un d'entre nous. Votre serviteur marchait sur le bord de la route, à gauche de sa division. Tout-à-coup nous apercevons à 600 mètres un gendarme qui se cache derrière un arbre, arme son fusil, et s'apprête à tirer; puis avant que nous ayons eu le temps de nous rendre compte de la situation, nous voyons la route barrée par une cinquantaine de gendarmes postés près de l'église. La position était terrible. Nous précipiter à terre, nous disperser était chose dangereuse, et certainement on nous eut pris pour des ennemis. Un élève tire son mouchoir blanc et l'agite au dessus des têtes; le professeur de seconde élève son petit paquet. La sentinelle nous a reconnus grâce aux deux Pères qui marchent en avant, et dont elle a distingué le costume. Au bout de l'avenue le commandant avait braqué sur nous sa lorgnette, et nous nous sentîmes à l'aise en voyant les fusils prendre une position moins dangereuse. Quand nous arrivâmes près du pauvre gendarme, il tremblait encore, et sa parole était émue. « Ah! Messieurs, nous dit-il, j'ai été sur le point de causer un bien grand malheur, car si j'avais donné le signal au poste en déchargeant mon fusil, vous étiez tous morts » et en prononçant ces mots, il promenait sur tous ces enfants un regard mouillé de larmes, qui attestaient l'émotion de son cœur. Le commandant de son côté, nous dit que nous l'avions échappé belle. « La sentinelle aurait dû tirer, c'était son devoir : alors j'aurais commandé le feu sans chercher à vous reconnaître. » Il est certain que si nous avions eu affaire à de jeunes troupes, nous étions perdus. Nous causâmes quelques minutes avec ces braves soldats, et en peu de mots nous les mîmes au courant de l'invasion de la veille qui motivait notre retraite. Ils nous dirent que la bataille ne leur avait coûté que 19 hommes assez légèrement blessés. Hélas! ils ne devaient pas toujours être si heureux, et ils eurent à subir plus tard des pertes bien cruelles. Vous pouvez juger quelle fut l'émotion du R.P. Recteur quand nous lui racontâmes la chose. Celle du R.P. Provincial ne fut pas moindre, et véritablement je suis moi-même encore tout ému quand je pense à ce moment terrible. A quoi tint-il que ces jeunes gens qui marchaient si joyeux, si pleins de vie, ne tombassent foudroyés à nos côtés, sans avoir eu le temps de se reconnaître? —

A Sèvres, et sur toute la route, on s'attroupait pour nous voir passer. Les soldats s'approchaient, nous interrogeaient de toutes les manières. Bref, après toutes ces haltes plus ou moins forcées, nous touchions à Versailles. Un de nos Pères était parti avant nous de la campagne pour annoncer notre arrivée. Aussi tout le monde était sur pied. Nous fûmes reçus avec une charité touchante. On nous plaignait cordialement; les questions, les réponses se croisaient à l'envie. Le réfectoire fut installé dans le jardin avec des planches

pour tables. Le bon Frère cuisinier peu habitué à voir tant d'hôtes arriver à l'improviste s'ingéniait pour contenter l'appétit d'un petit peuple qui a plusieurs lieues dans les jambes, et il réussit à merveille car les élèves étaient ravis. Le Frère dépensier aurait pu baptiser un peu plus son vin ; mais la gaîté n'y perdit rien. On poussa même la charité jusqu'à servir aux élèves du café au lait, ce qui mit le comble à l'enthousiasme. Tout ceci aidant et fortifiant les courages, les 3 ou 4 lieues qui restaient à faire n'étaient plus rien à leurs yeux. Cependant par mesure de prudence on loua un grand omnibus pour les plus fatigués et pour les santés plus délicates. — Nous voici donc en route pour St. Germain, le voyage fut des plus gais. Les élèves marchaient avec entrain, faisant des évolutions militaires, montant les côtes au pas de course. Sur notre route nous visitons le magnifique aqueduc de Marly, où le roi Guillaume avec Bismark et un superbe état major s'était rendu quelque temps auparavant pour examiner le pays. Ils ne pouvaient choisir un meilleur poste d'observation, car la vue est splendide. Cette curiosité toutefois manqua leur coûter cher. Nos marins du Mont-Valérien avaient bon œil, et ils ne dormaient pas souvent. Un singulier sifflement se fait entendre, puis un second, un troisième. C'étaient bel et bien de bons et solides boulets à l'adresse des curieux qui s'empressèrent de descendre et ne reparurent plus. En quittant l'aqueduc, nous prîmes le chemin des écoliers, c'est-à-dire, le plus long, et nous arrivâmes à St. Germain en cotoyant la Seine. — Comme nous entrions dans la ville, après avoir escaladé, non sans quelque peine une rue presque à pic, nous apercevons l'omnibus qui conduisait les élèves. C'était une bonne fortune, et nous n'avions qu'à le suivre, rue des Ursulines N° 38. C'était là que nous devions vivre pendant cinq grands mois. La rue est assez belle, bien pavée, tranquille, en un mot très-favorable aux études. La façade gagna le cœur des élèves : un grand bâtiment presque terminé sur la rue, avec une porte cochère de dimensions colossales. Nous pénétrons par ce vaste portique, et alors apparaît à nos yeux une maison assez grande, dont la construction remonte au siècle dernier ; l'aspect n'en est pas désagréable. Sur la façade, la Statue de Notre-Dame des Victoires. Le R. P. Recteur avait fait un vœu à N. D. des Victoires en partant pour St. Germain, et N. D. des Victoires le recevait chez elle : c'était de bon augure. — Voici en deux mots l'état des lieux. Maison, avec un étage et des mansardes ; une certaine odeur de vétusté s'échappe des murailles où la peinture a été remplacée par un certain duvet blanc et vert. Dans cette maison dont nous n'occupons que les deux tiers, trois appartements assez vastes ; les les autres salles ou chambres sont petites. La chapelle est propre. Inutile d'insister d'avantage sur la disposition de notre nouveau collége. Nous y étions bien à l'étroit, tellement qu'au bout de quelques jours notre nombre augmentant, on loua une nouvelle maison au N°. 14 de la même rue. Elle fut affectée à l'infirmerie et aux classes de 7e et de 6e. Un peu plus tard il fallut un nouveau local, et le R. P. Recteur trouva à dix minutes du collége un ancien hôpital où il loua deux salles pour servir de dortoir à la seconde division. C'était absolument nécessaire : les élèves revenaient tous les jours, et nous eûmes vers la fin près de 200 enfants. — Mais déjà tout s'ébranle dans notre beau domaine. Le P. Ministre excite les domestiques qui déploient une activité inusitée. Ce n'est pas une petite besogne de meubler une maison pour en faire un collége, et cela en un jour. Sans la Providence que serions-nous devenus ? On nous prêtait bien des murailles ; mais si c'est le principal, c'est aussi en un sens l'accessoire. Les lits, les tables, les chaises, et tout ce qui constitue un ameublement, où trouver tout cela ? — Que Dieu récompense au centuple les cœurs religieux et dévoués qui vinrent à notre secours en cette extrémité. Près de nous se trouve le pensionnat des religieuses de la Nativité. Or tout ce qu'on put donner, fut mis de grand cœur à notre disposition ; lits, sommiers, couvertures, etc, etc. D'un autre côté, les secours nous arrivaient plus abondants encore. A une demi-lieue de St. Germain, dans la forêt, s'élève l'établissement des Loges dirigé par les religieuses de la Mère de Dieu qui sont chargées de l'instruction des filles de la légion d'honneur. C'est là que le R. P. Recteur s'était tout d'abord transporté, et cet établissement superbe serait devenu le nôtre si la révérende Mère Générale n'eut pas craint pour la santé de nos élèves. Les Prussiens y avaient établi une ambulance, et la maison avait été littéralement empestée. On y avait même vu un ou deux cas de lèpre, et malgré tous les efforts, on ne pouvait désinfecter la maison. La charité de ces bonnes religieuses alla si loin, qu'elles offrirent de faire venir leurs Sœurs de Lille, pour nous céder la maison qu'elles possèdent en cette ville. Ce fut aux Loges qu'on indiqua au R. P. Recteur la maison que nous allions occuper, et c'est là qu'on trouva tout ce qu'il fallut pour les

chambres des Pères et pour les élèves; tables, meubles, chaises, bancs, tableaux etc. Les voitures de l'établissement servirent au transport. Vraiment nous n'avions jamais vu pareil dévouement, pareille générosité. Notre Seigneur a dû être bien content de ses servantes qui venaient ainsi au secours de sa petite Compagnie dans la détresse. De plus ces bonnes religieuses eurent pour les élèves des attentions que je ne puis passer sous silence. Ainsi le lendemain de notre arrivée, elles les invitèrent à venir passer aux Loges un grand congé que l'absence de tout livre rendait nécessaire. Les enfants y furent magnifiquement servis, ainsi que le jour de la fête du Sacré-Cœur, pour notre procession de la fête-Dieu. Ces bonnes Dames avaient élevé trois magnifiques reposoirs, et malgré le mauvais temps, malgré la pluie, elles mirent dehors tous leurs plus beaux ornements. — Mais revenons au collège: il est grand temps; la nuit approche, et il faut voir si les dortoirs sont prêts. Les domestiques se multiplient; les lits en fer se montent. Hélas! quelques-uns n'auront qu'un drap ou une couverture, mais n'importe. Les élèves sont si fatigués qu'ils dormiront bien quand même. J'allai rejoindre la première division qui prenait possession de sa cour, et ne s'y trouvait pas trop à plaindre. L'aspect magnifique des arbres leur promettait de l'ombre pour l'été. C'était un avantage qu'ils n'auraient pas trouvé à Vaugirard, et ils eurent bien vite pris leur parti sur ce point. Il n'en fut pas de même pour tout, et ils apprirent dans l'exil à regretter leur collège. Combien de fois demandèrent-ils à y retourner quand Paris fut pris. — On avait beau leur dire qu'il n'y avait plus rien dans le collège, que tous les carreaux étaient cassés, ils ne pouvaient entendre raison, et consentaient à se passer de tout pourvu qu'on y retournât. — Au bout de quelques instants on les conduisit au réfectoire, où l'on fit ensuite une courte prière, et ils allèrent se coucher avec la perspective d'un grand congé pour le lendemain. J'ai dit qu'ils n'avaient pas de livres; mais ils n'avaient pas même encore de salle d'étude. L'appartement qui devait servir d'étude était occupé par les bagages de deux régiments de génie. La journée du lendemain se passa tout entière à se mettre en état. Je pourrais, maintenant que les élèves dorment, vous conduire dans les chambres des Pères qui donnent presque toutes sur la rue. Ils y font leur première installation. Plusieurs seront réduits à s'endormir sur une chaise, car dans quelques chambres les lits font complètement défaut. C'est dans ces chambres que se feront les classes, et comme elles sont petites, quelques élèves se serviront du lit du professeur comme siége ou comme pupitre. Les autres écriront pour la première fois de leur vie sur leurs genoux, et souvent les encriers qui ne sont pas fixés, iront se promener dans la chambre en laissant partout des traces de leur passage. Bref, si vous voulez savoir comment nous nous trouvions à St Germain, les élèves vous diront qu'ils y sont très-mal, et les Pères répondront qu'on pourrait-être encore plus mal, et qu'il est bon de sentir de temps en temps les effets de la pauvreté. — Les premiers jours se passèrent tant bien que mal; les livres arrivaient peu à peu avec beaucoup d'autres objets indispensables. Presque tous les jours des voitures apportaient le matériel des Moulineaux, tout jusqu'aux tables d'études. L'opération n'était pas sans danger, et notre pauvre jardinier, en aidant au chargement de la voiture eut les deux jambes cassées par un projectile. Quelquefois même il était impossible d'approcher de la campagne. — Une fois les élèves remis au travail, la vie se passa dans le plus grand calme. Le Père préfet était parvenu à s'échapper de Paris en se faisant passer pour un homme de la province qui s'en retourne chez lui après avoir terminé ses affaires. Le Père Legeay nous arrivait aussi grâce à un passe-port où il était désigné sous le nom de M. Dubourg horloger mécanicien. Quant au P. Foulongue, il ne quitta pas la capitale. St Germain regorgeait d'exilés. Beaucoup de parents d'élèves s'étaient empressés de nous rejoindre à St Germain. Nous avions assez souvent des nouvelles du collège, et nous nous attendions à le trouver dans un état épouvantable, si nous devions toutefois le revoir. — Avec quelle joie nous y retournâmes quelques jours après la prise de Paris. Les élèves eurent sortie, et nous les conduisîmes à Paris. Nous allions prendre le train à Poissy, c'est-à-dire, à 1 lieue ½ de St Germain: de la gare de St Lazare nous partions à pieds pour Vaugirard. Déjà le R. P. Recteur y avait fait travailler: quelques meubles étaient revenus. Les chambres avaient été lavées. A St Stanislas on avait découvert des barils de poudre, des sacs de souffre avec une bobine rumckorf pour faire sauter la maison. Les chambres étaient remplies de papier saupoudré de poudre et de souffre pour y mettre le feu. Hélas! ceux qui avaient oublié leurs notes à Vaugirard purent leur dire un éternel adieu. Dans le nouveau bâtiment il n'y avait plus un seul carreau et le toit en zinc était découpé par les balles. Le grand orgue de l'église avait été saccagé par les fédérés, ainsi que l'orgue de la Congrégation de seconde division. Tous les harmoniums défoncés, un piano enlevé avec tous les instruments de musique, violoncelles, contrebasses, toute la musique militaire. — La grande

bibliothèque fut retrouvée ainsi que le cabinet de physique. Mais que d'ouvrages dépareillés ! que d'instruments hors de service ! Quant au linge, on en retrouva une partie à Belleville. Le R. P. Recteur déploya dans toutes ces recherches une activité merveilleuse, et comme les perquisitions commençaient à se faire d'une manière sérieuse, les voleurs venaient eux-mêmes dire où se trouvaient les objets volés ; bien entendu qu'ils n'avaient agi ainsi que pour nous rendre service ; c'était pour sauver notre matériel. On faisait semblant de les croire, et grâce à ces frayeurs légitimes, grâce à quelques dénonciations, le collège de Vaugirard retrouva une grande partie de ses biens. — Nous notons ici pour mémoire l'industrieux dévouement d'un menuisier du collège pour soustraire à la rapacité des communeux le beau tableau qui se trouve au bas de la chapelle des élèves ; il l'avait emporté chez lui et en avait fait un ciel de lit. — Après cette première visite au collège le soir à 7h. 20, nous prenions le chemin de fer à St. Lazare, et à 10h. ½ nous étions à St. Germain. C'était une rude journée telle que fort heureusement il ne s'en présente pas souvent. — Sur ces entrefaites la fête du R. P. Recteur arriva. La classe de rhétorique donna dans l'étude une séance très-intéressante dont le premier siège fit les frais du moins en partie. On exécuta un chœur d'Athalie mis en musique par un ancien élève de Vaugirard qui chanta ensuite lui-même des vers en l'honneur de nos Martyrs, et du P. Olivaint particulièrement. Le lendemain de la séance nous nous transportions à Vaugirard. Ce fut une vraie fête de famille à laquelle assistèrent nos amis les plus dévoués. — Vous voyez qu'on faisait à St. Germain comme dans toutes nos maisons. Les fêtes religieuses trouvaient aussi leur place. Nous eûmes notre Mois de Marie, les 6 dimanches de St. Louis de Gonzague. La première Communion eut lieu le jour de St. Ignace, et à cause des parents la cérémonie se fit à Paris. — Nous touchions au mois d'Août, et les élèves soupiraient après les vacances. Ils durent se résigner à rester encore un mois à St. Germain. Ils avaient perdu tant de temps, qu'il fallait essayer de réparer cette brèche autant que possible. Du reste, de l'aveu de tous les professeurs, ils déployèrent à St. Germain une activité qu'on ne leur connaissait pas pour le travail ; et vu les circonstances il faut dire que l'année fut bonne. — Enfin le premier Septembre nous partions de la rue des Ursulines 38 pour ne plus y revenir. La distribution des prix se fit dans l'ancienne grande salle de Vaugirard. Nous avions pour la circonstance la musique de la garde de Paris. Le R. P. Recteur prononça quelques paroles qui firent couler des larmes de bien des yeux ; puis, après la proclamation des lauréats, nous allâmes tous remercier Notre Seigneur de sa touchante protection pour nous durant cette crise affreuse qui en vit succomber un si grand nombre.

Metz. — Le collège de St. Clément pendant et après le siège — Lettre du F. Bastien au R. P. Cosson. (Février 1871.)

— Vous aviez à peine quitté Metz le 10 Août avec vos élèves que tous les Scolastiques, mandés par le R. P. Recteur, partaient ~~sur son ordre~~ pour Amiens afin d'y recevoir au plus tôt le sous-diaconat. L'ordination faite, j'obtins du R. P. Provincial, pour des raisons que vous connaissez, de retourner à St. Clément. Le tout était d'y arriver. Les premiers succès des Prussiens avaient jeté le désarroi partout. On les croyait déjà aux portes de Metz, si bien que le 16 Août, à Reims, quand je demandai un billet pour Metz, le chef de gare se moqua de moi et m'accorda, comme une grâce, un billet pour Sedan : « Et vous n'irez pas plus loin, me dit-il ». En effet, à Sedan on déclare à tous les voyageurs que la ligne des Ardennes est exclusivement réservée aux troupes. Heureusement, deux médecins de l'internationale qui voulaient rejoindre l'armée de Bazaine criaient fort haut et demandaient le droit de profiter des trains militaires puisque les autres étaient supprimés. L'idée me vint, pour sortir d'embarras, de déclarer que je me rendais aussi à une ambulance, et de réclamer la même faveur. Mon idée eut un succès fort imprévu : « Vous voulez aller à Metz, Monsieur l'aumônier, me dit un des deux docteurs, permettez-nous donc de joindre notre destinée à la vôtre. Nous ne sommes pas trop de trois pour réussir dans cette rude entreprise ». Et de fait, les difficultés vaincues à Sedan surgirent de nouveau à Longuyon et surtout à Thionville. On se battait autour de Metz et les nouvelles les plus sinistres arrivaient à chaque instant on ne sait d'où. Enfin sur nos instances réitérées, et à la vue de notre inébranlable résolution au milieu de l'abattement général, le chef de gare se décida à organiser un nouveau train, tout en protestant que c'était peine perdue, que nous n'arriverions pas même à Maizières. Le train arriva jusqu'à Metz, mais il fut le dernier qui y parvint. — Autour de la ville tout était calme, triste, désert. Les portes étaient fermées et soigneusement gardées par un détachement de gendarmes. Pour entrer il me fallut

dire et redire que j'appartenais à l'ambulance S.t Clément. On m'ouvrit enfin, mais les portes se refermèrent derrière moi. Le blocus était commencé. Les blessés de Borny encombraient la ville. Dès les premiers moments notre collège en avait reçu un bon nombre et on insistait pour nous en confier d'autres. Cependant la prudence imposait une limite à la généreuse hospitalité de notre R. P. Recteur. « Recevoir les blessés, leur donner un abri, ce serait possible à la rigueur; mais les soigner convenablement, pourvoir à tous leurs besoins, les nourrir surtout, cela exige des ressources que nous n'avons pas. — Mais mon Père, où mettrons nous ces malheureux? Voulez-vous les laisser dans la rue? De grâce donnez-leur au moins un lit, nous viendrons à votre secours pour tout le reste. » Il semblait impossible de refuser. On se résigna, et les malades déjà en possession de tout le grand bâtiment, allaient envahir le bâtiment des classes. Le R. P. Catillon grand organisateur de l'ambulance, me chargea de faire préparer les salles, transporter les lits et tout le matériel nécessaire. J'étais arrivé à 2 h; à 2 h ¼ il fallait être à l'ouvrage. Jugez par là de l'agitation qui régnait chez nous. Cependant les blessés annoncés ne vinrent point. L'externat resté libre fut occupé par les soldats de l'escorte du maréchal Canrobert; par les officiers de la division du général Laveaucoupé, et par les gens du trésor. Le hangar, la grande salle, le gymnase étaient à la merci des soldats, des gendarmes, des palefreniers et des chevaux; et pour les nécessités du service il y avait un certain nombre d'hommes campés dans les cours. La vôtre en particulier était transformée en un véritable camp. Quel changement, quel coup-d'œil! Cette vue n'avait pourtant rien de pénible. Nous avions encore tant d'illusions et de si belles espérances! Elles nous tenaient bien à cœur ces espérances, car elles ne furent même pas effleurées par la concentration imprévue de toute l'armée du Rhin sous les murs de Metz, par le spectacle navrant qu'offraient 25000 malades ou blessés entassés les uns sur les autres. Je vous le dis en passant, tout ce qu'on publie sur le dévouement des habitants de Metz, sur la charité des dames en particulier, est loin d'être exagéré. Mais comment pourvoir à tout? Les maisons particulières, les casernes, les bâtiments municipaux ne suffisant plus; sur l'esplanade, sur la place royale, dans l'île du Saulcy sur la place de la préfecture, on dressa des tentes, et 5, 6, quelquefois 10 blessés réunis sous cet abri misérable gisaient sur la paille; plusieurs étaient oubliés et restaient sans secours, mais pas un ne se plaignait. Au polygone d'artillerie on avait construit d'immenses baraques en planches pour y recueillir des blessés. Il y en eut en effet un très-grand nombre, mais dans un dénûment qui faisait peine. Deux de nos Pères allaient y passer la nuit, un autre remplissait pendant le jour les fonctions d'aumônier. Le P. Gadant s'y fixa enfin complètement et prit courageusement en mains les intérêts matériels et spirituels de ces pauvres abandonnés. En somme, à côté d'actes admirables de charité et de dévouement, il y avait des traits d'égoïsme révoltants, et si beaucoup de blessés eurent jusqu'aux plus petits soins, beaucoup aussi manquèrent du plus strict nécessaire et moururent victimes d'une impardonnable négligence. — Telle était la situation générale; mais occupons-nous de l'ambulance S.t Clément, de toutes la plus vantée, la plus enviée par les malheureux. Nous n'avions pas hélas le don de nous multiplier, ni celui d'élargir la maison. Les dortoirs qui sont au dessus de la chapelle de Congrégation, les paliers, la salle de dessin, étaient livrés aux soldats avec le dortoir du 4.me étage. Le dortoir inférieur appartenait aux officiers. Nous n'avons jamais eu plus de 170 blessés à la fois; mais le mouvement journalier nous a fait passer par les mains près de 500 hommes dont une trentaine seulement sont partis pour une vie meilleure. Ce résultat est prodigieux, si on considère la gravité des blessures et la mortalité extraordinaire qui régnait alors en ville. Dieu sans doute a voulu bénir visiblement nos efforts et recompenser le dévouement de notre cher docteur qui, hélas! mourut à la peine. Voulez-vous une idée de notre organisation? A chaque dortoir était préposé un Père qui tenait note de toutes les prescriptions du médecin et veillait à ce que les Frères et les domestiques placés sous sa direction les exécutassent fidèlement. Passant la plus grande partie du jour au milieu des malades de son quartier, il pourvoyait aux exigences du moment, renouvelait l'air des salles à temps opportun, et maintenait en tout une irréprochable propreté. — Ces humbles détails de ménage donnèrent lieu à une petite scène ravissante. « M. le Maire, s'écria un jour notre vénérable Docteur, j'ai l'honneur de vous présenter le R. P. Professeur de Philosophie dans l'exercice de ses fonctions. » Et ce disant, il s'avançait vers le P. Caudron décoré d'un long tablier bleu et gravement armé d'un balai. Le Maire qui, vous le savez, n'est pas précisément de nos amis, et qui s'était fourvoyé chez nous par mégarde, demeura stupéfait; il dissimula mal un mouvement de dépit, essaya un sourire d'assez mauvaise grâce, et acheva sans mot dire

une visite qui évidemment le désappointait. Pourquoi ? L'intègre magistrat, venu avec une bonne volonté rare pour nous critiquer, se retirait sans avoir pu nous adresser la moindre remontrance ; trop heureux d'avoir échappé par un silence absolu à la dure nécessité de nous louer. Les journaux retracèrent la visite avec l'incident philosophique, et les rieurs furent pour nous. —

Le P. Hâté avait le quartier des officiers, poste qui, vous le devinez, n'était pas toujours le plus facile ; mais il s'y dépensa avec tant de dévouement et traita ses malades avec tant de charité et de douceur qu'il eût bientôt gagné toute leur sympathie. Aussi quel bien n'a-t-il pas fait aux âmes en soignant ainsi les corps. Un sapeur porte-hache, amputé de l'épaule droite, avait été laissé parmi les officiers ; car on se faisait scrupule de le transporter dans une autre salle, ce qui lui eut occasionné de trop vives douleurs. Au milieu de continuelles souffrances et dans une position qui le rendait entièrement impotent, ce véritable soldat avait un courage inébranlable ; mais sa figure était de marbre et tout le jour il demeurait plongé dans un profond silence. Cet homme attira l'attention du Père et fut l'objet de ses plus maternelles sollicitudes. Petit à petit le soldat devint moins taciturne, on commença à causer ; puis les causeries étant devenues intimes le Père sut qu'il avait affaire à un protestant. Pauvre homme ! il ignorait les notions religieuses les plus élémentaires ; il était protestant par héritage de famille. Le Père alors sentit redoubler son zèle ; sa charité lui inspira de nouvelles prévenances et lui fit saisir tous les moyens de glisser à son cher protégé quelques réflexions sérieuses, quelques utiles instructions. Cependant la maladie prit tout à coup un caractère alarmant. Après avoir supporté les operations les plus douloureuses d'une façon qui laissait espérer d'heureux résultats, notre sapeur fut pris de l'horrible tétanos ; mais ce cher malade avait été confié à la B. Ste Vierge, depuis quelques jours il portait la médaille miraculeuse. Marie acheva l'œuvre de sa conversion, et, si elle ne conserva pas à ce brave soldat la santé d'un corps si horriblement mutilé, elle accorda du moins aux prières et aux soins du Père, la consolation de le voir saintement expirer entre ses bras. —

Revenons à notre organisation ; outre les Pères préposés aux dortoirs pendant la journée, chaque jour on désignait deux prêtres pour veiller les malades. A eux de se partager la nuit et de passer plusieurs fois dans toutes les salles afin de secourir ceux qui en auraient besoin. Le R. P. Recteur, le P. Ministre, les Pères les plus âgés donnèrent l'exemple d'un généreux dévouement. Notre bon Père de Week lui-même, déjà souffrant, paya de sa personne et s'acquitta avec courage d'une corvée qui pour lui était plus dure que pour tout autre. Après les chefs de salle, après les veilleurs, venait la société que les officiers appelaient en riant, la société des libres-pansents. Deux fois par jour le P. Gagnard, le P. Victor Stumpf, le F. Oswald et votre serviteur devaient faire régulièrement les pansements, assister à la visite du médecin, lui prêter leur concours dans les opérations difficiles et se tenir prêts pendant la journée à courir, au premier signal, là où ils seraient appelés. Nous étions parfaitement secondés dans cet office par un personnage avec lequel je veux vous faire faire connaissance. Le percepteur des contributions de Peltre, M. Lemaire, se réfugiait à Metz pour y mettre en sûreté sa petite famille : Chemin faisant il rencontra le nombreux et lamentable cortége des blessés de Borny, et suivant l'inspiration généreuse de son cœur, il accompagna jusqu'au collége le détachement qui y était envoyé. « N'ayant encore ni feu ni lieu, je suivais sans trop savoir comment ni pourquoi, j'agissais machinalement, nous disait-il plus tard ; mais quand arrivé dans la cour, je vis l'émoi qui régnait dans la maison et le désarroi inévitable au premier moment d'une installation si nouvelle, je me sépare de ma petite famille et m'avançant vers le P. Directeur : Monsieur, lui dis-je, avez-vous du monde pour soigner tous ces hommes ? il faudrait se hâter, plusieurs exigent des soins immédiats. Si vous voulez caser les plus souffrants, je suis tout à votre service, j'irai volontiers leur faire un premier pansement ». Le P. Catillion accepte avec reconnaissance. Notre digne Monsieur se revêt d'un tablier, se met à l'œuvre, puis ayant passé tout le reste du jour au chevet des malades, leur prodiguant ses soins avec une intelligence remarquable et une habileté qui le fit longtemps regarder comme un praticien émérite, il demanda la permission de rejoindre sa famille et de revenir le lendemain. A partir de ce moment jusqu'à la fin du mois de Novembre, il se dévoua tout entier au service de notre ambulance. Il apprit un jour que les Prussiens avaient pillé sa maison ; le lendemain on lui annonça qu'elle était brûlée, il était donc à peu près sans ressources ; n'importe il demeura fidèle à son poste : « Il faut bien, disait-il, s'occuper d'abord des plus malheureux. » Vous voyez, mon R. Père, qu'il y a encore des cœurs généreux qui savent s'oublier eux-mêmes pour se dévouer aux autres. Ils deviennent rares

malheureusement, et j'ai été vivement affecté de l'égoïsme prodigieux qui se manifestait autour de nous. Le malheur devait guérir bientôt l'armée et le peuple de cette plaie hideuse et réveiller le plus admirable patriotisme. Mais en attendant, le dévouement de notre cher Monsieur mis en relief par ce triste contraste, méritait d'autant plus notre reconnaissance. Ne pouvant la lui témoigner autrement, le R. P. Recteur l'invita plusieurs fois à notre modeste dîner de bloqués. Des relations d'amitié s'établirent entre lui et nous ; et aujourd'hui encore sa plus douce consolation, en songeant à cette année malheureuse, est d'avoir trouvé l'occasion de connaître intimement les Jésuites, de s'être attaché à eux avec une affection telle qu'il se croirait, peu s'en faut, membre de la Compagnie. —— Nos Frères, nos domestiques ont aussi montré beaucoup de dévouement. C'est miracle que notre bon Frère infirmier, debout du matin au soir, ait pu supporter tant de fatigues sans tomber malade. Mais en voilà plus que de raison sur notre organisation. Inutile de vous dire que chacun s'industriait, dans ses moments libres, pour procurer quelques distractions à nos chers blessés. Le P. Sucher trouva l'occasion magnifique pour faire connaître l'œuvre de St. Michel, sa distribution de livres était toujours bien accueillie ; et quelques-uns de ces Messieurs lui doivent d'avoir fait des lectures vraiment sérieuses : « Que c'est beau, mon Père, s'écriait un capitaine, avec un enthousiasme aussi méridional que son accent, que c'est beau ce livre de N. D. de Lourdes ; on ne connait pas la religion et ses prodiges ; pour moi je suis gagné et, dès que je serai sur pied je ferai avec bonheur le pèlerinage de Lourdes. » Bien des traits, bien des paroles, bien des sentiments trahissaient le cœur de ces braves officiers étonnés eux-mêmes de se trouver plus foncièrement chrétiens qu'ils ne s'en doutaient. Quelques-uns entendaient pieusement la Messe chaque matin. J'en connais plusieurs qui s'approchaient de la Ste Table tous les dimanches, et tous, officiers et soldats s'étaient fait une obligation d'assister chaque soir à la Bénédiction du T. S. Sacrement. Un officier d'état major racontait, sans respect humain qu'il devait à une protection miraculeuse de n'avoir point la jambe emportée : l'éclat d'obus qui était venu le frapper rencontra son porte-monnaie dans lequel il avait placé un Christ et une médaille. Médaille et crucifix étaient horriblement contournés, mutilés ; le porte-monnaie déchiré en morceaux. Quant à lui, il en était quitte pour une légère contusion. —— Comment faire, me disait un capitaine, je dois sortir aujourd'hui pour me rendre à l'invitation du colonel, et j'ai promis à Dieu que ma première sortie serait pour lui ?". Puis après un moment de réflexion : « J'entrerai à l'église, j'y passerai un bon quart d'heure et j'aurai ainsi tenu ma parole. Croyez-vous, mon Père, que cela suffise ?" — "Mais Capitaine, je ne sais pas à quoi vous vous êtes engagé ; ce que je vous recommande toutefois, c'est d'être généreux envers Dieu ; vous n'y perdrez rien, croyez moi. — J'y songerai." De retour à la maison : « Mon Père, vous avez eu grand' raison, me dit-il, en sortant j'ai fait une très-longue visite à la chapelle, puis je suis allé chez mon colonel, jamais je n'ai été si gai. En revenant je suis allé remercier Dieu de mon bonheur par une autre visite aussi longue que la première." —— Inutile d'ajouter que tous ceux qui sont morts entre nos bras, officiers et soldats, ont rempli leurs devoirs religieux avec une piété touchante. Je n'oublierai jamais l'admirable résignation d'un simple soldat breton, dont la jambe horriblement labourée, avait été aussitôt saisie par la gangrène. Le malheureux souffrait jour et nuit, et l'odeur qui s'exhalait de ses plaies, nous força bientôt de le séparer de ses camarades. On transporta son lit sur un palier et il dut y demeurer seul pendant les deux jours qu'il vécut encore. Le pauvre jeune homme, non seulement se voyait mourir, mais il sentait le travail de la décomposition qui s'effectuait lentement. Avec la foi vive de la Bretagne, il demeurait calme et résigné, priant et souffrant pour l'expiation de ses péchés et le triomphe de la France. « Mon bon Père, me dit-il en me montrant sa jambe enfermée dans une boite, j'ai déjà un pied dans le cercueil ; allons, j'espère que bientôt vous y mettrez mon corps tout entier. » — « Vous souffrez beaucoup, mon ami, je vous plains ; mais que puis-je maintenant pour vous soulager ? » — "Mon Père, ne me plaignez pas. Depuis que vous m'avez rappelé que mes souffrances pouvaient me tenir lieu de purgatoire, je souffre très-volontiers". — "Mais vous vous ennuyez dans votre isolement ?" — "Non, car je prie sans cesse ; mais, Père, quelle odeur je répands ! je ne puis la supporter moi-même ! » Il me demanda ensuite combien de temps il avait encore à vivre. — "Un jour encore peut-être ?" — "C'est bien long, Père ; cependant que la volonté de Dieu soit faite !" —— Les officiers, d'une piété moins expansive, n'étaient pas moins édifiants. Ce n'est pas que parfois il ne fût difficile de leur faire comprendre la gravité de leur état, sur

lequel ils voulaient se faire illusion. Ainsi je vois encore un brave capitaine d'artillerie qui luttait contre la mort en véritable désespéré. Le pauvre homme avait femme et enfants; il était d'une constitution robuste, plein de jeunesse et d'avenir. « Docteur, disait-il, faites de moi tout ce que vous voudrez; mais conservez-moi la vie; je ne puis, je ne veux mourir ». Il subissait chaque jour un pansement de 15 ou 20 minutes qui nécessairement lui causaient d'atroces douleurs. Il se prêtait à tout, souffrait tout sans rien dire, sans même pousser un soupir. Hélas! C'était inutile! il fallait se préparer au grand voyage; mais il faisait la sourde oreille et s'obstinait à ne pas comprendre. Enfin un brave compatriote, capitaine d'artillerie comme lui, trouva, dans sa charité toute militaire et toute chrétienne, le courage de faire entendre, par une parole claire et sans détour, à son pauvre camarade qu'il fallait se résigner à mourir. Il se met en uniforme comme pour lui faire une visite officielle, et s'approchant gravement du lit du moribond, il lui déclare net qu'il n'y a plus d'espoir. « Allons, mon cher, lui dit-il les larmes aux yeux, un soldat doit savoir mourir; donne du moins à ta pauvre femme la seule consolation qu'elle puisse avoir désormais, qu'elle sache que tu es mort en chrétien. » Puis il insista pour que son ami ne différât pas plus longtemps l'accomplissement de ses devoirs. Il ne voulut le quitter qu'au moment où un Père, prévenu d'avance, ayant reçu son signal, se fut approché pour entendre sa confession. Réconcilié avec Dieu, muni de tous les Sacrements de l'Eglise, le mourant laissait éclater sa joie: « Je suis content, disait-il, je suis prêt à la grande revue; j'irai là-haut léger et paré, tout est en règle. » Puis il baisait avec une foi vive une médaille qu'il avait reçue à Rome des mains du Souverain Pontife. — « Je ne l'ai jamais quittée, cette médaille, disait-il; mon Père, quand je serai mort, ayez la bonté de l'envoyer à ma femme, ce sera mon dernier souvenir, mon dernier adieu. » — Je pourrais multiplier ces récits édifiants; mais quoique votre patience me soit bien connue, je ne me pardonnerais pas de la mettre à une trop rude épreuve. J'ai du reste encore bien des choses à vous raconter. — Entrons dans l'intime de notre vie. Vous me demandez, mon R. Père, quelles ont été nos souffrances en ces jours lamentables. Les souffrances physiques, Dieu merci, n'ont pas été bien grandes. La providence de notre excellent P. Procureur, secondée par la sage prévoyance du bon F. Fritsch a su nous épargner bien des misères; mais il convenait que nous ayons notre part à la souffrance générale. Le 12 Octobre on vint faire réquisition de ce que nous pouvions encore avoir de blé ou de farine. Tout fut livré sans difficulté et dès ce moment l'intendance nous assura, pour chaque personne, une ration quotidienne de 300 gr. de pain; mais quel pain! C'était un composé noirâtre et gluant de choses innommées. On y trouvait de l'amidon, de l'orge, de la paille hachée, des grains d'avoine, du son, du plâtre, enfin tout, même du blé. Et cette pâte grumeleuse, lourde, dont on pouvait exprimer de l'eau en la pressant dans la main comme une éponge, servait d'assaisonnement à un morceau de cheval. Du cheval, depuis longtemps nous en mangions, mais à partir de ce moment, cette viande fade et échauffante, devenait à peu près immangeable. Ce n'est pas étonnant: les pauvres chevaux qui, au début de la campagne avaient eu à profusion du fourrage, de l'avoine, et même du blé avaient été bientôt réduits à mâcher des feuilles, à ronger le bois de leurs râteliers, l'écorce des arbres, les barrières, les poteaux auxquels ils étaient liés. Enfin chose incroyable, mais qui n'est point une exagération, pour se nourrir ils s'arrachaient les crins les uns aux autres. En sorte qu'on ne voyait plus dans les camps que des fantômes de chevaux sans queue, sans crinière, les os en saillie au travers de la peau, fléchissant sur leurs jambes, succombant parfois sous le poids de leur cavalier. Et voilà la seule viande que l'on avait pour se nourrir. Songez combien ont dû souffrir nos pauvres soldats, manquant de sel, de beurre, enfin de tout ce qui eut pu aider à rendre ce ragoût moins rebutant. Ils faisaient jusqu'à 6 Kilomètres pour aller chercher un peu d'eau à une source salée, quoique trop faiblement acidulée pour détruire la fadeur de leurs misérables aliments. Mais que faire? les bourgeois n'étaient guère mieux traités. Le beurre se vendait 15 ou 20 francs la livre, le sel 8 francs, et bientôt il fut impossible de s'en procurer à n'importe quel prix. Nous avions, heureusement pour nos blessés et pour nous, quelques petites ressources: un peu de lard, de la salade, quelques légumes secs; et nos Supérieurs adoucirent de leur mieux ce régime sévère; mais la corruption de l'air vicié par les exhalaisons des ambulances et la malpropreté des camps, et puis les fatigues de chaque jour et de chaque nuit, devaient nécessairement ébranler nos santés. 24 Pères ou Frères tombèrent successivement malades. Plusieurs, vous le savez, nous ont été enlevés par la mort. Ah! qu'ils sont heureux de n'avoir

point vu tout ce que nous avons vu! — Je ne vous parlerai point, mon R. P., des procédés peu aimables de la municipalité, des ennuis qu'elle nous a causés, des tracasseries, des visites à domicile, des réquisitions qu'elle nous a ménagées, sans s'inquiéter de sauvegarder les plus vulgaires convenances. La fermeté de notre R. Père Recteur a paralysé tous les efforts de cette mesquine administration qui cachait mal son odieuse jalousie. Vous parler de ces menées, c'est entrer sur le terrain de nos souffrances morales. Négligeons celles-là. Nous en avons eu de plus amères. Non jamais vous ne pourrez vous faire une idée de ce que nous éprouvions; placés chaque jour entre l'espérance et le désespoir, emportés par l'indignation ou par l'enthousiasme, livrés aux plus vives angoisses, aux émotions les plus fortes et les plus contraires. — Ce serait une longue et curieuse histoire que l'histoire des cancans qui nous mettaient ainsi dans tous les états: les nouvelles les plus étranges, les plus incroyables, les plus contradictoires, les plus absurdes même se succédaient avec une rapidité prodigieuse; toutes trouvaient leurs patrons, leurs chaleureux défenseurs; toutes faisaient des dupes. Cela s'explique aisément. Pauvres bloqués, privés de communications extérieures, le monde tout entier mesurait pour nous moins de 6 ou 7 Kilomètres au delà de nos murs, et cependant nous étions travaillés par une véritable fièvre de nouvelles. Aucune révélation officielle, point d'éclaircie sur une position qui chaque jour s'assombrissait davantage et présageait aux plus inintelligents une épouvantable catastrophe. Comment ne pas faire des conjectures sur une attitude aussi incompréhensible? Et dès que l'on entendait un clairon, un tambour ou la voix formidable de nos forts avancés, comment ne pas croire à un réveil, à une résolution suprême, à un combat à outrance, qui sans doute n'avait été si longtemps différé que pour être plus acharné et plus décisif! Permettez-moi de vous transcrire ici une note prise au courant de la plume sous l'impression du moment: c'est, je crois, le meilleur moyen de vous initier à nos souffrances. Je n'y change rien, pour que la peinture soit plus fidèle, quoiqu'elle ne soit que la simple énumération des phases par lesquelles nous passions d'heure en heure. — J'écrivais à la date du 11 Octobre. « Grande agitation, les <u>on dit</u> les plus contradictoires circulent; d'un côté on parle d'une trouée, d'un autre d'une capitulation. Le maréchal Bazaine aurait obtenu du prince Frédéric-Charles la faculté de se retirer lui et l'armée avec les honneurs de la guerre. — 9h. du matin. Le bruit de la prochaine capitulation s'accrédite, grande rumeur dans toute la ville, le peuple se rue sur la Place d'armes pour protester. Un drapeau a été enlevé à l'hôtel de ville, l'aigle arrachée a été foulée aux pieds aux cris de Vive la république, mort aux Prussiens! — 11h. La scène change subitement; un capitaine, compris dans la capitulation de Strasbourg, emmené prisonnier à Radstatt, puis échangé et reconduit à Metz, a recueilli sur son chemin les meilleures nouvelles. Le chef de gare de Frouard lui a glissé dans la main un billet dont voici le contenu: "Les Prussiens, battus dans trois rencontres successives, sont en retraite sur Châlons; leurs communications sont coupées et 180 000 hommes mis hors de combat. — Les francs-tireurs des Vosges et les Francs-Comtois (30 000 hommes) ont pris Lunéville, coupé la communication prussienne avec Strasbourg et marchent déjà sur Nancy. Que Metz tienne bon!" En entendant ces nouvelles, les Messins sont ivres de joie: les cris redoublent, toute la ville retentit de vociférations inexprimables. — 4h. Une députation des officiers de la garde nationale va se rendre au quartier général. — 7h. Le maréchal Bazaine a reçu la députation; il a répondu sans détour aux questions qui lui ont été posées: 1°) Le maréchal reconnaît-il le gouvernement établi? — Oui. — 2°) Que faut-il croire des nouvelles qui circulent en ville? — Le maréchal n'a aucune communication officielle, mais selon toute apparence ces nouvelles sont bien fondées. — 3°) Que penser de l'avenir? — Le maréchal déclare qu'il restera avec l'armée tant qu'il y aura des vivres. Quand ils viendront à manquer, il a son plan, il ne capitulera pas, mais il fera une trouée n'importe où, n'importe comment, à n'importe quel prix." Ces paroles, en harmonie avec les désirs les plus chers à tous les cœurs, volant de bouche en bouche se répandent avec une rapidité facile à concevoir. Une joyeuse animation succède à l'agitation révolutionnaire; on reprend courage et confiance, on s'endort sur cette dernière parole que chacun redit avec complaisance: "<u>il ne capitulera pas</u>". Et déjà on rêve la déroute des Prussiens, la délivrance de notre armée, le salut de Metz, qui demeurera pour jamais Metz-la-Pucelle. — Hélas! ce n'était qu'un rêve! Les nouvelles ne furent point confirmées, et le lendemain on se trouvait en face des mêmes difficultés,

de la même apathie, de la même ignorance, la terreur de l'avenir, et les privations avaient seules augmenté. — Voilà, mon R. P., un aperçu sur nos journées car, soyez en bien persuadé, ce que j'écrivais le 11 Octobre, je pouvais l'écrire le 12 et les jours suivants, les nouvelles changeaient, mais toujours elles produisaient les mêmes résultats; car celles qui étaient bonnes et qui avaient dilaté nos cœurs se trouvaient bientôt cruellement démenties par d'autres nouvelles désastreuses qui malheureusement étaient toujours confirmées; plus on approchait du terme fatal, plus ces émotions se renouvelaient, plus elles devenaient poignantes dans leurs déchirantes déceptions. — La France ne sait pas ce qu'ont souffert les soldats de l'armée de Metz dans ces derniers temps. On vous a parlé de combats, de batailles! Plut à Dieu que ces bruits eussent été vrais. Nos soldats montraient, dans les escarmouches qu'on leur faisait livrer de temps en temps, avec quelle ardeur ils eussent combattu. Mais, condamnés à une interminable inaction, ils se morfondaient sous la tente par des temps affreux. Cela faisait peine de les voir au camp dans la boue jusqu'à mi-jambe, pâles, défaits, épuisés, ne sachant comment tromper leur ennui. Cela faisait plus mal encore de les rencontrer en ville, fuyant le regard de leurs chefs pour mendier un morceau de pain, ou groupés autour des boutiques de boulangers pour ramasser les miettes qui restéraient après la distribution des portions officielles. Mais laissons ces scènes désolantes et revenons au collège. — La rentrée s'est faite le 13 Octobre, au jour fixé sur le palmarès: 80 externes environ se sont rendus à l'appel, et voilà que les fatigues de l'enseignement viennent s'ajouter aux autres. — Heureusement nous avions de temps à autre des instants de répit: quelques scènes de famille, touchants témoignages de l'estime et de l'affection de ceux auxquels nous prodiguions nos soins, venaient faire diversion aux peines quotidiennes. La plus aimable de ces scènes fut assurément celle que nos officiers organisèrent le 16 octobre en l'honneur du digne docteur Warin, dont ils appréciaient l'infatigable dévouement: son mérite était enfin reconnu, on lui décernait un peu tard la croix de la légion d'honneur. L'occasion était belle pour témoigner au bon docteur la reconnaissance de tous ses malades. On se mit en frais: l'un fit un discours, l'autre une pièce de vers français; chacun contribua à l'emplette d'un splendide bouquet et les plus valides voulurent aller eux-mêmes de boutique en boutique pour trouver une croix qu'on put dignement présenter au nouveau chevalier. Tout se passait dans le plus grand secret et avec une activité inspirée par l'affection. Enfin tout est prêt, il est 5 heures du soir, c'est le moment où le docteur vient commencer une seconde visite. A peine a-t-il ouvert la porte que les applaudissements retentissent. Il entre tout ému et trouve devant lui, en grand uniforme, (du moins autant que le permettent les membres mutilés) tous les officiers parfaitement rangés comme nos élèves au jour d'une grande académie. Le doyen des capitaines, un brave capitaine d'artillerie, fort grièvement blessé à la jambe, mais en bonne voie de guérison, s'avance clopin-clopant appuyé sur ses bequilles. Sa main tremble, d'une voix pleine d'émotion il balbutie quelques mots, mais les larmes lui jaillissent des yeux, il ne peut plus lire ce qu'il a écrit: alors d'un mouvement spontané il tend sa feuille au docteur et l'embrasse en sanglotant. Un autre capitaine présente alors le magnifique bouquet, tandis qu'un lieutenant-colonel attache à la boutonnière du docteur la décoration si noblement conquise. Le bon Monsieur Warin essaya, mais en vain, de répondre; il ne trouva que quelques paroles entrecoupées, la voix lui manquait, mais les larmes disaient assez son émotion et sa joie. Le lendemain il répétait à chacun: "Ah! Messieurs, je vous remercie; j'aime mille fois mieux l'hommage parti de vos cœurs que toutes les décorations officielles; jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi." Il ne l'oublia pas en effet; il redoubla de zèle et de soins tant et si bien que, négligeant les règles de la prudence et n'écoutant pas les sages conseils de ses confrères les plus dévoués, il contracta auprès de ses blessés une maladie qui l'emporta bientôt. Il mourut en chrétien un mois après la scène que je viens de vous retracer. Cette scène de famille en l'honneur du bon docteur inspira à nos blessés l'idée de laisser au collège un monument de leur reconnaissance. Déjà ils avaient adressé au R. P. Recteur une lettre touchante où ils lui exprimaient à lui et à toute sa communauté les sentiments de la plus sincère gratitude. Cette fois ils firent mieux. Leur plan dressé et approuvé par les plus anciens, la collecte faite parmi les officiers et parmi les soldats, ils allèrent eux-mêmes trouver le R. P. Recteur lui exprimer leur désir et en lui donnant la somme nécessaire, ils le prièrent de vouloir bien se charger lui-même de le faire mettre à exécution. Et aujourd'hui sur le marbre noir d'un cénotaphe placé dans notre église on lit l'inscription suivante:

D. O. M. Gallici. Exercitus. Milites. Et. Praefecti. Irruentibus. In. Patriam. Germanis. Circa. Metas. Vulneribus. Morbisve. Confecti Aedibus. Gymnasii. Clementiani. A. Sodalibus. Societatis. Jesu. Libenter. Excepti. Et. A. Proposito. Numine. Recreati. Beneficii. Memores. D. D. D. M.D.C.C.C.L.XX. ... Je devrais maintenant, mon R. P., vous raconter notre agonie, vous faire assister à notre catastrophe ; mais comment vous retracer des scènes dont le seul souvenir m'arrache encore des larmes? Au reste notre histoire en ces derniers moments est l'histoire de la ville et de l'armée. La douleur confondant toutes les âmes, on vivait d'une seule et même vie, on souffrait de la même souffrance. Ah! si la France eut pu voir ce spectacle déchirant, on eut compris alors ce que c'est que la Patrie, on eut oublié la mesquine personnalité, le hideux égoïsme cause de tous nos malheurs; et les rêves de secours que nous avons entretenus jusqu'au dernier moment n'eussent point été de simples rêves et de cruels cauchemars. — Cependant le malheur rapproche de Dieu ; n'attendant plus rien des hommes, on se tournait vers le Seigneur, on implorait son secours, on attendait un miracle. Les églises étaient pleines de monde qui priait avec ferveur. Les dames demandèrent à Monseigneur de faire le vœu d'ériger sur la seconde tour de la Cathédrale une statue monumentale de la B. V. Vierge, sous le vocable de N. Dame de Metz, pour obtenir de la Mère de Dieu que l'ennemi du moins n'entrât pas dans nos murs. Mais Dieu avait résolu de châtier la France et nous devions supporter les premiers coups de la vengeance divine. Jusqu'à la dernière minute nous fumes victimes des illusions les plus inconcevables : ainsi, le 28 Octobre, veille de la capitulation, on annonçait hautement que les conditions obtenues étaient fort honorables; que l'ennemi tenait à rendre hommage à la valeur de nos troupes en les traitant généreusement dans leur infortune. On murmurait que les soldats après avoir déposé les armes et salué les Prussiens aux avant-postes, seraient libres de retourner dans leurs foyers. Les officiers seuls se constitueraient prisonniers et seraient envoyés en Prusse, mais traités avec tous les égards qui leur sont dus. Armes, bagages, chevaux, voitures, ordonnances, on leur laissait tout. Enfin, les Allemands vainqueurs occuperaient les forts, mais n'entreraient point en ville. Beaucoup eurent la simplicité de croire à de si belles conditions. L'illusion fut de peu de durée. A midi, toute la ville est en émoi. C'est l'heure fixée pour le désarmement de la garde nationale. Nous voici donc en face de la réalité. Il semble que jusque là personne n'y ait voulu croire tant fut affreuse l'explosion du désespoir. La douleur, la rage, l'exaspération se traduisaient de toutes manières. Les plus fougueux poussaient des cris, proféraient des menaces, des imprécations et excitaient à des résolutions insensées. Les plus calmes, les plus dignes étaient muets, de grosses larmes roulaient dans tous les yeux, tous les cœurs étaient broyés par une même douleur. Si l'on rencontrait le regard d'un ami, d'une connaissance, on se serrait la main sans proférer une parole; mais immédiatement les larmes coulaient et l'on balbutiait quelques plaintes entrecoupées de sanglots. Vers 2 heures, une bande de furieux ayant enfoncé la porte de la tour de la Cathédrale, s'empare des cloches. J'entends encore les sons lugubres du Tocsin et de la Mutte que ces hommes affolés par la douleur sonnèrent en désespérés jusqu'à 8 h. ½ du soir. A ce signal d'alarme, la foule hors d'elle-même, pousse des cris sauvages et redouble ses menaces contre ceux qu'elle appelle des traîtres. Au milieu de cet indescriptible désordre, soudain paraît un homme à cheval, les cheveux en désordre, le teint pâle et défait; d'une main fébrile il agitait un pistolet au dessus de sa tête. Trois fois il le décharge en l'air, puis il harangue le peuple. Ses paroles se perdent dans le tumulte; mais on comprend qu'il parle de vengeance, qu'il demande une résolution suprême. On dit même, mais je ne pus le voir, que quand il eut fini, une femme échevelée traversa les rangs comme une furie, et se cramponnant à la selle du cheval, elle tendit vers le cavalier une main suppliante : « Je suis Metz-la-pucelle, criait-elle, sauvez-moi ! A mort les ennemis, à mort les traîtres ! » Il n'en fallait pas tant pour exciter le peuple et le porter à des extrémités fâcheuses. Les soldats reçurent ordre d'occuper toutes les rues, toutes les places de la ville pour empêcher ces manifestations dangereuses et inutiles. Mais l'armée découragée et plongée elle-même dans une profonde douleur, accomplit assez négligemment sa tâche. Les meneurs dispersés sur un point retournaient sur un autre et recommençaient leurs vaines protestations et leurs extravagantes démonstrations, qui se prolongèrent

bien avant dans la nuit. — Telle était l'émotion du dehors, la douleur, le désespoir de la rue. Dans nos salles l'expression en était plus modérée sans doute, mais non moins triste. Je renonce à vous dépeindre l'impression de ces cruels moments. Je laisse à votre cœur français et lorrain le commentaire d'une scène facile à se représenter. Je lui abandonne aussi les angoisses du lendemain, jour où le sacrifice fut consommé; et me hâtant d'en finir avec ces lamentables souvenirs, je termine par un trait qui nous émut tous jusqu'aux larmes et nous procura la seule consolation que put alors accepter notre douleur. — Les portes de la ville étaient à peine ouvertes que le Père Ministre de la maison d'Arlon arrivait à St Clément. Ému de l'extrême misère dans laquelle il nous croyait plongés, il était venu nous offrir de l'argent, des secours de toutes espèces. Les communications étant coupées, pour parvenir jusqu'à nous il dut faire 14 lieues à pied; mais la charité de la Compagnie qui l'animait en ce moment, est bien la charité décrite par l'Apôtre "une charité qui ne se rebute de rien, ne recule devant aucun obstacle, ne connait aucune impossibilité quand il s'agit de venir en aide à des frères". — Voilà, mon R. et bien cher Père, le récit détaillé que je vous avais promis. Si pour être fidèle à ma parole j'ai dû mettre votre patience à une trop rude épreuve, pardonnez-le moi, je vous en prie. Si en lisant cette longue narration de nos malheurs vous en avez été tant soit peu ému, veuillez prier et faire prier pour notre collège si fortement éprouvé, et dont l'avenir semble compromis, pour tous les Pères qui ont dû boire jusqu'à la lie ce calice d'amertume, pour notre chère ville de Metz inconsolable dans son malheur, mais qui garde malgré tout un impérissable espoir. — Tout à vous en Notre Seigneur.

infimus in Christo L. Bastien S.J.

Extrait d'une lettre d'un Père de Metz au R.P. Couré. — Metz le 20 janvier 1871. —

Depuis la capitulation, la situation de St Clément n'a fait qu'empirer. Les Prussiens n'ont cessé de l'occuper en partie, jusqu'à 900 à la fois. Les maladies épidémiques: variole, fièvre typhoïde, muqueuse, dyssenterie ont décimé ce pauvre Metz pendant les mois de Novembre et de Décembre. St Clément eut sa bonne part. Le jour de mon arrivée on enterrait le pauvre P. Gangloff emporté en deux jours: Dix jours après le P. Wetzel, et il y avait 8 autres Pères et Frères malades. L'état sanitaire, grâces à Dieu, est devenu bon; tous les malades sont remis. — On a rouvert les classes, pendant le blocus même, pour les externes; 80 se trouvèrent là; nombre souvent réduit en Novembre et Décembre par les maladies. Le 7 janvier on fit un essai de rentrée de pensionnaires: 15 seulement sont revenus. Beaucoup sont dans les collèges de Belgique, beaucoup encore sont retenus par leurs parents qui redoutent soit les maladies, soit les événements. Le nombre des externes s'est élevé jusqu'à 90, ce qui nous fait environ 100 élèves. — Notre grande épreuve actuellement est l'envahissement continuel de notre maison par les troupes prussiennes de passage, qu'il faut loger. La municipalité franc-maçonne est d'une insigne partialité à notre égard dans la distribution de ces logements: bien que propriété privée, notre collège est coté pour 1000 Prussiens. Nous avions pu jusqu'à il y a quelques jours, réserver le grand bâtiment, qui du reste a servi d'ambulance: les classes, les réfectoires, la grande salle, etc. étaient sacrifiés aux logements. Mais qu'arrivera-t-il dans l'avenir? Nous ne le savons. Un horrible pillage de 11 heures dont nous venons d'être les victimes, est un désolant indice de ce qui nous est réservé. — Mardi, 17 janvier, à 11 heures ½ du soir, nous sommes réveillés en sursaut par d'horribles cris qui retentissent dans les cours. C'étaient 1500 à 2000 Brandebourgeois de la Landwehr qui se ruaient en sauvages sur St Clément. Les francs-maçons municipaux leur avaient dit à la gare: "Allez chez les Jésuites; ils ont une grande maison, ils sont riches, vous trouverez ce qu'il vous faut. C'était exciter ces barbares, que nous avons appris être la lie du peuple Berlinois. Ils se précipitent donc sur les portes, traînent et bousculent les Frères qui veulent les arrêter ou mettre quelque ordre; les portes sont enfoncées; le P. Préfet et le P. Ministre, souffletés, battus, menacés; puis ils se lancent dans la maison par le petit escalier qui conduit chez le R.P. Recteur. Ma chambre, (celle du Directeur de 1ère Congrégation.) fut envahie pendant 3 heures. Cris et menaces ou injures en allemand: deux seulement me menacèrent de leurs armes. Et de ma chambre j'entendais le bruit des portes qu'on forçait, les carreaux qu'on brisait, etc. Les cloîtres des Pères cependant ne furent pas envahis. Le P. Waté sauvegarda le dortoir où étaient les élèves.

Un instant ils voulaient tuer le R.P. Recteur et le P. Ministre. A 3 heures ils semblèrent se ~~calmer un peu~~.

Mais toute la maison était toujours en leur pouvoir. Vers 7 heures, ils mirent, en brûlant des sommiers, le feu à un endroit de l'externat: heureusement on put l'éteindre. Vers 9 heures, leur fureur se ralluma, et ce fut vers 10 heures surtout un pillage horrible. Chaises, matelats, literies, linges, souliers des élèves, tout était saisi et emporté. Les portes étaient brisées, entre autres la mienne; le cloître de l'entresol envahi. C'était atroce, et si cela n'eut pris fin bientôt, il nous fallait avant le soir quitter la place. Enfin à 10 h. ½ un officier prussien arrivait de l'hôtel-de-ville. Il souffleta, menaça, injuria les pillards, et au bout d'une demi-heure, aidé par d'autres officiers accourus en toute hâte, il put leur faire évacuer la maison. Ils le firent non sans cris de rage et de révolte. — Ainsi pendant 11 heures nous fûmes au pouvoir de cette soldatesque protestante, brutale, sans savoir comment cela finirait. Pour être juste, il faut dire que les autorités prussiennes en sont honteuses, indignées. On a puni et on punira encore. Le gouverneur disait hier, qu'il ferait fusiller des coupables. Il a envoyé nous demander un rapport. Les dégâts sont très-grands et n'ont pu encore être évalués; tant de choses ont disparu, et tant d'autres sont brisées. Aujourd'hui la police prussienne nous ramenait une voiture d'objets saisis chez des recéleuses prussiennes: quatre sont en prison; bien d'autres objets ont disparu et ne seront jamais repris. La ville est à la fois consternée et indignée: la municipalité a sa part légitime dans cette indignation. Voilà, mon Révérend Père, où nous en sommes. Que nous réserve l'avenir? Dieu seul le sait! Du moins nous savons le Beati qui persecutionem patiuntur. — D'Amiens nous avons peu de nouvelles; nous savons seulement que la Providence a été brutalement prise le lendemain du combat de Pont-Noyelles, et encombrée de blessés prussiens. Notre pauvre Champagne a sa large part dans les malheurs de l'Eglise et de la France. Pardon, mon R. Père, du décousu de cette lettre que j'écris à la hâte. Puisse-t-elle vous prouver du moins que dans ce pauvre Metz votre souvenir vit toujours entouré de la filiale reconnaissance de vos enfants. Je me recommande, etc.

Metz le 30 Mars 1871. — Nous dûmes à cette invasion un mois d'exemption de logements militaires. La municipalité Messine fit des démarches pour se justifier de toute connivence; elle prit à sa charge et à sa responsabilité les bâtiments qui entourent les cours, fit les réparations nécessaires pour les rendre logeables; et c'est encore un casernement presque incessamment occupé par les troupes de passage. Un sergent-major est toujours là à demeure, avec pleine autorité. Aussi sommes-nous restés depuis ce temps dans une assez complète tranquillité de ce côté. Les classes se font dans les chambres du corridor, que vous avez construites. Nous avons actuellement 22 pensionnaires et 100 externes. Cinquante autres pensionnaires reviendront, paraît-il, à Pâques. Notre existence à Metz est maintenant complètement assurée. Aujourd'hui même le secrétaire général de la préfecture est venu voir le R. P. Recteur, pour lui dire qu'à Strasbourg, au gouvernement général de l'Alsace, on avait décidé ce qui nous concerne: que non seulement nous pouvions continuer notre œuvre, librement, organisant notre enseignement à notre gré, mais que même on nous en priait. Il ajouta que le seul point qu'on nous imposerait dans un avenir plus ou moins lointain, serait l'enseignement de l'allemand à tous les élèves. Ce point amènera sans doute tôt ou tard nos Pères de la province de Germanie.

Autre lettre du F. Bastien au R. P. Cosson. — Juin 1871. — Mon R. Père, P. C.

Voici encore quelques détails sur notre cher collège de Metz; ils me sont fournis par un élève. Je vous envoie sa lettre; elle est, je crois, capable de vous intéresser par son accent de piété, de patriotisme, et par cette teinte d'une couleur vraiment locale qui vous permettra d'apprécier la situation.

Metz, 16 Juin 1871. — Mon R. Père, — Ce serait aujourd'hui le plus beau jour que l'Eglise ait vu depuis qu'elle existe si les circonstances où nous vivons laissaient quelque place à la joie dans nos cœurs. Pourquoi faut-il qu'un événement tel qu'il ne s'en est jamais vu et qu'il ne s'en présentera sans doute jamais plus, arrive dans des temps si malheureux et lorsque les ennemis de l'Eglise tout entière et de la France en particulier, semblent triompher? Aujourd'hui pourtant, pendant la procession de St Clément, l'espérance et la joie se sont fait jour dans nos âmes. Quoique la cérémonie ne fut pas aussi magnifique que les années précédentes, cependant elle était très-imposante et l'on aurait pu se croire encore aux beaux jours de St Clément. Assurément cette journée demeurera parmi les plus mémorables de notre collège. Aujourd'hui, au milieu du deuil universel, au sein d'une population brisée de douleur et de honte, nous avons entonné le cantique d'allégresse et, en remerciant Dieu des glorieuses douleurs du pontificat de Pie IX, nous lui avons demandé avec toute la foi dont sont capables des âmes chrétiennes et françaises, que les malheurs de notre cher pays tournent un jour aussi à sa gloire

et qu'il fasse jaillir des eaux de résurrection du milieu de cette corruption qui dévore la France. Aujourd'hui, répondant comme tout le diocèse à l'appel de notre bien aimé prélat, nous nous sommes consacrés d'une manière spéciale, par un acte public, Pères et élèves, au Sacré-Cœur de Jésus. D'ailleurs tout le monde s'est surpassé : les 220 élèves environ que compte aujourd'hui la maison, ont fourni à la sacristie 35 enfants de Chœur ; à la tribune et à l'orchestre des artistes dont le talent a fait oublier le petit nombre. Après demain nous assisterons aux processions des paroisses ; pendant que les Prussiens tireront le canon et feront des réjouissances pour fêter nos malheurs, l'abbé Risse et ses élèves feront retentir à la procession de notre paroisse ces vieilles sonneries françaises que notre cité guerrière n'a plus entendues depuis si longtemps. Enfin dimanche dernier eut lieu la procession de la cathédrale ; manifestation à la fois patriotique et religieuse pour notre population. Les Messins ont compris qu'il fallait se grouper autour de l'autorité épiscopale, la seule légitime qui reste à notre ville, et que, pour rester français, il fallait avant tout demeurer catholiques. — La Mutte remplissait les airs de sa voix majestueuse, au grand ébahissement des Prussiens qui ne l'avaient pas encore entendue, et tous, levant le nez en l'air contemplaient bon gré mal gré, ce drapeau tricolore qu'ils n'ont pas eu l'adresse d'enlever à la flèche de notre cathédrale. Les pompiers, en grand uniforme, faisaient la haie, tout de neuf habillés, et une musique de volontaires, très-bien organisée, précédait le Saint-Sacrement; car Monseigneur avait refusé l'escorte et la musique que lui avaient offertes les Bavarois. Jamais fête religieuse n'a tant ému la ville de Metz. Jésus, le premier et véritable souverain de la France, comme il s'intitule lui-même, « Celui que les révolutions ne détrônent point et que les ennemis ne vaincront jamais, » se promenait dans les rues de notre cité, et contemplait d'avance, j'en suis sûr, le jour où il lui sera donné de bénir de nouveau à Metz notre vaillante armée, qui est la sienne, qui n'est jamais plus heureuse que lorsqu'elle peut verser son sang pour défendre l'Eglise. — Cependant, il faut bien le dire, Metz se prussifie et, si vous reveniez ici, vous ne reconnaîtriez plus votre patrie. Grâce à l'émigration qui continue toujours, les familles Allemandes pénètrent dans notre ville, et nous sommes envahis de marchands de tabac et de restaurants allemands ; bref, la ville de Metz, autrefois si gaie et si animée, commence à prendre cet air lourd et emprunté qui est le fond du type prussien. La seule chose qui nous rappelle encore la France, c'est le retour des prisonniers ; mais le retour des prisonniers ne durera pas toujours. Nous rentrerons bientôt dans notre tombe. Oh! quand donc viendra le jour béni où, suivant l'éloquente et prophétique parole du R. P. Monsabré, nous pourrons chanter dans notre vieille cathédrale un Te Deum comme ses voûtes n'en ont jamais entendu !! — Je termine, mon R. Père, en vous racontant un petit fait qui a mis, mardi dernier, tout St Clément dans un émoi tel qu'il n'en avait plus éprouvé depuis la fameuse bataille de 1860 avec les lycéens. Il y a 3 semaines on nous avait rendu nos cours et nos classes avec promesse de la part des autorités militaires que nous n'aurions plus de Prussiens à loger. Il y a 5 jours, en dépit de cette promesse, un bataillon prussien entra pendant la récréation de midi. C'étaient 1200 hommes à loger. Or ce bataillon se composait de Brandebourgeois et de Poméraniens, race que je déclare grossière et brutale, particulièrement laide et malpropre. Les officiers étaient aussi désagréables que leurs soldats. Le lendemain de leur arrivée l'un d'eux vint se plaindre pendant la récréation au Père surveillant de ce que les élèves faisaient trop de bruit et les empêchaient de faire l'exercice. Le Père feignant de ne pas comprendre l'allemand, déclare à l'officier qui écorchait une phrase française que ce qu'il dit n'est pas français et qu'il ne comprend pas. L'officier répète plusieurs fois sa phrase, mais les oreilles malveillantes du Père ne comprirent pas davantage. Là-dessus l'officier s'en alla furieux. Les Prussiens commencèrent alors à tracasser les élèves, crachant sur eux et leur jetant de l'eau sur leurs habits. Voyant qu'on ne répondait pas à leurs insultes, ils résolurent d'attaquer. Mardi dernier, pendant la récréation de midi, ils crurent l'occasion favorable. Les externes étaient absents, les Saint-Cyriens au manège et la plupart des autres grands étaient aux répétitions de la tribune et de la sacristie ; il y avait donc en tout dans la cour une cinquantaine d'élèves, dont 4 ou 5 grands seulement et 3 Pères. Il y avait de quoi exciter l'ardeur guerrière de ces nobles Prussiens : jamais ils n'avaient eu occasion de battre des Français avec un si grand avantage numérique. Après quelques coups de poing perdus, ils empoignèrent Maurice Neuville qui venait au milieu d'eux ramasser sa balle, l'acculèrent contre le mur du gymnase et commencèrent à le frapper avec les bâtons crochus dont les élèves se servent pour le jeu de balle. Le P. Victor Stumpf s'élança alors, en saisit un au collet et le colla lui aussi contre le mur. Mais plusieurs Prussiens se jetèrent sur

lui et l'un d'eux lui asséna par derrière sur la tête un coup de bâton tel qu'il l'aurait assommé, n'eût été sa barrette. Il parvint néanmoins, grâce au secours de Foch et de quelques autres élèves, à se tirer de la bagarre, avec Neuville et Odinet; ce dernier avait été renversé par les Prussiens et à moitié assommé à grands coups de poing sur la tête, non sans se défendre énergiquement, comme plus d'un.... .... put le sentir. Pendant ce temps, Poncin avait terrassé un Prussien qui ne fut pas à son aise pendant la bataille. Le P. Patris y était aussi; mais sa taille le fit respecter; les Prussiens n'aiment pas à s'attaquer à ces gens-là. Tout cela s'était passé rapidement. Quand tous les élèves furent réunis, le P. Victor Stumpf commanda la retraite et les fit entrer dans les cloîtres où l'ennemi ne les suivit pas. Là on tint conseil de guerre en présence du R. P. Recteur, et le P. Victor Stumpf entendit et nota les dépositions des élèves. J'ignore quel a été le résultat des plaintes que l'on a adressées aux autorités. Pendant la bataille, les officiers étaient absents et les sous-officiers n'osaient pas retenir leurs hommes ou même se mêler à eux. Il n'y a eu aucun accident grave: Neuville et Odinet, qui ont été le plus abîmés, n'ont reçu aucun coup sérieux. Il est fort heureux que les Allemands ne se soient pas servis de leurs armes, comme ils l'auraient certainement fait si la bataille avait continué. Depuis ils sont restés convenables et nous ont laissé faire notre notre procession sans nous inquiéter. (*)

Mon R. Père, je n'ajoute rien à cette lettre, mais en la livrant à vos réflexions, je vous envoie mes espérances, mes craintes et mon affection fraternelle en Notre Seigneur.

infimus in Christo L. Bastien S.J.

Ambulance de St Acheul. — Souvenirs de l'année 1870-1871.

La guerre de 1870 venait d'éclater, nous avions déjà appris les nouvelles de nos premières défaites, quand un officier de l'Intendance militaire d'Amiens vint demander au R. P. Recteur s'il ne pourrait offrir quelques salles des bâtiments de St Acheul pour y placer des blessés français qu'on faisait évacuer vers le nord. Le R. P. Recteur répondit affirmativement, et il fut alors décidé que le bâtiment du Juvénat (ancien bâtiment des retraitants) serait uniquement affecté à la future ambulance. Aussitôt, c'était dans les premiers jours d'Août, on se mit en devoir de préparer le logement des soldats; nos tables et nos livres de classe furent transportés dans nos dortoirs convertis en salle d'étude; 80 lits furent préparés; 40 placés au premier, dans le grand corridor et dans les petites chambres, furent fournis par la maison; 40 autres en bas furent placés par l'administration des Hospices; la 5ème chambre du rez-de-chaussée, notre ancienne classe de première année, fut convertie en chapelle et tapissée de tentures rouges; elle était dédiée à N. D. de France. Dans les chambres des professeurs, au premier, on mit la lingerie, une petite cuisine pour préparer les remèdes, un garde-manger et enfin une grande chambre pour les 3 Sœurs de Charité, qui nous ont si bien aidés dans nos offices. Une porte cochère donnant sur l'extérieur fut percée dans le mur du jardin des retraitants, et une palissade forma clôture entre ce jardin et la cour d'entrée. Tout était prêt; les tristes convois de blessés arrivaient fréquemment à Amiens; après l'affaire de Sedan surtout, nous attendions impatiemment. Enfin le 9 Septembre on entend le roulement de plusieurs grosses voitures: c'était une quarantaine de soldats que le Bienheureux Père Claver nous envoyait, nous invitant sans doute à leur prodiguer nos soins comme il l'avait fait pour les Nègres de Carthagène. Pauvres gens, dans quel état ils nous arrivaient de Sedan! Ils étaient loin de se plaindre, au contraire ils se louaient, en général, de leurs infirmiers français et prussiens; mais ils avaient couché sur la paille depuis le premier et durant tout le voyage, la plupart avaient beaucoup souffert de la fatigue et de la faim. A l'arrivée de ces blessés, plusieurs laïcs entrés avec eux, aidèrent aux premiers soins. Je vis l'un d'eux, bien mis, inconnu de nous, se mettre à genoux près d'un blessé, lui ôter bravement ses chaussures

---

(*) Les dernières nouvelles que nous avons reçues de Metz sont assez consolantes. Notre collège jouit pour le moment d'une prospérité relative: il compte 410 élèves qui tous ont bon esprit et font la joie de nos Pères par leur travail et leur piété. Le souvenir de nos malheurs, toujours bien vivant à leurs yeux, exerce une salutaire influence sur ces jeunes cœurs. L'enseignement de la langue allemande occupe une plus large place dans le programme; mais sauf ce point, tout se passe comme autrefois. Mgr l'Évêque s'est fait un bonheur d'aller présider les séances académiques des classes de Philosophie et d'Élémentaires: et aux fêtes du jour de l'an et du carnaval, ce sont les anciens élèves qui ont fait en grande partie les frais des récréations dramatiques. Leur brillant succès a rappelé la magnificence et le charme des temps plus heureux. Quoiqu'il en soit du présent, l'avenir n'est point éclairci. Puissions-nous obtenir par nos prières que tous nos PP. et FF. puissent triompher de toutes les difficultés, consoler par leur présence la douleur de ce pays désolé et y perpétuer le bien opéré par la Compagnie depuis près de 20 ans.

infectes et dégoûtantes et lui laver les pieds : il avait l'air radieux et si humble que cette scène s'est gravée dans ma mémoire. — Ces premiers blessés à peine installés, de nouveaux arrivèrent successivement les jours suivants et portèrent le nombre de nos soldats à 80 et même à 90. Le fait le plus remarquable de ces premiers jours fut la mort d'un caporal au 3e Zouave, qui, blessé au cou, par une balle, ne pouvait ni parler, ni presque manger et perdait tout son sang. Plusieurs hémorrhagies avaient été arrêtées fort heureusement par le F. Mathieu qui agissait en vrai chirurgien expérimenté. Mais le dernier jour, durant la visite du docteur, l'artère du cou s'ouvre encore et l'on emploie un nouveau moyen : au lieu de chlorure de fer dans le trou de la blessure, le docteur introduisit un instrument qui saisit l'artère à l'intérieur du cou par la bouche et la comprima par l'extérieur : cet instrument ressortait de la bouche et prenait le cou comme une pince. Après un certain temps il est déplacé par un mouvement du malade et le sang coule à flots. Le docteur, de ses mains, s'empresse d'opérer la compression que la pince n'opérait plus et maintient quelque temps l'artère serrée entre ses doigts. Puis il avise un Scolastique pour le remplacer, qui s'y tient une heure, est relevé par un autre, et y revient ensuite : ainsi deux ou trois firent-ils durant 4 ou 5 heures. Figurez-vous donc ces bons Frères, pour la première fois de leur vie sans doute, en face d'un mourant, se tenant immobiles, pliés en deux, la tête devant la tête du blessé, l'index de la main droite appuyé à la naissance du cou près de la clavicule ; l'index de la gauche plongé au fond du trou de balle pour aller rejoindre le doigt de l'autre main, à travers cette bouche béante, où ne restait plus qu'un morceau de langue et toute remplie de caillots d'un sang noir. Or de pareils services ont été demandés bien des fois aux Scolastiques de St Acheul. Mais revenons à notre Zouave. Il était impossible de le sauver ; le soir il reçut une médaille et le Scapulaire ; notre aumônier, le P. Théry le confessa en le questionnant ; le Zouave, avec toute sa connaissance, répondait en serrant la main du Père : la nuit il reçut l'Extrême-Onction en présentant lui-même ses pieds et ses mains aux onctions saintes, et le lendemain il mourait étouffé par des flots de sang. Le bruit de cette mort se répandit dans tout le village de la Neuville ; ce premier enterrement devait se faire à l'église de paroisse : une foule immense stationnait devant les portes de l'ambulance et remplissait l'église et ses abords ; on voyait là d'anciens camarades, de nouveaux soldats, des femmes qui pleuraient sans doute en pensant à leurs fils. Tout le monde était à genoux et recueilli ; un soldat, la tête entre ses mains, priait et pleurait en disant : « J'ai perdu tous mes camarades, je ne sais pas où ils sont. » Un corbillard avait été préparé, mais des hommes se saisirent du cercueil et le portèrent sur leurs épaules : la foule grossissait à chaque instant. Des centaines de personnes se pressaient sur le chemin. Quand on fut au cimetière, M. le Curé de la Neuville adressa à ce vaste auditoire quelques mots du cœur qu'il termina ainsi : « Avant de nous séparer, exprimons notre reconnaissance aux Pères qui l'ont accueilli dans cette maison de St Acheul où il a trouvé des soins maternels. Lui était-il possible, en effet, de manquer de quelque chose si près du cœur des enfants de St Ignace ». M. le Curé venait de finir, quand un homme, un ancien soldat, s'avança, et, plantant en terre le drapeau tricolore, adressa quelques mots d'adieux au Zouave décédé : « Camarade, lui disait-il, c'est à la volonté de Dieu que tu dois ton sort et je ne puis te l'envier. Au jour anniversaire de ta mort nous viendrons déposer sur ta tombe des couronnes qui sont loin de valoir celle que Dieu te réserve. » On allait se séparer lorsque Monseigneur arriva, venant, lui aussi, jeter l'eau bénite et réciter sa prière sur la tombe du brave soldat. Cette démonstration fut relatée par plusieurs journaux : Paris Journal, Le Pays, La Gazette de Ham, le Journal officiel. La pauvre mère de notre Zouave était arrivée de Paris peu d'heures avant l'enterrement ; appelée par une lettre que son fils lui avait adressée dès son arrivée à St Acheul ; grande fut sa douleur quand elle apprit du R. P. Recteur, que celui qu'elle espérait trouver en vie, venait d'expirer. Elle voulut voir le cadavre de son fils ; elle pria longtemps, se consolant dans la pensée qu'il avait fait une si belle mort. « Je lui avais donné, disait-elle, une médaille de la Ste Vierge avant qu'il partît pour le Mexique ; elle l'a protégé. Avant cette campagne je lui en donnai une autre qui fut cousue dans sa veste. » Cette cérémonie faillit nous coûter cher ; car tant de publicité, un si grand concours irrita le conseil municipal d'Amiens ; dans la suite les enterrements furent de la plus grande simplicité.

Quelques mots maintenant sur la manière dont se faisait le service de l'ambulance et sur la distribution de la journée. Les Scolastiques en eurent soin jusque vers la fin d'Octobre ; puis vint le tour des Novices, puis enfin celui des Pères tertiaires. Vers 7 heures du matin on servait comme déjeuner du café au lait ; c'était le moment aussi de la courte prière du matin. Vers 10 heures

visite du médecin, qui était accompagné, durant sa tournée, d'un groupe de plusieurs d'entre nous portant des linges, de l'eau, le cahier pour inscrire les ordonnances, des cuvettes, etc. D'autres, parmi nous, étaient exclusivement chargés du pansement; ils étaient deux pour 10 lits, soignaient toujours les mêmes et accompagnaient le docteur quand il faisait la tournée de ces 10 lits, puis se mettaient en devoir de panser leurs hommes. Ce système avait l'avantage de rendre les pansements plus faciles et mieux faits, puisqu'on avait toujours les mêmes, et de plus, nous donnait plus d'empire et plus d'ascendant sur les soldats que nous connaissions à fond. Venait ensuite le dîner qui consistait en soupe, viande et légumes, et pour boisson de la bière ou du vin. Deux fois par jour, de grand matin et après dîner, on balayait, on appropriait les salles; après dîner on finissait les lits, en sorte que tout était propre pour les visiteurs qui se présentaient l'après-midi. A 4 heures, pour goûter, du pain avec des fruits ou d'autres douceurs; à 6 heures, souper. Durant la nuit, deux veilleurs jusqu'à minuit, et deux, depuis minuit, devaient monter et descendre à chaque quart d'heure environ; il fut même un temps où trois veilleurs furent nécessaires. Le médecin ne venait de règle qu'une fois par jour, excepté en cas d'urgence; mais le Frère infirmier, directeur de l'ambulance, le remplaçait au besoin. Les trois Sœurs de Charité avaient soin uniquement de la lingerie, de la distribution des repas et de la préparation de quelques remèdes. Si St. Vincent de Paul a pu se louer, nous l'espérons, de la manière dont St. Ignace a reçu ses filles, St. Ignace en retour n'a pu être indifférent à la charité et à la discrétion toute religieuse dont les filles de St. Vincent usaient avec nous; Ces bonnes Sœurs étaient, pour nous tous, un grand sujet d'édification par leur dévouement sans bornes, et par leur inaltérable sérénité. « Oh, disaient-elles, nous sommes trop bien; certainement aucune de nos Sœurs à Amiens n'est mieux traitée ». La Supérieure des trois avait fait la campagne de Crimée. ——— Parlons maintenant de la pratique religieuse de nos bons soldats. On eût bien désiré dès le commencement leur faire faire une confession et une Communion générale; mais les allées et venues continuelles de nos blessés, durant ces premiers jours, empêchèrent toute espèce de tentative de ce genre: sans cesse en effet, ceux qui étaient en voie de guérison devaient partir pour faire place à de nouveaux venus arrivant toujours de Sedan. On devait donc se contenter de confessions et de Communions particulières, qui furent assez nombreuses. Enfin après une douzaine de jours lorsqu'on put espérer que ces changements seraient moins fréquents, le Père Chéry résolut de les préparer par un triduum à la fête de St. Michel, jour qui serait fixé pour la Communion générale. On leur proposa la chose, ils acceptèrent de grand cœur et montrèrent bien leur contentement, car plusieurs qui ne se levaient pas ordinairement firent acte de présence, chacun de ces trois jours, à l'instruction que suivait un salut. Le bon Dieu bénit visiblement ce triduum: la veille de l'ouverture, en effet, une trentaine de nouveaux blessés nous arrivèrent comme les ouvriers de la 11e heure; mais en revanche voici que la veille de la clôture l'administration donne l'ordre de faire partir 12 des moins blessés par le train de midi; pas de Communion possible pour eux. Un vieux chevronné qui avait été désigné pour ce départ, se plaignait en apprenant qu'il devait partir: « Ainsi donc, nous allons manquer la fête. Ah! si j'avais su que pareille chose allait m'arriver, je me serais bien gardé de demander au docteur un certificat de convalescence. » Ce brave soldat devait bientôt se consoler, car on ne vint pas chercher nos soldats, qui, le lendemain, purent prendre part à la fête générale. ——— Le jour de St. Michel, à 6h. 1/2, tous les valides étaient sur pied; sur 55 environ qui pouvaient se lever, trois seulement différèrent à plus tard leur confession. Un vieux soldat disait à l'un de nous en se rendant à la chapelle: « Mon Père, voici le grand jour, il me rappelle celui de ma première Communion, ce fut le plus beau jour de ma vie. » Le R. P. Provincial leur dit la Messe dans leur petite chapelle, et avant la Ste. Communion, leur adressa quelques mots sur la grande action qu'ils allaient faire, puis ils s'approchèrent de la Ste. Table avec les Scolastiques leurs infirmiers. On voyait que la grâce parlait à ces cœurs; à leur grand contentement le Père Polidoro chanta plusieurs morceaux. Après la fête du cœur, il fallait quelque extra pour le corps; avec leur café du matin on leur distribua donc du gâteau: à 11 heures, au dîner, ils eurent vin de dessert, biscuits et café noir; à 1 heure un omnibus les attendait à la porte pour les conduire à Cagny: les plus valides allèrent à pieds. Là, nouvelle fête, un copieux goûter les attendait, il était présidé par le R. P. Provincial et par le R. P. Recteur, et le P. Polidoro y fit encore entendre sa belle voix; ils revinrent à St. Acheul pour le salut, et le soir après souper, on se réunit dans leur jardin autour de la statue de la Ste. Vierge pour chanter la prière du soir à Marie, tandis que son image était illuminée par des feux de bengale et saluée par des fusées. Bref, la journée fut complète;

ils étaient heureux : « Oh ! quel beau jour disaient-ils, ça ne s'oublie pas ». Aussi, l'un d'eux qui devait nous quitter après cette fête, sauta au cou d'un Père, et les larmes aux yeux : « Je connais, dit-il, maintenant le secret du bonheur ; je sais où il faudra chercher à l'avenir le remède à l'ennui et à la tristesse : il ne faut qu'un confessionnal et un autel. » —— Ce même soir de la St Michel deux soldats vinrent nous demander d'instituer parmi eux un chœur pour chanter des cantiques : « En garnison, nous dirent-ils, un Père de votre Ordre nous réunissait chaque dimanche et nous faisait chanter, pourquoi ne chanterions-nous pas ici ? » L'idée était d'autant plus facile à exécuter qu'elle venait d'eux ; on leur apprit donc des cantiques et le dimanche suivant ils chantaient de tout leur cœur : Te souviens-tu, brave enfant de la France. Après ce premier essai l'un d'eux accoste tout joyeux un Père : « Eh bien, mon Père, nous avez-vous entendu chanter ? — Non, mon brave. — Alors vous n'avez rien entendu. » —— Puisque nous en sommes sur ce chapitre, disons quelques mots de la piété de nos soldats. D'eux-mêmes ils demandèrent à avoir salut tous les jours. « Nous n'avons plus de salut, quel malheur ! la journée me paraît incomplète, disait l'un d'eux, et le temps de moitié plus long ». Pour les satisfaire on leur accorda salut trois fois par semaine. « Bonne nouvelle, dit un soldat, voilà 17 ans que j'en étais privé. » Bientôt ils s'habituèrent à prier durant la journée et même pendant la nuit. « Vous vous êtes bien ennuyé, disait le matin un Père à l'un d'eux. — Mais non, j'ai pensé au bon Dieu, cette nuit je n'ai pas dormi, j'ai dit 4 chapelets pour les camarades. —— A la réception des mauvaises nouvelles de Rome, quatre promirent en même temps de dire, dès le soir, un chapelet pour l'Eglise et pour la France. Un soldat avant son départ demandait un chapelet. « Il ne tardera pas à me servir, car la route est bien longue et je voudrais acquitter une partie de ma dette envers vous ». « Bonjour, mon Père, disait l'un d'eux au moment où sonnait l'Angelus. — Bonjour, fit le Père qui s'agenouilla pour réciter la prière. — Eh ! mon Père, que dites-vous là ? — C'est l'Angelus, une prière à la Ste Vierge. — Ah ! C'est l'Angelus » et aussitôt, lui aussi, fléchit le genou tant bien que mal en soutenant son pied meurtri. Durant les chaleurs de la fin de l'année, l'espèce de gangrène nommée pourriture d'hôpital fit des ravages dans les plaies de quelques-uns, si bien qu'il fallut les brûler au fer rouge, et avec des injections d'acide : leur état était très alarmant ; l'un de nous imagina de mêler à l'acide quelques gouttes d'eau de St Ignace : on avertit les soldats d'avoir confiance en St Ignace ; ces braves gens comprenant leur état, commencèrent des prières, des neuvaines en l'honneur de notre Bienheureux Père. Dès le lendemain un mieux fut constaté par le Docteur et aucun d'eux ne périt. Que si avant de faire les injections d'acide on avait oublié l'eau de St Ignace : « Eh, mon Père, vous n'avez pas mis d'eau de St Acheul, disaient-ils, et ils ne voulaient pas être pansés. « Crois-tu, demandait sérieusement un protestant à son voisin, crois-tu que l'eau de St Ignace te guérisse ? — Bien sûr, mon cher, et au lieu de le prier une fois, comme le Père me l'a dit, c'est dix fois que je crie après lui autant que je puis. » C'est qu'en effet, ces brûlures terribles leur faisaient, à chaque pansement, pousser des cris affreux. Pendant une nuit, le Scolastique qui veillait, voit un malade baiser sa médaille de la Ste Vierge. « Eh bien, vous ne dormez pas ? — Non, mon Père, car je dois me confesser et communier et je prends du temps pour m'examiner. » Un jour, après une instruction religieuse, ils demandèrent à réciter le chapelet tous ensemble. « C'est un peu long, mes amis. — Oh nous savons, dit l'un, cela ne dure que 25 minutes. » (*) Un jeune soldat recevait de son curé une lettre où se trouvaient ces mots : « Les bons Pères chez qui tu es sont aimés de tous ceux qui pensent bien et n'ont d'autres ennemis que ceux du bon Dieu. Profite de ton séjour chez eux, et fais en sorte de communier tous les 15 jours ». Le bon jeune homme communiait plus souvent et faisait fréquemment des visites au St Sacrement. —— Que dire de leur contentement, surtout après quelque temps de séjour. Le médecin invita plusieurs fois les officiers à aller en ville chez des particuliers, où ils auraient plus d'agréments ; aucun n'accepta. L'un d'eux disait même après : « Il voulait me faire partir, il avait même l'air d'y tenir ; mais je reste ici, je suis bien ». Leur reconnaissance se traduisait tantôt par des paroles du cœur, tantôt par des lettres, quand ils étaient partis. Citons quelques traits : Un sergent appelle le Père qui le pansait ordinairement. « Qu'y a-t-il, fit le Père ? » — Le sergent, serrant la main du Père : « Oh, je suis content, jamais je ne me suis trouvé si bien », c'est que le lendemain il devait se confesser. —— Un bon soldat, Savoyard, quittait St Acheul les yeux baignés de larmes : « Que ça me fait de mal de partir, disait-il. — Mais nous nous reverrons quelque part, fit un Père. — Ah ! vous viendrez en Savoie ! quel bonheur ! — Non, je n'irai pas en Savoie, c'est au Ciel que nous devons nous revoir. — Quoi, dit-il, nous ne nous reverrons plus sur la terre ? il est vrai que j'espère bien aller au Ciel, mais j'aurais tout de même voulu vous voir en Savoie ». —

(*) On récita donc désormais le chapelet qui fut loin de durer 25 minutes.

« Si je vis cent ans, disait un autre, je me rappellerai encore St. Acheul ». Un brave caporal, rejoignant son régiment et passant à Bordeaux, alla exprès à Tivoli remercier les jésuites des soins qu'il avait reçus à St. Acheul. Il nommait expressément le R. P. Provincial et le P. Recteur « qui ne craignaient pas, disait-il, de venir et de leur parler, là, familièrement : que ça fait voir la religion, ce qu'elle est. C'est qu'en effet le R. P. Provincial avait accompagné Monseigneur dans la visite qu'il fit de notre ambulance. Les Turcos, car nous en eûmes plusieurs, n'étaient pas les derniers à nous remercier ; l'un d'eux, musulman, qu'on avait surnommé Ma-cach, parce qu'il répétait sans cesse ce mot arabe, faisait par sa joie et ses réparties, le bonheur de tous, Pères et soldats. Un jour l'un de nous lui passa au cou une médaille de la Ste Vierge, en lui recommandant de l'embrasser soir et matin ; le Turco la baise : « Moi te promets d'embrasser médaille, moi tenir parole. » On sait qu'ils tutoyent tout le monde et se font tutoyer. A peine était-il en possession de l'image de la Ste Vierge qu'un Monsieur, qui visitait alors l'ambulance, lui donne un cigarre : « Vois-tu, Monsieur mon Père, dit alors l'Arabe, toi donner médaille à moi, cigarre venir tout de suite. » Sur sa demande on lui donna médailles et images pieuses pour sa petite fille et sa femme : le tout fut soigneusement placé dans son bonnet qui étant à double fond, lui servait de portefeuille, de nécessaire, de cassette, etc. C'est là dedans qu'il avait fil, aiguilles, livret, etc. Tous les matins il allait faire ses prières au soleil levant ; mais il était plus exact que tout autre à la Messe et au Salut ; il regardait de tous ses yeux, écoutait les instructions sans bouger. Hélas ! pourquoi ces cœurs musulmans sont-ils si difficiles à convertir ? : « Pries-tu le bon Dieu, Turco, lui demandait un Père. — Oui, mon cher ; moi dire : Bon Dio moi revoir mon frère soldat blessé, çà va bien ; moi revenir avec lui à Mostaganem, çà va encore bien ; moi vivre heureux, ah çà va mieux, tu comprends. — Nous autres chrétiens nous disons au Bon Dieu : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. — Arabe, mon cher, reprenait le Turco, jamais penser au lendemain ; aujourd'hui bien manger, çà va bien, demain rien di tout, çà va encore bien. » On lui demandait ce qui arriverait après sa mort : « Rien di tout. — Alors c'est comme pour un chien. — Oui, Turco et chien, la même chose. — Mais tu penses, Turco, et un chien ne pense pas ! tu parles et il ne parle pas ? — Ecoute, Monsieur mon Père, moi plus mauvais encore que chien : moi offensé Bon Dio, chien pas offensé. » Un Père après lui avoir expliqué qui est Notre Seigneur Jésus-Christ, lui demandait un jour s'il le priait : « Oh oui. — Eh bien, dit le Père, récite ta prière et avertis-moi quand tu prononceras son Nom. » Le Turco récite son arabe, puis s'arrêtant : « Ecoute, çà va passer », et il continua jusqu'au bout. Ce brave homme était désolé de quitter St. Acheul ; en serrant la main à un Père, il lui disait : « Adieu, mon Père, tu prieras pour moi, n'est-ce pas ? » Nous avons eu un Turco catholique baptisé par nos Pères en Kabylie. Tous ces traits qui prouvent la reconnaissance de nos bons soldats s'expliquent bien, il faut le dire, par tout ce qu'on faisait pour eux. Les Sœurs étaient infatigables pour leur procurer des douceurs surtout aux plus malades ; pour passer leur temps agréablement on leur avait donné jeux et livres. Comme jeux : les cartes, le loto, les dames, le croquet, le ballon, le tonneau. Comme lectures, des livres de toutes sortes qu'on leur distribuait chaque jour et toute espèce de journaux. Deux fois on les conduisit à la campagne en voiture ; durant l'hiver on essaya des classes de lecture, d'écriture, d'histoire, de calcul, etc. Le jour de l'an on montra la lanterne magique, ce qui les réjouit grandement ; peu après c'était une loterie où tout le monde gagnait. Mais ce qu'ils aimaient surtout, c'était les fêtes religieuses : plusieurs fois ils eurent Communion générale. Ces jours là étaient leurs meilleures journées, ils le disaient bien ; aussi avec quelle joie ils allèrent à la Messe de minuit pour la fête de Noël ; une crèche était dressée dans leur chapelle. On chanta l'Oratorio du P. Lambillotte, et le duo : Berger, berger, vois-tu là bas... qui leur plut au delà de toute expression. Un blessé disait peu après à un Père : « Mon Père, je vais partir, mais il faut que vous me donniez un souvenir. — Parlez, je vous donnerai tout ce qui sera en mon pouvoir. — Alors, écrivez-moi les paroles du cantique : Berger, berger ; quand je reviendrai dans mon village, j'irai voir M. le Curé et je le lui chanterai, cela me rappellera St. Acheul. »

Il nous reste maintenant à dire deux mots sur la mort de quelques-uns. Un soldat d'infanterie nous arriva dans le plus triste état : un bras fracassé par une balle, et le dos percé par une autre, de telle sorte que, à chaque respiration, l'air s'échappait par cette blessure. Ce brave homme avait été domestique chez M. de Boysson qui, sur ses 13 enfants en avait 8 engagés dans la guerre. Ils avaient été élevés à notre collège de Sarlat où, chaque mois, Pierre Rivière, (c'était le nom de notre blessé), allait les chercher au jour de sortie. Ce brave homme oubliait ses souffrances pour ne penser qu'à ses jeunes maîtres et à leur mère. M. de Boysson le sachant à St. Acheul lui écrivit une lettre qui fit verser bien des larmes à son ancien domestique, et dans laquelle était cette phrase : « Nous sommes heureux de te savoir à St. Acheul où nous

sommes assurés que les soins de toute nature ne te feront pas défaut.» En effet, après lui avoir prodigué les soins du corps, on vit qu'il était temps de s'occuper de l'âme, car son état était désespéré. On lui porte un soir le St Viatique et l'Extrême-Onction; il priait comme un ange, présentait lui-même ses mains et ses pieds, ce que faisaient du reste, presque tous ceux qu'on administrait, et après la cérémonie comme on lui demandait s'il était content: «Oh oui! mon Père, dit-il». Il vécut encore plusieurs jours, priant sans cesse au milieu d'affreuses souffrances: les yeux tournés vers une image de la Ste Vierge ou vers un crucifix, il parlait à ses consolateurs d'en haut: «Dieu Tout-Puissant et Miséricordieux, ayez pitié de moi! O mon Sauveur qui avez tant souffert pour tous les hommes, accordez-moi votre secours!» Ou bien encore: «Mon Dieu je vous demande pardon de tous mes péchés». Ou simplement: «Oh Notre Seigneur Jésus-Christ», et il baisait son crucifix: c'était pour nous une prédication de voir ce pauvre moribond si uni à Dieu au milieu de telles souffrances. Il s'adressait aussi à la Ste Vierge, récitant l'Ave Maria et insistant sur ces mots: «Priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort». Une fois en passant près de sa chambre l'un de nous entend du bruit, et lui demande en entrant s'il a besoin de quelque chose. «Non, mon Père, je remets là Notre Seigneur Jésus-Christ». Il venait, en effet, de baiser son crucifix, et prononçait ce nom divin avec une expression saisissante. Un moment avant sa mort, il le baisait; il reçut une dernière absolution, prononça les noms de Jésus et de Marie, pour gagner l'indulgence plénière et mourut tranquillement. En nous agenouillant près de son lit, nous disions: «C'est une mort de saint, enviable même pour des religieux».

Quelques détails sur la mort d'un jeune Alsacien qui succomba vers le même temps, des suites d'une amputation. Ce pauvre enfant, lui aussi, avait fait son purgatoire sur la terre: sa blessure empirait: «Voulez-vous recevoir les derniers Sacrements?» – Oh oui, répondit-il»; et le soir il chargeait un de nous de le recommander aux prières de toute la communauté. «Je vais aller au Ciel, disait-il, je n'ai plus de péchés; je me suis confessé; je vais voir la Ste Vierge, ça vaut mieux que de tant souffrir.» Il mourut, et voici la magnifique réponse que fit son père à une lettre qui lui annonçait la belle fin de son fils. Elle est traduite mot à mot de l'allemand: « Révérend Père et serviteur de Dieu, Nous venons de célébrer aujourd'hui 31 Octobre, le service funèbre pour les deux enfants que la mort nous a arrachés, pour mon fils chéri qui expira auprès de vous après vous avoir coûté tant de soins et de peines. Je me sens obligé, comme père de cet enfant, à répondre par la reconnaissance et l'affection la plus cordiale à tous les services que vous avez rendus à son corps et à son âme. Je vous rends grâces aussi, mon cher Père, pour les deux lettres que vous avez eu la bonté de nous écrire et dans l'une desquelles vous nous annonciez la belle mort qu'il a faite. O Jésus, Marie, Joseph! quelle consolation pour nous de savoir qu'il a eu la grâce de mourir dans votre établissement et non sur le champ de bataille! quel bonheur pour lui et pour nous qu'il ait pu recevoir encore les derniers Sacrements! quelle grâce divine!» Ensuite ce chrétien plein de foi raconte la mort d'une de ses filles, Sœur de Charité, tuée à Strasbourg d'un éclat de bombe, puis voici comment il termine sa lettre: «Je vous salue de tout mon cœur, comme mes amis les plus chers; ainsi que ceux qui habitent votre maison. Que le Seigneur daigne vous protéger ici bas et vous accorder tout ce que vous lui demandez pour votre salut et votre perfection, afin que, après cette vie passagère, vous puissiez avec mon fils, aimer, louer et glorifier le Dieu Tout-Puissant en trois Personnes, le Père, + le Fils, + et le St Esprit pendant toute l'éternité, ainsi soit-il.»

Les sentiments de ces deux blessés à leur mort étaient ceux de presque tous ceux qui ne survécurent pas à leurs blessures: d'ailleurs, dans l'ambulance, personne d'entre nous n'entendit jamais une parole déplacée ou de ces gros mots qui auraient pu échapper si facilement à des soldats au milieu de leurs souffrances. Un entre autres, quand on le brûlait avec un fer rouge ou avec de l'acide, criait de toutes ses forces: «Mon Dieu, pardon»! semblant prendre ses souffrances comme expiation de ses péchés. Tous étaient vraiment courageux; citons surtout ce jeune soldat d'une vingtaine d'années, qui, à la stupéfaction des assistants, ne dit jamais un mot, quand on le brûlait au fer rouge, et pourtant on passa un jour jusqu'à 4 fers de suite sur sa plaie, durant plusieurs minutes; le médecin lui-même en était dans l'admiration.

Il est juste, en terminant, de témoigner notre reconnaissance à tous ceux qui ont contribué au soulagement de nos bons soldats; il faut mettre en premier lieu les Anglais; voici le fait: Nous reçûmes dans les premiers jours trois Messieurs Anglais de l'Internationale, qui, prenant leur carnet et se mettant à parcourir les salles avec le Frère infirmier, lui demandèrent si nos blessés n'avaient besoin de rien. «Nous sommes Catholiques, dirent-ils, habitant Boulogne; et moi dit l'un d'eux, j'ai été élevé à Stonyhurst»; On ne savait pas jusqu'à quel point on pouvait demander; enfin sur leurs instances, le médecin fit une liste pour avoir:

vin, tabac, oreillers, linge, etc. Ces Messieurs inscrivirent tout, questionnèrent sur la maison, heureux de se trouver chez des jésuites et partirent ; les semaines suivantes on reçut au moins de 12 à 15 ballots contenant vivres, vêtements, etc, et même instruments de chirurgie et une boîte complète d'amputation. Ainsi on put vêtir presque à neuf la plupart des blessés qui furent heureux de se promener avec des bérets, des gilets rouges, bleus, ect. Une autre fois c'était une dame qui envoyait à un officier, la veille de son départ une valise neuve remplie de vêtements. —— Le manque d'eau se fit sentir quelque temps ; notre voisin directeur d'une fabrique de laine, offrit aussitôt sa pompe à vapeur ; et chaque jour ses ouvriers nous conduisaient un tonneau d'eau. Le docteur de son côté, dont nous eûmes toujours à nous louer, faisait faire charpie, linges et bandages de toutes sortes par ses connaissances. On était heureux de voir l'esprit de famille régner chez tous nos soldats ; aussi ce qu'ils disaient de l'ambulance lorsqu'ils sortaient en ville avait fait sa réputation. Le jour de la bataille d'Amiens un soldat blessé revenait à Amiens : « Allez à St. Acheul, lui disait-on sur la route, c'est là que vous serez le mieux ». ———— Un mot sur le genre de soldats qui nous passèrent entre les mains. Les soldats de Sedan nous restèrent durant les mois de Septembre, Octobre et Novembre. A l'approche des Prussiens on les fit tous partir excepté 4 ou 5 ; les batailles des environs d'Amiens remplirent de nouveau l'ambulance ; cette fois la plupart étaient mobiles ou mobilisés ; un grand nombre venait pour rhumatismes ; le plus âgé était un homme de 52 ans, le plus jeune un engagé de 16 ans ; ceux-ci étaient presque tous des enfants qui venaient de quitter leur famille, ils avaient conservé la simplicité de la campagne. Nous les eûmes en Décembre, Janvier et Février. Une douzaine de soldats Prussiens nous fut confiée dans ces derniers mois ; plusieurs d'entre eux qui étaient catholiques moururent dans les meilleurs sentiments de piété. Un de ces Prussiens s'était fait chérir de tous ; la nuit du 31 décembre au 1er Janvier, il demande au veilleur quelle heure il est : « Minuit et 1/2, lui est-il répondu ». — Bonne année, dit alors le Prussien en tendant la main au Frère, et que la paix se fasse enfin entre la France et la Prusse ». Une autre fois deux Scolastiques venaient de remettre un uhlan dans son lit, quand celui-ci se met à fondre en larmes : On lui demande ce qu'il a : « Je suis honteux de voir que je ne puis plus me remuer ; je sais bien qu'on est heureux de me soigner ; mais c'est dur de donner tant de peine. ———— En somme 271 soldats passèrent à St. Acheul, tous ou malades ou blessés par les balles et la mitraille ; un seul, si j'ai bonne mémoire avait été blessé à l'arme blanche, d'un coup de lance ; sur ce nombre total, nous eûmes de 25 à 30 morts.

Voilà les quelques détails que nous avons recueillis sur nos blessés ; si le bon Dieu a fait à la plupart une grande grâce en les envoyant à notre ambulance, une grande grâce nous a été donnée à nous aussi de pouvoir les soigner ; ce serait être ingrat de ne pas reconnaître que la présence de nos blessés a éloigné de nous toute espèce de vexation ou de réquisition durant toute la guerre ; tandis que Amiens et tous les villages environnants étaient pressurés par l'ennemi. Voilà les bienfaits matériels ; quant aux spirituels, pour savoir combien ils sont nombreux il suffit d'avoir eu le bonheur, comme nous, d'être infirmiers de soldats français. Gloire donc au Sacré-Cœur, à Marie et à St. Joseph, sous le patronage duquel nous nous étions spécialement placés.

Le collège de Poitiers pendant les années 1870 et 1871. —— A Poitiers, comme partout ailleurs se manifesta, dès le mois d'août, une certaine effervescence populaire, qui ne fit que croître avec nos malheurs. Dans le principe, c'étaient des promenades nocturnes accompagnées de chants soi-disant patriotiques, des cris, des insultes à l'adresse des honnêtes gens, et, à plusieurs reprises, des coups de hache frappés à la porte du collège. —— Echauffourée du 4 Septembre. —— Ces manifestations toutefois n'avaient encore rien de trop alarmant ; aussi, comme d'ordinaire, nous commencions la retraite annuelle à la fin du mois. Nous ne devions pas la terminer. Arrivait le 4 Septembre ; et l'annonce de la révolution ayant transpiré, aussitôt, malgré les efforts du Préfet, les démagogues se chargèrent de proclamer la nouvelle république. A 11 h. du soir, ils étaient devant St. Joseph, préludant à de plus sérieuses attaques par des cris de « mort aux jésuites ! En un instant, toute la maison est sur pied ; les Pères se rassemblent autour du R. P. Recteur dans la cour qui fait face au parloir. — Les agitateurs, grossis de nouvelles bandes et se trouvant en nombre, commencent alors, et s'approchant de la porte d'entrée, l'un de ces hommes nous fait par trois fois cette sommation : « Au nom de la république, ouvrez » ! C'est ainsi que nous apprenions les derniers événements. La porte restant fermée, les cris redoublent : les pierres volent dans les fenêtres de

l'église et des parloirs. Tout est brisé en quelques instants. Ces forcenés s'emparent des contrevents et les lancent à travers les barreaux de fer qui garnissent les fenêtres du côté de la rue; il ne resta ni un carreau, ni un chassis. La porte d'entrée résista mieux à leurs efforts; les panneaux furent enfoncés; mais les membrures tinrent bon; c'en était assez pour les arrêter. Plus bas cependant, la porte latérale de notre église s'écroulait sous leurs coups; mais, ces malheureux, retenus, soit par la crainte, soit par le respect, n'osaient pénétrer dans le sanctuaire; et quelques minutes plus tard, une voix ayant prononcé ces mots: "c'est assez! partons!" la masse se portait vers le couvent des Dominicains. — Mais pendant cette attaque, quel était l'aspect intérieur de la maison? Le voici en peu de mots: Pour tous, c'était l'imprévu, et l'imprévu de cette sorte, au milieu d'une retraite, a bien le droit de jeter quelque trouble dans les esprits. Bientôt cependant, la position fut envisagée avec plus de sang froid et on se consulta sur les mesures à prendre: les uns songeaient à une dispersion, au moins momentanée, d'autres étaient d'avis d'attendre à tout événement. On s'en tint à ce dernier parti, et on eut tout lieu de s'en féliciter. — Au milieu de ces cris sauvages d'une part et d'une attente silencieuse et digne de l'autre, le comique devait trouver sa place, et voici comment. Malgré le récent départ de presque toutes les troupes, il restait encore à Poitiers quelques centaines de soldats. Un Père émit donc l'avis d'aller prévenir l'autorité militaire de ce qui se passait chez nous. Le domestique désigné pour cela, part aussitôt.. Mais, 5 minutes plus tard on le rencontrait dans les corridors, traînant à sa suite tout un attirail de vieilles épées rouillées et de sabres de bois. Il était allé les chercher au costumier, croyant la chose moins dangereuse pour lui, et sans doute plus utile pour nous. — Dès le 5, au matin, il y avait foule devant la maison; les uns venaient comme curieux, grand nombre entraient au collège pour offrir leurs compliments de condoléance au R. P. Recteur. Somme toute, cet événement fut loin de produire l'effet désiré par nos ennemis. Les honnêtes gens prirent fait et cause pour nous. Nos amis offrirent généreusement leur concours pour la garde ultérieure de la maison. Un poste de soldats, nos maîtres d'escrime, plusieurs parents de nos élèves, passèrent les nuits suivantes au collège, munis de leurs armes et décidés à la défensive en cas d'attaque. Devant cette attitude résolue, les émeutiers crurent prudent d'attendre une occasion plus favorable, et tout rentra bientôt dans un certain calme apparent. — (Le R. P. Recteur offre son collège pour ambulance.) — Cependant, avec nos défaites, croissait de jour en jour le nombre des blessés. Alors, à l'imitation de Monseigneur offrant son séminaire comme ambulance, le R. P. Recteur proposa une partie des bâtiments de St Joseph. L'offre fut acceptée. Notre intention était d'affecter comme ambulance cette partie de la maison qui se trouve séparée par le jardin du grand corps de bâtiment. Si ce local devenait insuffisant, on y ajouterait la chapelle, et même une partie des bâtiments occupés par les Pères. Nous nous serions alors réunis 2 ou 3 par chambre, et grâce à cette disposition, on ne toucherait pas au local nécessaire aux élèves; car, à tout prix, on voulait faire la rentrée comme à l'ordinaire. Dès le 16 du même mois, l'autorité militaire se souvint de l'offre du R. P. Recteur. Elle nous envoyait de 80 à 100 soldats de différentes armes qui venaient nous demander en passant vivre et couvert pour une nuit. Aussitôt, tout le monde, le R. P. Recteur en tête se mit en frais pour les bien recevoir. Ces pauvres gens étaient émerveillés de ces soins et de ces attentions. Ils ne tarissaient pas sur les louanges données aux Jésuites, à leur soupe et à leur vin; ce qui a vivement ému les commères du quartier: « Voyez, disaient elles, ces bons Pères, comme ils se vengent! » — Lanciers établis à St Joseph. — Le lendemain 16, c'était le tour de 150 lanciers qui venaient s'établir à St Joseph. Hommes et bêtes étaient exténués. Après avoir échappé au désastre de Sedan, ils venaient se reformer à Poitiers. Pauvres gens! qu'ils avaient souffert! La majeure partie de leur régiment avait péri, en tentant le passage à travers les lignes ennemies; parmi les survivants, les uns avaient perdu leurs lances, les autres leurs casques, tous enfin étaient dans le plus triste état. Ces lanciers étaient bons, affables et polis. Dès le dimanche 18, ils assistèrent en grand nombre à une Messe dite principalement pour eux, et cette Messe du dimanche pour nos soldats, inaugurée le 18 septembre devait se continuer jusqu'au commencement de Mars. A cette époque se rapporte la demande faite par les gardes nationaux de venir faire l'exercice dans nos cours. Le R. P. Recteur se rendit volontiers à leur désir, car c'était une sauvegarde pour le collège et leur présence rendait presque impossible toute nouvelle tentative d'émeute contre nous. Ils nous restèrent ainsi pendant plusieurs mois. — Artilleurs — Vers la fin de Septembre, nos lanciers,

remis de leurs fatigues, nous avaient à peine quittés pour se joindre à l'armée de la Loire que 200 artilleurs prenaient leur place à St Joseph. De plus, 400 hommes du même dépôt s'établissaient à la campagne, avec armes et bagages... — Cependant, nous étions arrivés au 5 octobre, jour de la rentrée. A raison des difficultés de transport, bon nombre de nos élèves ne purent arriver le 5; mais après 4 ou 5 jours d'attente, le plus grand nombre répondait à l'appel. La rentrée naturellement devait être moins nombreuse que les années précédentes; ~~toutefois nous pûmes compter~~ bientôt près de 300 enfants. Dès lors, les choses prirent leur train habituel. Les grands et les artilleurs occupèrent simultanément les cours de 1re et 2de division, tandisque celles de 3e et 4e étaient réservées pour les petits et les gardes nationaux. Malgré ce mélange, l'esprit de nos enfants se conserva parfait, la discipline se fit sans trop grande difficulté, et, hors les cris des commandements et le bruit régulier des mouvements militaires, le collège fonctionnait comme devant. — L'élément militaire entra même dans les classes. Quatre ou 5 des enfants de troupe, attachés au dépôt d'artillerie, furent admis à suivre nos cours. La classe finie, ils retombaient sous la garde d'un vieux sergent qui faisait l'office de surveillant d'étude. — Ainsi se passa en grande partie le mois d'octobre. Dès les premiers jours, le R. P. Recteur, pour mettre son collège sous la protection du Sacré Cœur de Jésus, avait résolu de faire une neuvaine en son honneur. Elle eut lieu, en effet, du 8 au 16 octobre; et Mgr Languillat, évêque du Kiang-nan, nous arriva heureusement pour en faire la clôture, en officiant pontificalement le 16. Ce vénérable et saint Missionnaire devait faire notre édification pendant tout le mois d'octobre et une partie de novembre. Pendant son séjour parmi nous, il donna les ordres mineurs à quelques Scolastiques, confirma nos enfants de troupe, quelques malades dans les hôpitaux, et voulut administrer les Sacrements de Confirmation et d'Eucharistie à un petit malade, Raymond de Chabot, enfant de 9 ans, qui mourut dans les sentiments de la plus consolante piété. Le père de cet aimable enfant, chrétien de vieille souche, disait à Dieu: « Prenez-le plutôt que de le laisser commettre un seul péché mortel! » — Monseigneur était encore à St Joseph, lorsque le R. P. Recteur fit sa visite officielle aux nouvelles autorités. Le général, le Préfet, le maire, lui firent ~~dès l'abord~~ un accueil assez gracieux. Quelques jours après, un lieutenant, encore imberbe, vint le trouver, et comptant pour peu de chose les 200 artilleurs qui occupaient notre maison et les 400 qui vivaient à la campagne, voulut en imposer d'autres en assez grand nombre. Le ton fier et décidé de notre homme, ne parvenant pas à intimider, il eût recours aux menaces, et finit en disant: « Eh bien, nous prendrons tout votre collège! » Il avait compté sans son hôte. Le lendemain, le R. P. Fugard disait à M. le Maire: « Vous savez avec quelle courtoisie, je puis le dire, j'ai offert ma maison pour loger nos soldats; malgré cela, quelques personnes ne sont pas satisfaites et menacent de prendre tout mon établissement. — Vous avez déjà fait beaucoup, répondit le maire, et je vous en remercie; sachez que ces Messieurs, les officiers, n'ont aucun pouvoir; le logement des troupes me regarde, et si l'on vous inquiète encore, je saurai vous défendre et vous protéger. » Le lieutenant en fut donc pour ses frais. — La fin d'octobre fut assez calme, rien d'important à signaler, sinon l'arrivée de quelques centaines d'Alsaciens, fuyant devant l'invasion. ~~Ils venaient à Poitiers~~ pour s'engager, soit dans l'artillerie, soit dans les autres corps. Le collège leur fut ouvert jusqu'à leur admission dans les divers régiments; de la sorte, le nombre de nos pensionnaires s'éleva de 200 à 400, puis à 500. — Le 13 novembre, Mgr Pie vint confirmer une quarantaine d'élèves, et faire en même temps, dans notre chapelle, l'ordination de ses Séminaristes; car le grand séminaire était complètement occupé par les soldats. — Le 3 décembre, arrivée des premiers Zouaves pontificaux, venant du glorieux champ de bataille de Patay. C'était un détachement d'artillerie, 30 à 40 hommes, et 5 pièces de campagne. Les hommes furent logés dans les vieux bâtiments donnant sur la rue, et les canons relégués dans les hangards de la basse cour. C'est là que se faisaient les exercices et que les recrues apprenaient la manœuvre. — Dès lors, les exercices religieux qui avaient toujours existé avec nos lanciers et nos artilleurs, prirent une plus grande régularité. Le P. Courbalay fut nommé aumônier des Zouaves, et chaque soir, pendant plusieurs mois, il put les réunir autour des autels. Après la prière en commun, suivie d'une courte allocution, Notre Seigneur bénissait ces braves, et chacun se retirait tranquillement. Le bien se faisait donc: aussi, comme toujours, la malveillance de nos adversaires ne pouvait plus longtemps nous laisser en repos. C'est le *National*, journal écarlate, qui commença la campagne contre nous. Voici à quel sujet: Depuis quelques jours, nos jeunes externes, au sortir du collège, étaient insultés par une bande de gamins. Un de ces derniers, passant aux voies de fait, son adversaire se permit de lui infliger une bonne correction. L'autre de pousser les hauts cris, et un Monsieur d'accourir, canne levée, et de séparer nos champions. Le *National* publiait le lendemain une lettre furibonde du Monsieur; c'était un guet-apens,

il parlait d'une troupe nombreuse d'élèves jésuites épiant le moment de surprendre et de frapper des enfants inoffensifs ... Au reste, dans cette lettre, abondantes contradictions : la troupe nombreuse du commencement se changeait en quelques élèves à la fin ; les élèves jésuites se trouvaient métamorphosés en jésuites .... et la conclusion du Monsieur était : Comment souffre-t-on ces êtres inutiles, qui, etc. ? En insérant ladite lettre dans ses colonnes, le National promettait de graves réflexions pour le lendemain. Mais une lettre du P. Surveillant et le témoignage de deux Messieurs, démentant toute préméditation, le fit brusquement changer d'avis. En face de toutes ces contradictions qu'on n'avait pas manqué de lui signaler, le guet-apens de la veille ne fut plus qu'une légitime défense opposée à la Charité, car les jésuites se faisaient justice eux-mêmes. — C'est assez clairement avouer sa maladresse ; mais dès le lendemain le National s'en vengeait par un article sur le Monita secreta, la morale relâchée des jésuites, etc. — Sa haine se trouva sans écho pour le moment. Toutefois le Préfet Gambettiste ne devait pas tarder à la satisfaire à nos dépens. Déjà de sourdes rumeurs annonçaient l'orage : on parlait tout bas de faire saisir, de par l'autorité militaire, tous les établissements d'éducation. Le nombre toujours croissant des blessés exigeait ce dernier sacrifice à la patrie, disaient ces Messieurs. Et cependant nous n'avions jamais reculé devant la dépense et la gêne, pour payer notre écot. Les artilleurs ne nous avaient quittés le 11 novembre que pour être aussitôt remplacés par quelques centaines de zouaves pontificaux. Mais nous conservions nos élèves, et c'est ce que ne devait pas tolérer plus longtemps le nouveau régime de liberté. — Le 18 décembre, la préfecture de police lança l'arrêté suivant :

Département de la Vienne — Nous, préfet de la Vienne, En vertu des pouvoirs à nous délégués par le gouvernement de la défense Nationale ; — Considérant le développement actuel et prochain du service hospitalier dans le département de la Vienne, et les exigences permanentes du casernement ; ... Considérant que, si l'éducation de la jeunesse est un intérêt de premier ordre, elle doit néanmoins céder le pas à la mise en traitement des victimes de la guerre ; que d'ailleurs elle ne sera pas dangereusement compromise par une interruption de quelques mois ; Considérant que le licenciement partiel des élèves dans une même région pourrait amener dans l'avenir la ruine des établissements requis au profit des établissements rivaux non atteints par la réquisition ; — Arrêtons : — Article 1. Tous les établissements d'éducation du département de Vienne, publics et privés, laïques et ecclésiastiques, et leur matériel (spécialement la literie) sont mis dès maintenant en réquisition pour le service des ambulances et du casernement. — Art. 2. Ils devront être évacués par les élèves aussitôt qu'une réquisition nominative leur aura été adressée. — Art. 3. Le présent arrêté sera notifié à tous les intéressés et inséré aux recueils des actes administratifs du département. — Fait à Poitiers, le 18 décembre 1870 — Le Préfet de la Vienne, Léon Ribert. — Ce décret était parfaitement fait pour nous frapper. On met en avant le licenciement du lycée qui avait à peine quelques élèves, licenciement d'ailleurs fort incomplet et contre lequel ne cessèrent de protester le Recteur et les hauts membres de l'Université. Le décret portait qu'une réquisition nominative aurait lieu ; elle ne devait pas se faire attendre pour nous. Le 19, au soir, elle parvenait au R. P. Recteur. Le lendemain matin les élèves sont assemblés à la chapelle, là, le R. P. Recteur leur annonce la fatale nouvelle, et on commença dès lors à les disperser. Si l'étourderie de l'âge fit manifester quelques sentiments de joie chez un petit nombre, la grande majorité, dans la première division surtout, accepta cet ordre avec stupeur. On vit plus d'une larme couler, témoignage de profonde sympathie et d'attachement pour le collège St Joseph. L'affection que certains de nos élèves nous montrèrent en cette circonstance adoucit la rigueur du coup qui nous frappait. Un d'eux, entre autres, refusa obstinément de partir : « Que M. Ribert vienne, s'il veut, disait-il, me prendre au collet pour me faire sortir du collège ; je suis chez moi, et je veux y rester ! ». Quelques jours plus tard, la mère de cet enfant lui écrivait : « Reste avec les Pères, et s'ils sont envoyés en exil, je veux que tu les suives. » Confiance qui honore et cette mère chrétienne et ceux qu'elle avait chargés de l'instruction de son fils. — Quelqu'ait été cependant la rigueur du décret, il ne put trouver sa complète exécution. Nombre de nos enfants, en effet, habitaient dans les pays envahis et la prudence défendait de les envoyer à tout hasard dans leurs familles. Quoiqu'en pensât M. Ribert, il dut se résoudre à nous permettre de garder ces enfants, du moins jusqu'à nouvel ordre. En outre, nous pûmes conserver nos externes et même un assez grand nombre d'anciens pensionnaires dont les parents vinrent s'établir à Poitiers pour ne pas interrompre l'éducation de leurs fils. Ainsi tout en restant dans l'exacte observance du décret qui réquisitionnait surtout la literie et par conséquent les dortoirs, nous conservâmes près de 160 élèves dès l'abord. Et pour faire plus large la part des malades et des blessés, les grandes études, la majeure partie des classes, presque tous les dortoirs furent abandonnés et laissés à la disposition de M. l'Intendant

L'étude des internes se faisait dans une classe, et les classes, en partie, dans les chambres des professeurs. Nous étions donc en règle avec les autorités ; nous attendions désormais leurs ordres pour l'établissement de l'ambulance. Mais la Providence ne nous abandonna pas. —— Un de nos amis fit entendre dans le conseil municipal que nous ne pourrions fournir le linge nécessaire aux malades et aux blessés. Cette première parole fit réfléchir. De plus, dans les premiers jours de janvier, un intendant militaire, oncle de l'un de nos élèves, étant venu visiter les dortoirs, dit ensuite dans son rapport qu'un tel local ne convenait nullement, à cause des alcoves, qui ne font qu'arrêter la circulation de l'air. — Ces deux témoignages firent ajourner et finalement rejeter tout à fait le projet d'une ambulance à St Joseph. —— Cependant, l'épreuve subie et acceptée, le collège, tout en changeant d'aspect, avait repris son train habituel. Nos 50 internes, perdus au milieu de 800 Zouaves, nous consolaient par leur conduite et leur bon esprit. Les Zouaves faisaient notre édification. Leur nombre était de plus en plus grand aux exercices du soir, et le jour de Noël, sans tenir compte de ceux qui firent leurs dévotions en ville ou le matin dans notre chapelle, plus de 300 s'approchèrent de la Ste Table à la Messe de minuit. Dans la matinée, ils avaient Messe militaire à la résidence du Gésu, et le soir on les rencontrait encore aux vêpres dans diverses églises ; plusieurs avaient tenu à honneur de servir 3 ou 4 Messes pendant la nuit. —— Le jour de l'an nos élèves restants se rendirent au Gésu, où Monseigneur, après avoir célébré la Messe, reçut leurs vœux ainsi que ceux des enfants de l'école apostolique. Monseigneur, à son ordinaire, se montra plein d'esprit et d'amabilité. Après une chanson des apostoliques, il dit, en s'adressant à nos élèves : « Mes enfants, Henri IV après une grande bataille écrivait à un des ancêtres de Larochejacquelein qui avait une jambe et un bras : « Mon cher Laroche, de toi et des tiens, les morceaux en sont bons ! » Ainsi, mes enfants, le collège St Joseph est bien amoindri, mais je puis dire : les morceaux en sont bons ! » Le lendemain, tous ceux de nos élèves qui le pouvaient, partaient en vacances pour 3 jours. Pendant ce temps, comme les blessés paraissaient ne devoir jamais venir, et que d'autre part les réclamations des Recteurs de l'Université et des amis de l'ordre, entamaient l'intégrité du décret préfectoral, on fit entrevoir à quelques familles, la possibilité de reprendre leurs enfants. —— Le collège St Joseph allait, en effet, entrer dans une nouvelle phase, et voici comment. Plusieurs familles offrirent au R. P. Recteur quelques chambres en ville où nos élèves pourraient se retirer la nuit. Ce système de chambrées fut promptement et habilement organisé ; les lits furent trouvés, les appartements préparés en peu de jours. Aussi, grâce au nouveau système, dès le 4 janvier, rentrée des vacances, nous avions 200 élèves dans notre collège, et cependant, tout comme auparavant, dortoirs, réfectoires, étaient à la disposition de l'autorité. Nos élèves internes prenaient repas et récréations au collège, y assistaient aux cours, soit dans les anciennes classes, soit dans les chambres des Pères ; puis, le soir venu, la dispersion commençait : une bande ici, l'autre là ; 5 de ce côté, 10 de cet autre, sous la direction d'un Père surveillant. Cependant, de toutes parts, les parents nous demandaient de reprendre leurs enfants ; on attendait des jours meilleurs, tout en laissant la porte légèrement entrouverte. Quelques-uns surent profiter de l'occasion et se réunir au bercail. Malgré des dérangements continuels, l'esprit des enfants se maintenait excellent. Après avoir pendant 3 semaines à un mois, patiné de concert avec les Zouaves sur notre bassin, ils se placèrent sous la direction de ces derniers pour les exercices militaires. Deux sergents, avec une patience dignement couronnée de succès, entreprirent l'éducation des grands. Les mouvements devinrent bientôt aussi réglés, aussi précis que ceux des plus vieilles troupes, et sans contredit, nos élèves manœuvraient mieux que les mobiles qui nous visitèrent un peu plus tard. Bientôt malheureusement nous allions perdre ces chers Zouaves, parmi lesquels nous comptions tant d'anciens élèves, de connaissances et d'amis. Le 14 janvier le 2e bataillon nous quittait pour aller en Bretagne ; le 1er, sous les murs du Mans avait perdu, d'après les rumeurs publiques 310 hommes sur un effectif de 350 ; on ignorait de plus ce qu'était devenu le 3e bataillon. Ces pauvres Zouaves, à la nouvelle de tant de désastres, se sentaient bien tristes, sans rien perdre de leur bravoure et de leur générosité. Quelques jours plus tard nous arrivaient les débris échappés au sinistre champ de bataille du Mans. L'un d'eux, un vieux grognard, ancien soldat de Castelfidardo et non moins heureusement échappé aux désastres du Mans, s'écriait en sanglotant ! « Ah ! mon Père, qu'il est dur de voir ainsi tomber de vieux camarades avec lesquels j'avais traversé tous les dangers depuis Castelfidardo ! » —— Ce fut à cette époque que des mobiles de passage vinrent s'installer à St Joseph ; les uns ne passèrent qu'une nuit, d'autres quelques jours seulement. Et à ce propos voici une petite anecdote qui a bien son intérêt. M. le Maire, assignant leur logement à des mobiles de la Haute-Vienne, si je ne me trompe, en avait adressé 142 à St Joseph.

Mais admirez la générosité de ces Messieurs de la Préfecture ! Un parent de M. le Préfet prend sa plume, et par l'interposition d'un zéro entre le 1 et le 4 de 142, nous envoie 1042. La ruse est heureusement découverte à temps, et réclamation faite, on s'en tient aux 142. Après ces mobiles de passage arrivèrent à St Joseph, pour s'y installer un peu plus longtemps 200 à 300 mobiles du Cantal. Avec nos Zouaves dont l'effectif était alors plus élevé que jamais, nous logeâmes pendant quelques jours jusqu'à 1500 hommes. Ces mobiles du Cantal étaient de très-braves gens, amis de la soutane et fort respectueux. Ils avaient avec eux leur aumônier au collège ; c'était un Père Lazariste qui se mit au train de la Communauté. Ces derniers hôtes restèrent à St Joseph pendant tout le temps de l'armistice, remplissant nos corridors et nos classes du rez-de-chaussée et du 1er. Pour aller en classe, nos élèves passaient et repassaient au milieu des groupes ; jamais un mot déplacé, mais de temps en temps des exclamations comme celles-ci : « Ah ! les beaux jeunes gens ! » A ce moment, si les études nous laissaient quelques heures de loisir, nous trouvâmes facilement l'occasion de les employer à des œuvres de charité. — A la suite du désastre du Mans (11–14 Janvier), les blessés et les malades commencèrent à affluer dans les hôpitaux. Bientôt le personnel des aumôniers ne put suffire à la tâche ; car, la petite vérole se joignant à tant de maux, faisait chaque jour un nombre considérable de victimes : Monseigneur eut recours à nos Pères. Il fut entendu. Une ambulance fut établie au Gesu. Les élèves apostoliques se chargèrent de la diriger avec le concours des Pères de la même maison. Plusieurs de nos Pères surveillants de Poitiers se rendaient chaque jour, soit aux ambulances, soit aux hôpitaux, les uns pour soigner les malades, les autres pour leur distribuer les secours de la religion. Et comme le mal faisait des progrès de plus en plus rapides, deux des Nôtres ne passaient guère de jours sans conduire au cimetière 10, 15 morts à la fois. Voyant le petit nombre et la fatigue des aumôniers, Monseigneur accorda même à tous les Diacres de St Joseph la faculté de faire les cérémonies des enterrements. — Ces œuvres de zèle et de charité produisirent des fruits consolants. Nombre d'âmes égarées revinrent à Dieu, et acceptèrent la mort avec le calme de la résignation. — Dans l'ambulance du Sacré-Cœur, un jeune protestant, convaincu par l'exemple des religieuses et les instructions de nos Pères, se fit catholique, et après son abjuration, demanda et obtint la faveur d'être reçu parmi les élèves de l'école apostolique. Malheureusement il fut plus tard rappelé sous les drapeaux. — La petite vérole qui faisait tant de ravages au dehors, ne devait pas épargner St Joseph. L'un de nos Pères, le P. Langlois, fut saisi subitement et succombait après 5 jours de maladie, regretté de tous, et surtout des élèves de 1re division, dont il avait été longtemps le directeur. — C'était le 4 Février . . . Quelques jours après, le 8, la bonne Providence laissait percer un rayon de soleil. Les élections étaient excellentes à Poitiers, et le préfet Ribert, était forcé, par l'opinion publique, de donner sa démission et de fuir, après avoir rendu à son portier la paire de draps qu'il en avait empruntée à son arrivée ici. — Nous commencions à respirer et à entrevoir un avenir un peu moins sombre pour le collège St Joseph. Les mobiles du Cantal nous ayant quittés, nous rappelons aussitôt nos élèves, nous suspendons les chambrées, et le collège se montre au grand jour repeuplé comme par enchantement. Ce ne fut toutefois qu'après Pâques que l'on se vit tout à fait au complet. Les derniers Zouaves nous avaient quittés le 22 Mars ; l'ex-préfet était remplacé par M. Lavedan, honnête homme, disposé envers et contre tous à maintenir le bon ordre ; il n'existait donc aucune raison pour tenir les élèves éloignés de St Joseph. — Aussi, malgré tous les vicissitudes, l'année fut-elle loin d'être sans bons résultats. A l'époque de la distribution nous comptions 393 élèves, c'est-à-dire, 303 pensionnaires, 15 demi-pensionnaires et 75 externes. Nous eûmes 33 élèves reçus au baccalauréat, et ce qui est encore bien plus consolant 6 entrèrent au Noviciat. Laus Deo!

Laval. — Ambulance de St Michel pendant la guerre de 1870.

— L'ambulance de St Michel comprenait 80 lits. Elle a duré du 5 janvier au 21 Mars. 515 malades y ont été soignés ; 24 sont morts, parmi eux un officier ; presque tous ont été enlevés par la fièvre typhoïde plus ou moins compliquée de bronchite. Un seul a été victime de la petite vérole noire. L'installation était nécessairement très-défectueuse. Nos Pères restaient dans la maison, il fallait donc partager et les bâtiments et les ressources. Ajoutez à cela qu'on leur envoya en outre, à plusieurs reprises, des soldats à loger, et que deux fois leur nombre dépassa 800. On assigna aux malades les deux plus grandes salles de la maison, trois autres salles de 8 à 10 lits et 6 chambres où l'on mettait séparément ceux qui en avaient le plus besoin. Quant aux aliments, on prépara tout à la même cuisine, sauf les boissons chaudes et les remèdes. La communauté garda pour elle le cidre et réserva le vin aux soldats malades qui jusqu'à la fin et, grâce aux aumônes de plusieurs personnes de la ville,

n'eurent pas d'autre boisson. — Cette dispersion des lits compliquait le service, aussi fallut-il que nos Pères se missent à l'œuvre au nombre de 27 pour les soins corporels et 2 pour les secours religieux. Malgré ce chiffre élevé du personnel de l'ambulance, la plupart de ceux qui en firent partie furent frappés, et durent à leur tour garder le lit. C'étaient en effet ces Pères qui faisaient les lits, les pansements, qui balayaient les salles et lavaient les malades, qui les servaient à table ; qui faisaient les tisanes et les cataplasmes et ensevelissaient les morts ; cela à des étages et dans des corps de logis différents. Il s'en faut cependant que tout ait été fatigue ; la joie et la consolation ne manquèrent pas. Ces pauvres gens témoignaient leur reconnaissance à leurs infirmiers improvisés par une grande amitié. Chaque salle avait son esprit à part et son genre de gaîté ; les malades eux-mêmes plaisantaient des pansements même très-douloureux qui étaient quelquefois interrompus par les éclats de rire du patient. Au départ on se serrait chaudement la main. Les libéralités du Comité de secours de Laval permettaient de compléter en linge et en vêtements le trousseau de ceux qui nous quittaient. Ils s'étaient confessés avant de partir, ils emportaient un chapelet, une médaille, le scapulaire, et, arrivés chez eux, ils écrivaient à St Michel des lettres pleines de cœur. Des pères et des mères ont envoyé des remercîments touchants. Quand un soldat était mort, on l'annonçait immédiatement à son Curé afin qu'il put prévenir la famille avec les précautions convenables. On a reçu de quelques parents des réponses superbes de religion et de sacrifice. Les 24 défunts ont reçu les Sacrements dans des dispositions consolantes. Ils ont été conduits par un prêtre au cimetière. Chacun eut son convoi et une Messe célébrée pour son âme.

Prusse. — *Nos prisonniers au camp de Lamsdorf en Silésie.* — Extraits de plusieurs lettres du R. P. Holubowicz.

. . . . J'ai partagé l'an passé, d'une manière toute particulière, les malheurs des pauvres prisonniers français en Prusse. Nommé au mois de Novembre leur aumônier, je m'empressai de me rendre à mon poste. Quand j'arrivai à Lamsdorf, je vis une misère dont je n'avais pas d'idée. Tous étaient venus de Sedan ou de Metz après la capitulation. Les prisonniers avaient l'habillement d'été et ne se doutaient point de l'hiver prussien. Encore leurs souliers et leurs pantalons étaient-ils tout-à-fait usés ; j'ai eu ainsi le spectacle de la plus grande misère, lorsque ces pauvres enfants devaient marcher presque nu-pieds dans la neige. Il fallait leur procurer des vêtements plus chauds, j'ai fait tout mon possible pour cela. Grâce à la générosité et aux efforts charitables d'une noble famille catholique, dont je vous parlerai encore, j'ai réussi à pourvoir aux nécessités les plus urgentes. Vous pouvez vous imaginer la joie et la reconnaissance de ces malheureux, lorsqu'ils voyaient dans leur détresse un prêtre parlant leur langue, s'informant de leurs besoins, leur témoignant de la compassion et leur procurant, chemises, caleçons, chaussettes, etc. Je leur ai fourni aussi quelques jeux pour passer le temps ; une petite bibliothèque de lecture française m'a été envoyée aussi pour eux par les Chevaliers de Malte ; et enfin je leur apportais du tabac, du pain, du papier et d'autres choses semblables selon leurs besoins. — Voilà pour le matériel. — Mais le matériel n'était pas la fin principale de ma mission. Je songeais surtout à être utile sous le rapport spirituel. Mais que de difficultés ! Il n'y avait ni église ni chapelle dans le camp, sorte de plaine immense loin de toute habitation, où l'artillerie prussienne fait tous les ans ses manœuvres et ses exercices. On y a construit un bon nombre de baraques capables de loger 6000 prisonniers ; il a été impossible de songer à la construction d'une église quelconque en si peu de temps. L'église paroissiale la plus proche est à Lamsdorf, village situé à une demi-lieue de distance. On n'a pas voulu conduire les prisonniers si loin ; d'ailleurs cette église pouvait à peine contenir 500 personnes. Il fallait donc m'arranger sans église. Je pris mon logement chez M. le Curé de Lamsdorf, auquel les Chevaliers de Malte remboursaient mon entretien, et de là je fis tous les jours des excursions au camp ; je n'en revenais qu'à midi et au soir, et bien des fois au soir seulement. Au camp j'avisai dans les baraques une case, habitée d'ailleurs, mais plus spacieuse que les autres. Je la choisis pour ma chapelle. Le dimanche venu, on mettait les paillasses de côté, on nettoyait le plancher et je venais arranger mon autel, aussi bien que possible. Il n'y avait point d'élégance, mais rien d'essentiel n'y manquait non plus. Le commandant militaire ne me permit pas de célébrer la Ste Messe plus souvent que les dimanches et les fêtes, (il y avait des difficultés réelles sous ce rapport). Comme notre chapelle ne pouvait contenir que 600 personnes au plus, force me fut de demander le privilége de dire deux fois la Ste Messe pour que tous les prisonniers pussent l'entendre. Le privilége voulu m'a été accordé ; je disais donc

successivement deux Messes, et tous les mois chacune des Messes était suivie d'un sermon. Je désirais avant tout: décider mes chers prisonniers à chercher en Dieu leur consolation et à profiter du temps de leur captivité pour faire une bonne confession. C'était le but et le sujet de toutes mes instructions. Mes efforts furent cependant longtemps sans aucun effet. Ces pauvres enfants si sensibles à toutes les paroles de compassion et aux moindres largesses, devenaient muets lorsqu'on leur parlait de confession. J'ai vu surtout que le respect humain était ici le plus grand ennemi du bien. Il fallait employer une sainte violence: je l'ai fait, et Dieu m'a béni. —

Je viens un beau jour dans la baraque, je parle un peu de la nécessité de se confesser, et j'annonce que j'entendrais les confessions après midi ~~j'espère bien, dis-je, qu'on suivra cette fois mon conseil~~. Là dessus j'ordonne d'un ton militaire au sergent-major de me dresser la liste de tous ceux qui veulent aller à confesse. Ma fermeté eut son effet. Après midi je trouve déjà une liste assez longue de pénitents. Je me mets à l'œuvre tout de suite. Mais le commencement fut encore difficile; comme il n'y avait pas de confessionnal, je n'eus rien autre chose à faire que de me mettre sur une paillasse, et d'y constituer le tribunal de la pénitence. Là j'attends quelques minutes; personne ne vient: on se regarde, enfin quelqu'un approche, plus résolu que les autres, et me dit: qu'il veut bien commencer, mais à condition qu'il pourra étendre une couverture comme un rideau pour le dérober aux regards. Je le lui permets bien entendu et il se confesse; les autres le suivirent sans se faire prier; et ainsi grâces à Dieu j'ai obtenu un bon nombre de confessions, qui ne firent qu'augmenter les jours suivants. —— Jusqu'alors il n'y avait pas de lazaret à Lamsdorf, mais les malades étaient transportés à Neisse, ville forte à 3 lieues de distance. Comme cependant le nombre des malades allait toujours croissant, on crut bon d'ouvrir un lazaret dans le camp. J'y trouvais bientôt tous les jours 80 et jusqu'à 100 malades, en y comptant les prussiens. La plupart ne firent point de difficulté pour recevoir les derniers Sacrements, et à part les cas de mort subite, il n'y eut que deux infortunés qui repoussèrent mon ministère, et auxquels je dus refuser la bénédiction funèbre. Le premier décès de notre lazaret donna lieu à un enterrement très solennel. Ainsi le voulut le commandant prussien qui, il faut lui rendre cette justice, témoigna constamment beaucoup de compassion et de bon vouloir aux prisonniers. Lors donc qu'on lui annonça le premier cas de mort, il me pria lui-même de faire les funérailles avec toute la solennité possible. Il fit rassembler tous les prisonniers dans la cour autour du cercueil qu'on avait orné de couronnes de verdure; il assista lui-même à la cérémonie avec ses officiers. Je prononçai un discours funèbre, dans lequel j'eus l'occasion de consoler les pauvres prisonniers et les édifier en même temps par le récit de la mort édifiante de leur camarade. Les cérémonies achevées, 30 prisonniers accompagnèrent le cercueil jusqu'au cimetière, où il fut inhumé avec les prières et les bénédictions d'usage. D'autres morts devaient bientôt le rejoindre, et ils se multiplièrent jusqu'au nombre de 60. A cette époque un événement malheureux fut pour moi la source de grande affliction. Après un mois et demi de ma vie d'aumônier, un nouveau commandant vint au camp avec un nouveau détachement de soldats prussiens pour relever les anciens. Je vins lui rendre ma visite; mais à mon grand étonnement, il me montre un ordre écrit, émané du général commandant, qui m'interdit sévèrement de paraître dans le camp et d'avoir aucune communication avec les prisonniers. Je lui dis "que j'obéirais bien, mais que cette défense étant une marque de méfiance imméritée l'honneur obligeait à réclamer justice". — Je pouvais être tranquille en effet, car je n'avais pas la moindre imprudence à me reprocher. Toutefois, il faut l'avouer, les circonstances étaient loin de me servir. Depuis le commencement, comme Polonais et comme sujet autrichien, j'excitais une grande méfiance parmi les soldats prussiens. On débitait mille choses sur mon compte, comme par exemple que je distribuais aux prisonniers des cartes de géographie et des journaux, que je leur enseignais les routes qui mènent à la frontière, je leur conseillais la fuite, etc, etc. Pour couper court à tout ce bavardage j'allai chez le commandant (ceci se passait avant son changement), et je lui exposai franchement et carrément mes intentions; je lui dis que j'étais venu ici uniquement pour remplir les fonctions d'aumônier, qu'en qualité de prêtre je regardais comme indigne de mon caractère sacerdotal de poursuivre ici d'autre but; je donne enfin ma parole d'honneur, que je n'ai rien dit ni rien donné aux prisonniers de tout ce qu'on prétend. Le commandant fut fort satisfait de cette déclaration, et sa confiance me fut acquise. Bientôt on apprit à me connaître, et les soupçons s'étant dissipés, je me croyais maître de la place, lorsque le changement du commandant et l'ordre émané d'en haut vinrent tout remettre en question. Le nouveau commandant, ainsi que ses soldats ne me connaissaient point; et comme les désertions des prisonniers devenaient plus fréquentes, on s'explique comment, grâce à la défense

qui me fut faite d'entrer au camp, tous les soupçons se portèrent sur moi. Ces mensonges, après avoir circulé dans le camp, se répandirent bientôt au dehors ; tous les villages et les deux villes voisines les répétaient et les exagéraient à l'infini ; les cabarets surtout étaient les foyers ordinaires où l'on forgeait sans cesse de nouveaux chefs d'accusation contre l'infâme aumônier. Le village de Lamsdorf, bien que très-pieux, très catholique et accoutumé à me voir, se laissa séduire comme les autres ; mais, docile à la parole de son excellent curé, il revint bientôt de son erreur. — Dans le camp on n'en resta pas à la calomnie, on y ajouta des insultes. Lorsque le lendemain, après avoir reçu la défense fatale, je me présente une dernière fois au camp pour prendre mes effets, tandis que j'attends le commandant, les soldats se permettent toutes sortes d'insolences. Ils veulent d'abord que je quitte à l'instant le camp. Mais comme je refuse de céder à cette injuste violence, ma fermeté irrite un peu le sergent-major prussien, et il ordonne à trois soldats armés, de me surveiller jusqu'à ce que je puisse parler au commandant. Ces sentinelles ne furent rien moins qu'aimables pour moi. « Que ferons-nous de ce callotin ; dit l'une ? — Le mieux est de le fusiller, répond l'autre. » et voilà qu'ils me mettent en joue, croyant par là m'intimider. Enfin l'arrivée du commandant mit fin à toutes ces insultes. Il me reçoit poliment, s'efforce d'excuser les soldats, m'aplanit toutes les difficultés. Cependant, comme vous le pensez bien, je n'étais pas resté oisif dans ces circonstances. J'envoyai d'abord un réquisitoire au général ; j'y exposais le traitement injuste dont j'étais victime. Fort et fier de mon innocence, je demandai, puisque sans le moindre délit de ma part on m'a enlevé ma bonne renommée, le plus précieux trésor d'un homme et spécialement d'un prêtre, je demandai, dis-je, qu'on me fit justice, prêt à subir toutes les rigueurs des lois si l'on me trouvait coupable. En attendant je priai le commandant du camp de me permettre de visiter les malades dans les lazarets et surtout d'administrer les mourants. « C'est une consolation, lui dis-je, qu'on ne refuse même pas aux scélérats condamnés à mort » — « C'est impossible, me répond-il. » Alors je m'adresse de nouveau au général, et je le prie de m'accorder au moins cela comme une grâce avant que le tribunal auquel j'en appelle, ait prononcé son jugement. J'attends la réponse avec impatience. Plusieurs jours se passent sans nouvelle. Cependant les rumeurs les plus défavorables sur mon compte se propagent à l'envie ; on fait des recherches, on arrête les lettres qui me sont adressées, on questionne les prisonniers en mille manières pour leur extorquer quelqu'aveu contre moi. Tout fut inutile, et toutefois la défiance restait dans les esprits. Il y eut même des menaces de me livrer aux mains de la police, et j'avoue que cela me faisait quelque peur. Néanmoins je pris le parti d'aller jusqu'au bout, espérant que le bon Dieu m'aiderait tôt ou tard à prouver mon innocence. Sur ces entrefaites je reçois une lettre du R. P. Provincial qui m'ordonne, vu les circonstances, de quitter immédiatement mon poste. Cette lettre m'attrista singulièrement. Quitter à un pareil moment en effet, c'était corroborer tous les soupçons et donner gain de cause à mes injustes persécuteurs ; c'était en un mot sacrifier mon honneur et ma réputation et surtout compromettre mon caractère de prêtre et de Jésuite. J'exposai ces considérations au R. P. Provincial et lui demandai un sursis pour attendre la réponse du général. Mais la réponse fut négative. « Quittez votre poste, me dit le R. P. Provincial, car je ne trouve pas bon d'offrir nos services à ceux qui les reconnaissent par de semblables procédés ! » Il n'y avait pas à hésiter ; je fis mon paquet et me préparai à partir. Là-dessus une lettre m'arrive de Berlin. Que dit-elle ? Ce n'est pas la réponse du général qui demeure à Neisse. Serait-ce un écrit ministériel ? ma condamnation enfin ? Toutes ces pensées me vinrent à l'esprit. Aussi ne fut-ce pas sans émotion que je brisai le cachet. Toutefois je me rassurai bientôt. La lettre venait du Comte de Praschma. Un mot, avant de continuer, sur ce personnage illustre et sur sa famille digne de tout éloge. — Le Comte de Praschma avec son épouse, née Comtesse de Stolberg, sa sœur Anna, et ses trois petits enfants, forment à Falkenberg en Silésie, une de ces familles qui nous rappellent la vie des premiers chrétiens, toute consacrée à la piété et aux bonnes œuvres. Lorsque la guerre éclata, le Comte, n'écoutant que son noble dévouement, en vrai Chevalier de Malte, fut le premier sur le théâtre de la guerre pour y porter secours aux malheureux et y établir en divers endroits les Sœurs de la Charité. Les grandes catastrophes ouvrirent bientôt un vaste champ à son zèle. On formait partout des hôpitaux pour les blessés et des casernements pour les nombreux prisonniers français. Que de misères à soulager ! La noble famille de Praschma a eu sa large part dans cette œuvre immense. Pour être plus libre de s'y livrer tout entier, le Comte voulait même renoncer à sa nomination de député à Berlin, et pour le faire changer d'avis il ne fallut rien moins que la candidature d'un

protestant ennemi juré des catholiques. Le Comte ne continua pas moins son œuvre; et tandis qu'il l'organisait et la dirigeait, sa digne épouse assistée de sa sœur, lui prêtaient un concours dévoué et intelligent. Elles s'informaient, dans tous les hôpitaux d'alentour, des besoins des malheureux et leur portaient tous les secours dont ils avaient besoin. Voyant tout le monde s'occuper des soldats prussiens blessés, tandis que les prisonniers étaient presque abandonnés, elles se donnèrent tout entières à cette œuvre. C'est de leurs mains que venaient la plupart des dons que j'ai distribués à mes prisonniers. Elles s'informaient sans cesse avec une tendre sollicitude de tous leurs besoins et cherchaient en mille manières à leur venir en aide. Enfin elles firent si bien qu'on en vint à soupçonner leur patriotisme prussien; mais elles méprisèrent ces indignes soupçons et continuèrent de plus belle à prodiguer leur généreux dévouement. —— C'est le Comte de Praschma qui avait prié notre R. P. Provincial d'envoyer à Lamsdorf un Père pour remplir la charge d'aumônier, et avait pris sur lui les frais d'entretien au nom de l'Ordre de Malte. Toutes les formalités requises avaient été remplies, comme par exemple d'obtenir l'agrément de l'Evêque Militaire et l'autorisation du général commandant. Jugez si le Comte fut étonné d'apprendre ce qui se passait à Lamsdorf. Il part à l'instant pour Berlin, va directement chez le ministre de la guerre et lui demande la raison du décret ministériel qui me concerne. La raison en est bien simple, lui dit-on; le ministre a donné l'ordre à tous les commandants d'éloigner des prisonniers tous les prêtres dont les noms n'ont pas été présentés par l'Evêque Militaire. Or j'étais dans le cas et voilà le motif de ma disgrâce. Plus surpris que jamais, le Comte se rend immédiatement chez l'Evêque Militaire. Celui-ci, après quelque recherche, s'aperçoit que mon nom avait été oublié sur la liste présentée au général; il prie le Comte de l'excuser et lui promet de tout réparer sans délai. C'est alors que le Comte, heureux de ce résultat m'écrivit pour me l'apprendre. Il me priait de rester à Lamsdorf et d'attendre la réponse du ministère qui ne pouvait tarder, et serait favorable. Il insistait fortement dans cette lettre sur la réparation d'honneur qu'on me devait au camp et me priait de communiquer cette lettre au commandant. —— Vous pouvez vous imaginer ma joie! C'était bien une consolation proportionnée à 15 jours d'amertumes et d'angoisses. J'allai chez le commandant lui présenter ma lettre. Il me reçoit fort aimablement; toutefois je remarquai que le contenu de la lettre l'embarrassait bien un peu; car se croyant sur de ma défaite, il avait fait des démarches pour me substituer un prêtre de son choix; puis, quelle contenance faire vis-à-vis des soldats dont il avait toléré les calomnies et les insultes! pour ne rien dire de plus? Il lui fallut pourtant bien prendre son parti; car il reçut l'ordre formel de me réinstaller. Bien plus, le général (comme je l'ai appris plus tard) l'a réprimandé sévèrement d'avoir toléré les mauvais traitements des soldats à mon égard, et l'a obligé à rassembler ses soldats pour leur publier mon innocence, le nouveau décret ministériel et leur intimer sous des peines sévères, le plus grand respect pour moi... La bonne cause avait donc triomphé. — Je suis resté encore longtemps avec mes prisonniers, c'est-à-dire, jusqu'à leur départ au printemps. Pendant mon absence il y eut 5 morts; mais les deux premiers étaient déjà disposés. Grande a été la joie des prisonniers lorsqu'ils m'ont vu revenir au milieu d'eux; au lazaret ce fut une véritable allégresse; la présence d'un prêtre était d'une nécessité urgente, vu les maladies graves et les mourants dont le nombre augmentait tous les jours. La plus grande partie de mon temps se passait près des malades: le jeudi et le dimanche seulement, j'allais dire la Messe et prêcher au camp, puis m'informer des besoins des prisonniers. Les cadeaux en vêtements me venaient encore de tous côtés. La juste distribution de ces dons était une de mes graves préoccupations; car il fallait discerner les vrais nécessiteux de ceux qui ne demandaient des vêtements que pour les vendre au profit de l'ivrognerie à laquelle ils s'étaient livrés. Ce vice prit avec le temps d'incroyables proportions. On voyait quelquefois presque à chaque pas des malheureux ivres chancelants et poussant des cris féroces. Ajoutez à cela que pour satisfaire cette passion de la boisson, ils vendaient tout aux Prussiens. Pauvres gens! plus à plaindre hélas, qu'à blâmer. L'ennui, la misère, le désespoir ne les excusait-ils pas un peu, et d'ailleurs la faute n'était-elle pas en partie aux autorités qui, loin de mettre des bornes à l'ivrognerie, la favorisaient plutôt. Tant qu'ils conservèrent l'espoir de voir bientôt finir avec la guerre leur triste captivité, ils étaient sobres et tranquilles, mais quand après la capitulation de Paris ils apprirent que la guerre civile avait éclaté, voyant s'éloigner indéfiniment le terme de leur captivité, ils tombèrent dans un morne découragement. On comprend leur position. Au milieu de tant de tristesses, je n'ai pas été sans consolation. Et d'abord plusieurs conversions de mourants, m'ont bien récompensé de mes peines. Un protestant même a abjuré l'hérésie dans le lazaret, ce que je lui fis faire seulement devant deux témoins, pour ne pas exciter le fanatisme protestant. Il était parisien, ouvrier menuisier et doué de la meilleure volonté. —

J'ai entendu aussi un bon nombre de confessions paschales dans le camp ; malheureusement il m'a été impossible de suffire au grand nombre. Vers la fin d'Avril un triste événement accéléra enfin le départ des prisonniers. Poussés à bout par les ennuis, la honte et la misère de leur captivité, ils firent une malheureuse émeute contre les gardes prussiennes. Ceux-ci la réprimèrent à coups de fusils et 18 blessés furent amenés au lazaret ; 5 sont morts à la suite de leurs blessures. Vous pouvez vous imaginer la rage et l'exaspération des prisonniers, cependant force leur était de se tenir tranquilles pour ne pas augmenter le nombre des victimes. Toutefois les Prussiens n'étaient point rassurés et il fut résolu qu'on enverrait les prisonniers à Cologne, d'où un bon nombre de Français avaient déjà regagné la patrie. Ils partirent donc pleins de joie et d'espérance ; mais les infortunés devaient languir encore un mois à Cologne. — J'oubliais de vous dire qu'avant leur départ je bénis le cimetière qu'on venait d'entourer de palissades. Cette cérémonie s'est faite avec la plus grande solennité possible. Cinquante-huit français y reposent ; sur chaque tombeau s'élève une croix blanche avec une inscription détaillée. Un grand et magnifique Crucifix, venu exprès de Munich (don de la famille de Praschma) domine tout le cimetière et lui donne un aspect imposant. J'ai fait imprimer le petit discours que j'ai prononcé à la bénédiction du cimetière et j'en ai distribué les exemplaires parmi les prisonniers, à leur départ, au moment de leur faire mes adieux. — Dans les premiers jours du mois de Mai on a renvoyé les malades qui restaient à l'hôpital de Neisse. C'est alors que j'ai quitté aussi Lamsdorf. A Posen, j'ai aidé deux de nos Pères à entendre les confessions paschales des prisonniers détenus dans cette ville. — J'ajouterai quelques nouvelles sur notre collège de Tarnopol. Nous avons déjà 103 élèves ; nous en aurons beaucoup plus lorsque nous aurons plus de place. La Congrégation de la Ste Vierge est déjà instituée dans le pensionnat, et l'excellent Père Denizot en est le directeur.

Amérique. – Brésil. – Lettre du R. P. Mantero au R. P. Rappagliosi à Laval. — Pernambuco, 8 Mars 1872.

Permettez-moi de vous raconter ce que je sais des Missions données dans les contrées intérieures par les Pères Virgili, Berti, Rondina et Aragnetti. — Les deux premiers ont passé plus de deux mois à donner des missions dans la province de Caraiba, et cela dans trois endroits principaux. Les fruits ont été partout très-abondants. De nombreuses cavalcades allaient à leur rencontre et les principaux de l'endroit se faisaient un honneur de prêter pour cela aux Pères leurs meilleurs chevaux ; et ce n'était pas toujours un avantage pour ces Missionnaires. Car, bon gré, malgré il leur fallait toujours courir à toute bride. L'escorte se gardait bien de ralentir le pas pour faire reposer les Pères ; ce qu'elle aurait fait, si les Pères avaient eu une moins bonne monture. A peine étaient-ils arrivés et avaient-ils annoncé la mission, que l'on voyait accourir en foule les habitants des environs, et en 2 jours la population du village augmentait de 2 à 3 mille âmes. Tous voulaient se confesser. Depuis 5 heures du matin jusqu'à 10 et 11 heures du soir, les Pères restaient au Confessionnal ; ils avaient à peine le temps, vers midi, de prendre un peu de nourriture. Ordinairement les confessions étaient générales et dataient pour la plupart de 15, 20, 30 et 40 ans. Les confessions du soir étaient interrompues par le catéchisme du P. Virgili et le sermon du P. Berti. Mais il fut impossible aux 2 Pères de satisfaire en quelques jours aux désirs de tant de monde. Vous me demanderez, sans doute, où se rassemblait une si grande foule pour les exercices de la mission, lorsque l'église du village n'était pas suffisante à la contenir, ce qui arrivait très-souvent. D'après ce que m'a dit le P. Berti, les habitants du village se chargeaient eux-mêmes de construire une église provisoire dans le champ le plus proche de l'église parroissiale. C'est là qu'on entendait les confessions et qu'on faisait les exercices ordinaires des missions. Voici comment était construite cette église provisoire : d'abord on élevait un grand échafaud, et au dessus une chapelle assez grande. Cet échafaud servait à la fois, et d'autel, et de chaire ; et il offrait aux prêtres du village une place convenable pour assister, eux aussi, décemment à la mission. Ensuite on plantait de longues rangées de pieux assez gros et assez élevés que l'on allait couper dans les forêts des environs ; puis on réunissait les sommets de ces pieux d'une façon quelconque. On formait une espèce de toit avec des rameaux et des poutres, et on le recouvrait avec de larges feuilles d'arbre. De cette manière ils improvisaient une église de 3 ou 5 nefs, et assez grande pour contenir les habitants et les etrangers. Le dernier jour s'offrait un beau spectacle ; à un moment donné du sermon sur le Ciel, tous prenaient leur cierge, l'allumaient et entonnaient des chants de circonstance. A propos de chants, je vous dirai que ces peuples en ont de très-beaux ; ils attestent les avoir reçus de nos anciens Pères, et les avoir gardés par tradition. Ils chantent ainsi le rosaire qui dure plus d'une demie heure.

Parmi leurs cantiques il y en a sur les mystères de notre Rédemption, d'autres sur la Ste Vierge et d'autres enfin analogues aux différents sermons d'une mission. Il n'est pas étonnant que ces pieux cantiques se soient conservés depuis si longtemps chez ces peuples. Il faut l'attribuer à ce que la civilisation avec la corruption qu'elle entraîne, n'a pas pénétré dans leurs montagnes comme elle l'a fait dans tout ce littoral. Ils redisent ces cantiques à toutes leurs fêtes et à toutes leurs réjouissances; et ils doivent en partie à ce salutaire usage le maintien de la foi dans des populations très abandonnées et par suite il pourvues d'instruction religieuse. On ne saurait concevoir leur avidité pour la parole de Dieu, pour la confession et pour la communion. Le P. Virgili, revenant à Fernambuco passait par une ville de 6000 âmes où il n'y avait qu'un prêtre. A chaque pas, des personnes de tout âge et de toute condition s'approchaient de lui pour le saluer, pour lui baiser la main ou la soutane et lui demandaient s'il devait s'arrêter quelques jours pour entendre leurs confessions. Mais ces pauvres gens ne purent être satisfaits. Pour ces peuples, le Missionnaire est tout, et ils feraient pour lui l'impossible. Quand le Père est chez eux, il est regardé comme le personnage le plus important du pays et le premier citoyen, et ils lui donnent le titre de Père saint. Il y a eu, à la mission donnée par les Pères Berti et Virgili, une solennelle procession de pénitents; elle se composait de près de 12 000 personnes. — Quant aux missions données par les Pères Rondina et Araguetti dans la province de Rio Grande du nord, il y eut la même avidité pour la réception des sacrements. Voici quelques particularités: Dans un village, peu de jours après le commencement de la mission, les principaux personnages se présentèrent en assez grand nombre au P. Rondina pour lui demander pardon de la mauvaise opinion qu'ils avaient auparavant de la Compagnie, et du mal qu'ils en avaient dit. Ils lui promirent de chasser de leur esprit tous les anciens préjugés contre les Jésuites, et ils confirmèrent leur promesse par une bonne confession. Les Pères établirent parmi les riches de ces villages des sociétés de bienfaisance surtout pour les veuves et les orphelines, et des sociétés d'enseignement du catéchisme. Ces sociétés prospèrent et fonctionnent admirablement.

Sommaire.

			Page
Europe. —	France. —	Le collège de l'Immaculée Conception (Paris Vaugirard) pendant la Commune. — Lettre du F. Vitel au Rédacteur	1.
	Metz. —	Le collège de St Clément pendant et après le siège. — Lettre du F. Bastien au R. P. Cosson.	12.
		Extrait d'une lettre d'un Père de Metz au R. P. Coué	20.
		Extrait d'une lettre d'un élève de Metz	21.
	Amiens. —	Ambulance de St Acheul en 1870-71	23.
	Poitiers. —	Le collège de St Joseph pendant les années 1870-1871	29.
	Laval. —	Ambulance de St Michel 1870.	34.
	Prusse. —	Nos prisonniers au camp de Lamsdorf en Silésie. — Extraits de plusieurs lettres du P. Hohulowicz	35.
Amérique. —	Brésil. —	Missions. — Lettre du R. P. Mantero au R. P. Rappagliosi	39.
Documents.		Guyane Française. — Mission dans le terrain contesté.	1.

Adresse de la Rédaction: M. J. de Cansans, Maison St Michel, Laval, (Mayenne).

DOCUMENTS

SUPPLÉMENT AU N° 1, FÉVRIER 1872

Nous donnerons sous ce titre et avec une pagination spéciale des lettres qui pourront peut être sembler moins destinées que d'autres à la lecture publique; mais qui nous paraissent trop intéressantes toutefois pour ne pas mériter d'être connues.

Amérique-Méridionale. — Guyane Française. — Petite mission donnée par deux Pères de Cayenne dans le terrain contesté. — Mon Révérend Père, P. C. Juin 1870

Le R. Père Hervé, Préfet apostolique de la Guyane française, désirait depuis longtemps procurer les secours de la religion à des centres de population qui se sont formés sur le territoire contesté entre la France et le Brésil, territoire neutre et indépendant qui s'étend depuis l'Oyapock jusqu'aux embouchures des Amazones et ne compte pas moins de 90 à 100 lieues de côtes. — Deux Pères et un Frère, le P. Gonnet, votre serviteur et le F. Pineau, furent désignés par le Révérend Père Supérieur pour porter aux habitants de ces contrées, peu connues jusqu'à ce jour, les secours spirituels que le Révérend Père Préfet Apostolique avait à cœur de leur procurer. — Notre position, comme aumôniers de la transportation, ne nous permettant de consacrer à cette œuvre que quelques semaines, il fut résolu que nous nous bornerions à visiter trois points principaux, Mapa, Conani et Cachipour. Nous dûmes abandonner l'idée de pénétrer plus avant dans l'intérieur des terres, où se trouvent encore aujourd'hui quelques unes des anciennes tribus sauvages dont les ancêtres furent autrefois évangélisés par les Pères de la Compagnie de Jésus. — Nous partîmes donc de Cayenne le 6 juin, sur un petit bateau de Mapa long de 6 à 7 mètres, de l'espèce que l'on nomme tapouye, du nom d'une tribu Indienne très répandue au Brésil. Un portugais propriétaire du bateau et 4 matelots, dont deux esclaves fugitifs du Para, composaient tout l'équipage.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers Mapa, le point le plus éloigné: ce district se trouve à 90 lieues de Cayenne environ, touchant par les limites de son territoire à l'Aragouari (1), rivière qui se jette à la mer en confondant ses eaux avec celles des Amazones. Notre voyage fut plus long que nous ne l'avions prévu; il dura 13 jours. Nous employâmes ce temps à nous avancer dans l'étude du Portugais; c'est la langue que parlent ces populations que nous allions visiter. Notre traversée qui n'eut rien de bien extraordinaire, fut cependant marquée par un incident qui mérite d'être rapporté, et dans lequel nous vîmes, d'une manière frappante, l'action de la Providence. Nous étions aux deux tiers de notre route, voyageant en vue des côtes, en face de la rivière de Conani, lorsque le capitaine, changeant sa résolution première de passer outre, eut la pensée de franchir l'embouchure et de demeurer là 24 heures. — Nous profitâmes de cette circonstance inattendue pour nous rendre jusqu'au centre du district. Nous arrivâmes vers 8 heures du soir, après 6 heures de canotage, en un lieu où s'achève une église dédiée à la Ste Vierge et bâtie par les habitants eux-mêmes. A peine étions-nous arrivés, qu'à 11 heures de la nuit, on vint nous avertir qu'un jeune homme, indien, nous faisait demander pour se confesser et recevoir les autres secours de la religion. Il était atteint d'une fluxion de poitrine depuis quelques jours seulement et ne paraissait pas avoir encore deux heures à vivre.

(1) Cette rivière forme la limite du terrain contesté, du côté du Brésil.

Il fit sa confession et reçut l'Extrême-Onction. Il désirait ardemment faire la Ste Communion ; mais nous étions dans l'impossibilité de satisfaire sa dévotion à cette heure de la nuit. Je l'invitai donc à demander à Notre-Seigneur la grâce de vivre jusqu'au lendemain ; ce qu'il me promit de faire. Le lendemain je le trouvai, comme la veille, couché sur une natte étendue à terre, n'ayant plus qu'un souffle de vie ; il avait néanmoins conservé toute sa connaissance. Nous avançâmes l'heure de notre Messe, et le cher malade eut le bonheur si désiré de recevoir le Viatique des mourants. C'était sa première et dernière Communion. Il expira peu de temps après, plein de joie et de reconnaissance pour la grâce singulière que Dieu dans sa miséricorde lui avait réservée. Ce jeune homme s'était enfui du Brésil très jeune ; suffisamment instruit des vérités de la Religion, il avait toujours conservé l'habitude de la prière. C'est sans doute ce qui lui mérita la faveur de recevoir, contre toute prévision humaine, les Sacrements de l'Église. Ainsi le retard qui nous fut imposé par le calme et les vents contraires fut précisément ce qui nous donna les moyens de l'assister à sa dernière heure. Après avoir vu quelques-uns des habitants dans les cases avoisinant l'église, et les ouvriers occupés à son achèvement, après avoir bien auguré des bonnes dispositions de cette population, nous nous embarquâmes pour regagner notre taponye, promettant de revenir bientôt. —— Le 16, de grand matin, nous quittions l'embouchure de la rivière et le 17 au soir nous entrions dans le détroit de Curapaporis. Nous avions, à notre gauche l'île Maraca, première terre non contestée appartenant au Brésil, et au delà de cette île, à l'autre extrémité du détroit la rivière Manaye ou Macari, dont les rives eurent autrefois des habitants, qui recevaient les secours spirituels de la main de nos Pères, établis à Conani jusqu'en 1778 (Lettres édifiantes édition de Lyon t. 5.). Nous avions dépassé Colsoëne et Pointe-grande, pays tout-à-fait désert et sauvage, où se trouvent d'immenses savanes et des lacs qui n'ont plus leur sortie dans la mer. Ces contrées nullement fréquentées, abondent en gibier de toutes sortes, biches, cariacous (espèce de chevreuil), tapirs, maïpouris, patiras (espèce de sanglier), et troupeaux de porcs sauvages. Les lacs regorgent de poissons des espèces les plus recherchées, telles que l'Aymara et le lamentin, etc. On y voit aussi des oiseaux aquatiques en quantités innombrables, tels que canards, sarcelles, flamands, hocas et grandes aigrettes dont les plumes sont recherchées pour les panaches ... Après avoir essuyé, au milieu d'une nuit d'insomnie, un orage assez violent, nous nous trouvâmes le lendemain, sans savoir comment, dans l'embouchure de la rivière de Mapa. —— Mapa est à 6 ou 7 lieues de la mer. Nous remontâmes le courant de la rivière à travers une multitude d'îlots formant un vrai labyrinthe jusqu'à la hauteur du grand lac Lagoa-grande ; ce premier lac est suivi de plusieurs autres, qui s'avancent à 25 lieues dans les terres en remontant vers les Amazones. Il ne faut pas moins de 4 jours pour atteindre à l'extrémité sud du District, soit à cause des courants très-rapides, soit à cause des détours que nécessitent les îles nombreuses qui s'élèvent du milieu des lacs. Dans un très-grand nombre de ces îles le sol est très-élevé et couvert de grands arbres parmi lesquels on remarque le caoutchoutier, et le balata qui donne le gutta-percha. C'est une des richesses de cette contrée. Surpris par le perdant, nous fûmes obligés de quitter le bateau et de monter dans une pirogue. Une pirogue est une petite embarcation très-légère, formé d'un tronc d'arbre creusé et relevé aux deux extrémités, n'ayant qu'une épaisseur de deux à trois centimètres. Nous eûmes bien de la peine à vaincre la force du courant. Le capitaine de Mapa averti par des pêcheurs, envoya une embarcation à notre rencontre. On salua notre arrivée par des détonations de pétards et de coups de fusil ; on fit aussi sonner les cloches. Il y en a deux placées en face de la petite église qui est bâtie depuis 2 ans environ, aux frais des habitants, comme à Conani. —— Mapa forme un centre de population qui dépasse le chiffre de

ses âmes. Cette population, comme toute celle du terrain contesté, s'est formée et accrue par l'immigration d'esclaves indiens qui désertèrent le Brésil. En 1835 un poste français, qui n'a subsisté que quelques années, avait été établi en ce lieu pour protéger ces réfugiés, qui venaient chercher un asile sur cette terre pour y jouir en paix du bienfait de la liberté. L'indien supporte difficilement le joug de l'esclavage. —— Un capitaine nommé par le suffrage universel est le chef de ce district; mais ses pouvoirs sont fort restreints. Celui qui exerce aujourd'hui ces fonctions est un indien pur sang, très doux de caractère, et peu fait pour le commandement. Nous en eûmes la preuve convaincante dès le lendemain. Nous étions au dimanche où l'on célèbre dans toute l'Eglise la solennité de la Fête Dieu; nous dûmes ce jour là, après avoir décoré l'église de notre mieux, nous contenter d'offrir sans solennité le St. Sacrifice de la Messe. Les habitations étant généralement très éloignées de ce lieu, et nullement informées de notre arrivée, nous ne comptions que sur l'assistance d'un petit nombre de personnes. Néanmoins nous ouvrîmes les exercices de la retraite par une instruction dans laquelle nous fîmes connaître les motifs de notre visite. Dès le premier jour l'esprit du mal chercha à entraver notre ministère. Nous apprîmes au sortir de la chapelle que le capitaine était aux fers. Les choses vont vite en république. Voici ce qui était arrivé. Le capitaine avait donné l'ordre d'arrêter un assassin. Celui-ci se voyant poursuivi, déchargea son arme contre ceux qui voulaient le prendre, mais sans les atteindre; ceux-ci à leur tour tirèrent contre l'assassin et le blessèrent grièvement. Le peuple, comme l'on dit ici, apprenant cela, était accouru pour tenir conseil. Le peuple en cette circonstance était, sans le savoir, représenté par une quinzaine d'hommes environ. Il fut décidé que le capitaine méritait d'être mis aux fers et ensuite jugé, attendu qu'il avait outrepassé son mandat en faisant tirer sur un citoyen. Nous le trouvâmes, en entrant chez lui, à la barre de justice, en présence de ses juges réunis. Ce qui nous frappa, ce fut le calme et la tranquillité d'esprit avec lesquels ces gens exercent la justice. Notre pauvre capitaine chez qui nous étions logés, fumait tranquillement son cigare, sans laisser paraître la moindre émotion. C'est le caractère indien. Poussé par un sentiment de justice, et contrarié à la pensée que cet incident pouvait entraver notre petite mission, j'essayai de parlementer et de prendre la défense du capitaine, en démontrant qu'il n'était nullement coupable, et qu'agir ainsi envers lui, c'était non seulement manquer gravement au respect dû à l'autorité, mais encore l'anéantir. « C'est un abus de pouvoir, dit un représentant du peuple, il faut un exemple. » Ne gagnant rien de ce côté, je les priai, au nom de la religion et en considération de notre présence au milieu d'eux, de délivrer le capitaine, ajoutant que nous ne pouvions convenablement demeurer dans sa maison si on le laissait aux fers. Ils répondirent : « Nous souffrons de la peine que vous ressentez, car nous sommes heureux de vous voir au milieu de nous; mais nous ne pouvons aller contre notre conscience, il faut un exemple! Le capitaine n'a le droit de vie et de mort sur personne. » Je les priai de réfléchir et de consulter les meilleurs sentiments de leur cœur. Ils mirent un jour à le faire; car ce ne fut que le lendemain dans l'après midi qu'ils vinrent nous apprendre qu'en notre considération le capitaine était délivré. Les choses alors reprirent leur train ordinaire. Mais cette aventure a été un contre temps fâcheux pour nous, n'ayant que peu de temps à rester dans cet endroit; il était déjà trop tard pour pouvoir prévenir de notre arrivée les habitants les plus éloignés. —— Le capitaine délivré des fers, donna le premier l'exemple de l'assiduité aux exercices de la mission. Il se mit en mesure de remplir ses devoirs de chrétien et de faire sa première Communion; d'autres suivirent son exemple. Les familles les plus voisines arrivèrent les premières, amenant avec elles tous les enfants. L'église ne fut bientôt plus assez grande. Nous avions deux réunions chaque jour, une le matin et une autre le soir. Pendant la première Messe on chantait le rosaire à plusieurs parties, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, avec harmonie et un

entrain admirable. A la seconde Messe il y avait instruction, puis chant des Litanies ou d'hymnes en l'honneur de Notre-Seigneur ou du St Esprit pour qui ce peuple a une dévotion toute particulière. Pendant le jour, deux catéchismes pour les enfants auxquels assistaient de grandes personnes. — On vint régulièrement aux exercices, chaque jour nous entendions quelques confessions; les hommes surtout donnèrent l'exemple. Nous jugeâmes cependant ne devoir admettre à la première Communion que les personnes âgées et suffisamment instruites. La plupart s'approchaient pour la première fois du Sacrement de Pénitence; d'autres, qui avaient quitté le Brésil fort jeunes, n'avaient jamais eu l'occasion de faire leur première Communion, n'ayant pas de prêtres à qui ils pussent se confesser depuis qu'ils étaient venus dans ces contrées. Les enfants de leur côté étaient généralement dans la plus grande ignorance des vérités de la religion, et quelques jours n'étaient pas suffisants pour les instruire, surtout dans une langue qui nous était peu familière. — Nous avons eu pendant près de 8 jours les deux tiers de cette population de Mapa campée autour de l'église, sous des carbets ouverts à tous les vents. Ces familles étaient là avec tous leurs enfants; les plus petits avaient été apportés pour recevoir le baptême. Pour comprendre comment on pouvait loger et nourrir tant de monde dans les cinq ou six cases qui avoisinent l'église, il faut savoir qu'un indien, quand il change de lieu, n'emporte avec lui qu'un hamac pour dormir, un peu de farine de manioc et un peu de poisson salé pour sa nourriture. Il se repose pour le reste sur les soins de la Providence. La manière de préparer les aliments parmi ce peuple qui vit ordinairement du produit de la pêche ou de la chasse, est des plus simples. Le gibier ou le poisson se cuisent dans une marmite remplie d'eau ou sur un feu mal allumé; la fumée dans ce cas, s'ajoute au sel et aux piments comme assaisonnement supplémentaire. Malgré la petite insurrection dont j'ai parlé plus haut, le caractère des habitants de Mapa est généralement doux et nullement féroce; seulement les mœurs se ressentent beaucoup de l'abandon dans lequel ils ont vécu jusqu'à ce jour. On trouve un très grand nombre d'unions illégitimes qu'on peut expliquer par l'absence de prêtres et le manque d'instruction, plutôt que par l'amour du libertinage. Nous sommes convaincus que ce scandale disparaîtrait promptement si un prêtre résidait là à poste fixe. Le Révérend Père Préfet apostolique, animé de zèle pour cette mission, en faveur de laquelle il a déjà fait de grands sacrifices, espère faire davantage pour le bien de cette population qui aime les prêtres et a conservé un grand attachement à la religion; déjà, l'année dernière, un prêtre de la colonie avait eu la mission d'explorer ces contrées pour en connaître l'importance et les besoins spirituels. On ne connait pas à Mapa le respect humain; tous professent la plus grande vénération pour les choses saintes; seulement leur dévotion, mal éclairée, est encore mêlée de quelques superstitions; ainsi on suspend au cou des enfants de petits osselets et de petits morceaux de bois, afin de les préserver de toutes maladies. Ils font souvent des vœux, plus particulièrement celui de chanter les litanies de la Sainte Vierge en l'honneur de l'Esprit-Saint. Celui qui a fait un vœu en avertit ses plus proches voisins, qui se rendent tous avec lui à l'église. Les litanies sont un chant tout-à-fait populaire. On se réunit assez souvent les samedis de l'année pour les chanter en commun, mais le dimanche est oublié. J'ai dit qu'il y avait à Mapa une très-grande dévotion à l'Esprit-Saint. La fête de l'Esprit-Saint, ou de l'Espiritu Santo est la grande fête par excellence; elle est l'occasion chaque année d'une réunion générale de tous les habitants du district ou de toute la nation, comme l'on dit ici. On s'y prépare par une neuvaine de litanies chantées en chœur après le coucher du soleil. Ce qu'ils appellent l'Espiritu-Santo est une colombe planant au dessus d'un globe appuyé sur une couronne, quelquefois en argent. Au globe sont attachés des rubans de toutes couleurs, dont quelques-uns descendent jusqu'à terre. Quand ils veulent offrir leurs adorations à l'Esprit-Saint, ils se prosternent à deux genoux, baisent respectueusement les rubans qui descendent des pieds de la couronne

comme pour demander et recevoir ou les dons ou les influences divines de l'Esprit-Saint. C'est pour cette raison que, quand on transporte cet emblème chez un malade qui le demande, on attache, comme fil conducteur, un petit cordon tenant d'une part à cet objet vénéré et de l'autre au bras du malade. Revenons à la manière dont les habitants de ces contrées célèbrent la fête de l'Esprit-Saint. On y verra un mélange de dévotion et de divertissements profanes qui se corrigerait facilement avec la présence d'un prêtre. Il y a dans le District une confrérie dans laquelle entrent tous ceux qui veulent donner leur nom. Cette confrérie a à sa tête 9 officiers, un planteur de mât, appelé juge, et un empereur. Un mois ou six semaines avant la fête, les membres se réunissent, on tire au sort les noms d'un certain nombre d'hommes qui devront parcourir le pays pour faire la quête ; on les désigne sous le nom de quêteurs. Ils partent, emportant avec eux l'emblême de l'Esprit-Saint. Ils forment une petite troupe qui grossit chaque jour. Arrivés près d'une habitation, ils battent le tambour et font résonner quelques autres instruments de musique pour annoncer leur arrivée. Le maître de la maison dispose aussitôt une table sur laquelle il étend un linge bien blanc pour y placer l'Espiritu-Santo ; il prépare ensuite le café pour recevoir convenablement les quêteurs et tous ceux qui l'accompagnent. On passe ordinairement la nuit dans chaque endroit. Le lendemain les quêteurs ayant reçu une aumône abondante, poursuivent leur route, et ils vont ainsi jusqu'à l'extrémité du District. Après avoir ainsi visité toutes les habitations, ils reviennent au chef-lieu et déposent le produit de la quête entre les mains de l'empereur. Un tiers est réservé pour l'église, les deux autres tiers sont gardés par l'empereur, qui devient le roi de la fête et qui en cette qualité a la charge de régaler toute la nation. — La neuvaine de litanies étant terminée, et le St. jour de la Pentecôte venu, commencent les réjouissances profanes qui doivent durer plusieurs jours. Pendant ce temps il n'y a plus de réunions générales à l'église. On voit seulement quelques jeunes gens, portant l'étendard rouge de l'Esprit-Saint, sur lequel est brodé une colombe, s'y rendre dès la pointe du jour pour chanter avec accompagnement de tambour et de cymbales, ce qu'ils appellent la folia ; c'est un chant en l'honneur de l'Esprit-Saint, à trois parties, dans lequel on n'entend guère que des cris aigus et peu en rapport avec les paroles. Durant tout ce jour et les suivants, tout le peuple, hommes, femmes, enfants sortent de leur sobriété ordinaire. Les forêts fournissent le gibier le plus recherché, les lacs leurs poissons les plus exquis, les savanes ou prairies leurs plus grasses génisses. L'empereur, chargé d'organiser la fête, a pris ses mesures pour que le vin n'y fasse pas défaut ; rien ne manque à ce festin national. — Il est à regretter que l'absence d'un pasteur ne permette pas de donner à ces âmes, qui ont la foi, l'aliment spirituel qu'elles réclament et que leur fournissent si bien nos solennités chrétiennes. — Nous étions au dernier jour de notre petite mission. Nous avions eu la consolation d'entendre les confessions de plus de la moitié de la population réunie, en exceptant les enfants ; de donner la Communion au plus grand nombre ; la plupart n'avaient pas eu l'occasion de la recevoir depuis 25 ou 30 ans ; de faire faire la première Communion à 14 personnes âgées, et de donner le St. Baptême à plus de 20 enfants. — Après avoir fait solennellement de l'eau bénite, qu'on devait emporter dans les familles, après avoir béni solennellement les enfants et distribué chapelets, médailles et images, nous terminâmes les exercices par le chant des litanies de la Ste. Vierge, suivies du Salve Regina. — Rentrés à la case, nous nous vîmes un instant assiégés. Tous entraient pêle-mêle pour nous serrer la main, d'autres pour la baiser. On a ici gardé la coutume de baiser par respect la main du prêtre. Nous nous hatâmes de gagner le canal, où une embarcation nous attendait. Nous sommes suivis par la foule ; les uns font retentir des détonations d'armes à feu, d'autres nous mettent dans les mains comme provisions de voyage, qui une poule, qui des œufs, qui une perruche ou un perroquet, etc ; ces bonnes gens ont le cœur excellent. Nous saluons de l'embarcation toute cette population qui paraissait regretter de nous voir partir. — Nous avons laissé là un bon nombre d'âmes qui ne se sont pas

réconciliées avec Dieu, mais qui reviendront facilement au bien à la première occasion favorable. Nous souhaitons que Mapa ait bientôt un prêtre; nous le souhaitons surtout pour les enfants, qui y sont relativement très nombreux. Cette population bien cultivée et soutenue par l'enseignement des vérités de la foi, pourrait facilement devenir le noyau d'une des plus belles chrétientés de ces contrées. Ce district tend à se développer de plus en plus; ce qui porte à le croire, c'est la richesse des productions de toutes sortes qu'on y trouve. La terre y est très-fertile; les ilets et le bord des rivières, couverts de forêts, donnent en abondance le caoutchouc et la gutta-percha. Les lacs y sont très-poissonneux, les prairies y sont aussi riches que celles du Brésil, et la mer fournit une grande quantité de poisson, dont la colle est un des principaux produits et une des grandes ressources du pays.

Nous quittâmes Mapa le 28 juin; après deux jours de traversée nous étions de retour à Conani. Conani a la même origine que Mapa, avec cette différence que la population y est plus neuve, plus compacte et plus unie. On y comptait seulement 3 ou 4 familles il y a 11 ans; aujourd'hui on y trouve 150 habitants. Si l'émancipation continue dans les mêmes proportions, ce nombre pourrait s'accroître considérablement dans peu de temps. On a vu dans ces dernières années arriver jusqu'à 150 fugitifs à la fois. — Le centre du district est à 8 lieues de la mer. Les habitations sont éparses le long de la rivière, sur un terrain généralement assez élevé. L'air est pur, les habitants se portent à merveille. Nous trouvâmes les ouvriers occupés à l'achèvement de l'église. Rien de plus édifiant que l'union qui lie entre eux les membres de cette petite bourgade. Il y a à Conani trois capitaines au lieu d'un. C'est un triumvirat parfaitement d'accord et toujours uni pour le bien commun. Le capitaine en chef, homme doux de caractère et très énergique à la fois, dirigeait les ouvriers. Cet excellent homme n'a pas cessé, dès le commencement des travaux de l'église, d'y employer presque exclusivement tout son temps. C'est une œuvre à laquelle il s'est entièrement dévoué. Cependant il n'est pas riche, il vit, comme tout le monde ici, du travail de ses mains. L'un de ses collègues, noir de couleur, vieillard très-respectable, portant bien ses 70 ans, s'était chargé de nourrir les ouvriers, lesquels se contentaient d'apporter chaque matin leur petite provision de farine de manioc. Le troisième capitaine était à la tête des hommes travaillant dans la forêt à préparer le bois et à scier les planches. Les femmes elles-mêmes ont prêté leur concours en sarclant et nettoyant le vaste terrain sur lequel s'élève l'église. C'est un tertre qui domine de dix mètres la rivière. Cet élan général prouve l'attachement des habitants de Conani pour la religion et le désir qu'ils ont d'avoir un prêtre. Quand ces pauvres gens ont abandonné le Para, ils n'ont pas abandonné la foi à laquelle ils restent profondément attachés. Ils se sont bien créé, sur cette terre qu'ils habitent, toutes les ressources nécessaires à la vie; mais ils pensent qu'elle ne sera pour eux une nouvelle et véritable patrie que quand la religion, représentée par le prêtre, y apparaîtra avec son culte et ses touchantes cérémonies. L'église a 16 mètres de longueur sur 8 de largeur. Sur notre demande, on fit à la hâte trois autels que nous ornâmes de notre mieux. Au dessus de l'autel principal était un grand crucifix et deux tableaux de chaque côté; à l'autel de la Ste Vierge une jolie statue envoyée par le R. Père Préfet apostolique; et au troisième autel était l'emblême de l'Esprit-Saint. La dévotion à l'Esprit-Saint est ici ce qu'elle est à Mapa. Inutile de dire que le jour de l'ouverture de l'église fut un grand jour de fête. Toute la population était réunie. Les plus éloignés ne voulant manquer aucun des exercices de la mission, étaient logés en grande partie dans la case de notre vieux et respectable capitaine. Une case ici, c'est un grand carbet; c'est une toiture en feuillage supportée sur des pieux enfoncés en terre; l'espace couvert se divise par des treillis en plusieurs compartiments. Dans un de ces compartiments, à un mètre au dessus du sol, on a formé une espèce de plancher; c'est le lieu qu'habitent les femmes, et où elles passent la plus grande partie du jour. Les femmes, selon les usages du Brésil avaient donc leur logement à part et prenaient leur repas ensemble. Les hommes occupaient un autre appartement. Les enfants, les filles d'un côté, les garçons de l'autre, mangeaient ensemble, formant le cercle autour d'un plat

[...]ommun ; le repas durait à peu près dix minutes. Un usage très-beau et qui a une grande influence pendant toute la vie, ce sont ces marques extérieures de respect qu'on inculque aux enfants pour leur père et mère et pour les personnes âgées. Les enfants, tous les matins, viennent aussitôt qu'ils sont levés demander la bénédiction de leurs parents. Ils font la même chose avant d'aller prendre leur repos. Nous les vîmes, quand ils sortaient de l'église, passer devant notre excellent capitaine et lui demander sa bénédiction ; aucun ne manquait à cette marque de respect. Ce bon vieillard était heureux de voir renaître les beaux jours de Sion, l'église fréquentée et les cérémonies chrétiennes. Marié depuis quelques années à Cayenne, il n'avait jamais eu l'occasion de faire sa première Communion. Le capitaine en chef et le troisième capitaine ne l'avaient pas faite non plus et ce qu'il y avait de plus grave, ils n'étaient pas encore mariés. Nous travaillâmes à gagner le chef, persuadés qu'il en entraînerait d'autres s'il consentait. Après quelques résistances, il se décida enfin. Nous donnâmes la bénédiction nuptiale presque à tous ceux qui étaient engagés dans des unions illégitimes. Nous entendîmes les confessions de presque toute la population présente. Les communions furent relativement nombreuses. Il y eut 25 personnes âgées qui s'approchèrent pour la première fois de la table sainte, et à leur tête deux de nos capitaines. Le troisième, parti pour Cayenne avant notre arrivée, n'est revenu que la veille de notre départ, tout juste à temps pour faire bénir son mariage. Nous administrâmes aussi le baptême à tous les enfants qui n'étaient pas encore baptisés. — Cette population de Conani nous a paru vraiment digne d'intérêt à cause de ses excellentes dispositions. Nous souhaitons vivement voir s'accroître et se développer en elles ces premières semences de l'Evangile, qu'elle a reçues tandis qu'elle était encore dans l'esclavage. — Un souvenir tout particulier nous rattachait à ce lieu, celui d'une mission fondée par nos anciens Pères à Conani dans les dernières années de leur apostolat en Guyane. Les Pères Mothos et Ferreira moururent peu de temps après cette fondation. Le Père Padilla qui leur succéda fut probablement le dernier Missionnaire de Conani. Quelques années plus tard, il n'y avait plus un seul habitant dans ce district. Aussi ne rencontre-t-on aucune trace de tradition dans l'esprit des habitants d'aujourd'hui. Le sol a conservé seul quelques vestiges du passé. Nous avons remarqué, sur le terrain où se trouve l'église et très-avant dans la forêt, de nombreux débris de vases et de poterie indienne. A 500 mètres de là sur un plateau élevé, on trouve des briques, des débris de chaudières en fonte, des outils propres à la culture de provenance française ; plus loin on admire une belle plantation de cacaoyers en plein rapport, n'appartenant à personne, s'étendant sur une surface d'un demi kilomètre en longueur et 200 mètres en largeur. Nous avons visité cette plantation, qui est le long de la rivière, et nous avons pu admirer les beaux produits qu'elle donne après un siècle. Déterminer le lieu de l'habitation occupée par les Pères, et celui où se trouvait l'église serait impossible. Le P. Ferreira écrit qu'il habitait un pauvre petit carbet ouvert à tous les vents. L'église, qui probablement était construite dans le même style, n'a pu durer bien longtemps. Mais qu'étaient ce que ces anciens habitants évangélisés par nos Pères ? quels ont été les motifs de leur disparition ? Le même Père nous apprend dans une lettre datée de Conani (22 Février 1773) que les anciens habitants étaient en grande partie (comme aujourd'hui) des esclaves déserteurs du Brésil qui avaient eu le bonheur d'être instruits dès leur enfance des principes de la religion, avec cette différence qu'il y avait alors mélange de païens et de fidèles, ce qui occasionnait de graves désordres à cause des unions qu'ils contractaient entre eux. — Un autre sujet de peine et d'embarras pour les Missionnaires c'étaient les unions formées entre plusieurs indiens du Para et des femmes qui avaient abandonné leurs maris, et réciproquement. Ceci se voit encore aujourd'hui dans les trois districts que nous venons de visiter ; mais le nombre de ces unions est heureusement fort restreint. Toute la population est aujourd'hui catholique. Quant à la disparition des anciens habitants de cette contrée, elle ne peut s'expliquer que par le fait de l'occupation des Portugais qui s'emparèrent de la Guyane en 1809 et la gardèrent sous leur

domination jusqu'en 1815. La crainte de retomber sous le joug de leurs anciens maîtres porta les esclaves à s'enfuir. C'est ainsi que quelques uns vinrent se fixer sur le fleuve du Maroni où ils s'établirent en partie sur la rive Hollandaise. Quant aux infidèles appartenant à la nation des Palicours, on pense qu'ils remontèrent la rivière de Conani jusqu'à sa source et que leurs descendants vivent encore dans ce lieu dans un état tout à fait sauvage. Ce que je viens de dire explique l'origine toute récente de ces populations du terrain contesté, et le souvenir qu'elles ont conservé du passé, les tient aujourd'hui dans l'incertitude de leur avenir. C'est le grand obstacle à la prospérité matérielle de ces contrées, généralement riches en productions de toutes sortes. La crainte que la protection de la France ne vienne à leur manquer un jour ou l'autre les empêche de rien créer de durable. Nous espérons que cet état d'indécision trouvera bientôt un terme, si comme on le pense, cette question des limites vient à se décider entre la France et le Brésil. —— Nous étions au onzième jour de notre arrivée à Conani, une dernière et touchante cérémonie devait bientôt nous séparer d'un lieu qui nous était cher, je veux parler de la bénédiction solennelle d'un grand calvaire, érigé en face de l'église sur un terrain qui domine au loin la rivière. La circonstance qui décida l'érection de ce signe de notre rédemption mérite d'être rapportée. L'intention du R. Père Préfet Apostolique d'envoyer des prêtres à Conani était à peine connue, que le projet de bâtir une église était déjà arrêté. Il fut décidé qu'une convocation des habitants se ferait afin d'en fixer l'emplacement. Au jour convenu, 50 hommes arrivent au lieu indiqué, armés de haches et de sabres d'abattis. L'emplacement est choisi, c'est sur le bord de la rivière, au milieu de la forêt. Les ouvriers se mettent aussitôt à l'œuvre et le soir le terrain est déblayé sur une assez vaste étendue; mais pour maintenir et comme pour garantir cette résolution, ce jour là même ils érigèrent le calvaire que nous devions solennellement bénir avant notre départ. Cette dernière cérémonie eut lieu le soir, au commencement de la nuit, en présence de presque toute la population du district. De grands feux, dont l'éclat se répandait au loin, avaient été allumés de chaque côté de la croix. Après le chant des litanies et une instruction en rapport avec la circonstance, eut lieu la bénédiction. Avant de se retirer, tout le peuple chanta dans sa langue et d'une voix émue une hymne dont les paroles rappelaient le Stabat Mater. Rien de plus touchant que cet accord unanime et cette manifestation de la foi en l'honneur du signe sacré de notre rédemption. Le souvenir de cette solennité que la croix leur rappellera sera pour ces bons habitants, nous l'espérons, un encouragement pour supporter leurs peines et l'exil auquel ils se sont volontairement condamnés. —— Le lendemain nous quittions Conani dans des circonstances que je crois devoir rappeler. Elles sont une démonstration de plus du caractère et des sentiments de ce peuple qu'il ne faut pas juger d'après les premières impressions et surtout d'après son origine. — A peine étions-nous montés dans l'embarcation qu'on nous avait désignée, que nous nous voyons suivis par les capitaines, par tous les hommes et par les jeunes gens. Tous voulaient nous accompagner jusqu'à la tapouye qui nous attendait au bas de la rivière. Une démonstration toute pacifique et fort délicate de la part de ces hommes avait été concertée d'avance. Notre embarcation fut littéralement envahie; il fallut des ordres réitérés des chefs pour limiter le nombre de ceux qui voulaient y monter, au risque de nous faire sombrer. Sur l'arrière du canot étaient les jeunes gens qui devaient chanter. L'un d'eux portait un tambour, un autre l'étendard de l'Esprit Saint (c'est pour eux l'étendard national). Sur l'avant était le capitaine en chef et son collègue, l'excellent vieillard dont j'ai parlé. Dans une seconde embarcation se trouvait le troisième capitaine, marié le matin, ayant à ses côtés, debout comme lui, trois jeunes gens qui s'appuyaient sur l'épaule l'un de l'autre. Ils portaient également l'étendard du Saint-Esprit et étaient disposés à chanter en chœur. Une troisième embarcation était montée par la femme du capitaine en chef, avec ses enfants et d'autres femmes nouvellement mariées; chacune de ces embarcations

avait leurs pagayeurs. — Au signal donné on se mit en marche au milieu du bruit et des détonations d'armes à feu. Pendant ce temps les jeunes gens chantaient la Folia avec l'accompagnement accoutumé du tambour. Le tambour est ici très en vogue, on le construit sur les lieux mêmes; il a bien la forme de nos tambours de France; mais au lieu d'être en cuivre, il est en bois et d'une seule pièce. C'est un tronc d'arbre creusé, dont on ne laisse que la circonférence, qui n'a guère qu'un centimètre et demi d'épaisseur; il se termine aux deux extrémités par un cercle en bois qui sert à tendre et à retenir la peau de biche sur laquelle on frappe. Les sons de cet instrument sont un peu sourds, mais très-doux. Nous en avons vu dans toutes les églises, déposés religieusement sous l'autel du St Esprit, ils ne servent que dans les cérémonies religieuses. Il y en a d'autres pour les usages profanes. Nous étions donc en marche; mais au lieu de descendre la rivière, nous vîmes qu'on la remontait. Pendant ce temps les drapeaux s'agitaient, les tambours accompagnaient l'hymne au St Esprit chantée par les jeunes gens. On s'avança ainsi jusqu'au delà du lieu où s'élève la croix, puis on revint sur ses pas, pour remonter encore une seconde et troisième fois. C'était un simple salut à la Croix. Après ces hommages rendus au signe de notre rédemption, les embarcations se laissèrent aller au courant de la rivière. Les femmes et les enfants qui qui étaient restés sur la rive nous firent leurs adieux auxquels nous ne pûmes répondre que par signes. Le devoir religieux accompli, notre capitaine en chef tira de sa boîte un violon qu'il portait avec lui. Il y avait à nos côtés d'autres instruments de musique et des musiciens dont nous ne soupçonnions pas la présence. Ce fut au milieu des symphonies de tout genre et très-bien exécutées que nous gagnâmes notre bateau. Tous les hommes qui nous avaient accompagnés montèrent avec nous sur le pont et entonnèrent dans leur langue le Salve Regina; c'était le dernier chant d'adieu et pour nous, le chant du départ. — Nous quittions Conani le 12 juin et nous arrivions le 16 à Cachipour. Ce district moins peuplé d'habitants que celui de Conani se trouve à 12 lieues de la mer. Nous mîmes deux jours et deux nuits pour franchir cette distance. Dans une certaine saison de l'année où l'abondance des pluies augmente le courant de la rivière, il ne faut pas moins de 8 jours pour parcourir l'espace qui s'étend de l'embouchure aux premières habitations. Jusque là on ne rencontre que terres basses et savanes noyées, entrecoupées de bosquets qui servent de retraite aux tigres (c'est le nom qu'on donne ici aux jaguars) et à d'autres animaux sauvages. La rivière elle même est peuplée de caïmans qui s'effrayant à notre approche, s'enfonçaient dans la vase où ils disparaissaient. Moins timides, les singes prenaient tranquillement leurs ébats sur les arbres qui bordent les deux rives. Nous en remarquâmes trois espèces: le Sapajou, le titi ou Ouistiti et le Macaque. Nous entendions dans le lointain le grognement des singes hurleurs, plus sauvages et plus solitaires que ceux que je viens de nommer. Le singe est un gibier assez recherché parmi les Indiens portugais; avant de le préparer ils ont soin de le dépouiller de sa robe et d'enlever la tête. Les Indiens sauvages se contentent d'enlever seulement le poil de l'animal qu'ils plongent à cet effet dans de l'eau bouillante. Nous voulûmes un jour en manger par curiosité; la viande nous en a paru fort délicate, malgré la répugnance naturelle que nous éprouvions. — Cachipour a la même origine que les deux districts que nous venons de visiter. Cependant on y trouve plus d'Indiens dont la race n'a eu aucun mélange avec les Portugais Brésiliens. Les mœurs et les usages des habitants sont les mêmes qu'à Mapa et à Conani; seulement le lieu où ils se sont réfugiés nous a paru malsain et mal choisi. Ils sont souvent visités par les fièvres et d'autres maladies qui les rendent impropres à de grands travaux. Les cases, échelonnées le long de la rivière, sont chétives et environnées de broussailles qui en rendent le séjour insupportable à cause de l'innombrable quantité de Macks ou maringouins qui s'y retirent. La piqure de cet insecte est vive et brûlante. La souffrance qui en résulte rend le sommeil impossible quand on ne peut s'en préserver. Logés dans le nouveau presbytère qui vient d'être construit à côté de l'église, nous y fûmes assaillis et piqués sans relâche par ce terrible ennemi. Nous fûmes obligés, pour éviter sa présence, de suspendre nos hamacs à la toiture et d'y monter à l'aide d'une échelle et encore nous ne réussîmes qu'à moitié à nous en garantir. Malgré les macks et d'autres inconvénients de plus d'un genre, notre petite mission eut les plus heureux résultats. Toute la population en profita. Ouassa, autre bourgade à une journée de Cachipour qui n'a que 40 habitants, fournit aussi son contingent. Nous eûmes la consolation de donner le Sacrement de mariage à ceux qui depuis plusieurs années vivaient unis en dehors des lois divines. Tous, un seul excepté, s'approchèrent du Sacrement de pénitence. La communion fut donnée aux personnes que nous jugeâmes suffisamment instruites. Le dernier jour nous avions une première Communion solennelle d'enfants, qui se termina par la rénovation des promesses du Baptême et la consécration à la Ste Vierge. Nous quittâmes Cachipour ce jour là même. — Notre mission était accomplie. Nous étions de retour à Cayenne dans les derniers jours de Juillet où nous eûmes la consolation de célébrer en famille la fête de notre Bienheureux Père. — Je suis, etc.

JHS

LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL

aux PP. et FF. de ......

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

P. C.

1872 **II.** JUILLET

Europe. — France. — Paris. — Relations de plusieurs guérisons obtenues par l'intercession de nos Pères victimes de la Commune (Paris).

Guérison d'Adelaïde Gain (racontée par elle-même). —— Orpheline à 14 ans et n'ayant pas fait ma 1ère Communion, je fus admise à l'œuvre de la 1ère Communion dite de l'Enfant Jésus fondée par le R. P. Olivaint ; j'eus le bonheur de recevoir de sa main Notre-Seigneur pour la première fois le 24 Septembre 1864. —— Par une faveur particulière, après ma 1ère Communion, on me reçut à l'orphelinat des enfants délaissés, rue N. D. des champs 31, où je restai jusqu'à 21 ans. Après quelques années de séjour, je ressentis au mois de Janvier 1869 de forts malaises, un mal de genou se déclara ; je ne marchais qu'en traînant jusqu'au mois de Mars suivant, où je fus obligée de m'arrêter. —— Je souffrais alors des douleurs aigües, il se faisait dans le genou un travail affreux, il devint très-enflé et si douloureux que tout mouvement était impossible, le contact même des couvertures était intolérable, il fallait un cerceau, l'inaction était complète ; on me fit toutes sortes de traitements, on me mit le feu au genou jusqu'à cinq fois, les cautères, les visicatoires, les incisions, rien ne me fut épargné ; ma faiblesse augmentait toujours. Je souffrais de grandes douleurs d'entrailles et des douleurs de côté : on déclara une péritonite, (le médecin qui m'a soignée a fait un rapport très circonstancié) l'état général de ma santé devint plus grave, on me levait seulement quelques heures sur un fauteuil ; il survint des vomissements de sang : et je fus administrée le 8 juillet 1871. —— Cependant depuis le massacre de la rue Haxo, j'avais prié le R. P. Olivaint de me guérir, j'avais confiance que je serais exaucée parceque j'étais une enfant de sa chère œuvre de la 1ère Communion. —— Je commençai une neuvaine et une deuxième, puis encore une troisième, jusqu'à cinq : sans m'en douter, cette cinquième finissait le 24 Juillet 1871, elle coïncidait avec la translation des corps des RR. Pères du cimetière à l'église du Jésus : on me proposa de m'y porter en voiture ; quand j'arrivai, la personne qui avait la bonté de me porter m'appuya sur le pied du cercueil du R. P. Olivaint : je fus émue, tressaillante, je me sentis guérie. Je demandai que l'on me mit à terre ; on n'osait pas. J'insistai, refusant tout appui et je marchai jusqu'à l'église. Je me mis à genoux sur un prie-Dieu, mais alors il se passa je ne sais quoi en moi, on me fit asseoir, et pendant quelques minutes je fus tout agitée, la sueur me couvrit tout le visage, j'étais rouge et tremblante.

Le cercueil du P. Olivaint fut apporté ; en le voyant, je me mis à genoux par terre, sans appui, et restai plus de cinq minutes dans le calme le plus profond, plus de souffrance, aucune douleur, ni dans le genou, ni dans les entrailles. Je me levai pour aller jeter de l'eau bénite sur les Corps;

je fis le tour de l'église, j'allai au parloir des Pères et retournai à pied rue N. D. des champs 31 (dix minutes de chemin). J'ai fait 9 jours la course à pied, pour aller rendre grâce de ma guérison. ——— Je ne suis pas forte de constitution, mais j'affirme que je ne me ressens plus de mon genou, mes entrailles me laissent quelques malaises, mais je n'ai pas été alitée depuis; tandis que je n'avais pas quitté l'infirmerie, sans marcher depuis plus de deux ans. ——— Oui, c'est le R. P. Olivaint qui m'a guérie; je serais une ingrate de ne pas le reconnaître et de ne pas l'affirmer. . . . . . . Adélaïde Gain. ——— Le récit d'Adélaïde Gain est vrai, nous l'attestons de grand cœur. J. Delmas, Directrice de l'orph. 25 Xbre 1871.

Relation de la guérison de Melle Pauline Letraistre du Tréport.

Melle Pauline Letraistre, demeurant au Tréport, âgée de 48 ans, a toujours eu une très-mauvaise santé. Dès l'âge de 8 ans, elle était atteinte de la maladie de la moëlle épinière. ——— Depuis 20 ans, elle était constamment malade, souvent alitée, ne pouvant absolument pas marcher, obligée de subir les traitements les plus douloureux et les plus énergiques. ——— Il y a une quinzaine d'années environ, elle a été guérie spontanément, et l'on peut dire miraculeusement de vomissements continuels, qui duraient depuis 18 mois, sans qu'aucun remède ait pu les calmer. ——— Dans ces neuf dernières années surtout, son état avait empiré au point que, dans ce laps de temps, elle n'avait pu que très-rarement faire quelques pas dans sa chambre, avec l'aide de deux personnes et le soutien de ses deux béquilles, elle se traînait l'espace d'une minute, puis retombait anéantie, alors elle se remettait au lit pour être 4, 6 mois et plus sans pouvoir recommencer cet essai. ——— Elle avait aussi une maladie de cœur fort grave. Plusieurs fois elle a eu des accès de fièvre pernicieuse. D'autres crises avec douleurs intolérables reconnues très-dangereuses, se multipliaient depuis plusieurs années. ——— Il y a environ 3 mois, elle voulut absolument essayer de marcher avec ses béquilles et l'aide de deux personnes, mais cela lui fut impossible, elle retomba sans mouvement. Désolée, malgré l'énergie de son caractère qui l'a soutenue jusqu'ici, elle crut qu'elle ne pourrait plus jamais marcher: elle pressa de questions à ce sujet, un médecin de Paris très-connu, M. Casalès, alors au Tréport, qui la soignait, depuis plusieurs années, de concert avec un autre médecin. M. Casalès fut obligé de répondre: Hélas! je ne puis vous dire que vous marcherez!!!

Melle Pauline comprit une fois de plus qu'aucun moyen ne lui réussirait. Entendant parler de guérisons miraculeuses obtenues par l'intercession du R. P. Olivaint, un des Martyrs de la Commune, elle résolut de lui faire une neuvaine. "Mais, dit-elle, je n'y mettais pas d'empressement, j'en avais tant fait!" Elle la commença le 26 Septembre 1871. "J'engageai, dit-elle, un grand nombre de personnes à s'unir à moi, et je me trouvai bientôt tellement portée à faire cette neuvaine, que je priais le jour et la nuit sans me fatiguer." Les premiers jours il y eut du mieux, mais le huitième les souffrances augmentèrent; sa confiance n'en fut pourtant pas ébranlée, et elle voulut le 9me jour de la neuvaine, aller entendre la Messe à l'église qui est située sur une falaise fort élevée. On eut grand'peine à la descendre de voiture, et malgré son courage, elle fut contrainte de se laisser tomber sur les premières chaises du bas de l'église, ne pouvant absolument plus se soutenir. Laissons-là raconter elle-même sa guérison. "Monsieur le Curé avait eu la bonté de promettre qu'il m'apporterait le Bon-Dieu au bas de l'église. La Messe commence, mais elle était à peine à moitié, qu'une pensée s'empare de mon esprit: je me dis: je ne veux pas que le Bon Dieu se dérange, je veux aller le trouver. Je prends mes béquilles, on arrive pour m'aider, je monte vers la chapelle de la Ste Vierge, où l'on disait la Messe; au moment de la Consécration, je me mets à genoux, je monte avec mes béquilles pour recevoir la Ste Communion, et après mon action de grâces, je suis descendue au bas de l'église sans peine et presque sans me soutenir sur mes béquilles; je sentais que j'étais guérie, et si je n'avais eu peur de tomber devant tout le monde et dans l'église, je les aurais mises sous mon bras pour retourner à la voiture. Arrivée à la maison, j'ai jeté mes béquilles à terre, et j'ai marché, et depuis lors, je marche." Elle sortit sur le quai, et chacun de s'extasier, de s'écrier: "C'est merveilleux"!! ——— Melle Pauline Letraistre qui avait désiré obtenir par cette neuvaine de pouvoir marcher pour aller à l'église, visiter les malades et vaquer à son commerce, consentait volontiers à toujours souffrir, si telle était la volonté de Dieu. Dieu l'avait exaucée; car elle marchait, et ses souffrances étaient grandement diminuées sans avoir complètement cessé. On commença aussitôt une seconde neuvaine en action de grâces et pour demander le rétablissement complet de sa santé.

(13 Octobre). Le dernier jour de cette neuvaine, Melle Pauline alla à pied à la Messe, en revint, fit plusieurs visites pieuses, ses souffrances cessèrent, son sommeil devint très-bon. Cet heureux état continue, Melle Pauline vaque à toutes ses occupations; chacun s'étonne de sa résurrection et crie au miracle, on vient des alentours pour s'assurer de ce fait merveilleux. ——— Paris ce 4 Novembre 1871.

Lettre du médecin. ——— Madame, ... Vous me faites l'honneur de m'écrire pour me demander quelle

était la nature de la maladie de Mlle Pauline, quels en étaient les progrès et quel est l'état actuel. — Je vais m'efforcer, Madame, de satisfaire à vos questions. — L'opinion des médecins, qui, à diverses périodes de la maladie ont été appelés auprès de Mlle Pauline Letraistre, n'a pas toujours été la même, et la nature de l'affection n'a pas été déterminée dès le principe. Elle avait le caractère d'une paralysie des membres inférieurs, et dans l'origine on a craint une maladie organique de la moëlle épinière; plus tard, cette idée s'est modifiée, et les divers confrères qui l'ont vue dans ces dernières années, se sont généralement accordés à admettre une affection que l'on désigne sous le nom d'atonie locomotrice. Cette maladie avait présenté des phases diverses et subi des variations remarquables. Sous l'influence de certaines médications, elle paraissait quelquefois s'améliorer au point de faire pressentir une guérison. La malade qui gisait étendue sur un lit sans pouvoir faire d'autre mouvement que ceux de lever difficilement les jambes et se retourner avec peine, arrivait à pouvoir se lever et se servir de béquilles pour parcourir ses appartements; mais bientôt survenait une affection intercurrente qui forçait la malade à reprendre son lit, et l'on perdait en quelques semaines le bénéfice de plusieurs mois de traitements. — L'an dernier l'affection s'était compliquée d'une faiblesse qui me donna les plus sérieuses inquiétudes: toutefois une médication stimulante remonta l'organisme, lui rendit son énergie et son impressionnabilité, mais sans apporter de changement ni d'amélioration à la forme paralytique de la maladie. — Aujourd'hui Mlle Pauline se lève, marche, se promène dans les rues, et bien que la santé générale laisse à désirer, ne parait plus se sentir de la maladie qui l'a tenue plusieurs années étendue sur un lit.

Tel est, Madame, le sommaire très-abrégé des faits aussi exacts que possible que vous me demandez de vous raconter. La guérison aussi rapide qu'inespérée de Mlle Pauline est très-certainement un fait des plus remarquables, quelle que soit l'interprétation qu'on veuille lui donner: et sur ce point, je vous demande la permission de réserver absolument mon appréciation; mais je n'hésite pas à reconnaître que la guérison s'est produite au moment où aucune médication n'était pratiquée. — Veuillez, Madame, agréer, ect.

Nous avons entre les mains une autre relation de la guérison de Mlle Letraistre écrite par M. le Curé du Trép. et, pour éviter des redites, nous nous contenterons d'en publier l'extrait suivant: Il y a plus d'un mois, apprenant que M. le Docteur Leconte, médecin ordinaire de Mlle Letraistre, se trouvait chez son ancienne cliente; comme je désirais me rencontrer avec ce Monsieur qui jouit d'une excellente réputation dans ce canton où il a été nommé membre du conseil général, je me rendis chez Mlle Letraistre et demandai au médecin s'il attribuait la guérison de sa malade à l'efficacité de ses remèdes? Il me répondit en présence de sa femme et de Mlle Letraistre, qu'une semblable pensée ne lui pouvait venir... qu'il avait toujours cru à l'efficacité de la prière et que cette guérison ne pouvait que le confirmer de plus en plus dans sa croyance. — On le voit, je dis avec une grande simplicité ce que je sais, ce que je connais touchant la guérison extraordinaire de Mlle Letraistre. Et je l'affirme comme Curé du Tréport où j'exerce le St Ministère depuis plus de cinq ans. — Le Tréport, ce 26 Février 1872 Mignignon

Guérison d'un élève du collége de Katwijck, dirigé par nos Pères de la province de Hollande. — Lettre du F. Lecocq d'Armandville. — Katwijck, 9 Novembre 1871. — Je vous annonce une grande joie, mon R. Père! le Bon Dieu a daigné glorifier nos chers Martyrs de Paris dans notre petit pays: Voici comment le fait s'est passé. — Un jeune enfant de la 3e division, (la dernière) âgé de 9 ans, était tombé malade; dès le début de la maladie, le médecin la déclara sérieuse et de nature à mettre la vie de l'enfant en danger. C'était une inflammation des intestins. Le R. P. Recteur écrit aux parents que leur enfant est sérieusement malade, mais qu'il n'y a pas encore de danger. L'enfant était dévoré par une fièvre ardente, et souffrait beaucoup des entrailles: une crise était imminente. Mardi matin 24 Octobre, elle se déclara. Tout-à-coup l'enfant pâlit, entre en convulsions et les yeux lui sortent de la tête; le F. infirmier, croyant qu'il va passer, court au Père Recteur, qui le fait administrer et lui donne la première Communion en viatique; le médecin appelé en toute hâte, déclare qu'une perforation des intestins a eu lieu et que l'enfant est perdu. Déjà il a l'air d'un moribond, ses yeux s'éteignent, ses lèvres sont livides, ses mains et ses pieds glacés et tout le corps couvert d'une sueur froide et visqueuse; des vomissements fréquents de matières fécales achèvent d'épuiser le malade. — Le médecin venu une 2ème fois, avertit la mère de l'enfant de s'attendre à tout, qu'il ne lui reste plus le moindre espoir. Pour moi, voyant l'art se déclarer impuissant, je résolus de m'adresser au Souverain Médecin, et de lui demander la guérison de l'enfant par l'intercession des 5 Pères qui avaient donné leur vie pour son amour. — Grâce à votre grande bonté pour moi, j'étais en possession des reliques des PP. Olivaint, Ducoudray, Caubert et de Bengy. Vers 3 heures, je me rendis, chargé de mon pieux trésor, auprès de l'enfant; il avait l'air mourant: j'essaie en vain de lui tâter le pouls, il est insensible; je lui parle de nos Martyrs, tâchant de lui inspirer

un peu de confiance, et je lui suspends les reliques au cou. A 6 heures je retourne et j'invite la mère à s'unir à moi pour faire une neuvaine en l'honneur des cinq Pères martyrs: nous dirons chaque jour 5 Pater, 5 Ave et 5 Gloria Patri. — L'intention principale de ma neuvaine n'était pas la guérison de l'enfant, mais la glorification de nos martyrs, par cette guérison: aussi n'y ajoutais-je pas la clause «si c'est pour son plus grand bien»; mais celle-ci: «Mon Dieu, si il lui est plus salutaire de mourir jeune, donnez-lui dans un mois une autre maladie, mais glorifiez vos serviteurs en le guérissant de celle-ci.» — Cependant on faisait aussi des neuvaines en l'honneur du Cœur Immaculé de Marie et de St Ignace, on avait donné de l'eau de Lourdes et de l'eau de St Ignace. Pour moi, je voulais avant tout qu'il fut clair et évident que la guérison serait due à la seule intercession des Pères, et comme signe que ce miracle viendrait d'eux seuls, je convins avec nos martyrs que lorsque l'enfant serait au plus mal, il se produirait d'abord un changement subit dans son état, puis tout irait de façon qu'il fut hors de danger le dernier jour de la neuvaine. Tout est arrivé comme je le désirais; en effet, le mardi soir 24 Octobre, on nous annonce pendant la récréation que le malade touchait à sa dernière heure, qu'on avait déjà récité les prières des agonisants et donné l'indulgence plénière. Le médecin, venu un peu plus tard, affirme que l'enfant est mourant et ne verra pas le lendemain. A 10 h ½ du soir, les dernières nouvelles portaient qu'il serait mort avant minuit. Cependant je ne perdais pas confiance, j'invoquais les martyrs, je suppliais le Bon Dieu de les glorifier. Je fus exaucé. Le lendemain matin de bonne heure, on vient m'annoncer, que non seulement l'enfant n'est pas mort, mais qu'au contraire il est mieux que la veille. Le médecin lui-même n'en revenait pas. Il a déclaré plus tard n'avoir jamais vu, depuis 30 ans de pratique, quelqu'un aussi près de la mort que l'avait été cet enfant. J'étais si convaincu d'être exaucé que j'ai marqué chaque jour, après avoir visité l'enfant, ce que j'avais vu et entendu du médecin, du préfet de santé et des infirmiers. Le mercredi matin donc, je visite l'enfant à 11 h., il est couché sur le côté, et dort assez tranquillement, la respiration est beaucoup plus libre et plus régulière que la veille: à 3 h. j'applique les reliques du P. Olivaint et du P. Ducoudray sur les joues, les lèvres et le ventre du malade; il se réveille et demande très-distinctement ce que je fais; je le lui explique, il prend les reliques, les baise dévotement et attache le reliquaire à la ceinture de sa robe de nuit: C'était le père de l'enfant qui m'avait demandé de vouloir bien faire toucher les reliques à son fils. Le soir, le médecin est étonné du changement qui s'est déjà produit. Cependant il ne peut croire à une guérison, la maladie était mortelle, et malgré ce mieux il persiste à regarder l'enfant comme perdu. — La nuit du mercredi au jeudi fut très-bonne, sommeil calme. Mercredi soir j'avais demandé et obtenu la permission de communier le lendemain en l'honneur des 5 Pères. Le R. P. Recteur commence lui-même une neuvaine et fait allumer cinq cierges. Vendredi, le mieux continue toujours, je suis au 4me jour de ma neuvaine. Samedi, dans la soirée, forte fièvre. Lundi, le médecin déclare qu'il y a encore lieu de craindre. La nuit de dimanche à lundi avait été très-agitée; ma confiance se maintenait toujours, une voix intérieure chantant continuellement "non confundar in aeternum"; j'éprouvai en même temps je ne sais quoi de dilaté et de joyeux dont je ne me rendais pas compte, cela m'a duré depuis le lundi jusqu'au mercredi. Mardi 31 Octobre, veille du dernier jour de ma neuvaine, nouvelle crise, vomissements de matières fécales, nouvelles alarmes. Cependant "non confundar in aeternum, ma neuvaine devait finir le lendemain, celle du R. P. Recteur le jeudi suivant. Mercredi matin, j'annonce au père de l'enfant, venu en toute hâte à la nouvelle de la rechute, que nous touchions au dénouement, et que tout allait être décidé, il partagea mes espérances et ne fut point trompé; le petit malade alla encore très-mal jusqu'à 8 h. ½ ou 9 h. du soir, lorsque tout-à-coup il se produisit dans son état un changement si brusque et si complet que le F. infirmier n'en revenait pas; l'enfant dit lui-même: «je me trouve beaucoup mieux"; et comme le Frère qui lui conseille de profiter de ce mieux pour dormir: «Non, reprit-il, causons d'abord un peu ensemble", et il se met à causer pendant une ½ heure avec une facilité et une clarté d'esprit étonnante, après quoi il s'est endormi d'un sommeil profond et tranquille. — Le lendemain finissait la neuvaine du R. P. Recteur; le malade était méconnaissable, sa figure jusque là pâle et défaite est maintenant souriante et reposée, la fièvre a disparu, le médecin est dans l'enthousiasme, l'enfant est sauvé. — Je commence une autre neuvaine pour obtenir que le miracle soit plus éclatant encore, de manière à crever les yeux au médecin lui-même, qui est protestant orthodoxe. Le lendemain, le R. P. Recteur en commence une autre aussi et fait allumer 5 cierges. Depuis ce jour, il va de mieux en mieux, il se lève chaque jour, les forces commencent à revenir, il tient beaucoup à ses reliques qu'il vénère très-souvent: j'ai appris par le F. infirmier que la nuit, quand il souffrait, il ouvrait le reliquaire, prenait les reliques et les faisait toucher aux membres malades. — Que le Bon Dieu est bon d'avoir voulu glorifier nos chers martyrs dans notre pays!

Autre lettre du même. — Katwijck, 8 Février 1872. — Le petit élève dont je vous ai parlé dans une lettre précédente, se porte à merveille: cependant depuis que je vous ai écrit il a été encore deux fois dans un état qui inquiétait fort le médecin. Voici un fait qui m'a surtout frappé.

Un jour que l'enfant se trouvait très-bien, le médecin vantait la puissance de la nature et la vertu des remèdes ; or voilà que le lendemain le malade eut une crise qui le mit dans un état désespérant, comme si le Bon Dieu voulait donner à entendre au médecin, qu'il ne se laisse pas ravir la gloire qui lui est due. Cependant je continuais toujours mes neuvaines ; la cinquième devait finir 2 ou 3 jours après cette dernière crise. A la fin de cette neuvaine, l'enfant se trouve tout à coup tellement hors de danger qu'il n'y avait plus la moindre rechute à craindre. Depuis ce temps ce mieux a continué et maintenant il suit les classes comme si rien n'était arrivé.

Guérison du jeune André des Rotours, racontée par le Baron et la Baronne des Rotours. (Paris). Le Bon Dieu nous a donné notre plus jeune fils le mercredi saint, 16 avril 1862 ; il a reçu le baptême le jeudi saint. Nous lui avons donné les noms de Marie, Prosper, André. Sa santé était excellente, doux, simple, très-gai, d'une piété ferme plutôt que tendre ; il se développait rapidement, lorsqu'au cours de l'année 1871, survinrent quelques raideurs articulaires qui furent attribuées à de simples rhumatismes. C'était le premier indice, méconnu par des médecins de campagne, de la grave maladie qui devait éclater en Février 1872, et atteindre son paroxisme le 27 Avril.

L'enfant fut confié aux soins du Docteur Bouchut, médecin de l'hôpital des enfants. L'application de plaques métalliques dissipa pendant quelques jours l'immobilité intermittente des bras et des jambes ; mais ce moyen empirique s'usa bientôt. Le principe du mal fut combattu par le brômure de potassium, ce médicament ne produisit aucun effet : les accidents des bras et des jambes se multiplièrent ; des mouvements tétaniques survinrent. Le 13 Mars, le sirop de Belladone fut substitué au brômure de potassium ; des bains de Barèges, puis de sel de Pennes furent prescrits. Le 16 Mars, l'enfant prend le lit pour ne plus le quitter jusqu'au samedi 30 Mars. Les contractions s'emparent de lui à son réveil et ne cessent que le soir vers 8 heures ; quelquefois les deux jambes sont frappées d'immobilité en même temps que les deux bras. Les applications de cuivre ont un bon résultat pour les mouvements tétaniques des pieds et des mains ; mais jamais, si ce n'est pendant quelques minutes dans le bain, la contraction ne cesse. Le Docteur recourt à une purgation pour dégager, dit-il, les enveloppes de la moëlle. Il dilate la pupille de l'œil à l'aide d'une pommade de sulfate d'atropine, et il y reconnait l'existence d'une congestion. Il emploie tous les deux jours comme révulsifs des demi-bains de sel de Pennes à 40 degrés. Le mal persiste. ——— Le 30 Mars, le sirop de Belladone est abandonné ; le Docteur Bouchut prescrit l'hydrate de chloral (5 grammes dans 150 grammes de sirop de groseilles) l'enfant devait en prendre deux cuillerées à bouche par jour. Sous l'influence de ce médicament une amélioration de quelques jours est obtenue : le 6 Avril, le mal reprend avec une nouvelle violence ; le visage d'André se couvre par moments de plaques écarlates. Le 9 Avril, l'enfant perd la vue pendant une heure ; la privation de la vue est complète. Le lendemain dans la journée, perte de l'ouie pendant un quart d'heure : la dose de chloral est augmentée en présence de cette aggravation du mal (2 grammes ½ par jour). Le vendredi 12 Avril vers 8 heures du soir, survient une crise d'une extrême violence pendant laquelle nous avons craint que le sacrifice de notre enfant nous fut demandé par le Bon Dieu ; dans ses mouvements convulsifs l'enfant se briserait s'il n'était entouré d'oreillers ; sans pouvoir se contenir il frappe sans cesse autour de lui. "Eloignez-vous, dit-il, je vous ferai mal, c'est plus fort que moi." D'affreuses palpitations de cœur l'oppressent. Pendant une courte prière le pauvre petit malade porte plusieurs fois ses regards sur le Crucifix ; il avait vainement tenté de faire le signe de la Croix. Cette horrible crise dura 2 heures ; quand le Docteur, si impatiemment attendu, arriva, André était endormi. Dans cette visite, la préoccupation du médecin fut manifeste. Il suspendit le chloral et prescrivit l'Assa-fœtida et des bains de tilleul. ——— Le 13 et le 14 Avril, des bandes de sinapismes sont appliquées des deux côtés de la colonne vertébrale, aucune amélioration ne fut obtenue, et le Docteur nous disait : "Vous avez la mauvaise chance d'avoir là une maladie exceptionelle, à un degré de gravité exceptionnel." Le sommeil était troublé par des rêves pénibles. Pour combattre les contractures permanentes, l'amaurose et la surdité intermittentes, accidents que le médecin attribuait à une congestion de la moëlle épinière, un vesicatoire volant fut posé sur la colonne vertébrale dans toute sa longueur. Le 15 Avril on employa un nouveau remède et sans plus de succès : le sulfate de quinine. ——— Nous étions profondément inquiets et malheureux ; nous courumes à N. Dame des Victoires ; nous demandâmes une Messe pour cette guérison dont l'espoir semblait se perdre. Nous recommandâmes ce cher enfant aux prières du Carmel. La Mère de la Présentation nous proposa alors une neuvaine de prières : un Pater, un Ave et trois fois l'invocation suivante appliquée aux cinq Pères Jésuites martyrs de la Commune : « *Bienheureux martyrs de Jésus, priez pour nous.*" ——— Le dimanche 21 Avril, un second vésicatoire fut posé le long de la colonne vertébrale ; ce remède échoua comme tous les autres. La neuvaine commença le mardi 23 Avril ; elle était faite avec nous par quelques jeunes prêtres qui avaient catéchisé nos enfants, des catéchistes actuels du séminaire de St. Sulpice, la Communauté de l'Abbaye-aux-bois, deux autres maisons de la Congrégation

de Notre Dame, le Sacré-Cœur, de pieux parents et amis. La Mère de la Présentation avait bien voulu engager dans cette sainte ligue de prières non seulement la maison de la rue d'Enfer, mais trois autres monastères de l'Ordre. —— André faisait la neuvaine avec beaucoup de piété et de recueillement; son état s'aggravait encore; ses jambes se refusaient absolument à le porter; on ne pouvait le sortir du bain sans qu'il ne s'affaissât sur lui-même: "je m'écroule," disait-il. En le remuant on déterminait presque toujours la cécité ou la surdité. Le 25, au sulfate de quinine on substitua l'emploi de la Belladone sous forme de pilules. —— Le samedi 27, le docteur voulut que l'enfant fût posé debout devant lui; il fit un appel énergique à sa volonté, mais à plusieurs reprises, André s'affaissa. « C'est le développement de la maladie," nous déclara le docteur. Il partit visiblement occupé. —— Les évacuations étaient supprimées depuis trois jours; et des maux de tête très-violents nous faisaient craindre une crise. —— Cependant la confiance d'André dans la neuvaine était si ferme que, dans la journée du samedi 27, il parlait de l'ex-voto qu'il faudrait mettre en action de grâces, s'il obtenait sa guérison. Le lendemain dimanche une Messe devait être dite pour ce cher enfant à l'autel des Martyrs du Jésu, (Rue de Sèvres, 35) par M. l'abbé Lefèvre, jeune prêtre attaché à l'Ecole Fénélon, qui, séminariste, avait été chef du catéchisme de 1ère Communion de notre fils aîné. André nous demanda à être porté à cette Messe. « Quand je ne verrais pas, que je n'entendrais pas, quand mes bras et mes jambes seraient immobiles, il faudrait m'y porter, dit-il ». —— Il fut un instant question d'ajourner l'accomplissement de son pieux désir jusqu'à la Messe du dernier jour de la neuvaine, le mercredi 1er Mai. "Mais c'est Dimanche demain, reprit l'enfant, j'aurai ma Messe du Dimanche; et si je suis guéri, je servirai mercredi la Messe d'action de grâces." —— La nuit du 27 au 28 fut comme les autres troublée par des cauchemars. A 5 heures du matin le dimanche 28, André se réveille, et selon son habitude pendant toute sa maladie, il fait aussitôt sa prière; une de ses jambes se contracte immédiatement. —— A 7 heures, on l'habille étendu sur son lit. A grand'peine on le transporte en voiture à la chapelle du Jésu. Il entre couché sur les bras; son visage est pâle et porte l'empreinte de sa cruelle maladie. Les jambes enveloppées dans une couverture, il est déposé sur deux chaises devant les tombes des cinq Pères; ses pieds reposent sur un coussin. Nous nous plaçons à sa droite et à sa gauche. — Un peu plus loin notre fille mariée. — Derrière le malade une pieuse cousine, la Vtesse de Viart, éprouvée par de grands malheurs, et notre vénéré beau-père et père, M. Perrot de Chezelles, conseiller honoraire de la Cour de Cassation. —— C'était le moment de l'Elévation de la Messe de 7h. ½. André incline la tête: ses jambes restent immobiles. La Ste Communion est apportée tout près de lui; il tente de faire un mouvement. Il ne peut réussir à plier ses jambes étendues. ——

La Messe de 8 heures commence, servie par notre fils Jules. Cet enfant de 12 ans, qui a fait sa première Communion depuis 2 ans déjà, avait la même confiance que son frère dans le succès de la neuvaine. —— Pendant les prières dites au bas de l'autel, rien dans l'attitude, rien sur le visage d'André ne faisait pressentir ce qui allait se passer. Il répétait tout bas, très-simplement, avec un grand calme, le Pater, l'Ave, et la triple invocation de sa neuvaine. —— Le prêtre monte à l'autel, il le baise, et il ressent une impression très-vive, très-profonde, — que nous n'avons connue que plus tard, — en disant ces paroles: « *Oramus te, Domine, per merita sanctorum tuorum quorum reliquiae hic sunt.* » —— A ce moment André nous dit: « Mes jambes ne sont plus prises ." Il écarte doucement sa couverture, et il se lève, ... Nous tendons les mains pour le soutenir. — « Non, je puis bien me tenir, nous dit-il, je suis guéri ». Un instant il se tint ferme sur ses jambes, puis il s'agenouille; il était guéri!

Très-émus, n'osant pas croire encore à la grâce immense qui nous est accordée, nous disons bientôt à l'enfant: «Pas d'imprudence!»... Et sur notre invitation, très-docilement, immédiatement il se remet debout, puis il s'assoit. Et comme on l'engageait à s'étendre de nouveau: « Oh non! reprit-il, je suis guéri.» Au Sanctus, à l'Élévation, à la Communion, il se lève et s'agenouille sans effort, sans aucune gêne, sans aucune faiblesse. La Messe s'achève au milieu de la vive émotion des assistants. Le prêtre la partage, quand à l'Orate fratres, à la Communion, il voit André debout ou agenouillé. Jules, le petit servant de Messe, ne parait nullement étonné. Sans connaître les détails du grand événement, il dit au prêtre dans la sacristie: « André est guéri." Après un quart d'heure d'action de grâces pour la Ste Communion que nous avions faite en famille, et pour la guérison instantanée que nous venions d'obtenir, nous nous disposons à quitter la chapelle. André nous précède, et, craignant qu'on ne veuille le soutenir, il sort en courant. Sur son gai visage, la pâleur a fait place aux couleurs brillantes de la santé; aucune trace de souffrance ne restent sur ses traits qui ne paraissent plus même amaigris: il a soudainement recouvré toute l'agilité qu'il avait avant sa maladie. —— Sans transition, sans convalescence, la santé et la force lui ont été rendues dans leur plénitude. Ses pieds, qui depuis 3 semaines n'avaient pu se poser, ne ressentent aucun engourdissement. Une heure auparavant si gravement malade, si affaissé, si brisé ou si raide, après avoir passé un mois de suite dans son lit, après avoir subi un traitement si énergique, il n'éprouve

ni étourdissement, ni étonnement. —— On nous suit à la sortie de la chapelle; on nous entoure dans la rue. Le visage de notre vénéré beau-père et père est inondé de larmes. —— C'est en courant aussi que notre enfant rentre dans la cour de la maison que nous habitons, et dans notre appartement les domestiques le regardent tout pâles d'émotion. —— André passe une partie de cette journée bénie entre toutes nos journées, à courir, à sauter, à jouer dans notre jardin. Il fait deux parties de croket avec son frère, sa sœur et une amie de celle-ci, Marie Thérèse Debonnefoy de Montbazin. — On le surprend faisant de la gymnastique, suspendu au trapèze. Quand nous lui disons de se reposer, il nous répond: "Pourquoi? puisque je suis guéri; vous ne croyez pas au miracle." Et quelquefois il ajoutait avec une douce malice: "Prenez garde, si vous ne croyez pas au miracle, il s'en ira." — Quand par obéissance il s'assoit et s'étend même un peu, il lit dans un livre d'historiettes intitulé: "Les exilés de la forêt". — Les fonctions intérieures, supprimées depuis 4 jours, se rétablissent. —— Vers 4 heures, nous revenons au Jésu avec notre cher guéri. Il monte lestement deux étages pour se rendre à la chambre où sont conservés les vêtements des cinq Pères massacrés sous la Commune, des objets qui leur ont servi ou appartenu. Il assiste au salut de 5 heures avec un grand recueillement, insistant pour l'entendre tout entier à genoux, ne s'asseyant que par obéissance. Il revient à pied. ——

Le soir, un vicaire de St Sulpice, M. l'Abbé Vasseux, averti de la grande nouvelle, vient embrasser son petit pénitent. Il lui donne les Scapulaires du Carmel et de l'Immaculée Conception — André est tout joyeux de les recevoir... Il les avait demandé plusieurs fois pendant sa maladie. Avec lui son grand-père reçoit cette double livrée de la Ste Vierge. —— Le sommeil de la nuit suivante est profond et calme. Le 29, en se réveillant à 7 heures, l'enfant ne ressent aucun malaise, aucune fatigue. Il se lève, et avant 9 heures il prend une leçon. Il a repris ses travaux, comme ses jeux, sa vie ordinaire. —— Vers 4 heures, le docteur Bouchut vient faire sa visite; son malade de l'avant veille court au devant de lui avec une robuste apparence de santé. Le médecin en apprenant qu'aucun accident n'est survenu depuis plus de 30 heures, déclare que le principe du mal n'existe plus. Sur notre récit, il admet que ce résultat dont il se montre sincèrement joyeux, s'est produit à la chapelle du Jésu. Il ne fait plus aucune prescription. Il interdit même toute espèce de remède intérieur ou extérieur. Il parait vivement frappé du contraste entre l'état actuel et celui qu'il a constaté le samedi 27. Et, quand nous lui parlons des inquiétudes que nous éprouvions, il nous fait une sympathique réponse qui ravive encore notre reconnaissance envers le Bon Dieu: "Je comprends bien que vous fussiez inquiets. Je pensais bien souvent à votre pauvre enfant!" —— Le mercredi 1er Mai, dernier jour de la neuvaine, la Messe de 7h ½ dite à l'autel des Martyrs par le R.P. Bazin, était servie par nos deux fils, Jules et André. —— Le jeudi 2 Mai, dans la journée, le médecin revint pour s'assurer de la persistance de la guérison. Il ne trouva pas André qui faisait une grande promenade. Il interdit de nouveau toute médication. —— Le temps, qui était beau depuis quelques jours, changea tout à coup. L'humidité, le vent, la pluie, les imprudences même de l'ex-malade ne portèrent aucune atteinte à la guérison. L'enfant s'échauffa en bêchant dans le jardin; il se refroidit et s'enrhuma, sans éprouver le plus léger ressentiment de sa longue et tenace maladie. — Elle a été d'un seul coup, en un seul instant, déracinée le dimanche 28 Avril à 8h ¼ du matin. —— Telle a été l'opinion du médecin après un dernier examen d'André le mercredi 8 mai. En nous félicitant de nouveau de l'heureux et subit dénouement de la maladie, au plus fort de son développement, dans sa plus grande gravité, il nous a assurés qu'il ne subsistait même plus de prédisposition au retour du mal. Non seulement il n'a prescrit aucun remède, mais il n'a conseillé aucun régime d'eaux ou autres, aucune précaution à prendre. C'est la guérison la plus radicale comme la plus soudaine. —— Par une lettre en date de mercredi soir 8 mai, nous avons demandé à l'honorable docteur Bouchut de vouloir bien certifier par écrit la nature de la maladie, sa guérison, l'état du samedi 27 et celui qu'il a constaté le lundi 29. Voici la réponse que nous avons reçue de M. le Docteur Bouchut le lundi soir 13 Mai.

Monsieur, ... Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire en donnant des soins à votre cher enfant, sa maladie était une affection nerveuse que l'on appelle contracture des extrémités ou tétanie. Elle durait depuis 2 mois, et elle avait produit un affaissement considérable avec amaurose et surdité intermittentes, ce qui rendait la situation très-périlleuse. J'ai été aussi heureux que vous de la voir disparaître en quelques heures sans laisser de traces, et en permettant un retour complet à la santé.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments dévoués..... Bouchut. —— L'état d'André dans les jours qui se sont écoulés depuis le dernier examen du médecin confirme surabondamment les constatations de la science. Accidentellement exposé au froid, à une pluie torrentielle, à la fatigue, il s'est maintenu dans la plénitude de santé qui lui a été instantanément rendue le dimanche 28 Avril devant les tombes du R. P. Olivaint et de ses 4 compagnons. — Il a été guéri là. Dans notre conviction intime il a été guéri par Dieu seul, quand tous les remèdes avaient échoué, quand son état était désespéré. Et il sera gardé à jamais dans notre famille le souvenir du jour, de l'heure, du lieu où le Bon Dieu a donné une seconde fois la vie à notre enfant. —— Paris, 16 Mai 1872.

Signé: —— Bon A. des Rotours, substitut au trl de la Seine. —— Bonne des Rotours, née Perrot de Chezelles.

Ecoles Apostoliques. —— Extrait du Compte-Rendu de l'Ecole Apostolique de Poitiers 1870-1871.

Fondation de l'Ecole Apostolique de Poitiers. —— Les suffrages donnés par le Saint-Père et par tant d'évêques à l'Œuvre des Ecoles Apostoliques devaient faire désirer ses développements. Bientôt on conçut le dessein de transporter dans le Nord de la France cette heureuse création du midi. A la rentrée des classes, en 1869, une nouvelle école s'ouvrait à Amiens sous la direction du P. Barbelin. Au même moment le R. P. de Ponlevoy, Provincial de Paris, songeait à en établir une autre dans sa province. —— La ville de St Hilaire et de Ste Radegonde semblait indiquée par la divine Providence. Au centre de la vieille cité, dans la maison du Jésus, résidence actuelle des Pères jésuites, une petite partie du collége avait habité jadis et des bâtiments alors inoccupés pouvaient, sans beaucoup de frais, servir à une installation. Tout en formant au Jésus une division séparée, comme le demande le but auquel ils aspirent, les futurs missionnaires auraient la facilité d'aller tous les jours en classe au collége St Joseph, situé à peu de distance. Enfin le pasteur du diocèse ne pouvait manquer d'être favorable à l'Œuvre, après la lettre bienveillante qu'il avait écrite peu de temps auparavant au P. de Foresta. —— Le R. P. de Ponlevoy chargea de la fondation nouvelle le P. E. Chambellan, qui remplissait alors les fonctions de ministre à la résidence d'Angers. Venir à Poitiers pour s'entendre avec le P. Mirebeau, supérieur du Jésus, et visiter l'emplacement que l'on réservait à l'Ecole Apostolique fut l'affaire de quelques jours. Puis, afin de tout étudier sur le vif, l'organisation et le fonctionnement de l'Œuvre, le futur directeur, selon les conseils de son Provincial prit le chemin d'Avignon, où il arriva pour la fête de St François-Xavier, le grand Apôtre des Indes. —— Quelques semaines s'écoulèrent bien vite auprès de ces enfants privilégiés auxquels N. S. a révélé dans un âge si tendre la beauté du Ciel, le prix des âmes et les gloires de l'Apostolat. —— De retour à Poitiers le P. Chambellan fit exécuter quelques travaux indispensables. Il s'agissait de remettre en état ce qui avait été autrefois à la disposition des élèves. Le hangar existait encore; la cour convertie en jardin, ne tarda pas à retrouver sa destination première; enfin les vieux bâtiments eux-mêmes commencèrent à se transformer. Bientôt, tout fut prêt pour recevoir les hôtes impatiemment attendus. —— Aux vacances de Pâques et pendant le mois de Mai arrivèrent de l'Ouest, de l'Est et du Midi de la France les premiers élèves, et l'Ecole Apostolique de Poitiers était fondée. —— Une petite colonie vint aussi d'Avignon se réunir à l'Ecole naissante pour y perpétuer les bonnes tradition de sa sœur aînée et surtout pour mettre de l'entrain dans les jeux et empêcher les funestes effets de la nostalgie. —— Le bon Dieu nous envoya dès le commencement des sujets d'élite. Dans les premiers jours de mai 1870 un jeune enfant nous était amené par son père, du centre de la France. « Comment, mon enfant, lui dit le R. P. Supérieur à son arrivée, vous voulez vous faire missionnaire? Mais en Chine on vous coupera le cou." —— « Oh! répond le petit nouveau avec une modestie charmante, je n'aurai pas ce bonheur. » —— Le souvenir de la famille est vivant dans ces jeunes cœurs. Le P. Directeur ayant demandé à un Breton le lendemain de son arrivée s'il n'avait pas eu de la peine à quitter ses parents : « Oui, mon Père, répondit-il, mais j'ai pensé à Notre-Seigneur; il a bien quitté les siens. » Et le pauvre petit se mit à fondre en larmes. Le Père l'ayant consolé de son mieux, sa douleur se calma. —— Je vous ai quittés, chers parents, écrivait un de nos plus jeunes élèves, pour suivre Notre-Seigneur qui m'a appelé; priez pour que je puisse marcher sur les traces qu'il m'a indiquées. » Et il ajoutait cette touchante prière : « O mon Dieu, faites que je puisse mourir pour vous, comme vous êtes mort pour moi. » —— Il nous a été donné de constater plusieurs fois un appel de Dieu bien visible sur ces enfants qui disent adieu à leur famille pour se préparer à sauver des âmes. C'est quelquefois, après de cruelles et longues hésitations, une illumination soudaine, qui terrasse la nature, et fait involontairement penser à St Paul sur le chemin de Damas. —— Un jeune homme faisait les Exercices de St Ignace. La veille de l'élection, après avoir lutté tout un jour pour se mettre dans l'indifférence, il était enfin parvenu au bout de ses efforts. Mais alors il se trouva dans une angoisse inexplicable. Il était, disait-il, comme un homme que l'on aurait tiraillé de tous côtés et cela sans aucune raison apparente. Dans l'état de souffrance où il se trouvait, il se jette à genoux et conjure avec larmes la Ste Vierge de ne pas l'abandonner. Il resta ainsi quelque temps; puis l'heure du souper venant à sonner, il ne songe qu'à obéir, se lève et descend l'escalier; mais en passant devant une statue de Marie, il lui adresse encore une prière sortie du fond de son cœur: La Vierge Immaculée ne resta pas sourde à ce cri de détresse. « Aussitôt, écrivait le jeune homme, j'entendis en moi une voix qui me disait de me faire missionnaire pour l'étranger ». Ce fut pour lui, ajoute-t-il, comme si l'on ouvrait tout à coup une grande porte à un prisonnier enfermé depuis longtemps dans un cachot ténébreux. Soudain il fut saisi de tels transports de joie que, se jetant, dans la salle à manger même, au pied d'un tableau de Marie, il ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance. Rentré dans sa chambre, il se remit en prière demandant à la Mère de Dieu que, si telle était la volonté de son Fils, elle voulût bien éloigner toute autre pensée jusqu'à l'élection, faveur qui lui fut accordée. "Jusqu'à ce jour, écrivait-il à la suite de cette grâce signalée, je suis resté le même, sans aucun autre désir maintenant que de connaître l'endroit où Jésus veut que je le serve."

Admis à l'École Apostolique, il n'a fait depuis que se confirmer dans sa vocation. —— D'autres fois c'est une conduite tellement providentielle qu'on ne peut s'empêcher de dire : Le doigt de Dieu est ici : *Digitus Dei est hic*. —— Avant le blocus de la capitale, le P. Directeur avait dû faire le voyage de Paris, où il ne pouvait rester que deux jours. C'est au collège de Vaugirard qu'il alla demander asile. Or pendant le court espace de temps qu'il devait passer sous ce toit hospitalier, un jeune homme de 16 à 17 ans se présente au parloir, demande le R.P. Recteur, et se faisant connaître pour le fils du baron de W***, s'exprime à peu près en ces termes : « Depuis 4 ans je désire me faire Missionnaire. Jusqu'ici mon père s'était toujours opposé à ma vocation ; mais il vient d'éprouver des revers de fortune qui ont enfin triomphé de ses résistances. Aujourd'hui il me laisse libre d'embrasser la carrière après laquelle je soupire ; voilà pourquoi je viens vous prier, mon R. Père, de vouloir bien m'indiquer une maison de Missionnaires où je pourrai me préparer aux desseins de Dieu. » Le R.P. Recteur est frappé d'une demande si insolite qui coïncide précisément avec la présence du Directeur de l'École Apostolique. Ce dernier est appelé, reconnait une vocation sérieuse et finit par admettre le jeune candidat, en admirant comment ce coup de filet si inattendu avait été ménagé par la divine Providence. —— Ce qui frappe, ce qui est comme le cachet de l'œuvre divine, c'est le bonheur de ces enfants, malgré le sacrifice des joies du foyer paternel fait par des cœurs si aimants, à un âge si tendre. Il y en a sans doute qui ont 16, 17, 18 ans ; mais il en est aussi qui ont 12 ans à peine, et ce ne sont pas les moins résolus. Plusieurs n'avaient jamais quitté leur famille ; ils en sont séparés pour plusieurs années, et cependant leur voix s'élève de concert pour témoigner de leur bonheur. —— La privation de vacances en particulier est terrible pour de jeunes enfants. Ils ne se font pas illusion non plus sur leurs devoirs à l'École apostolique et sur les travaux qui les attendent plus tard en mission. —— Dans la voiture qui l'amenait vers nous, un Breton disait "qu'il venait à Poitiers pour y chercher le bon Dieu." —— « Si je suis allé à l'École Apostolique, écrivait un petit sixième, ce n'est pas pour m'amuser, mais c'est pour l'honneur et la gloire du Bon Dieu. » —— Quand il est donné de pénétrer plus avant et d'une manière plus intime dans ces jeunes cœurs, on s'étonne de voir combien ces petits du bon Dieu font de progrès sous le souffle de la grâce. Un Père qui avait donné la retraite annuelle à nos Apostoliques pendant les vacances de 1870, disait au P. Directeur à l'issue des Saints Exercices : "Je suis confondu de tous les éléments surnaturels que je trouve dans ces enfants là." —— Citons encore quelques traits qui montrent, réalisé dans la pratique, l'amour du sacrifice. Au reste, cet amour de la Croix, si rare à cet âge, nous le constatons tous les jours, et nous sommes plutôt obligés d'en modérer la ferveur. — Un élève de l'École venait régulièrement demander au P. Directeur la permission de faire une pénitence qui lui coûtait beaucoup. "Mais vous n'oubliez pas un seul jour, lui fit observer le Père". — « S'il s'agissait de venir tous les jours chercher une pièce de 5 francs, je n'oublierais pas non plus, répondit-il." —— Ces joies pourtant ne sont pas sans mélange : car l'épreuve est le cachet des œuvres de Dieu ; le démon ne saurait laisser à nos enfants un bonheur parfait, qui d'ailleurs n'est pas de ce monde, et souvent il cherche à les arracher à leur vocation. — Dans les premiers jours de son entrée à l'École Apostolique, un nouveau, bien que ravi de tout ce qu'il voyait, fut en butte à une tentation peu ordinaire. L'ennemi du genre humain, prévoyant sans doute le bien qu'il serait destiné à faire un jour, mit tout en œuvre pour le persuader de retourner dans le monde, et il s'y prit d'une façon singulière. Le souvenir des dévotions auxquelles il se livrait dans sa ville natale, et en particulier la pensée d'une adoration nocturne, se présentait avec une telle force, que ses larmes inondaient son cahier de devoirs. C'était la tentation de St Ignace voyant s'ouvrir pour lui le ciel au moment où il entrait en classe. Heureusement pour notre novice, qu'il vint tout raconter au P. Directeur. Ce fut son salut. Quelques jours plus tard, il était si heureux d'avoir résisté, que, pour rien au monde il n'aurait voulu quitter l'École, bien que dans les premiers jours il ne lui parut pas possible de rester. Il ne se sentait pas de joie. « Je vois bien, écrivait-il, que c'était le démon qui agissait, car maintenant j'éprouve un bonheur que je ne saurais dépeindre... Le démon n'a pas réussi dans son entreprise, et maintenant tout est fini." —— « Ah ! si vous saviez, écrivait-il (le mardi de Pâques) comme il fait bon à l'École Apostolique ! Comme le parfum qu'on y respire est fortifiant pour l'âme et pour le corps, comme tous ces exercices de piété, la tenue de l'école, l'amitié entre nous, quoique de la simplicité la plus grande, nous enivre de joie... Ne vous figurez pas, quand vous viendrez me voir à l'École Apostolique, que vous trouverez un collège ordinaire... Vous y trouverez, au contraire la simplicité, la fraternité, le respect, l'humilité, et ce que vous trouverez surtout, c'est partout la présence de Dieu... Et vous croyez maintenant qu'on ne doit pas y être heureux. — Ah ! je puis vous avouer sans crainte que j'aimerais mieux vivre de pain et d'eau à l'École Apostolique que de vivre au milieu du monde dans l'abondance et les honneurs. » —— Les cérémonies religieuses ne manquèrent pas dans cette année néfaste. Nos jours de deuil ont rendu nos enfants témoins, dans notre église, de cérémonies exceptionnelles, empreintes de tristesse sans doute, mais qui, aux yeux de la foi ne manquaient pas de grandeur. Elle était imposante, cette Messe militaire, et parfois cette Messe en armes célébrée au Jésus, pour ces admirables enfants de Charette;

les vaillants héros de Patay, où dans leurs chants nos enfants poussaient vers Dieu ce cri de détresse : "Sauvez, sauvez la France au nom du Sacré-Cœur." Plus émouvant encore était le spectacle offert plus tard, dans la même église, par la Messe militaire de l'état-major de Chanzy. — A l'autel, l'abbé de Beuvron, aumônier du corps ; dans le sanctuaire, sur des prie-Dieu, Chanzy entouré de 6 généraux, accompagné de tout son état-major qui refluait jusqu'au milieu de la nef ; puis au bas de l'église et dans les tribunes, les fidèles contemplant avec joie cet acte qui n'est pas sans mérite aujourd'hui, et qui prouvait à tous que la foi, quoi qu'on en dise, n'est pas éteinte dans notre France. — Enfin, après les sanglantes journées de la Commune, le service solennel célébré dans l'église du Jésus toute tendue de noir. Mgr l'Evêque, entouré de son clergé et de tout son séminaire, voulut offrir lui-même la Victime sainte pour l'Archevêque de Paris et les religieux immolés sous les murs de la capitale par les fils de Voltaire qui ont déclaré la guerre au Christ et à son Eglise.

Le P. Directeur avait adressé au R.P. de Ponlevoy et au T. R. Père Général une lettre contenant des détails édifiants sur la mort prématurée d'un jeune Apostolique. — En réponse à cette lettre le R. Père Provincial adressa au Père Directeur ces bonnes paroles : "Avec vous, mon Père, je regrette ce bon petit enfant qui promettait tant de cœur, et pourtant je me console et me réjouis, et pour le jeune prédestiné, et pour notre Ecole encore naissante. N'est-ce pas un vrai signe du ciel ? Il fallait bien donner vos prémices là-haut ; et puisque ces deux noms Ange et Apôtre n'ont qu'un même sens, il convenait qu'au moins un de vos élèves devint au plus tôt réellement un ange tandis que les autres se préparent à devenir des apôtres. — Dominus vos multiplicet et abundare faciat. . . . . "A. de Ponlevoy, S.J."

De son côté le T. R. Père Général répondait dans le même sens : " — C'est avec le plus grand intérêt que j'ai lu tous les détails que vous avez bien voulu me donner sur l'Ecole Apostolique. Le récit de la maladie et de la pieuse mort du jeune Edmond m'a grandement édifié. Ce qui était naturellement pour la chère petite famille une sensible et douloureuse épreuve, était beaucoup plus encore, spirituellement parlant, une véritable bénédiction du divin Maître. Courage donc, mon Père, et bonne confiance ! Poursuivez avec zèle l'œuvre si bien commencée. Dans ces tristes temps plus que jamais, il importe de préparer à l'Eglise des ouvriers vraiment apostoliques. Choisissez sérieusement vos jeunes aspirants, et soyez plutôt sévère que facile dans les conditions d'admission. Mieux vaut pour la gloire de Dieu former parfaitement un petit nombre d'apôtres d'élite que d'élever un grand nombre de médiocrité." P. Beckx S.J.

Au moment où nous terminons ces extraits, l'Ecole Apostolique de Poitiers, comprend 27 élèves.

Extraits du Compte-rendu d'Avignon. — C'est pendant les vacances elles-mêmes que nous avons pu mieux constater dans nos enfants la sincérité de leurs sentiments et de leur attachement à l'Ecole et à leur vocation. Savoir ce qui se passait au dehors, ne pas ignorer à quoi, d'un jour à l'autre leurs maîtres pouvaient s'attendre, n'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour alarmer, ébranler de jeunes imaginations ? Et combien les lettres venant de la famille ne rendaient-elles pas la tentation plus violente ! Les parents prévenus que nous pourrions d'un moment à l'autre, nous voir obligés de leur renvoyer leurs enfants, s'étaient empressés de répondre que le jour du retour, après une si longue absence, serait une fête pour tous les membres de la famille. Bien plus : nos élèves avaient vu partir deux de leurs condisciples réclamés par des parents qu'alarmait outre mesure notre situation. Eh bien ! pas un de nous n'a témoigné le désir de se retirer. Ceux qui ont dû partir ne l'ont fait qu'en pleurant et en nous suppliant de leur garder leur place. — "Mon enfant, avons-nous dit souvent aux plus jeunes, vous voyez comme les choses vont mal : ne voudriez-vous pas retourner auprès de vos parents ?" — "Oh ! non, mon Père. — Mais si on nous chasse, que ferez-vous ? — Je vous suivrai, mon Père, si c'est possible. — Mais vos parents seraient si heureux de vous revoir ! — Moi aussi, mon Père, mais ma vocation !.... — Mais si l'on vient nous attaquer, vous pourriez bien être maltraités ! — Qu'est-ce que cela fait, mon Père ? Il faut bien nous y habituer pour plus tard." Ces réponses nous ont été faites par des enfants de 12 ans. Deux traits de leur ferveur : "Mon Père, disait l'un d'eux, je me suis fâché aujourd'hui en récréation lorsqu'un condisciple m'a repris de ce que j'avais parlé en classe, et je lui ai répondu que cela ne le regardait pas. Je vois que 1° j'ai manqué à la charité, 2° que j'ai eu de l'orgueil, 3° que j'ai dû faire de la peine à mes condisciples qui étaient présents ; c'est pourquoi je vous prie de me donner une forte pénitence." — "Mon R. Père, disait un autre, veuillez me donner une pénitence, quand même mes notes seraient bonnes ; car je me suis un peu dissipé dans les escaliers et j'ai parlé deux fois sur les rangs."

École Apostolique d'Amiens. — Extrait du Compte-rendu de Mars 1871. — Depuis un an seulement qu'elle existe, l'Ecole Apostolique d'Amiens a reçu 16 élèves. Ils nous viennent de tous les points de la France. La catholique Belgique a voulu, elle aussi, nous donner quelques enfants ; nous en sommes heureux, car c'est la patrie du B. Jean Berchmans, notre saint Patron, et puis, que ne devons-nous pas attendre d'un pays qui produit des Missionnaires comme le R. P. De Smett, l'apôtre des Montagnes-Rocheuses ? Donc, jusqu'au jour où la Belgique aura elle-même une Ecole

spéciale, nous recevrons avec bonheur ceux de ces enfants qui aspirent aux Missions. ——— De nos 16 Apostoliques, 2 sont entrés comme Novices dans l'ordre de St. François ; un troisième, après quelques jours d'essai, a manqué de courage, il nous a quittés, il est retourné dans sa famille où il déplore sa faiblesse. Treize nous restent ; ils nous donnent la plus grande satisfaction. Ils suivent les cours du collège de la Providence où ils occupent les premières places, quoiqu'ils étudient depuis bien moins de temps que ceux avec lesquels ils concourent. Nous espérons que plusieurs entreront, à la fin de cette année, dans un Ordre religieux pour s'y préparer aux Missions. ——— Comptant sur la Divine Providence, et pleins de confiance dans notre grand pourvoyeur, St. Joseph, nous nous proposions à la rentrée des classes de doubler au moins le nombre de nos Apostoliques ; plusieurs enfants de Lorraine, 15 au moins de l'Alsace, étaient presque acceptés. Hélas ! nous avions compté sans la guerre et nos immenses désastres ; nos pauvres aspirants furent bloqués dans leur pays envahi . . . Deux d'entre eux, ne recevant pas de réponse à leurs lettres pressantes, se sont mis en route malgré les observations de leurs amis, malgré les plaintes et les larmes de leurs parents ; ils ont traversé les deux armées et nous sont arrivés sans être aucunement attendus. Les autres nous conjurent de les laisser venir. Nous sommes gâtés par la Provid^ce. Qu'on nous permette de citer ici une charmante surprise que nous préparèrent un jour les élèves d'un pensionnat à Amiens. — C'était pendant les vacances de Pâques ; l'Evangile nous avait raconté à la Messe l'apparition de Jésus à ses Apôtres sur les bords de la mer de Tibériade. Or voici qu'au moment de partir pour la promenade, on nous apporte une grande corbeille renfermant tout ce qu'on pouvait désirer pour un excellent goûter : le tout arrangé avec art, parsemé de fleurs. Un petit billet disait : « Mon R. Père, le petit repas préparé sur le rivage par Notre-Seigneur à sa première École Apostolique, a inspiré à nos enfants de vous envoyer un petit goûter pour la vôtre . . . etc. Ce goûter fut trouvé délicieux ; mais ce qui toucha par-dessus tout nos petits apôtres, ce fut de se voir l'objet d'une attention si délicate.

Extrait du 2e Compte-rendu d'Amiens 1871-1872. ——— Un Père de la Province de Belgique ayant eu occasion de visiter l'École Apostolique d'Amiens l'année dernière, en a fait l'éloge dans toute la Belgique ; dernièrement il nous envoyait 500 francs. ——— Sans sortir de la Providence, nous aurions, si nous ne craignions d'être indiscrets, bien des faits intéressants à citer. Ainsi, le soir du nouvel an, les petits enfants de la quatrième Division avaient prélevé sur leurs oranges et leurs bonbons, une large par pour le petit Jésus. — Qu'en ferons-nous ? On avait déjà envoyé plus d'un dessert aux vieillards des Petites-Sœurs des Pauvres. Une idée ! dit le Père surveillant, si vous offriez cette petite caisse aux Apostoliques, aujourd'hui, personne sans doute n'a songé à leur apporter de telles douceurs. — Oui, oui, c'est cela, s'écrient à la fois ces bons petits enfants, donnons la caisse aux Apostoliques. Mais qui sera assez heureux pour porter le présent ! On dut faire plus d'un jaloux. ——— Les Apostoliques ne furent pas tout à fait insensibles à cette petite gâterie ; mais ce qui surtout les toucha profondément, ce fut cette marque d'affection inspiré par le bon cœur de ces enfants. Notre petit Islandais essaya de témoigner sa reconnaissance à ses chers petits bienfaiteurs ; pour la première fois, il écrivit une petite lettre en français. Son langage était presque inintelligible, mais facilement on devinait la pensée délicate qu'il voulait exprimer, les petits pensionnaires en furent charmés. ——— Les grands élèves du collège sont heureux aussi de nous montrer leur sympathie pour l'Œuvre Apostolique ; ils cherchent à économiser leurs plumes, leur papier, leurs livres, leurs vêtements, et nous les envoient pour nos futurs apôtres. Le matin du nouvel an, un d'entre eux nous aborde : « Mon Père, autrefois, j'organisais dans la ville des séries d'associés pour votre belle Œuvre ; je ne le puis aujourd'hui que je suis pensionnaire. Permettez-moi de partager avec vos enfants les étrennes qu'on vient de me donner. » Et il m'offre 5 francs. Un peu auparavant, son frère avait déposé une offrande semblable entre les mains d'un autre Père. ——— Nos anciens élèves ne veulent pas non plus être étrangers à notre Œuvre ; ils nous ont donné un excellent petit harmonium, que nous désirions depuis longtemps. L'un d'entre eux, qui s'était admirablement battu dans la dernière guerre, venait passer quelques jours dans son pays. Ayant appris l'établissement de notre Œuvre, il s'empresse de faire l'inventaire de ce qui pourrait nous convenir, en livres, vêtements, etc, qu'il nous envoie avec une très-bonne lettre. ——— Notre T. R. Père Général recommande très-vivement notre Œuvre à nos PP. Missionnaires et prédicateurs. Nos Pères d'Alsace voyant refuser un certain nombre de sujets qu'ils présentaient à l'École Apostolique d'Amiens, ont établi à Issenheim une sorte d'école préparatoire à la nôtre : le Père . . . qui en est le directeur est très-content de son début.

Voici un trait qu'il nous citait dernièrement : « Mon R. Père, je rouvre ma lettre pour vous raconter une scène émouvante. Le Père D. . . devait conduire à H. . . . . . samedi un de nos enfants et il avait annoncé la chose par une lettre. La pauvre mère était malade ; n'importe, rien ne peut l'arrêter, elle ne tient aucun compte des défenses du médecin, prend le chemin de fer et nous arrive de la distance de 30 lieues, plus une lieue faite à pied. Imaginez la scène, les pleurs, les larmes ! Elle demande en grâce que nous gardions l'enfant au moins un mois ; car elle va faire violence au Ciel, des neuvaines à St. Joseph et elle obtiendra cette faveur. « Déjà, ajoute-t-elle, j'en ai obtenu une semblable pour ma fille, qui maintenant est une très-bonne religieuse. » Vous pensez bien que je ne pus résister. On fait venir l'enfant qui ne s'attendait à rien : nouvelle scène de sanglots . . . Et la mère de sermonner : « Veux-tu être Missionnaire ! — Oui, oui !

— « Veux-tu aller au bout du monde, sauver des âmes ? … être martyr ? — Oui, Oui ! » (Et tout cela dans un concert de pleurs et de sanglots). L'enfant fait les plus belles promesses, obtient de rester, et la mère, bien heureuse, me quitte à l'instant pour aller prendre le chemin de fer. Elle aura fait aujourd'hui 60 lieues, toute malade qu'elle est, et cela pour obtenir que Dieu ne lui rende pas l'enfant qu'elle lui a dévoué ! Quelle mère ! Quelle chrétienne ! Et que répondront ces parents aveugles, qui refusent obstinément à Dieu un enfant qu'il leur demande ? ——— Nous avons ici 3 petits étrangers : un Danois, un Islandais et un Lapon. A leur arrivée ils ne savaient pas dire un mot de français : ils le parlent maintenant. En nous amenant notre Lapon, le Préfet apostolique de Christiania voulait nous faire accepter deux Norwégiens, qui sont au petit séminaire d'Amiens depuis 3 ans. Il a beaucoup insisté, a fait agir Monseigneur… mais nous avons tenu ferme ; outre le danger de froisser ces Messieurs du petit séminaire, ces deux jeunes gens ayant dû nécessairement prendre un genre différent du nôtre, auraient eu une fâcheuse influence, sinon sur toute l'Ecole, du moins sur leurs petits compatriotes, et ces 3 petits enfants du Nord n'auraient peut-être pas conservé l'excellent esprit qui les distingue. Il est impossible de trouver tout ensemble rien de plus naïf, de plus poli de plus obéissant et de plus modeste. ——— Le R. P. de Foresta, fondateur des Ecoles Apostoliques, avait eu, dès sa plus tendre enfance, la pensée d'aller évangéliser l'Islande et la Laponie ; mais jamais les Supérieurs ne lui en donnèrent la permission. Aussitôt qu'il eut fondé sa belle Œuvre, il songea à faire venir des enfants de ces contrées pour en faire des missionnaires. Cette pensée était bien dans l'esprit de la Compagnie de Jésus, qui ordonne à tous ses membres de prier souvent pour les peuples du Nord et pour la conversion des hérétiques. ——— La difficulté des communications, les malheureux événements qui survinrent apportèrent de longs retards à la réalisation de ce projet ; enfin au mois d'Avril 1871, on annonça l'arrivée de 2 enfants. Le bon P. de Foresta craignant la chaleur du midi pour ces pauvres petits, habitués à vivre au milieu des glaces, nous demanda si nous ne voudrions pas les recevoir à Amiens, leur faire passer la saison d'été, et en automne, diriger sur Avignon celui qui paraîtrait le mieux acclimaté : « Si l'essai réussit, ajoutait le Père, ces deux enfants deviendront le noyau d'une petite colonie. » — — Sur ces entrefaites, nous recevions nous-mêmes une lettre d'une religieuse du Sacré-Cœur, Suédoise d'origine. Dans un style des plus pathétiques, elle nous conjurait de l'aider à convertir le Pôle du Nord, en acceptant dans notre Ecole 12 petits enfants du Septentrion. ——— Pendant de longues années, nous avons été les témoins et les confidents de l'amour et du zèle du R. P. Guidée, Recteur et fondateur de la Providence, pour le salut de ces peuples ; nous étions heureux de pouvoir maintenant, dans son propre collège, travailler à cette belle Œuvre ; il nous semblait que du haut du Ciel, il bénirait nos efforts. Souvent, dans ses lettres à une sainte religieuse, véritable apôtre de la Suède, il avait insisté sur la nécessité d'établir, avant tout, des Ecoles Catholiques. Eh bien ! c'est dans ces écoles qui lui doivent en partie leur fondation que nous allons prendre nos futurs Missionnaires. Ce rapprochement était pour nous un puissant encouragement.

——— Mais 12 Norwégiens, à notre commencement, c'était beaucoup ; c'était créer une Ecole spéciale et ôter à notre œuvre son caractère vraiment Catholique et apostolique. Nous répondîmes que volontiers nous en acceptions deux. C'est alors que le R. P. de Foresta nous fit sa demande. Nous écrivîmes à Mgr Bernard, Préfet Apostolique du Danemarck et de la Suède, qu'il pouvait diriger vers Amiens le petit Danois et le petit Islandais destinés à Avignon. Mgr Bernard venait d'être nommé Préfet Apostolique de la Norwège et de la Laponie ; en nous remerciant de l'admission des deux enfants qui n'étaient plus les siens, il nous conjura d'en accepter encore un de sa nouvelle préfecture, un charmant petit Lapon, dont il nous disait beaucoup de bien ; nous consentîmes. Cinq mois se passèrent à les attendre. ——— Citons maintenant une lettre écrite à un de nos anciens Apostoliques, qui aujourd'hui a fait sa profession dans l'Ordre de St François :

« Un jour, c'était pendant nos petites vacances, au milieu de Septembre, par une belle matinée d'automne, dirait un jeune Humaniste ; nous autres Rhétoriciens sérieux, nous étions gravement occupés à admirer, celui-ci Démosthène, celui-là Tacite, cet autre Bossuet ; les petits, moins absorbés par l'étude, semblaient avoir le pressentiment de l'arrivée prochaine d'un nouveau ; sous un prétexte quelconque, ils avaient l'un après l'autre quitté l'étude (avec permission bien entendu). Tout-à-coup, un grand bruit retentit dans le corridor du bas : c'étaient des exclamations de surprise, des battements des mains, des cris de joie sur tous les tons. Nous ne sommes pas encore des Berchmans, nous prêtons l'oreille ; plus d'un regarde par la fenêtre : « Vite, nous dit-on, c'est un nouveau. » Alors tous, le surveillant comme les autres, se précipitent… Nouvelle surprise ! Ce n'était pas un, mais deux nouveaux et qui plus est, nos deux petits Scandinaves si longtemps attendus. Ils étaient là, qui nous regardaient avec leurs grands yeux bleus ; nous les embrassons ou plutôt nous les dévorons. Ils se prêtent à tout de fort bonne grâce ; par leurs sourires, ils nous montrent qu'ils sont sensibles à nos marques d'affection ; mais impossible de se faire comprendre, même par signes ; nous maudissons la tour de Babel. On leur montre la maison, le collège, le cabinet d'histoire naturelle, etc… ils paraissent enchantés ; on leur demande s'ils désirent quelque chose, ils ne comprennent pas. Seulement, en voyant une fontaine, ils s'élancent de joie, demandent par signe la permission ; et les voilà avec un bonheur inexprimable se débarbouillant à qui mieux mieux ; sans comparaison, on eût dit deux charmants petits canards dans un bassin. Depuis longtemps

nous faisions mille conjectures sur ce que devaient être ces petits barbares ; nous nous les figurions couverts de peau d'ours de la tête aux pieds, comme Robinson dans son île, de vrais sauvages, et nous nous réjouissions de les civiliser. Quelle surprise ! ils sont ravissants de politesse, de modestie, de piété. Dès les premiers moments ils surent conquérir toute notre affection et toute notre estime. Au réfectoire, ils firent leur prière avec un recueillement admirable ; ils s'extasiaient (en leur langue) sur la beauté des fruits de France inconnus dans leur pays. Ils se montraient très-reconnaissants de ce que l'on faisait pour eux. —— Ce même jour, le Père Directeur les conduisit à Ste Acheul pour les consacrer à St Joseph, et les présenter au R. P. Provincial : tous ceux qui les virent furent enchantés de leur air ouvert et candide, du profond respect qu'ils témoignaient aux Prêtres, de leur exquise politesse et des mille attentions délicates qu'ils avaient pour les Pères qui les conduisaient ; ainsi ils avaient soin de leur laisser toujours les trottoirs, de les mettre au milieu d'eux, de se découvrir dès que le Père adressait la parole à quelqu'un. Dès qu'on leur parlait, ou seulement dès qu'on prononçait leurs noms, ils se levaient et regardaient en souriant. Bref, ils furent jugés plus civilisés que nos enfants de France. —— Pendant les premiers jours, chacun voulut leur apprendre des mots français : mais on leur en dit tant et tant, que les pauvres enfants ne savaient où donner de la tête. Toutefois ils firent d'étonnants progrès : on peut en juger par ce fait. Quelques jours avant leur arrivée, ils allèrent se confesser, un alsacien leur avait écrit les principaux péchés en allemand (langue qu'ils avaient un peu apprise autrefois), avec le mot français en regard. Huit jours après, ils se confessaient en français sans papier. —— A ce propos, je me rappelle un mot touchant de notre petit Danois. Il était resté à la chapelle pendant une demi-heure, se préparant à la confession. Il se lève et va à l'étude. En récréation on lui dit : « Eh bien, petit Richard, vous n'avez pas été voir le Père B... ce matin ? — Oh ! oui, j'ai vu Père B..., matin à Messe. — Oui, mais en particulier ! — Je ne comprends pas. — Chez lui pour vous confesser ? — Ah ! pour la confesse ? — Eh bien ? — Richard pas péché. — Vous irez communier ? — Oh ! oui, communier, bien content, bien content. » ——— Comment s'étonner de cette grande pureté de cœur dans un enfant qui craignait d'avoir fait une grande faute, parce que, bien malgré lui, on avait loué son travail ? Nous nous disons tous entre nous : c'est vraiment miraculeux que cet enfant se soit conservé dans un tel état de grâce, lui qui n'est catholique que depuis deux ans à peine... Quelle leçon ! quel reproche pour nous ! ——— Quelques jours après l'arrivée de ces enfants, nous avons commencé notre retraite annuelle ; bien entendu que les deux petits nouveaux ne la firent pas, ils n'auraient rien compris. Or, la veille de la clôture, un Missionnaire à grande barbe vint visiter l'École : il avait avec lui un charmant petit enfant de 12 à 13 ans et deux élèves du séminaire. Nous apprîmes plus tard que c'était Mr Bernard, Préfet apostolique de la Laponie. Quand il partit, l'enfant resta... Quel était-il ? Nous ne pouvions le savoir, nous étions en silence. Plus d'un cependant se permit de faire des conjectures. Enfin, le lendemain, les langues furent déliées, et le Père Directeur nous présenta un nouveau frère : c'était un petit Lapon. Tous à la fois se précipitent pour l'embrasser ; mais le cher petit, tout effaré, se sauve dans tous les coins de la cour en criant : " Je ne veux, je ne veux ". Jon et Richard eurent bien de la peine à le rassurer, et à lui faire comprendre que nous ne voulions pas le manger. ——— Pardonnez la longueur de ma lettre, mais je ne me lasserai pas de parler de mes enfants ; je dis mes, car j'ai le bonheur de leur faire la classe et de leur apprendre le français. " Cette circonstance m'a procuré l'autre jour la joie d'être témoin d'un fait qui m'a vivement touché. J'étais avec Richard, dans la chambre de notre Père Directeur ; ce bon Père explique de son mieux à notre petit Danois qu'une dame voulait l'adopter pour son enfant, qu'elle subviendrait à tous les frais de son entretien, jusqu'au moment où, devenu prêtre, il pourrait aller convertir le Danemarck et la Suède. « Vous l'aimerez bien. — Oui ! oui, mon Père, comme ma mère de France. — Vous prierez bien pour elle et pour quelqu'un qu'elle a perdu ! — Oui ! oui, prier tous les jours et aussi communier. — Très-bien, mon enfant. Vous êtes content ? — Oui ! oui, très content. — Pas de chagrin ? — Oh ! non. » Mais tout-à-coup, le pieux enfant craint d'avoir altéré la vérité : « Si fait, mon Père, j'ai un peu de chagrin. — Pourquoi, mon petit Richard ? — C'est que ma maman au Danemarck est protestante, ma sœur aussi ". Et voilà le pauvre petit qui pleure et qui sanglote. « Allons, allons, mon enfant, patience, devenez savant et puis bientôt vous serez missionnaire et vous irez convertir maman. — Oh ! oui, oui, mon Père. " L'enfant sèche ses larmes et sourit d'un sourire de bonheur. ——— Un jour on avait lu une belle lettre d'un Missionnaire Chinois. « Richard, dit le P. Directeur, voulez-vous aller en Chine ? — Oui, oui, Père, convertir tous les Chinois. — Bien ! et les Danois ? — Encore les Danois. — Mais vous êtes trop ambitieux. — Mon Père, si Dieu voulait... — C'est de l'orgueil, mon enfant, vous ne pouvez faire tout cela. — Non, Père, ce n'est pas orgueil, j'ai dit : si Dieu voulait. » ——— En attendant citer ces faits, le P. de Foresta nous écrivait : « Vos Lapons, vos Islandais et vos Danois me font venir la neige à la bouche ; je les voudrais bien, mais je comprends quelle peine ce serait pour vous de les quitter. Conservez-les, mon cher Père ; nous en ferons venir d'autres... » ——— Vos lecteurs, j'en suis certain, se sont, comme nous, attachés à ces chers enfants, et ils seraient curieux de connaître leur histoire. Nous l'avons nous-même longtemps ignorée : dernièrement dans la séance offerte au R. Père Provincial, ils ont raconté leurs premières années, avec un charme, une modestie, une naïveté qui ont ravi tous les spectateurs. Nous allons emprunter quelques traits à leur récit :

Richard Christian Ritschel est né à Copenhague, le 28 janvier 1857; il a été baptisé comme catholique par Mgr Grüder, alors Missionnaire, et maintenant Préfet Apostolique du Danemarck et de la Suède. Quelques années après, sa mère étant très-malade, et son père ne pouvant travailler et soigner ses enfants, fit entrer Richard, alors âgé de 9 ans, et ses trois frères dans un collège protestant. Ils ne trouvèrent dans ce collège qu'un seul catholique. Tout fut employé pour protestantiser ces 5 enfants : on n'y réussit que trop. « Mais Dieu, dit notre petit Richard les larmes aux yeux, ne nous abandonna pas dans notre malheur. Mes parents, très-mécontents écrivirent au Préfet Apostolique ; celui-ci, plus désolé encore, nous retira et nous confia à de bonnes religieuses. Un Prêtre missionnaire nous redonna la vraie construction et nous fûmes de nouveau catholiques. » — C'est dans cette maison religieuse que notre cher enfant, après une sainte préparation, eut le bonheur de faire sa première Communion, il n'y a pas un an encore. Mais laissons-le parler lui-même : « Quelques jours après avoir fait ma première Communion, je demandai à mon confesseur s'il pensait qu'il plairait à Dieu que je devienne Missionnaire. Le Prêtre fut bien content de ma demande, il me fit beaucoup de questions, surtout celle-ci : "Est-ce que vous désirez beaucoup devenir Missionnaire ? — Oh! oui, beaucoup, mon Père, si c'est la volonté de Dieu." Le Missionnaire partit un peu après, pour Copenhague et en parla à Mgr Grüder, qui fut aussi très-content. Il m'appela à lui. Au même temps il y avait un petit Islandais nommé Jon Sveisson, qui aussi désirait beaucoup devenir Missionnaire ; nous avons été tout de suite très-grands amis, le petit Islandais et moi. » — C'est alors que Mgr Grüder écrivit qu'on voulut bien les recevoir à l'École Apostolique ; ne pouvant les accompagner, il les déposa sur le vaisseau qui devait les conduire en France ; il leur donna une petite feuille, sur laquelle il avait écrit quelques phrases françaises, et une carte qui portait notre adresse en suédois, en allemand et en français. Les enfants comptaient rencontrer à Dunkerque un de nos bons amis, qui se serait trouvé heureux de se trouver à leur débarquement ; mais le navire retenu 5 jours en panne, arriva alors qu'on ne l'attendait plus. Heureusement un marchand danois veilla sur nos pauvres petits voyageurs jusqu'à Amiens. Là, un employé du chemin de fer voulut bien nous les amener, grâce à la carte d'adresse qu'ils portaient toujours à la main. (*) — Le petit Svend Bosaie Alfred Lind n'a que 13 ans ; il est né dans le Nord de la Laponie, au milieu des neiges et des glaces. Il fut baptisé par un prêtre protestant. Mgr Bernard connaissait sa famille ; il s'attacha à cet enfant et le demanda à son père, pour l'élever et en faire plus tard un Missionnaire, si telle était sa vocation. Le père n'eut pas le courage de se séparer de son enfant ; quelques années après, il tomba dangereusement malade, et demanda instamment qu'on fit venir le Missionnaire catholique. Hélas! malgré son empressement, le prêtre arriva trop tard : M. Lind venait de mourir. « Il est sauvé, dit en pleurant le petit Alfred ; car il a dit : je veux mourir catholique. Il désirait de tout son cœur être converti et il avait dit aussi, avant sa mort, que je devais être élevé chez les Missionnaires de Tromsoë et que je pourrais devenir aussi moi avec le temps un Missionnaire. C'est pourquoi on m'envoya à Tromsoë, où je suis demeuré 8 années comme catholique ». — Il y a 3 ans, deux de ses bons amis furent envoyés en France, et, grâce à la libéralité d'une pieuse dame d'Abbeville, ils furent placés au petit séminaire de Saint-Riquier. — Les excellentes lettres de ces deux enfants, tout ce qu'ils disaient de leur nouveau séjour, de la France, de son climat, du bonheur de vivre au milieu de catholiques, tout cela fit une grande impression sur le cœur d'Alfred. Il sollicita la faveur d'aller, lui aussi, en France, se préparer à devenir Missionnaire. Mgr Bernard nous le proposa, nous l'acceptâmes et on l'embarqua sur un vaisseau partant pour Christiania. Mais laissons l'enfant lui-même nous raconter, avec sa naïve poésie, les diverses impression qu'il éprouva, au moment de son départ : « Le voyage était préparé, le dernier jour était venu ; ce jour, je l'avais désiré depuis longtemps ; ce jour, je pensais qu'il serait le plus joyeux de ma vie... Mais ce jour était maintenant plus triste que je ne pensais... Je disais adieu à chaque chose, à qui j'étais habitué depuis longtemps ; tout me paraissait comme pleurant... Moi aussi, je pleurais quand je dis adieu à mes chers petits amis, que j'aimais tant! En dernier lieu, je visitais l'église : cette église chérie, je l'avais habité pendant 8 années entières ; dans cette église, j'avais tant de fois servi la Messe ; ce n'était pas si facile à la quitter ! Mais alors je pensais qu'on doit faire quelque chose pour le bon Dieu, et je partis en la regardant encore ; car elle est belle, cette église, très-belle, plus belle que je ne puis dire, j'en ai encore le portrait, mais pas tout entier. Ensuite je montai dans le vapeur ; alors tout était changé ; autant j'étais triste à terre, autant j'étais joyeux sur la mer... Après deux semaines, j'arrivai à Christiania. » Un Missionnaire le fit de nouveau embarquer pour Londres, où il alla rejoindre Mgr le Préfet Apostolique qui était alors en Angleterre. Mgr Bernard l'accompagna en France ; ils allèrent visiter les deux Norwégiens de St Riquier, et tous ensemble arrivèrent à Amiens. — Alfred se prépare de son mieux à faire sa première Communion. Tous les trois entreront probablement en cinquième, à la rentrée de Pâques. C'est vraiment merveilleux qu'en quelques mois ces chers petits enfants aient pu arriver à comprendre, à parler, le français, et à l'écrire comme on vient de le voir. De plus ils ont appris en même temps les éléments du latin et du grec. Mais ils ont une si bonne volonté!

(*) Nous ne donnons pas, cette fois du moins, les détails sur les premières années de notre petit Islandais Jon Sveisson ; nous ne les connaissons pas suffisamment, car il était malade, lorsque ses petits amis racontèrent leur histoire au R. P. Provincial. Ce pauvre enfant a supporté avec une admirable patience les souffrances et les ennuis d'une longue et douloureuse maladie. Aujourd'hui, jour de St Joseph, il est en pleine convalescence et il a communié en actions de grâces de sa guérison.

Autriche. — Missions en Carniole et en Carinthie. — Extraits de lettres des Pères Valpavec et Sajovic (communiqués par le R. P. Müller. — Insprück 26 Décembre 1877. — .. Il ne nous est pas toujours facile d'arriver sur le théâtre de nos exploits spirituels. Suivez-nous plutôt à Zalilog, en plein Décembre, et vous verrez que le plus dur de notre métier n'est pas toujours la mission elle-même. Nous commençons par faire une demi-lieue en voiture; nous y mettons 3 bonnes heures et nous sommes gelés en descendant de notre véhicule. Une escorte assez nombreuse de jeunes gens robustes venus de Zalilog nous prend maintenant, et fait avec nous l'ascension de la montagne. Ils avaient pratiqué dans ces masses de neige un petit sentier dans lequel nous nous enfilâmes un à un. Cependant petit à petit notre sentier s'effaça, nous n'avançâmes plus qu'avec d'incroyables efforts. Quand tout à coup un de nos conducteurs de s'écrier: « Pères, il n'y a plus rien à faire qu'à vous laisser porter, autrement nous n'arriverons jamais". — Oh! répondis-je, ce serait une belle affaire! Courage; n'ayez pas peur; par où vous passerez, les Missionnaires passeront aussi." Et nous poursuivons notre route, tantôt grimpant à pic, tantôt glissant sur une pente rapide plus vite que nous ne voulions, tantôt nous enfonçant dans une avalanche, tantôt effleurant une surface glacée. Notez bien qu'avec tout cela la neige tombait à gros flocons, nous ne voyions pas à cinq pas devant nous. La soutane gelée se mettait encore parfois à entraver nos jambes, et le froid nous rendait maladroits. Bref, pour ma part, je dus au moins 30 fois ramasser ma personne. Nous étions tout blancs de neige et harrassés de fatigue, quand le joyeux carillon, les coups de boîte, nous annoncèrent que Zalilog était à proximité. Il faisait nuit depuis longtemps, et notre entrée au village prenait quelque chose d'une marche triomphale: nos hommes portaient chacun son flambeau. Je ne vous dirai rien du retour. On nous fit monter dans une voiture traînée par un cheval vigoureux. Deux paysans robustes de chaque côté retenaient le véhicule, et encore fûmes-nous renversés et précipités tous pêle-mêle dans un bas-fonds. Eh bien! le croiriez-vous? personne n'eut seulement une égratignure. Le Sacré-Cœur protège les siens en toute rencontre." — Mais revenons à nos missions. Bien souvent la renommée nous a précédés aux endroits où nous devons prêcher. « Ils effrayent les gens, disent de nous les libéraux. Ils demandent partout l'impossible pour donner l'absolution, ils défendent le travail, et ils finissent toujours par extorquer quelques charriots pleins de froment qu'ils emmènent immédiatement ». « Ce sont des saints de l'ancien temps, répètent au contraire les bons paysans. Vous ne le croiriez pas, mais ils ne mangent ni ne boivent; on ne les voit jamais qu'à l'église, et la nuit ils couchent sur la terre nue. La servante de M. le Curé me l'a affirmé, et elle le sait bien"... Pensez combien cela nous humilie! surtout, quand ces braves gens, dans leur simplicité attendent des miracles de nous! Oh! puissions-nous profiter de ces humiliations! — Enfin nous sommes arrivés: tout est prêt pour ouvrir la mission le lendemain. D'après un usage, introduit par feu Mgr Slomcheck, le clergé réuni ici de tous les environs, vient nous prendre solennellement et en procession au presbytère. Le Curé de la paroisse est en chape, les autres prêtres en rochet: nous marchons les derniers, immédiatement avant M. le Curé, et l'on se rend à l'église au chant du Benedictus. Arrivés à l'église, nous nous prosternons à l'autel, pendant que M. le Curé, dans une allocution touchante exhorte ses ouailles à profiter de cette grande faveur du ciel, à venir aux Missionnaires en toute confiance, à prier les uns pour les autres. « Et vous, mes Pères, ajoute-t-il, vous que Dieu lui-même nous a envoyés, dans sa Bonté infinie, pour sauver nos âmes égarées; recevez de mes mains ces âmes que j'ai trop peu soignées. Paissez ce troupeau! Faites de nous tous ce que votre Dieu vous inspire. Nous sommes à vous, nous voulons nous convertir, nous désirons tous être dociles à la voix de la grâce qui nous appelle par vous. Ensuite il nous met l'étole, insigne du pouvoir qu'il nous délègue sur sa paroisse, et il déclare à ses ouailles que maintenant il n'est plus rien, que les Missionnaires ont charge d'eux tous durant ces jours de bénédiction. Puis la mission commence. Nous donnons trois sermons par jour. L'ordre de nos exhortations, est à peu près celui des Exercices de St. Ignace; le développement, celui du P. Roothaan. Les grandes vérités sont toujours réservées pour l'heure où le peuple afflue davantage. A partir du 3e jour se donnent les instructions sur les devoirs d'état. Toujours annoncées d'avance, elles sont suivies des confessions réservées à la classe dont les obligations ont été retracées. On commence par les enfants; les parents y sont invités, ainsi que les jeunes gens, pour y entendre à propos de terribles anathèmes lancés contre les scandales donnés à ces âmes innocentes. On continue par les mères, le lendemain. Et chaque jour désormais a son instruction et ses confessions exclusives pour une classe d'individus. — D'ordinaire l'affluence du peuple est telle, que les églises, même les plus vastes, ne suffisent pas pour contenir tous ceux qui viennent nous écouter, car on accourt de 3, 4 lieues à la ronde, entendre les Missionnaires et se confesser, s'il y a moyen. Nous avons vu à Toplitz les Allemands mêmes assister en grand nombre à nos sermons slaves. Ils se disaient édifiés et convertis, rien qu'à nous voir en chaire, à entendre de nos bouches les doux noms de Jésus et de Marie, et à voir la componction de ceux qui nous comprenaient. De fait eux aussi firent leur confession et souvent pleurèrent autant que nos Slaves. Pas besoin de vous dire que les libéraux, partout où ils ont accès, font des efforts suprêmes, soit pour empêcher la mission d'avoir lieu, soit pour entraver sa marche, ou en étouffer le plus tôt possible les fruits. Ainsi tel inspecteur d'écoles primaires, ayant avant notre arrivée gagné le maire de l'endroit, avait dans une longue allocution

aux enfants, développé les motifs de supprimer désormais le signe de la Croix et les prières qui précèdent et suivent la classe. Néanmoins, grâce à la fermeté du Curé, la mission eut lieu. Le maire, par pure convenance d'abord, par conviction ensuite, suivit assidûment les exercices, s'approcha des Sacrements, nous remercia dans les termes les plus touchants de ce grand bienfait de la mission, et déclara tout net à son inspecteur, que désormais c'en était fait de sa méthode d'éducation. —

A Wippach, gros chef lieu de canton, les menées des nombreux employés libéraux, et, soit dit entre nous, un peu aussi la faiblesse du doyen, ont réussi jusqu'ici malgré les vœux du peuple, à nous écarter. Et que ne firent-ils pas pour nous suivre à Saint-Veith, village voisin de Wippach! Sarcasmes, injures, rien ne fut oublié pour détourner les Wippachois de venir assister à nos sermons. On alla même si loin, qu'un soir, on nous envoya toute la canaille de Wippach faire du tapage devant l'église de Saint Veith pendant le sermon et exécuter un grand charivari sous les fenêtres du presbytère. Le sang montait bien fort à la tête de nos jeunes gens au spectacle de pareilles violences. Cependant, à notre invitation, ils surent maîtriser leur colère et se contentèrent d'un silence dédaigneux. C'était leur jour de confession. Il n'en fallut pas davantage. La canaille, s'apercevant de son insuccès, s'éloigna pour ne plus revenir. Notre mission dès lors n'en marcha que mieux. Les paysans avaient ouvert les yeux sur le but de ces Messieurs de la ville, et ils n'en tinrent que plus fermes à leur foi. « Ah! Monsieur le notaire, disait l'un d'entre eux à un de ces libéraux qui se donnait la peine de lui débiter de sottes calomnies contre nous; ah! M. le notaire, vous trouvez que les Missionnaires ne vivent que pour nous soutirer de l'argent! Et que faites-vous donc, vous autres gens de bureau! Vous ne bougez pas de votre table, vous vous faites payer 5 florins en bon argent comptant et Dieu sait le service que vous avez rendu à celui qui vous paie! Ces prêtres, au contraire, voilà 8 jours pleins, oui tout pleins, jour et nuit, qu'ils travaillent pour nous, tout entièrement pour nous. Ils ne demandent rien, ils n'acceptent rien de nous; pas même un liard, nous le savons. Et ils ont fait de nous des chrétiens, ils nous ont aidés à gagner le ciel. Dites-moi maintenant, Monsieur, qui de vous ou d'eux mérite le mieux qu'on lui fasse le reproche de soutirer de l'argent aux paysans. » —— D'un autre côté les fruits extraordinaires de salut ne sont pas rares. Je n'en citerai qu'un exemple. —

Le Curé de Ljubno (Glinbno) avait vu en très peu d'années ses gens tellement pervertis par la fréquentation des libéraux de Laybach, que les Communions paschales devenaient rares et l'assistance au prône une chose inconnue parmi eux. L'excellent et pieux prêtre cherche dans la mission le remède suprême à tant de maux. Et afin d'être plus sûr du nombre de ceux qui s'approcheraient de la table sainte, il se réserva la faculté de distribuer la sainte Communion. Quelle ne fut pas sa joie de voir tous, sans exception, recevoir le bon Dieu avec une ferveur vraiment édifiante. Le bon pasteur fondit en larmes quand il distribua le St Sacrement à cette foule d'hommes qui tous, il y a 8 ans se seraient moqués de quiconque eut parlé devant eux de mission ou de Communion. Un seul manqua et, informations faites, il fut constaté qu'il était retenu loin de la paroisse depuis quelque temps déjà, pour affaires. Mais voici le plus touchant: après le sermon de clôture, au moment où les Missionnaires étaient à table avec le Curé de la paroisse et ceux des paroisses environnantes qui avaient prêté leur concours. Tout-à-coup la porte de la chambre s'ouvre et une douzaine d'hommes entrent respectueusement et avant qu'on ait eu le temps de se remettre de l'imprévu de cette visite, ils se jettent à genoux devant les Missionnaires et les remercient, en fondant en larmes, d'avoir eu pitié de leurs âmes perdues pour toujours, d'être venus leur rouvrir les portes du paradis... Le Père Supérieur se lève aussitôt et veut relever l'orateur de la députation, un vieillard vénérable. Mais celui-ci reste obstinément à genoux, disant que les remercîments qu'ils doivent aux Missionnaires ne seraient autrement pas dignes des peines qu'ils se sont données pour eux. Le P. Doljac cependant saisit le vieillard par le bras. Et celui-ci par un élan subit lui saute au cou, et l'embrasse comme un père son enfant. Figurez-vous l'impression que cette scène produisit sur les convives. Le bon Curé sanglotait tout haut. « Oh! non, jamais je n'aurais cru cela, s'écria-t-il. Mon Dieu, c'est trop de bonheur! » Et nous tous, nous pleurions à chaudes larmes.

Puisque nous voilà à table, je vous dirai encore que c'est là que se négocient et se décident la plupart de nos missions. On profite de l'enthousiasme des Curés étrangers venus pour aider au confessionnal. Les difficultés imaginaires des prêtres sont toujours ou la crainte des dépenses, ou la peur du travail, ou des préventions contre nous, ou enfin la faiblesse vis-à-vis des libéraux.

Asie. — Calcutta. — Mission Belge du Bengale-Occidental. — Extraits de la correspondance des Missionnaires. — Juin 1871. —

... Le R. P. Lacour raconte le trait suivant: Un soir vers 9 heures on frappa à ma porte. C'était un sergent protestant. Il me demanda d'aller voir sa fille catholique, bien malade à l'hôpital de Dum Dum, pour avoir trop couru au soleil. La jeune fille, agée de 12 à 14 ans, ne s'était jamais confessée: je la préparai de mon mieux à recevoir le Sacrement de pénitence. Le lendemain, à la demande des parents et de la malade, je lui fis faire la première Communion et lui donnai l'Extrême-Onction, après l'avoir instruite autant que je le pouvais en pareille circonstance; l'enfant était aux anges et on ne peut mieux disposée, et les personnes présentes étaient pénétrées du plus grand respect. Quelques heures après

le père, croyant son enfant à l'agonie, vint me prier de l'assister à la mort. Je la trouvai dans une vive attaque, parlant plusieurs langues à la fois (anglais, hindoustani, bengali), ne reconnaissant plus ses parents et refusant ce qu'on exigeait d'elle... Tout ce que nous pûmes comprendre ce fut: "Je ne voudrais pas une religion comme celle de mon frère." Je demandai au père présent ce que cela signifiait, et il me dit: "Son frère est protestant" Cet état a duré pendant près de 20 heures, et chose curieuse! moi seul j'étais capable de l'en faire revenir et d'obtenir une réponse raisonnable. Je lui dis de prendre de l'eau bénite que je lui présentai, lui fis faire un signe de croix, récitai l'acte de contrition avec elle, prononçai les Saints Noms de Jésus et de Marie et elle se montra en tout on ne peut plus docile; seul je pouvais lui faire prendre la médecine. Je lui demandai qui j'étais? — "Vous êtes le prêtre. — Et cet homme? — C'est mon père." Le père qui ne pouvait par lui-même obtenir aucune réponse, embrassa son enfant, et m'exprima du regard sa joie d'être ainsi reconnu. Bref, l'enfant était présente aussi longtemps que je lui parlais; mais quand je me taisais, elle retombait dans le délire. Tout ceci se passa le dimanche, et quand j'allai voir le lundi matin, elle était profondément endormie. Ce sommeil était le signe précurseur du sommeil des justes. Plus tard je rencontrai fortuitement le père dans une maison de Calcutta. J'avais reçu de Mgr une nouvelle destination, le P. de Cock me remplaçait à Dum-Dum. "Mon Père, me dit-il, j'en suis triste... mais permettez-moi (et il me prit à part) de vous adresser une demande: je voudrais devenir catholique... dites-moi ce que j'ai à faire"... Je remis ce brave homme entre les mains du P. de Cock, et j'espère que le bon Dieu aura achevé son œuvre.

Lettre du F. Krynen. ——— Chaque année la rougeole sévit parmi les enfants de Calcutta. Au commencement du mois de Mars elle nous a fortement éprouvés. Le F. Lootens, infirmier, était accablé de besogne. A la fête de St Joseph il tomba lui-même malade. Aucun des autres Frères déjà surchargés ne pouvait le remplacer. Que faire? Tous les petits malades appartenaient à la division qui m'est confiée. Je souffrais de les voir abandonnés. Mais j'ai 5 h. 1/2 de classe et mille autres petites occupations; si bien qu'il ne me reste guère de temps libre. N'en importe. L'intérêt que m'inspirent mes chers malades me fait faire un effort généreux et je m'offre à les soigner. Tout le temps que je n'étais pas en classe, je le passais à l'infirmerie. L'infirmerie était une chambre assez petite. Il s'y trouvait 7, 8 et jusqu'à 9 enfants couchés les uns à côté des autres. Portes et fenêtres étaient fermées. J'ignore la température de la pièce. Dans la partie de la maison la plus fraîche, le thermomètre marquait au commencement de Mars 101° Farenheit. Aussi quand le soir j'avais raconté des histoires pendant une heure, j'étais tout trempé de sueur. Ce qu'il y avait de plus désagréable, c'était la mauvaise odeur. Elle était vraiment insupportable. Mais le bon Dieu m'a bien dédommagé de mes peines. Deux bons enfants se trouvaient à l'infirmerie; l'un était catholique et l'autre protestant. Une nuit qu'ils étaient seuls, la lumière s'éteignit par accident. Le petit protestant eut peur, se leva et alla trouver le catholique, son compagnon. "Eh bien! dit celui-ci, que veux-tu? — Oh! Georgy, j'ai si peur. — Pourquoi? moi je n'ai pas peur. — Ah! fais-moi un plaisir. — Que veux-tu que je fasse, j'ai la fièvre, je ne puis me lever. — Ah! donne-moi ton chapelet. Tu as une médaille, un scapulaire et un agnus Dei, et moi je n'ai rien. — Certes, avec plaisir; voici, vas maintenant vite au lit, tu n'as plus rien à craindre." Le bon petit s'en alla et s'endormit paisiblement sous la protection de la Ste Vierge. Le matin en revenant à l'infirmerie, je remarquai que l'enfant catholique n'avait plus son chapelet au cou, (j'exhorte mes élèves à le porter pendant le sommeil) et lui demandai ce qu'il était devenu. Il me raconta l'histoire de la nuit. Je me rendis auprès du protestant pour ravoir le chapelet; mais par mégarde je le laisse sur la table. A peine ai-je quitté la chambre que le petit protestant saute du lit, reprend le chapelet et le cache sous son oreiller. Le soir, le catholique m'en demanda un autre, me priant de laisser le sien à son compagnon pour qu'il n'ait plus peur. J'y consentis bien volontiers. Le lendemain le frère du protestant, aussi élève au collège, gagna la petite vérole et vint à l'infirmerie. Voyant que son cadet avait un chapelet, il le lui prend par force. Le petit n'osa pas se plaindre de la pieuse violence de son aîné, parce que lui-même s'en était injustement emparé. J'allai le voir avant son coucher. Il me pria de lui donner un chapelet; ce que je fis avec empressement. ——— Un autre élève protestant souffrait terriblement d'une fièvre brûlante. Tout son corps était couvert de pustules. Cet enfant était un vrai modèle de patience. Un soir vers 10 heures, il était agenouillé au pied de son lit et priait avec une extrême ferveur. Je lui demandai ce qu'il faisait et le grondai de son imprudence. Ah! répondit-il, je souffre tant, je ne sais où trouver de la consolation et je prie. Je lui parlai alors des souffrances de Notre Seigneur, l'engageai à unir ses peines à celles du Sauveur et lui demandai s'il voulait avoir un petit crucifix. Il l'accepta avec bonheur et le porte encore au cou, ainsi qu'un chapelet et quelques médailles. Quand le soir, nous récitions le chapelet, je disais aux malades de rester au lit, couchés ou assis; mais mes deux petits protestants avaient l'art de se mettre à genoux et je faisais semblant de ne pas m'en

apercevoir. A leur tour ils voulaient aussi dire une dizaine La veille du dimanche des Rameaux, les catholiques voulaient se confesser. Le P. Van der Stuyft vint les entendre dans l'infirmerie. Le premier petit protestant le voyant entrer eut peur. Il me demanda s'il commettrait un péché en restant dans la chambre pendant que les autres se confessaient. Non, lui dis-je, mais vous commettriez un petit péché de désobéissance si vous sortiez. Cette parole le tranquillisa. Le lendemain les enfants catholiques devaient communier; les deux protestants auraient voulu les accompagner à la Messe; mais je ne le leur permis pas. Le soir je dus conduire les enfants de chœur à l'église St. Thomas. Ils profitèrent de mon absence pour assister au salut. Depuis ce temps ils disent en classe le chapelet et les autres prières. Puisse le bon Dieu et la Ste. Vierge achever leur œuvre et accorder à ces bons élèves la grâce de devenir catholiques.

Juillet 1871. — Une lettre du P. De Vos contient un tableau des élèves, fait à la mi-avril. D'après ce tableau les études supérieures comptaient 21 élèves . . . . les classes latines, 215 . . . . les classes préparatoires, 81 . . . . les classes élémentaires, 137 . . . . Total 454. Depuis lors le nombre est encore augmenté; car aujourd'hui 2 juin, il y a environ 480 élèves. Ce nombre va toujours grandissant, et si les examens réussissent (ce qu'il est permis d'espérer), 11 classes pourraient bien ne plus suffire; et ceci je le souhaite de tout mon cœur. C'est une triste chose de voir comment dans les écoles protestantes les enfants sont négligés, pour ne rien dire de plus. Chez nous au contraire ils sont heureux et contents. Ce contentement il est vrai reste le plus souvent stérile. Mais aussi que d'obstacles ils rencontrent pour se convertir. Pour l'un, le père s'oppose à la conversion; pour l'autre, la mère; pour un troisième, tous les deux. Les oncles et les tantes, quand le fanatisme les possède, pèsent parfois terriblement dans la balance. Néanmoins on gagne du terrain, on obtient la confiance et, si le monde fait quelques pas vers le principe de non intervention en fait de religion, pas de doute le Ciel aura grandement et souvent à se réjouir. Depuis que je suis ici il n'y a pas eu de conversion d'élèves, mais je sais que plusieurs ne sont arrêtés que par les obstacles précités. « Père, disait hier un de nos Indiens à son professeur, ne mettez pas ma place en catéchisme sur le bulletin, mon frère me susciterait des difficultés. Ce pieux païen va chaque jour à la Messe, ne perd aucune instruction et ferait rougir bien des catholiques; et l'on en trouve de semblables dans chaque classe. Un protestant est premier en catéchisme dans la classe du P. De Boeck... Un grec schismatique n'est pas loin de l'être chez moi. J'avais mon plaisir, dans la leçon de la Ste. Eglise, de l'interroger sur le Pape, et lui de répondre avec une volubilité sans pareille: « C'est le chef suprême de l'Eglise sur la terre, le chef visible, le Vicaire de Jésus-Christ, le successeur de St. Pierre, premier Evêque de Rome, etc. etc... Terrible schismatique, n'est-il pas vrai? Les premiers jours de classe, ne connaissant pas encore mes élèves, j'interrogeai mon plus espiègle sur le catéchisme: "Père, répondit-il, je suis protestant". L'enfant ne savait pas mieux. N'ayant jamais entendu parler de religion catholique, il protestait comme le grand nombre. Sa mère comprenant alors ses devoirs, l'avertit qu'il est catholique, baptisé dans une église de Calcutta, qu'il doit donc s'instruire dans sa première et néanmoins nouvelle religion. il le fait avec zèle, va fréquemment à confesse et se prépare à sa première Communion. — Un de mes Babous me demanda d'être instruit. "Est-ce simple curiosité? — Non, mon Père. — Avez-vous un désir sincère de voir, de croire et de pratiquer? — Oui." Nous commençons et il apprend bien les premières leçons. Mais les élèves s'en aperçoivent et la prudence exige que nous interrompions. Le jeune homme est en instances auprès de son père pour avoir une permission par écrit, et, selon lui, elle ne tardera pas à lui être accordée. Ce sera déjà une difficulté vaincue, petite, il est vrai, à côté de toutes celles qui peuvent se présenter dans la suite.

Je voudrais pouvoir vous donner un tableau complet de tous nos élèves en égard à la religion qu'ils professent, mais cela m'est impossible pour le moment je veux au moins le faire pour ma classe: Je compte 40 catholiques, 1 du rite arménien, 1 schismatique, 2 juifs, 1 mahométan, 1 parsie ou adorateur du feu, 6 hindous ou adorateurs d'idoles, et une 20me de protestants de toutes couleurs. Je renonce à vous dire l'impression qu'on éprouve en voyant tant de fausses religions représentées à côté de la vraie. Elle est dix fois plus pénible dans les rues de la ville et surtout dans les bazars, où l'on n'est entouré que de païens ou de mahométans. — Par ci par là quelques branches se détachent du tronc fatal, mais c'est en somme si peu que point, et même parmi elles combien de fois n'arrive-t-il pas que l'intérêt personnel est un des grands mobiles. Il serait facile de le prouver par des exemples, mais cela m'entrainerait trop loin.

L'esprit des élèves est excellent; ils sont respectueux et dociles, ils estiment et affectionnent leurs maîtres. On leur souhaiterait plus d'application, plus de zèle pour les études. Mais dans les pays chauds l'indolence n'est pas rare. Ici le professeur a presque tout à faire. Soyez extrêmement clair pour être compris du grand nombre; et ce qui est compris, répétez-le à satiété, mais avec quelques variantes qui intéressent; sans cela ou l'on ne saurait jamais, ou l'on oublierait toujours. Ils ont pour se surpasser les uns les autres une ardeur que j'ai rarement vue en Belgique, goûtent très fort le système des camps avec

généraux, capitaines, officiers, etc, etc, et pleurent parfois de colère, quand ils perdent une victoire. A tout prendre on est amplement payé de ses peines, et dans ma classe, qui est particulièrement difficile à cause du grand nombre et de mon apprentissage en anglais, je surabonde de consolations. Puisse la grande récompense ne pas trop en souffrir! —— Les Pères continuent leur œuvre avec ardeur. Le bon Dieu nous favorise et les nouveaux venus surtout ont un magnifique temps pour s'acclimater. Après un hiver délicieux et quelques semaines d'une chaleur parfois forte, il est vrai, mais toujours tempérée par la brise, nous sommes arrivés à la fin de Mai, le plus terrible des mois. Or, la saison me paraît fort agréable. Au moment où je vous écris, le ciel est nuageux, le vent souffle avec violence, et un orage se prépare pour le soir. Éclairs, tonnerre, pluie, rien ne manquera. Hier au soir nous en avons eu un remarquable. De ma vie je n'ai vu pareil embrasement. Le ciel était tout en feu avec de légers intervalles d'obscurité profonde. Les éclairs de Belgique n'ont rien de comparable aux nôtres. Ceux-ci ressemblent parfaitement à un mince tronc d'arbre, couleur de feu, dont les branches naissant tout à coup vont dans 4 ou 5 directions parcourir toute la voûte céleste. En voilà du feu de Bengale qui défie toutes les compositions! Ajoutez-y une pluie diluvienne qui menace de ne jamais cesser et le bruit du vent qui fouette les palmiers et vous aurez quelque idée de cette belle nature en courroux. Depuis le commencement de Mai, les orages et surtout les pluies torrentielles sont presque de chaque jour; aussi l'adjudant, l'oiseau des pluies, est-il rentré à Calcutta comme dans ses domaines. — Le 2 Février, fête de la Purification, je suis devenu Diacre et depuis lors j'en fais fréquemment les fonctions dans différentes églises de Calcutta. Demain je paraîtrai de nouveau dans l'église de la station militaire de Dum-Dum. Le P. De Cock sera officiant, le P. De Boeck et moi nous l'assisterons, l'un comme diacre, l'autre comme sous-diacre. Trois Alostois à l'autel, au beau milieu des Indes! —— Le 20 Mars au soir, les mahométans s'en donnent. Ils font de l'escrime avec des bâtons enflammés. Cela dure toute une heure et l'imprudence des jongleurs va toujours croissant. Les tours se compliquent; les bâtons sont agités avec une sorte de frénésie au dessus de la tête et autour du corps, les bouts se détachent en braises et tombent au loin sur les assistants. La police n'est pas là pour défendre ces jeux; cependant je n'oserais pas dire qu'il n'y a pas quelque agent dans la foule, pour les admirer. Faut-il après cela s'étonner de ces immenses incendies qui arrivent ici à tout instant. Il y a quelques jours un incendie a dévoré 500 huttes et 50 dépôts de riz. Pareils malheurs devraient faire réfléchir, je ne dis pas les natifs qui en sont incapables, mais le gouvernement. Ces jeux dangereux présagent toujours une grande fête. De fait, le lendemain 1er avril, les mahométans formaient une immense cavalcade en l'honneur du prophète. Deux semaines après, ils célébrèrent une autre de leurs fêtes. Les croyants allaient par leurs quartiers dansant et chantant. Ils entouraient un individu qui portait une perruque au bout d'un immense bambou. Quel peut être le sens de la solennité? Que les disciples du Coran vont au ciel comme les puces (puisqu'il faut les appeler par leur nom), montent dans la barbe de Mahomet... Et ces stupides sectateurs du prophète admettent cette sottise; et les bambous coiffés restent plantés dans les quartiers, comme un souvenir d'une fête si consolante.

Septembre et Octobre 1871. —— Une lettre .... écrite à un Scolastique de la Province contient les détails suivants: Vous demandez quelques détails sur les mœurs et les usages de nos Indous. De gros ouvrages ont été écrits sur ce sujet; et comme le peuple indien est essentiellement stationnaire et routinier, ne craignez pas de trouver les descriptions vieilles. A part quelques indices de la présence des Anglais, un Indou des siècles passés ne trouverait absolument rien de changé dans son pays. Ce qu'un Indou a vu faire par son père, il l'imitera sans y rien changer; il ne songera pas même à le perfectionner, et jamais il ne se demandera: "comment faudrait-il faire ceci ou cela pour l'améliorer"; il songera que la chose a toujours été telle, et telle il la transmettra à ses petits enfants. Ne vous en étonnez pas. Tout ce qui produit l'émulation chez un peuple laborieux lui est étranger. Le système des castes, et en général tous les préjugés de sa religion ont fait de l'Indou un être sans ambition, sans énergie, sans générosité, aussi près de n'être plus qu'une brute, que la nature humaine le peut souffrir. Chez lui, il n'y a pas même l'idée de ces éléments si puissants en Europe: l'amour de la patrie et de la liberté. Pour peu qu'on ait vécu ici, on s'explique comment quelques milliers d'étrangers tiennent sous le joug plus de cent millions d'hommes. C'est que ces millions d'êtres humains sont partagés en une infinité de classes qui, sans amour et sans haine, se regardent comme étrangères l'une à l'autre. J'ai dit "sans haine". Il faut cependant excepter quelques cas, où le fanatisme religieux d'autrefois se réveille chez les Musulmans et les porte à des actes de cruauté, sinon contre les chrétiens qu'ils craignent, du moins contre les Indiens qu'ils méprisent. A ce propos, il faut vous rappeler que les Musulmans, qui sont peut-être au nombre de 30 millions dans toute l'Inde, diffèrent des Indous pour tous les usages qui dépendent plus ou moins des idées religieuses. Ainsi ils n'ont pas les castes et regardent comme légale la polygamie qui n'est que tolérée chez les Indiens. Ils exercent plusieurs professions qui seraient pour l'Indou une abomination irrémissible: par exemple, celles de boucher, de corroyeur, etc. C'est aussi parmi eux ou parmi les chrétiens natifs que l'Européen trouve des domestiques pour la cuisine, des cochers, etc. Le musulman se nourrira, s'il le faut, des restes de votre table, auxquels l'Indou ne touchera

jamais; il acceptera volontiers un cigare de votre main, tandisque l'Indou se croirait souillé, s'il le touchait seulement. — Vous voyez donc que lorsqu'il s'agit de mœurs ou d'usages indiens, il faut distinguer les différentes classes de la population. La plus nombreuse est celle des Indous, en désignant sous ce nom ceux qui suivent plus ou moins purement le culte des divinités Brahmaniques et les préceptes des Védas. Beaucoup de pratiques idolatriques ou superstitieuses se sont introduites parmi eux; au fond ils professent le Panthéisme. Ils se moqueraient d'un Missionnaire, s'il leur reprochait leurs multiples divinités, et les accusait d'adorer des Dieux, ouvrages de leurs mains. Ils répondraient qu'ils savent très-bien que Dieu est un, mais qu'il s'est manifesté sous beaucoup de formes, qui peuvent paraître bizarres, mais qui n'en méritent pas moins le respect et les adorations des hommes. Parlez-leur de la religion chrétienne si belle et si raisonnable; ils la loueront sans peine, mais ils diront "le Saheb (terme de politesse pour désigner un Européen et dont le sens est "Seigneur") le Saheb adore Dieu d'une façon et nous d'une autre." Si vous insistez, ils en appelleront à la caste. Il y a quelques jours, l'un de nos Durwans (portier), un jeune homme de 15 à 18 ans, qui vit depuis plusieurs années au collège et est traité aussi familièrement que peut le permettre un Indou, s'était rendu à Dum-Dum, où nous avons une espèce de villa, à 2 lieues du collège. En revenant, nous avons l'habitude de faire la moitié du trajet à pied, par une route assez belle. Le Père N... toujours très-zélé, s'arrangea de manière à se trouver seul avec le jeune homme et ne manqua pas de le mettre sur le chapitre de la religion. Il avait une introduction toute faite; car voici ce qui s'était passé peu de jours auparavant. Le durwan était venu, pour je ne sais quelle affaire, chez le Père N... Celui-ci avait en main un petit ouvrage chrétien en bengali. Il le présenta à lire au jeune homme, qui ne parvint à le faire que difficilement, et demanda de prendre le livre avec lui, pour essayer d'en copier une page. Le lendemain, il le rapporta, disant: « mais c'est un livre chrétien! — Sans doute, répondit le Père; n'est-ce pas bien beau tout cela? (La première page contenait l'oraison dominicale). — Oui! mais moi je ne veux pas être chrétien." Revenant donc de Dum-Dum et cheminant côte à côte: « Hé bien, dit le Père au Durwan, avez-vous songé encore au livre chrétien? Est-ce que notre religion n'est pas bonne et vraie? — Je ne le sais pas, Saheb; quoiqu'il en soit, moi je ne puis pas être chrétien; je perdrais ma caste! — Mais ne vaut-il pas mieux aller au Ciel tout en perdant sa caste, que d'aller en enfer pour y avoir trop tenu? — Moi, je suis né Indou, tous mes parents sont Indous; si je deviens chrétien on ne voudra plus me recevoir. — Et que direz-vous à Dieu au jugement dernier, quand il demandera pourquoi vous n'avez pas voulu suivre la vraie loi? — Bah! je ne le sais pas... je ne m'y ferai point instruire et je dirai que je ne l'ai point connue... Et puis tous les Indous seront comme moi." Il n'y eut pas moyen d'en tirer davantage; il promit cependant au Père de songer parfois le soir à tout ce qui lui avait été dit. Mais je parie cent contre un, qu'il l'a promis pour se délivrer d'une exhortation dont il était bien décidé de ne pas profiter. Pauvres gens! auront-ils l'excuse de la bonne foi?... Et la loi naturelle, qu'en font-ils? Ah! c'est triste à penser, mais il y a bien des préceptes de la loi naturelle qui sont au dessus du courage d'un Indou! Justice, charité, continence, sincérité: tout cela n'entre pas dans ses vertus caractéristiques. On a fait un mérite au Brahmanisme d'avoir créé le peuple le plus doux du monde. Pauvre mérite celui-là! l'Indou est paisible, comme l'est le cadavre, parce qu'il est sans énergie et sans vie: le moins de travail possible, de longues heures d'oisiveté, du riz et, à part l'ivresse qui le tuerait trop vite, les plaisirs les plus grossiers: au fond de tout cela se trouve l'image du Créateur, il est vrai, bien souillée, bien méconnaissable. Il la faut faire reparaître, restaurée par la grâce de la Rédemption! Hélas! quand viendront les jours de salut? De temps en temps, le bon Dieu nous console et ranime nos courages par quelques conversions, que nous nous plaisons à considérer comme des signes avant-coureurs de plus riches miséricordes. Mais l'homme ennemi sème l'ivraie, et que de plantes ont été étouffées qui seraient peut-être devenues belles et fécondes! Outre les préjugés que les prédicants de toutes sectes et de toutes nations ont soulevé contre le catholicisme; outre le triste spectacle qu'ils offrent à nos pauvres païens d'une foule de doctrines contraires, ils leur ont encore appris à considérer la profession du christianisme comme une affaire d'intérêt temporel. De même qu'on a vu des Européens embrasser l'Islamisme pour se procurer des voluptés charnelles, ou le Brahmanisme déiste pour secouer le joug de la révélation et des préceptes divins, on voit aussi des Indiens se tourner vers le christianisme pour obtenir des faveurs ou des emplois. Plus d'une fois nos Pères se réjouissaient de voir venir à eux des Indous qui demandaient à être instruits dans le catholicisme; mais après quelques instructions se révélait le motif secret de ces démarches: on avait besoin d'une position sociale et quand on apprenait que nous ne faisions pas profession de procurer des emplois lucratifs, adieu les soi-disant catéchumènes! Si nous voulions nous charger des gens endettés ou sans ressources, nous pourrions, comme certains ministres, publier des listes de baptisés; mais parmi eux, combien de vrais chrétiens! Je vais copier quelques passages d'un rapport des ministres évangéliques de "Chota Nagpore" (petit Nagpore). Ces Messieurs sont des Prussiens qui sont venus faire concurrence aux Américains, Anglais, Ecossais de toute secte... Il ne sera pas sans intérêt de vous dire d'abord un mot d'un schisme qui s'est produit

dans le sein de leur collège apostolique. Le comité évangélique de Berlin, dont ces ministres dépendent, avait envoyé en 1868 un certain M. Ansorge, pour mettre la paix entre les missionnaires et dresser de nouveaux statuts. Mais dès la première conférence, les querelles anciennes éclatèrent plus vives que jamais et une demi-douzaine de ministres se séparèrent complètement de leurs confrères. Alors, se trouvant sans doute sans ressources, ils se jetèrent dans les bras de l'évêque anglican de Calcutta, qui les réordonna. Vous remarquerez que ces Messieurs du pur évangile se montrent mutuellement peu de confiance dans leurs ordinations, et que le passage d'une secte à l'autre souffre peu de difficulté, quand les petites passions humaines se mettent de la partie.

Depuis lors, ministres restés fidèles et ministres prévaricateurs disputent le partage des ouailles et quelque peu aussi le partage des biens appartenant à la mission. De là une guerre de pamphlets, de prêches et de procès qui a défrayé pendant quelque temps la chronique pour rire de la presse. ——— Le rapport dont je vous ai promis quelques extraits est celui des ministres restés fidèles à leur comité de Berlin; il a été publié l'an passé (au regret des éditeurs, comme ils l'avouent eux-mêmes); j'en traduis les passages qui vont suivre: « Notre mission compte à présent 7 stations, dont la principale est Ranchi, tant à cause de sa situation centrale, qu'à cause du grand nombre de chrétiens qui en dépendent pour leurs besoins spirituels .. Dans le voisinage même de Ranchi il y a à peine quelques convertis; mais du Sud et du Sud-Est, les Kols (*) sont venus en masse et ont embrassé le christianisme. On ne doit pas supposer que tous soient venus dans le seul désir de soigner les intérêts de l'âme. Le principal motif qui les anime est l'idée que, en devenant chrétiens, ils vont améliorer leur position... Ils doivent devenir chrétiens ou être ruinés. L'instinct de la conservation les pousse à embrasser la religion qui les délivrera des Thikadars (percepteurs du loyer) et de leurs autres misères... Il est évident qu'avec une masse de 9 à 10 000 chrétiens, dispersés dans 800 villages et avec une seule église, l'assistance régulière est hors de question; le plus grand nombre des convertis ne sont pas à portée de recevoir l'instruction et la formation nécessaire.... Il y a 7 à 8 ans, lorsque le nombre des convertis était encore restreint, les chrétiens étaient bien meilleurs que ceux qui à présent se nomment tels, mais qui ont en général très peu de l'esprit chrétien... Depuis lors les œuvres de la mission ont prospéré quant au nombre des convertis; mais la chrétienté a dégénéré. Elle a fini par n'être plus, nous regrettons de le dire, qu'un troupeau d'individus baptisés. On ne doit pas être surpris de voir que le niveau de l'instruction religieuse et de la moralité soit très bas." ——— « C'est un fait triste mais significatif que le missionnaire, dans ses visites, soit le bien venu, non parce qu'il s'occupe des besoins spirituels, mais parce qu'on attend de lui quelque secours temporel. Le peuple en général se montre peu soucieux d'entendre la parole de Dieu: « Rendez-nous nos champs, disent-ils, ... délivrez-nous des Thikadars et du Begari (la corvée)." ——— " Nos chrétiens sont étonnés de se trouver à présent accablés de missionnaires, tandis que pendant tant d'années, ils n'avaient reçu la visite d'aucun pasteur. (**)... Nos chrétiens ne savent plus à quoi s'en tenir: l'effet de toutes nos prédications contradictoires est de détruire chez eux tout sentiment de vérité et de sincérité, et nous craignons que bientôt notre chrétienté de Chota Nagpore n'existe plus que de nom. C'est un triste tableau que nous présentons à nos lecteurs, mais il est exact."

Voilà qui suffit sans doute pour vous faire une idée d'une mission protestante aux Indes et pour vous faire comprendre le tort que les ministres du pur évangile font à la cause du christianisme. Il faudra encore quelque temps avant que les Indiens distinguent complètement le vrai christianisme de toutes les sectes rebelles. Sous ce rapport il est très important que notre communauté catholique de Calcutta commande le respect. ——— Une autre race est celle des Musulmans qui ont supplanté les Indous dans plusieurs parties de l'Inde et auraient probablement fini par anéantir complètement l'influence et le culte religieux du Brahmanisme, si les intrigues et les armes d'une poignée d'Européens n'eussent arrêté les conquêtes du croissant. ——— Chaque fois qu'il s'agira de coutumes ou de mœurs, il faudra vous rappeler cette distinction capitale de races qui occupent l'Inde. Peu de détails pourront s'appliquer indifféremment à ces races diverses. Elles vivent l'une à côté de l'autre sans jamais se confondre. La force brutale seule a pu dans les siècles précédents unir quelques millions d'Indous à l'élément musulman. Pour y parvenir, il fallait circoncire de force les adultes, dégrader les Brahmes par quelque souillure irréparable (par exemple en leur faisant manger de la vache) et enlever les enfants pour les élever dans le culte du Prophète. C'est par de tels moyens que le mahométisme aurait fini, comme je le disais tantôt, par anéantir toute trace d'Indouisme, si le pouvoir des conquérants musulmans n'avait été brisé par les Dupleix et les Clives. Mais depuis que le prosélytisme musulman a été frappé d'impuissance, l'esprit exclusiviste du Brahmanisme maintient intacte la ligne de démarcation entre les éléments de la population. Vous verrez demeurer l'une à côté de l'autre une famille indoue et une famille musulmane, mais il n'y aura entre elles aucun de ces rapports, dont l'effet plus ou moins tardif serait de les amalgamer. L'Indou ne se permettrait pas même de manger en présence d'un musulman; il souffrira pendant des jours

(*) Ces Kols sont une peuplade aborigène qui n'a rien de commun avec l'élément Indou ou Brahmanique. C'est parmi eux que le P. Stockman essaie de fonder une mission.

(**) Ici le rapport fait allusion aux démarches des prédicants révoltés qui font tout ce qu'ils peuvent pour entraîner leurs anciens néophytes vers l'Église anglicane.

entiers la faim et la soif, plutôt que de recevoir ou d'acheter son riz du musulman, ou de boire d'un vase que le musulman aurait touché. Il en agira de même à l'égard de l'Européen, à l'égard même de son maître, envers qui pour tout le reste, il se montrera extrêmement respectueux. Un Indou vous donnera les marques de la plus grande vénération; il se prosternera devant vous, se dira votre esclave et vous nommera son grand seigneur; mais entrez dans sa hutte sale et enfumée, il la croira souillée par votre présence et des cérémonies de purification commenceront aussitôt; si vous le surprenez mangeant son riz, il en jettera le reste; touchez-vous à sa poterie, il la cassera. S'il sait qu'un des siens a laissé violer le privilège de sa caste, ou même quelqu'une de ces coutumes humiliantes que lui imposent les préjugés religieux, il ne voudra plus le recevoir ou manger avec lui, et bientôt la caste entière sera informée du délit et agira envers le coupable avec la même rigueur. Alors si la loi a déterminé une purification elle sera exigée; si le délit est déclaré irrémissible, l'exclusion de la caste sera complète et définitive. Tout cela ne vous paraît-il pas empreint d'exagération? Et pourtant c'est le simple tableau de la vérité. J'ai été témoin de plusieurs détails, les autres je les tiens de sources certaines: Un jour on soupçonnait un de nos Behras (domestiques) d'avoir volé un objet appartenant à un élève. Le F. Soenen va visiter le réduit qui sert de logement commun aux Behras, et les surprend occupés à prendre leur repas. Grande stupéfaction d'abord chez nos gens; quoi! un Saheb a souillé le Kana (repas)! Aussitôt la besogne est interrompue, les restes du riz jetés, la vaisselle cassée; c'était toute une affaire. Il fallait voir comme les pauvres gens avaient l'air consterné! Le Frère découvrit cependant l'objet du vol, et le voleur fut renvoyé. Vous croyez sans doute qu'il devait être confus d'avoir été convaincu de vol à la face de ceux de sa propre caste? Erreur! le vol n'est honteux pour ces gens que lorsqu'il est commis maladroitement. Et dans le cas présent, quoique le voleur eut été déconfit, il n'avait pas à s'accuser de maladresse; l'objet une fois dans sa hutte, il devait le croire en sûreté. Des Indous ne dénonceront jamais des gens de même caste pour des délits qui ne sont pas contre la caste; mais ils ne se feront pas faute de dénoncer et de trahir des coupables d'une caste différente. Aussi se gardera-t-on bien de prendre comme Durwan un homme de même caste que les autres domestiques de la maison; on prend pour cet office un homme de caste supérieure, généralement un Brahme, qui sera pour les autres un inexorable. Rien de suspect ne sortira de la maison, à moins que le Durwan ne soit lui-même le voleur. Grâce à cette précaution, on n'aura à surveiller qu'un seul voleur au lieu d'une trentaine. — Sont-ils donc tous voleurs ces Indous? je n'oserais pas prendre la responsabilité d'une accusation aussi générale; on m'a cependant dit, comme chose communément admise ici, qu'il y a deux tentations auxquelles l'Indou ne résiste pas: celle du vol et celle de l'improreté. Voici comment un behra s'y prendra pour voler dans votre chambre. S'il remarque un objet qui lui serait utile: un canif, des ciseaux, un cadenas, une boîte d'allumettes, un parapluie, etc... il commencera par le changer de place; le lendemain, s'il pense que vous n'avez pas remarqué sa première manœuvre, il le mettra quelque part dans un coin, où vous ne le verrez pas. Alors il attendra quelques jours; si vous lui parlez de l'objet disparu, il se mettra à le chercher et finira par le trouver; c'est un coup manqué... Mais si vous n'en parlez pas, alors adieu ciseaux, parapluie ou n'importe quoi. — Un petit trait arrivé au F. Francotte confirme ce qui précède. Tout le personnel du collège était invité à dîner chez Mgr. Avant de partir, le F. Francotte oublia de refermer son pupitre: le cadenas se trouvait dans sa chambre, mais il ne savait où. De retour vers 7 heures du soir, il le cherche en vain, fouille toutes ses poches... rien. Le lendemain il continue ses recherches sans plus de succès: "Le behra l'aura emporté, se dit-il." Il appelle le behra, lui dit que le cadenas a disparu et qu'il doit l'avoir à l'instant. —"Monsieur, répond celui-ci, je ne l'ai pas pris, il est ici dessous". Il soulève le matelas et le cadenas est retrouvé. — Généralement on doit tenir sous clef tout ce qui pourrait tenter la convoitise. Nos Bengalais ont une certaine réputation de ruse; cependant il n'est pas difficile de les duper. Ainsi pour empêcher mon behra de voler mon linge (ce qui lui serait fort facile dans le passage hebdomadaire des habits par la blanchisserie), je n'ai qu'à faire semblant de temps en temps de compter les pièces de linge sale qui sortent de ma chambre et celles de linge propre qui reviennent; si outre cela il voit suspendu à quelque clou un chiffon de papier avec quelques traits de crayon, il ne doutera pas que tout ne soit marqué et qu'ici le vol n'est point de mise... Je dois vous raconter une chose qui nous arriva hier soir (10 août) au retour de Dum-Dum. Nous cheminions, le F. De Vos, le F. De Boeck et moi, devisant de choses et d'autres, lorsqu'un nombreux rassemblement de natifs au milieu de la grande route, attira notre attention. Nous distinguâmes au milieu de la foule un thitta gharri (voiture de louage), et nous crûmes d'abord à un de ces accidents si communs ici: un cheval frappé d'un coup de soleil, une roue cassée, ou un passant écrasé. Mais bientôt nous remarquâmes une vingtaine de turbans rouges, indice de la présence d'autant de Chokidars (agents de police indigène), dont cette anecdote va vous faire apprécier la bravoure. Nous arrivons au milieu de la foule et nous trouvons dans la voiture des soldats anglais et des matelots, cinq en tout, ivres et en pleine dispute avec le cocher. Celui-ci pleurait de terreur et les Chokidars laissaient assez paraître sur leurs visages qu'ils se jugeaient eux-mêmes dans la plus affreuse position. Ils sont seulement 20 contre 5! et quels cinq! sans armes, il est vrai, incapables

de se tenir debout, mais des Européens ! jamais preux chevalier des anciens temps ne s'était trouvé en aussi terrible rencontre. Qui sait quels désastres va amener l'accomplissement d'un périlleux devoir ; quels prodiges d'héroïsme suscitera le désespoir. Telles étaient leurs perplexités, quand, ô ciel propice ! les trois Padri-Saheb parurent sur la scène. Un soupir de soulagement s'échappa des poitrines de nos braves ; et la foule des spectateurs, qui avaient compati à leurs angoisses, partagea avec eux la joie de la délivrance ! Le F. De Boeck, grâce à sa connaissance de l'Indoustani, et à son franc agir, fut choisi comme arbitre et se fit exposer le cas. Nous apprîmes que les cinq dévots de Bacchus, les uns, soldats du Fort William, les autres, matelots fraîchement débarqués, avaient passé la journée à Dum-Dum et y avaient fait bombance. Profitant de leur ivresse, leur conducteur bien payé avait disparu. Le soir ils firent des efforts inutiles pour regagner leur poste. L'un d'eux tomba et ses compagnons le traînèrent le long du chemin. Des passants envoyèrent alors deux Chokidars requérir une voiture pour transporter les misérables. La voiture arriva, mais dès que le cocher eut vu de quoi il s'agissait, il refusa net d'entreprendre la besogne. Nos Indous savent trop bien à quoi peut descendre la brutalité du soldat et du matelot sous l'empire de l'ivresse. Le mieux que notre cocher put espérer cette fois, était d'être renvoyé plus riche de coups et de jurons que de roupies. Cependant nos chevaliers de la bouteille s'étaient installés dans la voiture, et l'un d'eux, saisissant les rênes, s'apprêtait à partir sans le cocher. Les 20 Chokidars, reprenant confiance, se souviennent de l'autorité qui leur est donnée par la loi pour imposer silence à la foule des curieux et les tenir à une distance respectueuse des Padri Saheb. Bien vite, le F. De Boeck eut tout arrangé : il rassura le cocher en lui faisant payer sur le champ deux roupies, fit descendre de son siége le Phaéton intrus, et voilà la voiture en route pour Calcutta. Les plus heureux c'étaient certainement les 20 Chokidars. Longtemps encore ils parlèrent de la terrible journée, et dans le récit de leurs prouesses, celle de ce jour ne sera jamais oubliée. ——— Un petit fait édifiant pour finir. Il y a quelque temps le P. Carette, dans une visite à l'hôpital, rencontre un malheureux qu'un horrible cancer à la bouche y détenait. C'était un Africain demi-nègre. Etes-vous catholique, lui dit un jour le Père ? — Non, lui répondit sèchement le patient, je suis baptiste. Là-dessus le Père se retire. Quelque temps après, on informe le Père que le nègre veut le voir. « Mais il est baptiste ! — Peu importe, il vous demande. » Le Père lui dit en l'abordant : "Je suis prêtre catholique, et vous êtes protestant, ceux de votre secte ne me demandent guères. — C'est vrai, Père, j'étais protestant, mais je veux mourir catholique. — Et qu'est-ce qui vous inspire cette idée ? — Ah ! mon Père, nous devons suivre la ligne droite, n'est-ce pas, et je vois maintenant que la ligne droite c'est l'Eglise catholique. — Expliquez-vous, mon ami, vous n'êtes pas très-clair. — Non, Père, la religion chrétienne enseigne la charité ; les ministres protestants la prêchent parfois ; mais le prêtre catholique l'exerce : depuis que je suis ici, je vous vois tous les jours visitant les malades, tandisque je ne vois guères nos ministres protestants, ou, si quelqu'un se présente parfois, c'est pour passer rapidement et sans nous consoler. Voilà pourquoi j'ai pensé que vous êtes dans la vraie Eglise, et je veux mourir catholique. » Le Père l'instruisit et peu de temps après le baptisa. Depuis, le ministre protestant s'étant présenté : Oh ! lui dit notre brave homme, vous venez trop tard, je ne suis plus baptiste, je suis catholique romain. Lorsqu'il aura reçu le fruit de ses souffrances (son mal est incurable) nous espérons que ses prières feront descendre quelques grâces sur nos travaux.

Janvier 1872. ——— Dans une lettre du Frère D... à un Scolastique, se trouvent les détails suivants : Sans doute le climat nous tuerait tous, si nous suivions ici le régime d'un climat comme le vôtre. Mais il ne faut pas une mesure extraordinaire de bon sens pour appliquer d'une certaine façon le précepte connu : *Si fueris Romæ, romano vivito more.* Ici les chaleurs excessives du jour exigent une vie extérieure moins active. La diminution de travail corporel, et l'air moins vif demandent une moindre quantité de nourriture. On ne peut s'écarter impunément des règles de la tempérance, et il est même bon de la resserrer un peu. Ainsi les 3 ou 4 repas de Belgique peuvent facilement se réduire à un de vos dîners, et à un déjeuner. Au déjeuner un morceau de viande dispense de digérer péniblement une quantité plus considérable et moins nutritive de pain. Je n'ai jamais éprouvé le besoin de boire plus qu'en Belgique ; je crois même pouvoir ajouter, au contraire, et il ne m'est pas encore arrivé de souffrir de la soif. En hiver notre température de Calcutta est assez exactement celle de vos chaudes journées et de vos douces nuits de juillet, avec cette différence qu'une fois le beau temps fixé, il demeure tel pendant 3 ou 4 mois. Nous l'avons généralement depuis la fin d'octobre jusqu'en février ou mars. Cependant même au milieu de notre hiver, le soleil est plus ardent qu'il ne l'est jamais chez vous ; et personne ne sera tenté de sortir entre 10 h. du matin et 4 h. du soir. Pendant la saison chaude, de Mars en Juin, le soleil est déjà fort incommodant avant 8 h. du matin. On ne peut guère se promener avant 7 h. du soir. Mais alors, à moins qu'il n'y ait absence de brise, ce qui nous donne parfois des soirées très accablantes, il fait vraiment délicieux et toute la population européenne se promène au Maidan à pied ou en voiture découverte. Si nos demeures étaient construites comme les vôtres, tout l'été serait insupportable ; mais nos spacieuses vérandas exposées au Nord, nos toits en maçonnerie, nos chambres toujours ouvertes de tous côtés, tempèrent beaucoup la chaleur.

J'ai souvent remarqué que nous nous plaignions plutôt de la fraîcheur, quand le thermomètre marquait une température de 26° centigrades, ce qui fait pour vous aut[res] une assez bonne chaleur. L'habillement blanc, plus léger que le vôtre, apporte aussi un grand soulagement. —— Les préjugés de caste et de religion dépassent tout ce que vous pouvez vous imaginer. Nos Indous vivent au milieu de nous pendant des mois et des années sans s'inquiéter le moins du monde des pro[-]blèmes de l'avenir. Que de fois, quand je parlais du Ciel, de l'enfer, de la religion, ne leur ai-je pas entendu dire : « Saheb, moi je suis Indou et vous êtes Europ[éen] » comme s'ils voulaient faire entendre que quoique nous ayons tous le même Dieu, il n'y a cependant pas pour tous les mêmes vertus à pratiquer, la même voie de salut à suivre. En effet, c'est bien là leur idée : observer les usages et les lois de la caste, voilà en somme leur religion. Un jour, j'étais un peu indisposé et j'avais fait apporter du bouillon à ma chambre. Ne voulant pas le prendre de suite, j'avais dit au domestique (musulman) qui me l'apportait de déposer la jatte sur ma table. Peu après le do[-]mestique de chambre (Indou) entre et je lui dis de me donner la jatte. Comme elle était recouverte, il ne savait trop s'il la devait toucher : il s'y trouvait peut-être de la viande, se disait-il, et en ce cas quel crime ! Voyant son hésitation : "il n'y a point de viande, lui dis-je", et il me la passa sans difficulté. Je lui demandai : " mais s'il s'y fut trouvé de la viande ? — Saheb, c'eût été un grand péché de la toucher. — Ainsi c'est un péché pour vous de toucher à la viande ? — Oui, Saheb. — Est-ce aussi un péché pour moi de la manger ? — Non, Saheb, mais pour moi un très-grand péché. — Mais si c'est un péché pour vous, pourquoi n'est-ce pas un péché pour moi ? N'est-ce pas le même Dieu que nous devons servir ? — Oui, Saheb, mais moi je suis Indou, et vous êtes Européen. » Vous ne les ferez pas sortir de ce raisonnement. Et qua[nd] ils vous ont donné cette réponse, tout est dit. Objectez, insistez, et ils ne feront plus que répéter leur vieux refrain. Un autre jour je demandais au même : " N'êtes-vous pas mon fr[ère] ? —Non, Saheb, je suis Indou. — Mais n'êtes-vous pas la créature de Dieu, et moi aussi, et ne dites-vous pas, aussi bien que moi, qu'il n'y a qu'un seul Dieu ? — Saheb, Dieu vous a fait Européen, et moi Indou. » Européen et Indou, il y a un abîme entre ces deux créatures. Je suis persuadé que si nous ne nous faisons pas Indou avec les Indous, nous ne ferons rien ou peu de chose. Il me semble que le P. de Nobilis et nos anciens Missionnaires, qui ont converti des milliers d'Indous, faisaient preuve de sagesse, lorsqu'[ils] se condamnaient à accepter des mœurs indoues tout ce que la religion ne condamne pas. Quand ces pauvres gens savent que vous mangez de la viande et surtout d[u] bœuf, et que vous buvez du vin ; de deux choses l'une : ou bien ils vous regardent avec horreur, ou bien ils vous considèrent comme un être d'une autre espèce, et dès lors quel as[cen-]dant pouvez-vous avoir sur eux ? Oh ! ce n'est point par l'éloquence mondaine que nous les convertirons, ce n'est point par l'éclat de la science, ni par l'étalage de notre supério[rité]. Je ne sache pas d'endroit au monde où ces moyens aient jamais formé une chrétienté, et ce ne sont pas ceux que Notre-Seigneur a enseignés à ses Apôtres.

Le R. P. Recteur écrit au R. P. Provincial. —— J'avais invité le Vice-roi pour le second jour de la distribution des prix ; mais je n'osais trop compt[er] sur le succès de ma démarche. Voilà qu'au grand étonnement de tous, je viens de recevoir une réponse officielle de son Excellence, me disant que non seulement il accepte l'invit[a-]tion avec plaisir, mais que même il s'engage à donner deux prix aux deux élèves qui se sont le plus distingués par leur bonne conduite. Je suis très-heureux de cette résolut[ion], car la bonne entente avec le gouvernement contribue à relever les catholiques à leurs propres yeux et à ceux des Indiens. —— Une lettre suivante apprend que [le] Vice-roi n'a pu se rendre au collège, et elle ajoute : Au dernier moment Son Excellence a fait savoir qu'à cause des télégrammes alarmants relativement à la santé du Prince de Galles, il ne pouvait assister à la cérémonie. En même temps il a contremandé plusieurs dîners et d'autres parties de plaisir qui devaient avoir lieu. Tous ont parfa[ite-]ment compris que le Vice-roi ne pouvait tenir une autre conduite dans ces pénibles circonstances. L'impression produite par sa première résolution n'en demeurera pas m[oins] et ne peut manquer de faire du bien au Collège.

Février et Mars 1872. —— Le F. De Vos donne les détails suivants sur les vacances des élèves. Cette année-ci aucun élève n'était rest[é au] collège de Calcutta. Nos habitués des vacances étaient tous allés à Barackpore, au jardin de plaisance du Vice-roi. A la demande du R. P. Recteur, le Vice-roi avait cé[dé] à nos élèves (au nombre de 25) une charmante et vaste maison, située à côté de son parc. Le jour ils se distrayaient au parc, vrai jardin zoologique, ou voguaient en barqu[e] sur le fleuve, ou encore, et ceci les amusait plus, ils allaient à la chasse ; le soir ils faisaient de la musique, chantaient, jouaient, c'était une joie incessante. De temp[s] en temps je leur rendais visite, les poches bien garnies et alors quelle allégresse ! Deux fois je les accompagnai à la chasse. Nous prenions le convoi à 8 h. et n[ous] nous arrêtions dans les jungles ou forêts des Indes. Quatre élèves étaient chasseurs et avaient leur fusil. On se divisait en groupes, on se réunissait de distance en dist[ance] ; parfois cependant quand on s'égarait, on ne se retrouvait qu'à 4 h. de l'après-midi, heure réglementaire du retour. On se racontait les péripéties de la route, à table, [le] soir avant d'aller au lit ; et l'on en rêvait même toute la nuit. Chaque bande rapportait le produit de sa chasse. Il est arrivé à nos petits chasseurs de rapporter [au-]delà de 100 beaux oiseaux : ils abondent dans ces forêts. A la station où nous avions l'habitude de descendre, un fait assez malheureux s'était passé les jours précédents. [Le] Chef de station s'était donné le plaisir d'une chasse : il en voulait aux porcs sauvages. Il cherche, et derrière un fourré assez épais il croit apercevoir la proie qu'il désire. [Il] approche, le mouvement s'accentue davantage, le fourré s'ouvre et donne passage à un tigre. Le pauvre malheureux ne s'y attendait point ; il tire et blesse l'animal

Le tigre se jette sur lui et le déchire. L'animal succombe lui-même à sa blessure. Dès que les élèves eurent appris ce triste accident, ils renoncèrent aux jungles de Nyhatti ; mais ce fut pour aller plus loin. On rencontre aussi des renards, des singes et des serpents. Un de nos élèves a été assailli par un de ces reptiles, et il l'a tué d'un coup de fusil. C'était un animal effrayant : il mesurait 2 mètres 30 centimètres. L'élève a fait preuve de sangfroid. ——— Un détail de mon séjour au milieu des élèves que je ne puis oublier de mentionner, c'est une promenade à dos d'éléphant. L'éléphant est très commun aux Indes. A Barrackpore il y en avait plusieurs. Un de nos élèves de cette localité les fait préparer et nous nous disposons à les monter. Ils étaient au nombre de 4, deux grands et deux petits. Les 2 petits étaient aveugles par accident. Ils plient les jambes pour nous rendre l'ascension facile, une petite échelle est dressée contre leurs corps et nous les escaladons. J'étais assis avec le cornac et 5 élèves sur un des petits. Le plus grand éléphant, difficile à ce qu'il paraît, avait déjà massacré 7 hommes dans ses moments de colère. Il portait sur son large dos 7 élèves et le conducteur. Nous partons. Les élèves rient aux éclats. Pour moi, je me figurais être une seconde fois sur l'océan atlantique, et après une heure, j'étais heureux de pouvoir cesser ma promenade. Quoiqu'il en soit, une mention honorable à l'animal lui-même. L'éléphant est fort docile et d'une intelligence rare. Celui que je montais était aveugle, comme je l'ai dit. Or à chaque instant il fallait passer de petits fossés. Sur un mot du cornac il s'arrêtait. De sa trompe il explorait le terrain, trouvait immédiatement le bord opposé et mesurait son pas de manière à l'atteindre infailliblement. L'éléphant est surtout très utile aux voyageurs qu'il porte sans fatigue à d'immenses distances, et aux chasseurs qui de cette position élevée, sont à l'aise pour affronter le tigre. En somme, malgré son petit air de navire balancé par les vagues, je l'aime bien et suis content d'avoir essayé ce nouveau genre de locomotion. ——— Tout cela est maintenant passé, et nos bons et chers élèves ne cessent de parler de leurs belles vacances. Ils apprécient si bien ce qu'on fait pour eux, qu'en voyant leur gratitude, on est déjà récompensé des peines qu'on doit se donner parfois.

Amérique Septentrionale. ——— Canada. ——— *Extrait du Nouveau Monde.* ——— Corneille et Molière au collége Ste Marie (Montréal).

——— Nous avons rarement vu un auditoire plus nombreux et plus enthousiaste que celui qui se pressait mercredi soir dans la vaste et magnifique salle académique du collége Ste Marie. Il y avait là près d'un millier et demi de personnes, et dès 7 heures ½ les siéges d'en cen étaient tous remplis. La foule n'a cessé de se presser dans l'amphithéâtre, dans les allées et jusque sur les gradins du fond de la salle, même après le lever du rideau à 8 h. précises. Toute la société canadienne de Montréal s'était donné rendez-vous à cette fête de la Littérature française. ——— Le clergé comprenait de nombreux représentants de l'Evêché, de St Sulpice, du Petit Séminaire de Montréal, les RR. PP. Oblats, du collége St Hyacinthe, un grand nombre de Curés de la campagne, outre le personnel distingué des professeurs et maîtres du collége Ste Marie. M. le Commandeur Berthelet était assis à la droite du R. P. Recteur ainsi que M. A. La Rocque. ——— Plus d'un en apprenant que l'Académie des élèves du Collége Ste Marie avait décidé d'aborder l'interprétation du chef d'œuvre tragique français, *Polyeucte* de Corneille, et de le faire suivre du premier acte d'un autre chef d'œuvre de comédie, le *Misanthrope* de Molière, plusieurs, disons-nous, avaient craint que la tentative ne fut un peu téméraire, et qu'un échec ne s'ensuivit. Ces doutes se dissipèrent dès les premières paroles du dialogue entre Polyeucte et Néarque qui ouvre le premier acte. Prononciation nette, classique et articulée sans effort, — naturel accompli, — intelligence du vers, sentiment profond des beautés de la pièce, étude approfondie de chaque rôle, toutes ces qualités frappèrent de prime abord dans les personnages principaux de Polyeucte. ——— Si l'on fait attention que les élèves n'ont négligé ou laissé de côté aucun de leurs travaux réguliers de classe, et n'ont présenté par conséquent en cette circonstance que le résultat d'un des cours ordinaires du collége, le cours d'élocution : on comprendra pourquoi nous ne leur ménageons pas le juste tribut de louanges qu'ils ont méritées par leur travail et un succès sans précédent dans l'histoire de nos colléges canadiens. ——— Nous les félicitons particulièrement d'avoir si bien choisi le thème de leurs études d'élocution. ——— Quoique le Polyeucte, joué mercredi dernier en trois actes et sans rôles de femmes, ne soit pas tout à fait le *Polyeucte* en cinq actes que l'on connait, néanmoins les coupures avaient été si habilement faites, et Barcine, frère adoptif de Polyeucte prenait si bien la place de Pauline femme de Polyeucte, les sentiments étaient si naturels et les situations si heureusement amenées que le changement était à peine perceptible. — Le nouvel et modeste auteur, R. P. Larcher, eut certainement été avoué par l'ancien, et Corneille tout le premier n'aurait pas manqué de l'applaudir de son heureuse audace. — Le premier acte du Misanthrope a été un second triomphe. Comme Polyeucte, rien ne manquait dans les accessoires ; costumes, scènes, etc, tout était historique. Même débit net, naturel, accentué et classique ; même quasi-perfection dans l'art de rendre les personnages, que dans Polyeucte, même succès légitime, éclatant. Ah ! que ne nous donne-t-on plus souvent de ces chefs-d'œuvres si éternellement jeunes, si éternellement vrais ! Et, comme le choix en est facile et l'adaptation aisée ! ——— On trouvera insolite peut-être un compte rendu aussi détaillé d'une simple séance dramatique de collége : en effet, la chose n'est pas ordinaire. Mais si l'on réfléchit au côté sérieux de la question, aux résultats que retirent l'élève et le public d'un tel exercice, à certaines coutumes, on comprendra l'importance que nous attachons au succès que nous nous plaisons à constater. L'interprétation des chefs-d'œuvres classiques

est possible en Canada : nous le savons maintenant, et toutes nos institutions doivent connaître que le public ne s'y montre pas indifférent.

Nouveau-Mexique.

— Lettre du R. P. Tomassini. — Albuquerque, 9 Novembre 1871. — Je me réjouis de pouvoir vous communiquer quelques nouvelles de notre mission, vers laquelle se tournent les espérances et les cœurs de tous les Pères de votre province. Dieu nous réserve ici non seulement un port de refuge au milieu de la tempête révolutionnaire qui gronde par toute l'Europe, mais il ouvre aussi un vaste champ à notre zèle apostolique. Jusqu'à présent nous avions une mission renfermée dans les limites du Nouveau-Mexique. Depuis quelques jours, le Seigneur a inspiré à Mgr. l'Evêque de Denver de nous appeler pour évangéliser les chrétiens et les Indiens idolâtres du Colorado. Il y a donc maintenant deux missions qui réclament également nos soins. Peut-être vous sera-t-il difficile d'étudier dans les géographies et sur les cartes les contrées dont je veux vous entretenir, parceque le Nouveau-Mexique et le Colorado sont deux nouveaux états annexés depuis peu d'années à la grande Unité Américaine. Je dis nouveaux, parceque depuis le temps de l'annexion ou de la conquête, ces contrées habitées seulement par les Indiens et les Mexicains se vont renouvelant chaque année par l'émigration des Américains, Anglais et Allemands. Le Nouveau-Mexique se trouvant aux confins des Etats-Unis et du Vieux-Mexique, conserve le langage, les coutumes et le caractère du Mexique, bien que le gouvernement l'administration et les lois soient les mêmes qu'aux Etats-Unis. Dans quelques années peut-être s'ouvriront les chemins de fer qui sont en construction, et nous communiquerons facilement avec les Etats du Nord; mais alors ce pays sera inondé par l'émigration des Européens, et il se transformera en peu de temps, comme le fit la Californie il y a dix à onze ans. Mais laissons l'avenir pour ne nous occuper que du présent. — Imaginez deux chaînes de montagnes arides, de sable et plus ou moins sinueuses, mais toujours se regardant, au pied desquelles roule le fleuve appelé par les Indiens Rio grande et River of north par les Américains. Sur les rives sablonneuses de ce fleuve, dans une longueur d'environ trois cents milles, les pauvres Mexicains viennent édifier leurs maisons, j'allais dire leurs palais, semer leurs haricots, le maïs et le froment, jusqu'à ce que, à la crue des eaux, le fleuve vienne dans un moment de caprice déraciner les moissons et renverser les constructions. Alors les Mexicains ruinés passent à un autre endroit laissé libre par les eaux, et reconstruisent avec la même facilité leurs habitations. Ici n'a pas d'application la sentence de l'Evangile : "Stultus qui ædificavit domum suam super arenam". Autrement nous ferions tous partie de cette catégorie. Les plus sages creusent un pied sous terre et pas davantage, parce qu'ils rencontreraient l'eau infiltrée par le fleuve; puis avec la pelle ils coupent les adobis et en moins de quinze jours la maison est bâtie. Mais que sont donc ces adobis ? Sur les rives du fleuve où croissent quelques herbes, le sable devient un peu plus dur parceque le limon des eaux y a déposé une espèce de ciment. A l'épaisseur de quatre doigts, on le détache de la couche inférieure, on le taille en carrés avec la pelle; et ainsi s'obtient une espèce de brique composée de sable et de racines. C'est la matière qui sert à la construction de toutes les maisons de ce pays : car la pierre est très-rare; et nous qui avons voulu employer des cailloux pour fondement à notre maison d'Albuquerque, nous avons dû attendre trois mois quatre charretées de silex. Au moins pourra-t-on dire de notre R. P. Supérieur : "iste est qui ædificavit domum suam supra petram." Et c'est déjà le premier miracle opéré dans ce pays. Mgr. Lamy Evêque de Santa-Fé, capitale de notre Etat, a voulu montrer cette merveille aux Mexicains en faisant construire une cathédrale en pierres; mais il en saura le prix, si dans une dizaine d'années il la voit terminée. On me dit ici que pour cette construction qui n'est pas plus grande qu'une église ordinaire, il aura employé plus de dollars que de pierres. Les montagnes recèlent dans leurs entrailles des mines de pierre, mais elles n'en communiquent rien que je sache. Telle est la topographie du Nouveau-Mexique. — Ici nous nous trouvons à une grande élévation au dessus du niveau de la mer; le ciel est toujours pur et serein, comme notre beau ciel d'Italie. Les pluies sont très-rares et seulement dans les mois d'été. C'est un effet de la Providence divine qui : « Dat nivem sicut lanam ». Si nous avions ici les averses de Rome ou de Naples, nous ne serions occupés qu'à faire, défaire et refaire nos petites maisons. Au mois d'août dernier je me préparais à recevoir, à propos de la fête de notre mission, les Curés du voisinage et j'appelai une femme pour blanchir ma chambre à l'intérieur. Déjà tout était parfaitement blanchi; j'étais peut-être plus content que le roi Ezéchias de pouvoir montrer à ses amis tout ce qu'il possédait de précieux, quand le même soir commença une belle pluie fine qui devint une averse terrible. C'était la nuit, et, en me mettant au lit, je priai le Seigneur de conserver au moins à sec, le réduit où je me trouvais. Mais quoi! peu de temps après l'inondation était générale; pas le plus petit trou où je pusse me retirer à l'abri. Et mes murs blanchis à neuf ? Vous imaginez bien qu'ils n'avaient plus leur parure de fête. Le lendemain je fis recommencer l'opération, et voilà tout en ordre comme auparavant. . . . . Ici néanmoins, on vit en bonne santé; le climat est excellent pour nous, Italiens, la phthisie est inconnue. L'hiver est un peu plus rude qu'à Naples, car le Rio-grande gèle presque chaque année; et moi-même, l'année dernière, j'ai pu le traverser à pied, mais le froid est sec et sans humidité. — Au Nouveau-Mexique y a-t-il des villes? Oui, Santa-Fé, qui en est la capitale, résidence de l'Evêque, du gouverneur, du Sénat ou corps-législatif de cet Etat, compte 5000 habitants. Albuquerque est un gros village d'un millier d'âmes. Ça et là sont disséminés divers groupes de familles agricoles à de très-grandes distances les uns des autres. Ces longues distances

ajoutent beaucoup de difficultés au ministère dans la Mission. Notre vie se passe continuellement à cheval pour administrer les Sacrements aux malades; et souvent même pendant la nuit, nous sommes appelés à des maisons isolées dans la campagne comme au milieu d'un désert. Il nous faut toujours passer et repasser ce malheureux Rio-grande et ses mille ramifications qui ne sont pas l'œuvre de la nature, mais de l'art. Chaque village, chaque ferme même ouvre un canal, ou comme on dit ici une secchia, pour la culture des terres; ce qui est un très-pénible travail. Le lit du fleuve est plus bas que les terres, et, n'ayant point de pierres pour faire les digues et les portes, on en fait de bonnes avec des perches et autres branchages. ——— Vous me demanderez peut-être: Vous êtes désignés dans le catalogue comme Missionnaires apud Indos! Mais où sont donc ces Indiens et quelle est cette race? Ecoutez... Après avoir admiré la vallée dans laquelle coule le Rio-grande, regardez de l'autre côté des montagnes. Toutes celles qui portent le nom de Sierras sont habitées par des tribus sauvages, plus féroces que les tigres. Diverses tribus d'Indiens environnent le Nouveau-Mexique. Le gouvernement des Etats-Unis les a chassées de toutes les parties centrales de l'Amérique du Nord, et il les tient renfermées dans certaines limites comme des bêtes féroces, c'est-à-dire dans des Canones ou gorges de montagnes fortifiées. Le général Méridan les voudrait bien exterminer complétement, mais jusqu'à ce qu'il vienne un ordre positif, on leur donne de la part du gouvernement la nourriture, les armes, la poudre et autres munitions de chasse: car c'est là la seule occupation de ces Sauvages. Pour pénétrer au milieu de ces Indiens, comme Ministres de la religion, il faut la permission et l'autorisation du gouvernement de Washington. Dès l'année dernière nous avions adressé une pétition au Congrès, en manifestant notre dessein de civiliser et de christianiser ces nations féroces. Le congrès admit notre pétition, mais le secrétaire d'Etat, au lieu de remettre la demande aux vrais pétitionnaires, la transmit aux ministres méthodistes. Ceux-ci maintenant jouissent d'une abondante pension, sans rien faire, ou mieux afin de rendre pires ces malheureux Indiens. Ainsi, pour le moment du moins, toutes nos espérances sont évanouies. Quand nous serons plus nombreux, alors nous recommencerons nos tentatives. A l'heure qu'il est nous possédons à Albuquerque deux maisons et une habitation provisoire dans un autre endroit, où j'ai demeuré toute l'année. Les fatigues de l'apostolat soutenues par nos Pères, et leurs succès dans la conversion des âmes feront le sujet d'une autre lettre.

Autre lettre. ——— Jusqu'à présent les œuvres de notre mission ont progressé lentement, comme toutes les œuvres de Dieu au commencement. Cependant il semble que le Seigneur veuille nous consoler en nous ouvrant une voie vers un meilleur avenir. Ainsi, vous saurez que dans peu de temps nous ouvrirons une nouvelle résidence dans la mission du Colorado. Mgr. Machebeuf Evêque et administrateur de ce vicariat, nous fit la gracieuse invitation d'aller prendre possession d'une paroisse en attendant qu'il nous fut possible d'y établir un collége, sur le plan de ceux d'Amérique. Le collége projeté n'est pas seulement un pieux désir de notre part, comme vous le verrez par ce que je vous dirai ensuite. ——— Par rapport à la position géographique de ce pays, je ne vous renvoie pas aux cartes, parceque quand il s'agit de l'Amérique, toutes ces cartes faites en Europe ne signifient rien: ou par manque de détails ou par trop d'ambiguité. En ces contrées la géographie change pour ainsi dire chaque année. Subitement surgissent et les villes et les provinces et les peuples, là où il n'y avait d'abord qu'un désert. Ainsi, consultez les géographies d'il y a dix ans et vous trouverez Chicago indiqué comme le nom d'un obscur village de l'Ouest de l'Amérique, avec une population de 15000 âmes. Et cependant, au moment du terrible incendie qui dévasta cette capitale le 6 Octobre dernier, la ville comptait plus de 350000 habitants. Ce qui s'explique par l'émigration continuelle des Européens. On calcule ici, que plus d'un million d'Européens émigrent chaque année en Amérique. Ce sont des Irlandais, des Anglais et surtout des Allemands, peu d'Italiens et de Français. Chacune de ces nations possède à New-york une société d'émigration pour ses nationaux; elle est reconnue et protégée par le gouvernement des Etats-Unis et par les Etats Européens. Dans les grandes cités d'Amérique, vous trouvez toujours le quartier Irlandais, Allemand, Italien, etc.; spécialement à New-york, Cincinnati, Philadelphia, Chicago et San-Francisco. Cette émigration continuelle fait qu'en peu de temps s'établissent de nouveaux villages, de nouvelles villes. Ainsi s'est formé le nouveau territoire ou Etat qui a pris son nom du fleuve Colorado. Avant l'année 1848, ce n'était qu'un immense désert au Nord du Nouveau-Mexique; maintenant il est plus peuplé que le Nouveau-Mexique lui-même. Ce sont pour la plupart des Anglo-Américains; mais il n'y a encore que de petites cités. Denver, la capitale, a une population de 15000 âmes, avec un autre climat, une autre langue et d'autres usages qu'au Nouveau-Mexique. ——. Le grand chemin de fer du Pacifique, qui va de New-york à San-Francisco, envoie une ramification vers Denver où se réuniront dans deux ans tous les chemins de fer des deux Amériques. La population catholique de cet Etat n'a que 9 prêtres pour l'administration des Sacrements. Dans la partie méridionale il y a plusieurs villages mêlés d'Américains et d'Anglo-Américains, et ils prennent chaque jour une plus grande importance, à cause du chemin de fer. C'est pourquoi les catholiques vivent comme abandonnés au milieu de cette nombreuse population protestante, ont senti le besoin d'une éducation catholique. Le Seigneur a inspiré à un certain lord protestant, M. Gilpin, ex gouverneur de Colorado, la pensée de faire venir les Pères de la Compagnie de Jésus, afin d'ouvrir un établissement d'éducation pour la jeunesse. Il écrivit à ce sujet plusieurs lettres au R. P. Supérieur de notre Mission, promettant de donner un territoire de plus de deux milles d'étendue, situé dans un endroit délicieux, appelé St. Louis-park, sur les bords

d'un lac où se jettent sept rivières. Cette demande fut soumise, comme de juste, à l'Evêque de Denver, lequel accueillit avec joie la proposition, approuva le projet, et promit de nous aider à fonder le collège. En outre, dans le même temps, il écrivait pour nous confier la mission des Youtas, nation sauvage qui vit dans son diocèse. Au mois de Septembre dernier, le P. Gasparri, d'après l'invitation de M. Gilpin, se rendit à Costilla, non loin du lieu désigné pour le collège futur. Ayant fait près de 200 milles, il trouva de fait le Monsieur sus-dit et le vicaire général de Mgr. Machebeuf, envoyé pour le représenter. Le R. P. Gasparri fut accueilli avec de grands témoignages d'estime et d'affection de la part de toutes ces populations. Plusieurs Curés des environs vinrent le supplier de leur envoyer un ou deux Pères pour donner une mission à leurs paroissiens. Les négociations s'ouvrirent avec M. Gilpin; on étudia le terrain; on choisit un endroit vaste et délicieux pour l'établissement; et maintenant on attend une décision de la compagnie anglaise pour dresser l'acte des négociations avec M. Gilpin. Les agents de cette Compagnie à qui M. Gilpin avait vendu une partie de ses immenses propriétés, semblent bien disposés envers nous. Il faut espérer que dans peu de temps toutes les difficultés seront surmontées. Mgr. Machebeuf, pour ne pas laisser refroidir les négociations qui touchent au collège, écrivit au P. Gasparri, il y a 7 à 8 jours, qu'il désirait voir s'ouvrir une résidence dans le voisinage de Costilla. Là, deux ou trois Pères pourraient de près accélérer les négociations et surveiller les travaux, jusqu'à ce que toutes les difficultés aient disparu. Quant à nous, nous devons tenir prêt le nombre de sujets nécessaire à l'entreprise. Dans ce but il nous donne la résidence, l'église et l'administration de la paroisse de Conégos, dite Notre-Dame de la Guadeloupe. De là, dit Mgr. Machebeuf, vous pourrez envoyer deux Pères au milieu des Youtas et y établir une mission. Vous voyez donc que le Seigneur ouvre un vaste champ à notre zèle: collège, paroisses, missions, il y en a pour tous les talents et pour tous les goûts des fils de notre B. Père St. Ignace. Vous me direz peut-être: mais que sont donc ces Youtas? C'est une de ces nombreuses tribus nomades qui habitaient l'Amérique comme indigènes; maintenant chassés du centre, ils vivent embusqués dans les montagnes de cette frontière, toujours avides de rapines et d'assassinats. Retenus maintenant par la force du canon américain, ils ne font pas la guerre aux blancs; mais malheur au blanc ou à l'américain qui tombe entre leurs mains. Féroces comme des bêtes sauvages, ils ne vivent que de chasse, n'habitent aucun village, ne bâtissent aucune maison, mais emportent avec eux les tentes en peaux de buffalo, vers les lieux où les attire en foule la passion de la chasse. Toute leur vie se passe à cheval; hommes et femmes sont armés de flèches, de lances, de fusils et de pistolets. Ils ont des chefs, à l'autorité desquels ils se soumettent régulièrement. Il paraît qu'ils ont au milieu d'eux un vieux sorcier qui fait l'office de grand-prêtre ou ministre du Grand-Esprit. Ils n'ont du reste aucune religion. L'année dernière, j'eus l'occasion de parler à plusieurs Youtas, et je demandai à l'un des chefs s'il voulait embrasser la religion de Jésus-Christ. « Oui, me répondit-il froidement; mais que le gouvernement de Washington accepte nos conditions de paix! » Peut-être m'avait-il pris pour un agent du gouvernement. Espérons mieux, quand ces pauvres malheureux auront connu de près le Ministre de Jésus-Christ. ——— On nous écrit de Denver que le Capitaine général de ces Sauvages demande à être instruit dans la religion et à recevoir le baptême: Adveniat, Domine, regnum tuum! Priez donc et dites « Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent! Albuquerque, 9 Novembre 1871.

Lettre du R. P. du Ranquet au R. P. de Ponlevoy. ——— New-York, 17 janvier 1872. . . . New-York est une des plus belles missions qu'on puisse désirer; nous sommes 5 Pères chargés de toutes les misères municipales de la grande cité: prison de ville, hôpital, pénitencier, dépôt de mendicité, maison de travail, asiles d'aliénés, orphelinats, émigrants, etc... environ 7000 personnes. Je ne parle que des institutions qui dépendent de l'administration municipale. Les pauvres de New-York étant en masse catholiques, l'immense majorité de ces détenus et autres appartiennent à notre troupeau, et les pauvres de New-York étant surtout Irlandais, on a prise sur eux d'une manière dont on ne se doute pas en France. Les tracasseries et les déboires ne manquent pas; partout nous avons à faire face à quelque ministre et assez souvent nous avons à nous justifier devant quelque comité. Trois de nos Pères passent tout leur temps dans les établissements énumérés plus haut et ne paraissent au collège qu'en visite une fois par semaine. Ces établissements se trouvent dans 4 petites îles près de la ville, dans une admirable situation. Il faut que je vous raconte ma meilleure conversion qui est en même temps celle où j'ai eu le moins à faire. Deux fois par mois je passe 24 heures à bord du vaisseau-école où nous avons 250 et quelquefois 300 enfants. Je prends mes repas avec les officiers. Or, tous sont protestants, sauf l'officier instructeur qui est devenu catholique. Voici comment: Je n'avais jamais eu de conversation avec ce jeune homme, seulement j'échangeais les civilités ordinaires avec lui comme avec les autres. Un jour il me pria de passer dans sa chambre et me mettant un livre entre les mains: « Mon Père, j'ai lu ce livre et s'il dit vrai la religion catholique est la véritable ». Environ deux mois après je le baptisais et l'auteur du livre était son parrain. La manière dont le livre lui est tombé entre les mains est ce qu'il y a de plus providentiel. Une bonne dame était venue visiter le vaisseau comme beaucoup d'autres curieux; elle laisse tomber un livre et par un heureux malheur le livre tombe dans la mer; les enfants le pêchent, mais il est trop malpropre pour être remis dans le sac de la dame. L'officier instructeur le met à sécher dans sa chambre — quand il est sec il l'ouvre, et comme c'est un jeune homme sérieux, il le lit

d'un bout à l'autre; il le lit même une seconde fois plus sérieusement encore, et s'écrie: « Si je suis un honnête homme, il faut que je parle au P. Duranquet! » Depuis il a fait un bien incalculable.

Amérique Méridionale. — Mission de l'Equateur. — Extrait d'une lettre du P. Louis Sodiro au P. Charles Rombaldo (Communiqué par les FF. Scolastiques de la province de Venise). — Quito, 18 Novembre 1871. — Voici quelques nouvelles sur notre état actuel. Tout va assez bien, avec paix et tranquillité. Nous le devons, après Dieu, au Président de la République, M. Gabriel Garcias Moreno. Il est la base qui nous soutient, le bouclier qui nous protège. C'est de lui seul que dépend, on peut le dire sans prétendre lire les décrets de la Divine Providence, toute notre prospérité pour aujourd'hui et pour l'avenir. S'il tombe, il est moralement sûr que tout est perdu. Je dois vous rappeler ici que les Républiques de l'Amérique Méridionale sont comme ces monts de sable du désert, qui le soir se trouvent à cent milles de l'endroit où elles étaient le matin. Au printemps dernier, une révolution s'était tramée contre le Président à Guayaquil; il la découvrit à temps, tomba à l'improviste sur les conspirateurs et déjoua ainsi leurs projets. Il y a peu de mois, une nouvelle tentative eut lieu à Manabé, chef lieu de la province du même nom; on s'en aperçut à temps pour saisir les armes et 4 des principaux conspirateurs; le chef échappa au châtiment par le suicide. Vers la fin de Septembre dernier, le Président devait aller passer quelques jours avec sa famille dans une propriété située à quelque distance de la ville. Heureusement au jour fixé pour le départ, le temps se montra pluvieux. Sa femme craignit de se mettre en route dans ces mauvaises conditions. Ce fut un trait de la Divine Providence pour lui sauver la vie, car sur la route qu'il devait prendre, l'attendait un assassin armé. La nouvelle de sa mort présumée fut répandue avec trop de précipitation, par ceux-là même sans doute qui avaient payé l'assassin; et les journaux étrangers s'empressèrent de la reproduire les uns d'un ton de deuil, les autres d'une voix de triomphe. Pour lui, qui lisait tous ces journaux, il n'eut qu'à rire de la folle joie de ses rivaux, et à se réjouir des regrets et des éloges funèbres de ses admirateurs trompés. — Pour en venir à ce qui nous touche de plus près, je vous dirai que le personnel de notre mission s'est augmenté cette année de nouvelles recrues: douze Ouvriers nous sont venus d'Espagne et trois d'Allemagne, pour la Faculté Polytechnique; nous voilà près de cent, distribués dans 4 collèges et 3 centres de mission. Quito compte 49 jésuites, savoir ceux du collège et de la Faculté Polytechnique, 8 philosophes, 2 rhétoriciens et 3 novices. Quatre autres ont été dernièrement envoyés au Pérou, où l'on nous appelle avec beaucoup d'instances; et à Lima nous pourrions reprendre notre ancien collège avec 80 000 f^cs de rente annuelle, si nous pouvions disposer d'un nombre convenable d'ouvriers. Bien entendu que ce gouvernement n'est rien moins qu'affectionné aux jésuites; mais les lois permettent à qui que ce soit l'instruction privée, et c'est assez pour le moment pour pouvoir y pénétrer. Pendant qu'on nous demande au Pérou, on nous chasse de Guatémala. La dernière révolution qui renversa l'ancien Président, parce qu'il n'était pas libéral, eut aussi pour conséquence l'expulsion des Nôtres de ce pays: ils y étaient depuis 20 ans, au nombre de 90 environ. Un seul d'entre eux, le P. Zalcioni, de la Province Romaine, est venu à l'Equateur; il est maintenant malade à Guayaquil. Les autres sont restés dans la république voisine de Nicaragua, où ils n'attendaient qu'un moment de calme après les fureurs révolutionnaires, ou une contre-révolution leur permet de rentrer. La contre-révolution a eu lieu en effet, mais elle a été réprimée, et très vigoureusement; de sorte que tout espoir de rentrer semble ôté à nos Pères. Notre Président fait instance pour qu'ils viennent ici. Nous verrons comment la Divine Providence disposera d'eux. Quoiqu'il cache avec de réserve, le Président nous aime beaucoup, si bien que nos communs ennemis s'en vont disant qu'il est notre Vice-général, et beaucoup le croient; quelques-uns pourtant s'étonnent de le voir marié, et même la question nous a été posée, « si notre Vice-général pouvait avoir une femme. » — Notre collège se trouve à peu près dans le statu quo. La faculté Polytechnique, par l'arrivée des nouveaux professeurs, est en meilleur train que l'année dernière; pourtant que de difficultés! L'indolence, qui est le caractère distinctif de l'habitant de l'Equateur et généralement de l'Américain du Sud, le principe traditionnel, « que chacun doit être ou médecin, ou avocat, ou prêtre », enfin le manque de livres sont les obstacles contre lesquels nous avons à lutter. Nous avons commencé le cours, le P. Wolf et moi, avec 14 ou 15 auditeurs, et nous l'avons terminé avec 2. Cette année nous en avons davantage. Dans les deux cours que je fais pour les médecins, j'en ai 30, et ceux-là seront bien forcés de persévérer. Pour le troisième, il est libre, il se fait pour ceux qui aspirent au professorat; je l'ouvrirai la semaine prochaine), je n'ai encore que 3 élèves inscrits, leur nombre arrivera probablement à 6 ou 7. Combien y en aura-t-il à persévérer? je ne sais, puisque le cours est libre; mais assez sans doute pour m'obliger à donner mes leçons, et me prendre le temps que je pourrais consacrer aux excursions. — A ce propos, dans ces dernières vacances j'ai visité la Province d'Ybarra, et j'y ai passé une vingtaine de jours. C'est cette Province qui fut si terriblement dévastée par le tremblement de terre de 1868. La ville d'Ybarra, son chef-lieu, fut réduite, ou peu s'en faut, à un monceau de ruines, et comme le désastre arriva à 1 heure du matin, la plupart des habitants y restèrent ensevelis, passant du sommeil des vivants à celui des morts. Les quelques survivants se retirèrent à 20 minutes de ce lieu de désolation. Là ils se bâtirent quelques pauvres habitations de terre et de feuillage; c'est là qu'ils vivent encore jusqu'à ce qu'on ait relevé leur ville de ses ruines, ce à quoi on travaille déjà. L'église qu'avait ici l'ancienne Compagnie est restée en partie debout, vu sa grande solidité; mais le chœur et la façade sont en ruines. Sur presque tous les points de cette pauvre province on voit encore d'horribles vestiges de l'affreuse catastrophe: de grandes fissures, ou plutôt de vrais gouffres ouverts dans le sol, d'immenses rochers arrachés et précipités du haut des montagnes, des torrents de fange

qui, des flancs de ces montagnes entr'ouvertes, coulèrent sur les plaines, ensevelissant non seulement les moissons, mais des populations entières. On peut encore juger quelle fut alors l'épouvante des malheureux, qui, en bien petit nombre, purent échapper à ces ruines : Sitôt que vous leur adressez la parole, ils en reviennent toujours à parler de la catastrophe, il semble qu'ils ne savent plus parler d'autre chose. Ils assurent que les premiers jours ils étaient si égarés et si fous de terreur, qu'ils erraient sans se regarder, privés de parole et presque de sentiment, ne pensant ni à manger, ni à rien autre chose, en somme pires que des bêtes; la plupart de ceux qui périrent, disent-ils, auraient pu se sauver, si les autres avaient pris soin de les retirer des décombres ; mais la terreur les avait rendus aussi insensibles aux malheurs d'autrui qu'au leur propre. —— Mais je laisse enfin ce sujet lamentable; je veux vous donner encore quelques nouvelles, sans autre ordre que celui dans lequel elles se présenteront à mon souvenir.

Le P. Terenziani a été proclamé Vice-Recteur de notre collège; son prédécesseur est allé fonder la Mission du Pérou. En même temps il a la chaire de droit canon et de droit civil, et même par intérim celle de Théologie dogmatique. Le P. Pozzi, d'après les dernières nouvelles du Père Visiteur, qui a visité cette mission il y a deux mois, se porte bien, il est tout occupé de la construction de son église (de bois) ; elle est fort belle, d'après le même Père Visiteur. Dans sa résidence il ne jouit pas d'une sécurité parfaite; car il a pour voisins des peuples féroces dont il redoute toujours quelque soudaine invasion. Il y a peu de mois, 4 Ibéros réussirent à tuer 6 chrétiens de la mission, qui les avaient logés chez eux pendant la nuit; après cet horrible assassinat, ils s'enfuirent dans leurs forêts. —— Le P. Bovo est pour cause de santé au collège de Cuenca. Oh! combien nous avons besoin ici de fervents missionnaires ! Les deux tiers peut-être du territoire de la République sont encore ensevelis dans les ténèbres du paganisme, il y a encore, comme aux temps de la conquête, des tribus sauvages qui n'ont jamais entendu parler de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou qui, converties par nos anciens Pères, au prix de leurs sueurs et de leur sang, sont retournées à leur ancien culte, après la funeste suppression de la Compagnie. Nous n'avons pas d'espoir de pouvoir leur porter secours, les Ministres de l'Evangile sont en si petit nombre, pour ne rien dire des autres difficultés ! Et il faut en dire autant des immenses régions limitrophes du Brésil et du Pérou. Ainsi aujourd'hui même est arrivée à Quito une députation de sauvages qui viennent supplier de leur donner un Missionnaire. Je ne sais rien de plus sur cette ambassade et ses résultats. Si je ne me savais pas si indigne d'un tel ministère, j'oserais me flatter de l'espoir de m'y consacrer, et peut-être avant peu. Que la Volonté de Dieu soit faite !

Mission du Brésil. —— Extrait d'une lettre du R. P. François Egano, Supérieur général des Missions, au R. P. Jean Marcucci (Venise)

. . . Au nouvel an s'ouvrira une nouvelle résidence dans la ville de Sabral, province de Ceara. Il peut se faire encore que si notre T. R. Père Général accepte le petit séminaire de Manaus, capitale de la Province de Altos-Amazonas, dépendant du diocèse de Gran-Para, nous allions dresser nos tentes tout près des sauvages. Ils sont à un jour de marche de Manaus; nous n'aurions jamais plus belle occasion d'y rétablir les missions de nos anciens Pères, d'instruire ces pauvres gens et de les ramener à vivre en société. Depuis la suppression de la Compagnie, ou plutôt depuis l'expulsion de nos Pères du Brésil, qui précéda la suppression de plusieurs années, on n'a pu rien faire des indigènes; et même plusieurs, qui s'étaient convertis à la Foi, retournèrent à leur vie sauvage. Peut-être le Seigneur veut-il nous consoler, en ouvrant ce nouveau champ à notre zèle. Si donc quelques-uns parmi vous désirent venir s'y exercer avec nous, qu'ils fassent bonne provision de vertu, qu'ils arrivent préparés aux ennuis des voyages, à la fatigue, à la faim, à la soif, à devenir même la pâture des sauvages, car il y a encore parmi eux des anthropophages. Mais Dieu sera toujours avec eux pour les encourager dans leurs souffrances et les défendre dans leurs dangers. Décembre 1871.

Chine. —— Lettre du F. Le Cornec aux Novices d'Angers. —— Chang-hai, 16 Novembre 1871.

. . . . Je vous écris de notre Scolasticat de Tom-Ka-Dou, ou si vous le voulez de Chang-hai, dont Tom-Ka-Dou n'est qu'un faubourg. La Providence nous y a réunis au nombre de 23 Scolastiques, la plupart anciens Novices d'Angers, car nous comptons seulement parmi nous six Frères Chinois. Le grand Séminaire suit les cours du Scolasticat, mais n'allez pas lui supposer un personnel bien considérable : ils ne sont actuellement que 3 Séminaristes, tous en 2de année de philosophie. Notre genre de vie, bien que nous soyons en Chine, n'a rien de particulier; c'est le même règlement, ou à peu près, que dans nos maisons d'Europe. Une chose cependant vous frapperait à votre arrivée au milieu de nous, ce serait nos personnes elles-mêmes. Je me rappellerai toujours l'impression que fit sur moi le premier des Nôtres que j'aperçus avec notre costume ; j'en eus pour plus d'une heure à rire, et cependant tout le monde dira que je ne fais pas d'excès de ce côté. Ceux qui sont revêtus du sacerdoce portent barbe, ceux qui sont dans les degrés inférieurs de la cléricature n'ont droit qu'à une petite moustache. Quant au vêtement, léger en été, il devient en hiver d'une ampleur incroyable, pour peu qu'on soit petit on devient boule, si vous êtes grand vous paraissez un colosse. Au réfectoire vous vous demandez quelquefois pourquoi votre voisin, déjà à près d'un mètre de distance, s'éloigne encore ; c'est que votre manche a plongé dans sa soupe, ou bien il craint le même accident pour lui-même. De plus, nous ne sommes pas ici unius coloris, car autant d'habits, autant de couleurs. La semaine dernière j'avais une robe

toute blanche, vraie robe de Trappiste, pendant que mon voisin de droite en avait une noire, et mon voisin de gauche une violette. Aujourd'hui le froid s'étant fait sentir, je me suis mis au bleu, pendant que tel autre se mettait au vert. Comme nous avions grand congé, nous sortions donc par bandes selon la règle, les uns de noir habillés, les autres de blanc, mais tous frères cependant, et tous un de cœur. La promenade me rappelle un des chapitres les plus pittoresques dans la vie du Scolastique de Chang-hai, et comme de votre côté vous ne faites pas mal de promenades, vous ne serez peut-être pas fâchés de savoir comment on les fait en Chine. D'abord, quelque soit le temps ou la saison, qu'il fasse chaud ou qu'il fasse froid, il est un meuble qui doit nous accompagner. L'appellerai-je parapluie ou parasol, le nom n'y fait rien, car il remplit les deux fonctions. Ce parasol mérite vraiment qu'on le regarde un peu, car sa construction ne manque pas d'intérêt; les baleines sont quelques petites baguettes, et le couvert est de papier. Et s'il fait de la pluie, me demandai-je en l'ouvrant la première fois. « Eh bien s'il pleut, me répondit le linger, il vous servira encore." — "Et le papier!" — « Eh bien, l'huile dont on l'a trempé le garantira. » Le fait est que depuis bientôt deux ans j'ai encore le même, après m'en être servi au moins deux fois chaque semaine. Le premier théâtre de nos promenades, ce sont nécessairement les rues chinoises. Si elles étaient complètement libres peut-être que 3 hommes pourraient y marcher de front; mais si vous y mettez et les cuisines ambulantes et les cordiers et les bouchers et les porteurs d'eau et les portefaix et les porte-chaise et les brouettiers, tous criant qu'ils viennent et demandant place; vraiment il sera difficile que vous ne soyez pas coudoyé, par l'un que vous ne voyez pas arrêté par un autre, qu'un troisième ne remplisse d'eau votre soulier; et certainement il vous sera difficile d'entretenir une conversation suivie avec votre compagnon. Cependant de toutes les boutiques on a les yeux sur vous, les uns nous appellent hommes d'occident, les autres diables d'occident, les autres petite queue; aucun d'eux certainement n'a l'intention de nous faire honneur, mais vous n'y faites même pas attention, et si vous y pensez, ce n'est que pour régler le compte avec Notre Seigneur, le soir, et lui présenter votre note: Seigneur, tant de cris "petite queue"! 20 fois "Diable d'Occident!" Maintenant payez, et Notre Seigneur vous paie tout, et amplius. —— J'avais espéré toutefois un autre fruit non moins profitable et pour nous et pour les âmes. Comme nous sommes en plein pays païen, j'avais espéré que ce serait bien l'occasion de parler de Dieu et de le faire connaître à ces milliers d'âmes qu'on rencontre sur sa route. Hélas! j'avais compté sans un obstacle qui n'est pas facile à vaincre. Cet obstacle c'est la langue et la langue propre de ce pays. Nous apprenons bien la langue mandarine, mais la langue mandarine n'est pas plus comprise ici que l'Espagnol ne le serait en France: et apprendre les deux langues en même temps est chose bien difficile. Ce contretemps est bien compensé par le plaisir que j'éprouve en apprenant, le soir, ce qu'ont fait nos Scolastiques chinois en ce genre de ministère. Pour eux, n'ayant pas les difficultés de la langue, ils peuvent faire de chacune de leurs promenades une tournée apostolique, et le bon Dieu se plaît à récompenser leur zèle. En moins d'un an ils ont baptisé plus de 60 adultes moribonds, dont le grand nombre n'a pas tardé à aller jouir de l'héritage éternel. Ces ouvriers de la 11e heure, la Providence les choisit, selon son habitude, non parmi les riches, mais parmi ce qui semble humainement parlant le plus misérable, parmi les mendiants. En traversant une rue on rencontre dans quelque petit coin, un malade délaissé, enveloppé d'une misérable natte, exposé à toute pluie et à tout vent par un temps d'hiver. Les passants ne lui accordent même pas un regard, et pourtant c'est là l'élu de Dieu. C'est de lui que s'approcheront les pêcheurs d'âmes: ils commenceront par s'intéresser à son état, lui offriront quelque petit remède, lui apprendront qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes: ils lui enseigneront l'Incarnation, l'existence du Ciel, de l'enfer, l'aideront à former un acte de contrition de tous ses péchés, puis ils verseront sur son front l'eau Sainte: et le lendemain, s'ils repassent, ils apprendront ordinairement que le baptisé de la veille n'est plus de ce monde. Quelquefois cependant ils survivent et alors on avise au moyen de compléter leur instruction. Comme le nombre en augmente toujours, on a résolu de destiner une maison pour les rassembler à certains jours, et pour les instruire, leur faisant pratiquer tous les devoirs d'un bon chrétien. Quant aux riches, on les aborde plus difficilement. Il faut quelque chose d'extraordinaire, souvent même Dieu devra s'en mêler directement pour les ramener à la religion. Il n'y a pas un mois il est arrivé un fait de ce genre. Un marchand païen de Chang-hai avait depuis quelque temps une maladie généralement connue sous le nom de maladie du diable et désignée comme telle par les païens eux-mêmes. Comme la femme de l'Evangile il avait déjà dépensé entre les mains des médecins une bonne partie de sa fortune, et aussi infortuné qu'elle, il n'avait reçu de l'art aucun soulagement. La Providence avait placé chez lui, comme employé, un chrétien du Kiang-si, qui vint à son tour lui offrir un remède plus efficace. « Si vous voulez guérir d'une semblable maladie, lui dit-il, vous n'avez de secours à espérer que de la religion chrétienne. Il faut aller à l'église de Yan-Kin-pan, faire votre prière à Dieu, puis boire de l'eau bénite que vous rencontrerez près de la porte. L'église indiquée était celle de nos Pères dans la concession française de Chang-hai. Le malade s'y rend donc, y fait la cérémonie indiquée, puis s'en revient entièrement guéri. Depuis il étudie la religion, résolu à se faire chrétien aussitôt que son instruction pourra le permettre. J'aurais encore à vous raconter plus d'un fait de ce genre, si j'étais au courant de ce qui s'opère dans les districts; mais pour le moment je suis bien pauvre de ce côté. Toutefois vous apprendrez avec plaisir qu'une lettre du P. André nous donne de bonnes nouvelles de Ngan-Kin. La position a été difficile à conquérir, comme vous avez pu le voir dans les lettres du P. de Carrère, ou dans celles plus récentes du P. Heude et du P. Seckinger. Mais aujourd'hui tout y va bien. Au moment où nous écrivit le P. André, il s'y trouvait seul, gardant la position. C'était l'époque des examens militaires, ordinairement occasion de troubles,

mais cette fois tout s'est très-bien passé. Le P. André a fait les frais de représentation auprès des nombreux visiteurs que la curiosité amenait à la nouvelle maison européenne. C'est bien joli, disaient les uns; c'est bien beau disaient les autres. Un lettré entre autres, qui attend une place de Tao-tai, passa plus d'une heure avec le P. André, heureux de voir des livres européens, une écriture européenne, du papier, des plumes, etc. ... il se retira très-satisfait de sa visite, promettant au Père de lui envoyer des livres chinois. Quant à la religion, hélas! bien peu entament ce chapitre, et s'ils le font, ce n'est pas toujours sérieux. L'opposition diminue toutefois, et la religion semble devoir enfin pénétrer dans ce dernier retranchement du paganisme. De temps en temps cependant on en vient encore aux voies de fait avec nos Missionnaires, comme l'ont dernièrement éprouvé le P. Seckinger et le P. Heude. Ils faisaient un voyage dans le sud du Ngan-hoei, région encore entièrement païenne, où l'on n'est guère habitué à voir ni Missionnaires ni Européens. Ils passaient par une ville où les ouvriers sont nombreux à cause du voisinage de quelques fabriques de porcelaine. Reconnaître deux Européens était chose facile, malgré le costume chinois; on commença par les saluer de l'insulte ordinaire « Diables d'occident », mais on ne s'en contenta pas et bientôt les tuiles vinrent rendre frappant ce premier argument. Le P. Heude en reçut deux, et l'un des catéchistes, un plus grand nombre. On envoya ce dernier porter plainte au tribunal et nos Pères continuèrent leur voyage apostolique, allant chercher ailleurs une terre moins ingrate. — Ce fait nous a été rapporté par le P. Chen-Léang, revenu dernièrement du Ngan-hoei. Toutefois il est resté jusqu'ici à l'état de fait particulier, et ces dispositions hostiles ne se sont pas manifestées sur d'autres points. —

Les jours derniers j'apprenais un trait assez remarquable qui montre combien la Providence aime à se servir des instruments les plus faibles. Dans le district de Som-Kiang, dont est chargé le P. Adinolfi, se trouvait une région encore inexplorée, du moins en ce sens qu'on n'y comptait pas de chrétiens et qu'il était difficile d'y jeter les premières semences de la religion. C'était sur les bords du grand lac appelé par les Chinois Ta-hou. Pour l'évangélisation de ce pays, le P. Adinolfi avait compté sur les talents et le dévouement du P. Ju, prêtre chinois que le status venait d'attacher à son district; mais dès le commencement de Septembre, le P. Ju revenait malade à Tom-Ka-dou, et 8 jours après il succombait, à peine âgé de 40 ans. Le P. Adinolfi s'étant encore adressé à une barque chrétienne qui s'était mise en mesure de répondre à son appel. Mais voilà que le batelier meurt à son tour. Dieu cependant envoya au Père l'instrument dont il voulait se servir: C'est une vieille femme que l'on rencontrait autrefois chez nos Carmélites auprès desquelles elle semblait remplir les fonctions de portière. Elle est partie pour le grand-lac et comme elle avait quelques notions de médecine, elle s'est installée au nom de la science dans une famille païenne. Les malades ont commencé à venir, et les guérisons opérées n'ont pas tardé à étendre au loin la réputation de la vieille chrétienne. Profitant de l'ascendant déjà acquis, elle a orné la maison où on l'avait reçue des images religieuses du P. Vasseur, et un jour qu'on lui amenait une jeune enfant malade, elle s'est contentée de la faire agenouiller devant l'image de la Ste Vierge, de faire une prière, et la malade s'est trouvée guérie. Comme on demandait au maître de la maison pourquoi il laissait étaler chez lui ces images d'une religion étrangère: « Mais, répondit-il, si la vieille mère est chrétienne, est-ce qu'elle n'a pas le droit de suivre sa religion? » Une autre fois qu'on venait demander de l'argent pour une certaine taxe à moitié superstitieuse, sans lui en parler, il a voulu payer pour elle, la tirant par là d'une position embarrassante. Enfin les autorités locales ont donné, d'elles-mêmes, un brevet de capacité à notre vieille chrétienne, en ce pays ce n'est nullement nécessaire pour exercer l'art médical, et c'est seulement un témoignage accordé à un talent supérieur. Aujourd'hui on vient même des autres provinces pour consulter la Médecine des bords du grand-lac: et vous concevez qu'elle profite de ce renom inespéré pour préparer le règne de Dieu et jeter la semence dans les âmes. Tous ces détails m'ont été donnés par un Scolastique chinois dont la famille habite à quelques lieues de cette contrée. ——

22 Novembre. —— Ce matin nous avons reçu la visite d'une des célébrités de la Chine. C'est le fameux Tsen-Ko-fan, Vice-roi du Tché-ly lors des évènements de Tien-tsin, et chargé plus tard de remplir dans notre province les mêmes fonctions, après que Ma-tche-tai (l'ancien vice-roi) eut succombé sous le poignard d'un assassin. L'arrivée d'un si haut-fonctionnaire en notre ville a été tout un évènement; les navires chinois et même européens semblaient n'avoir pas assez de canons pour le saluer: pendant plusieurs jours c'étaient des démonstrations continuelles. Le Grand homme a tout naturellement reçu la visite des autorités de l'endroit, et Monseigneur s'est présenté à son tour pour lui offrir ses civilités. Le premier abord a paru moins favorable; mais l'amabilité n'a pas tardé à se montrer chez le Vice-roi, et Monseigneur est revenu content de cet entretien. Quelques heures après le Grand homme honorait notre maison de sa présence, remplissant par là nos chrétiens d'une joie indescriptible, et les païens d'admiration. Il est difficile de se faire une idée de l'honneur qui s'attache en Chine à une visite de ce genre. A l'extérieur du reste, tout contribue à en rehausser l'éclat. Le vice-roi traverse les rues de la ville accompagné d'une nombreuse escorte; cavaliers et fantassins, dans les costumes les plus divers, ouvrent ou ferment la marche, pendant que le Grand homme vient au milieu, dans une chaise à six porteurs, richement décorée: les plus hauts fonctionnaires de la province qui viennent après lui, n'ont droit qu'à une chaise à 4 porteurs. Dans un pays où les rites ne permettent pas une épingle de plus que ne le porte la condition de chacun, et où l'on ne juge que par l'extérieur, ces démonstrations extraordinaires produisent un merveilleux effet. Monseigneur nous a répété plusieurs fois qu'il était très-heureux de cette visite, il en remerciait d'autant plus le bon Dieu qu'il

était moins porté à l'espérer. Quant à notre maison, elle avait pris ce jour là un petit air de fête, un arc de triomphe avec des inscriptions, et puis de distance en distance, jusqu'à la maison principale, des tentures également avec des inscriptions décoraient le passage du Grand homme. Il a visité toute la maison, a demandé même à voir l'église, où il a paru écouter avec plaisir les explications qui lui ont été données pour les différents autels, les tableaux, les statues, etc. - On a joué de l'orgue; il en a paru très-content. En somme, il semble s'être retiré satisfait: et quels que soient les motifs qui l'aient dirigé dans cet honneur rendu à notre religion, ce que j'ignore entièrement, le bien produit dans les régions inférieures n'en sera pas moins réel; les païens n'en auront que plus d'estime pour la religion chrétienne et les fidèles plus d'attachement à leur Sainte Foi. ——— 27 Septembre. ——— Hier, comme nous quittions Tom-Ka-Don pour aller prendre à Zi-Ka-Wei notre grand congé, Mgr Ridel s'y présentait avec un de ses séminaristes. Chassé de la Corée par la persécution, il en est ensuite devenu le vicaire apostolique, mais sans pouvoir entrer dans son Vicariat; et depuis plusieurs mois qu'il est en Chine, il a constamment rencontré tout passage fermé. L'expédition américaine qui semblait devoir ouvrir les portes de ce royaume, est restée sans résultat: tout ce qu'elle a produit pour la religion, c'est d'amener à Chang-hai quelques chrétiens coréens heureux de se soustraire à la persécution, mais qui n'ont nul moyen de subsistance. ——— 28 Octobre. ——— Il est 6 heures du soir; six hommes nous apportent un malade à l'extrémité qui demande l'extrême onction. Ces pauvres gens ont voyagé toute la journée pour trouver un Père; c'est après avoir fait 50 lys qu'ils sont enfin arrivés ici. L'un d'eux a été gravement mordu à la jambe par un chien furieux, le sang coule en abondance: le brave homme ne s'occupe pas de sa blessure, mais bien de préparer son vieil oncle à recevoir les derniers sacrements. Le lendemain, malgré la pluie qui tombe en abondance, nos 6 porteurs se remettent en route, le malade garanti de la pluie par une simple natte, et le blessé traînant par derrière, souffrant, mais tout fier d'avoir trouvé pour son oncle ce qu'il était venu chercher de si loin et au prix même de son sang.

Pé-Tché-ly. ——— Extrait des Missions Catholiques. ——— Pé-tché-ly Oriental et Kiang-nan (Chine)

I. Le R. P. Leboucq nous écrit de Ho-Kien-fou (Pé-tché-ly Oriental), le 1er Septembre 1871. —— « En Chine, nous éprouvons le contre-coup de vos malheurs. Bien que la persécution ne soit pas précisément officielle, et qu'elle ne sévisse qu'avec certains ménagements, nous n'en traversons pas moins une époque critique. Les infortunes de la France ont comblé de joie nos ennemis du Céleste Empire. Ils se font un plaisir cruel de nous demander sur les désastres de notre malheureuse Patrie, des renseignements qu'ils connaissent déjà parfaitement, grâce aux sources d'information allemandes ou anglaises qui leur sont toujours ouvertes; c'est une torture morale à laquelle ils sont heureux de nous soumettre en attendant l'autre. Le ton ironique, le regard moqueur, l'expression et le jeu du visage de ces Chinois, quand ils m'arrachent, l'un après l'autre, ces aveux si durs à mon patriotisme, me rendent malade. J'aimerais mieux cent fois la cangue et le rotin. Nous rencontrons chez les mandarins une froideur, une défiance auxquelles, depuis longtemps, nous n'étions plus accoutumés. Que sera-ce donc, quand le gouvernement chinois saura, par son propre ambassadeur, tout ce dont celui-ci a été le témoin pendant son séjour en France? Pourquoi faut-il qu'on ait conduit ce diplomate à Versailles, à 6 lieues de Paris, comme pour lui faire contempler de plus près le lamentable spectacle des hontes, des opprobres et des crimes, dont la guerre étrangère et la guerre civile ont couvert cette France qui nous est si chère! —— En attendant les calamités que l'avenir peut nous réserver, nous avons en ce moment une rude épreuve à subir. Le Pé-tché-ly vient de servir comme enseveli sous une pluie diluvienne. Nos champs et nos récoltes ont disparu sous les eaux. Plus de chemins, grands ou petits, pour les voyageurs; nous parcourons les vastes plaines de notre mission en barque ou sur des radeaux faits de bottes de paille attachées ensemble. Ce dernier système de locomotion n'offre ni inconvénients ni dangers à ceux qui l'emploient, quand ils savent nager. Pour les autres, il n'est pas plus rassurant que de raison. Ces radeaux, auxquels vous confiez votre personne et vos petits bagages, flottent parfois assez bien, mais le plus souvent ils plongent et nous avec eux, et vont se fixer dans la boue, à 5 ou 6 pieds de la surface liquide. —— Les difficultés ou même les dangers d'un voyage en temps d'inondation ne seraient rien, s'ils n'étaient l'avant-coureur d'autres maux plus grands et inévitables. La disette et la plus affreuse famine, conséquences nécessaires de ce premier désastre, sont à nos portes. Nous en subirons cette année les privations au même degré que nos chrétiens.

« Malgré le terrible contre-coup donné à toutes nos missions par les massacres de Tien-tsin (juin 1870) des succès très-consolants ont couronné nos travaux. Nous comptons, cette année, 1333 adultes baptisés, 1928 catéchumènes, 3533 baptêmes d'enfants de païens moribonds. Le nombre total de nos chrétiens s'élève, au moment où je vous écris, à 20519. En 1867, il ne s'élevait qu'à 15019; c'est donc, en trois ans, un accroissement de 3500 adultes. Vos sueurs, vous le voyez, ne tombent pas sur un sol ingrat. Priez Dieu de le rendre encore plus fertile.

II. A la date du 4 octobre dernier, le Kiang-nan jouissait d'une tranquillité complète. Trois années de paix et d'abondantes récoltes ont répandu dans toute la province l'aisance et le bien-être. Le nombre des misères à soulager s'est abaissé en proportion, et les orphelinats ne regorgent plus de pensionnaires, comme au temps de la guerre civile. L'administration et la classe des lettrés est tout aussi hostile ici aux Européens que dans le Pé-tché-ly; mais pour le moment, il n'y a rien à craindre. Les Chinois sont d'habiles gens, ils voient que l'heure d'exécuter leurs projets hostiles n'est pas encore venue, ils l'attendent et l'attendront patiemment, mais sans cesser de se préparer à la lutte. Ils arment de fusils à tir rapide leurs soldats instruits et dirigés par des Français, des Anglais et des Prussiens. Ils montent et organisent de magnifiques arsenaux à l'européenne, où l'on fond des canons rayés et où l'on met sur le chantier de grands vaisseaux de guerre mûs par la vapeur. Lorsqu'ils se croiront prêts, ou même, si avant de l'être entièrement, une guerre nouvelle, éclatant en Europe, paralyse les forces des puissances occidentales, on verra ici de belles choses. Les niais ou les ignorants comprendront alors, mais trop tard, que la haine des gouvernants du Céleste-Empire avait en vue tout autre chose que l'expulsion des Missionnaires. Elle ne sera satisfaite que par l'expulsion totale des étrangers dont la supériorité scientifique blesse l'orgueil des mandarins infatués d'eux-mêmes. C'est ce but qu'elle poursuit, et elle ne se reposera que lorsqu'elle l'aura atteint, ou qu'elle se sera convaincue de sa radicale impuissance. —— Le fameux memorandum, lancé en guise de ballon d'essai, reste à l'état de lettre morte, et il n'en sortira que si la diplomatie européenne a la simplicité de lui donner de l'importance en consentant à prendre au sérieux ce tissu de griefs imaginaires, de sottes calomnies et d'insolentes revendications contre les droits acquis en vertu de traités solennels librement consentis.

Lettre du R. P. Séraphin Couvreur au F. Devoyelle à la Providence (Amiens). — Tchang-Kia-tchouang, le 18 Août 1871.

Mon cher Frère. —— P. C. —— Vous êtes bien aimable, au milieu des malheurs et des inquiétudes de tout genre qui vous assiègent dans notre infortunée France, d'avoir pensé à vos frères éloignés et de leur avoir envoyé des nouvelles. En récompense de votre charité, vous auriez droit à une lettre des plus intéressantes; mais que dire d'intéressant, quand toutes les journées se ressemblent, et quand, par une Providence spéciale, dans le cours de toute une année on a été préservé de tout accident fâcheux et même de toute alarme? Au lieu de vous raconter des anecdotes, qui ne vous apprendraient rien, j'essaierai de vous tracer une esquisse de la vie du Missionnaire au Tché-ly; mon travail, tout simple qu'il sera, ne sera peut-être pas inutile; peut-être même offrira-t-il l'intérêt de la nouveauté dans certains détails qui jusqu'ici auraient été laissés dans l'oubli.

Notre petite mission compte environ 20000 chrétiens, sur une étendue de pays qui peut avoir 80 ou 90 lieues de long sur 30 lieues de large. Les Missionnaires qui visitent ces chrétiens sont au nombre de 11 dont un prêtre chinois. Comme vous le voyez, c'est un peu moins de 2000 chrétiens pour chaque Père. Chaque Missionnaire, pour évangéliser son troupeau et administrer les Sacrements, doit se transporter dans 40 à 50 localités, distantes entre elles de 2, 3, 4 Kilomètres, quelquefois de 20 ou 25 Kilomètres. Les voyages se font dans de petites voitures couvertes, où l'on a juste la place nécessaire pour mettre sa chapelle, son lit et son petit trousseau avec sa personne. Ces voitures sont traînées soit par des mulets, soit par des ânes, soit par des bœufs ou des vaches. A être conduit par des vaches on ne va pas vite; mais on n'en est pas plus mal, le cahot du char en est moins dur, et on peut réciter son bréviaire ou étudier à loisir. Les chemins sont toujours bons, excepté après les grandes pluies qui tombent en juillet; aux autres époques de l'année, le temps est toujours sec, et les chemins le sont aussi. En arrivant dans une chrétienté, pendant que le catéchiste met ordre aux bagages, le Père se rend à la chapelle, où il trouve les chrétiens réunis, et il les bénit. Quelques-unes de ces chapelles sont assez bien bâties et ne seraient pas dédaignées dans nos villages de France. La plupart ne sont que de simples chambres, les unes appartenant en commun à la chrétienté, les autres prêtées par les propriétaires chrétiens. Un autel, ordinairement en maçonnerie, quelquefois formé d'une table recouverte d'un linge, quelques images, font tout l'ornement de ces modestes sanctuaires; quand la propreté y règne on est heureux; mais bien souvent le premier soin du Père, après avoir donné la bénédiction aux chrétiens, doit être de prendre la direction des balais, et de donner des ordres pour le nettoyage du sol et des murs. —— En sortant de la chapelle, le Père est introduit dans une chambre, qui quelquefois appartient à la chrétienté, mais qui plus ordinairement est cédée par une famille pour le temps de la mission. Cette chambre n'est pas un palais; et on n'y trouve pas beaucoup d'espace pour se promener. Presque la moitié est occupée par le Kang espèce de long fourneau en briques, haut d'environ 70 centimètres, qui sert de lit, et qui est chauffé en hiver; un 3e quart de la chambre

est prise par une armoire et une ou deux tables ; reste un 4e quart pour le fauteuil en bois sur lequel s'assied le Père, et pour les visiteurs. Cette chambre a au moins l'avantage d'être assez élevée. Les Chinois ne bâtissent jamais d'étages ; mais leur rez-de-chaussée est d'ordinaire assez haut. Les constructions sont en briques non cuites, qui sont seulement séchées au soleil ; les maisons un peu riches sont revêtues à l'extérieur d'une couche de briques cuites, et surmontées d'une haute galerie. Les villages n'ont pas plus vilaine apparence que nos villages de France ; on trouve même, quand on s'approche du midi de la France, beaucoup de villages qui sont incomparablement plus malpropres et plus mal bâtis que les villages du Tché-ly. Il n'y a presque pas de hameau qui n'ait une ou deux maisons annonçant de l'aisance. Mais ce n'est pas à cette enseigne qu'il faut chercher les chrétiens, sauf de rares exceptions : jusqu'ici « Pauperes evangelizantur. » —— Quand le Père a pris possession de sa chambre, les chrétiens viennent le saluer par de grandes prostrations, et lui demander des nouvelles. En ce moment ils interrogent beaucoup sur l'affaire de Tien-tsin, et sur les affaires de France, dont tous les Chinois sont instruits. Nous tâchons de rassurer nos chrétiens, et nous passons vite à d'autres questions moins désagréables et moins embarrassantes pour nous. —— En quoi consiste le travail du Missionnaire dans chaque chrétienté ? Le matin à la messe il déploie les richesses de son éloquence devant un auditoire qui varie de 10 à 100 personnes, et qui, par extraordinaire, peut quelquefois s'élever un jour de grande fête à 150 ou 200, quelquefois 500, 1000 personnes. Dans la journée, une ou deux fois, il réunit les enfants pour l'explication du catéchisme, et il peut y convier aussi les grandes personnes. Puis il entend 10, 15 ou 20 confessions par jour. Le reste du temps est employé à causer avec les fidèles, à traiter de certaines affaires, comme, par exemple, de l'érection ou de la réparation d'une chapelle, de l'ouverture d'une école pour les enfants ; enfin il est bon de ne pas négliger entièrement l'étude de la langue écrite. Par intervalles, on viendra vous chercher pour porter les derniers sacrements à un malade ; mais cela assez rarement ; sur 2000 âmes qui sont à la charge d'un Missionnaire, il n'en meurt pas tous les jours une demi-douzaine. Voilà notre besogne ordinaire en mission. Vous voyez qu'elle est des plus simples, des plus humbles, et qu'elle est loin d'être accablante. —— Et la conversion des païens, on ne s'en occupe donc pas ! — Oui, nous nous en occupons ; mais jusqu'à présent le zèle est obligé de se renfermer dans des limites très-étroites. Nous ne pouvons pas aller nous-mêmes chercher les païens, prêcher sur les places publiques, distribuer, comme font quelques ministres protestants, des bibles dans les foires ; nous exciterions la risée du public en pure perte. Tout se borne pour nous à tâcher d'attirer les païens par les chrétiens ; les chrétiens étant en rapports journalier avec les païens, causent de religion, et par leur exemple, encore plus que par leurs paroles, font naître le désir d'embrasser la Religion chrétienne. Leur influence serait encore incomparablement plus grande, s'ils appartenaient à une classe moins pauvre de la société. Dans un pays, où l'orgueil est si développé, et où tout l'honneur est aux richesses et aux dignités, les chrétiens étant pauvres et sans instruction, la religion ne peut pas être en honneur. Malgré cette difficulté, il y a des conversions, surtout dans les pays habités par les nouveaux chrétiens ; les anciens chrétiens nous amènent peu de catéchumènes ; les païens de leurs villages sont habitués à les voir, ils ne leur font pas la guerre, ils les laissent en paix pratiquer la religion, mais ils n'ont pas le désir de les imiter. Cette année encore, bien que l'affaire de Tien-tsin ait jeté partout la terreur, notre mission compte plus de 1300 baptêmes d'adultes. Ainsi la conversion des païens est loin d'être tout à fait négligée. Mais c'est une œuvre qui avance lentement. Les chrétiens y travaillent concurremment avec les Missionnaires ; les chrétiens amènent les païens au Père pendant le temps de la mission ; le Père encourage ceux qui désirent le baptême, les interroge sur le catéchisme et les prières, et pourvoit aux moyens de les faire instruire. —— Après avoir passé 7 ou 8 jours, quelquefois seulement 1 ou 2 jours dans un endroit, selon le nombre des chrétiens, on le quitte pour se rendre dans un autre. Ainsi se passe toute l'année, sauf le mois de juillet qui est le mois des vacances. Quand toutes les missions sont terminées, le temps qui reste est employé à visiter une seconde fois les principales chrétientés. Les fidèles ont ainsi la facilité de s'approcher des Sacrements plusieurs fois dans l'année. ——

Mais ne meurt-on pas de faim dans un affreux pays comme la Chine ? — La Chine n'est pas un pays plus affreux que les autres. Au Tché-ly le sol est très-fertile, et on y trouve à peu près tous les produits de l'Europe, et de plus, beaucoup de choses qu'on n'a pas en Europe. Blé, orge, millet, sarrazin, maïs, riz, sorgo, sésame ; voilà pour les grains. Raisin, poires, pêches, abricots, jujubes, voilà pour les fruits. Les animaux dont la chair sert de nourriture sont, le bœuf, le mouton, le porc, différentes espèces de volailles, telles que poules, canards, pigeons. Mon énumération est fort incomplète : je veux seulement vous prouver que les vivres de tout genre ne manquent pas. Elles sont d'ailleurs à très-bas prix ; et les chinois ne font pas mal la cuisine. —— Vous voyez qu'on peut être Missionnaire en Chine sans se croire un héros et sans avoir besoin de déployer tous les jours des vertus héroïques. On a beaucoup exagéré les privations, les fatigues, les souffrances de cet apostolat. Sans doute il y a à souffrir. Il faut vivre continuellement avec des gens grossiers et ignorants ; il faut supporter, sans avoir l'air de s'en apercevoir, leurs importunités ; n'être pas trop délicat sur l'article de la propreté ; il ne faut pas trop se formaliser de défauts que nous ne sommes habitués à rencontrer ni si souvent, ni au même degré chez les Européens, tels que le manque de droiture et de franchise. Ce sont de petites croix semées sur le chemin du Missionnaire ; elles ne sont pas si lourdes qu'on se l'imagine, et serait bien délicat qui s'aviserait de s'en plaindre. Pour s'y soumettre de bon cœur, la vertu la plus vulgaire suffit. —— Savez-vous quels sont ceux qui se trouveraient mal ici ? Ce seraient ceux qui viendraient dans l'espoir de trouver des aventures, de voir et d'entendre de l'extraordinaire, ou de devenir

eux-mêmes des hommes extraordinaires dans la carrière apostolique. Il n'y a rien de plus prosaïque que ce pays, que l'esprit et les mœurs de ses habitants; rien de plus prosaïque que les voyages et les occupations du Missionnaire; rien de plus modeste et de plus humble que les fruits de son zèle. S'il se fait quelques conversions, ordinairement ce n'est pas même le Missionnaire qui en est l'instrument, ce sont les chrétiens. Le Missionnaire n'est qu'un catéchiseur, un baptiseur, un confesseur. Quiconque sera content de remplir un rôle si modeste, sera très heureux en Chine; il trouvera qu'on y est très-bien, pour l'âme et pour le corps, et il y travaillera utilement au salut des âmes. Si de plus c'est un saint, il suscitera des saints, et opérera des conversions par milliers. S'il n'a qu'une vertu ordinaire, ses travaux porteront moins de fruits; mais ils en porteront et même beaucoup. —— Parmi les épreuves du Missionnaire je n'ai pas mentionné la langue chinoise. C'est certainement une épreuve. Ceux qui débutent, doivent se résigner à souffrir un peu pendant deux ans. On ne comprend pas tout ce qu'on entend; et on a peine à faire comprendre ce que l'on veut dire. Tous les Pères sont d'avis que, passé deux ans, on connait suffisamment la langue pour la comprendre et la parler très facilement. Il faut beaucoup moins de temps pour se mettre en état de confesser, de faire le catéchisme et de donner des missions. Les nouveaux arrivés qui essaient leurs ailes pour la première fois et qui s'en vont au district faire des missions, savent à peine quelques mots du langage parlé, attendu qu'on ne peut guère apprendre à parler à la résidence. On apprend dans le district en prêchant, en causant, en confessant; pour commencer, il suffit de savoir un petit nombre des mots les plus usités dans la conversation, et d'avoir quelques questions pour aider les pénitents au confessional. —— L'étude que les nouveaux venus font à la résidence, c'est l'étude des livres. La langue écrite, comme vous l'avez entendu dire, diffère beaucoup de la langue parlée. Cette étude demande du temps; il faut même la continuer toute la vie, si l'on ne veut pas oublier rapidement. Mais on peut y faire de grands progrès assez vite et sans trop de peine, si l'on suit une bonne méthode. M. Stanislas Jullien, professeur de langue chinoise à Paris, enseigne une excellente méthode; en se servant de ses livres, on peut apprendre la langue écrite aussi facilement en France qu'en Chine: ici nous n'avons guère d'autre secours que ses ouvrages, du moins pour commencer. Depuis 6 mois j'ai un charmant petit compagnon d'étude. C'est un jeune homme de 18 ans qui n'a pas étudié beaucoup, mais qui est fort intelligent. Dans un de nos collèges de France, il passerait certainement pour l'un des élèves les plus intelligents. J'ai fait sa connaissance dans son village au moment de la mission, et je l'ai pris pour catéchiste. Dans mes temps de loisir, je tâche de déchiffrer, à l'aide d'une traduction les livres classiques chinois, puis je les lui explique, et lui m'apprend la langue parlée. Quand nous sommes fatigués de ce travail, nous nous reposons dans la lecture des ouvrages chrétiens, qui sont incomparablement plus faciles à comprendre. Il est très-causeur, comme tous les Chinois, et il a une quantité prodigieuse d'histoires qu'il raconte fort agréablement. Ses histoires ont le double avantage de me délasser l'esprit, et de me mettre au courant des idées et des usages qui ont cours en Chine. —— Je vais bientôt recommencer ma tournée de Missionnaire. Il y a déjà 18 jours que le mois de nos vacances est écoulé, et je suis encore à la résidence, ainsi que la plupart de nos Pères. Les pluies abondantes et fréquentes qui sont tombées dans la dernière quinzaine, nous ont retenus ici. Les rivières et les canaux sont débordés, et il y a de grands lacs au milieu des terres cultivées. Les chemins sont devenus des rivières. Beaucoup de nos villages sont dans l'eau; pendant un ou deux mois je serai obligé de voyager en barque dans les endroits où l'on se sert ordinairement de voitures. Veuillez, etc.

S. Couvreur S. J.

Extrait d'une lettre du P. Petitfils. —— *Hao-Tsuen, 27 janvier 1872.* —— Le 31 Décembre dernier, trois mandarins de la ville de Shien-Shien étaient venus offrir leurs vœux de 1er de l'an à la résidence. Le P. Leboucq en qualité d'introducteur les conduisit à la chapelle, qu'ils manifestèrent l'intention de visiter. Là, ils admirèrent surtout l'autel, travail artistique du F. Winsbach, autel surmonté d'une belle statue du Sacré-Cœur qui porte encore l'empreinte, mais légère, du fer des Rebelles qui nous visitèrent en Février 1868. Le P. Leboucq leur dit que c'était là l'image de Celui que nous adorons, et il ajouta que comme c'est faire honneur à des amis que d'honorer ce qu'ils vénèrent, ce serait à eux mandarins une gracieuseté à faire à tous les Missionnaires de Shien-Shien que de saluer cette statue. Nos grands hommes Chinois ne se le firent pas dire deux fois et, revêtus de tous leurs insignes, firent les 3 Koto et les 9 prosternements, absolument comme s'ils eussent été devant l'Empereur. Je dois ajouter qu'auparavant, le P. Leboucq avait fait étendre devant l'autel un tapis sur lequel ils firent leurs prostrations à Notre-Seigneur. Après cette cérémonie l'un des Chinois qui accompagnaient le Père, faisait cette réflexion: « Voilà 3 Mandarins qui, dans le cours de leur vie n'ont jamais fait une meilleure action. » Priez, mon bien cher Frère, pour que ces 3 mandarins achèvent de rendre cette action tout à fait bonne, en se convertissant.

Les visites des mandarins font le plus grand bien à notre Mission, et croyez bien que si ....

. . . . le prestige de la France avait ici disparu ; les échanges de politesse et de bons rapports ne seraient ni si intimes, ni si fréquents. Et c'est encore ce prestige de notre France, toujours le Ta-ta-Ko (La Grande France) comme nos Chinois l'appellent, qui protège les Missionnaires de Chine, à quelque nationalité qu'ils appartiennent. Les événements d'Europe n'ont donc pas eu ici tout le retentissement que nous aurions pu en redouter. Dans notre Tché-ly nous sommes loin dans l'intérieur des terres et c'est un bienfait. Les Chinois se préoccupent beaucoup du voyage du Tsem-Yo : ce voyage de leur ambassadeur est un bien ; païens et chrétiens se disent que la France est toujours puissante puisque les Ta-jen de leur puissant Empire et l'Empereur lui-même, ce fils du Ciel sont obligés de compter avec elle. M. de Rochechouart, qui est le promoteur de ce voyage du Tsem-Yo, et nos diplomates français, qui se sont montrés difficiles pour traiter avec ce grand homme Chinois, ont été bien inspirés ! Ces sages lenteurs apportées aux conférences diplomatiques avec son ambassadeur, sont un excellent moyen pour faire comprendre au fils du Ciel que son prestige en France n'égale pas celui que la France, même (momentanément) vaincue, possède en Chine. Aussi nos Chinois redoutent-ils une guerre avec la France et les autres Puissances lésées dans le massacre de Tien-tsin. Tien-tsin est toujours tenu en respect par des navires de guerre Européens et ces navires rassurent peu les Tien-tsinois, dont la conscience, depuis leur grand méfait de 1870 n'est guère tranquille. Cette année qui vient de finir leur a été funeste. Beaucoup de leurs maisons ont été renversées, bien des personnes ont été écrasées sous les décombres ou ensevelies au sein des eaux. A 10 lieues à la ronde, les récoltes ont été détruites et la famine arrive à grands pas : devant elle, de nombreux Chinois, les mêmes qui, en 1870, ont poussé au massacre, s'organisent maintenant, en se voyant sans ressources, en bandes connues sous le nom tout rassurant de Kan-tao-houé (Compagnie du sabre qui coupe bien). Ces honnêtes voleurs qui détroussent les voyageurs n'attentent qu'à la vie de ceux qui leur résistent. Quelques-uns de cette compagnie d'élite parcourent, les uns à pied, les autres à cheval, une partie du terrain que j'évangélise. Priez pour que je ne tombe pas entre leurs mains.

La lettre suivante du même Père . . . a été adressée au R. P. Provincial. —— Wan-jin-Kia-tchuang, le 19 Avril 1872.

La cellule, d'où je vous écris, était naguère habitée par un bonze ; et voici à quel coup de la bonne Providence je dois d'être installé dans l'ancienne demeure d'un serviteur de Fo et d'un moine bouddhiste. —— Il y a une dizaine d'années, un habitant d'un village voisin, sorcier de son métier, et, de plus, peintre décorateur d'idoles et de pagodes, se convertit à la vraie foi. Voulant faire partager à d'autres la grâce qu'il venait de recevoir, il transporta ses pénates à Wan-jin-Kia-tchuang, où il comptait quelques parents, et, s'improvisant prédicateur, exposa de son mieux, aux païens qui consentaient à l'entendre, les principales vérités du catholicisme et les erreurs grossières de leur religion. Notre homme, connaissant à fond la théogonie bouddhique, ne tarissait pas sur ce dernier point. Dieu bénit la prédication du nouvel apôtre ; beaucoup de païens abjurèrent leurs erreurs, et ceux qui furent trouvés suffisamment instruits reçurent le baptême. Aujourd'hui Wan-jin-Kia-tchuang compte 141 néophytes, sans parler d'un certain nombre d'autres actuellement englobés dans des chrétientés nouvelles formées du démembrement de la nôtre. —— Les chrétiens s'étant ainsi peu à peu assez multipliés pour constituer dans le village un groupe considérable, il leur vint en pensée de demander le partage, entre eux et leurs concitoyens idolâtres, des propriétés communales consacrées au culte. Ces propriétés ayant été construites ou achetées à frais communs par tous les habitants, à une époque où le village ne comptait pas un seul chrétien, ceux d'entre eux qui s'étaient convertis avaient bien le droit de rentrer en possession des déboursés faits autrefois par eux en faveur d'une religion qui n'était plus la leur. Ce droit était d'ailleurs assez important, pour qu'on ne négligeât pas de le faire valoir ; car les propriétés en question se composaient d'une pagode, d'une bonzerie aux nombreuses cellules encloses de trois cours, et de 60 arpents de bonnes terres. —— Cette revendication des chrétiens donna lieu, comme on devait s'y attendre, à des discussions qu'on put croire un moment ne devoir jamais se terminer. L'accord toutefois finit par se faire, et le partage s'accomplit avec une irréprochable équité. Tout d'accord, la pagode fut laissée aux païens, avec ses idoles de toutes formes et de toutes couleurs, rangées en demi-cercle sur une estrade au fond de l'édifice sacré. Ces Pou-ssahs, comme tous ceux qui ornent les temples de Fo, se font remarquer par leur ventre monstrueux (emblème du bonheur) ; par de longues et larges oreilles (signe d'intelligence) ; et par leurs yeux aux regards menaçants. Bien qu'ils soient bariolés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, c'est cependant le rouge qui domine. Le rouge fascine le Chinois, qui, à la vue d'un objet teint en écarlate, ne manque jamais de s'écrier : « Hao-Kin-tiktichui (C'est terriblement beau) ! » Mais il n'y avait plus rien là qui pût séduire nos catéchumènes ; aussi, de tout le mobilier du temple, n'acceptèrent-ils qu'une cloche sur les deux qu'il possédait. C'est elle qui maintenant les convoque à la prière. Ce premier point réglé, les autres ne souffrirent plus de difficulté. Trente arpents de terre, deux des cours de la bonzerie, et 12 cellules sur 24 furent adjugés

sans conteste à nos catéchumènes, pour en faire tel usage qui leur plairait. —— C'est une de ces 12 cellules que j'occupe en ce moment. Elle est très sombre, car ma fenêtre ouvre sur le mur de la pagode qui, n'en étant éloigné que de 3 pieds, la domine et l'aveugle ou peu s'en faut. Je vis donc dans le voisinage immédiat de cette assemblée de Mo-Koué (démons) auxquels, le 1er et le 15 de chaque lune, le bonze vient offrir son encens et ses prières. Ce bonze est un brave homme, qui s'acquitte de ses fonctions sacrées machinalement et par forme de métier. Il ne nous garde aucune rancune; à l'occasion il se montre même plein de politesse et de prévenances pour votre serviteur. Jugez-en par le trait suivant. Dernièrement, j'arrivais à l'improviste à Wan-jin-Kia-tchuang; aucun de mes chrétiens n'était donc là pour me recevoir. Le bonze accourt aussitôt, prend mon cheval par la bride, l'attache à un arbre devant la pagode et se hâte ensuite d'aller prévenir mes chrétiens de la venue du Lao-ié (Missionnaire). Que notre divin Maître le récompense de sa bonne action en ouvrant ses yeux à la lumière de l'Evangile! ——

Voulez-vous maintenant vous faire une idée de la façon dont la justice est rendue en Chine? Ecoutez le court récit de ce qui s'est passé sous mes yeux à Wan-jin-Kia-tchuang. Le 20 décembre dernier, rentrant dans ma chrétienté, je trouve tous les païens du lieu en grand émoi et tout occupés au déménagement de leurs meubles, y compris les portes et les fenêtres de leurs maisons. Nos chrétiens, au contraire, un seul excepté que je rassurai bientôt, restaient en repos, tranquilles spectateurs de l'agitation et des préparatifs de départ de leurs concitoyens idolâtres. Voici la cause de l'alerte à laquelle ces derniers étaient en proie. —— Depuis 2 ou 3 ans, un païen du village, aidé de quelques complices, se livrait à la fabrication de fausses sapèques, et avait été dénoncé à l'autorité supérieure par un autre païen, son ennemi. En conséquence de cette dénonciation, le 19 décembre, à la chute du jour, une troupe de 15 satellites s'était inopinément abattue sur Wan-jin-Kia-tchuang. Leur premier soin avait été de saisir le coupable et ses complices et de les garrotter solidement. Jusque-là, rien à dire; les satellites étaient dans leur droit; mais ils se hâtèrent d'en sortir. Non contents d'une forte somme, payable à l'instant même par tous les païens solidairement et sans distinction d'innocents et de coupables, ils se répandent dans les maisons des idolâtres, enlèvent tout ce qu'ils trouvent à leur convenance, puis s'éloignent, chargés d'argent et de butin, mais avec promesse de revenir prochainement. —— Croyez-vous que les victimes de cet odieux pillage et de ces exactions illégales aient porté plainte au mandarin? Ils n'en ont pas même eu la pensée; ces violences et ces spoliations des justiciables par les satellites appartiennent si bien aux us et coutumes des prétoires, que nos villageois connaissent d'avance l'inutilité de toute réclamation. Leur unique souci fut donc de soustraire le plus promptement possible le peu qui leur restait à la rapacité des satellites dont le retour était annoncé. De là, ce branle-bas général, et le déménagement hâtif dont je parlais tout à l'heure. Comme je traversais le village au plus fort de ce travail de sauvetage, pour aller administrer un chrétien malade: « Pourquoi, dis-je aux païens que je voyais à l'œuvre, pourquoi déménagez-vous ainsi? Voyez les chrétiens comme ils sont tranquilles; que ne les imitez-vous? — Les satellites, me répondaient-ils, n'ont pas osé toucher aux chrétiens, parce qu'ils n'ignorent pas que le Lao-ié leur obtiendrait justice du mandarin; mais nous, qui n'avons pas le Lao-ié pour nous protéger, nous ne voulons pas être exposés sans défense à la rapacité de ces pillards. Et voilà pourquoi nous fuyons avec tout ce qui nous appartient. » J'ai appris depuis que les prétoriens n'avaient plus reparu dans le village. Quant au faux-monnayeur, première cause du mal fait à ces pauvres gens et de leur panique, il s'est tiré d'affaire moyennant une forte somme payée au mandarin. En Chine, il n'est pas de procès civil ou criminel qu'on ne gagne à prix d'argent.

Dans mes lettres précédentes, je vous ai parlé des terribles ravages causés par l'inondation des mois d'août et de septembre de l'année dernière. Les souffrances de nos pauvres Chinois ont donc été très-grandes cet hiver. En ce moment, ils renaissent à l'espérance, grâce aux belles apparences des prochaines récoltes. Mais il faut vivre d'ici à la moisson, et, pour le faire, beaucoup d'entre eux en sont réduits à se nourrir des feuilles d'arbres qui commencent à peine à se développer. Il font aussi leur pâture (c'est ici le mot propre) d'une foule d'herbes réservées en France aux bœufs et aux chevaux. Les jeunes pousses de la luzerne, portées au marché, y sont achetées à un prix assez élevé par nos Chinois qui les accommodent en salade. De tous les arbres, c'est l'orme dont la feuille est la plus recherchée comme aliment. Cette année, dans les districts où la disette se fait sentir, ces arbres et bien d'autres seront privés de tout feuillage avant un mois. Le spectacle d'une si affreuse misère nous déchire le cœur. Après deux jours d'une pluie bienfaisante, la terre est suffisamment préparée pour les semailles du sorgho et du millet, auxquelles nos cultivateurs sont occupés en ce moment. Celle du froment a eu lieu, l'automne dernier, aussitôt après le retrait des eaux. La moisson du blé aura lieu au mois de juin, celle du sorgho et du millet, au mois de septembre. — Ce dernier mois nous amène ici un véritable printemps; c'est le mois de mai du Pé-tché-ly. Alors seulement nos campagnes se montrent dans tout l'éclat de leur beauté et de leur parure; et nous n'y sommes pas indifférents. Le froment et le sorgho ne sont pas les seuls produits de nos industrieu

Chinois sachent tirer du sol, d'ailleurs assez maigre, de notre province. A peine la coupe des blés est-elle terminée, que, sur les mêmes terrains, nos paysans sèment le maïs et diverses espèces de pois, qu'ils récoltent en Septembre avec le sorgho et le millet. Vous le voyez, notre Pé-tché-ly Oriental est, grâce au travail de ses habitants, un pays fertile et dont on aurait tort de médire. Plût à Dieu que la moisson spirituelle y fut aussi abondante que celle dont nos champs sont couverts! Nous ne verrions plus nos chrétientés jetées de loin en loin sur l'immense étendue du Pé-tché-ly, comme les oasis dans le Sahara. Le cœur du Missionnaire se serre tristement lorsqu'il parcourt ces vastes districts si peuplés, et qui cependant, aux yeux de Dieu et aux siens, ne sont qu'une triste solitude, parce qu'ils ne renferment pas une seule âme qui vive de la vie de la foi et de la charité. — Depuis deux mois cependant, et sur divers points de la mission, le mouvement des esprits et des cœurs renaît et se propage. En dehors et au-dessous de la grâce qui en est la vraie cause, ce mouvement est favorisé par le calme qui se fait autour de nous, et qu'avait si cruellement interrompu la sanglante catastrophe de Tien-tsin. Les bruits de guerre ou de persécution s'éloignent et s'éteignent. L'accueil fait au fameux Memorandum chinois, par les chargés d'affaires européens en résidence à Péking, est pour beaucoup dans cet apaisement. Grâces en soit rendues surtout aux représentants de la France et de l'Angleterre, M. de Rochechouart et M. Wade, qui ont si bien réfuté les calomnies ridicules et odieuses de la chancellerie du Céleste-Empire. M. le comte de Rochechouart en particulier, avec l'intrépide franchise qui le caractérise, a imprimé au misérable pamphlet, dont la cour de Péking endossait la responsabilité, une flétrissure ineffaçable. Sa réponse, écrite en un langage aussi chrétien que français, est une belle page d'histoire. Elle honore également et son auteur, et notre chère patrie, que M. le comte de Rochechouart a jusqu'ici représenté si dignement en ces contrées lointaines. —— Mais, revenons à ce mouvement vers notre sainte religion, dont je vous signalais tout à l'heure l'heureuse reprise dans notre province, et permettez-moi d'énumérer quelques faits à l'appui. Je reçois ce matin même (19 avril) la visite d'un de nos catéchistes excurrens. Il m'apporte une liste de 7 familles, dont tous les membres viennent de se déclarer catéchumènes. Quatre familles, appartenant à une de nos chrétientés où ce même catéchiste faisait, il y a un mois, une halte de 5 jours, ont aussi donné leurs noms et déclaré leur intention de se préparer au baptême. Le 14 du présent mois, les chefs de trois autres familles sont venus me prier de les instruire et de les recevoir dans notre sainte religion. J'apprends, en même temps, qu'au sud de la mission, les PP. Bruneyre et Octave voient chaque jour des païens en grand nombre répondre à leur appel et grossir la liste des catéchumènes. Cette nouvelle me réjouit le cœur. Puisse bientôt le midi de notre Vicariat renfermer, proportionnellement à sa population, autant de néophytes que les districts du Nord, et la somme totale de nos chrétiens du Pé-tché-ly sera quintuplée! — Ce qui manque, là encore plus qu'ailleurs, ce sont les Missionnaires. Le P. Octave, pour ne citer qu'un exemple, est chargé d'un immense district, comprenant les deux préfectures de Kouam-pin-fou et de Tai-min-fou; or, il est seul, absolument seul, pour y accomplir l'œuvre de l'évangélisation des païens et de l'administration des chrétiens. Nos dix millions d'infidèles font donc appel à votre charité, mon R. Père, et réclament de vous de plus nombreux apôtres. Cet appel sera entendu, j'en ai la douce et ferme confiance.

Kiang-nan. —— Lettre du P. Pfister au R.P. Ern. Chambellan. —— Chang-hai, 9 Mai 1872.

Mon R. Père. — P.C. — . . . Je vous envoie le récit écrit par le P. Rabouin d'une petite œuvre commencée à Chang-hai, dont j'ai touché un mot dans mon second volume "le Kiang-nan en 1870 et 1871." Voici comment s'exprime le bon P. Rabouin, bien dévoué à cette œuvre.

" Tous les voyageurs qui ont visité le Céleste-Empire, ont été frappé du triste et dégoûtant spectacle de la mendicité en ce pays. Chaque grande ville compte ses mendiants par milliers, et les campagnes en ont à proportion. La plupart sont couverts de plaies plus ou moins hideuses, qu'ils ont soin d'étaler aux regards et quelquefois même d'augmenter afin d'exciter la pitié des passants. C'est surtout en hiver que leur état est vraiment pitoyable. Vous les voyez errants dans les rues, grelotant de froid sous les haillons qui les couvrent à moitié, la plupart portant sur leurs épaules une natte grossière qui retombe en avant et en arrière en forme de dalmatique. La nuit pendant les plus grands froids beaucoup n'ont d'autre lit que le pavé des rues, où on les trouve parfois le matin morts de froid: d'autres plus heureux, à l'aide de quelques sapèques, fruit de la collecte du jour, peuvent se procurer un misérable abri dans un pauvre hangar, ou trouvent place dans quelqu'une de ces maisons de refuge que le gouvernement Chinois leur ouvre à cette époque de l'année. Bien qu'insuffisantes pour le nombre des malheureux à recueillir, assez mal tenues, et surtout fort malpropres; ces maisons cependant rendent à beaucoup de mendiants un inestimable service. Que n'est-elle là avec ses Sœurs de Charité, la religion X^tienne —

pour faire de ces asyles, des hospices où l'on soignerait les âmes en même temps que les corps. —— Toutefois, depuis ces deux dernières années, nous avons pu parvenir à franchir le seuil de l'un de ces refuges, situé à une petite ½ lieue de notre Scolasticat de Tom-Ka-Don. Nos Frères Scolastiques chinois s'y sont introduits durant l'hiver de 1870-71 et se sont mis tout de suite à l'œuvre pour consoler les pauvres, surtout les malades, et leur enseigner les premiers éléments de la Doctrine chrétienne. —— Bien que tous païens, ces pauvres gens écoutèrent d'abord avec respect, à l'exception de quelques natures dégradées qui firent mine, les premières fois, de tourner en ridicule ces nouveaux prédicateurs du Tien-tchou-tong, mais bientôt ils furent réduits au silence, et nos Frères purent parler en assurance de Jésus Notre Seigneur, du Ciel, de l'enfer, avec autant de liberté qu'ils eussent eu dans un hôpital catholique. Leur parole ne devait pas rester stérile: elle tombait sur une terre facile à cultiver: la racine de l'orgueil est peu profonde chez nos pauvres mendiants, et dès lors la foi entre comme toute seule dans le cœur de plusieurs. La prudence néanmoins exigeait de ne les baptiser qu'en danger de mort, et cependant le chiffre des baptisés durant ces 18 mois monte à une centaine dont la moitié est allé au Ciel jouir des fruits de leur baptême.

Pour assurer les progrès de l'œuvre et la persévérance des néophytes survivants, les Supérieurs nous ont permis, cette année, de bâtir un petit refuge pour les mendiants malades. C'est un commencement d'hôpital, et aussi un centre de réunion pour nos pauvres où ils viennent le Dimanche entendre l'explication de la Doctrine, et de temps en temps, assister au St Sacrifice de la Messe. Deux chambres déjà ont été construites à cet effet, et 2 autres sont en construction, dont l'une doit servir de chapelle ou d'oratoire. Le gardien est un ancien mendiant, du reste intelligent et zélé pour le salut de ses frères. Il s'en va par les rues recueillir les plus malades, et les plus abandonnés, les amène à la maison, les instruit, et dans le cas de nécessité les baptise. Il se nomme Joseph, et fait son possible pour imiter, sur la terre, celui qui ouvre les portes du Ciel. —— Dimanche dernier, octave du Patronage de ce grand Saint, nous avons eu une cérémonie touchante et quelque peu solennelle à l'église voisine du refuge. C'était le supplément des cérémonies du baptême pour 10 de nos néophytes dont 4 devaient faire la 1re Communion. Deux jeunes gens de nos meilleures familles chrétiennes de Tom-Ka-Don, appartenant à la Congrégation de la Ste Vierge, avaient voulu contribuer à cette fête en fournissant à nos pauvres des habits fort propres, et en acceptant avec joie l'offre de leur servir de parrain. Sous ces vêtements nos hommes étaient si bien transformés et se tenaient si parfaitement que personne n'aurait pu deviner leur condition ordinaire. Il faut dire que la veille, après les avoir confessés et préparés à la cérémonie du lendemain, je leur avais dit qu'il fallait se présenter proprement, la figure bien lavée. Quelques-uns me demandèrent s'il fallait aussi se raser la tête, et faire tresser la queue. C'était une question délicate, car une des industries des mendiants est de garder tous les cheveux et de les hérisser de la façon la plus barbare possible, et les priver de ce gagne pain pouvait paraître trop rigoureux. Je me gardai d'insister sur ce point, laissant pleine et entière liberté, pourvu qu'ils fussent peignés et arrangés décemment. Le lendemain je fus bien surpris de les voir tondus comme des gens comme il faut: c'était certainement une grande marque de bonne volonté dans ces pauvres néophytes.

Nos gens récitèrent donc leurs prières à deux chœurs avec un ensemble qui ne manquait pas de charmes, pendant toute la Messe, puis eut lieu la cérémonie selon le rituel, et celle-ci achevée, on leur servit un petit déjeuner à l'effet de dilater encore les cœurs. Du reste ils avaient bien mérité cette petite faveur par leur assiduité à rester 2 jours durant, pour se disposer à la fête, et cela nonobstant le gain considérable qu'ils pouvaient espérer ces jours là. C'était la grande réunion annuelle des bonzes du pays à la pagode de Long-toa, pour la consécration de nouveaux bonzes, et à cette occasion la route est couverte de pèlerins qui se rendent en grand nombre à la pagode. Et un mendiant qui sait saluer comme il faut les voyageurs peut en un jour ramasser jusqu'à 200 sapèques (1 fr.), somme considérable pour lui. Il faut donc avouer que nos pauvres ont fait preuve de bonne volonté en se privant d'une si belle occasion. —— Telle est l'œuvre des mendiants, commencée ici il y a deux ans, et qui, nous l'espérons, prendra de nouveaux accroissements. Peut-être qu'en lisant ces lignes, on se dira: qui peut compter sur de pareils gens livrés à l'oisiveté d'une mendicité journalière! On peut répondre d'abord que parmi nos mendiants (nos néophytes du moins) plusieurs sont tombés dans cet état sans qu'il y ait de leur faute; tantôt ce sont de pauvres enfants disgraciés de la nature, atteints de maladies de la peau, etc., que les parents eux-mêmes refusent de nourrir. D'autres fois ce sont des apprentis ou des ouvriers, qui tombés malades, ont été un jour impitoyablement chassés de l'atelier où ils se trouvaient. —— Mais admettons qu'ils soient devenus mendiants par leur faute, est-ce là le péché du St Esprit! et ne peut-on pas en recevoir le pardon? Sans doute, dira-t-on, à la condition de ne pas retomber. Soit, mais combien parmi eux manquent aujourd'hui des forces nécessaires pour travailler, ou ne peuvent faire les premiers frais pour commencer. Et nous espérons bien peu à peu en retirer de leur vagabondage, en leur fournissant quelque honnête moyen de gagner leur vie, et d'assurer leur persévérance. —— Pour conclusion, c'est comme du temps de N. Seigneur. Le Maître de la maison a invité les grands et les riches à prendre place au festin; les riches et les grands ont repoussé les envoyés du Maître, ils s'en sont allés, qui à sa vigne, qui à son commerce, qui à ses plaisirs. Et le Maître de la maison a envoyé ses gens par les rues et les places publiques pour rassembler les aveugles, les boiteux, les mendiants et les conduire dans la salle du festin: Gloire à Vous, Père Céleste de ce que vous cachez vos secrets aux grands et aux orgueilleux, pour les révéler aux petits et aux humbles.»

Laval juillet 1872. — Relation de la maladie et de la mort du Frère Scolastique Jean Leguay décédé à St. Michel le 7 Mai 1872. ——— Jean Marie Leguay naquit le 18 Février 1847 au bourg de Livré, département de l'Ille et Vilaine. Ses parents étaient d'honorables cultivateurs, vrais Bretons pour la piété et la foi. Le jeune Jean Marie fut adopté et élevé par son oncle et sa tante qui n'avaient point d'enfants. Plus tard il ne parlera qu'avec attendrissement de cette tante bien aimée, une véritable sainte: il lui devait tout, disait-il: la foi, la piété, la faveur d'avoir fait ses études au petit séminaire de Vitré, et enfin sa vocation. Voici quelle en fut l'origine: après avoir lu la vie du P. de Ravignan par le R.P. de Ponlevoy il sentit s'allumer dans son cœur un ardent désir d'embrasser un état qui avait su charmer un si beau caractère et former un pareil saint. Il se présenta donc à Angers au R.P. Foucault qui n'eut pas de peine à reconnaître en lui les marques d'une véritable vocation. Le F. Jean Marie possédait en effet un ensemble des plus heureuses qualités. Caractère vif et enjoué, cœur aimant et généreux, intelligence remarquable, il joignait à tout cela une exquise délicatesse, et un air de distinction qu'il ne devait pas moins aux richesses de sa nature qu'à sa première éducation. Mais sa qualité dominante fut l'énergie de l'âme. Elle parut avec éclat pendant sa dernière maladie et se traduisit par une inaltérable sérénité au milieu des épreuves, des souffrances et jusqu'en face de la mort. Il ressentit à St. Acheul les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. La phtisie pulmonaire se déclara par des crachements de sang, mais peu violents alors, ils ne laissèrent pas soupçonner au malade la gravité de son état. Au mois d'Octobre 1869 il fut envoyé à Laval. Ardent à l'étude, intrépide à la promenade, plein de vie et d'activité, il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait partager avec ses jeunes Frères leur vie de prière et de travail et leurs joyeuses excursions. — A la fin des années scolaires 1870 et 1871 on l'envoya passer ses vacances au bord de la mer, à la maison de campagne de Vannes. Là, dans l'intimité de la vie des vacances, combien ont été charmés par son heureux caractère! Le F. Jean Marie n'avait pas en effet une de ces vertus austères qu'on admire mais qui n'attire pas. Généreux envers Dieu sans doute, comme le prouve la rigueur avec laquelle il châtiait son corps délicat, il n'était sévère que pour lui-même; avec ses frères toujours aimable et gracieux; son cœur savait se dilater et prendre sa part de la joie universelle. Aussi revenait-il de Vannes à St. Michel content et reposé. — Cette année même 1871, au sortir des vacances, il se trouva si bien qu'on osa presque espérer son rétablissement; mais il ne partageait point ces espérances. Sa tante qui, en apprenant sa maladie s'était écriée: « Jean mourra jeune sans doute et ce sera pour son plus grand bien! » sa tante venait d'expirer et l'attirait au ciel. — « Oui, oui, je le savais, je devais mourir cette année, dira-t-il plus tard à un de ses Frères, je l'ai avoué au R.P. Recteur dans mon compte de conscience. Et puis tenez!... j'avais pris bien des fois la résolution de faire chaque mois l'exercice de la préparation à la mort; cette année le bon Dieu m'a fait la grâce d'y être plus fidèle que jamais. » Il commença donc cette année scolaire 1871-1872 avec l'intime persuasion qu'elle serait la dernière pour lui. En effet le 15 Janvier 1872, après une promenade où le F. Jean Marie avait comme d'habitude contribué pour sa part à l'entrain et à la gaieté commune, il revint fatigué à St. Michel; le soir un crachement de sang se déclarait et il entrait à l'infirmerie. Il n'en devait sortir que pour aller au ciel; mais 4 mois encore s'écouleront avant sa délivrance, 4 mois de souffrances et de bénédictions! — Cette première secousse l'émut un peu, et, comme on l'avait condamné à garder la chambre; pour dissiper les idées noires qui venaient l'assiéger, il se mit à chanter: imprudence dont il fut blâmé sans doute, mais qui peint admirablement l'énergie de son âme. Elle allait avoir l'occasion de se déployer toute entière. — Les vomissements de sang le prirent toutes les 12 heures, et, plus abondants chaque fois, ils se prolongèrent ainsi près de 8 jours. Au commencement surtout, il s'impressionna vivement, pensant que chacune de ces crises pouvait l'emporter. Rassuré là dessus, il pria seulement ceux qui seraient présents de lui suggérer des actes de conformité et d'abandon à la volonté divine. Cependant le bon Frère déclinait rapidement et si ces accidents se renouvelaient encore, il allait infailliblement succomber. Ses Frères commencèrent alors une neuvaine à N. D. de Pont-main, la Vierge miraculeuse apparue dans la Mayenne pour annoncer la fin de la guerre avec la Prusse. Le malade s'y unit de tout cœur et avec confiance. La neuvaine devait commencer le lendemain à minuit; or le soir à 11 heures il éprouva un vomissement beaucoup plus persistant qu'à l'ordinaire: ce fut le dernier. A partir de ce jour les forces reparurent, le malade put se lever et avec les beaux jours on le vit sortir de sa chambre et aller au jardin. L'espoir revint à tous et il crut lui même, ou du moins parut croire que la Ste. Vierge allait le guérir. Mais Marie lui préparait

une grâce plus précieuse que la vie : c'était une sainte mort. — Vers le milieu du mois d'Avril l'appétit l'abandonna et en même temps les forces et le sommeil. Comprenant aussitôt que Notre-Seigneur l'appelait, il vit s'approcher la mort avec sérénité : « Je le sens, disait-il, c'est ma tante qui m'attire au ciel. » On lui lisait, à sa demande, les Considérations du Père Nouet sur la préparation à la mort et entre autres : « le testament spirituel des mourants » : « Voilà, dit-il, des endroits qu'il faudra me relire dans 8 jours, dans 3 semaines, quand je serai encore plus près du dernier moment. — Un jour il fit prendre dans son tiroir un petit carton contenant ses papiers spirituels, il l'ouvrit sur son lit et se mit à parcourir son petit trésor, baisant ses reliques et ses pieux souvenirs, relisant ses prières favorites, parcourant ses notes ; plusieurs fois il sourit en retrouvant ses impressions de l'année ou des années précédentes. Il fit lire au Frère qui était présent quelques lignes où se trouvait encore consignée la pensée de sa mort prochaine. Vers cette époque le R. P. Provincial qui partait de Laval vint lui faire ses adieux : « Au revoir, au ciel, mon R. Père, lui dit-il d'une voix émue, et il se jeta à genoux malgré sa faiblesse pour recevoir sa bénédiction ». « Je crus, racontait-il ensuite, que je ne pourrais plus me relever. » Et comme on lui faisait là-dessus quelque reproche : « Oh ! pour recevoir une pareille bénédiction, reprit-il vivement, on peut bien se donner un peu de peine ! » Le lendemain il lui fallut se mettre au lit pour ne plus le quitter. « Maintenant, disait-il, avec un peu de tristesse, je ne vais plus faire que languir » — « Eh bien ! F. Legnay reprenait-on, si le bon Dieu le veut, vous y consentez, n'est-ce pas ? — Oh ! oui ! » Et là-dessus il se mit à parler du F. Boulet, un tout jeune Scolastique aussi, mort à Angers, sous ses yeux, l'année précédente. « Vers la fin, disait-il, sa faiblesse l'obligeait à recevoir les services les plus humiliants : j'en viendrai là probablement ; mais je me résigne même à cela, si c'est la volonté de Dieu. » Il commença alors à éprouver un dégoût profond pour la nourriture ; elle lui occasionnait presque chaque fois des maux d'entrailles ou un redoublement d'oppression. C'est à peine s'il pouvait supporter quelques gorgées de bouillon. Toutefois l'invitait-on à en prendre ; aussitôt et sans faire la moindre observation, il saisissait lui-même le bol de sa main défaillante, faisait pieusement le signe de la croix et avalait courageusement la dose prescrite, qu'il indiquait lui-même au besoin ; puis il se signait de nouveau. L'infirmier devait faire la plus grande attention dans ses demandes : le malade aurait facilement pris une simple question pour l'expression d'un désir, et dès lors il eut tout accepté, quoiqu'il dût lui en coûter. — On était arrivé au premier vendredi du mois de Mai, 4 jours avant sa mort. Il dit à son garde malade : « Prenez là mon petit carton. Vous y trouverez le mémorial du Noviciat avec la Consécration au Sacré-Cœur. Voulez-vous me la réciter ? » Le Frère se rendit à son pieux désir, et il sanctifia ainsi pour la dernière fois le premier vendredi du mois. Zélateur parmi nous de la dévotion au Sacré-Cœur, il nous en donna ainsi l'exemple jusqu'à la fin. — Mais un pareil état ne pouvait durer, et lui-même se sentait mourir. « Je m'affaiblis plus qu'on ne croit : pense-t-on à me faire donner les derniers Sacrements ? » Le lendemain samedi 4 Mai on acquiesça à ses désirs et le Père Spirituel lui annonça pour le soir à 5 h. la grâce de l'Extrême-Onction. Il accueillit cette nouvelle avec allégresse : lui-même l'apprenait à ses visiteurs et il ajoutait : « Je reçois maintenant des commissions pour le ciel ? » — Vous serez là n'est-ce pas au moment de l'Extrême-Onction, disait-il à un de ses Frères, et vous me direz tout ce que je dois faire ? N'est-il pas d'usage que l'on demande pardon à ses frères et à la Compagnie ? je tiens à accomplir ce devoir ; vous m'avertirez, quand il en sera temps. » Voyant son désir de faire tout en règle, on lui expliqua les cérémonies de l'Extrême-Onction et tous les petits mouvements qu'il aurait à faire : il écoutait cela avec une tranquillité ravissante. « Je n'ai qu'une crainte, disait-il, (il était fort oppressé), attendre jusqu'à 5 heures c'est bien long ! irai-je jusque là ? » On le rassura et il ne pensa plus qu'à se préparer à la grâce du Sacrement. Il le reçut avec calme, humilité et piété et demanda d'une voix émue pardon à ses frères et à la Compagnie de toutes ses fautes contre les règles et de la mauvaise édification qu'il avait donnée. Le R. P. Recteur, au nom de tous, l'assura de son pardon et lui donna pour pénitence « de nous obtenir, lorsqu'il serait au Ciel, de mourir comme lui dans la Compagnie ». — Le soir de ce même jour, comme il éprouvait du mieux : « Frère Legnay, lui dit un visiteur, à quoi pensez-vous donc de n'être pas encore parti, et que faites-vous sur la terre ? elle n'a plus rien à vous donner. » Et lui de répondre par un aimable et tranquille sourire où se peignait toute sa résignation. — Désormais pendant les deux ou trois jours qu'il a encore à vivre, il ne pensera plus qu'au Ciel, il ne parlera plus que du Ciel. « Il est bien convenu, Frère, avec Notre-Seigneur, lui disait-on, que tous vos soupirs, toutes vos respirations sont autant de protestations d'amour ? — Oui, d'amour, répondait-il et de

bien autre chose encore.» On parlait en sa présence de deux jolies colombes apprivoisées que possédaient les Frères philosophes : « Oh ! s'écria-t-il : "Quis mihi dabit pennas ut columbæ et volabo et requiescam" ! Qui me donnera les ailes de la colombe pour m'envoler au ciel et m'y reposer !» Quelques heures avant sa mort, dans un moment de forte oppression : « Vous souffrez beaucoup, lui disait-on, mais quel bonheur, n'est-ce pas de souffrir pour Notre-Seigneur ? » — « Oui sans doute, répondit-il, mais c'est aussi pour Notre-Seigneur que l'on soigne les malades.» Une autre fois, à un Frère qui lui faisait remarquer un bel objet : « Pour moi, dit-il, il n'y a plus rien de beau que le ciel.» Puis se ravisant aussitôt : Oh ! pourtant il y a encore pour moi de belles choses sur la terre : c'est la charité de mes frères.» « Combien je vous donne de mal, disait-il parfois, allons ! encore une petite sensualité : lavez-moi le visage avec de l'eau bien fraîche.» Et comme on se rendait à ses désirs : « Oh ! que cela fait de bien, si un pauvre malade peut éprouver tant de soulagement sur la terre, que sera-ce donc au ciel !» Il suppliait ses frères de lui rappeler de temps en temps quelques bonnes pensées. « Je ne me suis reproché qu'une chose à propos des mourants que j'ai assistés, disait-il ; c'est de ne leur avoir pas assez parlé du bon Dieu, de la Ste Vierge, du ciel. On ne sait pas tout le bien qu'une seule petite parole peut faire à un pauvre malade.» Et une autre fois : « Je sens que je m'en vais, mon Frère, si vous êtes là au grand moment, lors-même que je ne pourrais rien dire, suggérez-moi de bonnes pensées, je vous en prie, répétez-moi "Jésus, Marie, Joseph" » — Je vous le promets, mon Frère." — « Merci." Ce merci qu'il prononçait avec une expression de reconnaissance vraiment attendrissante, il ne manquera pas jusqu'au dernier moment de l'adresser à quiconque lui aura rendu le moindre service. Lorsqu'il ne pouvait plus parler qu'à grand' peine, il se retournait encore sur son lit pour répondre à ses visiteurs. Quelque Père entrait-il dans sa chambre : il l'accueillait avec un gracieux sourire qui disait éloquemment ce qu'il éprouvait en face de la mort, et puis lorsqu'on s'éloignait, le malade saluait d'un aimable signe de tête et disait merci. — La veille de sa mort, à 6h. du soir, un Père vint attacher au pied de son lit une image de St Joseph. Le bon Frère le vit fort bien, mais il n'avait plus la force de parler : « Dites-lui merci pour moi, murmura-t-il tout bas à son garde-malade. — Ses Frères venaient tour à tour lui donner leurs commissions pour le ciel : « J'en aurai un bien gros paquet à emporter, disait-il, et je crains un peu d'oublier ; mais non, je vais jeter tout cela dans le Cœur de Jésus : lui se souviendra !» — Il n'attendait plus que l'heure du départ, mais la vue de la mort ne lui ôtait rien de sa gaieté : voyant son professeur près de lui et se rappelant qu'il était question en classe de l'Ontologisme : « Eh bien ! mon Père, lui dit-il en souriant, je vais devenir Ontologiste ; j'aurai la vision immédiate.» — Oh ! maintenant je vous le permets, répondit le Père.» Il avait pour la propreté une sorte de passion, et c'était lui procurer un véritable soulagement que de l'aider à faire sa toilette chaque jour ; or la veille de sa mort, son infirmier en lui rendant ce petit service, demanda, si après sa délivrance il ne faudrait pas l'arranger bien proprement, afin qu'il édifiât même après sa mort, et nous donna l'envie d'être à sa place. « Oh ! après ma mort, reprit-il avec humilité, mon pauvre corps sera quelque chose de bien repoussant ! Toutefois j'y consens ; vous m'arrangerez et me peignerez comme il faut ; mais surtout pas de raie, n'est-ce pas ?» Puis il ajouta en souriant : « Je consens même à ce que ma barbe soit rasée, si vous voulez. Ce sera pour la première fois.» Il ne faudrait pourtant pas conclure que le F. Leguay n'ait pas ressenti aux approches de la mort cette crainte et cette horreur si naturelle à tous les hommes. Un jour le Père Ministre, voulant engager le médecin à parler franchement, disait : « Vous pouvez, Docteur, vous exprimer sans crainte devant votre malade, depuis longtemps déjà il est tout joyeux de se savoir si près du ciel.» — Et le mourant de regarder le médecin avec un doux sourire, qui témoignait de la vérité de ces paroles. Puis se tournant vers le Père Ministre : « Je parais toujours joyeux, lui dit-il tout bas ; mais au fond je ne le suis pas toujours !» Précieux aveu ! qui nous révèle toute l'énergie et la générosité de ce saint Frère qui n'avait jamais que la joie sur le front et le sourire sur les lèvres, alors que les angoisses oppressaient son cœur ! Cependant le F. Leguay était si aimé de ses frères qu'ils ne pouvaient se résoudre à le perdre sitôt. On résolut de faire une dernière violence au Ciel et un triduum au Bx. Berchmans fut proposé par un Père Théologien qui, deux années auparavant, avait été miraculeusement guéri à Rome par le Bienheureux. Le mourant invité à s'unir à nos supplications, s'y prêta de bonnes grâces. Le ciel s'ouvrait devant lui : il consentit à en détourner les regards pour dire, à la prière de ses frères, le Non recuso laborem, tout résigné à vivre ou à mourir. « Si le Bienheureux vous guérit, lui dit le R. P. Recteur, ce sera pour faire de vous un saint. — Il y a des exemples du contraire, reprit aussitôt le malade, laissant assez voir

de quel côté étaient ses préférences. — Le dimanche après midi il tomba dans une sorte d'abattement qui nous effraya. On lui demanda s'il voulait voir le R. P. Recteur : « Volontiers, dit-il. Le R. P. Recteur arrive, plusieurs de ses Frères entourent son lit avec une émotion visible ; pour lui, comprenant parfaitement nos inquiétudes, comme il l'avoua depuis, il ne perdit pas son admirable tranquillité. « Je ne me sentais pas plus mal, disait-il ; mais je préférais ne rien dire : on n'est pas bon juge dans sa propre cause, et d'ailleurs ne vaut-il pas mieux se laisser faire ? — Le lundi 6 mai, veille de sa mort, il était fort oppressé : « Ne faut-il pas, lui dit-on, demander que vos souffrances soient abrégées ? — « Comme le bon Dieu voudra ! fut sa réponse. Enfin arriva le jour de la délivrance : il ne paraissait guère plus mal que la veille et sauf une augmentation de faiblesse, rien ne semblait présager un dénouement prochain. A 8 heures il prit par obéissance quelques cuillerées de bouillon et de vin. Cette fois encore il voulut saisir ce qu'on lui présentait, mais sa main qui avait trouvé la force de former le signe de la Croix, n'en eut pas assez pour soutenir le bol et il fallut le lui porter aux lèvres. Après ce repas, qui devait être le dernier, le R. P. Recteur vint lui donner connaissance d'une lettre de sa bonne Mère, lettre admirable de foi, de piété et de résignation. Quand il fut parti : « Eh bien ! Frère Leguay, lui dit-on, le R. P. Recteur vous a consolé n'est-ce pas ? » — « Oui, répondit-il, mais je ne suis pas si désolé. » — Cependant l'oppression augmentait toujours ; comme on lui proposait d'offrir ses douleurs pour l'Eglise et le Pape : « Oui, bien volontiers ! mais cela va-t-il encore durer longtemps, ajouta-t-il avec une expression de souffrance. » Notre-Seigneur est seul à le savoir, mon Frère ; mais vous voulez bien n'est-ce pas que cela dure longtemps encore s'il le désire ? » — Alors, ramassant tout ce qui lui restait de forces, il dit assez haut et avec un visible effort, indice de l'ardeur de son sacrifice : « Oh ! oui, certainement ! » — Le bon Dieu n'attendait plus, ce semble, que cet acte de générosité. L'agonie commença aussitôt. On lui suggéra encore quelques prières : Jésus, Marie, Joseph... In manu tuas. ... Il les répétait de bouche, mais sur l'observation que cela devait le fatiguer, il s'y unit seulement de cœur ; puis il baisa pieusement son crucifix. — « Frère, lui dit-on, nous allons, si vous voulez, réciter les prières des agonisants ! » — Oui, répondit-il encore et ce fut sa dernière parole. Il éprouva de légères convulsions, reçut la dernière absolution et l'indulgence, poussa trois longs soupirs et s'endormit dans le Seigneur. Il mourait vers 10 h. ½, après 10 minutes d'agonie au plus, à l'âge de 25 ans et 2 mois, accueillant la mort comme une amie qui venait l'introduire au Ciel.

Le Sommaire est à la fin du Supplément.

DOCUMENTS

SUPPLÉMENT AU N°: II juillet 1872

Chine. — Notice sur le P. Pierre Olive par le R. P. Pfister

Le P. Pierre Olive naquit à Carcassonne le 13 Octobre 1815, et fut baptisé le surlendemain, fête de Ste Thérèse pour laquelle il conserva toujours la plus tendre dévotion, reconnaissant lui être redevable de grâces précieuses et nombreuses. Ses parents, honnêtes commerçants, sa mère surtout, l'élevèrent dans la crainte de Dieu, et un grand respect pour lui-même et pour les autres; jamais dans la famille les enfants n'osèrent se tutoyer entre eux, ni tutoyer leur père ou leur mère, et cette première éducation fut si chrétienne, qu'il pouvait écrire plus tard entre les faveurs signalées qu'il avait reçues, celle de n'avoir commis aucune faute grave avant son entrée au petit séminaire; et il ne quitta celui-ci que pour entrer au grand. Il signale aussi que dès son jeune âge il eut un goût prononcé pour le Sacerdoce, mais parfois son ardeur naturelle l'entraînait vers la carrière militaire. Dans ces incertitudes il rencontra la vie de St Ignace par le P. Bouhours; il la dévora et plus tard il la lisait et relisait sans cesse. C'est elle qui jeta en son cœur les germes de la vocation religieuse. « Comment, se disait-il, St Ignace a quitté l'état militaire pour fonder un Ordre dont les Constitutions se résument en ces mots: "Combattre sous l'étendard de la Croix": je puis donc comme lui être soldat sans cesser d'être prêtre. — Des difficultés de famille, et surtout la conviction erronée dans laquelle il était, que l'affaire de la vocation dépendait uniquement du Confesseur, et non du pénitent, l'empêchèrent pour lors d'y donner suite, et il reçut successivement les ordres mineurs, le sous-Diaconat et le Diaconat, et enfin la prêtrise le 25 Mai 1839 des mains de son Évêque, Mgr de St Rome-Gualy: mais il ne perdit point le désir d'une vie plus parfaite. Il avait fait ses études sérieusement et non sans succès; car une fois s'ouvrant avec son Supérieur de ses désirs de la vie religieuse, celui-ci croyant qu'il songeait à sa Congrégation lui dit: « Vous avez bien réussi dans vos études, nous vous mettrons à Paris un an, et après un an de noviciat, nous vous ferons professeur de philosophie » — « Mais ce n'est point ce dont il s'agit, répondit le jeune homme, je n'ai aucune envie d'être professeur de philosophie, surtout sans avoir fait des études spéciales; d'ailleurs M. le Supérieur, il y a ici un quiproquo qu'il est nécessaire d'éclaircir, je n'ai jamais songé à entrer chez MM. de St Lazare, auxquels du reste je suis tant redevable, mais dans la Compagnie de Jésus"! Cette franchise si calme du jeune lévite, il la conserva toute sa vie. — Après son ordination, Mgr le nomma vicaire de la cathédrale de Narbonne: il en remplit pendant 5 ans les fonctions d'une manière irréprochable, aimé et respecté également de tout le monde. Plus d'une fois il s'adressa à Sa Grandeur pour en obtenir la liberté qu'il désirait si fort; mais Mgr qui appréciait sa vertu, ses talents et son savoir-faire, ne lui répondit chaque fois que par un refus formel, et en 1844 ou 45, il lui confia la cure cantonnale et doyenné de Coursan. Il y demeura jusqu'en 1850, ayant conquis malgré sa jeunesse l'estime et la vénération de tous ses paroissiens, qui, bien qu'attachés plus de raison aux biens de la terre, lui donnèrent la consolation de revenir en grand nombre aux pratiques de la religion. — Son attrait pour la vie religieuse croissait tous les jours: profitant de quelques moments libres, il se rendit à Toulouse pour y faire son élection dans une retraite. Il fut reçu, mais comme la Compagnie était en butte aux traits de milles adversaires, c'était l'époque des interpellations, on exigea qu'il se munit de la permission de son Évêque. Le P. Olive connaissait les sentiments de Mgr de St Rome-Gualy, il attendit. Bientôt après Sa Grandeur ayant passé à une meilleure vie, Mgr de Bonnechose fut nommé en 1848 à l'évêché de Carcassonne. Le nouveau Prélat accueillit avec bienveillance les instances du jeune Curé, et le remit à quelque temps, afin de prendre ses mesures et lui donner un successeur. — Plein de reconnaissance pour la bonté de Mgr de Bonnechose, muni

de sa bénédiction et de son autorisation, le P. Olive entra au noviciat de Toulouse le 16 Octobre 1850. Là, ainsi que quelques notes conservées en font foi, il s'étudia à observer toutes les règles dans les plus petits détails. « Ne jamais manquer, sous quelque prétexte que ce soit à préparer ma méditation du soir, être fidèle à faire mon examen deux fois le jour, non point superficiellement et par manière d'acquit, mais sérieusement et avec le plus grand soin. J'éviterai avec un soin extrême tout péché véniel volontaire; je serai inflexible là-dessus, ne me pardonnant rien, et m'imposant une rude pénitence, si je viens à y manquer, et alors jamais je ne monterai à l'autel sans m'être purifié par le sacrement de pénitence. Je veillerai constamment sur mes sens, et garderai la plus grande modestie des yeux. Voilà ce que je veux et que je ferai Dieu aidant." —— En 1854, il prenait les résolutions suivantes, qu'il renouvelait à la fin de son 3e an, quelques mois avant de partir pour la Chine. —— *Retraite, 8 septembre 1854.* —— Principes généraux sur lesquels je dois m'efforcer constamment, énergiquement, de régler ma conduite; m'examinant rigoureusement là-dessus au moins une fois par semaine:

1° Agir toujours avec activité et énergie sans doute, mais sans trop d'empressement, avec calme et tranquillité d'âme, consultant toujours Dieu avant d'agir, pour bien voir ce qu'il veut que je fasse en cette circonstance, et si c'est uniquement pour sa plus grande gloire et sans aucun motif humain, naturel que j'agis. Ainsi n'aurai-je jamais du regret d'avoir fait la chose de la manière que j'aurai choisie.

2° Lorsque j'aurai à opter entre deux actions indifférentes, ou également bonnes, choisir toujours celle pour laquelle je sens plus de répugnance naturelle, que je me sens porté à différer à cause de la peine qui y est attachée, et laisser celle pour laquelle j'ai une inclination trop forte.

3° Commencer toujours par les choses de précepte ou commandées par la règle, ne les remettant jamais à un autre temps, lorsque je puis les faire actuellement. Ainsi l'office divin, examen de midi, etc. Un motif pressant de charité devra seul me faire manquer à ce point.

4° Éviter avec un soin scrupuleux la moindre perte de temps, m'occuper en 1re ligne de tout ce qui regarde mon emploi; préparation sérieuse des prônes, instructions, catéchismes, visites de malades, des écoles, sans trop me préoccuper de l'avenir. Le temps qui me restera après cela, sera consacré à des études ou sermons pour plus tard.

5° Être très-délicat à l'égard de la charité fraternelle. Prendre bien garde de me permettre la moindre parole, d'entretenir en mon esprit la plus légère pensée qui pourrait blesser cette belle vertu sans laquelle il est impossible que Dieu bénisse mes travaux, sans laquelle il n'agréera jamais mes meilleures actions; observer cette règle à l'égard de tous. En premier lieu et très-spécialement envers mes Supérieurs. 2° Envers mes Frères de religion. 3° A l'égard des personnes du dehors, surtout de mes paroissiens, ne disant jamais rien de mal d'aucun d'eux, et ne questionnant là-dessus que pour leur utilité.

6° User d'une grande douceur et modestie dans mes rapports avec les autres, mes paroissiens principalement. N'avoir jamais l'air trop fâché, en colère contre eux, vis-à-vis même des enfants; ne laisser échapper aucune parole inconvenante surtout pour un Prêtre et un religieux; lorsque j'aurai à reprendre, à corriger, le faire toujours en père, avec raison et réflexion.

7° Ne pas désirer avec trop d'ardeur même les choses bonnes, très-agréables à Dieu, au point de tomber dans l'inquiétude, de me laisser aller au trouble, à une trop grande affliction, à une espèce de découragement, lorsque je ne les obtiens pas. Ainsi telle et telle vertu pour moi, ou, bien la réussite de telle œuvre dans la paroisse, le retour des pécheurs. Faire tout ce que je crois que Dieu demande de moi, et après cela me tenir tranquille, bien persuadé que c'est à lui à faire le reste selon qu'il le trouvera bon et nécessaire, qu'à lui seul appartient le succès, et le prier beaucoup pour l'obtenir de sa bonté infinie.

Quelques résolutions à la suite de la Rénovation — N. D. de Liesse 29 juin 1855. . . . .

Pauvreté. —— 1° Détachement absolu de tout objet créé; nulle affection pour quoi que ce soit. Ne chercher que Dieu seul en tout et partout. Examen fréquent et sévère à cet égard. — 2°. Les personnes et les choses où il y a du brillant et de l'éclat, m'impressionnent encore plus vivement que les autres. Je me sens plus porté vers les personnes riches, les objets précieux. Je dois résolument, énergiquement travailler à prendre des sentiments tout opposés, estimant davantage, recherchant de préférence, les pauvres, les choses viles, ne voyant que Dieu et Jésus-Christ en tout.

Chasteté. —— 1° Pas un mot sur le vice contraire en conversation, mais seulement en confession, ou quand le devoir

m'obligera à traiter de semblables questions pour m'éclairer dans la direction des âmes : à part ces circonstances, profond silence quand on en parlera. — 2° Dans mes repas, me rappeler Jésus-Christ prenant les siens ; renoncer d'avance au plaisir attaché à la nourriture, l'offrir à Dieu. Prendre le premier morceau qui se présente ; jamais choisir, si ce n'est pour prendre le plus mauvais. Me priver à chaque repas de quelque chose que je désirerai. Ne jamais parler de la nourriture, après le repas.

Charité. — Jamais un mot contre personne, surtout qui pourrait blesser mes Frères et le respect dû au Supérieur. Voilà longtemps que je prends cette résolution, et j'y suis toujours infidèle en bien des points. Ne saurai-je donc jamais prendre définitivement un parti ? Je m'examinerai souvent là-dessus, et je m'infligerai une pénitence chaque fois que je me reconnaîtrai coupable. Quand j'entendrai parler mal de qui que ce soit, je me tairai aussitôt, si je ne puis détourner la conversation. Coûte que coûte, il m'en faut venir là."

Nous ne pouvons passer sous silence ce qu'il écrivait dans son journal pendant la grande retraite du noviciat : « Aujourd'hui 27 mai, fête de Ste Madeleine de Pazzi, au moment où nous faisions visite au St Sacrement, après la récréation de midi, j'ai senti tout à coup une grande consolation et une grande paix d'âme. Il m'a semblé entendre une voix en mon cœur qui me disait : « Je suis ce même Dieu qui ai souffert toute sorte de tourments et qui ai été crucifié pour toi, veux-tu m'aimer de toute ton âme ? » — « Ah ! Seigneur, ai-je répondu, je vous ai tant offensé, comment réparerai-je jamais le mal que je vous ai fait ? » — « Je ne veux plus, poursuivit la même voix, que tu doutes un instant du pardon de tes péchés, je les ai complètement oubliés ? » — « Ne dois-je donc plus y penser ? » — « Penses-y pour exciter en ton cœur un plus grand amour pour moi, pour te rappeler combien je t'ai aimé et les grâces insignes dont je t'ai comblé, mais je ne veux plus que tu y penses te figurant que tes péchés sont trop grands et trop nombreux pour que tu puisses avoir une pleine et entière confiance que je te les ai tous remis. Tu ferais injure à mon Cœur qui a assez d'amour pour oublier tous les péchés du monde, aux mérites infinis de mon Sang qui peut laver tous les crimes de la terre. Si quelqu'un t'avait indignement outragé, attenté à ta vie, t'avait donné le coup mortel, et qu'ensuite plein de regret, il vînt se jeter à ton lit de mort, te conjurant avec larmes et sanglots de lui pardonner. Si moi-même je te demandais de lui accorder ce pardon, à cause de l'amour que j'ai pour toi, te refuserais-tu à ma demande ? » — « Oh non, Seigneur, j'oublierais tout. » — « Et mon Cœur serait moins bon que le tien, je n'aurais pas autant d'amour que toi ! » Ces paroles intérieures m'ont bien consolé, et elles m'ont fait une si vive impression que j'ai voulu les transcrire pour ne jamais les oublier, m'imaginant qu'elles ne peuvent venir que de Dieu. Ce que le Père Maître des novices m'a confirmé." — Pendant cette même retraite, il y avait un novice qui sortit un peu plus tard de la Compagnie, et qui n'allait pas franchement avec Dieu. Le P. Maître sentait un obstacle, de la résistance, il insistait pour que chacun fît des efforts, déployât toute sa bonne volonté. Le P. Olive alla le voir, craignant que ce ne fût lui. « Quant à vous, mon Père, lui dit le Maître des novices, c'est bien, continuez, ce n'est pas pour vous que j'ai parlé." Pendant qu'il était au noviciat, il fut envoyé comme compagnon du P. Pratz à Montauban pour le Carême ; il le passa tout entier dans le jeûne et l'abstinence, prêchant et confessant tous les jours. L'année suivante il accompagnait le P. Guillermet dans un gros bourg des Pyrénées. Les populations étaient irritées contre les riches, et le peuple soulevé, ne songeant à rien moins qu'à entendre une mission, ne parlait que de tuer et d'incendier. Les deux Pères calmèrent peu à peu cette irritation, plus des 5/6 se rapprochèrent de Dieu, et à la fin, on ne voulait plus les laisser partir. On leur jeta des couronnes au moment du départ, et le P. Olive en ramassa une pour la déposer aux pieds de la Madone du noviciat. — Une conversion qui mérite d'être racontée, lui arriva à Bagnères de Bigorre : nous lui laissons la parole : " Je faisais mission avec le P. Nègre dans la petite, mais gentille ville de Bagnères de Bigorre, au pied des Pyrénées. Déjà la population était fortement ébranlée, les confessionaux étaient assiégés, bon nombre d'âmes depuis longtemps éloignées, revenaient à Dieu ; tout annonçait une abondante et bien consolante moisson. Un jour (c'était vers le milieu de la mission) un des vicaires de la paroisse vient me trouver et me dit : " Père, il y a ici un vieux capitaine en retraite qui s'est enfin décidé à gagner la mission. Longtemps il a lutté contre sa conscience ; mais il n'y tient plus ; il veut se confesser, et c'est à vous qu'il désire s'adresser. A quelle heure pourrez-vous le recevoir ? il voudrait vous voir dans votre chambre." — « Dites à ce brave, répondis-je, que son heure sera la mienne ; qu'il vienne quand il voudra, je serai toujours à sa disposition. L'heure est déterminée. Au moment fixé on frappe à ma chambre,

la porte s'ouvre, et je vois entrer un homme d'une haute stature, âgé d'environ 60 ans, encore fort et vigoureux. Je le salue; son visage était tout enflammé, son front couvert de sueur, bien que nous fussions au mois de Décembre; ses yeux hagards, tout son extérieur péniblement embarrassé. Eh bien, mon brave, dis-je, en posant ma main sur son épaule, je suis sûr que vous n'avez jamais tremblé devant l'ennemi ?" — "Moi! jamais." — "Eh! mais, on dirait que vous tremblez devant votre ami. Je sais ce qui vous amène; tenez, mettez-vous là à genoux, votre affaire sera bientôt faite. Notre capitaine ne me répond rien; il prend une chaise et s'assied en face de moi. Je le laisse faire. Allons, faites le signe de la Croix; c'est tout ce qu'il savait en fait de prières. Ne s'étant pas confessé depuis l'âge de 13 ou 14 ans, parti d'ailleurs fort jeune pour le régiment, il avait tout oublié. « Maintenant, continuais-je, commencez votre confession." — "Impossible, me répond-il; puis mettant sa main dans la poche de son gilet, il en tire un papier qu'il me remet, en disant d'un ton bref et saccadé: prenez, lisez. Et de grosses gouttes de sueur coulent de son visage. Je prends le papier, fais semblant de ne pas savoir lire son écriture et je dis une chose pour une autre. Le stratagème me réussit. " Ce n'est pas cela, me dit-il; il me prend le papier des mains et se met à lire lui-même. A peine a-t-il lu les premières lignes, qu'il tombe de lui-même à genoux tout ému et me fait sa confession en pleurant comme un enfant. Sa confession finie, il se relève, se jette à mon cou en s'écriant: « Oh! que je suis heureux, oh! comme je vous remercie; vous m'avez rendu la vie. Depuis 3 ou 4 jours je souffrais horriblement, j'étais comme en enfer; je n'osais pas faire le pas. Je me sens soulagé d'un poids énorme; je respire." — « Vous voyez, répliquai-je, comme Dieu est bon. N'oubliez jamais la grâce qu'il vient de vous accorder et servez-le fidèlement jusqu'à la mort. Et maintenant, capitaine, j'ai une chose à vous demander". — "Laquelle, mon Père?" — « Voudriez-vous me dire quel a été le principe de votre changement, qu'est-ce qui vous a déterminé à revenir à Dieu? Vous avez sans doute entendu un sermon qui vous aura profondément remué; puis la grâce de Dieu vous venant en aide, vous avez pris votre parti en brave." — « Pas précisément, mon Père, je n'ai entendu qu'une fois le prédicateur de la mission, et j'étais trop préoccupé, trop agité au dedans de moi pour le suivre et l'écouter avec attention. Voici, je crois, la cause de mon retour. Il y a un mois environ j'allai voir un de mes amis; je ne le trouvai pas chez lui. On me dit qu'il rentrerait bientôt et on m'engage à l'attendre. J'entre au salon et je m'assieds; j'étais seul. J'aperçois sur la cheminée un petit livre; je me lève je l'ouvre au hasard et je lis. Quel n'est pas mon étonnement et ma confusion de me voir là dépeint tel que j'étais; je continue ma lecture et je me persuade que ce livre a été écrit exprès pour moi. C'était l'Imitation de Jésus-Christ. Mon ami rentre et me surprend tenant ce livre entre les mains. Je le dépose aussitôt sur la cheminée; nous causons, après quelques instants mon ami me dit: "Tu lisais, je crois, tout à l'heure ce petit livre? — Oui. — Comment le trouves-tu? — Excellent, magnifique, et je voudrais te prier de me le prêter pour quelque temps; je voudrais le lire jusqu'au bout.' — Je suis heureux, non seulement de te le prêter, mais de te l'offrir. Garde-le comme un souvenir de ton ami?" Je l'emporte chez moi. Depuis ce moment chaque jour, et souvent plusieurs fois le jour j'en lisais quelques pages. Voilà ce qui m'a converti. — Reprenons notre récit.

Ayant terminé son noviciat, le P. Olive fut envoyé au collège de St. Affrique avec les fonctions de Père spirituel des élèves; il n'y resta que 5 ou 6 mois, et les Supérieurs lui confièrent le soin de la paroisse de la grande Sauve, alors maison de campagne de notre collège de Bordeaux. Il y resta jusqu'en 1855. L'attrait qu'il avait eu avant son entrée dans la Compagnie pour les Missions, s'était fixé au noviciat sur celle de Chine; mais n'appartenant pas à la Province de France dont cette Mission relevait, il craignait de ne jamais voir ses vœux se réaliser. Il consulta le Père Spirituel pour savoir si dans cette circonstance il pouvait écrire directement à ce sujet au Père Provincial de France; et comme il lui fut répondu qu'oui, il traita aussitôt cette grave affaire avec le R. P. Studer qui négocia son changement de province près du R. P. Maillard, et avec l'assentiment des deux Provinciaux il se rendit à Paris, où il resta quelques mois occupé à la prédication. — Ayant fait une partie de son 3e an à Liesse et sa grande retraite sous la direction du R. P. Fouillot qui le confirma dans sa vocation, il s'embarqua enfin pour la Chine avec les PP. Rollinat, de Carrère, Desjacques, Ravary et le F. Bernard. Le R. P. Studer, leur avait dit en les envoyant: " Allez, travaillez pendant 10 ans; et qu'aucun de vous ne meure avant ce terme, je vous le défends". Cet ordre de l'obéissance fut exécuté ponctuellement, le P. Rollinat qui alla le premier recevoir la récompense, étant mort le 9 Septembre 1866, 10 ans et demi après leur arrivée en mission. — Arrivé à Chang-hai le 9 Février 1856 avec ses compagnons, le P. Olive, après quelques mois consacrés à l'étude de la langue, fut envoyé au Pou-tong dans le District de Tchuen-cha (Tsé-son) pour s'y former à la vie apostolique et aider le P. Vuillaume. L'année suivante, il était destiné à Tchong-min; mais au bout de 3 mois les fièvres forcèrent les

Supérieurs à l'en rappeler et à le placer au Pou-nan, sous la direction du P. Bourdilleau. En 1858-59, il était chargé des chrétientés de Kao-Kiao, et en 1859-60, 60-61, de celles de Nan-Kiao. Les deux années suivantes, 61-62, 62-63, il fut sous-ministre au Pou-nan, et Ministre en 1863-64, 64-65. Nommé Vice-Recteur à Tong-Kia-tou 65-66, puis à Sin-Kia-hoei, en 1866-67, il y contracta une maladie qui l'obligea à résigner ses fonctions. En 1868-69, il fut nommé Supérieur du Pou-tong, et en 1869-70, supérieur de la nouvelle résidence de Nan-Kin. —— Nous signalons un fait qui montre à quel point le P. Olive était jaloux de conserver la paix parmi les chrétiens confiés à ses soins et de réprimer tous les scandales. Dans la principale famille du District de Nan-Kiao, deux frères étaient depuis longtemps séparés : une première tentative de rapprochement avait échoué, et le mal s'envenimait de jour en jour. Cependant les chrétiens étaient scandalisés de voir ces deux frères éloignés des Sacrements ; le temps pressait, c'était l'époque de la mission. Après s'être recommandé à Dieu, il fait venir les deux coupables dans sa chambre, et là devant le Crucifix qu'il avait placé sur la table, il leur fit une allocution si touchante et si vive, qu'ils tombèrent à genoux tous les deux et se réconcilièrent sincèrement. —— Mais ce fut surtout deux ou trois ans après que les désastres semés partout par les rebelles, lui donnèrent des occasions de développer son incroyable activité, et de donner des preuves nombreuses de sa grande charité. Voici comment lui-même nous parle des malheurs causés par ces bandes de brigands. « Près du tiers de nos chapelles ont été entièrement consumées par les flammes, les autres plus ou moins dévastées ou détruites en partie : plus de 3000 de nos chrétiens, sur 11000, emportés en un an par la mort, après des souffrances de tout genre ; presque tous les autres entièrement ruinés, les rebelles leur ayant tout enlevé jusqu'à leurs habits et leurs instruments de labour, un très-grand nombre sans maison et sans aucun abri ; enfin ce qui est particulier à mon district, et a mis le comble à leur infortune, le plus grand nombre n'ayant pu rien ou presque rien ensemencer l'année dernière, exposés par conséquent cette année à toutes les horreurs de l'extrême misère ». —— Ce qu'il souffrit en ces tristes conjonctures serait difficile à dire. Il se multiplia pour parer à toutes les misères, il distribuait aux uns des secours d'argent ou des vivres, consolait les autres, les envoyant à Chang-hai où ils espéraient être plus en sureté, relevait le courage des faibles, encourageait les plus dévoués, recueillait les enfants abandonnés et baptisait les moribonds. Une fois n'ayant plus rien à donner, et voyant des milliers de pauvres chrétiens réfugiés sur les rives du Houang-pou, manquant de tout, il part pour Chang-hai. C'était la nuit, le vent souffle avec violence, les vagues amoncelées poussent la pauvre barque sur le rivage du Pou-tong occupé par les rebelles ; les bateliers perdant la tête jettent des cris de détresse. Il avait fait le sacrifice de sa vie, mais un de ses compagnons plus résolu et habile batelier, fait taire les rameurs épouvantés, et dirige lui-même la barque par un suprême effort sur la côte de Min-han. La nuit, la pluie, la boue l'arrêtèrent au premier village, où il passa la nuit transi de froid. Rendu à Chang-hai, il songeait à repartir, mais les forces trahirent son courage, et pris d'une fièvre typhoïde, il fut obligé d'aller à Sin-Kia-hoei. Pendant cette maladie, les Tchang-mao se rapprochant de plus en plus, on lui proposa de se retirer à la ville : « Non, non, répondit-il, je n'ai pas peur des rebelles, s'ils veulent ma vie, je suis prêt à la donner ». A peine relevé de sa maladie, il se hâte de retourner dans son cher Pou-nan. Les rebelles avaient fui ; l'amiral Protet, victime de sa générosité et de son dévouement à une sainte cause, avait trouvé une mort glorieuse ; mais les Impériaux détruisaient les maisons et les églises épargnées par les ennemis. Ce fut une lutte d'un nouveau genre. Avec une indomptable énergie, il endura toutes les privations, et ne craignit d'exposer de nouveau sa vie, pour défendre le peuple contre les maraudeurs impériaux. Il se présentait chez les mandarins, non point en tremblant ou comme un suppliant ou un inférieur, mais au moins comme leur égal, et comme délégué de Jésus-Christ, et à ce titre il se croyait bien au dessus de tous les puissants de la terre. Son nom était connu dans tous les tribunaux des deux Pou-nan, ses cartes prévinrent bien des procès, et souvent les païens eux-mêmes venaient le prier de terminer leurs différents. —— C'est à son zèle et à celui de son successeur que nous devons la bâtisse de l'église de Nan-Kiao, sous les murs de laquelle était tombé le brave amiral Protet, et élevée en son honneur. Elle fut bénie par Mgr Languillat le 11 janvier 1868 : les notables du pays assistèrent à la cérémonie, et dit un témoin oculaire, " je les vis à genoux au moment de l'élévation " : le peuple immense, accouru pour la circonstance se montra fort bienveillant, et la vaste nef ne désemplit pas de toute la journée, tout le monde admirait le chef-d'œuvre du pays sans proférer une parole de blâme ou de critique." Auparavant il avait fait construire une autre église à Ou-tsien et ouvert un vaste orphelinat à Nan-Kiao. Laissons lui la parole. « J'apprends, écrivait-il à MM. les Directeurs de la Ste Enfance, que plusieurs familles païennes commencent à bâtir une pagode ; il n'en restait plus à Nan-Kiao, les rebelles les avaient toutes brûlées. J'écris aussitôt au mandarin du lieu avec qui j'avais eu plusieurs fois des rapports bienveillants, je lui dis que l'édification

d'une pagode, surtout dans les circonstances actuelles, ne me semble d'aucune utilité ; que le nombre des malheureux et des enfants abandonnés étant si considérable, les sommes qu'on y va dépenser seraient bien mieux employées à ouvrir un orphelinat ou un hospice." Ce digne magistrat voulut entrer dans mes vues. La bâtisse de la pagode fut arrêtée, et l'ouverture d'un orphelinat immédiatement ordonnée. Au bout de 15 jours, il comptait déjà un millier d'enfants dont le plus grand nombre demi-morts de faim ou accablés d'infirmités. Plusieurs ont été adoptés par des familles chrétiennes, et j'en ai fait baptiser quelques centaines. Presque tous sont déjà partis pour le Ciel." —— L'œuvre du baptême des enfants moribonds avait toujours eu sa prédilection. Il l'avait développé dans le Pou-tong et le Pou-nan, il stimulait le zèle des baptiseurs et des baptiseuses, et la dernière année de sa vie à Nan-Kin, il n'eut point de repos qu'il n'en eut jeté les fondements. Après cette œuvre si chère aux cœurs de tous les Missionnaires, le temps que lui laissaient libre ses nombreux chrétiens, il le consacrait tout entier aux païens. Son plus vif désir était de pénétrer et de s'établir solidement dans les grands centres, et à force d'efforts il réussit à introduire la religion à Nan-hoei, Tcenen-cha, Tcheou-pou. Toute la population, dit un de ses compagnons, était en mouvement, nos salles d'exhortations ne désemplissaient pas du matin au soir, et quand le départ arriva, les païens nous reconduisirent à nos barques, nous priant de revenir. « Quels seront, ajoutait le P. Olive, les résultats réels de ces démonstrations et de toutes nos exhortations ? Ce n'est pas notre affaire, mais celle de Dieu, à qui appartient la conversion des âmes, et qui veut se servir de nous comme de ses instruments *fides ex auditu* ». A Nan-Kin il avait les mêmes pensées, les mêmes désirs, il aurait voulu établir des centres dans toutes les grandes villes. Cette fois Dieu se contentant de sa bonne volonté, le rappela à lui avant qu'il put les effectuer. —— Vice-Recteur à Sin-Kia-hoei, il fut atteint, comme nous l'avons dit d'une maladie de nerfs qui mit ses jours en danger, et obligea les Supérieurs à le remplacer. Il fut alors question de l'envoyer en Europe pour s'y remettre. C'était le seul remède indiqué par les médecins. Pour lui, tout en restant soumis à la décision de l'obéissance, il fut d'avis « que de même que le soldat doit mourir à son poste, le Missionnaire doit mourir dans la vigne qui lui a été confiée", et il obtint de rester en Chine. Dans ces attaques, il montrait un calme et une résignation admirable : " C'est la volonté de Dieu, c'est pour mon bien et celui des âmes, je ne puis travailler, qu'au moins je souffre un peu." « Ce qui me désole, disait-il encore, c'est de ne pouvoir rien faire ou presque rien, mais puisque le bon Dieu veut, faisons ce que nous pouvons et tout sera pour le mieux ». Et toutefois il ne restait pas oisif. Il avait dans la volonté de la spontanéité, de la résolution et de la persévérance. L'inaction où il était réduit lui étant plus pénible que la maladie elle-même, il fut nommé Supérieur du Pou-tong. Il prit à cœur de fortifier la dévotion à la Ste Vierge et au Sacré-Cœur, de rappeler à la bergerie les brebis égarées, et de réprimer et punir les scandales publics. « Trop de douceur, disait-il, perd les âmes faibles ; toute loi doit avoir une sanction. Si le Supérieur trop indulgent ferme les yeux de peur d'être obligé de corriger, la morale publique disparait avec la crainte du châtiment." Et il agissait conformément à ces principes, ne craignant pas de faire comparaître à la barre du juge civil les plus opiniâtres, lorsque leurs actes enfreignaient en même temps les lois nationales et la loi divine ; et cette manière de traiter les perturbateurs entêtés, rassurait les gens de bien en tenant les autres dans une crainte salutaire. —— Bientôt après il reçut la destination de Nan-Kin : il n'eut pas peu à souffrir, non seulement d'une faiblesse toujours croissante qui le réduisait à un repos forcé, mais encore et surtout des difficultés extérieures avec des chrétiens peu fervents, et vers la fin, de toutes les affaires, qui dans cette ville, précédèrent au massacre de Tien-tsin. A propos de l'alimentation que son estomac ne pouvait pas supporter, il disait : « Je comprends pourquoi le bon Dieu a mis de la saveur dans les mets, sans cela ce serait une médecine par trop amère", et encore " : C'est pour moi une vraie médecine, et je soupire après le moment où j'en serai délivré ». « Quand donc, répétait-il, serons-nous au Ciel ?» puis revenant sur lui-même « mais que de choses à expier... et qu'ai-je fait ?» et il redisait cette parole de Notre-Seigneur qui le consolait beaucoup : *Plures mansiones sunt in domo Patris mei* ». — Il eut encore la force d'entreprendre le voyage de Nin-Kouo-fou, afin de visiter les pauvres chrétiens récemment émigrés du Hou-pé et établis à Sin-tsen et Chouei-tong. Il avait presque retrouvé l'ardeur de sa jeunesse et l'enthousiasme de ses premières années. « Quel magnifique pays, s'écriait-il à chaque instant, quel malheur qu'il n'y ait point de chrétiens, qu'un centre serait bien placé ici !» Il régla de son mieux les affaires des chrétiens, tenta en vain, à son retour, de s'établir à Vou-hou, et revint plus fatigué à Nan-Kin. —— Quelque temps auparavant, le 10 Mars, il avait commencé sa retraite annuelle, il eut plusieurs fois le pressentiment que c'était la dernière ; il obtint plusieurs grâces particulières, et il nous disait que jamais il n'en avait faite de meilleure. Ces pressentiments le suivirent jusqu'à la fin : " Je pense souvent à la mort, nous répétait-il au mois de Juin, je suis persuadé que cette année

est la dernière de ma vie: au surplus, je désire arriver bientôt au terme." —— Il passa encore à Nan-Kin les fêtes de St. Louis de Gonzague et de St. Ignace pour lesquels il avait une tendre dévotion, dévotion qu'il avait toujours cherché à inspirer aux élèves de Tong-Kia-tou, de Siu-Kia-hoei, et ensuite de Nan-Kin. Il aimait les enfants, se plaisait à les former à la vertu, les suivait de près; mais s'il était bon pour eux, il n'en était que plus exact à faire bien observer le règlement. —— Plein de zèle pour la maison de Dieu, à idées grandes et point du tout mesquines, il ne regardait pas à la dépense pour les choses nécessaires ou utiles, surtout quand il s'agissait de l'Eglise. "Il faut d'abord que le bon Dieu soit placé convenablement, le reste viendra ensuite". Il eut encore la consolation d'établir à Nan-Kin la dévotion du 1er Vendredi du mois, dévotion bien chère à son cœur ainsi que celle de Notre Dame. Son dévouement à la Ste. Eglise et au Souverain Pontife était complet: en apprenant la nouvelle, alors prematurée de la définition de l'Infaillibilité, "il accourt, dit un Père, dans ma chambre, et tout ému: Père, mettons-nous à genoux, disons un Ave Maria en actions de grâces de la définition; et il l'acheva au milieu de larmes de joie". —— Attaqué vers la fin de juillet d'une forte dyssenterie, il revint à Chang-hai le 6 août, pour y prendre le repos necessaire, et quelques jours après un mieux s'étant déclaré, il préparait déjà ses plans pour l'année suivante, lorsqu'une rechute lui enleva le peu de forces qui lui restaient, et vint le condamner pour le moins à un repos complet d'un an. Mais c'était au repos éternel que Notre-Seigneur l'appelait. La maladie empira, et le 16 Septembre, il reçut le St. Viatique et l'Extrême-Onction. Effet admirable des Sacrements! Lui qui jusque là se rattachait à la vie de toute manière, ne désira plus que la mort: il était parfaitement résigné, mourir lui était un gain. En demandant pardon à tous les Pères et Frères, la voix lui manqua, entrecoupée qu'elle était par les sanglots. "Pensez-vous, demandait-il ensuite au Père Spirituel, que ce soit une imperfection de demander la mort en ce moment"? — Cupio dissolvi et esse cum Christo. Ce que St. Paul souhaitait, vous pouvez sans crainte le désirer" —— "Mais j'aurais peut-être encore la force de faire une étape, et laisser le fardeau sur mes frères". —— "Mon cher Père, comme St. Martin: non recuso laborem, en ce moment imitez St. Paul et soyez tranquille" —— Il s'éteignit quelques jours après, le 1er Octobre 1870. Il avait fait les derniers vœux de Coadjuteur formé le 19 janvier 1862, et était âgé de 55 ans dont il avait passé 20 dans la Compagnie et 14 dans la Mission de Chine.

Amérique-Méridionale. —— Guyane Française. —— Notice sur la mort du P. Charles Gaudré. —— Lettre du R. P. de Monfort au R. P. Provincial. —— Cayenne, 14 Mai 1871.

Mon R. P. Provincial, P. C. —— .... Votre Révérence se souvient que la santé du P. Gaudré déclinant rapidement, je l'avais envoyé à St. Laurent le 20 novembre dernier, espérant qu'il s'y trouverait mieux. Je m'étais trompé. Au mois de Février, j'écrivis au P. Bégin de proposer à notre malade le séjour de l'Ile Royale, où l'air est plus vif et où il avait longtemps habité. Le P. Gaudré préféra rester à St. Laurent; mais ses forces allèrent en diminuant toujours, et enfin, lorsque j'arrivai la dernière fois à St. Laurent, le 12 avril dernier, il désirait très-vivement aller aux Iles; mais depuis un mois il n'y avait pas eu d'occasion pour faire ce voyage, et alors il était trop tard. Quand je suis reparti de St. Laurent le 18, le médecin m'a déclaré que non seulement ce changement d'air serait inutile, — et l'aurait même été un ou deux mois plus tôt, — mais encore que la moindre atteinte du mal de mer serait un coup de foudre pour le malade, qui avait eu, deux jours auparavant, une légère attaque d'apoplexie, à la suite de laquelle sa bouche était restée un peu contournée. Je quittai donc, le 18, notre cher malade, après lui avoir donné l'Extrême-Onction, la veille au soir, en présence de notre petite communauté de St. Laurent. —— Le médecin avait suggéré l'idée d'essayer l'air de St. Pierre, qui est un peu plus vif; c'était plutôt pour faire accepter plus facilement le refus que j'étais obligé de faire du voyage de l'Ile Royale. Le P. Gaudré avait accepté volontiers cette proposition, et, quelques heures après mon départ pour Cayenne, on le transportait en voiture à St. Pierre. Là, il s'est éteint doucement le dimanche 23. N'ayant pas assisté aux derniers moments de notre cher défunt, ni à son enterrement, je crois ne pouvoir mieux faire que de faire copier ici ce que m'en écrivent le P. de Beaumont, aumônier de St. Pierre, et le P. Bégin, aumônier de St. Laurent.

St. Pierre, 27 Avril 1871. — Mon R. P. Supérieur, P. C. — C'est donc notre pauvre petit St. Pierre qui a eu l'honneur de voir les derniers moments de ce vénéré P. Gaudré. C'était bien là, au reste, je le crois, qu'il eût voulu mourir de préférence; car, s'il y a des misères et des douleurs profondes morales et physiques, c'est bien ici, surtout chez mes pauvres enfants du Camp. Il est bien mort au milieu d'eux, puisque, jour et nuit, ils entendaient ses soupirs plaintifs. (*) Dans la nuit de dimanche, quand ils n'ont plus rien entendu, ils ont dit: C'est qu'il est mort.

(*) Le Camp se compose de deux cases, qui sont tout auprès du presbytère.

VIII.

C'est en effet Dimanche soir, jour du bon Pasteur, à 11 h. ½, que notre bon Père Gandré a rendu, avec une sainte confiance, sa belle âme d'apôtre à son bon Maître. — Le voyant si disposé à vivre et à travailler encore, au point que, la veille encore de sa mort, il me parlait de prêcher et de revoir ses sermons, je redoutais beaucoup le moment où je me verrais forcé de lui annoncer que sa dernière heure était venue. Heureusement que le F. Janneau lui avait naïvement donné l'éveil à deux reprises ; mais il avait paru ne pas entendre. Je dois aussi convenir que j'ai senti et trouvé pour cette circonstance une grâce d'état et du moment, qui m'a rendu doux et facile ce qui d'abord m'avait effrayé. J'ai donc la consolation de vous dire, mon R. Père, que notre bon P. Gandré, qui peut sous tous les rapports essentiels, je crois, nous servir de modèle à tous, a fait une des plus belles morts qu'il soit possible de faire. Depuis le mardi 16 qu'il était venu à St. Pierre, tout avait été en déclinant, et le mal s'aggravait d'heure en heure. La nuit du samedi ayant été inquiétante, et désirant lui donner l'éveil touchant son état, je lui proposai de recevoir une seconde fois le Saint Viatique, ce qu'il accepta avec empressement et satisfaction ; c'était d'ailleurs le dimanche du bon Pasteur, et en outre depuis lundi il n'avait pas pu recevoir la Ste. Communion à cause de son état, quoiqu'il me l'eut demandée plusieurs fois. Il fit, ce me semble, cette communion avec une dévotion plus sensible que de coutume, (car vous savez s'il était sobre d'expansions extérieures en public). Il écouta avec plaisir un passage de l'Imitation avant et après ; puis il resta pendant une demi-heure dans un état de calme et de paix admirables. Tout ce que je crus pouvoir faire jusqu'à la soirée du dimanche, ce fut de lui dire quelques paroles, sur le ton qu'il aimait (le ton militaire), pour le porter à l'indifférence et à la résignation chrétiennes. Il prenait cela obligeamment ; mais malgré cela on voyait qu'il cherchait à se raccrocher à toutes les branches. C'est ainsi qu'il reçut avec empressement quelques soins de notre Infirmier de St. Pierre et qu'il tenta quelques nouveaux remèdes. Il fut aussi très-reconnaissant pour le médecin qui vint le voir une fois ; mais j'en suis convaincu, il se réservait toujours à lui-même, le jugement en dernier ressort sur son état. Je m'en aperçus quand, dimanche soir, vers 8 h., voyant que c'était évidemment la fin, je le fis convenir qu'il n'en pouvait plus et que le mal semblait prendre le dessus, qu'il fallait céder devant la volonté du Maître et rendre les armes. Quand je vis qu'il se rendait lui-même à l'évidence de son état, je lui proposai, en prévision de la dernière heure qui pouvait approcher, sans que cependant nous la connussions certainement, de recevoir les grâces et les trésors que Notre-Seigneur donne à ses bons soldats, à la fin du dernier combat, pour s'acquitter envers sa justice, avant de paraître devant lui ; la dernière indulgence plénière. La façon dont il accepta me fit comprendre, non seulement qu'il voyait clairement sa position, mais qu'il était sans doute sur le point de me demander ce que je lui offrais. Il écouta toute la prière de l'Indulgence avec attention, répondit et baisa pieusement son Crucifix, conservant son calme admirable. Je lui proposai ensuite de réciter les dernières prières avec nous, et il accepta avec empressement et satisfaction. Il écoutait avec attention et répondait à tout. Je lui lus enfin le bel Evangile de St. Jean qu'il semblait goûter aussi. Je crois que ce fut à ce moment que, le voyant si bien disposé et ne suivant que l'élan du cœur et de la foi, je lui demandai, les larmes dans les yeux, je l'avoue, de nous bénir, moi et les deux Frères qui étaient là ; je lui demandai même de bénir tous les autres Pères absents, ses parents, son frère, nos pauvres enfants, le Maroni, tous nos amis. Il se recueillit et nous donna sa bénédiction, en règle, en tâchant de prononcer toutes les paroles ; il fit cela avec une simplicité et une dignité admirables. Je lui dis que je ferais ses remerciements à Sœur Ste. Soline (*) pour tous ses soins pendant sa maladie, et que je vous ferais ses adieux, mon R. Père, ainsi qu'au P. Bégin et aux autres Pères ; à tout cela il me répondait par de grands signes de tête et en disant : oh ! oui ! volontiers. Je lui demandai enfin de recommander à Notre-Seigneur tous ceux dont je venais de lui parler, dès qu'il serait chez le bon Dieu. Et de plus en plus, avec toute sa connaissance, et cependant avec un accent d'humilité, il nous dit : oh, oui ! oui ! Tout en lui continuant quelques petits soins, comme rafraîchir ses lèvres et sa langue, (bien qu'il ne demandât plus rien depuis qu'il s'était avoué vaincu par la maladie, ce qui ne laissait pas d'être surprenant, car avant cela il n'était pas 3 minutes sans demander une chose ou une autre) tout en lui donnant donc quelques petits soins et en laissant passer le temps, je continuai à lui suggérer quelques bonnes pensées que Notre-Seigneur me mit assurément sur les lèvres et qu'il accepta toutes avec reconnaissance et piété, sans témoigner la moindre impatience ni le moindre ennui. "Vous n'avez pas peur d'aller paraître devant Notre-Seigneur, lui dis-je. — Oh, non ! — Et ce ne sont pas pourtant vos mérites qui vous rassurent. — Oh ! non ! non ! — Mais les mérites de Notre-Seigneur. — Oui, oui ! — Notre Maître, c'est le plus fort, le plus aimable ! (2) Et j'insistai en lui disant : Si les Larons ont bien trouvé miséricorde auprès de Notre-Seigneur, pourquoi un bon Ouvrier, qui s'est dépensé toute sa vie au

(*) Supérieure des Sœurs de St. Vincent de Paul, chargées de l'hopital de St. Laurent. — (2) C'est une des pensées que le bon Père aimait à développer souvent dans ses sermons.

service de son Maître, manquerait-il de confiance ? Il fait bon, n'est-ce pas, à se reposer et à s'endormir sur le Cœur de Notre-Seigneur et sous le manteau de la Ste Vierge, dans la Compagnie. — Oh ! oui, dit-il avec un accent de sérénité et de paix, dont le souvenir me restera toute ma vie, et dont je regrettais d'être seul témoin avec nos Frères. — "Et toutes vos souffrances, vous les unissez à celles de Notre-Seigneur en Croix ? — Oui. — Vous êtes sur le sommet du Calvaire : c'est le dernier combat, le plus rude ; c'est là qu'on ressemble davantage à Notre-Seigneur ; mais on est plus proche du Ciel." Et comme il se plaignait de la soif, je lui demandai s'il avait soif de quelque chose d'ici-bas. — Oh, non ! — Mais vous avez soif de Dieu et du salut des âmes, comme Notre-Seigneur en Croix ? — Oh oui ! — Vous offrez donc volontiers votre vie, comme le bon Pasteur, pour le salut de nos pauvres enfants, surtout pour ceux qui sont éloignés du bercail de Notre-Seigneur, pour ceux qui n'ont pas fait leurs Pâques ; et pour le triomphe de l'Église aussi, n'est-ce pas ? — Oh ! oui, certainement, volontiers. — Et votre cœur et votre âme, vous les remettez, comme Notre-Seigneur, entre les mains du Père ? C'est là le repos éternel, le vrai repos. — Oui." Et comme, à deux ou trois reprises, il avait un peu retrouvé ses forces et un certain mieux, je lui dis : "Vous seriez disposé à rester pour travailler pour Notre-Seigneur et pour les âmes ; comme St Martin : *non recuso laborem*, n'est-ce pas ? — Oui ! — Mais vous êtes aussi tout disposé à partir si c'est la volonté de Notre-Seigneur ? — Oh, oui, oui ! — Nous vous dirions bien : "*Cur nos orphanos relinquis, Pater ?*" Vous nous laissez au travail et vous, vous allez vous reposer. C'est vous qui avez la meilleure part aujourd'hui. Vous allez, comme l'ouvrier, à la fin de la journée, recevoir son salaire du bon Maître ; c'est bon cela, n'est-ce pas ? — Oh oui !" Et ainsi nous causions de son départ, comme causent deux amis en attendant que l'heure de la séparation arrive. La façon dont il acceptait ces pensées à mesure qu'elles me venaient, m'encouragea à rester sur ce terrain et dans cet ordre d'idées que je voyais lui plaire. Il me semblait qu'au lieu de le déranger, je lui faisais plaisir. Je lui lus aussi quelques passages de l'Imitation, sur l'abandon entre les mains de Dieu ; nous récitâmes ensemble doucement l'Anima Christi, le Suscipe et le Salve Regina. Et pendant ce temps il baisa dévotement, à plusieurs reprises, son Crucifix que je lui offris, en répétant les invocations : Jésus, Marie, Joseph je vous donne mon cœur, Doux Cœur de Marie, soyez mon salut" ! A la vue de cette tranquillité, de cette confiance et de ce courage en face de la mort, j'avoue que je fus confirmé dans la pensée que j'avais toujours eue "que le Père Gaudré avait eu une vie toute pure et sainte, et toute de zèle d'un bout à l'autre". Je ne songeais point à lui faire produire des actes de contrition et autres semblables. Les petites imperfections que nous avions pu apercevoir dans la vie intime, et qui venaient surtout de la tournure de son caractère, me semblaient tellement noyées dans cette belle vie toute de dévouement, que je ne songeais, pour ainsi dire, qu'à regarder la belle couronne qui l'attendait. Cependant, m'apercevant que je ne lui avais pas offert la grâce d'une dernière absolution, je lui offris cette dernière grâce, et il l'accepta avec empressement. La soirée était douce et belle ; les fenêtres étaient ouvertes et laissaient voir le ciel ; et le silence et le calme parfait qui régnaient autour de nous s'harmonisaient bien avec le calme sublime de cette belle âme, qui attendait la mort de pied ferme, ou plutôt qui semblait écouter l'appel de son Maître et de son Dieu pour voler à lui : "*In pace locus ejus*, lui dis-je, Dieu est dans la paix. Nous sommes dans la paix ; Dieu est donc au milieu de nous" ; et il semblait goûter aussi ce sentiment bien profondément. — Comme il avait cependant tourné ses yeux à différentes reprises vers le même point, à droite de son lit, et sans rien dire, je lui fis le signe de la croix sur le front avec de l'eau bénite, et je jetai de l'eau bénite autour de lui, et cela cessa ; cela nous donna l'occasion de réciter, une dernière fois, la prière au bon Ange. — Je plaisantai aussi avec lui sur l'avantage d'être venu à St Pierre ; on n'a qu'à tirer le cordon et St Pierre vous reçoit en disant : *Intra in gaudium*. — Enfin quoique les forces baissassent rapidement sans que nous pussions rien faire pour le soulager, je le priai de bénir un petit carton renfermant ma petite fortune ou plutôt mes instruments d'Homme apostolique, et il s'y prêta très-volontiers, faisant lui-même un dernier effort pour donner sa bénédiction sur cet objet avec sa main presque glacée et dont le pouls battait à peine. J'étais ainsi bien largement payé des quelques fatigues que j'avais eues depuis quelques jours auprès de lui. Sa reconnaissance pour mes moindres petits devoirs et l'honneur de servir un si bon serviteur de Dieu et de remplacer auprès de lui la Compagnie, m'adoucissaient beaucoup la peine, si j'avais songé à la sentir. Pour les moindres services, il me disait : "Merci, que vous êtes bon, mais vous savez : "*Mihi fecistis*". — N'ayant pas la consolation d'assister à son lit de mort ma pieuse mère, l'année dernière, presque à pareil jour, j'ai pensé que Notre-Seigneur m'en dédommageait en m'accordant d'être témoin privilégié de la mort de ce vénéré Père et de recevoir sa dernière bénédiction. Puissé-je surtout avoir hérité un tout petit peu de son esprit apostolique ! Cette bénédiction dont je viens de parler fut donc la dernière action faite avec connaissance ; car bientôt après, les glaires s'accumulant dans sa gorge et le râle devenant plus fort, ses yeux devinrent fixes, tous les signes de la mort prochaine arrivèrent promptement et il ne donna plus aucun signe distinct de connaissance, quoiqu'il ait conservé, je crois, sa connaissance jusqu'à son dernier soupir. Il a été comme suffoqué par l'agglomération des glaires dans toute la poitrine.

Tous nos Frères ont été admirables de dévouement et de soins; le F. Rivoallan surtout, que le P. Gaudré affectionnait particulièrement. Ce bon Frère avait assisté, il y a deux ans le P. Homonin, et il m'a bien aidé aussi pour les derniers moments du P. Gaudré. Nous avons récité les prières après la mort; mais nous n'avons revêtu le P. Gaudré de sa soutane qu'une heure après son trépas. Après cela j'ai écrit au P. Bégin et au Commandant Mélinon, à 6h. 1/2 j'ai dit la Messe et nos Frères ont communié. — Ce que je trouve de plus remarquable dans cette belle mort de notre vénéré P. Gaudré, c'est ceci: Son abandon, son calme, sa résignation et son indifférence en face de la mort, après que nous l'avions vu encore cependant aussi attaché à la vie, même la veille de sa mort. Il a dû avoir à faire en lui-même un sacrifice immense en se voyant vaincu et obligé de se rendre. Et la façon dont il est mort doit nous faire croire qu'il avait fait bien parfaitement ce sacrifice à Notre-Seigneur au moment où il a senti, dimanche au soir, que la maladie prenait le dessus. "Paratum cor meum, Deus": il a ainsi bien pratiqué ce qu'il enseignait si bien.

P. S. Un mot du P. Gaudré m'avait montré qu'il pensait plus à la mort qu'il ne le paraissait: "Oh! quel plaisir" (1) (m'avait-il dit deux fois en sortant de la visite après le dîner, il y a environ deux mois). Comme je lui demandai l'explication, il me répondit les deux fois: "Oui, on s'exerce à dire cela, pour le dire gaîment le jour du départ pour le grand voyage."

St Laurent, le 25 Avril 1871. — " Aussitôt que j'eus appris la mort du P. Gaudré par un mot du P. de Beaumont, je me suis rendu à St Pierre avec la voiture du Commandant, dans laquelle nous avons installé, étendu sur les deux banquettes, notre pauvre P. Gaudré, puis je me suis assis à ses côtés et nous sommes ainsi revenus à St Laurent. Nous l'avons exposé dans le petit parloir, où bientôt la foule s'est dirigée et n'a pas discontinué tout le jour, et même une partie de la nuit. Le P. de Beaumont nous est arrivé le soir, et le P. Gonnet le matin; nous nous sommes partagé la veille de la dernière nuit du P. Gaudré au milieu de nous. Le P. Arzur et le P. de Beaumont jusqu'à minuit, le P. Gonnet et moi de minuit jusqu'au moment de commencer les cérémonies funèbres. Le cercueil, fait par Leprince, en bois d'acajou (2), fut apporté à 4h. du matin; nous avons déposé le P. Gaudré dans ce cercueil; il n'exhalait aucune odeur, il était souple et la figure fraîche sans beaucoup d'altération. A 4h 1/2, nous avons fait la levée du corps et nous l'avons porté à l'église d'après les cérémonies prescrites. Nous avons psalmodié l'office des morts, le P. Arzur et moi, tandis que le P. de Beaumont et le P. Gonnet disaient la Messe in nigris, corpore præsente, c'est la fête de St Marc, 2e classe. A 5h 1/2 environ, le monde arrivant, j'ai chanté la Messe solennelle et dit un mot, après l'Evangile, sur le P. Gaudré. C'est le P. Gonnet qui a fait l'absoute et l'enterrement en qualité de plus ancien. L'église était remplie et débordait; j'avais prié M. Mélinon de laisser le camp (3) libre de venir, il s'est porté à cette cérémonie tout entier. Bon nombre de concessionnaires de St Laurent, de St Maurice et de St Pierre; le tout formait avec le personnel libre, la troupe et les principaux officiers de l'état-major et du Casabianca (4), un cortège dont la tête entrait au cimetière et la queue était devant la case occupée aujourd'hui par Lacour (de 300 à 400 mètres). On est sorti à 6h 1/2 de l'église et nous y rentrions une heure après. Les travaux retardés d'une heure et demie, ont été repris après l'office. M. Mélinon, comme il vous l'avait promis, a pris volontiers sur lui cette dérogation au règlement. — C'était une belle cérémonie; elle a dû faire du bien dans les cœurs. C'est la dernière prédication du P. Gaudré; elle ne dément pas les précédentes. J'ai fait creuser la fosse dans le coin de terrain que vous avez indiqué. (5) . . . Il y a eu bien des touches de la grâce à la vue du corps du P. Gaudré. Il était bien propre à opérer de telles influences; il reposait là comme s'il eût été vivant, les yeux ouverts et levés au ciel, comme il les avait à son dernier soupir. — "On ne craint pas ce mort là, disait-on, c'est un saint. Plusieurs l'ont embrassé sur les deux joues, sur les mains, aux pieds. Plusieurs femmes de St Laurent l'ont embrassé aux mains, n'osant le toucher à la figure, mais en ayant un vif désir."

---

(1). Souvent, quand le moment était venu d'exécuter un ordre, surtout de ceux qui étaient de nature à lui être pénibles, il fredonnait: oh! quel plaisir d'être soldat."

(2). Ce n'est pas le bois dur et précieux que l'on connait sous ce nom en France, mais un bois mou et léger, dont on se sert ordinairement pour faire les cercueils.

(3). Ce sont les transportés qui ne sont pas concessionnaires, et qui sont assujettis par le règlement à se réunir avant 6 heures du matin pour l'appel qui précède le travail.

(4). Le Casabianca est un aviso à vapeur de la station, qui fait le service du ravitaillement des Pénitenciers du Maroni (St Laurent, St Pierre et St Maurice).

(5) Auprès du grand crucifix du cimetière, dans un espace de 4 mètres en carré, réservé pour la sépulture des Nôtres, dans un des grands compartiments destinés à la sépulture des transportés.

XI.

A ces détails sur les derniers moments du P. Gandré, j'ajouterai quelques remarques sur les 18 années que ce Père a passées dans cette mission. Pendant les 8 premières, de Novembre 1853, époque de son arrivée, à juillet 1861, époque d'une grande maladie qui lui enleva presque la mémoire, le Père Gandré a mené une vie fort active, employé successivement dans les divers et nombreux pénitenciers, dont la plupart ont été abandonnés depuis. Beaucoup de zèle, un grand talent pour la prédication, une charité extrême lui eurent promptement acquis l'estime, l'amour et la vénération de tous les transportés, et ses vertus jointes à beaucoup de tact et à une politesse parfaite, le firent aussi aimer et vénérer par les personnes libres des pénitenciers. Ce sentiment d'admiration pour ses vertus et pour sa tendre charité envers ses malheureux enfants, fit même ajouter par l'opinion publique à son histoire quelques traits qui n'y appartiennent pas ; par exemple, "qu'il avait souffert en Chine pour la foi et y avait porté la cangue ; qu'il s'était étendu lui-même sur un banc de correction, protestant qu'il ne se relèverait pas si on ne lui accordait la grâce du malheureux condamné à être fustigé sur ce banc", etc. etc." On ne pourra jamais compter, ai-je souvent entendu dire, le nombre de coups de corde que le bon P. Gandré a épargnés à des malheureux." Cela prouve du moins avec quelle charité ce bon Père employait dans l'intérêt de ses ouailles l'influence qu'il avait su conquérir auprès de leurs chefs. —— Cependant la forte constitution du P. Gandré était successivement ébranlée par de rudes attaques. A l'Ile Royale, en juillet 1855, il fut malade de la fièvre jaune, qui y enleva, quelques jours plus tard, le F. Barbieux, puis le P. Raulin. Peu après il fut envoyé à St. Georges, le plus malsain de tous les pénitenciers d'alors, et à cette époque plusieurs de ces établissements étaient extrêmement malsains ; on les a supprimés pour ce motif. Ce séjour à St. Georges lui valut une grave maladie qu'il fit à Ste. Marie en Janvier 1858, peu après avoir quitté St. Georges. A peine rétabli, et envoyé à l'Ile Royale, il y fut de nouveau attaqué violemment de la fièvre jaune en Août 1858. Il passa ensuite un an au Maroni, d'Octobre 1858 à Octobre 1859 ; c'était pour ce pénitencier un temps de fièvres et d'épidémie, au point qu'un très-grand nombre d'hommes, venus pour devenir concessionnaires, étant au contraire préparés à la mort par le P. Gandré et conduits ensuite par lui à leur dernière demeure, le cimetière de St. Laurent reçut parmi la transportation le nom de "Concession du P. Gandré". Enfin, revenu fatigué de ce séjour, il fut laissé dans des pénitenciers plus sains ; mais en juillet 1861, à l'Ilet-la-Mère, il fut pris d'une forte maladie qui fit quelques jours désespérer de sa vie, et dont il ne se rétablit jamais parfaitement, n'ayant plus recouvré que très-imparfaitement l'usage de la mémoire. —— Depuis cette maladie, la vie du P. Gandré fut complètement changée. Il avait commencé un travail sur l'histoire de la Mission ; il fallut l'en décharger. (1) On n'osa plus lui confier la direction d'un pénitencier ; en sorte que cet excellent Père, le doyen de la mission par son âge, par son ancienneté dans la Compagnie et par son temps de colonie, le plus influent par son talent, son crédit et son ascendant moral sur les transportés, fut constamment tenu en sous-ordre. Je n'ai connu le P. Gandré que pendant cette seconde partie de son apostolat sur les pénitenciers. Ce n'étaient plus les mêmes vertus qu'il y exerçait, mais d'autres plus difficiles et plus précieuses encore, je pense, devant Sa divine Majesté ! Le P. Gandré, profondément et fortement uni à Dieu par les vertus solides, n'était pas, du moins à en juger par l'extérieur, d'une piété douce, tendre et expansive, se contentant facilement de la vie de Marie : c'était plutôt le zèle, le travail, le combat pour sauver les âmes par l'action, qui faisait le besoin de son amour pour Jésus-Christ. Il aimait à développer souvent devant ses auditeurs, la force, la douceur de ce Roi qui triomphe et triomphera toujours de l'enfer et du péché ; et lorsque, en de rares occasions, il se trouvait pour quelques jours chargé par intérim d'un pénitencier, il donnait cours à son zèle. Aussi je ne pense pas, sans une profonde admiration, à la simplicité et obéissance de novice avec lesquelles, mis en second sur un pénitencier avec un premier aumônier bien plus jeune et plus nouveau que lui, et quelquefois même manquant d'expérience et loin d'avoir un tact exquis, il se moulait sur la direction de son *petit Supérieur*, prenant ses ordres pour tout ce qu'on lui donnerait à faire et demandant des permissions pour la moindre chose, et cela pendant 10 ans ! Son obéissance était vraiment admirable. Un "volontiers" accompagné d'un grand signe de tête était presque toujours sa seule réponse à tout ordre qu'il recevait ; il semblait qu'il vît Notre-Seigneur. Puis lorsqu'en récréation on venait à parler de quelque conséquence extérieure de ces ordres, il chantait : « Ah ! quel plaisir d'être soldat ! » —— Je ferai remarquer aussi sa gaîté continuelle, son égalité d'humeur, son affabilité particulière à l'égard de nos Frères coadjuteurs. Il répétait souvent que le moyen d'être toujours content était de prendre les choses du bon côté, et il savait pratiquer ce conseil. Son inaction relative a dû mortifier cruellement cette nature ardente et ce besoin de zèle. Il y a un peu plus de deux ans, quand, à la suite de pertes de sang très-opiniâtres, il fut réduit à rester quelques jours sans dire la Messe, il me disait : "C'est un peu de travail qu'il me faudrait ; cela me secouerait, me relèverait". Pendant mon dernier séjour à St. Laurent, il envoyait

---

(1) Je ne sais ce qu'est devenu ce travail. Je n'en ai pas trouvé trace dans les archives de la mission, quand je les ai prises à ma charge.

une foule de notes, dont il se servait pour prêcher, il élaguait ce qu'il trouvait moins bon, et il ajoutait encore. Le samedi 15 avril, ne pouvant plus écrire depuis longtemps, il fit appeler Léonard, notre chef des chambres de St Laurent, bon écrivain, et lui dicta le premier point d'un sermon, les forces lui manquèrent pour achever. —— Le voici maintenant qui se repose dans sa Concession de St Laurent. J'espère qu'il prie pour ses chers enfants, et que la pensée d'aller reposer après leur mort à côté de ce bon Père aidera puissamment la plupart de nos transportés de St Laurent à faire une mort chrétienne, seul fruit, si je ne me trompe, que peut produire cet essai de colonisation au Maroni. Fasse Notre Seigneur que l'exemple de ces vertus fortes et modestes et le secours de la protection de ce doyen de notre Mission, soutiennent efficacement ceux de ses frères qui continuent, tant qu'il plaira au Maître, de travailler à ce petit coin de la vigne ! Je suis, etc.

Amérique Sept. —— Canada. —— Extrait du journal le Canadien, 20 Mars 1872.

(Le R. P. Hanipaux) —— Le P. Joseph-Urbain Hanipaux naquit dans la paroisse de St Georges de Bouguenx, dans le diocèse de Langres, le 3 Mai 1805, fête de l'Invention de la Ste Croix, et fut baptisé le même jour. Il semblerait que ce jour fut la source de cette tendre dévotion et de ce zèle ardent pour la Croix qui devaient remplir son cœur, et l'indice de sa vocation à la mission de Ste Croix, où il devait passer une grande partie de sa vie. —— Quoique né à la sortie de la Révolution, il n'en ressentit pas la funeste influence ; élevé par des parents chrétiens il connut bientôt et aima la piété. Jeune encore, il commença ses études, et se sentit porté à l'état ecclésiastique. Il fit sa théologie, et fut ensuite ordonné prêtre le 22 avril 1829. Pendant 7 ans il fut successivement employé par son Evêque dans divers ministères : comme vicaire, Curé, aumônier de Religieuses. Le dernier emploi surtout, puis les nombreux pouvoirs qu'il reçut du Souverain Pontife et des Evêques sont la preuve et donne la mesure de la confiance et de l'estime que lui attiraient ses vertus. —— Mais ce champ était trop étroit pour son zèle : il aspirait à une vie plus apostolique. Il sollicita instamment son entrée au noviciat de la Compagnie de Jésus dans sa province, et y fut admis le 20 Février 1837. Sous la direction d'un maître habile, le R. P. Rubillon, dans l'exercice de l'obéissance et de l'humilité, sa vocation se développa ; il édifia ses frères par son ardente piété, et perfectionna son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Aussitôt ses premiers vœux prononcés, ses Supérieurs l'envoyèrent à la résidence de Nantes, où il fut immédiatement employé aux missions des villes et des campagnes. Il rivalisa de zèle avec les plus anciens Missionnaires, et produisit des fruits aussi abondants que consolants dans la vigne du Seigneur. Son talent oratoire, sans briller peut-être par le charme du discours, pénétrait les cœurs par l'onction de sa piété et ébranlait les volontés les plus rebelles dont il triomphait par l'énergie de son zèle et le feu de sa parole. Il ne cherchait pas à plaire, mais à convertir. C'est ainsi que font les saints ; et c'est aussi ce que Dieu demande de ses ouvriers. —— En 1842, il demanda avec instance au T. R. Père Général de la Compagnie de Jésus, d'être envoyé dans les Missions sauvages. On allait ouvrir les Missions africaines de Madagascar, île réputée aussi redoutable par son climat que par la férocité de ses habitants infidèles et où avaient échoué jusque là tous les efforts. Il était enchanté de sa mission et était prêt à partir dans la compagnie des PP. Luiset, Martin, Dénanquet, Grimot, lorsqu'un accident imprévu fit changer la direction du Missionnaire. Au lieu de s'embarquer pour le Sud, on s'embarqua pour le Nord ; on arriva au Canada où la Providence voulait fonder, sous les auspices des Evêques, une nouvelle mission de Jésuites. La première résidence fut établie à Montréal. —— Le P. Hanipaux se livra aussitôt à l'œuvre. Le Père fit là, comme ailleurs, beaucoup de bien, et se fit regretter quand, après deux ans, il fut appelé aux Missions sauvages qui avaient toujours été l'objet de ses désirs. Le premier Evêque de Toronto, Mgr Power, désirait que la Compagnie de Jésus vint répandre, dans son vaste diocèse, les missions commencées par les PP. Lallemand, de Brébeuf, etc. délaissées depuis si longtemps. —— Le Père passa par Sandwich, en Haut-Canada, une résidence venait de s'y ouvrir. De là, il partit pour la grande île Manitouline. Il s'établit avec le P. Choné dans le village de Ste Croix, (autrefois Wikwemikong, village des Outaouais) converti en partie par le vaillant missionnaire, M. J. B. Proulx. —— Le Père ne sait pas un mot de cette langue qui ne ressemble à aucune autre : mais il aime le Sacré Cœur de Jésus, il le pria avec ferveur, et bientôt, lui qui, en 2 ans, n'avait pu apprendre quelques mots d'anglais, se trouva capable d'instruire et de confesser les Sauvages dans leur langue. Il était heureux ; il se livra à toute l'ardeur de son zèle. Ce zèle aura paru téméraire, tant il méprisait les dangers : mais la main de Dieu le protégeait ; quand il avait à entreprendre quelque mission périlleuse et lointaine, il adressait une prière au Sacré-Cœur, s'abandonnait à la garde de Dieu et s'élançait, conduit par un jeune et timide Sauvage, à travers les lacs pleins d'écueils, ou couverts de glaces plus ou moins solides, à travers les neiges, les montagnes ou les torrents. Souvent il couchait sur la neige ; d'autres fois il était à bout de provisions ; mais il jubilait quand, après bien des journées pénibles,

il rencontrait quelques Sauvages à évangéliser. Alors son repos était de consoler, baptiser et préparer à la mort quelques pauvres âmes oubliées de tout le monde. Il ne revenait à Ste Croix que pour reprendre le soin de sa Congrégation et de ses écoles. Souvent c'était pour résister aux efforts malicieux des ennemis du dedans et du dehors, car il fallait être en lutte perpétuelle avec des adversaires qui s'efforçaient de détruire l'œuvre de Dieu dans ces pauvres néophytes si faibles et si faciles à se laisser séduire. Il savait faire aimer aux enfants la piété, à la jeunesse la modestie, à la vieillesse la fidélité à ses devoirs, parce qu'il parlait de l'abondance du cœur, et que son cœur était plein de l'amour, puisé dans le Sacré-Cœur de Jésus. Cette dévotion au Divin Cœur était comme l'âme de sa vie et l'instrument de ses œuvres. —— On sait combien il était aimé de ses Supérieurs. Une lettre reçue hier, d'un de ses confrères, disait que le P. Hanipaux seul valait deux Missionnaires; une autre reçue en même temps racontait les lamentations des Sauvages, et leur désir de le revoir. Depuis peu les congréganistes de Ste Croix lui écrivirent deux lettres pleines de sentiments de reconnaissance et d'amour filial. Comment en eut-il été autrement! Il avait pour eux un cœur si paternel! —— Mais il fallait les quitter, et il ne devait plus les revoir ici bas: tant de travaux, tant de fatigues endurées pendant 27 ans, avaient épuisé sa santé. Ses Supérieurs, pour le forcer au repos, l'appelèrent à la résidence de Québec. La piété qui règne comme dans son centre dans le Bas-Canada, le nouveau mouvement imprimé à la dévotion du divin Cœur de Jésus, du Cœur Immaculé de Marie et du bon St Joseph, excitèrent toutes ses sympathies, adoucirent le regret de sa chère mission. Il arriva à Montréal vers l'automne dernier, et à Québec le 30 Décembre. Les meilleurs médecins de Montréal et de Québec reconnurent bientôt qu'il n'y avait pas de remèdes à son mal: leur charitable sollicitude employa en vain tous les moyens pour nous le conserver encore quelque temps. Ces médecins n'en mériteront pas moins toute la reconnaissance des Jésuites de Québec et de Montréal. —— Depuis 6 mois le temps pour lui n'était plus qu'une alternative de jours mauvais et moins mauvais. Il perdait à chaque heure les dernières forces de son tempérament robuste: aucune nourriture ne pouvait réparer ces pertes. La seule énergie de sa volonté le soutenait encore. Il voulait travailler, et pour cela il ne voulait paraître si souffrant que quand il ne pouvait plus dissimuler sa faiblesse; on n'avait qu'à prononcer les noms de Jésus, Marie, Joseph, à l'instant ses traits se ranimaient. —— Dernièrement, quand on lui dit ce que Mgr l'Archevêque, M. le Curé de Notre Dame, de St Roch et de St Jean faisaient à la gloire du Sacré-Cœur et de St Joseph, quand on lui apprit les progrès croissants de l'Apostolat de la prière et de l'Association de N. D. du Sacré-Cœur dans les villes et dans les campagnes, ainsi que la belle cérémonie de la nouvelle chapelle de St Joseph dans la cathédrale de Québec, et la future érection d'un sanctuaire du Sacré-Cœur dans les deux principales églises de la ville, il sembla reprendre vie. C'était bien la vie du cœur; mais hélas! la vie du corps ne s'en usa pas moins: et peut-être que ce feu du cœur contribuait à user les forces physiques. Ce regret de ne pouvoir travailler pour les âmes le consumait. — Malgré l'état habituel d'impuissance où était le bon Père, il voulut, dès son arrivée à Québec, qu'on lui assignât un confessionnal, sur lequel il se hâta d'inscrire son nom. Il y restait enfermé aussi longtemps que le besoin des âmes l'exigeait, et que ses forces n'étaient pas épuisées; habituellement il se levait à l'heure de la communauté, faisait son oraison, et disait la Ste Messe. Dans la dernière semaine il était si faible qu'on n'aurait pas cru qu'il eût pu arriver à la fin du St Sacrifice. Les autels de sa prédilection étaient les autels du Sacré-Cœur et de St Joseph. On eût dit que ces objets de sa dévotion, Jésus, Marie, Joseph, soutenaient à l'autel ses forces défaillantes. Tous les jours, à diverses heures, on le trouvait à genoux, devant l'autel; son cœur était là où était son trésor. Ne pouvant plus parler aux hommes pécheurs dans la chaire, il parlait au Cœur de Dieu pour obtenir leur conversion. —— Il continua ainsi jusqu'au lundi, premier jour de la neuvaine de St Joseph. — Trois neuvaines commençaient en même temps: une pour lui, une pour la Compagnie de Jésus, une pour les fidèles du mois de St Joseph. Il s'unit à toutes ces intentions, offrant à Dieu, par les mains de son St Patron, le sacrifice de sa vie: on voulait obtenir pour lui la santé; lui, il obtint plus, la délivrance. —— Le 12 de Mars il voulut recevoir le St Viatique au milieu de la nuit. Dès ce moment il souffrit beaucoup jusqu'à 7 h. du soir, où il resta dans une prostration complète du corps, mais dans une grande liberté d'esprit. Alors il dit à un Père: "je mourrai à minuit", à 7 h. 3/4 il demanda et écouta toutes les prières de l'agonie auxquelles il répondit très-pieusement. Puis une heure après, voulant mourir dans la pratique de la règle, il récita les prières ordinaires avec ses frères qui entouraient son lit, puis finalement celle de la neuvaine. A minuit, sans agonie, sans changement de visage, en parfaite connaissance il s'éteignit. Son dernier soupir d'amour fut dans les Cœurs de Jésus, Marie, Joseph. Il semble que le Seigneur ait voulu prolonger sa vie pour lui procurer la consolation de mourir pendant le mois et la neuvaine de St Joseph, son bien aimé Patron, et le mercredi, jour dédié à ce Saint premier protecteur du Canada, et au milieu de ses frères réunis, comme il l'avait désiré. Bien des fois avant cette époque il s'était cru arrivé à sa dernière heure. Quinze jours

avant sa mort, les bonnes Sœurs de la Charité, si dignes de leur nom, lui avaient offert une chambre dans leur hospice, pour y être mieux soigné. Non, répondit-il, "je désire mourir au milieu de mes frères". —— Par la bienveillance de M. le Curé de Québec, son corps repose dans la voûte de la cathédrale, non loin des tombeaux de ses deux frères, les PP. Nicolas Point et Jean-Baptiste Menet, et de la chapelle de St Joseph qui vient d'être inaugurée. Ainsi, n'ayant pu y faire son pèlerinage pendant sa vie, il va se trouver après sa mort toujours au milieu des nombreux pèlerins qui viendront honorer son saint de prédilection dans ce pieux sanctuaire. . . . . . UN AMI . . . Québec, ce 16 Mars 1872.

Missouri. —— St Louis. —— Extrait des Letters and Notices. ——

La lettre suivante a été écrite à un de nos Pères par un des membres de la Congrégation de St Louis (Missouri) pour lui rendre compte d'une retraite prêchée aux jeunes gens de cette ville. (Octobre, 1870). —— Mon Révérend Père, ... Le jour de la fête de N.D. des Sept-Douleurs commença une retraite pour la Congrégation des jeunes gens. Tous les hommes de la paroisse St François-Xavier, et les hommes seuls, étaient invités à prendre part aux Exercices. La journée commençait par la Ste Messe; il y avait une première instruction à 5 h. du matin, et une deuxième à 8 h. du soir qui était suivie de la Bénédiction du T. S. Sacrement. La retraite a duré une semaine, et a été prêchée par le P. Frédéric Garesche, dont l'éloquence et le zèle ont ramené au bercail plus d'une brebis égarée. Tous les soirs, il n'y avait pas moins de 3000 personnes présentes, parmi lesquelles on comptait un grand nombre de protestants. Près de 12 Pères étaient chaque soir, occupés au confessionnal, et le samedi ils y restèrent jusqu'après minuit. Le vénéré P. De Smet était heureux au delà de toute expression à la vue d'un si beau spectacle, et malgré son âge avancé et la faiblesse à laquelle l'ont réduit ses immenses travaux, il demanda et obtint la permission de donner lui-même chaque fois la Bénédiction du Très-Saint Sacrement. Le dimanche à 7 h. du matin, ceux qui devaient communier étaient réunis près la salle de la confrérie; 2000 hommes portant le ruban et la médaille de l'Immaculée Conception, se formèrent en deux lignes, et se mirent en marche. La bannière de la Bienheureuse Mère de Dieu flottait au milieu de leurs rangs, et on y lisait cette inscription : "Marie Immaculée, priez pour nous !" C'était un spectacle émouvant! Jamais il n'y eut de plus belle matinée, et lorsque les fanfares de la musique des étudiants de l'Université de St Louis se firent entendre, la foule des citoyens de toute couleur et de toute religion, devint encore plus compacte le long de la route. La procession, après avoir traversé 4 ou 5 places à l'Est et à l'Ouest de l'Université, s'arrêta vis-à-vis l'église. Les congréganistes, au nombre de 400, se séparèrent alors en deux lignes, pour faire place aux membres de la Société de St Vincent de Paul d'abord et ensuite aux autres paroissiens qui n'appartenaient à aucune de ces deux associations. Ici les attendait une scène des plus touchantes. Sur les degrés de l'église, le vénérable apôtre des hommes rouges, la "Robe-Noire" si aimée des Indiens, le P. De Smet, avec sa noble couronne de cheveux blancs, et auprès de lui, le Curé, le P. O'Neill, accueillirent cette foule de jeunes hommes, le sourire du bonheur sur les lèvres et des larmes de joie dans les yeux. La musique se tut et les orgues commencèrent aussitôt à faire retentir leurs notes les plus belles. Le P. De Smet célébra la Messe au maître-autel, et, assisté de deux Pères, distribua le Pain des Anges à plus de 2000 hommes. —— Après la Messe chacun se retira; mais le soir à 7 h. ½, l'église était de nouveau remplie : la nef, les bas-côtés, les tribunes, les degrés mêmes de la table de communion étaient remplis par une foule d'hommes recueillis dans la prière. Le P. Garesche entre alors dans le sanctuaire et se met à genoux sur les marches de l'autel pour prier un instant; il monte ensuite en chaire. Il remercie l'auditoire en quelques paroles courtes, mais senties, de l'empressement et de l'assiduité avec lequel il a suivi la retraite, et de l'édification qu'ils ont tous donnée à leurs concitoyens, félicitant la Congrégation du bonheur que ses membres procuraient à leurs familles, et les bénissant de la joie et des consolations données par eux à leur directeur spirituel, qui déclarait hautement n'avoir jamais été le témoin d'un spectacle aussi beau. Mais il les remercia surtout de la gloire qu'ils ont rendue à Celui qui a versé son précieux Sang pour leur salut, et qui maintenant demeure toujours au milieu d'eux dans l'adorable Sacrement de l'autel. Il les exhorte encore à continuer de marcher dans la voie dans laquelle ils sont entrés; cette voie les conduira infailliblement à des jouissances que l'homme ne peut comprendre sur cette terre et qui de toute éternité ne seront jamais ravies. —— Le sermon à peine achevé, tous les Congréganistes se levèrent et chantèrent le Te Deum. —— La protection de Notre Dame sur cette confrérie s'est manifestée au grand jour dans plus d'une occasion. Il n'y a que quelques années, lorsque le choléra sévissait avec tant de violence que les victimes du fléau se voyaient abandonnées de leurs plus proches parents eux-mêmes, les membres de la confrérie allaient hardiment visiter les malades, les soignaient de leurs propres mains, les assistaient à la mort et ensevelissaient eux-mêmes leurs cadavres. Ils avaient mis leur

confiance dans le pouvoir de la Ste Vierge, et ce ne fut pas en vain : pas un seul membre ne succomba, quoiqu'ils se fussent exposés constamment, et épuisés de travaux. Une plaque de marbre fut placée dans l'église St François-Xavier, près de l'autel de leur Mère du Ciel, pour être le monument de sa divine protection. — Depuis lors est arrivé l'effroyable accident du chemin de fer du Pacifique, où 25 personnes perdirent la vie. Au nombre des voyageurs étaient 28 membres de la Confrérie, pas un seul ne reçut la moindre contusion. — Ces derniers jours deux Messieurs ont été assassinés et laissés à terre sur le corps d'un Congréganiste que l'on croyait mort comme eux, mais celui ci n'était pas même blessé. . . . Je suis, etc.

Montagnes-Rocheuses. — Les Okinakiens. — Lettre du R. P. Urbain Grassi, Supérieur des missions de la Compagnie de Jésus dans les Montagnes-Rocheuses. — (Colleville, (Territoire de Washington) le 12 Août 1870.

« Puisque j'arrive d'une visite chez les Indiens qu'on appelle ici Okinakiens, laissez-moi vous dire aujourd'hui quelque chose de cette tribu. Je veux vous parler de son attachement instinctif à notre Sainte Foi, et de l'espoir de la voir bientôt se convertir tout entière, malgré deux grands obstacles, la polygamie et la sorcellerie auxquelles ces pauvres Indiens sont généralement adonnés. — La tribu des Okinakiens est partagée en deux petites peuplades par la ligne qui sépare des possessions anglaises le Territoire de Washington. Les RR. PP. Oblats de Marie Immaculée sont chargés de ceux qui habitent au-delà de la ligne territoriale, et nous, de ceux qui ont leur demeure de ce côté-ci, et dont le nombre ne s'élève qu'à 340. Quoique nos Okinakiens n'aient jamais été visités avant cette année par le Missionnaire, ils aiment cependant la Robe-Noire. Peu de jours avant mon arrivée au milieu d'eux, un agent du gouvernement alla les voir et leur demanda, entre autres choses, s'ils aimeraient à avoir un Missionnaire catholique ou un ministre protestant. — « Nous n'avons aucune instruction, répliquèrent-ils; néanmoins nous savons que les Soiapi (ministres) et les Robes-Noires nous recommandent d'être bons. Mais les Robes-Noires ont de plus la confession, la Communion et plusieurs autres choses que vous n'avez pas ; nous ne désirons avoir que des Missionnaires catholiques. » — Leur réponse, à propos d'instruction religieuse, était fort modeste, car je trouvai, à ma grande surprise, lorsque j'entrepris de leur apprendre les prières, que la plupart les savaient déjà, et qu'ils savaient de même les principales vérités de la foi. Comme je leur en exprimais mon étonnement, leur grand Chef Tonaskat me dit: « Nous avons dérobé votre prière. Lorsque j'étais encore enfant, j'allai à l'arrivée des Robes-Noires chez les Sgoielpi (Indiens de Colleville) les entendre secrètement, puis j'appris leur prière et la plupart de leurs cantiques, et, de retour dans ma tribu, je les enseignai. » Voilà qui explique en partie leur instruction religieuse, mais il faut ajouter que, lorsque les RR. PP. Oblats vinrent fonder une mission au milieu des Okinakiens du territoire britannique, plusieurs de ceux qui vivent aujourd'hui sous notre direction étaient allés visiter ces dignes missionnaires et avaient reçu d'eux quelque instruction avec le bienfait du baptême. — Malgré tout cela, la tribu des Okinakiens n'est encore qu'un champ inculte, rempli de ronces et de mauvaises herbes. Ceux qui n'ont pas été baptisés disent, il est vrai, leurs prières aussi bien que les baptisés ; mais ceux-ci mènent une vie aussi grossièrement vicieuse que les premiers : mêmes maximes de barbarie, profondément enracinées chez les uns et les autres. Je n'ai pas l'intention d'énumérer ici tous leurs vices, je n'en veux mentionner que deux des principaux, la polygamie et la sorcellerie. — La polygamie n'est pas cependant chez eux un obstacle aussi formidable que chez les Pieds-Noirs ; car, tandis que ceux-ci refusent d'entendre les enseignements de l'Église sur ce point important, les Okinakiens se laissent facilement persuader que la polygamie est contraire aux principes de la morale chrétienne et de la décence. Un de leurs chefs avait trois femmes dont deux l'avaient quitté peu avant mon arrivée chez eux. Il me dit : « — O Robe-Noire, que je suis content de n'avoir qu'une femme. Si mes deux autres femmes ne m'avaient pas abandonné, je n'oserais pas aujourd'hui lever les yeux en ta présence. » Quelques jours plus tard, les deux fugitives exprimèrent le désir de revenir chez lui, mais il leur refusa l'entrée de sa tente, disant que, si elles fussent demeurées avec lui, il n'aurait peut être pas eu le courage de les renvoyer, et se serait ainsi privé de la grâce du baptême ; mais puisqu'elles l'avaient quitté d'elles-mêmes, il en était très-content. Il ajouta qu'il ne voulait plus les voir. Un autre de leurs chefs me dit un jour qu'il était bien méchant et tout à fait indigne d'occuper le rang de chef, puisqu'il avait 4 femmes. C'est pourquoi il n'avait pas osé venir me voir à la chapelle : resté à quelques milles de ma tente, il m'envoyait ses gens pour prier de se faire instruire. A mon retour à Colleville où il me suivit, s'approchant assez de moi pour être entendu, il dit : « Je n'ose pas prier moi-même ; mais je choisirai un jeune homme et l'établirai chef de la prière dans mon camp ; puis, lorsque j'aurai incliné mon cœur vers Dieu, je renverserai toutes mes femmes, excepté une, et je deviendrai moi-même chef de la prière. » Plusieurs autres, encore retenus dans les liens du vice, m'assurèrent qu'ils suivraient l'exemple de leurs chefs pour le bien, comme ils l'avaient fait pour le mal.

Il y a, dans une tribu voisine, sur le territoire britannique, un ministre protestant qui a, cela va sans dire, femme et enfants. Il dit aux Indiens que rien n'empêche qu'ils n'aient plusieurs femmes. Après m'avoir appris cela, un Kuislokan, sorte de personnage très-considéré dans sa nation ajouta : « Quant à moi, je suis méchant, car, comme tu sais, j'ai 4 femmes ; cependant, je sens que le Soiapi a tort de permettre la polygamie, et que la Robe-Noire, au contraire, a raison de la défendre. » —— Le second obstacle à la conversion des Okinakiens, c'est la sorcellerie. Ils ont des jongleries pour la pêche, pour la chasse, pour la récolte des fruits, pour chaque espèce de racines et pour chaque genre de maladies. Cependant, ce n'est pas là encore un obstacle insurmontable, comme j'ai pu m'en convaincre pendant les quelques semaines que j'ai vécu au milieu d'eux. —— Un de leurs hommes de médecine m'ayant demandé le baptême, je crus, pour l'éprouver, devoir le remettre à plus tard. Il en fut offensé. La nuit arrivée, une musique, aussi bruyante que solennelle et dont l'écho des montagnes environnantes augmentait considérablement l'effet, m'empêcha de dormir pendant deux heures. Le lendemain matin, j'appris que mon homme de médecine avait tenu une de ses jongleries après d'un Indien malade. Ce jour-là même, je choisis pour sujet d'instruction « les jongleries ». Le grand chef Conaskat, dont j'ai parlé plus haut, fit ensuite observer à un groupe d'Indiens l'impudence du jongleur, qui n'avait pas rougi de se livrer à une telle pratique presque en face de la tente du Missionnaire, et la duplicité dont il avait fait preuve en demandant le baptême sans abhorrer la sorcellerie. Il termina par ces paroles : « Pour moi, quoique je ne sois pas encore baptisé, je donne un coup de pied à ces artifices du Diable. » Le jongleur ne tarda pas à se présenter à moi, tout repentant, et demandant de nouveau à être baptisé, faveur qu'il obtint quelques jours après. Ces exemples firent un effet magique sur les autres, ce qui confirme l'espoir que j'ai de voir bientôt toute cette petite tribu enrôlée sous le divin étendard. —— Cette fois, je n'ai baptisé que les petits enfants et 11 adultes. C'est peu, mais la semence a été jetée dans le sillon, et Celui qui donne l'accroissement lui fera produire, j'en ai la confiance, des fruits abondants que je pourrai recueillir à ma prochaine visite, l'automne prochain. »

Montagnes-Rocheuses (Etats Unis) —— Adresse des Cœurs d'Alêne au Saint Père, en date du lundi de Pâques, 10 Avril 1871.

« Très-miséricordieux Père, —— « C'est poussés par un sentiment d'amour, non de hardiesse ou de présomption, que nous désirons aujourd'hui t'adresser la parole. Nous sommes, à la vérité, la plus humble des tribus indiennes, et tu es, toi, le plus élevé d'entre les hommes sur la terre, et c'est toi cependant qui, le premier, jetas sur nous des regards de pitié et de compassion ! Oui, notre Père, il y a 30 hivers, nous étions un peuple encore sauvage, très-misérable pour ce qui concerne le corps et l'âme, quand tu nous pris en pitié et nous envoyas la grande Robe-Noire de Smet, afin de nous faire enfants de Dieu par le baptême. Nous étions aveugles, tu nous l'as envoyée pour ouvrir nos yeux à la lumière. Beaucoup d'entre nous dormaient encore lorsque de Smet nous quitta. Alors encore tu eus pitié de nous et nous donnas une autre Robe-Noire, notre bon Père Nicholas, qui vint demeurer avec nous, nous réveilla tous et nous fit voyager droit vers le Ciel. Et combien d'autres Pères ne nous as-tu pas donnés pour nous enseigner la loi de Dieu, à nous et à nos enfants, et nous rendre meilleurs chrétiens. —— Ce n'est donc pas hardiesse de notre part de nous tourner vers toi, notre Père, dans ces jours de ta détresse et de tes afflictions, pour te remercier de ta charité, te faire connaître notre grand amour et t'exprimer notre immense chagrin en apprenant que quelques-uns de tes mauvais enfants affligent constamment ton cœur de Père, après t'avoir volé tout, même ta propre maison. —— Quoique nous ne soyons que de pauvres Indiens, tout à fait ignorants en fait de bons procédés, cependant, nous pensons que c'est de la part de tes enfants civilisés un crime détestable de te traiter de la sorte, toi, notre Père ; et nous-mêmes, il y a 40 à 50 ans, lorsque nous étions encore tout à fait sauvages, nous n'aurions pas osé te traiter ainsi. C'est pourquoi, reconnaissant et détestant la malice des offenses dirigées contre toi, que Jésus-Christ a mis à sa place sur la terre, nous avons prié et prions encore très-ardemment pour la Ste Eglise, aussi ardemment que de pauvres Indiens peuvent le faire. —— De plus, venus de nos différents camps à la maison de la Prière, nous avons essayé, pendant 9 jours entiers, de cueillir beaucoup de prières et d'actes de vertu, afin de les offrir au Sacré-Cœur de Jésus pour toi, notre Père. Mais, sentant que ce n'était pas égal à nos désirs, nous avons offert nos cœurs mêmes pour notre très-bon Père le Pape ; nous avons la confiance que le divin Cœur ne rejettera pas notre offrande. —— Nous avons quelques soldats habitués, non à faire la guerre, mais à aider nos chefs à maintenir le bon ordre parmi nous. S'ils pouvaient être de quelque service au Pape, c'est avec joie que nous te les offririons ; ils s'estimeraient heureux de donner leur sang et leur vie pour leur St Père Pie IX. —— Maintenant, permets-nous de te faire connaître nos craintes. Les trafiqueurs d'eau de feu approchent de plus en plus chaque jour, et nous craignons de trahir Notre-Seigneur et de reprendre les cœurs que nous lui avons donnés. Nous demandons donc à être raffermis par tes prières. —— Et nos enfants, nos chers enfants sont encore plus à plaindre que nous, car ils seront plus exposés, pas tant nos fils, qui ont de bons Pères dans les Robes-Noires, que nos filles qui n'ont pas encore de bonnes mères. Nous avons bien des fois demandé des Robes Noires de leur sexe, mais notre voix est trop

faible pour être entendue, et nous sommes trop pauvres pour faire autre chose que demander. Qui nous enverra de bonnes Mères pour les instruire et les fortifier contre l'ennemi qui approche, sinon toi, notre Père, qui as toujours eu pitié de nous, même lorsque nous n'étions pas encore chrétiens? — Voilà les sentiments de nos cœurs. Mais comme nous, pauvres Indiens, attachons peu de valeur à l'expression de sentiments qui ne sont pas accompagnés d'un don extérieur, nous avons fait une collecte de dollars, de petites pièces et de centins, pour te donner, pour ainsi dire, un morceau de notre propre chair et une marque de sincérité; et bien que nous soyons très-pauvres, nous avons cependant pu, à notre grande surprise, former une somme de 110 dollars. — Tu voudras bien recevoir ce petit cadeau, comme un gage non équivoque de la sincérité de tout ce que nous venons de dire. Et, maintenant, notre Père, nous voulons t'ouvrir nos cœurs encore une fois. Oh! comme nous serons contents, si, malgré notre indignité, nous recevons une parole de ta bouche, afin que par ton enseignement nous puissions tous, nous, nos femmes et nos enfants, trouver l'entrée du Cœur de Jésus.

Au nom de tous nos enfants:

Vincent, de la famille des Stellam,
André Seltis, de la famille des Emote.

Sommaire

Page

Europe. — France. — Paris. — Relation de plusieurs guérisons obtenues par l'intercession de nos Pères, victimes de la commune.
" Guérison d'Adelaïde Gain. (Paris) . . . 1
" " de Mlle Pauline Letraistre. (Tréport) . . . 2
" " d'un Elève de Katwyck. (Hollande) . . . 3
" " du jeune André des Rotours. (Paris) . . . 5
" Écoles apostoliques. — Poitiers . . . 8
" " . . . Avignon . . . 10
" " . . . Amiens . . . 11
Asie. — Calcutta. — Mission Belge du Bengale Occidental . . . 16

Amérique sept.le Canada. — Corneille et Molière au collége Ste Marie (Montréal) . . . 25
" Nouveau Mexique. — Lettre du R. P. Tomassini . . . 26
" New-York. — Lettre du R. P. Duranquet . . . 28
Amérique Mérid.le Equateur. — Lettre du R. P. Sodiro . . . 29
" Brésil. — Lettre du R. P. F. Egans . . . 30
Chine. — Kiang-nan. — Lettre du F. Le Cornec . . . 30
" Pé-tché-ly. — Lettre du R. P. Leboucq . . . 33
" " du P. S. Couvreur . . . 34
" Kiang-nan. — L'œuvre des mendiants. (R. P. Rabonin) . . . 39
France. — Laval. — Maladie et mort du F. Leguay . . . 41

Documents.

Chine. — Notice sur le P. Pierre Olive . . . I.
Guyane. — " " P. Charles Gaudré . . . VII.
Canada. — " " P. Hanipaux . . . XII.
Missouri. — Retraite à St. Louis . . . XIV.
Montagnes Rocheuses. — Les Okinakiens . . . XV.
" " Adresse des Cœurs d'Alène . . . XVI.

Volume conservé en double exemplaire à cause des documents supplémentaires ci-joint à droite

SUPPLÉMENT

Chine. — Faits surnaturels et interventions diaboliques. — Extraits de plusieurs lettres (*)

(*) Nous trouvons dans les lettres de nos Missionnaires plusieurs récits qui tiennent plus ou moins du merveilleux et montrent la marche sensible de la Providence à l'égard des âmes simples, et la puissance plus manifeste du démon au sein de la gentilité.

"Avant hier, (écrit le P. Vasseur dans une lettre du mois de Mai 1867) — un Chinois dont la physionomie me frappa, se présente à moi me demandant des Messes pour son fils récemment défunt. Ensuite il se confesse puis communie à ma Messe... Le voilà hier qui reparait pendant que je dînais en compagnie du P. Sentinier. Il avait l'air grave, pieux, et malgré ses 56 ans il était d'une simplicité presque enfantine. Ses deux mains modestement posées l'une sur l'autre restaient immobiles. Au poignet de sa main gauche était enroulé son chapelet garni d'une grosse médaille; depuis quelques jours il ne le quitte plus ni de jour ni de nuit, même pendant le travail des champs. — Ayant appris de sa bouche l'histoire que je vais résumer ici, je voulus prendre rapidement le croquis de sa physionomie. Je déposai mes bâtonnets pour prendre mon crayon; il ne bougea pas et sourit quand je lui montrai sa ressemblance approximative... Voilà brièvement ce qu'il raconta au P. Sentinier et répéta devant moi en partie. J'ai immédiatement pris note exacte de tout. — Il y a peu de semaines, il était encore chrétien insignifiant, suivant son expression; il s'était même brouillé avec son fils et sa bru. Mais son fils ayant été pris d'une grave maladie, la tendresse paternelle se réveille, il va le soigner. Il était à genoux aux pieds du malade agonisant, tout à coup il tombe dans une profonde léthargie qui dura 3 heures. Le médecin arrive, constate le pouls et la respiration presque imperceptibles. Le Père le plus voisin est appelé, lui donne l'Extrême-Onction, et pendant ce temps le fils du léthargique rend le dernier soupir. Enfin notre homme revient à lui. Il raconte qu'il vient de passer tout ce temps avec la Ste Vierge. Elle s'est présentée à lui éblouissante de beauté. — « Comment, interrompîmes-nous, comment était-elle habillée, quelle était la couleur de son visage ? » — Elle avait la figure d'une extraordinaire blancheur, son habit dont la forme m'échappe, était composé de rouge et de vert (il faut noter que ces couleurs sont très estimées des Chinois). Elle m'a dit qu'elle était la Mère de Dieu et m'invitant à la suivre, elle me prit par la main. Alors je vis aussi mon Ange gardien qui me prit par l'autre main. Puis St Joseph vint aussi. St Joseph et l'Ange étaient admirables, mais mille fois moins beaux que la Ste Vierge. Nous marchâmes ensemble l'espace d'environ 5 lis (½ lieue) par un sentier très étroit. Tout à coup une porte s'ouvre et je vois dans un palais d'éblouissante clarté un nombre infini d'anges et de Saints. Au milieu d'eux, je reconnus très distinctement ma mère et ma sœur et enfin mon fils qui venait de mourir, tous les trois très beaux, d'une figure radieuse et d'une extrême blancheur. La plus belle était ma sœur. J'ai vu beaucoup de personnes dans le ciel, mais le plus grand nombre étaient des femmes et des petits enfants. Pas un seul n'avait l'air âgé; ma mère paraissait aussi jeune que ma sœur qui est morte à 28 ans. J'étais si heureux, si heureux dans cette compagnie que je ne voulais pas en sortir, mais la Ste Vierge me dit que le moment d'y être admis n'était pas arrivé : « Rentre dans la vie, me dit-elle, arrange bien toutes les affaires de ton âme, restitue à ceux auxquels tu dois de l'argent, sois fidèle à bien prier, porte au bras ton chapelet pour m'honorer : dans trois jours je reviendrai te voir. » — « Eh bien, la Ste Vierge est-elle revenue trois jours après ? » — « Oui, je l'ai revue telle que je l'avais vue auparavant. J'oubliais de dire que la 1ère fois, avant de me faire revenir dans la vie, elle m'avait fait voir en bas deux hommes à figure noire et horrible respirant le feu et jetant la flamme par la bouche. "Fais attention, m'a-t-elle dit, si tu offenses Dieu et ne restitues pas, tu seras toujours malheureux comme ces gens là." — Le troisième jour je revis la Ste Vierge. Aussitôt que je la vis je la suppliai de me rendre mon fils, parceque maintenant je l'aimais beaucoup. — Et moi, répondit la Ste Vierge, je l'aime encore plus que toi. — Alors je vis ma mère et ma sœur se prosterner devant elle lui demandant pour moi de rester encore sur la terre le temps nécessaire pour arranger mes affaires et restituer. — La Ste Vierge répondit qu'elle accordait et me regardant elle ajouta : "Sois fidèle à tes prières, ne pèche plus et je viendrai te chercher un jour." — Enfin le 9 de la 4me lune jour du patronage de St Joseph, je vis, (cette fois ce n'était pas comme précédemment, mais c'était seulement en songe); je vis mon fils et mon petit fils mort à l'âge de 6 mois, tous les deux très-heureux. Mon fils me dit que j'avais tort de m'affliger à l'excès, qu'il fallait arranger mes affaires, aimer la Ste Vierge et

porter toujours mon chapelet au bras.» — « Eh bien, as-tu arrangé tes affaires ?» — « Oui, j'ai vendu quelques terres, avec le prix j'ai remboursé l'argent que je devais depuis longtemps, puis j'ai été me confesser au P. Vei (c'est mon nom en Chinois) et ce matin j'ai communié. — Voilà fidèlement le récit entendu de la bouche de ce brave homme, qui certes ne parait pas de taille ni d'humeur à inventer de pareilles choses.

Dans une lettre datée de Haimen, 2 Juillet 1867, le P. Bourdilleau raconte ce fait non moins curieux. — « Voici un trait tout récent, dit-il, et quoiqu'il s'agisse d'un enfant de 6 ans, j'ai eu moi-même avant hier, tant de plaisir à l'entendre raconter naïvement par une jeune néophyte sa sœur, que je me laisse aller à la tentation de vous le rapporter tel quel ... Revenant du haut du district, je passai par un nouveau centre de chrétiens où je m'arrêtai pour y célébrer la Ste Messe dimanche et lundi derniers. Selon l'usage, les néophytes viennent, après la Messe, me saluer, les hommes et les jeunes garçons d'abord, puis les femmes et les enfants. Une bonne petite néophyte avait les yeux fixés sur moi, et semblait attendre le moment favorable pour dire un mot. La conversation tomba sur le baptême des enfants et des païens mourants. Alors la chère enfant n'y tint plus et elle commença à me parler de son frère de 6 ans. Ce petit frère était païen, ainsi que sa mère, deux de ses sœurs et toute la famille. Fils unique, il était l'espoir de trois familles : du reste j'ai vu peu d'enfants aussi précoces, aussi aimables. A l'instigation de deux autres de ses sœurs baptisées autrefois lorsque leur père vivait et avec sa permission, ce charmant enfant fut envoyé à notre école tenue par un jeune maître chrétien pieux et fervent. Or quelques jours avant la Pentecôte, il fut subitement attaqué d'une maladie violente, qui, dès le début fut déclarée sans remède. Toute la parenté alarmée parla avant tout, d'envoyer chercher les preneurs de diables. Ici nos pauvres gens croient que dans toute maladie, il y a toujours l'action de quelque esprit malfaisant, ou de parents morts mécontents de leurs descendants. Nos deux jeunes néophytes, inspirées par leurs bons anges sans doute, donnent le mot à leur petit frère, qui oubliant ses douleurs, conjure avec larmes, sa bonne maman, de ne point aller chercher les sorciers qui lui font peur, mais des chrétiens qui viendront prier Jésus et Marie pour lui ; et disant cela il joignait ses petites mains en s'écriant : « Jésus, Marie sauvez-moi. » Dieu dans cette circonstance, donna une telle grâce à cet enfant que ni caresses, ni menaces ne purent changer sa résolution de mourir chrétien pour aller au Ciel : — Le cœur de la mère fut touché de cette résistance et elle envoya chercher son maître. Celui-ci vint et baptisa son petit élève qui mourut le jour même, montrant une grande paix et une grande joie sur son visage et dans tous les petits mots aimables d'adieu qu'il adressait à sa mère et à ses sœurs. Tous les amis et voisins le voyant mourir, ne manquaient pas comme d'ordinaire, de dire à la veuve désolée : « Vois-tu, c'est le baptême qui l'a fait mourir, nos sorciers l'eussent délivré des mains des esprits malfaisants. » Déjà nos chères jeunes néophytes avaient fortifié l'esprit de leur mère contre ces mauvaises langues. « Hélas, répondit-elle, mon chagrin est de ne l'avoir pas fait baptiser dès sa naissance comme le voulaient sa sœur et son père, Dieu l'eut béni et me l'aurait conservé. » Les sorciers revinrent à la charge, disant qu'ils l'avaient vu errant sur les chemins et dans les lieux déserts, mendiant sur le bord des canaux, le corps couvert de plaies, vêtu de haillons et les yeux tout en larmes. C'est le refrain ordinaire des sorciers au sujet des néophytes morts après leur baptême, supercherie qui retient plus d'un païen dans son endurcissement. Admirez la condescendance de Dieu, qui se plie aux exigences de l'esprit encore grossier de nos pauvres gens. Dans la nuit de la Pentecôte, la sœur de notre petit élu eut un songe tout providentiel. Elle se trouva en face d'un jardin plein d'arbres chargés de fruits appelés pi-po (C'est un fruit particulier de ces pays. Le pipotier fleurit 4 fois, garde toujours ses feuilles semblables à celles d'un laurier. La dernière floraison a lieu maintenant et ne produit rien. Les 3 premières floraisons ont lieu au fort de l'hiver et la troisième seule est sûrement fructueuse. C'est le fruit le plus précoce, la récolte est finie déjà depuis près d'un mois (Juillet). Ce fruit est excellent, médicinal même.) - Donc la sœur de Louis (c'est son nom de baptême) en face de ce jardin, fut frappée de la beauté et du grand nombre des fruits, puis elle aperçut tout près d'elle, son petit frère, le visage rayonnant de joie et de santé. « Que fais-tu là, lui dit-elle, comme te voilà beau et joyeux ; d'où vient qu'ici les pipotiers sont si chargés de fruits, tandis que cette année partout ailleurs ils n'ont rien produit ! — « Détrompe-toi, répondit le jeune Louis à sa sœur, ici c'est le Ciel, tous ces pi-pos sont pour moi, ceux que tu manges sur la terre sont amers en comparaison de ceux-ci. » — « Sais-tu bien, reprit la sœur, que maman ne pense qu'à toi, elle t'aime tant ! elle t'a préparé tant de bonnes choses. » — « Dis à maman que je ne veux rien, j'ai tout ici en abondance, qu'elle soit bien tranquille à mon sujet, je ne puis être plus heureux, vous autres sur la terre, que vous êtes malheureux ! Dis à maman de venir au Ciel. » En me rapportant ces mots de son petit frère, le visage de sa sœur s'était animé et la vivacité de son récit fit tant d'impression que plus d'une de nos néophytes se mit à pleurer d'attendrissement. —

Quoiqu'il en soit de la nature de ce songe, l'effet en a été heureux, toute la famille pense à se convertir et les rapports des commères et des sorciers ne trouvent plus de créance dans l'esprit de ces bonnes gens.

Voici deux autres faits racontés par le P. Pouplard. ——— Ecoutez comment Notre-Seigneur s'y est pris pour convertir un vieux païen âgé de 72 ans. Le Père Missionnaire visitait la chrétienté de Siao-vê-Ka-Kiao, notre vieux se présente et demande le baptême. Le Père veut savoir ce qui l'a déterminé à croire en Dieu. Eh bien! dit le vieillard, voici le fait: A la fin de la 6e lune, je fis un songe. Pendant mon sommeil, je vis ma femme revêtue d'habits magnifiques, assise sur un trône, dans une salle des plus splendides. J'étais ébahi, je regardais et je me demandais d'où pouvait venir à ma femme tant de richesses, tant de bonheur. Pendant que je ne me lassais pas de la regarder, voilà ma femme qui me fait signe d'aller à elle. Je n'hésite pas, je veux jouir de son bonheur. Par malheur il y avait un canal à traverser et point de pont dans le voisinage; cependant je m'aventure dans l'eau; mais hélas! j'enfonçai, puis je me suis réveillé tout épouvanté. Ce songe m'a fait comprendre que je devais entrer dans la religion du Père, car ma femme est morte trois mois après avoir reçu le baptême. ——— Je ne puis terminer cette lettre sans vous raconter un trait de la protection de St Joseph. En deux mots voici le fait. Un petit bambin de 3 ans, baptisé depuis un mois et décoré alors du beau nom de Joseph et d'une médaille de la b. S. Vierge, sort un matin de la modeste chapelle improvisée où son père vient de recevoir le baptême. Toute la famille composée de 7 personnes est au pied de l'autel et remercie le bon Dieu et le grand St Joseph, dont on fête le beau mois, c'était le 12 Mars dernier. Un canal large et profond est à quelques pas de la maison. Deux païens passant par aventure, voient une espèce de paquet flotter sur ce canal. Ils s'approchent et regardent. O surprise! une voix enfantine se fait entendre sur l'eau; elle récite l'invocation à la Ste Croix. Nos deux voyageurs s'approchent et voient avec stupéfaction que le susdit paquet n'est autre chose qu'un enfant voguant joyeux sur l'onde, il ne cesse de chanter sa petite prière. Les païens ne comprennent pas. Vite ils courent à la maison voisine, une foule de païens se transporte sur le bord du canal et contemple avec étonnement cette nacelle d'un nouveau goût. Ils crient au prodige. Pendant ce temps le père du petit Joseph était à prier, on lui dit que son fils est tombé dans le canal; il s'élance avec la crainte de ne plus trouver qu'un cadavre. Il entre dans l'eau, déjà il en a jusqu'à la ceinture. Cependant il peut saisir et ramener le petit bonhomme qui ne semble pas plus effrayé qu'entre les bras de sa mère. Les païens ouvraient de grands yeux. Les habits par devant, les cheveux, les oreilles de l'enfant, tout était entièrement sec. Nous avons lieu d'espérer que ce prodige ou bienfait de la Providence ouvrira le cœur de ces pauvres païens et que la parole du Missionnaire y fera entrer plus facilement ce grain de la foi destiné à porter ses fruits pour toute l'éternité.

Le démon lui aussi signale souvent son zèle infernal par des apparitions. Nous en trouvons deux exemples dans une lettre du P. Bulté (Zo-zé, 9 Mai 1867.) ——— (A Kiang-in, ville assez importante, la directrice de l'orphelinat païen, femme d'un esprit droit, après avoir selon les recommandations d'une vierge, fervente chrétienne, procuré le baptême à plusieurs enfants, voulut aussi s'instruire de cette religion qui inspire tant de charité, et promet le Ciel à ceux qui la suivent. Le démon, furieux de ces dispositions, lui apparut pendant la nuit et chercha à l'effrayer, et à la détourner par ses menaces. Une fois il en vint jusqu'à la frapper durement, et la saisissant au cou tentait de l'étrangler. Cette femme, loin de céder, lui dit hardiment: « tu as beau faire, je ne veux plus t'écouter; quand la vierge viendra, je lui dirai tes ruses, et je m'instruirai bien de la religion du Seigneur du Ciel; tu ne pourras plus me faire de mal. » Sa constance triompha, elle est aujourd'hui une fervente chrétienne; elle a de plus amené à la religion presque tous les membres de sa famille, avec plusieurs autres voisins ou amis. — Le démon ainsi vaincu par cette femme, et furieux de se voir, par elle, enlever plusieurs âmes, s'en prit encore à l'un de ses fils. On apporta un jour ce jeune homme au P. Royer; il était tellement roué de coups qu'il ne pouvait plus marcher, et il demandait à grands cris le baptême, persuadé qu'il trouverait un remède contre la méchanceté du démon. Le Père ne put lui refuser cette grâce. Après son baptême il resta longtemps dans l'église pour remercier Dieu, puis se sentant mieux, il voulut retourner à pied à sa maison, pour faire voir à tous l'influence du baptême, même sur sa santé. ——— Ces jours derniers, en passant dans une chrétienté, nous vîmes un jeune catéchumène qui avait été aussi amené par le démon à se réfugier chez les chrétiens. Ce pauvre jeune homme, attaqué d'une maladie que les païens eux-mêmes appellent maladie du diable, avait épuisé sa petite fortune pour se débarrasser, à force d'offrandes, et de superstitions, des tracasseries de son cruel ennemi, mais sans pouvoir obtenir le plus léger soulagement. Il vint chez les chrétiens, disant qu'il voulait croire en Dieu et le prier avec eux. Dès lors il fut guéri et délivré. Mais il ne veut plus quitter ce lieu de sûreté jusqu'à ce qu'il ait reçu la grâce du baptême, à laquelle il se

prépare en apprenant la doctrine et les prières. — Encore deux âmes dont le salut sera dû au démon, car ce jeune homme est marié et sa femme imite son exemple.

Un autre trait raconté par le P. Bourdilleau. — Un malheureux jeune homme païen s'étant laissé aller à la passion du jeu en vint à un excès révoltant d'impiété. La nuit il alla dans le champ voisin, fit un trou au cercueil de sa tante, moitié enfoui dans la terre, selon l'usage païen. Son intention était de fouiller avec la main par cette ouverture et retirer de ce cercueil les bracelets et boucles d'oreilles de sa tante. Il enfonce donc le bras jusqu'à l'épaule, remue les ossements et les débris de vêtements, cherche des pieds à la tête au milieu de l'eau qui remplit le cercueil. Vains efforts il ne rencontre rien. Deux et trois fois il recommence sans plus de succès. Voilà que lorsqu'il veut retirer son bras, il se sent saisi par une main de fer qui lui ôte tout mouvement. Force lui fut de rester ainsi prisonnier rivé au cercueil jusqu'au soleil levant. Les gens allant au village voisin pour le marché, l'ayant aperçu, s'approchèrent de lui et cherchèrent à arracher forcément son bras du cercueil. Ils ne purent réussir. En peu de temps, mille personnes et plus se réunirent sur le lieu. L'ouverture du trou était assez grande pour y passer les deux mains. Plusieurs de nos chrétiens accourus avec les païens ont été témoins oculaires. L'administrateur de la chrétienté voisine y alla lui-même, mais n'osa proposer à ce malheureux de se faire chrétien. La mère du coupable jeune homme vint aussi, amenant une sorcière qui ne réussit point d'abord à le délivrer, seulement pour un moment il se sentit libre et retira son bras, mais arrivé au poignet, de nouveau la main invisible le saisit et le tira violemment au fond du cercueil. Quelle bonne occasion! Un chrétien hardi et zélé eût sauvé l'âme et le corps de cet homme. Soit trouble, soit timidité, personne ne dit mot. C'était pitié de voir la mère et le fils gémir, supplier, demander grâce, promettre réparation, faire vœu de papier et d'encens, vœux de pèlerinages et de présents aux pagodes. Enfin la sorcière se fit apporter une grande quantité de papiers, (ces papiers argentés et dorés représentent des lingots d'or et d'argent), qu'elle brûla sur le lieu même, se portant caution pour une autre offrande à faire à la morte, sans faute, si elle pardonnait au coupable et le relâchait. Vous me direz, et pourquoi ne pas briser le cercueil et délivrer ainsi ce pauvre homme? Ce moyen était facile, mais aucun païen n'eût osé l'essayer par la crainte d'avoir un sort pareil. Le démon eut donc tous les honneurs, il relâcha son prisonnier qui fut conduit par le maire dans le village et attaché, pendant trois jours, à un poteau pour servir d'exemple. Ce fait retiendra pour quelque temps en respect les joueurs et violateurs des tombeaux, mais confirmera les païens dans leur culte des tombeaux et des esprits des morts, culte qui est le centre de mille superstitions ou plutôt de tout le paganisme ici. Que c'est bien là le démon, sous quelque apparence de bien, propageant le mensonge, l'erreur et retenant les païens dans leur vie matérielle et sensuelle. Avec leurs papiers, ils croient s'assurer l'impunité de tous les crimes et se dispenser de pratiquer la vertu. Que voulez-vous attendre de pareils gens et d'une si facile religion?

Extrait d'une lettre du P. Ravary. — Shang-hai, 13 juillet 1868. — Je commence par un fait curieux et tout nouveau. Nos chers Scolastiques vont trouver là ample matière à discuter. Vous saurez d'abord que les cas diaboliques en ces pays païens, mais surtout à Vou-zi et Kiang-yen sont tout à fait à l'ordre du jour. Le P. Clavelin en parle longuement dans ses lettres si intéressantes. C'est une des causes les plus actives de la propagation de la foi. Un membre d'une famille a telle ou telle sorte de maladie diabolique; s'il est guéri en croyant au vrai Dieu, la famille entière et les voisines suivront le même exemple, et se feront chrétiennes. J'étais, je l'avoue simplement, d'une foi un peu difficile sur ce sujet. Avant d'avoir vu, j'avais peine à croire. Depuis une année, j'ai tant vu de mes yeux, j'ai tant entendu, tant examiné, qu'il ne me reste pas le moindre doute sur l'intervention plus ou moins directe du mauvais esprit. Ici je ne veux pas et je ne pourrais pas spécifier quel est ce genre d'intervention maligne. Je laisse cette grave question à la science. Je dis seulement que le mode, les moyens, surtout les effets ne sont pas naturels. Un argument assez puissant est que les païens eux-mêmes, ceux qui ne croient à rien, connaissent la chose, et se servent de la même expression que nous: Kui-pin, maladie du diable. — Entre 15 ou 20 cas dont j'ai été témoin cette année, je choisis le dernier. Le cas est des plus curieux. Il y a 15 jours, le 26 juin dernier, deux chrétiens viennent à . . . me chercher. Ils me prient instamment d'aller à leur église, à 2 lieues de Vou-zi, il y a deux cas de maladie du diable. L'un est plus terrible. Un pauvre garçon de 21 ans, nommé Ou-Kien-Teu, est depuis 3 jours à l'église dans un état violent. Il est attaqué depuis deux ans par le démon. Amené par son père qui a appris que les chrétiens seuls pouvaient guérir son fils, le jeune veut croire, il veut être baptisé. C'est le seul remède pour le sauver. Il prie jour et nuit, disant sans cesse:

"Jésus, Marie sauvez moi." Il sait déjà le signe de la Croix. Quand il prie il va beaucoup mieux. Mais le diable revient continuellement. — L'autre cas est moins violent. C'est une femme de 32 ans, à une demi-lieue de l'église, malade depuis 3 mois d'une maladie un peu différente. Elle croit, elle prie, elle veut être chrétienne. La famille entière veut croire. Le mari seul s'y oppose. — Je ne suis pas assez curieux pour entrer de gaîté de cœur dans ces sortes d'affaires. Toutefois je cède à tant d'instances. Je pars en barque après dîner. J'arrive à 6 heures. Bientôt le jeune homme en question vient me saluer. Il se met à genoux, fait le signe de la croix et répète à satiété: "Jésus, Marie sauvez-moi." Ce pauvre garçon me plaît beaucoup par sa simplicité. Il est assez intelligent. Il répond avec aisance et propos à mes premières questions. Un peu plus tard je le vois en particulier. Son histoire est intéressante. Depuis trois jours, qu'il est à l'église, qu'il prie, qu'il croit, il se trouve beaucoup mieux. Il peut manger. Dans son enfance jusqu'à 18 ans ½, il n'a jamais été malade. Sa famille vit à l'aise de son petit commerce. Lui-même aidait son père. A 18 ans il est attaqué, il ne sait pourquoi et comment, de cette maladie. Presque chaque nuit des fantômes lui apparaissent. Trois fois un gros serpent se roule autour de son corps. Deux fois une sale statue s'applique sur sa poitrine. Le plus mauvais, ce sont les tristes illusions dont il est l'objet de la part de certains fantômes . A la vue de ces fantômes, il est comme fasciné. Il n'est plus le maître de ses mouvements. Il souffre beaucoup. Un mois se passe. Il est pâle, il est blême, il perd l'appétit, il dépérit sensiblement. Il raconte le tout à son père. Avant il couchait seul; il a peur; il couche alors avec son père. Inutile précaution. L'obsession continue. Le pauvre garçon perd ses forces; il est incapable de travailler. Le père désolé, fervent païen, veut apaiser l'idole. A la maison, à la pagode, il fait sacrifice sur sacrifice. Le bon vieux me disait lui-même le lendemain dans ma chambre qu'il avait dépensé plus de 80 piastres (plus de 400 f.) en superstitions. Tout est inutile. Les bonzes viennent à leur tour supplier tous leurs gros diablotins. Le jeune homme souffre davantage. Deux fois même, pendant le jour, au milieu de la cérémonie superstitieuse il a vu se glisser par terre et non loin de lui le gros serpent qui lui fait si peur. — Autre accident. Il a sa vieille grand'mère âgée de 72 ans. La bonne vieille depuis 2 ans ½, s'est retirée dans la petite pagode de la déesse Honé-Feu. Dans 6 mois elle reviendra à la maison. Suivant l'usage plus que bizarre parmi ces vieilles superstitieuses exaltées du pays, elle a voulu faire ses trois ans de dévotion. Elle vit seule à la pagode; elle prie sans cesse. Un jour notre pauvre malade va trouver sa grand'mère. Ils prient ensemble. Ils mangent ensemble. Il couche près de la vieille. Vers le milieu de la nuit, plus oppressé que jamais, il se lève, il ne peut rester davantage. Il veut partir à tout prix. Il peut à peine marcher. Il y a plus d'une lieue de distance de la pagode à la maison. La vieille le conduit, le soutient. Ils avaient fait à peine un quart d'heure de chemin, que le jeune homme se trouvait un peu mieux. La vieille retourna à la pagode et lui rentre à la maison. — Le 21 ou 22 juin le père rencontrait par hasard une de nos bonnes veuves exhortatrices, et lui exposait l'état du pauvre malade. Cette femme, pleine de foi, lui disait: "Si vous voulez croire au bon Dieu vous et votre fils, le Dieu des chrétiens est tout-puissant, il peut vous sauver. Amenez demain votre enfant à l'église, nous le guérirons." Et l'enfant était amené le 23 à l'église, par son père. Il priait. Il se trouvait beaucoup mieux. — Moi j'arrivais le 26 au soir. Pour ne pas couper le récit, j'ai tout raconté d'un trait. Ces détails je ne les ai recueillis que successivement de la bouche du père et du jeune homme. Les choses se passaient autrement. Le soir, avant souper, je le disais plus haut, je voyais mon pauvre et chère malade en particulier. Il était joyeux. Il me parlait en toute simplicité. Tout-à-coup, ses yeux s'entr'ouvrent largement; la bouche fait une grimace affreuse, il tombe à la renverse. On accourt de tous côtés. Il pousse des cris indicibles. Il est comme suffoqué. Les chrétiens lui crient: "Jésus, Marie, etc." Je lui passe au cou mon chapelet et une relique. A peine a-t-il pu dire: "Jésus, Marie etc", qu'il se trouve mieux. Il devient joyeux. Il soupe avec appétit. Je l'appelle de nouveau, il est fort bien. Il a soudain une nouvelle attaque. Il dit alors: « Je ne crois plus, vous voulez me tromper etc. » Puis bientôt, il est soulagé. Il veut le baptême. — Il faut abréger. Me voilà au bout du papier, et non de mon histoire qui est encore bien longue. Tout considéré, à 9 heures du soir, je le baptise devant nombre de chrétiens qui avaient bien peur. Je passe sous silence les crises violentes, surtout au moment des exorcismes. Après le baptême, il eut encore une nouvelle crise. Mais la nuit fut délicieuse. Depuis 2 ans, il n'avait pas reposé de la sorte. Il se disait guéri. L'après-dîner, j'allai voir son père qui est bien joyeux. Le soir, nous rentrions à Von-zi avec mon nouveau converti qui va passer quelques mois à notre école. Il est là. Il va bien, il est joyeux. Il apprend les prières avec une ardeur qui nous édifie beaucoup. Il y a cinq jours, sa mère venait le voir lui apportant quelques habits et nous donnant 1 piastre (6f. 50) pour sa nourriture.

Autre extrait d'une lettre du P. Ravary — 3 Xbre 1868. — A Kiang-Yen, on amène devant moi, un pauvre homme de 28 à 30 ans. Il a, me dit-on, la maladie du diable, expression fort usitée ici et parmi les chrétiens et même les païens. C'est le 3me cas dont notre jeune maître est témoin depuis un mois.

Pour moi, depuis un an seulement j'ai rencontré, j'ai vu de mes yeux 20 à 25 cas plus ou moins extraordinaires. Aussi, pour le dire en passant, il m'est impossible de ne pas ajouter foi à une intervention quelconque de l'esprit mauvais. En quoi consiste cette intervention maligne et presque toujours dégoûtante? les limites de cette relation ne me permettent pas de le rapporter ici. —— Ce malheureux est donc là devant moi. Depuis 8 jours il est censé suivre les règles. Sa femme, ses deux enfants ont commencé à prier. On lui crie de me saluer. Il refuse. Il fixe sur moi deux grands yeux hagards. Je veux lui faire le signe de la croix sur le front. Il recule. On l'engage à ne pas craindre: "C'est le Zen-vou, le Père des chrétiens. Le Loia Européen est bon." — Il devient plus traitable. Quelques bonnes chrétiennes lui ont déjà appris à faire le signe de la croix, et à dire: « Jésus, Marie, sauvez-moi. Le malade depuis qu'il a commencé à croire et à prier a éprouvé un mieux sensible. La maladie date de 5 à 6 mois. Vainement tous les remèdes ont été épuisés. Vainement on a imploré tous les vilains magots de la pagode et les diablotins domestiques. Ce pauvre homme dépérissait sensiblement. Pour lui comme pour tous les autres que j'ai vus, il n'y a qu'un moyen de salut. Il faut croire et adorer le Dieu du Ciel. —— Signalons toutefois un caractère curieux de cette intervention diabolique. Encore une fois, je raconte le fait. Je m'abstiens pour le moment de toute appréciation ultérieure. Ses voisins assurent que pendant 3, 4 jours, il ne prend aucune nourriture. Il dit lui-même qu'il n'a pas faim, parceque le diable, ce sont ses propres expressions, par fois le jour, plus souvent pendant la nuit, le conduit dans de belles maisons, dans des jardins délicieux, où il trouve toujours une table parfaitement servie et des mets succulents. Malheureusement en ces circonstances, il est victime de bien tristes misères.

Lettre du P. Royer. ———— Une des causes premières des conversions des nombreux catéchumènes de Kiang-in, c'est le diable ou dans ses vexations ou dans ses obsessions. —— Voici ce que le R. P. Stanislas Clavelin, missionnaire à Kiang-in, écrivait en 1859. « Je tiens surtout à vous faire connaître les causes des nombreuses conversions qui ont lieu en ce temps-ci, et néanmoins c'est cela même qui m'a fait souvent ajourner le projet de vous écrire. Comment en effet, au temps où nous vivons, oser mêler dans ses récits des faits de possessions diaboliques, de magie, de sorcellerie: n'est-ce pas vouloir s'ôter tout d'abord toute créance dans les esprits, ou au moins ne se faire écouter que d'une oreille distraite. Et cependant comment passer sous silence ces interventions des mauvais esprits, ces maladies du diable, comme on les appelle ici, puisque c'est à elles que nous sommes redevables des 3/4 des conversions de nos catéchumènes; et le nombre de ceux-ci monte déjà à près de 3000. Mais si cette considération n'est pas d'une nature encourageante, nous y trouvons d'un autre côté la source de la vraie consolation qui soit permise à un Missionnaire; c'est que ces faits tels que je vais vous les raconter, plus ils sont nombreux et semblables à ceux que l'on rencontre à chaque page de l'Evangile, plus notre prédication ressemble à celle de Notre-Seigneur et de ses apôtres, et plus nos relations sont conformes à celles de St. François-Xavier et de nos anciens Missionnaires des Indes, de la Chine et du Japon. —— Sans m'arrêter à discuter le degré de merveilleux inhérents à de tels faits, sans oublier non plus qu'en pareil cas, il peut en être comme au temps d'une épidémie à laquelle on attribue toutes les maladies qui ont cours, je me contente de les constater avec le plus d'exactitude possible et de me réjouir dans le Seigneur des nombreuses conversions qu'elles opèrent. Et cette joie est d'autant mieux fondée que nous savons tous que ces sortes de conversions sont ordinairement les plus solides et les plus durables. Ces libérés de par la grâce de Dieu savent mieux que tout autre combien est tyrannique et honteux le joug du démon, et combien sont redevables au Ciel ceux qui ont vu leurs maisons purifiées de la présence et de la visite de ces esprits immondes qui apportaient le deshonneur dans leur famille et toute une série de fléaux inconnus aux générations chrétiennes. » — En vérité je ne pouvais mieux exprimer ce qui se passe encore dans le district de Kiang-in. Ce que le vénéré P. Clavelin écrivait en 1859 sur ce même district de Kiang-in, est encore vrai en 1866, 67 et 68. Les mêmes faits diaboliques continuent de se produire: depuis deux ans j'en ai constaté 83 cas… les mêmes effets consolants opérés, c'est-à-dire la conversion d'un grand nombre de païens, témoins des guérisons miraculeuses. Le nombre actuel des catéchumènes est de 2300, sans compter 800 adultes baptisés durant ces deux années 1867 et 1868. 1er Juillet… le même mode d'action pour chasser le démon: l'usage de l'eau bénite, le signe de la croix, la présence d'un chrétien, le baptême administré, la promesse de se faire chrétien. Souvent le démon est chassé instantanément: souvent le malade est guéri aussitôt. Voici plusieurs des faits dont j'ai été moi-même le témoin: Le 12 et 16 Mars 1867 j'ai administré le baptême à 46 adultes, dans notre chapelle centrale dédiée à St. Joseph, située près de Kiang-in même, dans le faubourg du Sud. Cette chrétienté compte 233 néophytes, tous nouveaux chrétiens; il y a encore près de 200 catéchumènes. Parmi ces 46 adultes à baptiser, je comptais 5 maladies du diable. Deux de la ville de Kiang-in, la mère de famille et son 4me fils. Cette pauvre femme était obsédée des diables appelés "Ou-Chen", les 5 frères saints, auxquels on élève le petit pagodin haut d'un mètre. Ce sont de saints diables, parconséquent impurs. Au lieu d'un il y

en a 5. Jugez des douleurs, peines, dépérissements de la pauvre victime. Depuis plusieurs années, la pauvre femme avait beau aller dans les pagodes, faire prier les bonzes, dépenser sa fortune, pas moyen de se délivrer. Les médecins se déclarent impuissants : les bonzes eux-mêmes dirent à cette pauvre femme : « il n'y a que les Tien-Tcheou-Kiao-jen (les chrétiens) qui puissent te guérir. » La malade n'hésite pas, elle fait appeler une nouvelle chrétienne qui l'instruit, l'exhorte à croire en Dieu, à renoncer au culte des idoles, et lui promet la guérison. La malade consent à tout, fait le signe de croix qu'on lui enseigne et est guérie instantanément. Son vieux père, âgé de 80 ans, 3 de ses fils, sa fille témoins d'une pareille guérison se déclarent catéchumènes. Son 4me fils et sa bru, seuls de la famille refusent de croire. Le diable chassé du corps de la mère s'empara successivement de la bru et du 4me fils, pour les amener à la foi, malgré eux : le 12 Mars 1867 je baptisai la mère de la famille. Le 4me fils plus obstiné était plus tourmenté encore que sa mère : le diable lui apparaissait et le frappait rudement : il le battit si fort dans la nuit du 15 au 16 Mars 1867 qu'on m'apportât le jeune homme à l'église, me conjurant de lui administrer le St. baptême, et je le baptisai avec 15 autres adultes. Chose étonnante, le corps du malade était gris-noir des coups reçus, il était agonisant. Quand je lui administrai le St. baptême, il était si recueilli qu'on voyait l'action invisible de la grâce se refléter sur ses traits. Quand surtout je commandais au diable de quitter cette âme, selon les belles prières du rituel, je fus vivement ému : « demandez, lui dis-je, avec esprit de foi votre guérison, vous l'obtiendrez ». Sa bonne mère, baptisée depuis 4 jours, elle aussi délivrée du démon, l'encourageait et priait : le baptême administré, le malade se trouva mieux. Je lui donnai un chapelet et une médaille. Il se mit aussitôt à réciter le chapelet avec sa mère et ses trois frères catéchumènes fervents. Une heure après, ils priaient encore dans l'église : « Retournez à la maison leur dis-je, c'est assez de prières. » « Oui, Père, dit le malade, je veux y retourner sur mes pieds ». Je les laisse continuer et environ vers 10 heures du matin, il était guéri complètement : le malade retournait à la maison, plein de santé. Toute la famille était gagnée à notre Ste foi avec quelques familles voisines. La bru seule (femme du 2e fils) s'obstina à honorer le diable, et refuse de croire. La belle-mère l'exhorte à croire, elle refuse. « Prends garde, dit la mère, Dieu te punira. » Huit jours ne s'étaient pas écoulés, qu'on vient me dire : « la bru est possédée... elle croit et elle est guérie... Mais au mois de Septembre 1867, elle commet un acte d'idolâtrie, elle est de nouveau possédée par le diable qui veut la tuer et l'étrangler. Il lui inspire le plus affreux désespoir : « tu as renoncé à la foi, tu iras en enfer, pas de rémission pour ton péché. » On vient m'avertir. Je crains, dis-je, pour le salut de cette obstinée qui est retournée à son vomissement, après tant de faveurs accordées à sa famille. La maladie me force à revenir à Shang-hai. C'est au mois de décembre, pendant mon absence, que le diable redoublant de fureur a étranglé sa victime, au désespoir et criant « le diable m'étrangle, je tombe en enfer. » Et elle est morte dans cet état de désespérée. Grande leçon et terrible exemple pour les apostats. ——— Parmi les baptisés du 12 et 16 Mars 1867 se trouvaient 16 adultes, tous du même village, Tchen-Kia-wei, situé au pied de la plus haute colline de Kiang-in. Ces 16 adultes appartenaient à une même famille, convertie six mois auparavant par la guérison subite d'un des membres de la famille, malade de la maladie du diable depuis 6 ans. La pauvre malade, mère de famille n'était plus qu'un squelette vivant, tant le diable la faisait souffrir. On avait dépensé force sapèques dans les pagodes, mais en vain : tous les médecins du pays invoqués avaient déclaré leur impuissance : « les chrétiens seuls ont le pouvoir de guérir de pareilles maladies ». On apprend qu'il y a une vierge chrétienne à un Kilomètre de là, dans une famille de nouveaux chrétiens. On la prie de venir chasser le démon. C'est une de nos vierges vraiment dignes du nom d'apôtres par leur zèle et leur abnégation. Depuis 9 ans elle est occupée à instruire les nouveaux chrétiens de Kiang-in, ce n'est pas la première fois qu'elle a affaire au diable. Bien joyeuse, elle se rend à Tchen-Kia-wei, auprès de la malade. Là en présence de tout le village, elle instruit la malade, l'invite à croire en Dieu, et si vraiment elle promet de se faire chrétienne, Dieu lui accordera la guérison. Mais auparavant, dit la vierge, il faut jeter au feu toutes les images du diable qui se trouvent dans la maison. On obéit : et la vierge prend alors de l'eau bénite, asperge la malade et la maison, et à l'instant la malade est guérie. Toute la famille se déclare catéchumène avec quelques familles voisines. La vierge se mit aussitôt à instruire et à enseigner ces nouveaux catéchumènes : six mois plus tard, 16 d'entre eux, bien instruits, recevaient le St. baptême, entre autres, la pauvre possédée. J'ai visité depuis, au mois de Mai et au mois de Novembre, cette bonne famille. Ce sont des chrétiens fervents. J'y baptisai encore 14 personnes, ce qui nous donne pour ce centre, 30 nouveaux chrétiens. Il y a encore environ 60 catéchumènes. J'ai consacré cette nouvelle chrétienté à l'Archange St. Michel. Elle n'a pas encore de pied-à-terre ni de chapelle... La Messe se dit dans la maison de la malade guérie. ——— Au mois de Mars, le 26, de la même année, j'administrai le St. baptême à 35 adultes et enfants d'adultes, à Ou-Ka-Kao. C'était la première fois que le Missionnaire disait la Messe dans ce nouveau

centre qui comptait près de 200 catéchumènes. Parmi ces adultes était un bonze, la cause involontaire de la conversion de tous ces braves gens. Dans une famille voisine du bonze il y avait un seul chrétien, néophyte fervent, prêchant ses compatriotes : il observait les jours d'abstinence. Le bonze, un jour de vendredi, vint prendre son repas devant la maison du chrétien. Tout en mangeant, il se moquait du chrétien, disant que manger la viande le vendredi, c'était aussi bien que les autres jours. On riait et on se moquait du chrétien. On ne s'en moqua pas impunément, car Dieu le vengea publiquement. Le bonze avale sans s'en apercevoir un os qui lui resta dans le gosier et l'étouffe. Il fait force grimace, des efforts inouis pour avaler ou pour rendre le funeste os, mais en vain. Les spectateurs de dire : « évidemment c'est le Dieu des chrétiens qui te punit ». Pendant trois jours notre bonze souffre horriblement, ne pouvant rien avaler : à peine pouvait-il articuler quelques mots. Notre chrétien charitable voyant que le bonze allait mourir, l'exhorte à mourir en chrétien : le bonze consent à tout : alors le chrétien l'instruit des vérités nécessaires puis lui administre le St baptême. A peine le baptême est-il administré que le bonze vomit son funeste os et se trouva guéri. Il persévéra, et son exemple gagna à la foi tout son village et bien des familles des environs. Je lui suppléai les cérémonies du baptême le 26 Mars, et j'administrai le St baptême à 34 autres de ses compatriotes, gagnés par son exemple.... Cette année 1868, j'en baptisai encore 30 ce qui nous donne une nouvelle chrétienté de 67. Le nombre des catéchumènes va toujours en augmentant. Il était de 230 au mois de Juillet dernier. Là aussi, pas encore de chapelle ni de pied-à-terre. Ce sera la future église de *Mater admirabilis*. — Le 19 Mars, fête de St Joseph, je récitais mon chapelet devant notre nouvelle église dédiée à ce St Patriarche. Un païen, ouvrier en cuivre passe devant moi. Il était d'une maigreur effrayante et d'une blancheur cadavéreuse : « Mais qu'avez-vous donc, lui dis-je, d'un ton épouvanté ? » — Oh ! répond-il, en déposant son petit fardeau, je n'en puis plus, je suis harassé, épuisé de forces » — Je le fais asseoir, puis l'interroge sur sa maladie. — Il me demande un remède. — Oh ! lui dis-je en souriant, croyez en Dieu, vous mourrez certainement d'une pareille maladie : songez à vous sauver : ce sera le meilleur remède ». — « Eh ! bien, je crois, reprend-il avec un ton de persuasion, et si Dieu me guérit, moi, ma famille et beaucoup d'autres croiront. Depuis deux ans je suis en but aux tracasseries du Tié-pin, maladie du diable impur. — Je sais ce que vous voulez dire, j'ai vu beaucoup de ces maladies à Kiang-in, et beaucoup de malades ont obtenu la guérison par la foi. Imitez-les. Je l'encourageai, lui donnai le petit livre des prières nécessaires, lui recommandant de prier St Joseph. Dans cinq jours, venez à Té-Kiao, où nous avons une grande fête le 25 Mars, fête de l'Annonciation, fête patronale de cette chrétienté. — Le 25 Mars, notre brave homme fut fidèle au rendez-vous. Du plus loin qu'il me vit, il me cria : « je suis guéri, depuis 5 jours le diable n'est pas venu. » Sa figure était presque rayonnante : je lui donnai quelques livres de religion pour lui et ses enfants. Le 4 Avril je commençai la mission de la chrétienté de Té-Kiao : notre brave homme venait tout joyeux et m'amenait son second fils âgé de 11 ans, sachant lire les prières et le catéchisme. « Oh ! je suis bien content de vous, lui dis-je. » — Si le Père, ajouta-t-il, veut venir chez moi, il y a beaucoup de personnes qui veulent croire en Dieu, à cause de ma guérison. En effet, sa bonne mine témoignait de sa guérison. Je me rendis à ses prières. Je partis immédiatement pour visiter ce nouveau centre de catéchumènes. Je fus ravi des dispositions des païens et de toute la famille. Je baptisai le plus jeune des enfants de notre brave guéri, et le nommai Joseph, en souvenir de la faveur accordée par ce puissant protecteur des nouveaux chrétiens. C'est le premier baptisé d'une nouvelle chrétienté. Aujourd'hui, plus de vingt familles se sont déclarées catéchumènes, entre autres, le jeune maître d'école. — Au mois d'Octobre 1867, à Sinenti, centre principal de nos néophytes et catéchumènes de Tsin-iang, une bonne païenne fut visitée par le diable : elle l'entendit sans le voir ; elle avertissait son mari du moment de sa venue, et ses parents et voisins m'ont assuré avoir entendu le bruit qu'il faisait lors de sa venue. Mais si on ne le voyait pas des yeux corporels, ses terribles effets étaient là pour constater sa funeste présence. C'est toujours l'ennemi de nos âmes et de nos corps « *inimicus humanæ naturæ* ». Cette pauvre païenne subissait donc les tortures du démon, et cela depuis six mois. A la nouvelle année chinoise, au mois de Février 1868, des parents éloignés viennent leur offrir leurs souhaits de bonne année et prendre part aux réjouissances de famille. Ils trouvent leur parenté agonisante et toute la famille plongée dans une morne tristesse : la pauvre femme était toujours agonisante, ne mangeant plus, maigre, décharnée, d'une blancheur cadavéreuse. On ne pouvait la remuer de son lit. Les parents ont bientôt connu la cause de la maladie : ils venaient de se déclarer catéchumènes, et connaissaient déjà la doctrine de l'Eglise. Ils savaient surtout que Notre Seigneur s'était incarné pour détruire la puissance du diable. Ils conseillent donc au mari et à la malade d'appeler un chrétien qui puisse les instruire de ce qu'il faut faire. Celui-ci est appelé : il dit qu'il faut brûler toutes les images du diable, puisque la malade croit en Dieu, désire

le baptême, et certainement Dieu chassera le démon et guérira la malade. Celle-ci déclare hautement vouloir être chrétienne : son mari, ses enfants et les voisins promettent la même chose. Alors notre chrétien arrache l'image du diable de famille, le jette au feu, met l'image de Notre Seigneur dans la chambre de la malade, puis plein de foi, il prend de l'eau bénite, asperge la malade et la chambre, et la malade est délivrée. Le 31 Mars 1868, je me rendais à cette nouvelle chrétienté qui n'a pas encore de chapelle ni de pied-à-terre : j'y baptisais 12 adultes, entre autres notre brave malade guérie. Quelque temps après elle vint remercier St. Joseph dans son église à Kiang-in, à cinq lieues de son village. Un bon nombre des familles païennes de cet endroit ont tenu parole, elles ont embrassé la foi et se font instruire. Leur institutrice est une pauvre veuve, nouvelle chrétienne, ancienne mangeuse d'herbe, et délivrée elle aussi des visites du diable le 25 Mars 1868. Voici quelques particularités sur cette pauvre veuve, fervente chrétienne, qui s'est consacrée tout entière à l'instruction des nouveaux chrétiens. Le baptême l'avait délivrée du démon. Celui-ci néanmoins ne se tint pas pour battu : il revint obséder sa victime après son baptême. Une chose arrêtait le démon, c'était le scapulaire bleu de l'Immaculée-Conception que j'avais donné à cette bonne et fervente nouvelle chrétienne : « Si tu veux enlever ce scapulaire lui disait le démon, je te donnerai ce sabot » et il lui présentait un lingot d'argent de la valeur de 2000 francs. — Sur son refus, il lui disait : « au moins jette-le derrière ton dos, je ne puis le voir ». Et notre brave néophyte de saisir de plus en plus dans ses deux mains son scapulaire, récitant ses invocations à la Ste Vierge. « Au moins, ajoutait-il, ne récite pas cette prière où tu invoques les Noms de Jésus et Marie qui font mon tourment ». — Et elle de réciter plus fort son : « Jésou, Malia, Kieou ouo ». « Jésus, Marie sauvez-moi. » Alors le diable la saisissait par la gorge pour l'étrangler et l'empêcher de proférer ces mots bénits. « Tu auras beau faire, je les prononce de cœur et je ne te crains pas. » Alors le diable vaincu s'est retiré. Cette pauvre femme est devenue presque aveugle et sourde par suite des obsessions du diable... Depuis elle va mieux et enseigne les prières et le catéchisme aux nouvelles catéchumènes de Sinenti. —— Sur un si grand nombre de catéchumènes et de néophytes, nous avons à déplorer quelques défections, quelques apostasies. Grâces à Dieu elles sont bien rares, à Kiang-in. Dieu a puni d'une manière si visible deux apostats que c'est une bonne leçon pour affermir nos néophytes dans la foi. Voici le fait. Au mois de décembre 1867, le fils unique, d'une famille néophyte meurt. La mère de l'enfant, bonne et fervente chrétienne, supporte le coup avec une grande douleur et une grande résignation ; mais le chef de famille, grand-père de l'enfant, baptisé par moi en novembre 1866, ne peut supporter le coup fatal. Il évoque l'âme de son petit-fils, lui offre des sacrifices, etc. Pendant l'acte même du sacrifice coupable, Dieu frappe le malheureux vieillard d'une terrible attaque d'apoplexie et l'étend mort aux yeux de tous les nombreux assistants. On vient m'avertir : on ne me trouve pas. Une de nos bonnes vierges qui a instruit cette famille est émue de ce qu'elle apprend : « Au moins il faut que ce malheureux vieillard fasse un acte de contrition ». Elle se rend dans la famille désolée... Le vieillard n'avait plus qu'un souffle de vie, pas moyen de parler ni de remuer... Notre vierge pleine de foi, prend de l'eau bénite, puis elle lui crie de faire à haute voix et bien émue, l'acte de contrition. Puis elle lui fait un signe de croix sur les lèvres. O prodige de miséricorde ! le malade peut parler, à la grande stupéfaction de tous les assistants et dit qu'il a cinq diables qui le tourmentent, qu'il a commis un grand crime de superstition, qu'à cause de cela Dieu l'a frappé... Il encourage les autres néophytes à persévérer, qu'il se repent de ses fautes etc. —— La vierge comme inspirée du bon Dieu, lui dit de demander sa guérison, afin qu'elle soit pour tous une confirmation des fidèles dans la foi. « Dieu vous a rendu la parole, il vous rendra aussi l'usage de vos membres. » — « Dans quelle partie du corps sont ces diables ? — L'un m'empêchait de prier, vous l'avez chassé par l'eau bénite... Deux autres me tiennent les mains pour m'empêcher de faire le signe de la croix, et deux autres les jambes. » —— La vierge prend de l'eau bénite, fait le signe de la croix sur les parties indiquées, et à l'instant le malade peut remuer les bras et les jambes et se lever, il était guéri... Il est venu se confesser et recevoir les Sacrements. Lui-même m'a raconté et confirmé ce que la vierge m'avait déjà dit. ——— Dans un autre village où nous avions plusieurs familles catéchumènes retournées à leur vomissement, Dieu punit d'une manière évidente un de ces catéchumènes... Au mois de Février 1868, une ancienne catéchumène était allée dans la pagode pour adorer les Poussah. Les bonzes étaient réunis...

les cérémonies commencées. Cette malheureuse catéchumène va elle même faire brûler l'encens devant les idoles, puis elle se prosterne pour faire la triple adoration, frappant la terre de son front. Dieu l'attendait là : il la frappe d'apoplexie foudroyante dans l'acte même de l'idolâtrie : elle ne peut plus remuer : elle ne donne plus d'autre signe de vie qu'un râle d'agonisant. Tous les assistants sont frappés de terreur et disent que c'est le Dieu des chrétiens qui se venge. La malade ne meurt point, elle reste dans cet état près de deux mois. Son mari vient enfin à l'église et conjure le Père de lui pardonner son crime... c'était le Jeudi Saint. J'envoie une de nos vierges chrétiennes qui avait enseigné les prières à la malheureuse apostate. La bonne vierge émue de l'état pitoyable de la malade, ne lui parle que de la bonté de Dieu, de sa miséricorde l'excite à la contrition. — La malade semble comprendre, donne un signe de vie : « Demandez, dit la vierge, pardon de vos fautes, je vais vous donner le baptême ». La malade y consent, reçoit le baptême, et avec le baptême, Dieu lui rend l'usage de la langue et de ses membres, à la grande stupéfaction de tous... Le jour du Vendredi Saint, je me rends auprès de la malade : Elle me parle. Plus de 200 païens m'entouraient, criant au miracle. Je profitai de la circonstance pour montrer la puissance du Dieu des chrétiens. Le mari, les enfants et plusieurs autres promettent de se faire chrétiens.

Extrait d'une lettre du P. Bourdilleau. — Voici une singulière superstition, exercée autrefois par un de nos catéchumènes, sorcier lui aussi pour le public : on pourrait l'appeler communion diabolique. — Voici comment ce catéchumène me dit l'avoir pratiquée. Arrivé chez le malade et l'ayant reconnu plutôt obsédé que malade, bien que souvent les deux existent à la fois, il prenait une tasse vide : sur la tasse il collait une feuille de papier en forme de tambour. Devant lui était une autre tasse pleine d'eau et un batonnet. Après ces préparatifs, il commençait une litanies de longues prières, puis enfin venaient les invocations efficaces : ordinairement c'était la nuit, pour avoir, dit-il, l'esprit plus tranquille. A chaque invocation, ou plutôt évocation de l'esprit, il trempait le batonnet dans la tasse d'eau et la ramenait au dessus de la feuille de papier tendue sur la tasse vide : il continuait ainsi cette opération et ces invocations fort longtemps, quelquefois, jusqu'à ce que les gouttes d'eau tombées du batonnet sur le papier, venant subitement à se congeler en forme d'un petit glaçon mince et rond, lui apprissent la venue de l'esprit. Alors, fort respectueusement, il apportait ce remède magique devant le malade, lui demandant s'il voulait le prendre. En cas d'assentiment, il le lui mettait dans la bouche ; le malade l'ayant avalé, notre sorcier déposait la tasse magique, renversée, sous le lit du malade, défendant d'y toucher trois jours durant. — Ce secret, me dit-il, m'avait été communiqué par un vieux parent, qui ne me le confia qu'à son lit de mort, me disant : « Avec cela, tu as du riz assuré pour ta vie. » Et de fait, avant de me convertir, je pouvais à peine suffire à toutes les invitations qui m'étaient faites, je faisais bonne chair et ma réputation s'étendait au loin, parceque mon remède, une fois pris, le malade fort souvent pouvait se lever, et, sauf une légère indisposition, il vaquait à ses affaires comme s'il n'avait rien eu. — Comment cet homme a-t-il renoncé à ce lucratif commerce, me direz-vous ? Voici la cause de sa conversion. Ce sorcier appartient à une famille d'origine chrétienne. Son père, au temps des persécutions, avait apostasié et pris une femme païenne : Sur le point de mourir, ce vieillard apostat, rentra en lui-même, appela les chrétiens et le Missionnaire, demanda pardon de ses longs égarements, et mourut muni des Sacrements avec toutes les marques de prédestination. Avant son dernier soupir, ce bon vieillard, exhorta avec larmes son fils à se convertir, et cela si chaleureusement que celui-ci le lui promit : il tint parole, au moins c'est notre espérance. Depuis la mort de son père, ce cher catéchumène a laissé là ses superstitions : il a commencé un petit commerce qui suffit à peine pour le faire vivre avec sa famille. « Il est juste, me disait-il il y a quelque temps, que je fasse un peu carême après m'être engraissé au service du démon ». — Plus d'une fois le diable lui a fait peur et a voulu le punir durement d'avoir déserté son drapeau.

EXTRAIT

DES

LETTRES

DU R.P. PIERRE DE SMET

adressées

au Directeur des Précis historiques, à Bruxelles

VOYAGE AU GRAND DÉSERT

En 1851.

LETTRE I.

Nous donnerons tout d'abord par forme d'avant propos un extrait de la lettre adressée par le R. P. de Smet au journal de Bruxelles ; cette lettre indique la substance de celles qui ont été adressées au Directeur des Précis historiques.

Depuis mon dernier départ de la Belgique, j'ai pu parcourir des savanes où aucune mission n'était établie, où jamais peut-être un Européen n'avait pénétré. — Nous avons remonté le Missouri à une distance de 730 lieues, et parcouru un plateau de plus de cent lieues sur la crête qui sépare les eaux de la rivière Roche-Jaune de celles du Missouri. De la Roche-Jaune nous nous dirigeâmes vers le Sud-Ouest, et nous traversâmes encore une terre de 300 lieues, pour atteindre aux Côtes-Noires et aux Montagnes-aux-Loups, éperons des Montagnes-Rocheuses. Nous sortîmes de ces côtes, à l'entrée de la grande route qui conduit des Montagnes-Rocheuses à la Californie. — Le 2 septembre 1851, nous nous trouvâmes sur la grande voie battue par les Européens qui sont allés aux mines d'or, pendant ces dernières années. Ce chemin est beau, large, et peut-être le plus long de l'univers. Sur la trace des caravanes d'émigrants, on circule aisément depuis les États-Unis jusqu'à l'océan Pacifique. Cette immense avenue est semblable à une aire constamment balayée par les vents, où le moindre brin d'herbe ne pourrait pousser, tant elle est foulée sans relâche sous les pieds de la multitude des Européens et des Américains qui se rend en Californie. Nos sauvages, qui n'avaient jamais vu que des déserts sans chemin, ou tout au plus quelques sentiers de chasse, pensaient, en voyant cette grande route, que toute la nation des Blancs avait passé par là, et que le vide avait dû se faire dans les contrées où se lève le soleil. Ils me croyaient à peine quand je leur disais qu'on ne s'apercevait nullement dans la nation des Blancs du départ de cette multitude. — La Providence a soutenu mon faible courage, guidé mes pas, fécondé la semence de l'Évangile dans des terres qui ne l'avaient pas encore reçue. Après avoir parcouru plusieurs centaines de lieues, j'ai pu voir le bien que nous pourrons faire parmi ces tribus errantes, toujours en guerre, sans consolation dans le malheur parce qu'elles ne connaissent guère les espérances de l'éternité. Aussi, avec la grâce de Dieu, j'espère y retourner au printemps prochain, avec Monseigneur Miège, évêque et vicaire apostolique. Nous pourrons y établir des missions, fixer ces tribus nomades sur un sol assez fécond pour les nourrir, ôter par là même une foule d'occasions de guerres, et faire luire dans ces parages, avec la lumière de la foi, l'aurore de la civilisation.

LETTRE II.

Toute la matinée du 31 juillet, jour où l'Eglise célèbre la fête de saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, fut employée à faire les préparatifs nécessaires pour notre excursion dans l'intérieur du pays. M. Culbertson, surintendant des forts situés sur les rives des rivières le Missouri et la Roche-Jaune, est un homme distingué, d'un caractère doux, bienveillant et charitable; il est au besoin courageux et intrépide. Toujours il m'a prodigué des témoignages d'amitié et de bonté, mais surtout pendant cette dernière excursion. Placé à la tête de notre petite compagnie, il fut à même de favoriser mon projet. — Nous étions au nombre de 32 personnes; la plupart étaient des sauvages Assiniboins, Minatarées et Corbeaux qui devaient se rendre au grand conseil indien dans le voisinage du fort Laramée, par la même route que nous avions choisie, et qui n'avait guère moins de 800 milles de longueur. Deux chars et deux charrettes pour transporter nos provisions et notre bagage formaient tout notre convoi. Ces quatre véhicules furent probablement les premiers qui traversèrent jamais le désert. On ne voit pas le moindre vestige de route tracée entre le fort Union et les Buttes-Rouges, qui se trouvent sur la route de l'Orégon, et qui sont à la distance de 161 milles à l'ouest du fort Laramée. — Après avoir dîné, nous traversâmes le fleuve avec notre bagage. Suivant le cours d'un des petits tributaires de la rivière Roche-Jaune, nous fîmes 6 milles environ. Nous avions avec nous un habile chasseur métis de la nation des Pieds-noirs. Il débuta heureusement en nous apportant deux gros chevreuils qu'il avait tués. Les maringouins nous attaquèrent de toutes parts et ne nous laissèrent point de repos. Il fallut les combattre sans relâche, avec des branches, des mouchoirs et de la fumée. Cette dernière arme est la plus efficace pour dissiper ces insectes sanguinaires; mais elle est en même temps pour les voyageurs la plus rude à supporter. La nuit survint et nous amena une tempête. Le tonnerre grondait au dessus de nos têtes et les nues déchargeaient un torrent d'eau. — Le 1er Août, à 6 heures du matin, nous nous remîmes en route. Nous prîmes toutes les précautions possibles pour éviter la rencontre de quelque bande ennemie. Les sauvages qui nous accompagnaient tinrent les yeux fixés sur le sol pour voir s'ils ne découvriraient pas des traces récentes de leurs ennemis. Une expérience extraordinaire leur donne un tact admirable pour leur faire trouver des indices qui sont imperceptibles à d'autres. Les sauvages que nos compagnons avaient le plus à craindre dans le pays que nous avions à traverser, étaient les Pieds-noirs et les Sioux. Après avoir déjeuné aux environs de la source de la rivière du Renard, nous traversâmes depuis le matin jusqu'au soir des plaines élevées et ondoyantes, bornées par des chaînes de coteaux qui s'étendent de la rivière Roche-Jaune au fleuve du Missouri. De temps en temps, on voit dans le lointain des promontoires qui servent de guides aux voyageurs. Au déclin du jour, nous fixâmes notre camp près de la base des Têtons de la Roche-Jaune. Ces Têtons ont pris leur nom d'un groupe de hautes collines, situées dans un des vallons délicieux qui sont en grand nombre dans ces parages et qui, entourés d'arbres et d'arbustes de différentes espèces, forment un contraste agréable avec les plaines dégarnies de bois que nous venions de traverser. On y trouve une grande abondance de fruits sauvages, tels que prunes, cerises, groseilles, sorbes, baies de buffle, ou *shepherdia angelica*. Parmi les végétaux et les racines nous remarquâmes la *psoralea esculenta*, ou racine à pain; la pomme blanche, avec la fleur d'une blancheur ravissante et de forme ovale, qui a près de trois pouces de circonférence, se trouve partout dans le désert et mériterait une place dans un jardin des plantes choisies; les sauvages en font grand cas. L'oignon sauvage et l'oignon doux portent de belles fleurs; ces plantes s'amélioreraient sans doute par la culture; les racines de la flèche d'eau, du genre *sagittaria*, et celles du lis de la vallée, du genre *convallaria*, sont également très-recherchées par les Indiens, qui leur donnent le nom de *patate de cygne*. Le pois et la fève de terre sont des racines délicieuses et très-nourrissantes; elles se trouvent ordinairement dans les terres basses et alluviales. Ces racines forment une portion considérable de la nourriture des sauvages pendant l'hiver; ils les vont chercher dans les endroits où les souris et d'autres petits animaux, surtout les écureuils de terre, les ont entassées. — Les maringouins nous tourmentèrent beaucoup durant le jour. Ils inquiétèrent surtout nos chevaux et nos mules qui en étaient couverts. Pour nous, nous avions pris nos mesures contre leurs attaques, en portant de gros gants, malgré la

grande chaleur, et en couvrant nos têtes d'enveloppes de gaze grossière en forme de sacs. — La distance entre les Tetons et le fort Union est d'environ 30 milles. Nous vîmes très peu de bêtes fauves; de temps en temps, une gazelle ou un chevreuil était réveillé dans sa reposée et prenait la fuite à notre approche. Les traces de toutes les espèces d'ours, surtout de l'ours gris, y sont très-communes. On rencontre principalement l'ours gris dans les endroits boisés et le long des rivières et des ruisseaux. Nous réussîmes à en tuer trois, non sans beaucoup de dangers et d'efforts. Notre chasseur nous apporta deux gazelles bien grasses qui furent bientôt apprêtées et servies à notre souper. Un des Sauvages tua un chat puant (mephitis americana). La puanteur de cet animal est insupportable aux Blancs; les Sauvages, au contraire, paraissent l'aimer; la chair en est pour eux une nourriture exquise. Qu'il est vrai le proverbe: « De gustibus non est disputandum! A chacun ses goûts et ses caprices. — Le 2 Août, nous partîmes de grand matin et nous trouvâmes la brise très-agréable. Le pays que nous traversâmes était plein d'intérêt. Les vallées étaient couvertes d'une riche verdure et d'une profusion de fleurs de différentes couleurs. Des bocages de cotonniers, d'ormes, de frênes, ainsi que des groupes de sorbiers et de cerisiers, s'offraient à la vue le long des rivières et des ruisseaux qui étaient alors à sec. Nous montâmes pas à pas les côtes qui séparent les eaux du Missouri de celles de la Roche-Jaune, comme autant de barrières insurmontables sillonnées par des ravines profondes. Nous triomphâmes de ces obstacles avec beaucoup de difficulté et nous atteignîmes enfin le sommet de ces hauteurs. Là, s'offrit à nos yeux le spectacle le plus magnifique. La nature y a accumulé une grande variété de ses caprices les plus bizarres. D'un côté, on voit une succession de belles prairies entrecoupées çà et là de bocages d'arbres rabougris et de buissons, et se terminant en collines verdoyantes parsemées de groupes de cèdres et de pins; de l'autre, on aperçoit des tas difformes d'argile rouge et blanche, et des amas de pierres, qui de loin par leur couleur ressemblent à des briqueteries; quoique en apparence jetées sans ordre les unes à côté des autres, ces pierres ajoutent beaucoup d'intérêt aux objets curieux qui se présentent à la vue. — La région que nous traversâmes pendant plusieurs jours nous fournit des preuves évidentes qu'elle avait été volcanique, même jusqu'à une époque bien récente, car la surface en était encore couverte de lave et de scories. J'ai compté jusqu'à 70 collines en forme de cônes et de 20 à 150 pieds de haut, groupées dans une seule plaine et dans un espace de 4 à 5 milles; elles avaient évidemment passé par l'ordéal de feu. Quelques-unes de ces collines avaient été formées de grands fraisils que la terre, dans ses convulsions brûlantes, semblait avoir vomis de ses entrailles. Plusieurs fois, après avoir fait quelques milles sur les hauteurs, nous nous trouvâmes soudainement en face d'une pente presque perpendiculaire de roche et d'argile blanche, où nous eûmes à descendre nos voitures à force de bras. Nous entrâmes ensuite dans une chaîne de vallons et de prairies fertiles arrosées par des fontaines et des ruisseaux, embellies par le cotonnier, l'orme, le frêne, le cèdre et le pin. Dans d'autres endroits, les sommets des côtes sont remarquables par leur beauté et par de riches et ondoyantes plaines où abonde la verdure. — Le quatrième jour de notre voyage, nous aperçûmes des milliers de buffles. Tout l'espace entre les rives du Missouri et celles de la Roche-Jaune en était couvert à perte de vue. Jusqu'alors les maringouins nous avaient beaucoup tourmentés, tandis que là ils avaient entièrement disparu. Nous cherchâmes la cause de ce phénomène; les Sauvages nous dirent que l'absence de nos ennemis ailés avait pour cause la présence du nombre prodigieux de buffles qui paissaient dans les plaines d'alentour et qui attiraient ces insectes. Nous vîmes en effet ces nobles animaux se débattre en jetant, avec leurs cornes et leurs pieds, de la terre sur leurs corps, ou en se roulant dans le sable et la poussière qui montaient dans l'air comme des nuages. Le sort de ces animaux paraît bien pénible. Ils sont tourmentés jour et nuit. Pendant toute une semaine nous entendîmes leurs mugissements semblables au bruit du tonnerre qui gronde dans le lointain, ou aux vagues de la mer qui se brisent contre le rivage. On peut dire que c'est le pays où les buffles et les bêtes fauves, en général, se trouvent en plus grande abondance. Un bon chasseur y pourrait tuer facilement, dans une journée, plusieurs vaches, plusieurs cerfs, une grosse corne, un mouton de montagnes, un chevreuil à queue rouge et un autre à queue noire, une gazelle, des lièvres et des lapins; il pourrait tirer une ou deux fois sur un ours gris et rencontrer peut-être un renard croisé ou argenté. A cette liste d'animaux on peut ajouter le castor, la loutre, le blaireau, le chien de prairies et plusieurs espèces de volailles, principalement des faisans et des coqs de bruyère. Nos chasseurs, on le conçoit aisément, purent faire leur choix. En effet on se régala de ce qu'il y avait de plus délicat et nous laissâmes une grande quantité de chair dans les plaines

pour servir de nourriture aux vautours et aux loups, dont les hurlements et les réjouissances résonnaient déjà de toutes parts. — Un sauvage assiniboin nous donna une preuve remarquable de sa dextérité à la chasse ; je ne puis omettre d'en faire mention. Seul et à pied, il s'approcha, sous le vent, d'un grand troupeau de femelles de buffles. Dès qu'il fut assez près d'elles pour leur faire entendre le son de sa voix, il commença à imiter le cri d'un jeune veau. Aussitôt les vaches accoururent vers l'endroit où se cachait le chasseur industrieux et il en tua une. Le troupeau alarmé se retira en toute hâte et en grand désordre. Le chasseur rechargea sa carabine et renouvela le cri. Une seconde fois, les vaches s'arrêtèrent et revinrent comme par enchantement ; il en tua une autre. Ce sauvage nous assura qu'il aurait pu en tuer davantage en se servant de la même ruse. Il crut que nous avions assez de deux vaches et laissa partir le reste. — Les voyageurs jouissent d'un excellent appétit dans ces hautes régions. J'ai été étonné plus d'une fois de l'énorme quantité de viande qu'un homme est capable d'y consommer sans nuire à sa santé ; on le croirait à peine en Europe. Une et même deux langues de buffle, une côte avec quelques autres bagatelles ne sont pas considérées comme une portion considérable pour un seul repas. — Le 7 août, nous traversâmes des terres entrecoupées de beaucoup de ravines et de ruisseaux à sec. Le sol était plus léger que celui que nous venions de fouler ; il était couvert de différentes espèces d'artemisia ou absinthe, signe infaillible d'un pays stérile. L'aspect de toutes les ravines, de toutes les rives, de tous les lits des rivières et des ruisseaux, et de tous les coteaux, prouve qu'il y a dans cette région de nombreuses mines de charbon de terre. Les observations que j'ai faites sur la qualité du sol me font augurer que ces dépôts de charbon s'étendent jusqu'aux mines nombreuses qui se trouvent sur les terres arrosées par les rivières Sascatchewan et Atabasca dont j'ai parlé dans quelques lettres écrites en 1845 et 1846, après avoir traversé ces endroits. — Des signes évidents montrent au voyageur que les plaines immenses qu'il traverse, et où il ne voit pas un seul arbuste, n'ont pas toujours été dénuées de bois. Des troncs d'arbres et des arbres entiers pétrifiés s'offrent souvent à la vue. On s'étonne, on admire, on fait des conjectures sur le changement qui s'y est opéré. Mais quelle réponse peut-on donner à la question : Pourquoi ces terres-là ne sont-elles pas boisées, comme elles le furent sans doute dans les temps antérieurs ? Les steppes de l'Asie, les pampas de l'Amérique méridionale et les prairies occidentales de cet hémisphère semblent posséder un caractère commun et uniforme ; généralement parlant, on n'y trouve ni arbres ni arbrisseaux. Quelques voyageurs l'attribuent à l'action du feu qui a souvent passé dans ces endroits ; d'autres, au changement que le climat y a subi, ou à la stérilité naturelle du sol ; il en est enfin qui prétendent que quelque opération de la nature a détruit les forêts qui y existaient autrefois et réduit ces régions à la condition où nous les voyons aujourd'hui. J'ai examiné différents endroits ; les grands tas de coquilles de l'espèce testacée et du genre muscula que j'ai trouvés à quelques pieds du sommet des côtes les plus élevées, et qui étaient incorporés dans des terres alluviales et mêlés de sable et de cailloux rongés par l'eau, prouvent les changements aussi grands qu'étonnants que cette région élevée a subis. — Le même jour, nous traversâmes une vaste côte qui s'étend jusqu'aux Buttes de la tête de Hibou. Ces buttes, dans cet océan de prairies, servent à diriger les guerriers, le voyageur et le chasseur qui les aperçoivent à une distance de 30 milles. Du sommet de cette côte, nous avons contemplé avec plaisir et étonnement ce qu'on appelle le pays des terres blanches, ou plaines argileuses de la Roche-Jaune. Du sud au Nord elles mesurent un espace de 30 à 40 milles. Quand on est placé sur cette hauteur, l'imagination croit découvrir des ruines d'anciennes villes. On semble voir des rangées confuses de colonnes brisées, des forts avec leurs tourelles et leurs bastions, des tours, des dômes, des murs en ruine, des châteaux, des édifices de toutes sortes. Quelques-unes de ces colonnes d'argile dure, de couleur rouge et blanche, ont de 50 à 100 pieds d'élévation. J'aurais employé avec plaisir un ou deux jours à examiner attentivement ces productions volcaniques. Je suppose que ce sol ressemble à celui des Terres-Blanches, situé près du Missouri, et où passe la rivière Terre-Blanche, et qu'il contient à peu près les mêmes fossiles intéressants. — De pareils terrains qui ont cessé d'être volcaniques, se trouvent aux environs des sources supérieures des rivières de l'Arkansas, de la Platte et de la Grosse-Corne, tributaire de la Roche-Jaune. Près de la source de la rivière Puante, l'un des tributaires de la Grosse-Corne et dont les eaux imprégnées de soufre ont probablement les mêmes qualités médicales que les fontaines célèbres, nommées Blue Lick springs, au Kentucky, se trouve l'endroit appelé l'Enfer de Colter du nom d'un chasseur de castors. Cet endroit est souvent agité par des convulsions souterraines. Les gaz sulfureux qui

s'échappent en grande abondance du sol brûlant infectent l'atmosphère à plusieurs milles de distance et rendent le terrain si stérile, que l'absinthe même n'y peut croître. Les chasseurs de castors m'ont assuré que les bruits ou explosions souterraines que l'on y entend souvent sont épouvantables. Toutefois je pense que l'endroit le plus remarquable sous ce rapport, et peut-être le plus merveilleux de l'hémisphère septentrional de ce continent, se trouve au centre même des Montagnes-Rocheuses, entre le 43e et le 45e degré de latitude et le 109e et le 111e degré de longitude, c'est-à-dire entre les sources de la rivière Maddison et de la Roche-Jaune. Il s'étend à une distance de près de 100 milles. Des fontaines bitumineuses, sulfureuses et d'eau bouillante, y sont en très grand nombre. Les fontaines chaudes contiennent une grande quantité de matières calcaires, et forment des coteaux plus ou moins élevés qui ressemblent peut-être par leur nature, sinon par leur étendue, aux fameuses fontaines de Pemboukkalesi, dans l'Asie Mineure, qui ont été si bien décrites par Chandler. La terre est lancée à une grande hauteur, et l'influence des éléments lui fait prendre les formes les plus variées et les plus fantastiques. Des gaz, des vapeurs, de la fumée, s'échappent sans cesse par des milliers d'ouvertures depuis la base jusqu'au sommet de la côte volcanique; le bruit ressemble parfois à celui de la vapeur qui sort avec force des tuyaux d'un bateau. Comme à l'Enfer de Colter, on y entend des explosions souterraines très fortes. Les chasseurs et les sauvages en parlent avec une crainte superstitieuse et regardent ce lieu comme la demeure des mauvais esprits, c'est-à-dire comme un enfer. Les sauvages s'en approchent rarement sans offrir quelque sacrifice, ou, au moins, sans présenter le calumet de paix aux esprits turbulents pour se les rendre propices. Le bruit souterrain provient, disent-ils, de ce qu'on y forge des instruments de guerre; chaque éruption de terre est à leurs yeux le résultat d'un combat livré entre les mauvais esprits et devient le monument d'une nouvelle victoire ou calamité... Près de la rivière de Gardiner, qui est un tributaire de la Roche-Jaune et avoisine la région que je viens de décrire, on trouve toute une montagne de soufre. Je tiens ce rapport du capitaine Bridger, qui a parcouru toutes ces montagnes dans tous les sens et y a passé plus de trente années de sa vie. —— Depuis les Buttes du Hibou, où nous campâmes le 7 Août, jusqu'aux sources de la rivière d'Immel qui en est éloignée de 36 milles environ, nous voyageâmes sur les hauteurs. La surface était raboteuse, coupée par des ravines profondes et très difficiles à passer avec nos véhicules. A chaque pas nous rencontrions des débris volcaniques; pendant deux jours notre route nous offrit à droite et à gauche des côteaux brûlés dont quelques-uns étaient encore couverts de lave et de scories, et qui évidemment étaient les cratères d'où les matières volcaniques avaient été lancées de toutes parts dans les plaines voisines. —— Au déclin du même jour, nous fûmes témoins d'un beau phénomène. La lune était environnée de quatre cercles: le premier d'un bel azur, le second de pourpre, le troisième blanc, et le quatrième était obscure ou noir. Au milieu de ces cercles la lune brillait de tout son éclat. Les sauvages augurèrent de ces signes qu'une bande hostile se trouvait dans notre voisinage, et ils passèrent toute la nuit à veiller, les armes à la main... Le 10, nous quittâmes les hautes côtes et nous allâmes à peu près 20 milles à travers un pays stérile, très raboteux et creusé par les pluies. Une espèce de salamandre, que l'on nomme communément grenouille à cornes, les lézards et les serpents à sonnettes y abondent. Voici tout ce que j'ai pu apprendre des sauvages au sujet des remèdes dont on se sert pour guérir la morsure du dernier de ces reptiles. La racine noire est regardée par les sauvages comme un remède souverain contre la morsure du serpent à sonnettes, et la Providence l'a rendue très abondante, précisément dans les endroits où ces reptiles se trouvent. C'est bien le lieu de dire que le remède est à côté du mal. Il suffit de la bien mâcher et de l'appliquer sur la blessure pour que l'enflure s'arrête et disparaisse aussitôt. Lorsqu'un sauvage, son cheval ou son chien a été mordu par un de ces serpents, on poursuit le reptile, qui meurt presque immédiatement après avoir donné son coup de dent. On lui ouvre l'estomac, on en extrait le sang qu'il a avalé, on l'applique sur la blessure; aussitôt l'enflure cesse et les effets dangereux du poison sont détruits. Quand les enflures sont très considérables, les sauvages se servent des os aigus et des dents du serpent à sonnettes pour piquer et ouvrir la peau enflée, et par ce moyen ils dissipent et ôtent l'inflammation. Le serpent connu sous le nom de tête de cuivre a un poison si subtil, que son souffle seul cause la mort à celui qui l'aspire. Sa langue n'est pas fourchue comme celle des autres serpents; elle est d'une forme triangulaire. Lorsqu'on effarouche le reptile, sa tête s'aplatit, il jette avec force par la bouche une grande quantité de venin jaune et souffle jusqu'à ce qu'il expire. —— Le 11, nous arrivâmes de bonne heure à la partie supérieure d'une belle plaine en pente douce. L'ayant traversée, nous nous trouvâmes au

fort Alexandre, situé sur la rive de la Roche-Jaune, et à une faible distance de l'embouchure de la petite rivière Bouton de Rose. Il y a environ 200 milles du fort Union au fort Alexandre. L'hiver, dit-on, est très-rigoureux dans ces parages, et commence en Novembre pour ne finir qu'en Avril.

LETTRE III.

Après que nous nous fûmes arrêtés au fort Alexandre pendant six jours, afin de donner le temps à nos animaux de se reposer de leurs fatigues, et pour attendre l'arrivée de la barque de la compagnie de Pelleteries, qui portait plusieurs de nos effets, nous passâmes la rivière Roche-Jaune, le 17 du mois d'Août, vers les deux heures après midi. Nous traversâmes une plaine élevée et unie sur une étendue de 5 milles ; elle est d'un sol léger, sablonneux, et littéralement couverte de « crapauds verts, » nom vulgaire que les voyageurs donnent aux plantes du genre cactus, si remarquables par la grandeur et la beauté de leurs fleurs et par leurs formes grotesques et variées. Les ronds et les ovales, de la grosseur d'un œuf de poule, y abondent et sont entourés de longues épines dures et minces comme des aiguilles ; touchées par les pieds des chevaux, elles s'élancent et s'attachent aux jambes et au ventre des animaux, et les rendent furieux et intraitables. Nous arrivâmes bientôt dans la vallée du Bouton de Rose ; et, continuant notre route jusque vers le coucher du soleil, nous y campâmes sur les bords de la petite rivière qui porte le même nom, et près d'un bel étang où une nouvelle digue avait été construite par des castors. — Cette section du pays nous offrit souvent l'occasion d'admirer le travail et l'industrie de ces intelligents animaux. Ils paraissent ici beaucoup plus nombreux que dans aucun autre des districts que j'ai visités. On attribue leur conservation principalement aux incursions continuelles des partis de guerre, soit Sioux, Assiniboins, ou Pieds-Noirs, ennemis implacables des Corbeaux, et qui empêchent les chasseurs et les Indiens du pays de se hasarder dans ces parages. Aujourd'hui le prix des fourrures de castor est si bas que cette chasse est presque abandonnée. Anciennement les Corbeaux avaient pour les castors la plus haute vénération, parce que cette nation croyait que « les Corbeaux devenaient castors après leur vie ». Cet article de foi a fait perdre la chevelure à plus d'un chasseur blanc, car tout Corbeau se croit tenu de protéger, de défendre et de venger, même par la mort, ses proches parents dans leur seconde existence. Depuis quelques années, cet article de foi a été rayé de leur code religieux, certainement au grand détriment des castors. Ces superstitions ne viendront à disparaître, comme tant d'autres, que lorsque la foi catholique éclairera ces contrées, sur lesquelles règnent encore de si épaisses ténèbres. — Pendant quatre jours, et en parcourant une distance d'environ 100 milles, nous remontâmes la vallée jusqu'aux sources du Bouton de Rose. Là encore le sol est très-léger et sablonneux ; il est pourtant couvert de roses, d'absinthe et de cactus, et entrecoupé de ravines difficiles à passer avec des voitures. Les bords de la petite rivière présentent çà et là des bocages de cotonniers, entremêlés d'arbres fruitiers, tels que pruniers, cerisiers et corniers, qui y sont très-abondants. — Cette rivière prend sa source dans une chaîne de coteaux et de collines appelés dans le pays les montagnes du Petit-Loup. Elles sont en général d'un aspect et d'une forme très-agréables. Le manque d'eau, et surtout d'eau de fontaine, y est fortement senti des voyageurs dans cette saison de l'année. On trouve quelques trous d'eau stagnante dans les lits secs des rivières ; mais souvent le goût en est à peine supportable. Les bandes de buffles y sont moins nombreuses que dans les terres plus septentrionales, probablement à cause des partis de guerre qui y rôdent sans cesse. Cependant on aperçoit à chaque instant de grands troupeaux de cerfs et beaucoup de chevreuils et de moutons. Nous aperçûmes des traces récentes d'ennemis, des carcasses d'animaux très dangereux tués, des empreintes de pieds dans les sables, des campements cachés, des boucans mal éteints. Nous redoublâmes donc de vigilance pour éviter toute surprise périlleuse. Une belle capote de chef, de drap écarlate et galonnée, pendue à une branche d'arbre, fut aperçue de loin ; le vent la remuait comme un drapeau flottant. Il y eut une course parmi nos gens à qui s'en emparerait le premier ; un Assiniboin ayant remporté le prix, la capote fut examinée avec soin. On la supposait avoir été offerte, la veille seulement, en sacrifice au soleil par quelque chef pied-noir. Les sauvages, dans leurs excursions de guerre, font souvent de pareilles offrandes, soit au soleil, soit à la lune ; ils espèrent, de cette manière, se les rendre favorables et obtenir par leur entremise beaucoup de chevelures et de chevaux. Les objets les plus précieux qu'ils possèdent et auxquels ils attachent le plus de prix, sont ainsi souvent sacrifiés. Les Mandans, les Arrikaras surtout, et leurs voisins, vont plus loin encore ; ils se font des

incisions profondes dans les parties charnues du corps, et se coupent jusqu'aux phalanges des doigts, avant d'aller en guerre, pour obtenir les mêmes faveurs de leurs fausses divinités. Dans ma dernière visite aux Riccaries, aux Minataries et aux Mandans, je n'ai pu remarquer un seul homme un peu avancé en âge dont le corps ne fût pas mutilé et qui eût encore tous ses doigts. Ceci prouve la profondeur de leur ignorance et l'affreuse idolâtrie dans laquelle ces malheureuses tribus se trouvent encore plongées ! A ce sombre tableau on peut ajouter, ce que j'ai déjà rapporté ailleurs, un amour effréné pour le jeu, qui enlève jusqu'aux heures destinées au repos le plus nécessaire; une paresse qui ne cède qu'à l'aiguillon de la faim ; une pente continuelle à la dissimulation, à la gourmandise, à tout ce qui flatte la sensualité. Et cependant, au milieu de cette profonde misère, ils sentent un besoin indéfinissable d'invoquer une puissance supérieure à l'homme ; ils sont attentifs à tout ce qui peut leur révéler quelque moyen de la fléchir, et leur donner quelque connaissance de l'Etre Suprême. Ils aiment le Missionnaire; toujours ils l'écoutent avec plaisir. Dans les différentes visites que j'ai faites aux Sauvages du haut Missouri, à en juger par le respect et l'amitié qu'en ma qualité de prêtre ils m'ont montrés dans toutes les occasions et dans toutes les circonstances, j'ai la ferme conviction que si quelques Missionnaires zélés s'occupaient d'eux, ils deviendraient bientôt des chrétiens généreux, remplis de zèle et d'ardeur pour la gloire du Seigneur et pour sa sainte loi. « Ils connaîtraient leur Père qui est aux cieux, et Celui qu'il a envoyé sur la terre ; » ils deviendraient les disciples fidèles du Rédempteur, qui désire si ardemment que tous se sauvent, et qui n'a pas dédaigné de verser son Sang sur la croix pour le salut du monde. —— Le 22 du mois d'août, nous quittâmes la vallée du Bouton de Rose, et nous traversâmes la chaîne montagneuse qui la sépare de la rivière à la Langue. La crête de cette chaîne présente une suite de rochers de pierres à sablon, sous une multitude de formes variées et fantastiques. La montée et la pente sont à pic et par conséquent difficiles à passer avec des voitures ; il fallait l'assistance de tous les bras pour soutenir les attelages. Depuis plusieurs jours nous avions campé dans les environs d'un étang, ou trou rempli d'eau sale et dégoûtante. Que le contraste nous fut agréable, lorsque nous nous trouvâmes sur les bords de cette belle rivière, claire comme le cristal ! Avec quel empressement on désaltéra sa brûlante soif ! Les chevaux et les mules parurent se réjouir, hennissant et se cabrant d'impatience ; aussitôt qu'ils sentaient le relâchement des brides, ils se plongeaient dans la rivière et s'y abreuvaient à longs traits. Quand toute notre caravane eut étanché sa soif, nous continuâmes notre route. Nous traversâmes une plaine ondoyante et un haut promontoire qui de loin paraissait étincelant de cristaux ; il reçut le nom de *coteau aux diamants*. De grosses masses de mica les couvrent. Pour la première fois depuis le fort Alexandre, nous déjeunâmes près de belles et abondantes fontaines, les plus remarquables du pays. Après avoir fait environ 23 milles ce jour, nous campâmes sur les bancs de la rivière à la Langue. Là nous eûmes de nouveau l'occasion de rappeler et de coordonner les souvenirs du terrain que nous avions vu. Le charbon paraît aussi abondant au Sud de la Roche-Jaune, qu'au Nord de cette rivière ; on le remarque partout. Les pentes des côtes sont passablement bien boisées (jusqu'aux sommets on trouve des sapins et des pins de différentes espèces) dans toute l'étendue des montagnes du Petit-Loup. On quitte celles-ci pour se rendre dans les montagnes du Grand-Loup, qu'on rencontre avant d'arriver aux Côtes-noires. Ces montagnes forment des éperons des Monts-Rocheux ; les principaux pics ont une élévation qui dépasse 13000 pieds. —— Le 23, nous quittâmes la rivière à la Langue. Pendant 10 heures nous marchâmes par monts et par vaux, en suivant le cours d'un de ses tributaires ; nous ne fîmes qu'environ 25 milles. Le jour suivant nous traversâmes une chaîne de montagnes élevées pour nous rendre sur la Fourche inférieure des Pins, *Lower Piny Fork*, à une distance de 20 milles. Nous arrivâmes à l'improviste sur les bords d'un petit lac d'environ 6 milles de longueur, auquel mes compagnons de voyage donnèrent mon nom. Nos chasseurs y tuèrent plusieurs canards. En quittant le lac nous trouvâmes de nouveau une section très-élevée, où des buttes rouges et des scories, débris volcaniques, sont répandues sur toute la surface qui s'étend jusqu'à la Fourche supérieure des Pins, *Upper Piny Fork*, et où des troncs d'arbres pétrifiés se rencontrent à chaque pas. Nous campâmes vers le soir au pied d'une montagne après avoir fait environ 25 milles, et nous fûmes assez heureux pour y trouver un trou plein d'eau. Nous nous dirigeâmes ensuite vers la rivière Sableuse à travers des plaines ondoyantes et des coteaux montagneux, parcourant ainsi une distance de 6 milles. —— Le 27 août, nous nous trouvâmes sur les bords de la rivière à la Poudre, un des principaux tributaires de la Roche-

Jaune. Pour y arriver il avait fallu traverser une misérable plaine très élevée, très-stérile, couverte d'absinthe, remplie de ravines innombrables et difficiles à franchir avec des voitures. Nos voituriers s'en souviendront longtemps sans doute; car ils disaient souvent qu'on ne les attraperait plus à mener des charrettes dans une région si abominable. —— La vallée de la rivière à la Poudre dans le voisinage des Buttes aux Calebasses, qui se trouvent en vue, a une largeur de trois à quatre milles. Quoique le sol y soit léger, la verdure y est pourtant belle et l'herbe abondante pour les chevaux. La partie où je traversai la vallée est bien boisée, et on m'a dit que partout sur cette rivière le bois est assez abondant, principalement les cotonniers et un grand nombre d'arbres fruitiers. Cette vallée forme un beau contraste avec les hautes plaines de ces parages, qui sont l'image même de l'aridité et de la désolation, où on ne trouve que mauvaises herbes, monceaux de pierres et ravines profondes. —— Ici nous rencontrâmes trois jeunes guerriers Corbeaux; ils avaient été à la recherche d'un camp sioux, avec l'intention de voler les chevaux, mais ils n'avaient point réussi. Ces Corbeaux nous conseillaient de suivre le vallon d'une petite rivière qu'ils nous montraient, nous assurant que par cette direction nous ne tarderions pas à arriver au fort Laramée. Je m'étonnais de leur conseil; la direction du vallon était Sud-Est. Nous continuâmes notre chemin en suivant l'indication donnée par les Corbeaux. Cette partie de notre voyage fut assurément la plus dure et la plus difficile. L'endroit reçut le nom de Vallée et Rivière aux mille Misères. Certes ce nom était bien choisi. Imaginez-vous une rivière avec des bords escarpés, qui serpente dans une étroite vallée, et qu'il nous fallut passer dix à douze fois dans l'espace de 3 milles, avec des voitures et des charrettes, au grand risque, chaque fois, d'y briser nos véhicules et d'y tuer nos chevaux et nos mules. Le sol y est très-stérile; à mesure que nous avancions l'eau devenait plus rare; le cinquième jour elle nous manqua complètement. Il en fut de même du dernier. La nuit qui survint fut une bien rude épreuve: nous n'avions pas, après une si longue marche, une seule goutte d'eau pour étancher une soif dévorante. Cette nuit mettait le comble aux misères du vallon. —— Le 1er Septembre, après avoir traversé trois chaînes de coteaux, nous gagnâmes graduellement la crête des Côtes-Noires. Nous avions une charrette de moins et une voiture brisée, dont les pièces ne tenaient ensemble qu'à force de cordes de peau crue. —— Arrivés au sommet, nous fûmes assez heureux pour découvrir un lac dans le lointain. Nous prîmes avec empressement cette direction, car la soif nous dévorait et nous avions des craintes sérieuses pour nos bêtes de somme, dont le pas commençait à se ralentir. A notre grand étonnement, nous nous aperçûmes bientôt qu'une grande distance nous séparait encore du fort Laramée. Au lieu de voir ce fort, comme les trois Corbeaux nous l'avaient fait espérer, nous nous trouvâmes en vue des Buttes-Rouges, à une distance d'environ 25 milles. Ce lieu est bien connu sur la grande route de l'Orégon: il est à 161 milles du fort Laramée... Au sommet des Côtes-Noires j'ai laissé un petit souvenir de mon passage: sur un rocher très élevé et remarquable par sa forme, j'ai taillé une grande et belle croix. Ah! puissent les tribus éparses du désert connaître bientôt les grandes vérités que la Croix nous enseigne! Puissent-elles sortir bientôt de l'esclavage où l'erreur les retient depuis tant de siècles! —— Toute la région que nous traversâmes au Sud de la Roche-Jaune, à quelques rares exceptions près, offre peu de chances à la civilisation; le sol y est très-léger; le bois y manque, et l'eau y est rare pendant une grande partie de l'année. C'est un pays favorable seulement aux chasseurs et aux tribus nomades; tous les animaux des déserts y abondent; et pendant de longues années encore, ils ne seront point inquiétés dans leurs possessions. Quand toutes les places encore vacantes dans l'immense territoire indien, où le sol est fertile, seront remplies, alors seulement le désert au Sud de la Roche-Jaune attirera l'attention; alors seulement l'industrieux et persévérant travail viendra à bout de tirer une grande étendue de cette région de sa stérilité présente. —— Dans le voisinage et le long de la base des Côtes-Noires et des Montagnes au Vent, on trouve une grande étendue de terres fertiles et labourables. La verdure est riche et abondante dans toutes les vallées; ces vallées pénètrent les montagnes comme autant de veines, où des millions d'animaux domestiques pourraient être élevés; les fontaines et les ruisseaux, si rares dans la section centrale, entre la rivière Roche-Jaune et les Côtes-Noires, abondent dans l'intérieur et au pied de ces montagnes; ils présentent partout des endroits favorables à l'érection de moulins. Le climat y est, dit-on, très-salubre, et les belles forêts de cèdres et de pins suffisent abondamment à toutes les nécessités du pays. Les mines de fer et de plomb y abondent. —— Le 2 Septembre, nous nous trouvâmes sur la grande route de l'Orégon, où, comme les vagues de la mer, qui se succèdent les unes aux autres, les caravanes, composées de milliers d'émigrants de tous les pays, ont passé

durant ces dernières années, pour se rendre aux riches mines d'or de la Californie, ou bien pour aller prendre possession de nouvelles terres dans les beaux vallons et les riches plaines d'Utah et d'Orégon. Ces pionniers intrépides de la civilisation ont fait le chemin le plus beau, le plus large et peut-être le plus long de l'univers, depuis les États-Unis jusqu'à l'océan Pacifique. Aux bords de cette large voie, on trouve une abondance de gazon pour les bêtes de somme des caravanes qui y passent sans cesse, depuis le commencement du printemps jusqu'à la fin de l'automne. — Les sauvages qui nous accompagnaient, et qui n'avaient jamais vu que les sentiers étroits de chasse par lesquels ils se transportent avec leurs loges d'un endroit à l'autre, étaient dans l'admiration en voyant cette immense route, qui ressemble à une aire constamment balayée par les vents, et sur laquelle pas un brin de gazon ne pousse, à cause du passage continuel. Ils conçurent une grande idée de la nombreuse nation des Blancs, comme ils s'exprimaient ; ils crurent que tous avaient passé par là et que le vide avait dû se faire dans les contrées où se lève le soleil. Ils montraient un air incrédule lorsque je leur disais qu'on ne s'apercevait nullement, dans les terres des Blancs du départ d'un si grand nombre de personnes. — Ils appelaient cette route le Grand Chemin de Médecine des Blancs. Les Indiens donnent le nom de *médecine* à tout ce qui est extraordinaire, incompréhensible, religieux. Tous les campements abandonnés de cette route étaient visités et examinés en détail. Après avoir ramassé une quantité d'objets qu'ils me montrèrent pour en connaître l'usage et la signification, ils remplirent leurs havre-sacs de couteaux, de cuillers, de fourchettes, de bassins, de cafetières et d'autres ustensiles de cuisine, de haches, de marteaux, etc. etc. ; ils se firent des ornements de faïence avec des morceaux de tasses, d'assiettes et de plats, qui portaient quelque inscription ou figure, pour se les pendre aux oreilles et au cou. Que de détails nos Indiens auront à donner concernant la Grande Route de Médecine des Blancs, lorsque, de retour dans leurs villages, ils seront assis au milieu d'un cercle de parents et d'amis ! — Mais ces reliques ramassées par nos Indiens n'étaient pas les seuls vestiges de la grande multitude d'émigrants qui, pour aller à la recherche de l'or, s'étaient hasardés à traverser cette vaste plaine avec un rare courage, des fatigues et des difficultés inouïes. Les ossements blanchis des animaux domestiques disséminés à profusion le long de la route, les monticules funèbres érigés à la hâte sur les tombeaux d'un parent ou d'un ami mort dans ce long voyage, et le tribut payé à sa mémoire consistant en une grossière inscription taillée sur un morceau de planche étroite ou sur une pierre, d'autres monticules sans aucune marque d'affection et de souvenir, fournissaient des preuves abondantes et tristes que la mort, qui n'épargne personne, avait considérablement éclairci leurs rangs. Par suite de ces désastres, des milliers d'émigrants se sont trouvés arrêtés soudain, et ont vu s'évanouir l'attente flatteuse de richesses et de plaisirs. — Les nombreux fragments de voitures, de waggons et de charrettes, les de provisions abandonnées, les outils de toute espèce, et d'autres objets dont les émigrants s'étaient pourvus à un prix élevé pour traverser le grand désert, mais que les plus impatients, désireux de devancer les autres à l'Eldorado de l'ouest, avaient abandonnés et jetés, témoignent aussi de cette insouciance hardie avec laquelle ils se hasardent dans cette entreprise, si fatale à un grand nombre. Arrivés dans les terres arides de la Californie supérieure, en 1848, la famine les avait réduits d'abord à manger leurs bêtes de somme. Bientôt ils eurent recours aux cadavres ; puis les mourant ne furent point épargnés, et enfin ils s'entre-dévorèrent... Le tableau qu'en trace Thornton dans son journal est le plus affreux qu'on puisse lire... Toute cette scène déroulée à nos yeux, avec les douloureux souvenirs qu'elle nous rappelait, offrait une preuve triste et salutaire de l'incertitude qui accompagne les plus hautes perspectives de la vie de l'homme et des déceptions qui lui font connaître sa faiblesse. — Nous suivîmes la grande route au sud de la rivière Plate, au pied des grandes Côtes-Noires. Sur ce chemin nous nous trouvâmes à l'abri de ces obstacles qui avaient mis si souvent nos voitures et nos animaux en danger. Après huit jours de voyage sans le moindre accident, le long de la Plate, nous arrivâmes au fort Laramée. Le commandant nous apprit que le grand conseil devait avoir lieu à l'embouchure de la rivière aux Chevaux, vaste plaine située à 37 milles plus bas et arrosée par la Plate. Le lendemain, j'acceptai l'invitation que le respectable colonel Campbell me fit, en prenant place dans sa voiture, et nous arrivâmes dans la plaine du Conseil, au coucher du soleil. Le surintendant colonel M. Mitchell me reçut avec la plus vive cordialité et la plus amicale bienveillance ; il insista pour que je fusse son hôte pendant tout le temps du conseil.

Toutes les autres personnes furent également pleines d'égards pour moi. — Dans l'immense plaine déjà nommée, se trouvaient environ mille loges (dix mille Sauvages) appartenant à différentes tribus, savoir : les Sioux, le Cheyennes et les Arapahos, avec plusieurs députations des Corbeaux, des Serpents ou Soshonies, des Arrikaras, Assiniboins et Minataries. Dans ma prochaine lettre, je me propose de vous entretenir de l'objet de ce conseil et de mes rapports avec les Indiens. — Liste d'animaux tués par nos chasseurs depuis le 1er Août jusqu'au 9 Septembre 1851. « 4 chevreuils, 11 gazelles, 37 vaches (buffles), 22 taureaux (buffles), 3 ours, 2 cerfs, 7 grosses cornes ou mouton de montagne, 2 blaireaux, 2 mephitis americana (bêtes puantes), 1 porc-épic, 1 loup, 17 lièvres et lapins, 13 canards, 18 coqs de bruyère et 16 faisans.

LETTRE IV.

Pendant les 18 jours que le grand conseil a duré, l'union, l'harmonie, l'amitié qui régnaient parmi les 10000 Indiens rassemblés, étaient vraiment vraiment admirables et dignes de toute louange. Leurs haines implacables, leurs inimitiés héréditaires, leurs guerres cruelles et sanglantes, tout le passé parut oublié. Ils se visitèrent, ils fumèrent ensemble le calumet de paix, ils firent des échanges de présents, des festins nombreux, et toutes les loges étaient ouvertes à tous les étrangers. Ce qui ne se pratique guère que dans les circonstances les plus solennelles, les plus amicales et les plus fraternelles, il y eut aussi un grand nombre d'adoptions d'enfants et de frères de part et d'autre. Entre les agents du gouvernement, le surintendant du territoire indien le colonel D. D. Mitchell, et le major Fitz Patrick, l'accord était parfait; rien ne fut omis pour nourrir et fortifier ces germes de paix et ces bons sentiments. L'objet de la réunion était une preuve marquée de la plus grande bienveillance du côté du gouvernement américain, ainsi que du désir sincère d'établir une paix durable parmi les tribus hostiles et de leur accorder une indemnité pour droit de passage sur leurs terres par les Blancs, et pour les torts et ravages que ceux-ci leur avaient pu faire essuyer. — A l'ouverture du grand conseil, le surintendant fit entendre aux Sauvages que l'objet de la réunion était l'acceptation par eux du traité, tel qu'il avait été préparé d'avance avec l'agrément du Président des Etats-Unis. Le traité fut lu, sentence par sentence, et expliqué distinctement aux différents interprètes pour leur donner le sens exact et propre de chaque article. Le préambule explique que c'est un traité entre les agents nommés par le Président d'une part, et, de l'autre, par les principaux ou braves soldats des nations indiennes qui résident au Sud du Missouri, à l'Est des Montagnes-Rocheuses, et au nord de la ligne limitrophe du Texas et du Mexique, savoir : les Sioux ou Dacotahs, les Cheyennes, les Arapahos, les Corbeaux, les Assiniboins, les Minataries, les Mandans et les Arrikaras. Voici en abrégé les principaux articles de ce traité. — Art: 1er. Le droit reconnu et accordé aux Etats-Unis, de la part des Indiens, d'établir sur leur territoire des routes et des postes militaires. — Art: 2. Les obligations solennelles établies pour le maintien de la paix, et de réparer les dommages et les pertes éprouvés par les Blancs, du fait des Indiens. — Art: 3. Indemnité accordée aux Indiens, pour la destruction causée dans leurs chasses, leurs bois, leurs gazons, etc. par les voyageurs des Etats qui traversent leur pays. Les 50000 piastres en présent leur sont accordées à ce titre. — Art: 4. Pendant 15 ans, on leur payera chaque année 50000 piastres en objets et dons qui pourront leur être les plus nécessaires ou utiles... Le traité fut signé par les agents des Etats et par tous les principaux chefs des différentes nations. — Un autre traité, en faveur des métis et des Blancs qui résident dans le pays, fut proposé, à savoir : "Qu'une étendue du pays soit assignée à leur usage pour la formation d'établissements agricoles et de colonies, et qu'ils obtiennent l'aide du gouvernement dans l'exécution de ce projet." Ce serait l'unique moyen de réunir et de conserver réunies toutes ces familles éparses, qui deviennent chaque année de plus en plus nombreuses, et de les établir dans une ou deux colonies, avec des églises et des écoles pour leur instruction et leur bien-être général. — A peu d'exceptions près, tous les métis ont été baptisés et reçus comme enfants de l'Eglise. Depuis 20 ans, ils désirent et demandent avec instance des prêtres catholiques, manifestant leur bonne volonté de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour subvenir aux besoins et au maintien de leurs Missionnaires. Si les supérieurs ecclésiastiques n'y pourvoient à temps, il est à craindre que les soins de ces nouvelles colonies ne passent sous la direction d'hommes qui feront tout leur possible pour éteindre dans les cœurs de ces braves et simples métis les germes de foi et les bons désirs qu'ils ont toujours manifestés en faveur de notre sainte religion. Auront-ils enfin des prêtres? C'est une question de la plus haute importance pour eux, et dont dépend le salut de plusieurs milliers d'âmes. Cette question va se décider bientôt; elle s'agite déjà, et à moins que des Missionnaires catholiques n'y soient envoyés, nous

le répétons encore, il est à craindre que des gens hostiles ne prennent possession du terrain. — Le deuxième dimanche de septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, trois jours après mon arrivée dans la plaine du grand Conseil, quelques loges de peaux furent arrangées et ornées en sanctuaire. Sous cette tente improvisée, j'eus le bonheur d'offrir le très-saint Sacrifice de la Messe, en présence de tous les Messieurs du Conseil, de tous les Blancs, des métis et d'un grand nombre d'Indiens. Après l'instruction, 28 enfants métis et 5 adultes furent régénérés dans les saintes eaux du baptême, avec toutes les cérémonies de l'Église. — Les Canadiens, les Français et les métis qui habitent le territoire indien témoignent à tous les prêtres qui les visitent une grande bonté, beaucoup d'attention et de respect. Il est vraiment affligeant de les rencontrer dans le désert comme autant de brebis égarées. J'ai la ferme conviction que deux bons missionnaires auraient parmi eux le plus grand succès. Bientôt de belles chrétientés s'élèveraient dans ce désert; elles fourniraient des catéchistes; ceux-ci travailleraient de concert avec les prêtres à la conversion de tant de malheureuses tribus, qui errent encore aujourd'hui à l'abandon dans leurs vastes déserts, sans espoir et sans consolation. — Pendant les 15 jours que j'ai passés dans la plaine du grand Conseil, je fis des visites fréquentes aux différentes tribus et bandes de Sauvages, accompagné de l'un ou l'autre de leurs interprètes. Ceux-ci m'aidèrent avec une extrême obligeance à leur annoncer la sainte loi du Seigneur. Les Indiens assistèrent aux instructions avec empressement et intérêt. Chaque fois que je parlais des vices que je savais exister parmi eux, ils avouaient leurs fautes avec une simplicité et une franchise admirables et exemptes de tout respect humain. Dans une instruction sur les dix Commandements de Dieu que je faisais au camp des Ogallallas, tribu siouse, comme je leur donnais l'explication du 6me et du 7me Commandement: « *Luxurieux point ne seras*, etc.; *Faux témoignage ne diras*, etc. » un chuchotement universel et un rire embarrassé dans un grand nombre d'individus se manifestèrent parmi l'auditoire indien. Je m'informai du motif de ce qui se passait, en observant que la parole que je leur annonçais était la loi de Dieu, imposée à tous ses enfants sur la terre, et non pas la mienne; que la parole de Dieu demandait toute leur attention et tout leur respect; que ceux qui observent ses commandements auront la vie éternelle, tandis que les prévaricateurs de la loi sainte auront l'enfer et ses tourments pour partage.» Le grand chef se leva aussitôt et me répondit: « Père, nous écoutons; nous avons ignoré les paroles du Grand-Esprit et nous avouons tous notre ignorance. Nous sommes tous grands menteurs; nous avons volé; nous avons tué; nous avons fait tout ce que les paroles du Grand-Esprit nous défendent de faire; mais nous ignorons ces belles paroles, et si vous restiez parmi nous, pour nous les apprendre, nous tâcherions de mieux vivre à l'avenir.» — Ils me prièrent de leur donner l'explication du baptême, auquel plusieurs d'entre eux avaient assisté lorsque je baptisais les enfants métis. Je me rendis à leur demande et leur fis une longue instruction sur les bienfaits et les obligations de ce Sacrement. Tous me prièrent d'accorder cette même faveur à leurs enfants. Le lendemain la cérémonie eut lieu; 239 enfants ogallallas (les premiers de leur tribu) furent régénérés dans les saintes eaux du baptême, à la grande joie et à la satisfaction de toute la nation. J'eus chaque jour des conférences sur la religion avec les Sauvages, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre bande; toujours ils m'écoutaient avec la plus grande attention et le plus grand respect, exprimant tous le même désir d'avoir des prêtres missionnaires au milieu d'eux. Parmi les Arapahos, j'ai baptisé 305 petits enfants; parmi les Cheyennes, le nombre d'enfants baptisés montait à 253; et parmi les Brûlés et les Osages Sioux, à 280; dans le camp de l'Ours Barbouillé, il y en eut 56. Le nombre de métis que j'ai baptisés dans la plaine du grand Conseil et sur la Plate est de 61. Dans les différents forts du Missouri j'ai baptisé, pendant les mois de juin et de juillet dernier, 392 enfants. Le nombre total de ceux qui reçurent le baptême est de 1586. Un grand nombre est mort un peu plus tard par suite de différentes maladies qui ont ravagé les camps indiens. — J'ai été témoin pour la première fois d'une singulière cérémonie, à laquelle les Cheyennes semblent attacher autant d'importance que les tribus asiatiques en attachent à la circoncision; c'est « la coupe d'oreille des enfants.» Cette coutume paraît être générale parmi toutes les tribus du Missouri supérieur et probablement dans d'autres endroits; peut-être y a-t-il quelque variété dans la forme de la cérémonie. Parmi les Cheyennes, la mère choisit l'opérateur et lui remet le couteau entre les mains. Elle étend l'enfant sur une peau préparée et soigneusement peinturée, que les Canadiens appellent « par-flèche.» Tandis qu'un des parents ou des amis tient le petit enfant dans une position tranquille, l'opérateur fait cinq incisions dans le bord de chaque oreille; ces incisions sont destinées à recevoir plus tard et à porter des ornements. — La mère offre ensuite un cheval à l'opérateur et un autre cadeau à chacun des assistants. — Dans le même local grossièrement fait pour cette occasion et composé de 6 loges, qui consistaient en une vingtaine de peaux de femelles de buffles, nous fûmes témoins d'une autre cérémonie. Les Soshonies ou Serpents avaient à peine quitté les Monts-Rocheux pour se rendre au grand Conseil, quand ils furent suivis et attaqués par un parti de Cheyennes qui tuèrent et enlevèrent les chevelures à deux de leurs hommes. Il s'agissait pour les Cheyennes « de payer ou de couvrir les corps,» satisfaction requise par les Indiens, avant d'accepter le calumet de

paix et avant de fumer ensemble. Les principaux chefs et braves de la nation Sheyenne et 40 guerriers Soshonies s'étaient rassemblés à cette occasion. D'abord plusieurs discours furent prononcés de part et d'autre, comme des préliminaires de paix... On servit ensuite un festin auquel tous prirent part; il consistait simplement en maïs écrasé et bien bouilli. Les chiens furent ici épargnés, car les Soshonies semblent faire exception à la règle générale parmi les Sauvages, c'est-à-dire, qu'ils ne mangent jamais de la chair de chien. Après le festin, les Sheyennes apportèrent des présents convenables, consistant en tabac, couvertures, couteaux, pièces de drap rouge et bleu, et les placèrent au milieu du cercle. Les deux chevelures furent exposées et présentées aux frères des deux malheureuses victimes, qui se trouvaient assis à la tête du cercle entre les deux chefs de la nation. Il fut assuré que les cérémonies de la grande danse de la chevelure n'avaient point eu lieu. Cette cérémonie, qui est une condition essentielle ou sine quâ non, consiste en danses et en chansons. Dans ces chansons on fait mention honorable de tous les exploits des guerriers. La cérémonie se renouvelle chaque jour et se prolonge souvent durant plusieurs semaines. Les femmes, vieilles et jeunes, ainsi que les enfants, ont le droit d'y assister. Ce sont les femmes qui s'y distinguent le plus par leur tapage et leurs mouvements. —— Le frère des Indiens tués avait l'air sombre et triste. En acceptant les chevelures, il montra une profonde émotion. Toutefois il embrassa les meurtriers; il reçut les présents et les distribua, en grande partie, à ses compagnons. Les marques d'amitié et de paix se donnèrent ensuite; elles consistaient principalement en présents et en adoptions réciproques des enfants. Les orateurs employaient toute leur éloquence pour fortifier le bon accord qui semblait régner dans l'assemblée, et pour rendre la paix durable entre les deux tribus. La nuit suivante, les Sheyennes se rendirent aux loges des Soshonies, qui se trouvaient campés à coté de ma petite tente; leurs chants et leurs danses se prolongèrent jusqu'au point du jour et m'empêchèrent de fermer l'œil. Ce sont parmi les Sauvages des jeux très innocents; jamais même je n'ai remarqué le moindre signe qui put alarmer la pudeur. Pendant mon insomnie, je me sentis enflammé de zèle en pensant au bien que les Missionnaires pourraient faire dans ces parages où les dispositions sont si bonnes. Si les prêtres d'Europe le savaient, ils accourraient ici pour réjouir notre mère la sainte Eglise en lui donnant des milliers d'enfants nouveaux! —— J'eus souvent occasion, et surtout dans cette assemblée, de remarquer l'habileté et la facilité avec lesquelles les Sauvages se communiquent leurs idées par des gestes et par des actions vraiment expressives. Le langage des gestes est universellement en vogue parmi les tribus du haut-Missouri, et paraît être aussi parfait et aussi bien compris parmi eux que l'est celui des sourds et muets parmi nous. Au moyen de ces gestes un Indien peut raconter les principaux événements de sa vie; il est parfaitement compris. Ce langage muet peut être appelé "un langage de précaution et de défense;" car, lorsqu'ils se rencontrent dans le désert pendant leurs excursions, ils se font des signes, à une grande distance, avant de s'approcher; ils savent immédiatement à qui ils ont affaire et de quoi il s'agit. D'autres moyens de communiquer leur pensée sont encore plus remarquables: les figures grossières qu'on voit sur les peaux de buffles sont des hiéroglyphes aussi facilement compris par un Indien intelligent que les paroles écrites le sont par nous, et contiennent très souvent une histoire de quelque grand événement. Ce n'est pas que les paroles manquent dans leurs langues, qui sont suffisamment expressives. —— J'ai assisté au grand Conseil depuis le commencement jusqu'à la fin. Comme je l'ai déjà dit, 10000 Indiens, appartenant à différentes tribus et dont plusieurs avaient toujours été en guerre, se trouvaient réunis sur la même plaine. Pendant les 23 jours de la réunion, il n'y eut rien de répréhensible sous le rapport du bon ordre; au contraire, tout y fut paisible et tranquille; c'est dire beaucoup en faveur des Sauvages. Il semblait qu'ils ne composassent tous qu'une seule et même nation. Polis et bienveillants les uns envers les autres, ils passaient leurs heures de loisir en visites, en festins et en danses; parlaient de leurs guerres et de leurs divisions, jadis interminables, comme d'affaires passées qu'il fallait absolument oublier, ou "enterrer", selon leur expression. Il n'y eut pas la moindre remarque qui pût déplaire dans ces conversations; jamais le calumet ne passa si paisiblement entre tant de mains différentes. Pour faire connaître toute l'importance de cet acte, il faut que je fasse observer que fumer le calumet ensemble équivaut à un pacte confirmé par serment, auquel personne ne pourrait contrevenir sans se déshonorer aux yeux de toute la tribu. Ce fut un spectacle vraiment touchant que de voir le calumet, l'emblème de la paix indienne, élevé vers le ciel par la main d'un Sauvage qui le présentait au Maître de la vie, implorait sa pitié pour tous ses enfants sur la terre et le priait de daigner fortifier en eux les bons propos qu'ils avaient conçus. —— Malgré la grande rareté de provisions qui se faisait sentir dans le camp avant l'arrivée des chariots, les festins furent nombreux et bien fréquentés. Peut-être aucune époque des annales indiennes ne présente-t-elle un plus grand massacre de la race canine. La chair du chien parmi les Sauvages est de tous les mets le plus honorable et le plus distingué, surtout en l'absence de viande

de buffle ou d'autres animaux ; ce fut aussi dans cette circonstance comme une dernière ressource. On comprend donc ce carnage. Je fus invité à plusieurs de ces festins ; un grand chef en particulier voulut me donner une marque spéciale de sa bienveillance et de son respect à mon égard. Il avait fait remplir sa grande chaudière de petits chiens gras, peau et tout. Il me présenta dans un plat de bois, le plus gras, bien bouilli. J'ai trouvé la chair du petit chien vraiment délicate, et je crois pouvoir affirmer qu'elle est préférable à celle du petit cochon, dont elle a à peu près le goût. — Les Sauvages me régalèrent plusieurs fois d'un plat très-estimé parmi eux ; il consiste en prunes séchées au soleil, et préparées ensuite avec des restes de viande en forme de ragoût. J'avoue que je le trouvai assez bon. Mais voici ce qu'on m'apprit plus tard sur la façon dont on le prépare. Lorsqu'une femme sauvage veut conserver les prunes, qui sont très abondantes dans le pays, elle en ramasse une grande quantité et invite toutes ses voisines à venir passer chez elle une après-midi agréable. Toute leur occupation consiste alors à jaser et à sucer les noyaux des prunes. Elles conservent seulement les enveloppes des fruits qu'elles sèchent et réservent avec soin pour quelque grande occasion. — Les chariots qui contenaient les présents du gouvernement destinés aux Indiens arrivèrent le 20 de Septembre. L'heureuse arrivée de ce convoi fut pour tous un sujet de joie. Un grand nombre étaient dans un dénûment complet ; on se trouvait dans une disette qui approchait de la famine. Le jour suivant, les chariots furent déchargés et les présents convenablement disposés. Le drapeau des Etats-Unis fut déployé sur un haut mât en face de la tente du surintendant ; un coup de canon annonça à tous les Sauvages que le partage des présents allait avoir lieu. Aussitôt on vit accourir des différents camps hommes, femmes et enfants, pêle-mêle, en grand costume, barbouillés de couleurs et décorés de tous les colifichets qu'ils possédaient. Ils prirent leurs places respectives, marquées pour chaque bande, formant un cercle immense, qui renfermait plusieurs arpents de terre, autour des marchandises. La vue d'une pareille réunion eut été un sujet bien intéressant pour le pinceau d'un Hogarth ou d'un Cruikshank. — Les grands chefs des différentes nations furent servis les premiers, et on commença d'abord par les habiller. Vous vous imaginez facilement les allures singulières qu'ils prirent en se présentant devant le public, et l'admiration qu'ils excitèrent parmi leurs compagnons sauvages, qui semblaient ne pouvoir se lasser de les contempler. Les grands chefs furent donc pour la première fois de leur vie culottés ; on leur mit un costume de général, avec un beau sabre doré, pendillant au côté ; leurs cheveux longs couvraient leur uniforme, et le tout était rehaussé par la solennité burlesque de leurs figures barbouillées. — M. le surintendant Mitchell en fit ses agents dans la distribution des présents aux bandes. Ils firent tous les arrangements avec la plus grande bienveillance et justice ; toute la conduite de cette vaste multitude était respectueuse et tranquille. Pas le moindre indice d'impatience ou de jalousie ne fut observé pendant la distribution ; chacun parut indifférent jusqu'à ce qu'il eût reçu sa part. Alors contents, satisfaits, mais toutefois paisibles, ils s'éloignèrent de la plaine avec leurs loges et leurs familles... Ils avaient appris la bonne nouvelle que les buffles étaient nombreux sur la Fourche du Sud de la Platte, à trois jours de marche, et ils se dirigèrent en toute hâte vers l'endroit, déterminés à demander entière satisfaction aux buffles pour la faim qu'ils avaient endurée sur la plaine du grand Conseil. Toutefois, cette assemblée fera époque parmi eux, et sera toujours, je l'espère, chère à leur souvenir. Elle se termina le 23 Septembre. — Je suis bien convaincu que l'heureux résultat de ce conseil doit être attribué, en grande partie, aux mesures prudentes adoptées par les commissaires, et plus particulièrement encore à leurs manières conciliantes dans tous leurs rapports et dans toutes leurs transactions avec les sauvages. Le conseil produira sans doute le résultat que le gouvernement est en droit d'en attendre ; ce sera le commencement d'une nouvelle ère pour les sauvages, d'une ère de paix. A l'avenir, les citoyens paisibles traverseront le désert tranquillement et sans être vexés ; à l'avenir les Indiens auront peu à craindre des mauvais Blancs : justice leur sera faite.

LETTRE V.

Le 23 Septembre, assez tard dans l'après-midi, je fis mes adieux aux créoles, aux Canadiens et aux métis. Je les exhortai à bien régler leur conduite, à bien prier et à espérer que le Seigneur leur enverrait bientôt des secours spirituels, pour leur bonheur temporel et éternel et pour celui de leurs enfants. Je donnai la main, pour la dernière fois, à tous les grands chefs, et à un grand nombre de Sauvages, alors présents, et leur adressai quelques paroles encourageantes pour leur bonne conduite future, promettant de plaider leur cause devant "les grand chefs des Robes noires," à qui je ferais connaître leurs désirs, leurs bonnes intentions et les sentiments qu'ils m'avaient exprimés ; tandis qu'eux de leur côté imploreraient, chaque jour, "le Maître de la vie," dans toute la sincérité de leur cœur, de leur envoyer des prêtres zélés, qui leur apprendraient à bien connaître le chemin du salut, que Jésus-Christ, son Fils unique, est venu tracer à tous ses enfants sur la terre. — Je me dirigeai alors vers l'endroit appelé "les Fontaines", à une distance de 14 milles, dans les environs de la maison de traite à Robidoux, que le colonel Mitchell avait nommé le "Rendez-vous," pour tous ceux qui se proposaient de se rendre immédiatement aux Etats... — Le 24, avant le lever du soleil, nous partîmes en bonne et grande compagnie. Je visitai en passant deux maisons de traite, pour y baptiser cinq enfants métis.

Dans le courant de la journée, nous passâmes le fameux rocher appelé la Cheminée, tant de fois décrit par les voyageurs. Je l'avais déjà vu en 1840 et 1841, dans mes deux premiers voyages aux Montagnes-Rocheuses, et j'en ai parlé dans mes lettres. Je trouve que la Cheminée a beaucoup diminué depuis en hauteur. — Nous jetâmes un dernier coup d'œil sur les singulières productions de la nature, le Vieux-Château et la Tour, qui se trouvent dans le voisinage de la Cheminée, et qui ressemblent aux ruines d'anciennes maisons seigneuriales, couvrant plusieurs arpents de terre, et présentant une surface très élevée et entrecoupée au milieu d'une plaine unie. — Arrivés sur la Plate, à l'endroit appelé « le Ravin des Frênes, Ash Hollow, » nous nous dirigeâmes vers la Fourche du Sud, à la distance de 15 milles, à travers une belle route ondoyante, sur un terrain très élevé. Ici nous rencontrâmes le prince P...., accompagné seulement d'un officier prussien. Il se proposait d'aller faire une visite et une chasse dans les montagnes de la rivière au Vent. Nous échangeâmes nos petites nouvelles, et nous reçûmes avec plaisir les informations intéressantes que le prince nous donna. Il faut que son Excellence ait vraiment du courage, surtout à son âge, pour faire une si longue route, dans un pareil désert, avec un seul homme pour toute suite, et dans un misérable petit char ouvert, qui portait le prince, l'officier, tout leur bagage et toutes leurs provisions. On m'a dit plus tard que le dessein du prince était d'aller choisir un endroit convenable, situé le long des montagnes au Vent, propre à l'agriculture, pour une grande colonie allemande. Nous vivons dans un siècle où les merveilles se multiplient ; l'on ne pourrait dire ce qui peut avoir lieu à un temps rapproché en fait de colonisation, quand on a été témoin du succès des Mormons qui, en moins de cinq années, ont changé la face d'un affreux désert et y vivent dans une grande abondance. Cependant j'ose avancer que si réellement, ce que j'ai peine à croire, le prince a formé le projet qu'on lui suppose, je plains de tout mon cœur ceux qui s'embarqueront les premiers pour cette expédition. Les ennemis qu'ils auront à combattre sont encore trop puissants : les Corbeaux, les Pieds-noirs, les Sioux, les Cheyennes, les Arapahos et les Serpents sont les tribus les plus redoutables et les plus guerrières du désert. Une colonie qui s'établirait dans un tel voisinage et contre le gré de ces tribus, trouverait les plus grands obstacles à vaincre et les plus grands dangers à courir. L'influence de la religion seule pourrait préparer ces parages à une telle transformation. Les promesses et les menaces des colonisateurs, les fusils et les sabres ne feront jamais ce que peut faire la parole de paix d'une Robe-noire, la vue du signe civilisateur de la croix. — De la traverse de la Fourche du Sud jusqu'à la jonction des Grandes-Fourches, on compte la distance de 75 milles, et de là au fort Kearny 105 milles. Le bois est très rare sur les bancs de la rivière Plate ou Nébraska. Depuis la jonction des deux Fourches jusqu'à son embouchure, la vallée a de 6 à 8 milles de largeur tandis que le lit de la rivière même est large d'environ deux milles. Au printemps, à la fonte des neiges, lorsque cette rivière se remplit, elle présente une surface d'eau magnifique avec un grand nombre d'îles et d'îlots, couverts de verdure, bordés de cotonniers et de saules. Pendant l'automne, au contraire, elle est très peu intéressante et perd toute sa beauté. Ces eaux s'écoulent alors par un grand nombre de passages ou de canaux presque inaperçus, entre les bancs de sable qui couvrent le lit de la rivière dans toute sa largeur et dans toute son étendue. — Lorsque le bois manque, ce qui arrive assez souvent sur le Nébraska, on se sert de la fiente de buffle pour préparer le repas, et, lorsqu'elle est sèche, elle brûle comme la tourbe. — Le sol de cette vallée est généralement riche et profond, mêlé toutefois de sable dans plusieurs endroits ; on y trouve une grande variété de gazons, qui, avec les plantes couvertes de magnifiques fleurs, présentent un vaste champ à l'amateur de la botanique. A mesure qu'on s'éloigne de la vallée, on remarque un changement très sensible dans les produits du sol : au lieu d'une végétation robuste et vigoureuse, vous trouvez les plaines couvertes d'un gazon court et frisé, très nourrissant cependant et recherché par les bandes innombrables de buffles et autres animaux qui y paissent. — Le 3 d'octobre, nous arrivâmes au fort Kearny, où le surintendant Mitchell eut une conférence avec une députation de chefs et de guerriers de la tribu des Pawnies au nombre de 20. Ils exprimèrent leur regret de ce que, n'ayant pas assisté au grand Conseil, ils se trouvaient en conséquence exclus des avantages que le traité allait procurer aux autres tribus, et n'avaient eu aucune part dans les présents envoyés par le gouvernement. Ils firent toutefois des promesses solennelles d'adhérer à l'esprit du traité et d'exécuter les ordres de leur « grand Père le Président, » qui désire qu'ils vivent en paix avec leurs voisins, et ordonne la cessation de toute déprédation exercée contre les voyageurs des Etats-Unis qui traversent leur territoire. Ces chefs et guerriers reçurent poliment et à la façon des Sauvages les différentes députations qui nous accompagnaient pour se rendre à Washington, c'est-à-dire, les Sioux, les Cheyennes et les Arapahos, jusqu'alors leurs ennemis mortels, et les régalèrent de festins, de danses et de chansons. « Mon cœur bondit de joie et rit, » s'écria le chef des Pawnies Loups, « puisque je me trouve en présence de ceux que depuis mon enfance on m'a appris à regarder comme mes ennemis mortels. Cheyennes, c'est moi et mes guerriers qui avons fait tant d'incursions sur vos terres, pour voler des chevaux et pour enlever des

chevelures. Oui, mon cœur bondit de joie, car il n'a jamais rêvé de vous voir face à face, et de vous toucher la main en ami. Vous me voyez pauvre, je n'ai pas même un cheval à monter. Eh bien, je marcherai joyeusement à pied le reste de ma vie, si le casse-tête peut être enseveli de part et d'autre." Il offrit le calumet à tous les députés, et plusieurs l'acceptèrent. Un jeune chef Cheyenne, appelé « Celui qui monte le nuage », refusa de le toucher et répondit au Pawnie: « Ce n'est ni toi, ni ton peuple, qui m'avez invité sur vos terres. Mon père, ajouta-t-il, en montrant du doigt le surintendant, m'a prié de le suivre, et je le suis; je n'accepte pas ton calumet de paix, de crainte de te tromper. Peut-être, au moment que je te parle, nos braves guerriers sont à la recherche des loges de ta nation. Non, je ne veux pas te tromper, et sache que la paix n'existe pas encore entre nous. Je parle ici sans crainte et clairement, je me trouve sous le drapeau de mon père." —— Les allusions du Cheyenne ne paraissaient aucunement diminuer la bonne harmonie qui semblait exister; les danses, les chants, les discours et les festins se prolongèrent bien avant dans la nuit. Voici les noms des députés sauvages. Les députés Cheyennes sont: la Gazelle blanche, ou Voki vokammast; la Peau rouge, ou Obalawska; l'Homme qui monte les nuages, ou Voive atoish. Les députés Rapahos sont: la Tête d'aigle, ou Nehunutah; la Tempête, ou Nocobotha; Vendredi, ou Vash. De la nation des Sioux: l'Unicorne, ou Haboutfelze; le Petit chef, ou Kaive ou nève; l'Homme à écailles, ou Pouaska-wit cah cah; la Biche sur ses gardes, ou Chatahahcechtah; l'Oie, ou Mawzah; ce dernier appartient à la bande des Sioux Pieds-noirs. Les deux Ottos avec leurs femmes, qui nous rejoignirent plus tard, sont: le Cerf-Noir, ou Wah-rush-a-menec, avec sa femme la Plume d'aigle, ou Mookapec; l'Ours-Noir, ou Wah-sho-chegorah, avec sa femme l'Oiseau qui chante, ou Hou ohpec. —— Au fort Kearny, nous nous séparâmes du colonel Mitchell et de sa suite, qui prirent le chemin de la rivière à la Cable. Je me joignis au major Fitz-Patrick et aux députés, et nous suivîmes la route du Sud qui traverse le territoire indien. —— L'étendue de pays qui se trouve entre les frontières du Missouri et la grande rivière Bleue, pendant l'espace d'environ 200 milles, présente une grande uniformité dans tous ses principaux traits caractéristiques. Cette contrée offre, en général, de belles prairies ondoyantes, un sol très argileux, riche en dépôts de matières végétales. Elle est arrosée par des rivières et des ruisseaux innombrables, tributaires des rivières Kanzas, Nébraska, Arkansas, Missouri et Osage. Toutes ces rivières, sauf quelques rares exceptions, sont bien boisées; on y voit des forêts de chênes et de noyers de différentes espèces, d'érables, de cotonniers, et une variété d'arbres qu'on retrouve dans les forêts à l'Est. Les côtes et les coteaux, dans plusieurs endroits, abondent en belles fontaines environnées de superbes bosquets arrangés avec autant d'ordre et de goût que s'ils eussent été plantés par la main de l'homme, tandis qu'une verdure et un gazon luxuriant émaillé de fleurs odoriférantes prennent la place des broussailles. —— Les prairies, de tous côtés environnées de forêts qui couvrent les courant d'eau, présentent à la vue un océan de verdure parsemée de fleurs, qu'on voit s'agiter par les vents et qui parfument l'air d'odeurs variées. Les courants d'eau sont clairs; ils coulent sur des lits rocailleux entre des rives élevées et abondent en poissons. La vallée du Kanzas est large d'un sol brun, végétal et profond; on peut en dire autant des vallées des autres rivières dans ce territoire, qui sont toutes propres à l'agriculture. Toute la contrée présente le double avantage d'être propre aux travaux agricoles et de contenir en abondance des pâturages, où des millions d'animaux pourraient être élevés à peu de frais. —— Le major Fitz-Patrick avait préféré la route du Sud, pour donner à nos amis les députés sauvages une occasion d'être par eux-mêmes témoins du progrès que peuvent faire les nations dans l'agriculture et dans les arts mécaniques. Il voulait ainsi leur montrer ces travaux et ces fruits qui conduisent graduellement au bonheur et à l'aisance, et leur faire sentir d'une manière pratique qu'en adoptant des habitudes d'industrie, l'homme n'a pas besoin de rôder et de voyager dans tous les endroits, souvent avec incertitude et dans la plus grande pénurie de vivres; mais qu'il peut facilement se créer une abondance autour de soi, par une industrie persévérante et bien réglée. —— Nous arrivâmes à Sainte-Marie, parmi les Potowatomies, le 11 d'octobre. Monseigneur Miège, et tous les autres Pères de la mission nous y reçurent avec une grande cordialité et une bienveillance extrême. —— Une quantité de végétaux et de fruits, tels que patates, carottes, navets, citrouilles, panais, melons, pommes et pêches, furent placés devant les Indiens; ils y firent grandement honneur. La chose avait été concertée pour leur donner le goût du travail par le goût des légumes. Aussi, un des principaux députés, la Tête d'aigle, me dit: « Aujourd'hui, Père, nous comprenons tes paroles. Tu nous a dit dans le camp que les buffles disparaîtraient, au bout de quelques années, de notre territoire; que nous avions à prendre les mesures à temps contre la disette; qu'alors du sein de la terre nous pourrions arracher la subsistance et l'abondance pour tous nos enfants. Lorsque tu nous parlais, nos oreilles étaient encore fermées; aujourd'hui elles sont ouvertes, car nous avons mangé les produits de la terre... Nous voyons ici un peuple heureux, bien nourri et bien habillé. Nous espérons que le grand Père (l'évêque) aura pitié de nous et de nos enfants. Nous serons contents d'avoir des Robes-noires parmi nous, et nous écouterons volontiers leur parole." Le jour suivant était un dimanche, et tous assistèrent à la grand-Messe. L'église se trouva bien remplie;

le chœur, composé de métis et d'Indiens, chanta admirablement le *Gloria*, le *Credo*, et plusieurs cantiques. Le R. P. Gaillard fit en langue potowatomie un sermon qui dura trois quarts d'heure. Le nombre des communiants était grand. Tout ceci, joint à l'attention, à la modestie et à la dévotion de tous les auditeurs, dont quelques uns avaient des livres de prières, et d'autres des chapelets, fit une profonde et, je l'espère, une durable impression sur l'esprit de nos sauvages des plaines. Durant plusieurs jours ils ne cessèrent d'en parler et de m'interroger sur la doctrine qui doit les rendre heureux et les conduire au Ciel. Nous trouvâmes la mission dans une condition très-florissante. Les deux écoles sont fréquentées; les dames du Sacré-Cœur ont su gagner l'affection des filles et des femmes de la nation, et y travaillent avec le plus grand succès. Les Potowatomies rapprochent de plus en plus leurs demeures de l'église et de « leurs bons Pères ;» ils ont commencé avec résolution à cultiver et à élever des animaux domestiques. Chaque dimanche, les Pères ont la douce consolation de contempler une belle assemblée d'Indiens réunis dans la cathédrale en bois, et d'y voir 80 à 120 personnes s'approcher pieusement de la sainte Table. Nous passâmes à la mission deux jours en visites; les sauvages quittèrent l'établissement le cœur rempli de joie et de consolation et dans l'attente de trouver un jour un semblable bonheur dans leurs propres tribus. Ah! puisse cette attente se réaliser enfin! — Le temps était beau; en trois jours nous nous rendîmes à Westport et à Kanzas, sur le Missouri. — Le 16 d'octobre, nous prîmes nos places à bord du bateau à vapeur Clara. Nos députés indiens n'avaient jamais vu un village ou établissement de blancs; sauf ce qu'ils avaient vu au fort Laramée et au fort Kearny, ils ne connaissaient rien de la construction des maisons. Ils furent par conséquent remplis d'admiration, et lorsqu'ils virent pour la première fois un bateau à vapeur, leur étonnement fut au comble, quoique mêlé d'une certaine crainte quand ils allèrent à bord. Un temps assez considérable se passa avant qu'ils pussent s'accoutumer au bruit et à la confusion que le sifflement et l'échappement de la vapeur, et les sons de la cloche, etc., occasionnaient. Ils appelèrent le bateau « le canot à feu » et se réjouirent à la vue d'un autre bateau qui montait la rivière avec un "papoos," ou petit enfant, l'esquif attaché derrière le gouvernail." Depuis que leurs appréhensions de danger avaient disparu, leur curiosité augmentait; ils prenaient le plus grand intérêt à tout ce qu'ils voyaient pour la première fois. Ils avaient leur grand costume et restaient assis sur le tillac; à l'approche de chaque ville et de chaque village, ils les saluaient par des cris de joie et des chansons. — Le 22 d'octobre, nous arrivâmes au port de Saint-Louis. — Quelques jours après, tous les membres de la députation indienne furent invités à un festin dans notre université. Ils se réjouirent de la réception et surtout des paroles encourageantes du R. P. Provincial, ainsi que de l'espoir qu'il leur donnait d'avoir des Robes-Noires parmi eux, espoir qui se réaliserait peut-être avant peu de temps...

P. S. — On trouve fréquemment le mot *médecine* dans les lettres écrites sur les idées religieuses, les pratiques et les coutumes de tous les sauvages de l'Amérique du Nord. Il est nécessaire de faire connaître la signification que les sauvages eux-mêmes donnent à ce mot. — Le terme Wah-Kon est employé par les Indiens pour exprimer toute chose qu'ils ne peuvent comprendre, soit surnaturelle, soit naturelle, soit mécanique. Une montre, par exemple, un orgue, un bateau à vapeur, toute autre pièce de mécanisme dont les mouvements ou la construction sont au-dessus de la portée de leur esprit, sont appelés *Wah-Kon*. Dieu est appelé *Wah-Kon-Tonga*, ou le *Grand Incompréhensible*. Le mot *tonga* en sioux signifie grand ou large. — La traduction exacte de ce mot est *incompréhensible, inexplicable*. Il a été mal traduit par les blancs qui le rendent toujours par *médecine*; ainsi, par exemple, le mot Wah-Kon-Tonga, ou Dieu, a été rendu par *la grande médecine*. — Depuis, le mot *médecine* a été si universellement appliqué aux différentes cérémonies religieuses et superstitieuses des Indiens, que tous les voyageurs s'en servent dans leurs écrits sur les indigènes de ce pays. — Cependant le mot *médecine*, appliqué aux cérémonies religieuses et superstitieuses des Indiens, n'a aucun rapport aux traitements des maladies du corps. Mais ce mot ayant été universellement adopté, je dois m'en servir dans mes relations sur les Indiens. C'est de là que dérivent les termes de *fête de médecine*, *chemin de médecine*, *loge de médecine*, *danse de médecine*, *homme de médecine*, etc..; comme aussi *sac de médecine*, ou sac qui contient les idoles, les charmes, les objets superstitieux. — Mon intention en donnant cette petite note est de faire la distinction entre le mot *médecine* employé dans le sens de *médicament*, et le même mot appliqué aux charmes, aux invocations religieuses, aux cérémonies.

Aleph 2861077
11-14714 1869-1872